This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06728043 2

ΕΙΣ ΨΑΩΣ
George Bancr

George Bancr

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

SEN — SOK.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME QUARANTE-DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1825.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. B—T.	Beuchot.	L—P—E.	Hippolyte de La Porte.
A—C—S.	De Angélis.	L—S—E.	Lasalle.
A—T.	H. Audiffret.	L—T—A.	Latena.
B—C.	Beaulieu.	M—D.	Michaud.
C—AU.	Catteau-Calleville.	M—D j.	Michaud jeune.
C. M. P.	Pillet.	M—E.	Maurice (le baron).
C—V—R.	Cuvier.	M—É.	Monmerqué.
C—Y.	De Cluguy.	M—ON.	Marron.
D—G.	Depping.	M—T.	Marguerit.
D—H—U.	Daunou.	M—Z—S.	Mazas.
D—P—S.	Du Petit-Thouars.	N—H.	Nauche.
D—R—R.	Durozoir.	P—C—T.	Picot.
D—S.	Desportes-Boscheron.	P. D—T.	Paul Dupont.
D—V.	Duvau.	P—N—T.	Poncelet.
D—Z—S.	Dezos de la Roquette.	P—NY.	De Prony.
E-C D-D	Emeric-David.	P—S.	Périès.
E—R—D.	Eckhard.	R—D—N.	Renauldin.
E—S.	Eyriès.	SI—D.	Sicard.
F—A.	Fortia-d'Urban.	S—L.	Schoell.
F—E.	Fiévée.	S—R.	Stapfer.
F—T j.	Foisset (Théophile).	S. S—I.	Simonde-Sismondi.
F—Z.	Féletz.	S—S—N.	Saint-Surin.
G—L.	Gail.	S—VE—S.	De Sevelinges.
G—S—T.	Guigniaut.	S—Y.	De Salaberry.
G—RD.	Guérard.	T—D.	Tabaraud.
L.	Lefebvre-Cauchi.	V—N.	Villemain.
L—S—E.	Labouderie.	VE.	Verger.
L—S—S.	Libes.	W—S.	Weiss.
L—C.	Leclerc.	Z.	Anonyme.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
A. L—T.	Beuchot.	L—P—E.	Hippolyte de La Porte.
A—C—S.	De Angélis.	L—S—E.	Lasalle.
A—T.	H. Audiffret.	L—T—A.	Latena.
B—U.	Beaulieu.	M—D.	Michaud.
C—AU.	Catteau-Calleville.	M—D j.	Michaud jeune.
C. M. P.	Pillet.	M—E.	Maurice (le baron).
C—V—R.	Cuvier.	M—É.	Monmerqué.
C—Y.	De Clugny.	M—ON.	Marron.
D—C.	Depping.	M—T.	Marguerit.
D—N—U.	Daunou.	M—Z—S.	Mazas.
D—P—S.	Du Petit-Thouars.	N—H.	Nauche.
D—S—R.	Durozoir.	P—C—T.	Picot.
D—S.	Desportes-Boscheron.	P. D—T.	Paul Duport.
D—T.	Duvau.	P—N—T.	Poncelet.
D—Z—.	Dezos de la Roquette.	P—NY.	De Prony.
E—T. D—D.	Eméric-David.	P—S.	Périès.
E—R—D.	Eckhard.	R—D—N.	Renauldin.
E—S.	Eyriès.	SI—D.	Sicard.
F—A.	Fortia-d'Urban.	S—L.	Schoell.
F—E.	Fievée.	S—R.	Stapfer.
F—T.	Foisset (Théophile).	S. S—D.	Simonde-Sismondi.
F—Z.	Félétz.	S—S—N.	Saint-Surin.
G—E.	Gail.	S—V—S.	De Sevelinges.
G—N—T.	Guigniaut.	S—Y.	De Salaberry.
G—R.	Guérard.	T—D.	Tabaraud.
[illegible]	Lefebvre-Cauchy.	V—N.	Villemain.
L—R—E.	Lapouderie.	V—R.	Verger.
L—S—S.	Lipes.	W—S.	Weiss.
L—C.	Lecherc.	Z.	Anonyme.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

S

SENAC (Jean-Baptiste), premier médecin de Louis XV, naquit, en 1693, dans le diocèse de Lombez en Gascogne. On prétend qu'il ne trouvant pas à la médecine, ce qui ne l'empêcha pas de choisir cette profession, avec une préférence marquée, et de l'exercer toute sa vie. Il essaya de plusieurs états avant de se fixer. Dans sa jeunesse, il avait été protestant, proposant ou apprenti ministre de l'évangile, ensuite catholique, et jésuite. Avant de paraître à la cour, il fut attaché particulièrement au maréchal de Saxe, qu'il guérit d'une maladie dangereuse, pendant la guerre de 1745. L'Europe ayant alors les yeux fixés sur ce grand général, cette cure ne pouvait manquer de donner au médecin assez heureux pour l'avoir obtenue, beaucoup de célébrité. Le maréchal, obligé de reprendre le commandement avant d'être entièrement rétabli, emmena Senac avec lui à l'armée; et lui trouvant autant d'agrément dans l'esprit que de talent dans son état, il ne s'en sépara que le moins possible. On raconte, à ce sujet, que Maurice étant allé visiter les travaux du siége de Tournai, il se fit conduire en carosse, avec son médecin, jusqu'à la queue de la tranchée, et qu'il lui dit, en le quittant pour monter à cheval: « Attendez-moi là, docteur; je serai » bientôt de retour. » Senac qui avait la vue longue, s'aperçut qu'il était à portée d'une batterie ennemie, dont les canonniers se disposaient à tirer sur le carosse; il en fit l'observation au maréchal, qui lui répondit: « Hé » bien! levez les glaces. » Le docteur descendit de voiture, et alla se cacher loin de là, jusqu'au moment où il vit revenir le maréchal. Senac soigna son général dans sa dernière maladie; et c'est à lui que Maurice de Saxe dit en mourant: « J'ai fait » un beau rêve. » Senac, nommé premier médecin du roi, en 1750, jouit long-temps à Versailles de la considération que lui donnaient sa place et son crédit personnel auprès de Louis XV, qui lui accordait une telle estime, que, lorsque la mort l'eût enlevé, il ne voulut point lui donner de successeur. Un brevet de conseiller ordinaire du roi en ses conseils d'état et privé, était attaché à sa place, ainsi que le titre de surintendant des eaux minérales du royaume; il était, de plus, membre de l'académie des sciences. Senac mourut le 20 déc. 1770, à l'âge de soixante-dix-sept

ans. C'était un homme de beaucoup d'esprit; mais Grimm parle très-défavorablement de son caractère moral (Voy. *Correspondance*, 2e. partie, tom. 1er., pag. 388 et suivantes). Lorsque Senac vint à Paris, il voulut être reçu docteur sans soutenir de thèse, parce qu'il était docteur de Montpellier, et qu'il croyait avoir fait ses preuves de savoir et de mérite. La faculté le refusa; et, dès-lors, il devint pour elle un irréconciliable ennemi. Comme il influait sur les choix du duc d'Orléans, la place de premier médecin, au Palais-Royal, qu'il avait occupée avant d'avoir des fonctions semblables à remplir auprès du roi, ne fut jamais dévolue à un docteur de la faculté de Paris. On a prétendu que c'était pour faire de la peine aux membres de cette faculté, qu'il avait déterminé le prince dont il s'agit ici, à faire inoculer son fils le duc de Chartres et sa fille Mademoiselle, depuis duchesse de Bourbon, par Tronchin. Le médecin genevois ayant produit une grande sensation à Paris, Senac le prit en aversion décidée. Lorsque le dauphin, père de Louis XVI, tomba malade, Louis XV chargea son premier médecin de voir le prince, de lui parler de l'état où il se trouvait, et de la nécessité d'un régime suivi. Mais le dauphin s'étant absolument refusé à tout entretien sur sa santé, Senac fit semblant de s'adresser à un personnage de tapisserie, et lui prédit tout ce qui arrivait d'un mal de poitrine négligé: il ajouta même que la mort pouvait s'ensuivre dans deux mois. On sait que le fils de Louis XV mourut peu de temps après. Senac a laissé divers Ouvrages estimés, entre autres: I. *Traité des Causes des accidents et de la cure de la peste*, 1744, in-4°. II. *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4°., réimprimé, en 1777 et 1783, avec des additions et corrections de M. Portal. Cet ouvrage, qui a été traduit en anglais, est le plus important de l'auteur, lequel a profité sans doute des écrits de Lower (*Voy.* Lower, au Supplément); mais il s'est montré bien supérieur à l'anatomiste anglais, dont il a relevé des erreurs graves. III. *De recondità febrium naturâ et curatione*, 1759, excellent ouvrage, mais dont quelques personnes ont douté que Senac fût l'auteur. Ce médecin a encore publié sur son art divers Discours et Mémoires, insérés dans les Recueils de l'académie des sciences, entre autres des réflexions sur les noyés, dans lesquelles il prouve que la mort arrive, non parce que l'eau a inondé l'estomac ou les poumons, mais à cause de la seule interception du passage de l'air dans les voies aériennes. C'est par une fraude très-condamnable qu'on lui a attribué la mauvaise compilation de quelques étudiants, publiée sous le titre de *Nouveau Cours de chimie, suivant les principes de Newton et de Stahl*, 2 vol. in-12, 1737. On doit encore à Senac trois éditions successives de l'*Anatomie de Heister*, accompagnées de réflexions intéressantes et de figures; enfin, *Lettres sur le choix des saignées*, Paris, 1730, in-12, sous le nom de Julien Morisson; il réfute la doctrine de Sylva sur la révulsion et la dérivation. Senac eut deux fils: celui dont l'article suit, et un autre qui fut fermier général.

L—p—e et R—d—n.

SENAC DE MEILHAN (Gabriel), fils du précédent, né à Paris, en 1736, se fit remarquer, dès son entrée dans le monde, par un esprit brillant et un goût déterminé

plaisir ; mais, dominé dès-lors ambition, il ne négligea aucune n d'acquérir des connaissan-les, et de cultiver la société sonnes qui pouvaient lui pro-le l'avancement. Ainsi, dans esse, il fut assidu tour-à-tour de Mme. de Pompadour et de hesse de Gramont, sœur in-ible du duc de Choiseul. Ce fut par le crédit de la seconde deux dames que par celui de re, que, de maître des requê-il devint intendant d'Amis, 66). Il le fut ensuite de Proven-de Hainaut, et montra, dans inistration de ces différentes inces, beaucoup de capacité. 75, le comte de Saint-Ger-, nommé ministre de la guerre, ut trouvé arrêté par mille objets entieux de son département, dont vait seulement pas d'idée, désira joindre un magistrat pour l'éclai-ans cette partie, et prévenir les es auxquelles il n'était que trop . On lui fit jeter les yeux sur Senac Meilhan, auquel il donna le titre seillant de la guerre ; mais la ma-e d'être, de parler et d'agir de ci ne convint ni aux troupes ni inistre, qui s'en défit, très-peu emps après l'avoir appelé. Dans le el monde, où cet intendant était répandu, et où il apportait des tentions en tout genre, on le regar-comme d'un commerce peu sûr. tournure satirique de son esprit lui rait beaucoup d'ennemis. Du reste, esprit avait plus de finesse que ralité ; et ce qui le prouve, c'est avec une vanité ridicule, Senac de Meilhan a pu faire des observations ues de justesse et de délicatesse les sur l'homme, et devenir savant s l'art difficile de connaître les mes. Ce n'est pas qu'il n'eût des idées fausses et systématiques, qu'il soutenait avec une extrême assurance. Sa figure, quoique expressive, était désagréable ; ce qui ne l'empêchait pas de prétendre à la réputation d'homme à bonnes fortunes. Au reste, son ambition s'étendait à tout. Il voulait passer à-la-fois pour un homme séduisant, pour un écrivain supérieur et pour un excellent administrateur, capable même de diriger les finances d'un grand empire. Mais il n'avait pour principal appui, à la cour, que M. d'Angivillers, directeur des bâtiments, ami de M. de Vergennes, et qui avait hérité de la confiance de Louis XVI. Cette influence, assez grande, mais peu connue, ne balançait pourtant pas l'ascendant de la reine, qui portait au ministère l'archevêque de Sens, Loménie. D'un autre côté, Senac de Meilhan s'était fait un ennemi redoutable dans la personne de Necker, dont il avait réfuté une opinion avec succès. Malgré tous ces obstacles, il pouvait espérer d'arriver tôt ou tard à la place de contrôleur-général, objet de tous ses vœux : mais la révolution, à laquelle il refusa de prendre part, mit un terme à sa carrière politique. Il passa de bonne heure dans le nord de l'Allemagne, fut bien traité en Pologne, par Stanislas Poniatowski, et de là gagna la Russie, où Catherine II, qui avait lu avec plaisir ses ouvrages, l'invitait à se rendre. Voulant lui faire écrire les Annales de l'empire russe et sa propre histoire, cette princesse l'accueillit avec bonté, et l'admit même dans sa société intime ; mais n'étant pas aussi contente de l'homme que de l'auteur, elle cessa de le rapprocher d'elle, et lui conserva un traitement de six mille roubles. Dans le commencement du règne

de Paul Ier, dont il redoutait les caprices, Senac de Meilhan, qui, à différentes époques de son émigration, avait habité Brunswick, partit pour Vienne, et fit ensuite un voyage à Venise, où il résida quelque temps. Il mourut, le 16 août 1803, dans la capitale de l'Autriche. Senac avait aussi voulu, dans le commencement de sa carrière, faire sa cour à Voltaire, et le philosophe de Ferney répondit, le 5 avril 1755, à une lettre qu'il avait reçue de lui : « Si monsieur votre père est le favori d'Esculape, vous l'êtes d'Apollon.... Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers, que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier. Il est séduisant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez. » On a de Senac de Meilhan : I. *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, in-8°., 1786. Cet ouvrage d'abord, et ensuite la question de savoir s'il était authentique, occupèrent beaucoup le public. Il parut, à ce sujet, des articles très-bien faits et plusieurs Lettres, dans le *Journal de Paris*. Bientôt il fut prouvé que ce n'était qu'une imitation très-habile et très-piquante, un jeu d'esprit plus curieux qu'utile. Le succès que le livre obtint fut en partie dû aux soins qu'avait pris l'auteur de recueillir tout ce qui pouvait, dans les divers Mémoires du temps, avoir trait au procès du cardinal de Rohan, qui occupait alors les esprits. L'auteur donna, en avril 1789, une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, à la tête de laquelle il répondit aux objections qui avaient été faites contre l'authenticité, et chercha moins à la prouver que le soin qu'on eu de ne rien laisser entrer da Mémoires qui n'eût pu avoir par Anne de Gonzague. Lah parlé de la première édition, d *Correspondance*, tome v. II. *sidérations sur le luxe et les ses*, in-8°., 1786. Senac com dans cet ouvrage, les opinic Necker. On y trouve des a brillants, d'ingénieux raisonn et des faits curieux. Le dialogu Samblançay et l'abbé Terray remarquable. L'élégance du st soutenue. Il y a une grande cl des rapprochements souvent justes qu'inattendus. Mais, en tres reproches, on a trouvé t généralité, trop de vague dan assertion de l'auteur : « Toute » est fondée sur deux bases : *le* » *de subsistances et l'amour* » *pre.* » Nous aimons mieux c définition du luxe : « c'est l' *stérile des hommes et des mat* III. *Considérations sur l'es les mœurs*, Londres (Paris), in-8°. Senac de Meilhan, prêt à des succès dans tous les genr blia cet ouvrage un an après cédent. On jugea qu'il y avai d'esprit que de goût, plus de que de profondeur. L'imitateu Bruyère et de Duclos laissait vo promptement qu'il manquait sentiment qui seul constitue le liste, de ce penchant décidé p vertu, qui ne cherche à rendre ridicule que dans l'espoir d'en ger (1). Les *Considération*

(1) On avait cru reconnaître dans les *d'Anne de Gonzague*, un ouvrage du si sent ; les *Considérations* parurent être de s sé. L'auteur avait porté cependant un œil teur, non-seulement dans la société, ma famille : il raconte que : « Un mari di femme : *Je vous permets tout hors les pri laquais* ; les deux extrêmes déshonorer scandale. » Or, le mari en question était

les *Œuvres philosophiques raires*, Hambourg, 1795, n-12 : on y trouve un article masque de fer (*V.* tome 393). Le morceau le plus est la *Comparaison de Pierre de Rome avec Cathe-*. L'impératrice vivait encore l'impression de ce ridicule et rdinaire parallèle. IV. *Tra- n des deux premiers livres nnales de Tacite*, in-8°., V. *Lettre à Madame de ****, 20 pages d'impression. C'est it de la première entrevue de r avec Catherine II. VI. *Des ipes et des causes de la révo- n française*, Paris, 1790, et -Pétersbourg, 1792, in-8°. *Du gouvernement, des mœurs s conditions en France avant volution*, Hambourg, in-8°., , et Paris, 1814 (2). La lecture s deux ouvrages est fort piquante. *L'Émigré*, roman historique, l. in-8°. Senac de Meilhan a re donné les *Deux cousins*, ro- dans le genre de *Zadig*, et *nges de philosophie et de lit- ture*, imprimés, en 1789, à swick. On a cru long-temps était l'auteur de la *Galerie Etats-Généraux*, imprimée en , ainsi que de la *Galerie des dames françaises*, qui y fait suite (3). Un assez grand nombre de manuscrits de cet auteur étaient restés en la possession de M. l'abbé de Kentzinger, de Vienne. Ils furent rapportés à Paris, en 1809. On en a tiré un volume imprimé à Paris, en 1813, sous ce titre : *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par M. Senac de Meilhan, précédés d'une Notice sur sa personne et ses ouvrages, par M. de Levis* (le duc). Il existe une autre Notice sur le même personnage, dans les *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère*, 1803. Le portrait de Senac de Meilhan a été gravé par Bervic, d'après Duplessis. La souscription indique qu'il lui fut offert par la ville de Valenciennes, en 1783.

L—P—E.

SENAR (Gabriel-Jérôme), et non SENARD, (comme on l'a imprimé sur le titre de ses Mémoires) naquit, en 1760, à Châtellerault. En 1789, il exerçait la profession d'avocat en la sénéchaussée de l'Ile-Bouchard; il fut révolutionnaire par principes, ainsi qu'il le dit lui-même. Nommé officier municipal aux premières élections de cette ville, quelques désagréments qu'il essuya de la part d'un de ses concitoyens, ou plutôt des vues ambitieuses, le décidèrent à venir s'établir à Tours, où il continua d'exercer sa profession, de développer ses principes, et d'acquérir une sorte de popularité. Vers la fin de 1791, il

---

...ère de l'auteur; et sa femme, dit ... *permit* presque tout un prince, le comte ... depuis prince de Conti. Dans ... sur ... sensible, Senac dit qu'il est peu de ... *plus passé sous silence* la ... A. B—T.

... est partisan qu'il était de l'ancien régime, ... chapitre des *Gens de lettres*, s'élève ... jeune qui intéressait à tout homme ... et le talent d'écrire. C'est peut-être un peu loin la tolérance, à propos ... des femmes de la cour, de dire que ... ont des *arrangements qui, par leur ... ressemblent à des mariages*. Les portraits que l'on trouve à la ... sont ceux de Maurepas, Turgot, ... Necker et Brienne. C'était ... auteur. A. B—T.

(3) Les véritables auteurs de cet ouvrage sont Rivarol et Mirabeau. M. Salgues, dans une note du tome III de la seconde partie de la *Cour pour tance de Grimm*, regarde encore Senac de Meilhan comme l'auteur d'un poème lubrique, dont le titre même ne peut pas être cité, et qui fut imprimé en 1775, in-8°. A. B—T.

fut nommé procureur de la commune; et, dans ces fonctions, il manifesta, de plus en plus, ses opinions : mais comprimé par les administrations supérieures, et n'ayant pas l'audace nécessaire pour le rôle qu'il voulait jouer, il ne put alors faire tout le mal qu'il aurait desiré. Destitué, et resté sans moyens d'existence, il parvint, à l'aide de quelques commissaires de la Convention en mission dans son département, à s'introduire au Comité de sûreté générale, en qualité de secrétaire rédacteur. Il s'y fit remarquer par son adresse à interroger les prévenus; mais, d'abord, il ne remplit cet emploi que par intervalles, parce qu'on l'envoyait fréquemment à Tours en qualité d'agent du Comité. Pendant le règne de la terreur, il ne s'est presque pas fait une arrestation dans cette ville, qui n'ait été provoquée par lui, ou dont il n'ait été l'exécuteur. Cependant, il fut dénoncé à la société des Jacobins de Paris, par leurs affiliés de Tours, pour y avoir opprimé les patriotes, et pour y avoir dit que « le *signe sacré de la liberté* (le bonnet rouge), *était un signe de carnage.* » Enfin, on logea, ou plutôt on renferma Senar dans l'enceinte du Comité, d'où il ne sortait plus qu'accompagné d'un gendarme. La raison en était qu'on le rendait témoin ou instrument des résolutions et des actes les plus atroces, et qu'on ne voulait pas qu'il pût communiquer ces horribles secrets. Après la mort de Robespierre, il fut arrêté comme *terroriste;* et bientôt, tourmenté de remords, il envoya du fond de sa prison, des dénonciations fréquentes et motivées contre Tallien et certains députés qui n'avaient, au 9 thermidor, renversé d'autres tyrans, que pour se sauver eux-mêmes et ressaisir le pouvoir. Personne ne connaissait mieux que Senar l
à la charge de ces sanguinai
consuls; mais ceux-ci para
les efforts de leur adversaire
il se sépara entièrement des s
et se mit à retracer, en frér
ses affreux souvenirs. Il en c
un très-gros volume; mais
le faire imprimer, il le ré
moitié, l'intitula : *Révélati
sées dans les cartons du Co
sureté générale*, et y m
épigraphe, omise par son éd
que l'on rapporte ici, parc
renferme la pensée qui domin
l'auteur :

Exterminez, grands dieux, de la terre
Quiconque avec plaisir répand le sang d

Après un an de détention, S
remis en liberté, et se rendit
où il détesta publiquement sa
révolutionnaire. Une vie langu
suite du poison qui lui avait
né, dit-il, pendant son séj
le Comité, le conduisit au t
Étant au lit de la mort, il fi
ses concitoyens à être témoin
repentir, reçut les consolatio
religion, et termina sa triste
le 10 mars 1796, à l'âge de t
ans. On ne trouva chez lu
papier, si ce n'est une tren
mandats d'arrêt, en blanc, s
trois membres du Comité
générale. A l'égard de ses
tions, on ne sait ce qu'est d
gros volume qu'il en avait
et qu'il appelait aussi le *Gra
des grands crimes*. Quant à
qu'il voulait faire imprimer
vivant, elle a été long-temps
mains de M. Dossonville, qu
due à M. Dumesnil, lequel s'
la peine de la revoir et de la
sur l'autographe, en un volum
Paris, 1824, dans la *Collec*

Mémoires relatifs à la révolution, et sous le titre de *Révélations puisées dans les cartons des Comités de salut public et de sureté générale*, in-8°. Écrits avec un enthousiasme républicain, les récits de Senar révèlent, en effet, des crimes ignorés ou mal connus, commis par de grands coupables, et ils indiquent où étaient déposées, de son temps, les preuves peut-être introuvables aujourd'hui, si même elles ne sont pas anéanties, de ces terribles accusations. Mais n'ayant pas été revus par lui, ainsi qu'il se l'était proposé, ces récits, d'un style incorrect et quelquefois cynique, sont restés sans ordre et remplis de noms et de détails obscurs : c'est, au reste, une image fidèle de ces temps d'anarchie. C'est là qu'on retrouve ces horribles expressions figurées familières aux massacreurs, *broyer du rouge*. Enfin l'ouvrage de Senar ne doit pas être lu sans précaution ; les derniers chapitres surtout, fruits d'une imagination exaltée, ne sont pas exempts d'erreurs ni de faussetés. L'éditeur n'a indiqué que par des initiales les noms de quelques hommes vivants, qui n'y jouent pas un rôle honorable. Celui qui écrit cet article a publié une *Lettre à M. Al. Dumesnil, éditeur des Mémoires de Senar*, avec un *fac-simile* de l'écriture et de la signature de l'auteur de ces Mémoires. Cette *Lettre* rappelle des faits historiques importants, et qui, puisés dans des notes de la main de Sénar, ne laissent aucun doute (1). E—K—D.

SENAREGA (Barthélemi), patricien génois, né vers le milieu du quinzième siècle, et mort vers l'an 1515, fut employé par son gouvernement à diverses négociations importantes, notamment, en 1484, auprès de l'empereur. Versé dans la littérature grecque et latine, il fut chargé de la continuation des Annales de sa patrie ; et son travail, dont Soprani vante la fidélité et l'impartialité, est écrit en latin sous ce titre : *De rebus Genuensibus commentaria, ab anno* 1488 *ad annum* 1514 : il n'a été imprimé qu'en 1733, à la fin du 23e. volume des *Scriptores rerum italicarum* de Muratori, pag. 511 et suiv. Le nouveau *Dictionnaire hist., crit. et bibliog.*, qui lui donne le nom de *Senaraga*, en fait un genevois, et lui attribue la composition d'une *Histoire de Genève*, qui, *quoique partiale*, dit-il, *peut être consultée avec fruit*. Les bévues de ce genre sont trop fréquentes dans la compilation dont nous parlons, pour les indiquer toutes ; mais nous avons cru devoir signaler celle-là comme assez plaisante. C. M. P.

SENAULT (Jean-François), fils de Pierre Senault, secrétaire du roi, commis au greffe du parlement de Paris, et l'un des seize sous la Ligue, naquit à Anvers, en 1604, ou selon d'autres, en 1599. Il montra, dès son enfance, autant de modération et de douceur, que son père avait été fougueux et emporté. Après avoir fait ses premières études à Douai, il vint les continuer à Paris. Touché de sa modestie et de sa piété, le P. de Berulle, fondateur de l'Oratoire, l'attira, en 1618, dans sa congrégation naissante. Senault en sortit au bout de cinq ans ; mais s'étant attaché de nouveau, en qualité d'aumônier, au P. de Bérulle, devenu cardinal, il y rentra, en 1628. Ses supérieurs, qui avaient

(1) [illegible] de Senar un opuscule publié de [illegible] *Les brigands de la Vendée* [illegible] qui donna [illegible] *des patriotes de Tours au* [illegible] A Tours, chez Vauquier [illegible] A B—T.

remarqué en lui de très-heureuses dispositions pour l'éloquence, l'engagèrent à se vouer au ministère de la prédication. Il s'y prépara durant quinze années entières, par une étude aprofondie de la théologie, de l'Écriture et des Pères. Il joignit à cette étude la lecture des meilleurs auteurs que pouvait lui offrir alors la littérature française, et surtout celle d'Amyot, qui, malgré son français déjà vieilli, lui apprit à former ses phrases et ses périodes. Après s'être ainsi muni d'un grand fonds de doctrine, il prêcha quarante stations dans les principales églises de la capitale et des provinces. Ses Sermons, écrits avec beaucoup d'ordre, de pureté et de goût, lui méritèrent les applaudissements de tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à purger la chaire de ce défaut de méthode, de ce vain étalage d'érudition profane, et de ce langage confus qui la déshonoraient; et, le premier, il introduisit, dans les sermons, des divisions, jusqu'alors inconnues. Les talents oratoires étaient relevés en lui par tous les avantages extérieurs. Une belle prestance, un port grave, un air majestueux, une voix nette et sonore, des gestes nobles et réglés, en faisaient un véritable orateur. Ce fut avec de tels avantages qu'il ouvrit la carrière des grands prédicateurs du dix-huitième siècle, qui, en le surpassant, ne l'ont pas fait oublier. Sa réputation inspira à plusieurs prédicateurs de son temps, incapables de composer eux-mêmes des Sermons, le desir de se procurer les siens. Parvenus à en faire transcrire plusieurs pendant qu'il les prêchait, en apostant des copistes au bas de sa chaire, ils se mirent à les débiter, soit dans les églises les moins fréquentées de Paris, soit dans celles des provinces. C'est ainsi qu'à Clermont il se vit obligé de changer la forme d'un Avent, par un travail forcé qui lui causa une grave maladie, parce qu'un religieux l'y avait prêché l'année précédente. Pour n'être plus exposé à un pareil inconvénient, il composa des doubles stations, précaution qui lui fut très-utile à Bourges, à Marseille et à Toulouse. Pendant qu'il était supérieur du séminaire de Saint-Magloire, le P. Senault s'appliqua à former, dans la carrière qu'il avait parcourue avec tant de distinction, de jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels on compte Mascaron, l'abbé de Fromentières, les Pères Hubert, La Roche, etc. Le P. Bourgoin, supérieur-général de l'Oratoire, étant mort en 1662, Senault fut choisi pour lui succéder, et ses confrères n'eurent aucun égard aux représentations qu'il fit pour refuser cet honneur. La confiance qu'il inspira dans l'exercice de ses honorables fonctions fut aussi générale, que les suffrages qui l'avaient placé à la tête de son ordre avaient été unanimes; et il administra avec tant de bienveillance, qu'il fut appelé *les délices de la congrégation*. Il y avait dix ans qu'il était revêtu de la dignité de supérieur-général, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut, au bout de quatre jours, le 3 août 1672. L'abbé de Fromentières, son disciple, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre, qui fut imprimée, après avoir subi quelques suppressions ordonnées par la cour (*Voy.* Fromentières). Le P. Senault fit preuve pendant toute sa vie d'un grand désintéressement, et il ne voulut jamais accepter ni pensions ni

…rs. Bien qu'on lui en eût offert … avec instance. Il refusa plu… fois la dignité épiscopale; et …dit un jour à la reine-mère, … pressait d'accepter un brevet … premier évêché considérable … viendrait à vaquer : « Je vous … are, Madame, qu'à l'âge que … bien loin d'être disposé à sor… de l'Oratoire pour mourir … e, si j'étais évêque, je quitte… mon évêché, pour avoir la … tation de mourir dans l'Ora… e. » C'est par un tel désintéres… qu'il conserva toujours la li… de son ministère, et qu'il dit quelois des vérités peu agréables courtisans, sans jamais compro… re la dignité du caractère dont il revêtu. Instruit que les dames de … , sans en excepter la reine… ne se faisaient point scrupule … r à la comédie et au bal, les … même où elles s'étaient appro… de la sainte table, il ne craignit … de s'exprimer avec force, en … leur présence, contre un … . Les courtisans ne … rent pas de relever, devant … d'Autriche, la hardiesse du … cœur. Mais cette princesse, qui … une estime particulière pour … Senault, le remercia le lende… de lui avoir fait connaître une … dont on ne lui avait jamais … Elle promit de s'en corriger, … tint parole. « On a lieu d'être … que ce prédicateur, qui a pu… d'ouvrages sur toutes sortes … , n'ait fait imprimer aucun … Sermons de morale, et de ses … urs sur les mystères, qui furent le principal fondement de sa réputation. On n'en a trouvé après sa mort, que des abrégés écrits de sa main; mais hors d'état d'être mis au jour. Nous avons de lui : I. *Panégyriques des Saints*, Paris, 1656, 57 et 58, 3 vol. in-4°., réimprimés in-8°. Ces panégyriques sont supérieurs à tout ce qui avait été composé jusqu'alors dans ce genre, mais on doit convenir qu'ils manquent d'élévation et de mouvement, et le style se ressent trop du temps où ils ont été composés. L'épître délicatoire à la reine Anne d'Autriche, est remarquable, en ce qu'il y demande grace pour certains faits apocryphes qu'il y rapporte, n'ayant pas cru, dit-il, en parlant au peuple, devoir combattre ses préjugés, de peur d'affaiblir sa dévotion. Le P. Senault avait prononcé un assez grand nombre d'Oraisons funèbres, qui furent imprimées séparément : elles eurent du succès dans le temps; mais elles ne sauraient soutenir le parallèle avec les chefs-d'œuvre de Bossuet, de Fléchier, ni même avec quelques-unes de Mascaron. Celles de Marie de Médicis et de Louis XIII, présentaient des sujets difficiles à traiter : il s'en tira avec beaucoup d'adresse. L'Épître dédicatoire à Gaston d'Orléans, est un modèle de délicatesse, à une époque où il était si dangereux de parler des affaires d'état, sans se compromettre avec l'un ou l'autre des deux partis qui divisaient la cour. II. Un traité *De l'usage des passions*, Paris, 1641, in-4°., souvent réimprimé sous différents formats, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. Cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première traite des passions en général, et la dernière, de chacune en particulier. III. *Paraphrases sur Job*, Paris, 163…

…ces ont compris le ouvrage de … première d'Anne d'Autriche, … et d'un … Imprimerie … ordonné l'exclusion de l'église à …

Ce livre, bien écrit, et digne d'un philosophe chrétien, est le premier qui soit sorti de la plume du P. Senault : il eut neuf éditions, dont la neuvième est de Rouen, 1667. IV. L'*Homme criminel ou la corruption de la nature par le péché*, Paris, 1644, in-4°. V. L'*Homme chrétien ou la réparation de la nature par la grace*, Paris, 1648, in-4°. L'auteur, après avoir exposé les misères de l'homme, dans le traité précédent, lui offre, dans celui-ci, les consolations et les ressources de la grace. VI. Plusieurs *Vies* de personnes distinguées par leur éminente piété. Il existe une Vie manuscrite de Senault, par le garde-des-sceaux Marillac, son ami, qui contient des faits curieux. — SENAULT (Joseph), neveu du précédent, dominicain et docteur en théologie, exerça, comme son oncle, le ministère de la prédication pendant quarante ans, à Paris et dans plusieurs provinces. Ses *Œuvres choisies*, contenant cent-cinquante projets de discours, en forme de sermons, sur tous les mystères, ont été imprimées en 1691, 2 vol. in-8°. T—D. et V—R.

SENAUX (MARGUERITE DE), née à Toulouse, en 1590, était fille de François de Senaux, seigneur de Montbrun, d'une famille illustre et ancienne, qui a donné des évêques, des présidents au parlement, et des officiers supérieurs aux armées. Mariée à Raimond de Garibal, conseiller au parlement de Toulouse, elle lui communiqua ses sentiments de piété; et ces deux époux, embrasés de la même ardeur, formèrent le projet de quitter le monde, pour pratiquer dans la retraite les plus sublimes vertus du christianisme. Raimond de Garibal entra dans la chartreuse de Toulouse, et sa femme prit le voile le même jour dans le co de Sainte-Catherine de Sienne, même ville. La réputation de héroïne chrétienne, se répandit tôt jusque dans la capitale. La tesse de Saint-Paul l'appela à P pour y fonder le monastère des Saint-Thomas, qu'on établit d faubourg Saint-Marcel, le 6 1627, puis au Marais du Tei et qui fut depuis transféré au de la rue Vivienne (1). Marguer Senaux sortit de ce monastèr 1636, pour fonder celui de la C qu'on plaça successivement près Eustache, puis non loin du Lo et enfin dans le faubourg Sain toine. C'est là qu'elle passa le re ses jours, édifiant sa communau une vie exemplaire, jouissant de me de tous ceux qui la connaiss et particulièrement de la reine d'Autriche. Elle mourut le 1657, âgée de soixante-sept a Le dernier rejeton de cette i famille, Pierre-Madelène de SE conseiller au parlement de Tou périt sur l'échafaud révolutio à Paris, le 14 juin 1794.

SENDIVOG (MICHEL), alch polonais, né vers 1566, près de S dans le palatinat de Cracovie. fils naturel d'un gentilhomme n Sendimir, qui, le destinant à l'é clésiastique, lui fit faire ses Sendimir mourut trop tôt po fils qui, resté sans direction d études, lut avec avidité des d'alchimie, notamment ceux nauld de Villeneuve. Ne rêva qu'à la pierre philosophale, connaissance avec Nicolas W grand-maréchal de Pologn croyant fermement à l'alchi

(1) C'est sur le même terrain que l'on a la nouvelle Bourse.

travaillant depuis plusieurs années au *grand-œuvre*, pensa que ce jeune adepte lui serait fort utile pour exécuter le projet qu'il avait formé d'aller recueillir en Allemagne et de rapporter en Pologne un secret qu'il poursuivait depuis longtemps. La crédulité et l'avidité des princes allemands, toujours réduits aux expédients pour leurs dépenses excessives, avaient alors inondé cette contrée de charlatans qui leur promettaient des richesses. Bien endoctriné par son protecteur, qui n'avait rien oublié pour enflammer son imagination déjà très-ardente, Sendivog partit, muni d'argent et de lettres de recommandation. Désirant sincèrement être initié aux mystères de l'art, il rencontra nombre de gens qui se donnèrent pour possesseurs de la pierre philosophale, et, par ses assiduités, s'efforça de leur arracher ce secret merveilleux. Il fréquenta, entre autres, un anglais qui, sous le nom d'Alexandre Sidonius ou de *Cosmopolite*, est célèbre dans les fastes de l'alchimie. Ce jongleur courant l'Allemagne depuis plusieurs années, faisant des dupes au moyen de sa teinture d'or et de sa dextérité dans les expériences. Il se tint tellement sur la réserve, et s'excusa si bien par le prétexte banal qu'il avait juré de ne jamais révéler son secret, que Sendivog fut obligé de retourner en Pologne, à peu près aussi avancé qu'il en était sorti, si ce n'est qu'il y rapporta beaucoup de livres d'alchimie et des idées un peu plus embrouillées qu'auparavant. Quoique Wolsky n'eût pas lieu d'être satisfait du résultat de ce voyage, il ne retira cependant pas ses bonnes grâces à Sendivog, sur lequel il n'en rejetait pas la faute, et il le fit travailler à ses frais. Tout-à-coup on apprend que l'Anglais est arrêté en Saxe. Aussitôt Sendivog, qui voit dans cet événement une occasion de s'attacher intimement le *Cosmopolite*, en lui procurant sa liberté, communique sa pensée à Wolsky; celui-ci partage cette opinion, et lui donne une somme d'argent; elle ne paraît pas suffisante à Sendivog pour exécuter son projet; il vend quelques morceaux de terre que son père lui avait laissés, et, le cœur plein d'espérance, vole en Allemagne. Son plan s'effectue suivant ses désirs: l'Anglais est arraché par ruse à sa captivité, et ne peut trouver assez d'expressions pour remercier son libérateur. Sendivog ne lui demande pour récompense que de connaître son secret: l'Anglais, sans le lui communiquer entièrement, l'instruit de quelques pratiques communes, et lui donne une certaine quantité de sa teinture d'or, qui devait le dédommager de tout ce qu'il avait dépensé. Sendivog, très-affligé de ne pouvoir tirer autre chose de ce cœur endurci, regagne la Pologne, espérant pouvoir imiter la teinture. Peu de temps après son retour, ayant reçu la nouvelle de la mort de l'Anglais, il court à la ville où celui-ci a cessé d'exister, se flattant de découvrir au moins une partie de ses secrets. Comme tous les faiseurs d'or, le Cosmopolite était mort dans la misère; Sendivog n'eut pas de peine à persuader à une Bavaroise, qui avait été la concubine du cosmopolite, de s'attacher à lui; mais elle ne lui apporta d'autre secret que le *Livre de la pierre philosophale*, en douze chapitres, ouvrage connu aussi sous le nom de *Livre des douze traités*; il contenait tous les procédés de la transmutation, exposés d'une manière très-détaillée, mais dans un style tellement inintelligible, que jamais personne n'y a rien compris. Cette obscurité

n'effraya pas Sendivog ; il recommença de nouveau à souffler et à distiller. N'ayant, malgré ses efforts, rien obtenu, il fit imprimer le livre avec des additions, et, par là, devint un imposteur d'une autre sorte ; car, ainsi que l'observe Adelung, son biographe, l'expression n'est pas trop forte, des rêveries de ce genre ayant, malgré leur absurdité évidente, causé un grand tort à beaucoup de familles. Sendivog séjourna quelque temps en Pologne, à Krepitz, ville qui appartenait à Wolsky, et il y travailla au *grand-œuvre*, avec quelques aventuriers, parmi lesquels se trouvait un certain Joseph, espagnol de nation, un peu plus habile chimiste que Sendivog, puisqu'il préparait et vendait des médicamens dont le produit payait en partie les dépenses de ses folles expériences. Sendivog, qui aimait la dépense, arrachait, de temps en temps, à Wolsky des sommes considérables ; mais celui-ci finit par ouvrir les yeux, et il demanda l'argent qu'il lui avait prêté. Alors le charlatan fut contraint de s'en aller en Allemagne, où, avec sa teinture et quelques tours de passe-passe, il exploita la crédulité des princes du pays. Tout son secret était de plonger dans cette teinture le fer, l'argent et le cuivre rougis au feu, et de leur donner ainsi une couleur qui imitait celle de l'or. Cette apparence suffisait pour satisfaire les hommes avides et crédules, et le jongleur en profitait pour se faire payer fort cher ; mais sa liqueur diminuait, il voulut en composer lui-même. Son ignorance en chimie l'empêcha de réussir. Pendant qu'il abusait ainsi de la simplicité de ses dupes, il rencontra, vers 1604, à la cour du duc de Wurtemberg, un fourbe qui le passait en audace, et dont il devint le jouet (*V.* Muhlenfels, XXX, 366). Après d'autres courses, Sendivog fut attiré à Marbourg par la renommée de Jean Hartmann, professeur de chimie, qui donna en Europe les premières leçons de cette science encore sous l'empire des charlatans, et à peine distinguée des rêves de l'alchimie à laquelle elle devait son origine. Ainsi on ne doit pas s'étonner que Hartmann, malgré son savoir réel, n'en fût pas encore entièrement désabusé. Cependant la réputation de Sendivog baissait en Allemagne : n'y trouvant plus personne disposé à se laisser tromper, il reprit le chemin de la Pologne. A Vienne, il essaya encore de fasciner l'esprit de Ferdinand II avec les effets de sa teinture d'or. Ce prince paraissant peu disposé à croire à la réalité de cette merveille, Sendivog lui persuada qu'il connaissait en Autriche, près de la frontière de Pologne, une mine de plomb fort riche. L'empereur, pour le récompenser, lui fit don du village de Kravarz-Polsky en Silésie, et d'une maison à Olmutz, où Sendivog se retira et passa le reste de ses jours ; il mourut en 1646. Quelques auteurs prétendent que ce fut à Cracovie qu'il termina sa carrière dans une extrême pauvreté. Sendivog a publié : I. *Dialogus Mercurii, alchimistæ et naturæ*, Cologne ou plutôt Prague, 1607, in-8°., inséré dans le *Theatrum chymicum*, traduit en allemand, et réimprimé plusieurs fois. II. *Ænigma philosophicum ad filios veritatis*, également inséré dans le *Theatrum chymicum* ; et probablement imprimé à part. III. *Novum lumen chymicum de lapide philosophorum in XII tractatus divisum*, Prague, 1607, in-12, et fréquemment réimprimé ; inséré dans le *Thea-*

mum chymicum, traduit en allemand sous le titre de *Chymisches Kleinod* (*Nouveau de chymie*), par Isaac de la Croix, Strasbourg, 1681, in-8°., et souvent réimprimé avec le Commentaire d'Orsel, et d'autres additions, Francfort et Leipzig, 1682, in-8°.; Nuremberg, 1718; Vienne, 1749. On a vu plus haut que ce livre n'est pas de Sendivog: le style en est bien plus figuré et plus allégorique que celui des ouvrages écrits ouvertement par ce charlatan; c'est pourquoi ces derniers sont peu estimés des adeptes, qui ne veulent voir qu'à travers des nuages les objets fantastiques qu'ils cherchent à saisir. On a suivi dans cette Notice sur Sendivog, sa biographie écrite par Adelung, dans son *Histoire de la folie humaine*: il y démontre, avec beaucoup de sagacité, l'inexactitude des détails donnés par Desmoyers, et P. Borel a insérés dans son *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises* (au mot *Cosmopolite*). Borel a aussi fait entrer dans ce livre d'autres détails qu'il tenait du polonais Bodowsky. Lenglet Dufresnoy les a recueillis dans son *Histoire de la philosophie hermétique*. Ils sont beaucoup plus romanesques que les précédents, et Adelung a également prouvé qu'ils ne méritaient aucune confiance. Lenglet Dufresnoy a fait, sur le récit de Bodowsky, des observations qui dénotent peu de critique historique. Le même reproche s'adresse à l'auteur d'un livre allemand intitulé: *Essai sur l'histoire de l'alchymie*, Leipzig, 1785, in-8°. Ce dernier cite, parmi ses autorités, une *Vie de Sendivog*, par Jean Lange, Hambourg, 1683; et Adelung déclare que cet ouvrage est aliéné de fait; car les particularités qu'il contient ne ressemblent nullement à celles qu'on lit dans l'*Histoire de l'alchymie*. Le livre de Lange, médecin infatué des rêveries du *grand-œuvre*, n'est que la traduction allemande d'une version française de la Vie de Sendivog, écrite en italien, par Poliarcho Miciguo: c'est cet auteur qu'Adelung a suivi, en dégageant son récit de quelques invraisemblances. E—s.

SENEBIER (Jean), naturaliste et bibliographe, naquit à Genève, au mois de mai 1742. Son père, qui devait sa fortune au commerce, désirait lui voir embrasser la même carrière: mais un goût très-vif l'entraînait vers l'étude; et il obtint enfin la permission de s'y livrer. Les lettres, la philosophie et les différentes branches de l'histoire naturelle l'occupèrent successivement; et ses progrès lui méritèrent de bonne heure l'estime des savants, dont il s'efforçait de suivre les traces. Obligé de choisir un état, il se décida pour le ministère évangélique, qui s'accordait plus qu'aucun autre avec ses goûts studieux; et, après avoir achevé ses cours de théologie, il fut admis, en 1765, au nombre des pasteurs. Il fit, peu de temps après, un voyage à Paris; et il en profita pour prendre des leçons de déclamation de l'acteur Brizard, et pour consulter, à la bibliothèque du Roi, quelques ouvrages rares et précieux. De retour à Genève, il voulut s'essayer dans un genre que Marmontel avait mis en vogue, et publia des *Contes moraux*, à peine remarqués en France, mais qui furent traduits en allemand. Le célèbre Charles Bonnet (*V.* ce nom), devenu son ami, lui conseilla de traiter la question proposée par l'académie de Harlem: *En quoi consiste l'art d'observer?* Le Mémoire de Senebier obtint l'accessit, et, dans la suite, devint la

base d'un de ses ouvrages les plus utiles et les plus remarquables. Il reçut, en 1769, une vocation pour Chancy, où il passa quatre années, partageant son temps entre l'étude de la botanique et les fonctions du pastorat, et faisant servir ses connaissances en histoire naturelle à fortifier dans l'ame de ses paroissiens les idées religieuses et l'amour pour le créateur. La place de bibliothécaire de Genève étant devenue vacante, en 1773, elle fut donnée à Senebier. Il s'occupa sur-le-champ de mettre dans un meilleur ordre la collection confiée à ses soins, et rédigea, de concert avec Diodati, son collègue, le Catalogue, par ordre de matières, des livres imprimés, pour faciliter les recherches des lecteurs. Ce travail fastidieux lui coûta trois ans. Il s'appliqua ensuite à l'examen des manuscrits, dont il fit connaître l'importance par une Notice raisonnée qu'on peut regarder comme un modèle en ce genre. Dans l'intervalle, il avait, à la prière de Bonnet, traduit en français les *Opuscules de physique végétale et animale* du célèbre abbé Spallanzani. Cette traduction, qu'il fit précéder de *Recherches* sur l'histoire des découvertes microscopiques, le mit en relation avec le naturaliste italien; et il se forma dès-lors une amitié durable entre deux hommes si dignes de s'apprécier. L'activité de Senebier lui permettait de s'occuper en même temps de ses fonctions de bibliothécaire et de la culture des sciences. Les cours de Chimie qu'ouvrit à Genève Tingry, professeur aussi modeste que savant, facilitèrent à Senebier les moyens d'acquérir de nouvelles connaissances, qui tournèrent au profit de ses observations d'histoire naturelle. Dans les *Mémoires* qu'il publia sur l'influence de la lumière solaire, il démontra qu'elle agissait puissamment sur la décomposition de l'acide carbonique par les végétaux; mais il soutint l'opinion contraire à celle d'Ingenhousz (*V.* ce nom, XXI, 214), sur la nature de l'air qui s'échappe des feuilles pendant la nuit. Ingenhousz en avait exagéré la qualité délétère; Senebier en exagéra la pureté. Tous les deux se trompaient; mais, dans la dispute qui s'éleva sur ce point, Senebier conserva l'avantage de la modération, et fut le premier à reconnaître son erreur. Les progrès que la chimie faisait en France, en Allemagne et en Angleterre, excitaient vivement son intérêt. Il se hâtait de répéter toutes les nouvelles expériences; et si quelquefois il fut entraîné dans des écarts, il parvint aussi à des découvertes utiles. Nommé membre de la société météorologique de Manheim, il se chargea de coopérer à l'ouvrage qu'elle préparait sur les rapports de l'état de l'atmosphère dans les différentes parties du globe; et, en 1785, il commença des observations, qu'il continua pendant huit ans, avec une exactitude scrupuleuse. Il publia, la même année, la Traduction de l'ouvrage de Spallanzani, sur la *Génération* des animaux et des plantes. Les *Expériences* du naturaliste italien sur la digestion de l'homme, que Senebier avait traduites, en 1783, l'avaient conduit à réfléchir sur la nature et les propriétés du suc gastrique. Il découvrit enfin qu'il pouvait être employé dans le traitement des ulcères chroniques; et diverses expériences confirmèrent sa conjecture. On a encore cité ses expériences, ainsi que celles de Spallanzani, comme ayant jeté un grand jour sur la respiration animale. Sans négliger ses études fa-

vorites, il s'occupait de l'*Histoire littéraire de Genève*, ouvrage qui demandait des recherches immenses. Il devint, en 1787, l'un des rédacteurs du *Journal* de cette ville, et l'enrichit d'un grand nombre d'articles importants. L'année suivante, il consentit à se charger de la partie *Physiologie végétale* pour l'*Encyclopédie méthodique*; et il ne mit que trois ans à terminer cette tâche. La révolution de Genève le força de s'éloigner d'une ville objet constant de son affection; et il se réfugia chez les parents de sa femme, à Rolle, dans le pays de Vaud. Ce fut dans cette retraite qu'il refondit les matériaux qu'il avait fournis à l'Encyclopédie, et qu'il en composa l'un des ouvrages de botanique les plus intéressants pour ceux qui ne bornent pas cette science à une nomenclature de plantes et à des divisions systématiques (*Voy.* COMPARETTI). La traduction des Voyages de Spallanzani dans les deux-Siciles, et des expériences sur le tannage des cuirs, dont le résultat fut la découverte du moyen de les rendre imperméables, occupèrent aussi Senebier dans sa retraite; et, malgré des travaux si variés, il trouvait encore le loisir de donner, chaque jour, quelques heures à méditer sur la *Téléologie* ou science des causes finales, ouvrage dont il avait conçu le plan dans sa jeunesse, et qu'il eut le regret de ne pas pouvoir achever. Senebier revint à Genève, en 1799, et consentit à s'associer à la compagnie des pasteurs, qui préparait une nouvelle *Version* de l'Ancien et du Nouveau Testament. Toutefois il donna beaucoup de temps à la critique sacrée; et il traduisit entier, du grec, les *Livres apocryphes*. Il était occupé de nouvelles éditions de ses ouvrages, et de revoir ses Traductions de Spallanzani, quand il fut atteint d'une maladie cruelle, qui l'enleva, le 22 juillet 1809, à l'âge de soixante-huit ans. La mort de cet homme de bien excita des regrets universels. M. Maunoir lut l'*Éloge* de Senebier, le 19 décembre suivant, à la société des arts, dont il avait été l'un des membres les plus laborieux. Ce savant appartenait à la plupart des académies de l'Europe; et il était en correspondance avec les hommes les plus distingués. Indépendamment de ses *Traductions* des ouvrages de Spallanzani (*V.* ce nom) et d'une foule de *Mémoires* ou d'*Opuscules*, insérés dans le *Journal de physique* (*V.* ROZIER), dans les *Annales de chimie*, dans les *Recueils* de l'académie de Turin, des sociétés physiques de Lausanne et de Genève, et dans le *Magasin encyclopédique*, on a de lui: 1. *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1775, 2 vol. in-8°.; ibid., 1802, 3 vol. in-8°. La seconde édition est un ouvrage entièrement neuf, par les nombreuses additions que l'auteur y a faites. Après avoir établi que l'art d'observer est celui d'acquérir et de communiquer des idées claires et exactes des objets extérieurs, Senebier indique les qualités et les connaissances nécessaires à l'observateur, et les moyens qu'il doit employer pour se garantir de l'erreur. Il passe ensuite à l'examen des méthodes d'observation, et montre comment on peut s'assurer de leur justesse. Il termine enfin par un coup-d'œil sur l'art des expériences. Une table analytique, très-bien faite, complète cet ouvrage, l'un des livres qu'on peut recommander avec le plus de confiance aux personnes qui se livrent à l'étude des sciences physiques. II. *Catalogue raisonné des manus-*

crits conservés dans la bibliothèque de Geneve, ibid., 1779, in-8°. L'auteur l'a fait précéder par des Réflexions sur l'utilité des manuscrits et sur les avantages qu'on retirerait de la publication des Catalogues de tous ceux qui sont disséminés en Europe. Vient ensuite la description des manuscrits de Genève, divisés en trois classes : les orientaux, au nombre de quarante-sept ; les latins, de cent vingt-cinq ; les français, italiens et espagnols, de deux cent dix. Chaque article est suivi de notes intéressantes et curieuses sur l'auteur et l'ouvrage, dont Senebier donne quelquefois l'analyse détaillée. III. *Mémoires physico-chimiques* sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal, ibid., 1782, 3 vol. in-8°. IV. *Recherches sur l'influence de la lumière solaire* pour métamorphoser l'air fixe en air pur, par la végétation, ibid., 1783, in-8°. V. *Recherches analytiques* sur la nature de l'air inflammable, ibid., 1784, in-8°. VI. *Histoire littéraire de Genève*, ibid., 1786, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage présente un tableau complet de l'état des lettres et des sciences à Genève, dans chaque siècle. Il l'a fait précéder par un Essai sur l'histoire littéraire locale, et par un Aperçu sur l'influence que les lettres ont eue sur la prospérité de Genève. Le troisième volume est terminé par un écrit intitulé : *Coup-d'œil* sur les progrès que les Genevois ont fait faire à l'esprit humain. Malgré quelques erreurs, des inexactitudes et des préventions dont l'auteur n'a pas toujours su se défendre (*V.* Vernet), un luxe de citations qui le fait souvent ressembler à une compilation, cet ouvrage est un des meilleurs que l'on ait en ce genre. On y trouve, [illegible] dre chronologique, la notice [illegible] tre cent quatorze écrivains, [illegible] ou artistes genevois, depuis [illegible] mus, évêque en 517, jusqu' Vernes, né en 1762. La [illegible] de savants ou d'artistes dis que cette ville a continué de [illegible] re, fournirait aisément la [illegible] d'un quatrième volume. VII. *[illegible] logie végétale*, ibid., 1800, in-8°. L'auteur y a rassemble un ordre méthodique, les div[illegible] times des botanistes, dont il avec impartialité les lacunes défauts. M. de Candolle a donn lyse de cet ouvrage plein neuves, dans le *Magasin e[illegible] pédique*, 6e. année, III, [illegible] VIII. *Rapport de l'air atmo[illegible] que avec les êtres organisés* 1807, 3 vol. in-8°. Cet ouvr extrait en partie des manus[illegible] Spallanzani. IX. *Météorolog[illegible] tique*, à l'usage de tous les h[illegible] et surtout des cultivateurs, 1810, in-16. X. Des *Éloge[illegible] riques* de Haller, de Ch. Bon Spallanzani, de Saussure ; d *tices* sur Jacob Vernet, sur teur Martin, etc. M. de Ca[illegible] donné le nom de *Sennebieria tifida* au *Lepidium didymum* né (Voy. le *Magas. encycl.* 4e année, VI, 106.) On peut ter, pour plus de détails, de Senebier, déjà cité, suiv liste de ses ouvrages impr manuscrits. W

SENECÉ ou SENECAI (A Bauderon de), né à Mâcon octobre 1643, était petit-fils Bauderon, savant médecin, q blié une de nos plus ancienne *macopées*. On n'a recueilli détails incertains sur sa prem nesse ; toutefois ceux qui ont

qu'il avait reçu une excellente éducation, ont eu pour garant ses écrits qui attestent du talent, un goût formé d'après les bons modèles, et un esprit cultivé : d'ailleurs son père, lieutenant-général au présidial de Mâcon, à qui son mérite avait fait accorder un brevet de conseiller d'état, devait sentir tout le prix d'une bonne éducation. Magistrat, il voulut que son fils suivît d'abord la carrière du barreau. Rien de plus commun dans les annales du Parnasse, que ces jeunes amis des lettres et de la poésie, étudiant sans goût et même avec contrainte le Code et le Digeste, languissant avec ennui dans l'étude d'un notaire, d'un procureur, et abandonnant tout-à-coup la carrière que pouvait leur ouvrir la connaissance des lois et de la jurisprudence, ainsi que toutes les utiles professions qui s'y rattachent, pour se livrer à l'attrait d'une vie plus indépendante, que semblent promettre les travaux littéraires et la protection des Muses. Senecé en est un des nombreux exemples. Un duel qu'il se trouva, dit-on, forcé d'accepter, en l'obligeant de quitter sa patrie, fut peut-être pour lui une raison de plus de quitter le barreau. L'amour troubla l'asile qu'il s'était choisi en Savoie : une jeune savoisienne paraissait très-disposée à l'épouser ; les frères de la jeune personne s'opposèrent à ce mariage ; de là d'assez violentes querelles ; et un nouveau duel qui le contraignit de chercher un autre refuge en Espagne. Mais bientôt sa première affaire fut oubliée ou arrangée en France ; il y revint et trouva enfin dans sa patrie le repos, une fortune honnête, et de la considération. Il établit alors pour la postérité les titres d'une renommée qui n'est peut-être pas égale à son mérite. Ayant acquis, en 1673, la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, il en exerça les fonctions pendant dix ans, jusqu'à la mort de cette princesse. Son esprit agréable, enjoué, facile, et les heureuses qualités de son caractère lui avaient concilié l'estime et la faveur de Mme d'Angoulême, qui le reçut chez elle avec toute sa famille. Il y resta trente ans ; et la mort seule de sa protectrice rompit les liens qui l'attachaient à elle. Toute la vie de l'homme de lettres et du poète est renfermée dans ces deux époques : c'est dans les heureux loisirs qu'il trouvait à la cour de ces deux princesses, qu'il composa ses divers ouvrages, si l'on excepte une Dissertation critique sur les Mémoires du cardinal de Retz, qui ajoute peu à sa gloire, et peut-être quelques épigrammes, genre dans lequel il fut beaucoup trop fécond. Deux contes, dont l'un a pour titre : *Filer le parfait amour*, et l'autre *le Kaïmak*, sont, sans contredit, les deux meilleures pièces de Senecé. Les critiques les plus sévères se sont accordés à leur donner de grands éloges. Voltaire cite un de ces deux contes, comme un exemple qui apprend qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que La Fontaine. Pellisson élève Senecé fort au-dessus de Benserade, de Segrais, de Pavillon, qui sont cependant plus connus que lui. Laharpe le loue avec plus de détails, d'étendue et d'abandon. L'invention du premier de ces deux contes est assez commune ; ce qui ne l'est pas cependant dans ces sortes d'ouvrages, c'est de célébrer la vertu et la fidélité des femmes. Senecé, dit avec raison Laharpe, a donc le double mérite d'avoir choisi un genre nouveau, et d'avoir su plaire dans le conte sans blesser en rien les

mœurs : il ne s'était pas dissimulé à lui-même les périls de cette innovation, et il dit dans son exorde :

. . . . Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Lit-on du mal? c'est jubilation;
Lit-on du bien? des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.

« Ce n'est pourtant point là, dit le » critique que j'ai déjà cité, l'effet » que produit Senecé : son conte est » très-joli; il est écrit avec beaucoup » d'esprit et d'élégance, malgré quel- » ques inégalités. » Quel que soit le mérite de l'*Art de filer le parfait amour*, il est certain que le second conte, le *Kaïmak*, est bien supérieur; c'est une des plus jolies pièces en ce genre, que nous ayons dans notre langue. C'est un conte oriental, et par conséquent un *conte bleu*, comme l'appelle l'auteur lui-même; mais les détails en sont charmants, et le plus souvent très-poétiquement exprimés; la versification, agréable et facile, est semée de traits fins et spirituels : la raison et la morale y sont assaisonnées d'un sel délicat et d'une aimable gaîté; enfin c'est une bagatelle faite pour passer à la postérité. Senecé composa quelques autres contes, qui ont peu de sel, et d'autres poésies généralement faibles et quelquefois semées de traits plus bizarres qu'originaux. Ce dernier défaut se fait surtout sentir dans ses Satires; mais il faut distinguer les *Travaux d'Apollon*, poème satirique. Rousseau, le lyrique, en faisait beaucoup de cas, et en estimait surtout la versification. Voltaire y trouve aussi des beautés neuves et singulières. Dans ce petit poème, l'auteur feint d'être dégoûté de la poésie, qui ne lui suscite que des chagrins. L'ombre du poète Maynard lui apparaît, et, pour le consoler et le raffermir par lustre exemple, elle lui fait toire du dieu même de la poésie la vie n'a été qu'un enchaînem malheurs. Laharpe blâme ce « Maynard pouvait-il croire, » que Senecé n'eût pas lu com » les Métamorphoses d'Ovide » sût pas les aventures d'Apol » parle donc pour parler; il r » pour raconter; il décrit po » crire. » Un nouvel éditeur necé, membre de l'académie çaise, homme d'esprit et d'un critique, s'efforce de réfuter l pe. Dans une apologie plus ing que solide, et trop longue po rapportée ici, il dit en subs que nous pouvons très-bien un fait, une histoire sans en a ré une conséquence utile, une instructive qui y est renferm qu'alors le poète ou l'orate veut nous faire tirer cette con ce, nous donner cette leçon droit de nous rappeler l'histoi nue dont elle dérive. Sans do le droit de la *rappeler*, mais la *raconter*, dans toute son é Quelqu'un, par exemple, p avoir lu l'Iliade sans en av cette conséquence : *La colère vice dont les effets sont sou nestes*. Le poète qui voudr prouver cette vérité morale, p très-bien se prévaloir de l'e d'Achille, et le lui *rappeler;* n'aurait nullement le droit de conter les événements de l C'est ainsi que Maynard pouv peler à Senecé les infortunes lon, lui en retracer peut-êt mairement quelques-unes, m traduire la partie des métam ses d'Ovide, où elles sont r dans toute leur étendue et a développements dont le poè

point avare. La La-
t est un peu sè |
elle est juste. Senecé a fait plu
q cents Épigrammes; c'est beau
Chez les anciens, Martial lui-m -
fit trop; chez les modernes, Le-
, qui portait le talent de ce ge
n très-haut degré, aurait mieu
les intérêts de sa gloire en e
t moins. Senecé, qui n'avait
it et la finesse de Martial, ni
satirique et le style mordant
iguisent l'épigramme, aurait
être plus sobre encore. La plu-
les siennes sont beaucoup trop
es; et le trait, qui demande à être
mé dans un tour vif et concis,
use dans sa poésie diffuse et
issante. Aussi son dernier édi
homme de goût, sur plus de
ents Épigrammes, n'en a-t-
rvé que soixante douze; et ell
nt pas toutes bonnes. Il aura
comprendre, il est vrai, celle
i est attribuée dans la dernière
n du *Ménagiana*, et qui est
ée contre un évêque de Noyon
de Clermont-Tonnerre), fameux
ses prétentions hautaines et ses
fastueux, quoiqu'elle ne vaille pas
Lettre de Mme. de Sévigné, qui se
ue du même prélat, et pour les
es travers. Senecé a laissé deux
s écrits en prose : l'un est une
de satire contre Lulli, qui n'a
n intérêt pour nous; c'est une
e que l'auteur se fait adresser par
ent Marot, pour lui rendre
pte de la réception de Lulli aux
mps-Élysées. L'autre écrit en
e de Senecé est une sorte de
tum contre les Mémoires du car-
l de Retz, qu'il s'efforce de faire
rder comme apocryphes. La re-
mée du livre qu'il attaque peut
ine sauver de l'oubli cet écrit
t le style est t ocre et les
raisonnements faibles et peu concluants. Senecé commence par une violente diatribe contre le mensonge. Il passe ensuite en revue les auteurs qui ont menti, en remontant jusqu'à Orphée, Hésiode, Homère, Pindare, qui, par leurs mensonges, ont rendu la Grèce *infâme*; Virgile, qui est aussi un grand menteur; Ovide, plus menteur encore; enfin tous les poètes : puis viennent les romanciers de tous les temps, les voyageurs et les historiens de toutes les nations, et presque tous les faiseurs de mémoires. Jusque-là Senecé n'est qu'un mauvais rhéteur. Il arrive enfin aux Mémoires du cardinal de Retz; et il se fonde sur quatre raisons pour prouver qu'ils ne sont point du cardinal. La première c'est qu'il est dit que Mazarin *était d'une naissance basse; ce qui ne peut pas être vrai à toute rigueur*, observe Senecé. La seconde c'est que dans ces Mémoires, on fait vivre le duc d'Angoulême, fils de Charles IX, en 1652, quoiqu'il fût mort en 1651, (il aurait pu dire en 1650) et qu'on lui donne alors quatre-vingt-dix ans, quoiqu'il ait cessé de vivre à soixante-dix-huit ans. La troisième est que l'auteur de ces Mémoires assure que le cardinal de Retz étant au palais, et ayant la tête prise entre deux battants de porte, que poussait vivement l'un contre l'autre le duc de La Rochefoucauld, il fut tiré de cette cruelle position par un nommé Noblet. Or ce Noblet a dit vingt fois à Senecé que ce n'était point dans cette circonstance ni au palais, mais bien dans la rue de l'Arbre-Sec, qu'il avait sauvé le coadjuteur, en relevant un mousquet qu'un artisan allait tirer sur lui à bout portant. La quatrième enfin, c'est que le cardinal avait composé ses Mémoires en

latin; que lui, Senecé, lui en avait entendu réciter de fort beaux morceaux, et que d'ailleurs les Mémoires français, tels que nous les possédons, sont trop mal écrits pour qu'on puisse les lui attribuer. Ces raisons, insérées dans le Mercure du temps, à l'époque où parut la première édition des Mémoires du cardinal de Retz, et recueillies ensuite dans une mauvaise compilation intitulée : les *Amusements du cœur et de l'esprit*, n'ont empêché personne de regarder le cardinal de Retz comme l'auteur de ces Mémoires. Elles sont en effet bien faibles. Était-il nécessaire, par exemple, qu'il fût *vrai à toute rigueur* que le cardinal Mazarin fût d'une *naissance basse* pour que le cardinal de Retz l'assurât dans ses Mémoires? Ne suffisait-il pas qu'il y eût une extrême distance entre sa noble mais pauvre origine et l'élévation où il était parvenu? Le coadjuteur, si fier de sa naissance, et qui, selon Joly, s'occupa, des années entières, à faire la généalogie de la maison de Gondi, dans laquelle il se proposait de *trouver cinq cents et tant de quartiers sans mésalliance*, ne pouvait-il pas mépriser un gentilhomme sicilien sans fortune? Quant au petit anachronisme sur l'âge et la mort du duc d'Angoulême, c'est une objection bien futile et de très-peu d'importance; le cardinal, écrivant ces Mémoires plus de vingt ans après un événement aussi indifférent pour lui, pouvait bien avoir oublié la date précise de la mort de M. d'Angoulême, vieillard inutile à son parti, et par conséquent méprisé, comme tous les vieillards le sont des factieux. L'objection tirée du témoignage de Noblet, en contradiction avec le cardinal, dans une circonstance très-importante pour lui, n'est pas aussi frivole que les deux autres. R
savoir qui se trompe, ou du ca
ou de Noblet, ou même de S
Le cardinal, dans ses Mémoires,
blie pas le danger qu'il a cou
la rue de l'Arbre-Sec; mais il n
honneur qu'à lui-même et à sa
sence d'esprit du bonheur qu'i
d'y échapper. « Un bourgeois
» il, m'appuyant un mousquet
» la tête,.... *Ah! malheureux*,
» criai-je, *si ton père te voya*
» crut que j'étais l'ancien ami d
» père; je ne l'avais pourtant j
» vu. » Quant à la manière d
échappa, lorsque M. de La R
foucauld était sur le point de l'
gler entre les battants d'une p
Joly, qui certainement n'étai
l'ami du cardinal, lorsqu'il é
ses Mémoires, s'accorde ave
dans la relation de ces faits, c
nous paraît décisif. Le même
rapporte aussi que le cardinal d
avait commencé à écrire son H
re en latin; mais il assure qu'i
tint aux premières pages, *bell
la vérité*, ajoute-t-il. Il est he
qu'il ait changé de dessein. A
d'être mis au nombre des histori
tins modernes qu'on loue et qu
peu, tels que de Thou et autres
au rang des écrivains français
lit avec plus d'intérêt et de p
On sent, d'après cela, qu'il est i
de répondre à la quatrième obj
de Senecé, tirée du mauvais
de ces Mémoires, *trop mal é*
dit-il fort ridiculement, *pou
du cardinal de Retz*. Ce qui es
lement mal écrit, c'est cette D
tation; et le style n'en vaut pas
que les raisonnements (1). C

(1) L'abbé Sabbatier, parlant de cet écr
neeé, dit : « Cet auteur a laissé des Mém
» la vie du cardinal de Retz, fort recherch

donc deux co[illegible] ep[illegible] pal mérite de Se[illegible] [illegible]ue, et cela était dig[illegible] [illegible], que, [illegible] mi les écrivains qui se sont d[illegible] gés dans le genre des contes [illegible] ont été valets de chambre de [illegible] : Marot, Bonaventure Desperr[illegible]rs et Senecé. Après plus de quara[illegible] ans passés au service de Marie-T[illegible]rèse et de la duchesse d'Angoulêm[illegible], et, auparavant, dans le palais du cardinal Mazarin, comme il nou[illegible] l'apprend lui-même en s'appliq[illegible]t peu durement pour lui, et p[illegible]ru-rement encore pour ses protecteurs, ce vers de Quinault :

Où n'ai-je point porté la honte de mes fers?

Senecé se retira, en 1713, à [illegible] de 70 ans, à Mâcon, sa patrie, ou vécut vingt-quatre ans encore, c[illegible] survant toujours un esprit sain, [illegible]ea-ble même, recherchant la soci[illegible]te, au sein de laquelle il portait un [illegible]té douce et aimable, qu'il apppelait le *baume de la vie*. Ce baume lui réussit parfaitement. Il mourut le 1er. janvier 1737. Il avait publié, en 1695, ses *Nouvelles en vers*, in-12, rare, et ses *Satires*, in-12. Vingt-deux ans plus tard, et à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il publia ses Épigrammes, un vol. in-12. En 1805, M. Auger a donné une édition des *Œuvres diverses de Senecé*; et, l'année suivante, il en a publié une seconde, *augmentée de la Critique des Mémoires du cardinal de Retz*, avec une Notice sur la vie et les ouvrages de Senecé (2). F—z.

« gré l'originalité de ceux que le cardinal a écrits » lui-même. » Il est évident que l'auteur des *Trois Siècles* n'avait pas lu l'écrit dont il parle.

(2) Il existe encore un assez grand nombre de poésies inédites de Senecé, parmi lesquelles on rencontre des satires, des contes agréables, des stances et des épîtres. Un littérateur lyonnais s'occupe en ce moment de réunir les divers ouvrages de Senecé, et d'élever à cet auteur un monument digne de lui. M—É.

SÉNÈQUE père (*Marcus Annæus Seneca*), célèbre rhéteur, naquit à Cordoue, vers l'an 58 avant J.-C. Sa famille était du nombre de celles que les Romains appelaient *hybrides*, c'est-à-dire mélangées de sang romain et de sang étranger. Sénèque était chevalier romain; il vint à Rome quinze ans avant la mort d'Auguste, y professa la rhétorique; et fut bientôt lié avec tout ce que cette ville possédait d'hommes distingués dans les lettres, tels que Porcius Latro, Cassius Severus, Montanus, etc. Les amateurs d'éloquence se réunissaient chez lui pour lire ou soumettre à sa critique des discours fondés sur des sujets fictifs, et que pour cette raison on appelait des *Déclamations*; mais ce nom n'emportait alors aucune idée défavorable. C'était en s'exerçant dans ce genre, que Cicéron, Pompée, Antoine, Octave, s'étaient formés à l'éloquence. A l'âge de cinquante-deux ans, Sénèque retourna dans sa patrie, et épousa Helvia, comme lui originaire d'Espagne, femme distinguée par sa beauté, ses talents, ses vertus, et qui nommait avec orgueil, parmi ses aïeules maternelles, la mère de Cicéron. Après la naissance des trois fils qu'elle lui donna, Sénèque revint à Rome, où il mourut, dans un âge fort avancé, l'an 32 de notre ère. Il était, par sa causticité, le fléau des autres rhéteurs : un jour il entra dans la salle où un certain Cestius se disposait à réfuter la *Milonienne*. Ce fanfaron d'école commença son discours du ton le plus ridiculement avantageux. « Si j'avais été gladiateur, disait-il, je serais Fuscius; pantomime, je voudrais être Bathylle; cheval, Mélission.... » Et comme tu es un fat, lui cria une voix qu'on reconnut pour celle de Sénèque,

tu es un grand fat. » Les auditeurs entourent l'interrupteur; ils le prient de ne point chagriner leur maître. « J'y consens, dit Sénèque, pourvu qu'il s'avoue moins éloquent que Cicéron. » Il n'y eut pas moyen d'en faire convenir le professeur. Doué de la mémoire la plus heureuse, non-seulement Sénèque apprenait sans peine, mais il n'oubliait jamais ce qu'il avait appris. Il se vante, dans la préface d'un de ses ouvrages, d'avoir pu répéter deux mille noms qu'on avait prononcés une seule fois en sa présence, sans se tromper sur l'ordre dans lequel on les avait récités. Il retenait également deux cents vers récités de suite par autant de personnes. Grâce à ce merveilleux talent, tout ce qu'il y avait de curieux dans les discours qu'il avait entendus s'était si profondément gravé dans son esprit, que, dans sa vieillesse, il se trouva en état de les reproduire par écrit pour l'usage de ses fils. Ces extraits portaient sur les harangues de plus de cent auteurs grecs ou latins : ils étaient accompagnés du jugement motivé de Sénèque sur chaque morceau. Nous avons de ce rhéteur deux ouvrages en ce genre, l'un intitulé *Suasoriarum liber* I, et l'autre *Controversiarum libri* X. Dans l'un et dans l'autre il rapporte des passages de discours et de débats qui avaient eu lieu en sa présence, dans les écoles, entre les rhéteurs les plus célèbres. Voici quelques-unes des questions traitées dans les *Suasoriæ : Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan? Les trois cents Spartiates abandonnés aux Thermopyles par les autres Grecs, fuiront-ils? Agamemnon consentira t-il au sacrifice de sa fille? Cicéron fera-t-il des excuses à Marc-Antoine? Consentira-t-il à brûler ses Philippique Marc-Antoine l'exige*, etc. Le vantes sont prises des *Controver Une vestale précipitée de la r Tarpéienne a conservé sa vie ; t-elle mise à mort? La loi don une fille enlevée le droit de punir de mort son ravisseur, o le forcer à l'épouser sans dot suppose que la fille a opté et mandé le mariage; mais le r seur ayant nié son crime, elle se rétracter. La loi le lui per elle?* Sénèque avait adressé à ses fils ces deux ouvrages, qui o de belles pensées et quelques ti éloquentes; mais elles sont éto sous une foule de subtilités et de des déclamations. On y voit le mencement de la décadence du et l'on ne peut que s'étonner qu'e été si prompte; car Sénèque le teur était contemporain de Cicér il remarque, dans les Préfaces controverses, qu'il aurait pu ent les déclamations que ce grand teur faisait pour Hirtius, Dolal et tant d'illustres disciples, guerres civiles ne l'eussent alo tenu dans l'Espagne, sa patri Au reste nous n'avons pas les o ges de Sénèque en entier. Il que le livre des *Suasoriæ* n'es complet, et qu'il était suivi de sieurs autres. Des *Controverses*, n'avons que les premier, deux septième, neuvième et dixièn vres, et seulement des extrait cinq autres. Elles ont été tra en français par Lesfargues, a au parlement de Toulouse, 1639, in-4°. Sénèque laissa che patrimoine à ses trois fils, cus Novatus, Lucius-Annæus

(1) *Potui illud ingenium quod solum pop manus par imperio suo habuit cognoscere.* Præf. l. 1er. *Contro*.

phie. Elles furent d'abord efficaces : et il adressa à sa mère Helvia, pour tâcher de la consoler de leur séparation, et surtout de la mort de trois de ses petits-fils, un discours dans lequel il étalait tout le courage du stoïcisme. Deux années d'exil fatiguèrent sa constance ; et pendant la troisième il démentit, dans un second discours, les nobles dispositions qu'il avait d'abord fait paraître : alors il eut la lâcheté de caresser par de basses adulations l'orgueil de l'affranchi Polybe, ministre de Claude, et tout-à-fait digne d'un pareil maître. Prodiguant même les plus magnifiques éloges à la stupidité de cet empereur, il demandait son rappel à quelque prix que ce fût, et consentait à laisser un nuage sur son innocence, témoignant qu'il lui serait égal d'être absous ou pardonné : *les foudres sont légitimes*, ajoutait-il, *quand ceux qui en ont été frappés les adorent*. Sénèque eut, dans la suite, tant de honte de cet ouvrage, qu'il s'efforça de le supprimer. Ses déshonorantes sollicitations ne produisirent aucun effet : il languit encore cinq ans dans son exil, et courait risque d'y terminer sa vie, sans une révolution arrivée dans le palais de l'empereur, l'an 47 de J.-C. C'est à dater de cette époque que nous trouvons, pour la suite de la vie de Sénèque, les Annales de Tacite. Agrippine venait d'épouser Claude, son oncle, et de saisir d'une main ferme les rênes de l'empire. Pour plaire au tyran qui s'intéressait à un talent *exercé ob claritudinem studiorum ejus*, car Tacite ne parle pas ici des vertus de Sénèque, elle le fit rappeler, et nommer préteur : elle espérait d'ailleurs qu'un tel maître pourrait élever l'enfance de son fils Néron, désigné par Claude. Elle se promettait de le faire servir aux projets de son ambition, et ne doutait pas que le souvenir du bienfait n'en fît une créature d'Agrippine, comme le ressentiment de l'injure un ennemi de Claude. » (1) Elle ne se trompa point; du moins tant que Claude vécut, Sénèque fut sincèrement dévoué à l'impératrice ; peut-être même fut-il son amant. Mais, comme précepteur de Néron, on peut dire que jamais philosophe n'a échoué plus complètement dans l'éducation d'un prince. Le fils d'Agrippine ne gagna dans la société de son maître, que les dehors d'une éducation littéraire, et l'usage de certaines phrases imposantes sous lesquelles il sut cacher ses vices pendant les commencements de son règne. On peut même dire que le précepteur gâta le goût de son disciple, en rabaissant, dans ses leçons, les grands talents du siècle d'Auguste. De la part de Sénèque cette mauvaise direction fut le résultat d'un profond calcul d'amour-propre. Ses écrits, pleins d'affectation, plaisaient par la séduction même de leurs défauts. Comme écrivain, il était devenu le modèle unique de la jeunesse. On ne lisait que ses ouvrages, qui achevèrent de perdre l'éloquence, dégénérée dès les premières années du règne de Tibère. Trop éclairé pour ne pas sentir la différence de sa manière d'écrire à celle des anciens, il affectait de les ravaler, et parvint à dégoûter son élève de ces auteurs, afin de concentrer sur lui-même toute l'estime de ce prince. Au reste, il ne put faire de Néron un orateur, non qu'on doive en blâmer le maître, car un pareil disciple ne devait être ni docile ni appliqué. Le fils d'Agrippine n'était pas dépourvu d'esprit; mais son goût se tourna vers d'autres arts

(1) Tacit., ann. XII, 8

quand ses forces épuisées lui en faisaient une loi ; mais une nourriture frugale répara les torts de la nature et les excès du travail. Il se dévoua, par le conseil de son père, à la carrière du barreau. L'éclat de ses débuts donna de l'ombrage à Caligula, qui même parla de faire mourir le jeune Sénèque ; celui-ci n'échappa au danger que par une feinte maladie, et par l'intercession d'une courtisane qu'il mit dans ses intérêts, et qui sut persuader au tyran que ce serait pitié d'enlever un reste de vie à un être qui avait si peu de temps à lutter contre la nature. C'est ainsi que nous verrons toujours des femmes de cette espèce liées avec Sénèque, et mêlées aux circonstances les plus importantes de sa vie. Caligula affectait pourtant de mépriser celui dont il voulait faire sa victime. Le genre d'élocution de ce farouche empereur était la véhémence : en conséquence il dédaignait les ornements ambitieux et les pointes qui caractérisaient la diction de Sénèque. Le style de cet orateur, disait-il, est *un ciment sans chaux*, c'est-à-dire sans liaison (*arena sine calce*). Dès ce moment Sénèque ne songea plus qu'à se faire oublier : il s'adonna tout entier à la philosophie, et embrassa la secte du Portique. Il recherchait surtout les entretiens des stoïciens Attale et Photin ; de Démétrius qui, sous le manteau de cynique, faisait respecter l'élévation de son caractère ; de Fabianus Pictor, sectateur de l'académie, *de la bouche duquel coulaient des mœurs plutôt que des paroles ;* enfin du pythagoricien Socion. Si l'on en croit Sénèque lui-même dans ses écrits, il renonça pour toujours aux délices de la table, à l'usage du vin, des parfums, des bains chauds, et voulut être toute sa vie durement couché. Outrant même d'abord les pratiques austères, il se livra, pendant une année entière, à l'abstinence pythagoricienne, ne mangeant que des végétaux ; et ce régime, loin de lui sembler pénible, lui était devenu agréable. Son père, qui craignait que ces singularités philosophiques ne le jetassent loin des routes de la fortune, le fit revenir à la manière ordinaire de se nourrir, lui représentant que celle qu'il pratiquait pourrait le faire confondre avec les sectateurs du judaïsme ; et Sénèque ajoute avec franchise qu'il se laissa facilement persuader de mieux souper. Dès ce moment, on le vit se lancer dans la carrière de l'ambition, et se mêler parmi les candidats aux fonctions publiques. Il parvint à la questure ; mais les honneurs ne purent l'enlever à la philosophie : il continua de la cultiver, et ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les plus illustres disciples. Dès-lors, il fut en relation avec les premiers personnages de Rome. Sa liaison avec Julie, fille de Germanicus, lui devint funeste. Dans la première année du règne de Claude, l'impératrice Messaline, humiliée de la fierté de cette princesse, et qui de plus craignait en elle une rivale, l'accusa d'adultère, et lui donna pour complice Sénèque. Julie subit l'exil, et peu de temps après une mort violente : Sénèque fut relégué dans l'île de Corse. Sans doute il ne faut pas admettre la culpabilité de ce disciple du Portique, sur un témoignage pareil à celui de Messaline ; mais lui-même avait donné lieu au soupçon par ses galanteries et ses assiduités affectées auprès de Julie. Jeté au milieu d'une population barbare et inhospitalière, il eut besoin alors, pour retremper son ame, de mettre en pratique les leçons de la philoso-

plie. Elles f[illegible] ces : et il adressa a[illegible] pour tâcher de la [illegible] sep[illegible] [illegible]ion, et surtout de la mort de trois [illegible] petits-fils, un discours dan[illegible] eq[illegible] [illegible]lait tout le courage du sto[illegible]. [illegible]nnées d'exil fatiguèrent sa c[illegible]tance ; et pendant la troisièm[illegible] il de[illegible]mentit, dans un second discou[illegible]s, les nobles dispositions qu'il avait d[illegible] abord fait paraître : alors il eut la lâcheté de caresser par de basses adulations l'orgueil de l'affranchi Polybe, ministre de Claude, et tout-à-fai[illegible] d'un pareil maître. Prodignan[illegible] les plus magnifiques éloges à [illegible]pidité de cet empereur, il den[illegible]ait son rappel à quelque prix que [illegible], et consentait à laisser un nuage [illegible] innocence, témoignant qu'il m[illegible]ait égal d'être absous ou pardon[illegible] : *les foudres sont légitimes*, aj[illegible]ait-il, *quand ceux qui en ont été frappés les adorent*. Sénèque eut, dans la suite, tant de honte de cet ouvrage, qu'il s'efforça de le supprimer. Ses déshonorantes sollicitations ne produisirent aucun effet : il languit encore cinq ans dans son exil, et courait risque d'y terminer sa vie, sans une révolution arrivée dans le palais de l'empereur, l'an 47 de J.-C. C'est à dater de cette époque que nous trouvons, pour la suite de la vie de Sénèque, les Annales de Tacite. Agrippine venait d'épouser Claude, son oncle, et de saisir d'une main ferme les rênes de l'empire. Pour plaire au public « qui s'intéressait à un talent célèbre (*ob claritudinem studiorum ejus*), car Tacite ne parle pas ici des vertus de Sénèque, elle le fit rappeler, et nommer prêteur : charmée d'ailleurs qu'un tel maître pût élever l'enfance de son fils Néron, adopté par Claude. Elle se promettait de le fa[illegible]vir aux projets de son ambition, et ne doutait pas que le souvenir du bienfait n'en fît une créature d'Agrippine, comme le ressentiment de l'injure un ennemi de Claude. » (1) Elle ne se trompa point; du moins tant que Claude vécut, Sénèque fut sincèrement dévoué à l'impératrice; peut-être même fut-il son amant. Mais, comme précepteur de Néron, on peut dire que jamais philosophe n'a échoué plus complètement dans l'éducation d'un prince. Le fils d'Agrippine ne gagna dans la société de son maître, que les dehors d'une éducation littéraire, et l'usage de certaines phrases imposantes sous lesquelles il sut cacher ses vices pendant les commencements de son règne. On peut même dire que le précepteur gâta le goût de son disciple, en rabaissant, dans ses leçons, les grands talents du siècle d'Auguste. De la part de Sénèque cette mauvaise direction fut le résultat d'un profond calcul d'amour-propre. Ses écrits, pleins d'affectation, plaisaient par la séduction même de leurs défauts. Comme écrivain, il était devenu le modèle unique de la jeunesse. On ne lisait que ses ouvrages, qui achevèrent de perdre l'éloquence, dégénérée dès les premières années du règne de Tibère. Trop éclairé pour ne pas sentir la différence de sa manière d'écrire à celle des anciens, il affectait de les ravaler, et parvint à dégoûter son élève de ces auteurs, afin de concentrer sur lui-même toute l'estime de ce prince. Au reste, il ne put faire de Néron un orateur, non qu'on doive en blâmer le maître, car un pareil disciple ne devait être ni docile ni appliqué. Le fils d'Agrippine n'était pas dépourvu d'esprit; mais son goût se tourna vers d'autres arts

(1) Tacit., ann. XII, 8.

que celui de l'éloquence. La versification, la peinture, le chant, le manége, c'étaient là ses plaisirs et ses exercices. Jusqu'à cet empereur, tous les Césars avaient composé eux-mêmes les harangues qu'ils prononçaient. Néron fut le premier, selon Tacite, qui eut besoin de recourir à l'éloquence d'autrui. L'éloge funèbre de Claude, qu'il dut prononcer à son avénement à l'empire, était de la composition de Sénèque; et ce dernier choqua toutes les convenances, quand, après avoir loué, dans le dernier empereur, tout ce qui pouvait mériter quelques louanges, il en vint à célébrer son discernement et sa pénétration. Malgré la tristesse de cette solennité, personne ne put s'empêcher de rire (2). S'il est vrai, comme on l'a prétendu généralement, que Sénèque n'avait eu d'autre intention que de se venger de Claude par cet éloge ironique, il faudrait alors accuser son cœur, à défaut de son esprit; et l'on ne risquerait guère de se tromper : car, en même temps qu'il écrivait l'Oraison funèbre de l'empereur défunt, il composait une Satire amère contre lui, l'*Apocoloquintose*, ou la Métamorphose de Claude en citrouille. Sénèque se ressouvenait, il est vrai, que ce prince l'avait exilé; mais il devait se ressouvenir aussi que Claude l'avait ensuite rappelé, et avait souffert qu'il fût le précepteur de son fils adoptif. Devenu alors ministre de Néron, il encourut la haine d'Agrippine, sa bienfaitrice, dont l'intérêt de l'empereur et de l'état lui faisait un devoir de réprimer les prétentions ambitieuses. Doit-on le taxer d'ingratitude, ou bien n'agissait-il que d'après les inspirations du devoir? C'est ce qu'il nous paraît difficile de décider. Cette femme impérieuse s'avançait un jour vers le trône, prête à s'y placer, au moment où Néron donnait audience aux ambassadeurs d'Arménie. Tous les assistants étaient muets de surprise et de frayeur; Sénèque seul eut la présence d'esprit d'avertir Néron, qui, en marchant au-devant de sa mère avec l'air de la déférence, prévint cet affront à la majesté impériale. On répète depuis des siècles que les conseils de Sénèque et de Burrhus enchaînèrent pendant cinq ans le caractère féroce de ce jeune empereur; et pourtant c'est de la seconde année du règne de Néron que date l'empoisonnement de Britannicus. Sans doute ces deux ministres, alors tout-puissants, tinrent avec sagesse les rênes du gouvernement; mais de Néron personnellement, on ne peut citer que quelques paroles touchantes. Il n'est pas étonnant que le disciple de Sénèque sût dire des mots heureux. Tacite, au reste, nous indique ce qu'il faut en penser : « Néron s'imposait la clémence, » dans des discours fréquents, que » Sénèque, afin de prouver la sagesse de ses instructions, ou pour faire » admirer son esprit (*vel jactandi ingenii*), publiait par la bouche » de son élève (3). » Ne pourrait-on pas en inférer avec Muller (4), que l'hypocrisie de Sénèque, qui ne pouvait échapper à la sagacité de Néron, contribua autant que l'exemple pernicieux d'Agrippine, à la perversité de ce prince? Quoi qu'il en soit, l'instituteur ne se fit jamais illusion sur le peu d'effet que produisaient ses préceptes et ses leçons; et si l'on en croit un ancien scholiaste de Ju-

(2) Tacit. Annal., XIII, 3.

(3) Annal. XIII, 11.

(4) Hist. univ., t. I, l. VII, ch. 3, p. 385.

, il disait confidentiellement à mis, en parlant de son disciple, e tigre ne tarderait pas à revenir penchant naturel. Tacite, qu'on ut accuser d'être défavorable à que, ne dissimule pas que les le- qu'il donnait à Néron n'étaient d'une nature bien sévère. Ce es s'était épris d'un violent amour une affranchie nommée Acté. jeunes débauchés, Othon et tion, qu'il avait mis dans sa dence, ne servirent pas avec plus le cette passion adultère que ne Sénèque. Agrippine, voyant avec nation une telle rivale d'autori- clata en reproches si violents, enfin Néron, poussé par l'excès son amour, se dépouilla de sa ndescendance pour sa mère, et bandonna entièrement aux con- ls de son précepteur, devenu n ministre. Un des parents de nèque, Annæus Serenus, avait ait d'aimer lui-même l'affranchie, ur voiler la passion naissante jeune prince; et ce que Néron nait furtivement à sa maîtres- passait en public sous le nom de renus (5). » Quel rôle pour un en, dont le devoir était de rap- son disciple dans les bras de la ruse Octavie! Ceux qui ont es- de justifier Sénèque sur ce t, ont prétendu qu'il voulait op- r aux séductions incestueuses grippine les plaisirs moins cou- es que pouvait lui offrir la cour- e Acte, neutralisant ainsi le cri- par le vice. Aucun historien n'a ne Sénèque d'avoir trempé dans urtre de Britannicus; mais on re- roché avec raison, ainsi qu'à rus et à d'*autres hommes qui taient l'austérité*, selon l'expression de Tacite, d'avoir accepté des terres et des palais provenant de la dépouille de ce prince infortuné. Le devoir de Sénèque eût été de se retirer alors de la cour; mais il y resta pour jouir de toute la faveur du maître et de l'humiliation d'Agrippine. Burrhus fut alors dénoncé comme partisan secret de cette princesse. Sénèque prit la défense de son ami, et sut si bien lui rendre la confiance de Néron, qu'il le fit charger de suivre une enquête sur la conduite d'Agrippine, accusée d'un complot contre son fils. Cette princesse accueillit Sénèque et Burrhus avec une telle fierté, que, n'osant plus soutenir le rôle d'accusateurs, ils s'efforcèrent d'apaiser son indignation; et bientôt une entrevue entre la mère et le fils amena une réconciliation. Trois ans après, Sénèque figure encore dans une affaire qui ne laissa pas, dit Tacite, de jeter de l'odieux sur lui (6). Ce fut la condamnation de Suilius, personnage bien méprisable sans doute, mais dont les méfaits seraient restés impunis s'il n'avait eu la maladresse de se faire l'ennemi du ministre en crédit. « Selon Tacite, il se déchaî- » naît contre Sénèque, disant qu'il » était l'implacable ennemi de tous » les amis de Claude, qui lui avait » justement infligé l'exil..... Suilius » avait été le questeur de Germani- » cus : Sénèque le corrupteur de la » fille de ce grand homme..... Par » quelle philosophie, par quelle mo- » rale, en quatre ans de faveur, Sé- » nèque avait-il amassé trois millions » de sesterces (7)? On le voyait épier, » dans Rome, les testaments, cir- » convenir les vieillards sans enfants, » dévorer l'Italie et les provinces

Tacite, Annal., l. XIII, 12.

(6) Ibid. XIII, ch. 42.

(7) Près de 59 millions de livres tournois.

» par des usures énormes, etc. » Il est à remarquer que l'historien, en rapportant ces accusations, ne dit pas un mot pour les démentir. Dion Cassius les a admises sans hésiter. Sans doute il a été trop loin (8). Suilius, délateur de profession, dut mettre de l'exagération dans ses invectives; mais il avait trop d'expérience pour n'avancer que des calomnies gratuites. Quoi qu'il en soit, l'accusateur du philosophe fut relégué dans les îles Baléares; et cependant Sénèque avait fait un Traité de la clémence et du pardon des injures. Ses ennemis, dit Tacite, voulurent envelopper Nerulinus, fils de Suilius, dans la disgrace du père; mais Néron s'y opposa, trouvant qu'on avait porté assez loin la vengeance. Ce trait n'a pas besoin de commentaire. Quand, poussé par les atroces conseils de Poppée et de quelques affranchis, conseils auxquels personne ne s'opposait (*nemo prohibebat*), Néron eut tenté de faire périr sa mère par une galère à soupape, ce fut avec le plus grand effroi qu'il apprit qu'elle était échappée à ce

(8) Voici comment Dion Cassius, extrait par Xiphilin, s'exprime sur Sénèque : « La plus importante des accusations qui y furent intentées fut celle de Sénèque, chargé entre autres choses d'avoir entretenu une habitude honteuse et criminelle avec Agrippine. Ce Philosophe parut tenir non-seulement en ce point, mais encore en plusieurs autres, une conduite peu conforme à ses maximes. Il condamnait la tyrannie et élevait un tyran. Il blâmait les courtisans et n'abandonnait jamais la cour. Il méprisait les flatteurs et flattait les princesses et les affranchis jusqu'à composer des discours à leur louange. Il parlait contre les grandes richesses et possédait dix-sept millions cinq cent mille dragmes. Il déclamait contre le luxe, et avait cinq cents tables de bois de cèdre montées d'ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. L'excès de cette dépense et de cette vanité peut faire juger de celui de ses autres déréglemens. Il fit une alliance illustre en épousant une personne de qualité, et ne laissa pas d'aimer de grands garçons, et d'engager Néron dans cette infâme débauche, bien qu'il eût autrefois affecté une si grande sévérité dans sa manière de vivre, qu'il l'avait prié de ne le plus embrasser, et de ne le plus inviter à manger avec lui. » (Trad. du présid. Cousin, pag. 223 et 225. Un vol. in-8°. Paris 1678.)

danger. « Aucune ressource ne » frait à lui, dit Tacite, à moi » Sénèque ou Burrhus n'imagin » quelque expédient. » Il les r sur l'heure. On ignore si aupar ils étaient instruits; mais tous au moins ne firent aucune rep tation. « Enfin, continue l'hist » Sénèque, toujours plus ent » nant (*hactenus promptior* » garde Burrhus, et lui deman » fallait commander le meurt » soldats. » La réponse de c nier fut négative; et un affra Anicetus, se chargea de consc le parricide. Alors Néron au sénat, pour se justifier, une composée par Sénèque. Cette était un nouveau crime; et l'o publique, dit Tacite, s'éleva celui dont la plume avait ainsi cré l'aveu d'un parricide. Nér mait à donner en spectacle son a à conduire un char. Sénèque e rhus, pour sauver la dignité riale, obtinrent d'abord qu'il livrât qu'en particulier à cet exc puis, changeant d'avis, dans l' de le corriger par la honte, ils n posèrent plus à sa manie de coc ils eurent le chagrin de le vo plaudir par la multitude. Il leur pa dès ce moment. La mort d rhus vint encore ébranler l' dant de Sénèque. Les conseils et honnêtes que ce ministre éclairé pour faire le mal en perte, avait été jusqu'alors en p sion de faire accueillir, n'eure aucun pouvoir sur Néron, qui s donna tout entier à des favor moins ineptes que corrompus. ci commencèrent à diriger Sénèque diverses inculpations taquant sur ses richesses, si e ves pour un particulier, et qu vaillait encore à accroître. « I

chait, disaien ls, à se faire un parti parmi les R , et à effacer le prince par l'[illegible] de ses jardins et la magnificence de ses maisons. Ils lui reprochaient encore de s'attribuer exclusivement le mé de l'éloquence, et de cultiver avec d'assiduité la poésie depuis se goût en était venu à Néron. E i public des plaisirs du prince, a-baissait son adresse à condui chevaux, et se moquait de sa voix toutes les fois qu'il chantait : enfin on ne cessait d'attribuer à Sénèque tout ce qui se faisait de grand dans Rome. » Le ministre aurait été i de ces accusations par le ref s-sement du prince, quand des courtisans qui prenaient ore quelque intérêt au bien ne l' pas prévenu. En vain, voyant approcher sa disgrace, demanda-t-il à Néron la permission de se retirer de la cour, et le supplia-t-il de reprendre les biens dont la possession l'exposait à l'envie. Les tyrans ne veulent pas s'enrichir par la générosité de leurs sujets : ils aiment mieux trouver des coupables que des bienfaiteurs. Néron exprima son refus dans un langage perfidement affectueux, et qui répondait assez à la modération hypocrite dont Sénèque faisait parade en renonçant à des richesses dont la possession lui devenait funeste. Aux protestations les plus rassurantes, l'empereur joignit de tendres embrassements; et Sénèque, ajoute Tacite, finit comme on finit avec les princes (9), par des remercîments; mais il renonça à son brillant train de vie; il renvoya cette foule de courtisans qui remplissaient sa maison, et ne souffrit plus de cortége. Prolongeant son séjour à la campagne, avec Pauline, sa belle et vertueuse épouse, il continua d'écrire, au sein du luxe, sur le mépris des richesses et sur les avantages de la pauvreté. Cependant il voyait quelquefois Néron, et se mêlait encore de l'administration. Tacite nous le montre recevant chez lui cet empereur, et le félicitant de s'être réconcilié avec le vertueux Thraséas : mot honorable pour ces deux grands hommes, ajoute l'historien, mais qui faisait craindre encore plus pour leurs jours (10). Cependant Néron, qui avait épuisé tous les crimes, s'attachait à dépouiller les temples de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie, de tous les trésors que la piété des peuples y avait entassés. Sénèque, dans la crainte de voir retomber sur lui l'odieux de ces sacriléges, demanda de nouveau à se retirer dans une terre éloignée. Sur le refus du prince, il prétexta une maladie (la goutte) pour ne point sortir de chez lui. L'empereur voulut alors le faire empoisonner par Cléonicus, un des affranchis même de Sénèque; mais ce dernier, prévenu, peut-être par ce serviteur fidèle, trompa la haine de son disciple, en se bornant, pour toute nourriture, à quelques fruits de ses jardins, et pour toute boisson, à de l'eau courante. La conspiration de Pison offrit enfin à Néron un prétexte de prononcer la mort de Sénèque. Subrius, l'un des conjurés, avait, dans un conciliabule, représenté à ses amis qu'ils ne devaient pas arrêter leur choix sur Pison pour gouverner l'empire; qu'on ne gagnerait rien à remplacer un joueur de lyre par un comédien (Pison jouait la tragédie publiquement, comme Néron jouait de la lyre). Subrius voulait en consé-

(9) Annal. XIV, 56, XV, 23.

(10) Tacit, XV, 46.

quence qu'après s'être défait de l'empereur, par la main de Pison, on se défît de Pison lui-même, pour donner l'empire à Sénèque, dont les lumières et les talents pouvaient seuls en assurer la prospérité. Rien ne prouvait que le ministre eût accédé à ces desseins, bien que, selon Tacite, il ne les ignorât pas, et que le jour même où le complot devait s'exécuter, il se fût rapproché de Rome. Une seule déposition lui prêtait des paroles adressées à Pison, qui pouvaient le compromettre. Sur cet indice, donné par l'affranchi Natalis, « qui vou- » lait par là se concilier Néron, im- » placable ennemi de Sénèque (11), » des soldats environnent la maison de campagne où ce philosophe venait de s'arrêter avec sa femme. Il expliqua d'une manière satisfaisante les paroles rapportées par son dénonciateur; mais l'empereur l'avait déjà condamné. Le tribun des soldats, qui avait fait cerner sa maison, y envoie un centurion, avec l'ordre pour Sénèque de se faire ouvrir les veines. Lui, sans s'émouvoir, demanda ses tablettes pour clore son testament. Sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis: « Eh bien! » dit-il, puisqu'on me met dans l'im- » possibilité de reconnaître vos ser- » vices, je vous lègue le seul bien » qui me reste, mais le plus précieux » de tous, c'est l'exemple de ma vie. » Le souvenir que vous en conserve- » rez attestera d'une manière honora- » ble la constance de notre amitié. » Comme ils fondaient en larmes, Sénèque ranima leur courage, tantôt avec douceur, tantôt avec une sorte d'empire et de sévérité. « Où sont, » leur dit-il, ces maximes de sa- » gesse et ces réflexions qui depuis

(11) Tacit. *Ann.* XV, 63.

» tant d'années ont dû vous prém- » nir contre l'adversité? Ignori- » vous la cruauté de Néron? E- » il possible que le meurtrier d- » mère et de son frère épar- » son instituteur? » Emb- ensuite son épouse désolée conjura de modérer sa dou- de chercher dans le souvenir et des vertus de son mari, rable soulagement de sa p- line protesta qu'elle était mourir. Sénèque applaudi- de sa femme. D'ailleurs jalouse s'alarmait de la aux outrages celle qu'il quement. « Je t'avais » ce qui pouvait t'eng- » tu préfères l'hon- » je ne serai point » de vertu. Quand rait égal dans » mérite sera to- » dans la tienne. le même fer ouv- deux. Sénèque, exténué par l'â- me austère, qu'avec lenteur se faire ouvrir et des jarrets. tortures affreu- douleurs n'abat- Pauline, et rest- même le spectacl- sa femme, il lui p- dans une autre fit venir ses secr- quence ne l'abandon- derniers moment- discours que l lence, parce qu- était entre les ma- de. Las de voir la n- nir, Sénèque pria S- son médecin et son am- nistrer de la ciguë: ce

la Providence au
traire à l'adversité.
érénité de l'ame, com-
us Serenus. VIII. *De*
du sage, adressé au
philosophe y expose les
stoïcisme. IX. *De la*
la vie, à Paulinus, beau-
eau-frère de Sénèque, qui
des idées tout-à-fait en
tion avec celles qu'il a ex-
dans son livre de la Sérénité
me. X. *De la manière de vi-*
reux. Dans ce Traité, adres-
son frère Novatus-Gallion, le
pteur de Néron s'excuse des
ches que ses ennemis lui fai-
ent sur ses richesses. XI. *Des loi-*
et de la retraite du sage, au
me. XII. *Des Bienfaits*, à Æbu-
Liberalis, en sept livres. Cet
rage suffirait à la gloire litté-
re de son auteur, qui le composa
les dernières années de sa vie.
XIII. *L'Apocoloquintose*, satire mê-
de prose et de vers. XIV. *Ques-*
naturelles, en sept livres, dont
que amassa principalement les
vaux pendant son exil en Corse.
atteste qu'il était à

qu'il en ait joui avec luxe, après les avoir acquises sans honneur, tout en vantant la pauvreté dans ses écrits; qu'il ait épuisé sur Claude mort les traits de la plus virulente satire, lui qui l'avait accablé, vivant, des plus basses adulations; qu'il se soit montré ingrat et persécuteur envers Agrippine, l'auteur de sa fortune, ce sont là sans doute des faiblesses dont rougiraient même des hommes qui ne feraient pas profession de philosophie; mais on peut bien les pardonner à un courtisan de Néron. Les défauts de Sénèque, comme écrivain, ont une grande analogie avec les torts de son caractère; et cet adage, tiré de ses écrits : *telle vie, tel style*, s'applique à lui mieux qu'à tout autre. En effet, si l'on peut souvent opposer sa conduite à sa morale, plus fréquemment encore peut-on lui appliquer, pour censurer sa diction, ce qu'il dit dans sa cent quatorzième Lettre à Lucilius, sur la corruption de l'éloquence romaine. Personne n'a donné de plus savantes leçons de goût qu'il ne le fait dans cette belle épître; et personne plus que lui n'a contribué à corrompre le goût de son siècle, par les brillants défauts de son élocution. Son style, habituellement tendu, est hérissé d'antithèses, de jeux de mots, de retours fastidieux sur le même trait; de sorte qu'il eût pu prendre pour lui ce que son père le rhéteur disait de l'orateur Montanus : « En » revenant sur la même pensée, il la » gâte, par la raison que, peu satisfait » d'avoir bien dit une chose une fois, » il la répète jusqu'à ce qu'il l'ait » mal dite. » Mais Sénèque avait assez de talent pour racheter tous ses défauts. Ses ouvrages étaient nombreux; et tous ceux qui nous sont restés attestent un génie facile et heureux, perfectionné par l'étude sciences physiques, morales et toriques. Il avait aprofondi le humain jusque dans ses dernier plis. Il l'avait étudié au sein cour brillante et corrompue, co dans les classes inférieures de l ciété; car, éprouvé par toutes l cissitudes de la vie humaine, il passé tour-à-tour d'une cond fortunée à l'exil, et de l'exi faîte des grandeurs, pour reto dans la disgrace. Aussi les l de Sénèque sont devenus le m de tous les hommes qui aime philosophie pratique, et surto ceux qui vivent dans le grand de. Peut-être n'existe-t-il pas vrage qui contienne une tell chesse d'observations morales où l'on trouve tant de tableau différentes situations où l'h peut être placé, tracés d'un pi si ferme et si ingénieux. Nul vain n'a été plus souvent cité style coupé et sententieux se te merveilleusement aux empr Comme il paraît plus beau qua le cite que quand on le lit, on de lui qu'il fait plus d'honneu ouvrages d'autrui qu'aux siens pres. Quelque exagération q ait dans la morale de Sénèqu stoïciens lui reprochaient d' donner souvent leurs maxime philosophie est celle d'un éclec Le grand ressort qu'il emploie porter l'homme au bien est le n qui le fit agir lui-même dans tou circonstances de sa vie, l'orgue main. Aussi ses leçons sont-ell rement touchantes. On lui a r ché avec justice de faire de so un être au-dessus de la divinit me, par la raison que Dieu t perfection de sa nature, et que ge ne doit la sienne qu'à son

et volontaire. Un grand nombre
s productions ne sont point par-
es jusqu'à nous; entre autres sa
ription de l'Inde, mentionnée
line; son ouvrage sur l'Égypte,
l fit quelque séjour, dans sa
sse, pendant le proconsulat
de ses oncles; ses Traités du
vement de la terre, du mariage,
superstition; ses Exhortations,
ialogues et presque toutes ses
ies. Ceux de ses écrits que le
s a respectés sont : I. *Lettres à*
lius Junior, chevalier romain,
dant en Sicile, et qui, bien qu'a-
é en âge, se disait le disciple de
que. Dans ces Lettres, qui sont
ombre de cent vingt-quatre, le
osophe disserte sur toutes les
ies de la morale, avec un appa-
qui ne convient guère au style
ulaire. Elles furent écrites dans
dernières années de sa vie,
s qu'il commençait à tomber
la disgrace de Néron. Mon-
ne les préférait à tous les autres
s de ce philosophe; et ce juge-
t a été généralement confirmé.
Traité de la Colère, en trois li-
, adressé à son frère Gallion.
roit qu'il fut écrit du temps de
gula. III. *Consolation à Helvia.*
s avons déjà parlé de cet ouvra-
qui est plein de sentences vraies
rofondes, et qui offre quelques
s de sensibilité, mérite rare chez
que. IV. *Consolation à Polybe.*
ouvrage nous est parvenu consi-
blement mutilé. Les apologistes
énèque, entre autres Diderot et
kopf, se sont attachés, sans suc-
a établir qu'il était supposé. V.
ité de la Clémence, en trois li-
, adressé à Néron, pendant la
mée de son règne. (*V.* CALVIN,
575). Une grande partie du 2e
et le 3e sont perdus. Corneille a
pris dans ce bel ouvrage le sujet de *Cinna*. VI. *De la Providence*, ou *Pourquoi les bons sont souvent si malheureux*. Dans ce Traité, adressé à Lucilius, sous le règne de Néron, Sénèque établit la doctrine du suicide, qu'il représente comme un moyen laissé par la Providence au sage pour se soustraire à l'adversité. VII. *De la Sérénité de l'ame*, composé pour Annæus Serenus. VIII. *De la Constance du sage*, adressé au même. Le philosophe y expose les principes du stoïcisme. IX. *De la Briéveté de la vie*, à Paulinus, beau-père ou beau-frère de Sénèque, qui énonce ici des idées tout-à-fait en contradiction avec celles qu'il a exprimées dans son livre de la Sérénité de l'ame. X. *De la manière de vivre heureux*. Dans ce Traité, adressé à son frère Novatus-Gallion, le précepteur de Néron s'excuse des reproches que ses ennemis lui faisaient sur ses richesses. XI. *Des loisirs et de la retraite du sage*, au même. XII. *Des Bienfaits*, à Æbutius Liberalis, en sept livres. Cet ouvrage suffirait à la gloire littéraire de son auteur, qui le composa dans les dernières années de sa vie. XIII. L'*Apocoloquintose*, satire mêlée de prose et de vers. XIV. *Questions naturelles*, en sept livres, dont Sénèque amassa principalement les matériaux pendant son exil en Corse. Cet ouvrage atteste qu'il était à la hauteur des connaissances de son siècle; mais on n'a pas besoin d'ajouter combien cette physique est défectueuse. Le chapitre XVI du 1er. livre, connu sous le nom du *Miroir*, offre des tableaux monstrueux de lubricité. Lagrange n'avait pas osé traduire ces infamies; mais Naigeon, l'éditeur de sa Traduction, n'a pas craint de louer et de commenter ce

morceau. On voit, par ce catalogue, combien Sénèque, malgré l'importance de ses fonctions politiques, sut trouver de moments pour écrire. Il figure aussi parmi les poètes épigrammatiques de Rome; et son épitaphe, faite par lui-même, est un modèle en ce genre. Que dire encore de sa prodigieuse fécondité, si, comme quelques critiques l'ont prétendu, il est non-seulement l'auteur des tragédies qui ont paru sous son nom, mais encore de l'*Abrégé de l'histoire romaine*, qu'une citation de Lactance et quelques vieux manuscrits lui attribuent? La dernière de ces questions est à-peu-près décidée négativement; on reconnaît généralement Annœus Florus pour auteur de cette histoire; mais le même accord n'existe pas entre les érudits au sujet des tragédies. Elles sont au nombre de dix: 1°. *Médée*, qui a fourni à Corneille son fameux *moi!* C'est encore dans cette pièce qu'on trouve cette célèbre prédiction poétique qui a été accomplie par la découverte de l'Amérique; 2°. *Hippolyte*: ici Racine a fait plus d'un emprunt à Sénèque, entre autres la fameuse déclaration; 3°. *Agamemnon*, sujet qui a été imité de nos jours par M. Lemercier; 4°. la *Troade* ou les *Troyennes*; 5°. *Hercule furieux*; 6°. *Thyeste*; 7°. les *Phéniciennes* ou la *Thébaïde*; 8°. *OEdipe*, imitation de l'OEdipe roi, de Sophocle; 9°. *Hercule sur l'OEta*; 10°. *Octavie*, pièce dont le sujet est pris dans l'Histoire romaine, et dans laquelle Néron fait un rôle principal. Pétrarque, Pierre Crinitus et Daniel Cajetan reconnaissent toutes ces tragédies pour être du philosophe. Érasme n'en excepte que la dernière. Les quatre premières seulement lui ont été attribuées par Juste Lipse, Daniel Heinsius et la plupart des anciens commentateurs. Le Heinsius veut que l'*Hercul rieux*, *Thyeste*, *OEdipe*, soi Sénèque le père. Les *Phénicie* regardées par quelques-uns c le chef-d'œuvre de Sénèque, d être, d'après d'autres savant tribuées à un auteur du siècle guste. *Hercule sur l'OEta* a é sidéré par quelques-uns comi ouvrage de la jeunesse de Luc ancien manuscrit lui donne po teur Sénèque le père. Joseph ger croit qu'*Octavie* est de Memor, poète du temps de tien. Vossius l'attribue à l'hi Florus. Ces incertitudes ont c des critiques modernes à affi d'après un passage assez déc Sidoine Apollinaire, qu'il faut cher un autre Sénèque pour aut Théâtre qui a paru sous le n Philosophe:

Non quod Corduba præpotens alumn
Facundum ciet, hic pules legendum,
Quorum unus colit hispidum Platona
Incassumque suum monet Neronem;
Orchestram quatit alter Euripidis, et

L'existence de deux frères, tou distingués dans les lettres, bien constatée. L'abbé Coupé ducteur du théâtre de Sénèque site pas à proclamer Annœus N Gallion, frère du philosophe, l'auteur des dix tragédies. vée, éditeur du Théâtre des dans une Dissertation placée de sa Traduction nouvelle d gédies romaines, ne partage tièrement cette opinion. A Apollinaire, il oppose ce Martial:

Et docti Senecæ ter numeranda dom

ce qui, selon lui, désigne Sén père, Sénèque le philosophe, cain fils de Novatus; et il in croire que Sénèque le philoso l'auteur des tragédies: ce senti

éralement prévalu. Quel qu'en soit reste l'auteur, ces compositions ent une assez faible idée du génie Romains en ce genre. Elles ne raient, à aucun égard, être comtes aux tragédies grecques. Dans anciennes éditions de Sénèque, on ve quatorze lettres de ce philosoà l'apôtre saint Paul. Tout en reaissant qu'elles sont apocryphes, iqu'elles aient été citées par saint gustin et saint Jérôme, au nombre livres ecclésiastiques, M. Schœll *istoire abrégée de la littérature aine*, II, 450), M. de Maistre *irées de Saint-Pétersbourg*, II, 1-200) et M. Peignot (*Manuel Bibliophile*, I, 326), établissent probabilité, et presque la certie des rapports qui auraient existé re l'apôtre et le philosophe (13). st peu d'auteurs sur lesquels on ait écrit que sur Sénèque. Montaigne n constant admirateur ; Saintremond dénigre ses ouvrages, et ue qu'il n'aime en lui que le mire de Néron, l'amant d'Agrippi-, et point du tout le bel-esprit courn, le philosophe louant la pauvreté milieu du luxe. Amelot de la Houssaie, dans son édition des *Réflexions, ntences et Maximes morales*, a rement attaqué Sénèque. Le frontice du livre représente l'amour de verité arrachant le masque à ce prélu sage. Bayle le censure et l'aplaudit alternativement. Nous avons parlé de l'*Essai sur la Vie de nèque* par Diderot, ouvrage dicté l'enthousiasme le plus déraisonna-. L'on a prétendu que son auteur t pour but d'attaquer outrageusement J.-J. Rousseau, au moins autant que de préconiser le philosophe romain. Laharpe (*Cours de littérature*), a réfuté Diderot sur tous les points ; mais il se montre injuste envers Sénèque, comme écrivain ; et, sous ce rapport, tous les hommes impartiaux partagent l'opinion de Quintilien, qui a fait, avec une merveilleuse supériorité de jugement, la part des défauts et des beautés de cet auteur. La première édition des OEuvres de Sénèque est celle de Naples, 1475, in-fol. Les plus recherchées sont les deux qu'a données Elzevir, l'une en 1640, 3 vol. in-12 ; l'autre, en 1672, Amsterdam, *cum notis Variorum*, 3 volumes in-8°. Il en existe en français trois Traductions complètes : 1°. celle de Chalvet, président au parlement de Toulouse, Paris, 1604, réimprimée en 1647, 1 volume in-fol. de 600 pages ; 2°. celle de Malherbe, Duryer et Baudoin, Paris, 2 vol. in-fol., 1649, avec le portrait de Malherbe, qui n'a traduit que les *Bienfaits* et les *Épîtres*. A la suite de cette Traduction, qui est illisible, se trouve un écrit intitulé : *la Mort et les dernières Paroles de Sénèque*, attribué à Mascaron ; 3°. celle de Lagrange : c'est la meilleure, sans contredit, quoiqu'il n'ait pu y mettre la dernière main. Elle parut d'abord en 1778, Paris, 6 vol. in-12, avec des notes de critique, d'histoire et de littérature par Naigeon, et l'*Essai sur la vie de Sénèque*, par Diderot : la Traduction de l'*Apoloquintose* est celle que l'abbé Esquieu fit insérer dans le tome 1er. de la Continuation des Mémoires de littérature de Sallengre, par le P. Desmolets. L'édition des *OEuvres complètes de Sénèque le philosophe, traduction de Lagrange, avec le texte en regard*, 1819, 13 vol.

3..

in-12 (non compris la Vie de Sénèque, qui fait le 14e), est augmentée de notes inédites de Naigeon. Ces notes n'ayant été retrouvées que pendant l'impression, c'est à la fin du 6e volume que sont placées celles des six premiers volumes. Une foule de traducteurs se sont exercés sur des Traités particuliers de Sénèque : on peut citer celui *des Bienfaits*, précédé de la vie de Sénèque, par l'abbé Ponçol, Paris, 1776. (*Voy.* PONÇOL, XXV, 346.) Le traducteur Dureau de La Malle a débuté dans la carrière par le même ouvrage. Plusieurs compilateurs ont donné les Œuvres choisies, les *Pensées*, l'*Esprit* ou *la Morale de Sénèque* : les *Pensées de Sénèque*, par La Beaumelle, ne sont que la Traduction d'une compilation de ce genre publiée, en 1708, à la Haye, par Janus Gruter. Enfin, l'on a de Vernier (*V.* ce nom), un *Abrégé analytique de la vie et des Œuvres de Sénèque*, 1 vol. in-8°., 1812. Les tragédies qui portent le nom de ce philosophe ont été traduites par Coupé, 2 vol. in-8°., 1795, et par M. Levée, dans sa collection du théâtre des Latins, Paris, 3 vol. in-8°., 1822. Cette Traduction est accompagnée de jugements et de notes, par MM. Amaury et Alexandre Duval. Les meilleures éditions du texte latin sont celles d'Amsterdam, Variorum, 1672, in-8°.; de Leyde, 1707, in-8°.; de Delft, 1728, 2 vol. in-4°. On peut encore consulter sur Sénèque, sa Vie, en italien, par Rosmini, et l'*Histoire critique de la Philosophie* par Deslandes, tome III, pag. 54 et suiv. On a de Tristan une tragédie intitulée, *la Mort de Sénèque*, 1645, in-4°., et Duval-Grineuse a fait un *Sénèque mourant*, poème héroïque, 1662, in-12. D—R—R.

SENF ou *Sinapius* (M. ANGE), né à Bude en Hongrie, famille noble, en 1602, se livr sa jeunesse, à l'étude de la méd et médita surtout les écrits d cieus, particulièrement ceux d pocrate et de Galien. Il attaqu beaucoup de violence les Apho du père de la médecine; et que unes de ses assertions, qui furen considérées comme des parad sont aujourd'hui reconnues vraies, puisque l'observation a p que quelques-uns des principes d pocrate sont erronés, entre ce qu'il a dit des *signes de co tion* chez les femmes. Senf a aussi Galien dans un Traité s intitulé : *Absurda vera, seu doxa medica, occasione co versiarum quæ neotericis cum lenicis intercedunt*, Varsovie, Genève, 1697, in-8°. Dans cet qui est devenu fort rare, Sin pense que *les humeurs et les péraments sont de pures chi inventées par Galien; que la trine des crises dans les mal n'est fondée que sur l'empiris* côté de ces paradoxes, Senf a pla assertions qui excitèrent aussi des réclamations, mais dont la est démontrée aujourd'hui par l' lise chimique, telles que cell L'*eau*, l'*air*, *la terre et le fe sont pas des éléments*. On a e de lui : *Tractatus de remedi loris, seu de materiâ anodyno nec non opii causâ criminali in medico*, Amsterdam, 1699, i Senf y condamne d'abord entière l'opium, et il finit par le tolérer un petit nombre de cas. A part ques idées originales, ses écrits ritent d'autant moins de confia qu'ils abondent en rêveries cab tiques et paracelsiques, dont il

l partisan. — Jean Senf ou
, autre médecin, né à Sch-
, mort en 1561, fut profes-
ibingen, puis médecin par-
lu prince-évêque de Wurz-
itre une version latine de ce
n a écrit sur la goutte, on doit
ne description historique de
e Schweinfurt, insérée dans
graphie de Munster. R-D-N.
ENBERG (1) (Henri Chris-
ron de), jurisconsulte alle-
ils d'un médecin de Franc-
uit en cette ville, le 19 oc-
04, fit ses premières étu-
ymnase de Giessen, étudia
l'université de cette ville,
'année 1724, soutint une
formâ imperii Romano-
i monarchico-democrati-
ant étendre ses connaissan-
risita encore Francfort et
il profita des leçons des célè-
onsultes Thomasius, Gund-
vig, Boehmer. Enfin il se ren-
axe, où il passa plusieurs
s'instruire, se fit recevoir
et fut nommé, en 1730,
conseiller du Rhingrave de
chez lequel il vécut cinq
ironné d'égards, de consi-
, et consulté par toute la no-
tous les gens qui avaient des
Iais la contrée d'entre la Meu-
oselle et le Rhin étant deve-
735, le théâtre de la guerre,
rg s'en éloigna, en acceptant
s de syndic, de professeur et
ur de la faculté de droit à la
université de Gottingen, où
reuses occupations ne l'em-
it pas de rédiger encore des
s et des Consultations, pour
les états de l'empire et la noblesse. En 1736, il devint professeur ordinaire, avec le titre de conseiller de l'électeur d'Hanovre, et plus tard il quitta encore cette place pour en occuper une semblable à Giessen, où il avait passé son enfance. Le 4 juin 1743, il épousa une demoiselle de Hrœber, qu'il perdit l'année suivante, ainsi qu'un fils qu'elle lui avait donné. Depuis ce moment, le séjour de Giessen lui devint odieux, et il se retira à Francfort. Le prince de Nassau-Orange, et le margrave de Brandebourg Anspach, l'avaient nommé leur jurisconsulte avec des titres et des appointements considérables; et le landgrave de Darmstadt consentit à ce qu'il exerçât les fonctions de sa place de membre de la régence de Giessen, sans sortir de Francfort, où on lui envoyait les pièces. Vers la fin de 1745, l'empereur le nomma conseiller aulique de l'empire, et il se fixa, l'année suivante, à Vienne, où il se remaria avec une demoiselle de Palm. L'empereur l'éleva au rang de baron, en 1751; et, douze ans plus tard, ce monarque le nomma pour assister à l'élection du roi des Romains à Francfort. Senkenberg mourut, le 30 mai 1768, laissant deux fils, qui lui firent ériger, au cimetière des Protestants, un monument en marbre. Lorsque Joseph II ordonna que les Chrétiens de toutes les Communions fussent enterrés au même endroit, la famille fit transporter ce monument à Francfort, où il fut placé à côté de celui de son frère (*V.* l'article suivant), dans le jardin de l'hôpital. Senkenberg fut un des plus grands jurisconsultes de l'Allemagne. Il avait recueilli une foule de documents, d'observations et de faits, qui lui servirent à éclaircir des points obscurs du droit civil, politique et

(1) ... célèbre, ainsi que ses ancêtres, ...enberg, nous comme la famille a ...che la lettre C, nous suivons cette ...graphie.

féodal. Ses écrits sur le droit sont mis en première ligne. Nous n'indiquerons que les principaux : I. *Selecta juris et historiarum sex anecdota tum jam edita, sed rariora*, Francfort, 1734-1742, 6 vol. in-8°. II. *Disquisitio quâ filiam ultimæ gentis suæ in regnis et principatibus privative succedere ex genuinis fontibus deducitur et diplomaticâ appendice ulterius illustratur*, Göttingue, 1736, in-4°. Cette dissertation donna lieu à une fameuse querelle littéraire ; et la question qui y est traitée, intéressante à cause de la succession du comté de Hanau, qui venait d'être ouverte, a acquis une plus grande célébrité au sujet de la succession d'Autriche. L'opinion de Senkenberg, favorable au prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, gendre du dernier comte de Hanau, fut attaquée avec véhémence, et même avec grossièreté par un jurisconsulte fameux, le baron de Cramer, qui soutenait les droits de la maison de Hesse-Cassel. III. *Juris feudalis imæ lineæ ex germanicis et longobardicis fontibus deducta et usui forensi hodierno accommodatæ ;* Göttingue, 1737, in-4°. IV. *Éléments du droit commun germanique ancien, moyen et nouveau* (en allemand), Göttingue, 1737, in-8°. V. *Meditationes de universo jure et historiâ*, Giessen, 1741, in-8°. VI. *Corpus juris feudalis germanici*, ibid., 1740 ; Halle, 1742, in-8°. VII. *Collection de pièces inédites et rares pour le droit civil, public, ecclésiastique, et pour l'histoire d'Allemagne* (en allemand), Francfort, 1745 et suiv., 4 vol. in-8°. VIII. *Methodus jurisprudentiæ ex propriis et peregrinis juribus Germaniæ receptæ*, Francfort, 1754, in-4°. IX. *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum, è biblioth kenbergianâ emissum*, Fr 1760 et 1766, 2 vol. in-fol principal ouvrage de Senl qui cependant ne l'a pas p même ; il chargea de cette jurisconsulte de Nuremberg de Kœnigsthal. X. *Traité ridiction suprême de l'emp Allemagne*, Francfort, 17 (en allemand). XI. *Introdu jurisprudence usitée en A* (idem), Nordling, 1762, i conde édit., 1764, etc. XII. *cio camerali hodierno eju ditione, judice, præsidibus lariâ*, etc. Vienne, 1764 Senkenberg soigna la troisi de *Goldasti rerum Alema scriptores aliquot vetusti* fort, 1730, in-fol. Il pub ouvrages de Jean Zanger, onzième édition du *Synta feudalis* de George-Adam Francfort, 1734, in-4°. sième de la *Jurisprudenti et privata*, de Fr. d'Andle fort, 1737, in-fol. ; donna une édition du *Brachylo civilis*, abrégé qui fut éc temps après Justinien ; et il la collection des *Recès de* qui parut à Francfort, 17 in-fol. Après sa mort, son Charles), publia son *Tra jure primarum precum r peratorumque germanico dulto papali haud indigen* fort, 1784, in-4°., et ré Vienne, en 1789. Il a lai préparée, une édition du *Saxons*, qui devait faire l volume de son *Corpus ju nici ;* mais la publication eu lieu. Sa Biographie, c par lui-même, a été publi fils, sous le titre de *Vita*

de Senkenberg ab ipso describi coepta, a filio B. C. L. B. de Senkenberg ad finem perducta, Francfort S. M., 1782, in-4°. S-L.

SENKENBERG (Jean-Christian), frère du précédent, né le 28 janvier 1707, passa sa vie à Francfort-sur-le-Mein, comme médecin praticien, et décoré du titre de médecin de la cour de Darmstadt; s'enrichit dans sa profession; et n'ayant point d'enfants, il employa sa fortune à fonder un hôpital qui porte son nom, et qui est un des plus beaux établissements de ce genre en Allemagne. Comme, d'après le vœu du fondateur, ce monument devait avoir en même temps un but scientifique, il y réunit une bibliothèque, un théâtre anatomique, un laboratoire chimique et un jardin botanique. Des professeurs de médecine pratique et de botanique, y furent appelés. Senkenberg posa les fondements de cet édifice, en 1763; mais il ne put voir la fin. Une chute qu'il fit le 16 mars 1772, en instruisant les ouvriers, termina sa carrière. Les constructions continuèrent après sa mort; et plusieurs habitants de Francfort fournirent ce qui manquait pour les achever. Senkenberg fut enterré dans le jardin de l'hôpital, où un monument fut érigé à sa mémoire. S—L.

SENKENBERG (René-Charles, baron de), fils de Henri-Christian, naquit à Vienne, le 23 mai 1751, et reçut, dans la maison paternelle, une éducation très-soignée. La faiblesse de sa constitution l'empêcha de faire les progrès que ses heureuses dispositions semblaient annoncer. Son père rédigea lui-même des traités élémentaires, pour son usage, sur diverses parties de la jurisprudence, et il l'employa souvent à mettre au net les brouillons de ses propres ouvrages. Ainsi toute son éducation fut domestique. Après la mort de son père, il se rendit à Göttingue avec un gouverneur, et il se livrait à l'étude avec beaucoup d'ardeur; mais les médecins ayant déclaré que le climat de cette ville lui était contraire, il fut obligé de s'en éloigner. Un séjour de six mois à Strasbourg, et des voyages qu'il fit plus tard en Suisse, auprès de sa mère, à Vienne et à Wetzlar, fortifièrent sa santé. Dans cette dernière ville, il voulait apprendre la pratique de la chambre impériale; mais la mort subite de son oncle (Jean-Christian), qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire et directeur de l'institution fondée par lui, le força d'aller à Francfort, où il passa l'hiver de 1772 à 1773. Il parcourut ensuite l'Italie jusqu'à Naples, et retourna dans sa ville natale, puis à Giessen, où le Landgrave l'avait nommé assesseur de la régence. En 1776, il épousa une demoiselle de Rauen. Jusque là Senkenberg avait vécu à peu près ignoré; mais, en 1778, une imprudence fixa tout-à-coup sur lui l'attention publique. C'était l'époque où la maison d'Autriche faisait valoir, sur la succession de Bavière, des prétentions qu'elle fondait sur une expectative accordée par l'empereur Sigismond au duc Albert d'Autriche. Personne ne savait alors que, par une transaction de 1429, le duc Albert avait vendu à la maison de Bavière tous les droits qu'il avait acquis par l'acte impérial. Une copie, revêtue de toutes les formes authentiques, de la transaction, et faite sur l'original qui devait exis-

[illegible]

ter dans les archives de Munich, fut trouvée par Senkenberg dans les papiers de son père. Il la communiqua au ministère bavarois, qui en fit part à la cour de Berlin; et cette pièce fut publiée dans un volume que Frédéric II fit imprimer sur cette discussion. Dès-lors la question fut jugée contre l'Autriche par tous les hommes impartiaux. Personne n'accusa Senkenberg d'avoir été guidé, dans cette démarche, par un motif d'intérêt : il avait seulement voulu engager le gouvernement bavarois à rechercher l'original d'un document qui lui paraissait devoir prévenir l'effusion du sang. Ce qui prouve sa bonne foi, c'est que, peu de temps après, il fit un voyage à Vienne, et qu'il s'y arrêta quelques semaines; mais la police, qui avait surveillé tous ses pas, le fit arrêter au moment où il voulut partir, et il fut mis aux arrêts dans la maison de sa mère. On établit une commission pour instruire son procès; et, après avoir été longuement interrogé et examiné, il fut mis en liberté, mais exilé des états autrichiens. On doit considérer, dans cette affaire, que Senkenberg, quoique né à Vienne, n'était pas sujet autrichien, et d'un autre côté, que la pièce qu'il communiqua n'avait pas été prise dans les archives de l'Autriche, mais acquise comme une foule d'autres documents du même genre. Retourné à Giessen, Senkenberg y fut nommé conseiller de la régence. Il fit ensuite divers voyages par lesquels sa santé se raffermit complètement. En 1784, il se démit de sa place pour ne plus s'occuper que de travaux littéraires et de l'éducation de sa fille unique. Sa tendresse pour cette fille fut cause de sa mort. Ayant appris, en 1799, qu'elle était atteinte de la petite vérole, il s'empressa de lui porter ses soins; et l'avoir vue expirer dans ses br fut atteint de la même maladie et rut, le 19 octobre. Par son testa il légua sa bibliothèque, riche e nuscrits et documents qu'il hérités de son père, avec sa son, et un capital de dix florins, à l'université de Giesse fréquents voyages ne lui avaien laissé le temps d'acquérir la érudition qu'on admirait dans s re : il a cependant attaché son n des écrits utiles. En 1789, il p un supplément à la *Bibliotheca juridica*, de Martin Lipenius. C lume in-fol. porte le titre de *Se volume du supplément*, parc Schott en avait déjà fourni un. gré les imperfections inhérentes espèce de Catalogue, rangé pa dre systématique, ce livre est utile pour ceux qui veulent co tre l'histoire de la jurisprudenc dix-huitième siècle. Après la de François Dominique Hæb Senkenberg s'était chargé de la tinuation de son *Histoire de l'é re germanique*, il publia le v unième volume que Hæberlin commencé, et il rédigea les vol 22 à 28 (de 1600 à 1650.) continuation, ainsi que l'ouvra Hæberlin, est une suite de docu officiels fort utile pour ceux q peuvent recourir aux sources. un répertoire complet de tout c s'est passé de remarquable en magne; et l'on y trouve, su pour la guerre de Trente ans pièces curieuses qui n'avaient été publiées. Senkenberg a aussi sé quelques *Poésies* allemand latines. Son éloge a été écrit se titre de *Memoria C. R. L. E Senkenberg, Auctore C. J. Ki* Giessen, 1802, in-4°. S—

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie, appelé aussi *Sargon* dans la Bible (1), succéda, vers l'an 712 avant J.-C., à son père Salmanasar, et fut encore plus que lui possédé de l'esprit de conquête. Il assembla une nombreuse armée pour réduire à l'obéissance Ézéchias, roi de Juda, qui refusait de lui payer le tribut accoutumé; et, après avoir pris quelques places dans la Judée, il marcha contre les rois d'Égypte et d'Éthiopie, qui venaient au secours de leur allié, battit leur armée, ravagea l'Égypte pendant trois ans, et en emmena une foule de captifs. C'est au moins ce qui semble résulter d'un passage d'Isaïe (2). Il se disposait à mettre le siége devant Jérusalem, après avoir fait menacer cette ville par ses généraux; mais les blasphèmes auxquels ces derniers se livrèrent à cette occasion, excitèrent la vengeance divine. L'ange du Seigneur frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens (*Voy.* Ezéchias), et leur roi fut contraint de retourner honteusement dans ses états avec les débris de son armée. Hérodote, qui parle de l'invasion d'Égypte par Sennacherib (qu'il nomme Sanacharib), et de sa honteuse déroute, d'après les traditions égyptiennes, ne convient pas que ce pays ait été soumis et dévasté par ce monarque. A l'en croire, Séthos ou Séthon, Éthiopien qui régnait alors sur l'Égypte, s'était aliéné le cœur de la caste militaire, et il se trouva sans armée quand les Assyriens investirent Peluse, place-forte qui était la clef du pays de ce côté-là. Dans son embarras, il invoqua Vulcain, dont il avait été prêtre. Ce dieu, continue Hérodote, lui apparut en songe, et lui ordonna de prendre avec lui ce qu'il pourrait réunir de marchands, de paysans, etc., et d'attaquer le camp des Assyriens, lui promettant une victoire assurée. En effet, ajoute le même historien, une troupe innombrable de rats s'étant, pendant la nuit, répandue dans le camp ennemi, rongea les cordes des arcs, et les courroies des boucliers, de telle manière que les Assyriens, ne pouvant faire usage de leurs armes, prirent honteusement la fuite, et beaucoup d'entre eux périrent dans cette déroute (3). Cette fable s'est conservée par tradition jusqu'aux extrémités de l'Asie-Orientale (4). Sennachérib, de retour à Ninive, sans avoir pu prendre Jérusalem, exhala sa colère contre les Israélites que Salmanasar avait transportés dans cette ville. Chaque jour il en faisait mettre à mort quelques-uns, et poussait la barbarie jusqu'à défendre qu'on leur donnât la sépulture. On sait que c'est pour avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureuses victimes, que Tobie,

(1) Isaïe, xx, 1.

(2) Isaïe, xxxvi, 3.

(3) Hérodote, 2, 141.

(4) On la retrouve jusque dans les annales chinoises; mais elles ont transporté ailleurs le lieu de l'événement. La Notice des pays occidentaux, écrite sous la grande dynastie des Thang (vers l'an 632), rapporte, d'après la tradition, que les Hioung-nou, peuple guerrier, étant venus, au nombre de plusieurs centaines de mille hommes, attaquer le roi de Kiu-sa-tan-na (ou Khotan), ce prince, qui n'avait que quelques milliers de soldats à leur opposer, implora le secours des gros rats du désert, leur offrit un sacrifice, vit en songe un de ces animaux qui lui promit une assistance efficace, et remporta le lendemain une victoire complète sur les Hioung-nou, dont les rats avaient, pendant la nuit, mis les armes et tous les harnais hors de service. Plein de reconnaissance, il bâtit, sur le lieu même, un temple, dans lequel on continua d'offrir des sacrifices à ces auxiliaires d'un nouveau genre. Pour preuve de ce fait, on montrait encore au septième siècle, à 150 ou 160 lis (environ 12 lieues) à l'ouest de la ville royale, un terrier qui avait conservé le nom de *Terrier ou de tombeau des rats* (Voyez l'*Histoire du Kothan*, par M. Abel Rémusat, p. 48). On montre de même à Hérodote, dans le temple de Vulcain, comme un monument incontestable de ce prodige, une statue de Séthon, tenant un rat dans sa main droite.

après avoir vu confisquer tous ses biens, fut exposé lui-même à la persécution, et n'y échappa qu'en se tenant soigneusement caché. Sennachérib, devenu odieux à tous ses sujets, fut assassiné dans son temple de Nesroc, par ses deux fils Adramelech et Sarazar (5), vers l'an 707 avant J.-C. Ces parricides, devenus sans doute eux-mêmes l'objet de l'indignation publique, s'enfuirent en Arménie, et laissèrent le trône à leur troisième frère (*V.* Assaharaddon).

C. M. P.

SENNERT (Daniel), médecin, était fils d'un cordonnier de Breslau, où il naquit, le 25 novembre 1572. Après y avoir achevé ses humanités, il fit ses cours de philosophie à l'académie de Wittemberg, s'appliqua à l'étude de la médecine, et visita les académies de Leipzig, Iéna et Francfort, pour perfectionner ses connaissances. Il reçut, en 1601, le doctorat à Wittemberg, et, l'année suivante, il fut pourvu d'une chaire de médecine dans la même académie, où il introduisit l'enseignement de la chimie, innovation qui ne manqua pas de rencontrer des opposants, dont il eut beaucoup de peine à triompher. Le talent qu'il déployait dans ses leçons, et les succès qu'il obtenait dans la pratique, ne tardèrent pas d'étendre sa réputation. On voyait accourir près de lui des malades, même des provinces les plus éloignées; mais ne profitant point de la vogue pour chercher à s'enrichir, il se contentait des honoraires qu'on lui offrait; et son désintéressement était tel que souvent il rendait ce qu'on lui avait donné. Dans les maladies épidémiques qui désolèrent jusqu'à sept fois Wittemberg pendant qu'il y professait, non-seulement il loigna pas de cette ville, com plupart de ses confrères, qui taient la peste dans les mo contagions; mais il redoubla d pour pouvoir donner ses soin plus grand nombre de ma Ayant eu le bonheur, en 162 guérir l'électeur de Saxe d'un ladie grave, ce prince le nomn médecin, en lui permettant to de résider à Wittemberg. S mourut en cette ville, le 21 1637. Marié trois fois, il n eu d'enfants que de sa premièr me. L'un d'eux s'est distingue les lettres (*V.* l'art. suiv.). L de Sennert pour la chimie, re alors, même par de bons es comme une vaine science, et la té qu'il prit, dans quelques-uns ouvrages, de contredire ouvert Aristote, lui firent une foule d mis. Sentant la faiblesse du s des scholastiques sur l'ame, il facile d'en démontrer la fa mais ayant soutenu l'immate de l'ame des bêtes, il souleva lui de nouveaux adversaires, autres Jean Freytag (*V.* ce XVI, 59), et le P. Honoré qui l'accusèrent de blasphème e piété, parce qu'il n'avait pas la portée de ses raisonnements nert protesta qu'il n'avait jam tendu que l'ame des bêtes fût i telle; mais c'était une conséque goureuse de son principe (V. l de Bayle, art. *Sennert*). Pou comme novateur, par ses con il eut le tort d'attaquer, à so avec trop de vivacité, Maga venait d'améliorer le traitem plaies (*V.* Magati, XXVI, Ses *ouvrages*, dont on trou détail dans les *Mémoires* de N tom. XIV, et dans le *Dictio*

(5) 4e. Livre des *Rois*, 19, 37.

d'Éloy, ont été recueillis en 3 vol. in-fol., partagés en cinq ou six tomes. La meilleure édition est celle de Lyon, 1650 ou 1666. Haller regardait les ouvrages de Sennert comme une bibliothèque complète dont un médecin ne saurait se passer; et, suivant Éloy, ils contiennent plus de vraie médecine que beaucoup de livres modernes fort vantés. M. Portal n'en porte pas un jugement aussi avantageux : « On doit, dit-il, plutôt regarder Sennert comme un compilateur judicieux et érudit, que comme un auteur original; il a très-peu donné du sien; encore ce qui lui appartient n'est pas digne d'être rapporté. Il était convaincu que les sorciers et les magiciens peuvent à leur gré donner ou ôter des maladies. Il a grossi ses ouvrages de formules et de notes inutiles, entre autres pour se faire croître la barbe, qu'il regardait comme l'un des plus beaux attributs de l'homme » (Voy. l'*Histoire de l'anatomie*, II, 372).

W—s.

SENNERT (André), savant orientaliste, fils du précédent, né, en 1606, à Wittemberg, s'appliqua, dès l'âge de dix ans, à l'étude de l'hébreu et de ses dérivés, sous la direction de Martin Trostius. Après avoir terminé ses cours académiques, il visita la plupart des universités d'Allemagne et de Hollande, et s'arrêta plusieurs années à Leyde pour suivre les leçons de Golius, savant professeur d'arabe. En 1638, il fut pourvu de la chaire de langues orientales à l'académie de Wittemberg; et il la remplit, pendant plus de cinquante ans, avec un zèle infatigable. Il mourut, le 20 décembre 1689, dans un âge très-avancé. Conrad Schurtzfleisch prononça son Oraison funèbre. C'était un homme très-laborieux et d'une grande sobriété. Il avait été marié deux fois. L'un de ses fils devint secrétaire du prince d'Ettingen. Outre un grand nombre de *Dissertations* philologiques, recueillies en partie dans le cinquième volume des *Thèses* soutenues à l'académie de Wittemberg pendant le dix-septième siècle; des *Éclaircissements* sur quelques-uns des livres de la Bible; deux éditions augmentées de la *Grammaire hébraïque* de Martin Trostius, et plusieurs opuscules sur les langues, dont on trouvera les titres dans le tome XXXIII des *Mémoires* de Niceron, on a d'André Sennert : I. *Chaldaïsmus et Syriasmus, hoc est præcepta utriusque linguæ, cum compendio lexici*, Wittemb., 1651; nouvelle édition, 1666, in-4°. II. *Athenæ et inscriptiones Wittembergenses*, ibid., 1655, in-4°.; et avec des additions, ibid., 1678; ib., 1699, in-4°. Le premier livre renferme l'Histoire de l'académie de Wittemberg, depuis sa fondation, en 1502, par l'électeur de Saxe Frédéric III, dit le Sage (*V.* Saxe XL, 572). Les deux suivants contiennent les Épitaphes et autres inscriptions recueillies par l'auteur dans les églises de cette ville, avec des notes explicatives. III. *De Cabbalâ, maximè Hebræorum, dissertatio*, ibid., 1655, in-4°.; elle est curieuse. IV. *Centuria canonum philologicorum de idiotismis linguarum orientalium hebreæ, chaldæ, syræ, arabicæ*, ibid., 1657, in-4° V. *Arabismus sive præcepta arabicæ linguæ*, ibid., 1658, in-4°., de 166 pag. Sennert avait composé ce livre dès 1648; mais il ne put se procurer plus tôt des caractères arabes un peu passables : ceux qu'il a employés sont pourtant bien médiocres. Il comprend la Grammaire arabe, la Gram-

maire harmonique des langues bibliques, et un petit lexique abrégé des racines arabes et des mots les plus usités. Pocoke parle avec éloge de cette Grammaire, qui a été reproduite avec une nouvelle préface, sous la rubrique de Wittemberg, 1666. VI. *Centuria proverbiorum arabicorum*, ibid., 1658, in-4°. C'est la première des Centuries qu'Erpenius avait déjà publiées; mais dégagée des explications ou scholies, Sennert trouvant plus convenable de les expliquer de vive voix. VII. *Rabbinismus, hoc est præcepta targunicorabbinica : accedit compendium lexici*, ibid., 1666, in-4°. VIII. *Bibliotheca academiæ Wittebergensis*, ibid., 1678, in-4°. Ce volume est fort rare, Sennert ne l'ayant fait imprimer qu'à un petit nombre d'exemplaires pour les distribuer à ses amis; mais, dit Vogt, on peut lui faire l'application de l'axiome : *Libri rari non semper sunt optimi* (*V.* Vogt *Cat. libror. rarior.*) En effet ce catalogue ne contient que les titres des ouvrages, sans indications de dates ni de lieux d'impression. IX. *Schediasma de linguis orientalibus.* 1°. *Adamæa;* 2°. *Noachica;* 3°. *Phœnicea;* 4°. *Cananæa;* 5°. *Hebraïco-Samaritana*, etc. *Accedit confessio fidei christianæ Claudii Æthiopiæ imperatoris*, ibid., 1681, in-4°. C'est le plus intéressant des ouvrages de Sennert, et il est assez rare. Le P. Niceron ne l'a point connu. On trouvera de plus amples détails sur cet orientaliste dans G. H. Goez : *Elogia philologor. quorumd. hebræorum*, Lubeck, 1708, in-4°.; et dans Hagen, *Mœmor. philosophor. dec.* II, 367. W—s.

SENSARIC (Jean-Bernard), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit, en 1710, à la Réole, et montra, pendant ses cours de philosophie et de théologie, de grandes dispositions pour la prédication. Après avoir fait, à Toulouse et à Bordeaux, les premiers essais de son talent, il vint à Paris, en 1739, par ordre de ses supérieurs, et il exerça le ministère de la parole, pendant dix-sept ans, dans les principales églises de cette capitale. En 1753, il prêcha le carême à Versailles devant le roi, qui, touché de son éloquence, le nomma son prédicateur. Malgré la faiblesse de sa voix, qui ne lui permettait pas toujours de se faire entendre au gré de ses auditeurs, Dom Sensaric était doué d'une éloquence touchante et persuasive. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant, telles étaient les qualités de ce prédicateur. Toutefois on reprochait à ses sermons de n'avoir point assez de force et de profondeur. Dom Sensaric mourut à Paris, le 10 avril 1756. On a de lui : I. Des *Sermons*, Paris, 1771, 4 vol. in-12. Les Sermons sur les *Grandeurs de Jésus* et sur les *Deux alliances*, sont regardés comme les meilleurs de ce Recueil. Le *Discours sur la vigilance chrétienne* est rempli de l'esprit de l'écriture et des pères, et d'un détail de mœurs qui n'a rien de futile ni de recherché. II. *L'art de peindre à l'esprit*, Paris, 1758, 3 vol. in-8°., ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français (1). V—a.

SÉPHER (Pierre-Jacques), bibliophile distingué, naquit à Paris, vers 1710. Le goût de la retraite et

(1) A. M. Lottin fut éditeur de cette première édition, et non de la seconde, revue par Wailly, qui est de 1771. A. B—T.

r de l'étude décidèrent sa vo-
pour l'état ecclésiastique. Il
ça docteur en Sorbonne, et,
e temps après, pourvu d'un
cat de Saint-Etienne-des-Grès.
e qu'il montrait pour le pro-
les lettres et le maintien des
études, lui mérita le titre ho-
e de vice-chancelier de l'uni-
. Dans ses loisirs il s'occupait
embler les meilleurs ouvrages
ns les genres, principalement
logie et en histoire. A la con-
ce du grec et du latin, il joi-
lle de la plupart des langues
es et une érudition aussi so-
e variée. Trop modeste pour
au titre d'écrivain, il voulut
ps être utile aux lettres, en se
nt des fonctions plus pénibles
illantes d'éditeur. Il aimait à
chez lui les savants, les artis-
s amateurs, auxquels il s'em-
t de communiquer les résultats
recherches. L'abbé Sépher
à Paris, le 12 octobre 1781,
de tous ceux qui l'avaient
Outre une Traduction de l'*Of-*
ur la fête de saint Pierre,
n-12, on lui doit des éditions
s et enrichies de notes, de la
saint Charles Borromée, par
. 1747, 2 vol. in-12. — De
re des anciennes révolutions
e terrestre, traduite de l'alle-
par Sellius, 1752, in-12. —
moires pour servir à l'his-
Hollande, par Aubery-du-
, avec les notes d'Amelot-
Houssaye (1), 1784, 2 volu-
-12. — Des *Maximes* et li-
le l'Église gallicane, avec
discours, la Haye (Paris),
n-12. — Des *Histoires édi-*
fiantes, de Duché, 1756, in-12. — Des *Mémoires* sur la vie de Pibrac, par l'Épine-de-Grainvile, avec les pièces justificatives, etc., 1758, in-12. — Et enfin des *Madrigaux* de la Sablière, avec une notice sur l'ouvrage et l'auteur, 1758, in-16. Sépher a eu part à l'*Europe ecclésiastique*. On lui attribue : *Les trois imposteurs* ou les Fausses conspirations, ouvrage qui nous est inconnu. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, 1786, in-8°., est recherché, quoiqu'il y ait beaucoup d'erreurs, qu'on doit attribuer à la précipitation avec laquelle il fut rédigé, et quoiqu'on n'y ait pas joint une table des auteurs pour faciliter les recherches. Cette bibliothèque, composée de plus de trente mille volumes, dont un grand nombre de rares et de singuliers, et enrichis des notes du propriétaire, fut vendue moins de 18,000 liv. Une note de Mercier de Saint-Léger, nous apprend que l'exemplaire des *Mémoires* de Niceron, tout chargé de remarques de la main de Sépher, fut acheté 54 liv. par l'abbé Rive, qui annonça que son projet était de donner une nouvelle édition de cet ouvrage. W—s.

SEPTCHÊNES (Leclerc de), né à Paris, était fils d'un premier commis des finances. Livré de bonne heure à lui-même, et sentant le besoin de refaire son éducation, il se livra au travail avec ardeur, et prit beaucoup de goût pour l'érudition. Il se forma une bibliothèque nombreuse et parfaitement choisie. L'étude des langues étrangères détermina chez lui le desir de voyager; il visita l'Angleterre, la Hollande, l'Italie et la Suisse. Ce ne fut qu'au retour de son voyage en Angleterre, qu'il donna, en 1777, une traduction en 3 vol. in-8°. du premier vol. in-4°., de

(1) [illegible] attribue cet ouvrage à Amelot [illegible] est une erreur.

l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduction qu'on a eu grand tort d'attribuer à Louis XVI. La vérité est que Septchênes étant attaché, en qualité de secrétaire du cabinet, à ce monarque, que l'on sait avoir été très-versé dans la langue anglaise, en recevait des avis, peut-être aussi quelquefois des corrections utiles. On est étonné de voir Gibbon dire, dans ses *Mémoires*, que : « ce premier volume » fut traduit faiblement, quoique fidèlement, par M. de Septchênes, jeune » homme d'une fortune aisée, et » d'un caractère appliqué. » Cet éloge paraît bien modéré pour une traduction à laquelle la pureté, l'élégance même de la diction, donnent presque toujours le caractère d'un ouvrage original. Ce fut en 1787 qu'il publia son *Essai sur la religion des anciens Grecs*, Genève, 1 vol. in-8°., et un précis des recherches faites sur la mythologie grecque par Gebelin, Boulanger, Fréret, Warburton, etc. Septchênes n'acheva pas la Traduction de Gibbon (*V.* Cantwell VII, 40, et Gibbon, XVII, 312). Un pareil sujet ne convenait point au genre de son esprit. Il traita sagement les Fables mystérieuses de la Grèce, et termina ses explications par un coup-d'œil rapide sur les fêtes de ce pays, ainsi que sur quelques autres institutions qui avaient également rapport au culte secret, pour chercher à découvrir quelle influence avait eue cette religion sur les peuples qui l'avaient adoptée. Dans le dernier chapitre, l'auteur considère les rapports de la religion des Grecs avec leurs lois, leurs mœurs, leur politique, leur esprit national, leur goût pour les arts. Il observe que c'est en voulant donner aux hommes l'idée de la divinité, que les Grecs se sont jusqu'au beau idéal ; et il cit exemple l'Apollon du Belved talent de Septchênes, plus fa exprimer les choses avec cla pour peindre les objets avec e siasme, ne réunissait pas les qu'exigeait son livre. Aussi n fait-il pas entièrement le lecteu avide, en pareille matière, flexions que de sentiments, rapprochements vrais que d' brillantes. Grimm dit que vrage est fait avec assez de mé mais Sainte-Croix, plus sévère que Septchênes *s'est mal tiré Essai*. Septchênes avait été et la perte de sa femme fut p un chagrin dont il ne se cons mais. Destiné à mourir, comm de la poitrine, il fut averti d par des souffrances et par un rissement graduel. Alors il a le projet de retourner en Ital ne pas rendre sa famille et s témoins de ses derniers mom était sûr de ne pas arriver au de son voyage. Il expira à bières, en juin 1788. D'un plexion délicate, il avait ab carrière par le travail. Laland le *Journal des Savants* de dé 1788, dit que Septchênes, mo à la fleur de l'âge, avait en un grand ouvrage sur l'histo connaissances humaines, de troisième siècle jusqu'à la rena des lettres; puis, à propos d'un nécrologique inséré dans le Jou Paris (24 juin 1788), le savant nome ajoute : « On n'a pas as » ce me semble, combien il » et combien il est beau, quan » jeune, riche et libre, de s » à l'étude, au point de lui » sacrifice de sa vie. » Le jo me où l'on apprit le pre

rocation de l'assemblée des nota-
de 1787, Septchênes prévit et
nça que les états-généraux dont
avait encore été nullement ques-
, se tiendraient avant la fin du
le. Nourri de la lecture des phi-
phes du dix-huitième siècle, en
nt fréquenté quelques-uns, et ayant
pté beaucoup de leurs idées, on
t croire que, malgré la douceur
uvelle de son ame et celle de ses
urs, il aurait donné dans les pre-
res erreurs de la révolution. Il
it réglé par son testament, que
ibraire De Bure, homme d'esprit
ami des lettres, serait chargé de
dre sa bibliothèque, dans l'espé-
ce que ce bien, qui lui était si
cieux, ne passerait pas, en cou-
t les hasards d'une vente publi-
, en des mains indignes de le
céder. On croit qu'elle fut achetée
r le prince de Talleyrand, qui avait
très-lié avec Leclerc de Sept-
ênes. L—p—e.

SEPMANVILLE (Lieudé Fran-
-Gatien-Antoine, baron de), ci-
ien contre-amiral, correspondant
l'académie des sciences, né à Ro-
n, en Normandie, le 2 février
2, reçut sa première instruc-

Septchênes, *Éloge de M. M...*
de 1 pag. Ce M. M..... était un nou-
veau Metra, auquel on avait déjà fait
[illegible]

Il n'est plus le revers tragique,
[illegible]
Et [illegible] en vers tout digne poétique!
[illegible]
Mais en vers certain qu'au suprême moment,
[illegible]
Avec le caractère oublié,
[illegible]
[illegible] du dernier monument,
[illegible] encore en donner la nouvelle.

Septchênes avait préparé une édition
Forest, il n'avait pas mis la dernière
[illegible] de Forest, 1796),
publiée huit ans après la mort de
[illegible] son nom, est incomplète et
[illegible] Feller, XVI, 67, et aussi la
[illegible] année, tome 5, pag.
[illegible] Septchênes
[illegible] probablement exis-
[illegible] *Œuvres de Du-*
[illegible] Champ. Bien avant de publier le re-
[illegible] A. B—t.

tion de son père, ancien secrétaire du roi, et qui avait été l'élève et l'ami de Gresset, mais d'après ses dispositions, destiné au service du roi, il entra aux écoles d'application, où se développa son goût pour les mathématiques. A dix-sept ans, il fut reçu aspirant, à Brest, dans la marine royale. En 1780, nommé garde de la marine, il fit la campagne de Cadix, et, en 1781, celle d'Europe, dans la guerre d'Amérique. Il fut chargé, en 1784, de continuer les travaux commencés par Cook, à Terre-Neuve, et de déterminer astronomiquement les limites de pêche entre la France et l'Angleterre. Nommé lieutenant de vaisseau, il leva géométriquement, en 1787, le plan de l'île de la Gonave, et fixa sa position relative à Saint-Domingue. Ces travaux lui valurent une pension du roi; et il fut nommé commandant du bâtiment la *Gonave*, pour continuer ses opérations géographiques. Après avoir terminé la rédaction des Cartes de la partie occidentale de Saint-Domingue, dont les descriptions se trouvent au dépôt général de la marine, il fut chargé de vérifier le travail de Tofino, dans la Méditerranée, et d'observer les latitudes et les longitudes de Gênes, de Roses, d'Alger, du port Mahon et de plusieurs points des îles Maïorque et Minorque. En 1791, le baron de Sepmanville émigra avec le corps d'officiers de la marine royale; il fit la campagne des princes et se rendit ensuite en Angleterre, où il reçut du roi la croix de Saint-Louis. S'étant fixé à Yarmouth, où l'amiral Duncan lui confia l'éducation de son fils, il servit d'interprète au duc de Berri, et composa alors un ouvrage élémentaire ayant pour titre : *Manuel des marins*, qui fut approuvé

plus tard par le bureau des longitudes de Paris. Sepmanville inventa, en 1800, un *compas de proportion* pour la marine. Étant rentré dans sa patrie, en 1801, il fut nommé, peu de temps après, membre associé de l'Institut, section d'astronomie. Retiré dans sa terre à Dufay, en Normandie, occupé des sciences et de l'agriculture, il y remplit des fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance; et il fut secrétaire perpétuel de la société des sciences et des arts de son département. En 1813, il accepta la place de maire d'Évreux; et, pendant les deux invasions, il sut adoucir, par sa prévoyance et sa fermeté, les maux qui pesèrent sur ses concitoyens. Le roi, à sa rentrée, en 1814, le nomma capitaine de vaisseau. Dans la même année, le duc d'Angoulême lui remit, à Évreux, la croix de la Légion-d'Honneur. Admis à la retraite, en 1815, par suite de ses fatigues, élevé au grade de contre-amiral, mais se bornant à sa fortune, dont il avait racheté une partie, il renonça à sa pension, au profit du trésor royal, et mourut à Évreux, le 28 juin 1817, âgé de cinquante-quatre ans. M. Auguste Gady, juge à Versailles, a publié un *Précis de la vie* du baron de Sepmanville, où l'on trouve le rapport du Bureau des longitudes sur le *Manuel des marins*, Versailles, 1817, in-8°. N—H.

SEPTIME-SÉVÈRE. *V.* SÉVÈRE.

SEPTIMIUS SERENUS (AULUS), poète latin, dont il nous reste quelques fragments estimables, a chanté les travaux de la campagne. Les deux noms qu'il portait et qui lui ont été donnés séparément quelquefois, ont fourni l'occasion à quelques érudits de penser qu'ils désignaient deux auteurs différents; mais il est cité comme les réunissant tous les deux, par Marius Victorinus, Terentianus Maurus et Sidoine Apollinaire. Terentianus parle de lui comme d'un écrivain récent; et Terentianus était lui-même contemporain de Martial, suivant Vossius, qui croit que c'est lui que désigne ce poète, l. 1, épigr., 87. Ainsi Septimius aurait vécu sous le règne de Vespasien et de ses fils. On a pensé avec raison que c'est à lui que Stace adresse l'Épître v du 4e. liv. des Sylves, où il retrace plusieurs circonstances de sa vie. On y voit que Septimius était romain d'origine, mais qu'il naquit à Leptis, en Afrique; que, ramené, encore enfant, à Rome, il partagea, avec les fils des sénateurs, l'étude de l'éloquence et les travaux du barreau; mais la campagne eut beaucoup d'attraits pour lui. Il habitait presque toujours les domaines que son père possédait à Veies et dans le pays des Sabins; et il se plut à décrire les travaux et les charmes de la vie champêtre, dans de courtes compositions poétiques, qu'il réunit sous le titre d'*Opuscula ruralia*, dont il ne nous reste que quelques vers, disséminés dans les écrits des grammairiens latins. Ils ont été recueillis par Wernsdorff, dans ses *Poetæ latini minores*; et on les trouve dans la collection de M. Lemaire. Les savants s'accordent à penser que le petit poème intitulé *Moretum*, qu'on voit souvent à la suite des ouvrages de Virgile, n'est point de ce grand poète, mais qu'il est de Septimius. Ils se fondent sur la différence du style, bien moins parfait que celui de Virgile, et sur la nature du sujet. Le titre ne désigne qu'un mets à l'usage des laboureurs; mais le poème présente réellement le tableau des occupations qui remplissent la première

de leur jour
nt entièrement c
ésait Septim... il ... .
l'une autre pièce placée égale
l'ordinaire à la suite des Poé
Virgile, et qui porte pour ti
Supra. M. Wernsdorff pens
faisait partie du même Recueil
ens Romains avaient coutum
lir, dans le voisinage de leurs
ns de campagne, des cabarets,
ns esclaves et les voyageurs
nt se délasser. Cette pièce nou
un de ces lieux de plaisir ten
ne esclave syrienne, qui invit
ssants à s'y arrêter. D'après
tres fragments, on voit qu
ains avait employé des vers d
sorte de mesure; ce qui l'a fai
rendre au nombre des poète
ns. Les grammairiens lui attri
ssent un autre ouvrage du m
me intitulé : *Falisca*, où il cé
t les agréments de ses campa
s du pays des Falisques. C'est à
circonstance qu'il dut proba
ent le nom de Faliscus, sous le
l a été quelquefois désigné. Il y
ya une espèce particulière de
composés de trois dactyles et
pyrrhique. S I—D.

PULVEDA (Jean Ginès de),
ain espagnol, était né vers
, à Pozo-Blanco, près de Cor
. d'une famille noble, mais mal
gée des biens de la fortune.
s avoir fait ses humanités à Cor
, et sa philosophie à l'académie
alà, Ginès, que son goût por
ers les lettres, s'embarqua pour
ie, au mois de juin 1515; et
t son admission au collége du
inal Albornos (*V.* ce nom), à
gne. Il y recommença son cours
hilosophie sous le célèbre Pom
ce (*V.* ce nom); et se rendit
ôt fort habile dans la théologie
et les langues anciennes. Des *Traductions* de quelques Opuscules d'Aristote, et une *Vie* du cardinal Albornos, qu'il avait entreprise à la demande de ses supérieurs, commencèrent sa réputation. On prétend qu'il publia, dans le même temps, sous le titre d'*Errata*, la critique la plus sanglante de la version qu'Alcyonius avait publiée de différents ouvrages d'Aristote (*V.* Alcyonius, I, 468); mais il n'en reste aucune trace. Les talents de Ginès lui méritèrent la protection du prince de Carpi (Alberto Pio), qui lui donna un logement dans son palais, et l'admit à son intimité. Après le sac de Rome, en 1527, le prince de Carpi s'étant retiré en France, Ginès alla rejoindre à Naples le cardinal Cajetan (*V.* ce nom, VI, 489), et s'occupa, sous sa direction, de revoir le texte grec du Nouveau-Testament. Il revint à Rome, en 1529, et entra chez le cardinal Quignonès, qu'il suivit à Gènes, où ce prélat était député pour complimenter l'empereur Charles-Quint. Sepulveda, doué d'une ardeur infatigable, ajoutait sans cesse à sa réputation par de nouveaux écrits. Il comptait au nombre de ses amis les savants les plus illustres d'Italie et d'Espagne, et entretenait avec eux une correspondance active sur des questions de philosophie ou d'antiquité. Charles-Quint le nomma, en 1536, son chapelain et son historiographe, avec un traitement honorable. Ginès ne voulut pas quitter l'Italie sans revoir le collége Albornos, dont il se glorifia toujours d'avoir été l'élève; et à la prière du cardinal Santa-Croce, alors protecteur de cette maison, il en revit le réglement, et y ajouta diverses dispositions, lesquelles étaient encore en vigueur dans les derniers temps. Il rejoignit en-

suite l'empereur à Gènes, et après une navigation pleine de dangers, il revit enfin l'Espagne, dont il était absent depuis vingt-deux ans. Attaché, comme instituteur à l'infant Don Philippe, il fut obligé de rester à la cour. Dans le temps qu'elle était à Valladolid, l'évêque de Chiapa, Barthélemi de Las Casas vint y plaider la cause des malheureux Indiens. Envisageant de plus haut la question soulevée par le vertueux prélat, Ginès examina si les Espagnols avaient eu le droit de porter la guerre dans les Indes, et développa ses idées à cet égard dans un Dialogue fameux, quoiqu'il n'ait jamais été publié (1) : *Democrates secundus* (2) *seu de justis belli causis.* Après avoir établi les cas dans lesquels une nation peut faire la guerre, il s'attache à prouver que quand bien même les Espagnols n'auraient eu d'autre but que de s'assurer la possession des Indes, ils ne mériteraient aucun reproche, puisqu'ils n'auraient fait que suivre l'exemple d'Alexandre, des Romains, et de tous les peuples conquérants : mais ils n'ont entrepris cette expédition difficile et glorieuse, que par le desir de porter à des peuples barbares les lumières de l'évangile, et les bienfaits de la civilisation ; d'où il conclut que la guerre des Indes était juste et nécessaire. Mais il ne prétend pas, comme on le lui a reproché, justifier les actes de cruauté commis envers les Indiens, ni diminuer l'hor-

reur qu'ils doivent inspirer. mes, suivant lui, sont ceux de qui les ont autorisés, et ne doi être imputés à la nation esp dont il loue la douceur et la sité. C'est uniquement par la sion qu'il desire que l'on amèn diens à quitter leur culte i leurs pratiques sanguinaires renoncent, il veut qu'ils soien comme des frères et des con tes, sujets d'un même prin n'est que dans la nécessité q met de recourir aux armes, la défense est de droit légiti alors, suivant lui, les vain vent être justement punis par fiscation de leurs biens, et m l'esclavage, attendu que c' loi de la nature que le faible s mis au plus fort. Tel est le p Dialogue de Ginès, parsemé, l'usage du temps, de citatio passages tirés de l'Ancien et veau Testament, des docteur glise et des philosophes gre ouvrage, dont il circula quel pies en Espagne, fut viveme qué par les confrères de Las Le P. Melchior Cano, savan logien (*V.* Canus, VII, 42) le signal par une lettre dans il reproche à Sepulveda quelq nions hétérodoxes (3); mais s versaire le plus ardent fut D mirez, évêque de Ségovie, condamner son Ouvrage par l démies de Salamanque et d' Forcé de se défendre, Ginès c son *Apologie*, qu'Antoine Au son ami, fit imprimer à Ro 1550. Ses ennemis eurent a crédit pour en obtenir la suppr et les exemplaires en furent

(1) Les auteurs qui ont dit que le *Democrates secundus* avait été imprimé, l'ont confondu avec l'*Apologie* que Sepulveda publia pour sa justification: les membres de l'académie d'histoire de Madrid avaient deux copies de ce dialogue; on ignore les motifs qui les ont empêchés de le mettre au jour.

(2) Il lui donna ce titre pour le distinguer du dialogue qu'il avait publié précédemment, et dont le principal personnage portait aussi le nom de *Démocrates*.

(3) On trouvera, dans le tome III des de Sepulveda, p. 1-70, toutes les pièces pute avec Cano.

ec tant de sc , qu'il n'en
a qu'un très-[illegible] re.
mpereur Charles-Quint, vou-
ître fin à des débats qui par-
t tous les esprits, chargea le
inique Soto, son confesseur,
ir à Valladolid les théologiens
risconsultes les plus éclairés,
aire comparaître devant eux
e de Chiapa et Sepulveda,
poser leurs raisons. Las Casas
s employèrent plusieurs jours
nir, le premier, que la guerre
les Indiens était odieuse, et le
, que jamais entreprise n'avait
s juste; et l'assemblée se sé-
ns rien statuer. Ginès, fatigué
long-temps de la vie des cours,
la pas à quitter Valladolid
ller habiter Mariano, terre
ossédait près du lieu de sa
ce, et où il partagea son temps
'étude et la culture des fleurs.
ta sa retraite en 1557, pour
n monastère de Saint-Just,
ter ses hommages à Charles-
Dès qu'il eut rempli ce der-
voir, il revint à Mariano pour
lus sortir. Ce fut dans cette
e délicieuse qu'il composa les
ges historiques qui lui ont mé-
nom de *Tite-Live* espagnol. Il
rut en 1573 (4), à l'âge de
-vingt-trois ans, et fut inhumé
'église de Pozo-Blanco, où l'on
t l'épitaphe qu'il s'était compo-
-même. C'est par erreur qu'on a
'il était chanoine de Salaman-
Quoique pourvu d'un grand
re de bénéfices, il n'a jamais
i de fonctions ecclésiastiques;
dant on ne peut pas douter qu'il
t prêtre. A beaucoup d'érudi-
joignit de l'ordre, de la mé-

est la date que porte son epitaphe; Nic.
dit 1572, mais les membres de l'académie
pensent que Sepulveda mourut en 1574.

thode et un style élégant. Érasme, dans son *Ciceronianus*, le cite parmi les meilleurs écrivains de son temps; et ce jugement a été confirmé par la postérité. Outre des Traductions latines, avec des commentaires, de plusieurs *Opuscules* d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisée, Rome, 1527, in-4°.; de la *Politique* d'Aristote, Paris, 1548, in-4°. (5), on a de Ginès: I. *Rerum gestarum Ægid. Albornotii, cardinalis, libri tres; cum brevi Bononiensis collegii hispanorum descriptione*, Rome, 1521, Bologne, 1522, in-fol.; réimprimé en 1542, 1559, et 1628, in-fol. C'est la vie du cardinal Albornos dont on a parlé plus haut. Elle a été traduite deux fois en espagnol, et autant de fois en italien. II. *De fato et libero arbitrio libri tres*, Rome, 1526, in-4°. C'est une réfutation des principes de Luther sur la fatalité, réimprimée avec quelques *Opuscules* de l'auteur, Paris, Colines, 1541, in-8°. III. *Ad Carolum V, cohortatio ut, factâ cum omnibus Christianis pace, bellum suscipiat in Turcas*, Bologne, 1529, in-4°. IV. *Antapologia pro Alberto Pio in Erasmum*, Paris, 1531; Rome, 1532, in-4°. C'est une défense de son bienfaiteur attaqué par Érasme. V. *De ritu nuptiarum et dispensatione libri tres*, Rome, 1531; Londres, 1553, in-4°. VI. *De convenientiâ militaris disciplinæ cum Christianâ religione, Dialogus qui inscribitur Democrates*, ibid., 1535, in-4°. Dans ce Dialogue, dédié au duc d'Albe, l'auteur se propose de montrer que la profession des armes

(5) Cette traduction fut réimprimée, Cologne, 1601, in-4°.; avec le Supplément de Cyriaque Strozzi; et Madrid, Ibarra, 1775, in-fol., avec le texte en regard. Les nouveaux éditeurs de Sepulveda ont recueilli les corrections qu'il avait faites sur l'édition de Paris, dans le tome 1er., CXIII-CXLIII, avec des renvois à l'édition de Madrid.

n'est point opposée aux maximes du christianisme. Il a été traduit en espagnol par Barba, Séville, 1541, in-4°. VII. *De appetendâ gloriâ, Dialogus qui inscribitur Gonzalus.* On n'a pas pu découvrir un seul exemplaire de l'édition originale. VIII. *De ratione dicendi testimonium in causis occultorum criminum, Dialogus qui inscribitur Theophilus,* Valladolid, 1538, in-4°. IX. *De correctione anni mensiumque Romanorum*, Venise, Giolito, 1546, in-8°. X. *Apologia pro libro de justis belli causis ad Ant. Ramirum, episcopum Segoviensem,* Rome, 1550, in-8°.; on ne connaît qu'un ou deux exemplaires de cette édition. XI. *Epistolarum libri VII.* Salamanque, 1557, in-8°. XII. *De regno et regis officio libri tres,* Lerida, 1571, in-8°. Tous les ouvrages de Sepulveda qu'on vient de citer, excepté ses Traductions, ont été publiés à Cologne, 1602, in-4°., précédés d'une Notice sur l'auteur, par Mylius ou André Schott. XIII. *De Rebus gestis Caroli quinti, imperatoris et regis Hispaniæ, libri XV.* XIV. *De rebus Hispanorum gestis ad novam orbem, Mexicumque libri VII.* XV. *De Rebus gestis Philippi II, libri tres.* Ces trois ouvrages, restés inédits, ont été publiés, pour la première fois, par les membres de l'académie d'histoire, dans la belle édition qu'ils ont donnée des Œuvres de Sepulveda, Madrid, 1780, 4 vol. in-4°. Les deux premiers contiennent l'histoire de Charles-Quint. On y trouve plus d'impartialité qu'on n'aurait cru devoir en attendre d'un historiographe en titre. Les affaires d'Italie et d'Espagne y sont traitées avec un grand détail, et offrent des particularités neuves : celles d'Allemagne y sont moins développées. Le troisième volu cette collection contient l'Hist la guerre des Indes, et le com ment de celle de Philippe II (d à 1564), ainsi que les lettres nès. Dans le quatrième, on tr reste des ouvrages de Sepulve tome premier est enrichi d'u portrait de Charles-Quint, e curieuse *Dissertation* sur la v ouvrages de Sepulveda. W.

SÉQUESTER. *Voy.* Vibi

SERADJ-ED-DAULAH (Mahmoud Khan), dernier indépendant du Bengale, succ avril 1756, à l'usurpateur Werdy-Khan, son grand-o son père adoptif, qui l'avait au trône trois ans auparavan est permis de croire à l'impa des auteurs anglais, qui seu fait connaître ce prince, il ava né, dès son adolescence, de ques d'un naturel cruel, perve che, et d'un penchant décid les plaisirs les plus crapuleux. néanmoins, ajoutent-ils, ses vices au nabab, qui lui ava fié toute son autorité. Jaloux deux oncles, il s'efforça de les suspects, les persécuta et fit ner leurs principaux officier deux princes étant morts mois avant Allah-Werdy-la veuve de l'aîné, fille bab, se retira avec ses tr Cacembazar, sous la protect Anglais, qui reçurent à Calc de ses ministres. Le refus qu'il de livrer ce dernier à Seradj-lah, qui venait de succéder a nabab, l'irrita contre eux. l d'Allah-Werdy-Khan, persua sa mère, revint à Mourschad et reconnut Seradj-ed-daula nabab; mais bientôt il la fit mer, s'empara de ses riche

leva même un (
e avait adopt[illegible] rere
lu nouveau nal[illegible], [illegible] ce fai-
val portait ombrage. Les An-
se préparaient alors à la guerre
e la France. Comme ils avaien
gmenter les fortifications de Ca-
azar et de Calcutta, Seradj-ed-
h saisit ce prétexte pour se ven-
l marcha sur Cacembazar, qui se
sans coup férir, et parut, le 15
devant Calcutta. Les Anglais se
rent dans le fort William; mai
une courte résistance, le gou-
r et la plus grande partie de
rnison ayant pris la fuite, le
diminué encore par une défense
, se rendit le lendemain. La
fut livrée au pillage et le fort
lié. Cent quarante-six hommes
vaient survécu à la prise de la
, furent renfermés provisoire-
dans une chambre basse de dix-
ieds de long sur quatorze de lar-
mmée le *Trou noir*, qui ne rece-
le jour que par deux petites fe-
garnies de barreaux de fer. Ils
ent tellement pressés, entassés,
a chaleur, la soif, le manque
et de mouvement en firent pé-
plus grand nombre, et qu'il
restait plus que vingt-trois res-
t à peine, lorsqu'on vint les dé-
r le lendemain matin (*Voyez*
VEL). Au reste, il est prouvé que
orrible désastre, auquel Seradj-
ulah n'eut aucune part, ne doit
attribué qu'à la négligence des
ers subalternes du nabab, et
r crainte de réveiller ce prince
en obtenir un ordre de trans-
les détenus dans un local plus
ieux. Le 5 janvier 1757, les An-
ayant repris Calcutta, après la
de la garnison que Seradj-ed-
h y avait laissée, le nabab re-
t bientôt avec son armée; mais
il fut repoussé et forcé de signer, le 9 février, un traité par lequel il ratifia les priviléges de la compagnie anglaise, la maintint dans les districts qu'elle possédait, et lui accorda de nouvelles concessions. Quoique ce traité eût été confirmé de part et d'autre par les serments les plus forts, les Anglais ne se firent aucun scrupule de le violer; et, sous prétexte que le nabab avait entamé des négociations avec les Français, leurs ennemis, ils résolurent de renverser sa puissance et de donner la nababie du Bengale à Mir-Djafar, qui avait épousé une sœur d'Allah Werdy-Khan. Seradj-ed-daulah, trahi par Mir-Djafar, perdit la bataille de Plassey le 23 juin (*Voy.* CLIVE). Il s'enfuit déguisé; mais il fut découvert et envoyé garotté, le 4 juillet 1757, à Mourschad-abad, où le fils de son rival l'assassina dans sa prison. Si le général français Law, dont il avait réclamé le secours, eût pu arriver vingt-quatre heures plutôt, les résultats de la journée de Plassey auraient été peut-être fort différents. Seradj-ed-daulah n'était âgé que de vingt-deux ans. Il fut la première victime de l'ambition britannique dans l'Inde. Après lui trois nababs gouvernèrent titulairement le Bengale, par le choix et sous l'influence des Anglais qui, peu d'années après, écartèrent ce fantôme de souveraineté et demeurèrent maîtres absolus de cette riche contrée.

A—T.

SERAIN (PIERRE-EUTROPE), médecin, né à Saintes, en 1748, fit à Paris ses études médicales. Elie de Beaumont, qui avait fondé à Canon la *Fête des bonnes gens* (*V.* ELIE DE BEAUMONT, XIII, 18), appela Serain dans ce pays, pour donner des soins gratuits aux pauvres. Serain mourut à Canon près Croissan-

ville dans le Calvados, en février 1821. Il était membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen. On a de lui : I. *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-8°., réimprimé à Lausanne, en 1788, avec des notes du docteur d'Apples; puis à Paris, en 1790, dans la *Bibliothèque physico-économique*, et encore dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Dict. de médecine*, tome VII). La huitième édition est de 1803, in-12. II. *Nouvelles Recherches sur la génération des êtres organisés*, 1788, in-12. III. *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, ouvrage qui a obtenu le premier accessit de la société d'agriculture du département de la Seine, 1802, in 8°. IV. *Idée d'une grande entreprise relative aux sciences, aux arts et à l'industrie, qui offrira au public, ainsi qu'aux personnes qui souhaiteront concourir à ce travail, des avantages extraordinaires*, 1817, in-8°. C'est le prospectus d'une encyclopédie qui eût été intitulée : *Collection instructive ou Recueil de toutes les vérités théoriques et pratiques*. L'auteur appelait tout le monde indistinctement, depuis le savant jusqu'au laboureur, à concourir à son ouvrage, qui devait être divisé en huit sections, à chacune desquelles serait assigné un rédacteur chargé de coordonner tous les matériaux : les fonds de l'entreprise devaient se faire par actions, et être remboursés à la fin de l'opération; jusque-là on devait payer les intérêts. On peut sans exagération le qualifier d'une véritable utopie. V. Des *Mémoires* dans les journaux de médecine et de physique. A. B-T.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur estimable, mais peu connu, né vers le commencement d huitième siècle, a publié, sous de l'anonyme, plusieurs ouvr critique et d'histoire ancienne voici les titres : I. *Histoire pion l'Africain, pour servir aux Hommes illustres de Plu avec les Observations du ch Folard sur la bataille de* Paris, 1738, in-12. II. *H d'Épaminondas*, Paris, 173 12. III. *Histoire de Philipp de Macédoine, père d'Alex* Paris, 1740, in-12. IV. *ments de la Raison*, 1747 e 2 vol. in-12. V. *Mysis et G poème*, prétendu traduit du mais réellement composé par Seran de Latour, Genève (1748, in-12. VI. *Histoire d lina*, Amsterdam (Paris), in-12. VII. *Histoire de Moul hamet, fils de Mouley Isma de Maroc*, Genève (Paris), in-12. VIII. *Parallèle de duite des Carthaginois à des Romains dans la seconde punique, avec la conduite d gleterre à l'égard de la dans la guerre déclarée deux Puissances en* 1756, 1757, in-12. IX. *L'Art de et de juger en matière de* Paris, 1762, 2 vol. in-12 primé à Strasbourg, 1790, in-8°. Bien que cette matière souvent rebattue, l'auteur a s ver quelques idées neuves. S est facile et élégant. X. *Hist Tribunat de Rome, depuis s tion jusqu'à la réunion de s sance à celle de l'Empere guste*, Amsterdam (Paris), 2 vol. in-8°. Le fond des dif histoires de l'abbé Seran, ap à tout le monde, comme il vient lui-même dans la préfa

r ouvrage; m l
l elles sont ré D a
t il est excelle , ci
se distinguent par l'exactitu
its et des citations, ainsi que p r
telligence rare des ressorts de
itique grecque et romaine. Ses
ements de la Raison obtinrent
up de succès lorsqu'ils paru-
Voy. SERENT.) D—R—R.

RAO (FRANÇOIS), médecin,
, en 1702, à San-Cipriano, non
'Aversa, dans le royaume de
s. A l'âge de douze ans, il fré-
les écoles des Jésuites, que la
de son père lui fit quitter pour
r au sein de sa famille, et se
r de l'administration de son
oine. Dès qu'il put se dérober
soins, il se rendit de nouveau
capitale, où, en sortant de ses
médicales, il obtint, au con-
, la chaire d'anatomie, et en-
elles de pathologie et de clini-
bservateur exact de la nature.
arracha quelques secrets, et
plusieurs Dissertations sur des
peu connus d'histoire natu-
Ce fut par ordre de Charles III,
roi de Naples, qu'il composa
oire du Vésuve, à l'occasion de
tion de 1737. Dans son Discours
tarentule, il se livre à des re-
hes très-curieuses sur les pré-
s effets de la morsure de cet ani-
On avait long-temps cru que
gnée désignée par les natura-
sous le nom de *Phalangium*
um, instillait dans les blessures
espèce de poison assez actif
frapper d'engourdissement les
res piqués. On croyait aussi
musique avait le pouvoir de
es blessés de cet état, et de les
ser à la danse, regardée comme
illeur antidote contre ce *virus*.
rjugé était si répandu dans la
Pouille, qu'aussitôt qu'un habitant était atteint de cette maladie, sa maison devenait le rendez-vous des jeunes gens d'alentour, qui profitaient de ces accidents pour s'amuser aux dépens de ceux qu'ils devaient guérir. Afin que rien ne manquât à ces orgies, dans lesquelles on a cru reconnaître les traces de l'ancien culte de Bacchus, ou de Cybèle, les parents du blessé avaient soin d'orner sa chambre de guirlandes et de fleurs, et de le revêtir de ses plus beaux habits. Le traitement ne durait jamais moins de trois jours; et l'on était souvent obligé de le recommencer les années suivantes. Il paraît que la transpiration et l'épuisement, suite naturelle de cette forte gymnastique, étaient le véritable remède contre l'irritation nerveuse produite par la piqûre de la *tarentule*. Ce nom, donné par les gens du pays, au *Phalangium Apulum*, et qui probablement lui vient de celui de la ville de Tarente, où il est plus venimeux, a fait appeler *tarantolati* les personnes piquées, et *tarantelle* l'air employé de préférence pour leur guérison. Serao examina en philosophe les symptômes qui l'accompagnent, et qu'il croit déterminés par un fort accès de mélancolie chez les hommes, et par un principe d'hystérisme chez les femmes. Il prouve avec beaucoup d'érudition qu'Aristote, Nicandre, Dioscoride, Pline et Strabon, les seuls auteurs anciens qui aient parlé du *Phalangium*, paraissent n'avoir eu aucune idée du *tarentisme*, et que ce n'est qu'après la première moitié du quinzième siècle, qu'on trouve quelque indication de cette singulière maladie, qui compte parmi ses partisans les noms illustres de Nicolas Perotto, d'Alexandre *ab Alexandro*, de Cardan, de Scaliger, de

Mattioli, de J. B. Porta, de Kircher et d'autres. Si l'on ne peut pas attribuer à Serao le mérite d'être le premier qui en ait douté, on ne peut pas lui contester celui d'avoir combattu cette opinion avec le plus de force et de conviction. Ses *Lezioni accademiche sulla tarantola*, auxquelles applaudirent Haller, Pringle et Morgagni, ont, plus que tout autre écrit, contribué à déraciner ce préjugé, dont il ne reste plus que le souvenir. Serao, attaqué par une maladie chronique, qui l'avait rendu incapable d'un travail sérieux, prit la résolution de parcourir l'Italie, où sa réputation s'était déjà répandue. A son retour à Naples, il fut nommé proto-médecin du royaume, et attaché au service de la reine. Cette princesse, se sentant proche de ses couches, et n'ayant de confiance qu'en lui, le fit appeler une nuit où de fortes douleurs lui annonçaient sa prochaine délivrance. Serao sortit sans précaution de son appartement, et cette imprudence, en agravant son mal, le conduisit au tombeau. Il mourut, le 5 août 1783. Son éloge a été lu par Vicq-d'Azyr à la société de médecine de Paris, le 27 février 1787. Ses ouvrages sont: I. *Storia dell' incendio del Vesuvio, del* 1737, Naples, 1738, in-8°. et in-4°.; traduit en latin, par l'auteur, ibid.; et en français, par Duperron de Castera, Paris, 1741, in-12. II. *Vita Nicolai Cirilli*, en tête de l'édition des *Consulti medici* du même, Naples, 1738, 3 vol. in-4°. III. *Commentariolum de rebus Alexii Symmachi Mazzocchi*, écrit à la demande de Poleni, qui le joignit à la Dissertation intitulée: *In mutilum amphiteatri Campani titulum*, du même auteur, dans le tome v du Supplément au Trésor de Grævius et Gronovius. IV. *Lezioni accademiche sulla tarantola, o* [illegible] *langio di Puglia*, Naples, 17[illegible] in-4°. V. *Descrizioni dell' ele*[illegible] *mandato in dono dal Gran-Sig*[illegible] *a Carlo di Borbone*, ibid., 1742, [illegible] 4°. VI. *Osservazioni sul fenom*[illegible] *occorso nell' aprirsi un cinghial*[illegible] ibid., 1742, et Rome, 1745. VII. *Saggio di considerazioni anatom*[illegible] *che fatte su di un leone, morto* [illegible] *parco del Re*, Naples, 1744, in-4°. VIII. *Lettera intorno al contagio*, ibid., 1744, adressée à Leprotti, archiatre du pape, pour combattre les opinions de Chirac et de Chicoyneau sur le caractère des maladies contagieuses. IX. *Schediasma de suffocatis ad vitam revocandis*, dans les *Opuscoli di vario argomento*, ibid., 1767, in-4°. X. *Osservazioni sopra le malattie dell' armate*, traduit de l'anglais de Pringle, Bassano, 1781, in-4°. Voyez, pour d'autres renseignements, Lupoli, *Vita Serai*, insérée par Fabroni dans le tome XIV des *Vitæ Italorum*, et Fasano, *de Vitâ, muniis et scriptis Serai commentarius*, Naples, 1784, in-8°. A—G—s.

SERARIUS. *Voy.* Serrarius.

SERASSI (Pierre-Antoine), biographe, naquit, en 1721, à Bergame, où il commença ses études, qu'il alla terminer à Milan. S'étant voué à l'état ecclésiastique, il fréquenta les écoles des Jésuites; et les talents qu'il y développa lui firent ouvrir les portes de l'académie des *Trasformati*, où il eut occasion de connaître les meilleurs littérateurs de son temps. De retour dans sa patrie, il y obtint une chaire de belles-lettres, et fut nommé secrétaire-perpétuel de l'académie des *Eccitati*, qu'il avait contribué à réorganiser. Satisfait de ces emplois, il se serait borné à en remplir les devoirs, si son compatriote

i, qui fut en à
re romaine, n a
lie à Rome, où arriva
1754. Il y administra le coneg
li, et lorsque cet établissemen
ala, il fut appelé, en qualit
rétaire, auprès de son ancie
teur Furietti, et des cardinaux
et Spinelli, ses admirateurs.
nier, qui était aussi préfet de
pagande, lui accorda une place
es bureaux de cette congréga-
Ces soins n'interrompirent poi
des de Serassi, qui continua
cherches sur la langue et la lit-
re italiennes. Ce fut vers cett
e qu'il fit paraitre la Vie du
, regardée comme son meilleu
ge, et qui est moins une biogra
ne le tableau historique et litte
du seizième siècle, en Italie.
le zèle pour la gloire de so
il avait surveillé la réimpres-
e plusieurs auteurs de sa ville
, de laquelle il préparait une
re littéraire. La plupart des
iaux étaient rassemblés, et il
déjà obtenu la permission de
tirer à Bergame pour se li-
ce travail, lorsqu'il mourut à
, le 19 février 1791. Ses ou-
s sont : I. *Parere intorno alla*
s di Bernardo Tasso e di Tor-
suo figliuolo, Bergame, 1742,
.; réimpr. dans le 3e. vol. des
es de Bernard Tasso, Padoue,
, in-8°. II. *Vita di Pietro Spi-*
on alcune lettere dello stesso,
le tome XXXI de la *Raccolta* de
gerà. III. *Vita del P. Giam-*
Maffei. L'auteur l'écrivit d'a-
en latin, pour la joindre à l'é-
n originale des ouvrages de ce
it jésuite, Bergame, 1747, 2
in-4°. Il en donna ensuite une
uction italienne, qui fut placée
e des *Storie dell' Indie Orien-*
tali, du même Maffei, traduit du latin, par Serdonati, ibid., 1749, 2 vol. in-4°. IV. *Vita di Francesco Maria Molza*, en tête de ses Rimes, ibid., 1747 et 1754, 3 vol. in-8°. Cette édition contient plusieurs pièces inédites, entre autres le Discours de Molza contre Lorenzino de' Medici. V. *Vita di Angelo Poliziano premessa alle sue stanze*, ib., 1747, et Padoue, 1751 et 1765, in-8°. VI. *Vita di Bernardo Cappello, premessa alle sue rime*, Bergame, 1748 et 1753, in-8°. VII. *Vita di Bernardo Tasso, premessa alle sue rime*, ibid., 1749, 2 vol. in-12, et réimprimé avec l'*Amadigi*, ibid., 1755, 4 vol. in-12. VIII. *Dissertazione sopra Prudente grammatico*, dans le tome XLI de la *Raccolta* de Calogerà, et Parme, Bodoni, 1787, in-8°. Ce Prudent, d'après l'auteur, était un grammairien qui avait enseigné publiquement à Bergame, du temps d'Auguste. IX. *Vita di Pietro Bembo, premessa alle sue rime*, Bergame, 1753, in-8°. X. *Vita di Domenico Veniero, premessa alle sue rime*, ibid., 1751, in-8°. XI. *Vita di Dante, premessa alla divina commedia*, ibid., 1752, in-12. XII. *Vita del Petrarca, premessa alle sue rime*, ibid., 1753, in-12. XIII. *Vita del conte Baldassare Castiglione, unita alle sue opere*, Padoue, 1766, in-4°. Serassi a donné aussi une belle édition des Poésies latines et italiennes de Castiglione, Rome, 1760, in-12, et une autre, non moins estimée, des Lettres du même auteur, Padoue, 1769 et 1771, 2 vol. in-4°. XIV. *Vita Basilii Zanchi*, en tête de ses Poésies latines, augmentée d'un nouveau livre, Bergame, 1747, in-8°. XV. *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4°., et Bergame, 1790, 2

vol. in-4°., avec des corrections et des additions. Ce fut pour cet ouvrage que la ville de Bergame fit frapper une médaille en l'honneur de Serassi, avec cette légende : *Propagatori patriæ laudis.* XVI. *Vita di Jacopo Mazzoni*, Rome, 1790, in-4°., écrite à la demande de Pie VI, auquel elle fut dédiée. XVII. *Elogio del cardinal Furietti*, dans l'article XV du *Giornale di Roma.* XVIII. *Ragionamento sopra la controversia del Tasso e dell' Ariosto.* Parme, Bodoni, 1791, in-fol. Serassi a surveillé les éditions suivantes, qui sont très-recherchées en Italie : 1°. Alamanni, *l'Avarchide*, Bergame, 1761, 2 vol in-12; 2°. Le même, *Girone il Cortese*, ibid., 1757, 2 vol. in-12; 3°. Bembo, *rime*, ibid., 1745, in-8°; 4°. Tasso, *Aminta.* Parme, Bodoni, 1789, in-4°.; 1°. *Poesie di alcuni antichi rimatori Toscani*, Rome, 1774, in-8°. Ces poètes sont : *Guido Cavalcanti, Cino da Pistoja, Pier delle Vigne, Ser Lapo Gianni, Bonagiunta Urbicciani*, et *maestro Rinuccino*; 5°. *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergame, 1760 et 1763, in-8°.; 6°. *Lettere di Annibal Caro, scritte a nome del cardinal Farnese*, Padoue, 1760, 3 vol. in-8°.; 7°. *Carmina quinque illustrium poetarum*, Bergame, 1753, in-8°. Il a enrichi ce Recueil de Notices sur ces auteurs (Bembo, Navagero, Castiglione, Casa et Politien); d'un Essai sur le caractère de leurs poésies, de cinq Églogues de l'Amalteo, et de quelques nouvelles Pièces de Sadolet, de Marc-Antoine Flaminio et de Lampridius. Parmi ses ouvrages inédits, on cite : 1°. *Trattato sopra le Vestali*; 2°. *Vita del cardinal Guglielmo Longo*; 3°. *Discorso sopra i baccanali degli antichi*; 4°. *Il Canzoniero* et l'*Epistolario*; 5°. *Raccolta degli epitaffi de' letterati sepolti in Roma*; 6°. *La Gerusalemme liberata, ridotta alla sua vera lezione*; 7°. *Vita di Jacopo Mazzocchi, celebre stampatore dell' accademia Romana, nel secolo XVI*; 8°. *Prose italiane e latine.* Serassi avait rassemblé une collection précieuse des éditions du Tasse et d'un grand nombre de ses autographes : tout cela fut dispersé après sa mort.

A—G—S.

SERBELLONI (Gabriel), né à Milan, l'an 1508, fut un des plus habiles généraux du seizième siècle. Sa famille était originaire de la Bourgogne. Trois frères Serbellon quittèrent la France pendant les troubles du règne de Charles VI, et allèrent s'établir, le premier en Espagne, le second à Naples, et le troisième en Lombardie : c'est de ce dernier que Gabriel descendait. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, et fut prieur de Hongrie. Ce royaume était envahi par Soliman, dont personne ne pouvait arrêter les conquêtes; le sulthan, après avoir pris trente places fortes, échoua, en 1543, devant Strigonie, défendue par Gabriel Serbelloni. Les Othomans furent contraints de lever le siège, après avoir perdu six mille des leurs dans dix assauts. Cette défense héroïque fut due à l'habileté du gouverneur, qui avait fortifié la ville d'après une méthode nouvelle. Son sang-froid et sa résolution relevaient le courage des Hongrois rebutés par des revers consécutifs. Dès ce moment Serbelloni fut mis au rang des meilleurs généraux, et sa réputation s'accrut de jour en jour. Il entra, trois ans après, au service de l'empereur Charles-Quint, qui recherchait avec soin les hommes supé-

. Il commanda, sous le duc
e, dans la guerre de 1546, une
ou qui, formant la tête de la
ne, força le passage de l'Elbe
lu par toute l'armée saxone. Il
mit la rive opposée sous le feu
s terrible. Le lendemain on li-
a bataille qui décida du sort de
fédération. Serbelloni commen-
tion, en se précipitant à la tête
oates, sur la première ligne des
is, qu'il enfonça deux fois : le
Albe suivit ce mouvement avec
mille hommes ; et l'armée en-
étant coupée par le centre, se
a sans direction, et perdit son
ble : la victoire fut des plus
lètes ; on fit une horrible bou-
des Saxons; et l'électeur, ainsi
duc Ernest de Brunswick, son
t, tombèrent au pouvoir de
es-Quint. Serbelloni quitta l'Al-
ne, en 1549, et passa en Italie
secourir le marquis de Ma-
n, son parent, qui faisait la
e aux Siennois, rebelles à la
n de Médicis (*V.* Marignan, II, 134). Les deux généraux
s livrèrent bataille à Julien
zi, commandant les troupes
rme, et le mirent en déroute
5). Marignan, rappelé en Alle-
e par Charles-Quint, dont il
it des lieutenants, laissa à son
t le soin de terminer cette
re. Après un siège mémorable,
elloni se rendit maître de Sienne,
posa des lois à cette république;
ssa, en 1560, au service de Pie
frère du marquis de Marignan,
étant mis à la tête des troupes
les, il enleva Ascoli aux Plai-
ns, et rebâtit Civita-Vecchia.
Turcs tenaient les papes dans un
t perpétuel par leurs descentes
les côtes de l'Italie : souvent ils
saient jusqu'aux portes de Rome.
Serbelloni rassura la capitale du monde chrétien, en mettant la cité Léonine en un si bon état de défense, qu'au besoin elle eût pu servir d'asile au pontife et à toute sa cour. Ses travaux eurent pour but de faire du bourg Saint-Pierre, une forteresse, dans laquelle il renferma le Vatican et le Château Saint-Ange. A la mort de Pie IV (1565), il passa au service d'Espagne. Philippe II, craignant de se voir enlever le royaume de Naples, où le calvinisme faisait de rapides progrès, lui ordonna de s'y rendre, et d'en fortifier toutes les villes qui en seraient susceptibles. Deux ans après, les Brabançons s'étant révoltés, le duc d'Albe, chargé de les soumettre, choisit Serbelloni pour son lieutenant, et lui confia la charge de grand-maître de l'artillerie. Les révoltés étant retirés dans l'intérieur des terres, il devenait très-difficile de parvenir jusqu'à eux avec de la cavalerie et des machines de guerre. Serbelloni organisa une division de pionniers; et se mettant à la tête de cette troupe, il traça, dans toutes les directions, des routes avec une célérité qui pétrifia les Brabançons. Ce fut aussi sous ses ordres que Paccioti, le plus fameux ingénieur de l'époque, exécuta les travaux de la citadelle d'Anvers. L'habileté du grand-maître d'artillerie était si bien reconnue, que Don Juan d'Autriche, chargé de la guerre contre les Turcs, ne voulut pas commencer l'expédition sans l'avoir au nombre de ses généraux. Tout ce que l'Italie et l'Espagne comptaient de plus illustre monta sur la flotte de Don Juan (*V.* Ali pacha; M. A. Colonna, IX, 322; Juan, XXII, 84, et Sélim II). Les deux armées navales se trouvèrent en présence, au commencement d'octobre 1571. La majorité des généraux es-

pagnols et italiens voulait éviter le combat, parce que les forces turques paraissaient être bien supérieures à celles des Chrétiens. Serbelloni seul fut d'un avis contraire, et il appuya son opinion de raisons tellement justes, que don Juan ne balança plus à donner le signal du combat. L'action s'engagea, le 7 octobre. Serbelloni eut une grande part au gain de cette bataille de Lépante, en manœuvrant habilement les galères espagnoles contre le centre d'Ali-Pacha (1). Après ce triomphe, il fut nommé vice-roi de la Sicile. Tunis, que l'Espagne possédait depuis Charles-Quint, étant menacée par toutes les forces othomanes, personne ne fut jugé plus digne de défendre ce poste important que Serbelloni. Il s'y rendit, amenant avec lui quelques officiers, sans avoir obtenu de la cour de Madrid les troupes qu'il demandait. Le jour même de son arrivée à Tunis, il commença à fortifier la place d'après ses nouveaux principes; mais les Turcs ne lui laissèrent pas le temps de terminer les travaux: ils l'attaquèrent avec des forces immenses. Serbelloni les repoussa, et soutint quatorze assauts consécutifs. Réduit à quelques centaines d'hommes, et ayant eu la douleur de voir périr son fils sous ses yeux, il se défendait toujours. Enfin les Turcs enlevèrent la place, dans un assaut général. Serbelloni, criblé de blessures, tombé au pouvoir des vainqueurs, eut du moins la gloire de ne pas avoir capitulé. Il fut conduit à Constantinople (1574). La cour de Madrid, occupée d'intrigues, n'aurait pas songé à briser ses fers sans les vives sollicitations du pape Grégoire Il fut échangé contre trente-si ciers supérieurs turcs, pris à taille de Lépante. En sortant d captivité, il alla visiter sa pat ville de Milan lui témoigna, p fêtes somptueuses, le bonheur ressentait de lui avoir donné l Il fut nommé, peu de jours lieutenant du marquis d'Aïan gouverneur du Milanez; ma peste étant survenue, le m épouvanté abandonna son post belloni resta, et diminua les h de ce fléau en prenant de sag sures. Don Juan, qui professa lui la plus haute estime, le chois second dans la campagne de dre de 1577, en le laissant de diriger les opérations. Ser attaqua les rebelles à Gemblo 28 janvier 1578, les tailla en et en tua six mille. Le magi don Juan, quoique présent à ce taille, en laissa toute la gloir lieutenant, qu'il appelait son et son père. Six mois après Juan et Serbelloni furent atte la-fois d'une maladie dont les tômes étaient les mêmes. Les cins dirent que le prince échap à la mort, mais que le généra comberait. Hippolyte Gennon decin du duc de Parme, émit tout opposé. Il fut en butte a leries de ses collègues; mais l' ment justifia sa prévision. Ser ne succomba point: il entra e valescence le jour même q Juan mourut, à l'âge de trent ans. Affaibli par cette longue die, le général milanais dirige moins les travaux du siége de tricht, et contribua puissam la prise de cette place impo Il monta même à l'escalade, en croit Priorato; ce qui est p

(1) Plus de 400 bâtiments composaient la flotte des Turcs; ils en perdirent 190, pris ou coulés à fond, suivant un historien national, qui évalue la perte en hommes à 57,000, à raison de trois cents hommes par vaisseau. A—T.

habile, comm
l'âge de ce
cette campa
Philippe II 579, l
commander l'armée expédit
destinée à la conquête du Pc ,
lorsque le cardinal Henri aur
de vivre, mais Serbelloni n s
le temps de couronner sa g
carrière par cet exploit. Il x
dans le mois de janvier 15), au
moment où il se préparait à
en Espagne. Gualdo Priorato
rium illustrium; a consacré une e
étendue à Gabriel Serbellon ,
son ouvrage intitulé : *Scelta d'h*
nini illustri d'Italia (1659).

M—z—s.

SERBELLONI (Jean-Baptiste, comte de), feld-maréchal, issu de la même famille que le précédent, entra fort jeune au service sous l'empereur Charles VI, se distingua, dans la guerre de la succession, à l'armée d'Italie, et obtint, en 1745, un régiment de cuirassiers dont il fut propriétaire pendant trente-trois ans. L'armée du prince Lichtenstein ayant livré, le 16 juin 1746, la bataille de Plaisance, dont le succès fut long-temps disputé, Serbelloni contribua beaucoup à la victoire par une charge rapide contre la cavalerie française. Dans la guerre de Sept-Ans, il cueillit de nouveaux lauriers. On l'accusa d'opiniâtreté et de lenteur dans les mouvements à la bataille de Prague; mais à celle de Kolin, le 18 juin 1757, il tomba, avec beaucoup d'impétuosité, sur les flancs de Frédéric II, et reçut une blessure grave. En 1761, ayant été nommé feld-maréchal, il prit le commandement d'un corps de troupes d'Empire sans expérience, et avec lesquelles il lui fallut faire face à un général habile, et sûr de son armée. Serbelloni se tint renfermé dans le camp retranché sur la Mulda, et fit des attaques isolées sur le prince Henri de Prusse; mais ce système n'eut aucun résultat important. Ayant été ensuite appelé au commandement de la Lombardie, Serbelloni termina sa carrière à Milan, le 7 sept. 1778, et fut inhumé dans le château. On trouve une Notice sur ce général, par Rittersberg, dans les *Archives d'histoire*, Vienne, 1804, n°. 109. D—g.

SERENT (Jean-Baptiste-Sébastien de), que la ressemblance des noms a fait confondre avec Seran-de-la-Tour (*V.* Caron, VII, 180, et Seran), est le fondateur de la société littéraire-militaire de Besançon, et à ce titre, ne doit point être oublié dans la biographie universelle. Né, vers 1710, à Vannes, d'une ancienne famille de Bretagne, il embrassa l'état ecclésiastique, et étant entré dans la congrégation de l'Oratoire, professa quelque temps les humanités et la rhétorique. En renonçant à la carrière de l'enseignement, il prit ses degrés en droit civil et canonique, et se fit inscrire sur le tableau des avocats. Ses affaires l'ayant conduit à Besançon, il sollicita son admission à l'académie, fondée récemment dans cette ville par le duc de Tallard, gouverneur de la Franche-Comté. Piqué d'éprouver un refus, il ne borna point sa vengeance à des épigrammes contre les principaux académiciens; il forma le projet d'établir une société rivale de l'académie, qu'elle finirait par éclipser. Il trouva dans les officiers de la garnison, plusieurs jeunes gens disposés à le seconder; et avec l'autorisation du commandant de la province, il parvint, en peu de temps, à réaliser son plan. La nouvelle société tint, à la fin de l'année 1753, sa première

assemblée, dont l'abbé de Serent, nommé président perpétuel, fit l'ouverture par un discours qui n'était qu'une critique amère de l'académie. Ces séances se renouvelèrent tous les mois, et furent suivies avec d'autant plus d'empressement, qu'elles étaient presque toujours égayées par des traits de satire contre les académiciens. Ceux-ci se lassèrent bientôt d'être le but de toutes les plaisanteries, et obtinrent une lettre de cachet qui défendit à la société militaire de tenir des assemblées publiques. L'abbé de Serent partit pour Paris, dans l'intention de faire révoquer cet ordre ; et il profita de son séjour dans la capitale, pour distribuer libéralement des patentes d'associé à tous ceux qui lui en demandèrent. Mais la société qu'il avait créée ne put se soutenir malgré ses efforts ; et l'on ignorerait aujourd'hui complètement son existence, si ses statuts et la liste de ses membres n'avaient été insérés dans le *Supplément à la France littéraire* pour 1757. On y trouve, à la page 299, une liste assez étendue des ouvrages de l'abbé de Serent, dont il paraît qu'aucun n'a été imprimé, puisqu'ils ne figurent dans aucun autre catalogue. Ce sont, pour la plupart, des pamphlets contre l'académie de Besançon, très-injurieux, si l'on peut en juger par leurs titres. On ignore l'époque de la mort de l'abbé de Serent, dont le nom ne se trouve plus dans la *France littéraire* de 1769 (*V.* Hébrail), et qui n'a d'article dans aucun dictionnaire. W—s.

SERENUS SAMMONICUS (Quintus). *Voy.* Samonicus.

SERGARDI (Louis), ou comme il s'appelait lui-même, *Quintus Sectanus*, fut un des meilleurs poètes latins de son temps. Né à Sienne en 1660, il fut élevé sous les yeux de ses parents, qui, vivant dans l'aisance, n'épargnèrent rien pour cultiver ses dispositions. Ses maîtres, choisis parmi les hommes les plus éclairés, n'étaient cependant pas exempts du mauvais goût qui régnait alors dans les écoles. En communiquant à leur élève plus de préjugés que de savoir, ils lui imposèrent la tâche de recommencer son éducation. Envoyé à Rome, pour y apprendre la jurisprudence, il se sentit entraîné vers la poésie, qui devint son occupation favorite. Il fit une lecture assidue des classiques latins, et par une disposition naturelle de son esprit, il s'attacha de préférence aux poètes satiriques, qu'il tâchait d'imiter. Admis à la familiarité du prince Chigi, il le suivit dans sa maison de campagne à la Riccia, où se rassemblait une société nombreuse de seigneurs romains. Sergardi examina de près les manières des grands, et il peignit leurs travers dans une satire qui, pour être la première, n'était pas la moins amère. N'osant pas braver les hommes puissants, il attendit une occasion pour attaquer de moins redoutables adversaires. A son retour à Rome, il fréquenta une réunion de savants qui avait lieu dans le collége de la Propagande, pour conférer sur la théologie, l'Histoire sacrée, et les droits du Saint-Siége. N'étant qu'initié dans les études ecclésiastiques, il s'y livra avec opiniâtreté, pour ne pas se montrer au-dessous de ses confrères. Il voulut être en théologie ce qu'il avait été en littérature, le réformateur des systèmes qu'il trouvait établis ; et se déclara contre les scolastiques et les casuistes, qu'il n'épargna ni dans ses discours, ni dans ses correspondances. Il composa même un ouvrage

De veterum p id; qui
it attiré des p s'il
sé le publier.
res à ces discussions admi-
es talents de Sergardi, qui,
t recherché partout, reçut
ion de se rendre en Toscane,
cuper une place honorable à
du grand-duc. Préférant la
ux honneurs, il aima mieux
ez le cardinal Ottoboni, qu'il
it comme son ami. A la mort
ent XI, il fut chargé de porter
e devant le sacré collége, pour
er, selon l'usage, à l'élection
eau pontife. Le choix tomba
protecteur qui prit le nom
dre VIII, et qui l'employa
elques négociations difficiles.
ar l'ordre de ce pape, qu'il
correspondance avec le P.
xandre, pour l'engager à pur-
histoire ecclésiastique des er-
ui lui avaient mérité les ri-
le la censure. Ce service lui
alu de bonnes récompenses,
ndre VIII ne fût pas mort à
oque. Sergardi en prononça
funèbre; et, privé d'un tel
il se voua à l'étude, ne con-
d'autre ambition que de bril-
ni ses rivaux. Reçu de la so-
Arcadiens, il lui fut impos-
vivre sans querelles, quoi-
eût pas manqué d'admira-
es vers, applaudis par la mul-
trouvèrent un censeur sévère
avina, dont le goût était aussi
que son caractère était intrai-
eurs discussions devinrent si
, qu'un jour ils en vinrent
ins, à la table d'un ami chez
un d'eux s'était exprimé sans
sur le mérite de ses collègues,
sur des matières plus graves.
nier combat, peu digne de
mmes de lettres, fut le signal
d'une guerre de plume, où l'avantage devait rester au plus spirituel. Sergardi, se cachant sous le nom de *Sectanus*, composa une satire dans laquelle il reprochait à un certain *Philodème* d'être le corrupteur de la religion et des mœurs. Ces vers circulèrent rapidement, et ils excitèrent le rire des hommes les plus austères; Gravina riposta par des *versines* et des *iambes*; mais peu exercé à manier le fouet de la satire, il sentit son infériorité; et, par un sentiment d'amour-propre bien calculé, il dissimula l'outrage, et n'y répondit plus que par le mépris. Un autre critique accusa Sergardi de s'être servi de locutions barbares, et d'avoir violé les règles de la syntaxe et de la prosodie. Ces observations, qui n'étaient pas sans fondement, n'affaiblirent pas l'effet des satires; et le triomphe du poète resta complet. Les connaisseurs ne cessèrent pas d'admirer l'art avec lequel il avait su plier la langue latine à peindre des mœurs si peu conformes aux usages des anciens. On douta quelque temps de l'authenticité de ces pièces de vers, et l'on prétendit en ôter l'honneur à Sergardi, qui s'était montré inférieur dans quelques autres ouvrages. En effet, rien n'est à comparer à ses satires originales, où le mérite du style est rehaussé par la finesse des traits et la richesse des images. Mais manque-t-on d'exemples de cette inégalité chez les écrivains les plus recommandables? Fabroni a d'ailleurs éclairci ces doutes par des preuves si positives, qu'il n'est désormais plus permis de les partager. Les satires de Sergardi parurent pour la première fois au nombre de quatorze; elles furent ensuite portées jusqu'à dix-huit. Parmi les quatre dernières, il y en a une sur la mort de Clément XI, qui mériterait d'être

désignée sous un autre titre, puisqu'elle n'offre que l'éloge de ce pontife. Décoré du titre de monseigneur, ce poète fut nommé préfet de la basilique Vaticane, dont il se plut à orner le vestibule. Non content d'avoir élevé la statue équestre de Charlemagne sous les portiques, et pavé de larges dalles la place de Saint-Pierre, il voulut entourer de petites colonnes l'obélisque qui en occupe le centre. Cette innovation ne parut pas heureuse, et elle exposa celui qui l'avait ordonnée à un grand nombre de plaisanteries. Sergardi, qui avait abusé du droit de médire des autres, ne put supporter qu'on tournât contre lui l'arme puissante du ridicule. Dégoûté du séjour de Rome, il alla se réfugier à Spolète, où il mourut de chagrin, le 7 novembre 1726. Ses ouvrages sont : I. *Quinti Sectani satyræ in Philodemum* (Naples, ou Rome), 1694, in-8°. Cette édition, qui est la première des satires de Sergardi, n'en contient que quatorze. En 1696 et 1698, on en vit paraître deux autres, augmentées chacune de deux nouvelles satires. L'édition d'Amsterdam (Rome), 1700, en 2 vol. in-8°., se compose des huit premières, que P. A. Maffei, (*voy.* ce nom, XXVI, 102) sous le nom d'Antonianus, a enrichies de Notes et d'Observations. II. *Satire di Settano tradotte in terza rima*, Zurich (Florence), 1760, in-8°. Cette traduction, donnée par l'auteur lui-même, ne contient que dix-sept satires et un dialogue sous le titre de la *Conversazione delle donne di Roma*. III. *Oratio pro eligendo summo pontifice post obitum Innocentii XI*, Rome, 1689, in-4°. IV. *Orazione recitata in Campidoglio per l'accademia dell' arti liberali*, ibid., 1703, in-4°. V. *Distinta relazione della gran sala della cancelleria apostolica* 1719, in-4°. VI. *Discorso nuovo ornato della Guglia Pietro*, ibid., 1723, in-f° *Relazione della statua equ Carlo Magno, eretta nel Vaticano*, Sienne, 1725, VIII. *Satyræ, argumentis, enarrationibus illustratæ*, 1783, 4 vol. in-8°. Cette édi aux soins du P. Giannelli, e complète des Œuvres de S contient les Satires original sieurs pièces de poésie latine e ne, les différents Discours, u de sa correspondance avec M sur des objets de littérature ligion. Il existe deux autres tions italiennes de ces satire celle que nous avons citée; l'u titulée : *Le satire di Quinto S tradotte da Sesto Settimio tanza di Ottavio Nonio, a Decio Sedicino*, Palerme in-8°. L'auteur de cette mau duction en *terza rima* est lari, auquel on avait att satires latines. La seconde titre de *Sermoni di Q. S* Pise, 1820, 2 vol. in-8°. (p Missirini). On trouvera d'au seignements sur Sergardi, Notice placée en tête de l'éd Lucques, dans Fabroni *Vit rum*, tome x, pag. 68, et *Elogj di uomini illustri*, d tome 1:, pag. 73. A—

SERGEANT (Jean), n row dans le Lincolnshire études à l'université de Ca Thomas Morton, évêque de l l'ayant pris pour son secré chargé de faire des extraits d Pères, il apprit dans ce tra connaître les erreurs des r réformés, et, après avoir em religion catholique, il alla,

clergé régulier, à l'érection du chapitre de saint Paul de Londres. Ses *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance*, 1661, in-12, sont courtes mais excellentes. Il s'y déclare contre le premier serment exigé par la reine Élisabeth, et en faveur du dernier prescrit par Jacques, sauf la clause qui déclare hérétique le pouvoir du pape, de déposer les princes pour cause de religion : c'était aussi l'opinion de Bossuet. Il avait composé, à la prière de lord Pètre, l'histoire de ses controverses, qui n'a vu le jour qu'en 1816, dans le recueil intitulé *Catholicos*. Elle contient des détails curieux et satisfaisans pour sa justification. On l'accuse cependant de s'être trop livré à ses ressentiments dans ses dernières années, et d'avoir avancé des choses répréhensibles, ce qu'on doit attribuer à une maladie de nerfs, qui ne lui laissait pas alors toute la liberté de son esprit. — SERGEANT (Jean), né en 1720, dans le New-Jersey, se livra, dès son enfance, à la prédication de l'Évangile chez les Indiens de Massachusset, et traduisit, dans leur langue, tout le nouveau Testament, et partie de l'Ancien. Il publia : I. *Lettre sur l'éducation des enfants indiens*. II. *Sermon sur le danger des illusions en matière de religion*, 1743, et mourut à Stokbridge, en 1749. T—D.

SERGEL (JEAN-TOBIE), sculpteur, né à Stockholm en 1740, commença sa carrière par être apprenti tailleur de pierre. A l'âge de seize ans, il entra à l'école de sculpture de Larchevêque, artiste français, qui avait été appelé en Suède pour y faire des statues destinées aux places publiques (*Voy.* LARCHEVEQUE, XXIII, 388). Il accompagna son maître en France,

en 1759; et à leur retour, il aida Larchevêque à faire les modèles des statues de Gustave Ier. et Gustave II qui ornent maintenant la capitale de la Suède. Ayant obtenu une pension du roi, il se rendit, en 1767, à Rome, où il séjourna jusqu'en 1778, et où il exécuta plusieurs ouvrages qui établirent sa réputation. De l'Italie, il se rendit à Paris, où son talent était déjà apprécié; il fut reçu membre de l'académie des beaux-arts, après avoir fait, pour sa réception un *Othryade*, soldat grec blessé, charmant morceau de grandeur demi-naturelle, qui fait maintenant partie de la galerie du Luxembourg, où l'on a vu aussi de lui un *Faune couché* fait à Rome. Il visita encore la capitale de l'Angleterre, et rentra enfin dans sa patrie, en 1779, après une absence de douze ans, pendant laquelle il avait pris un rang parmi les premiers sculpteurs de son temps. Il ne tenait qu'à lui de vivre à son aise à Pétersbourg, où il fut appelé, sous des conditions très-avantageuses, par l'impératrice Catherine; mais il aima mieux se contenter de six cents rixdales de pension, et rester dans sa patrie. Il est vrai que les honneurs ne lui manquèrent pas. Peu de temps après son retour, il fut nommé professeur à l'académie des beaux-arts. Plus tard, il fut intendant de la cour; et enfin admis dans l'ordre de la noblesse équestre. Les académies des beaux-arts de Rome, Vienne, Berlin et Copenhague le reçurent dans leur sein. Après la suppression de l'académie de peinture, l'Institut national de France le nomma son correspondant. Dans les premiers ouvrages de Sergel, on avait remarqué un peu de manière; il se corrigea de ce défaut, qui lui venait peut-être de l'imitation d'ouvrages imparfaits, et ne suivit plus [illegible] nature et le beau antique. On r[illegible] qu'il n'ait pu exécuter en marbr[illegible] les ouvrages qu'il avait faits p[illegible] gouvernement suédois : plusie[illegible] sont que moulés en plâtre. On [illegible] re généralement son beau [illegible] d'*Amour et Psyché*; et sa [illegible] cherchant Proserpine; son [illegible] couché, auquel il a su donner [illegible] lange admirable d'ivresse et d[illegible] lupté; son *Diomède tenant le [illegible] ladium*; son groupe de *Vénus [illegible] Mars*; enfin une *Vénus Calli[illegible]* plus grande que nature; ses [illegible] *Anges* de l'autel de Sainte-Cl[illegible] Stockholm. Mais son plus b[illegible] vrage est peut-être un haut-r[illegible] exécuté pour l'église d'Adolph[illegible] deric à Stockholm, et repré[illegible] la résurrection; malheureus[illegible] ce chef-d'œuvre n'est qu'en plât[illegible] statue de Gustave III est en br[illegible] et son tombeau de Descartes en p[illegible] Il a aussi fait les bustes de [illegible] tave Wasa, Gustave-Ado[illegible] Charles-Gustave, Louise Ulri[illegible] Gustave IV Adolphe, enfin cel[illegible] l'épouse de ce roi, ainsi que plu[illegible] portraits en médaillons et en pl[illegible] on cite ceux de Gjœrwell, e[illegible] poètes Bellmœn et Kellgrenn. [illegible] mourut à Stockholm, le 26 f[illegible] 1814. D—

SERGIUS Ier., élu pape, [illegible] décembre 687, après la mo[illegible] Conon, auquel il succéda. ét[illegible] à Palerme, d'un nommé Tibè[illegible] vint à Rome sous le pontificat [illegible] déodat, et entra dans le cler[illegible] cause de son goût pour le cha[illegible] se fit remarquer par des qualité[illegible] essentielles. Le pape Léon II lu[illegible] na le gouvernement de la paroi[illegible] Sainte-Susanne; et depuis lors sa [illegible] tu et sa doctrine lui acquirent u[illegible] putation qui fit jeter les yeux s[illegible]

dans le moment où deux compétiteurs, Théodore et Pascal, se disputaient le saint siége. Leurs factions divisaient le peuple romain. Celle de Théodore s'était emparée de l'intérieur du palais de Latran ; celle de Pascal occupait l'extérieur. L'élection de Sergius ramena la pluralité des opinions à un arrangement. Théodore se soumit ; mais Pascal recourut à la protection de Jean Platys, exarque de Ravenne, auquel il promit cent livres pesant d'or, s'il chassait Sergius pour le mettre à sa place. L'exarque vint à Rome, où il trouva les esprits tellement attachés au parti de Sergius, qu'il n'osa rien entreprendre contre son élection ; mais il exigea les cent livres d'or promises par Pascal ; et à ce prix il confirma la nomination de Sergius. Les persécutions cependant continuèrent contre le pape. Il fut obligé de s'absenter de Rome pendant sept ans, et n'observa pas moins ses devoirs. L'empereur Justinien II, irrité de son opposition aux décisions du concile qu'il avait fait tenir à Constantinople, voulut le traiter avec la dernière rigueur. Ce concile, appelé Quinti-Sexte, *in trullo*, c'est-à-dire sous le dôme du palais impérial, avait pour objet la discipline ecclésiastique et le mariage des clercs. Le pape, se refusant à l'approuver, se vit menacé de la colère de l'empereur, qui envoya contre lui Zacharie, son protospataire, avec ordre de l'enlever. Mais la milice de Ravenne, celle de la Pentapole et de quelques villes romaines, s'opposèrent à cette violence. Zacharie, saisi de frayeur, implora la clémence du pape, se réfugia dans ses appartements, et se cacha sous son lit. Le pontife lui sauva la vie, mais ne put l'empêcher d'être chassé honteusement de Rome. Sergius acheva son pontificat d'une manière plus paisible et plus heureuse. Il ramena à la foi de l'église catholique le patriarche d'Aquilée et ses suffragants, qui s'en étaient éloignés par ignorance ; orna et répara plusieurs églises, fit faire une cassolette d'or avec des colonnes, où l'on brûlait des parfums pendant la messe ; éleva un tombeau à saint Léon dans la basilique de saint Pierre ; ordonna le chant de l'*Agnus Dei* pendant la consécration, institua des processions le jour de l'*Assomption* et de la Présentation, qui était autrefois la fête de Saint-Simon, nommé par les Grecs *Hippapante*, ce qui prouve l'antiquité de ces solennités. Sergius mourut le 8 sept. 701, après treize ans huit mois vingt-quatre jours de pontificat. Il eut pour successeur Jean VI.

D—s.

SERGIUS II, pape, succéda à Grégoire IV, le 27 janvier 844. Romain de naissance, et portant le même nom que son père, il le perdit étant encore enfant, et fut élevé par sa mère, dont il fut privé à l'âge de douze ans. Cependant le pape Léon III, qui connaissait sa noblesse, et qui avait remarqué ses dispositions, prit un soin particulier de son éducation, et le plaça dans l'école du chant et des bonnes lettres. Étienne IV le fit son sous-diacre ; Pascal Ier. l'ordonna prêtre, et Grégoire IV le fit archi-prêtre. A la mort de Grégoire, Sergius fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. Cependant un diacre, nommé Jean, voulut entraver cette élection, et entra, à la tête de quelques mutins, dans le palais de Latran, dont ils enfoncèrent les portes. Ce succès ne fut pas de longue durée. Au bout d'une heure, la noblesse romaine, secondée par la milice de la ville, vint

assiéger l'usurpateur dans son refuge, et ramena Sergius en triomphe sur le trône pontifical. Cependant l'empereur Lothaire trouva mauvais que l'élection du pape eût été faite sans son consentement. Il envoya à Rome Louis, roi d'Italie, son fils, accompagné de Drogon, évêque de Metz et de plusieurs autres prélats, pour empêcher qu'à l'avenir on se dispensât du consentement royal, qui avait été demandé à son père et à son aïeul lors de la nomination des papes précédents. Sergius reçut le jeune roi avec les plus grands honneurs. On envoya au-devant de lui le clergé de Rome et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, pour embellir son cortége. L'armée de Louis était campée aux environs. Les évêques qui accompagnaient le jeune roi examinèrent l'élection de Sergius, et la confirmèrent, après en avoir reconnu la régularité. On demanda au pape que tous les grands de Rome prêtassent serment de fidélité au jeune roi; mais Sergius observa que c'était à l'empereur Lothaire que ce serment devait être prêté; et cela fut exécuté ainsi. Cette grande affaire étant terminée, le pape couronna le jeune Louis, dans l'église de Saint-Pierre; lui fit l'onction de l'huile sainte, lui donna l'épée avec la couronne, et le proclama roi des Lombards. Fleuri observe, à ce sujet, que ce fut une simple cérémonie, puisque Louis était déjà reconnu comme roi, et que le bibliothécaire Anastase lui donne cette qualité avant comme après cet événement. On pourrait ajouter à cela l'exemple de Pepin, qui était en possession de la couronne avant son sacre, et celui de quelques autres monarques dont la puissance souveraine a existé dans toute sa plénitude indépendamment de la consécration religieuse. A ces témoignages veillance, Sergius ajouta de de vicaire apostolique pour l Elles lui en conféraient le au-delà des Alpes, avec l' suprême sur les métropolitai droit d'assembler même un dont toutefois on pourrait ap pape. L'histoire ne dit rien des actions de Sergius II, q rut, le 27 janvier 847, apı ans et un jour de pontificat. pour successeur Léon IV.

SERGIUS III, reconnu 9 juin 905, avait été élu après de Théodore, en 898, mais dait effectivement à Christop quelques historiens regardent légitime. Il est certain du moi 898, le parti de Jean IX ay valu, Sergius s'enfuit en Tosc il passa près de sept années, occuper le Saint Siége success par Jean IX, Benoît IV, et Christophe. Les dissension au sujet de la condamnation mose (*V.* Etienne VI), oc naient tous ces troubles, i damment des menées de Thc femme intrigante et déba ainsi que de ses deux filles Tl et Marosie, dont le pouvo absolu dans Rome. Luitpranc Sergius III, qui avait un co criminel avec Marosie, en eu qui fut pape lui-même par (*V.* Jean XI.) Fleury dit q le premier pape dont la mém chargée d'un tel reproche. C riode de la papauté est une honteuses que l'histoire puiss cer. Sergius III, dont le pè pelait Benoît, était Romain sance. « C'était, dit Baroı » plus méchant de tous les h » et livré à toutes sortes de Ce fut à Sergius III que l'e

Léon s'adressa pour faire approuver les quatrièmes noces, défendues par les lois de l'Orient. Sergius ne manqua point de donner cette preuve de complaisance à l'empereur. Au surplus, Sergius, regardant comme usurpateurs les papes qui l'avaient précédé depuis sa première nomination, s'appliqua à faire condamner de nouveau la mémoire de Formose, et à faire approuver la procédure faite par Étienne VI, dont le corps fut déterré par son ordre. On n'a plus aucun détail sur ce pape, qui mourut, on ne sait de quelle manière, ni précisément à quelle époque. Lenglet-Dufresnoy la fixe au 6 décembre 912, et le P. Pagi en août 911. Il eut pour successeur Anastase III.

D—s.

SERGIUS IV, élu pape, le 18 juillet 1009, pour succéder à Jean XVIII, se nommait *Bouche de Porc*, était né à Rome, et fut le premier Romain, suivant la remarque de Fleury, qui changea son nom en parvenant au Saint-Siége. Il était évêque d'Albano depuis cinq ans. Platine fait un grand éloge de ses vertus. Mais son pontificat, qui ne dura que deux ans et neuf mois, ne fut signalé par aucune action d'éclat. Il mourut le 13 juillet 1012, et eut pour successeur Benoît VIII. D-s.

SÉRIEYS (Antoine), né en 1755, à Pont de Cyran dans le Rouergue (département de l'Aveyron), était destiné au barreau par sa famille; mais il avait d'autres goûts. Arrivé à Paris, en 1779, il fut placé chez un procureur par Marmontel. L'année suivante, d'Alembert lui procura l'emploi de professeur de mathématiques dans une pension à Passy. Il fit ensuite un voyage en Italie; et de retour à Paris, y forma un établissement d'instruction qui ne réussit pas. Bailly, devenu maire, le plaça dans les dépôts littéraires où se transportaient les livres et manuscrits provenant des maisons monastiques, et plus tard, des confiscations. En 1794, Sérieys était le chef d'un de ces dépôts. Il fut nommé bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale à l'institut des Boursiers, devenu depuis le Prytanée français. Il ne put garder cette place à cause de son peu de conduite, et continua cependant d'être employé dans l'instruction publique. En 1804, il était censeur des études et professeur d'histoire à Douai; il fut envoyé, en 1805, comme censeur des études, à Cahors. Privé de cet emploi, il vint à Paris, et chercha dans sa plume des moyens d'existence. Il ne manquait ni d'esprit, ni de connaissances; mais il a fait preuve de fécondité et non de talent : il écrivait avec une très-grande rapidité; et quelque grand que soit le nombre de ses productions, tout ce qu'il a écrit ou transcrit n'a pas été imprimé. Il eut bientôt perdu son crédit auprès des libraires. Alors il fabriqua quelques ouvrages et les donna sous les noms de personnages célèbres (*Voy.* Bassompierre, III, 508; et Caylus, VII, 472). Il avait trouvé, dans les dépôts confiés à sa garde, et publié quelques manuscrits d'auteurs connus (*Voy.* Barthélemy, III, 445; Brosses, dont il a publié les *Lettres*, en 3 volumes; et Paclaudi, XXXII, 337). Il crut bien faire en imprimant sous son nom un ouvrage de Raynal (*Voy.* Raynal, XXXVII, 182). Sa réputation n'y gagna rien. Il ne tira pas plus de profit de quelques écrits de circonstances. L'abbé Sicard à qui, sans doute, il avait rendu quelques services, ne pouvant pas toujours l'obliger de sa bourse, lui

permettait de disposer de son nom ; c'est ainsi que sur le titre de plusieurs des dernières productions anonymes de Sérieys, on lit ces mots *revu* ou *publié par l'abbé Sicard*. Ce n'était plus de la part de ce dernier, de la complaisance ; c'était réellement une sorte de connivence. En 1814, Sérieys habitait Monsouris, hameau aux portes de Paris. Il est mort à Paris, le 7 août 1819. J'ai donné la liste de ses écrits dans la *Bibliographie de la France*, année 1825; il suffira d'en citer une partie : I. *L'Amour et Psyché*, poème en six chants, 1789, in-12; 1803, in-12; 1804, in-12. II. *Éloge historique de L. François de Paule Lefèvre d'Ormesson de Noiseau, par l'abbé Gaubert*, 1789, in-8°. Sérieys avait vendu cet opuscule quarante-huit francs à l'abbé Gaubert qui, au rapport de Sérieys, se faisait un revenu de dix à douze mille francs, en envoyant à de grands personnages des ouvrages qu'il donnait pour siens. Le prince Henri de Prusse remboursa à Gaubert ce que celui-ci avait donné à l'auteur. L'impératrice de Russie fit passer trois cents roubles à l'abbé. IV. Les *Révolutions de France, ou la Liberté, poème national*, 1790, in-8°. V. Les *Décades républicaines ou histoire de la république Française*, 1795, 4 vol. in-12, ou 7 vol. in-18. VI. *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8°. VII. *Anecdotes inédites de la fin du dix-huitième siècle*, 1801, in-8°. ; reproduit, sans avoir été réimprimé, sous ce titre : *La fin du dix-huitième siècle*, 1805, in-8°. VIII. La *Mort de Robespierre, tragédie en trois actes*, 1801, in-8°., reproduite en 1802, in-8°. C'est dans les notes à la suite de cette pièce, que la *Relation de l'abbé Sicard s journées de septembre* 1792 avait déjà été publiée en 179[illegible] les *Annales catholiques*, I 72 et 283; et c'est le seul ceau qui donne du prix au v[illegible] IX. *Tablettes chronologiqu l'histoire ancienne et mod* 1803, un vol. in-12; secon[illegible] tion, 1804, 2 vol. in-12; tro[illegible] édition, 1806, in-12; quatriè[illegible] tion, 1812, in-12. On pul même temps un Supplément l'édition de 1806; cinquième [illegible] 1817, in-12. X. *Éléments d toire des Gaules*, 1805, [illegible] XI. *Epitome de l'histoire de ce*, 1804, in-12. XII. *Dictio généalogique, historique et c de l'Écriture sainte, où son tées plusieurs fausses assert Voltaire et autres philosoph l'abbé ***, revu, corrigé e par M. l'abbé Sicard*, 1804 Dans sa dédicace à Portalis, dit que l'auteur est mort aux p jours de septembre 1792; l'auteur eût été un abbé n septembre 1792, son nom au pour l'ouvrage un titre de mandation qui n'était pas à gner. XIII. *Epitome de l' des papes*, 1805, in-12. XI ments de l'histoire de Po 1805, un vol. in-12. Série avait publié cet ouvrage s nom, m'a avoué qu'il était nal (*V.* ce nom, XXXVII Ce n'est qu'un amas confus ments défigurés, « et un tiss » vues grossières,... c'est un » inutile et dangereux, un f » man. » Tel est le jugement ce volume, par M. J. J. C. de alors second secrétaire de la portugaise à Paris, qui a d

mion dans trois articles im-
; au tome XXXXV de la *Revue*
Décade philosophique), etc.
Bibliothèque académique, ou
fait par une Société de gens
res, de différents Mémoires
adémies françaises et étran-
1810-1811, 12 vol. in-8°.
Quelques écrits en l'honneur
onaparte. XVI. *Épitome de*
ire moderne, 1812, in-12.
Epitome de l'Histoire an-
, 1813, in-12. On trouve à la
me Traduction de l'*Épitome*
Histoire romaine de Sextus
: c'est la seule qui existe. XVIII.
ana ou Recueil d'Anecdotes,
nant M. Delille, de ses bons
etc., 1813, in-18. XIX. *Épi-*
es anecdotiques inédites, etc.,
Ermite de la Chaussée du
, 1810, in-12; reproduit sans
té réimprimé sous le titre de:
te de la Chaussée du Maine,
e édition, 1819, in-12. Les
nmes ne sont guère piquantes,
rose qui les accompagne, en
de notes, l'est encore moins.
a Lanterne magique de l'île
, 1814, in-8°., Opuscule ano-
XXI. *Premier Bulletin de*
'Elbe, contenant des nou-
de Napoléon Buonaparte,
814. Opuscule anonyme sans
el. XXII. *Selectæ nostrates*
oresque e scriptoribus tam
tam latinis historiæ, 1814,
centon. XXIII. *Dictionnaire*
intelligence des auteurs classi-
rec. et latins, tant sacrés que
es, tome XXXVII et dernier,
in 8°.; extrait des manuscrits
Sabbathier, qui avait publié
premiers (*V.* SABBATHIER,
. 430). Le dernier mot du
. vol. était le mot *Rutules*,
. Sabbathier avait peut-être
été diffus; mais c'était trop peu d'un volume pour les lettres S. T. et suivantes. XXIV. *Selecta è recentioribus poetis carmina*, 1815, in-18. On trouve dans ce volume une Traduction en vers latins de la pièce de Fontanes intitulée : *le Jour des Morts* (*V.* FONTANES au Supplément). XXV. *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8°. XXVI. *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12. XXVII. *Carnot, sa Vie politique et privée*, 1816, in-12. XXVIII. *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18. XXIX. *Histoire de Marie Charlotte Louise, reine des Deux-Siciles*, 1816, in-8°. XXX. *Nouvelle Histoire de Henri IV, traduite pour la première fois du latin de Raoul Boutrays*, 1816, in-12 (*V.* BOUTHRAYS, V, 407). On trouve à la suite un extrait de la Traduction des Commentaires de César, faite par Henri IV à l'âge de onze ans. XXXI. *Le Règne de Louis XVIII*, 1816, in-8°. XXXII. *Vie de Madame la Dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12. Le volume est aussi décoré du nom de Sicard : Sérieys a pris des pages entières dans *Le Dauphin, père de Louis XVI*, par M. Durozoir, qu'il ne cite pas. XXXIII. *Laharpe peint par lui-même*, 1817, in-18. XXXIV. *Lettres inédites de Madame la marquise du Châtelet*, 1819, in-8°. M. Eckard fut avec Sérieys, éditeur de ce volume, qui ne contient que trente-huit lettres de l'amie de Voltaire. Des morceaux de Voltaire donnés comme inédits, étaient déjà connus et imprimés. XXXV. *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, Dentu, 1818, 2 vol. in-8°. Il parut en même temps

deux éditions de cette correspondance jusqu'alors inédite, l'une sur les autographes mêmes; l'autre, et c'est celle de Sérieys, sur des copies seulement. L'autre éditeur crut devoir faire quelques suppressions à ces lettres : Sérieys ne retrancha pas ces morceaux ; mais il a défiguré plusieurs noms, et fabriqué plusieurs lettres. XXXVI. *Lettre de l'éditeur de la Correspondance complète de l'abbé Galiani, à l'éditeur de cette Correspondance incomplète*, 1818, in-8°. Sérieys y fait l'apologie de son travail. XXXVII. *Sermons inédits du P. Bourdaloue, imprimés sur un manuscrit authentique, publiés par feu l'abbé Sicard*, 1823, in-8°. M. Barbier, dans la seconde édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* (n°. 17029), nous apprend que le véritable auteur de ces *Sermons* est Sérieys. M. Barbier donne au volume la date de 1810. Dès cette époque, en effet, le volume était imprimé, et l'on n'attendait plus pour le mettre en vente que la notice sur Bourdaloue que devait donner l'abbé Sicard. Cette notice n'était pas encore prête en mars 1812. On imprimait alors le tome v^e^. de la *Biographie universelle*, qui contient l'article *Bourdaloue*, et l'on y mentionna les *Sermons inédits*, qui, suivant les probabilités, devaient paraître avant la IIIe. livraison de la *Biographie*. L'indication prématurée s'est trouvée doublement fautive : 1°. parce qu'on donnait au volume des *Sermons inédits* la date de 1812, qu'on croyait qu'il porterait; 2°. parce qu'on ne signalait pas ces sermons comme apocryphes. La notice que devait fournir Sicard n'a point été donnée ; et le volume des *Sermons inédits* n'a été réellement publié qu'en 1823 : mais M. Barbier citant ce volume avec la date de 1810, il faut qu'il en existe des exemplaires sous ce millésime. Ces exemplaires, toutefois, ne peuvent être qu'en petit nombre. Sérieys avait projeté, en 1810, un *Dictionnaire historique*. Ses matériaux, acquis pour la *Biographie universelle*, n'ont été d'aucun usage si l'on excepte quelques Traductions de J.-Bernard de Rossi. Sérieys a dû laisser des manuscrits; il en existe probablement dans les mains de quelques libraires qui ne sont pas tentés d'en faire usage. J'en ai vu un intitulé : *Histoire des treize dernières années de la vie de J.-J. Rousseau*, ou *Supplément à la quatrième partie de ses Confessions, d'après ses écrits, des Mémoires authentiques du temps, et les récits de trois vieillards encore existants, dont l'un, M. Venant, logea Rousseau pendant les huit dernières années de ce philosophe, et fut intimement lié avec lui ; ouvrage destiné à être ajouté à toutes les éditions anciennes et actuelles des Œuvres de J.-J., par un membre de l'académie française*. C'est un petit v.in-4°. de 337 pag. A. B—T.

SERIMAN (Zacharie Seriman, ou), né en 1708, à Venise, de parents arméniens, est l'auteur du meilleur, et peut-être du seul roman philosophique que possèdent les Italiens, chez lesquels le nom de cet écrivain est presque inconnu. On sait très-peu de chose de sa personne. Quant à son ouvrage, ceux qui ignorent la langue dans laquelle il est écrit, peuvent s'en faire une idée d'après le *Voyage de Gulliver*. C'est à-peu-près à la manière dont Swift a décrit les mœurs de Lilliput, que Seriman raconte ce qu'un voyageur a observé de plus remarquable

ys peuplé de singes et de
es. Il n'a pas mis de pré-
son style ; mais son iro-
si fine que ses allusions
ites. Après avoir attaqué
de la société, il tourne
les savants ; et, dans une
-spirituelle sur la méde-
ofesse la maxime hardie
lades doivent s'abandon-
nature plutôt qu'à leur
n ne dit pas précisément
l mourut ; mais on sait
lans la misère à Venise, le
34. Ses ouvrages sont : I.
Enrico Wanton ai regni
nmie e de' Cinocefali,
enise), 1764, 4 vol. in-
I. *Almanacchi ad uso de'*
Venise, 1767 et 1783.
della repubblica di Ve-
id. du franç., de Laugier,
67-69, 12 vol. in-8°. IV.
le medicine, ibid., in-8°.
o d'Aristippo, petit poème
nes, ibid. Voyez *Galleria*
rati ed artisti illustri
ncie veneziane nel secolo
enise, 1824, 2 vol. in-8°.,
portraits. A—G—S.

Nicolas, comte de), hé-
ois, commandait, en 1554,
asse-Hongrie, au nom de
r Ferdinand d'Autriche. Il
e siége de Sigeth à Ali-
i attaquait cette place im-
vec cent mille hommes. Il
mit en déroute les Otho-
plusieurs rencontres. Dans
s actions qui lui acquirent
nde réputation, il eut un
sous lui, et pendant qu'il
ait un autre, une balle tra-
vêtements sans le toucher,
la fortune l'eût réservé
fin plus glorieuse encore.
ce fut lui qui, par la vigueur de ses conseils, détermina l'empereur Maximilien, devenu roi de Hongrie, à rompre la paix conclue en 1555, entre Ferdinand Ier. et Soliman ; et ce fut encore lui que le sulthan trouva enfermé dans Sigeth, lorsqu'il vint y mettre le siége dans son invasion de 1566. Le comte s'était chargé de défendre cette place, parce que c'était la seule qui pût arrêter l'armée othomane, et donner le temps à Maximilien de réunir des forces suffisantes pour résister. Il fit jurer à tous ses soldats de combattre jusqu'à la mort, et ordonna qu'on élevât une potence au milieu de la ville, pour annoncer le sort réservé à quiconque reculerait ou parlerait de se rendre. Après avoir défendu le terrain pied à pied contre tous les efforts de l'armée othomane, après avoir vu incendier, l'une après l'autre, la nouvelle et la vieille ville, le comte de Serin se retira dans le château de Sigeth avec six cents hommes. Ce fut alors que le sulthan lui fit offrir la principauté de Croatie s'il voulait capituler. Le billet était attaché à une flèche, et lui fut apporté par un de ses soldats qui le ramassa. « Je n'avais plus de » papier pour bourrer mon mous- » queton, dit le comte ; ce chiffon » arrive à propos. » Réduit à la dernière extrémité, forcé d'abandonner le château par l'incendie d'un magasin, Serin prit ses plus riches vêtements, fit renouveler à ses soldats le serment de mourir plutôt que de se rendre, et ouvrit lui-même les portes du fort. Il se précipita, à la tête de ses braves Hongrois, au milieu des Janissaires, où presque tous trouvèrent la mort qu'ils cherchaient. Lui-même, atteint d'un coup de mousquet dans le côté, continuait de combattre et d'encourager les siens, lorsqu'une bles-

sure à la jambe le fit tomber. Il se défendait encore à genoux, mais une balle le frappa dans l'œil droit, et le renversa mort. Ainsi périt, en 1566, l'illustre comte de Serin. Ce fut ce sang généreux qu'on vit couler sur l'échafaud, sous Léopold Ier., parce que le petit-fils de ce héros osa combattre pour sa liberté religieuse et ses priviléges légitimes en 1671 (*V.* Nadasti). S—y.

SERIONNE (Jacques Accarias de), né à Châtillon, diocèse de Die, en 1709, fit ses études avec distinction au collége de cette dernière ville, fut avocat au grand conseil et secrétaire du roi du grand collége. Il avait encore ce titre en 1792, époque où il mourut à Vienne en Autriche. Voici la liste de ses écrits, la plupart anonymes. I. *L'Etna de P. Cornelius Severus, et les Sentences de Publius Syrus, traduits en français avec des Remarques*, etc., Paris, 1736, in-12. Ces deux auteurs n'avaient pas encore été traduits en français : le volume est orné d'un plan de l'Etna, et d'une carte de la Sicile, dressée par le P. Placide, augustin déchaussé. Dans ses *Observations sur les Sentences de P. Syrus*, Serionne remarque que La Bruyère a répandu dans ses *Caractères* presque toutes les Sentences du poète latin, qu'il en a traduit quelques-unes, et qu'il a donné aux autres un tour nouveau, un peu plus d'étendue, et les a présentées sous plusieurs faces différentes. Serionne en cite quelques exemples, et prend occasion pour rapporter plusieurs morceaux imités des anciens par Racine, Mascaron et Fléchier, que toutefois il ne regarde pas comme plagiaires. II. *Mémoire concernant l'exécution du concordat germanique*, 1747, in-4°. III. *Le commerce de la Hollande*, 1765, 3 vo 12. IV. *Les intérêts des Natio l'Europe développés relative au commerce*, 1766, 2 vol. in 1767, 4 vol. in-12. L'auteur sente cet ouvrage comme le fr plusieurs années de pratique, de ges et d'observations. V. *La ric de l'Angleterre*, Vienne, 1 in-4°. VI. *La liberté de pens d'écrire*, Vienne, 1775, 2 in-8°. Accarias y est opposé aux modernes, qu'il combat le mieux peut. VII. *L'ordre moral* ou *l loppement des principales lois nature*, 1780, in-8°. VIII. *tion politique actuelle de l'Eu considérée relativement à l' moral, pour servir de supplé à l'ordre moral*, 1781, in-8°. *Vie de Laurent de Médicis, Magnifique*, traduite du lati Fabroni, Berlin, 1791, in Je cite cette Traduction d'apr *France littéraire* de M. Ersch 269. X. *Du commerce des Pe neutres en temps de guerre, tr de l'italien de Lampredi*, la H 1793, in-8°. (*V.* Catalogue de Bavière, n°. 3077). A. B—

SERIPANDO (Jérome), c nal, né en 1493, à Troja, da royaume de Naples, reçut en sant le nom de *Trojano*, qu'il gea en prenant l'habit chez le gustins. Il était destiné à parcou carrière du barreau, pour la il avait acquis les connaissance cessaires. Privé de ses parent suivit sa vocation, qui l'appelai vie monastique. Les supérieurs d couvent l'employèrent jeune re dans les écoles privées, où le précepteur de ses collègues voyé à Bologne, il y occupa chaire de théologie ; et après passé par les différentes charg

a 1539, général de l'ordre, rerna pendant douze ans. pour le siége épiscopal il préféra la retraite aux , et alla s'enfermer dans un ent sur le mont Pausilippe, vra tout entier à la vie con- e et à la révision de ses ou- ses compatriotes vinrent le dans cet asile, le priant r une mission auprès de Quint. N'osant pas tromper nce qui lui était témoignée, il a route pour rejoindre l'em- Belgrade. Accueilli favora- par ce monarque, il en ob- qu'il était chargé de de- , et en prenant congé de lui, la nomination d'archévêque ne. De retour en Italie, il session de son diocèse, où il a un synode pour proposer rmes utiles à la religion et urs. Son zèle fut récompensé ape, qui, en 1561, le décora eau, et l'envoya en qualité au concile de Trente. Avant r, Seripando fit usage de lit pour déterminer Pie IV une imprimerie, afin d'at- Rome le célèbre Paul Ma- t en passant par Bologne, il la réconciliation de Sigo- Robortello, dont les longues étaient un sujet de scandale s gens de lettres. Arrivé à il prit part à la rédaction de s décrets, et se fit remarquer éloquence et son érudition. linal Pallavicini, juge non , s'est plu à lui rendre cette lans son histoire de ce fameux Tandis que Seripando con- avec éclat la négociation dont chargé, il fut atteint d'une aladie, et mourut le 17 mars Ses funérailles, célébrées à Trente, avec une pompe extraordinaire, furent accompagnées d'une oraison funèbre par le P. Marchesini, insérée par Ossinger, dans la *Bibliotheca Augustiniana*. Le cardinal Seripando jouit pendant sa vie d'une grande réputation. En lui accordant des connaissances étendues en théologie, ce qui était un mérite assez commun dans son siècle, on peut lui refuser le talent d'orateur. Rien n'est moins éloquent que ses sermons, et surtout son éloge de Charles-Quint, dans lequel il était si facile de s'élever avec son sujet. Ses écrits sont : I. *Novæ constitutiones ordinis*, etc. Venise, 1549, in-fol. II. *Oratio in funere Caroli V imperatoris*, Naples, 1559, in-4°. III. *Prediche sopra il simbolo degli apostoli, dichiarato co' simboli del concilio Niceno e di S. Atanasio*, Venise, 1567, in-4°, et avec des additions, Rome, 1586, in-8°. Ces sermons, prononcés dans la cathédrale de Salerne, furent publiés par un neveu de l'auteur. IV. *Commentarius in Epistolam divi Pauli ad Galatas*, Venise, 1569, in-8°.; et Anvers, Plantin, 1587, in-8°. V. *Commentaria in divi Pauli Epistolas ad Romanos et ad Galatas*, Naples, 1601, in-4°. On y a joint la vie de l'auteur par le P. Milensi. VI. *De arte orandi seu expositio symboli apostolorum*. Louvain, 1681, in-12 Plusieurs lettres de ce prélat font partie d'un recueil publié par Lagomarsini, à Rome, sous le titre de *Pogiani epist. et orat.*, 4 volumes in-4°. 1762. La bibliothèque royale de Naples, qui a hérité de celle de *S. Giovanni a Carbonara*, à laquelle Seripando avait légué ses manuscrits, possède plusieurs de ses traités de théologie inédits. On trouve d'autres renseignements dans Tafuri : *Storia degli scrittori Napo-*

letani, tom. III, part. 2, pag. 193, et dans l'ouvrage d'Ossinger, cité plus haut. A—G—S.

SERLIO (SÉBASTIEN), architecte, né à Bologne, en 1475, d'un père qui exerçait le métier de décorateur, annonça de bonne heure son penchant pour les arts, et, sans avoir d'autres maîtres que son génie, étudia les principes de la perspective et de l'architecture. Les écrits de Vitruve lui expliquèrent plus tard ce qu'il n'avait pu deviner ; et l'examen des monuments compléta son instruction. La ville de Bologne, agitée par les factions des Bentivogli, n'offrait alors aucune espèce de ressource aux artistes, qu'une noble protection attirait dans le reste de l'Italie, où les Médicis, les papes, la république de Venise, les ducs de Mantoue, de Ferrare et d'Urbin faisaient élever de vastes et splendides édifices. N'espérant pas trouver de l'emploi dans sa patrie, Serlio se mit à parcourir les autres villes, en commençant par Pesaro, où il s'arrêta quelque temps. Il fit un plus long séjour dans les états Vénitiens, observant partout ce qui lui semblait le plus remarquable sous le rapport de l'utilité et de la magnificence. Il mesura l'amphithéâtre et les ponts de Vérone, bâtit une salle de spectacle à Vicence, et fournit les dessins pour achever, à Venise, l'église de Saint-François *delle Vigne*, dont la construction avait été interrompue par les disputes des architectes. Ce fut dans cette dernière ville qu'il connut Sansovino, Sanmicheli et Abondi, qu'il ne cesse de louer dans ses ouvrages. Honoré de la protection du doge André Gritti et de celle de plusieurs nobles Vénitiens, il n'aurait pas manqué d'occasions de défier ses rivaux, si le desir de s'instruire ne l'eût emporté sur l'ambition de briller. Il alla en Dalmatie, où il fut le premier à reconnaître les antiquités de Pola, dont il a donné les dessins dans le troisième livre de son *architecture*. Il repassa la mer pour examiner les monuments d'Ancone, de Spolète et des autres villes de la Marche et de l'Ombrie. Arrivé à Rome, sous le pontificat de Paul III, il se lia avec Baltasar Peruzzi, l'un des plus savants architectes de l'Italie, et profita de ses entretiens pour parvenir à mieux comprendre le texte de Vitruve, sur lequel Peruzzi avait beaucoup médité. La mort de cet artiste, arrivée en 1536, priva Serlio d'un grand secours, et l'exposa à l'imputation d'avoir profité de ses longs travaux. Il ne s'abaissa pas à répondre à ses détracteurs, et continua de visiter les ruines de Rome, dont il prit les dessins et fixa les dimensions. On pourrait difficilement se faire une idée du grand nombre de matériaux rassemblés par Serlio dans ses voyages, qui se prolongèrent du fond de l'Adriatique jusqu'au détroit de Messine. Ses recherches le mirent en état de rédiger un ouvrage classique, dont il publia des parties détachées. La première fut celle des cinq ordres d'architecture ; et ce livre, qui est à lui seul un traité complet, fut si bien accueilli par le public, qu'il fallut en donner jusqu'à quatre éditions. François Ier., auquel l'évêque de Rodez en avait transmis un exemplaire, de la part de Serlio, lui en témoigna sa satisfaction ; et, plus généreux que le duc de Ferrare, à qui l'ouvrage était dédié, il envoya une somme de trois cents écus d'or à l'auteur. Plein de reconnaissance, celui-ci mit au jour, peu après, sous les auspices de son auguste protecteur, un nouveau livre contenant la descrip-

[illegible] romains, [illegible] de [illegible] retracer [illegible] midi de la [illegible], si le [illegible] permettait de s'y transporter. [illegible] Ier. répondit à ce vœu, en [illegible] à se rendre auprès de sa [illegible], et en le nommant archi- Fontainebleau et surintendant [illegible] de la couronne. Serlio pas de cette faveur; et lors- proposa d'embellir la cour [illegible], il eut la générosité de [illegible] les projets de Pierre Lescot [illegible]. Au milieu de ces occupa- ne cessa jamais de travailler à [illegible], dont il avait annoncé la [illegible] aux deux livres publiés à Venise, jouta deux autres imprimés à accompagnés d'une traduction [illegible] de Martin, secrétaire du car- [illegible] Lenoncourt. Ces derniers, qui [illegible] sur les éléments de la géomé- de la perspective, furent suivis [illegible] inquième partie, relative aux [illegible] formes des temples; et il [illegible] plus que deux livres à pa- lorsque la mort de François Ier. [illegible] guerres civiles qui éclatèrent en [illegible] ne permirent plus à Serlio de [illegible] continuer. Retiré à Lyon, et tombé [illegible] la plus grande détresse, il [illegible] ses manuscrits à un certain [illegible], de Mantoue, qui les fit [illegible] graver à Francfort, après la [illegible] de l'auteur. Le produit de cette [illegible] lui servit à payer les frais d'un [illegible] publié à Lyon, et à rega- Fontainebleau, où, accablé par [illegible] chagrins et les années, il mourut, [illegible]. Dans presque tous les bâ- [illegible] de Serlio, on remarque des [illegible] défections de détail, qui nuisent [illegible] beauté de l'ensemble. Il était [illegible] versé dans la théorie que dans la [illegible] pratique; et ce qu'il mettait de sévé- [illegible] dans ses préceptes dégénérait en [illegible] faiblesse dans ses dessins, qui ne présentaient pas assez de noblesse et d'élégance. Ses écrits sont: I. *Regole generali di architettura sopra le cinque maniere degli edificj*, etc., Venise, 1537, in-fol., avec des fig. en bois; réimprimé en 1539, 1540 et 1544. La première édition est rare et peu connue. Ce livre formé la quatrième partie de son Cours d'architecture, traduit en français par Van-Aelst, Anvers, 1545, in-fol. II. *Il terzo libro, nel quale si figurano e descrivono le antichità di Roma*, etc., ibid., 1540, 1551, 1562, in-fol., fig. en bois. Ce livre et le quatrième ont été traduits en espagnol, par Villalpando, Tolède, 1573, in-fol. III. *Il primo et il secondo libro d'architettura*, Paris, 1545, in-fol., avec la traduction française de Martin. Le texte italien fut réimprimé à Venise, 1560, in-fol. IV. *Quinto libro d'architettura, nel quale si tratta di diverse forme de' tempj sacri*, Paris, Vascosan, 1547, in-fol., avec la traduction française, par Martin. Le texte italien fut réimprimé à Venise, 1551 et 1559, in-fol. V. *Estraordinario libro di architettura, nel quale si dimostrano trenta porte di opera rustica mista e venti di opera dilicata*, Lyon, 1551, 1558 et 1560; et Venise, 1557, 1558, 1560, 1567, in-fol. Cette partie n'entre point dans le plan du grand ouvrage de Serlio; ce qui lui a fait donner le titre de Livre extraordinaire. VI. *Opere di architettura libri sei*, Venise, 1566, in-4°. Les figures ont été réduites en un plus petit format; trad. en latin par Straceno, ibid., 1569, in-fol. VII. *Il settimo libro d'architettura, nel quale si tratta di molti accidenti che possono occorrere all' architetto*, Francfort, 1575, in-fol., avec

une traduction latine. VIII. *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618 ou 1619, in-4°., et 1663, in-fol., avec la traduction latine. C'est la première édition complète des OEuvres de Serlio, auxquelles J.-D Scamozzi a joint une Table des matières. *Voyez.*, pour d'autres renseignements, Milizia, *Memorie degli architetti;* Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*, et l'*Elogio di Serlio*, par le marquis Amorini, Bologne, 1823, in-fol., avec le portrait de cet architecte. A—G—S.

SERMENT (Louise-Anastasie), née à Grenoble, en 1642, vint de bonne heure à Paris, où elle vécut dans la société des hommes les plus distingués dans les lettres, entre autres de Corneille et de Quinault, qui lui firent souvent l'honneur de la consulter sur leurs ouvrages. Elle composa beaucoup de poésies latines et françaises, dont Guyonnet de Vertron a inséré la plus grande partie dans sa *Nouvelle Pandore*, 2 vol. in-12, Paris, 1698. Ces poésies, peu remarquables par la verve et la force, le sont beaucoup par le sentiment et la douce philosophie. On peut en juger par la dernière pièce qu'elle ait composée, et qui commence par ces vers :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux;
Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste reveil,
Exposée à sentir les tourments de la vie.

Mlle. Serment était alors en proie aux douleurs d'un cancer dont elle mourut peu de temps après, en 1692. Ses amis l'avaient surnommée la *Philosophe;* et son savoir la fit admettre dans l'académie des *Ricovrati* de Padoue. M.—D j.

SERMET (Antoine-Pascal-Hyacinthe), évêque constitutionnel de la Haute-Garonne, né à Toulouse, le 8 avril 1732, entra dans l'ordre des Carmes déchaussés, où il était connu sous le nom de *Père Hyacinthe*. Il se fit quelque réputation dans la chaire; il prêcha devant le roi, devint provincial de son ordre, et fut admis dans les académies de Toulouse et de Montauban. S'étant signalé par son patriotisme au commencement de la révolution, on l'élut évêque métropolitain de la Haute-Garonne, sur le refus de M. de Brienne qui avait été nommé d'abord. Sermet fut sacré à Paris, le 26 avril 1791. M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, s'éleva contre son élection dans une Lettre pastorale et ordonnance du 20 mai suivant : il défendait à Sermet d'exercer les fonctions épiscopales, et aux fidèles de le reconnaître : il lui adressait des conseils dont Sermet profita peu. Après la terreur, celui-ci reprit ses fonctions comme évêque, adhéra à la deuxième encyclique des constitutionnels, et assista au concile de 1797, dont il fut nommé l'un des vice-présidents. Lors de la persécution du Directoire, après le 18 fructidor, plusieurs administrations voulaient forcer les prêtres à transférer le dimanche au décadi. Les évêques délibérèrent à ce sujet, et donnèrent, le 3 décembre 1797, une décision contraire, en la motivant; elle est signée de onze d'entre eux, dont Sermet est le premier; et se trouve dans les *Annales de la religion*, tome VI, p. 121. On peut voir dans ce même Recueil, tome XII, p. 441, le précis des opérations d'un concile tenu par Sermet à Carcassone, pour la métropole du sud (1). Ce concile, qui commença le 19 octo-

(1) Sermet s'intitulait évêque métropolitain du Sud.

o, dura sep ; il
de sept évê
tres. On y
mais, suivant les *Annales*,
ème ordre y avait eu trop
ce. Sermet assista au concil
, en 1801, et il y prêcha. Il
ou-après sa démission, com-
les évêques de ce parti, obtint
sion, et rentra dans l'obscu-
mourut à Paris, le 24 août
après avoir rétracté son ser-
et condamné hautement la
tion civile du clergé. M. Gré-
t paraître son Oraison funè-
t l'objet principal était d'em-
de croire que l'évêque Sermet
à l'union de l'Église.

P—C—T.

NA (La). *Voy.* Santan-

OUX-D'AGINCOURT
-Baptiste-Louis-George),
et antiquaire, issu d'une fa-
ble et de parents militaires,
Beauvais, le 5 avril 1730.
assa, dans sa jeunesse, la
on des armes, et annonça de
ure des qualités aimables, et
pour les beaux arts qui domi-
e entière. Des devoirs de fa-
firent quitter, jeune encore, le
militaire, malgré l'espoir d'a-
nt que lui promettait la
lance dont Louis XV honorait
e. Attaché quelque temps à la
tie, il profita de la faveur
our se faire nommer fermier
Déjà sa réputation, son heu-
actère, et les grâces de son
avaient fait rechercher dans
les, où les hommes les plus
ables venaient rivaliser de
le connaissances (*V.* Geof-
D'Agincourt y brilla bientôt
mêmes rapports. Les talents
pèrent autour de lui. Vernet,
Fragonard, Boucher, Vanloo, Robert, Vien, Pigalle, Bouchardon, Cochin, Wille, Devence, Lalive, Blondel, d'Azincourt, le comte de Caylus, Saint-Non, Mariette, l'abbé de Tersan, furent à-la-fois ses amis, ses maîtres ou ses disciples. Familiarisé avec diverses sciences, il prit des leçons de Jean-Jacques Rousseau, Buffon, d'Aubenton, Sage, Jussieu. Cependant, tout entier à l'amour des arts, il tournait souvent ses yeux et sa pensée vers leur terre classique. La reconnaissance pour les bienfaits de son roi, et des liaisons de famille et de société le retenaient encore dans sa patrie. La mort de Louis XV rompit le premier lien, et la perte d'un ami acheva de le décider à quitter la France. En 1777, il partit pour l'Angleterre, visita ensuite la Belgique, la Hollande et une partie de l'Allemagne, et revint à Paris préparer son voyage d'Italie, et disposer sa fortune conformément à ses plans. Le 24 octobre de l'année suivante, il s'éloigna de la capitale, qu'il ne devait plus revoir. Après avoir traversé la Savoie et le Piémont, il se rendit à Gènes et à Modène, où il se lia avec l'illustre Tiraboschi. Arrivé à Bologne, il y fit un séjour de quelques mois pour examiner et dessiner les monuments dont cette ville abonde; et ce fut dès ce moment qu'il conçut le vaste plan de l'ouvrage qui devint la principale occupation de sa vie. Dans les contrées du nord qu'il avait parcourues, il avait, par une sorte d'instinct secret et prédominant, porté son attention sur les monuments de l'architecture gothique, si nombreux et si remarquables dans les pays septentrionaux: dans le midi et dans la Lombardie, il avait étudié

les traces de la décadence de l'art des Grecs et des Romains. Des observations réitérées lui faisaient présumer que les arts n'avaient pas été totalement détruits dans les siècles d'ignorance, et qu'on pouvait retrouver leur histoire, leur marche, leurs principes et leurs métamorphoses, au milieu des aberrations où les avaient entraînés les malheurs de l'empire romain, l'invasion des Barbares, la translation du trône impérial à Constantinople, le mélange du goût asiatique, et la fusion des genres apportés au nord par les Goths; au midi, par les Arabes. En un mot, d'Agincourt entreprit de reprendre l'histoire de l'art au moment où Winkelmann l'abandonnait, et d'en retrouver la suite dans les monuments les plus informes des siècles de barbarie, comme dans les productions les moins importantes et les plus fragiles, telles que les miniatures des manuscrits, les coffrets, les tabernacles à volets, les dyptiques, et enfin jusque dans les entrailles de la terre, dans les catacombes, inépuisable sujet de conjectures, de recherches, d'observations. Dès-lors toutes ses pensées, ses courses, ses travaux eurent pour but ce vaste projet, pour l'exécution duquel il lui fallait encore une grande fortune, de longs jours, et enfin des recherches immenses auxquelles son esprit vif et scrutateur était très-propre. Il visita successivement Venise, où commença sa liaison avec Morelli; Florence, Pérouse, Cortone, Sienne; et il arriva, au mois de nov. 1779, à Rome, où son premier asile fut la maison même qu'avait habitée Salvator Rosa, *Via Gregoriana.* Dix-huit mois après, il alla dans le midi de l'Italie, pour examiner les monuments, en fouiller les bibliothèques, et notamment celle Mont Cassin. Cependant ses tra avaient pris un grand développen de retour à Rome, il dirigea le cherches les plus étendues, non lement en Italie, mais dans l'Europe : il entretenait partou dessinateurs pour relever les m ments de tout genre qui pouv éclaircir l'histoire des arts da moyen âge. En 1782, il entr une suite d'observations dan catacombes. Outre celles de S Calixte, de Saint-Saturnin, de cille, de Saint-Laurent, et a déjà connues qu'il visita avec la grande attention, il en fit ouvr ses frais, plusieurs qui restaien mées depuis deux siècles, entr tres celle de Sainte-Agnès, hor murs sur la voie Nomentane. qu'enseveli dans cette dernière des éboulements qui lui barrai retraite, il n'en put sortir que p de ces puits nommés *Foramin* servaient autrefois à introdui peu d'air et de lumière dans ce tes souterrains. Cependant ces assidus, ces études aprofondies sorbaient pas tous les momen d'Agincourt: c'était encore, à F l'homme aimable et brillant q sait le charme et le lien de l haute société. Le cardinal de B et le chevalier d'Azara lui a voué une vive amitié, et fai leurs délices de sa conversation femme célèbre par sa beauté, lents, et ses malheurs, Angelica mann embellissait aussi cett nion, et recevait de d'Aginco preuves de l'intérêt le plus pu plus sincère. Honoré par to hommes distingués qui, des di parties de l'Europe, venaient Rome et l'Italie, il prodigu conseils, ouvrait sa bibliothè

abinet à tous ceux qui voulaient
otiter. C'étaient surtout les jeu-
rtistes de l'école française qui
aient sans cesse en lui un pro-
ur, un guide et un ami. En 1782
élever, à ses frais, dans le
héon, un monument à la gloire
Poussin, avec une inscription
rquable par sa noble simpli-
: *Nic. Poussin*, *Pictori Gal-*
Cependant on attendait avec
tience la publication du grand
age auquel il travaillait depuis
d'années. Louis XVI avait
é y prendre intérêt; et déjà
partie des planches avait été
vée à Paris, où d'Agincourt
ptait bientôt faire commencer
pression. Mais les troubles et les
rdres de la révolution engagè-
des amis prudents à les renvoyer
alie; et bientôt d'Agincourt se
privé, non-seulement de toute
munication avec sa patrie, mais
re des ressources qu'il s'y était
agées; et pendant plusieurs an-
, cet homme si généreux, si ma-
que dans sa bienfaisance comme
ses travaux, fut réduit au
strict nécessaire. Toutefois, au
des orages politiques qui dé-
nt l'Europe entière, d'Agin-
t fut respecté par les divers par-
et tous les chefs, comme tous
ouvernements se firent un devoir
orer sa vieillesse et de protéger
n quillité. Il profita de cette bien-
ce pour reprendre la publi-
de son ouvrage, dont il trai-
ec les libraires Treuttel et
, à des conditions honora-
et qui rendirent quelque aisance
derniers jours. Dufourny, ha-
chitecte, avec lequel il avait
raisons suivies en Italie, se
ait diriger, à Paris, l'im-
et le classement des plan-
ches et du texte. Cependant les guerres du gouvernement impérial ne permirent pas d'accélérer l'émission des livraisons, qui n'ont été complétées qu'en 1823, plus de neuf ans après la mort de l'auteur, et même après celle du premier éditeur. D'Agincourt, affligé de ce retard, et plus qu'octogénaire, se flatta du moins de voir mettre au jour un Recueil moins considérable, et qui lui avait, pour ainsi dire, servi de délassement; c'était la description d'une collection de terres cuites antiques, qu'il avait formée, et qu'il comptait léguer au Vatican. Il en confia la publication à l'auteur de cet article. Sur ces entrefaites, sa santé s'affaiblissait de jour en jour: il avait presque perdu l'usage des yeux; mais l'âge et les infirmités n'ôtaient rien à la vivacité de son esprit, à la chaleur de son ame. Il n'apprit, en 1814, qu'avec beaucoup d'émotion l'événement inespéré qui ramenait sa patrie sous le sceptre des princes dont le souvenir et les bienfaits n'étaient jamais sortis de sa pensée; et les lettres qu'il écrivit à ce sujet, sont pleines des sentiments les plus honorables. Cependant, le 25 août de cette même année, une maladie de vessie, accompagnée d'une fièvre assez forte, vint se joindre à ses autres infirmités. Il reconnut, avec courage et résignation, que sa fin approchait, dicta ses dernières volontés, fit donner à tous ses amis des marques de son souvenir, et ne cessa de montrer cette sensibilité douce et vraie, cette mémoire attachée et constante qui ne se démentirent jamais. Il expira, le 24 septembre; son corps, accompagné par l'ambassadeur de France, par des hommes distingués, et des artistes de toutes les nations, fut déposé dans l'église de Saint Louis des

Français, au pied de l'autel du saint roi. Quelque temps après, un mausolée lui fut élevé dans la même église, par les soins de M. de Pressigny, ambassadeur de France, du chevalier Artaud, secrétaire d'ambassade, de M. Le Thière, directeur de l'académie française des beaux-arts à Rome, et de M. Pâris, architecte, son ami. (*V.* Paris, xxxii, 577) Les ouvrages qu'a laissés d'Agincourt attestent ses vastes connaissances et le zèle dont il était animé pour la gloire et la prospérité des beaux-arts. Au rang des plus importants, comme des plus utiles qui aient été publiés en leur honneur, sera toujours mise l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au cinquième siècle, jusqu'à son renouvellement au quinzième siècle*, 3 vol. in-fol., enrichis de 325 planches, Paris, 1810-1823. Ce Recueil immense est accompagné d'un Abrégé des événements et des règnes qui ont influé sur le sort des monuments dans le Bas-Empire, de trois Dissertations historiques sur l'architecture, la sculpture et la peinture, et sur le sort et la marche de ces arts pendant les mêmes époques, enfin des Notices explicatives des planches. Le texte est nourri de faits importants et d'aperçus remplis d'intérêt. C'est un de ces livres qu'on consultera toujours, et avec lequel on en fera beaucoup d'autres. Sa publication a été dirigée, d'abord par M. Dufourny, membre de l'institut, et après la mort de ce savant, par MM. Émeric David, de l'académie des inscriptions, et Feuillet, bibliothécaire de l'institut; la Notice sur d'Agincourt, est de l'auteur de cet article. C'est également ce dernier qui a publié son dernier ouvrage, intitulé : *Recueil de fragments de sculpture antique en terre* vol. in-4°., orné de planch 1814. On y trouve des d ressants sur l'emploi très-fr les anciens faisaient de la pour la décoration des mai édifices, pour les usages ha la vie, et pour les prati gieuses. Le texte est em quelques habitudes de l'ic lien, que d'Agincourt avait peu à peu aux tournures gue naturelle. On peut fair remarque sur l'Histoire mais en général son style rapide, animé. Le portrai gincourt a été gravé lorsqu que quarante ans, d'après de Cochin. C'est celui qui est tête du *Recueil de frag terre cuite.* D'Agincourt gé qu'il n'en fût tiré d'épre près sa mort. Un médail représente dans ses dernière est placé au premier volum toire de l'Art. L-

SERPILIUS (George) graphe, naquit en 1668, (1), capitale du comté de dans la Hongrie, d'une fam dérée. Les persécutions a les Protestants étaient alors décidèrent son père à l'env 1673, à Ratisbonne, où s se chargea de surveiller sa éducation. George fit de ra grès dans les langues anci étant allé chez des parents à Bojanowa dans la grand il continua de se livrer à des lettres avec beaucoup d Il fit ensuite ses cours de pl et de théologie, tant à L dans d'autres académies a

(1) En latin *Sempronium*, et en alle burg.

rangères ; et les termina d'une ère brillante, quoique la délica- de sa santé l'eût forcé plusieurs d'interrompre ses travaux. Ad- au ministère évangelique, il exer- elque temps le modeste emploi iacre dans la Saxe ; et reçut en- une vocation pour Ratisbonne, es talents et ses qualités pastora- elevèrent promptement aux pre- es dignités. Un mariage avan- ux le dédommagea de la perte son patrimoine. Il vécut heu- au milieu des livres et de sa ille ; et mourut surintendant ec- astique à Ratisbonne, en 1723. re un grand nombre de Program- , de Thèses et de Dissertations getiques ; des Vers en latin et en mand ; des Sermons et des livres ontroverse, dont on trouvera les s dans Czwittinger, *Specimen ngar. litterat.*, 342-46, on a de pilius : I. *Sciagraphia Hermetis tolici ad analysim et genesin tolarum latinarum viam com- nstrantis ; cum appendice, de iatione styli et de orthographiâ interpunctione*, Meissen, 1691, 8°. II. *Catalogus bibliothecæ Ra- onensis*, Ratisbonne, 1700-07, ol. in-fol. III. Les *Epitaphes des ologiens saxons* (en allemand), d., 1707, in-8°. IV. *Personalia sis, Josuæ, Samuelis, Esræ, hemiæ, Mardoches et Estheræ*, pzig, 1708, in-8°. V. *Harmonia ngelica*, ibid., 1711, in-4°. VI. *anagrammatismo libri duo; cum endice selectorum anagramma- n*, Ratisbonne, 1713, in-8°., s le nom de *Celspirius*, ana- mme de Serpilius. VII. *Verzei- s einiger raren Bücher*, Franc- et Leipzig, Ratisbonne, 1723, 8°., trois parties. C'est, selon ..., le premier Recueil de no- tices de livres rares (Voy. *Bibl. hist. litterariæ*, 752). On lui doit encore une réimpression de l'*Index librorum expurgandorum* de Jean-Marie de Guanzellis (*Voy.* ce nom.), 1723, in-8°., sur laquelle Struvius donne de curieux détails (ibid., pag. 1651). Il promettait un Supplément au *Theatrum anonymorum* de Placcius (*Voy.* ce nom); et il avait publié le prospectus d'une nouvelle édition des *Opuscules* les plus rares de Jean Launoy. Czwittinger a recueilli les éloges donnés à Serpilius par les théologiens et les savants de sa communion. Voyez l'ouvrage cité plus haut, 346-50. W—s.

SERRA (Antoine), un des plus anciens écrivains en économie politique, naquit à Cosenza, vers le milieu du seizième siècle. On n'a pas de renseignements sur ses premières années : on croit pourtant qu'il se forma dans l'académie fondée en Calabre par Parrasius, et qu'il partagea les opinions de son compatriote Campanella. Décoré du titre de docteur, il se rendit à Naples, qui gémissait alors sous le joug des vice-rois espagnols. Écrasée sous le poids de ses entreprises gigantesques, l'Espagne était obligée d'accabler d'impôts extraordinaires les peuples soumis à sa domination, tandis qu'une mauvaise administration ajoutait encore à la misère du pays. Ces maux étaient à leur comble, lorsque le comte de Lémos fut nommé vice-roi. Il trouva le trésor public très-endetté, et des populations entières abandonnant leurs villages, pour se soustraire aux vexations du fisc. Dans ces tristes circonstances un conseiller de la couronne, oubliant l'échec porté au credit de la nation par une pragmatique du comte d'Olivarès, proposa de la remettre en vigueur, pour régler le taux du change,

dont la réduction forcée lui paraissait un moyen de prospérité. Serra s'éleva contre ce système, et dans un ouvrage très-profond, il montra quelles étaient les véritables sources de la richesse nationale ; quelles causes devaient influer sur les variations du change, et les dangers des moyens employés jusqu'alors pour faire cesser la pénurie de l'argent. L'économie politique, telle qu'elle est envisagée de nos jours, ne compte pas d'écrivains plus anciens que Quesnay en France, et Adam Smith en Angleterre : le premier avait annoncé ses principes dans deux articles (*Blé et Fermiers*) de l'Encyclopédie, et l'autre dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Dans un siècle moins éclairé, Serra avait jeté les bases de cette science, dont il ne se dissimulait pas les difficultés, et dont il pressentait l'importance. Il s'était aussi proposé d'écrire un livre sur la *Force de l'Ignorance*, dont il ne nous reste que le titre. On ne sait pas ce qui attira sur l'auteur la rigueur du gouvernement ; mais on éprouve un sentiment pénible en lisant l'Épître dédicatoire de son traité, datée des prisons de la *Vicaria*. On croit que Serra fut compromis dans la conspiration de Campanella, qui, arrêté en 1599, gémissait dans les cachots de Naples, à l'époque où Serra y était aussi enfermé. La fin de sa vie n'est pas mieux connue que le commencement ; elle serait restée entièrement ignorée, si l'abbé Galiani, dans la 2e édition de son *Trattato della moneta*, (Naples, 1780) n'avait parlé de l'ouvrage que nous venons de citer, et qui est intitulé : *Breve Trattato delle cose che possono fare abbondare li regni di oro e di argento, dove non sono miniere, con applicazione a di Napoli, diviso in tre par* ples, Scorriggio, 1613, in-4 primé dans la collection des *misti italiani*, Milan, 1803, in Bibliothèque du Roi à Paris un exemplaire de la première Celui que Galiani regardait unique, est passé dans les m M. Salfi, qui a écrit l'*É Serra*, Milan, 1802, in-8o

SERRA ou SERRE (M comme on l'appelle en France espagnol, naquit en Catalogi 1658. En butte aux mauvai ments de sa mère, qui ven marier en troisièmes noces, il de la maison paternelle, n'é que de huit ans. Arrivé à M dénué de toute ressource, consultant que son inclinati la peinture, il fut assez heure intéresser à son sort un pei diocre, qui lui donna les p notions de son art. Quoiqu sorti de l'enfance, le jeune Se tait tout ce qui lui manquait, se perfectionner, il ne crai d'entreprendre le voyage de n'ayant encore que dix ans. son séjour dans cette ville, donna à son art avec une ra duité ; et, par son travail et so pour la peinture, il ne lui fut ficile d'exciter l'intérêt des biles professeurs. Après avo pendant l'espace de sept an interruption, il revint à M où il peignit, pour l'église de nicains, son tableau du *Ma Saint Pierre*, qui lui procur grande vogue. La plupart de de Marseille, et beaucoup d négociants voulurent avoir ouvrages. Il envoya alors u tableaux à l'académie de pei Paris, qui s'empressa de l'a

nombre de ses membres. Cet hon-
r accrut sa réputation, et ses ou-
ges lui avaient procuré une for-
considérable, lorsque éclata la
euse peste de Marseille. Parmi les
faiteurs de l'humanité qui s'illus-
ent dans cette circonstance, Serra
n de ceux qui montrèrent le plus
ele et d'activité. Il prodigua tout
u'il possédait, et lorsque le fléau
a, il se trouva sans aucune autre
ource que son talent. Il se livra,
regrets, à de nouveaux travaux.
n du spectacle affreux qui avait
ng-temps frappé ses regards, il
etraça les scènes les plus pathé-
es dans deux tableaux qu'il des-
it au régent. Il avait chargé son
de les présenter à ce prince. Le
ne Serra, entraîné par les plaisirs
Paris, et pressé par le besoin
rgent, trompa la confiance de son
e : il vendit ces deux tableaux à
foire Saint-Germain. Cette vente
it d'abord beaucoup de tort dans
prit des membres de l'académie,
ignoraient que lui-même avait été
mpé ; mais il parvint à se justifier
a recouvrer sa réputation. Il fut
rgé de plusieurs tableaux pour les
gieuses de Sainte-Claire, et pour
paroisse de la Madelène de Mar-
le, ainsi que pour les Carmelites
Aix. A ces grandes compositions,
joignit l'exécution d'un nombre
sidérable de tableaux de chevalet,
les amateurs recherchaient avec
pressement. Ses productions étaient
nes de feu et d'invention ; mais,
e de la plus grande facilité, il en
elquefois abusé. Il mourut à Mar-
le, en 1798. P—s.

SERRA CAPRIOLA (Antoine
Donnorso, duc de), di-
nate, né à Naples, en 1750, fut
ue, après la mort de ses parents,
soins d'un oncle qui lui fit épou-
ser une dame étrangère. En 1782, il fut envoyé, en qualité de ministre auprès de l'impératrice Catherine. Resté veuf, il contracta de nouveaux liens avec la fille du prince Wiasemsky, ministre de la justice et des finances de Russie. Cette alliance et la bonté de son caractère lui firent beaucoup d'amis, et le rendirent digne de la confiance de la souveraine auprès de laquelle il était accrédité. L'empereur Paul Ier., qui avait d'abord conçu des préventions contre lui, fut désarmé par sa contenance, et se plut à lui donner une marque d'estime, en le décorant de l'ordre de Saint-André. La révolution, éclatée en France, avait fait de rapides progrès en Italie; et la cour de Naples, livrée à d'imprudents conseils, après avoir couru les plus grands dangers, tomba victime de sa faiblesse. Le duc de Serracapriola, fidèle à son mandat, obtint des secours de l'empereur de Russie, pour relever le trône de son maître. Sa conduite ne varia pas, lorsque le royaume de Naples fut, en 1806, exposé de nouveau à une invasion étrangère. Le traité de Tilsitt, en reconnaissant Murat comme roi de Naples, dépouilla le duc de Serracapriola du droit de représenter son pays ; mais on peut dire qu'il ne fut jamais plus réellement ministre, que depuis qu'il avait cessé de l'être. Sa maison devint le point de réunion des personnages les plus éminents, et le foyer des combinaisons les plus hostiles contre le pouvoir extraordinaire qui s'était formé en Europe. Se refusant aux offres de son nouveau roi, et privé des secours de l'ancien, il se résigna aux plus grandes privations, sans cesser de remplir ses devoirs. Lorsque la Russie, menacée par les armées de Buonaparte, se vit obli-

gée de rassembler toutes ses forces pour se défendre, le duc de Serracapriola fut chargé par l'empereur Alexandre, de stipuler de nouveaux traités avec la Perse, la Turquie et l'Angleterre. Dépositaire des intérêts de la plupart des puissances opprimées, il prit une part active aux événements qui bouleversèrent l'Europe, et parut au congrès de Vienne, pour y soutenir les droits des Bourbons de Naples. L'heureuse issue de cette mission, lui mérita une pension et des honneurs. Il put retourner dans sa patrie, dont il était éloigné depuis trente-deux ans, et il s'y vit accueilli de la manière la plus honorable. Tous les partis rendirent hommage à sa probité, à son désintéressement, et à la modération de ses principes. De retour en Russie, il se flattait d'y jouir en paix du fruit de ses longs services, lorsque la mort de sa fille, et les troubles qui agitèrent Naples, en 1820, lui causèrent de nouveaux chagrins. Invité par le roi lui-même à prêter serment à la constitution des Cortès, le duc de Serracapriola, qui ignorait les véritables intentions du monarque, mit sa signature au bas du papier qu'on lui avait envoyé, en l'adressant au roi, pour qu'il en fît l'usage le plus convenable. Ferdinand le remit au nouveau parlement, en témoignant sa satisfaction à l'ambassadeur. Le duc de Serracapriola, qui aurait voulu voir rétablir l'ordre dans son pays sans l'intervention d'une force étrangère, encourut la disgrace de la cour, et ne dut la conservation de sa place qu'à la protection dont l'empereur Alexandre l'honorait. Après avoir exercé pendant quarante ans les fonctions d'ambassadeur à Pétersbourg, il y mourut, le 27 novembre 1822. Ce diplomate n'avait pas beaucoup d'instructi était doué d'un jugement grande pénétration. Il réu des qualités qui semblent bles : l'habitude de parler l une mesure, une discrétio bables; la sagesse la plus et une extrême chaleur d des principes sévères et be dulgence; un zèle sans l la royauté, et la plus co dération dans ses opinion ture de son esprit et sa l rience des affaires en ava guide sûr dans les circonsta difficiles. Personne ne vo plus loin, et avec plus Toute sa politique était dans trois mots, dont il règle de sa conduite : *prév dre et profiter*. Il avait services à Louis XVIII, séjour à Mittau. Ce princ une lettre, de Varsovie (1802), et lui fit remettr trait sur une boîte d'écail moignage que les circon permissent alors de donne connaissance. A.

SERRANO (Thomas) espagnol, né, le 7 novem à Castalla, dans le ro Valence, d'une famille n fessa successivement la r la philosophie et la théol différents colléges de la Doué d'une grande vivaci et d'une mémoire heureu ployait ses loisirs à la cultu tres grecques et latines, en même temps les antiqui toire et la géographie. Les qu'il promettait auraient mis le sceau à sa réputatio négligeait le soin de sa gl s'occuper de ses élèves; et embrassant à-la-fois un gr

bre d'objets, il n'en terminait aucun. Il était le premier à badiner sur la lenteur avec laqu il travaillait; et un peintre, de ses amis, l'ayant représenté tenant une plume, il mit au bas du tableau le distique suivant :

Semper scripturi, nunquam scribentis imago
Serrani verum quis neget effigiem?

Décoré du titre d'historiographe du royaume de Valence, il reçut un diplôme d'associé de l'académie de Roveredo. Après la suppression de son institut, il se rendit en Italie, et mourut à Bologne, le 1er. février 1785. Outre des Discours latins, prononcés dans des cérémonies littéraires, des Opuscules et quelques Pièces de vers en espagnol, et enfin la *Description* des fêtes célébrées à Valence, en 1762, pour la troisième année séculaire de la canonisation de saint Vincent Ferrier (*V.* ce nom), on cite de Serrano : I. *Super judicio H. Tiraboschi de M. Valer. Martiale, L. Ann. Senecâ et M. Ann. Lucano et aliis argenteæ ætatis Hispanis, ad Clementinum Vanettium epistolæ duæ*, Ferrare, 1776, in-8°. Dans ces deux Lettres, pleines d'érudition et écrites d'un style agréable, Serrano cherche à défendre les auteurs que l'on vient de citer contre les critiques de Tiraboschi. II. *Carminum libri IV, opus posthumum; accedit de auctoris vitâ et litteris, Mich. Garciæ Commentarius*, Foligni, 1784, in-8°. On estime beaucoup les Épigrammes de Serrano. Parmi ses ouvrages manuscrits, on distingue un *Traité* de rhétorique, en espagnol; une *Lettre*, en latin, sur le théâtre espagnol; — *Vera Hispaniæ effigies, ex antiquis numis expressa*, *Dialogi*; — *Musæum Hispanicum veteris et novum*; — *Hispania Arabica*; — *Martialis geographia et Roma*. On trouve une liste plus étendue des productions de notre auteur, dans Caballero, *Supplem. Biblioth. Soc. Jesu*, p. 259 et suiv.

W—s.

SERRANT. *V.* BAUTRU.

SERRAO (FRANÇOIS). *V.* SERAO.

SERRAO (JEAN-ANDRÉ), évêque de Potenza, naquit en 1731, à Castel-Monardo, petit village détruit par les tremblements de terre des Calabres, et auquel on a donné ensuite le nom de *Filadelfia*. Élève distingué de l'abbé Genovesi, il obtint, à la recommandation de son maître, la place de professeur de morale aux écoles publiques. Il ne songeait qu'à remplir ses fonctions, lorsqu'il s'éleva des nuages entre le Saint-Siége et la cour de Naples. Pie VI, piqué du refus de la haquenée, opposa des difficultés à la nomination des églises vacantes. Serrao, compris parmi les candidats, prit part à la querelle, et soutint l'autorité temporelle contre le pouvoir ecclésiastique. On offrit pourtant de le consacrer, s'il voulait consentir à une rétractation. Serrao loin de désavouer les maximes répandues dans ses premiers ouvrages, les confirma dans les nouveaux. Le roi de Naples se crut obligé de protéger un écrivain qui montrait tant de zèle pour la cause de la monarchie, et insista pour le faire préconiser. Le pape finit par se rendre à ses sollicitations, et consacra l'évêque de Potenza (1). A son retour de

(1) Les principes qu'il professait l'avaient fait mettre sur les rangs pour l'épiscopat dans un temps où de fâcheuses brouilleries s'étaient élevées entre le Saint-Siége et la cour de Naples. Le P. Mamachi, maître du sacré palais, fit quelques observations sur les écrits de Serrao, et Pie VI ordonna que ce dernier expliquât ses sentiments. Ces explications, qui parurent ensuite dans les Annales ecclésiastiques de Florence, ne satisfirent point la cour de Rome, et Serrao eut ordre de répondre à onze questions devant l'auditeur Campanelli; on peut voir ces questions dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 30 septembre et 4 octobre 1785. Serrao refusa d'y répondre, prétendant que ce pro-

Rome, Serrao fut nommé secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie qu'on venait de fonder à Naples. Il se démit quelque temps après de cette place, dont les devoirs lui paraissaient incompatibles avec les obligations de pasteur, qui le rappelaient en province. Quelques années plus tard, les symptômes de la révolution française commencèrent à se répandre en Italie; et le roi de Naples ne tarda pas à voir ses états envahis par une armée étrangère. Mais les revers de Schérer sur l'Adige, et les progrès de l'insurrection en Calabre, renversèrent la république napolitaine, et jetèrent le royaume dans la plus violente anarchie. Beaucoup d'hommes du caractère le plus respectable y furent immolés par une populace avide de sang et de rapine. Serrao, qui passait pour être favorable aux nouvelles idées de liberté et d'égalité, fut égorgé dans son lit, vers la fin de mai 1799, et sa tête, plantée au bout d'une pique, fut portée en triomphe dans les rues de Potenza. Ses ouvrages sont : I. *Commentarius de vitâ et scriptis Jani Vincentii Gravinæ*, Rome, 1758, in-4°. II. *De sacris Scripturis liber, qui est locorum moralium primus*, Naples, 1763. Il en fut rendu compte dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 28 mai 1764. III. *Adnotationes ad Stephanum Patritii de monasticarum dotium ratione ineundâ*, dans l'ouvrage de Patrizio. IV. *De claris Catechistis, lib. III*, ibid., 1769, in-8°. Cet ouvrage fut attaqué par le P. Mamachio. On en donna un extrait dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 6 mars 1771. V. *Apologeticus*, ibid., 1771, in-8°. VI. *Ad Commentar. Dominici Alfeni Varii, super constit : PRÆDECESSORUM NOSTRORUM*, ibid., 1774, in-fol. VII. *L'Economique*, de Xénophon, trad. du grec en italien, ibid., 1774, in-8°. VIII *De rebus gestis Mariæ Theresiæ Austriacæ commentarius*, ibid., 1781, in-8°. Voy. sa *Vie*, par M. D. F. D. (Mg. Dominique Forges Davanzati) Paris, 1806, in-8°. Lamoureux en a donné un extrait dans la *Revue philosophique*, même année, 2me. trimestre, page 141.

A—G—S

SERRE (JEAN PUGET DE LA), écrivain aussi médiocre que fécond, n'est connu maintenant que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses Satires. Né, vers 1600, à Toulouse, il vint fort jeune à Paris, avec l'espoir de tirer parti, pour sa fortune, de sa facilité à traiter toutes sortes de sujets. Il jouissait probablement de quelque bénéfice, car il portait alors le petit collet. Le succès extraordinaire du *Secrétaire de la cour*, misérable rapsodie, qu'il eut l'impudence de dédier à Malherbe (1), le fit connaître. La Serre, dit-on, était le premier à convenir de la nullité de ses talents; mais il se faisait un mérite de savoir bien vendre ses ouvrages, quoique mauvais, tan-

cédé était injurieux, et la cour de Naples épousa vivement sa querelle, et nomma une junte pour examiner ce qu'il convenait de faire : celle-ci fut d'avis que l'interrogatoire était inadmissible, et proposa de faire sacrer l'évêque élu, par le métropolitain ou par les évêques de la province. Il s'en suivit une négociation, et enfin il fut convenu que Serrao signerait une lettre pour protester de son attachement au Saint-Siége, et de sa soumission aux constitutions apostoliques; il reconnaissait l'autorité de l'église catholique, et la juridiction spirituelle des papes sur la foi et la discipline, et soumettait au Saint-Siége ses précédents écrits, et tous ceux qu'il pourrait publier, promettant de déférer au jugement canonique qui en serait porté. Serrao souscrivit cette lettre dont le texte est rapporté dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 3 octobre 1783, et il fut sacré évêque de Potenza.

P—C—T.

(1) La première édition est de Paris, 1633, in-8°.; il y en a eu plus de cinquante.

ne les autres auteurs mouraient
m malgré des productions excel-
. Comme on lui reprochait de
iller trop vite : « Je suis toujours
e, répondit-il, lorqu'il s'agit de
r de l'argent ; et je préfère les
les qui me font vivre à l'aise, à
unière d'une vaine gloire qui me
rait misérable. » Avec cette fa-
le penser, on ne doit pas s'é-
r qu'il ait publié plus de cent
nes. Morale, histoire, littératu-
hilosophie, théâtre, etc., tout
de son ressort. Loin de se mon-
sensible à la critique, il la pro-
ait par ses plaisanteries, et riait
ême de ce qu'il nommait son fa-
Un jour qu'il avait entendu Ri-
ource prononcer un fort mauvais
ours, il courut l'embrasser en s'é-
t : « Ah ! Monsieur, depuis vingt
'ai bien débité du galimathias ;
vous venez d'en dire plus en
heure que je n'en ai écrit dans
ma vie. » Les éloges outrés qu'il
iguait aux grands, dans ses dé-
es et dans des livres composés
s, lui valurent de puissantes
tions. Gaston d'Orléans, frère
i, le nomma son bibliothécaire ;
de temps après, il fut fait
ller-d'état et historiographe de
e. Si quelques beaux-esprits,
e Saint-Amant, n'en conti-
nt pas moins à le harceler de
épigrammes (2). La Serre eut
ses flatteurs ; car c'est sérieuse-
que le poète Maynard, son com-
ote, lui disait :

[illegible] le miracle des plumes (3)

put cependant avoir part aux pensions que Colbert fit accorder aux gens de lettres. Comme Chapelain (*V.* ce nom) avait été consulté par le ministre, quelques plaisants supposèrent que La Serre, ayant rencontré l'auteur de la Pucelle, lui avait arraché sa perruque, dans un mouvement de colère. C'est l'origine de *Chapelain décoiffé*, parodie de quelques scènes du *Cid*, qu'on trouve dans la plupart des éditions des *OEuvres* de Boileau, quoiqu'il n'y ait eu, de son aveu, qu'une bien faible part. La Serre venait d'annoncer le projet de publier un Journal littéraire, sous le titre de *Mercure*, quand il mourut, au mois de juillet 1665, comme on l'apprend par la *Gazette* en vers de Loret, du 24 de ce mois. Depuis long-temps il avait quitté le petit collet, et s'était marié. L'abbé de Marolles, dans son *Dénombrement des auteurs*, ne cite qu'un seul ouvrage de La Serre : l'*Esprit* de Sénèque et de Plutarque, qu'il ne se vantait pas d'avoir lus. Il serait tout-à-fait inutile de donner ici la liste des productions de La Serre ; mais on indiquera ses Tragédies, au nombre de sept, toutes écrites en prose : *Pandoste*, ou la Princesse malheureuse, en deux journées, fut imprimée en 1631, et *Pyrame* en 1633 : mais ces deux pièces ne furent point représentées ; *Thomas Morus*, le *Sac de Carthage*, le *Martyre de sainte Catherine*, *Chimène* et *Thésée*, furent joués de 1641 à 1644, avec un succès qu'il est difficile de comprendre aujourd'hui. *Thomas Morus* avait attiré à la première représentation (décembre 1641), un si grand nombre de curieux, que la salle du Palais-Royal se trouva trop petite pour les contenir. On assure même que quatre portiers furent étouffés dans la foule. C'est à ce sujet que Guéret, dans son

(2) [illegible] Saint-Amant se m[illegible] de La Serre.

(3) [illegible] sur livre desserré.

(4) [illegible] le Sonnet à La Serre, dans les *OEuvres* [illegible], p. 58, édit. de 1646.

Parnasse réformé, fait dire à La Serre : Voilà ce qu'on appelle de bonnes pièces ! M. Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes ; et je lui céderai volontiers le pas quand il aura fait tuer cinq portiers en un seul jour. » Le Sac de Carthage a été mis en vers par Montfleury, sous ce titre : la *Mort d'Asdrubal*. On trouvera l'analyse des pièces de La Serre dans la *Bibl. du Théatr. Franc.*, attribuée à La Vallière, II, 273-83. Le portrait de ce misérable écrivain a été gravé par les meilleurs artistes du temps, tels que Michel Lasne, Larmessin, etc. W—s.

SERRE (Jean-Louis-Ignace de La), sieur de Langlade, poète dramatique, naquit à Cahors, vers 1662, d'une famille noble, et vint à Paris, où sa fortune lui procura bientôt de nombreux amis. Dans l'espace de quelques années, il perdit au jeu vingt-cinq mille livres de rente. Le besoin le rendit alors poète ; mais il ne put jamais s'élever au-dessus du médiocre. Il fit représenter, en 1706, au théâtre de l'Opéra, *Polixène et Pyrrhus*. Ce fut vers cette époque, qu'il connut Mlle. de Lussan, avec laquelle il vécut depuis dans une intimité si grande, qu'on les croyait mariés. On dit qu'il s'est peint lui-même sous le nom de *Calemane*, personnage épisodique de la *Comtesse de Gondez*, roman de Mlle. de Lussan, dont on le regarda, quelque temps, comme l'auteur (*V.* Lussan, XXV, 446). Son peu de talent finit par dissiper ce soupçon ; mais il est d'ailleurs probable que ses conseils furent utiles à cette dame. Rien n'avait pu le corriger de la passion du jeu. Pendant la représentation de son opéra de *Diomède* (1710), il en risquait le produit sur un tapis vert à l'hôtel de Gè-

vres ; ce qui fit dire plaisamm
joue aujourd'hui Diomède en
droits. » Il avait obtenu, par le
ses amis, une place de cense
Il mourut chez Mlle. de Luss
la tendresse pour lui ne s'
démentie, le 30 septembre
l'âge de quatre-vingt-quato
Outre les pièces déjà citées,
né à l'Opéra : *Polydore*
Pirithoüs, 1723 (1) ; *Pi*
Thisbé, 1726 ; *Tarsis et*
1728 ; la *Pastorale héroïqu*
Scanderberg, avec La Mot
Nitetis, 1741. — Au Théât
çais *Artaxares*, tragédie
on attribue aussi cette pièce
Pellegrin ; cependant elle a é
mée en 1734, avec les initia
S. La Serre est encore auteu
palque, prince scythe, hist
veilleuse, Paris, 1727, i
des *Mémoires pour servir*
toire de Molière et de ses ou
insérés dans les Œuvres de
poète, Paris, 1734, in-4°.

SERRES (Olivier de), du Pradel, célèbre agronom
Villeneuve-de-Berg, dans le V
en 1539, rendit un service
à son pays, en renfermant
volume in-fol., publié en 16
le titre de *Théatre d'Agri*
tout ce qu'une longue pratiq
vaste érudition avaient pu lui
dre sur le premier des arts. C
on ne profita guère de son l
pendant un siècle ; et, selon
ce fut sans chercher à en
l'auteur : il finit même par t
désuétude, parce qu'une fau
catesse avait fait regarder
tion comme surannée. Ainsi l

(1) Desessarts dit que cet opera est de
Voy. les *Siècles littéraires*, art. de La M
(2) Cette pièce est imprimée dans les
La Motte, tome VIII.

d'Agriculture
ps dans l'oubli
e réaction est ... er, et
l'on a enfin considéré Olivier de
es comme un auteur remarqu
non-seulement par le fond de sa
rine, mais par la manière dont
l'avait exposée, et réunissant
réable à l'utile. C'est alors seu-
ent qu'on a voulu recueillir quel-
s particularités sur sa vie pri-
Mais ces recherches ont
de succès; et l'on ne sait poi t
re à quoi s'en tenir, même s
points les plus communs : p
ple, dans l'énumération qu'il f
bons vins de France, il place
t de Villeneuve de Berg, en ajo
ma *patrie;* il qualifie de mêr
t-Andéol, qu'il cite pour ses
es figues, et il donne ailleurs
même qualification à L'Argen-
. Le plus grand nombre des
habilités se sont réunies pour la
nière ville, à une demi-lieue de
elle se trouvait sa principale pro-
té, *le Pradel;* mais il avait
i des biens fonds près des autres.
auteurs contemporains gardent
lence sur lui, excepté le prési-
t de Thou. « Deux frères, du
m de Serres, dit cet histo-
n, ont rendu ce nom très-illustre
m le seizième siècle : le premier
it Jean de Serres, qui s'est fait
e grande réputation dans les
elles-lettres. L'autre était Olivier,
i a fait un écrit sur la *Cueillette*
es *vers à soie*, pour seconder le
sir que le roi Henri IV avait de
ropager en France les vers à soie
t les mûriers. » Remarquons que
toire de de Thou va jusqu'à l'an-
1607. Ce n'est donc qu'en con-
ant des titres de famille, qu'on a
obtenir quelques autres renseigne-
ts : c'est par eux qu'on a su qu'O-
livier était l'aîné de Jean De Serres ou *Serranus* qui était plus connu que lui; qu'il s'était marié, en 1559, avec une demoiselle d'Arçons, de Villeneuve de Berg. D'autres documents le présentent comme très-zélé calviniste; et l'on y voit que les habitants de son canton sentant vivement l'inconvénient d'être privés depuis long-temps d'un ministre de l'Évangile, s'étaient adressés, à trois reprises, au Consistoire de Nîmes, et n'ayant pu en obtenir *à cause de la rareté d'iceux*, ils dépêchèrent, en 1561, à Genève, Olivier, qualifié de diacre de l'église de Berg. Là, par son entremise, Calvin fit droit à leur demande, et il leur fut *baillé maistre Jean Béton*. De Serres fut chargé de pourvoir à ses besoins; il en résulte un compte dont les détails sont curieux pour connaître les usages du temps : il nous suffira de dire que l'achat de meubles, d'habillements et de livres pour le ministre et son épouse, coûta 277 livres tournois, ce qui ferait à peu près onze cents fr. Cela seul peut faire penser qu'il était plus attaché à sa religion que son frère; car celui-ci paraît avoir été du nombre de ceux qui, voulant ménager les deux partis, finissent par être repoussés par tous les deux; mais on a droit de lui reprocher un zèle outré, s'il est le même qu'un certain capitaine Pradelle, qui concourut puissamment à reprendre par surprise Villeneuve de Berg sur les catholiques, en 1572. Cette action est racontée par de Thou, qui l'avait puisée dans les *Mémoires*, de l'état de la France de J. de Serres frère d'Olivier. Elle serait de peu d'importance dans ce siècle malheureux, où deux partis se déchiraient, sans une circonstance qui lui donna un caractère particulier de férocité. Il paraît cons-

tant que les Protestants, maîtres de la place, y ayant trouvé plusieurs prêtres catholiques qui s'y étaient réunis pour un synode, les précipitèrent dans un puits, à l'exception d'un petit nombre, qui purent se retirer dans le château, où ils profitèrent de la capitulation accordée à Logières, commandant de la place. On sait que souvent ces actions atroces, qui viennent ternir les plus beaux faits d'armes, ont lieu contre le gré du chef; mais sa gloire n'en reste pas moins entachée. Aussi a-t-on fait des efforts pour prouver qu'il n'était point question ici d'Olivier, d'abord attendu que son propre frère ne l'aurait pas désigné si vaguement, ce qui est loin d'être concluant; de plus, qu'on avait cherché en vain dans l'Histoire universelle de d'Aubigné, un passage où cet auteur, rapportant cette action, disait expressément que Baron, chef de l'entreprise, s'était retiré chez un gentilhomme nommé Pradel, auteur du théâtre d'agriculture : mais on a reconnu depuis que ce passage se trouve dans la seconde édition. Ainsi l'on ne peut douter qu'Olivier n'ait au moins été témoin de cette horrible représaille. Plaignons-le d'avoir été entraîné par les circonstances, et supposons qu'il a rendu témoignage de la pureté de ses intentions, lorsqu'il a ainsi parlé de sa conduite, dans la préface de son *Théâtre*. « Mon inclination et l'estat de mes » affaires m'ont retenu aux champs » en ma maison, et faict passer » une bonne partie de mes meilleurs » ans durant les guerres civiles de ce » royaume, cultivant ma terre par » mes serviteurs, comme le temps l'a » peu supporter. En quoi Dieu m'a » tellement béni par sa sainte grace, » que m'ayant conservé parmi tant » de calamités, dont j'ai senti ma » bonne part, je me suis » comporté parmi les div » meurs de ma patrie, que » son ayant été plus logis dc » de *guerre*, quand les occa » sont présentées, j'ai rapp » moignage de mes voisins, » conservant avec eux, je me » cipalement adonné chez m » mon mesnage. Durant ce » tems-là, à quoi eussé-je p » employer mon esprit, qu » cher ce qui est de mon h Ce fut donc pour se dis spectacle qui l'environnait mit à étudier les ouvrages ture : *c'est ce qui m'a fa* dit-il. C'est donc avec fran dans cette Préface, Olivier f son lecteur des motifs qui gagé à composer son ouvra à travers sa bonhommie o souvent beaucoup de prof de précision, comme quan térise ainsi l'agriculture : » plus utile que difficile, » qu'elle soit entendue par » cipes appliqués avec rai » duite par expérience, et » par diligence. » Il se c obligé de répondre à ceu tendent que les livres d'a sont inutiles, attendu que peut s'apprendre que par l ou la fréquentation des ci de profession. C'est victor qu'il établit les avantages ouvrage. La discussion s'e gée jusque dans ces temp qu'on ait employé de nouve ments, et qu'on se soit don de répondre aux raisonnem livier. Ceux-ci restent donc leur force. Mais la publi *Théâtre d'Agriculture* f sa meilleure réponse. Il p préparé depuis long-temps

usqu'à ce que la tranquillité pu-
e fût rétablie en France ; car,
ne il le dit au roi, dans sa Dédi-
: « Plus tôt n'eût été convena-
: car à quel propos vouloir en-
ner à cultiver la terre en temps
désordonné, lorsque ses fruits
ent en charge, mesme à ceux
les recueillaient pour crainte
n fomenter leur ruine, ser-
s de nourriture à leurs enne-
? » Ce fut pour répondre à
atience de Henri IV, qu'il dé-
de son ouvrage, alors sous
e, un chapitre qu'il publia sous
re : la *Cueillette de la soie*
e nourriture des vers qui la
Échantillon du Théâtre d'A-
lture d'Olivier De Serres, sei-
r du Pradel, à Paris, chez Ja-
estayer, imprimeur du roi, 1599,
privilége de sa majesté. C'était
raité de l'éducation des vers à
propre à favoriser le desir que
gnait le roi de propager cette
he de prospérité, de manière à
ir non-seulement aux besoins de
peuple, mais à l'exportation ;
Serres démontra la possibilité
résultat, dans une Épître qu'il
sa *aux nobles et vertueux pre-*
es marchands, eschevins-con-
rs de l'Hôtel-de-Ville de Paris.
ôt il reçut la glorieuse mission
ttre le monarque en état de join-
exemple au précepte, « lorsqu'il
lut que des mûriers fussent pla-
par tous les jardins de ses mai-
s. Et pour cest effect, l'année en
vant que sa majesté fit le voyage
Savoie (1599), elle envoya en
vence et en Languedoc, M. de
rdeaux, baron de Colonce,
-intendant général des Jardins
France, seigneur rempli de
tes rares vertus ; et par cette
me voie sa majesté me fit l'hon-
» neur de *m'écrire* pour m'employer
» au recouvrement desdits plants ;
» où j'apportai telle diligence qu'au
» commencement de l'an 1601, il en
» fut conduit à Paris quinze à vingt
» mille, lesquels furent plantés en di-
» vers lieux, dans les jardins des
» Tuileries, où ils se sont heureuse-
» ment eslevés.... Pour mieux faire
» conoistre la facilité de ceste manu-
» facture, sa majesté fit construire
» une grande maison.... Voilà le
» commencement de l'introduction
» de la soye au cœur de la France. »
Plusieurs personnes concoururent, vers cette époque, à remplir les vues de Henri IV ; et l'on cite parmi elles Laffemas, sur-intendant du commerce, Claude Mollet, et sur-tout un nommé Traucat. Pour cette fois Henri se trouva en opposition avec son digne ministre Sully, et le temps a démontré l'excellence de son jugement. C'est dans une Addition à ce Mémoire de la *Cueillette de la soie*, qu'Olivier rend ainsi compte des essais auxquels il avait contribué. Il était déjà devenu un chapitre de son ouvrage en 1600 ; mais cette addition ne put paraître que dans la seconde édition, de 1603, qui fut précédée d'un morceau détaché, sous ce titre : *La seconde Richesse du meurier blanc, qui se trouve en son escorce, pour en faire des toiles de toutes sortes, non moins utile que la soie provenant de la feuille d'icelui.* Eschantillon *de la seconde édition du Théâtre d'Agriculture* d'Olivier De Serres, *seigneur du Pradel, à messire Pompone de Belièvre, chancelier de France*, chez Abraham Saugrain, avec privilége du roi. Ce fut donc pour annoncer que de la seconde écorce ou du liber du mûrier blanc, on pouvait tirer une filasse propre à

remplacer le chanvre et le lin, qu'Olivier composa ce morceau. « Depuis plus de trente ans, dit-il, il » avait remarqué la finesse et la déli- » catesse des fibres qui la compo- » soient, en ayant usé principalement » pour servir de ligature aux greffes. » Mais il en a été de ce suppléant comme de tant d'autres qui n'ont point été mis en pratique. Le premier de ces opuscules fut traduit en allemand par Jacques Rathgab, et parut à Tubingen, en 1603, par la protection de Fréderic, duc de Wurtemberg, qui, à l'imitation de Henri IV, voulait introduire dans ses états le commerce de la soie, et qui, pour y parvenir, avait parcouru incognito, en 1599, presque toute l'Italie. Les deux opuscules réunis furent de même traduits en anglais, par Nicolas Geffe, Londres, 1607. Le *Théâtre d'Agriculture et mesnage des champs d'Olivier De Serres, seigneur du Pradel*, imprimé à Paris, en 1600, par Jamet Mestayer, in-4°., avec privilége de l'empereur Rodolphe, contient mille quatre pages de texte, outre quinze feuillets pour les pièces préliminaires et la table des matières. En tête se trouve un beau frontispice, gravé sur cuivre par Malley; devant chacun des huit livres, on voit une vignette en bois, représentant quelques-uns des travaux dont il y est question, avec quinze autres planches en bois, représentant des compartiments de parterre. Cette édition est, sans contredit, la plus belle de celles qui ont été publiées du vivant d'Olivier; mais c'est la plus incomplète, à cause des augmentations nombreuses qu'il a faites à la seconde édition, *revue et augmentée par l'auteur. Ici est représenté tout ce qui est nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir, embellir sa maison rustique* chez Saugrain, 1603, in-4°. pag. de texte, et 21 feuillets pièces préliminaires et la ta frontispice représente le même mais réduit; les vignettes en b les mêmes. Il est dit, à la fin première impression a été ac dernier jour de juillet; et dan lio, il y a le 1er. juillet. Il s'y donc beaucoup d'augmentati tre autres la *seconde Cueillet soie*, qui fait le quinzième du cinquième livre. La troisi tion est de 1605, de même c grain; la quatrième, de 1608, de Paris; mais elle est chez Je gon. On y voit, pour la premi quatorze pièces de vers tant que latins, et quelques légère tions, ce qui prouve que De la surveilla lui-même; car ce blablement lui qui communiqua ces de vers en son honne cinquième est de Genève, in-8°. de quatre cent quinz lets de discours et tables Matthieu Bergon; elle est dernière édition, *revue et aug par l'auteur*. Il paraît que c même maison qui avait une im à Paris, et à Genève; et il n étonnant que De Serres se soit à Bergon qui professait la m ligion que lui. La sixième éd de 1615, et la septième de chez Saugrain. Ce sont les d de Paris: le privilége de 160 dix ans, étant expiré, il ne renouvelé. La huitième édi de 1619, Pierre et Jacques sans nom de lieu. Olivier D mourut le 2 juillet de cett année. Les éditions subséqu son *Théâtre* apprennent Chouet imprimaient à Genèv la dernière faite du vivant

; mais quoiqu'elle porte dans le *revue et augmentée*, elle ne ente rien de nouveau, et elle est défectueuse, soit pour l'exécution graphique, soit pour le papier; lus, on y trouve beaucoup de fau- qui n'ont fait que se multiplier les éditions subséquentes, no- nent dans celles de Genève, s'en fit quatre, de 1629 à 1. Il en parut encore cinq à n. toutes très-défectueuses. heâtre d'Agriculture fut imprimé on, sous le titre de *Dernière ion revue, corrigée de nouveau gmentée de la chasse au loup la composition et usage de la e*, chez Antoine Beaujollin, . Plus d'un siècle devait s'écou- vant qu'on vît paraître la ving- e édition, sous ce titre: *Théâ- d'agriculture et ménage des mps, où l'on voit avec clarté et sion l'art de bien employer et ver la terre en tout ce qui la erne, suivant les différentes ites et climats divers, tant d'a- la doctrine des anciens que par erience, remis en français par M. Gisors*, à Paris, chez Meu- an XI, 1802, 4 vol. in-8°. Cet- tion ayant été faite sur la pre- e, il y manque toutes les addi- s qui avaient paru depuis, et de l'Épître dédicatoire à Henri IV; s la vingt-unième, qui fut publiée 04, apprit enfin à connaître l'au- . Le *Théâtre d'agriculture*,.... *elle édition conforme au texte, mentée de notes et d'un Voca- ure, publiée par la Société d'a- ulture du département de la e*, 2 vol. grand in-4°., chez . Hurard; le premier volume, de pages de pièces préliminaires et pages de texte; le second de pages de pièces préliminaires et de 948 pages de texte. En tête se trouve le portrait d'Olivier, gravé sur l'original, peint par un de ses fils, en 1599. Une jolie vignette orne chaque volume. C'est donc un monument digne de l'homme qu'on a proclamé le patriarche de l'agriculture française. Le texte même de son livre, reproduit fidèlement, est le meilleur moyen de faire connaissance avec lui. Il l'a divisé en huit parties, auxquelles il donne le nom de *lieu*; ce qui représente ce qu'on appelle livres dans les autres ouvrages. En tête de chacun d'eux se trouve une table synoptique, qui indique le contenu de chaque article. « Dans le premier *lieu*, le père de famille est » instruit du devoir du mesnager, » c'est-à-dire, de bien cognoistre et » choisir les terres pour les acquérir » et employer selon leur naturel, » aproprier l'habitation champestre, » et ordonner de la conduite de son » mesnage, huit chapitres. Second » *lieu*: du labourage des terres à » grains, pour avoir des blés de tou- » tes sortes, VII chapit. Troisième » *lieu*: de la Culture de la vigne » avoir des vins de toutes espèces, » aussi des passerilles et autres gen- » tillesses procédantes des raisins; » ensemble se pourvoir d'autres bois- » sons, pour les endroits où la vigne » ne peut croistre, XV chap. Qua- » trième *lieu*: du Bestail à quatre » pieds, des pasturages pour son vi- » vre, de son entretenement et des » commodités qu'on en tire, XVI » chap. Cinquième *lieu*: de la con- » duite du Poulailler, du Colombier, » de la Garenne, du Parc, de l'É- » tang, du Rucher et des vers à soie, » XVI chap. Sixième *lieu*: des Jar- » dinages pour avoir des herbes et » fruits potagers,.... des fruits, des » arbres, du safran, lin, chanvre,

» des cloisons ou haies, xxx chap. » Septième *lieu* : de l'Eau et du Bois, » xii chap. Huitième *lieu* : de l'U- » sage des aliments et de l'honneste » comportement et de la solitude de » la campagne, vii chap. » Il termine par une Conclusion ou Épilogue, qui lie le tout ensemble d'une manière très-éloquente. En général, il donne à tout cet ensemble une tournure dramatique, sans employer la forme de dialogue, encore en usage dans ce temps. On a toujours présent un père de famille jouissant d'une certaine aisance, et ayant reçu une bonne éducation, qui fait valoir son domaine par les mains de ses serviteurs; et l'on reconnaît que c'est lui-même qui se met ainsi en scène. Il sentait bien que son ouvrage était imparfait; et dans plusieurs occasions, il annonce le projet qu'il avait de le continuer. Par exemple, dans le chapitre xii du cinquième *lieu*, il se proposait de donner un Traité exprès sur les parcs, sur la chasse en grand. Mais cela ne lui paraissait pas si urgent que d'ajouter au chapitre sur les diverses confitures, une cuisine économique. Enfin il promettait encore un ouvrage plus important, le Traité de l'architecture rustique. Mais tel qu'il était cet ouvrage eut beaucoup de vogue lors de sa publication. C'est ce que prouve le nombre des éditions qui parurent à cette époque; et l'on doit croire que l'estime de Henri IV y contribua puissamment. Voici ce que dit, à ce sujet, Scaliger: «L'Agriculture d'Oli- » vier de Serres est fort belle; elle est » dédiée au roi, lequel, trois ou qua- » tre mois durant, se la faisait ap- » porter, après dîner, après qu'on la » lui eut présentée. Il est fort impa- » tient; et si il le lisait une demi-heu- » re. » Mais le *Scaligerana*, où ce témoignage est rendu au *Thé* *griculture*, ne parut que après la mort d'Olivier; et le cours du dix-septièm nous n'avons pu trouver qu auteur qui l'ait cité avec él Nicolas de Bonnefons, dans *dinier français*, qui parut Parlant, dans l'épître dédic. ceux qui ont écrit dans les t dernes sur l'agriculture, il d » ont plus cherché à briller » truire, reservé à M. de » qui a composé le *Théâtr* » *culture* avec un tel ordr » lit et relit sans dégoût. » I eut quelque conformité ave en publiant un ouvrage d lité fut constatée par un gr bre d'éditions, sans qu'on de son auteur. Celles du *Th* vinrent donc de plus en pl il paraît qu'une fois le pre ment de vogue passé, un vrage d'agriculture, publié ans avant, revint en faveur tint au moins la concurrenc C'est la *Maison rustique* d Étienne, quoique plus souv qu'enrichie par les additio gendre Liebaut. Le nouvel indépendamment du fond, avoir un grand avantage sur c'était le rajeunissement du l'on sait qu'à cette époqu gue française marchait ra vers la perfection. Cependa rons-nous? nous croyons q les deux ouvrages devinre nés pour le style, vers la fi septième siècle, le commu teurs préféra la *Maison* parce qu'il la comprenait m le *Théâtre*, attendu que l de la première est très-sim disque celle de l'autre est to par de trop fréquentes inver

ut l'avouer, nous paraiscine opposition avec l'auÉloge qui est en tête de la dition du *Théâtre ;* car il tout son langage, et il dit *formes de son style sont auteurs classiques, tancrudité de celui de la Maique la rend insupportable.* es littérateurs des plus dis· notre âge, qui a prononcé). Pour diminuer le poids torité, nous dirons que peut-a qualité d'éditeur et de te, il s'est trop laissé enla pente naturelle, qui porte le mérite du personnage it faire connaître, en dépréconcurrents; mais nous cons avec lui qu'il y a beaurapport entre de Serres et e: l'un et l'autre, ayant fait le bonne foi, ont plus chersacité de l'expression que la n; par cela même ils font pression ; mais celui qui ne que l'instruction, ne doman la clarté jointe à la préciest donc sous ce point de vue porte de juger le mérite de auteurs agronomiques. Pour uffit de mettre en opposition eau pris de chacun d'eux, qui t quelque analogie ; nous le dans la manière dont l'un et nt exposé leur plan : la Maique, dans son second chaitulé *Le projet de ce qui sera i-après ;* et le Théâtre, à la fin reface. Par cette comparaistrouvons, 1°. qu'Estienne est ffus que de Serres, 2°. qu'il moins de changements dans ou pour la ramener à celle ent ; 3°. enfin que l'ordre qu'il a choisi est beaucoup plus naturel que celui de son successeur. De plus, on voit clairement que celui-ci n'avait pas dédaigné de le consulter. Par exemple, on peut croire que c'est là qu'il a pris l'idée de substituer, pour ses divisions, le nom de *lieu* à celui de livre; cependant il ne cite pas une seule fois le nom de Charles Estienne. Quant à Liébaut, s'il le cite, ce n'est que pour rapporter, d'après lui, quelques-unes de ces recettes hasardées, dont il a surchargé l'ouvrage primitif. De là il suit qu'Olivier eût été beaucoup plus utile à la postérité, s'il eût pris franchement pour base de son travail l'ouvrage de son prédécesseur, élaguant hardiment tout ce qui lui eût paru futile, ajoutant tout ce qu'il aurait jugé nécessaire : enfin refondant le tout s'il l'eût fallu. Il aurait donc appliqué, dans ce sens, l'adage de Caton : *Ne change pas ton soc ;* c'est-à dire que laissant à la Maison rustique sa première apparence en conservant religieusement sa forme et son titre, il l'eût enrichie de toutes les découvertes postérieures, d'où il serait résulté qu'elle eût fini par se glisser jusque dans les chaumières. On voit l'effet de cette sorte de routine, par la fortune qu'a faite ce titre; car seul il a suffi pour maintenir en crédit, jusqu'à nos jours, le fatras, que, depuis Liger, on a substitué sans discernement au premier essai de Charles Estienne : mais ce fut en vain que le même compilateur tenta de ressusciter le titre de *Théâtre d'Agriculture :* il en resta à son premier essai. Il est certain que les noms des premiers auteurs Estienne et Liébaut furent plus long-temps populaires que celui d'Olivier de Serres ; et comme on a trouvé que, sous beaucoup de rapports, il leur était supérieur, on a

cherché la cause du discrédit de ce dernier, et l'on n'en a pas trouvé de plus probable que celle-ci : c'est qu'Olivier de Serres étant calviniste, les presses catholiques n'osèrent plus, surtout depuis la révocation de l'édit de Nantes, reproduire son ouvrage. Mais les presses de Ge..ève ne fournissaient-elles pas alors des livres autrement dangereux ? Et pourquoi n'en aurait-il pas été de même de la *Maison rustique?* car il paraît que Charles Estienne n'était pas meilleur catholique que toute sa famille. Ce n'est que vers la moitié du dix-huitième siècle, que l'attention des écrivains agronomiques se dirigea sur Olivier de Serres. Avant la publication de son ouvrage, nous avions eu une assez nombreuse suite de traités originaux ; mais qui ne roulaient que sur des cultures particulières, notamment sur celle des arbres fruitiers. On dédaignait l'agriculture en grand, et l'on s'en rapportait à son fermier et à son vigneron, pour remplir ses greniers et ses caves. Au milieu du dix - huitième siècle, où furent fondées les sociétés d'agriculture, commença l'époque où l'ensemble de cet art prit un nouvel essor. Alors on revint sur le temps passé, et l'on s'aperçut qu'on pouvait y puiser des documents utiles. Patullo, écossais, ayant publié, en 1758, un *Essai sur l'amélioration des terres*, soutint que l'agriculture, du temps d'Henri IV, était meilleure que celle du règne de Louis XV, et il tira ses preuves d'Olivier de Serres. Haller, dans sa *Bibliothèque botanique*, caractérise, en peu de mots, suivant son usage, le *Théâtre d'Agriculture* : « C'est, dit - il, un grand et » bel ouvrage d'un homme expé- » rimenté, ami de la simplicité, et » ennemi des procédés dispendieux.»

Mais Haller se trompe en disa
livier parle amplement de
me de terre : il est de fait
connaissait à peine, car on
guère rapporter à cette pla
ce qu'il dit du *Cartoufle.* l
témoigné, dans toutes les oc
le cas qu'il faisait d'Olivier, e
jetait d'en donner une éditio
sait que dans son genre il éta
blime que Bernard de Paliss
« Je l'ai chanté toute ma vie
» chanterai jusqu'à ma mort
ron de Secondat, digne fils
tesquieu, qui s'était livré av
sion à l'agriculture, savait p
le *Théâtre d'Agriculture.* l
tier, si zélé pour la propaga
produits de l'agriculture, pr
la publication d'un Mémoir
*avantages que le Langued
vait retirer de ses grains*
pour retracer le mérite d'Oli
faisant observer que plusieurs
nes l'avaient mis à contr
Broussonnet saisissait toutes
casions de rappeler au s
de la postérité le nom de De
De plus, il fit le fonds d'un
l'académie de Montpellier
meilleur Eloge de cet auteu
prix fut décerné, en 1790, à
cours, dans lequel M. Dor
un bon extrait du *Théâtre.*
de Saint-Fond, toujours zélé
entreprises honorables, avait
blé des matériaux pour ren
mémoire d'Olivier le même
qu'il avait rendu à Bernard
en faisant une nouvelle éditio
œuvres. Enfin les étrangers
mes concoururent à cette sor
paration, entr'autres Arthur
qui comptait au nombre des
tances les plus heureuses de sc
ge agronomique en France,
pu respirer l'air du Pradel,

ir d'Olivier. « Je contemplai, il, la résidence du père de l'a-ulture française (qui était sans te un des premiers écrivains sur ujet qui eût encore paru dans nonde), avec cette espèce de ération qui ne peut être sentie par ceux qui se sont fortement nnés à quelque recherche favo-, et qui se trouvent satisfaits de nanière la plus délicieuse. » Le eur anglais ne s'en est pas tenu simples expressions : dès qu'il t le projet d'élever, par sous-on, un monument à la mémoire rier, sur la place de Villeneuve rg, il s'empressa de s'inscrire liste. Ce n'est qu'en 1804, que ce ment a été exécuté par les soins Caffarelli, alors préfet de l'Ar-. La société d'agriculture a fait frapper une médaille à l'effigie e Serres. On peut croire avec eutier, que quelques auteurs ont é du Théâtre d'Agriculture ; ils ne sont pas très-nombreux. ne connaissons qu'un ouvrage soit littéralement extrait, sauf unissement du style, c'est l'*Al-ture et le Mesnage des champs la ville*, sans nom d'auteur, de 250 pages, Grenoble, Giloux, 1695, véritable abré-Théâtre, redigé dans le même , mais sans aucune division de s. D—p—s.

ERRES (Jean De), en latin *anus*, était le frère cadet du dent. On peut conjecturer qu'il t vers 1540, à Villeneuve de . Envoyé par ses parents à l'aca-e de Lausanne, pour y continuer tudes, il s'appliqua particulière-à la philosophie et aux lan-anciennes. A son retour en re, il fit ses cours de théologie, mbrassa la carrière du ministère évangélique. La fatale journée de la Saint-Barthélemi l'ayant obligé de chercher un asile dans les pays étrangers, il retourna à Lausanne, et il employa le temps de son exil à traduire en latin les Œuvres de Platon. Il était à Nîmes, en 1579; et il joignit alors aux fonctions du pastorat, celles de professeur en théologie. On en a la preuve par la discussion amicale qu'il eut avec Laur. Joubert (*V.* ce nom), sur la signification du mot *entelechia*, employé par Aristote, et dont on se servait chaque jour dans l'école, sans savoir précisément le sens qu'il fallait y attacher. Les Jésuites de Tournon ayant attaqué l'académie protestante de Nimes, De Serres fut chargé, par ses collègues, de repousser cette agression. C'est dans ce but qu'il composa, sous le titre d'*Anti-Jésuites*, quelques pièces, en latin et en français, qui font partie du Recueil intitulé : *Doctrinæ Jesuitarum præcipua capita retenta et refutata*, la Rochelle, 1584-88, in-8°., 6 vol. Député des églises du Bas-Languedoc, en 1583, au synode de Vitré, il fut depuis employé pour les affaires des Protestants, tant dans l'intérieur du royaume, que dans les pays étrangers. Son amour pour la paix, et le desir qu'il avait de la voir rétablie en France, lui fit concevoir le projet de rapprocher les communions chrétiennes; mais le plan qu'il proposa déplut pour le moins autant à ses co-religionnaires qu'aux Catholiques. Accusé d'indifférence par les Protestants, il fut calomnié dans sa probité; et l'on alla jusqu'à dire qu'il avait dissipé une assez forte somme appartenant aux églises. Il se justifia devant le synode de Saumur (1596), auquel il assista comme député de la principauté d'Orange. Ce synode, voulant lui don-

ner une preuve de son estime, le chargea de répondre aux écrits de Cayet, qui, depuis sa récente conversion, ne cessait de harceler les Protestants (*V.* Cayet). En 1597, De Serres fut revêtu, par Henri IV, de la charge d'historiographe de France : il habitait alors Genève, où il s'était retiré pour travailler plus tranquillement aux différents ouvrages qu'il méditait. Il y mourut, le dernier jour de mai 1598, et fut inhumé dans le même tombeau que sa femme, morte peu de temps avant lui. Cayet (*Chron. novennaire*, II, 347) prétendit que les Protestants l'avaient empoisonné parce qu'il continuait à s'occuper de la réunion des églises chrétiennes. D'autres écrivains ont assuré que De Serres avait abjuré le protestantisme ; mais il n'en existe aucune preuve. D'Aubigné, prévenu contre De Serres, a recueilli, dans son *Hist. universelle*, et dans la *Confession de Sancy*, tous les bruits calomnieux inventés et répandus par ses ennemis ; mais l'estime dont Mornay (*V.* ce nom) l'honora constamment, suffit pour contrebalancer le témoignage de l'historien léger et satyrique. Parmi les amis qu'eut De Serres, on doit citer encore Casaubon et Vulcanius. Ses talents, son érudition et les emplois qu'il avait remplis, n'avaient pu le garantir de l'oubli. Avant les recherches de Prosper Marchand sur cet écrivain, il était presqu'entièrement inconnu. Bayle n'avait trouvé personne qui pût lui dire si De Serres l'historien était le même que *Serranus*, le traducteur de Platon ; et les Notices du P. Lelong et du P. Niceron sur notre auteur sont si remplies d'erreurs et d'inexactitudes qu'on peut regarder le travail de Marchand comme entièrement neuf. Nous venons d'en offrir le pr il reste à faire connaître les vrages de Jean de Serres. I pendamment de la Traduction tine des *OEuvres* de Platon, d sées dans un nouvel ordre, et chies de sommaires et de note en facilitent la lecture (*V.* Pla on a de lui : I. *Commentariu statu religionis et reipublicæ i gno Galliæ, libri XV*. Les trois mières parties, contenant neuf li furent imprimées de 1571 à 157 vol. in-8°. ; elles reparurent en 1 avec une quatrième partie ; et i été publié une cinquième, à Le en 1580. Cet ouvrage est très-r difficile à compléter. Il renf l'histoire des troubles arrivé France, depuis 1557 jusqu'en 1 On lit, au commencement et à de quelques volumes, la devi l'auteur : *Etiam veni Domine*. Cette histoire est curieuse et ressante : De Thou s'en est coup servi pour la compositio son grand ouvrage (*Voyez* Th ainsi qu'Anquetil, dans l'*Esp la Ligue*. Les motifs, les prépara et l'exécution du massacre de l Barthélemi, tant à Paris que d reste du royaume, y sont d avec plus de détails que nulle ailleurs ; et ce livre est indispen à toute personne qui voudra fondir cette partie de notre hi re. On l'a confondu avec les *mentaires* de l'Estat de la rel et république, du président d Place (*Voy.* ce nom) ; et avec l *cueil* des choses mémorables av en France depuis 1547, in-8°., primé plusieurs fois (1), mais

(1) *Recueil des choses mémorables avenues en France sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV*, depuis 1547. Cet ouvrage connu aussi sous le nom

eur, quel qu'il soit, n'était pas
é de l'esprit de paix et de tolé-
e dont les Protestants ont fait à
erres un si grand sujet de repro-
. II. *Psalmorum Davidis ali-
metaphrasis græca, adjecta è
me paraphrasis latina G. Bu-
nani ; — Precationes ejusdem
co-latinæ quæ ad singulorum
morum sunt accomodatæ*, Ge-
, 1576, in-16. Cette Traduction
que des Psaumes est très-estimée
v. Fabricius, *Bibliot. gr.*, VII,
72). III. *Commentarius in Sa-
mis Ecclesiasten*, ibid., 1579,
o.; reimp. en 1588, même for-
; traduit en anglais, par Jean
woord, Londres, 1585, in-8°.
*Discours de l'immortalité de
e*, Lyon, 1590, in-8°. V. *Avis
souhait pour la paix de l'É-
e et du royaume*, 3e. éd., 1597,
°. C'est probablement le même
rage que de Serres avait publié
ce titre : *Vœu pour la prospé-
du roi et du royaume*, avec
Exhortation pour la paix de l'É-
e, Rouen, 1577, in-8°. VI. *L'U-
e de l'immortalité de l'ame pour
vivre*, Rouen, 1597, in-12.
. *Inventaire général de l'histoi-
de France, illustré par la con-
nce de l'Église et de l'Empire*,
8, 1597, in-16, de 1202 p. Cet
rage qui, malgré ses défauts, était
supérieur à tout ce qu'on avait
le même genre, fut, pendant
long-temps, le seul livre élé-
taire où l'on pût prendre des no-

tions de notre histoire (Voy. l'*Éloge d'Olivier de Serres*, par M. François de Neufchâteau, p. 23). Aussi, malgré la critique sévère qu'en fit Dupleix (*V.* ce nom, XII, 278), continua-t-il d'avoir un très-grand succès. De Serres s'est arrêté à la fin du règne de Charles VI; mais l'ouvrage fut continué par Jean de Montlyard, ministre protestant, jusqu'en 1606, et depuis par différents écrivains catholiques. La dix-neuvième édition, Paris, 1660, forme 2 vol. in-fol. On n'en connaît pas de plus récente; et il est inutile d'entrer dans plus de détails sur un livre entièrement oublié aujourd'hui. VIII. *Apparatus ad fidem catholicam*, Paris, 1597, in-fol.; réimprimé dans la même ville, en 1607, in-8°., sous ce titre : *De fide catholicâ, sive de principiis religionis christianæ communi omnium Christianorum consensu semper et ubique ratis.* C'est dans cet ouvrage que l'auteur développe son projet de réunion des communions chrétiennes. Outre le *Discours merveilleux* de la vie de Catherine de Médicis, qu'on sait être de Henri Estienne (*Voy.* ce nom), différents écrivains attribuent à de Serres, la *Vie de l'amiral de Coligni* (en latin); mais La Monnoye et l'abbé Mercier de Saint-Léger la revendiquent pour François Hotman; les *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France*, 1571, in-8°., qu'on trouve à la suite des *Mémoires* de l'état de France sous Charles IX, 1578, 3 vol. in-8°. Le P. Le Long convient que le seul motif qu'il ait pour regarder de Serres comme l'auteur de ces *Mémoires*, ainsi que de la *Vie de Coligni*, c'est qu'il a vu son nom, écrit de la main de Pierre Dupuy, sur les exemplaires qu'il a laissés de

---

[illegible] pour la première [illegible] édit. augmentée, [illegible] de 1598, [illegible] de la république chrétienne [illegible] M. Lechevalier dit que [illegible] Jean de Serres, [illegible] édit., in-16, mais il [illegible] l'auteur

ces deux ouvrages à la bibliothèque du Roi; mais Prosper Marchand est loin de regarder cette preuve comme suffisante. On renvoie, pour plus de détails, à l'article très-étendu que Marchand a donné à Jean de Serres, dans son *Dictionnaire*, article qui dispense de recourir à l'*Éloge* de cet écrivain, par le P. Lelong, inséré dans le tome III de la *Bibl. histor. de France*, et à la *Notice* publiée par Niceron, dans le tome IV de ses *Mémoires*, complétée et corrigée, dans le tome X, 1re. part., p. 151. W—s.

SERRONI (Hyacinthe), archevêque d'Albi, né à Rome, le 30 août 1517, fut pourvu de bonne heure, par le pape Urbain VIII, de l'abbaye Saint-Nicolas, dans cette capitale. Il prit l'habit religieux dans l'ordre de saint Dominique, et fut reçu docteur après son cours de théologie, en 1644. Le P. Michel Mazarin, maître du sacré palais, et frère du cardinal de ce nom, le choisit pour l'aider dans les fonctions de sa charge. Étant devenu ensuite cardinal lui-même, et ayant été nommé à l'archevêché d'Aix, il amena le P. Serroni en France. Ce religieux se fit connaître par ses talents, et fut nommé, en 1646, à l'évêché d'Orange. Le premier ministre le fit intendant de la marine, puis intendant de l'armée de Catalogne, et commissaire pour le réglement des limites. Aux conférences de Saint-Jean-de-Luz, Serroni se montra négociateur habile. Transféré à l'évêché de Mende, en 1661, il devint premier archevêque d'Albi, en 1676. Ce fut lui qui prononça l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, devant l'assemblée du clergé, le 13 mars 1666; il était premier aumônier de cette princesse. La ville de Mende lui dut un collége bâti et fondé par ses soins, et il commença le séminaire de la Chaise-Dieu e il avait été pourvu aussi les effets de mars 1682, il posa l de l'église des Dom du Bac à Paris, aujo de Saint-Thomas-d' Paris, le 7 janvier terré sans pompe comme il l'avait d lui des *Entretiens avec Dieu sur les vid*, Paris, 1689, *cices spirituels* et *sur les sept Psaum* 1686. On trouve dans le *Mercure g* de Visé, janvier 1 pour sa prudence, zèle. Ce prélat ava neur à différentes a gé et aux états

SERRURIER.

SERRY (Jacq théologien, né à médecin de la ma dans l'ordre de sai sa licence à Paris Rome, où il dev cardinal Altieri, et dex. En 1697, il seur de théologie d Padoue, et il mour le 12 mars 1738, d neuvième année. S fort zélé, et publi congrégations *de* sait tout l'avanta sur leurs adversair qui parut en latin, à sous le nom d'Aug dont le P. Quesnel lieu à des écrits d suite, et d'un syn de Trèves, et à un

...grégations, par ... P. Meyer, ... Anvers, 1705. Serry se dé... deux écrits c... (
..., en 1709, une nouvelle édi... Histoire, fort augmentée. ... la *Véritable tradition de* ... *sur la prédestination et la* ... ribuée au docteur Launoy, ... 1702, Serry entreprit de ... et de venger saint Augus... croyait calomnié : il y eut ... lettres écrites à se sujet en... Daniel et lui. Un Traité ... du même P. Daniel sur ... de la grace, en 1706, at... réponse de Serry, sous le ... *ola thomistica vindicata.* ... attribué des Lettres écrites ... ps-Élysées, sur les enfants ... baptême, et les *Vrais sen...* ... *les Jésuites sur le péché phi...* ... ne. On a encore de lui un ... sur les rits chinois, quel... ... sur des contestations entre ... ionnaires dans l'île de Scio ; ... sertation sur la profession de ... homas-d'Aquin au mont Cas... ... ble refutée par le P. Touron ; ... défense d'Ambroise Catharin, ... tention nécessaire pour l'ad... ... tion des sacrements. Enfin ... st encore auteur des *Exerci...* ... *historicæ, criticæ, pole...* ... *e Christo, ejus que virgine* ... Venise, 1719 ; d'un Traité ... ncilier saint Augustin avec ... omas ; de deux Dissertations ... aillibité du pape. Les Jansé... ... it reproché à Serry d'avoir ... né, dans cet écrit, les doctri... ... avait soutenues autrefois. Ils ... lus contents de sa *Theologia* ..., in-12, 1736, qui a été ... en français, en 1756, et qui ... ur objet de demander des ... ons de la bulle *Unigenitus.* ... at la traduction n'est pas

très-fi... ; et ... y
s... ...
... , 17... p. 113,
... livre ... , et
...
... cer ... —c—...
... IUS (... rus), géné...
... la classe plé...
..., ... reia, ville du pays Sa..., ...iron 121 ans avant notre ère. Apres de brillantes études, il parut au barreau, suivant l'usage de la jeunesse romaine, et plaida avec succès. Il alla ensuite à Rome, où son éloquence fut fort goûtée ; mais il abandonna tout-à-coup ces exercices paisibles pour entrer dans la carrière des armes, vers laquelle l'entraînaient l'ardeur de son caractère et son amour pour la gloire. Ce fut dans les Gaules et durant la guerre des Cimbres qu'il fit ses premières campagnes. A la bataille où Cépion fut vaincu par ces barbares, il eut un cheval tué sous lui, et, quoique blessé, il traversa tout armé le Rhône à la nage. Cette guerre terminée, il passa, comme tribun militaire, en Espagne, où il jeta les premiers fondements de cette haute réputation qu'il eut, dans la suite, chez les peuples de ce pays. Nommé questeur de la Gaule Cisalpine, il en remplit les fonctions durant la guerre marsique ou sociale ; et malgré l'importance de ses travaux administratifs, prit part à presque tous les combats qui furent livrés. Dans une affaire où il s'était conduit avec une rare intrépidité, il eut le malheur de perdre un œil. A son retour à Rome, le peuple lui rendit une justice bien flatteuse, en l'accueillant par de nombreux applaudissemens, la première fois qu'il se montra au théâtre : jusqu'alors cet honneur n'avait été accordé qu'aux généraux illustrés

par de grandes victoires. La faveur du peuple ne put cependant le porter au tribunat. Son élection fut traversée par Sylla, qui jugeait, sans doute, dangereuse pour lui, l'élévation d'un homme tel que Sertorius, dont l'attachement pour Marius était connu. Humilié de cette exclusion, Sertorius jura une haine implacable à celui qui en était l'auteur; et cette haine, l'entraînant au milieu des orages politiques, devint à la fois la source de sa gloire et de ses malheurs. Dès le commencement de la guerre civile, il se rangea sous les drapeaux de Marius, et contribua puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat (97 avant J. C.). Parmi les chefs de l'armée, Sertorius seul ne sacrifia personne à ses ressentiments. Étranger aux continuelles proscriptions de Marius, de Cinna et de leurs adhérents, il s'efforçait de calmer la soif de sang qui semblait les dévorer, et il leur reprochait même leurs fureurs sans aucun ménagement. Son horreur pour les désordres que commettaient les troupes était si grande, qu'il fit passer au fil de l'épée plus de quatre mille esclaves qui avaient égorgé leurs anciens maîtres, après s'être portés, sous leurs yeux, aux derniers outrages envers leurs femmes et leurs filles. (An 83 avant J. C.) La mort de Marius, le retour de Sylla, vainqueur de Mithridates, et l'incapacité des généraux du parti expirant, ne laissant à Sertorius aucun espoir de sauver la liberté de Rome, il résolut de passer en Espagne, et de s'y assurer un asile pour lui et ses amis; mais il ne put y pénétrer qu'à travers mille difficultés. Les défilés des Pyrénées étaient gardés par les montagnards; il fallait les en déloger, ou obtenir d'eux, à prix d'argent, la liberté du passage. Il prit nier parti, disant qu'il ach temps, si précieux pour qu vise à de grandes choses. C conspection fut peut-être la son salut. Sa valeur et ses étaient connus des Espagnols; lut leur faire aimer son a Pour y parvenir, il tint, égard, une conduite tout op celle des derniers préteurs, exactions et les injustices ava détester le nom romain. Ses res douces et affables, qui taient avec l'orgueil et la d ses prédécesseurs, lui gagnèr fection des peuples. Il dimi impôts dont ils étaient accal pour les exempter de loger dats, il les cantonna dans des nes, hors des villes. La nou la défaite de Carbon et du je rius fut pour lui l'annonce d taque prochaine; en conséqu avait fait occuper le passage rénées par un corps de si hommes; mais Julius Salina le commandait, ayant été as ses soldats abandonnèrent leu et C. Annius, l'un des lieute Sylla, pénétra en Espagne. rius, qui ne pouvait lui résis retira à Carthage-la-Neuve trois mille hommes; il s'en ensuite, et gagna la haute mer. depuis ce moment, sur le d'Espagne et d'Afrique, il te sieurs fois d'y descendre, m jours sans succès. Quelques Ciliciens s'étant réunis à lui, gla vers l'île de Pityusa, où i sommière la garnison qu'Annius envoyée. De là, il passa le dé Gibraltar, et débarqua près bouchure du Bétis. On dit q gué des inconstances du sort, lut aller cacher dans les îles

s restes d'une vie qu'il n'espé-
ns achever au sein du pays
ait vu naître; mais cet exil,
ccordait avec la simplicité na-
de ses mœurs, ne fut point du
e ses soldats. La crainte d'en
andonné, le fit renoncer, non
ine, à la certitude d'une exis-
aisible, pour s'exposer encore
prices de la fortune. Trop
our se soutenir par lui-même,
n Afrique, secourir les Maru-
alors en guerre avec Ascalius,
i, qu'ils avaient chassé du
Il vainquit ce prince dans une
bataille, et conquit une vaste
de pays, qu'il remit généreu-
à ses alliés. Ceux-ci, pour
es services, lui fournirent les
s de faire subsister ses soldats
t quelque temps; mais l'ave-
se présentait à lui que sous un
effrayant. Tandis qu'il était
oie a l'inquiétude que lui
t sa situation précaire, il
une ambassade des Lusita-
chargée de le supplier, au
: ces peuples, de venir se met-
ur tête. Il saisit avec empres-
cette occasion de sortir d'em-
, partit en toute hâte et alla
ner en Lusitanie avec deux
ix cents Romains seulement, et
nts Africains. Ce faible corps,
é par tant de revers, fut le
de l'armée qu'il organisa
remplir à-la-fois les vues des
niens et les siennes. Ses forces
ecrurent pas d'abord au-delà
ıtre mille hommes de pied ar-
la légère, et de sept cents ca-
que lui fournit le pays. C'est
tte petite armée et avec vingt
u plus qui reconnaissaient son
. qu'il osa tenir tête à quatre
ux romains, sous les ordres
ls étaient cent vingt mille hom-
mes de pied, six mille hommes de cavalerie, deux mille tireurs d'arc et frondeurs, et un nombre infini de villes, où ces troupes pouvaient trouver des vivres et une retraite. En peu d'années, il battit successivement tous ces généraux, et fit la conquête de la plus grande partie de l'Espagne. Fidius, gouverneur de la Bétique, éprouva le premier la force de ses armes. Sertorius tailla ensuite en pièces l'armée de Toranius. Métellus Pius, que l'on regardait, avec raison comme un des plus grands hommes de guerre de son temps, marcha contre lui, dans l'espérance de réparer la défaite des généraux qui l'avaient précédé; mais il s'aperçut bientôt qu'il avait à faire à un ennemi qui l'égalait au moins en talents militaires, et qui le surpassait en activité. Sertorius le harcelait sans cesse, l'attaquait dans ses marches, enlevait ses convois, se dérobait à sa poursuite, quand il ne se sentait pas assez fort pour l'attendre de pied ferme, puis reparaissait tout-à-coup, au moment où on le croyait en fuite. Dès que Métellus menaçait une ville, lui-même était cerné dans son camp, et réduit à quitter les opérations du siége pour songer à sa propre défense. C'est ce qui lui arriva à Laccobrige. A peine s'était-il montré sous les murs de cette ville, que Sertorius, volant sur ses traces, jette du renfort dans la place, bat Acquinius, l'un de ses lieutenants, et force le général lui-même à lever le siége. Métellus, se sentant trop faible, appelle à son secours L. Lollius, qui commandait dans la Gaule Narbonnaise. Celui-ci accourt avec trois légions; mais Sertorius marche à sa rencontre, le défait, et l'oblige à se sauver presque seul, à Illiberda. La Gaule Narbonnaise restait ouverte au vainqueur: il la

parcourut jusqu'au pied des Alpes. Tant de succès avaient rendu Sertorius l'objet de l'admiration des Espagnols. Quoiqu'il fût sans cesse sous les armes, il trouvait le moyen de dérober à la guerre quelques instants qu'ils consacrait au gouvernement de la république qu'il voulait établir. Profondément versé dans la connaissance des hommes, et sachant combien le merveilleux a d'empire sur les esprits faibles ou ignorants, il voulut s'en servir pour gouverner les peuples avec plus de facilité. Il leur fit croire qu'une biche blanche, qu'il avait rendue familière au point de le suivre au milieu des armées, était un intermédiaire par lequel les dieux lui transmettaient d'importants avis. En accréditant cette opinion, il les rendit plus dociles; et ses moindres volontés furent respectées par eux comme des ordres émanés de la divinité. Il tira de cette obéissance aveugle les plus grands avantages; et les Espagnols devinrent, entre ses mains, une nation nouvelle. Par une politique adroite, il voulut se charger de l'éducation des enfants. Son but manifeste était de naturaliser, en Espagne, les lettres, les sciences et les arts des Grecs et des Romains; mais son intention secrète était d'assurer le maintien de son autorité, en gardant près de lui les fils des plus considérables d'entre les Espagnols. Beaucoup de Romains de tous rangs, fatigués de la tyrannie de Sylla, avaient quitté Rome, pour aller jouir, auprès de Sertorius, de cette liberté qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie. Ils partagèrent bientôt l'admiration et le dévouement des Espagnols pour lui, excepté toutefois quelques hommes ambitieux et jaloux de sa gloire. Parmi ces derniers était Perpenna, qui, échappé de la défaite du parti de Mar tait retiré en Espagne avec c te-trois cohortes romaines, dessein d'y faire la guerre p compte. Mais ses soldats s'é contre ce projet, et le forcèr leurs clameurs, à se réunir torius, qui fit de lui son lieutenant. Plein du souveni patrie, Sertorius s'occupa tracer l'image autour de lui ma une république sur le pl république romaine, et bien nouvelle Rome s'éleva dans y créa un sénat, qu'il com sénateurs proscrits ou exilés devinrent ses questeurs et s nants. Les Espagnols n'ava cun commandement. Leur n'étaient pour lui, que des de reconquérir la liberté de où il conservait toujours le retourner. Ce desir était si vi milieu de ses plus grands succ frit souvent aux généraux ro mettre bas les armes, pourv lui accordât la permission de simple particulier, au sein de le. Sertorius était au plus haut puissance (77 avant J.-C.), l envoya contre lui Cn. Pomp dès ses premiers pas dans la des armes, avait égalé les meux capitaines, et mérité, même, le surnom de Grand. tation de ce général ébranla la fidélité de la nation espag attendait de lui des victoir conquêtes; mais le peu de s ses premières tentatives fit é en un instant, la terreur que avait inspirée. Sertorius a Laurone; Pompée se vant ment de sauver cette ville. somption l'entraîna dans d manœuvres; et Sertorius, servait, reconnaissant en lu

e plus heureux (,
apprendrait à l ede Syria.
général doit p
e que devant lui. L'oracle de
ience ne tarda point à s'ac-
r. Pompée s'avança inconsi-
nt : Sertorius l'assiégea dans
mp ; et, sans engager d'affaire
le, l'obligea de se retirer, lais-
x mille morts sous les murs de
ne, dont la prise termina glo-
ment, pour Sertorius, une cam-
qui avait éveillé tant d'inquié-
. L'année suivante, son ques-
Hortulcius fut opposé à Métel-
dans la Bétique ; et lui-même
ha contre Pompée, qu'il joignit
rone. Là, se livra une bataille
la nuit fit cesser, et dont le suc-
ra indécis. Cependant, on
que le général espagnol
fait pencher la victoire par-
où il avait combattu ; mais,
t passé souvent d'une aile à
, ses lieutenants avaient mal
vé l'avantage décidé par sa
ce. Sertorius se préparait à
mencer le lendemain, lorsqu'il
que Métellus, vainqueur d'Her-
, arrivait au secours de Pom-
a partie n'était plus égale : il
, disant, avec cette sorte de
qu'il eut toujours pour ses
ires, et surtout pour Pompée :
te vieille femme n'était sur-
, j'aurais renvoyé ce petit
n à Rome, après l'avoir châ-
mme il le mérite. » Sa biche
garée dans le tumulte du der-
mbat ; mais heureusement
fut ramenée par des soldats
acheta la discrétion. Il fei-
jour, d'avoir été averti par
e du retour de cet animal
et la biche, lâchée à propos,
esser son maître au milieu
l'armée. Ce prétendu pro-
dige fut accueilli avec l'enthousiasme de la crédulité, et confirma tout le monde dans l'opinion qu'il était un être surnaturel et chéri des Dieux. Quelque-temps après, les plaines de Ségontia furent le théâtre d'une bataille sanglante entre les généraux romains et Sertorius. Celui-ci, opposé à Pompée, le mit en désordre ; mais Métellus, ayant fait plier Perpenna, à l'autre aile, Sertorius vola au secours de son lieutenant, repoussa Métellus avec vigueur, et le blessa de sa propre main. Les soldats romains, animés par l'aspect du danger où se trouvait leur général, redoublèrent d'efforts, et Sertorius vit la victoire lui échapper au moment où il la croyait assurée. Métellus, à peine sauvé d'une défaite, s'attribua néanmoins l'honneur du succès ; mais Sertorius lui prouva qu'il ne lui avait cédé que le champ de bataille : car il reparut bientôt après, et fatigua de nouveau les deux généraux de ses attaques multipliées. Enfin, Pompée ayant échoué devant Pallentia, et perdu trois mille hommes auprès de Calaguris, prit son quartier d'hiver dans l'Espagne citérieure, tandis que Métellus se retira dans les Gaules. L'armée romaine était dans un dénûment et dans un état de langueur tels que Pompée, sentant qu'il ne pourrait tenir la campagne au retour du printemps, adressa au sénat une lettre dans laquelle on remarquait ce passage : « J'ai tout épuisé, mon » bien et mon crédit. Vous êtes mon » unique ressource : si vous m'aban- » donnez, rappelez-vous ce que je » vous prédis : malgré moi, malgré » tout ce que je pourrai faire, mon » armée, et, sur ses pas, celle de » Sertorius, passeront en Italie. » Quant à Métellus, ne pouvant vaincre

Sertorius, il mit sa tête à prix. L'inquiétude que causa dans Rome l'aveu de Pompée, fut encore augmentée par la nouvelle qu'on y reçut d'une alliance conclue entre Sertorius et Mithridate-Eupator, roi de Pont. Ce prince, vaincu par Fimbria et ensuite par Sylla, voulut s'appuyer de l'alliance de Sertorius, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui. Il envoya donc des ambassadeurs, pour lui offrir, avec son amitié, de l'argent et des vaisseaux, à condition que celui-ci, de son côté, lui assurerait la possession de l'Asie, cédée aux Romains par le dernier traité. Sertorius reçut cette ambassade devant son sénat assemblé, et avec toute la dignité d'un souverain. La proposition de Mithridate parut avantageuse à tous les sénateurs : Sertorius seul en fut révolté. Il consentait volontiers à céder la Capadoce et la Bithynie, autrefois provinces intégrantes du royaume de Pont ; mais il se refusait à donner ce qui appartenait à la république, au double titre de la victoire et des traités : « Je » veux, répondit-il aux ambassa- » deurs avec une fierté vraiment ro- » maine, je veux que Rome s'élève » par mes armes ; mais je ne cher- » cherai jamais à m'agrandir de ses » pertes et de son affaiblissement. » Jamais, non plus, on ne me verra » mendier une victoire humiliante : » je ne racheterais pas même ma vie » au prix de la honte et du déshon- » neur. » On dit que Mithridate, étonné de cette réponse, s'écria : « Quels ordres me donnerait donc » Sertorius, assis dans Rome, au mi- » lieu du sénat, si, maintenant qu'il » est proscrit sur les bords de l'At- » lantique, il prescrit des bornes à » mes états? » Néanmoins, le traité fut conclu aux conditions dictées par Sertorius : il envoya u tenants à Mithridate, pes, et reçut de ce prin talents et quarante gal de deux ennemis si re sait trembler Rome ; m et la trahison la déliv coup des craintes qu'e çues. Depuis quelque t teurs du parti de Serto guerre dont ils ne vo terme, et jaloux de la l'autorité d'un homr d'eux par sa naissanc à le perdre pour se me ce. Comme chacun d commandemen. d'une province, ils s'étudièr habitants avec dureté bler de vexations et d' jetant sur Sertorius t leur conduite. Les pe rent leur mécontente plaintes et des murmu tentement ils passèren dination, et enfin à l torius, à qui l'on cach cause de ces mouve dans cette disposition qu'un caprice inexcu alors de la clémenc sait naturelle à son ca vit contre les ingra oublié ses bienfaits. jointe aux manœuvre mis, exaspéra encore peuple. Sertorius, affa nées, aigri par le m ombrageux et cruel. vengeances sanglante gloire par le massac des jeunes Lusitaniens tion lui avait été con cruauté acheva de lui des Espagnols ; et ce miné sa puissance, moment de consomme

conspirèrent contre sa vie. jurés, dirigés par Perpenna, ent à un banquet, sous pré- célébrer une victoire dont ent supposé la nouvelle, et inèrent, l'an de Rome 679, avant J.-C., et la huitième de son commandement. Avec ha sans retour cette républi- nt il était le fondateur et l'ap- n Espagnols, commandés par ufs inhabiles, ne défendirent ng-temps leur liberté. Osca, s, Valence, Auxime et Cala- soumises par Pompée et Mé- entraînèrent la réduction de l'Espagne. Les conjurés reçu- récompense que méritait leur : les uns allèrent périr miséra- nt en Afrique, et les autres, Perpenna, furent mis à mort, ndre de Pompée. Ainsi, Ser- fut vengé par le plus grand de emis. Quelques historiens l'ont d'avoir échangé, sur la fin de rs, la pureté de ses mœurs la plus honteuse débauche; s regrets des Espagnols désa- les larmes qu'ils versèrent mps sur sa cendre, et le soin rent les Romains de revendi- gloire, sont une réponse sans : aux imputations par les- la haine et l'envie se sont d'obscurcir l'éclat de ses Les malheurs et la mort de s ont fourni à Corneille le ne tragédie. L—T—A.

'RIER (Jeaume-Mathieu- r, comte), né à Laon, le 8 2, d'une famille de bourgeoi- au service, en 1755, comme t de milice de cette ville, et mme enseigne, en 1759, régiment de Beauce, avec it ses premières armes dans d'Hanovre. Il fut blessé à l'affaire de Warbourg, le 31 juillet 1760, fit la campagne de 1762, en Portugal, celle de 1771, en Corse, et devint successivement lieutenant, capitaine, puis en 1789, major dans le même régiment (le 68e). Ainsi il se trouvait dans une position extrêmement favorable à l'époque de la révolution; il en adopta les principes avec beaucoup d'ardeur, fut nommé aussitôt colonel, puis général de brigade, et général de division, en 1794. Après avoir été employé contre l'Espagne, il passa, en 1795, à l'armée des Alpes, où il eut quelques occasions de se faire remarquer sous Kellermann et Schérer. Il se distingua encore davantage l'année suivante, sous les ordres de Buonaparte, à Saint-Michel, et surtout à Vico, où il fit prisonnier un corps de quinze cents Piémontais, puis au passage du Mincio, au blocus de Mantoue, où il défendit le poste de la Favorite contre Wurmser. Comme tous les généraux de l'armée d'Italie, Sérurier signa, dans le mois d'août 1797, une adresse menaçante contre le parti *Clichien*, qui était celui des royalistes de cette époque. (*V.* Pichegru). A la fin de cette brillante campagne de 1797, il fut nommé commandant de Venise, puis de Lucques, où le Directoire le chargea d'établir un gouvernement provisoire. Dans les campagnes qui suivirent, il fut moins heureux qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Sa division s'étant laissé emporter à la fausse attaque de Vérone, fut assaillie par un corps nombreux d'Autrichiens, et forcée de se retirer en désordre avec perte de quatre mille hommes. Se trouvant ensuite isolé et sans appui, lorsque Schérer eut perdu la bataille de Cassano, il fut obligé de capituler à Verderin, le 28 avril 1799. Rentré en France sur

parole, il était à Paris, lorsque Buonaparte revint d'Égypte, et fut un des généraux qui concoururent le plus efficacement à l'élévation de ce général, dans la journée du 18 brumaire. Il entra alors au nouveau sénat, et en fut ensuite vice-président et préteur. Enfin le consul le nomma gouverneur des Invalides; et lorsqu'il fut empereur, il le fit maréchal et grand-officier de la Légion-d'Honneur. En 1814, le roi le nomma commandeur de Saint-Louis et Pair de France; mais au retour de Buonaparte, en mars 1815, Sérurier accepta de l'empereur la même dignité, et la perdit en conséquence après la seconde chute de son maître; il fut même remplacé dans le gouvernement des Invalides, par le duc de Coigny, en 1816; et il vivait, dans la retraite, à Paris, lorsqu'il y mourut, le 21 déc. 1819. M—D j.

SERVAN (Joseph-Michel-Antoine), avocat-général au parlement de Grenoble, était né à Romans, le 3 novembre 1737. Destiné de bonne heure à une haute magistrature, qui n'exclut point les succès de l'éloquence, il acheva ses études à Paris. L'Encyclopédie naissante au milieu du dix-huitième siècle fixait tous les regards. Le jeune dauphinois fut avide de voir, de connaître, les chefs de l'entreprise, d'Alembert et Diderot. Son ame ardente leur livrait un néophyte. Pourvu d'une charge d'avocat-général, dès sa vingt-septième année, il court à Ferney, prêter foi et hommage à la puissance du jour, et mérite que Voltaire écrive de lui à Damilaville : « Il est venu chez moi » un jeune petit avocat-général de » Grenoble;..... c'est un bon enfant » et *une bonne recrue*. » Rien ne fait pressentir, dans ces paroles, que Voltaire eût deviné l'auteur du *Discours sur la justice criminelle*, du *Réquisitoire dans la cause de femme protestante*. Deux ans après, le nom du *petit avocat-général de Grenoble* remplissait la France. En 1766, il avait été chargé de faire le Discours de rentrée dans son parlement. Cette année même, La Chalotais publiait ses Mémoires. Les noms des Sirven et des Calas étaient dans toutes les bouches; une noble victime, le comte de Lally, montait à l'échafaud. Servan parla sur l'administration de la justice criminelle, et fit imprimer son Discours. Le succès fut immense. Voltaire loua le nouvel orateur à l'égal de Beccaria, dont le livre venait de paraître. Les esprits moins prompts à fronder l'ordre établi convenaient, avec le cardinal de Bernis, que, malgré la *minure* qui dépare ce Discours, on ne pouvait s'empêcher d'être ému en le lisant. Aujourd'hui même ce travail a perdu le mérite de la nouveauté; à propos, il est juste de tenir compte à Servan d'avoir signalé des abus que le temps a depuis consacrés. Toutefois l'attitude d'un magistrat dénonçant, de son siége, une institution qui avait reçu ses sermens ne pouvait pas sans inconvenance. Jusqu'alors un tel spectacle, une telle leçon n'avaient été donnés à aucun peuple. Servan ne peut trouver d'excuse dans l'indignation dont plusieurs arrêts récents avaient soulevé son ame. En ce moment le parquet des gens du roi fut pour lui une tribune; et quelques mois après, lorsqu'une jeune protestante, délaissée par son mari, ne rougissait pas de lui opposer la nullité du mariage des religionnaires aux termes des édits de Louis XIV, vint demander contre lui, au parlement de Grenoble, douze cents livres de dommages-intérêts, Servan,

ant à cette cause celle de toute la
ulation protestante, flétrit, au-
t qu'il était en lui, des lois que
t le monde avait droit d'accuser,
s ceux dont la mission était de
faire exécuter et de les défendre.
bon droit de cette jeune femme
t évident : le parlement jugea
me le public ; et cette fois du
ns l'esprit de corps fit justice à
quence. Servan fut moins heu-
x dans son Réquisitoire sur une
laration de grossesse, où il pro-
a, au nom des mœurs et de la rai-
publique, contre l'étrange maxi-
du président Faber (1), reçue com-
une loi dans les parlements (2).
eut partage entre les juges ; et
omme marié accusé, contre toute
semblance, fut réduit à transiger
r une fille perdue, qui le calomniait.
réputation de Servan croissait au
ors, malgré ces contradictions.
admiration peu réfléchie l'éga-
a Cicéron. Voltaire l'invitait sans
n à prendre place au-dessus de
utile fatras de Grotius et des *sail-
gasconnes* de Montesquieu (let-
du 13 juin 1768). Tout-à-coup
grand seigneur ruiné par une ac-
, demande au parlement de le
ver d'une obligation de cinquante
e livres, dictée par le concubi-
. Le public se prononça haute-
t pour la chanteuse. Servan ho-
i sa vie et son ministère en lut-
le front contre l'opinion, qui
ait tant flatté. Les préventions
magistrats furent inflexibles. Ser-
poursuivi par des calomnies et
des couplets, interrompu, à di-
es reprises, dans son plaidoyer,
ut qu'on devait siffler ses conclu-
sions ; et, supprimant brusquement la dernière partie de son Réquisitoire, il annonça qu'il terminait son discours et sa carrière publique. Une heure après, le parlement rendit un arrêt tout contraire à celui que réclamait le ministère public. La retraite de l'avocat-général de Grenoble lui épargna de nouvelles persécutions et peut-être l'exil, dans la guerre que le chancelier Maupeou venait de déclarer à la haute magistrature. Ses loisirs ne furent point perdus pour la justice ; et les abus de notre ancienne législation pénale lui inspirèrent deux nouveaux Mémoires, l'un consacré à la réhabilitation d'un négociant condamné à mort dans sa prison, l'autre à la défense d'un ancien magistrat de Grenoble. Servan, rendu aux études philosophiques, continua de vouer au perfectionnement de nos lois des méditations persévérantes ; et l'activité de son esprit parut s'épuiser en brochures de circonstance et en discours académiques. La révolution survint, et avec elle s'éleva une tribune qui semblait promettre au talent de la parole de nouveaux triomphes. Nommé aux états-généraux par deux bailliages, Servan s'excusa sur sa santé, content de la modeste gloire d'avoir hâté des réformes intérieures dans trois provinces, le Languedoc, la Provence et le Dauphiné. Ce n'est point que des intérêts plus généraux n'eussent éveillé son zèle. La seule année 1789 vit se succéder huit brochures de lui, la plupart d'une notable étendue, où il s'était empressé de consigner ses vœux, ses conseils, ses craintes, sur les déplorables événements qui se pressaient sous ses yeux. Il avait pris sa part entière des premières espérances de la révolution. Nul ne se montra plus prompt à en dénoncer les violences et à en ré-

(1) [illegible] XXXIX,

(2) [illegible]

pudier les doctrines. Les périls s'accrurent; mais, parmi les voix éloquentes qui éclataient de loin en loin contre ce hideux système de meurtre et de spoliation qu'on nomme gouvernement révolutionnaire, on reconnut celle de l'ancien avocat-général de Grenoble. On prétend même qu'il offrit de s'associer à l'admirable dévouement de Malesherbes pour le roi captif. La tourmente calmée, nous le retrouvons plein de confiance dans l'avenir, et adressant aux législateurs de 1800 ses vues sur la restauration de l'ordre judiciaire. Appelé, sous l'empire, à présider le collége électoral de Tarascon, il refusa de siéger au corps législatif, dont il était membre; et il avait repris ses travaux chéris sur l'éducation et sur les lois, lorsqu'une maladie longue et cruelle vint l'enlever à l'étude et à la vie, le 4 novembre 1807. Le talent oratoire de Servan fit beaucoup d'enthousiastes; son caractère lui mérita beaucoup d'amis. Cet orateur impétueux, exalté, était un homme d'un commerce doux et facile. Aucune ambition ne troubla sa vie. Tout fait même présumer qu'il échappa de bonne heure aux séductions qui avaient égaré son talent et sa jeunesse; mais sa diction, fidèle au goût du siècle, conserva toujours l'empreinte de ses premières admirations et de ses premières lectures. Servan prodigue l'apostrophe et l'antithèse; aussi va-t-il rarement à l'ame. On dirait qu'il prend je ne sais quel faste de paroles pour de l'élévation, le mouvement pour de la vie. On cherche trop souvent, dans ses discours, ce style naturel et vrai, cette éloquence intérieure et pénétrante qui, sans effort et sans calcul, saisit et émeut tout ce qu'il y a de plus intime dans l'homme. Sa phrase est élégante, mais d'une élégance un peu tendue; car sa diction manque de plesse. Du reste, nulle simplicité abandon, nulle grâce; mais de la teté, de la finesse, de la force souvent même une véritable cha Ce jugement paraîtra sévère; sans rappeler le mot de Bernis, cité, pourquoi serions-nous plu dulgents pour le magistrat de noble que Voltaire et Laharpe, de ses plus grands admirateurs? goût exquis ne pouvait pardon Servan *cette bizarre recherch figures*, ce faux coloris qui, l'expression d'un critique allem ressemble à du fard appliqué s corps malade; enfin cet abus prit qui ôte toute dignité au lan oratoire. Ces défauts se font sn remarquer dans le *Discours sur ministration de la justice crin le*, Grenoble, in-8°., et Genèv 12, 1767. Nourri des doctrin perficielles d'Helvétius, l'auteu ce le fondement de la législation le bien-être, considéré comme que fin de l'homme. Il affect formes dogmatiques; mais son matisme est sans morgue et sa desse. Orateur, il sait sentir et dre; mais l'expression est trop vent froide et prétentieuse; c jette dans tout le discours qu chose d'aride et de factice. Le *cours dans la cause d'une fa protestante* (Grenoble, 1762 ne rappelle presque jamais sensibilité d'apparat qui fut l'i travers de cette époque. Tou mal inspiré par sa philosophie ne lui montrait dans le mariag l'union des sexes, misérable th qui de plus était un contre-sens une telle cause, Servan trouva sa conscience justement rév d'autres inspirations plus heu et ce Discours, qui fait époqu

ire du barrea[illegible] re
vrages, une [illegible] re a [illegible]
admirer ailleurs une dialectiq[illegible]
puissante, une éloquence pl[illegible]
, plus passionnée; mais jama[illegible]
artiale discussion du ministère
c n'a revêtu des formes plus vi-
obtenu des effets plus populaire[illegible]
part, l'argumentation de Se-
n'est plus pressante, son style
animé, son expression plus vi-
euse, soit qu'il s'arme tour-à-
des principes du droit naturel et
règles du droit civil, pour venger
ulte faite aux mœurs et à la foi
, soit qu'il invoque la conscience
ique contre ce titre de concubine
n mari infidèle ne rougissait pas
nner à une épouse trompée; soit
qu'il repousse, au nom de la re-
n, des conversions fondées sur le
ure. Les autres ouvrages de Ser-
sont: I. *Discours sur les mœurs,*
noncé à la rentrée du parlement
Grenoble, Grenoble, 1769, in-
; Lyon, 1772, in-8°. et in-12 (3).
rateur insiste sur la nécessité de
ler les lois sur les mœurs, et les
urs sur l'éducation. C'est le pre-
r développement d'une pensée
devait le préoccuper jusqu'à ses
niers jours. II. *Discours sur une*
laration de grossesse, Lyon,
72. Ce Discours est un modèle de
cussion judiciaire; Servan n'a fait
eux qu'une seule fois. III. *Dis-*
urs d'un ancien avocat-général,
ns la cause du comte de (Suze) et
la demoiselle (Bon), chanteuse
l'Opéra, Lyon, 1772, in-12. IV.
Œuvres diverses, Lyon, 1774, 2
l. in-12. V. *Réflexions sur quel-*
ques points de nos lois, à l'occasion
d'un événement important, Genève,
1781, in-8°. Cet événement était
une accusation d'empoisonnement,
portée contre M. de Vocance, con-
seiller au parlement de Grenoble.
Servan, qui, dans la cause du comte
de Suze, avait fait preuve d'un rare
talent pour la discussion des faits,
s'attache ici à développer les prin-
cipes de la certitude morale en ma-
tière criminelle; et il appelle haute-
ment la réforme de notre législation
pénale et l'établissement de la pro-
cédure par jurés. VI. *Discours sur*
les progrès des connaissances hu-
maines en général, de la morale et
de la législation en particulier, lu
dans une séance publique de l'acadé-
mie de Lyon, 1781, in-8°., 158 p.
VII. *Réflexions sur les Confessions*
de J.-J. Rousseau, sur le caractère
et le génie de cet ecrivain, sur les
causes et l'étendue de son influence,
enfin sur quelques principes de ses
ouvrages, Paris, 1783, in-12. Cet
écrit est plein d'aperçus ingénieux et
de métaphores de mauvais goût.
VIII. *Apologie de la Bastille, pour*
servir de réponse aux Mémoires de
Linguet, 1784, in-8°. IX. *Ques-*
tions du docteur Rhubarbini DE PUR-
GANDIS, *adressées à MM. les doc-*
teurs-régents de toutes les facultés
de médecine de l'univers, au sujet
de Mesmer et du magnétisme ani-
mal, Padoue (Lyon), 1784, in-
8°., 72 pag. X. *Éloge funèbre du*
roi de Sardaigne, Charles-Éma-
nuel, sous le nom d'un vicaire de
Chambéri. XI. *Essai sur la forma-*
tion des assemblées nationales, pro-
vinciales et municipales, 1789. XII.
Recherches sur la réformation des
états provinciaux, 1789, in-8°.
XIII. *Idées sur le mandat des dé-*
putés aux états-généraux. XIV.

(3) M. Bacon-Taron a fait imprimer en l'an III
[illegible] cet ouvrage sous son nom, et sous le même
[illegible] de : *Discours sur les mœurs*, in-12 de 67 pa-
Quelques changements d'expressions ne ren-
[illegible] pas ce plaglet moins extraordinaire. A. B-T.

Projet de déclaration des droits et des devoirs des citoyens, 1789, in-8°. XV. *Feuilles jetées au vent*, etc., 1789. XVI. *Adresse aux amis de la paix*, écrit dirigé surtout contre Mirabeau, 1789, in-8°. XVII. *Essai sur la situation des finances et la libération des dettes de l'état*, 1789, in-8°. Servan y combat vivement le papier-monnaie. XVIII. *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sieyes sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789, in-8°. XIX. *Des assassinats et des vols politiques*, ou *Des proscriptions et des confiscations*, Amsterdam et Paris, an III, 1795, sous le nom de l'abbé Raynal. XX. *Observations adressées aux représentants de la nation sur le rapport du comité de constitution, concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, Paris, 1799, in-8°. XXI. Un grand nombre d'opuscules dont on peut voir la liste dans la table du Dictionnaire des Anonymes, par M. Barbier. Camille Jordan a laissé un Éloge manuscrit de Servan. Une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, remplit (avec les pièces justificatives) cent soixante pages des *OEuvres choisies de Servan*, publiées par X. de Portets, Paris, 1823-25, 3 vol. in-8°. Le même éditeur a donné, en mars 1825, un *Choix des OEuvres inédites de Servan*, 2 vol. in-8°., contenant : 1°. un Traité, en plus de quatre-vingts paragraphes, *De l'influence de la philosophie sur la législation criminelle ;* 2°. *Commentaires historiques et critiques sur les deux premiers livres des Essais de Montaigne ;* 3°. *Des révolutions dans les grandes sociétés civiles ;* 4°. *Extraits d'un portefeuille, Pensées diverses* (par ordre alphabétique). On a encore une édition des *OEuvres choisies* de Servan, Limoges, 1818, 2 vol. in-8°. F—T. J.

SERVAN (Joseph), frère du précédent, né à Romans le 12 février 1741, entra, dès sa jeunesse, dans la carrière des armes, et fut officier du génie, puis sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Avant que la révolution éclatât, il en avait adopté les principes ; et ce fut dans cet esprit qu'il publia, en 1780, le *Soldat citoyen*, vol. in-8°. Il concourut, vers le même temps, à l'Encyclopédie, et rédigea, pour cet ouvrage, plusieurs articles sur l'art militaire. S'étant fait remarquer, dès le commencement de nos troubles politiques, il fut nommé, en 1790, colonel de l'un des régiments de la garde soldée de Paris, formée avec les gardes françaises, puis maréchal-de-camp, et enfin ministre de la guerre, emploi que Louis XVI lui donna lorsqu'il n'était plus maître de faire ses choix ailleurs que dans le parti révolutionnaire. Servan voulut aussitôt forcer le faible monarque à sanctionner le décret qui ordonnait la formation d'un camp sous Paris et la déportation des prêtres non assermentés. Enfin il montra tant d'exagération que le roi se vit obligé de révoquer sa nomination. L'Assemblée nationale décréta alors (13 juin 1792), que le ministre renvoyé avait bien mérité de la patrie; et dès que le trône fut renversé par la révolution du 10 août 1792, cette assemblée se hâta de rendre le portefeuille de la guerre à Servan; mais ce ministre était encore loin de pouvoir remplir toutes les vues des hommes audacieux et sanguinaires qui venaient de s'emparer du pouvoir. Il montra une hésitation qui leur déplut, à l'époque des massacres de septembre, et lorsque les

ls pénétrèrent en Champagne. alors qu'il ne pourrait pas ir toute l'épouvantable car- i venait de s'ouvrir, il donna ission, le 14 octobre 1792. confia le commandement de des Pyrénées Occidentales; cusé, peu de temps après, par ierre et par Chabot, il se dé- ore de ce commandement, et uite mis en arrestation, puis devant une commission qui râce en faveur de ses ancien- inions. Rendu à la liberté, 9 thermidor (1794), Ser- employé dans les départe- néridionaux, et devint, sous lat, président du conseil des et commandant de la Légion- eur. Il mourut à Paris, le 10 08. On a encore de lui : I. (Servan) *Projet de constitu- ur l'armée française*, 1790, de 40 pag. II. *Histoire des des Gaulois et des Français depuis Bellovèse jusqu'à la Louis XII*, 1805, tom. 2 à 7, le général Jubié a rédigé l'In- tion, formant le premier volu- ce grand ouvrage, qui n'est n'une compilation indigeste, quelle les militaires seule- urront trouver quelques faits nes idées noyées dans un grand de pages inutiles. M—D. J.

VANDONI (Jean-Jérôme), et architecte, naquit à Flo- n 1693. S'étant rendu, fort Rome, il étudia la peinture ..nini, qui lui donna ce goût que, et lui enseigna ces effets, veloppa par la suite dans ses es. Pour mettre plus de cor- et de vraisemblance dans ses es de ruines et de vieux mo- s, il crut devoir apprendre tecture, prit des leçons de Jean-Joseph de Rossi, et fortifia ces diverses connaissances par la lecture des poètes latins et italiens, et par l'étude des beaux restes de l'antiquité. Séduit par le goût des voyages, plein de projets de gloire, et jamais de fortune, il se rendit d'abord en Portugal, où il peignit les décorations pour l'opéra italien, et donna différents projets de fête. Le succès surpassa son attente, et il fut décoré de l'ordre du Christ. Il fut alors reçu dans toutes les cours de l'Europe, et il semblait que lui seul pouvait imaginer et diriger les fêtes qu'on y célébrait. Devancé par sa réputation, il vint en France en 1724. Le premier ouvrage dans lequel il put déployer ses talents comme peintre de décorations, fut l'opéra d'*Orion*, joué en 1728. Il se présenta, en 1731, à l'académie, comme paysagiste, avec un tableau plein d'heureux effets, représentant un *Temple et des ruines*, et fut reçu avec empressement. L'année suivante, on mit au concours le portail de la nouvelle église de Saint-Sulpice: Servandoni l'emporta. Le pape, pour lui témoigner son estime, le créa chevalier du sacré palais apostolique et comte de Saint-Jean de Latran. C'est alors qu'il imagina de donner des spectacles de décorations, et que la salle des machines aux Tuileries fut mise à sa disposition. Nommé peintre-décorateur du roi, il débuta par une *Vue de l'intérieur de Saint-Pierre de Rome*. Mais s'étant aperçu qu'un spectacle sans action n'offrait pas un assez grand intérêt pour obtenir une vogue continue, il voulut rattacher à un fait mythologique ou historique, les nombreuses machines qu'il avait à sa disposition, et donna successivement : *Pandore*, la *Descente d'Énée aux enfers*, les *Aven-*

tures d'Ulysse, *Héro et Léandre*, la *Forêt enchantée* (du Tasse), etc. Cependant quelque talent qu'il déployât dans ces différents spectacles, comme ils n'étaient que du ressort des yeux, l'intérêt qu'ils présentaient ne fut pas assez grand pour leur procurer une vogue capable d'enrichir l'inventeur. En 1739, il dirigea les fêtes que la ville de Paris donna pour célébrer la paix, et celles du mariage de Madame Louise Élisabeth de France avec l'Infant d'Espagne don Philippe. La décoration qu'il établit depuis le pont Neuf jusqu'au pont Royal, fut l'objet de l'admiration générale. Appelé en Angleterre, en 1749, il fut chargé d'élever ce fameux feu d'artifice, qui coûta, dit-on, la somme énorme de cent mille guinées. Il dirigea les fêtes magnifiques que donna la ville de Vienne, lors du mariage de l'Empereur avec l'Infante de Parme. Mais c'est à Stuttgard, pour le duc de Wurtemberg, qu'il déploya toute la vigueur de son génie. Pour se former une idée de la magnificence des spectacles qu'il y représenta, il suffit de dire que, dans un opéra où l'on voyait un triomphe, il fit paraître sur la scène plus de quatre cents chevaux qui exécutèrent leurs évolutions avec la plus admirable facilité. En 1755, il se rendit à Dresde auprès du roi de Pologne; il y obtint un succès brillant, et reçut, outre un présent considérable, le titre d'architecte-décorateur du roi, avec un traitement de vingt mille francs. On n'avait rien vu jusqu'alors de comparable aux fêtes qu'il donna à Sceaux, à l'occasion de la paix; à celles pour le mariage du Dauphin, et à celles qui eurent lieu à Bordeaux et à Baïonne, lors du passage de Madame de France, qui se rendait en Espagne. Pour les fêtes publiques de Paris, il avait projeté de dispo place Louis XV de manière à à couvert sous des galeries et d ristyles, plus de vingt-cinq mill sonnes, sans compter la foul nombrable qu'aurait pu conteni ceinte. Elle devait être ornée d cent-soixante colonnes, et d trente-six arcades, tant intér qu'extérieures, contenant cinq vingt pilastres; mais la d qu'aurait exigée ce projet le fit donner. Servandoni construi théâtre dans le château de Chan pour le maréchal de Saxe; il f aussi les plans du théâtre ro Dresde, commencé sous Augus et interrompu par la guerre. A il érigea la façade de Saint-S dont l'effet, quoique sentant l la décoration, offre un aspect de grandeur et de majesté. C monument suffirait pour lui a une réputation durable. Dans rieur de l'église, il fit les trib l'orgue, soutenues par douze nes corinthiennes, et la déco de la chapelle de la Vierge. La de la maison de l'Enfant-Jésu calier magnifique de l'hôtel d dinal d'Auvergne, dont il étai tant plus difficile de tirer un b parti, que la cage en était tr serrée; la chapelle en forme de de, chez M. de Lalive; une r en forme de temple antique, nue par douze colonnes cori nes, chez le duc de Richelie sa terre de Gennevilliers, édifi lequel l'artiste se laissa trop en à son goût pour les choses d'ap quoiqu'il ne s'agît que d'une glacière, sont encore des ou qui assurent la réputation de S doni. Dans le cloître de Sainte-de-la-Bretonnerie, il orna de nes imitant différents marbr

: en forme de
struit une cha
pagne à Balain, a quatre lieues
s. L'église paroissiale de Cou-
a-Vineuse; le maître-autel iso-
cathédrale de Sens, en forme
laquin, porté par quatre co-
en bronze et en marbre; le
autel des Chartreux de Lyon,
fuvés sur ses dessins. Le nom-
plans dont il est auteur est in-
ble. Il en envoya à Bruxelles,
: marquis de Lède, pour les
'Aremberg et d'Ursel; en Por-
pour la cour; en Angleterre,
: prince de Galles, père de
: III. Quelque surprenante
: la quantité d'ouvrages qu'il
en ce genre, l'étonnement re-
en pensant qu'il a exécuté en
ne multitude de dessins et de
x d'architecture, de ruines et
pectives, que les amateurs de
, d'Angleterre et de tous les
conservent précieusement. On
t que tant de travaux auraient
chir leur auteur; mais géné-
squ'à la prodigalité, Servan-
: vit plusieurs fois réduit à
le pays qu'il habitait pour se
ire à ses créanciers. Il se ma-
dant son séjour en Angleterre.
retour en France, il eut un
qui fit beaucoup de bruit. Il
it d'une pension et d'un loge-
ue le curé de Saint-Sulpice lui
ait. Il gagna son procès; mais
: d'être employé, et mourut
anvier 1766. Comme archi-
son style est grandiose; mais
r de produire de l'effet, et l'ha-
de travailler pour le théâtre
nèrent dans l'incorrection et
des règles. Il n'en est pas
un artiste du premier rang,
fécondité, le feu et la hardies-
son génie. Comme peintre, il

n'a pas possédé un talent aussi rare; son coloris est blafard, le bleu domine trop dans ses ciels, et il ne sait pas dessiner une figure. Son nom a été donné à la rue qu'il habitait à Paris, près de Saint-Sulpice. (*V.* Hannetaire.) P—s.

SERVET (Michel), fameux antitrinitaire, né, en 1509, à Villanova, en Aragon, vint de bonne heure en France, pour étudier le droit à l'université de Toulouse. La lecture de la Bible, à laquelle il se livra sans préparation, devint pour lui une source d'erreurs. Il en puisa encore dans ses relations avec les chefs des Sociniens, en Italie, où il passa à la suite de Quintana, confesseur de Charles-Quint, dont il vit le couronnement, à Bologne (1). A la mort de son patron, il se mit à parcourir la Suisse et l'Allemagne, et il eut des conférences avec Œcolampade, à Bâle; avec Capiton et Bucer, à Strasbourg. Dans ces entretiens, il combattit avec acharnement les dogmes de la Trinité et de la consubstantialité du Verbe. Ses adversaires en furent scandalisés; et l'un d'eux, Bucer, qui passait pour le moins violent, dit un jour que *cet impie méritait qu'on le mît en pièces, et qu'on lui arrachât les entrailles.* Devenu plus hardi, Servet conçut le projet téméraire d'attaquer les dogmes principaux de la religion chrétienne. En 1531, il publia un ouvrage intitulé : *De Trinitatis erroribus*, suivi des *Dialogues sur la Trinité*, qui parurent l'année suivante. Il en avait confié le manuscrit à un libraire de Bâle, qui, n'osant pas le mettre au jour dans son propre pays, l'avait fait imprimer à

(1) Le voyage de Servet, en Afrique, pour acquérir une plus parfaite connaissance du Coran, est une chimère. Il n'y est jamais allé.

Haguenau, en Alsace. La hardiesse des opinions que Servet avait manifestées dans ses écrits, choqua les hérétiques eux-mêmes, qui l'effrayèrent par leurs menaces. Réfugié à Lyon, et renonçant au barreau, qui ne lui avait rien produit, il embrassa la médecine, qui ne lui valut que des disputes. Il se rendit à Paris, pour suivre les cours de Jacques Dubois (Sylvius) et de Fernel, célèbres professeurs de ce temps. Reçu docteur, il composa une Dissertation intitulée : *Syruporum universa ratio ad Galeni censuram diligenter explicata.* Non moins emporté en médecine qu'en théologie, il eut des querelles assez vives avec ses nouveaux collègues, contre lesquels il écrivit une *Apologie*, dont le parlement de Paris ordonna la suppression. Dès le commencement de 1534, cet enthousiaste avait préparé quelques notes pour une nouvelle édition de la Géographie de Ptolémée, d'après la traduction latine de Pirckheimer. N'ayant pas réussi à vendre son ouvrage à Paris, il s'adressa aux libraires de Lyon, et le livre y parut l'année suivante. Mécontent du séjour de la capitale, où sa mésintelligence avec ses confrères n'avait fait qu'augmenter, Servet prit le parti de se retirer en province. Il essaya d'abord de s'établir à Lyon et à Charlieu; mais, n'inspirant aucune confiance aux malades, il s'attacha aux frères Frellon, en qualité de correcteur d'imprimerie. Ce fut chez eux qu'il fit connaissance avec Pierre Palmier, qui lui proposa de le suivre à Vienne en Dauphiné, dont il était archevêque. Cette proposition lui parut avantageuse; et il aurait en effet joui d'une existence agréable, s'il s'était borné, comme il en avait témoigné le desir, à l'exercice de sa profession. Mais, rempli de ses projets hostiles contre le christianisme, il médita de nouvelles attaques. Chargé de surveiller une réimpression de la Bible, il y ajouta une Préface et des Notes que Calvin appelle *impies* et *impertinentes*. Il entra en même temps en correspondance avec ce réformateur, qu'il consultait moins pour s'instruire que pour avoir le plaisir de l'embarrasser. En déraisonnant ensemble sur la divinité de Jésus-Christ, sur la régénération et sur la nécessité du baptême, la dispute devint si animée que leurs lettres ne contenaient plus que des injures et des invectives. Ils se vouèrent dès-lors une haine implacable. Servet, voulant humilier son rival qui ne le ménageait pas, lui adressa un manuscrit où il relevait une quantité de bévues et d'erreurs, qu'il avait remarquées dans ses ouvrages, surtout dans l'*Institution chrétienne*, production favorite du patriarche de Genève. Calvin en fut tellement irrité qu'il écrivit à Farel et à Viret, » que si jamais cet hérétique lui tom» bait entre les mains, il emploierait » tout son crédit auprès des magis» trats pour lui faire perdre la vie. » Depuis ce moment, il interrompit tout commerce avec Servet, qui, ne rêvant qu'à son système, commença un troisième ouvrage contre la Trinité et contre d'autres dogmes fondamentaux de la foi. Après quatre ans de travail, il envoya ses cahiers à Bâle, pour en hâter la publication. Soit crainte, soit calcul, aucun libraire ne voulut s'en charger; et Servet fut obligé de les faire imprimer à ses frais, à Vienne. C'était le fameux traité *De Christianismi restitutione*, dont on ne connaît plus aujourd'hui que deux exemplaires

dans le monde. Malgré le soin que l'auteur avait pris de cacher son nom, ainsi que ceux de l'imprimeur et de la ville, il ne fut pas difficile à Calvin d'y reconnaître la main et les opinions de Servet. Choqué de la manière méprisante dont on y parlait de sa personne et de ses écrits, sa fureur ne connut plus de bornes, et il résolut de se venger. Pour mieux réussir dans ses desseins, il n'hésita pas à jouer le rôle de délateur, et, au moyen d'un Lyonnais, devenu depuis peu prosélyte de la religion réformée, il fit parvenir adroitement à l'archevêque de Lyon quelques feuillets du Traité de Servet. Le cardinal de Tournon, qui occupait alors le siége de cette ville, employait les moyens les plus énergiques pour arrêter les progrès de l'hérésie, à laquelle son diocèse était, plus que tout autre, exposé, à cause du voisinage de Genève. Dès qu'il eut connoissance de ces papiers, il s'empressa d'en donner communication au gouverneur-général du Dauphiné, qui ne put pas découvrir l'atelier dont ce livre était sorti. L'auteur allait échapper au danger qu'il avait provoqué, si Calvin n'avait livré au magistrat les originaux de quelques lettres imprimées dans l'ouvrage de Servet (p. 5[illegible]6), et qui établissaient la preuve la plus complète de sa culpabilité. Un mandat d'arrêt fut bientôt lancé contre lui, et il aurait subi à Vienne le supplice qui l'attendait à Genève, s'il n'avait trouvé le moyen de s'évader de la prison. Empressé de sortir de France, il choisit le chemin le plus court, sans réfléchir que c'était pour lui le plus dangereux. Il se rendit à Genève, dans l'intention de passer en Italie, où il espérait vivre ignoré. En attendant, son procès continuait à s'instruire à Vienne, où il fut brûlé en effigie, le 17 juin 1553: cinq ballots de son dernier ouvrage, qui contenaient presque la totalité de l'édition, et qu'on avait saisis à Lyon, furent aussi jetés dans les flammes. Dès que Calvin eut appris la fuite de son ennemi, il redoubla d'activité pour en suivre les traces; ce fut par ses avis qu'on parvint à le découvrir, et sur sa demande qu'on l'arrêta (2). Ne voulant pas se soumettre aux lois de la ville, qui ordonnaient que l'accusateur partageât la prison avec l'accusé, Calvin céda le principal rôle à un certain La Fontaine (3), qui était, dit-on, son valet, et se réserva celui de discuter avec Servet sur des questions théologiques. Celui-ci ne parut embarrassé ni des intrigues ni des raisonnements de son adversaire. Il répondit à toutes ses questions, et finit par lui déclarer qu'il n'adopterait d'autres sentiments que lorsqu'on lui prouverait que sa doctrine était fausse. Mais qui aurait pû opérer cette conversion? La troupe des ministres dont son contradicteur était toujours escorté à l'audience, ne disait mot, et se bornait à prodiguer des applaudissements au chef de la nouvelle réforme. Servet n'avait à lutter que contre le seul Calvin, dont il détestait la personne autant qu'il en méprisait le caractère. Il ne désespérait pas de l'équité des juges, et, le jour où l'on vint lui annoncer que le vibaillif de Vienne avait demandé son extradition, il se jeta à leurs pieds, pour les supplier de le retenir à Genève. Il leur adressa

(2) Servet avait sur lui, quand il fut arrêté, une chaîne, six bagues, et quatre-vingt-dix-sept pièces en or.

(3) Cet accusateur obscur de Servet, était né à *Saint-Germain*, l'un des quartiers de Genève, sur la droite du Rhône. Un autre Genevois, nommé Germain Colladon, lui fut adjoint pendant la procédure.

ensuite une requête, dans laquelle, en parlant de Calvin qui lui avait opposé l'autorité de Justinien : « Il est » malheureux, disait-il, d'alléguer » contre moi ce que lui-même ne » croit pas. Il est bien loin d'obser- » ver ce que cet empereur a dit de » l'Église, des évêques, du clergé, et » de plusieurs autres points de dis- » cipline ecclésiastique. » En attendant, ces disputes retardaient la marche du procès : les juges, qui n'avaient aucun intérêt à le prolonger, ordonnèrent à Calvin d'extraire des ouvrages de Servet ce qui lui paraissait le plus blâmable. Calvin se chargea volontiers de ce travail, qu'il intitula : *Sententiæ, vel propositiones excerptæ ex libris Michaelis Serveti, quas ministri ecclesiæ Genevensis partim impias, et in Deum blasphemas, partim profanis erroribus et deliriis refertas esse asserunt : omnes vero à verbo Dei et orthodoxæ ecclesiæ consensu prorsùs alienas.* Servet se défendit contre ces inculpations, et sa réplique fut réfutée par Calvin qui, pour donner plus de poids à son écrit, le fit signer par plusieurs de ses confrères. Il est intitulé : *Brevis refutatio errorum et impietatum Michaelis Serveti à ministris ecclesiæ Genevensis magnifico senatui, sicuti jussi fuerant, oblata.* Ces trois pièces font partie des Traités théologiques de Calvin. Servet, ne jugeant pas à propos de répondre sérieusement à la dernière, se contenta d'y mettre quelques notes marginales, dont la plupart n'étaient que d'un seul mot, tel que *Simo magus, impostor, sycophanta, nebulo, perfidus, impudens, ridiculus mus, cacodæmon.* Ces injures prodiguées à un ennemi redoutable, et la demande faite par le prévenu d'être renvoyé devant le conseil des deux cents, ont donné lieu de croire que Servet, quoique naturellement emporté, fut encore excité par des personnages puissants, qui lui promirent leur appui contre son antagoniste, dont la hauteur avait mécontenté beaucoup de monde. Les juges ne tinrent aucun compte de ces réclamations, et dès que l'instruction du procès fut terminée, ils en envoyèrent des copies à Zurich, à Berne, à Bâle et à Schaffouse, pour avoir l'avis des autres ministres. La réponse de ceux-ci fut presque unanime; on remarqua seulement que les ministres de Zurich s'étaient montrés les plus sévères; mais il n'est pas vrai que les cantons protestants se soient prononcés pour la peine de mort, comme Calvin l'a donné à entendre. Le 26 octobre 1553, le tribunal s'assembla pour la dernière fois, et condamna Servet à être brûlé vif. Lorsque cette sentence lui fut annoncée, sa fermeté l'abandonna, et il poussa des cris effroyables. Il espéra fléchir Calvin, avec lequel il eut un entretien, deux heures avant de marcher au supplice; mais son sort était décidé. Livré à ses bourreaux, il fut exécuté, le lendemain de son arrêt, dans un endroit appelé *Champey*, à une portée de fusil de la porte méridionale de Genève. Il y fut accompagné par Farel, que Calvin avait fait venir de Neuchâtel. Les exhortations de ce ministre ne produisirent aucun effet sur l'esprit de ce malheureux, qui expira dans les tourments, sans donner le moindre signe de repentir. Calvin entreprit de justifier l'arrêt du conseil de Genève, en publiant un ouvrage où il établit qu'on a le droit de faire périr les hérétiques. Son livre parut au commencement

[illegible] ; [illegible] *[illegible] fu[illegible] [illegible] prodi[illegible] [illegible] Servet : ubi ostenditur h[illegible] [illegible] jure gladii coercendos es[illegible] [illegible] de homine hoc ta[illegible] [illegible] juste et merito sumptum Ge[illegible] [illegible] fuisse supplicium.* Leli[illegible] [illegible] et Castalion s'élevèrent [illegible] [illegible] doctrine, et furent atta[illegible] [illegible] tour par Théodore de [illegible], [illegible] un Traité intitulé : *De hæ[illegible] [illegible] puniendis.* Ainsi les deux co[illegible] [illegible] du parti réformé reconnurent le droit de punir les hérétiques au [illegible] où les protestants ne ces[illegible] de déclamer contre les traite[illegible] barbares auxquels ils [illegible] [illegible] dans les pays catho[illegible] [illegible]. Les ouvrages de Servet sont : I. *De Trinitatis erroribus, libri s[illegible]* (Haguenau) 1531, in-8°., q[illegible] [illegible]-dix-neuf feuillets, en carac[illegible] [illegible]. Cet ouvrage fut impri[illegible] [illegible] le nom de Michel Servet [illegible] *[illegible] Reves ab Aragoniâ Hispanum. Reves* est l'anagramme de l'auteur. Il en existe une contrefaçon, Nuremberg, 1791, in-12, et une traduction hollandaise, par R. T. (Reynier Tellier), (Harlem) 1620, in-4°. II. *Dialogorum de Trinitate, libri duo. De justitia regni Christi, capitula quatuor.* (Haguenau), 1532, in-8°. Cet opuscule, qui ne se compose que de 48 feuillets, sans pagination, et en caractères italiques, se trouve ordinairement à la suite du livre précédent (4). Dans un avertissement au lecteur, Servet dit qu'il rétracte tout ce qu'il a publié dans son premier ouvrage contre la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiments, puisqu'il les confirme dans ses dialogues; mais il avoue que son premier traité est imparfait, confus, et écrit d'un style barbare : défauts qu'il veut qu'on attribue à sa jeunesse, à son incapacité et à la négligence de l'imprimeur. Néanmoins ce second ouvrage n'est ni plus clair, ni plus méthodique, ni mieux écrit que le premier. III. *Claudii Ptolemæi Alexandrini geographicæ enarrationis, libri octo*, etc., Lyon, frères Trechsel, 1535, in-fol., fig. en bois. Cet ouvrage fut imprimé sous le nom de *Michel Villanovanus.* Servet y a joint une préface, quelques notes, les noms modernes des villes, et une petite introduction à chaque carte, pour rendre compte de l'état actuel du pays qu'elles représentent. Il fut réimprimé et dédié à l'archevêque Palmier, Vienne en Dauphiné, Gaspard Trechsel, 1541, in-fol.; et cette réimpression est encore plus rare que l'édition originale (5). IV. *In Leonardum Fuchsium apologia pro Symphoriano Campegio*, Paris, 1536, in-8°.; et Lyon, 1536, in-8°. C'est sous ce titre, et avec le nom de Michel Villanovanus, que Haller a désigné cet ouvrage, dont il disait posséder un exemplaire, qu'on a même trouvé enregistré de sa main dans son Catalogue. Cependant, malgré toutes les recherches faites dans les bibliothéques de Brera et de Pavie, qui se partagèrent les livres de Haller, il a été impossible de le retrouver. Au reste, Servet avait parlé de cet ouvrage

(4) Dans l'exemplaire que nous avons vu à la bibliothèque du roi, le faux-titre est précédé d'une vignette en bois, représentant un Saint Pierre à deux têtes : en haut est écrit : HOPONOIA, et en bas on lit ce vers :

O Jane à tergo, quem nulla ciconia pinsit (sic).

(5) Voyez sur ces deux éditions la dissertation de Raidel sur les éditions de la Géographie de Ptolémée, et une lettre de Des Maineaux, insérée dans la *Bibliothèque raisonnée des Savants*, tome III, pag. 172.

dans ses dépositions devant le magistrat de Vienne, et dans la Préface de son *Traité des sirops*. Léonard Fuchs était un médecin de Tubingue, mort en 1566; et Symphorien Champier fut un espèce d'encyclopédiste, qui, né dans un petit village nommé Saint-Symphorien, près d'Anneci (6), vécut long-temps à Lyon, où il reçut le droit de bourgeoisie. V. *Syruporum universa ratio ad Galeni censuram diligenter explicata. Cui post integram de concoctione disceptationem, præscripta est vera purgandi methodus, cum expositione aphorismi : CONCOCTA MEDICARI*, Paris, Colines, 1537, in-8°.; réimprimé à Venise, Valgrisi, 1545, in-8°.; et à Lyon, Roville, 1546, in-8°. Dans cet ouvrage, qui fut publié sous le nom de Michel Villanovanus, Servet examine la doctrine de la coction des humeurs, qu'il apprécie assez bien, eu égard au temps où il vivait. On voit qu'il était nourri des doctrines de Galien et des Arabes, et que l'humorisme formait la base de ses principes en médecine. VI. *Apologetica disceptatio pro astrologiâ*, Paris, 1538, in-8°. C'est l'ouvrage dirigé contre les médecins de Paris, et supprimé par le parlement. Chauffepié s'est trompé, en croyant qu'il en existait un autre sous un titre différent. VII. *Biblia sacra ex Sanctis Pagnini translatione, sed et ad hebraïcæ linguæ amussim ita recognita et scholiis illustrata ut plane nova editio videri possit*, Lyon, Trechsel et de

(6) C'est au moins ce qui semblerait résulter des recherches de Malacarne dans son livre sur les ouvrages des médecins ou chirurgiens des états de la maison de Savoie jusqu'au seizième siècle, (*Delle opere*, etc., 1786, in-4°.) 3e partie, pag. 238; mais tous les autres biographes font naître Symphorien Champier à Lyon, ou plutôt à Saint-Symphorien-le-Château, en Lyonais. *Voy.* Goujet, *Biblioth. franç.* X. 207.

La Porte, 1542, in-fol. Ce tion fut exécutée d'après cell logne. Les Notes de Servet, sont pas en grand nombre, surtout sur l'interprétation d des psaumes et des prophètes *Christianismi restitutio. To clesiæ apostolicæ ad sua lim catio, in integrum restitut tione Dei, fidei Christi, ju tionis nostræ, regeration tismi et cœnæ Domini ma tionis. Restituto denique no no cœlesti, Babylonis impia vitate solutâ, et Antichris suis penitus destructo* (Vi Dauphiné, chez Balthasar Ar 1553, de 734 pag. in-8°., ca tères ronds, et avec un feuillet ta. Au bas de la dernière pa les initiales de l'auteur, et l'a l'impression. *M. S. V.* (Miche Villanovanus), 1553. Cet fut tiré, dit-on, à 800 ex res, dont il ne reste plus qu L'un est à Paris, à la bibli du Roi, et l'autre dans la bil que impériale de Vienne. Le avait été acheté à la vente c gnat, pour le duc de La V au prix de 3,810 fr., malgré vaise conservation. C'est le que les anciens biographes de disent avoir appartenu à la thèque du landgrave de Hesse- où il fut volé. Voyez une le l'abbé Rive, dans le tome II, de l'*Origine des découverte* Dutens, Paris, 1776, in- paraît que c'est d'après l plaire de la bibliothèque im de Vienne, que de Murr a une contrefaçon de cet ouvra remberg, 1790, in-8°.), l'original absolument ligne gne. L'année de la contrefa marquée au bas de la dernie

Il ne saurait p
compte exact t s
titutio. L'aut s y e
manière si confuse, que le pe
sonnes qui ont eu l'occasion et
sité de le lire n'ont pu s'e
aucune idée. L'ouvrage s
e de six traités, dont le pre-
t divisé en sept livres. C'es
g. 169-172) que l'on trouve
ux passage sur la circulation
g. Boerhaave s'est trompé
ant qu'il était dans l'autre
ntitulé : *De Trinitatis er-*
. On ne peut nier que Ser-
it bien apprécié la disposi-
atomique des vaisseaux qui
cœur aux poumons : il a senti
s vaisseaux, beaucoup trop
eux pour servir uniquement
rition de ces viscères, étaient
s d'y porter le sang pour
subir une élaboration impor-
Dans ce temps, on croyait
ang contenu dans les cavités
du cœur pénétrait dans les ca-
uches, au travers de la cloi-
ventricule et des oreillettes.
s'élève contre cette opinion, et
tivement que le sang sortant
tricule droit passe dans les
ns par la veine artérieuse (*ar-*
lmonaire); qu'il s'y mêle à
spiré, qu'il s'y décharge des
s fuligineuses, et qu'en se ver-
ns l'artère veineuse (*veine pul-*
e proprement dite), il est attiré
mouvement de la diastole,
ventricule gauche, pour for-
qu'il appelle l'*esprit vital*.
vet n'a donc point connu
s détails de la grande circula-
es idées qu'il a exposées sur
culation pulmonaire étaient

r nouvelle édition qu'avait entreprise à
le docteur Mead, n'alla pas plus loin que
53.

plus que suffisantes pour mettre les physiologistes sur le chemin de la découverte. Ces idées, il aurait pu les puiser dans un ouvrage de Némésius, intitulé *De natura hominis*, imprimé à Lyon, en 1538, précisément dans le temps où il était prote chez les imprimeurs de cette ville. Cet évêque, qui vivait au quatrième siècle, explique le phénomène de la circulation du sang, d'après la doctrine de Galien, à peu près comme Servet. Le livre pseudonyme intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, appartient à un médecin écossais, qui le publia sous le nom de Servet : il a été vivement refuté (*V.* Oléary). Le *Thesaurus animæ christianæ*, ou *Desiderius peregrinus*, traduit en diverses langues, et attribué à Servet, n'est pas de lui. *Voy.*, pour d'autres renseignements, Vigand, *Servetianismus*, Kœnigsberg, 1575, in-8°.—Sand, *Bibliotheca antitrinitariorum*, Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8°., pag. 6. — Schlusselburg *De Servetianis*, dans le tome XI du *Catalogus hæreticorum*, —de la Roche, *Memoires de litterature*, Londres, 1712, in-4°., pag. 349, (en anglais), reproduit dans la *Bibliothèque anglaise*, tom. 2, part. 1re. pag. 76 — Boysen, *Historia Serveti*, Wittemberg, 1712, in-4°.— *Histoire impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8° (en anglais). — Allwoerde, *Historia Serveti*, Helmstadt, 1727, in-4°., d'après les matériaux de Mosheim, et avec le portrait de Servet. Un extrait de cet ouvrage fut inséré dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants*, tom. 1, pag. 366, et tom. 2, pag. 93.—Mosheim, *Essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques*, Helmstadt, 1748, in-4°., en allemand, et *Nouvelles recher-*

ches sur le célèbre médecin espagnol, Michel Servet, par le même, ibid., 1750, in-4°. (en allemand), réimprimé in-8°., avec les pièces justificatives. — Artigny, *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, tom. 2, pag. 55; et les autres ouvrages cités dans la *Bibliotheca Bunaviana*. t. 1, part. 2, p. 1606. On est étonné de ne trouver le nom de Servet, ni dans Bayle, ni dans la *Bibliothèque espagnole* de Nic. Antonio. Moreri, Niceron et Chauffepié lui ont donné des articles : celui de ce dernier a été traduit en anglais par Yair, Londres, 1771, in 8°. Un manuscrit de Postel, intitulé *Apologia pro Serveto Villanovano*, qui faisait partie de la bibliothèque de du Fay, vendue à Paris en 1725, fut acheté par le comte de Hoym, à un prix exorbitant. La procédure contre Servet, qui se conservait autrefois en original dans les archives de Genève, a été détruite, comme flétrissant la mémoire de Calvin. Une copie faite par un des magistrats de cette ville, existait, en 1814, entre les mains de son fils qui l'avait communiquée à M. Grégoire. Voyez son *Histoire des sectes religieuses*, tom. 2, pag. 202.

A—G—S.

SERVI (Constantin de'), peintre et architecte, né à Florence, en 1554, d'une famille des plus considérées de cette ville, raconte, dans une lettre écrite de Londres, qu'âgé seulement de quatorze ans, il quitta Florence pour aller dans le Mugello, où son oncle avait une propriété. Sa tante et sa grand'tante lui ayant témoigné le desir de faire exécuter, par un peintre de Florence, un tableau pour l'autel de leur chapelle dans l'église de San-Cassiano, il offrit de le peindre lui-même, et fit une *Annonciation* que, dit-il, on n jamais pu croire de lui si o lui avait vu peindre; et il ajo depuis quarante-cinq ans qu' terminée, elle se trouve enc place dans le même état de vation. Servi passe pour av l'élève de Santi Titi, du moins mières peintures le dénotent un imitateur de ce maître. I suite il changea de manière pou ter celle de Porbus. C'est plu culièrement comme peintre traits qu'il s'est distingué. Ma surtout comme architecte et ingénieur qu'il s'est fait une tion durable. Il parcourut tou rope et reçut dans toutes les c honnenrs qu'il justifia par so et par ses qualités personnelle nommée s'était étendue si loin 1609, le Sophi de Perse le d au grand duc de Toscane, C Constantin se rendit à cette tion ; mais il ne resta pas mê année dans ce pays, et l'on ce qu'il y fit. De retour à Flo eut la charge de surintendar manufacture de mosaïques en dures, fondée quelques anné ravant par le grand-duc Franç et c'est sous sa direction que gnifique établissement reçut t extension, et commença à env produits dans toutes les partie rope. Il fut aussi chargé de c les travaux de la galerie de I et de la superbe chapelle d Laurent. Appelé en Anglete le prince de Galles, il en charge de surintendant de s ments et machines, avec un ment considérable. Le gra cédant aux demandes des ét raux de Hollande, le leur en les satisfit sous tous les rapp se fit estimer particulière

ice de Nassau, qui se plut à le
ler de marques de considéra-
et lui demanda les plans et les
s d'un palais qu'il voulait éle-
à la Haie. C'est pendant son
ge en Hollande qu'il connut les
ages de Porbus, et qu'il chercha
imiter. Après de fréquents voya-
ans la plupart des cours de l'Eu-
, Servi mourut à Lucignano, en
2, attaché au service du grand
, en qualité de vicaire de cette
mune, et avec le titre de conseil-
ulique de l'Empereur. On peut
de plus amples détails sur cet
te et ses descendants, au tom.
les *Notizie de' professori del
gno*, etc. de Baldinucci, édition
classiques italiens, Milan, 1812,
o. P—s.

ERVIEN (Abel), marquis de
lé, né en 1593, à Grenoble,
e ancienne famille de la haute
istrature, débuta, dans cette car-
e, en 1616, par la charge de
ureur général au parlement de sa
natale, et fut appelé l'année sui-
te à l'assemblée des notables te-
à Rouen. Le 19 janvier 1618, il
nt le brevet de conseiller d'état,
nommé maître des requêtes de
tel du roi, le 22 mars 1624, et
oyé en Guienne, vers 1627, pour
xercer les fonctions d'intendant
justice, police et finances. Les su-
du roi dans la vallée de Barèges
eux du Roi d'Espagne dans la val-
de Brotto ayant eu quelques dif-
ends, ces deux monarques nom-
rent des commissaires pour les
anger. Servien fut nommé par
uis XIII, en 1628. Il passa l'an-
suivante à Turin, afin de termi-
, au nom du roi, les discussions
stantes entre les ducs de Savoie et
Mantoue, pour l'exécution du
até signé le 12 mars, à Bussolin,
par le cardinal de Richelieu. En 1630,
il fut fait intendant de justice, po-
lice et finances en l'armée d'Italie,
commandée par ce premier ministre,
et dans la même année, président en
la justice souveraine de Pignerol; en-
fin, et presque immédiatement, pre-
mier président du parlement de Bor-
deaux. Il allait partir pour remplir
cette dernière charge, lorsque Louis
XIII lui donna la place de secrétaire
d'état de la guerre, vacante par la
mort de Beauclerc d'Achères. Pen-
dant son ministère, Servien fut nom-
mé, avec le maréchal de Thoyras, et
le fameux d'Émery, depuis contrô-
leur général, ambassadeur extraor-
dinaire en Italie. Le maréchal et
Servien négocièrent d'abord, avec le
général Gallas, le premier traité de
Cherasco, entre Louis XIII et l'em-
pereur Ferdinand II, pour le réta-
blissement de la paix en Italie. Le 30
mai suivant, ils signèrent, avec
Victor Amédée, la restitution à ce
prince de toute la Savoie, et des vil-
les et châteaux de Saluces et de Vil-
lefranche. Le roi voulant s'assurer
un passage en Italie, et y conserver
une place de guerre dans le cas où
les Espagnols auraient tenté de trou-
bler la paix, les mêmes négociateurs
conclurent, le 19 octobre 1631, un
traité par lequel le duc mettait en
dépôt, entre les mains de Louis XIII,
la place de Pignerol, et permettait
le passage des troupes françaises,
allant dans le Montferrat; et enfin,
le 5 mai, 1632, cette même place
de Pignerol fut cédée au Roi par un
traité que Thoyras et Servien signè-
rent à Saint-Germain-en-Laye. Ce
dernier montra beaucoup d'habileté
dans ces diverses négociations; mais
il annonça, dès ce moment, un carac-
tère difficile et impatient de toute
supériorité. Il paraît que, jaloux du

crédit que Thoyras avait auprès de la duchesse douairière de Savoie, sœur de Louis XIII, il nuisait à son collègue dans l'esprit du roi et dans celui du cardinal de Richelieu. Le maréchal s'en plaignit dans un Mémoire qu'il fit remettre au roi. Servien ne fut pas donc étranger à la perte que le maréchal fit, vers cette époque, du commandement de l'armée d'Italie. Quant à lui, il reprit les fonctions de sa charge après la conclusion des affaires d'Italie. Le cardinal de Richelieu, dont il avait peut-être blessé l'amour propre, ou excité la défiance, chercha à lui ôter sa place. Servien ne crut pas pouvoir lutter avec ce Ministre, et ayant donné sa démission, il se retira dans sa terre de Sablé en Anjou, où il vécut dans une retraite absolue, jusqu'en 1643. A cette époque, Richelieu venait de mourir : il fallut envoyer un plénipotentiaire à Munster avec le comte d'Avaux. Mazarin, qui avait été désigné, étant devenu premier ministre, fit choix de Servien pour le remplacer, sans doute, à la sollicitation de Lyonne, qui avait toute sa confiance, et qui était fils d'une sœur de Servien. Mazarin vit en lui l'homme qu'il pouvait mettre dans la confidence de sa politique, de préférence au comte d'Avaux, dont ce ministre était jaloux. Les deux plénipotentiaires eurent d'abord ordre d'aller régler divers points en discussion avec les Provinces-Unies. Mais avant d'arriver à la Haye, ils annoncèrent qu'ils desiraient obtenir du prince d'Orange le titre d'*excellences*, distinction qui était alors tout-à-fait insolite. Ils prétendirent même que ce prince devait venir au devant d'eux, à leur approche de la Haye, et leur rendre la première visite, s'il se portait bien, sinon qu'il devait se faire remplacer par son fils. Le prince feignit une indisposition, et son fils alla au devant des ambassadeurs, à une demi-lieue de la Haye, accompagné de cinquante voitures, contenant les personnes les plus considérables de la Hollande. Enorgueillie de ces honneurs, Mme. Servien voulut aussi que la princesse d'Orange lui fît la première visite; et cette princesse s'y étant refusée, il en résulta qu'elles ne se virent point. Après la signature des trois traités d'alliance et de subsides, des 29 février et 1er. mars 1644, le comte d'Avaux et Servien se rendirent à Munster. On connaît l'histoire des négociations auxquelles ils prirent part, et qui, après quatre années de discussions et d'intrigues, finirent par le célèbre traité de Westphalie. La première année fut consacrée presque tout entière par les divers plénipotentiaires, à des discussions de protocole et de préséance, et par les deux ambassadeurs français, à des querelles et à des injures très-inconvenantes, et qui devinrent le scandale du congrès. Ce fut à l'occasion de la rédaction des dépêches que la querelle commença. Le comte d'Avaux s'en attribuait encore le droit comme étant le premier plénipotentiaire et le *senior :* Servien, magistrat, répondait que c'était au président à signer les arrêts, et au conseiller à les dresser. Pour en finir, d'Avaux proposa d'alterner chaque semaine; mais ce *mezzo termine* ne satisfit point Servien. L'aigreur de son caractère augmentant journellement, le comte d'Avaux finit par lui céder entièrement; et cette condescendance ne ramena la paix que pour quelques jours. Bientôt les divisions recommencèrent avec tant de force, qu'ils cessèrent de se voir, et que chacun d'eux écrivit séparément à la cour.

...rent même ... à publier ...moires l'un ... l'autre. ...x traitait de *Lu* ... *diffa-* ...e celui de Servien, et celui-ci ...it d'*attentat et d'assassinat* ...oire du comte d'Avaux. En- ...peut dire que tous deux oubliè- ...rs devoirs et toutes les con- ...s. Violent et d'une humeur ...que, Servien semblait vouloir ...r ce que disait de lui le nonce ...Chigi, qui ne l'appelait pas ...nt que l'*Ange extermina-* ...*la paix*. Cependant, la cour ...que ces discussions nuisaient ...ociations, leur donna un chef ...personne de Henri d'Orléans, ...Longueville. Le duc rétablit ...entre les plénipotentiaires; ...orsque fatigué des difficultés ...délais qu'éprouvait le traité ...lier avec l'Espagne, ce sei- ...t quitté Munster, l'animosité ...ie de ses deux collègues, long- ...outennes par le respect qu'ils ...taient, se réveillèrent avec ...violence. On prétend même ...rvien se servit du crédit que ..., son neveu, avait sur le car- ...Mazarin, pour faire arriver ...celui-ci des rapports dans ...il accusait d'Avaux de pro- ...rieux contre le premier mi- ...Victime de ces calomnies, ...x fut rappelé au commence- ...e 1648; et Servien, demeuré ...nipotentiaire, reçut du roi de ...ux pouvoirs pour conclure la ...'il signa à Munster, le 24 oc- ...648. Il avait été fait conseil- ...at ordinaire, en 1645 : il re- ...revet de ministre, le 24 avril ...fut créé, en 1661, trésorier, ...ancelier de l'ordre du Saint- ..., et deux ans après, surinten- ...s finances, charge dont il de- ...en possession jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1669. Servien était membre de l'académie française depuis 1634. Les deux historiens des négociations de Westphalie, l'un français et catholique, le père Bougeant, l'autre protestant et étranger, Schiller, se sont rencontrés dans le portrait que chacun d'eux a tracé de ce célèbre négociateur. « Il avait, » dit le père Bougeant, l'esprit vif » et pénétrant : il était prompt dans » ses résolutions et ferme jusqu'à l'o- » piniâtreté. Il écrivait avec beau- » coup de feu et de justesse en fran- » çais : il n'avait peut-être pas l'es- » prit aussi orné que le comte d'A- » vaux; mais il avait le style plus » serré et plus fort. Il était d'ailleurs » naturellement fier et impatient, » brusque et rude dans ses manières. » Suivant Schiller « Servien ne con- » cevait personne au-dessus de lui. » C'était déjà un sujet de douleur » pour son amour-propre, que son » collègue, d'une famille plus an- » cienne que la sienne, distinguée par » ses alliances à la cour, parût jouir » d'un plus grand crédit; et c'est pour » cette raison qu'il cherchait à l'é- « craser par l'éclat d'un génie supé- » rieur; et sans doute que le feu, la » plénitude et la promptitude de ses » idées décelaient réellement en lui » plus de génie que dans le comte » d'Avaux, avec sa science et ses pé- » nibles efforts. Sans doute aussi que » Servien qui, en qualité de secré- » taire d'état, servait avec gloire, » même sous le cardinal de Riche- » lieu, et jouissait encore en ce mo- » ment de la confiance particulière » de Mazarin, connaissait mieux les » desseins et les secrètes pensées du » ministère. Mais, au lieu de faire » tourner ces avantages vers la gloi- » re et les intérêts de sa cour, il ne » s'en servait que pour blesser l'a-

» mour-propre de son collègue. » Il ne ménageait guère plus celui des plénipotentiaires étrangers : aussi, lorsqu'en 1647, il alla négocier à la Haye le traité de garantie, il éprouva les effets de cette disposition qui lui était si naturelle. Adrien de Pauw, un des députés hollandais au congrès de Munster, contre lequel il avait publié des écrits insultants, avait fait partager à sa province et aux États-Généraux son ressentiment, et ils le témoignèrent d'une manière non équivoque. Le caractère de Servien n'empêcha pas qu'il n'eût des flatteurs parmi les poètes du temps. Comme il était borgne, l'un d'eux alla jusqu'à le comparer au Soleil, lequel n'a qu'un œil. On a imprimé des *Lettres* de lui avec celles de d'Avaux (*V.* Avaux d'). G—rd.

SERVIÈRES. *V.* Grollier.

SERVIEZ (Jacques Roergas de), historien, naquit, en 1679, à Saint Gervais, diocèse de Castres, de parents nobles. Percin de Montgaillard (*V.* ce nom, XXIX, 562), évêque de Saint-Pons, ami de sa famille, se chargea de surveiller sa première éducation. Il vint ensuite étudier le droit à Montpellier, et y reçut le baccalauréat, en terminant ses cours. Dans le desir de perfectionner ses connaissances, il visita l'Italie, et s'arrêta quelque temps à Rome : il y plaida, devant le sacré collége, la cause d'une religieuse qui réclamait contre ses vœux; et il en fit prononcer la dissolution. De retour dans sa famille, il se livra tout entier à la culture des lettres. Les sollicitations de ses amis et des savants avec lesquels il était en correspondance, le décidèrent à venir habiter Paris : il y devait trouver plus de ressources pour ses travaux; mais il fut enlevé par une mort prématurée, au mois de janvier 1727, à l'âge de c te-huit ans. Serviez était chev Saint-Lazare et de Notre-Da Mont-Carmel. On a de lui : *Impératrices romaines*, ou *H de la vie et des intrigues s des femmes des douze premi sars*, Paris, 1720, 2 vol. Cette édition est la seconde; mière est de 1718, en un se me. Le succès de cet ouvrag engagé l'auteur à le complét laissa les matériaux d'une tr édition, qui fut publiée en 1 vol. in-12. Cette Histoire a ét primée en 1744 et en 1758. Lenglet-Dufresnoy, elle est c et bien écrite : tous les faits tirés des sources les plus respe Serviez se proposait de contir ouvrage jusqu'à la prise de C tinople. II. Les *Hommes i du Languedoc*, Béziers, 17 12. Ce volume est le seul qui ru. III. Le *Caprice*, ou les *E la fortune*, Genève, 1724, C'est un roman. Il a laissé nuscrit l'*Histoire du brave* La Bibliothèque des romans bre 1775) attribue à Servie *toire secrète des femmes g de l'antiquité*, Paris, 1726 vol. in-12; mais son petit-fils nuel Serviez) se hâta de r contre cette assertion, dans l naux. En effet, ce livre est d Dubois, avocat à Rouen, co l'apprend par l'Épigramme te, de l'abbé Yart :

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur,
Et Monsieur Dubois qui l'a faite

Voyez le *Dict. des anonym* M. Barbier, 2e. éd., nº. 8: peut consulter, pour plus de la *Notice* sur Serviez, par s

lis, le général Serviez, dans les *Siècles littéraires* de Desessarts, tome II, 113-116, et sa *Lettre* aux rédacteurs de la *Décade*, n°. du 20 ventôse an IX; et encore le *Magasin encyclopédique*; VI°. année, tom. V, 390-393. — SERVIEZ (Émanuel-Gervais), petit-fils du précédent, né à Saint-Gervais, le 27 février 1755, entra au service, en 1772, comme simple soldat, dans le régiment de Roussillon, et parvint successivement au grade de général de brigade. Il fit, en cette qualité, les premières campagnes de la révolution; fut emprisonné, comme suspect, en 1793, et mis en liberté, après le 9 thermidor. Il fut alors employé à l'armée d'Italie, puis réformé, après le traité de Campo-Formio. Il avait composé divers écrits, pendant sa carrière militaire, entre autres une brochure qu'il publia, en 1788, contre le système allemand qu'avait voulu introduire le ministre de la guerre Saint-Germain; une *Adresse* aux soldats, en 1790, pour les exhorter à la discipline; et une espèce de roman intitulé: les *Prémices d'Annette*. Paris, in-16, 1792 et 1798, in-18. Il fut préfet des Basses-Pyrénées, en 1801, et publia une *Statistique* de ce département. Nommé membre du corps législatif, en 1803, il mourut le 18 octobre 1804. On lui doit encore: *Mémoire sur l'agriculture*, et spécialement sur le défrichement de la lande dite *Pont-Long*, dans le département des Basses-Pyrénées. Paris, 1803, in-8°.

W—s.

SERVILIE, fille de Quintus Servilius Cépion (*V.* ce nom, VII, 525), et sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an 655 de Rome, épousa en première noces Junius Brutus. Infidèle à son mari, elle devint éperdûment amoureuse de Jules César, encore très-jeune; et comme le célèbre Marcus Brutus, qui devait être le meurtrier de ce grand homme, naquit vers le temps où leur amour était dans sa plus grande force, personne ne doutait à Rome qu'il ne fût le fruit de cette passion adultère. Cette circonstance a fourni à Voltaire le plus touchant ressort de sa tragédie de *la Mort de César*. Servilie épousa en secondes noces Décimus Junius Silanus (*V.* ce nom ci-après), sans cesser d'être la maîtresse de César. Cette galanterie donna lieu à un incident fort singulier. Au moment où le sénat délibérait sur le sort des complices de Catilina, on apporta, du dehors, un billet à César, qui venait de parler en faveur des accusés. Il le prit et le lut tout bas. Aussitôt Caton d'Utique, qui soutenait l'opinion contraire, se mit à crier que César portait l'audace jusqu'à recevoir des avis et lettres des ennemis de l'état. Plusieurs des assistants exigèrent que le billet fût montré. César le passa sur l'heure à Caton, qui n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'il reconnut une lettre *amoureuse et même libertine* (1), écrite par Servilie, sa propre sœur. Il la jeta à César, en lui disant: *Tiens ivrogne;* et, cela fait, il reprit le fil de son discours, tant était public et connu de tous l'amour que Servilie portait à César. Cette femme fut celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus constamment. Déjà sur le retour, elle trouva moyen de conserver son ascendant sur lui, en abandonnant à ses désirs impurs Junia Tertia, la troisième de ses filles. Elle sut aussi tirer, de ces coupables liaisons, un parti fort avantageux pour sa fortune. César,

(1) Plut. in Brut., et in Cat. Minore.

durant son second consulat, lui donna une perle de la valeur de soixante mille sesterces; et pendant les guerres civiles, il lui fit adjuger, à vil prix, les biens des proscrits, qui étaient à l'enchère. Comme on s'étonnait qu'elle les eût à si bon marché, Cicéron dit plaisamment : « Le marché » est d'autant meilleur, que la tierce » partie en a été déduite : *Quò me-* » *lius emptum sciatis, Tertia de-* » *ducta est,* » faisant ainsi allusion, par un jeu de mots dont la grâce ne saurait passer en notre langue, au nom de *Tertia*, fille de Servilie. Les historiens ont négligé de nous apprendre ce que devint, après la mort de César, cette femme dès-lors aussi malheureuse mère, que malheureuse épouse. « Elle dut, dit un moderne, » se reprocher la première source de » ses désordres; et je doute qu'on eût » pu nous donner rien de plus tou- » chant que l'histoire de Servilie de- » puis ce temps (2). L'académie de Marseille couronna, le 25 août 1767, une héroïde intitulée : *Servilie à Brutus, après la mort de César*, par Durufflé, avocat, Elbeuf (Paris, 1767, in-8°). » — Servilie, fille aînée de la précédente, loin de se livrer aux mêmes désordres que sa mère, et que Tertia Junia sa sœur, fut un modèle d'amour conjugal. Mariée au jeune Lépide, elle ne voulut pas lui survivre quand il périt, l'an de Rome 722, victime de la vengeance d'Octave, contre lequel il avait conspiré. Elle sut tromper la surveillance de sa famille, qui la gardait à vue; et n'ayant point de fer sous sa main, elle s'étouffa, dit Velleius Paterculus, avec des charbons ardents. — Servilie, fille de Cepion, et sœur cadette de celle dont il est parlé au commencement de cet article, fut mariée à Lucullus, qui, malgré ses fréquentes infidélités, la conserva long-temps par égard pour Caton, frère utérin des deux Servilies. A la fin, ses débordements allèrent si loin que, bien qu'il fût l'homme du monde le plus accommodant, Lucullus perdit patience, et la répudia. Elle se retira chez son frère, qui eut la bonté de la recevoir. Quand on vit qu'elle s'était soumise à la garde et à l'austère manière de vivre de Caton, et qu'elle l'accompagna même dans sa fuite, on oublia presque les premiers désordres de sa vie. D—r—r.

SERVILIE, fille de Barea Soranus, gouverneur de l'Asie Mineure, née l'an de Rome 798, sous le règne de Claude, fut mariée à Annius Pollion. Réduite à l'état de veuve, par le bannissement de son époux (an de Rome 718), elle fut encore impliquée dans l'accusation inique dont son vertueux père fut la victime. On lui avait reproché d'avoir gouverné sa province d'une manière trop favorable au peuple, et contraire aux intérêts du prince. Les délateurs, qui servaient la haine de Néron, accusaient aussi Servilie d'avoir donné de l'argent à des magiciens. Rien n'était plus vrai que cette imputation; mais c'était une erreur échappée à sa piété filiale. Consultant plus sa tendresse qu'une prudence qui n'était pas de son âge, elle avait interrogé des devins, uniquement pour connaître le sort de sa famille, pour savoir si Néron se laisserait fléchir, et si l'instruction du procès n'aurait rien de funeste. Elle comparut donc devant le sénat, avec Soranus. Tacite la montre n'osant porter les yeux sur son père, dont sa faute involontaire aggravait

(2) Saint-Réal, Réflexions sur le meurtre de César.

ril. L'accusat
le n'avait pas u s con
s parures de noces pour en ce
er l'argent à des opérations n
es, elle se prosterna d'abord par
, et y demeura long-temps noyée
s ses larmes. Enfin, embrassant
utels : « Nou, je n'invoquai, dit-
le, aucune divinité sinistre; je ne
e permis aucune imprécation.
es malheureuses prières qu'on me
proche n'eurent d'autre objet
e d'obtenir de toi, César, et de
os sénateurs, la conservation du
eilleur des pères. J'ai donné mes
erreries, mes robes, les décora-
ons de mon rang; j'aurais donné
on sang et ma vie, si les gens que
'ai consultés me les eussent de-
andés. Je ne les connaissais point
uparavant; j'ignore ce qu'ils sont,
uel art ils exercent. Pour moi, je ne
erlai jamais du prince que com-
e on parle des dieux; mais si je
uis coupable, au moins je le suis
eule, et mon malheureux père
gnorait ma faute. » Cette héroïne
piété filiale n'en fut pas moins
damnée avec son père; mais la
te de la fin du seizième livre des
ales de Tacite nous laisse igno-
r le genre de mort qu'elle choisit,
si que Soranus, qu'il peint comme
ge d'avoir une pareille fille (*V.* RASÉAS).

D—R—R.

SERVILIUS PRISCUS (PUBLIUS), issu d'une famille originaire d'Albe, et qui, lors de la destruction de cette ville, fut admis dans le sénat romain, parvint au consulat, l'an de Rome 259 (495 avant J.-C.), vingt ans après l'expulsion des rois, au moment où de violents démêlés avec le sujet des débiteurs insolvables agitaient la république. Doué d'un caractère doux et conciliant, il était assez populaire; et le sénat, en lui donnant pour collègue Appius Claudius, homme inflexible sur les droits du patriciat, s'était flatté d'appaiser les dissentions; mais ce choix ne fit qu'ajouter la division des consuls à celle des deux ordres. Tandis qu'Appius, appuyé du vœu presque unanime des sénateurs, se refusait à toutes les mesures tendant au soulagement des pauvres plébéiens, Servilius inclinait à la suppression des dettes, ou du moins il voulait que les intérêts fussent déduits du principal. De là des disputes interminables au sein du sénat et des assemblées populaires. Telle était la situation des choses, lorsqu'on apprit que les Volsques s'approchaient de Rome. Le peuple se livre à la joie; et s'écrie que c'est aux patriciens à repousser seuls les ennemis, eux qui recueillent seuls les avantages de la guerre. Le sénat tombe dans l'abattement; et c'est à Servilius qu'il confie le salut de l'état. Le consul promet aux plébéiens qu'on saura soulager leurs maux après la guerre. Le peuple s'empresse de se ranger sous ses enseignes. Dès le lendemain, Servilius, vainqueur des Volsques, se rend maître de leur camp, et de Suessa Pometia, dont le pillage enrichit ses soldats. De retour à Rome, il demande le triomphe; Appius Claudius, jaloux de son collègue, engage le sénat à lui refuser cet honneur. Servilius, soutenu par les acclamations du peuple, se l'arroge de sa propre autorité, et fait son entrée dans la ville, revêtu de la robe triomphale. C'est le premier triomphe qui ait eu lieu malgré le sénat; et comme il parut irrégulier, on ne l'inscrivit pas dans les fastes consulaires. Tite-Live le passe sous silence, probablement pour ce motif; mais Denys d'Halicarnasse en parle avec détail. Bientôt

après, Servilius alla de nouveau combattre les Sabins unis aux Arunces, les vainquit, et revint à Rome presser l'exécution des engagements qu'il avait pris avec les plébéiens, de l'aveu du sénat; mais Appius, dont les conseils dirigeaient cette assemblée, jugeait les débiteurs insolvables avec plus de rigueur que jamais. Ceux-ci en appelaient à Servilius, qui, n'osant faire tête à tous les patriciens, répondait d'une manière évasive. Cette politique lui réussit mal. « En voulant se ménager entre les deux partis, dit Tite-Live, » il encourut la haine du peuple, » sans gagner la faveur du sénat. » Cependant l'un et l'autre consul ambitionnent l'honneur de présider à la dédicace du temple de Mercure. Le peuple, à qui le sénat abandonne le choix, témoigne son mécontentement à ces deux magistrats, en ne choisissant ni l'un ni l'autre, et nomme M. Lætorius, simple centurion. Les plébéiens, chaque jour plus maltraités par Appius, et n'espérant plus rien de leur recours à Servilius, prennent le parti de se faire justice eux-mêmes. Leurs clameurs couvrent la voix d'Appius, quand il va prononcer ses jugements contre les débiteurs; leurs bras arrachent les condamnés des mains des licteurs ou de leurs créanciers. L'anarchie est dans l'état. Les dispositions hostiles des Sabins ne peuvent engager le peuple à s'enrôler. Appius, qui, du haut de son tribunal, menace vainement les séditieux, ne cesse de tonner contre son collègue, qui les enhardissait, disait-il, par un *silence populaire*. Ce fut au milieu de ces désordres que Servilius et Appius sortirent de charge, tous deux en butte à la haine du peuple; mais le second avait du moins pour lui la faveur du sénat, tandis qu'il arrivait au premier ce qui a ra toujours aux hommes d'état ressemblent, de mériter, même des intentions louables, l'ani version de tous les partis. D-

SERVILIUS STRUCTUS RIUS), de la même famille q précédent, et son contemporai fit connaître par la fermeté d caractère. Consul, l'an de Rom (avant J. C. 476), il marcha c les Étrusques, et les poursuivi que dans leur camp près du Jan mais s'étant trop avancé, il éta le point d'être vaincu, lorsque gagé par son collègue Virginii rétablit le combat et remport eux une victoire décisive. Ce su acheté par la perte d'un grand bre de braves, loin d'être jugé du triomphe, attira, l'année suiv à Servilius une accusation de la des tribuns, qui le citèrent dev peuple. Les Romains venaient de condamner, pour une faute logue, le consulaire Ménénius s'était laissé mourir de chagrin vilius ne mit pas, comme avai celui-ci, sa confiance dans les p ou dans les sollicitations des p ciens. Il brava toutes les att des tribuns avec une noble confi repoussa énergiquement leurs culpations, et s'en prit au ple lui-même auquel il reproc condamnation de Ménénius, fi l'homme à qui les Romains dev ce tribunat dont il se faisaient u me si cruelle contre leurs bienfai Cette courageuse défense, join témoignage glorieux de Virgi collègue de Servilius, sauva ce sulaire; il fut absous par le pe — SERVILIUS STRUCTUS AHAL

(1) Les branches patriciennes de la mais vilia, étaient les Structus, les Priscus, les les Vatia, et peut-être les Cépion.

, de la mêm , ne pas moins de caractere que ent. Il fut cho par le dic- Quinctius Ci atus pour e la cavalerie, l'an de Rome ant J.-C. 438), lors de la tion de Spurius Melius (*V.* XXVIII, 229). On voit, ticle qui concerne ce cons- , avec quelle audace, mal- clameurs du peuple, Ser- hala trancha la tête (*ob-*) (2), à Melius; puis, tout de sang, il revint rendre au dictateur de cette exécu- u as bien fait, Servilius, lui cinnatus, tu as sauvé la ré- ue. » Quatre ans après, le purius Melius proposa une nt à l'exil et à la confisca- biens de Servilius Ahala, en chant d'avoir mis à mort n non condamné. Cette ac- , selon Tite-Live, fut aussi que son auteur; cependant (*pro domo suâ* § 32), et laxime (liv. v, c. 3, § 2), que Servilius fut exilé. Bien- ple le rappela et le rétablit es ses dignités. Nommé con- de Rome 328 (avant J.-C. avait l'espoir de se signaler s Veïens; mais les contesta- vées entre les deux ordres rent les hostilités. D—R—R.

VILIUS PRISCUS ou TUS, surnommé *Fidenas* s), de la même famille qu'A- son contemporain, fut nom- eur, l'an de Rome 320 (avant 3), pour combattre les Fi- nis aux Veïens qui avaient nio, et étaient venus camper nurs de Rome. Après avoir s ennemis devant lui, il alla mettre le siége devant Fidènes: désespérant de forcer cette place par les moyens ordinaires, ou de la réduire par la famine, il y attacha la mineur, et s'en empara. C'est le premier exemple de l'emploi de la mine chez les Romains. Dix ans après (an de Rome 430), Servilius Priscus contribua, sans le vouloir, à l'accroissement de la puissance tribunitienne. Tandis que les Eques et les Volsques étaient aux portes de Rome, la mésintelligence régnait entre les deux consuls, Titus Quintius Cincinnatus, surnommé Pennus, et C. Julius Mento. Divisés dans tout ce qui concernait l'administration, mais réunis pour conserver leur autorité, ils résistaient opiniâtrement au vœu du sénat qui voulait nommer un dictateur. Alors Servilius s'adressant aux tribuns: « Puisque tous les autres moyens » sont épuisés, dit-il, c'est à vous » que le sénat a recours, afin que » vous usiez, dans cette crise, de » votre pouvoir pour contraindre » les consuls à nommer un dicta- » teur. » Les tribuns ne se firent pas répéter cette invitation: ils menacèrent les consuls de les conduire en prison, s'ils persistaient à résister au vœu du sénat; et ces deux magistrats obéirent enfin. Servilius fut nommé, l'an de Rome 327 (avant J.-C. 427), commissaire pour informer contre les Fidenates qui s'étaient révoltés, et qui furent punis. Quelques années après, il rendit à sa patrie le service le plus important, par le noble usage qu'il fit de son autorité paternelle. Les trois tribuns militaires, parmi lesquels se trouvait son fils C. Servilius Axilla, se disputaient le commandement d'une expédition contre les Lavicains et les Eques. Chacun d'eux dédaignait le commandement de Rome comme une fonction peu

---

liv. IV, 14.

honorable. Le sénat, spectateur de cette lutte indécente, était pénétré d'une douloureuse surprise, lorsque Servilius Priscus se leva et dit : « Puis- » qu'on oublie à ce point ce qu'on doit » au sénat et à la république, l'auto- » rité paternelle tranchera ce diffé- » rend. Il n'est pas besoin de tirer au » sort : ce sera mon fils Servilius qui » restera à Rome. Plaise aux dieux » que ceux qui ambitionnent la guerre » n'y portent pas l'inconsidération » et la mésintelligence qui viennent » d'éclater dans leurs prétentions ! » Les tristes pressentiments du sage vieillard ne se réalisèrent que trop. Les deux tribuns, partis pour la guerre, compromirent si fortement le salut de l'armée par leur désunion, qu'il fallut que leurs lieutenants même les obligeassent à commander alternativement chacun son jour. En apprenant ces fâcheux détails, Q. Servilius, levant les mains au ciel, demanda aux dieux que le mal ne fût pas du moins irréparable; puis il pressa son fils de tenir des levées toutes prêtes. Sergius, un des tribuns, fut battu complètement; déjà les ennemis étaient aux portes de Rome. Dans ce pressant danger, Servilius fut élu dictateur. Il prit pour général de la cavalerie son fils Servilius Axilla, ou, selon d'autres, le fils de Servilius Ahala, dont il est parlé ci-dessus. Les Romains, sous un chef aussi expérimenté, remportèrent une victoire considérable sur les Èques, et prirent d'assaut Lavicum, où les vaincus s'étaient retirés. Le dictateur, ayant ramené son armée triomphante à Rome, abdiqua sa magistrature huit jours après en avoir été revêtu, et termina bientôt après sa glorieuse carrière. D—n—r.

SERVILIUS GEMINUS (Publius), d'une famille plébéienne, mais qui s'allia souvent aux me de l'antique famille patricienn Serviliens, parvint au consulat de Rome 502, quatorzième an la première guerre punique, et para d'Hiimère, place importa la Sicile. Consul pour la second quatre ans après, il obtint qu succès en Sicile, de concert av relius Cotta, qui avait déjà é collègue pendant son premier lat. Sans remporter des ava bien décisifs, au moins tous surent réprimer les incursio Carthaginois, et reprirent le ces éloignées de la mer, q Romains s'étaient laissé e pendant les années précé — Servilius Geminus (*C* fils du précédent, fut nommé avec Flaminius, l'an de Rome la seconde année de la de guerre punique. Sa modératio respect pour les lois et po convenances publiques, forn un contraste bien honorable po avec l'empressement illégal q son collègue à prendre possess consulat et du commandeme l'armée. Servilius, entré en aux ides de mars selon l'usa d'abord chargé par le sénat d d'appaiser les dieux offensés que Flaminius s'était dispensé d dre les auspices à Rome. Il s' ensuite de presser des levées ; partit pour Rimini, afin de à l'ennemi les passages de ce eut même quelques succès con Gaulois, qui avaient embra cause de Carthage. A la nouv la funeste journée de Trasim reprit le chemin de Rome av armée. Comme il s'avançait à de sa cavalerie, il rencontra sur Flaminienne, le prodictateu bius Maximus, qui lui envo

[illegible] de qu[illegible] et de venir s[illegible] se présenter [illegible] La prompte obé[illegible] respect avec lequel il aborda [illegible] relevèrent aux yeux des Rom[illegible] reclat de la dignité dictatoriale que le temps avait presque effacé de leur souvenir. Il reçut sur-le-champ l'ordre d'aller à Ostie, prendre le commandement des vaisseaux stationnés dans ces parages, afin de défendre les côtes d'Italie, menacées par une flotte carthaginoise. Ayant rassemblé une flotte de cent-vingt navires, il fit le tour de la Sardaigne et de la Corse, dont il exigea des otages, et cingla vers l'Afrique. Après avoir saccagé l'île de Meninx, et rançonné celle de Cercine, il débarqua sur les côtes d'Afrique; mais ses soldats ayant rencontré plusieurs embuscades, Servilius eut la prudence de remonter sur ses vaisseaux, après avoir perdu mille hommes, et se porta vers la Sicile; là il quitta le commandement de sa flotte, pour aller à Rome prendre celui de l'armée de Fabius, dont la prodictature venait d'expirer. Trouvant un collègue digne de lui dans M. Attilius, qui avait été subrogé à Flaminius, il se montra fidèle au plan conçu par le sage dictateur, évitant les actions générales, observant tous les mouvements de l'ennemi, tombant sur ses détachements, lui enlevant ses convois, et le harcelant sans cesse dans sa marche. Par-là, dit Tite-Live, les consuls réduisirent Annibal à une telle détresse, que, sans la crainte que son départ ne parût une fuite, il aurait évacué l'Italie, et regagné la Gaule. Il eût été perdu si les consuls qui remplacèrent Servilius et Atilius eussent agi avec la même sagesse. Mais Varron, nommé cette di[illegible] [illegible] se [illegible] une pre[illegible] [illegible]tion que p[illegible] toute son a[illegible]ee. Servilius [illegible] seul qui appuyât les pru[illegible] le Paulus Æmilius, lequel s'op[illegible] vainement à ce que la bataille de Cannes fût livrée. Servilius, qui dans cette journée commandait le centre de l'armée romaine, y trouva une mort glorieuse, l'an de Rome 538, avant J.-C., 216. D—r—r.

SERVILIUS PULEX GEMINUS (Marcus), de la même famille que les précédents, premier augure, l'an de de Rome 543 (avant J.-C. 211), édile curule, l'an 550, fut choisi, l'an de Rome 551, pour général de la cavalerie par le dictateur P. Sulpicius. Ce magistrat avait été élevé à cette dignité afin d'obliger à revenir en Italie le consul Cn. Servilius Cæpio, qui, après le départ d'Annibal, était passé en Sicile, et voulait le poursuivre jusqu'en Afrique. L'année suivante, Servilius Pulex Géminus fut élu consul. Non moins présomptueux que son parent, il prétendait, ainsi que son collègue Tib. Néron, au commandement de l'Afrique; mais le peuple, consulté, fut unanime en faveur de Scipion l'Africain. L'Étrurie échut par le sort à Servilius, qui, à l'expiration de son consulat, conserva le commandement de cette province. A la fin de l'année 553, il fut désigné parmi les décemvirs chargés de la distribution des terres du Samnium et de la Pouille, Quatre ans après, une mission semblable, avec le titre de triumvir et des pouvoirs pour trois ans, attacha son nom et celui de deux autres sénateurs à l'établissement de cinq colonies romaines sur les côtes de la Campanie. La dernière circonstance où l'histoire montre Servilius

n'est pas la moins honorable de sa vie. Le peuple, excité par Sulpicius Galba, tribun de légion, ennemi personnel de Paul Émile, était sur le point de refuser le triomphe si légitimement dû au vainqueur de Persée (an de Rome, 587 avant J.-C. 167). Le vieux Servilius Pulex, indigné de cette injustice, prit la parole pour relever avec énergie la gloire de Paul Émile, dont les talents, disait-il, » sont d'autant plus grands, qu'avec » une armée si pleine d'indiscipline » et de révolte, il a fait de si belles » et de si grandes choses... » Ce vénérable sénateur, en terminant, ajoutait : « Galba a étudié l'art de » la parole pour le faire servir d'ins- » trument à sa malignité; et moi, » défié par l'ennemi, je suis sorti » vainqueur de vingt-trois combats » singuliers; et je suis revenu cou- » vert des dépouilles de tous les » guerriers avec qui je me suis me- » suré; ma poitrine est criblée de » blessures honorables. » En disant ces mots, il découvrit ses cicatrices, et cita les différentes rencontres où il avait été blessé; mais en montrant ces marques glorieuses, il laissa voir par mégarde des parties qui devaient rester cachées, et dont l'enflure excita les ris de ceux qui étaient auprès de lui. « Eh ! bien, reprit-il, » ce qui excite votre risée, c'est en » restant jour et nuit à cheval pour » servir mon pays que je l'ai gagné; » et je n'en rougis pas plus que de » mes cicatrices. Vieux guerrier, j'ai » montré plus d'une fois ce corps » meurtri à mes jeunes camarades. » Obligez Galba à mettre nu le sien, » vous le verrez frais et intact. Pour » moi, soldats, je vais descendre dans » vos rangs, suivre chacun de vous au » moment où il va donner sa voix, et » signaler les ingrats, les factieux qui » veulent faire la loi à leur gén

Ce discours sévère, rapporté belli sans doute par Tite-Live dont le fonds semble trop cara tique pour être inventé, chan dispositions du peuple et des s et Paul Émile dut à Servilius u toire signalée sur la malveilla ses concitoyens. D—n.

SERVILIUS GEMINUS (C de la même famille que le préc d'abord tribun du peuple, fut la bataille de Cannes (l'an 54 av. J.-C.), envoyé, avec le titre tenant, pour acheter des blés e rie. N'écoutant que son zèle, i tra, malgré la vigilance des C ginois, jusque dans le port rente, avec des vaisseaux cha provisions, et ravitailla la cit que les Romains, réduits à l'e té, étaient sur le point de re l'ennemi. Deux ans après, il pontife, puis édile plébéien, l'a mais on attaqua la légitimité tribunat et de son édilité, pa l'on apprit que son père, qui a envoyé, dix ans auparavant, en de triumvir, pour établir une à Plaisance, et qu'on avait par les Boïens, vivait encore, au pouvoir des ennemis. Les l effet, ne permettaient d'être plébéien, ni tribun du peuple dont le père, honoré d'une trature curule, était encore e Édile curule, l'an 546, puis de la cavalerie du dictateur T lius Torquatus, il fut envoyé née suivante, comme préteur cile, avec deux légions et treu seaux, pour défendre cette p contre les descentes des Carth Consul, l'an 551 de Rome, le assigna l'Étrurie pour dépar Il ne fit rien de mémorable pays, ni dans la Gaule cisalpi

portés ses armes. Il eut au moins
heur de ren à la liberté C.
lius, son père, et C. Lutatius,
ncle paternel, qui gémissaient
is seize ans dans l'esclavage, puis
tra dans Rome entre l'un et l'au-
plus distingué par cet acte de
filiale que par les services d'un
me public. Le peuple alors dé-
, par une loi, qu'il ne serait
t fait un crime à Servilius d'a-
été, du vivant d'un père honoré
chaise curule, tribun du peuple
ile, puisqu'il l'avait été de bonne
Servilius retourna ensuite en
rie, où il fut chargé d'informer
complots que les principaux ci-
ns des villes avaient tramés con-
la république. Il fut encore (l'an
Rome 552) élevé à la dictature,
r présider les comices consulaires,
souverain pontife, l'an 571. Il
rut trois ans après. D-R-R.

SERVILIUS CÆPIO (Cneus), de la branche des Servilius Ahala, nommé décemvir des sacrifices, de Rome 541, édile curule, l'an , prêteur de la ville l'année sui-te. Élu consul, l'an 550, il alla battre Annibal dans l'Abruzze, r reçut la soumission d'une foule villes et de peuplades qui avaient ri le parti des Carthaginois. Il nit le général carthaginois sur territoire de Crotone; et, si en croit Valérius d'Antium, il tua cinq mille hommes. Ce fut le nier combat d'Annibal en Italie: alors il reçut l'ordre de repasser Afrique. Servilius, par une vanité icule, s'attribuant la gloire d'avoir du la paix à l'Italie, passa en ile, dans le dessein de le pour-vre jusqu'en Afrique. Mais le dic-eur Publius Sulpicius (*Voy.* page), fut nommé tout exprès pour liger Servilius de revenir en Italie. Ce consulaire, qui était membre du collége des pontifes, mourut de la peste, l'an de Rome 580 (avant J.-C. 175). — Son fils (Cnéus), Servilius Cæpion, qui était préteur cette année là, fut envoyé dans l'Espagne ultérieure. Deux ans après, il fut, avec deux autres commissaires, chargé d'aller en Macédoine, déclarer à Persée que les Romains renonçaient à son amitié. Élu consul pour l'année 585, le sort lui assigna l'Italie: il partit avec deux légions pour la Gaule Cisalpine, où il ne fit rien de remarquable. A la fin de sa magistrature, il présida aux comices qui élurent Paul Émile au consulat, et seconda ce général dans ses préparatifs. — (Quintus), Servilius Cæpion fils du précédent, consul l'an de Rome 614, avant J.-C. 141, partit pour l'Espagne ultérieure, où commandait Fabius Servilianus, son frère (1) (*V.* ce nom ci-dessus, XIV, 18), lequel venait de conclure la paix avec Viriathe. Dès qu'il fut arrivé dans sa province, Cæpion désapprouva ce traité comme ignominieux pour le peuple Romain, et obtint du sénat l'autorisation de le rompre. Viriathe, hors d'état de résister, prit le parti de fuir, ravageant tous les lieux par où il passait pour retarder la poursuite des Romains. Cæpion ne put l'atteindre que sur les limites de la Carpétanie. Un heureux stratagème sauva Viriathe et sa petite armée (*Voy.* ce nom). Cæpion, irrité, fit tomber sa colère sur les Vectons et les Galléciens, dont il ravagea cruellement le pays. Viriathe alors lui demanda la paix. Cæpion exigea qu'avant tout on lui livrât les principaux citoyens des villes qui s'é-

(1) Fabius Servilianus, fils de Cnéus Servilius Cæpio, était entré par adoption dans la famille des Fabius.

taient soulevées contre les Romains. Viriathe se soumit à cette condition, et Cæpion fit couper les mains à ces infortunés otages. Il voulut ensuite que les Lusitaniens lui remissent leurs armes. Viriathe s'y refusa, et la guerre recommença. Cæpion était haï de ses soldats, et surtout de sa cavalerie, qu'il traitait avec encore plus de dureté que le reste de ses troupes. Résolu de sacrifier cette milice, il l'envoya chercher du bois sur les montagnes occupées par l'ennemi, espérant que six cents cavaliers seraient facilement accablés par les troupes de Viriathe. Mais une partie de l'armée voulut accompagner cette cavalerie, qui put ainsi fourrager, sans courir aucun risque, et rentra au camp. Les soldats rangèrent le bois autour de la tente de Cæpion, qui aurait péri dans les flammes si une prompte fuite ne l'eût dérobé à ce danger. Désespérant de terminer la guerre avec honneur, il eut recours à l'assassinat, et deux officiers de Viriathe, gagnés par son or, égorgèrent ce général pendant son sommeil. Pour toute récompense, Cæpion les envoya au sénat de Rome, « auquel, disait-il, il appartenait » de statuer si l'on devait récompen- » ser des officiers qui avaient tué » leur général. » Les Lusitaniens se donnèrent alors pour chef un certain Térutanus. Cæpion, demeuré en Espagne avec le titre de proconsul, l'obligea bientôt de se rendre à discrétion lui et son armée. Il usa humainement de la victoire, se bornant à désarmer les vaincus; et pour que le dénuement ne les ramenât point au brigandage, il les établit sur un territoire assez vaste et dans une ville commode. Quelque joie qu'eût le sénat de voir aussi heureusement terminer cette guerre, il refusa de décerner le triom pion, le meurtre de Viria rendu sa victoire plus dés que glorieuse au peuple Ro pion eut pour fils Q. Servil qui fut consul l'an 648 (*Voy.* Cepion, VII, 525.

D-

SERVILIUS VATIA (depuis surnommé *Isauric* des trois branches princi maison patricienne Servil fils, par sa mère Métella, lus le Macédonique, fut que 665 de Rome, (89) ava édile curule, en 668, c deux ans après. Pendant ture de Sylla, les comice à flatter ce tyran, voulai tinuer dans la dignité d Le dictateur la refusa, et mer Servilius en sa pla Claudius Pulcher. Après sulat, il fut envoyé en Cil le titre de proconsul, pou tre les pirates qui infes mers de la Grèce; et d expédition, qui dura tro sortit vainqueur de plus tailles navales; car ces osèrent bien faire tête à romaine. Il prit d'assaut forteresses ou villes im dans l'île de Rhodes, dans telles qu'Olympe et Phaséli la Pamphylie, telle que Maître de toute cette côte les passages du mont Tau mit les Oryndiens et les puis vint assiéger Isaure, par Nicon, le plus vaillan pirates. Un fragment de Sal fait connaître toute la di l'importance de ce siége. Frontin en cite plusieurs rités. Servilius ne put se re tre de la place qu'en déto

de Lorde, qui f de
ux assiégés. Le
nt : ils furent ch ers
nés au fil de l'épée ; et ... for-
ns furent rasées. De retour à
, Servilius obtint les honneurs
omphe, et satisfit beaucoup
ple par le spectacle de la
mmense de pirates chargés
ines, qui suivaient son char ;
fruit de toutes ces conquêtes
es se réduisit au surnom d'*I-*
e, dont le proconsul fut ho-
t aux richesses qu'il rap-
ns le trésor public. Du reste,
si peu la racine du mal,
e séjour de trois ans qu'il
s contrées, que dès qu'il
igné, on vit des essaims de
rtir de tous les parages de
gée. Ce n'est pas qu'on l'ait
voir rien négligé pour le
cette expédition. Il y avait
t déployé les vues, l'intré-
persévérance d'un grand
mais tel était le nombre de
s et la multiplicité des re-
ils se retiraient, que
ut besoin d'avoir à sa dis-
outes les forces maritimes
res de la république pour
ouvrage que Servilius avait
é (*V.* Pompée, XXXV,
qu'on doit surtout louer
c'est le désintéressement
paraître à une époque où
des proconsuls était géné-
npunie. « Il aurait pu, dit
, dans une des Verrines,
prier d'immenses richesses,
ne expédition de cette na-
t durant les cinq années de
mmandement (1) ; mais cet
e de bien ne s'est jamais rien
rmis de ce qu'il n'avait vu

» faire ni à Servilius, son père, ni à
» Métellus, son aïeul. » L'exactitude de ses registres était telle, qu'ils contenaient, non-seulement l'inventaire de toutes les pièces qui devaient être rapportées dans le trésor, mais encore la description de chacune d'elles. Dans la suite Servilius fut élevé à la censure : on croit que ce fut l'an 690 de Rome. Lorsqu'il fut question de donner à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates, et de lui accorder le grand pouvoir que lui attribuait la loi Manilia, Servilius, supérieur à tout sentiment de jalousie, fut un de ceux qui se déclarèrent le plus haut pour la loi. Son suffrage fut d'un grand poids, venant de l'homme le plus instruit des difficultés de l'entreprise. Dans les délibérations du sénat, on le voyait toujours mettre en avant les opinions les plus honorables, et insister pour l'observation des lois. Le préteur Pomptinus, ayant, sans mission légale, obtenu de grands succès, demanda le triomphe : Servilius s'y opposa dans le sénat, ainsi que Caton ; et, s'ils ne furent point écoutés, du moins ces deux vertueux sénateurs avaient-ils rempli leur devoir. Servilius fut le second à opiner pour la mort des complices de Catilina. Il ne se fit pas moins d'honneur en contribuant, plus que tout autre, par son crédit, au rappel de Cicéron. Il brigua, dans sa vieillesse, la dignité de grand-pontife ; mais il trouva, dans Jules César, qui avait fait sous lui ses premières armes comme simple officier, un compétiteur qui l'emporta. Il mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix-ans, l'an de Rome 709, l'année même de la mort de César. Valère-Maxime et Dion rapportent de lui un trait qui prouve l'éminente

(1) ... son consulat et quatre années de

considération qu'on avait pour lui dans Rome. En passant par la place publique, il aperçut un accusé dont on instruisait le procès. Il s'avance ; et, adressant la parole aux juges, il leur dit : « J'ignore qui est cet accu- » sé, et le crime qu'on lui impute ; » ce que je sais, c'est qu'un jour je » l'ai rencontré dans un chemin » étroit, lui à cheval et moi à pied ; » non-seulement il ne descendit point » de cheval, mais il passa outre sans » me donner aucune marque d'at- » tention. C'est à vous, magistrats, » à voir si ce fait mérite que vous y » ayez égard. » Sur cela seul, les juges voulurent à peine entendre l'accusé dans ses défenses, et le condamnèrent d'une voix unanime, « regar- » dant comme capable de tout, disent » les deux écrivains déjà cités, celui » qui avait pu manquer de respect à » un homme tel que Servilius (2). » Les obsèques de cet illustre sénateur furent faites aux frais du public. On possède la médaille de son triomphe, frappée l'an 679 de Rome. Le président de Brosses, 2e. livre de la *République romaine*, donne une Notice très-détaillée sur la guerre des Pirates et sur Servilius.— Publius Servilius *Vatia Isauricus*, fils du précédent, se montra un des flatteurs les plus adroits de César, en ne lui donnant que des conseils conformes aux vues secrètes de cet ambitieux. Il s'éleva contre l'avis de Pison, beau-père du dictateur, qui l'exhortait à envoyer des députés à Pompée, pour traiter de la paix : César récompensa Servilius par le consulat, qu'il voulut bien partager avec lui. Servilius, revêtu de la principale autorité, montra beaucoup de fermeté, en réprimant les entre-

(2) Voy. dans l'article Pompée (XXXV, 292). un mot remarquable de Servilius.

prises du prêteur Cœlius et lon, pendant l'absence de Cés décret du sénat, il fit interd lius de ses fonctions, arracha meles affiches des édits de ce lui refusa l'entrée du sénat chassa de la tribune, où il éta té pour haranguer la multitud tilien rapporte un trait singu cette lutte entre ces deux trats. Servilius ayant brisé l curule de Cœlius, celui-ci en cer une autre qu'il garnit de et de courroies, pour repr son ennemi qu'il avait été a fustigé par son père. Cette plaisanterie n'empêcha pas auteur ne fût obligé de céder armé de la force, et de sorti me. Servilius Isauricus fut re seconde fois du consulat, l'a Il est plusieurs fois question dans les Lettres de Cicéron.

D—r

SERVILIUS NONI (Marcus), sénateur, véc Tibère, Caligula, Claude et Quoiqu'il descendît des Serv triciens, il était sans fortune bère, qu'on avait fait légatai riche succession, la lui aban en disant qu'il fallait du Servilius pour l'aider à sout naissance. Il fut élevé au sous ce même empereur, l'an 788, et mourut, l'an 813 (6 C.), sous le règne de Néron s'être long-temps signalé au b il écrivit les Annales romain a laissé, dit Tacite, la réj d'un homme aimable, et plein neur. Un jour qu'il récitait q morceaux de ses ouvrages un auditoire nombreux, l'e Claude, qui se promenait dan lais, entendit de bruyantes a tions. Il en demanda la ca

...lui eut dit qu c'étaient des ...ssements dont on honorait ...t de Servilius, il vint lui-...ans être attendu, se ranger ...auditeurs. Quintilien porte ...jugement : « Historien de ...p d'esprit et de réputation, ...eux, mais plus diffus que ne le ...te le genre historique (1). » ...dans le dialogue sur les ora-...acite. M. Schœll, habi-...si exact, fait à tort vivre ...sous Vespasien, et en rap-...jugement de Quintilien, il ...rhéteur lui reproche trop ...é (2). On a vu que Quinti-...nt le contraire. D—R—R.

...N (Louis), d'une famille ...du Vendomois, était fort ...que après la dispersion du ...par la faction des *Seize*, ...Henri IV le fit avocat gé-...portion qui siégeait alors ...Ce prince faisait quelque ...le lui accorder cette pla-...qu'on lui avait rapporté ...n n'était pas bien sage : ...ye, qui la quittait, dit ...que que, puisque son état ...perdu par les sages, il ...les fous le rétablissent. ...rta dans cette charge une ...vincible, un attachement ..., mais raisonné, pour la ...du souverain, et un zèle ...patriotique, qu'il scella de ...n expirant, en 1626, aux ...ouis XIII, dans le mo-...e où il faisait de fortes re-...s à ce prince, au sujet de ...édits bursaux qu'il avait ...pour les faire enregistrer ...lit de justice. Bouguier, conseiller de la grand'chambre, présent à cette scène tragique, en consacra la mémoire dans ces deux vers latins :

Servinum una dies pro libertate loquentem
Vidit, et oppressâ pro libertate cadentem.

C'était un excellent magistrat, très-attaché à ses devoirs. Sa grande réputation, fondée sur des talents réels et sur ses vastes connaissances, l'avait mis en commerce de lettres avec la plupart des savants de l'Europe. Les libertés de l'église gallicane n'ont jamais eu de plus ardent défenseur. Il en donna surtout des preuves dans sa *Remontrance*, du 26 novembre 1610, contre la doctrine de Bellarmin sur le temporel des rois, et dans son *Plaidoyer*, du 6 avril 1613, sur la distinction des deux puissances. On a de lui : I. *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses.* Cet ouvrage, où l'on trouve des choses importantes sur les matières ecclésiastiques, civiles et criminelles, mais noyées dans une érudition trop prolixe suivant le goût du temps, fut censuré par la Sorbonne, en 1604, ce qui n'empêcha pas d'en donner de nouvelles éditions en 1631, in-4°., et et 1640, in-fol. II. *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ, et defensio regii statûs*, etc., en faveur de Henri IV, Tours, 1590, Genève 1593, in-8°., et dans le 3e. tome de Goldast. III. *Pro libertate statûs et reipublicæ Venetorum*, 1606 La république de Venise lui députa un gentilhomme pour le remercier et lui offrir une chaîne d'or, qu'il refusa. Dans sa jeunesse il avait cultivé la poésie latine et française; mais ses productions, en ce genre, n'ont point été imprimées, non plus que sa traduction latine de *Denys le périégète*. On trouve, dans un Recueil de pièces

---

...ingenii, et sententiis creber, sed mi-...um historiæ auctoritas postulat (Inst. ...

...r. de la litt. rom., t. II p. 394.

sur les Jésuites, son plaidoyer fait, en 1611, contre ces pères (*V.* Garasse). Parmi les articles qu'il propose de leur faire signer, on remarque ce paradoxe, renouvelé de nos jours dans le procès du général Berton : « que les confesseurs doivent révéler » aux magistrats les conjurations » contre le roi et contre l'état. » Servin n'avait qu'un fils, dont Pasquier trace ainsi le portrait dans une de ses lettres. « Ce jeune homme était » un prodige en vivacité d'esprit, fa- » cile compréhension, admirable mé- » moire, agilité de corps, souplesse » de membres et aptitude à toutes » sortes de sciences et exercices, arts, » métiers et fonctions, et cependant » inutile à toutes choses bonnes et » honnêtes.... Il avait toutes les lan- » gues à commandement comme la » naturelle, jusqu'au grec et à l'hé- » breu, contrefaisant tous les divers » accents, mines et actions des peu- » ples des provinces diverses de » France, comme s'il eût été de cha- » cune de ces provinces. Il savait » beaucoup de théologie, de philo- » sophie, de physique et mathéma- » tiques; prêchait au mieux, tantôt » comme les catholiques, tantôt com- » me les huguenots; disait fort bien la » messe; prenait des plans des villes » et fortifications qu'il entendait aus- » si bien; était fort et dispos à lutter » et danser et sauter; jouait quasi » de toutes sortes d'instruments, en- » tendait bien la musique, avait la » voix fort agréable, composait fort » bien en vers, jouait fort bien tous » les personnages d'une comédie et » farce, savait toutes sortes de jeux, » faisait très-bien tous les exercices » d'armes, était assez bon homme » de cheval; il n'y avait quasi métier » mécanique dont il ne s'aidât fort » bien. Mais il n'avait nulle religion; » il était déloyal, cauteleux » teur, sanguinaire, lâche, p » pipeur, ivrogne, gourmand, » berlaudier, putassier, ruf » mettant tout son soin à en » son esprit au mal. Il m » Londres, d'un mal pesti » dans une taverne à demi i » plein bordel, jurant et l » mant le saint nom de Dieu.

SERVIUS-TULLIUS, o *Tullius-Servius*, sixième Rome, parvint au trône l' de la fondation (578. avant Si l'existence de ce prince est testable, si les institutions mentales que lui dûrent les F sont bien connues, les détails leux et contradictoires sur sance et sur son avènement, sentent Denys d'Halicarnasse Live, fournissent une nouvell de l'incertitude des commen de l'Histoire romaine (*V.* Ro XXXVIII, 538 et suiv.). mier de ces historiens raco bord que Servius-Tullius n Tullius, prince du sang royal culum, et d'Ocrisie, la femm belle et la plus chaste de la père fut tué à la prise d'Oc par Tarquin l'Ancien, et l qui était enceinte, devint es Tanaquil, épouse de ce roi d Cette reine, informée de la c et du mérite de son esclave, dit à la liberté, et en fit sa amie. Durant son esclavage, de Tullius eut un fils posthu elle donna le nom de son pè ajoutant le surnom de Servi marquer que cet enfant éta clave. Denys d'Halicarnas content de cette version asse nable, sauf la supposition d nastie royale à Ocriculum, d'après les Annales du pays

le fut fécondé | \ ou
lu dieu Lare. (apparut
le foyer de Tarquin, sous la for-
lu dieu Priape, d'où les critiques,
ne restent jamais embarrassés
donner un sens naturel aux fa-
les plus absurdes, ont con
ce prétendu dieu n'était autre
le roi lui-même, qui, pour se dé-
r des soins de la royauté, s'é-
un instant oublié au coin du feu
: la plus belle des esclaves de
quil. Au reste, selon Denys
licarnasse, cette fable devient
incroyable si l'on veut la com-
r à un autre prodige, arrivé
rvius-Tullius, encore enfant.
nt endormi, en plein midi,
une des salles du palais, il pa-
à tous les yeux, la tête envi-
ée d'une flamme. Tite-Live rap-
la naissance de Servius, d'une
ère conforme à la première ver-
de l'historien grec, excepté
ne parle pas du sang royal d'O-
lum, ni de la chasteté d'Ocrisie.
au prodige de l'auréole, il le ra-
avec bien plus de détails, jusqu'à
r à Tanaquil un discours dans
elle prédit les destinées futu-
e Servius-Tullius. Florus, Valère
me, Aurelius Victor, ont recueil-
dernier trait sans aucune for-
de doute. Pline le naturaliste
porte également, ainsi que la
du dieu Lare, qui rendit mère
ie (1). Il ajoute que des sacrifices
ics furent institués à cette occa-
en l'honneur des dieux Lares.
les mêmes traditions se trou-
consignées dans les *Fastes*
ide. Mais Cicéron a fait justice
s ces contes, dans son livre *de*
épublique, qui, malgré de trop
ntes mutilations, offre des do-

Lib. 36, cap. 2e.

cuments si précieux pour l'histoire des premiers temps de Rome. « Servius-Tullius passait, dit-il, pour fils d'une femme esclave de la ville de Tarquinies, qui l'avait eu d'un client du roi. Élevé parmi les esclaves, il le servait à table; et déjà quelques étincelles décelaient le génie de cet enfant (2). On remarquait une intelligence rare dans toutes ses actions et toutes ses paroles. Aussi Tarquin l'aimait si tendrement, qu'on le crut père de Servius; et il se plut à lui faire approfondir les sciences grecques qu'il possédait lui-même. » Voilà le style de l'histoire; mais on retombe dans le roman, lorsqu'on lit, chez Denys d'Halicarnasse, le détail circonstancié des premières campagnes de Servius-Tullius. Quoi qu'il en soit, les rares qualités de Servius lui attirèrent l'affection du peuple romain qui, d'une voix unanime, le mit au nombre des patriciens. Le roi Tarquin lui donna la main d'une de ses filles, et lui confia le soin, non-seulement de ses affaires particulières, mais encore de celles de l'état. Servius s'acquitta de ces emplois d'une manière irréprochable; il donna tant de preuves de son attachement pour la justice; il sut si bien mériter la confiance des Romains, qu'ils se mettaient peu en peine si c'était Tarquin ou Tullius qui gouvernait la république. Les fils d'Ancus n'en jugèrent pas ainsi. Ils firent assassiner le vieux roi de Rome. (*V.* Tarquin l'Ancien); mais leur crime ne profita qu'à Servius-Tullius. Tite-Live, qui, dans cette partie de la vie de ce prince, est assez sobre de détails, ne parle pas de son entrée dans l'ordre des pa-

(2) *Non latuit scintilla ingenii*, métaphore heureuse pour traduire dans un sens naturel une tradition fabuleuse.

triciens, et ne donne qu'une fille à Tarquin. Bien que cet infortuné monarque fût plus qu'à demi mort du coup de hache que lui avait asséné son assassin, Tanaquil, au lieu de s'abandonner à des regrets trop naturels, ne songe qu'à trouver dans Servius-Tullius un protecteur pour ses petits-fils, en lui assurant la possession du trône. Faisant sortir tout le monde de la chambre où repose le roi, à l'exception d'Ocrisie, de Servius et de la femme de ce prince, elle ordonne qu'on apporte ses enfants doublement orphelins, pour les placer sous la protection de son gendre et de sa fille. Le discours touchant que, selon Denys d'Halicarnasse, elle adresse à Servius, semble beaucoup trop long pour une circonstance aussi pressante. Cependant les médecins mettent le premier appareil aux blessures de Tarquin, qui meurt dans la nuit. Le lendemain, le peuple accourt en foule au palais. La reine, se montrant aux fenêtres (3), dénonce à la multitude les assassins du roi, assure qu'il a échappé à leur cruauté, et déclare qu'il a nommé Tullius administrateur des affaires de sa maison et de celles de la république, jusqu'à ce qu'il soit guéri de ses blessures. En même temps, Servius, escorté par les gardes et les licteurs du roi armés des faisceaux, se rend dans la place publique, et pour premier acte de son autorité il condamne, par contumace, les fils d'Ancus, à un exil perpétuel, et à la confiscation de leurs biens. Après avoir gouverné quelque temps, sous le nom de son beau-père, Servius, lorsqu'il crut son autorité suffisamment affermie, lui fit de superbes funérailles, comme si Tarquin n'eût fait que succombe ment à ses blessures. Tit traçant les mêmes détai nière beaucoup plus anir en aucune façon des peti quin. C'est pour son pr et non comme tuteur d que Servius prend p trône. Habile dans l'ar mulation, en rendant peuple, il donne quelq de son chef, et demanc le prince sur le reste. N deux historiens en cont un fait bien plus imp Tite-Live, c'est après du sénat que Servius dé du roi, et pendant les raires qu'il alla prendi du trône ; selon Den nasse, les patriciens i que Servius s'était emp rité, sans l'aveu du sén de l'obliger à déposer l la royauté, et voulure mât un autre roi. Tul coup, en s'adressant au réveilla l'affection en ra vices, et promettant den faits, entre autres celui c promesses furent suivi effets. Tullius paya, deniers, les dettes rendit les terres usurp gitimes propriétaires, gueur les lois de Romul sur ce sujet. Les patri la popularité dont il noncèrent, pour le m tester son autorité : ils occasion favorable pou Tullius, de son côté, lait pas, que sans titre il ne tarderait pas à eut recours, pour se ce titre, à une intrigue mais employée depui

(3) Dion. Halic., l. IV, ch. 1, § 10.

de l'antiquité ; 1
Athènes et Denys
dans la vill
en voulaient à sa vie.
au lieu de se rendre sur son
avec l'appareil accoutumé,
devant le peuple en
négligé, le visage abattu de
; Tanaquil, Ocrisie, son
Tarquinie, et les deux fils de
l'accompagnent. Il monte
, se plaint des projets
des patriciens, et les accuse
irremettre sur le trône les fils
. Il termine par l'offre de se
de l'autorité qu'il exerce
tuteur des jeunes Tarquins,
éloigner de Rome avec ses
, dont la vie n'est pas plus
é que la sienne. De grands
vent alors de toutes parts :
conjure Servius de conser-
pouvoir. Quelques hommes
écrient qu'il faut lui décerner
é pour lui-même. Une assem-
curies est indiquée à cet ef-
vius engage à s'y rendre jus-
habitants de la campagne.
es curies lui offrent la cou-
et il ne balance pas à l'ac-
es mains des plébéiens, sans
ter du refus que fait le sénat
er son élection. Ce récit très-
blable de Denys d'Halicar-
t confirmé par Cicéron (4).
us ne se confia donc pas, dit-
sénat ; mais après les funé-
s du roi, il consulta sur lui-
e les suffrages du peuple : il
çut l'ordre de régner, et une
uriate sanctionna son pou-
» On s'étonne que Tite-Live
aucune connaissance de cette
ais le témoignage de Cicé-
qui devait si bien connaî-

tre la législation de son pays, est décisif. L'accord de tous les historiens sur les actions de Servius Tullius devenu roi, écarte désormais les doutes de la critique. Pendant vingt années de guerre contre les Étrusques, depuis l'an 179 jusqu'à l'an 200 de Rome, il fut constamment vainqueur. Son premier triomphe marqué dans les fastes capitolins, sous l'année 571 avant J.-C., précéda d'une année son élection légale comme roi de Rome. Son second triomphe eut lieu deux ans après cette élection ; son troisième l'an de Rome 203, avant J.-C. 551. Les terres qui provinrent des conquêtes de Servius furent distribuées aux plus pauvres citoyens, dont il avait déjà payé les dettes, et ce fut pour lui un nouveau moyen de popularité. Du reste, ses soins vigilants firent prospérer toutes les parties de l'administration. Il agrandit Rome, en renfermant dans son enceinte le Viminal et l'Esquilin, les deux dernières des sept collines ; et divisa la ville en quatre quartiers : le *Palatin*, la *Suburra*, le *Collatin* et l'*Esquilin*. Il ajouta une quatrième tribu, dans Rome, aux trois de l'ancien partage fait par Romulus (5), et divisa en quinze tribus les habitants de la campagne. Il rendit plus de cinquante lois relatives aux contrats et aux délits. Il réprima l'usure, et voulut que les biens, et non la personne des débiteurs, répondissent de la dette, disposition qui après lui tomba en désuétude (6). Pour consta-

ité de la rép., II, 21.

(5) Quelques auteurs, entre autres M. Hugo, (*Histoire du droit romain*, tom. I, p. 51), prétendent que c'est uniquement d'après le mot latin *tribus*, que les anciens ont conjecturé qu'il fut un temps à Rome où les tribus n'étaient qu'au nombre de trois. P—N—T.

(6) Cette conjecture est fondée sur un passage de Denys d'Halicarnasse, mais elle peut paraître peu probable, si l'on réfléchit que Servius, en supprimant la contrainte par corps, aurait placé les

ter la population, il ordonna qu'à chaque naissance, on portât une pièce de monnaie au temple de Lucine; à chaque mort, dans celui de la déesse Libitine; et à chaque prise de robe virile, dans celui de la Jeunesse. Servius, qui, sur le trône, se rappelait qu'il était né dans la servitude, institua, en faveur des esclaves, la fête des dieux *Compitalices*, ou des carrefours, pendant laquelle les maîtres faisaient cesser toute espèce de travaux. Il fit aussi admettre les affranchis au nombre des citoyens. Le sénat s'y opposa d'abord; mais ensuite il consentit qu'ils fussent reçus dans les quatre tribus de la ville, qui, par ce motif, devinrent les moins considérées. Ennemi de la puissance populaire, bien qu'il dût à une décision du peuple toute son autorité, Servius augmenta les attributions du sénat, dont il avait tant à se plaindre. Il remit à ce corps la connaissance et le jugement des procès civils, ne se réservant que la connaissance des affaires criminelles qui intéressaient l'état. Mais le chef-d'œuvre de la politique de ce monarque est l'établissement du lustre, cens ou dénombrement, à l'occasion duquel, changeant la constitution romaine, il divisa le peuple de manière à donner la supériorité dans les suffrages, non à la multitude, mais aux riches; et, « fidèle, » dit Cicéron (7), à un principe po-

» litique dont il ne faut jam
» carter, il eut soin que les pl
» breux ne fussent pas les pl
» sants. » On peut voir, dan
d'Halicarnasse et dans Tite-L
tableau de cette distribution
ple romain en six classes et
quatre-vingt-treize centuries(
ce nombre, la classe la plus ri
par conséquent la moins non
comptait seule quatre-ving
centuries(9), et décidait ainsi
les intérêts de l'état, sans q
besoin de prendre les suffra
dernières classes. Par cette
les citoyens placés au dernie
de l'échelle politique, en cor
le droit de suffrage, dem
presque toujours étrangers a
bérations importantes; mais
trouvaient amplement dédo
par l'exemption de toutes
publiques, qui tombaient ex
ment sur les riches; et ces
ne s'en plaignaient pas, p
avaient en échange le pouvo
latif et la possession de toute

débiteurs de mauvaise foi sur la même ligne que ceux de bonne foi qui n'étaient que malheureux. A cette considération, qu'on rejettera peut-être comme ne reposant que sur une pure argumentation, s'en joint une autre plus forte, puisqu'elle repose sur un fait. C'est que si un principe aussi favorable à la liberté des plébéiens eût été posé dans une loi positive, jamais ils n'auraient consenti que les décemvirs insérassent dans la 3e des 12 tables la loi la plus cruelle qu'aucune législation ait offert contre les débiteurs insolvables.
P.—N Y.

(7) Traité de la rép., II, 22.

(8) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des centuries. Denys d'H en compte 193, et Tite-Live 194, parce me une centurie des *accensi*, ou citoyen tune, dont les historiens grecs ne p M. Niebuhr adopte l'avis de Denys.

(9) Le calcul des suffrages et le n centuries attribuées à la classe des riche veau un objet de difficultés très-sérieu la découverte du traité de Cicéron *de* Dans le livre II, chap. 22, Cicéron e égard dans des détails que l'état défi cet endroit du manuscrit ne permet qu'avec beaucoup de peine. M. Nieb deux brochures récemment publiées (*mices de centuries* et *Réplique à M.* Bonn, 1823, in-8°.) établit, d'après c qu'il corrige à sa manière, que la classe se composait de 89 centuries, formées de la classe riche, plus les 1 de chevaliers qui ne comptaient que co frages et 1 centurie d'ouvriers. Il suffi d'après cela, que parmi les 104 autres c seulement réunissent leurs suffrages à l classe pour former la majorité de 97 pour admettre ou rejeter une loi. Cette fort ingénieuse vient d'être combattue dissertation de M. Franck : *De tribuum atque centuriarum ratione.* Schleswig, 1

. Le premier dénombre- par Servius, donna qua- nille hommes en état de rmes. Ou cette évaluation e, ou il est difficile de croi- me n'eût alors que deux l'existence. Dans ses rela- les peuples du Latium, illius ne montra pas une noins éclairée. Ancus et s avaient soumis par la mes résolu de les attacher ar les liens de l'amitié et ion, il entreprit de rendre la métropole du Latium, d'une fédération analo- nseil amphictyonique. Il nc une assemblée généra- le des villes du Latium, nt Aventin, et recueillit bution de ces villes, pour cette colline un temple à religion et le commerce deux objets apparents de ion politique. Les lois de ation, et les rits des féries nt inscrits, par l'ordre s, sur une colonne d'ai- inscription, en vieux ca- ères, subsistait encore dans de Diane du temps de De- carnasse, qui en conclut, n, que les fondateurs de ient pas des barbares. On ncore à Servius-Tullius la oir le premier fait marquer la monnaie romaine. Elle de cuivre, et portait l'ima- relois. Ce sage monarque, r, par ses utiles travaux, onheur de Rome, au de- dehors, résolut, dit-on, r, regardant sans doute la mme inutile dans un gou- où il avait opposé une si re aux caprices de la mul as il n'eut pas le temps d'accomplir ce dessein, qui paraît peu probable, bien que Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque, rapportent cette tradition. Il avait eu deux filles de Tarquinia son épouse, et les avait données aux deux petits-fils de Tarquin, son bienfaiteur. Tite-Live veut que ces deux princes soient les propres fils de Tarquin; mais Denys d'Halicarnasse, qui consacre un chapitre entier à la discussion de ce point de critique, semble prouver que l'historien latin s'est encore trompé sur cet objet, comme sur l'époque du mariage des filles de Servius, que Tite-Live place immédiatement après l'avénement de leur père au trône. Ce prince, en ordonnant cette double union, espérait n'être point traité par les petits-fils de Tarquin, comme celui-ci l'avait été par les fils d'Ancus. Mais la providence se joue bien souvent de toutes les précautions de la sagesse humaine. L'un des gendres même de Tullius, Lucius Tarquin, depuis surnommé le Superbe (*V.* Tarquin), devint pour lui un ennemi funeste. Le sénat n'avait jamais pardonné à Servius-Tullius son usurpation. En vain ce prince avait augmenté l'autorité des patriciens, par ses sages réformes : rien n'est opiniâtre comme le ressentiment que nourrit l'esprit de corps. Le partage des terres entre les plus pauvres citoyens était encore un autre grief des grands contre Tullius. Lucius Tarquin profita habilement de ces dispositions, pour se faire un parti parmi les sénateurs. Le roi n'ignorait pas que son gendre se permettait souvent de contester son élection au trône. Servius, soutenu par la conscience d'un long règne, qu'avaient marqué tant de bienfaits, ne craint pas d'en appeler à une nouvelle élection populaire. Le peuple, à qui il

offrait de se démettre de la couronne, le proclame roi pour la seconde fois, par acclamation selon Denys d'Halicarnasse, par une loi *curiate* selon Tite-Live. L'ambition de Tarquin ne fait que s'irriter de cette malheureuse épreuve. Excité par sa femme Tullia, fille dénaturée, il résolut de ravir le trône à son beau-père. Les sénateurs de la seconde classe (*patres minorum gentium*) institués par Tarquin l'ancien, de jeunes patriciens que leurs désordres avaient jetés dans la misère, entrent dans le complot. Lucius Tarquin convoque le sénat, s'y rend environné de cette jeunesse armée, s'assied sur le trône, expose ses droits à la couronnne de son aïeul, et présente, sous le jour le plus odieux, les sages institutions de Servius, et les bienfaits dont il a comblé le peuple. Le roi survient au milieu de ce discours : s'adressant à Tarquin, il lui crie d'une voix menaçante : « Qui t'a permis, ô le plus » scélérat de tous les hommes, de » prendre les marques de la royauté? --« Vous-même, repartit Tarquin, qui, » né d'un esclave de mon aïeul, avez » poussé l'effronterie jusqu'à vous » faire roi des Romains. » Tullius veut l'arracher du trône. Tarquin ravi que l'infortuné vieillard en vienne aux voies de fait, porte la main sur lui, le traîne par le milieu du corps hors de la salle et le précipite du haut des degrés. Servius, couvert de sang, reprend le chemin de son palais, soutenu dans sa marche tremblante par quelques amis fidèles. Tullie, montée sur un char, se présente à la porte du sénat : elle salue son mari du titre de roi, et le prenant à part, elle lui représente que la puissance qu'il vient d'acquérir est près de lui échapper, s'il permet à Servius de vivre. Ces paroles sont l'arrêt de mort du vieillard. Tarquin fait courir après lui de féroces satellites qui le poignardent dans la rue Cypria. Son corps palpitant y reste étendu. Tullie survient; les chevaux qui traînent son char reculent épouvantés : le cocher est ému de compassion. Furieuse, elle frappe ce serviteur, et le force de pousser ses chevaux sur le corps de son père. On voudrait que la juste horreur des historiens pour la tyrannie du dernier roi de Rome, les eût portés ici à quelque exagération. Quoi qu'il en soit, la rue Cypria fut depuis nommée la *rue Scélérate*. La profonde tristesse que la mort de Servius répandit dans toute la ville, engagea Tarquin, qui craignait une émeute, à défendre qu'on rendît aux tristes restes de son beau-père les honneurs accoutumés. Tarquinia, veuve de l'infortuné roi, fut obligée, avec l'aide de quelques amis, d'enlever le corps pendant la nuit. Elle le porta hors de la ville; puis, après avoir déploré la triste destinée de Servius, et chargé d'imprécations son gendre ainsi que sa fille, elle le couvrit de terre. Aucun monument n'indiqua la sépulture d'un monarque qui n'avait vécu que pour le bonheur des Romains. De retour dans son palais, Tarquinia mourut la nuit suivante, soit que ne pouvant supporter l'excès de douleur, elle-même eût mis fin à ses jours, soit que son gendre et sa fille l'eussent fait mourir pour s'épargner les trop sanglants reproches de cette mère, de cette épouse si malheureuse. Servius-Tullius avait régné quarante ans, selon Denys d'Halicarnasse, quarante-quatre ans, selon Tite-Live. Tous les historiens s'accordent à vanter sa sagesse, son humanité, ses lumières, à l'exception de Plutarque, qui, dans son

Traité, *sur la fortune des Romains*, où il se montre si au-dessous de lui-même, prétend que Servius était le plus inepte de tous les hommes. Denys d'Halicarnasse atteste avoir vu, dans le temple de la Fortune, une statue de ce monarque, qui remontait au temps où il avait vécu. M. Schoell considère une loi de Servius, dont le texte nous a été conservé par Festus, comme le quatrième monument de la langue latine (10). Tacite voit dans Servius-Tullius le prince auquel les Romains doivent leurs lois fondamentales, et comme le fondateur du Capitole. La prison, bâtie par lui, sur le penchant de la colline du Capitole, existe encore à Rome; c'est peut-être le plus ancien édifice dans toute l'Europe. Salluste en donne la description détaillée : saint Pierre y fut renfermé, et elle sert encore aujourd'hui de chapelle souterraine à une petite église appelée *San Pietro in carcere*. Il faut lire, dans l'histoire de la conjuration de Catilina, par le président de Brosses (note 127), des particularités curieuses sur ce monument, que ce savant avait lui-même visité. D—R—R.

SERVIUS (Honoratus Maurus), grammairien du cinquième siècle, a été choisi par Macrobe pour un des interlocuteurs de ses *Saturnales*. A l'époque où cet ouvrage fut composé, Servius devait être fort jeune, puisqu'on voit (liv. I, ch. 2) qu'il était compté depuis peu parmi les grammairiens (1). Suivant Macrobe, il unissait au savoir la modestie la plus aimable; cet auteur le représente embarrassé de parler, rougissant et baissant les yeux lorsqu'on l'interrogeait (liv. II, ch. 2; liv. VII, ch. 11), quoiqu'il l'emportât par l'érudition, non-seulement sur tous les jeunes gens de son âge, mais encore sur les vieillards les plus instruits (2). De tous les ouvrages de Servius, Macrobe ne cite que ses *Commentaires sur Virgile*; et il le fait avec éloge. Nous possédons cet ouvrage; mais il nous est parvenu tellement défiguré par l'ignorance ou la mauvaise foi des copistes, que, malgré les travaux d'un grand nombre de philologues, il est très-difficile de distinguer les remarques de l'ami de Macrobe de celles qui appartiennent à des écrivains postérieurs. Cependant, au travers de beaucoup d'observations futiles ou ridicules, on y trouve des faits importants et des remarques curieuses. Les Commentaires de Servius sur Virgile ont été imprimés plusieurs fois séparément, dans le quinzième siècle. La première édition avec date est celle de (Venise) Christophe Valdarfer, 1471, in-fol., revue par Guarini. Le même imprimeur en publia, la même année, une seconde édition, dont Louis *Carbo* fut l'éditeur. Les autres éditions recherchées par les curieux sont celles de Rome, Ulric Gallus, in-f., sans date. Magné de Marolles et Laserna Santander (*V.* Marolles et Santander) la regardent comme la plus ancienne de ce *Commentaire*, puisqu'ils la supposent antérieure à l'année 1470; mais M. Brunet (*Manuel du libraire*) pense qu'elle doit avoir paru plus tard, parce qu'il y est fait un fréquent usage du caractère grec, que Gallus n'employait pas encore en 1470. — (Avec les caractères de Mentel),

(10) Hist. abr. de la litt. rom., tom. Ier., p. 44.

(1) Il a bien voulu mettre [illegible] ses leçons [illegible] parfois [illegible] encore [illegible] et [illegible] latente [illegible], etc., Sat. lib. I, ch. 2.

(2) Age, Servi, eo tibi adolescentulo, qui tibi aequalium [illegible], sed [illegible] quoque, omnium doctissimo etc., ibid. VII, ch. II.

sans date, in-fol. — Florence (Bernard Cennius), 1472, in-fol., l'une des premières impressions de Florence; et enfin Milan (Ant. Zarot), 1475, in-fol. Parmi les éditions de ce *Commentaire* avec le texte de Virgile, on fait cas surtout des suivantes : Venise (Jacq. Rubeus), 1475, in-fol.; Léonard de Bâle, 1479; Venise, Ant. Bartolomei, 1486; Paris, Rob. Estienne, 1532, in-fol.; Venise, de Sabio, 1534, in-8°.; Paris, Seb. Nivelle, 1600, in-fol.; Leuwarden, 1717, 2 vol. in-4°.; et celle de Burmann, 1746, 4 vol. in-4°. Indépendamment de ce Commentaire, il nous reste quelques opuscules de Servius : I. *In secundam Donati editionem interpretatio;* dans le Recueil des anciens grammairiens de Putschius, p. 1779-1800. II. *De ratione ultimarum syllabarum ad Aquilinum liber,* ibid. pag. 1800-10; et une seconde édition, revue et corrigée par Putschius, d'après d'anciens manuscrits, ibid., 1810-16. III. *Ars de centum metris ad Albinum*(2) *liber,* ibid., 1816-26. Ces deux derniers opuscules avaient été publiés, dès le quinzième siècle, sous ce titre : *Libellus de ultimis syllabis et centimetrum ex recens. Laurentii Abstemii,* Cagli, Robert de Fano, 1476, in-4°. Cette première édition est très-rare. Le *Centimetrum* a été réimprimé par les soins de Van Santen, la Haye, 1788, in-8°. de 26 pages.

W—s.

SÉSONCHOSIS ou SÉSONCHIS, est le nom de plusieurs Pharaons ou rois d'Égypte, dont le plus ancien, suivant les listes de Manéthon, fut l'aïeul du premier Sésostris (*V.* ce nom), fils d'Amménémès, et le chef de la douzième dynast mille ans au moins avant J.- autre Sésonchosis, dont il tion dans un passage de Dic paraît être le même que l Sésostris ou Ramsès-le-Gra porta, dit-on, des lois qu daient à tout Égyptien d'ab la profession de son père; dire, qu'il établit la distinc castes, institution contempo premiers développements social en Égypte, suivant versions mieux autorisées.— sième Sésonchosis ou Séson seul vraiment connu, le seul que, fonda la vingt-deuxièm tie de Manéthon, famille ro ginaire de Bubastus. M. C lion le jeune trouve son n *Scheschonk* parmi les ca royaux hiéroglyphiques, q vrent le grand palais de K Thèbes. Nous pensons, ave vant, que Scheschonk est l que Sésac ou Schischac, au quel se réfugia Jéroboam, p par la colère de Salomon. temps après (la cinquième a règne de Roboam, fils de Sa et vers l'an 971 avant notr Sésac marcha contre Jérusal tête de douze cents chars de de soixante mille cavaliers, foule innombrable de fantassin tiens, Libyens, Troglodytes e piens. Il prit cette ville, la pi leva les trésors du temple Dieu, ceux de la maison du les trois cents boucliers d'or lomon; puis il se retira, aprè soumis au tribut le peuple d Il est probable que l'Asychi rodote, et le Sasychis de Di tous deux législateurs, sont ques avec Sésac ou Schesch est possible aussi que Zarah

(3) Probablement Furius Albinus, son ami, Sat. I, c. II.

a Zoreh, roi d'Éthiopie, qui trente ans après Sésac, en attaquer Asa, petit-fils de Ro-, avec des forces immenses, et fait par ce pieux monarque, vallée de Sephatha, soit l'O- ou Osorthon des listes, suc- de Sésonchis, et dont le nom Osorchon sur les monuments, sinage de celui de son prédé- et de son père. Il faut voir ieux détails qu'a donnés, à ce M. Champollion le jeune, on Précis du système hiéro- que. G—N—T.

ÉSOSTRIS est un des noms les élèbres de l'antiquité, que por- plusieurs monarques égyptiens, t confondus dans la tradition. premier et le plus ancien des ais aurait été, suivant Dicéar- e successeur immédiat d'Orus us, fils d'Osiris et d'Isis; par urent le premier des rois hu- de l'Égypte, et le même que , l'homme et le roi par excel- personnage plus mythologique orique. Dicéarque le fait régner mille neuf cent trente-six ans la première olympiade, c'est- qu'il reporte à trois mille sept ans environ avant notre ère mencement de l'histoire egyp- — Un second Sésostris est mé par Manéthon comme le me des Pharaons de la douzièe- nastie, et placé, dans la chro- des listes royales de cet au- -delà de trois mille ans avant Christ Il ne saurait être, ainsi pensé le savant rédacteur de e Osymandyas, ni le même que narque, qui doit avoir appar- sous le nom de Mandouei, à la me ou au commencement de ième dynastie, vers deux mille cents; ni le même que Memnon bien connu comme l'Aménophis, huitième roi de la dix-huitième dynastie chez Manéthon, vers dix-sept cent. Mais le premier, et surtout le second Sésostris, et Osymandyas et Memnon, et bien d'autres Pharaons de ces races antiques paraissent, au gré des récits divers qui nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, et qui doivent être ici même l'écho des traditions nationales, se réfléchir diversement dans le grand Sésostris, troisième du nom, si l'on admet le Sésostris de Dicéarque, et second seulement, d'après les listes de Manéthon. Encore cet auteur appelle-t-il *Séthosis* ou *Séthos*, comme Diodore de Sicile *Sésoosis*, le personnage que Hérodote et nombre d'autres anciens nomment *Sésostris*. Quelques-uns semblent le désigner sous le nom de *Sésonchosis* ou *Sésonchis*, qui se retrouve appliqué à l'un de ses prédécesseurs et à l'un de ses successeurs. Mais le prêtre de Sébennytus, la première de nos autorités, nous apprend, dans Josèphe, que *Séthos* s'appelait encore *Ramesses*. Tacite, dans un passage du second livre des *Annales*, qui se fonde évidemment sur la lecture faite, par les prêtres égyptiens, des légendes hiéroglyphiques que portaient les monuments de ce prince, le nomme plus exactement encore *Rhamsès*; et c'est le nom royal qu'aujourd'hui, en effet, l'on sait lire, avec les prénoms et titres qui l'affectent spécialement à Sésostris, sur une foule d'édifices dont les débris couvrent les rives du Nil, depuis son embouchure jusque bien avant dans la Nubie. Ramsès ou Ramsès V (ou plutôt VI, *Armais*, son trisaïeul, paraissant être aussi un *Ramsès* II du nom), quatre-cent-vingt-septième roi de l'Égypte, pour nous conformer au calcul suivi dans

l'article Ramessès (XXXVII, 45), fut le chef de la dix-neuvième dynastie, et monta sur le trône en 1468, ou vers le milieu du xve. siècle avant notre ère. Hérodote le fait succéder immédiatement à Mœris, en apparence au moins; mais Diodore compte sept générations entre Mœris et Sésoosis, ce qui s'accorde assez bien avec Manéthon, si l'on admet que Mœris est identique au Miphrès ou Miphra des listes et au Thoutmosis II des monuments, cinquième roi de la 18e. dynastie (*Voy.* Thoutmosis).—Le véritable prédécesseur de Ramsès-Sésostris fut son père Aménophis-Ramsès, 17e. et dernier roi de cette dynastie (1). Manéthon raconte, dans Josèphe, que ce Pharaon superstitieux se laissa induire, par un prêtre qui portait le même nom d'Aménophis, à reléguer dans les carrières de la rive orientale du Nil tous les lépreux et tous les hommes souillés de l'Égypte, c'est-à-dire, ceux, probablement, qui ne voulaient pas se soumettre au joug de la police sacerdotale. C'étaient des tribus entières, parmi lesquelles se trouvaient même des prêtres, sans doute considérés comme hérétiques. La ville d'Avaris, ancienne citadelle des Rois-Pasteurs, bâtie sur la frontière du désert de Syrie, et surnommée, pour ce motif, la *cité de Typhon*, fut assignée pour retraite aux bannis, qui ne tardèrent pas à s'y constituer, sous le commandement d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph, auquel ils jurèrent d'obéir

(1) Le Ramsès V (et non pas IV) des monuments, et l'Aménophis III (et non pas II) des listes tirées de Manéthon. Aménophis II est l'*Aménophis-Memnon* ou *Phaménophis*, que l'auteur de l'article Ramessès nous paraît confondre avec le père de Sésostris, attribuant à ce dernier les conquêtes en Éthiopie et les monuments *Memnoniens*, qui n'appartiennent qu'au premier. Mais les découvertes nouvelles de M. Champollion le jeune, ont répandu et répandent tous les jours sur ce sujet, aussi curieux que difficile, une lumière dont M. S. M—N ne pouvait avoir encore que de vagues reflets.

choses. Osarsiph leur donr religieuses et civiles, oppc qu'en tout à celles des Égy relever les fortifications d' se prépara bientôt à porte en Égypte; mais il voul intéresser à une cause qui commune, les fils des Pa pulsés autrefois par Thouti et qui, depuis cette époque en Palestine. Ceux-ci accep joie les propositions du p et se rendirent à Avaris, de deux cent mille homm dant le pharaon Aménopl nant la nouvelle de cet redoutable, fut frappé de son épouvante redoublait nir de la prédiction d'Am prêtre, qui naguère, en la mort, avait annoncé q tomberait, pour treize an voir des *Impurs*. Aussi, rassemblé ses forces, et f marcher, à la tête de troi guerriers, contre les enne vançaient, revint-il préci à Memphis, persuadé que tre les dieux même qu'il battre. Il ne songea plus des fureurs sacriléges de l les cachant avec soin, le ces dieux devant lesquel son ame faible, et qui n se défendre eux-mêmes nant avec lui le bœuf Ap tres animaux sacrés, et thos ou Ramessès, âgé d il s'enfuit en Éthiopie, a mée et toute la multitud tiens. Le roi d'Éthiopie, de l'état éthiopien de l selon toute apparence, r des pharaons d'Égypte, leur était allié, accueilli lation d'émigrants, et l

, durant l'exil fatal de treize
. Pendant ce long intervalle de
, l'Égypte, qui n'avait pu être
onnée de tous ses habitants,
proie aux plus affreux ra-
de la part des *Impurs*. Les
de la première invasion des
rs étaient peu de chose en com-
on de ceux de l'invasion nou-
qui porta le double caractère
conquête étrangère et d'une
de religion. Enfin, le jour de
geance arriva pour les vaincus.
phis et son fils Ramsès, qui
alors dix-huit ans, reprirent
ace, et rentrant en Égypte avec
rces considérables, ils délirent
emis, en firent un grand car-
et les repoussèrent dans les dé-
le l'Isthme, par où ils étaient
Tel est en substance le récit de
hon, confirmé par Chérémon
beaucoup d'autres anciens.
u'en dise Josèphe, il n'y a au-
aison solide de le rejeter ab-
nt; seulement il faut le pren-
mme la version égyptienne du
des Hébreux en Égypte, et de
rtie de cette contrée. S'il n'en
nt fait mention chez Hérodote
Diodore, c'est que ces événe-
ppartiennent au règne d'Amé-
, dont ces auteurs ne nous
point, plutôt qu'à celui de
s, sur lequel seul ils nous
t des détails. D'ailleurs les
d'Égypte ne devaient pas être
npressés d'informer les Grecs
ques désastres de leur nation,
ne voit pas que ceux-ci aient
de lumières sur la longue usur-
des Rois-Pasteurs, que sur
ation passagère d'Osarsiph et
purs. Diodore, d'après ce
ouve de plus vraisemblable
s récits des prêtres et dans les
numents sur Sésostris, qui
ne s'accordaient guère entre eux,
nous apprend que son père voulut
lui donner une éducation digne des
hautes destinées qui lui étaient réser-
vées. Il fit réunir autour de son fils
tous les enfants nés en Égypte le
même jour que lui, ordonna de les
élever avec les mêmes soins, de les
former à la même vie dure et labo-
rieuse, et prépara ainsi au jeune prin-
ce un corps d'élite qui lui serait tout
dévoué dans la suite. Ces enfants de-
vaient, entre autres exercices, par-
courir chaque jour, avant de pren-
dre aucune nourriture, un espace de
cent quatre-vingts stades, ce qui n'est
pas si exagéré ni si ridicule qu'on l'a
cru, cet espace évalué par Diodore
en petits stades égyptiens, dont il se
sert plus d'une fois, ne faisant guè-
re que trois lieues et demie. Bientôt
Sésostris et ses jeunes compagnons,
pour compléter par de plus grands
travaux leur apprentissage des fati-
gues de la guerre, furent envoyés en
Arabie, c'est-à-dire, dans les déserts
qui sont à l'orient du Nil, vers la
mer Rouge, avec un corps de trou-
pes. Ils y apprirent à supporter la
faim et la soif, à faire la chasse aux
bêtes féroces, et subjuguèrent les hor-
des nomades, jusque-là indomptа-
bles, qui seules avec leurs troupeaux
et les animaux sauvages, habitaient
ces montagnes. Passant de là sur la
frontière opposée de l'Égypte, à
l'occident, ils trouvèrent des dé-
serts bien plus terribles, et soumirent
la plus grande partie de la Libye.
Après la mort de son père, Séso-
stris, fort jeune encore, mais enflé
de ses premiers succès, et animé par
des oracles qui prédisaient sa gloire,
ou selon quelques-uns, par sa propre
fille Athyrtes, qui avait le don de
lire dans l'avenir, osa concevoir le
dessein de conquérir toute la ter-

re(2). Mais il fallait, avant tout, assurer la tranquillité de ses états, au moyen de bonnes institutions, et mériter, par des bienfaits, le dévouement de ses peuples. Pour cela tout fut employé, prodigué, les largesses en argent, les donations de terres, les remises de peines, surtout l'affabilité et la douceur du pouvoir. Les accusés de lèse-majesté furent renvoyés absous; les prisons encombrées de débiteurs furent ouvertes. Sésostris divisa le territoire de l'Égypte en trente-six districts, appelés *nomes*, sur chacun desquels il préposa un *nomarque* chargé du recouvrement des impôts et de toute l'administration. Il songea ensuite à composer une armée qui fût capable de seconder dignement ses grands projets à l'extérieur. Les hommes les plus robustes et les plus braves de toute l'Égypte furent choisis, au nombre de six cent mille fantassins et de vingt-quatre mille cavaliers, sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre. A la tête des différents corps il plaça ses compagnons d'enfance, dont il restait plus de dix-sept cents (nombre prodigieusement exagéré, en raison de la population du pays, qui, suivant M. Letronne, n'excéda jamais 7,500,000 âmes). A tous ces guerriers il distribua les terres les plus fertiles de l'Égypte, dont les revenus devaient assurer leur existence, et leur permettre de se livrer exclusivement aux armes; c'est-à dire, qu'il forma une caste militaire, qui fut en même temps une aristocratie territoriale. Enfin, il partit pour son expédition, qu'il commença par l'Éthiopie, située au midi de l'Égypte. Il soumit cette contrée, et lui imposa un tribut en ébène, en or et en dents d'éléphants; puis il équipa, sur le golfe Arabique, une flotte de quatre cents vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Égypte eût vus. Tandis que cette flotte s'avançait sur la mer Érythrée, et subjuguait les îles et les côtes jusque dans l'Inde, le héros, poursuivant sa marche à la tête de son armée de terre, rangeait l'Asie entière sous ses lois. Il poussa ses conquêtes en Orient bien plus loin que ne le fit dans la suite Alexandre; car il passa le Gange, et parvint jusqu'aux extrémités de l'Océan Indien. Remontant vers le nord, il dompta les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, qui sépare l'Asie de l'Europe, laissant, sur la côte du Palus-Méotide et vers les bords du Phase, une colonie d'Égyptiens, qui fondèrent l'état de Colchos. Hérodote pouvait encore constater de son temps les nombreux rapports de couleur, de constitution physique, de mœurs et de langage, qui subsistaient entre les deux populations, et la circoncision l'avait surtout frappé, comme égyptienne ou éthiopienne d'origine (3). L'Asie-Mineure, à bien plus forte raison, tomba sous les armes de Sésostris; les Cyclades furent soumises par lui l'une après l'autre; mais il ne pénétra pas en Europe au-delà de la Thrace, où la disette,

(2) Cette prétendue fille pourrait bien n'être pas autre chose que la déesse *Athyr*; et la légende de Sesostris lui-même paraît se rapprocher sensiblement ici de celles des dieux conquérans du monde, tels que Hercule, Osiris, Bacchus, etc.

(3) Nous n'ignorons pas qu'une opinion récente, avancée et soutenue avec autant d'érudition que d'esprit, par M. K. Ritter (*Essai sur l'histoire des peuples d'Europe, avant Hérodote*, en allemand, Berlin, 1820), tend à infirmer sur ce point l'autorité du père de l'histoire, en rattachant à l'Inde, plutôt qu'à l'Égypte, la civilisation de la Colchide. Mais les raisons du savant allemand, fondées presque exclusivement de l'étymologie et de rapprochements mythologiques, plus ou moins arbitraires, ne nous paraissent en aucune façon pouvoir balancer les faits positifs que cite Hérodote, d'après ses propres observations.

la difficulté des lieux, arrêta
née, et où finissaient les mo-
s de ses triomphes. Partout
rta ses pas, il planta des co-
n stèles, destinées à immor-
es victoires par leurs inscrip-
caractères sacrés, c'est-à-dire
eglyphes, et attestant par
nts symboles l'énergie virile
sillanimité efféminée des na-
à avaient bravement défendu
épendance, ou qui, au con-
vaient cédé sans combat. Hé-
lit avoir vu de pareilles stèles
Palestine de Syrie; et, dans
deux figures de ce prince,
dans le roc, que d'autres pre-
nour des statues de Memnon.
parle aussi de statues de Sé-
portant un arc et un javelot,
n divers lieux par le héros.
t de neuf années, Sésostris
chemin de ses états, content
imposé un tribut annuel à
peuples qu'il venait de sub-
et qu'il traita du reste avec
ion. Il revint en Égypte par
de Suez, traînant à sa suite
ltitude de captifs, chargé
nes dépouilles, et couvert
le gloire que n'en avait jamais aucun des conquérants ses
seurs. Mais, arrivé à Pé-
aillit périr victime de la tra-
son propre frère Armaïs, le
ue Danaüs, suivant Manéthon, auquel il avait confié l'admi-
n de l'Égypte pendant son
, et qui s'était porté à tous
de la plus tyrannique usur-
Il échappa, comme par
, aux flammes dont ce
fidèle, redoutant la ven-
le son roi, avait investi la
reposait Sésostris. Un
t d'un ancien Poème, cité
quatrième livre des *Strona-*
tes de saint Clément d'Alexandrie, fait mention d'un combat livré sur les bords du Nil, entre les deux frères ennemis, par suite duquel eut lieu l'émigration de Danaüs en Grèce, Ægyptus étant resté maître du champ de bataille et du pays. Quoi qu'il en soit du véritable sens de ces récits, qu'il faut se garder de prendre à la lettre, l'un des premiers soins de Sésostris, à son retour dans ses états, fut de témoigner aux dieux sa reconnaissance pour les bienfaits dont ils l'avaient comblé. En mémoire du péril imminent dont il venait d'être sauvé par la protection spéciale de Phtha-Vulcain, il fit ériger, devant son temple le plus fameux, à Memphis, deux colosses monolithes de trente coudées de haut, qui le représentaient lui-même, avec sa royale épouse, et quatre de vingt coudées seulement, représentant ses quatre fils. Tous les autres temples de l'Égypte furent enrichis de magnifiques dépouilles et d'offrandes du plus grand prix. Le guerrier n'oublia pas non plus les compagnons de ses fatigues et de ses victoires : il les récompensa selon la mesure de leurs services; et non-seulement l'armée rentra dans ses foyers avec honneur et profit, à la suite de sa glorieuse expédition; mais, dit la tradition, le pays tout entier en recueillit les plus brillants avantages. Pour lui, incapable de partager le repos qu'il assurait libéralement aux siens, il voulut, à la gloire des armes, joindre la gloire plus utile, et surtout plus durable, des travaux de la paix. De nouveaux temples furent élevés, dans toutes les villes de l'Égypte, aux divinités tutélaires de chacune d'elles; et Sésostris eut soin de faire attester, par les inscriptions de ces édifices, qu'aucun Égyptien n'y avait travail-

lé, et que les captifs seuls en avaient essuyé les fatigues. De nouvelles villes furent bâties, par les mêmes mains, sur de hautes levées, partout où les habitants n'étaient point suffisamment protégés par le site naturel, contre l'inondation annuelle du Nil. Depuis Memphis jusqu'à la mer, de nombreux canaux furent dérivés du fleuve, dans toute la contrée, afin d'y répandre la fertilité, d'y faciliter les communications intérieures, et en même temps de la défendre contre les irruptions du dehors. Il en résulta que l'Égypte, pays plat, jusque-là très-accessible aux chevaux et aux chars qui pouvaient y circuler en tous sens, devint, en grande partie, impraticable aux uns et aux autres. Un autre moyen de défense, non moins puissant, contre les incursions les plus à craindre, celle des nomades de la Syrie et de l'Arabie, fut une muraille que Sésostris fit bâtir depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, sur la limite orientale de la terre cultivée et du désert, dans une longueur de sept cent cinquante grands ou de quinze cents petits stades, c'est-à-dire, de vingt-huit lieues environ. On dit même que ce prince conçut la première idée du canal de communication de la mer Rouge à la Méditerranée, par le Nil, ouvrage plusieurs fois repris et abandonné jusqu'au temps des Ptolémées, qui l'achevèrent. Indépendamment de ces grands travaux d'utilité publique, Sésostris dut faire exécuter une multitude d'ouvrages de décoration et d'ornement, dont il embellit les temples et les palais. La tradition cite, entre autres, deux obélisques de pierre dure (probablement de granit), ayant cent vingt coudées de haut, qui furent érigés à Thèbes, par ses ordres, en l'honneur du dieu Ammon, et sur lesquels il fit graver la grand ses forces militaires, la somm tributs qui lui étaient payés nombre des nations qu'il avai juguées. Ce fut sans doute s obélisques ou sur des monume même genre, que, bien des après, les prêtres de Diospoli Grande lurent à Germanicus les titres de la gloire de R Ses institutions politiques sont d'un monarque oriental, de mais non sans grandeur. Les tiens lui rapportaient leurs princ établissements, et le comptai nombre de leurs plus sages le teurs. Les nomes, la populati visée en castes, le partage ég terres, sous la charge d'une red ce annuelle; par suite une esp cadastre, un arpentage annuel ment, sur lequel se réglaient l pôts, telles furent, dit-on, les tutions de Sésostris, ébauchées doute long-temps avant lui. On te un trait, peut-être exagér ternit, aux yeux du philosoph clat de ses exploits et de ses tr pacifiques, mais qui n'en e mieux dans le génie des despo l'Orient : c'est que ce *roi sup* pour nous servir de l'express Pline, attelait, quatre à qua son char, lorsqu'il allait au t ou faisait son entrée dans la vi rois et les chefs des nations vai qui venaient eux-mêmes, à de ques marquées, lui renouvele hommage, et lui apporter de sents. Devenu aveugle dans sa v se, après un règne de trente-tr (suivant Manéthon, de plus d quante), il se donna lui-mê mort; dernier acte de grandeu me, qui termina dignement une le vie, au jugement des prêtre tous les Egyptiens. Ce Pharac

tous ceux qui régnèrent jamais
Égypte, tant par ses hauts-faits
la guerre que par le nombre et
gnificence de ses offrandes aux
et des ouvrages dont il embellit
ys, trois titres principaux de
haraon à l'admiration et à l'es-
de ses compatriotes. Aussi sa
ne fit-elle que grandir avec le
; et lorsque, neuf cents ans
sa mort, Darius, devenu maître
Égypte, voulut que sa propre
fût placée devant celle de Sé-
s, à Memphis, le grand-prêtre
tha s'y opposa, déclarant que
tions du monarque perse n'a-
t point encore égalé celles de
que héros égyptien. Darius,
-t-on, pardonna au prêtre cette
use opposition. Nul doute que
oire de Sésostris, surtout dans
it le plus développé que nous
mis Diodore de Sicile, ne soit,
nde partie, traditionnelle, lé-
ire, et même quelquefois my-
e ou poétique. Nul doute encore
dans cette rédaction récente,
êtres-poètes de l'Égypte n'aient
ntention d'assimiler leur héros
i, non-seulement à tel ou tel des
, qui étaient supposés avoir ré-
anciennement sur le pays, mais
héros divins ou humains cé-
s par les Grecs, particulière-
à Alexandre. On peut mê-
remarquer une certaine affec-
n d'exalter le conquérant natio-
ar-dessus le conquérant étran-
Une autre intention, non moins
quable, mais qui tient peut-
la confusion des différents Sé-
s, est celle de rattacher à ce
tous les grands souvenirs de la
e, ses primitives institutions,
tablissements politiques, civils
latures, etc. Mais le fond et les
apaux faits de cette histoire n'en
sont pas moins réels, individuels, appartenant à un personnage, à des temps, à des lieux déterminés, quoique sans précision géographique ni chronologique, ou plutôt avec une précision de nature un peu suspecte. Les neuf années de l'expédition, par exemple, et les trente-trois ans de règne, pourraient bien être des nombres mystiques, empruntés à des idées religieuses. D'un autre côté, il n'est pas sûr que les conquêtes de Sésostris se soient étendues jusqu'à la presqu'île en-deça du Gange, jusqu'à la Bactriane et à l'Inde. Toujours paraît-il certain que ce pharaon eut une marine sur le golfe Arabique et la mer Érythrée; qu'il porta ses armes victorieuses parmi les tribus sauvages du fond de l'Éthiopie, comme chez les nations civilisées de l'Asie Occidentale, et dans les contrées, barbares encore, de l'Europe, qui en sont les plus voisines; que, de retour en Égypte, après avoir expulsé des marais du Delta les derniers débris des étrangers qui s'y étaient fixés, ou venaient, à des époques réglées, y faire paître leurs troupeaux, il conquit une seconde fois sur la nature, en y exécutant d'immenses travaux, cette terre féconde qu'il venait de gagner sur les hommes; qu'enfin il donna de nouvelles lois au pays, développa et consolida ses antiques institutions, l'enrichit d'un grand nombre de magnifiques monuments, et mérita d'être considéré, par la pieuse vénération de ses peuples, comme un nouvel Osiris, un nouvel Horus, un nouveau Ménès; comme le conquérant, le vengeur, le fondateur par excellence, comme le héros le plus national de l'Égypte, dont il partage le nom (*Ægyptus*). La plupart de ces faits, attestés par le concert des traditions, reçoivent une confirmation aussi pré-

nomma professeur de médecine-pratique et archiâtre (*Protomedico*) du duché. Quelques années plus tard, Philippe III, roi d'Espagne, le choisit pour son historiographe; mais Settala refusa cet honneur. Dans le même temps, l'électeur de Bavière lui proposa de venir à Ingolstadt, en qualité de directeur de l'université, tandis que la ville de Bologne le demandait pour ses écoles, le grand-duc pour la faculté de Pise, et le sénat vénitien pour celle de Padoue; mais, très-attaché à son pays, il n'accepta aucune de ces offres, et contracta à Milan un mariage qui fut heureux, et dont il eut sept fils et deux filles. En 1628, la peste s'étant déclarée dans cette ville, et y faisant des ravages effroyables, plusieurs médecins l'abandonnèrent. Settala, resté à son poste, prodigua ses soins à ses malheureux concitoyens. Ce fut lui qui engagea saint Charles Borromée à faire construire, hors de la porte Rinza, un magnifique lazaret, qui sert actuellement de caserne, et il y établit les pestiférés, qu'il allait visiter tous les jours avec le saint prélat. Il fut lui-même atteint de cette maladie, et il en guérit; mais, frappé d'apoplexie avec paralysie de la langue et de tout le côté gauche, il ne mena plus qu'une vie languissante pendant cinq ans: il mourut, le 12 sept. 1633. A beaucoup d'esprit, Settala joignait un jugement sain et droit. Il fut constamment attaché à la doctrine d'Hippocrate, dont il ne cessait d'étudier les ouvrages. Il sut, par une observation mûre et approfondie, se prémunir contre les préjugés qui régnaient dans les écoles. Les pensées répandues dans ses écrits sont pleines de justesse et de préceptes excellents. Il ne craint point de contredire ouvertement l'opir écoles toutes les fois qu'elle corde pas avec l'expéric pendant quelques-unes de sur le régime à observer dan ladies aiguës, sont un peu Il proscrit le vin, et donne cations de la saignée dans l quartes. Settala a publié grand nombre d'ouvrages lesquels on remarque celu intitulé *De nævis* (envies c de naissance), dans lequel i que ces signes, répandus co hasard sur diverses parties c conservent cependant un ce dre qu'il explique par les loi trologie. Par exemple, si qu un seing au front, il doit en autre au dos ou à la poitri signe est au milieu du fron être aussi au milieu de ces d ties. S'il est au haut de ce pr y en aura un autre au cou; de même pour les positions ou à gauche. Une envie au l'œil, en annonce une autr selle du même côté: celle qu cée sur le sein, en dénote blable placée au bas du pul Cette idée bizarre et dépourv te vérité, a néanmoins été par Th. Bonnet, dans sa *septentrionale*, tom. 1, p. ouvrages de Settala sont: *brum Hippocratis de aëre, locis commentarii quinque*, 1590; Francfort, 1645, i *In Aristotelis problemata taria*, 2 tom., in-fol. F 1607, Lyon, 1632. III. *vis liber*, Milan, 1605; 1628, 1651, in-8°. IV. *versionum et cautionum rum libri septem*, Milan in-8°., Strasbourg, 1625 Padoue, 1638, in-12. V. *I*

lexandre VII (1655), il se rendit à Rome, pour féliciter, sur son élévation, son ancien condisciple, dont il éprouva un accueil plein de bienveillance. Il profita de son séjour dans la capitale du monde chrétien pour visiter les antiquités et les galeries qu'elle renferme. Après avoir satisfait sa curiosité, il prit congé du pontife, et revint à Milan, où le cardinal Borromée l'établit directeur de l'académie de peinture, qu'il venait de fonder. Le reste de la vie de Manfred fut consacré à la culture des arts. Les principales sociétés littéraires d'Italie s'étaient empressées de l'admettre dans leur sein; mais un honneur qui le flatta davantage fut celui d'être agrégé à la société royale de Londres. Il mourut le 16 février 1680, et fut inhumé dans la basilique des Saints-Apôtres. Manfred avait formé la collection la plus complète qu'on eût encore vue en Italie, de machines dont il avait imaginé lui-même et exécuté un grand nombre avec une rare perfection; des médailles et des monuments antiques, ainsi que des objets curieux d'histoire naturelle, complétaient son musée, dont on a la *Description*, en latin, par Terzago, Tortone, 1664, in-4°.; traduit en italien par Scarabelli, ibid., 1677, même format (3). Il le légua, par son testament, à la bibliothèque Ambrosienne; mais ses héritiers attaquèrent cette disposition, et parvinrent à la faire annuler. Les conservateurs de l'Ambrosienne en sauvèrent cependant quelques débris, et consacrèrent, par une inscription rapportée dans les *Scriptor. Mediolan.*, de l'Argellati, I, 1319, le souvenir de l'intention bienfaisante du testateur. Il a laissé quelques Opuscules, qui n'offrent plus aucun intérêt. Une médaille frappée en son honneur, et portant son effigie, est figurée dans le *Museum Mazuchellianum*, II, pl. CXXIX. W-s.

SETTIMELLO (Henri de). *V.* Arrighetto, II, 531.

SEUME (Jean-Théophile), littérateur allemand, naquit, en 1763, à Posern, village entre Leipzig et Lutzen. Ses parents étaient d'honnêtes paysans, qui soignèrent, selon leurs facultés, sa première éducation. Il montra de très-bonne heure les qualités qui le distinguèrent par la suite : l'amour de l'étude, la passion pour la vérité et la justice, une grande indépendance de caractère; et il en ressentit également les avantages et les inconvénients. Ses heureuses dispositions excitèrent l'intérêt du comte de Hohenthal, riche propriétaire de ce pays, qui lui donna les moyens d'achever ses études, et envers lequel il se montra toujours reconnaissant. A l'université de Leipzig, il s'adonna principalement à l'étude des langues anciennes, surtout du grec, à celle de l'histoire et des mathématiques. Rarement content de ses maîtres, de sa position, de lui-même, à peine avait-il achevé ses cours qu'il prit la résolution de s'ouvrir une carrière. Il quitta Leipzig, ayant trente-six francs dans sa poche, pour se rendre d'abord à Paris, puis à Metz, où il espérait se faire recevoir à l'école d'artillerie. Il s'arrêta le troisième jour, à Vach, bourg de la Hesse. La

(3) Ce livre est recherché, parce que l'on y trouve la description d'un aérolithe tombé dans le couvent de N. D. de la Paix à Milan, et qui tua un religieux. C'est le premier exemple connu d'un homme tué par un accident de ce genre (la défaite des Gabaonites sous Josué, rentrant dans la classe des événements miraculeux). Voy. la *Biblioth. univ.* (de Genève), juillet 1822, tom. XX. Sc. et A., pag. 232. Mais le passage italien y est mal traduit; il faut lire : *Sa surface égalait celle d'une* Philippe (sorte de monnaie, autrement appelée *Justine*).

e de l'indépendance de l'Amé-
drait encore. On connaît l'es-
de *Traite* que le landgrave fai-
our les Anglais, et qui attira sur
malédictions de tant de familles.
fut arrêté par les recruteurs de
ince, et conduit, avec ses cama-
d'infortune, à Bremerlée, où
ent embarqués sur des bâti-
de transport anglais. La peine
e Seume fait de ces bâtiments
le celle des vaisseaux négriers.
oi ne parvint à Halifax qu'au
e cinq mois et demi. L'orga-
eut lieu aussitôt; mais les
ampés auprès d'Halifax ne
nt point cette ville, et ne pri-
ume part active à la guerre.
irs que lui laissaient le ser-
es nombreuses écritures qu'il
faire pour son colonel, Seu-
onsacrait à la lecture de quel-
siques et à la poésie. Il trou-
us ces délassements et dans
ns avec plusieurs officiers,
rissement à sa cruelle posi-
arvint au grade de sergent;
paix mit un terme à son sé-
Amérique. Le corps hessois
ne en Europe, débarqué à
et rendu au landgrave par
rre. Le bruit se répandit
nt être cédé par ce prince
ssiens. Cette idée détermina
à exécuter promptement sa
n de déserter, à laquelle il
jamais renoncé. Il traversa
la Weser, et se trouva dans
ville, où les bourgeois favo-
sa fuite : mais il avait oublié
ger de son uniforme hessois;
a peine de passer la frontière
d'Oldenbourg, qu'il fut sai-
ne déserteur, par les recru-
ssiens, qui, faisant justice
landgrave, à leur profit,
erent à Emden, où il fut placé, soldat, dans un régiment. Il déserta presque aussitôt; mais, s'étant égaré au milieu d'un brouillard épais, il retourna, sans s'en douter, à Emden même. On eut égard à la violence qui lui avait été faite; et il ne fut point puni. Il éprouva même quelque adoucissement, entre autres la facilité de donner des leçons en ville; ce qui le mit en rapport avec plusieurs familles estimables. Il déserta bientôt une seconde fois. Le moment était favorable : la gelée avait durci la terre; mais, dans la même nuit, il survint un dégel accompagné d'une forte pluie; et les champs se trouvèrent bientôt transformés en marais. Au milieu du tocsin, qui, selon l'usage prussien, invitait de toutes parts les habitants à poursuivre le déserteur, Seume lutta pendant vingt-quatre heures, avec succès, contre mille obstacles. Enfin, accablé de fatigue et près de tomber en faiblesse, il entra dans un village. Le bailli, après lui avoir donné les soulagements nécessaires, le fit transporter, sur un chariot, à Emden. La ville entière prit le plus grand intérêt au sort de Seume. Les habitants les plus recommandables, ses nombreux élèves, les enfants même du général, vinrent implorer sa pitié. Le conseil de guerre condamna Seume à passer douze fois par les verges; mais la peine fut commuée en six semaines de prison. De nombreuses visites et les soins les plus attentifs prodigués au détenu firent pour lui de ces six semaines un triomphe continuel. On comprend que la position de Seume dut être, à sa sortie de prison, beaucoup plus agréable qu'auparavant : mais rien ne remplaçait pour lui sa liberté et sa patrie. Un habitant d'Emden l'engagea à demander un congé, et

lui fournit quatre-vingts thalers (trois cent-vingt francs) pour caution, sachant qu'il ne reviendrait pas. Son premier soin, à son arrivée à Leipzig, fut de s'occuper de rembourser cette somme. Il fit, dans cette intention, la traduction d'un roman anglais, *Henriette Warren*, qui fut imprimée en 1788. Des leçons de langue lui fournirent des moyens d'existence; mais en même temps il recommença ses études d'une manière rigoureuse. En 1792, il se fit recevoir maître-ès-arts, et soutint une thèse sur la comparaison des armes des anciens avec celles des modernes, qui fut imprimée, en 1804, sous le titre de *Dissertation sur les armes* (*Ueber Bewaffung*), in-8°., Leipzig. Seume reconnaît, comme on le juge bien, la supériorité que la poudre donne aux modernes; mais il pense qu'on pourrait avec avantage reprendre le bouclier, le casque et la lance, qui seraient donnés aux deux premiers rangs, tandis que le troisième et le quatrième seraient armés de fusils. La comtesse d'Igelström cherchait alors un gouverneur pour son fils, qui faisait ses études à Leipzig: Seume fut chargé de cette fonction. En 1793, quand ce jeune homme eut achevé ses cours, son père vint le chercher. Celui-ci engagea Seume à l'accompagner en Russie; et il le présenta à son frère, alors ministre plénipotentiaire de la Russie et général en chef de l'armée russe en Pologne, qui le prit pour secrétaire, et l'emmena à Varsovie, en lui donnant le grade de lieutenant de grenadiers. Seume gagna promptement la confiance entière du général, et fut par conséquent à portée de connaître parfaitement les négociations et les événements de cette malheureuse époque. Catherine II exigeait une réduction de l'a lonaise. Les Polonais s'y ref et c'est alors qu'éclata cette tion, où l'on vit figurer t coup cent mille hommes de t classes, conjurés depuis de sans qu'aucune indiscrétion leur association. Igelström quatre mille cinq cents Russ ta long-temps à vingt mille l aidés du peuple de Varso une artillerie très-supérieure séparé des siens, fut réduit à s pour échapper au massacr avoir passé trois jours san ture, il sortit de sa retraite à traverser une partie de la se constitua lui-même pr Souwarow reprit Varsovie, fut délivré avec ses cama publia, en 1796, à Leipzi *ques détails sur les événen Pologne, en* 1794. On y tr appréciation calme et raison hommes et des choses, mai me temps une peinture très excès commis par la pop Varsovie. Seume était loin loir se faire le champion du me; mais aussi jamais il n'a d'exprimer son indignatio les fureurs de la multitude d et contre ses instigateurs. à Leipzig, désigné par l'im comme compagnon de voya ne major de Muromzow, qu s'y faire traiter pour ses ble position devenait de plus favorable, lorsque l'impérat rut. Il publia un écrit ren *sur la vie et le caractère d rine II*, Leipzig, 1797. enjoignit à tous les officie de rentrer immédiatement e Seume, voyageant par ordr pératrice, devait se croire de répondre à cet appel. Il

nt et fut rayé des é
fut alors qu'il pul [illegible] Let-
sur les nouveaux [illegible]
venus en Russie depuis l'avène-
nt de Paul Ier, au trône. Cet écrit
distingue par un examen sévère,
s impartial, des mesures prises
ce prince. Le libraire Göschen,
consacrait ses presses à la réim-
sion des classiques allemands,
roposa de se charger de la par-
téraire de cette entreprise. Seu-
consentit, et passa plusieurs
s à Grimma, partageant sa vie
un emploi auprès de Göschen,
ducation de quelques élèves
ffectionnait spécialement. Il
des soins particuliers à l'é-
de Klopstock; et il eut, à cette
, des discussions, par écrit,
points de grammaire et de
s avec ce grand poète, qui
, et montra quelque irritabi-
ux années s'écoulèrent ainsi;
igné de cette vie sédentaire,
le besoin d'une grande agita-
t ce fut alors qu'il entreprit
age à Syracuse. Il partit de
dans les premiers jours de dé-
1801, portant dans son havre-
très-petite quantité de linge et
, un Théocrite, un Horace,
ile et un Homère (1); se ren-
ienne, puis à Venise, à Ro-
Naples, à Palerme, visita le
de l'Étna, fit le tour de la
revint à Naples, traversa
, la Suisse, la France jusqu'à
t fut de retour à Leipzig neuf
rès son départ, ayant fait,
- grande partie à pied, cet
trajet. Le récit de son voya-
t en 1803, sous le titre de

Promenade à Syracuse, un vol. in-8°., 1 fig. Seume reprit ses occupations littéraires à Leipzig, donnant des leçons de langues anciennes et modernes. Il publia, en 1805, une traduction de la *Description du cap de Bonne-Espérance*, par Perceval, un vol., Leipzig. Au bout de deux ans et demi, il céda au desir d'aller revoir quelques amis en Russie; visita Pétersbourg, Moscou, Stockholm, Upsal, Copenhague, et revint par Hambourg à Leipzig. Ce second voyage, dont il ne put faire qu'une partie à pied, ne dura que cinq mois. Il en parut également une relation sous le titre de *Mon été dans le Nord*, un vol. in-8°., Leipzig, 1806. Ces deux Voyages, surtout le premier, qui eut trois éditions (la troisième en 1811), produisirent une grande sensation en Allemagne. Ceux qui connaissaient Seume, y retrouvaient la franchise de sa conversation alternativement sérieuse, gaie ou triviale, sa rudesse même et sa bonhomie; et tous les lecteurs y admirèrent l'indépendance d'un homme supérieur à toutes les passions de partis et de pays. Il a paru trois éditions de ses *Poésies*; la troisième est de 1810. Elles ne sont remarquables ni par une grande originalité d'idées, ni par des formes très-poétiques; mais elles contiennent des souvenirs fort touchants des principales circonstances de sa vie, et l'éloge des vertus morales et religieuses, qui contribuent au bonheur de l'homme. Il publia, en 1808, son *Miltiade*, un vol. in-8°., Leipzig. Cette tragédie ne fut point jouée, et ne pouvait avoir de succès, vu son extrême simplicité et l'absence de mouvement. Mais on y admire les plus nobles sentiments, et elle est écrite en iambes très-corrects. Ce

(1) La suite il donna ces quatre volumes à
Il laissa le dernier, comme souvenir, à
cet article, lorsqu'ils se séparèrent à
en octobre 1804.

fut le dernier ouvrage publié par Seume ; sa santé était fort altérée : atteint d'une maladie d'entrailles très-grave, il se rendit aux bains de Töplitz près de Dresde, dont les médecins lui conseillaient l'usage. Il n'en éprouva aucun soulagement, et mourut dans cette ville, le 13 juin 1810. Après sa mort, il parut : 1. Un volume intitulé : *Apocryphes*, 1811, sans nom d'imprimeur, ni de lieu, contenant des notes sur son premier Voyage et sur son caractère, par son intime ami Schnorr, peintre allemand distingué ; un recueil de pensées de Seume lui-même ; une Nouvelle non terminée, etc. II. *Ein Nachlass moralisch-religiœsen Inhalts* (*Considérations morales et religieuses*, *ouvrage posthume*), Leipzig, un vol. in-8°., avec un second titre : *Kurzes Pflicht-und-Sittenbuch für Landleute* (*Manuel abrégé de morale pour les gens de la campagne*). Cet écrit se compose d'une suite de chapitres sur Dieu, la religion, le culte divin, les devoirs envers nous-mêmes, etc., sur les vertus à pratiquer, et les vices et défauts à éviter. Le style en est constamment simple, noble, souvent au-dessus de la sphère de ceux auxquels il était destiné : il a même quelquefois de l'onction ; en un mot, c'est l'ouvrage d'un excellent citoyen. Enfin, III. *Mein Leben* (*ma vie*), un vol. in-8°., Leipzig, 1813, commencée par Seume, et achevée par deux de ses amis. C'est de là que sont tirés la plupart des détails biographiques du présent article. M. J. H. Zimmermann a publié à Wiesbaden les *Œuvres complètes* de Seume, en cinq volumes, dont deux ont déjà paru. Aucun de ses compatriotes n'a élevé la voix avec plus de force contre l'ambition de Napoléon et la faiblesse mands. Ses préfaces, plu sages de ses deux Voyage coup de pensées de ses respirent la plus profon tion ; et nous ne doutor si son existence se fût il n'eût joué un rôle dis l'affranchissement de Seume était intimemen plusieurs hommes célèb temps, Gleim, son pre faiteur, Schiller et Wiel blia, conjointement av derniers, un journal litt absence rare de besoins, d'originalité, de bizarre mais en même temps élévation de sentiments, merce le plus doux, sem fier le nom de *noble cy* Wieland lui avait donné.

SEUR (Le). *Voy.* L

SEVECHOUS, Sevec chos, roi d'Égypte, est pr le même que Sua l'Éthi Osée, roi d'Israël, imp cours contre Salmanasar, rie. Il succéda, en 726 à Sabaco (*V.* ce nom), cond Pharaon de la ving dynastie, celle des conqué piens de l'Égypte. Son douze ou quatorze ans ; sait pas autre chose. Il e cesseur Taraca. G

SEVERA (Julia-Aqu Héliogabale, XX, 7 ; e (Annia), XIV, 205.

SEVERA (Valeria). *V* XVIII, 333 ; et Valent

SÉVÈRE (*Lucius Severus*), empereur ro né, le 11 avril 146 de J.- tis (1), sur la côte d'Afri

(1) *Lebida*, dans le royaume de T

...iginaire des Gaules, suivant ... de l'ordre des chevaliers. ... jeunesse, il étudia la philo... et l'éloquence; et à dix-huit ... s'était déjà fait connaître com... teur. Mais ses discours ou dé... ...ons brillaient plus par les pen... ...e par le talent de les exprimer. ... à Rome dans le dessein de se ...tionner, en suivant les leçons des ...habiles maîtres. Revêtu par Marc... ...de la charge d'avocat du fisc, ...is ensuite au sénat, il parcourut ...ement la carrière des emplois. ...bition ne l'empêcha pas de se li... ...à la débauche. Il fut même accusé ...ultère, et ne dut son renvoi qu'à ...lgence de ce même Didius Ju... ...s, auquel il arracha depuis l'em... ...avec la vie. Alliant au goût des ...irs une grande ardeur pour le ...ail, l'amour de l'ordre et l'atta... ...ment à ses devoirs, Sévère jouis... ...comme homme public, de la con... ...ration qu'on ne pouvait accorder ...citoyen. En quittant la questure, ...t nommé proconsul d'Afrique. ...de ses compatriotes l'ayant ren... ...tré, revêtu des marques de sa di... ...té, courut à lui les bras ouverts; ...is Sévère le fit saisir par les lic... ...rs et battre de verges, pour lui ap... ...endre le respect qu'il devait au lieu... ...nant du peuple romain. Après la ...ort de Marc-Aurèle, il se démit de ...s emplois et fit un voyage dans la ...rèce; mais ce fut moins, suivant ...Crevier (*Hist. des emper.*), pour ...visiter les antiquités d'Athènes, ou ...se faire initier aux mystères de Cérès, ...que pour laisser à Commode le temps ...de l'oublier. Il n'eut point à se louer ...de l'accueil des Athéniens; mais il ...s'en vengea dans la suite en dimi... ...nant leurs priviléges. La disgrace ...de Sévère dura peu: élevé par Com... ...mode au consulat, il commandait les légions de l'Illyrie, lorsque la mort de ce prince vint lui faciliter l'accès du trône qu'il ambitionnait depuis long-temps. Veuf de Martia, Sévère avait épousé la célèbre Julia Domna, parce que l'horoscope de cette femme lui promettait l'empire. (*Voy.* JULIA, XXII, 131). Les prétoriens étaient en possession d'élire les maîtres du monde. Pertinax, successeur de Commode, voulut diminuer leur autorité, et tomba sous leurs coups. L'empire fut mis à l'encan: Didius Julianus l'acheta; mais ce honteux marché excita l'indignation des Romains. Jamais, peut-être, une circonstance plus favorable ne s'était offerte à un ambitieux, et Sévère sut en profiter. En s'annonçant comme vengeur de Pertinax, il souleva les légions d'Illyrie, qui le proclamèrent empereur, vers la fin d'avril 193. Doué d'une activité qu'on a comparée à celle de César, il part sur-le-champ à la tête de son armée, pour se faire reconnaître dans Rome, et arrive en Italie avant qu'on y eût reçu la nouvelle de sa marche. Didius, après avoir tenté de faire assassiner son rival, consent à l'associer au trône; mais Sévère rejète cette offre avec mépris. Didius, abandonné des prétoriens, est forcé de céder à sa mauvaise fortune (*V.* DIDIUS, XI, 327), et le sénat s'empresse de décerner à Sévère le titre d'empereur. Une députation de cent sénateurs fut chargée de lui porter cette nouvelle à Intéramna (Terni). Sévère leur montra beaucoup de défiance; il les fit fouiller avant de les admettre en sa présence, et les reçut au milieu de ses gardes en armes. Cependant il se radoucit, leur distribua des présents, et en les congédiant leur permit de rester près de sa personne. Avant d'entrer da...

Rome, il cassa le corps des prétoriens, qui furent privés de leurs marques militaires et dispersés hors de l'Italie, avec défense d'y rentrer sous peine de mort. C'était à-la-fois un grand acte de justice et de politique. L'empereur fit enfin son entrée solennelle dans la capitale. Dion en a rapporté les détails (liv. 74) comme témoin oculaire. Sévère ne quitta l'habit de guerre qu'aux portes de la ville, et se rendit au palais, entouré de ses soldats. Il alla le lendemain au sénat, et, dans un discours étudié, promit de prendre pour modèle Marc-Aurèle et Pertinax. La mort de Didius ne l'avait pas rendu maître de tout l'empire. Pescennius-Niger, revêtu de la pourpre par ses légions, étendait son autorité dans l'Orient. C'était un rival redoutable, et Sévère voulait se presser de l'abattre pour qu'il n'eût pas le temps de s'affermir; mais avant de quitter Rome, il fallait, par de sages mesures, en assurer la tranquillité. Sévère s'occupa donc d'y faire venir des subsistances: il ordonna des distributions abondantes au peuple et aux soldats; il punit les magistrats qui s'étaient rendus coupables de prévarication; et annonça le projet de réformer les abus qui s'étaient introduits sous les règnes précédents, dans les différentes branches de l'administration. Il choisit, dans les légions d'Illyrie, les soldats dont il avait le plus éprouvé le dévouement, pour en former un nouveau corps de prétoriens; maria ses deux filles à Aëtius et Paulus, qu'il désigna consuls; et enfin, pour s'ôter toute inquiétude de la part d'Albin, commandant des legions dans la grande Bretagne, il le créa Cesar, et le désigna consul avec lui, pour l'année suivante. Sévère, qui connaissait l'affection d
Pescennius, ne parla
projet de lui faire la
tit sans avoir demand
du sénat. On connaî
cette expédition. Apr
quelques succès, Pes
devant Nicée, perdit
Pescennius-Niger,
Sévère, qui s'était
lieutenants de la co
guerre, abusa cruelle
toire. Il exila la femr
de Niger, et confisq
ses partisans; il po
jusqu'à proscrire des
il aurait porté plus l
ce, s'il n'eût pas eu
rival prêt à profite
et qui pouvait le renv
dait odieux. Se fla
mieux que personne
ennemis et récompe
il dédommagea les v
souffert pour sa caus
des largesses à ses t
de Niger ne fut poin
guerre dans l'Orient
sait de se soumettr
Assiégés, ou plutôt
trois ans, les habita
rent qu'après avoir
moyens de résistance
Sévère parut vouloi
la trace de cette ma
mais, suivant la rem
de Dion, en s'abando
re, il privait l'empir
puissants boulevard
sion des peuples c

(a) Les proscriptions de
quieu, firent que plusieurs
tirèrent chez les Parthes : i
manquait à leur art militair
mes romaines, et même à e
cause que ces peuples, qui s'
tentes de se défendre, furen
toujours agresseurs. *Grand.*
ch. XVI.

il adoucit ses premiers or-
ître cette ville; mais il ne
lit jamais dans ses anciens
e siége de Bysance n'avait
tarde l'entrée des Romains en
itre le desir de châtier les
qui s'étaient déclarés pour
rère se proposait, dans cette
on, d'effrayer les barbares
péril de la guerre, afin de
l'envie de faire des incur-
and il se serait éloigné. Après
che fatigante dans les plai-
neuses de la Mésopotamie,
rmée eut beaucoup à souf-
soif, il parvint à Nisibe,
réta. La prise de quelques
eva cette campagne, qui ne
gne, ni marquée par de
xploits. Le sénat cepen-
ecerna le triomphe, qu'il
ar un motif honorable.
ulut pas paraître triom-
iger, son concitoyen. Sé-
aussi les surnoms d'*Ara-
diabénique* et de *Parthi-*
n trouve dans des inscrip-
ette époque. Après avoir
les mesures pour assurer
lité de l'Orient, il ne son-
a se débarrasser d'Albin,
ait ménagé jusqu'alors que
oir pas à-la-fois deux enne-
battre aux deux extrémi-
pire. Albin, en se faisant
auguste, fournit à Sévère
qu'il cherchait pour lui
a guerre. Il était près de
m, dans la Mysie, quand
tte nouvelle. Aussitôt il as-
s troupes, leur expose la
d'Albin, qu'il nomme in-
fait déclarer ennemi pu-
rant de l'enthousiasme des
xcitées par ses largesses, il
nte son fils aîné, depuis
(*V.* ce nom), et lui con-
fère le titre de César. Il marche en-
suite contre Albin, qui s'avançait de
son côté, dans le dessein de pénétrer
en Italie, où il avait un grand nom-
bre de partisans. Sévère, plus actif,
le prévient, détache une partie de
ses troupes pour garder les passages
des Alpes, et avec le reste de son ar-
mée, arrive devant Lyon, dont son
ennemi s'était déjà rendu le maître.
Après quelques avantages balancés
de part et d'autre, une bataille dé-
cisive eut lieu près de Trévoux. Al-
bin y perdit la vie (*V.* Albinus, I,
431). Dans cette journée mémora-
ble (19 février 197), Sévère mon-
tra les talents d'un général et la va-
leur d'un soldat; à la tête d'un fai-
ble détachement, il rétablit l'ordre
dans son aile gauche enfoncée, et dé-
cida la victoire long-temps incertai-
ne. N'ayant plus aucun motif de
feindre la modération, il s'abandon-
na tout entier à l'affreux plaisir de
la vengeance: il eut la lâcheté de re-
paître ses yeux du cadavre d'Albin,
et le fit fouler aux pieds par son che-
val. La femme et les enfants de ce
prince furent égorgés; et un arrêt
proscrivit tous ses partisans. Cette
rigueur inutile les empêcha de se
soumettre; et il fallut vaincre, dans
de nouveaux combats, des hommes
que la clémence aurait mis à ses
pieds. Des tables de proscription fu-
rent dressées dans les Gaules et dans
l'Ibérie, dont les plus riches habi-
tants périrent sous le glaive des bour-
reaux. L'un d'eux, traduit devant
Sévère, lui représenta que c'était le
hasard, et non son choix, qui l'avait
placé dans le parti d'Albin. « Tu
n'es pas le maître non plus, lui ré-
pondit-il, d'éviter le sort que tu vas
souffrir. » Dès qu'il eut affermi son
autorité dans les Gaules, et pris des
mesures pour étouffer les séditions

dans la Grande-Bretagne, il reprit le chemin de Rome, impatient de se venger des sénateurs qui, peu de temps avant la bataille de Trévoux, avaient décerné des honneurs au frère d'Albin. Dès le lendemain de son arrivée, il força le sénat à mettre Commode au rang des dieux. Instruit par une liste trouvée sur Albin, du nom des sénateurs qui l'avaient favorisé, il fit grace à trente-cinq, et en fit mettre à mort vingt-neuf, sans aucune forme de jugement. Une réflexion de Géta, son plus jeune fils, parut le toucher (*V.* Geta, XVII, 261); et il fut sur le point de renoncer à ses plans sanguinaires. Mais Plautien, préfet du prétoire, qui avait sur son esprit le même ascendant que Séjan sur Tibère, l'empêcha de céder à ce mouvement d'humanité : la femme et les fils de Niger furent tirés de l'exil, et sacrifiés à sa jalouse inquiétude. Tous ceux dont les richesses, les talents ou les services pouvaient lui donner de l'ombrage, éprouvèrent le même sort. Tandis qu'il effrayait Rome de tant de supplices, il cherchait à plaire au peuple par des fêtes et des distributions de vivres et d'argent; mais, dans le but de perpétuer l'empire dans sa famille, il s'attachait surtout à gagner les soldats; et sa complaisance pour leurs désordres acheva de ruiner l'ancienne discipline. L'invasion des Parthes dans la Mésopotamie l'obligea de retourner dans l'Orient, vers la fin de 197. Ils levèrent, à son approche, le siége de Nisibe, où l'empereur passa l'hiver. L'année suivante, il entra dans la Syrie, et prit Babylone et Séleucie, qui ne firent aucune résistance. Ctésiphon l'arrêta quelque temps; mais sa fermeté triompha du courage des habitants. De nouveaux titres d'honneur lui furent d pour ces conquêtes, qu'il ne garder à raison de la diffic se procurer des vivres, et des modités du climat. Forcé de rer, il conclut une paix avan avec les Parthes, accepta le du roi d'Arménie, et pénétr le royaume d'Atra, dont il a la capitale. Les légions d'I avaient fait une brèche; mais ne voulant pas leur accorder lage de cette ville, les forç retirer. Cette faute empêcha l d'Atra, qui fut préservée d'u ne inévitable. Après avoir l'Orient, Sévère visita l'Égypt il enleva les livres sacrés po réserver la connaissance. Il dit-on, aussi le tombeau d'. dre, afin que personne n'y de après lui. Ce fut avant son d'Égypte, qu'il rendit con Chrétiens un édit qui devint gnal de la persécution que compte pour la cinquième. quelques historiens, elle fu sanglante (*Voy.* Dodwell 469); mais un écrivain q peut soupçonner de partialité Pernetti), pense que Sévèr étranger, et qu'on doit l'a aux proconsuls et aux préfet jours disposés à grossir le des victimes pour s'enrichir dépouilles (V. *Lyonnais dig mémoire*, 1, 25). Sévère Rome, l'an 203. Il ne put a les honneurs du triomphe. de la goutte qui le tourmentai son retour fut consacré par l qui porte son nom, et qui encore aujourd'hui. Dans les les fêtes qu'il fit célébrer à c

(1) Suarès en a publié la description Rome, 1676, in-fol.

[illegible] surpassa tous ses pré-
par sa magnificence. Leur
rut encore par le mariage
la avec la fille de Plautien.
, qui rapprochait Plautien
et semblait devoir affer-
ouvoir, précipita la chute
gne favori (*V.* PLAUTIEN,
19). Sévère n'avait rien
son inflexibilité : le moin-
on devenait pour lui l'oc-
exercer de nouvelles ri-
pendant il encourageait la
s lettres et des sciences, il
ans ses conseils le juris-
apinien (*Voy.* ce nom) ;
sait le sort des provinces
par les agents du fisc ; il
e justice scrupuleuse à tous
sans distinction ; enfin,
ges édits, il tentait d'arrê-
ent des mauvaises mœurs.
monde, Sévère ne l'était
son palais. Les infidélités
ne avaient été pour Rome
le scandale (*Voy.* JULIA-
XXII, 131) ; et les divi-
es deux fils, dont il sem-
oir l'issue funeste, empoi-
sa vie. La révoltes des
ns et des Méates fut donc
ction à ses chagrins. Ayant
leur faire la guerre, il par-
8, avec ses deux fils, qu'il
endurcir aux fatigues et
tions. Laissant à Géta le
ement de la partie de la
retagne soumise aux Ro-
s'avança dans la Calédo-
Caracalla, se frayant une
les forêts, obligé de cou-
montagnes, de jeter des
les rivières, et d'établir
ns dans les parties maré-
Les Barbares, dont il avait
soumission, fuyaient de-
omains ; mais ils tombaient
sur leurs équipages, et massacraient
les traîneurs. Tout le fruit que Sévère retira de cette expédition, qui lui coûta cinquante mille soldats, fut d'étendre sa domination sur la partie de l'Écosse, située entre les golfes de la Clyde et du Forth. Un mur qu'il fit construire, et dont on voit encore des parties assez bien conservées, est la borne que les Romains ne dépassèrent jamais. Cette expédition valut à Sévère le titre de *Britannicus Maximus*. Ses infirmités l'avaient obligé de laisser à Caracalla le soin des légions. Instruit que son fils cherchait à séduire les troupes, et qu'il était à la tête d'un complot ourdi pour exclure Géta du trône, le vieil empereur cita les coupables à son tribunal, et après les avoir convaincus de sédition, les condamna tous à mort, excepté son fils. Il avait voulu seulement leur donner une leçon, et il leur pardonna, en disant : Comprenez-vous maintenant que c'est la tête qui commande, et non pas les pieds? L'indulgence de Sévère ne put corriger Caracalla, qui forma l'odieux projet de se délivrer de son père, en le frappant par derrière : le coup manqua ; mais au geste de son fils, Sévère n'avait pu se tromper sur son intention. Rentré dans sa tente, il le fit appeler, et lui dit : Si vous voulez me tuer, prenez cette épée ; ou si la honte vous retient, ordonnez à Papinien de vous défaire de moi. Une nouvelle révolte des Bretons hâta la fin de cet empereur. La colère et le chagrin avaient irrité sa goutte ; et les douleurs qu'il ressentait étaient si vives, qu'il souhaitait d'en voir le terme. Ayant fait venir ses deux fils, il les exhorta, de la manière la plus pressante, à se réconcilier, et à vivre en bonne intelligence. Il se fit apporter l'urne qui devait contenir

ses cendres : tu renfermeras, dit-il, celui que n'a pu contenir l'univers. Quelques instants avant sa mort, un officier vint lui demander le mot d'ordre ; il répondit : *travaillons*. Il expira l'an 211, à York, le 4 février, à l'âge de soixante-six ans. Ses cendres furent rapportées à Rome. Sévère avait de grandes qualités ; mais, dit Montesquieu, la douceur, cette première vertu des princes, lui manquait. Il était sobre, patient, simple dans ses goûts, et d'une activité infatigable. Il aimait les lettres, et les cultivait avec quelque succès. Il avait laissé, sur sa vie, des *Mémoires*, cités, avec éloge, par Aurelius Victor ; mais ils sont perdus. Dion et Spartien ont écrit avec détail la *Vie* de ce prince. Les médailles de Sévère sont communes en grand et en moyen bronze, ainsi qu'en argent. On peut consulter, sur les revers rares, l'ouvrage de M. Mionnet, souvent cité. W—s.

SÉVÈRE II (*Flavius-Valerius-Severus*), empereur romain, était né dans l'Illyrie, d'une famille obscure. Ayant embrassé le parti des armes, il adopta les goûts ignobles de la plupart de ses camarades, dont il ne se distinguait d'ailleurs par aucune qualité. Cependant il parvint aux premiers emplois militaires, et dut à un dévouement sans bornes la protection de Galère, qui força Dioclétien de le créer César, au préjudice de Constantin, dont il redoutait les talents (*V.* Constantin-le-Grand, IX, 467). Sévère fut décoré de la pourpre à Milan, en 305, par Maximien Hercule, que l'abdication de Dioclétien obligeait à descendre du trône. Constance-Chlore et Galère se partagèrent alors l'empire ; et Sévère obtint, avec le gouvernement de l'Italie, celui de l'Afrique. Constance mourut l'année suivante ; et Galère s'associ
tégé. Maxence, à qui le ti
de Maximien donnait quel
sur l'esprit des soldats,
la disposition favorable d
riens pour se faire élire au
vère vint aussitôt assiéger
dans Rome (février 307)
défection de ses troupes, ga
les promesses de Maxence
bientôt de se retirer. Dans
il rencontra Maximien qu
sait des légions à son fils,
ma dans Ravenne, dont l
lui permettait d'attendre l
de Galère. Craignant d'ê
par ses propres soldats, il
entre les mains de Maxim
manquant à la parole qu'i
donnée de le traiter honor
après l'avoir traîné captif
ne lui laissa que le choix
plice. Sévère se fit ouvrir
(avril 307). Il avait porté
le titre d'empereur. Ses re
déposés dans le tombeau d
Il laissait un fils nommé
qui fut tué, dans la suite,
de Licinius. On a des méda
prince, dans les trois mét
elles ne sont pas commun
le *Degré de rareté des*
romaines, par M. Mionnet

SÉVÈRE III (*Livius-S*
empereur romain, était n
Lucanie. Le général Ricim
ce nom, XXXVIII, 91
voulait pour maîtres que d
sous le nom desquels il pû
ner, après avoir fait périr
désigna Sévère pour lui
L'incapacité de celui-ci fut
seul titre au trône du m
légions d'Illyrie le proclam
guste à Ravenne, le 19 nov.
choix fut confirmé par le

d'ailleurs y refuser son
. Le règne de Sévère ne
ice dans l'histoire que
ges des barbares, qui
uf partage de l'empire
ndis que Genséric, à la
ndales, pillait la Sicile
t se rendait maître de la
es Visigoths dévastaient
s méridionales des Gau-
ons fondaient des colo-
Armorique; et les Ger-
uaient la possession de
différent au sort de l'em-
prince plus habile n'au-
rder la chute, Sévère
rie sans gloire, dans le
vait relégué Ricimer, à
5 août 465. Ce général
é de s'être débarrassé,
n, de ce fantôme de prin-
il dédaigna de donner un
Voy. Anthemius). Les
Sévère sont moins rares
rgent qu'en petit bronze;
ait point en moyen bron-
les *Médailles romaines*
net W—s.
(Alexandre). *Voyez*
.
(*Voy.* Sulpice).
N, pape, succéda à Ho-
640, le 28 mai, après
e du siége pendant un an
t dix-sept jours. Il était
aissance : on estimait sa
uceur, sa bienfaisance,
fit renouveler la mosaï-
ide de Saint-Pierre, qui
. Il ne gouverna l'Église
ois et quatre jours, mou-
t 640, et eut pour suc-
IV. — On compte trois
ème nom, qui ont vécu
ans le 6e. siècle. D—s.
NO (Marc-Aurèle),
é en 1580, à Tarsia,
ville de la Calabre, fit ses premières études à Cosenza, et, destiné, contre son gré, au barreau, s'appliqua au droit, et entreprit même un commentaire sur les Pandectes. Il se rendit ensuite à Naples, où il apprit la doctrine d'Aristote, qu'il abandonna pour embrasser la philosophie de Télésio, enseignée par son compatriote Campanella. Il se voua, dès lors, à la science de la nature, et se fit remarquer parmi les élèves de Jasolino, qu'il parvint bientôt à surpasser. Après avoir pris le bonnet de docteur à Salerne, il vint s'établir dans la capitale, et combattit hardiment les traditions qui n'étaient pas confirmées par l'expérience. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital des Incurables, il saisit cette occasion pour mettre en pratique ses nouvelles théories, qui consistaient principalement à substituer aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu. Autant ses collègues se montraient timides et indécis dans leurs opérations, autant Severino fut audacieux dans les siennes. Son esprit actif et entreprenant reveilla la jalousie des hommes médiocres, qui regardent les moindres innovations comme une atteinte à leurs priviléges. Les médecins des Incurables le firent destituer, en l'accusant d'inhumanité envers ses malades. Severino voulut se justifier par un écrit intitulé : le *Médecin à rebours*, dont l'effet fut d'irriter ses ennemis, qui obtinrent l'ordre de son emprisonnement. Leur triomphe fut passager : Severino recouvra la liberté, et reprit ses fonctions. Ses adversaires ourdirent un nouveau complot, qui l'obligea d'aller chercher un asile à Rome : mais son innocence ne tarda pas d'éclater; et, rappelé dans sa patrie, il n'y

excita plus d'autre sentiment que celui de l'admiration. L'université de Naples, où il occupait la chaire de médecine et d'anatomie, s'éleva bientôt à une grande célébrité, et les étrangers y accouraient en foule pour entendre la voix d'un homme regardé comme l'un des restaurateurs de la science. Severino, atteint de la peste qui ravageait cette capitale, y mourut, le 15 juillet 1656. Ses ouvrages sont : I. *Historia anatomica, observatioque medica eviscerati corporis*, Naples, 1629, in-4°., traduit en français par Jean Vigier, sous le titre d'*Enchiridion anatomique*, Paris, 1629, 2 vol. in-12. II. *De abscessuum recondità naturâ*, libri VIII, Naples, 1632, in-8°.; 1638, in-4°. — Francfort, 1643, 1668, in-4°. — Padoue, 1651, 1668, in-4°.—Leyde, 1724, in-4°. Ce Traité sur la nature des abcès est le meilleur ouvrage de Severino : il l'a divisé en huit livres, chacun desquels contient quelque objet intéressant. III. *Vipera pythia, sive de viperæ naturâ, veneno, medicinâ, demonstrationes*, Padoue, 1643, 1650, 1651, in-4°. Ce Traité est rempli de discussions étrangères au sujet, et qui en rendent la lecture fatigante. IV. *La querela dell' et accorciata*, Naples, 1644, in-4°. Dans cet ouvrage, l'auteur prend le titre d'*accademico ozioso*, et il se montre digne de ce nom, en embrassant la défense de la conjonction *et*, que les Italiens modernes ont privée de sa dernière lettre. C'est une fade plaisanterie, à l'imitation du *Jugement des voyelles* de Lucien. V. *De qualitate et naturâ chocolatæ*, traduit de l'espagnol d'Ant. Colmenero de Ledesma, Nuremberg, 1644, in-12. VI. *Zootomia democritea, id est anatome generalis totius a opificii*, ibid., 1645, in C'est un bon ouvrage d'an parée, et qui contient l plusieurs découvertes mod que les glandes de Peye tubercules de l'urèthre d le trigone de Lieutaud. *phlebotome castigata*, *næ salvatellæ usu et ab* terdam, 1645, in-4°. 1654, in-4°. L'auteur e le préjugé fort répandu de saigner à la salvatelle ample description des v devrait lui substituer. VI *caci medicinâ* libri III, 1646, 1671, in-fol.; Pa in-4°.; traduit en françai 1668, in-4°. C'est dans que l'auteur a traité fort l'emploi du feu, dont il fai remède universel. IX. *De gifero et de lapide fu epistolæ duæ*, dans l'ouvr tiste Fiera, intitulé : *De* doue, 1649, in-4°.; W 1728, in-4°. C'est un tr sur les pierres à champig trouve dans le royaume d suffit de les couvrir d' de terre, et de les arros l'eau tiède, pendant quel pour qu'elles produisent gnons de cinq à six pouc X. *Trimembris chirurg* fort, 1653, in-4°.; Ley in-4°. XI. *Therapeuta ne seu Veni-mecum consult* 1653 et 1655, in-8°. C nuel rédigé à l'usage de napolitains. Il a été publié de l'auteur, nommé Grég qui y a joint la liste de imprimés et inédits de S même Catalogue a été ré Origlia, Nicodemi et Zava

...es anatomic... ...ericardii; 2... ...poris choli... ...4. Os... ...pro Galeno, Hanau, 1654, ...dans le *Collegium anato-* ...le Volcamer, Francfort, ...-4°. XIII. *De Pædanchone* ..., *seu de theriomate fau-* ...*tis vi pueros præfocante*, ...55, in-8°. Ce Mémoire fut ...occasion d'un croup épidé- ...qui se manifesta, en 1618, ...ille de Naples. Thomas Bar- ...médecin du roi de Danemark, ...un Commentaire, dans le- ...(pag. 80), que Severino *est* ...*de clarior!* XIV. *Antiperi-* ...*hoc est adversus Aristo-* ...*de respiratione piscium; de* ...*in sicco viventibus; phoca* ...*; de radio turturis ma-* ...id., 1659, 1661, 1665, ...avec la Vie de l'auteur : l'é- ...'Amsterdam, de 1661, est ...que celle de Naples, sous ...eau titre. Dans le premier ...ur la respiration des poissons, ...en a décrit le cœur et les ...s, pour prouver que les pois- ...pirent comme les autres ani- ...et qu'ils ont le sang chaud. ...as eu d'opinion arrêtée sur la ...ion de ce fluide : tantôt il l'a ...e avec chaleur, tantôt il a ...douter, et d'autres fois il l'a ...ement niée. XV. *Synopseos* ...*ie, libri VI*, Amsterdam, ...in-12. XVI. *La filosofia* ...*cchi*, Naples, 1690, in-4°. ...plein d'une érudition indi- ...t sans critique, sur les échecs ...s motifs des différentes règles ...n. XVII. *Dell' antica Pet-* ...*er che Palamede non e sta-* ...*ntor degli scacchi*, ibid., ...in-4°. Cet ouvrage a pour ...combattre l'opinion de ceux qui croient que Palamede a été l'inventeur des échecs. L'auteur prouve, à l'aide des anciens scholiastes, que le Πεττεις dont ont parlé Sophocle, Philostrate et Pausanias, était un jeu de dés, et non pas d'échecs. XVIII. *Rime e prose di Gio. Della Casa, sposte secondo l'idee d'Ermogene*, ibid., 1694, in-4°. Ce n'est que la première partie, qui contient un Commentaire sur les sonnets; la seconde n'a pas été publiée. En tête de ce volume se trouve une Notice sur Severino, par Philippe Bulifon. *Voyez* Origlia, *Storia dello studio di Napoli*, tome II, pag. 82; Zavarroni, *Bibliotheca Calabra*, pag. 118; M. Portal, *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, tome II, pag. 493. L'*Elogio istorico de M. A. Severino*, par M. Magliari (Naples, 1815, in-4°.), est très-inexact.

A—G—S.

SEVERUS (*Publius-Cornelius*). *Voy.* Cornelius-Severus.

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de), modèle inimitable dans le genre épistolaire, nous apprend qu'elle naquit le 5 février 1627 (1). C'est par erreur que ses biographes la font naître en 1626. Suivant toute apparence, elle vit le jour en Bourgogne, dans le vieux château de Bourbilly, paroisse de Vic-Chassenay, entre le bourg d'Époisses et Sémur, capitale de l'Auxois. Sainte Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, était sa grand'mère. Elle n'avait guère que cinq mois lorsque le baron de Chantal, son père, perdit la vie, en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Privée de sa mère dans un âge fort tendre, elle fut placée sous la tutelle de l'abbé de Coulanges, son

(1) Lettres des 5 fév. 1674, et 18 sept. 1680.

oncle maternel, qui lui rendit les services les plus importants, et qui ne devinait pas sans doute qu'elle le ferait en revanche aller à la postérité la plus reculée, sous le titre du *bien bon*. Les premières années de la jeune orpheline ne sont connues que par le peu de mots qu'elle en a dits. Elles s'écoulèrent paisiblement, dans le joli village de Sucy (2), à quatre lieues de Paris, où son aïeul, le financier Coulanges, avait fait bâtir une superbe maison. Lorsqu'il en fut temps, Ménage et Chapelain lui ouvrirent les sources de la belle littérature ; et ses visites à la cour (3) lui permirent d'allier à la culture de l'esprit les grâces de la société la plus polie. Plus d'agrément que de régularité, une physionomie vive et spirituelle, à-la-fois gaie et sensible, l'éclat d'une fraîcheur éblouissante, de beaux cheveux blonds, une taille élégante, tel est l'ensemble que nous offrent ses portraits. Joignant à ces avantages une dot considérable, et n'ayant pas encore dix-huit ans, l'aimable pupille épousa, le 1er. août 1644, Henri de Sévigné, maréchal de camp, issu de l'une des plus anciennes maisons de Bretagne. Cette union ne fut ni longue ni heureuse. Le marquis était brusque, inconsidéré; il aimait les folles dépenses et les aventures galantes. En 1651, le chevalier d'Albret le tua en duel, à Paris, pendant qu'il délaissait sa charmante épouse au fond de sa province, dans la terre des *Rochers*. D'après les Mémoires manuscrits de Conrart, une dame de Gondran fut l'objet de ce combat singulier. Veuve dans la fleur de sa jeunesse, Mme. de Sévigné éloigna jusqu'à l'idée d'un nouveau l ducation, l'établissement de et de sa fille l'occupèrent uniq Elle se dirigeait par les con *bon abbé*, son oncle, dans la de ses biens et de ses affaire avoir réparé le désordre de tune, elle reparut dans le m 1654. Les triomphes de l'es la beauté, de la sagesse, l' daient également. Elle fut, s tredit, le véritable ornement *tel de Rambouillet*, dont l sions ne purent altérer son génie, docile aux seules ins de la nature; chose d'autan marquable que la littératu çaise n'offrait encore à une miration que les meilleurs Malherbe, que les chefs-d'œ grand Corneille; et que perso ne s'était élevé contre la c du faux goût. Le sage Tur çut vainement pour Mme. d plus que de l'estime. Le Conti, frère du grand Cond sur les rangs pour lui plai nonça bientôt à ses projets. tueux Fouquet n'obtint d'el temoignages d'un attache cère et pur, malgré le vers de Despréaux :

Jamais surintendant ne trouva de c

La gravité du docte Ména contre les attraits de son éco dans tous les temps, sut l à la raison, par d'innoce santeries. Enfin, le prés Bussy épuisa le manége de duction, à diverses repri parvenir à placer le nom c sine sur la liste de ses n Mme. de Sévigné paraît n connu les tourments de l'am la triste épreuve d'un ma assorti ; dans lequel l'affe

(2) Lettre du 22 juillet 1676.
(3) Lettre du 19 juin 1680.

le son côté; mais elle ressentit
vement les peines de l'amitié.
ilheurs si mérités du cardinal
t, parent de son mari, l'affli-
beaucoup. Elle jugeait ce pré-
ieux et turbulent avec les il-
de famille et le sentiment de
naissance. Bussy, en faveur
a voix du sang lui parlait,
lont elle ménageait soigneuse-
goïsme intolérable, les ridi-
rétentions, se permit à son
n procédé odieux. Irrité de
par les conseils de l'abbé de
es, elle subordonnait à des
tés un peu longues le prêt d'u-
ne de dix mille francs, dont
besoin pour faire la campa-
658, sous le maréchal de Tu-
l peignit avec la malignité la
be cette même femme dont il
cé les portraits les plus flat-
ne pareille offense, aggravée
ublicité de l'impression dans
scandaleux et très-répandu
t de nature à ne s'oublier ja-
pendant l'offensée fut assez
e pour pardonner, dès qu'el-
offenseur tomba dans la dis-
Louis XIV. Les grandes da-
, dans la personne de Fou-
erissaient un ministre dis-
son gré du trésor royal, ne
t plus à lui quand l'indigna-
monarque l'eut accablé sans
Mme. de Sévigné, qui, sui-
expressions, n'avait « ja-
ien voulu chercher ni trou-
as la bourse du surintendant
en apprit la chute avec un
hagrin. Elle était alors aux
mais rien n'annonce qu'elle
fugiée pour être à l'abri des
utorité qui la menaçaient.

Grouvelle l'affirme contre toute vraisemblance, en invoquant des témoignages qui n'existent pas (6). Dans une aussi mémorable circonstance et dans plusieurs autres, les droits de l'infortune furent sacrés pour cette femme intéressante. Le procès de Fouquet est un événement décisif pour la bien apprécier. Elle en transmettait les débats au marquis de Pomponne, exilé dans sa terre. Quoiqu'elle craignît que son Journal ne fût intercepté, elle ne déguisa ni son attachement pour leur ami commun, ni son indignation contre les persécuteurs. Elle tremblait si fort pour les jours de l'accusé, que, dans sa joie, elle appelle *admirable* l'arrêt qui le bannit du royaume, et qui confisque tous ses biens (7). Par douze Lettres touchantes, monument de fidélité envers l'amitié malheureuse, elle s'est placée entre le bon La Fontaine et l'éloquent Pellisson. Son dévouement a peut-être même un caractère plus sublime que celui du poète et de l'orateur, car elle n'était enchaînée, ni comme le premier, par la reconnaissance des bienfaits, ni comme le second, par l'intérêt d'une défense personnelle. L'abbé de Vauxcelles prétend « qu'il y a une grande dis-» tance des Lettres de Mme. de Sé-» vigné à Pomponne, pendant le pro-» cès de Fouquet, à celles qui, cinq » ou six ans après, échappaient cha-» que jour de sa plume (8). » Dans les Lettres adressées à M. de Pomponne, l'imagination alarmée de Mme. de Sévigné semble, il est vrai, perdre le secret de ses couleurs. Elle

(6) *Notice sur la vie et sur la personne de Madame de Sévigné*, par Ph. A. Grouvelle.

(7) Lettre du jeudi au soir, janvier 1665.

(8) *Réflexions sur les lettres de Madame de Sévigné*, édition de Blaise, 1818, in 8°., tome 1er., page LXXXV.

n'a pas la force d'en déployer la richesse; et voilà ce qui ajoute au véritable prix de ces douze Lettres. Elles sont remarquables par le caractère qui leur est propre. Il y règne en général une extrême simplicité d'expressions, qui est l'indice d'une extrême douleur. Elles sont bien loin de déceler une main peu exercée. Quand elles furent écrites, l'auteur avait à-peu-près trente-huit ans. On est étonné qu'une femme du grand monde, étrangère aux discussions administratives et judiciaires, en manie la langue avec une précision qui permet de suivre, sans le moindre embarras, la marche d'un procès aussi compliqué. L'abbé de Vauxcelles « doute » que Mme. de Sévigné écrivît aussi » bien dans sa jeunesse qu'elle le fit » dans la suite. » Quoique son style, éminemment facile, ne porte jamais l'empreinte du travail, il est évident qu'elle a dû, par un exercice habituel, lui donner une souplesse toujours plus étonnante; mais il n'est pas moins certain que, dès les premières pages du recueil, ce style original enchante, et, par sa grâce abandonnée, fait le désespoir de ceux qui desirent l'imiter. Pour s'en convaincre, on peut lire la Lettre du 15 mars 1647, sur la naissance de son fils. Elle terminait alors sa vingtième année; et cependant comme ses phrases sont jetées avec aisance! comme elle plaisante joliment Bussy, qui n'avait pas encore de garçons! quelle verve de gaîté! Pour employer son langage, dont les figures sont si hardies et si naturelles, ne voit-on pas déjà *trotter sa plume?* cette plume légère n'a-t-elle pas déjà *la bride sur le cou?* (9). En 1663, Mme. de Sévigné avait présenté sa fille à la cour. Elle aurait pu long-te core briller elle-même sur ce mais ses propres succès ne duisaient pas : il en existait doux pour une ame telle que ne. Nous renvoyons le lecte tre article sur Mme. de Grign tous les détails relatifs à ce nière. On y voit ce qu'il fau des nuages qui s'élevaient que entre elle et sa mère. Celle-ci, par les circonstances, de vi vent éloignée de l'objet de sa ve tendresse, lui écrivait sa pour tromper sa douleur. du 6 février 1671, sa plume duit à chaque page, dans lumes, toujours les mêmes é ments sans fatiguer jamais qu'elle sait les revêtir de to nouvelles, qui se réduisent au sens qu'offrent ces trois « Lire vos lettres et vous » c'est la première affaire de » tout fait place à ce comme » mer comme je vous ai » trouver frivoles toutes les » amitiés (10). » Tout ce qui la plume de Mme. de Sévigné une empreinte originale, qui sure la prééminence dans l épistolaire. Ses billets sur le dres circonstances étaient lu temps avec une grande avidit » lettres, lui mande Mme. » langes, font tout le bruit » méritent.... il est certain » sont délicieuses; et vous êtes » vos lettres (11). » Mais c' la correspondance avec Mme. gnan que son talent brille de charme; c'est là qu'il se d dans sa véritable étendue, nant tout son essor : son cœur

(9) Lettre du 24 novembre 1678.

(10) Lettre du 26 juin 1675.
(11) Lettre du 10 avril 1678.

e dans le coin ... a
...ments qui ...
i, lui dit-elle, dans son
...ers plein d'images : « Je
...me avec plaisir le dessus de
...paniers, c'est-à-dire, la fleur
...esprit, de ma tête, de mes
... ma plume, de mon écri-
... puis le reste va comme il
...me divertis autant à causer
...s, que je laboure avec les
...). » Mme. de Sévigné avait
...i nous donnons également
... La franchise qu'elle met en
...s défauts et des bonnes
... ce fils, en joignant à son
...ensure aux éloges, malgré
...ement pour lui, est bien
... nous semble, à confondre
...eurs qui s'obstinent à dé-
...e l'artifice dans le tableau
...ans de la plus tendre des
... dissimulation était si peu
... caractère, que son intime
...e. de la Fayette, lui repro-
... « laisser voir quelquefois
... cœur ce que la prudence
...it de cacher. » Depuis la
...'abbé de Coulanges, arri-
...37, la réunion vers laquelle
...e sa nièce se tournaient sans
...t interrompue que par de
...rvalles. Son dernier voyage
...ce fut entrepris le 10 mai
...'année suivante, elle vit
...es magnificences champê-
... la noce (13) » du marquis
...n, son petit-fils (14), et la
...n, sans bruit, du mariage de
...rmante Pauline, sa petite-
...t « l'esprit dérobait tout
... qui mérite un article parti-

...du 1er. décembre 1675.
...du 3 février 1695.
... ce que nous disons de ce dernier dans
... taire.
...du 16 octobre 1689.

culier, sous le nom de *Simiane*. La satisfaction qu'elle dut ressentir de ces deux mariages ne fut pas sans mélange. A cette même époque, l'état de langueur de Mme de Grignan lui causait de vives inquiétudes. Lorsqu'elle commençait à trouver, dans une guérison à-peu-près assurée, le prix de ses veilles, elle tomba malade elle-même en avril 1696 : dix jours après, elle n'était plus ; elle avait près de soixante-dix ans. Cette perte fut d'autant plus cruelle qu'une santé presque inaltérable semblait devoir en éloigner pour long-temps l'appréhension. Dans l'âge de la force, à quarante-sept ans, elle peignait en ces termes le temps et ses ravages : « Pour moi, je le vois courir avec » horreur, et m'apporter en passant » l'affreuse vieillesse, les incommo- » dités, et enfin *la mort*. Voilà de » quelle couleur sont les réflexions » d'une personne de mon âge : priez » Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse ti- » rer la conclusion que le christia- » nisme nous enseigne (16). » Ses vœux furent exaucés ; dès les premiers symptômes de sa dernière maladie, elle envisagea sa fin prochaine avec une fermeté puisée dans une conscience sans reproches, et dans les principes consolants qu'elle avait toujours professés. On a dit que le crâne de Mme. de Sévigné avait été soumis à l'inspection du docteur Gall, qui en avait jugé défavorablement *les protubérances*, sous le double rapport de l'intelligence et de la sensibilité ; nous pensons que la sagacité du *crânologue* wurtembergeois s'est exercée sur une tête qui n'est pas celle de l'illustre épistolaire. Nous avons sous les yeux un procès-verbal rédigé, le 27 août 1816,

(16) Lettre du 8 janvier 1674.

par le maire de la ville de Grignan, en présence du curé, du juge-de-paix et d'un adjoint. Il en résulte: 1°. qu'à l'entrée du chœur de l'ancienne église collégiale, on voit à gauche une tombe de marbre blanc, sur laquelle est gravée l'épitaphe suivante:

Ci-gît
Marie de Rabutin-Chantal,
Marquise de Sévigné,
Décédée le 18 avril 1696.

2°. que parmi huit vieillards convoqués, celui qui est le mieux instruit des traditions locales, qui même a connu plusieurs témoins des funérailles de Mme. de Sévigné, a déclaré que tous ces témoins s'accordaient à dire que cette dame était morte d'une petite-vérole si maligne, que sa famille non-seulement n'avait pas eu le temps de se procurer un cercueil de plomb, mais avait été obligée de la faire inhumer avant l'expiration des délais ordinaires; que le chapitre avait décidé qu'elle ne serait point déposée dans le caveau de l'église, d'où il pourrait s'élever des exhalaisons pestilentielles, et que, pour concilier les derniers honneurs à lui rendre avec les précautions dues à la salubrité, on ouvrirait dans le chœur une fosse qui serait couverte de maçonnerie; 3°. enfin il résulte de cet acte de notoriété, que la sépulture de Mme. de Sévigné n'a point été violée en 1793, comme on l'a prétendu, puisqu'il n'a été touché ni à la tombe, ni à la maçonnerie qui la couvrait; que les ossements enlevés du caveau ne peuvent donc être les siens, etc., etc. — Le premier titre de gloire de Mme. de Sévigné est de faire les délices de toutes les générations, sans avoir voulu écrire une seule ligne pour l'immortalité: elle était bien éloignée, sans doute, de prévoir que des feuilles remplies *à course de plume* formeraient un des monume précieux de notre littér qu'elle fixe l'attention est convenable de don des principaux jugemen elle: c'est le moyen d sous ses divers aspects. tant à la source du plai nent ses lettres, Laharp avec raison bien moins nements du grand siècle d que dans la manière d que dans une imaginat mobile qui s'attache au les peint avec charme sent, en un mot, la viva et le bonheur des exp s'étonne de lire dans le critique, généralement suivant: *Mme. de Sévig Racine passera comm* rapprochement bizarr n'existe dans aucune d et néanmoins tous les prévaut contre elle, s dictionnaires et des édit trouva plaisant de le accrédita cette injustic presque universelle. « M » gné, dit-il, la prem » de son siècle pour le » laire, et surtout po » bagatelles avec grâc » jours que Racine *n'* » Elle en jugeait com » dont elle dit *qu'on s* » *bientôt* (17). » Sur la rière, non content de ce rapprochement, il Mme. de Sévigné elle les termes les plus for » avons, disait-il, été i » Mme. de Sévigné, q » bien et qui jugeait

(17) *Siècle de Louis XIV*, beaux-arts, 1819, in-8°., tome

...volés de cet
...parti, de cet
...a qui lui fai
l'aimer Racine passera
...mode du café (18). »
...ce, quoique de célèbres
...l'aient avancé, que cette
...lente soit entrée dans les
...mées contre l'auteur de
...ais il est évident que,
...ar les décisions des par-
...sifs de Corneille, et
...*vieilles admirations* pour
...théâtre, elle parut une
...méconnaître les créations
...s de son jeune rival. Fer-
...ux sur les rôles admira-
...xène et d'Acomat, elle
...pas, au sujet de la pièce
...t, d'écrire à sa fille : « Ra-
...des *comédies* (19) pour
...quelé : ce n'est pas pour
...s à venir (20). » Telle est
...qui a jeté une si grande
...ur ses prédictions litté-
...e voit bien mieux, lors-
...rapporte à la sûreté de
...l'œil ; elle disait d'abord :
...est beau ; j'y trouve quel-
...arras sur la fin, mais il y
...la passion (21). » Quant
...voici ce qu'elle en écrit
...après à sa fille, sans son-
...ttre pour la durée en pa-
...c *Racine* : « Vous voilà
...revenue du café ; Mlle. de
...aussi chassé ; après de
...graces, peut-on compter
...une (22) ? » — Personne
...ait ressortir que Suard les

divers mérites [illegible] de Mme. de Sévigné (23), de ce talent qui sait quelquefois, des objets les plus frivoles, tirer les réflexions les plus profondes, et s'élever du riant badinage jusqu'à la sublime véhémence de Bossuet ; mais il accompagne ses éloges de restrictions que nous ne saurions admettre. Suivant lui, *la femme d'esprit* est, dans certains moments, *éclipsée par la caillette*. Pour justifier cette dernière expression, il rapporte la manière dont elle parle de son entretien avec le roi de France, après une représentation de la tragédie d'*Esther*. Voilà, certes, une étrange preuve de commérage ! Sans éprouver une *joie d'enfant* ; Mme. de Sévigné sentait le prix de cette distinction. Dans son récit, elle écarte jusqu'à l'idée d'une préférence : « Je vis, le soir, dit-elle, » M. le chevalier (*de Grignan*), et » tout naïvement je lui contai mes » petites prospérités... je suis assurée » qu'il ne m'a point trouvé dans la » suite ni une sotte vanité, ni un » transport de bourgeoise (24). » Suivant le même critique, *on la voit se pâmer d'admiration sur la généalogie de la maison de Rabutin*. Ses véritables sentiments sont consignés, non dans ce qu'elle écrit à son orgueilleux cousin, dont elle chatouillait la faiblesse, mais dans ce qu'elle mande à sa fille, dépositaire de ses pensées les plus secrètes : « J'ai lu » avec plaisir l'histoire de notre » vieille chevalerie ; si Bussy avait » un peu moins parlé de lui et de » son héroïne de fille (*Mme. de Co-* » *ligni*), le reste étant vrai, on » peut le trouver assez bon pour être » jeté dans un fond de cabinet, *sans*

M. de Voltaire à l'académie fran-
...tête de la tragédie d'Irène, Théâ-
...ge 157.
...e donnait alors à toutes les pièces

16 mars 1672.
15 janvier 1672.
20 mai 1676.

(23) Dans une Dissertation intitulée : *Du style épistolaire et de Madame de Sévigné*.
(24) Lettre du 21 février 1689.

» *en être plus glorieuse* (25). » Mme. de Sévigné devait apprécier les avantages attachés à la naissance; mais les petitesses de la vanité ne pouvaient trouver place dans son ame : elles n'habitent guère que les cœurs arides. A ses yeux les premiers biens étaient les jouissances de la nature · rien ne lui plaisait comme le *triomphe du mois de mai;* elle était ravie lorsque *le rossignol, le coucou, la fauvette, ouvraient le printemps dans les forêts.* Pour prolonger le spectacle de la campagne à la veille de se dépouiller, *elle était dehors*, du matin au soir, pendant *ces beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids.* Voyez son opinion relativement au cérémonial sous lequel on étouffait souvent en famille les affections les plus douces: « Bon jour, Pauline, ma mignonne; » je me moque de vous; après avoir » pensé six semaines à me donner un » nom entre *ma grand'mère et Ma*» *dame*, vous avez trouvé *Madame* » (26). » Aux eaux thermales de Vichi, que fait-elle? elle cherche un remède contre le rhumatisme; elle fuit les gens à prétentions qui viennent y combattre l'ennui. Sur le point d'être délivrée de leur tourbillon, elle dit : « Je vais être seule, et » j'en suis fort aise; pourvu qu'on » ne m'ôte pas le pays charmant, » la rivière d'Allier, mille petits » bois, des ruisseaux, des prairies, » des chèvres, des paysannes qui » dansent la bourée dans les champs, » je consens de dire adieu à tout » le reste : le pays seul me guérirait » (27). » D'ailleurs quelle bienveillance pour tous ceux qui l'entourent! quel désir d'adoucir leur po que d'égards, que d'attentio cates pour le gouverneur de so fils, pour ce M. Duplessis, console dans ses chagrins d ques ! Les lettres qu'elle lui é beaucoup d'autres, ne se t qu'à la suite des *Mémoires de Coulanges*, publiés par M. d merqué, in-8°., J. J. Blaise, Si l'on excepte Racine, env le torrent de l'opinion l'entr moment dans une erreur pres nérale, mais à qui dans la s rendit plus de justice, est hommes de génie dont elle connu la supériorité? parmi vains d'un ordre inférieur, qu'elle ait trop élevés? mal amour pour les *grands coups* qui se donnent dans les Ro La Calprenède, elle n'en tro moins son style détestable. mait les sujets traités par le P bourg, et pourtant elle dit : » l'auteur qui a ramassé le » des mauvaises ruelles (28 célébrité dont Benserade jo la cour ne l'empêche pas d naître que ses rondeaux » mêlés; qu'avec un crible » meurerait peu (29). » L' Vauxcelles assure qu'en Pr au souvenir de Mme. de Sé se joint celui d'*habitudes tr res;* ce qui ne s'accorde gu l'esprit conciliant qu'elle m partout. A peine le comte gnan, son gendre, était-il éta son gouvernement, qu'elle l des conseils sur la conduite avec l'évêque de Marseille Forbin-Janson) : « Je conna » elle, les manières des pr

(25) Lettre du 22 juillet 1685.
(26) Lettre du 17 janvier 1689.
(27) Lettre du 1er. juin 1676.
(28) Lettre du 14 septembre 1675.
(29) Lettre du 4 novembre 1676.

sais le plaisi
urrir les divisi
capable d'ôt
ments que de marquer de la
nce ; il suffit souvent d'être
çonné comme ennemi pour le
nir ; la dépense en est toute
, on n'a plus rien à ménager.
ontraire, la confiance engage
n faire ; on est touché de la
e opinion des autres, et on ne
ent pas facilement à la per-
Au nom de Dieu ! desserrez
cœur, et vous serez peut-être
is par un procédé que vous
ndez pas (30). » Quelle sa-
onsommée ! quelle connais
du cœur humain ! Écouton
ant une maxime propre à
ir les intérêts des rois et ceu
ples, intérêts qui sont insépa-
: « Ce qu'il faut faire en gé-
, c'est d'être toujours très
ssumé pour le service de sa
té ; mais il faut tâcher aussi
énager un peu les cœurs des
nçaux, afin d'être plus en
de faire obéir au roi dans ce
-là (31). » La prudence de
le Sévigné ne se bornait pas à
r d'excellents conseils ; elle fai-
age de toute sa raison dans la
ivée. Amie de la paix, elle
it dans son intérieur les petits
s de désunion qui pouvaient
ubler. Ses prévenantes atten-
forçaient l'irascible, le minu-
abbé de Coulanges, l'opiniâtre,
beuse Mlle. de Méri, à rire de
merelles journalières (32). Elle
à se plaindre de Mme. de Ma-
lle en oublia les torts dès qu'el-
croire au changement qui s'é-

ettre du 18 novembre 1670.
ettre à Mme. de Grignan, du 1er. janvier
oyez la Lettre du 12 juillet 1675.

tait opéré dans sa manière de penser. Une femme vindicative aurait crié à l'hypocrisie ; Mme. de Sévigné, loin d'avoir un tel soupçon, mande à Mme. de Grignan, qui était la personne offensée : « La dévotion de la Marans « est toute des meilleures..... elle est » parfaite, elle est toute divine ; je » ne l'ai point encore vue, je m'en » hais (33). » L'abbé de Vauxcelles hasarde d'autres observations aussi peu fondées que celle que nous venons de détruire par des faits. Les moindres recherches semblent avoir effrayé ce critique plus agréable que judicieux. Il était si peu versé dans la connaissance des Mémoires du temps, qu'il confond souvent les personnages, et qu'il ignore jusqu'au véritable nom de Mme. de Sévigné, puisqu'il reproche à Ménage de l'avoir appelée *Sévigny*. Ce dernier nom se trouve presque toujours dans les ouvrages contemporains ; Bussy l'a consigné dans sa généalogie ; il fut changé assez tard en celui de Sévigné. Grouvelle croit ajouter à la renommée de Mmes. de Sévigné et de Grignan, en les transformant, l'une et l'autre, en incrédules ; il affecte de prendre à la rigueur, ou plutôt il dénature des plaisanteries innocentes qu'elles se font mutuellement. Sur la foi du continuateur du Dictionnaire de Bayle (34), il attribue à la première des opinions anticatholiques contre lesquelles déposent toutes ses Lettres. Il voudrait faire passer pour un pur badinage ses plaintes de ne pouvoir mettre en pratique la religion avec assez de ferveur ; plaintes qui annoncent la défiance de soi-même, modeste compagne d'une piété sincère. Enfin, il

(33) Lettre du 1er. janvier 1674.
(34) *Supplément au dictionnaire de Bayle*, par Chaufepié, article *Sévigné*.

travestit en attachement pour *la fatalité*, la soumission la plus entière aux volontés de Dieu. Nous nous arrêtons sur cette dernière assertion, parce qu'elle est la plus grave. La citation suivante suffira pour la détruire; Mme. de Sévigné nous dit nettement : « Je suis les conduites » ordinaires de la bonne petite pru- » dence humaine, croyant même que » c'est par elle qu'on arrive aux ordres » de la providence (35). » Quelques théologiens ardents et divisés par leurs opinions ont traité Mme. de Sévigné, les uns en amis, tels que l'abbé Barral, dans le *Sévigniana*, les autres d'une manière hostile, tels que le père de Colonia, jésuite, dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*. Les liens qui l'unissaient à l'oncle de son mari, à ce chevalier de Sévigné qui avait fait construire à Port-Royal des bâtiments dont elle posa, dit-on, la première pierre, son admiration pour les écrits des solitaires de cette maison, ses rapports intimes avec la famille Arnauld, tous ces motifs réunis ont pu donner lieu de croire qu'elle avait embrassé les principes du jansénisme avec un zèle outré. Il serait facile d'établir le contraire par différents passages : nous nous bornerons à un seul relativement au *libre arbitre*. Après avoir lu l'*Histoire du vieux et du Nouveau - Testament, par le sieur de Royaumont*, elle fait cette remarque : « Voyant les reproches d'in- » gratitude, les punitions horribles » dont Dieu afflige son peuple, je » suis persuadée que nous avons nô- » tre liberté tout entière ; que par » conséquent nous sommes très-cou- » pables, et méritons fort bien le feu » et l'eau, dont Dieu se sert quand » il lui plaît. Les Jésuites n'en disent » pas encore assez, et les autres » donnent sujet de murmurer contre » la justice de Dieu, quand ils affai- » blissent tant notre liberté (36). » Plus on relit Mme. de Sévigné, plus on se persuade qu'elle avait le droit de se rendre ce témoignage flatteur : « La déraison me pique, et le man- » que de bonne-foi m'offense (37). » D'Alembert avance qu'elle approuvait les *dragonades* et la *révocation de l'édit de Nantes*(38). Ce que l'on voit bien clairement, c'est qu'elle donne son approbation aux moyens persuasifs de Bourdaloue, qui « fera de bons » catholiques, dans ces provinces où » tant de gens se sont convertis sans » savoir pourquoi (39). » En supposant qu'elle ait payé le tribut que la faiblesse humaine paie aux opinions dominantes, on doit convenir qu'elle y fut moins assujétie qu'une autre. Lorsque deux sociétés également célèbres se disputaient l'empire des consciences, et préparaient leur ruine mutuelle en se condamnant sans miséricorde, elle avait la sagesse de dire : « Voilà bien le monde en son » naturel; je crois que le milieu de » ces extrémités est toujours le meil- » leur(40).» Fidèle à son système de tolérance, elle disait, quatorze ans après : « Dieu jugera toutes ces ques- » tions à la vallée de Josaphat ; en » attendant vivons avec les vivants » (41). » Nous avons les défauts qui semblent tenir à nos qualités : telle est la loi commune; Mme. de Sévigné n'en était pas affranchie. Quoique dans plusieurs circonstances, elle ait fait

(35) Lettre du 7 octobre 1676.

(36) Lettre du 28 août 1676.
(37) Lettre du 8 avril 1671.
(38) Dans l'*Éloge de Bossuet*.
(39) Lettre du 28 octobre 1685.
(40) Lettre du 20 novembre 1684.
(41) Lettre du 12 octobre 1678.

devoir son extr
fille, il faut a
nt était bien lo
avec sa raison naturellement
te. Maîtrisée par une imagi-
vive, par un cœur sensible,
bellit chaque objet de ses af-
. La plus grande de ses illu-
nant nous, est d'avoir com-
prétendu *héros du bréviaire*
héros de la guerre, d'a-
la mort de Turenne, pu dire
al de Retz : « Le voilà donc
point d'élévation (42). »
mons cet article par le té-
du duc de Saint-Simon,
qui, certes, n'est ni louan-
impartial. Ce témoignage
avoir obtenir ici d'autant
confiance, que celui qui le
it à peine dans le monde à
le la mort de Mme. de Sé-
gagé de toute prévention
re, il se borne, suivant
rence, à recueillir l'opi-
ie dans la société par les
qui avaient connu cette
nt le commerce n'était pas
chant que le style. Voici
il s'exprime : « Dans ce
mps mourut Mme. de Sé-
i aimable, si excellente
ie, à Grignan, chez sa fille,
son idole, et qui ne le mé-
e médiocrement. Cette da-
son aisance, ses grâces
s, la douceur de son es-
donnait par sa conver-
qui n'en avait pas extrê-
; bonne d'ailleurs, elle sa-
ucoup sans le faire paraî-
L'académie de Marseille
posé, en 1774, pour su-
prix d'éloquence l'*Éloge*
le Sévigné : elle couronna,

en 1776, celui qui fut composé par la présidente Brisson ; discours où l'on voit trop d'appareil pour louer un talent si facile. Dans les *Mélanges* de Mme. Necker, se trouve un *Éloge de Mme. de Sévigné*, qui semble n'avoir pas été envoyé au concours. Le naturel exquis de cette dernière ne pouvait guère être vanté dans une composition plus péniblement travaillée, plus remplie de pensées emphatiques et confuses. Bussy-Rabutin contribua le premier à faire connaître quelques Lettres de Mme. de Sévigné, en les insérant dans ses Mémoires, publiés en 1696, trois ans après sa mort, par la marquise de Coligni, sa fille. L'année suivante, cette dernière en donna un plus grand nombre parmi celles de son père. En 1726, parurent trois éditions anonymes des Lettres de Mme. de Sévigné, 2 vol. in-12, l'une à Rouen, les deux autres à La Haye ; ensuite, le chevalier Denis Marius de Perrin, ami de Mme. de Simiane, publia quatre vol. de ces Lettres, à Paris, chez Simard, 1734 ; et il en ajouta deux nouveaux en 1737. On doit au même éditeur une édition plus considérable, accompagnée de notes et d'éclaircissements, 1754, 8 vol. in-12. L'abbé de Vauxcelles, en 1801, se contenta de suivre les éditions de Maestricht, 1779, et de Rouen, 1784, 10 vol. in-12. Grouvelle, en 1806, fit paraître une édition assez belle et plus complète, en 8 vol. in-8°., conforme d'ailleurs au plan indiqué par M. Barbier, dans le *Magasin encyclopédique*, c'est-à-dire qu'il plaça, suivant l'ordre des dates, toutes les Lettres indistinctement, qui jusqu'alors formaient autant de recueils séparés, qu'il y avait de correspondances particulières. Le libraire Klostermann, en 1814,

---

en 7 août 1676.

mit au jour un Recueil de *Lettres inédites de Mme de Sévigné*, parmi lesquelles il en est quelques-unes de fort intéressantes, Paris, in-8°., d'environ 200 pages. Enfin, M. de Monmerqué a fait jouir le public du véritable texte de Mme. de Sévigné, par une édition augmentée de quatre-vingt-quatorze lettres inédites, de deux cent quarante-six lettres auxquelles il a été restitué des passages également inédits, et de deux cent cinquante-six lettres, ou qui n'avaient pas été réunies à la collection, ou dans lesquelles il a été rétabli des passages imprimés en 1726, en 1734, mais retranchés ensuite par des considérations qui n'existent plus; Paris, J.-J. Blaise, 1818, 11 vol. in-8°., avec portraits, vues, et *Fac simile*, y compris les *Mémoires de Coulanges*, et 13 volumes in-12., avec trois portraits, et trois *Fac simile* seulement. En conférant les diverses éditions originales, en méditant les mémoires du temps, il a rétabli une foule de passages omis ou altérés, et il a résolu des difficultés sans nombre. Les avantages d'un travail aussi précieux sont développés par l'éditeur, dans une *Notice bibliographique*; et l'auteur de cet article y a joint une *Notice* fort étendue *sur Mme. de Sévigné, sur sa famille et ses amis*. Cette édition est le résultat de tant de recherches, qu'on peut la considérer comme la source où puisent avec plus ou moins de liberté tous ceux qui réimpriment les Lettres de notre inimitable épistolaire. St. S—n.

SÉVIGNÉ (Charles, marquis de), fils de la précédente, né en 1647, servit d'abord, en qualité de volontaire, contre les Turcs, qui assiégeaient Candie, et qui prirent cette place en 1669. Au retour de cette espèce de croisade, il a[illegible] charge de guidon, ensuite [illegible] sous-lieutenant des gendar[illegible] Dauphin. Il fit preuve d'int[illegible] dans plusieurs actions péril[illegible] entre autres au combat d[illegible] (1674), et à Saint-Denis, [illegible] Mons (1678). Dans l'interv[illegible] ses campagnes, il partageait l[illegible] entre sa mère, des gens de let[illegible] lèbres, tels que Racine et Des[illegible] des femmes séduisantes, telles [illegible] non de Lenclos (1) et la [illegible] dienne Champmêlé. L'ambiti[illegible] cupait fort peu. Quand il é[illegible] d'une vie dissipée, il allait [illegible] gier en Bretagne, dans la t[illegible] *Rochers*, y déposer son reper[illegible] le sein de la meilleure confid[illegible] réfléchir auprès d'elle sur l[illegible] sur le danger de ses liaisons [illegible] il écrivait sous sa dictée, lo[illegible] était malade, tantôt il lui lis[illegible] un rare talent, des pièces de [illegible] des histoires, jusqu'à des l[illegible] de l'église. A travers l'enjou[illegible] ses moindres billets, on r[illegible] un attachement invariable [illegible] comtesse de Grignan, sa sœ[illegible] de son côté s'intéressait sin[illegible] à lui. Son goût n'avait pu q[illegible] au commerce de nos plus gra[illegible] vains; mais sa légèreté nat[illegible] lui permettait pas de modi[illegible] ses jugements, qui sont e[illegible] très sains. Sa mère voyait a[illegible] tume qu'il se ruinât par de[illegible] ses sans objet. « C'est, di[illegible] » abyme de je ne sais pas [illegible] » il n'a aucune fantaisie; [illegible] » main est un creuset où l'[illegible] » fond (2). « En 1684, il se [illegible] se retira aux *Rochers*, ap[illegible]

(1) Voyez, sur les prétendues *Lett[illegible] de Lenclos au marquis de Sévigné*, les [illegible] MOURS, tome X, LENCLOS, tome X[illegible]

(2) Lettre du 27 mai 1680.

aux égarements de sa jeu-
finit même par se fixer à
abourg Saint-Jacques, pour
ec sa femme, dans une édi-
curité, sous la direction
eurs guides ecclésiastiques.
point eu d'enfants, il fut le
e son nom, et mourut le 27
3. Boileau regardait le mar-
évigné comme ayant eu la
lle part à la rédaction du
sur *les héros de roman*,
abord d'une manière inexac-
l'aveu du satirique, et sim-
d'après le récit qu'en faisait
e dans plusieurs sociétés.
is de Sévigné intenta contre
traducteur d'Horace, un pro-
ès sur l'interprétation for-
donnait au passage suivant
iginal : *Difficile est propriè
ia dicere ;* son premier fac-
deux contredits, les deux
de son adversaire, forment
-16 de 122 pages, intitulé :
*tion critique sur l'art poéti-
race*, Paris, Barthélemi Gi-
(*par erreur*, 1618). On y
idée générale des pièces de
et l'on y examine si un poète
rer les caractères connus
ctères inventés. Les auteurs
oint nommés en tête du li-
ils sont désignés, dans le
la discussion, par les lettres
D** et S**. Un demi-siècle
débat, le grammairien Du-
développa, dans une lettre,
sens du poète latin, en dé-
qu'il n'avait été saisi ni par
le profession, ni par l'agréa-
teur. (*Mercure de France*,
1746 ; Œuvres de Dumar-
s**., 1797, tome III, page

ST. S—N.

N (FRANÇOIS), philologue,
en 1682, à Villeneuve-le-
Roi. Son père, médecin de la faculté de Montpellier, jouissait de la réputation d'un homme instruit et désintéressé. Après avoir reçu les premières leçons de grammaire d'un de ses oncles, curé de Toucy, le jeune Sevin continua ses études au collége de Sens, sous les Jésuites, et à Paris, au séminaire des *Trente-Trois*, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. Au nombre de ses condisciples, se trouvait Étienne Fourmont, devenu si célèbre par les services qu'il a rendus à la littérature chinoise (*V.* FOURMONT). Le goût de l'étude les unit pour toujours, et ils passaient ensemble, à travailler, tout le temps des récréations, et même une partie des nuits. Cette infraction aux réglements, quelque louable qu'en fût le motif, leur attira de sévères réprimandes ; mais elles ne produisirent pas l'effet qu'en attendaient les supérieurs. Sevin, jugé le plus coupable, parce qu'il était le plus âgé, fut renvoyé du séminaire ; et il se serait trouvé dans un grand embarras, si l'abbé Boileau, qui l'avait connu dans le temps qu'il exerçait les fonctions de grand-vicaire à Sens, ne lui eût alors fourni les moyens de satisfaire sa passion pour l'étude. C'était tout ce que Sevin désirait. Réuni, bientôt après, à son ami Fourmont, ils reprirent leurs travaux, et se lièrent avec les savants qui pouvaient favoriser leur ardeur de s'instruire. Ce fut d'après le conseil de Baudelot, que l'abbé Sevin fit imprimer, en 1705, sa *Dissertation sur Ménès, premier roi d'Égypte*, in-12. Il y soutient, contre l'opinion de Bochart et de Marsham, que Ménès (1) ne diffère point

(1) Très-probablement Ménès n'a rien de commun avec Misraïm, et n'est point un personnage humain. Il se rapproche plutôt du Mercure égyp-

de Misraïm ou Mezraïm, fils de Cham, et que c'est ce prince qui a été le Mercure des Égyptiens. Ce sentiment trouva des contradicteurs, auxquels Sevin répondit par un nouvel *Opuscule* (Paris, 1710, in-12), dans lequel il traita, par occasion, différents points de la théologie égyptienne, jusqu'alors négligés par les savants. L'abbé Bignon, qui l'avait choisi pour secrétaire, le fit agréger, en 1711, à l'académie des inscriptions, comme élève, et il arriva rapidement aux grades d'associé et de pensionnaire. En 1728, il reçut la commission d'aller, avec Fourmont, à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits. Ce voyage n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis, d'après des indications exagérées et entièrement fausses; mais il ne fut pas non plus inutile, puisque l'abbé Sevin en rapporta plus de six cents manuscrits grecs, d'une conservation qui ne laissait rien à desirer; et il continua d'en recevoir, des correspondants qu'il s'était faits dans le Levant, un assez grand nombre, qui font partie de la Bibliothèque royale. L'abbaye de la Ferrade lui fut donnée en récompense de ses services; mais il ne put jamais se décider à s'éloigner de Paris, pour en aller prendre possession, et il se contenta d'une pension de quinze cents livres, sur un autre bénéfice. L'abbé Sevin fut pourvu, en 1737, de la place de garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi; et il s'occupa sur-le-champ d'en faire dresser le *Catalogue*. Il a rédigé, de concert avec Fourmont et Mélot (*V.* ce

tien Thoth, bien que distinct aussi de ce dernier. *Ménès* est analogue au Manou de l'Inde, au Minos de Crète, etc., comme lui types humains de l'intelligence divine organisant la société sur la terre, législateurs et bienfaiteurs des hommes, premiers rois, etc., tout cela dans un sens plus ou moins symbolique. G—N—T.

SEV

nom), les deux premiers qui contiennent les man langues orientales et les grecs. Quoique d'un ten délicat, il était capable d un long travail, pourvu qu pas détourné. Voulant évi portuns, il y consacrait, rence, toutes les après-d puis cinq heures jusqu'à le matin, depuis sept heu midi. Dans un voyage qu campagne, il tomba ma sérieusement. La diète et ses remèdes ordinaires, n suffi pour le rétablir, il p de se faire ramener à Pari secours de l'art arrivèrent et il mourut, le 12 septen à l'âge de cinquante-neuf quement occupé de l'étud de la vie lui étaient si qu'il fallut que l'abbé S collaborateur et son ami de vingt ans, se chargeât robe. Ils s'étaient fait u mutuelle de tout ce qu daient; mais les parents Sevin n'eurent qu'à se cette espèce d'exhérédatio LIER). On sait qu'ils prép édition des *Lexiques grec* nicus, de Th. Magister et elle n'a point été publ notes sur le *Trésor de latine* de Robert Estienn vent dans l'édition de L R. ESTIENNE); et celles s *que* d'Hésychius, dans l'é a donnée Alberti (*V.* XX, 331). Le Recueil des inscriptions, dont l'ab un des membres les plus contient de lui une foule *que philologiques*, et de sur des passages d'Anac siode, de Pline et d'aut

Conti, sur la mort de cette dame. L'*Éloge* de l'abbé Sevin, par de Boze, se trouve dans le tome XVI des *Mémoires* de l'académie des Inscriptions. W—s.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire Mahrate, dans l'Indoustan, eut pour aïeul, suivant l'opinion la plus commune, le fils naturel d'un radjah d'Oudaïpour, chef des princes Radjepouts, les premiers souverains peut-être de l'Indoustan (si, comme on le prétend, ils descendaient de Porus), et qui, chassés de Schitor par l'empereur moghol Akhbar, vers la fin du seizième siècle, s'étaient établis à Oudaïpour. La mère de ce fils naturel était une femme obscure de la tribu de Bounsla. Il en prit le nom, et le transmit à ses descendants, les radjahs de Bérar et de Sattarah. Le radjah d'Oudaïpour, chassé par ses frères, qui lui reprochaient sa naissance, ou dont il voulait envahir l'héritage, entra au service du roi de Bedjapour ou Visapour, et y obtint des emplois brillants, qu'il transmit à son fils Schadjy. Celui-ci, homme paisible, fut le père de l'inquiet et ambitieux Sewa-djy et d'Eko-djy, tige des derniers radjahs de Tanjaour. Sewa-djy naquit, en 1628, à Baçain, suivant Thévenot, ou dans un bourg du territoire de cette ville, suivant l'auteur portugais d'une vie de Sewa-djy, ce qui donna lieu au bruit que ce fameux chef mahrate était le fils naturel de dom Manoel de Mene-

mort. Outre le *Portrait de Madame de Caylus*, imprimé déjà dans les *Œuvres diverses* de Gédoyn, Paris, 1745, in-12, on connaît de lui un *Dialogue sur la volupté*; ce morceau dans le genre antique, inséré dans le *Recueil de divers écrits* publié par Saint-Hyacinthe, en 1736, se retrouve, on ne sait pourquoi, parmi les pièces diverses d'Hamilton. On trouve quelques anecdotes sur cet écrivain aussi modeste que spirituel, dans les *Mémoires*, de Trublet, *pour servir à la vie de Fontenelle*, éd. de 1761, p. 206.

ses, seigneur de ce bourg. Mais cette opinion n'est pas plus admissible que celle qui le fait naître en Abissinie, sur la fin du 16e. siècle, vendre comme esclave, et pousser sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Son nom vient, dit-on, de celui d'une idole fameuse dans le pays, et du titre honorifique *djy*. Dédaignant la condition de sujet, il songea de bonne heure à se former un état indépendant; mais les commencements de sa carrière militaire et politique, et par conséquent ceux de la puissance des Mahrates, sont enveloppés de tant de ténèbres et de contradictions, qu'il est presque impossible de découvrir la vérité. Suivant les uns, Sewa-djy assassina un des généraux du roi de Bedjapour, dont il était le collègue. Suivant d'autres, il commandait l'armée du roi du Dékhan, lorsqu'il vainquit celle du roi de Bedjapour, après avoir poignardé le général de ce prince(1). Il paraît toutefois que sa conduite envers le roi de Bedjapour, soit comme ennemi, soit comme sujet rebelle, rendit Schadjy suspect à ce prince, qui l'exila ou le fit renfermer. Outré de la disgrâce de son père, Sewa-djy jura une haine éternelle au roi, et ne cessa de piller, de ravager et de démembrer ses états. L'importante forteresse de Pannela fut sa première conquête : il la dut à la ruse, moyen que Sewa-djy employa souvent avec succès, et qui ne contribua pas moins que son audace et son courage à établir et à augmenter sa puissance. L'or que lui procurait le pillage lui servait à corrompre les généraux qu'il n'était pas en état de combattre, et à récompenser libéralement ses soldats. Le roi de Bedjapour étant mort, vers 1662, il força la régente, sa veuve, à accepter la paix, et consentit à se reconnaître vassal du jeune roi. Dans le temps qu'Aureng-Zeyb était vice-roi du Dekhan, il avait fait quelques concessions à Sewa-djy, qui pouvait lui être nécessaire dans la révolte qu'il méditait contre l'empereur Chah-Djéhan, son père. Parvenu au trône de l'Indoustan, il voulut revenir sur cette donation. Le chef mahrate, qui, pour s'agrandir, avait profité des troubles de l'empire moghol et du royaume de Bedjapour, était maître alors de la plus grande partie de la contrée montueuse de la province de Baglana et du bas pays de Kouncan. Irrité de l'injustice d'Aureng-Zeyb, il se jeta sur la province de Goudzerat, qu'il ravagea, en 1664; s'empara du port et de la ville de Surate, et en emporta des richesses immenses. Chah-Hist Khan, oncle de l'empereur, marcha contre lui avec une armée formidable. Sewa-djy, trop faible pour hasarder une bataille, usa de stratagème. Par ses ordres, une troupe de braves pénétra dans le camp moghol, pendant la nuit, et y répandit la confusion et le carnage, sans pouvoir réussir néanmoins à immoler le général, qui perdit son fils dans ce désastre. Au point du jour, Sewa-djy n'eut que la peine de poursuivre les fuyards. Deux autres généraux, envoyés contre lui par l'empereur, furent arrêtés durant sept mois, devant la forteresse de Panugar. Aureng-Zeyb, ne pouvant triompher de la valeur de Sewa-djy, séduisit son ambition, et sut l'attirer à sa cour, en lui faisant espérer le titre de radjah et la vice-royauté du Dekhan. Le Mahrate sentit bientôt qu'il était prisonnier; et, sachant qu'on

(1) Ce général se nommait Bahloul Khan suivant les uns, et Abdel-Khan suivant d'autres, tels que Carré, qui place cet événement après le second pillage de Surate.

...ngier, po
...e Chah-Hist
... vengeance
...s, il s'échappa secrete-
...artit de Dehly, avec une
...kkhirs, dont il avait pris
...t se retira dans le Ben-
...fut reconnu par un des
... de l'empereur, et partit
...ekhan, où il fut bien ac-
...le vice-roi Tanachah; mais
...u'il était mandé au palais,
...rudemment de s'y rendre,
... le messager de cette ré-
... J'ai vu dans l'Indoustan,
...bécilles : Aureng - Zeyb,
...pas su me garder, après
...ns tant de peine pour m'a-
... sa puissance; son espion,
...pas été assez adroit pour se
...e moi, dans le Bengale, et
...ui ne m'avez pas fait arrê-
...que j'ai été, de mon plein
...s visiter pendant le jour. »
...ussitôt Haïder-Abad, et re-
...s un dénuement absolu, à
... dont il avait fait sa capi-
...y rassembla ses troupes dis-
...it le titre de radjah, et re-
...ntôt, en 1669, piller Su-
...rter dans le Goudzerat la
... et la terreur; mais il res-
...comptoirs français, anglais
...ais, fidèle au système qu'il
...it, d'accueillir favorable-
...s les Européens qui abor-
...ns ses ports. La mort de
...ssing, qui avait jusqu'alors
...s Mahrates du côté du De-
...gmenta l'audace et le cou-
...ewadjy. Il envoya son fils

...n de Sewa-djy, et les motifs qui la
...t, sont racontés de plusieurs manié-
...ents auteurs et voyageurs, dont il est
...ancilier les opinions sur la plupart
...e ce célèbre Mahrate : pour le fait
...ici, nous avons suivi la version d'un
...e Mahrates, traduit du Persan, et
...s suite des *Affaires de l'Inde*.

Samba-djy piller et brûler Bagnagar, capitale du royaume de Golconde, tandis qu'il s'emparait lui-même des états du radjah de Ramnagar. Ses généraux firent ensuite une invasion dans le Carnate, et soumirent le Gingy et quelques petits royaumes de la côte de Malabar. Vers 1674, il aida son frère Ekodjy à s'établir dans le Tanjaour, conquit en personne plusieurs places du Dekhan, et, revenant dans le Visapour, il alla, pour la troisième fois, en 1678, mettre à contribution la ville de Surate, qui était sa ressource ordinaire. Chah-Alem, fils aîné de l'empereur, feignant de se révolter contre son père, s'avança vers Sattarah, et tâcha d'attirer Sewadjy, en implorant son secours; mais le rusé Mahrate devina ses intentions, et trompa la vengeance d'Aureng-Zeyb, qui finit par lui abandonner une partie des revenus du Dekhan et la souveraineté de toute la partie montagneuse, depuis la rivière de Baglana jusqu'à Goa, dans une étendue d'environ deux cent cinquante lieues. Comme il continuait ses incursions passagères, l'empereur l'appelait *le rat des montagnes*. Sewa-djy allait recommencer la guerre, lorsqu'il mourut d'un vomissement de sang, en avril ou juin 1680, à l'âge de cinquante-deux ans, après avoir fait reconnaître pour son successeur son fils Samba-djy, âgé de vingt ans, qui hérita de sa bravoure, mais non pas de sa prudence (*V.* SAHOUDJY). Il existe une Vie de ce personnage, écrite en portugais, par Cosme da Guarda, sous ce titre : *Vida e accoens de famoso Sevagy da India Oriental*, Lisbonne, 1730, in-8°. de 168 pages, non compris la dédicace, les approbations et permissions, et la table des matières.

Cette histoire, divisée en vingt chapitres, nous semble mériter peu de confiance, parce que nous n'y avons aperçu aucune date, et qu'on y suppose que le père de Sewa-djy était gouverneur des royaumes de Maduré et de Tanjaour, pour le roi de Visapour, qui, du moins, à cette époque, ne possédait assurément point ces états. On trouve sur Sewa-djy, dans les voyages de Carré, des détails curieux, dont les auteurs de la grande Histoire universelle ne paraissent pas avoir eu connaissance. Sewa-djy était petit et maigre : il avait le teint basané, les yeux vifs et spirituels. Il ne mangeait qu'une fois par jour, et devait à son extrême sobriété une santé inaltérable. Son activité égalait son courage; il volait comme un éclair d'un pays à l'autre, et paraissait tout-à-coup où on l'attendait le moins. Carré, qui le compare à Gustave-Adolphe et à Jules-César, dit qu'il était fort instruit dans la géographie, la tactique militaire et l'art des fortifications.

A—T.

SEWARD (Guillaume), littérateur anglais, né à Londres en 1746, mort le 19 avril 1799, publia une suite d'articles sous le titre de *Drossiana*, dans le Journal intitulé *European magazine*, 1789-1799. Il en fit ensuite un choix, imprimé en 1794, en 2 vol., qui furent suivis de trois autres sous le titre d'*Anecdotes sur plusieurs personnes distinguées, principalement du siècle présent et des deux qui l'ont précédé*. Ce Recueil fut favorablement accueilli, et a été imprimé peu de temps avant la mort de l'auteur, qui en publia un autre dans le même genre, intitulé *Biographiana*, 2 vol. Non-seulement Séward était un homme de beaucoup d'esprit, mais il se montra constamment le protecteur du mérite sans fortune, et plus particulièrement dans la classe des artistes.

L.

SEWARD (Anna), dame anglaise, s'est distinguée par un esprit cultivé et par son talent pour la poésie. Fille d'un ecclésiastique auteur de petits poèmes, et l'un des éditeurs du théâtre de Beaumont et Fletcher (1), elle naquit, en 1747, à Eyam en Derbyshire, et reçut une éducation soignée. Nourrie de bonne heure de la lecture de Pope, d'Young, de Prior, de Dryden, à l'âge de dix ans elle avait déjà produit quelques pièces de vers et traduit quelques psaumes. C'est ainsi qu'elle formait son style à la meilleure école, lorsque M. Seward ayant transféré sa résidence à Lichfield, dont il était chanoine, elle eut occasion de se lier avec le docteur Darwin (*V.* ce nom), médecin et poète, qui était, dans cette ville, l'ame d'une cotterie philosophique; et cette liaison, qui fortifia son penchant pour la littérature, eut une influence funeste, sinon sur ses sentiments, au moins sur son goût et sa manière d'écrire. Heureusement cette influence s'est peu fait sentir dans ses productions poétiques. Encouragée par Darwin et par ses amis Th. Day, M. Edgeworth, etc., sa muse prit un plus grand essor. Une *Ode au Soleil, une Élégie sur la mort du capitaine Cook, une Monodie sur le major André*, imprimée, en 1781 in-4°., avec plusieurs lettres que ce malheureux officier lui avait écrites en 1769, (*Voyez* Arnold, t. II, pag. 521.) donnèrent une idée avantageuse du talent d'Anna. Un

(1) Seward (Thomas), né en 1708, à Lichfield, et mort en 1790, fut un théologien anglican très-ardent; il a publié un ouvrage intitulé : *Traité sur la conformité du papisme avec le paganisme*, et dans lequel son zèle contre les catholiques se déploie avec une extrême violence.

[illegible]

[illegible] Anna Se-
[illegible] quelques autres produc-
[illegible] aux précé-
[illegible] le 25 mars
[illegible] le palais épiscopal de
[illegible] qu'elle habitait depuis long-
[illegible] avait légué ses ouvrages
[illegible] à Walter Scott, pour les
[illegible] les publier : et sa correspon-
[illegible] libraire Constable. Ses *Let-*
[illegible] entre les années 1784
[illegible], parurent à Edinbourg,
[illegible] vol. in-8°., avec les por-
[illegible] l'auteur et celui de son père,
[illegible] de Lichfield, un *Fac simile*,
[illegible] première partie de cette cor-
[illegible] contient des anecdo-
[illegible] Garrick, sur Washington,
[illegible] cipalement sur le docteur
[illegible], contre lequel elle était
[illegible] prévenue, ainsi que toute
[illegible] de Darwin, par l'effet de
[illegible] différence de leurs senti-
[illegible] la religion. Suivant l'o-
[illegible] d'un juge compétent à cet

égard, la lecture de ces lettres ne
[illegible] qu'une impression peu favora-
ble à celle qui les a écrites, et l'on
peut les considérer comme les anna-
les de la vanité et de la flatterie. »
Walter Scott a publié, en 1810, les
Œuvres poétiques d'Anna Seward,
avec des extraits de sa correspon-
dance littéraire, précédées d'une
préface biographique, 3 vol. in-8°.
On a donné, en 1816, les *Beautés*
d'Anna Seward, 1 vol. in-12, avec
son portrait, d'après Romney. Cette
dame joignait à l'instruction dont
son esprit était orné, les qualités qui
font briller dans le monde, et sa con-
versation était très-animée. L.

SEWEL (GUILLAUME), historien
et lexicographe, naquit, en 1834, à
Amsterdam, d'une famille d'origine
anglaise, qui faisait profession du
quakérisme. Après avoir terminé ses
humanités et sa philosophie avec
succès, il étudia l'art de guérir, et
se fit agréger au collége de chirurgie
de sa ville natale ; il partagea sa vie
entre les devoirs de sa profession et
la culture des lettres. Dans ses loi-
sirs, il avait appris les principales
langues de l'Europe, qu'il parlait
avec une grande facilité. Sewel mou-
rut, dans sa patrie, vers 1720. Ou-
tre des traductions en hollandais, de
l'*Histoire des Juifs*, par Josephe,
Amsterdam, 1704, in-fol., et des
Antiquités romaines de Denys d'Ha-
licarnasse, on lui doit une *Gram-*
maire et un *Dictionnaire* anglais et
hollandais, 1691, in-4°., et une
édition revue et corrigée de la *Gram-*
maire flamande de Lagrue, Amster-
dam, 1718, in-8°. ; mais son prin-
cipal ouvrage est l'*Histoire de l'o-*
rigine, de la formation et des pro-
grès de la société des Quakers (en
hollandais), Amsterdam, 1717 ;
cette histoire, dont il existe une

Traduction anglaise, est estimée pour son exactitude et sa fidélité. W—s.

SEXTIUS SEXTINUS LATERANUS (Lucius), d'une famille plébéienne, fut avec Licinius Stolon (*Voyez* Licinius, XXIV, 454), l'auteur d'un changement bien important dans la constitution romaine. Élus tous deux tribuns du peuple, l'an de Rome 378, ils résolurent de rendre le consulat accessible à tous ceux de leur ordre. On peut voir, dans l'article déjà cité, avec quelle obstination Sextius et Stolon se maintinrent dans le tribunat pour atteindre ce but. Il réussit enfin, et fut le premier consul plébéien, l'an de Rome 388. Son élection ne mit pas un terme aux dissentions : les patriciens refusaient de la ratifier. Déjà le sang était près de couler dans Rome, lorsque le dictateur Camille y rentra après la prise de Velitres. Les mesures de conciliation qu'il proposa calmèrent, non sans peine, l'animosité des deux ordres. Les patriciens souscrivirent à l'élection de Sextius, à condition que le peuple consentirait à la création de deux préteurs patriciens. Sextius, pendant tout son consulat, fut condamné à l'inaction, par la politique jalouse du sénat, qui traînait en longueur toutes les affaires publiques, afin d'ôter à ce consul plébéien toute occasion d'exercer son autorité. — Sextius Calvinus (Caius), consul, l'an de Rome 630, fut destiné à remplacer, dans la Gaule transalpine, Fulvius, qui avait obtenu quelques succès peu décisifs sur les Saliens, peuples de la Provence. Arrivé dans la Gaule, à la fin de son année consulaire, il attaqua les Saliens, qui avaient alors pour roi Tintmalus. Après les avoir poursuivis à travers un pays hérissé de forêts et de rochers, Sextius les força au combat dans le lieu le plus agréable de la contrée, d'où sortait un grand nombre de fontaines d'eau chaude, mêlées à d'autres sources d'eau froide. Les Gaulois, effrayés de l'attaque impétueuse des légions, prennent la fuite. Après cette victoire, Sextius mit le siége devant la capitale du pays, la prit malgré la multitude de ses défenseurs, et vendit les habitants à l'encan. Un certain Crato, que l'on exposait enchaîné comme les autres, remontra qu'il avait toujours été l'ami des Romains, et que son attachement à leurs intérêts lui avait souvent attiré des mauvais traitements de la part de ses compatriotes. Sextius, s'étant assuré de la vérité de ce fait, mit en liberté Crato avec toute sa famille, et lui accorda même la délivrance de neuf cents prisonniers à son choix : « voulant par cet acte de générosité, dit l'historien Diodore, donner un exemple de la grandeur de la république Romaine dans ses récompenses comme dans ses vengeances. » Après avoir établi la domination romaine jusque bien avant dans la Ligurie Cisalpine, il songea que rien ne contribuerait mieux à l'y maintenir, que la fondation d'une colonie sur le lieu même de sa première victoire. Il y employa ses légionnaires, et la nouvelle ville reçut le nom d'*Aquæ Sextiæ;* c'est aujourd'hui Aix en Provence. Fatigué par les travaux de la guerre, accablé de goutte, Sextius devait mieux que personne apprécier les avantages de ce lieu fécond en eaux thermales. Il ne borna pas là ses travaux, et chassa les barbares de toute la côte depuis Marseille jusqu'aux confins de l'Italie. Cicéron parle de Sextius avec éloge dans son *Dialogue sur les Orateurs :* « Il joignait, dit-» il, la finesse des pensées à l'élé-» gance du style ; mais les douleurs

goutte qui le tourmentait ne
rmirent pas d'exercer le ta-
qu'il avait reçu de la nature
parler en public. » — SEXTIUS
s), fils du tribun du peuple
Sextius, épousa d'abord la
sénateur C. Albinus, puis en
noces Cornelia, dont le père,
rnelius Scipion, fut exilé à
, par le dictateur Sylla. Sex-
it son beau-père dans son
ui prodigua des consolations
a mort. De retour à Rome,
steur du consul C. Antonius,
de Cicéron, l'an de Rome
onius favorisait la conjura-
atilina, sinon par sa conni-
la moins par ses irrésolu-
xtius, sans manquer aux
'il devait à son chef, se
toyen fidèle : il l'empêcha
donner aux factieux, et fit
icéron plus d'un avis utile.
premiers mouvements des
il se jeta avec des troupes
oue, dont ils voulaient
. Il alla ensuite rejoindre
, qui, feignant une mala-
a ses troupes aux ordres
s, son lieutenant : celui-ci,
it seconde par Sextius, atta-
ée de Catilina, et termina,
de journée, une guerre qui
d'embraser toute l'Italie. Il
ite, comme questeur, An-
Macédoine. Impliqué dans
n de concussion et de ra-
ée à son chef, il fut défendu
n, qui les sauva tous deux.
e montra reconnaissant :
t, l'an 696 de Rome, au-
ésar, qui commandait dans
, pour l'intéresser au sort
n, alors exilé. L'inutilité
lemarche ne rebuta point
il s'unit à trois tribuns du
s collègues, afin d'obtenir
le rappel de son ami ; de là de sanglantes séditions à la suite desquelles Sextius assailli et renversé par les satellites de Clodius, reçut vingt blessures, et fut laissé pour mort. Contre de telles violences, il n'y avait plus à opposer que la force. Sextius, pour sa sûreté, fut obligé de se donner une garde. Ses courageux efforts triomphèrent enfin ; et Cicéron fut rappelé, après seize mois d'exil. Dans ce temps d'anarchie, Clodius et ses complices osèrent poursuivre par devant les tribunaux ceux qui avaient échappé à leurs fureurs pendant son tribunat. Tullius Albinovanus se chargea d'accuser Sextius de violence contre l'état. Cicéron se hâta d'offrir ses secours à Sextius, malgré le refroidissement de leur amitié, causé, à ce qu'il paraît, par l'humeur morose et difficile de ce dernier ; mais en voyant son bienfaiteur menacé, l'orateur romain oublia tous ses torts. Déjà Sextius avait confié sa cause à Hortensius : Cicéron demanda, comme une grâce, qu'il lui fût permis de le défendre aussi. Le premier démontra par les faits que Sextius n'était pas coupable : le second, qui ne pouvait rien ajouter à la discussion des moyens, s'attacha surtout, dans son plaidoyer, qui nous a été conservé, à exciter l'intérêt des juges pour les accusés. Sextius, en faveur duquel vinrent témoigner neuf consulaires, entre autres le grand Pompée, fut absous d'une voix unanime, l'an de Rome 697. Il fut nommé préteur l'an 700 : accusé de brigue à cette époque par Titus Junius, il fut, une troisième fois, défendu par Cicéron, mais moins heureusement, car il fut exilé ; et ce grand orateur lui adressa une lettre de consolation, où il qualifie plusieurs fois d'injuste la

condamnation dont Sextius avait été victime. D—R—R.

SEXTUS EMPIRICUS, médecin et philosophe grec, ainsi surnommé parce qu'il avait adopté l'*empirisme* en médecine, paraît avoir fleuri vers le commencement du troisième siècle. En effet, Diogène Laërce (liv. IX, sect. 116) le cite comme un des disciples d'Hérodote de Tarse; et Galien, dans un Traité qu'il écrivit à trente-sept ans, sous Marc-Aurèle (*de Hypotyposi empiricâ*), met au nombre des derniers médecins empiriques Ménodote de Nicomédie, qui eut Hérodote de Tarse pour élève. Sextus, disciple de celui-ci, pourrait alors avoir vécu trente ou quarante ans après l'époque de cet ouvrage, vers le temps où régna Septime Sévère, et où mourut Galien. On est dans la même incertitude sur le lieu de sa naissance, quoique plusieurs, d'après Suidas, l'aient cru originaire d'Afrique; sur le pays où il exerça et enseigna son art, quoiqu'un passage de ses écrits (*Hypotyp.*, III, 16) fasse entendre que ce fut dans le même lieu que son maître; enfin sur les événements et les détails de sa vie. On l'a confondu quelquefois avec le philosophe Sextus de Chéronée, fils de la sœur de Plutarque, et qui est probablement celui dont Marc-Aurèle, dans ses *Pensées*, parle avec tant de reconnaissance et d'estime. Cette erreur, soutenue par Huet (*De la faiblesse de l'esprit humain*, pag. 155 et suiv.), et combattue longuement par Brucker, est peut-être excusable; car les savants n'ont pas encore éclairci d'une manière satisfaisante toute cette époque des annales philosophiques. Ce qui est vraiment incroyable, c'est que Marsilio Cagnati, célèbre médecin de Vérone, dans ses *Variæ observationes*, III, 18, se soit demandé si Sex pas cet auteur chrétien qu Eusèbe (*Hist. eccles.*, V, écrit sur la Résurrection. d'un homme instruit pro que tout le reste combien de chose sur ce philosophe. un singulier hasard, le avocat de l'ancien scept laissé après lui, sur so comme dans ses ouvrages doutes et des incertitudes s'est étendu jusque sur le Sextus entre les différen médicales. Malgré son sur *pirique*, il a été regardé c *thodiste* par Daniel Le Cl *med.*, II, 2, 8), d'après passages de ses écrits: mais et le but de ces écrits mêm naturellement à croire le et Diogène nous apprend (*loc. cit.*) que Saturninus le seul disciple de Sext anciens aient nommé, s'att à la secte empirique, ἐμπ αὐτός. Sextus, qu'il est dif précier aujourd'hui comm est plus connu comme ph si l'on peut appeler philoso me qui fait profession d croire sur aucun point de sances humaines, et qui s raît douter de son doute m la disette où nous sommes gnements sur sa vie, ses m caractère, c'est par ses seuls que nous pouvons l ne reste aucun de ses écrit de guérir; on a perdu ses *de médecine*, et ses *Mém piriques*, cités par lui, e peut-être le même ouvrage sans beaucoup de preuves, fait aussi des *Mémoires s* un Traité *sur l'ame*, et d *tions pyrrhoniennes*, qui

lui nous avons ore trois
s grecs où il développe, avec
e subtilité, les paradoxes du
isme : I. *Hypotyposes pyr-
nes*, ou exposition abrégée
rrhonisme, en trois livres.
premier, il donne une ana-
mplète de cette philosophie
verse tout, et n'élève aucun
sur les ruines qu'elle a faites.
avoir distingué trois classes
osophes : les *dogmatiques*,
Aristote, Épicure, Zénon,
ient avoir trouvé la vérité;
démiciens, comme Arcésilas
cade, qui croient qu'on ne
saisir avec certitude; et les
ues, qui la cherchent encore,
clare pour les derniers, et se
istorien de leurs opinions, tout
testant, pour y rester fidèle,
e les donne comme l'expres-
aucune vérité. Il expose ensui-
ature et la fin du scepticisme,
nes dont il se sert, l'*époque*
motifs de suspendre son juge-
l'*aphasie* ou le refus de pro-
, etc., enfin les nuances qui le
guent de plusieurs autres écoles.
ux livres suivants sont entière-
lirigés contre les dogmatiques, et
ent à chaque raisonnement, à
e croyance, une longue suite
ections. Rien n'est épargné, ni
que, ni la morale, ni les sen-
religieux les plus naturels et
simples. Que n'a-t-on dit sur l'au-
cette manie de ne laisser à l'a-
un appui, aucune consolation,
coup moins sage que le pro-
me de la nouvelle académie.
de nous laisse la vraisemblan-
rhon ne nous laisse que le dé-
On dirait que la raison, lui-
le ses éternelles erreurs, a
rabaisser encore elle-même,
nander ensuite à cette force
invisible qui a jeté l'homme sur la terre, quelque soutien dans sa faiblesse, quelque lumière dans ses ténèbres. II. *Contre les mathématiciens* (c'est-à-dire, contre les partisans de quelque science que ce soit), en six livres. Le premier réfute les grammairiens et tous leurs principes; le second, les rhéteurs; le troisième, les géomètres; le quatrième, les arithméticiens; le cinquième, les astrologues; le sixième, les musiciens. III. Cinq autres livres, joints ordinairement à l'ouvrage précédent (formé alors de onze livres), mais qu'il vaut mieux en détacher, sont comme des appendices du second et du troisième livre des *Hypotyposes*, et attaquent successivement, le premier et le second, la logique; le troisième et le quatrième, la physique; les deux derniers, la morale. On voit que la réunion de ces divers Traités est comme une encyclopédie du scepticisme; et c'est en effet dans cette source féconde que sont venus puiser tous les Pyrrhoniens des temps modernes : Montaigne, La Mothe Le Vayer, Huet, Bayle, etc. La plupart, il est vrai, ont eu l'attention de ramener à de plus justes bornes l'exagération de cet esprit destructeur, armé de toutes les ressources de la science contre la science même, et de la raison contre la raison; mais il en est peu qui aient surpassé l'historien du pyrrhonisme en clarté, en précision, en sagacité. Ses ouvrages sont de précieux dépôts de faits et d'opinions; car il lui arrive rarement de les altérer pour les combattre; et les monuments authentiques de la philosophie ancienne sont réduits à un si petit nombre, qu'on doit s'applaudir de retrouver dans Sextus, outre l'analyse exacte d'une secte peu connue, plusieurs dogmes de Zénon, de

Chrysippe, d'Épicure, que l'on ne connaîtrait pas sans lui. Quant au but qu'il se propose, il faut convenir que ces longues et singulières leçons de doute absolu ne paraissent le plus souvent qu'un jeu d'esprit, comme l'était, à vrai dire, la philosophie de Pyrrhon. Il est difficile, en effet, de reconnaître l'aveu sincère d'une intelligence d'homme, et surtout de philosophe, dans cette abnégation de toute idée et de toute conscience, dans cette interminable série de propositions qui se combattent, dans cet étalage de raisonnements pour prouver que tout raisonnement est impossible, et de science pour prouver qu'on ne sait rien. Il y a au fond de notre ame une puissance plus forte que tous ces doutes, et qui réfute éloquemment ces hommes de contradiction, *dont l'incertitude*, comme dit Pascal, *roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos.* — Les ouvrages de Sextus Empiricus ont été rarement imprimés. Henri Estienne donna la Traduction latine des *Hypotyposes*, en 1562, in-8°., et Gentien Hervet, celle des onze autres livres, en 1569, Anvers; 1601, Paris, in-fol. Le texte grec ne parut qu'en 1621, Paris et Genève, in-fol., avec la Traduction latine d'Henri Estienne et d'Hervet. Il n'y a, dans cette édition, que dix livres *contre les mathématiciens;* mais le septième et le huitième sont réunis. La seconde et dernière édition du texte a été donnée par le célèbre J.-A. Fabricius, Leipzig, 1718, in-fol., avec la même version, revue par l'éditeur. On peut consulter, sur ce travail de Fabricius, le *Journal des savants*, 1719, pag. 669; la *Bibliothèque ancienne et moderne*, tome XIV, pag. 1; *Acta eruditorum*, 1718, pag. 337. Les *Hypotyposes* ont été traduites en français sous ce titre : Les *Hip*
(sic) ou *Institutions pirroniennes de Sextus Empiricus, en trois traduites du grec, avec des qui expliquent le texte en pl endroits*, 1725, in-12, sans tion de lieu (Amsterdam). I anonyme, le sieur Huart, m mathématiques, était, à ce qu b'e, un homme assez instrui s'il est vrai de dire que les éditeurs, même Fabricius, ne s pas toujours la critique, le teur français laisse encore pl sirer. Il est étonnant que des ges si dignes de curiosité n'ai attiré l'attention d'un plus nombre de savants, et que l' par exemple, commencée à 1 1796, petit in-4°., par J.-G. et accompagnée d'un comme se soit arrêtée après la premi tie du premier volume: Sextu ritait pas cet oubli.

SEYBOLD (David-Chris philologue allemand, naqui mai 1747, à Brakenheim, Wurtemberg. Son père, gre bailliage, lui fit donner la p instruction dans l'école de cet et ensuite dans une petite pe Marbach, où il apprit le g latin. Dès l'âge de douze ans na lui-même des leçons, et bientôt le talent extraordinai devait à la nature. Après av le degré de maître-ès-arts entrer dans l'état ecclésiastiq lon l'intention de ses parents nommé, en 1771, profes belles-lettres à Iéna, et pri sujet de son discours d'inaug l'*Éloquence d'Homère*. L'au vante, on lui offrit la place de du gymnase de la république re. Comme il se sentait pl pre à l'instruction de la jeun

par manière de conversation, enseignement académique qui par des leçons suivies, il accepta, ndit véritablement utile pen- les quinze mois qu'il vécut à tant par ses leçons que par la lle organisation qu'il donna au ase. Cependant quelques désa- nts qu'il éprouva, parce qu'il dut pas se soumettre à des usa- u'il trouva établis dans cette mpériale, le décidèrent à échan- en 1776, son rectorat contre de Grunstadt, où les comtes de ge tenaient une espèce de cour. ld y fut accueilli, et il assista réunions dans lesquelles il ne n qui fût contraire à ses devoirs ste-seur laïc. Cependant il en ra des désagréments et passa à viller, chef-lieu du comté de i-Lichtenberg, où il fut chargé ver un ancien gymnase. On ne uma point recteur, pour ne pas un vieillard, homme de mé- ui possédait cet emploi: mais istoire exécuta toutes les ré- qu'il indiqua; et ce fut lui qui réellement cet établissement à la révolution, et qui lui don- grande célébrité. Les parties de action qu'il se réserva étaient les s anciennes et l'histoire du itième siècle: pour l'enseigne- les premières, il introduisit éthode dont l'utilité a été prou- r le succès. Le célèbre helléi- ast, mort à Paris, fut un de res l . La révolution française détruit cette excellente école, il se trouva pendant quelques dans une situation très-pénible; t enfin un passeport comme er, pour sortir de France, et il fut nommé professeur de littérature ancienne à Tubingen, où il mourut, le 16 février 1804, laissant plusieurs enfants. On lui doit des livres fort utiles, mais dont aucun ne passera à la postérité. Le besoin qui le força, dès l'âge de vingt-cinq ans, d'écrire pour vivre, le conduisit à traiter toutes sortes de sujets, et l'empêcha d'acquérir une érudition profonde, ou d'attacher son nom à un ouvrage durable. Celui qui restera le plus long-temps est sa *Mythologie* (en allemand), dont la 1re. édition parut en 1779. Seybold a le mérite d'avoir, le premier peut-être, bien séparé les fables religieuses des Grecs, de celles des Romains, qu'on avait long-temps confondues. Sa *Chrestomathia poëtica græco-latina* (1779), in-8°., fut faite sur un plan nouveau: elle renferme les morceaux de divers poëtes qui ont traité le même sujet par exemp. une tempête, une description de la renommée, du printemps, etc.; en commençant par le morceau le plus simple et finissant par le plus poétique. Seybold rédigea, de la même manière, une *Anthologie historique grecque-latine*, et une *Anthologie poétique latine*. Il a écrit quelques romans moraux, des ouvrages historiques, des traductions du grec, une édition de dialogues choisis de Lucien, et un grand nombre d'articles dans des journaux littéraires. Sa biographie, composée par lui-même, se trouve dans un programme écrit en 1796, à Tubingen, et dans le vol. IV de l'ouvrage de Strieder, intitulé: *Grundlage zu einer Hessischen Gelehrten und Schriftsteller Geschichte*. S—L.

SEYDLITZ (Frédéric-Guillaume de), général prussien, né à Clèves, en 1722, perdit, à l'âge de 8 ans,

étant parmi les auteurs de cette notice de ver à côté de tels hommes, il est fait qu'il [illegible] une Seybold

ntes les bouches, et sous un
la cavalerie prussienne passa
vincible. Il fut nommé lieu-
énéral, et décoré de l'ordre
le-Noir, avec la propriété du
t qu'il avait commandé jus-
. A la sanglante bataille de
ff (25 août 1758), la cava-
i était sous ses ordres se
de gloire : ce fut elle qui ré-
ordre de bataille, rompu dès
ier choc, et dégagea l'in-
, enveloppée par les Russes,
aisaient un horrible carnage ;
ncore elle qui reprit les bat-
ont l'ennemi s'était emparé
i enleva cent canons et plus
drapeaux. Après la bataille,
it à Seydlitz qu'il lui devait
ire. « C'est la cavalerie de
Majesté, qui l'a remportée,
dit le général. » Seydlitz ren-
ore de grands services à la
de Hochkirchen (14 octobre
, en arrêtant la cavalerie au-
ne, qui poursuivait l'infan-
roi. Quoique Frédéric II ren-
us grande justice à ce général,
it réprimer un petit mouve-
dépit, lorsqu'il lut dans les
ux que la bataille de Kunners-
12 août 1759) n'aurait pas
rdue si Seydlitz n'eût pas été
et obligé de quitter le champ
aille. Ce général n'ayant pu
a cause de sa santé, la cam-
de 1760, était à Berlin,
ux corps d'Autrichiens et
se présenta devant cette ville :
hargea de la défense d'une
et tint à ce poste jusqu'à la
tion. En 1761 et 1762, se
it à l'armée du prince Henri,
de la défense de la Saxe, il eut
plusieurs occasions de se dis-
, notamment à Freyberg (29
62), où l'armée de l'empire fut
défaite : ce fut son dernier exploit.
La paix ayant été conclue, il alla
avec son régiment à Ohlau, en Silé-
sie ; mais le roi le chargea de l'ins-
pection de toute la cavalerie de cette
province. Il exerça et disciplina si
bien ces régiments, qu'ils furent
bientôt réputés les meilleurs de
l'armée, et le sien supérieur à tous
les autres. Tous les yeux étaient
alors fixés sur Ohlau, comme sur
une excellente école de cavalerie. Cha-
que année le roi y envoyait un cer-
tain nombre d'officiers des autres
provinces, pour apprendre le ser-
vice. En 1767, il nomma Seydlitz
général de cavalerie. C'était le rang
le plus élevé, puisque Frédéric II
ne voulait plus avoir de feld maré-
chal. Les excès auxquels Seydlitz
s'était livré dans sa première jeu-
nesse, et les fatigues qu'il avait sup-
portées, le firent vieillir avant le
temps. Il était très-affaibli, lorsqu'en
1772, Frédéric II vint le voir en
Silésie. Ce fut la dernière fois qu'il
reçut un pareil honneur. Il expira le
3 novembre 1773. Par une distinction
sans exemple, tous les officiers de
cavalerie de l'armée reçurent ordre
de porter son deuil ; sa statue en
marbre de Carrare, fut élevée sur la
place Guillaume à Berlin. Seydlitz
était d'une taille élevée, d'une figure
martiale, et très-recherché dans ses
habillements. Il avait la répartie
prompte, et ne ménageait pas ceux
qui essayaient de l'attaquer. Aussi
Frédéric II, qui aimait un peu trop
le persiflage, craignait-il de s'atta-
quer à Seydlitz, ce qui mettait quel-
que gêne dans leurs relations. Enfin
le caractère de ce guerrier eût été
sans tache, s'il avait eu des mœurs
plus pures. Son union avec une com-
tesse de Haak ne fut pas heureuse,
et il la rompit par le divorce. S-L.

SEYMOUR (Jeanne). *V.* Henri VIII.

SEYSSEL. *V.* Seissel.

SFONDRATE (François), cardinal, naquit, en 1493, à Crémone, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses études et reçu le laurier doctoral, il professa, pendant plusieurs années, le droit civil, dans les universités de Padoue, Pavie, Bologne, Rome et Turin. Il fut ensuite honoré de différents emplois, et chargé de négociations par le duc François Sforza et par Charles-Quint, qui le récompensa de ses services d'une manière éclatante. Nommé gouverneur de Sienne, il vint à bout d'apaiser les factions qui déchiraient cette ville, et d'y rétablir l'ordre et l'union entre les citoyens. Dans l'effusion de leur reconnaissance, ils lui décernèrent le titre de père de la patrie; et ils ne le virent s'éloigner qu'avec de vifs regrets. Après la mort de sa femme (Anne Visconti), Sfondrate embrassa l'état ecclésiastique, et parvint bientôt aux premières dignités. Le pape Paul III lui donna l'évêché de Crémone, et, peu de temps après, le décora de la pourpre romaine. Sfondrate mourut dans cette ville, le 31 juillet 1550, et fut inhumé dans la cathédrale, avec une épitaphe rapportée par Argellati, *Bibl. scriptor. Mediolan.* Le cadet de ses fils, nommé Nicolas, fut pape, sous le nom de Grégoire XIV. Indépendamment de quelques Traités de jurisprudence et de Lettres relatives aux négociations dont il avait été chargé, on a de lui : *De raptu Helenæ, poema heroïcum libri tres*, imprimé, avec le *Curtius* de Sadolet, *in academiâ Venetâ*, 1559, in-4°. (1). On le trouve dans les *Delitiæ poetar. italorum*, tome II, (les *Carmina illustr. poetar lor.*, tome IX, 42. W·

SFONDRATE (Célestin) bre cardinal, de la même fam le précédent, né à Milan, en prit l'habit religieux à l'abb Saint-Gall, où il avait fait ses et y professa successivement l logie, la philosophie et le dr nonique. La réputation de ses franchit bientôt les bornes d baye; et l'archevêque de Salt l'appela dans cette ville pour ner un cours de théologie. La fa déclaration du clergé de Fran 1682, avait réveillé l'attenti blique sur les limites des deux sances; et chaque jour voyait de nouveaux écrits, où les préte de la cour de Rome étaient att ou défendues. Sfondrate embr défense des intérêts du Saint- avec un zèle qui ne pouvait sans récompense. Élu presque me temps évêque de Novare e de Saint-Gall, il refusa l'évêché le pape Alexandre VIII l'aya cardinal, au mois de décembre il fut obligé de se rendre à Ro il tomba malade, peu de temp son arrivée, et mourut, le 4 s bre 1696, à l'âge de quarante ans. Ses restes furent inhumé l'église Sainte-Cécile, dont il é tulaire, avec une épitaphe qu tait composée; mais ses paren ajoutèrent une seconde, qu'ils rent plus convenable, parce était plus pompeuse Argellati rapportées toutes les deux, d *Scriptor. Mediolan.*, IIe. part 1360. Outre quelques Opuscul importants, et dont on trouve

(1) L'éd. de 1595, citée par Argellati, ne doit son existence qu'à la transposition des d niers chiffres. On trouve l'analyse de c dans les *Soirées littéraires* de Coupe, II, 1

dans Argellati, on a de Sfon-
: I. *Tractatus regaliæ contrà*
m Gallicanum (Saint-Gall),
. in-4°. II. *Regale sacerdotium*
mo pontifici assertum et qua-
propositionib. Cleri Gallicani
catum, 1684, in-4°.; réimprimé
urs fois avec des additions, et
é dans la *Bibliotheca Pontificia*
ocalberti, tome III. L'auteur s'est
é sous le nom d'*Eugenius Lom-*
us. III. *Gallia vindicata*, etc.,
, in-4°., réimprimé en 1688,
02; et avec des additions con-
ibles, Mantoue, 1701; inséré
la *Bibliotheca* de Rocalberti,
VI. C'est une réfutation du *Trai-*
l'établissement de l'Église de
par Maimbourg (*V.* ce nom),
el Sfondrate oppose le sentiment
éologiens français. IV. *Lega-*
larchionis Lavardini Romam,
ue cum Innocentio XI dissi-
. Rome, 1688, in-12. Il cher-
prouver que les quartiers des
ssadeurs, a Rome, ne doivent
oir des franchises (*V.* LAVAR-
XXIII, 455). V. *Innocentia*
cata de immaculato conceptu
V., 1695, in-fol., fig. VI.
is prædestinationis dissolutus,
., 1696, in-4°. Cet ouvrage fit
brut, en raison des opinions
ières de l'auteur sur la grâce, le
origine et l'état des enfants
avant le Baptême. Bossuet et
dinal de Noailles en sollicitèrent
la mutation sans pouvoir l'ob-
Le cardinal Gabrielli en prit
ntraire la défense. VII. *Cursus*
ophicus, Saint-Gall, 1699, 3
n-4°. W—s.

ORZA ATTENDOLO (Giaco-
o, ou Jacques), fut la tige de
tre maison de Sforce, qui a
ué si grand rôle en Italie, dans
e. et XVIe siècles. Né le 10 juin
1369, à Cotignola, bourgade de la Romagne, entre Imola et Faenza, il suivit d'abord la profession de son père, simple cultivateur (1); mais un jour qu'il travaillait aux champs, des soldats passèrent près de lui, précédés d'une musique guerrière. Entraîné par son courage et par le pressentiment de sa fortune, mais retenu par des devoirs de famille, il voulut qu'un présage décidât de sa destinée : « Je vais, dit-il en lui-» même, lancer ma coignée contre » ce chêne; si elle entre assez pour » y rester attachée, je me ferai sol-» dat; si elle retombe, je resterai » paysan ». La coignée resta attachée à l'arbre : ainsi Giaco suivit les soldats; et parce qu'il l'avait lancée de toute sa force, il s'appela *Sforza*. Son impétuosité, qui ne se soumettait à aucun conseil, et n'admettait aucune résistance, lui fit bientôt confirmer par ses camarades un nom qui est demeuré celui de sa famille. A aucune époque le talent militaire n'eut des occasions plus promptes de se manifester, et d'obtenir des succès. Les soldats, complètement indépendants, louaient leurs services au plus offrant pour un terme fort court. Les moindres cavaliers, s'ils se distinguaient comme *lances brisées*, c'est-à-dire en servant séparément, trouvaient bientôt des compagnons d'armes qui s'associaient à eux, et dont ils formaient de petites brigades. En 1401, Sforza avait une compagnie de cent cinquante gendarmes, avec laquelle il servait les Florentins. En 1405, dans la guerre de Pise, il

1) Suivant d'autres, il était fils d'un cordonnier. Lorsque ses descendants devinrent princes, on ne manqua pas de s'évertuer pour relever leur origine. Il y en eut qui décomposèrent le nom de Giacomuzzio, et qui de Muzio, firent Mutio, et prouvèrent que Sforza descendait en droite ligne de Mutius Scævola !!

eut sous son commandement six cents ou même mille cavaliers. Déjà plusieurs de ses parents étaient entrés dans sa petite armée : il leur avait donné des emplois de confiance, et il gouvernait sa compagnie d'aventuriers, comme une famille bien unie. Avec cette troupe, dont le cadre était toujours le même, mais qui se recrutait ou se dispersait tour-à tour, Sforza changea de service à plusieurs reprises en Lombardie et en Toscane. Tandis qu'il était à la solde du marquis Nicolas III d'Este, il souilla sa gloire en faisant assassiner (27 mai 1409), dans une conférence à Rubbiera, Ottobon Terzi, à qui il faisait la guerre. La fréquence de trahisons semblables, et la haine universelle qu'Ottobon avait inspirée, empêchèrent de remarquer tout ce que ce crime avait d'odieux. Trois ans après, Sforza trahit encore Jean XXIII, qui l'avait pris à sa solde, pour passer dans l'armée de son ennemi Ladislas. Si l'honneur avait alors été respecté, cette désertion n'aurait paru guère moins coupable que l'assassinat d'un ennemi ; mais Sforza, pendu en effigie par ordre du pape, n'en fut pas reçu avec moins de distinction dans l'armée du roi de Naples. Il commanda plusieurs expéditions de ce monarque guerrier, et fut nommé grand-connétable de son royaume. Lorsque Ladislas mourut, (1414) il abandonna le siége de Todi, pour ramener son armée à Naples, et obtenir par elle un plus grand crédit dans le gouvernement. Jeanne II s'était déjà livrée à un de ses amants, Pandolfello Alopo qui, jaloux de Sforza, le fit arrêter à son arrivée à la cour, et jeter dans une prison. Il l'en retira peu de mois après, en lui offrant la main de sa sœur et le partage de l'autorité souveraine pour prix de son alliance. Sforza épousa en effet Catherine Alopo, le 16 juillet 1415, et il entra dès-lors dans tous les intérêts, et tous les projets du favori. Mais à peine s'était-il attaché à cette faction, que Jacques de Bourbon, mari de la reine Jeanne, l'enveloppa dans la proscription d'Alopo. Sforza fut arrêté à Bénévent, au mois d'août 1415 ; lorsque Alopo eut péri dans les tourments, il fut mis à la torture ; et n'aurait point échappé à la mort, si sa sœur Marguerite, femme de Michelino Attendolo, qui était restée au camp à Tricarico, n'avait fait arrêter quatre ambassadeurs napolitains qui passaient près de là, et n'avait déclaré qu'elle userait sur eux de représailles. Sforza recouvra la liberté, le 13 septembre 1416, en même temps que Jeanne elle-même, auparavant prisonnière de son mari. Plusieurs forteresses, des villes et des fiefs importants, furent la récompense de sa fidélité. Mais le principal appui de Sforza était une bande de soldats, qui lui étaient plus dévoués que ces compagnies d'aventure ne l'eussent encore été à aucun autre Condottière. Il avait appelé auprès de lui tous ses parents, et donné à tous quelque commandement, trouvant entre ces hommes, élevés comme lui dans la pauvreté et la fatigue, un grand nombre de braves guerriers, d'officiers intrépides et fidèles, qui n'avaient d'autre ambition que celle de rendre puissant le chef de leur famille, d'exécuter les projets qu'il concevait seul, et de demeurer les instruments d'un génie supérieur. Son armée était son royaume : il l'avait créée, il la nourrissait ; il était maître de lui faire embrasser tour-à-tour les partis les plus opposés, assuré que jamais un officier, jamais un soldat, ne préférerait l'état

uit à son général. Sforza, ette voie s'élevait à la sou-, avait, dans la même car-rival dont le génie mili-talent politique et la gloire la sienne ; c'était Braccio ne, qui, presque toujours ns un parti opposé, avait for-ilice rivale de la sienne, et imosité et la jalousie se per-t pendant plusieurs généra-ns les guerres qui se continuè-eux, de 1417 à 1420, Sfor-resque toujours le dessous. été long-temps le général de l ; le pape Martin V l'enga-1420, à quitter le parti de ne, pour prendre la défense s III d'Anjou ; mais dans uvelle guerre, opposé encore cio, il eut de nouveau tant rantage, que son armée fut détruite. Alors il invoqua la on de son rival lui-même, ntrer en grâce auprès de la anne. Sforza se présenta au e Braccio, en 1422, avec cavaliers désarmés, et lui la de l'assister de ses conseils on crédit, pour rétablir son qui était presque détruite. ux capitaines, oubliant leur rivalité, s'ouvrirent mutuel-leur cœur avec une pleine ce. Braccio fit la paix de Sforza anne II, et cette princesse le l connétable du royaume de , et, peu de temps après, le à de combattre son fils adop-onse d'Aragon, au parti du-accio demeurait attaché. Après orcé Alfonse à quitter Naples, marcha au secours de la ville a que Braccio assiégeait. Le 4 1424, il arriva aux bords du scara ; des soldats de Braccio ut la ville du même nom, et ils avaient garni de palissades les bords du fleuve. Sforza voulant conduire ses soldats par un gué, à l'embouchure même de la rivière, y entra tout armé et le casque en tête : il traversa le fleuve avec quatre cents gendarmes, et délogea les ennemis ; mais n'étant point suivi par le reste de sa troupe, il revint la chercher. A son retour, comme il se penchait pour sauver un de ses pages emporté par le courant, il fut lui même renversé dans les eaux, et la pesanteur de son armure l'empêchant de nager, il se noya, sans qu'on pût même retrouver son corps. Ainsi mourut, dans la cinquante-quatrième année de son âge, un des hommes les plus intrépides et les plus habiles que l'Italie eût encore produits. Il avait long-temps vécu avec une maîtresse nommée Lucie de Tresciano, dont il eut François-Alexandre. (*Voy.* l'article suivant), Léon, né en 1407, mort en 1440, et une fille. Il épousa ensuite Antoinette Salimbeni, qui lui apporta en dot plusieurs fiefs dans l'état de Sienne ; il les laissa à Bosio Sforza son fils, tige des comtes de Santa Fiora. Il épousa en secondes noces Catherine Alopo, et en troisièmes noces Marie Marzana, fille du duc de Sessa : il eut des enfants de l'une et de l'autre ; mais leur postérité s'est éteinte sans gloire. Une Vie de Muzio Sforza, écrite par Minuti, se conserve en manuscrit dans la bibliothèque Trivulzi, à Milan. S. S.—1

SFORZA (François-Alexandre), duc de Milan, fils naturel du précédent, naquit, le 25 juillet 1401, pendant que son père était encore un simple capitaine d'aventuriers. Il le suivit dans toutes ses campagnes, et apprit de lui l'art de la guerre. Fort jeune encore lorsque Giacomuzzo se noya, le 4 jan-

vier 1424, il sut avec un courage indomptable dominer la fortune dans ce moment critique, s'attacher les soldats qui avaient servi sous son père, conserver unie une armée qu'aucun lien ne retenait plus, ôter aux guerriers, par une activité continuelle, le loisir de réfléchir, et demeurer enfin le général de vieux officiers qui tous auraient pu prétendre à lui donner des ordres. François Sforza fit ses premières campagnes dans le royaume de Naples, où il avait hérité de fiefs considérables; mais, en 1426, le duc de Milan Philippe-Marie Visconti l'appela en Lombardie pour l'opposer à Carmagnole; et Sforza, en combattant un rival aussi illustre, se montra digne de la gloire de son père. En 1434, il conquit la Marche d'Ancone sur le pape Eugène IV, et il s'en fit un état indépendant; vers le même temps il contracta une étroite amitié avec Cosme de Médicis. Plus d'une fois, dans sa détresse, il trouva des ressources dans le crédit immense de ce marchand égal en puissance aux plus grands princes. Souverain de la marche d'Ancone, ayant à ses ordres une armée brave et nombreuse, et de vastes ressources pécuniaires, François Sforza veillait en même temps sur les révolutions de la Lombardie et du royaume de Naples, pour profiter des unes ou des autres. Le duc de Milan, qui n'avait point d'enfants légitimes, lui avait promis en mariage Blanche, sa fille naturelle, pour l'attacher invariablement à ses intérêts; mais il différait ensuite, sous de vains prétextes, l'accomplissement de cette promesse. Sforza s'aperçut que le duc cherchait à le jouer. Dès-lors il embrassa, dans presque toutes les guerres, le parti contraire à Visconti, pour que la main de Blanche lui fût offerte comme un gage d conciliation. Il accepta, en le commandement des armé Venise et de Florence. Nicola cinino commandait celles du de Milan, et lui était opposé batailles entre ces deux gén étaient rarement sanglantes; l'habileté de leurs marches, le gueur dans l'attaque des places talent pour les défendre, les rend de dignes antagonistes: aucun capitaine n'aurait pu se mesure eux. Souvent les négociations rompaient leurs combats. Sforz jours séduit par l'espérance d'ép Blanche, fut, à plusieurs re médiateur entre ses fidèles all Florentins et le duc. Pendant était tout occupé des affaires de bardie et de la Marche, le roi A lui en eva, sans déclaration de g en 1440, Bénévent, Manfred Bitonto, et tout ce qu'il pos dans le royaume de Naples. Fr chargea son frère Alexandre d fendre cette partie de son patrim et poursuivit, sans se laisser dist ses opérations contre Viscont lui-ci se décida enfin à rachete mitié d'un général aussi redou en lui donnant sa fille en maria 1er. août 1441. Blanche, âgée de seize ans, apporta pour d François Sforza, la souverain Crémone et de Pontremoli. I le duc parut se repentir de ce riage; dès l'année suivante il gnit à Piccinino d'attaquer dans la marche d'Ancone. La paraissait faite au nom du pa gène IV; mais c'était Viscon fournissait contre son gendre d gent et des soldats. Il excitait contre lui le roi de Naples Al plus de trente mille hommes hirent la Marche, et déjà qu

nes de Sforza l'avaient aban-
pour passer à l'armée de Pic-
. Il fut alors excommunié par
e IV ; mais les secours d'argent
me de Médicis, et l'intervention
ence et de Venise le sauvèrent;
bataille à son adversaire, le 8
bre 1443, et le défit complè-
. Piccinino mourut peu de
après, et Sforza recouvra les
qu'il avait perdues. Mais le duc
n ne se lassait pas de susciter
nemis à son gendre : par ses
s, le pape et le roi Alfonse
ient la Marche, tandis que Si-
d Malatesti de Rimini, propre
de François Sforza, envahis-
luché d'Urbin, que François
o faisait le siége de Crémone,
s de San Severino, celui de Pon-
. Malgré la vigoureuse assis-
s Florentins et des Vénitiens,
perdait successivement toutes
es; il consentit enfin, en 1447,
re au pape Nicolas V Iesi,
ville qui lui restât dans la
. Il traitait aussi avec son
re, et il se croyait réconcilié
i, lorsqu'il apprit subitement
t (15 août 1447). On lui an-
en même temps que les Mi-
vaient pris les armes pour se
n liberté, que plusieurs villes
proclamé leur indépendance,
autres avaient ouvert leurs
ux Vénitiens, et que ceux-ci
ient sur le point de conquérir
Lombardie. Sforza accepta
les propositions que lui firent
nais, et se mit à la solde de
ublique, jugeant bien qu'il
s défendre avant de songer à
mander. Bientôt après Pavie
à lui; le 16 novembre il prit
e, qu'il abandonna au pillage :
uivante il eut contre les Vé
des succès plus importants
encore. Après leur avoir repris plu-
sieurs villes et plusieurs châteaux du
Milanez, il remporta sur eux, à
Caravaggio, une éclatante victoire,
le 15 sept. 1448. Mais ces succès
mêmes excitaient la défiance des Mi-
lanais; de son côté il ne voulait pas
les enorgueillir davantage avant de
tenter de les asservir. Tout-à-coup
il publia un traité qu'il venait de con-
clure avec les Vénitiens, par lequel il
partageait avec eux l'état de Milan,
s'en réservant la plus grande partie,
et il tourna aussitôt, contre cette ré-
publique éphémère, les armes qu'il
avait prises pour la servir. Les Vé-
nitiens le secondèrent quelque temps;
ensuite, lorsqu'ils le virent près d'ar-
river à son but, vers la fin de l'année
1449, ils firent la paix avec la répu-
blique de Milan, pour ne pas trop ac-
croître sa puissance. Sforza ne tint
aucun compte de leur changement : il
enferma Milan par un blocus, écarta
tous les secours des Vénitiens, tantôt
par des négociations, tantôt par la
force; et réduisit, par la famine, le
peuple à lui ouvrir les portes de la
ville, le 26 février 1450. Il y fit son
entrée solennelle, le 25 mars suivant,
se fit proclamer duc, et fut bientôt
reconnu par tous les états d'Italie, à
la réserve des Vénitiens et du Roi de
Naples. Sforza dut à Cosme de Médi-
cis l'alliance des Florentins, à la
haine ou à la crainte des Vénitiens
et des Génois, celle de Louis, mar-
quis de Mantoue. Les Vénitiens em-
ployèrent deux ans à se préparer pour
lui faire la guerre; ils la lui décla-
rèrent, le 19 avril 1452, après s'être
assuré l'alliance de Louis, duc de
Savoie, de Guillaume VIII, mar-
quis de Montferrat, et du roi de Na-
ples. Sforza, de son côté, appela en
Italie René d'Anjou, prétendant au
royaume de Naples, qui, avec une

armée française, répandit la terreur dans l'état Vénitien. Après deux ans de combats, la paix fut signée à Lodi le 9 avril 1454. La Ghiara d'Adda demeura pour frontière au duché de Milan, Brescia et Bergame furent cédés aux Vénitiens. Alfonse d'Aragon, de son côté, unit, l'année suivante, sa famille à celle de Sforza, par un double mariage. François Sforza, investi de la souveraineté de Milan, parut renoncer à l'esprit inquiet et entreprenant qui l'y avait conduit. Comme il redoutait les prétentions du duc d'Orléans, qui, au nom de Valentine Visconti, sa mère, réclamait l'héritage du Milanez, il s'opposa, en toute occasion, aux entreprises des Français sur l'Italie, et donna des secours à Ferdinand, roi de Naples, pour repousser son compétiteur de la maison d'Anjou. Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, aida Sforza à soumettre les Génois, et lui fit la cession de Savone, qui était occupée par les armées françaises. Par le mariage de sa fille Drusiana avec Jacob Piccinino, fils de son ancien rival, il semblait vouloir réunir les deux écoles militaires de Sforza et de Braccio, et mettre fin à de sanglantes jalousies; mais Piccinino s'étant rendu à Naples, auprès de Ferdinand, à sa sollicitation il y fut arrêté, au mépris de l'hospitalité, et mis à mort. On accusa universellement François Sforza d'avoir lui-même préparé cette perfidie, et sacrifié le bonheur de sa propre fille pour tromper son ennemi. Mais cet homme cruel, atteint d'hydropisie, expia bientôt un tel crime par une mort douloureuse. Il expira le 8 mars 1466, laissant cinq fils de sa femme Blanche Visconti. L'aîné était alors en France auprès de Louis XI, auquel il avait conduit un corps de troupes que lui f de Milan. Dans vin où il s'était trouvé, n'avait jamais été long-temps aucun pr vait uni autant de p de valeur. Sa prote aussi sur les lettres Jean Simonetta, qui *toire* (Milan, 1479). teur distingué. Fra était son favori (*V* Simonetta); les Gr vèrent un asile à sa c de lui des pensions. Sforza eut tous les v cle. Se jouant de s offensait sans scrup et la décence; il ne et ses triomphes qu'à fidies. Il eut beaucou ses nombreuses maît

SFORZA (Galéa de Milan, fils de Fra che Visconti, était n janvier 1444. Il ap son père en France, envoyé auprès de L des troupes auxiliai pidement à Milan, trée le 20 mars 1466 che Visconti, avait ples dans l'obéissa retour. Galéaz-Ma juillet 1468, Bonne de Louis et sœur d' XI, qui avait épous de Bonne, fit ce mar sentement du duc de gna la ville de Ver Bonne, sous conditi Milan la conquerr voyards. En effet, après son mariage, commença la guerre frère, qui, pour se liance avec les Véni

effrayé de cette alliance, ma son attaque sur Verceil. Marie n'avait aucune des qua- lités de son père. Ses de- vers sa mère Blanche Vis- i étaient à charge : il la traita dain, et lui rendit bientôt le le sa cour insupportable. Blan- tira à Crémone, où elle mou- de temps après, le 23 octobre aléaz-Marie avait déjà mani- penchants si criminels, qu'on universellement de l'avoir mée. Voulant étaler aux yeux lités la magnificence de sa dépensa deux cent mille dans un voyage à Florence , où l'on n'avait jamais ne aussi insensé. Il re- ses états, par Lucques ines ; et les peuples, gé- ous le poids des impôts, ent de malédictions sur sa cruauté était excessive ; et tinence n'était arrêtée par pect divin ou humain. Les , las de supporter un joug rs, conjurèrent enfin contre amolèrent au milieu de ses 26 décembre 1476, dans se de Saint-Étienne ; mais vèrent pas dans le peuple e la liberté ou la haine de e sur lesquelles ils avaient 'un des conjurés, Lampu- tué sur la place, par les duc. Deux autres, Olgiato s Visconti, après s'être furent repris, et périrent ond. Galeaz-Marie laissait de huit ans, qui lui suc- s la tutelle de sa mère ; et laric, qui fut la seconde l'empereur Maximilien. Sforza, dont il est fait ans l'article suivant, était urelle. S. S—i.

SFORZA (Jean - Galéaz), fils du précédent, n'était âgé que de huit ans lorsqu'il succéda, en 1476, à son père assassiné. Bonne de Savoie, sa mère, fut chargée de la régence. Les frères du dernier duc, qui avaient été exilés par lui, revinrent, et deman- dèrent de participer à la régence. Bonne avait alors pour principal mi- nistre François Simonetta, Calabrois, ancien secrétaire du duc François, et qui réunissait une grande fidélité à beaucoup d'activité et d'adresse. Les quatre oncles du jeune duc voulaient, avant tout, l'écarter de la duchesse. En même temps, ils intriguaient avec les gens de guerre, pour se rendre maîtres de l'état. Simonetta les pré- vint : il fit arrêter Donato del Con- te, leur principal agent, et força Robert de San Séverino à s'enfuir, de même qu'Octavien Sforza, qui se noya en voulant passer l'Adda. Les trois autres frères furent relégués : Philippe-Marie à Bari, dont il était duc ; Louis, surnommé le Maure, à Pise, et Ascagne à Pérouse. Le pre mier mourut, en 1479, dans les mon- tagnes de Gênes ; et l'on crut qu'il y avait été empoisonné : mais Louis-le- Maure surprit Tortone, le 10 août de la même année, avec l'aide de Ro- bert et de San-Séverino. Peu après, il fut introduit dans le château de Mi- lan. Héritier présomptif du trône, il trouvait aisément des partisans par- mi tous les ambitieux. La duchesse Bonne se vit obligée de se réconcilier avec lui ; mais à peine lui eut-elle donné quelque part dans le gouvernement, qu'il s'empara de tout ; fit saisir Fran- çois Simonetta par les Gibelins, ses partisans ; et après l'avoir appliqué à la torture, dans les prisons de Pavie, lui fit trancher la tête, le 30 octobre 1480 (*V.* Simonetta). Cependant, sous la tutelle de son oncle, Jean-

Galéaz n'eut plus aucune part au gouvernement. Lorsqu'il fut parvenu à sa vingt-unième année, il épousa Isabelle d'Aragon, fille d'Alfonse, duc de Calabre, qui lui avait été fiancée depuis long-temps; mais, dans la même année 1489, Louis-le-Maure mit garnison dans les châteaux de Trezzo et de Milan et dans toutes les autres forteresses du duché. En même temps il écarta de l'administration quiconque donnait des marques d'attachement au prince. Les disputes de préséance entre Isabelle, femme du duc, et Béatrix, femme de Louis-le-Maure, déterminèrent celui-ci à envoyer Jean-Galéaz, avec son épouse, dans le château de Pavie. On croit universellement qu'il l'y fit empoisonner. Quand Charles VIII passa par Pavie, dans l'automne de 1494, ce prince malheureux, atteint d'une maladie incurable, recourut, avec sa femme et ses enfants, à la protection du roi; mais, dès le lendemain du départ de Charles, Jean-Galéaz mourut, le 22 octobre 1494. Il laissait un fils nommé François, et deux filles, Bonne et Hippolyte. Le premier aurait dû lui succéder: mais Louis-le-Maure fit paraître un diplome impérial qui l'appelait au duché de Milan. François, emmené en France par Louis XII, en 1499, fut fait abbé de Marmoutier, et mourut à la chasse, en 1511, d'une chute de cheval. Isabelle, sa mère, s'était retirée dans le duché de Bari; elle y mourut le 11 février 1524. Bonne épousa Sigismond, roi de Pologne, et mourut en 1558. Hippolyte ne se maria point. S. S—1.

SFORZA (Ludovic), surnommé le *Maure*, à cause de son teint basané, né à Vigevano, était le troisième fils du duc François. Après la mort de ce prince, Galéaz-Marie, qui lui succéda, exila de Milan tous ses frères, non que nul sentiment d visât la famille; mais entr ces défiants et ambitieux, de parenté n'arrêtait la commander ou ne servait tie contre le crime. Loui revint à Milan, en 1476, l frère eut été assassiné; la son secrétaire, François l'en chassèrent de nouveau vante; lorsqu'il y rentra armes à la main, il prit s pour n'en être pas chass sième fois. Il fit saisir mort Simonetta, et il se tre absolu du gouverneme de son neveu Jean-Galéa rêter Ascagne, le dernier d qui était évêque de Pavie gua à Ferrare; enfin, il é 1480, à Bonne de Savo fils Jean-Galéaz, quoiqu ment de douze ans, avait nes du gouvernement, en s pouvait se retirer. Bonn effet de Milan, le 2 no alla s'établir à Abbiate G la fin de l'année 1482, cependant rappelé à Mil mis dans les conseils de L re qui, de concert avec l ples, avait déclaré la gue nitiens. Alfonse, duc d qui commandait l'armée ne, avait fiancé sa fill à Jean-Galéaz. Voyant son gendre exclu de tou gouvernement, il prit sa c tre son ambitieux tute querelle s'étant échauffé détacha, en 1484, de ses alliés, pour s'unir aux Cette défection décida le ples à faire la paix avec blique; et Alfonse, ra le royaume de Naples, son gendre et sa fille au

contre eux. Louis le Maure
barrassé, par le poison, du
ère del Verme, dont il re-
le crédit; il excitait la dis-
tre les comtes Borromée,
affaiblir les uns par les au-
avait obtenu de Sixte IV de
son frère Ascagne du cha-
cardinal; cependant il se
ait encore d'exercer une au-
déguée, et il en abandonnait
à son neveu. Son mariage,
, avec Béatrix, fille d'Her-
ste, duc de Ferrare, mêla à
bres passions les prétentions
es d'une femme. Elle voulut
s signes extérieurs de la
e, et disputa follement le
abelle d'Aragon, femme du
ic; la jalousie de ces deux
s se changea bientôt en hai-
rée : Isabelle recourut à la
n de son père et de son
rdinand envoya, en 1493,
assade à Louis le Maure,
ommer de rendre l'adminis-
e ses états à son neveu, qui,
à l'âge de vingt-cinq ans,
état de gouverner. Louis
avec beaucoup de douceur
ssadeur Napolitain; son in-
on cependant l'avait profon-
dessé; et, pour s'en venger,
le comte de Belgioioso, à
VIII, roi de France, pour
ter de faire valoir ses droits
onne de Naples, qu'il tenait
ison d'Anjou, lui promet-
'assister de toutes ses forces.
e temps, Louis le Maure
l'empereur Maximilien de lui
l'investiture du duché de
u préjudice de son neveu.
hait à sa famille par un ma-
flattait son avarice par une
t. La princesse qu'il em-
séduire le monarque, était
Blanche-Marie Sforza, propre sœur du duc qu'il voulait dépouiller; elle épousa en effet Maximilien, le 1er. décembre 1493. L'année suivante, Charles VIII, cédant aux instances de Louis le Maure, entra en Italie, à la tête d'une armée française. Il fut reçu à Pavie, au commencement d'octobre, par son allié, auquel il demanda un prêt de deux cent mille ducats d'or, et le château de Pavie en gage. Dans ce château, se trouvait le jeune duc Jean-Galéaz, atteint d'une maladie mortelle, et qu'on attribuait à un poison lent donné par son oncle. Charles rendit visite au jeune duc, mais sans que Louis le perdît de vue; il fut touché de l'état déplorable où il le trouva, du désespoir d'Isabelle et du recours qu'elle eut à sa protection, au moment même où il allait attaquer son père: il promit d'une manière vague et embarrassée de le défendre et de soutenir ses intérêts; il sortit pour continuer son voyage, et le lendemain, Jean-Galéaz expira. Louis se fit déférer par le peuple la souveraineté de Milan, au préjudice du fils de Jean-Galéaz; bientôt après, il montra un diplome de Maximilien, qui le reconnaissait pour duc, se fondant sur ce que Louis était né depuis que François, son père, était monté sur le trône, tandis que Galéaz-Marie, son frère, né auparavant, n'était fils que d'un particulier. La conquête du royaume de Naples, achevée par Charles VIII avec une rapidité inouie, fit bientôt repentir Louis Sforza d'avoir appelé ce monarque en Italie. Les Français, fiers de leurs succès, ne voulaient point effectuer la cession de quelques forteresses qui lui avaient été promises : au contraire, le duc d'Orléans fit valoir ses prétentions sur le du-

ché de Milan, du chef de Valentine Visconti, son aïeule, quoiqu'il n'y eût pas d'exemple en Italie d'une seigneurie transmissible par les femmes. Louis, alarmé, ne songea plus dès-lors qu'à mettre une barrière aux conquêtes des Français. Il signa, dans ce but, le 31 mars 1495, un traité d'alliance avec le pape, les Vénitiens, l'empereur Maximilien, et les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle. A peine les hostilités entre la ligue et les Français avaient commencé, que le duc d'Orléans enleva Novare et sa citadelle à Louis le Maure. Après la bataille du Taro, dans laquelle Charles VIII s'ouvrit un passage pour retourner en France, les alliés entreprirent le siége de Novare. Louis d'Orléans, qui fut ensuite Louis XII, s'y était enfermé; mais comme il ne pouvait défendre cette place contre la puissante armée des Italiens, il la rendit, le 10 octobre, à Louis le Maure. Après les troubles que Charles VIII avait fait éclater en Italie, Louis jouit de quelque repos. Il avait invité Maximilien à descendre dans la Péninsule, pour se fortifier par son alliance; mais cet empereur, sans argent et sans constance dans ses projets, était un allié de peu d'utilité. En 1498, Louis apprit avec inquiétude que Louis XII, qui venait de succéder à Charles VIII sur le trône de France, avait joint à ses titres ceux de roi de Naples et de duc de Milan. Bientôt il fut informé que ce monarque cherchait à s'assurer l'entrée de l'Italie par les alliances qu'il formait. Il avait fait la paix avec Maximilien, et les rois d'Espagne et d'Angleterre; il avait gagné le pape par des bienfaits accordés à son fils, et les Vénitiens par la promesse de Crémone et de la Ghiara d'Adda. Philibert, duc de Savoie, était a
les intérêts de la Fran
nouvelle, dont le pape
fut publiée le 25 ma
mois d'août les Franç
rent l'invasion du Mila
parèrent de Valence;
ouvrit ses portes : Vog
nuovo et Ponte Coron
exemple. Sanseverino
Louis Sforza, s'enfuit
qu'il devait défendre
Mortara et Pavie se ren
après, et le duc de M
toute espérance de pou
fit passer en Allemagn
et la Suisse, ses enfant
et deux cent quarante
or; sa femme, Béatri
morte dès le 2 janvier 1
le commandement du c
lan à Bernardino de
rendit aux Français au
jours. Le 2 septembre 1
Maure se mit lui-même
l'Allemagne; et tout le
lan se soumit à Louis
ception de Crémone qu
aux Vénitiens. Mais l'in
Français fit bientôt reg
lanais leurs anciens duc
et son frère, le cardina
étant avertis, soldèrent
huit mille Suisses, avec
fin de janvier de l'an 1
parèrent de Come, et
de Milan, de Pavie, d
Novare. Louis Le Ma
la citadelle de cette d
lorsqu'il fut enveloppé
beaucoup plus nombreu
ne, que La Trémoille
Ligni avaient amenée à
Trivulce. Les Suisses,
Milan avait sous ses or
par leurs compatriotes
çais, déclarèrent ne pa

outre leurs frères. Ils demandèrent et obtinrent une capitulation
rtir de Novare et retourner
r pays. Louis, plutôt que de
r abandonné dans une ville
, prit les habits d'un soldat
de même que les trois Suisses
ses généraux, et il comptait
vec eux; mais un suisse du
l'Uri, nommé Rodolphe Thur-
le fit connaître aux Français
l'enfermèrent au château de
a Touraine, dans une chambre: sans livres, sans papier
(a), il vécut encore dix ans
isère et la douleur. Son frère,
ns la tour de Bourges, où le
avait été lui-même prison-
ouvra sa liberté en 1503, et
Rome de la peste, le 27
5. Ce prince, si détestable
politique, fut cependant le
r des lettres et des arts. Il
Milan, en 1490, un théâ-
modèle des anciens; et ce
mière fois dans les temps
, que les Muses dramati-
nt une scène fixe. On ne
paravant quelques mauvai-
que sous les portiques des
aisons, ou dans les car-
Les deux fils de Louis
, Maximilien et François,
sûreté auprès de l'empe-
miliien; ils régnèrent ensuite.

S. S—i.

(a) Il revint dans son pays, y fut puni
de cette désobéissance. Le cardinal Ascan
le même temps assiégeait le château
voulait s'enfuir aussi, mais il fut sur-
au château de Trivulce, par les Véni-
Les fils Sforza, frère de Jean Galéaz,
célèbres de sa famille. Ils furent
Français.

(b) Les caractères tracés par lui sur
parois, prouvent que sa cage de fer
assez spacieuse. On sait même que,
ses moments, il pouvait se distraire
ses livres. Voy. Cerretti, *Ludovic.*
Sforz., Bologne, 1787.

SFORZA (Maximilien), fils aîné du précédent, après avoir erré pendant douze ans dans la Suisse et l'Allemagne, fut rappelé dans sa patrie, en 1512, par la ligue que Jules II avait formée contre les Français. Tous les états d'Italie désiraient le rétablir dans le duché de Milan, sentant déjà qu'ils ne pouvaient plus espérer d'indépendance, si la plus belle partie de la Lombardie restait entre les mains des ultramontains. Maximilien fut introduit dans Crémone, le 16 novembre 1512, et, peu de jours après, dans Milan, que les Français avaient été forcés d'évacuer. Les anciens sujets de sa famille, s'empressaient de lui rendre hommage; mais il n'avait aucune des grandes qualités de ses ancêtres; la nature lui avait refusé jusqu'à une figure qui rappelât les princes de sa maison, et qui pût inspirer du respect ou de l'attachement. Les Milanais qui avaient cru retrouver, sous leur ancien prince, le gouvernement pacifique et modéré de leurs pères, s'aperçurent bientôt de leur erreur; et toute la Lombardie se révolta contre Maximilien (1513). Les seules villes de Come et de Novare lui demeurèrent fidèles. Enfermé, comme son père, dans Novare, il n'avait pour sa défense que ces mêmes Suisses qui avaient vendu Jean Galéaz au même maréchal Trivulce qui l'attaquait; il attendait un sort pareil, lorsque la victoire de la Riouttе, remportée par les Suisses sur Trivulce (6 juin 1513), le délivra d'un danger imminent. Les Français évacuèrent l'Italie; et tout le Milanez se soumit de nouveau à Sforza: mais il se rendit de plus en plus odieux par les amendes énormes auxquelles il condamna chaque ville, pour la punir de sa rébellion. Tout l'argent que Maximilien levait

sur ses sujets, était destiné à payer les Suisses. Lorsque François Ier. envahit l'Italie, en 1515, Maximilien Sforza avait complètement perdu la raison : cependant trente-cinq mille Suisses descendirent dans le Milanez pour soutenir ce souverain imbécille; mais leur défaite à Marignan (13 septembre 1515), le laissa sans ressources. Il s'enferma dans le château de Milan, tandis que la ville ouvrait ses portes au roi de France. Bientôt le pusillanime Sforza offrit de capituler, quoique la forteresse qu'il occupait fût en état d'opposer la plus longue résistance. Il la rendit, le 5 octobre, au duc de Bourbon qui l'assiégeait, abandonna au roi tous ses droits sur l'héritage de ses pères, et se retira en France pour y vivre d'une pension de trente mille ducats, qui lui fut assurée. Il mourut à Paris, en juin 1530, sans avoir été marié.

S. S—1.

SFORZA (François-Marie), dernier duc de Milan, était le second fils de Louis le *Maure*. Après la mort de son père et la capitulation par laquelle son frère avait abandonné au roi de France tous ses droits sur l'état de Milan, il vivait à Trente, dans la pauvreté, lorsque le pape Léon X conclut, le 8 mai 1521, une ligue avec Charles-Quint, dont l'une des premières conditions fut le rétablissement de la maison Sforza dans le duché de Milan. Jérôme Morone, chancelier du duc Maximilien, et l'homme d'Italie dont le génie politique était le plus vaste et le plus délié, avait négocié cette ligue entre le pape et l'empereur. Ce fut encore lui qui prit possession de Milan, lorsque cette ville ouvrit ses portes à Prosper Colonna, qui commandait l'armée alliée (20 novembre 1521). Morone (*Voy.* ce nom) réveilla le zèle des Lon le sang de leurs maîtres. villes levèrent les étendar za, avant que François-I rendre dans les états qui volontairement à lui. Il a jours à Trente l'argen pour conduire à Milan s lemands qu'il avait rass fin le cardinal de Médicis bourse, et il arriva, par à Pavie, vers le milieu de tandis que Lautrec, avec lui coupait le chemin de tonio de Leva conduisit dans sa capitale, où il f les plus vifs témoignages revint ensuite au camp Colonna, avec quinze ce et quelques milliers de milanais. Avec eux il co Bicoque, le 22 avril. L Suisses et la retraite de l sèrent ses alliés maîtres bardie; mais dès ce mor de Milan demeura expo dité de ses propres soldat çonnèrent cruellement. A de 1523, le château de la garnison était réduite cinq hommes, se rend mois d'août de la même camérier, Boniface Vi nourrissait contre lui u crète, l'attaqua à coups sur le chemin de Monza, l'avoir tué, se réfugia e la nouvelle de cet assassi et Asti se révoltèrent. Ce se soumirent de nouvea de Leva, lorsqu'elles a le duc guérissait de se Cependant les souffranc nées par la guerre et le des camps, s'étant com la ville, la peste se déc lan, en 1524; et, en q

enleva plus de cinquante mille
uts. Le duc, pour s'y soustrai-
ait s'établir à Pizzighettone.
nt qu'il y séjournait, François
ecrudit en Italie, s'empara de
, et vint mettre le siége devant
, tandis que Sforza cherchait
é à Soncino ou à Crémone. La
t de Pavie (24 février 1525)
rison de François Ier, assurè-
supériorité aux Impériaux,
e François-Marie Sforza en
it aucun fruit. Les Espagnols
Allemands occupaient toutes
es du duché de Milan; ils
aient partout l'autorité mili-
elle du souverain; et Char-
n'accorda pas même à Sfor-
stiture de son duché. On lui
it douze cent mille florins
pédition, à titre de rembour-
es frais de la guerre; et quoi-
offrit des délais pour le paie-
nt des peuples, accablés par
s calamités, ne laissait au-
rance de tirer jamais d'eux
me aussi énorme. Jérôme
pour secouer le joug des Im-
proposa aux Vénitiens et
une ligue dans laquelle le
de Pescara feignit d'entrer,
rait pour lui-même le royau-
aples, s'il aidait à chasser
gnols d'Italie; mais Pesca-
ayoir paru entrer dans tous
s, fit arrêter Morone, qu'il
dans les cachots du château
Il força le duc de Milan à
gner tout ce qui lui restait
ortes, à la réserve des deux
de Milan et de Crémone, où
prisonnier, et exigea de
ombards un serment de fi-
l'empereur. Bientôt le duc
clara le château de Milan,
e sa capitale, rançonnée et
, faisant de vains efforts pour
secouer le joug des Espagnols. Enfin François-Marie Sforza fut obligé de capituler, le 24 juillet 1535, entre les mains du connétable de Bourbon. On lui laissa la liberté de se retirer à Lodi; et il y fut reçu par l'armée des alliés de la France. François-Marie, qui n'avait ni des forces ni un génie capables de suppléer à ce que les circonstances lui refusaient, attendit l'issue d'une guerre à laquelle il ne pouvait plus prendre une part active. Le traité de Cambrai (5 août 1529) entre la France et l'empereur, le laissa à la discrétion de ce dernier. Cependant, par l'entremise du pape, François-Marie obtint de Charles-Quint l'investiture du duché de Milan (23 décembre 1529), moyennant la promesse de payer à l'empereur quatre cent mille ducats, la première année, et cinq cent mille, dans les dix années suivantes. Le château de Milan, Come et Pavie, devaient rester dans les mains des Impériaux, pour gages de ce traité. A ce prix, François-Marie fut reconnu duc de Milan par toutes les puissances; mais il fut réellement dans la dépendance absolue de l'empereur. D'ailleurs sa santé était si délabrée, que l'on pouvait prévoir avec certitude sa mort prochaine. Il ne laissa pas de se marier, au mois d'avril 1534, du consentement de Charles-Quint, avec Christine de Danemark. Il mourut, l'année suivante, sans laisser de postérité (24 octobre 1535). En lui finit la descendance légitime de François Sforza, premier duc de cette maison. Jean-Paul Sforza, marquis de Caravaggio, fils naturel de Louis le More, mourut presque immédiatement après. François-Marie institua, par son testament, Charles-Quint son héritier; ce qui fut l'occasion d'une nouvelle guerre avec la Fran-

re. Le duché de Milan est demeuré dès-lors soumis à la monarchie espagnole, jusqu'à la guerre de la succession d'Espagne. S. S—1.

SFORZA (Alexandre), seigneur de Pesaro, fils naturel de Jacques Sforza Attendolo, naquit à Cotignola, en 1409. Le pape Martin voulut l'avoir auprès de lui, afin de le pousser dans la carrière ecclésiastique; mais étant né pour les armes, Alexandre fut rappelé par son père; et après la mort de celui-ci, arrivée en 1434, il aida François, son frère, dans ses expéditions: il fixa sa résidence à Fermo, qu'il embellit de plusieurs manufactures. Galeazzo Malatesta lui céda, en 1445, la seigneurie de Pesaro, après lui avoir fait épouser la célèbre Constance de Varano, sa nièce. Alexandre, aidé de son frère François, se soutint dans sa nouvelle principauté, et contre les armes de Sigismond Malatesta, et contre l'excommunication d'Eugène IV, qui fut levée dans la suite par Nicolas V. Il épousa en secondes noces Sueva, fille du comte de Montefeltro, qui se retira, en 1457, dans le monastère du Saint-Sacrement de Pesaro, et fut connue sous le nom de la *Bienheureuse Séraphine*. Alexandre rendit de grands services à Ferdinand, roi de Sicile: battu à San-Fabiano, le 27 juillet 1460, par Jacob Piccinino, il eut sa revanche le 18 août 1462, près de Troia, où il remporta une victoire sur le même général. Ce prince le nomma grand connétable. Ayant ensuite pris le commandement des troupes de Paul II et des Vénitiens contre Robert Malatesta dit *le Magnifique*, Alexandre fut défait et blessé. Il continua jusqu'à la fin de sa vie le métier de *Condottiere*; et, quoiqu'il fût loin d'avoir es talents de son frère, il tint le premier rang parmi les gé lie. Il mourut d'apople dans un voyage à Veni sur la fin de ses jour de sa jeunesse. Le ch bal Olivieri a publié, Mémoires sur la vie Sforza. Il en parut un même auteur, l'année s donne de grands déta tance de Varano, dans *su la vita di quattro della casa Sforza*; I in-8°.

SFORZA (Constai précédent, auquel il succ continua le métier de qu'avaient exercé, avec son père, son oncle, so ses parents; mais il ne fi cun d'eux en habileté o Il causa, le 7 septem déroute des Florentins q dait, lorsqu'ils furent Poggio Imperiale, pa duc de Calabre. Il fut ex tour, général des Flo Vénitiens jusqu'au mo 1483, qu'il mourut. cence et sa générosité a quelque lustre à la peti avait formée à Pesaro. lui succéda.

SFORZA (Jean), fi précédent, auquel il 1483, épousa, le 12 jui crèce Borgia, fille du pa VI. Les noces furent c le palais pontifical; n mécontente de son époi en 1497. Son père, pe plaire, prononça son d remaria peu de temps Sforza, ayant alors per tion du pape, fut attaq Borgia dans Pesaro; pas pouvoir s'y défend

[illegible] Catherine [illegible] Marie [illegible] Jean [illegible] Louis [illegible] Jean [illegible] Jean [illegible] Jean

Memorie della famiglia Sforza; Rome, 1794, 2 vol. in-4°; du même, *L'Autenticità degli Alberi genealogici stampati pel Duca Conti Sforza Cesarini*; ibid., 1821, in-4°.; ainsi que *Nuovi documenti degli Alberi suddetti;* ibid., 1821, in-4°.; et Litta, *Famiglia Sforza,* dans son Recueil des *Familles célèbres de l'Italie.* Milan, 1813, in-fol. S. S-i.

SFORZA (Bonne). *Voy.* Bonne Sforce.

SGRAVESANDE. *Voy.* Gravesande.

SHADWELL (Thomas), poète dramatique anglais, d'une bonne famille du comté de Stafford, naquit à Stanton Hall, en Norfolk, vers 1640, fit ses études au collége Caïus de Cambridge, étudia pendant quelque temps le droit, et le quitta pour se livrer au théâtre. Il composa dix-sept pièces, dont le succès lui procura de très-bonnes connaissances. A l'époque de la révolution de 1688, ses liaisons avec le comte de Dorset lui valurent la place d'historiographe et de poète lauréat; et lorsqu'on fit observer à ce seigneur que d'autres gens de lettres avaient plus de droit que Shadwell à cette faveur, il répondit : « Je » n'ai pas la prétention de déterminer son mérite comme poète; mais » je suis sûr que c'est un honnête » homme. » Il succédait à Dryden, qui avait suivi le parti de l'opposition avec tant de chaleur, que la place de lauréat lui fut ôtée après la restauration. Dryden ressentit profondément cet affront. Il avait eu des relations d'amitié avec Shadwell; mais quelques critiques un peu vives les avaient déjà divisés. Dryden avait introduit Shadwell dans son *Mac-Flecknoe* par les vers suivants :

Others to some faint meaning make pretence,
But Shadwell never deviates into sense.

ce qui était certainem
quoique Dryden ne c
well comme poète,
pourtant le premier
de son temps, dans
matique. Ses comédi
de caractères origi
quelquefois avec forc
sont peintes avec asse
dans sa Préface de
cette tragédie, qui p
jourd'hui pour son m
fut écrite en cinq sem
chester faisait, à ce c
de cas de sa convers
écrits; et il dit un jo
well avait brûlé tout
et imprimé tout ce qu
eu plus d'esprit qu'a
te. » Pour peu que
le caractère de Roc
l'on s'en rapporte à
contemporains, on
que la conversation
fût souvent indécente
Il était intimement
et c'est probablemen
que Dryden a montr
pour Otway. Shadv
décembre 1692, par
forte dose d'opium.
méprise. Son fils lu
nument, avec son b
de Westminster. Le
traducteur des Psau
ça son Oraison funè
tait un homme très
ne fidélité inviolabl
role, d'une amitié sû
et doué, quoique l
être trompé sur ce
timents religieux pl
ceux de beaucoup d
en ont la prétentio
encore auteur de
ceaux de poésie, dor
quables sont un Poè

u prince d'Orange, lors de son
n Angleterre; un autre à la
rie; une Traduction de la
Satire de Juvénal, etc. Ses
s pièces de théâtre sont :
Amants chagrins, 1668 ;
imitation des *Fâcheux* de
fort inférieure à son modè-
e le modeste auteur anglais,
préface, prétendu naïve-
oir surpassé ; 2°. les *Ca-*
comédie ; 3°. la *Bergère*
tragi-comédie, 1669 ; 4°.
tragédie, 1679 ; 5°. le *Li-*
ragédie : c'est le même
le Festin de pierre ; 6°.
d'Epsom, comédie as-
issante, au jugement de
emont ; 7°. *Timon le mi-*
comédie, 1678 ; 8°. *the*
nitation de l'Avare de
ue l'auteur dit encore,
réface, avoir surpassé :
fait justice de cette ridi-
nption, dans sa Vie de
. les *Sorciers de Lan-*
; 10°. le *Gentilhomme*
1688. La meilleure édi-
Œuvres fut imprimée en
ol. in-12. — Son fils,
WELL, fut médecin de
ne, de George Ier. et de
Le roi George Ier. lui con-
res de noblesse. En août
ccompagna le comte de
a Paris, dans son am-
aordinaire, près de Louis
arles SHADWELL, auteur
, qui, d'après Jacob,
poète lauréat, et d'après
son frère puîné, servit en
occupa une place dans les
Dublin, où il mourut, le
16. Il a laissé sept pièces
, qui, à l'exception du
r of Deal et des *Hu-*
e cornig, ont été repré-
sentées seulement en Irlande. On les a imprimées en un vol. in-12, 1720.

Z.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte DE), homme d'état fort remarquable, mais d'un caractère des plus équivoques, naquit le 22 juillet 1621, à Winborne Saint Giles, dans le comté de Dorset. Sir Jean Cooper, son père, était chevalier baronet, et jouissait d'une fortune considérable. Les heureuses dispositions que Cooper montra dès son enfance, déterminèrent ses parents à l'envoyer à l'université d'Oxford, lorsqu'il avait à peine quinze ans. Après deux années d'un travail assidu, il se rendit à *Lincoln's inn*, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois, s'attachant spécialement à celles qui avaient quelque rapport avec la constitution du royaume. Le 13 avril 1640, il fut élu par Tewksbury, dans le comté de Gloucester, membre du parlement qui se réunit à Westminster, mais qui fut bientôt dissous. Au commencement de la guerre civile, il se montra assez dévoué au roi ; et lui présenta un plan non pour subjuguer ou conquérir l'Angleterre, mais pour ramener à l'obéissance ceux qui s'en étaient écartés. Le monarque l'invita plus tard, par écrit, à se rendre à Oxford ; mais s'apercevant qu'on n'avait pas confiance en lui, et croyant ou feignant de croire qu'il courait des dangers pour sa personne, il se retira dans les quartiers du parlement, et vint bientôt après à Londres, où il fut très-bien accueilli par le parti, « au-» quel il se livra, dit Clarendon, » corps et ame. » Il accepta une commission du parlement, leva des troupes, avec lesquelles il prit d'assaut Wareham (octobre 1644). Il réduisit, peu de temps après, les par-

ties limitrophes du comté de Dorset. Ces actions, et quelques autres semblables ont porté l'historien déjà cité à dire « qu'il était devenu l'ennemi » implacable de la famille roya- » le. » En 1645, il était shériff du Wiltshire, et, en 1651, membre du conseil des vingt, chargé de proposer des moyens pour la réforme des lois. Il fut aussi l'un des membres de la Convention qui se réunit, lorsque Cromwell eut chassé le long parlement. Membre de la chambre des communes, en 1654, il fut un des principaux signataires de cette fameuse protestation, dans laquelle le protecteur était accusé de tyrannie et d'arbitraire ; et il s'opposa de tout son pouvoir aux mesures illégales de cet usurpateur. Lorsque le protecteur Richard eut été déposé, et que le *Parlement croupion* (*the Rump parliament*) eut repris le pouvoir, sir Ant. Cooper fut nommé membre du conseil d'état, et commissaire pour l'entretien de l'armée. Il était, à cette époque, engagé dans une correspondance secrète avec les amis de Charles II. Les mouvements qu'il se donnait pour amener la restauration, et son refus de prêter le serment par lequel la famille royale était exclue du trône, le firent exclure lui-même du nouveau conseil d'état, et l'exposèrent à des dangers pour sa vie. Réélu, par le comté de Dorset, au parlement qu'on a appelé *le parlement réparateur* (*healing parliament*), et qui siégea au mois d'avril 1660, il fut un des douze membres que la chambre des communes chargea d'aller proposer à Charles II, de remonter sur le trône de ses pères. Ce fut en s'acquittant de cette mission qu'il vit sa voiture verser sur les routes de Hollande, et qu'il se fit une blessure dangereuse. A la restauration, il au conseil privé, et fut nomi des commissaires pour le des régicides. L'historien d' le traite assez sévèrement occasion, et Wood le blâme accepté un emploi où, « en » tant les devoirs de sa cha » eût trouvé qu'il méritait lu » d'être traduit au comité » faisait partie. » (1) Ses sans prétendent au contraire fut point compromis dans les ments qui amenèrent la mort d les 1er., et qu'il n'y avait nul contribué. Pour être impartial doit dire que, si Cooper ne co pas directement à l'assassinat souverain, il prit du moins u très-active à la rébellion dont me fut la conséquence, et q s'éloigna des meurtiers de Ier., que long-temps après l de ce prince, et par suite de tentements particuliers. Quoi soit, il fut créé, le 20 avril baron Ashley de Winborne Giles, et nommé bientôt apri celier sous-trésorier de l'éch et l'un des lords commissair gés de remplir l'office de gra sorier. Il fut fait ensuite lord nant du comté de Dorset, et avril 1672, créé baron Co Pawlet dans le comté de So et comte de Shaftesbury. C' ce dernier nom qu'il est surtou Le 4 novembre suivant, il f au poste de lord grand-ch d'Angleterre. Les discours q nonça en cette qualité au par le placent au rang des meille teurs de l'Angleterre. Quelq auparavant, le roi se trouvant

(1) Dalrymple en porte à-peu-près le gement.

tes, Shaftesbury lui fournit un de se passer du parlement, seillant de suspendre les paie- de l'échiquier. Cette violation gagements les plus sacrés, causa e d'une multitude d'individus, une véritable tache pour ceux vaient conseillée. L'époque à e Shaftesbury fut à la tête des s était une époque de trouble lesordres. Il paraît qu'il abusa i crédit pour former la ligue e sous le nom de *cabale* (*Voy.* 1., XXXIX, 350), espèce de l auquel le duc d'York, haï des is, dictait ses volontés. Shaf- y fut l'organe de ce prince aussi emps qu'il trouva son avantage servir; il prit part à toutes les es arbitraires dans lesquelles es II se laissa entraîner, et fit us grands efforts pour augmen- s prérogatives de la couronne. dant l'Angleterre lui doit le x acte d'*habeas corpus*, qui la son ministère. Mais ce fut lui nseilla, avec Buckingham, le bill erance, dont les communes se rent si irritées. Le roi, pour ner leur suffrage, en brisa les x de ses propres mains, et nnda qu'il sanctionnerait tous lls nécessaires à la réparation iefs de la nation. Shaftesbury, itant les dangers qu'un chan- nt si subit de système pouvait ire courir, et mécontent du ca- e d'hésitation et de faiblesse montrait Charles II, aban- , suivant ses expressions, un ui s'abandonnait lui-même, et a par attaquer ouvertement, la chambre haute, un plan de es qui devait assurer à la cou- un revenu perpétuel et indé- nt, et qui était proposé par le trésorier. Il se jeta ensuite ou- vertement dans le parti populaire, où il fut reçu à bras ouverts. Ce fut alors que ses intrigues et les fautes de la *cabale* déterminèrent le roi à changer ses ministres, en commen- çant par le chancelier. Shaftesbury n'était point d'un caractère à rester dans l'inaction : en sortant du mi- nistère, il attaqua les mesures de la cour avec autant de vigueur que de talent. Ce fut surtout en 1675, lors de la présentation, par le tréso- rier Danby, du bill du *test*, qu'on eut lieu de regretter de ne pas l'avoir ménagé. Ce bill, vivement combattu par Shaftesbury, occasionna des dis- cussions si véhémentes, que le roi se vit obligé de proroger le parlement, qui resta quinze mois sans être assem- blé. Lorsqu'il fut réuni de nouveau, le 16 février 1677, le duc de Buckin- gham soutint qu'il devait être con- sidéré comme dissous (2). Shaftes- bury partagea cette opinion, et la défendit avec tant de chaleur, qu'il fut arrêté et envoyé à la Tour avec le duc de Buckingham, le comte de Salisbury et lord Wharton. Ces trois lords recouvrèrent bientôt la liberté en faisant leur soumission; mais Shaftesbury, qui s'était flatté que le peuple se soulèverait en sa faveur, persista, et son opiniâtreté fut punie par treize mois de prison. Lorsqu'il en sortit, il se mit à la tête de l'op- position contre l'administration de lord Danby, et la dirigea avec tant d'habileté et de succès, que le roi, qui ne desirait que le repos, renvoya à-la-fois tout son conseil privé, et en forma un nouveau. Le 21 avril 1679, Shaftesbury en fut nommé président, malgré les observations du chevalier Temple, qui dit au roi tout ce qu'il

(2) Conformément à un statut d'Édouard III, qui porte expressément que les parlements se tien- dront une fois l'an.

devait craindre d'un tel homme. Le duc d'York, qui le considérait comme l'auteur du bill d'exclusion (*V.* Jacques II), parvint à le faire renvoyer, dès le mois d'octobre suivant. Charles II ayant convoqué le parlement à Oxford, Shaftesbury signa, avec plusieurs autres lords, une pétition pour s'opposer à cette translation; mais ce fut sans succès. L'appui qu'il donna au bill d'exclusion, présenté de nouveau dans cette session aussi courte qu'orageuse, augmenta encore le ressentiment du duc d'York; et l'ex-président du conseil fut encore une fois emprisonné à la Tour, sous le poids d'une accusation de haute-trahison (2 juillet 1681). Il y resta au-delà de quatre mois, et fut traduit ensuite devant le grand jury, qui l'acquitta. Depuis la brusque dissolution du parlement d'Oxford, et encore plus depuis son acquittement, Shaftesbury s'abandonnait, dit-on, aux plus noires conceptions d'une ame devenue furieuse. S'attachant surtout à exciter l'ambition folle de Monmouth, il se trouva impliqué dans la conspiration de Rye-House, où ce seigneur l'avait entraîné. Mécontent de ce que celui-ci refusait de suivre ses conseils désespérés, et ne se croyant pas en sûreté en Angleterre, il s'embarqua pour la Hollande, en novembre 1682, et arriva à Amsterdam, après avoir failli périr dans la traversée. Il y mena quelque temps la vie d'un grand seigneur; mais la goutte, à laquelle il était sujet, étant tombée sur son estomac, il mourut le 22 janvier 1683, à l'âge de soixante-deux ans. Son corps, transporté en Angleterre, fut déposé à Winborne dans le tombeau de ses ancêtres. Antoine, comte de Shaftesbury, son petit-fils, lui érigea un beau mau-

 C'est peut-être un malheur que ce soient précisément les ennemis de Shaftesbury, qui aient transmis à la postérité l'histoire de l'époque où il a vécu, et du gouvernement auquel il a pris une si grande part. Marchamont-Needham a publié contre lui un pamphlet très-mordant, intitulé: *Paquet d'avis et d'animadversions, envoyé de Londres aux gens de Shaftesbury, à l'usage de tous les sujets de S. M. dans les trois royaumes*, Londres, 1676. L'historien d'Oxford a inséré littéralement une grande partie de cette satire dans le compte qu'il rend de la conduite de Shaftesbury. On prétend qu'il avait eu la vanité d'espérer qu'il serait élu roi de Pologne; et cette supposition lui fit donner le nom de comte *Tapsky*, faisant allusion *à la canule* (en anglais *Tap*), dont on s'était servi lorsque l'ulcère qu'il avait entre les côtes, par suite de sa chute en Hollande, eut percé. On lui a reproché un penchant excessif pour les femmes, et une vie licentieuse; mais on peut dire qu'à cet égard, il fit comme le roi et comme tous les courtisans, à une époque où la débauche était le plus sûr moyen de parvenir. On raconte que Charles II, qui aimait à plaisanter d'un ton grivois ses sujets, et qui souffrait qu'ils en agissent de même à son égard, dit un jour à Shaftesbury, dans un moment de gaîté: « Je crois que tu es le plus mauvais sujet de mes états. » — « Votre Majesté a raison, répliqua le comte, si elle entend parler seulement de ses sujets; » et le roi éclata de rire à cette impertinence. Le caractère de Shaftesbury, tracé par la Biographie britannique, n'est qu'un long panégyrique: les éloges qu'on lui donne ont été réduits à leur juste valeur par plusieurs écrivains récents et impartiaux; Macpherson et Dalrymple

: le peignent pas d'une ma-
ntageuse. Hume le repré-
me un homme qui, après
le courtisan le plus cor-
t même un partisan pro-
mesures arbitraires, af-
principes de démagogie et
dance les plus exagérés.
vain reconnaît en même
il ne mérita que des éloges
ancelier, et que tous les
'il fit rendre pendant qu'il
poste éminent, furent dic-
justice et l'intégrité. Les
ces, autant que son carac-
bition et d'intrigue, le jetè-
ssivement dans les factions
ontraires; et l'on a dit que
t-être le premier homme,
inconstance, eût changé de
ou six fois. Enfin, il s'est
tant d'aspects divers, qu'il
sible de tracer de lui deux
tout-à-fait opposés, et pour-
mblants. Il avait écrit une
le son temps, qu'il confia
lorsqu'il fut obligé de se
n Hollande. Mais lorsque
Sidney fut mis à mort, par
papiers trouvés dans son
Locke, intimidé, livra aux
e manuscrit de Shaftesbury.
cet ouvrage était de faire
les principes et les motifs
nt dirigé ses ennemis, et
ter sa propre conduite.
se croyant obligé de ré-
moins en partie, la perte
ce par sa timidité, forma
d'écrire une vie détaillée
noble ami; mais il n'eut
ps d'accomplir ce projet.
du comte de Shaftesbury,
par Thomas Stringer, a
ase à un ouvrage que la fa-
comte destinait au public.
t une assez bonne histoire
de Shaftesbury, mais sans doute inférieure à la composition que Locke avait eu l'intention de terminer, et qui était restée trop imparfaite pour être publiée. Vers 1732, ce manuscrit fut remis, avec ce qui restait des papiers de Shaftesbury, à Benjamin Martin, qui en fit la base d'un nouveau travail, auquel il joignit quelques discours et des morceaux détachés qu'on avait retrouvés. Il puisa aussi quelques renseignements dans des publications récentes, et fit précéder son ouvrage d'une introduction assez longue, dans laquelle il donne, à cet homme d'état, beaucoup d'éloges appuyés du témoignage de Locke et de Leclerc. Il y ajouta des remarques piquantes sur L'Estrange, William Temple, Burnet et autres écrivains qui avaient parlé défavorablement de Shaftesbury (3). Malgré tous ses soins, le dernier comte de Shaftesbury, ne jugeant pas que l'ouvrage de Martin fût en état d'être publié, le mit entre les mains du docteur Grégory Sharpe: celui-ci, à son tour, en chargea un de ses amis, lequel le confia encore à une autre personne qui semble également ne l'avoir pas terminé, de manière qu'il est à craindre que cet ouvrage, qui aurait jeté beaucoup de lumière sur une époque importante de l'histoire d'Angleterre, ne paraisse jamais. On assure que Shaftesbury excellait surtout à tracer des caractères: sa famille conserve encore quelques-uns de ces portraits. Le plus considé-

(3) On sait avec quelle sévérité Dryden a tracé le caractère de Shaftesbury, dans son *Absalon et Achitopel*. Peu de temps après que cette satire eût paru, Shaftesbury qui, en sa qualité de gouverneur de *Charter-House*, avait une bourse à donner, en disposa en faveur de l'un des fils du poète, sans qu'il eût été [illegible]. Cet acte de générosité produisit [illegible] et sur Dryden, qu'il ajouta dans la seconde édition de son poème, quatre vers pour célébrer la conduite du comte pendant qu'il remplissait les fonctions de chancelier.

rable est celui de William Hastings de Woodlands, qui a été publié dans le *Connaisseur*, et que Walpole regarde comme un tableau curieux de l'ancienne petite noblesse de campagne (*gentry*). D—z—s.

SHAFTESBURY (Antoine Ashley Cooper, comte de), écrivain distingué, que Voltaire appelle *l'un des plus hardis philosophes de l'Angleterre*, était le petit-fils du précédent. Né à Londres, le 26 février 1671, il eut pour père, Antoine, deuxième comte de Shaftesbury, et pour mère la fille du comte de Rutland. Le chancelier Shaftesbury, qui aimait tendrement son petit-fils, ne voulut pas qu'il quittât la maison paternelle, et se chargea de diriger lui-même sa première éducation, aidé par le célèbre Locke, son ami (*V.* Locke). Il employa, pour l'instruire dans le grec et le latin, la méthode dont Montaigne s'était servi pour son fils, et plaça auprès de lui Mlle. Birch, fille d'un maître d'école, qui parlait ces deux langues avec la plus grande facilité. L'élève profita si bien de ses leçons, qu'à l'âge de onze ans, il comprenait très-bien les idiomes d'Homère et de Virgile. Il fut alors envoyé dans une école particulière; et, en 1683, on le fit entrer à celle de Winchester. Mais telle était, à cette époque, l'influence de l'esprit de parti, que le jeune Ashley éprouva beaucoup de désagréments de la part de ses camarades, par suite de la haine qu'on portait à son aïeul. Ne pouvant supporter les outrages dont on l'accablait journellement, il obtint de ses parents la permission de quitter cette école, et de voyager hors du royaume. Il passa un temps assez considérable en Italie, où il cultiva les beaux arts avec un succès dont on trouve des preuves dans tous ses écrits. L... té qu'il composa sur le *Juge d'Hercule*, fait voir qu'il était tout versé dans la peinture, du... sous le rapport de la théorie. se livrer à l'étude sans distra... le jeune Ashley fréquenta peu de ses compatriotes qui voyag... comme lui. L'un de ses biogr... prétend qu'il parlait le franç... l'italien avec tant de pureté, ... dans ces deux pays, on ne p... croire qu'il fût étranger. A s... tour en Angleterre (1689), ... offrit de le faire nommer au ... ment, par l'un des bourgs q... pendaient de sa famille; mais ... refusa, et pendant cinq ans, il ... suivit avec constance le cours ... travaux littéraires. Ses talents ... rang que sa famille tenait dans ... l'appelaient aux grands em... mais la disgrace du premier ... de Shaftesbury l'en écarta sou... ques II. Cette disgrace fut sous... laume III un titre de recomm... tion; Ashley ne voulut pa... profiter, et ce fut en vain q... prince chercha à l'attirer au c... Vers 1694, cependant, il fi... membre de la chambre des co... nes; et dès son entrée dans cet... semblée, il eut une occasion de... trer cet esprit de liberté qu'il... serva jusqu'à la fin de sa vie. ... *pour accorder un conseil aux ... nus, dans les cas de haute tra...* ayant été présenté, Ashley p... un discours sur cette matière; ... lorsqu'il voulut le prononcer, ... tellement intimidé, que sa m... l'abandonna, et qu'il se vit dan... possibilité de développer ses ... La chambre attendit que... ... tants en silence dans l'espoi... son trouble se dissiperait; ... quand elle vit qu'il restait ...

s'élevèrent de toutes parts inviter à terminer son dis- Se pouvant y parvenir, il se gravement vers l'orateur, et sa ce peu de mots : « Si moi, e lève uniquement pour don- non opinion sur le bill en dis- on, je suis tellement troublé, n'estimpossible d'exprimerla faible partie de ce que je me ois de dire, quelle doit être la tion de l'homme qui, sans au- ecours, vient plaider pour sa » Cette réflexion imprévue la chambre, et fit plus d'im- que n'en aurait pu produire urs le plus étudié. Pendant ssion et celles qui suivirent, ontinua de donner son appui les motions qui paraissaient ur but d'assurer la liberté oncitoyens; mais son assi- x séances, qui se prolon- à cette époque, très-avant nuit, affaiblit tellement sa l'il fut obligé d'abandonner re parlementaire, après la n de 1698. Libre alors de s, il se rendit en Hollande, en relation avec Bayle, Le- es autres gens de lettres qui t dans ce pays. Ces relations ent un peu plus d'un an; et conversations qu'il eut avec its, et aux idées qu'il avait ans les leçons de son grand- e Locke, qu'il faut attribuer ère spéculatif et irréligieux it remarquer dans ses écrits. l vint en Hollande, il cacha ement son nom et ses ti- d'écarter tous les motifs qui pu lui occasionner des dis- . Il se fit passer pour un sim- ant en médecine; et ce fut qualité qu'il se lia particu- t avec Bayle. Plus tard il se fit connaître. Leur intimité en fut encore augmentée ; et Ashley ne cessa pas, jusqu'à sa mort, d'entretenir une correspondance suivie avec ce fameux sceptique, auquel il eut le bonheur d'être utile, en empêchant, par son crédit, qu'il ne fût banni de Hollande (*V.* Bayle). Pendant que lord Ashley se trouvait dans ce pays, on publia à Londres une édition fort incorrecte de ses *Recherches sur la vertu*, imprimées sur une esquisse imparfaite, qu'il avait tracée à l'âge de vingt ans. Ce fut Toland qui lui rendit ce mauvais office, et qui travestit son style et ses opinions, pour le récompenser des services qu'il en avait reçus. Cet ouvrage acquit néanmoins quelque réputation. Il fut complété plus tard par l'auteur, et publié dans le second volume de ses *Caractères*. A la mort de son père (10 nov. 1699), il prit le titre de comte de Shaftesbury, et entra à la chambre des pairs; mais il assistait rarement aux séances. Il se trouvait dans le comté de Sommerset quand il reçut un courier, par lequel lord Somers lui donnait connaissance du traité de partage de 1701. A cette nouvelle, Shaftesbury, quoique souffrant, prit la poste, et voyagea avec une rapidité si incroyable qu'il put concourir, le lendemain, aux débats de la chambre haute. Pendant le reste de la session, il remplit ses devoirs parlementaires autant que sa santé le lui permit, et se montra fort empressé d'appuyer les mesures du roi Guillaume, occupé, à cette époque, de la formation de la grande alliance. Rien ne pouvait mieux faire réussir ce projet, suivant Shaftesbury, que le choix d'un bon parlement. Il y employa tous ses efforts; et telle fut l'influence qu'il exerça, à une époque où les partis

étaient à-peu-près égaux en force, que le roi lui dit qu'il avait fait pencher la balance. Ce prince avait une si haute idée de l'habileté et du caractère de Shaftesbury, qu'il lui offrit une place de secrétaire-d'état; mais celui-ci la refusa, à cause de sa mauvaise santé, se bornant à donner des conseils au monarque, qui le consultait sur toutes les affaires importantes (1). A l'avénement de la reine Anne, il rentra dans la retraite, ayant été dépouillé de la vice-amirauté du comté de Dorset, qui avait été possédée par trois générations successives de sa famille. C'était la seule place qu'on pût lui ôter, puisqu'il n'en tenait pas d'autre de la couronne. Cette mesure rigoureuse fut attribuée au ressentiment d'un homme d'état mécontent des services que Shaftesbury avait rendus à un autre parti, sous le règne précédent. Au commencement de 1703, il fit un second voyage en Hollande, et retourna en Angleterre, à la fin de l'année suivante. Ce fut peu de temps après que des réfugiés des Cévennes, nommés les *prophètes français* par les auteurs anglais, excitèrent des troubles dans quelques provinces, par leur enthousiasme fanatique. On proposa de prendre contre eux des mesures sévères; mais Shaftesbury, qui avait en horreur tout ce qui ressemble à la persécution, craignit que de semblables mesures, loin de détruire le mal, ne fissent que l'augmenter. Cette opinion fort sage, donna naissance à une *Lettre sur l'enthousiasme*, qu'il publia, en 1708, et qu'il adressa à lord Somers, président du conseil. Cette satire ingénieuse, dans laquelle il versait le ridicule à pleines mains sur ces sectaires dangereux, p tel effet, qu'ils disparuren le gouvernement fût oblig contre eux. Au mois de jan Shaftesbury publia ses *M* rapsodie philosophique; de mai suivant, il fit pa *Sens commun*, *Essai sur de l'esprit et sur l'usage d rie et de l'enjouement da versation.* Il epousa, la m Jeanne Ewer sa parente, un seul fils qui lui succéda raît pas qu'il ait eu un at bien vif pour cette dame, mariage ait beaucoup aj bonheur. En 1710, il fit son *Soliloque* ou *Avis à* Sa santé déclinant de plus partit, en 1711, pour l'I l'avis des médecins, et il y *Jugement d'Hercule*, ai *Lettre sur le dessin*, qui pour la première fois, dan de ses *Œuvres*, en 1732. le reste de son temps à écrits, dont il se proposai une édition plus élégante un séjour d'un an en Itali rut à Naples le 4 février 1 tesbury avait réuni ses éc corps d'ouvrage sous le tit *racteristicks of men*, *opinions*, *times*; il y ajou vures allégoriques dont il e même le plan, et dont furent exécutés sous s tion. Il se donna beaucou pour tracer, à ce sujet, d tions qui sont encore en La première édition fut 1711; mais la plus compl soignée, celle qui a servi de tes les autres, fut imprimé immédiatement après sa m in-8°. Des *Lettres* de S parurent, en 1716, sous

(1) On prétend que Shaftesbury eut une grande part à la composition du dernier discours que Guillaume III prononça le 31 décembre 1701.

lettres écrit par un
à un jeune h me à l'u-
et en 1721, Toland pu-
Lettres du feu comte de
ry à Robert Molesworth,
a encore de lui une Pré-
e des *Sermons* de Which-
rent publiés, en 1698, sous
a particulière, d'après des
main, prises au moment
ons étaient proponcés. Les
de Shaftesbury ont reçu,
une classe de critiques, les
les extravagants, tandis que
s ont déprécié avec autant
ion. Le docteur Kippis en
ent discuté le mérite et les
ns la *Biographia britanni-*
l'avons souvent pris pour
nsultant aussi, sur plusieurs
judicieux auteur de l'*His-*
ue du philosophisme an-
s recherches sur la vertu
ite sont le premier des ou-
Shaftesbury, celui où il
ne moins à son goût pour
e, et qui a le mieux soutenu
ion. Il y considère la vertu
me et dans ses rapports
digion. C'est dans ce traité
nt, avec une grande force,
ortante vérité, que la vertu
grand bonheur, et le vice
rand malheur de l'homme,
le premier accrédité et ré-
rstème l'*Optimisme*, « qui
ond, suivant Voltaire (*Ho-*
l'athéisme), qu'une fata-
pérante. » Il en présente les
sous un aspect très sédui-
is le fond de son système
favorable à la révélation.
en a fait une critique très-
e. Diderot, en décomposant
rrage, l'a fondu dans ses
de philosophie morale, ou
le mérite et la vertu. Pope
s'en est beaucoup servi pour son *Essai sur l'homme*. La *Lettre sur l'enthousiasme*, a été traduite en français, Lahaye, 1709, 1 vol. in-12. La religion chrétienne, en général assez maltraitée par Shaftesbury, n'est pas ménagée dans ses *Moralistes*, quoiqu'il y présente avec éloquence la doctrine d'un Dieu et d'une providence. Il a su intéresser, par le ton majestueux du dialogue, la noblesse de l'expression et l'élégance par fois trop recherchée du style. Leibnitz, qui y reconnut la plupart de ses idées sur l'optimisme, en était enthousiasmé; et l'évêque Hurd les range parmi les meilleures compositions de cette espèce qui existent dans la langue anglaise. Le *Sensus communis*, *Essai sur la liberté de l'esprit et sur l'usage de la raillerie*, fut publié pour répondre aux censures qu'avaient attirées à l'auteur ses critiques poussées au-delà des bornes, et qui s'étendaient *à des objets respectables*. Dans cet écrit, Shaftesbury donne le ridicule comme la vraie pierre de touche de la vérité, et la disposition à le répandre sur toutes sortes de sujets, et plus particulièrement sur des sujets religieux, comme une marque certaine de celle qu'on a pour la découvrir. Il a été traduit en français sous le titre d'*Essai sur l'usage de l'enjouement dans la conversation*, La Haye, 1710, in-12. Le *Soliloque* ou *Avis à un auteur*, annonce une profonde connaissance du cœur humain et une littérature très-étendue; mais peu de respect pour tous les faits de l'Ancien-testament qui se présentent sous la plume de l'auteur. Il en existe une traduction française, par Sinson, intitulée *Soliloque*, ou *Entretien avec soi-même*, Paris, 1771, in-8°. reproduite sans nom d'auteur sous ce titre :

Les Conseils, Paris, 1773, in-8°. Shaftebury avait conçu ses *Réflexions mêlées sur ses écrits et sur d'autres sujets critiques*, comme une sorte de défense et d'explication de ses ouvrages; mais on y trouve, à côté de quelques remarques ingénieuses, un grand nombre de passages peu orthodoxes sur la révélation. « Shaftesbury est » certainement un écrivain d'un grand » mérite, dit le docteur Blair, dans » son *Cours de rhétorique et de* » *belles-lettres*; on pourrait lire » avec fruit ses ouvrages pour ce » qu'ils contiennent de relatif à l'étude » de la philosophie morale, s'il n'y » avait répandu contre la religion » chrétienne, des insinuations pleines d'aigreur et de fiel, qui ne » lui font honneur ni en sa qualité » d'auteur, ni en sa qualité d'homme. Son langage a des beautés » de plusieurs genres : il est ferme » et soutenu, riche et harmonieux. » Aucun auteur anglais n'a donné » autant d'attention à la composition régulière des périodes, tant » pour la coupe que pour la cadence. » Il en résulte que son style a beaucoup de pompe et d'élégance; et » il ne faut pas s'étonner qu'il ait » été fort admiré par une certaine » classe de lecteurs. Mais il est défiguré par l'affectation et le ton » guindé qui y règnent : c'est un vice » essentiel. Cet auteur ne sait rien dire » avec simplicité, quoi qu'il admirât » ce mérite chez les anciens, et » qu'il blamât les modernes de s'être écartés à cet égard de ces » excellents modèles; il semble croire » qu'il est au-dessous de lui de s'exprimer comme tout le monde, et » qu'un homme de qualité ne doit » avoir rien de commun avec le vulgaire..... Il ne sait pas être naturel, même lorsqu'il badine; il » rit d'une manière co » la gaîté d'un auteu « d'un homme ». Bla aussi son goût exc métaphores et pour l le considère dans un comme un modèle d'a gereux pour le peuple qu'il joint à des beau des défauts graves. O Leland de l'avoir mis des écrivains déistes. en avoir une autre id lit avec attention? Il es de tant de circonspect serve, qu'il se déguise dresse, qu'il posséda si estimables, enfin, une disposition si reli maintien, que bien d furent trompées. Mai kley, Wolton, Wark tres savants apologiste l'eurent fait connaître subtil ennemi du christ sion se dissipa, et l'on lui qu'un dangereux a révélation. Voltaire l' dans la quatrième d *monseigneur le prince belais*, etc., lorsqu'il di » bury surpassa de bie » et Hobbes pour l'au » et que son mépris » gion chrétienne éclat » ment. » Cette opini quable sous la plume qui, dans d'autres en l'auteur anglais du théisme. La Vie de été écrite par son fil dans le *General Di* Son frère, Maurice A a publié une bonne tr *Cyropédie* de Xéno 2 vol. in-8°., trois 1770.

KSPEARE (William), de génie du théâtre anglais, 23 avril 1564, à Stratford a, dans le comté de War- sait fort peu de chose sur ières années, et sur la vie de ne si célèbre; et malgré les es minutieuses de l'érudition ique, excitée par l'intérêt grand nom, et par l'amour- national, les Anglais ne con- guère de lui que ses ouvrages. pu, même chez eux, déter- en nettement s'il était catho- protestant; et l'on y discute ur la question de savoir s'il as boiteux, comme le plus poète anglais de notre siècle. t que Shakspeare se trouva é d'une famille de dix en- on père, occupé d'un com- laine, avait successivement ans Stratford la fonction de ailli et celle d'alderman, moment où des pertes de et peut-être le reproche de le l'éloignèrent de tout em- ic. D'après quelques autres , il joignait à son com- laine l'état de boucher; et hakspeare, brusquement rap- écoles publiques où ses pa- pouvaient plus le soutenir, vé de bonne-heure aux tra- lus durs de cette profession. n croire un auteur presque rain, lorsque Shakspeare gé de tuer un veau, il fai- exécution avec une sorte de et ne manquait pas de pro- discours devant les voi- ablés. La curiosité littéraire si elle veut, chercher quel- ort entre ces harangues du renti, et la vocation tragi- ète; mais on doit avouer nblables prémices nous jet- tent bien loin des brillantes inspira- tions, et de la poétique origine du théâtre grec : c'était aux champs de Marathon, et dans les fêtes d'Athènes victorieuse, qu'Eschyle avait en- tendu la voix des muses. Quoi qu'il en soit de ces premières et obscures occupations de Shakspeare, il fut marié dès sa dix-huitième année avec une femme plus âgée que lui, qui le rendit, en peu de temps, père de trois enfants, mais dont le souvenir n'occupe d'ailleurs presqu'aucune place dans son histoire. Cette union lui avait probablement laissé toutes les allures d'une vie assez aventu- reuse. C'est deux ans après son ma- riage, que, chassant, la nuit, avec quelques braconniers, les daims d'un gentilhomme du canton, sir Thomas Lucy, il fut arrêté par les gardes, et que s'étant vengé de cette première disgrace par une ballade satirique, il s'enfuit à Londres pour éviter les poursuites du seigneur doublement offensé. Cette anecdote est le fait le mieux assuré de la vie de Shaks- peare, car il l'a mise lui-même sur la scène; et le personnage ridicule du juge Shallow, voulant instrumenter, pour un délit de chasse, contre Fals- taff, est un souvenir et une ven- geance de cette petite persécution. Arrivé à Londres, Shakspeare fut- il réduit à garder, à la porte d'un théâtre, les chevaux des curieux qui le fréquentaient? ou remplit-il d'abord quelque office subalterne dans ce même théâtre? Voilà ce qu'il faut nous résoudre à ignorer, malgré les efforts des commentateurs. Ce qui paraît moins douteux, c'est qu'en 1592, six ou sept ans après son ar- rivée à Londres, il était déjà connu et même envié, comme acteur et comme auteur dramatique. Un li- belle du temps renferme contre lui

des allusions assez évidentes, et dont l'amertume annonce bien une jalousie méritée. Cependant il paraît que Shakspeare ne se livra pas d'abord, ou du moins ne se livra pas uniquement à des compositions dramatiques. En publiant, sous la date de 1593, un poème de *Vénus et Adonis*, dédié à lord Southampton, Shakspeare appelle cet ouvrage le *Premier né* de son imagination. Ce petit poème semble tout-à-fait dans le goût italien par la recherche du style, l'affectation de l'esprit et la profusion des images. Le même caractère se fait sentir dans un recueil de sonnets, qu'il fit paraître, en 1596, sous le titre (*the Passionate Pilgrim*). On le retrouve aussi dans le poème de *Lucrèce*, autre production de Shakspeare, à la même époque. Ces divers essais peuvent être regardés comme les premières études de ce grand poète, que l'on ne pourrait, sans une étrange méprise, supposer dépourvu de toute culture, et écrivant au hasard. Sans doute, Shakspeare, quoique dans un siècle fort érudit, ignorait tout-à-fait les langues anciennes : mais peut-être savait-il l'italien; et d'ailleurs, de son temps, les traductions avaient déjà fait passer dans la langue anglaise presque tous les ouvrages anciens, et un grand nombre d'ouvrages modernes. La poésie anglaise n'était pas non plus, à cette époque, dans un état d'indigence et de grossièreté : elle commençait de toutes parts à se polir. Spenser, qui mourut à l'époque des commencements de Shakspeare, avait écrit un long poème d'un style savant, ingénieux et dans un goût d'élégance et quelquefois affecté, mais prodigieusement supérieur à la diction grotesque de notre Ronsard, qui vivait à la même époque. Il n'était pas jusqu'au vieux Chaucer, imitateur de Boccace et de Pétrarque, qui, dans son anglais du quatorzième siècle, n'offrît déjà des modèles de naïveté, et une grande abondance de fictions heureuses. C'est au milieu de ces premiers trésors de littérature nationale, que Shakspeare, animé d'un merveilleux génie, forma promptement ses expressions et son langage. Ce fut le premier mérite qu'on vit éclater en lui, le caractère qui frappa d'abord ses contemporains : on le voit par le surnom de *Poète à la langue de miel*, qui lui fut donné, et que l'on retrouve dans toutes les littératures naissantes, comme l'hommage naturel décerné à ceux qui les premiers font sentir plus vivement le charme de la parole, l'harmonie du langage. Ce génie de l'expression, qui fait encore aujourd'hui un des grands caractères de Shakspeare, fut, on ne peut en douter, ce qui saisit d'abord son siècle. Comme notre Corneille, il créa l'éloquence, et fut puissant par elle. Voilà le grand caractère qui tout-à-coup fit remarquer ses pièces de théâtre au milieu de la foule de tous les autres drames, également désordonnés et barbares, dont la scène anglaise était déjà remplie. Cette époque, en effet, n'était rien moins que stérile en productions dramatiques. Quoique la pompe extérieure du spectacle fût très-grossière et très-imparfaite, les représentations étaient suivies avec passion, le goût des fêtes répandu par Élisabeth, et la prospérité publique croissant sous son règne, excitait le besoin d'une telle jouissance. Un homme célèbre de sa cour, celui même qu'elle employa pour prononcer l'odieuse sentence de Marie Stuart (lord Dorset), avait composé et fait jouer à Londres

sélie de Gor duc. A la
oque, Marloc t repré-
Grand Tamer ,ie
ris, l'Histoire tragique du
'aust. Il faut croire d'ail-
indépendamment de ces ou-
nus et publiés, il y avait,
pertoire des théâtres de cet-
, certaines pièces de plu-
ins, souvent retouchées par
iens eux-mêmes. Ce fut dans
l de ce genre que s'exerça
génie dramatique de Shak-
t c'est parmi ces ouvrages
n qu'il faut ranger plusieurs
diées sous son nom, et barba-
ésie; tels sont *Lord Crom-
rodigue de Londres*, *Péri-*
On ne les trouve pas compri-
a liste chronologique que le
x Malone a donnée des piè-
kspeare, en remontant jus-
ée 1590, où il place *Titus*
us. Depuis cette époque,
re, vivant toujours à Lon-
pté quelques voyages qu'il
ns sa ville natale, donnait
née une ou deux pièces de
tragédie, comédie, drame
ou féerie. Il est assez vrai-
que sa vie fut ce que pou-
celle d'un comédien dans les
ce temps, c'est-à-dire,
t libre, et se dédommageant
t de considération par les
'outefois les contemporains,
donner aucun de ces dé-
ieux, de ces anecdotes fa-
ue l'on aimerait à pouvoir
Shakspeare, rendent hom-
droiture et à sa bonté d'a-
s'est conservé que bien peu
irs de son jeu théâtral. On
lans Hamlet, il représentait
d'une manière effrayante.
sait beaucoup d'autres rô-
ertoire, souvent même plu-
sieurs dans la même pièce; et ce n'est pas aujourd'hui une curiosité sans intérêt que de voir sur ces listes d'acteurs qui précèdent de vieilles éditions de drames anglais, le grand nom de Shakspeare figurer modestement parmi tant de noms obscurs, en tête d'un ouvrage oublié. Il ne reste aucun détail sur les faveurs et la protection qu'il reçut de la cour. On sait seulement qu'Élisabeth aimait son talent, et qu'elle avait goûté singulièrement le personnage bouffon de Falstaff, dans Henri V. Il semble à notre délicatesse moderne, que l'admiration de la sévère Élisabeth aurait pu mieux choisir; et celle que Shakspeare reconnaissant appelle la *Belle Vestale assise sur le trône d'Occident*, pouvait trouver autre chose à louer dans le plus grand peintre des révolutions d'Angleterre. Ce qui paraît plus méritoire de la part de cette princesse, c'est l'heureuse liberté dont jouit Shakspeare pour le choix de ses sujets. Sous ce règne absolu, il dispose à son gré des événements du règne de Henri VIII, retrace sa tyrannie avec une simplicité toute historique, et peint des plus touchantes couleurs les vertus et les droits de Catherine d'Aragon, chassée du trône et du lit de Henri VIII, pour faire place à la mère d'Élisabeth. Jacques Ier. ne se montra pas moins favorable à Shakspeare. Il accueillit avec plaisir les prédictions flatteuses pour les Stuarts, que le poète avait placées au milieu de sa terrible tragédie de Macbeth; et comme il s'occupait de protéger lui-même le théâtre, c'est-à-dire, de le rendre moins libre, il voulut confier à Shakspeare la charge nouvelle de directeur des comédiens de Black-Friars; mais ce fut à cette époque même que Shakspeare, à peine âgé de cinquante ans,

quitta Londres, et se retira dans sa ville natale. Il y jouissait, depuis deux ans, d'une petite fortune amassée par son travail, lorsqu'il mourut. Son Testament, que l'on a publié, et qui porte la date de l'année 1616, était fait, dit-il au commencement de cet acte, *en état de parfaite santé*. Shakspeare, après avoir exprimé des sentiments de piété, dispose de divers legs en faveur de sa fille Judith, d'une sœur, d'une nièce, et enfin de sa femme, à laquelle il donne son meilleur lit, avec la garniture. Quoique la réputation de Shakspeare ait grandi dans les deux siècles qui suivirent sa mort, et que, durant cette époque surtout, le souvenir de son nom soit devenu presque une superstition nationale, sa perte fut honorée par les regrets et les louanges de ses contemporains. Ben Jonhson, son timide rival, lui rendit hommage, dans des vers où il le compare aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, et où il s'écrie avec le même enthousiasme que les critiques anglais de notre temps : « Triomphe, ma chère Angleterre ; tu peux montrer un homme à qui tous les théâtres d'Europe doivent hommage. Il n'appartenait pas à un siècle, mais à tous les siècles. La nature elle-même s'enorgueillit de ses pensées, et se complaît à porter la parure de ses vers brillants d'un éclat si riche et tissus avec tant d'art. » Cet enthousiasme se soutient dans toute la pièce de Ben Jonhson, et finit par une espèce d'apothéose de l'étoile de Shakspeare, placée dans les cieux pour échauffer à jamais le théâtre du feu de ses rayons. La même admiration se transmit et augmenta toujours en Angleterre ; et quoique, dans le milieu du dix-septième siècle, les fureurs de la guerre civile et les superstitions puritaines, vant les jeux de théâtre, rompu, pour ainsi dire, tion perpétuelle d'une glo par l'Angleterre, on en re tout la trace et le souveni consigne dans quelques v » besoin, dit-il, a mon » de pierres entassées pa » d'un siècle pour recev » dres vénérées? qu'a-t-i » ses saintes reliques soi » lies sous une pyramid » jusqu'aux cieux? Fils » mémoire, grand hériti » nommée, que t'import » bles témoignages de to » même, dans notre admir » notre stupeur, tu t'es » numentimpérissable, et par ces témoignages et p d'autres qu'il serait facil que le culte de Shakspea temps affaibli dans la règne de Charles II, n'a dant été en Angleterre le lente théorie, ni le calcul ne vanité nationale. Il suf d'étudier le théâtre de cet traordinaire pour compre digieuse influence sur l' de ses compatriotes ; et étude y fait voir d'as beautés pour mériter l'ad tous les peuples. La list non contestées de Shaks me trente-six ouvrages p une espace de vingt-cinq 1589 jusqu'en 1614. C pas ici la fécondité prodi le d'un Calderon ou d' Vega, de ces intarissa dont les drames se compt liers. Quoique Shakspea port de Ben Johnson, écr rapidité prodigieuse, et mais ce qu'il avait écrit,

re borné de se c
r'elles ne s'ent pas
ent dans sa pen ne qu'elles
tirent pas sans réflexions et
rts. Les pièces des poètes es-
, ces pièces faites en vingt-
heures, comme disait l'un
rmblent toujours une impro-
favorisée par la richesse de
e, autant que par le gé-
oète. Elles sont, la plupart,
es et vides, extravagantes et
es. Les pièces de Shakspea-
ntraire, réunissent à-la-fois
ents soudains du génie, les
e l'enthousiasme et les pro-
de la méditation. Tout le
spagnol a l'air d'un rêve
e, dont le désordre détruit
dont la confusion ne laisse
ace. Le Théâtre de Shaks-
algré ses défauts, est le tra-
e imagination vigoureuse,
d'ineffaçables empreintes,
la réalité, et la vie même,
bizarres caprices. Ces ob-
autorisent-elles à parler
e dramatique de Shakspea-
rder ce système comme jus-
ral du théâtre antique, et à
afin comme un modèle qui
être préféré? Je ne le crois
isant Shakspeare avec l'ad-
la plus attentive, il est
d'y reconnaître ce systè-
endu, ces règles de génie
erait faites, qu'il aurait sui-
ours, et qui remplaceraient
les constitutions d'Aristote.
les théories ingénieuses in-
après coup, remontons au
ment Shakspeare trouva-t-il
e, et comment l'a-t-il laissé?
emps, la tragédie était con-
lement comme une repré-
d'événements singuliers ou
, qui se succédaient sans uni-
té ni de temps ni de lieu. Les scènes bouffonnes s'y mêlaient par une imitation des mœurs du temps, et de même qu'à la cour, le fou du roi paraissait dans les plus graves cérémonies. Cette manière de concevoir la tragédie, plus commode pour les auteurs, plus étourdissante, plus variée pour le public, fut également suivie par tous les poètes dramatiques du temps. Le savant Ben-Johnson, plus jeune que Shakspeare, mais pourtant son contemporain, Ben-Johnson qui savait le grec et le latin, a précisément les mêmes irrégularités que l'inculte et libre Shakspeare; il présente également sur la scène les événements de plusieurs années; il mêle le sublime et le bouffon, le pathétique et le trivial, les vers et la prose; il a le même système que Shakspeare, ou plutôt l'un et l'autre n'avaient aucun système: ils suivaient le goût de leur temps, ils remplissaient des cadres connus; mais Shakspeare, plein d'imagination, d'originalité, d'éloquence, jetait, dans ces cadres barbares et vulgaires, une foule de traits nouveaux et sublimes, à-peu-près comme notre Molière, recueillant ce conte ridicule du Festin de Pierre, qui courait tous les théâtres de Paris, le transforme, l'agrandit par la création du rôle de don Juan, et cette admirable esquisse de l'hypocrisie, que lui seul a surpassée dans Tartuffe. Tel est Shakspeare: il n'a point d'autre système que son génie; il met sous les yeux du spectateur, qui n'en demandait pas davantage, une suite de faits plus ou moins éloignés l'un de l'autre. Il ne raconte rien, il jette tout en dehors et sur la scène: c'était la pratique de ses contemporains. Ben-Johnson, Fletcher et Beaumont, n'avaient ni plus ni moins d'art; mais souvent chez eux cette excessive li-

berté n'amenait que des combinaisons vulgaires; et presque toujours ils manquent d'éloquence. Dans Shakspeare, les scènes brusques et sans liaison offrent quelque chose de terrible et d'inattendu. Ces personnages, qui se rencontrent quelquefois au hasard, disent des choses qu'on ne peut oublier. Ils passent, et le souvenir subsiste; et dans le désordre de l'ouvrage, l'impression que fait le poète est toujours puissante. Ce n'est pas que Shakspeare soit constamment naturel et vrai. Certes, s'il est facile de relever dans notre tragédie française quelque chose de factice et d'apprêté, si l'on peut blâmer dans Corneille un ton de galanterie imposé par son siècle et aussi étranger aux grands hommes représentés par le poète, qu'à son propre génie; si dans Racine, la politesse et la pompe de la cour de Louis XIV sont mises à la place des mœurs rudes et simples de la Grèce héroïque, combien ne serait-il pas facile de noter dans Shakspeare une impropriété de mœurs et de langage bien autrement choquante? Souvent, quelle recherche de tours métaphoriques! quelle obscure et vaine affectation! souvent aussi, quelle contradiction entre le langage et la condition des personnages! Cet homme, qui pense et s'exprime avec tant de vigueur, emploie sans cesse des expressions alambiquées et subtiles, pour énoncer laborieusement les choses les plus simples. C'est ici surtout qu'il faut se rappeler le temps où écrivait Shakspeare et la mauvaise éducation qu'il avait reçue de son siècle: les pointes et les affectations italiennes avaient corrompu le goût dans toute l'Europe. La scholastique et la théologie ne servaient pas à le réformer; la cour même d'Élisabeth avait quelque chose de pédantesque et de raffiné, dont l'influence deva à toute l'Angleterre. Il fa quand on lit les étrange que le roi Jacques faisait lement, on s'étonne moi gage que Shakspeare a so à ses héros et à ses roi faut admirer, c'est qu chaos il ait fait briller de lueurs de génie. Au reste cile d'atteindre, sur ce p l'enthousiasme des critiq L'idolâtrie des commenta mère a été surpassée. O Shakspeare un homme chant rien, avait tout cr fond métaphysicien, un incomparable, le premi losophes et des poètes. les explications les plus tous les accidents de sa fa litique; on a déifié ses fau monstrueuses, et regardé même qu'il recevait de comme une invention de Déjà, dans le dernier si son, mistriss Montague mes, piqués par les irrévé saillies de Voltaire, avaien loin le raffinement de le tion, souvent ingénieuse critiques plus modernes aujourd'hui à ces illustre seurs, de n'avoir pas senti tique réalisé par Shakspea vent que M. Schlegel a s ché de la vérité, lorsq l'énumération de toutes le réunies dans Shakespear mots emphatiques: « Le » esprits et la nature on » trésors à ses pieds: de » puissance, prophète » fondeur de sa vue, esp » rel par l'étendue de sa s » élevé que l'humanité, » jusqu'aux mortels, con

as le sentiment de sa supé-
é, et il est naïf et ingénu
e un enfant. » is ce n'est
a subtilité mystique du littéra-
emand, ni par les plaisante-
ertout les traductions de Vol-
u'il faut juger le génie et l'in-
de Shakspeare. Mistriss Mon-
relevé, dans la version si lit-
Jules César, de nombreuses
ances et l'oubli de grandes
: elle a repoussé les dédains
ire par la critique judicieuse
es défauts du théâtre fran-
is elle ne pouvait pallier les
et froides bizarreries mêlées
es de Shakspeare. « N'ou-
pas, se borne-elle à dire,
pièces devaient être jouées
e misérable auberge, devant
emblée sans lettres, et qui
à peine de la barbarie. »
absurdes invraisemblances,
bouffoneries que prodigue
re étaient communes au
héâtre que nous avions à la
cque; c'était la marque du
ourquoi donc admirer au-
i dans Shakspeare les dé-
sont profondément oubliés
illeurs, et qui n'ont survé-
le poète anglais, qu'à la
s grands traits dont il les en-
faut donc, en jugeant Shak-
rejeter d'abord l'amas de
et de faux goût qui le sur-
il faut peut-être aussi se
e faire des systèmes appli-
notre temps avec ces mo-
du siècle d'Élisabeth. Si
e nouvelle de tragédie de-
ir de nos mœurs actuelles et
de quelque grand poète,
ne ne ressemblerait pas plus
édie de Shakspeare, qu'à
Racine. Que Schiller, dans
e allemand, emprunte au
Roméo de Shakspeare, la vive et libre image d'une passion soudaine et d'une déclaration d'amour qui commence presque par un dénouement, il manque à la vérité des mœurs encore plus qu'aux bienséances de notre théâtre : il imite de sang-froid un délire d'imagination italienne. Que Goethe, au milieu d'un siècle philosophique, copie les chants sauvages des sorcières de Macbeth, il fait un jeu d'esprit bizarre, au lieu d'une peinture naïve et terrible ; mais si l'on considère Shakspeare à part, sans esprit d'imitation et de système ; si l'on regarde son génie comme un événement extraordinaire qui ne peut se reproduire, que de traits admirables ! quelle passion ! quelle poésie ! quelle éloquence ! Génie fécond et nouveau, il n'a pas tout créé, sans doute; car presque toutes ses tragédies ne sont que des romans ou des chroniques du temps, distribuées en scènes ; mais il a marqué d'un cachet original tout ce qu'il emprunte : un conte populaire, une vieille ballade, touchés par ce génie puissant s'animent, se transforment et deviennent des créations immortelles. Peintre énergique des caractères, il ne les conserve pas avec exactitude ; car ses personnages, à bien peu d'exceptions près, dans quelque pays qu'il les place, ont la physionomie anglaise, et pour lui le peuple romain n'est que la populace de Londres. Mais c'est précisément cette infidélité aux mœurs locales de diverses contrées, cette préoccupation de mœurs anglaises, qui le rend si cher à son pays. Nul poète ne fut jamais plus national. Shakspeare, c'est le génie anglais personnifié, dans son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie. Le monologue d'Hamlet devait

être composé dans le pays des brouillards et du spleen : la noire ambition de Macbeth, cette ambition si soudaine et si profonde, si violente et si réfléchie, semblait appartenir au peuple chez qui le trône fut disputé si long-temps par tant de crimes et de guerres. Mais combien cet esprit indigène n'a-t-il pas plus de puissance encore dans les sujets où Shakspeare envahit son auditoire de tous les souvenirs, de toutes les vieilles coutumes, de tous les préjugés du pays, avec les noms propres des lieux et des hommes, Richard III, Henri VII, Henri VIII? Figurons-nous qu'un homme de génie, jeté à l'époque du premier débrouillement de notre langue et de nos arts, imprimant à toutes ses paroles une énergie sauvage, eût produit sur la scène, avec la liberté d'une action sans limites et la chaleur d'une tradition encore récente, les vengeances de Louis XI, les crimes du palais de Charles IX, l'audace des Guises, les fureurs de la ligue; que ce poète eût nommé nos chefs, nos factions, nos villes, nos fleuves, nos campagnes, non pas avec les allusions passagères et l'harmonieux langage de Nérestan ou de Zaïre, non pas avec les circonlocutions emphatiques et la pompe moderne des vieux français défigurés par Dubelloy, mais avec une franchise rude et simple, avec l'expression familière du temps, jamais ennoblie, mais toujours animée par le génie du peintre. De pareilles pièces, si elles étaient jouées, n'auraient-elles pas gardé une autorité immortelle dans notre littérature et un effet tout-puissant sur notre théâtre; et cependant nous n'avons pas, comme les Anglais, le goût de nos vieilles annales, le respect de nos vieilles mœurs, ni surtout l'âpreté du patriotisme insulaire. Le théâtre leurs, il ne faut pas l'oublier tait pas en Angleterre un plai cour, une jouissance réservée des esprits raffinés ou délicats; et il est demeuré populaire. L telot anglais, au retour de se gues courses, et dans les interva sa vie aventureuse, vient batt mains au récit d'Othello, conta périls et ses naufrages. En terre, où la richesse du peu donne moyen d'acheter ces p du théâtre que la Grèce offrait libres citoyens, ce sont les ho du peuple qui forment le parte Covent-Garden et Drury-Lan auditoire est passionné pour le tacle bizarre et varié que prés les tragédies de Shakspeare; il avec une force indicible, ces énergiques, ces élans de passio jaillissent du milieu d'un dra multueux. Tout lui plaît, tout r à sa nature, et l'étonne sans le ter. Dans un sens contraire, même représentation n'agit pa moins de puissance sur la port plus éclairée des spectateurs: des images, ces peintures affr et pour ainsi dire cette nudité que de Shakspeare intéressent tachent les classes élevées de gleterre, par le contraste qu'elles offrent avec les douceur vie habituelle; c'est une se violente, qui distrait et réveil ames blasées par l'élégance s Cette émotion ne s'use pas; bleaux les plus hideux l'exciten tant plus. Ne retranchez pas tragédie d'Hamlet, le travail plaisanteries des fossoyeurs, c l'avait essayé Garrick : assi cette terrible bouffonnerie; v verrez la terreur et la gaîté rapidement sur un immense aud

A la lueur éblouissante, mais un peu sinistre, des gaz qui éclairent la salle, au milieu de ce luxe de parure qui brille au premier balcon, vous verrez les têtes les plus élégantes se pencher avidement vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La jeunesse et la beauté contemplent avec une insatiable curiosité ces images de destruction et ces détails minutieux de la mort; puis les plaisanteries bizarres qui se mêlent au jeu des personnages, semblent de moment en moment soulager les spectateurs du poids qui les oppresse: de longs rires éclatent dans tous les rangs. Attentives à ce spectacle, les physionomies les plus graves passent tour-à-tour de la tristesse à la gaîté; et l'on voit l'homme d'état sourire aux sarcasmes du fossoyeur, qui cherche à distinguer le crâne d'un courtisan et celui d'un bouffon. Ainsi Shakspeare, même dans la partie de ses ouvrages qui choque le plus les convenances du goût, a, pour sa nation, un intérêt inexprimable. Il donne à l'imagination anglaise des plaisirs qui ne vieillissent pas: il agite, il attache, il satisfait ce goût de singularité dont se flatte l'Angleterre; il n'entretient les Anglais que d'eux-mêmes, c'est-à-dire, de la seule chose à-peu-près qu'ils estiment ou qu'ils aiment. Mais, séparé de sa terre natale, Shakspeare ne perd pas encore sa puissance. C'est le caractère d'un homme de génie, que les beautés locales, que les traits individuels dont il remplit ses ouvrages, répondent à quelque type général de vérité, et qu'en travaillant pour ses concitoyens, il plaise à tout le monde. Peut-être même les ouvrages les plus nationaux sont-ils ceux qui deviennent le plus cosmopolites. Tels furent les ouvrages des Grecs, qui n'écrivirent que pour eux, et sont lus par l'univers. Élevé dans une civilisation moins heureuse et moins poétique, Shakspeare n'offre pas dans la même proportion que les Grecs de ces beautés universelles qui passent dans toutes les langues; et il n'y a qu'un Anglais qui puisse le mettre à côté d'Homère ou de Sophocle. Il n'est pas né sous cet heureux climat; il n'a pas ce beau naturel d'enthousiasme et de poésie. La rouille du moyen âge le couvre encore. Sa barbarie tient quelque chose de la décadence; elle est souvent gothique, plutôt que jeune et naïve. Malgré son ignorance, quelque chose de l'érudition du seizième siècle semble peser sur lui. Ce n'est pas cette aimable simplicité du monde naissant, comme dit quelque part Fénélon, parlant d'Homère; c'est un langage à-la-fois rude et contourné, où l'on sent le travail de l'esprit humain remontant péniblement les ressorts de cette civilisation moderne, si diverse et si compliquée, qui naissait déjà chargée de tant de souvenirs et d'entraves: mais lorsque Shakspeare touche à l'expression des sentiments naturels, lorsqu'il ne veut être ni pompeux ni subtil, lorsqu'il peint l'homme, il faut l'avouer, jamais l'émotion et l'éloquence ne furent portées plus loin. Ses personnages tragiques, depuis le méchant et hideux Richard III jusqu'au rêveur et fantastique Hamlet, sont des êtres réels, qui vivent dans l'imagination, et dont l'empreinte ne s'efface plus. Comme les grands maîtres de la poésie, il excelle à peindre ce qu'il y a de plus terrible et de plus gracieux. Ce génie rude et sauvage trouve une délicatesse inconnue dans l'expression des caractères de femmes. Toutes les bienséances que son siècle ignorait, et qu'il dédaignait, lui reviennent alors par un instinct secret. Rien peut-être

de plus remarquable dans le génie de Shakspeare, que la peinture des caractères de femmes. Ophélie, Catherine d'Aragon, Juliette, Cordelia, Desdemone et Imogène, figures touchantes et variées, ont des grâces inimitables et une pureté naïve que l'on n'attendrait pas de la licence d'un siècle grossier et de la rudesse de ce mâle génie. Le goût dont il est dépourvu trop souvent est alors suppléé par un instinct délicat, qui lui fait deviner même ce qui manquait à la civilisation de son temps. Il n'est pas jusqu'au caractère de la femme coupable qu'il n'ait su tempérer par quelques traits empruntés à l'observation de la nature, et dictés par des sentiments plus doux. Lady Macbeth, si cruelle dans son ambition et dans ses projets, recule avec effroi devant le spectacle du sang : elle inspire le meurtre, et n'a pas la force de le voir. Gertrude, jetant des fleurs sur le corps d'Ophélie, excite l'attendrissement, malgré son crime. Cette profonde vérité dans les caractères primitifs, et ces nuances de la nature et du sexe, si fortement saisies par le poète, justifient bien sans doute l'admiration des critiques anglais ; mais faut-il en conclure avec eux que l'oubli des couleurs locales, si commun dans Shakspeare, soit une chose indifférente, et que ce grand poète, lorsqu'il confond le langage des diverses conditions, lorsqu'il met un ivrogne sur le trône et un bouffon dans le sénat romain, n'ait fait que suivre la nature, en dédaignant les circonstances extérieures ; comme le peintre qui, content de saisir les traits de la figure, ne soigne pas la draperie ? Cette théorie faite après coup, ce paradoxe auquel n'a guère songé l'auteur original, n'excuse pas une faute trop répétée dans son théâtre, et qui s'y présente sous formes. Il est risible de v vant critique, dans l'ex ne pièce de Shakspeare, devant l'heureuse confusic nisme et de la féerie, des des Amazones, de l'ancie et du moyen âge, mêlés p dans un même sujet. Il es gulier peut-être de voir tième siècle, un poète céli savamment et à dessein amalgame, qui n'avait été speare que le hasard de ou le jeu d'un insouciar Louons un homme de gé vérité, non par les systè trouverons alors, que si S viole souvent la vérité lo torique, s'il jette sur pr ses tableaux la dureté un mœurs de son temps, d'ailleurs, avec une admi gie, les passions dominant humain, la haine, l'an jalousie, l'amour de la vi la cruauté. Il ne remue moins de puissance la pa titieuse de l'ame. Comme l poètes grecs, il a recherch des douleurs physiques, et sur la scène les angoisses france, les lambeaux de la dernière et la plus effr infirmités humaines, la de plus tragique en effet mort apparente de l'ame une noble créature sans l Shakspeare a souvent moyen de terreur ; et pa binaison bizarre, il a re folie feinte, aussi souvent elle-même ; enfin il a im mêler toutes deux dans le bizarre d'Hamlet, et de semble les éclairs de la ruses d'un égarement ca

dre involontaire de l'ame. S'il
ntré la folie naissant du déses-
, s'il a lié cette ir e à la plus
nte de toutes les douleurs,
atitude des enfants pour leur
; par une voe non moins pro-
:, il a souvent rapproché le
: de la folie, comme si l'ame
aliénée d'elle-même à mesure
e devient coupable. Les songes
les de Richard III, son som-
gité des convulsions du re-
, la veille effrayante et mysté-
de lady Macbeth, sont des in-
s que l'horreur tragique n'a
surpassées, et qui rappellent
énides d'Eschyle. On pourrait
r plus d'une autre ressem-
entre le poète anglais et le
oète grec, qui ne connut pas
:, ou qui respecta peu la loi
es unités. L'audace poétique
re un caractère qui ne frappe
ns dans Shakspeare que dans
: c'est, avec des formes plus
, la même vivacité, la même
rance de métaphores et d'ex-
s figurées, la même chaleur
nation éblouissante et sublis
is les incohérences d'une so-
sortait à peine de la barba-
lent sans cesse dans Shak-
a grossièreté à la grandeur,
ombe des nues dans la fange.
r-tout pour les pièces d'inven-
: le poète anglais a réservé
:hesse de couleurs qui semble
naturelle : ses pièces histori-
nt plus simples. Quant à ce
: de prose et de vers, quelque
qu'il nous paraisse, presque
: une intention de l'auteur a
é le choix entre ces deux
:, d'après le caractère du
de la situation. La scène dé-
de Roméo et de Juliette, le
: terrible entre Hamlet et son père, avaient besoin du charme ou de la solennité des vers : il ne fallait rien de cela pour montrer Macbeth causant avec les assassins dont il se sert. De grands effets de théâtre sont attachés à ces passages si brusques, à ces disparates si soudaines d'expressions, d'images, de sentiments; quelque chose de profond et de vrai s'y retrouve. Les froides plaisanteries des musiciens, dans une salle voisine du lit de mort de Juliette, ces spectacles d'indifférence et de désespoir, si rapprochés l'un de l'autre, en disent plus sur le néant de la vie, que la pompe uniforme de nos douleurs théâtrales. Enfin, ce dialogue grossier de deux soldats montant la garde, vers minuit, dans un lieu désert, l'expression vive de leur effroi superstitieux, leurs récits naïfs et populaires, disposent l'ame du spectateur à des apparitions de spectre et de fantôme, bien mieux que ne le feraient tous les prestiges de la poésie. Émotions puissantes, contrastes inattendus, terreur et pathétique poussés à l'excès, bouffonneries mêlées à l'horreur, et qui sont comme le rire sardonique d'un mourant; voilà les caractères du drame tragique de Shakspeare. Sous ces points de vue divers, *Macbeth*, *Roméo*, le *Roi Lear*, *Othello*, *Hamlet*, présentent des beautés à-peu-près égales. Un autre intérêt s'attache aux ouvrages dans lesquels il a prodigué les inventions de l'esprit romanesque. Tel est surtout *Cymbeline*, produit assez bizarre d'un conte de Boccace, et d'un chapitre des Chroniques Calédonniennes, mais ouvrage plein de mouvement et de charme, où la clarté la plus lumineuse règne dans l'intrigue la plus compliquée. Enfin, il est d'autres pièces qui sont comme les Saturnales de cette imagina-

tion toujours si désordonnée et si libre. On admire beaucoup, en Angleterre, la pièce qu'un de nos critiques a le plus accablée de sa superbe raison. La *Tempête* paraît, aux Anglais, l'une des plus merveilleuses fictions de leurs poètes; et n'y a-t-il pas, en effet, une énergie créatrice, un mélange singulièrement heureux de fantastique et de comique, dans ce personnage de Caliban, symbole de tous les penchants grossiers et bas, de la lâcheté servile, de l'abjection avide et rampante? et quel charme infini dans le contraste d'Ariel, de ce sylphe aimable et léger, autant que Caliban est pervers et difforme? Le personnage de Miranda appartient à cette galerie de portraits féminins si heureusement dessinés par Shakspeare; mais cette innocence native, nourrie dans la solitude, le distingue et l'embellit. Aux yeux des Anglais, Shakspeare n'excelle pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Johnson trouve même ses plaisanteries et sa gaîté bien préférables à son génie tragique. Ce dernier jugement est plus que douteux; et sous aucun rapport, il ne peut devenir l'opinion des étrangers. On le sait, rien ne se traduit, ne se fait entendre dans une autre langue, moins aisément qu'un bon mot. La vigueur mâle et forcenée du langage, les éclats terribles et pathétiques de la passion, retentissent au loin; mais le ridicule s'évapore, et la plaisanterie perd sa force ou sa grâce. Cependant, les comédies de Shakspeare, pièces d'intrigue, plutôt que peintures de mœurs, conservent presque toujours, par le sujet même, un caractère particulier de gaîté. Du reste, nulle vraisemblance, presque jamais l'intention de mettre la vie réelle sur la scène; et cela, pour le dire en passant, nous explique comment un célèbre e Shakspeare accuse dé notre Molière d'être pr qu'il est trop vrai, tro teur de la vie humai copier la nature, était esprit médiocre. Shak ce défaut, dans ses c complication d'inciden exagération, une cari continuelles, un dialc de verve et d'esprit, n paraît plus souvent nage, voilà souvent miques. A la fantasqu du langage, au capr tions, on dirait quelq faisant des comédies. I Shakspeare se montr la variété de ses piè *Timon d'Athènes* e piquantes : elle a qu feu satirique d'Arist la malignité de Lucien. tique anglais dit que *de Windsor* sont pe pièce dans laquelle Sh donné la peine de co donner un plan. Il y beaucoup de feu, d gaîté; il s'est rapproc *prosaïsme* de Molièr de vives couleurs, habitudes et l'image Aucun personnage d Shakspeare n'est plu gleterre, et n'est pl celui de Shyloke dan *Marchand de Venis* tinguible de l'or, la c basse, l'âpreté d'un par les affronts, y s une incomparable én ces caractères de fem sous la plume de S pand, dans ce même lieu d'une intrigue

passion. Les
ren'ont point
ment l'imagination, elles
riosité, elles divertissent,
t; mais ce ne sont point
mœurs plus ou moins
Quelques-unes d'entre
ent se comparer à l'Am-
Molière; elles en ont sou-
, le tour libre et poéti-
ce caractère de compo-
aut rapporter le *Songe*
été, composition iné-
harmante, où la féerie
ète un merveilleux plai-
hakspeare, qui, malgré
é, a pris partout des
des formes, imite aussi
italienne du seizième
a su fort agréablement
s bergeries idéales que
Tasse avait mises à la
e intitulée *As you like it*
vers charmants, de des-
res et gracieuses. Mo-
Princesse d'Élide, peut
de ce mélange de pas-
érité, et de peintures
ans naturel. C'est un
gréablement touché par
le génie. Quoi qu'il en
mpositions si diverses,
imagination si variés,
e la richesse du génie
re. Elle n'éclate pas
ette foule de sentiments,
ues, d'observations de
qui remplissent indiffé-
ces ouvrages, qui se
sa plume, et que l'on
de ses compositions
ns heureuses. On a fait
les pensées de Shak-
a cité à tout propos et
s formes; et un homme
ment des lettres ne peut
y retrouver mille cho-
ses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères, sortent des traits de nature qui font oublier toutes ses fautes (1). On a fait, en Angleterre, d'innombrables éditions de Shakspeare. Pope n'a pas dédaigné les modestes fonctions de commentateur de ce grand poète, et il a été moins sévère pour lui, que Voltaire pour Corneille. Le savant Johnson en a donné l'édition la plus complète et la plus estimée; mais ses remarques laissent beaucoup à desirer, et son admiration ne plaira pas toujours aux critiques et même aux admirateurs de Shakspeare. On sait quelle admiration Garrick portait au père du théâtre anglais (*V.* Garrick, XVI, 497). L'édition de Shakspeare, par Warburton, a fait naître quelques écrits de Th. Edwards (*Voy.* Edwards, XII, 541). Heate a exercé sa critique sur différentes éditions (*Voy.* Heate, XIX, 540). Deux pièces de Shakspeare ont été retouchées par Cibber (*V.* Cibber, VIII, 526). Vers la fin du dix-huitième siècle, W. H. Ireland supposa des écrits de l'auteur d'*Hamlet* (*V.* Ireland, XXI, 256), qu'il publia sous le titre de *Shakspeares Manuscripts*, , 1795, un volume in-fol., qui devait être suivi de deux autres. Mais Malone eut bientôt découvert la fraude, et publia : *An enquiry into the authenticity of certain miscellaneous papers*, etc., 1796, in-8°.; et Ireland lui-même finit par donner, en 1805, toute l'histoire de cette imposture littéraire (V. *Magasin encyclopédique*, 1805, tom. III, p. 401). Rich. Farmer est auteur

(1) La partie bibliographique qui suit est de M. A. B—t.

d'un *Essai sur l'érudition de Shakspeare* (*Voy.* Farmer, XIV, 167). C'est à Dodd que l'on doit les *Beautés de Shakspeare*, 1752, 2 vol. in-12. Dans le *Théâtre anglais*, trad. par La Place (*Voy.* Place, XXXV, 7), on trouve la traduction de beaucoup de pièces de Shakspeare et des analyses ou sommaires des pièces qui n'en font point partie. Douin a donné une traduction en vers du *More de Venise*, 1773, in-8°. (*V.* aussi Ducis, au Supplément). Un anonyme a traduit en prose le *Marchand de Venise*, 1768, in-8°. L. S. Mercier a publié un *Timon d'Athènes*, en cinq actes et en prose, imitation de Shakspeare, 1794, in-8°. Voltaire avait donné une traduction de *Jules César*, dans son édition de Corneille, avec commentaire, 1764, 12 vol. in-8°. Les *OEuvres de Shakspeare* ont été traduites par Letourneur, Catuelan et Fontaine-Malherbe, 1776-82, en 20 vol. in-8°. (*V.* Tourneur). Dwal a donné *Shakspeare et Addison, mis en comparaison, ou imitation en vers des monologues* d'Hamlet *et de* Caton, 1786, in-8°. Ces deux morceaux sont précisément ceux que Voltaire avait traduits, et qu'après avoir déjà donnés ailleurs, il a reproduits, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* (refondues dans le *Dictionnaire philosophique*), au mot *Art dramatique*. M. Alexandre Duval a fait jouer sur le théâtre français, en 1803, une comédie en un acte, intitulée : *Shakspeare amoureux, ou la Pièce à l'étude*. M. Beyle, (caché sous le masque de Stendhal,) a publié, en 1823 et 1825, deux Opuscules intitulés : *Racine et Shakspeare* (*V.* aussi Montague, XXIX, 426) (2). V—n.

(2) En 1740, les dames anglaises érigèrent à Shakspeare, dans l'église de Westminster, un superbe mausolée. En 1769, un ayant acheté la maison que ce tête à Stratford, lieu de sa n un mûrier qu'il y avait plante indignés d'un pareil attentat, mirent les plus grands désord profane de leur ville, avec de trer. On fabriqua, du bois boîtes, des éventails, des tab voya à Garrick, dans une de franchise de la ville de Straffo buste dans la salle de l'hôtel celui de Shakspeare. Cette fav fête appelée le *Jubilé de Shak* vers 1769, une écritoire faite mûrier (*V.* Keate.)

SHARP (Jacques), dans le comté de Bar presbytérien très-a puté auprès de Crom clamer sur quelques s'étaient élevés entre riens d'Écosse. Il s'a mission à la satisfact qui, à l'époque de la re voya auprès de Charl Entraîné par l'exemp et peut-être par des tion, Sharp se réunit d'Angleterre, et il acc ché de Saint-André. excita contre lui une ble de la part de ceu été l'agent. Un préc J. Mitchel, tenta en siner, en 1668; et, di neuf brigands, ayant ture sur le grand che en pièces. — Sharp (meilleurs prédicateur re, naquit à Bradfor mourut à Bath, en 1 dications contre les firent interdire, en gré après la révolu (*Voyez* Compton), doyen de Canterbury que d'York. Ses *Serm* plusieurs fois, ont été r 7 vol. in-8°. — Shar chapelain ordinaire 1713 et mort en 177

ciété royale, de des an-
s, et très-versé con-
e des langues anciennes et
es. Il publia, entre autres
Syntagma dissertationum
in auctor doctissimus Tho-
rde separatim edidit, 1767,
in-4°., accompagné de plu-
gravures à l'eau-forte, par
lui-même, qui excellait
t art. Z.

RP (Abraham), mathémati-
lais, naquit à Little-Horton,
adford, dans le York-shire,
. Après avoir reçu une bon-
tion, il entra dans le com-
à Manchester, comme simple
; mais bientôt, entraîné par
pour la science du calcul, il
carrière du négoce pour se
l'enseignement; et, retiré à
l, il y ouvrit une école, où
a avec succès l'écriture et
tique. Un voyage qu'il fit à
ui procura des liaisons avec
l, qui, frappé de son méri-
a d'abord dans l'arsenal de
à des conditions avantageu-
it ensuite pour son *assistant*
atoire royal. Dans ce nou-
, Sharp se livra avec ardeur
ation, et contribua beaucoup
à Flamsteed la construc-
n fameux Catalogue de trois
iles, qui renfermait, outre
udes des fixes, leurs ascen-
ites et leurs déclinaisons,
les variations de ces deux
pour un degré de change-
s les longitudes. Ce grand
rangea sa santé, et l'obligea
rer dans son pays natal, à
mais, pour n'y pas demeu-
il se construisit lui-même un
ire, ainsi qu'une machine
ieuse pour tourner le bois
re sous des formes variées,
utiles aux ébénistes, aux horlogers, aux opticiens et aux ingénieurs en instruments de précision. Il ne dut non plus qu'à son propre travail et ses télescopes et les divers instruments de son observatoire. Plus tard, en 1689, Flamsteed, ayant à faire terminer le grand mural qu'il voulait placer à Greenwich, rappela Sharp auprès de lui, et le garda quelque temps comme son secrétaire. Ce dernier divisa l'instrument; et Smeaton rapporte, dans les Transactions philosophiques pour 1786, que ce fut alors qu'on vit, pour la première fois, un aussi grand instrument divisé avec toute l'exactitude que comportait l'état des arts contemporains. Ce ne fut pas le seul service que rendit alors Sharp à son illustre ami. Flamsteed le chargea de dresser un grand nombre des *Tables* qui remplissent le second volume de l'*Histoire céleste* (3 vol. in-fol.), et en obtint aussi les beaux dessins de son Atlas céleste; mais ces grandes cartes des constellations, quoique parfaitement gravées à Amsterdam, demeurèrent inférieures aux originaux, pour l'exactitude et la netteté de l'exécution. Vers la même époque, en 1699, Sharp composa un Précis des meilleures méthodes connues pour le calcul des sinus, des sécantes et des tangentes naturelles, en s'aidant surtout des découvertes de Newton; et il en fit l'application à la détermination approchée du rapport de la circonférence au diamètre. Deux séries différentes, calculées avec une rare patience, lui donnèrent ce rapport exactement jusqu'à la soixante-douzième figure décimale. Plus tard il s'occupa de perfectionnements analogues pour le calcul des logarithmes, en partant des méthodes données par Mercator, Wallis et Halley. Ils lui servirent à calculer,

avec soixante-une figures, les logarithmes des cent premiers nombres, ceux de tous les nombres *premiers* compris entre 101 et 1100, et ceux des vingt nombres compris entre 999,990 et 1,000,010. Il joignit même à ces derniers les tables de leurs différences des dix premiers ordres. Jusqu'ici, un tel travail, de la part d'un seul individu, n'a point été surpassé. Il fut publié par son auteur, dans un ouvrage intitulé: *Geometry improved*, qui vit le jour à Londres, en 1717, in-4°., et où l'on ne trouve que les initiales du nom de Sharp: *by A.S. Philomath*. Ce livre, devenu fort rare, renferme encore des tables très-étendues et très-exactes des valeurs des divers segments du cercle, avec leurs différences à douze figures, et leur usage pour la résolution de beaucoup de problèmes plus ou moins difficiles; et il est terminé par un Traité fort curieux sur les polyhèdres, tant ceux qui sont *complètement* réguliers que ceux qui ne le sont pas d'une manière absolue. L'auteur y donne la manière de les former, et assigne la détermination de leurs rapports et les valeurs de leurs éléments principaux, soit par des formules générales, soit en nombres calculés avec sa précision et sa patience ordinaires. Plusieurs de ces corps ont été imaginés par lui; et leur considération ne serait pas sans utilité dans la cristallographie. On peut remarquer, dans cet ouvrage, la gravure des planches où ces polyhèdres sont représentés en perspective et avec une netteté singulière. Sharp en était l'auteur, tant cet homme adroit et patient réunissait de talents divers. Sa complaisance n'était peut-être pas moins remarquable; car, après sa mort, on a reconnu, par sa volumineuse correspondance avec les géomètres et les astronomes célèbres de son temps, qu'il avait jamais cessé de les aider de ses recherches particulières, employant à leur profit sa facilité pour le calcul. Sharp se retira, vers 1' ton, son pays natal, et q tit plus jusqu'à sa mort en juillet 1742, quand il sa quatre-vingt-onzièm cette dernière période a vécut dans une assez gra n'y admettant guère que voisins de Bradford: l'un macien (1), l'autre géo nieux.

SHARP (Samuel), ch glais, naquit au commen dix-huitième siècle, f célèbre Chéselden, et son art à Paris, en fré hôpitaux. Il paraît qu'i un peu tard à exercer sa Il se fixa enfin à Londr tint la place de chirurgi tal de Guy. Sa renomm avec sa clientelle. Il disa nu Voltaire, et lui avoi quefois de *cicerone*, lor jour à Londres. Au com de 1749, il fut élu mem ciété royale et membre l'académie de chirurgie contribua aux progrès par deux ouvrages, qu sieurs éditions, et qui ont dans plusieurs langues: I *opérations chirurgical* description des instrum gravures, accompagné d tation sur la nature et l des plaies, ulcères, abcès édition, 1751. Il *Recu*

(1) Dans les petites villes d'Ang maciens étaient jadis les seuls méd

sur l'état de la ch , 1750; Rome, 1761. Ce r et le lent été tradu çais (1787). Le voyage que Sharp fit, 5, sur le continent, eut pour but rétablir sa santé. De retour dans sa , il publia ses *Lettres sur l'I-* contenant la description des et usages de ce pays, un vol. ., écrites dans un style vif et le. Elles excitèrent néanmoins roux de Baretti, qui en publia tation et une critique amère. dans la retraite, depuis plu- nées, Sharp mourut le 24 78. Z.

P (William), fils d'un r, naquit en 1749. Son père ait fait apprendre à graver rnements d'armurier; mais at du goût pour les arts, il ar graver le vieux lion de e Londres, planche qui eut succès; ensuite il se chargea ures de la collection de ro- nnus sous le nom de *Nove- gazine*, d'après les dessins de l. Il fournit aussi, pour la fol. de Luthwell, une plan- représente Moïse frappant le de sa baguette. Il avait à une boutique de gravures, marié de bonne heure. Veuf de quelques années, il se li- entier à son art, et fournit de travaux qui l'ont mis au rang. Il grava, d'après le s *Docteurs de l'Église* dis- ur l'immaculée conception; rès West, il acheva la gra- Woolet, offrant le *Débar-* de *Charles II*. Il grava, dernier voyage du capitaine leux *Danses de Sauvages*, ques portraits d'insulaires. même temps, il exécuta, d'a- eune artiste nommé Benwell, une planche intéressante, représentant deux *Enfants égarés* et endormis dans une forêt. Jusqu'alors Sharp avait presque toujours travaillé pour les marchands d'estampes, n'ayant pas d'autres ressources; mais après avoir hérité d'un peu de bien d'un frère mort à Gibraltar, il commença de travailler pour son propre compte, et grava plusieurs tableaux de Salvator Rosa, du Dominiquin et d'autres grands maîtres de la collection appartenant à M. Udney. Vers ce temps il commença aussi à manifester des opinions religieuses et politiques fort tranchantes. Il fut d'abord partisan déclaré du magnétisme animal, et bientôt il s'enfonça dans les rêveries mystiques de la secte de Svedenborg, montrant la foi la plus robuste dans ses miracles et ses visions. Il avait établi imprimeur en taille douce, Bryan, qui plus tard devint fameux sous le nom de l'*Enthousiaste*. Sharp le trouva un jour à terre, entre deux presses de son atelier, livré à une vision où il recevait, disait-il, une mission divine pour Avignon: il partit le jour même; mais on ne sait ce qui lui arriva sur le Rhône. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à son retour il montra un peu moins d'enthousiasme mystique. Un autre visionnaire, Richard Brothers, excita aussi l'admiration de Sharp. Celui-là voulait rassembler les Juifs et les réintégrer dans la possession de Jérusalem. Sharp devait être de l'expédition; il était si sûr du succès, qu'il grava deux fois le portrait du prophète Brothers, dans la crainte de ne pouvoir suffire aux commandes, et il répondait sérieusement à ses amis qui lui objectaient les difficultés d'une pareille expédition: « Vous verrez qu'il y aura un tremblement de terre et un transport miraculeux. »

Au-dessous du portrait de Brothers, il grava ces mots : *ayant la ferme croyance que celui-ci est l'homme désigné par Dieu, je grave son portrait. W. Sharp.* Quelques personnes considérèrent cette assertion comme un blasphème ; mais ses amis prétendaient qu'il n'avait commis qu'une erreur de virgule, en la plaçant après les mots *par Dieu* (by god), au lieu de la mettre devant. Cependant Brothers, au lieu de ramener les Juifs à Jérusalem, fut conduit dans une maison de fous à Islington. Plus tard, Jeanne Southcote fit des miracles pour la foi de Sharp, qui fut un de ses adhérents les plus fervents, et qui grava son portrait : ce fut lui qui vint la chercher à Exeter pour la mener à Londres ; et quand cette femme fut morte, le graveur soutint, avec opiniâtreté, qu'elle ressusciterait. On assure qu'il a conservé cette persuasion toute sa vie, et qu'il est mort avec la certitude que Jeanne Southcote reviendrait remplir sa mission divine. Il fut moins constant dans ses opinions politiques : ayant été lié d'abord avec Thomas Payne, dont il grava le portrait, avec Horne Tooke, le major Carthwright et d'autres partisans de la réforme *radicale* ; et s'étant fait membre de *l'information constitutionnelle*, il montra une opposition si vive, qu'il inspira des craintes aux ministres, et fut arrêté comme soupçonné de conspiration. On rapporte qu'ayant été conduit devant le conseil privé pour subir un interrogatoire, il tira de sa poche le prospectus d'une gravure, et pria les ministres de souscrire. Ce trait acheva de les rassurer sur le graveur, et ils le firent relâcher. Il conserva une grande aversion pour Pitt, qui l'avait traité avec beaucoup de hauteur, et prétendit que les traits de ce ministre ne présentaient pas une seule ligne régulière, et que c'était un assemblage de tout ce qu'il y avait de plus repoussant. Sharp était persuadé que chaque homme ressemble, par le caractère et la figure, à quelque animal. Il quitta plus tard le parti démocratique, qui probablement n'avait jamais beaucoup compté sur lui, sollicita une audience de lord Sidmouth, et dédia au roi une gravure représentant l'entrevue de Charles Ier. et de ses enfants, en présence de Cromwell. Ses plus belles gravures, outre les *Docteurs de l'Église* et *les enfants dans la forêt*, sont *Diogène*, *le roi Lear au milieu de la tempête*, d'après West, planche dont les bonnes épreuves se sont vendues jusqu'à dix guinées, la *Sainte Cécile* du Dominiquin, et la *Pythonisse d'Endor*, d'après le même. Personne ne rendait mieux les beautés des tableaux de Reynolds. Le portrait du célèbre anatomiste John Hunter, d'après ce maître, passe pour un chef-d'œuvre. Sharp avait gravé, d'après le même, pour le recueil d'une galerie de tableaux, *une Sainte Famille*, et il en avait été tiré une centaine d'épreuves, lorsque Macklin eut la malheureuse idée d'employer le graveur Bartolozzi à pointiller cette gravure dans le goût du temps. On a toujours reproché, avec raison, à Bartolozzi, d'avoir concouru à gâter l'ouvrage d'un confrère. Quoiqu'il fût peut-être le premier graveur anglais au dix-neuvième siècle, Sharp n'était point de l'académie royale des arts : il était de celles de Vienne et de Bavière ; étant attaqué de la goutte, il se retira à Chiswick, où il mourut d'hydropisie, le 15 juillet 1824. D—G.

SHAW (Thomas), voyageur anglais, était né à Kendal en West-

ıd, vers 169. . A s avoir ordres sacrés, nommé in du compto anglais d'Al- profita de son séjour dans lle, pour parcourir la partie cienne Numidie, dont elle est tale. Il alla dans l'ouest jus- monts Trara, à la gauche du lata, qui se jette dans la Mé- née, sous le deuxième méri- cidental de Paris. Il vit Oran ıtres villes de la côte, traver- ichellif, sous le méridien de en se tenant à une certaine e de la mer. Ses courses se ent dans le sud-est jusqu'au lujura, par le 36e. parallèle méridien à l'est; il vint ensuite, ıtérieur du pays, au nord-est , et au Bastion de France. Il par mer Biserte, dans le se de Tunis, puis, par terre, ıpitale, et s'avança dans l'in- au sud-ouest jusqu'à Ghella al , dans les montagnes, et de là jusqu'aux bords du Schibkah eh (*Libyca palus*), qu'il tra- puis vint à Gabs, à l'embou- du Triton, et remonta au en suivant les sinuosités de la ısqu'à Tunis. Cette excursion ı en 1727; la guerre civile qui it alors ces contrées, empêcha ageur de parcourir le Frighih, ı à l'ouest de Tunis, arrosé par gradah. Déjà il avait visité la , ayant débarqué à Latakieh, 22, et ayant longé la côte jus- Kalemon, repris la mer, puis à Tyr. Du mont Carmel il dirigé, par Rama, sur Jéru- et le Jourdain. L'Égypte at- ıssi l'attention de Shaw : il vit ette, Alexandrie, le Caire, en- Suez, Tor et le mont Sinaï. un séjour de douze ans, il par- Alger, en 1742, rapportant beaucoup de curiosités naturelles, de médailles, de fragments d'antiquités. Il fut reçu docteur en théologie et en médecine, devint président du collége de Saint-Edmond's Hall d'Oxford, qu'il fit réparer et embellir, obtint la chaire de grec, et fut nommé recteur de Braunley, dans le Hampshire, et membre de la société royale. Il mourut, le 15 août 1751. On a de Shaw, en anglais : *Voyages ou observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-fol., avec cartes et figures. Ce livre fut traduit en français, avec des Notes et des corrections fournies par l'auteur, la Haye, 1743, 2 vol., in-4°., avec cartes et figures. Pococke, qui avait aussi voyagé dans l'Orient, ayant attaqué l'ouvrage de Shaw, celui-ci répondit par un *Supplément à un livre intitulé Voyages et observations*, Oxford, 1746. in-fol. Il écrivit aussi pour sa défense *Lettre à Clayton, évêque de Clogher*, 1747, in-fol. Shaw s'occupa de revoir sa relation, dont une nouvelle édition parut après sa mort, Londres, 1757, in-4°., figures, cartes et le supplément. Une traduction allemande, d'après cette seconde édition, fut publiée à Leipzig, 1765, in-4°., fig.; et une hollandaise à Utrecht, 1773, 2 vol. in-4°., fig. L'ouvrage de Shaw est un des plus instructifs que l'on puisse lire sur les royaumes d'Alger et de Tunis : il traite d'abord, dans deux livres, de la géographie de ces deux pays, et décrit dans le plus grand détail tous les lieux qu'il a vus, les monuments et autres antiquités qu'il a rencontrés, les demeures des habitants nomades et sédentaires. Un autre livre est consacré à la géographie naturelle, aux productions du pays, aux scien-

ces, aux arts, aux manufactures, aux mœurs, au gouvernement, aux finances des Algériens et à leurs relations avec les puissances chrétiennes. Tous ces sujets sont traités avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. Shaw n'a répandu aucun agrément sur la partie géographique; mais tout ce qui tient à l'histoire naturelle et aux mœurs est plus intéressant pour le lecteur. D'un autre côté, toute la partie géographique est d'un prix infini : elle fait bien connaître l'état ancien et moderne de la Numidie et de la Mauritanie Césarienne On regrette que l'auteur n'ait pas donné l'itinéraire des routes qu'il a tenues. Il explique et confirme, dans beaucoup d'endroits, les descriptions d'Edrisi. Pour les cantons au sud d'Alger qu'il ne put parcourir, il consulta les habitants, qu'il rencontrait partout dans les villes de la Barbarie. Il reçut beaucoup de renseignements de Sanson, chirurgien hollandais, esclave, depuis plusieurs années, du bey de Constantine. Dans toutes ses excursions, il prit les hauteurs avec un quart de cercle. Il a, dans les noms propres, suivi l'ortographe de la prononciation anglaise. Toutes les fois qu'il l'a pu, il a ajouté les noms arabes en caractères originaux. Ses Tables météorologiques lui ont été fournies par les missionnaires français résidants à Alger. Il s'est attaché à expliquer, par la comparaison des usages de l'Orient, divers passages de l'Écriture sainte. Il ne s'est pas contenté, sur plusieurs points de géographie, de citer les auteurs qui avaient parlé des mêmes lieux : il a donné, à la fin de son livre, des extraits de ces mêmes auteurs, qui servent de preuves et d'éclaircissements. Ce Supplément contient aussi un Vocabulaire de la langue des Cabyles.

Shaw rapporta [illegible] voyage [illegible] de six cents [illegible]s, dont cent quarante étaient nouv[illegible] Il s'aida, pour les nommer, du Catalogue de Dill[illegible] en les comparant avec l'Herbier [illegible] Sherard. Il donna ces échantillons [illegible] cabinet de Sherard, et les médailles ainsi que les minéraux, au collége [illegible] la Reine. Bruce, qui, avant d'al[illegible] en Abissinie, avait parcouru les pay[illegible] de l'Afrique visités par Shaw, re[illegible] un témoignage éclatant à la véracit[illegible] de ce voyageur, et nous apprend qu'u[illegible] ne chose faillit ruiner entièrement l[illegible] crédit de sa relation, avant qu'elle eût acquis la célébrité dont elle jou[illegible] maintenant. Shaw s'était hasardé à dire, en conversation, que la tribu des Onelled sidi-Bougaunim était léontophage. Ce propos fut regardé à Oxford comme un conte, parce que tout le monde savait, au contraire, que ce sont les lions qui mangent les hommes. Shaw, naturellement modeste, s'humilia sous la sévérité de ses critiques. Comme il n'avait pas encore publié son livre, il se contenta de parler légèrement du fait, dans les pièces justificatives. Bruce vit ces mêmes Arabes manger du lion, mets, à la vérité, fort peu appétissant. Les renseignements que Shaw donne sur l'Égypte, la Syrie et la Phénicie, sont très-succincts. Il annonce qu'il ne veut pas répéter ce que d'autres ont dit avant lui, notamment son compatriote Maundrell. Les services que la botanique avait reçus de Shaw déterminèrent Forster à nommer *Shawia* une plante de la Nouvelle-Zélande : elle est de la syngénésie et de la famille des corymbifères. Quelquefois ce nom a été défiguré par les étrangers, qui l'ont écrit *Schawia*, *Schaavia*, enfin *Shavia*. Cette dernière manière serait pour nous plus supportable que les autres.

ographie univ
ne résultait] une
nique du nom de *Shavius* a
par les Oxoniens facétieux,
geur et à sa famille. Le verbe
le *shave* signifie raser. E—s.

W (Cuthbert), écrivain
né, en 1738, à Ravensworth,
comté d'York, fils d'un cor-
, reçut une éducation libé-
s des écoles de province, et
ne-maître de celle de Dar-
où il donna des marques de
ur la poésie. Il vint ensuite
es, et concourut à la rédac-
quelques journaux. Il joua la
et la tragédie dans la troupe
, tant en province que dans
le, mais avec si peu de suc-
il abandonna cette carrière,
se fit distinguer que par
ge d'une belle figure. Il s'é-
ncé comme écrivain, en
ar un poème sur la *Liberté*,
bo, sous le nom de W. Sey-
ar des *Odes sur les quatre*
Il publia, en 1762, les *Qua-*
delles d'un sou, satire diri-
re Lloyd, Churchill, Col-
hirley, qui fixa un moment
m. Une autre satire intitu-
ce (*The Race*), parut, en
-4°. Il y caractérise les prin-
ortes de cette époque : la sé-
peut-être plus encore que le
ui s'y montre, valut à ce
l'année suivante, une seconde
augmentée. Shaw n'eut ja-
conduite ni économie : la mi-
rça, plus d'une fois, à pros-
plume au premier venu. Il
tre autres un exposé des ver-
certain baume de vie, au pro-
uel il eut une part pour son
a perte de sa femme, morte
e de son premier enfant, lui
en 1768, une Élégie intitu-
lée : *Monodie à la Mémoire d'une jeune femme, par un mari inconsolable;* cette pièce est regardée comme ce qu'il a écrit de mieux. La mort de son fils lui inspira une seconde Élégie également estimée. La maladie, suite d'une vie débauchée et misérable, avait altéré ses avantages physiques, jusqu'au point d'en faire un objet d'horreur et de dégoût. On peut imaginer combien ce changement fut sensible à un homme aussi vain. Dès-lors il vécut dans une profonde retraite, n'écrivant plus que pour soutenir des jours sitôt obscurcis. C'est à cette époque (1769) que parut sa Satire de la *Corruption*, où il a peint sa propre situation sous l'inspiration du désespoir. Il mourut à Londres dans un état déplorable, en 1771, âgé de trente-quatre ans. L.

SHAW (George), naturaliste, naquit, le 10 déc. 1751, à Bierton, dans le Buckinghamshire, où son père était vicaire. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra un goût décidé pour l'histoire naturelle, reçut de son père la première instruction, et commença ses études académiques au collége de *Magdalen-Hall*, à Oxford, où il se distingua par une application peu commune. Il obtint le grade de bachelier, en 1769, et voulant assister son père dans ses fonctions ecclésiastiques, il se fit recevoir diacre en 1774. Mais son penchant pour les sciences naturelles et la médecine lui fit bientôt abandonner des occupations qui exigeaient tous ses moments. Il se rendit à Édinbourg, et après avoir suivi, pendant trois ans, les cours de Black, de Cullen et d'autres professeurs célèbres, il revint à Oxford, où il obtint la place de lecteur adjoint à la chaire de botanique, occupée par Sibthorp. A la mort de ce docteur, tous les votes de l'uni-

versité se réunirent pour que Shaw lui succédât ; mais les statuts excluaient expressément du professorat quiconque était entré dans les ordres sacrés. En octobre 1787, Shaw prit les grades de bachelier et de docteur en médecine, et il s'établit à Londres comme praticien. Lorsque, en 1788, plusieurs hommes distingués par leurs lumières et leur zèle pour l'étude des sciences naturelles, créèrent la *Société Linnéenne*, le docteur Smith fut élevé à la dignité de président, et Shaw à celle de vice-président. Il rédigea pour les Mémoires de cette société : *Description du nouveau poisson Stylephorus cordatus.* — *Description du cancer stagnalis* de Linné.—*Remarques sur le scolopendra electrica et le scolopendra subterranea.*—*Note* sur la description, par M. Kirby, d'une nouvelle espèce de *Hirudo.*—*Notice* sur un petit *Ichneumon.* — *Description* d'une espèce de *Myotheria.* — *Description* du *mus bursarius* et du *Tubularia magnifica.* Ses cours au *Leverian-Museum* furent suivis par un auditoire nombreux et éclairé. Il commença, en 1789, un écrit périodique dont il fit paraître un numéro chaque mois, sous le titre de *Mélanges du naturaliste ;* 286 numéros avec un cahier posthume, contenant un Index qui termine cette collection, composée de 1064 planches, représentant les objets les plus curieux, particulièrement dans le règne animal, mais en grande partie copiées d'autres auteurs. Le texte ne consiste qu'en descriptions très-courtes en anglais et en latin. Shaw fut élu, dans la même année, membre de la société royale. Un ouvrage périodique sous ce titre : *Speculum Linnæum, or Linnæan Zoology*, in-4°., qu'il publia en 1790, n'a pas été continué, et il n'en existe que le premier numéro. Lo 1791, il y eut une place vac Musée britannique, il l'obti des appointements comme cu teur de la bibliothèque d'hist turelle. Alors il renonça san à la pratique lucrative de m content des modiques appoin d'une place qui lui donnait temps de continuer ses études dilection. De 1792 à 1796, *Musei Leveriani explicatio et latina, operâ et studio Shaw. Adduntur figuræ el sculptæ et coloratæ. Impe Parkinson.* En 1794, Sha mença, conjointement avec J et Sowerby, à faire paraître vrage magnifique, sur les obj veaux découverts à la nouv lande. Les animaux particuli pays furent décrits par lui, ment le chapitre intitulé : *Th gy of New-Holland.* L'autr *The botany of New-Holla* rédigée par J. Smith. Les fig logiques, supérieurement de sont de Sowerby. En 1796 publia un texte pour les soix tampes que le célèbre édi Dictionnaire du Jardinier, J avait fait graver, et qui, texte explicatif, se seraient difficilement. L'ouvrage po tre de : *Cimelia physica : fi rare and curious quadr birds*, etc. *Together with most elegant plants engra coloured from the subjects ves, with descriptions by C* Cet ouvrage, ainsi que le *Mu verianum*, est au nombre des tions les plus élégantes qui ai tes en Angleterre. Les progrè toire naturelle dans la secc tié du dix-huitième siècle, fe tir le besoin d'une nouvelle

ègne animal, qui, évitant quelquefois trop multipliés , et la brièveté systématiné, et tenant un juste mices extrêmes, servirait de lépart pour fixer l'état dans rouvait alors cette branche es naturelles. Shaw entremplir cette lacune, en pu*Zoologie générale, ou Hisurelle, avec des gravures s meilleures autorités et les s les mieux choisis.* Le olume de cet important ouurut en 1800, et fut suivi autres, puis d'un dixième, 1816 par James-Fr. Ste-Cet ouvrage est malheureutrès-éloigné d'avoir atteint : ce n'est qu'une compilas critique, et dont les figures ont, à peu d'exceptions près, de Buffon, de Seba, de Lacéc. En 1806 et 1807, Shaw urs public de zoologie à l'éent *the Royal institution ;* ublia en 1809, 2 vol. in-8°. rt du docteur Gray, Shaw da dans l'emploi de conseru Musée britannique. Son n'a pas été avantageux pour ement; il l'a dépouillé d'une objets curieux qui y étaient dans la liqueur, et qui ont és au collége des chirurgiens. encore, en 1809, conjointe Ch. Hutton et Pearson, un s *Transactions philosophi*vol. in-4°. Dès cette époinuant ses *Mélanges* et sa *générale*, il ne s'occupa ouvelles entreprises littérairut le 22 juillet 1813, à oixante-deux ans. On admidue de ses connaissances et deur de son érudition. Il e latin avec beaucoup de correction et d'élégance. Doué d'une grande mémoire et d'un goût exquis pour tout ce qui tient aux arts de l'imagination, il se délassait quelquefois de ses travaux scientifiques par de très-bonnes compositions poétiques. Modéré dans ses desirs et sobre dans ses goûts, il ne ressentit point les atteintes de l'ambition et de l'envie, et il ne connut pas les petites passions qui font si souvent le malheur des savants et des gens de lettres. — Pierre Shaw, premier médecin du roi d'Angleterre, a publié en anglais *Histoire et traitement des maladies*, 2 vol. in-8°., Londres, 1738, et des *Leçons de chimie*, qui ont été traduites en français, Paris, 1769, in-4°. C—v—r.

SHAW (Stebbing), historien, fils d'un pasteur à Hartshorn, naquit, en 1762, à Stone, dans le comté de Stafford. Élevé à l'école de Replond, il dut aux soins du recteur Stevens, poète ingénieux, son goût et ses succès dans les lettres. Il se voua à l'état ecclésiastique, se chargea de terminer l'éducation du fils de sir Robert Burdett, riche propriétaire dans le voisinage de Hartshorn, et fit un voyage en Écosse, dont il publia la relation, avec son élève Francis, personnage devenu ensuite si célèbre. En 1789, il commença, avec un de ses amis, une feuille périodique, intitulée le *Topographe*, qui n'était qu'un extrait des livres et manuscrits les plus curieux du Muséum britannique. Cette publication dura deux ans, et Shaw parcourut, en 1791, le comté de Stafford, dont il conçut l'idée d'écrire l'histoire. Il obtint que le docteur Wilher mît à sa disposition le vaste trésor de manuscrits qu'il avait rassemblés pour une entreprise semblable ; et dès lors toutes ses pensées se dirigèrent vers

ce sujet. Il publia, en 1798, son premier volume, qui eut un grand succès. La perfection typographique, le nombre et la variété des gravures, les tables généalogiques, composées de la manière la plus lumineuse, le nombre infini de notices les plus variées sur les anciens temps, accompagné de faits modernes et de descriptions d'un intérêt universel, rendent cet ouvrage très-précieux, et assurent une réputation durable à l'homme éclairé et laborieux qui a réuni tant de matériaux dans un seul cadre. La première partie du second volume parut en 1801, et répondit au mérite du premier. L'auteur avait succédé, en 1799, à son père dans la cure de Harlsthorn. Depuis ce moment, sa santé éprouva de fortes atteintes, et il succomba le 28 octobre 1802, laissant son ouvrage incomplet. — Plusieurs théologiens du même nom ont publié des écrits tombés dans l'oubli. Z.

SHEBBEARE (Jean), écrivain politique, naquit en 1709, à Bidde-ford, dans le Devonshire. Son père était procureur, mais peu accrédité, et pouvant à peine faire les frais de l'éducation de ses enfants. Il trouva moyen de faire admettre Jean, qui était l'aîné, à l'école gratuite d'Exeter, où celui-ci se fit remarquer par son application, mais aussi par un caractère irascible et peu conciliant. A l'âge de seize ans, il entra comme élève chez un chirurgien de sa ville natale, et y acquit quelques connaissances dans cet art. Son humeur bizarre et son caractère difficile ne changèrent point dans cette nouvelle situation. Tout le monde s'éloigna de lui; et quand il voulut pratiquer, il ne put se former une clientelle. S'étant rendu alors à Bristol, il parvint à fixer sur lui l'attention, en composant une épi-

taphe pour Thomas
encore, dans le mêm
chure sur les eaux m
tol, et se rangea e
écrivains politiques.
cette carrière, en
brochure intitulée :
riage, histoire pol
roman satirique c
ment : il eut beaucou
l'auteur fut mis en
à la liberté peu de te
paraître : *Lettres si*
glaise, par Batist
suite, ayant réside
dant plusieurs ann
l'italien, par l'aute
mariage, 1755, 2
n'avons pas besoin
quer qu'ici l'auteur
ne sont qu'un, et q
fut trompé. L'ouvra
de Shebbeare est u
tres adressées au
écrites d'un style v
d'une manière adro
Les ministres, dont il
nistration, parurent
pas avoir plus tôt pris
tre lui. A la publicati
me Lettre (1756), i
ordres pour le fair
ces ordres ne furen
et Shebbeare, qui av
qu'il se ferait donn
qu'il serait mis au
de les attaquer avec
hémence. Le 12 jan
un nouvel ordre d
poursuites furent rec
tre l'auteur, l'impri
teurs *d'un méchan*
perfide libelle, in
Lettre adressée au
gleterre ; et l'on
temps une *septième*
sous presse. Le proc

tre Shebbeare, (fut mis
nt, déclaré c ble, et
à une amend de cinq li-
ng, à trois ans de prison,
osition. Le sous-sheriff,
son collaborateur dans un
la même couleur, lui per-
mettre sur la plate-forme du
ns être attaché, et ayant
i un domestique en livrée,
un parasol sur sa tête.
ière d'exécuter la sentence
ami de Shebbeare un em-
ent de deux mois, et une
e cinquante livres sterling.
emps avant cette affaire, la
de Queensbury, en sa qua-
itière de lord Clarendon,
nn la suppression de l'His-
: ce seigneur avait laissée,
ne copie se trouva dans les
Shebbeare, et d'un M. F.
ui avaient l'intention de la
et d'en partager les profits.
e avait fait toutes les dé-
l'impression, et il y ajouta
ce avec des allusions à des
ts récents et à des hommes
de manière que l'ouvrage
le caractère d'un pamphlet
que celui d'un écrit destiné
ité. Lorsque la suppression
lonnée, Shebbeare eut re-
tribunaux afin de recou-
nt qu'il avait dépensé pour
on. Pendant sa détention, il
prospectus d'une *Histoire*
erre, depuis la révolution
s jours, mais il ne lui vint
uscripteurs, et il n'acheva
vail. Lorsque le terme de sa
rriva, un autre règne avait
; le nouveau monarque lui
vorable, et lui accorda mê-
sion. Depuis ce moment, il
le défenseur de toutes les
gouvernement; mais son
caractère ne lui concilia point pour cela l'estime de tous les amis du pouvoir. Smollett le place dans un jour peu favorable, sous le nom de *Ferret*, dans l'*Histoire de sir Lancelot Greaves* (*Voy.* SMOLLETT), et Hogarth l'a fait figurer dans le groupe de sa gravure sur la *troisième élection*. En 1774, Shebbeare publia une réfutation des attaques dirigées contre lui, et il y inséra une sortie si virulente contre le roi Guillaume, que tous les Whigs en furent indignés. A l'époque de la guerre d'Amérique, il écrivit encore en faveur du ministère deux brochures, dont l'une était dirigée contre Burke, et l'autre contre Price. Il mourut le 1er. août 1788. Z.

SHEFFIELD (JEAN-BAKER HOLROYD, comte DE), second fils d'Isaac Holroyd, de Penn, comté de Buckingham, naquit vers l'an 1735 : à l'âge de vingt-cinq ans, il servit dans le corps d'armée commandé par le marquis de Granby, visita une grande partie de l'Europe, et ayant hérité de la fortune de ses parents, par suite de la mort de son frère aîné, il épousa, en 1767, miss Way, et s'adonna entièrement à l'agriculture dans sa terre de Sheffield, en Sussex. En 1778, il fut nommé officier de la milice de ce comté; et plus tard colonel. Le bourg de Coventry le choisit, en 1780, pour son représentant à la chambre des communes. Holroyd prit une part très-vive aux débats sur les affaires publiques à l'occasion des pétitions présentées contre les catholiques par lord George Gordon, et s'écria que si la populace, dont on menaçait les représentants de la nation, osait tenter une attaque sur le parlement, il se vengerait à l'instant sur le lord, comme étant l'instigateur de l'émeute.

Peu de temps après, il obtint le titre de comte Sheffield, et fut créé baron de Dunmore, dans le comté de Meath. Ayant développé, dans les débats parlementaires, de grandes connaissances relativement au commerce et à l'économie publique, il fut appelé, lors du renouvellement intégral du parlement, par la ville de Bristol, à la représenter. Il se signala de nouveau par une grande énergie, et par une indépendance d'opinions très-honorable. Dans la question de la traite des nègres, il se prononça contre ce trafic odieux et gagna par là beaucoup de popularité. Élevé, en 1802, à la pairie, il porta, dans la chambre haute, l'esprit d'indépendance et d'énergie qui avait rendu son nom cher aux communes. Les questions relatives au commerce des grains et des laines, intéressant à-la-fois l'agriculteur et le commerçant, l'occupaient sans cesse. On le voyait fréquemment à la tête des fermiers réunis pour la foire aux laines à Lewes, signalant les mesures à prendre pour augmenter leur débit et leur valeur. Il cultivait les lettres, et fut très-lié avec Gibbon, qui lui légua ses papiers. Lord Sheffield les publia en 3 vol. in-4°. ou 7 vol. in-8°. Un peu plus de sévérité dans le choix aurait peut-être mieux servi la réputation de Gibbon : il est vrai qu'en Angleterre, on recueille toujours avec soin tout ce qui est sorti de la plume des grands écrivains. Lord Sheffield avait épousé, en secondes noces, la fille du comte de Chichester, et après la mort de celle-ci, il s'unit à la fille du comte de Guildford : cette troisième femme lui donna un fils, en 1802. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. le 1er. juin 1821. Voici les titres de ses ouvrages: I. *Observations sur le commerce des états d'Amérique*, 1783; da
pace d'un an, cette brochure
éditions. II. *Observations*
manufactures, le commerce
tat actuel de l'Irlande, 178
8°.; troisième édition, 179
Observations sur le projet
la traite des esclaves, 1789
IV. *Observations sur le bill*
nant les grains, 1791, in-
Discours au sujet de l'uni
l'Irlande, 1799, in-8°. VI.
ques sur la disette de grains
in-8°. VII. *Observations*
objections faites contre l'e
tion des laines de la Grand
tagne pour l'Irlande, 1800
VIII. *Remarques critiques*
nécessité de maintenir le
maritime et colonial de la
Bretagne, 1804, in-8°.
ordres du conseil et l'embar
ricain profitables aux intére
Grande-Bretagne, 1809, in
Lettre au sujet des lois sur les
et sur les moyens de remédi
détresse croissante, 1815,

I

SHEFFIELD (Jean). *Vo*
KINGHAMSHIRE.

SHELBURNE (William
marquis de Lansdown, com
homme d'état, dont le nom
mille était Fitz-Maurice (1),
dait, par les femmes, de
Petty, mécanicien et économ
lèbre, l'un des premiers mem
la société royale de Londre
Petty) : il naquit, le 2 m
Après avoir servi quelque ter
le régiment des gardes, il
distinction, les campagne

(1) Jean Fitz-Maurice, père du sujet
cle, hérita de son oncle maternel H
comte de Shelburne, sous la condition
le nom et les armes des *Petty*. Le 6
fut créé pair de la Grande-Bretagne,
de baron Wycombe.

le Sept-Ans, comme volon-
sous les ordres du duc de
ick, et fut nommé, au mois
mbre 1760, aide-de-camp du
rge III, avec le rang de co-
hoisi pour représenter Chip-
Wycombe dans la chambre
mmunes, à l'élection géné-
1761, il n'exerça pas les
s de député, par suite de la
son père, qui arriva le 10
la même année, et qui le fit
la chambre des pairs, avec
de lord Wycombe, comte
burne. Attaché d'abord au
lord Bute, il défendit vive-
cour dans la question rela-
préliminaires de la paix si-
1762. Au mois d'avril de
suivante, il entra au conseil
et fut nommé premier lord
saire du commerce et des
. Il quitta bientôt cette place,
avoir des liaisons avec la
le ministère, et s'attacha à
atham. Lorsque celui-ci eut
es rênes de l'administration,
duc de Grafton était le chef
, il y donna au comte de
ne le poste de principal se-
d'état pour le département
. Jamais les affaires n'avaient
gées par une réunion d'hom-
plus de mérite : ils eurent
nt des adversaires redouta-
s le parti Rockingham, qu'ils
déplacé, et qui jouissait d'une
popularité. D'un autre côté,
pçonnait lord Bute d'exercer
luence sur la nouvelle admi-
on, dont les membres choisis
s partis différents, n'étaient
t unis entre eux. De ce con-
e circonstances il résulta des
tions incohérentes, des intri-
t enfin, en 1768, la dissolu-
ministère: Lord Chatham se
retira le premier, en donnant pour motif, dans la chambre des lords, « qu'une secrète influence derrière » le trône, plus puissante que le » trône même, avait traversé toutes » ses mesures. » Lord Shelburne ne tarda pas à se retirer également; et depuis cette époque jusqu'en 1782, il se montra constamment opposé aux opérations du gouvernement; il n'y eut pas une discussion de quelque importance dans laquelle il ne déployât son éloquence; c'est la période la plus brillante de sa vie. Parmi les diverses mesures qu'il combattit, on doit citer la décision de la chambre des communes sur la nomination de Wilkes au parlement par le comté de Middlesex : il s'opposa aussi au pouvoir que voulaient s'arroger les deux chambres, de punir par des amendes et des emprisonnements les imprimeurs qu'elles jugeraient coupables de leur avoir manqué de respect; ce qui les rendait à-la-fois accusateurs, juges et jurés. Lord Shelburne, ainsi que Burke, s'éleva avec force contre la guerre d'Amérique, dont il développa les funestes conséquences, et qu'il appelait une *infâme folie*. Il s'opposa également à l'accroissement de l'influence de la couronne, et à l'augmentation de la dette publique. Il demanda qu'on fît des enquêtes sur la manière dont les fonds publics étaient employés, proposa d'abolir les places inutiles dans les divers départements, et présenta enfin plusieurs autres mesures tendant à établir un système plus rigide d'économie publique. Aucune ne fut adoptée, ce qui ne doit point étonner, puisque celui qui les défendait appartenait à la minorité. Par la mort du comte de Chatham (mai 1778), il se trouva placé à la tête du parti déjà connu sous le

nom de *parti Shelburne*. Lord North ayant été forcé de résigner le ministère, au mois de mars 1782, les partis Rockingham et Shelburne réunirent leurs intérêts, et formèrent, de concert, une administration où lord Shelburne et Fox occupèrent les postes de secrétaires d'état : le premier eut le département des affaires étrangères. Le nouveau cabinet songea d'abord à rendre la paix au monde, et, à cet effet, envoya des ambassadeurs dans les diverses cours de l'Europe ; et pour pacifier en même temps l'intérieur, le duc de Portland et le général Fitz-Patrick se transportèrent en Irlande, avec des pleins pouvoirs. Des places inutiles furent abolies ; les personnes qui occupaient des emplois du gouvernement furent privées, par acte du parlement, du droit de voter et de s'interposer dans les élections ; et les fournisseurs de l'état (*contractors*) furent déclarés inéligibles pour siéger ou voter dans la chambre des communes. Déjà des projets de réforme parlementaire avaient été discutés, et allaient peut-être recevoir leur exécution, lorsque la mort du marquis de Rockingham (1er. juillet 1782) mit la désunion dans le ministère, qui n'avait duré que trois mois, et qui fut obligé de se dissoudre. Celui qui lui succéda conserva une partie des membres du précédent cabinet : Fox, en refusant d'y siéger, publia les motifs de sa retraite, et lord Shelburne fut placé à la tête de la nouvelle administration, en qualité de premier lord de la trésorerie. Ce fut à cette époque que le jeune William Pitt, déjà célèbre, quoique à peine âgé de vingt-deux ans, débuta dans la carrière ministérielle par le poste de chancelier de l'échiquier. Plusieurs des projets de la dernière administration furent suivis, la paix fut conclue ave l'Europe, et l'indépendance des Unis d'Amérique fut solennel reconnue. Lorsque les traités d furent présentés au parlemer partis de lord North et de Fo nis contre le ministère, l'attaq vivement, et lui ayant fait pe majorité dans les deux chamb contraignirent, au mois de déc. d'abandonner les rênes qu'il t tenues qu'environ neuf mois. Shelburne devint alors le cl l'opposition, laquelle réunit ses sans au petit nombre de memb parti Rockingham qui n'étaie entrés dans la coalition, et ceux qui étaient connus sous nomination d'*amis du roi*. Le tère, composé d'éléments hét nes, ne put conserver long-te pouvoir : n'ayant su ni se populaire, ni obtenir les suffra la cour, il succomba bientôt s attaques de Shelburne et de Pi s'attendait à voir le premier p la tête du gouvernement : mais fit même point partie ; et Pitt n'avait alors que vingt-quatre fut nommé premier lord de la rerie et chancelier de l'échiquie événement inattendu fut attribu les uns au refus que Shelburne fait de se réunir aux membr nouveau ministère, qui ne geaient pas ses opinions, tand d'autres supposaient que Pitt peut-être craint de s'adjoind collègue aussi habile et aussi ins Quoi qu'il en soit, Shelburne re assez bons termes avec la no administration, qui lui fit obte 30 novembre 1784, les titres de quis de Lansdown et de comte combe, et accorda, en outre emplois importants à ses amis bout de quelques années, il se

ses terres, où il vécut en grand
eur protecteur des arts. Ce fut
cette époque qu'il fit un voyage
rance où il obtint beaucoup de
s de société, connut et admira
herbes, entr'autres personna-
istingués de ce temps-là. Les
ments de la révolution fran-
le rappelèrent sur la scène
que. Il montra jusqu'à sa mort,
ée le 7 mai 1805, une op-
on constante à toutes les me-
prises par le ministère, et plus
culièrement à la guerre contre la
re; et quoiqu'il ait toujours re-
le se réunir au parti de Fox,
opinions politiques avaient beau-
d'analogie. Il avait épousé, en
ières noces, Sophie Carteret,
lu comte de Granville (2), il en
eux fils, qui moururent sans pos-
; Louise Fitz-Patrick, fille du
e d'Upper-Ossory, fut sa se-
e femme: elle lui donna un fils,
iége aujourd'hui (1825), à la
bre des lords, et qui est troi-
marquis de Lansdown. Lord
urne a joué un assez beau rôle
ne homme d'état: on lui accor-
me grande expérience en politi-
et une connaissance approfondie
ffaires extérieures; mais il était
urvu du génie nécessaire pour
ser un plan vaste, et en assu-
e succès dans la situation cri-
où se trouvait l'Angleterre.
me orateur, il s'est fait remar-
par une dialectique entraî-
, et par l'habileté avec la-
e il maniait l'arme de la satire.
onné pour les sciences et pour
eaux-arts, il leur avait donné
spèce de sanctuaire dans son pa-
le Berkley-Square. Il possédait
peut-être la bibliothèque la plus précieuse et la plus complète en documents politiques et historiques qu'une famille ou un particulier ait jamais formée. Les ouvrages imprimés furent dispersés, après sa mort, dans une vente publique; mais, sur la représentation des curateurs du *Museum britannique*, le parlement acheta les manuscrits quatre mille neuf cent vingt-cinq livres sterling (environ cent vingt-trois mille francs), et en ordonna le dépôt dans ce vaste établissement où ils sont actuellement.

D—z—s.

SHELDON (Gilbert), archevêque de Canterbury, naquit, en 1598, à Stanton, dans le comté de Stafford, où son père était domestique d'un comte de Shrewsbury. Admis, en 1616, au collége de la Trinité, à Oxford, il prit le grade de maître-ès-arts, en 1620, et reçut les ordres, en 1622. Le garde du grand-sceau, Coventry, chez lequel il remplit les fonctions de chapelain, lui donna une prébende à Gloucester, et l'employa dans quelques affaires d'état. Lord Clarendon le jugea dès-lors très-propre à occuper un emploi supérieur; et lord Coventry le recommanda à Charles Ier., comme un homme habile et instruit dans les affaires politiques. Il fut nommé, en 1634, chapelain ordinaire du roi, et resta fidèle à la cause de Charles Ier., pendant les temps de rébellion. Il le suivit à Oxford, où il fut témoin d'un vœu remarquable, par lequel ce prince s'obligeait, dans le cas où Dieu rétablirait son trône, de rendre à l'Église tous les biens dont on l'avait dépouillée. Sheldon tint caché, pendant treize ans, le papier qui contenait ce vœu. Durant le séjour du monarque à l'île de Wight, il resta auprès de sa personne, en

(2) devint, par ce mariage, possesseur de vas-
priétés, et particulièrement de *Lansdown*-
dont il prit le titre.

qualité de chapelain; mais, en 1647, les visiteurs du parlement le firent mettre en prison à Oxford, avec le docteur Hammond. Le comité de réforme lui rendit la liberté, l'année suivante, sous la condition de ne point aller à Oxford ni à l'île de Wight, et de se présenter sur la première citation. Il se retira en Derbyshire, d'où il ne cessa pas d'envoyer au monarque exilé à Wight des fonds tirés de sa bourse et de celle de ses amis. A la restauration, Sheldon fut nommé doyen de la chapelle de Charles II, puis évêque de Londres (1660). Dans les fameuses conférences entre le clergé épiscopal et le clergé presbytérien, relatives à des changements dans la liturgie, il se prononça fortement contre les presbytériens. En 1663, il fut élu archevêque de Canterbury, et, en 1667, chancelier de l'université d'Oxford. Il perdit alors la confiance du roi, pour lui avoir conseillé de renvoyer sa maîtresse, Barbara Villiers. Sheldon mourut le 9 novembre 1677. Comme il arrive dans les temps de trouble, le caractère de cet homme d'état a été jugé de la manière la plus diverse. D'après les meilleures autorités, il était plus profond politique que théologien. Mais le souvenir des persécutions qu'il avait essuyées, et celui des maux causés à l'Eglise par les fauteurs de l'usurpation, le portèrent à une grande sévérité dans les lois pénales contre les nonconformistes. Burnet, qui loue ses talents et ses bonnes qualités, blâme sa conduite à cet égard. Lorsqu'à l'avénement de Charles II, les membres de l'université d'Oxford qui avaient été expulsés pendant l'usurpation, voulurent rétablir les anciennes institutions, ils eurent besoin d'un bâtiment considérable; mais on ne put y pourvoir que par une souscription. Sheldon souscrivit d'abord pour mille livres sterling. Voyant ensuite que peu de personnes se présentaient, il se chargea seul de toute la dépense, qui se montait à plus de douze mille livres sterling. L'architecte fut le célèbre Wren, qui débuta par cet édifice dans sa brillante carrière. Z.

SHELLEY (Percy Bysshe), poète anglais, se distingua, jeune encore, par des vers d'une imagination très-ardente et choquant beaucoup d'opinions reçues. Il voyagea ensuite en Italie, où il fut très-lié avec lord Byron. Le 8 août 1822, dans une promenade sur la mer, avec un de ses amis, près de Reggio, il fut surpris par une tempête, qui fit chavirer le bateau, et il périt à l'âge de trente ans. C'était un homme d'une constitution très-frêle, né poète, très-avide de changement, et chaud partisan des idées nouvelles. Il fut lui-même honteux d'une de ses premières productions, la *Reine Mab*, et se pourvut en justice contre un libraire qui l'avait publiée malgré lui. Sa tragédie de *Cenci* est une véritable monstruosité(1): le héros est un misérable, vieilli dans les crimes, et qui finit par outrager sa propre fille; et celle-ci se venge par un parricide qui est puni du dernier supplice. Son *Prométhée déchaîné* offre moins de ces horreurs que l'imagination déréglée de Shelley se plaisait à enfanter. Peu de temps avant sa mort, il donna un Poème en faveur des Grecs, intitulé *Hellas*, qu'il dédia au prince Maurocordato. La veuve

(1) Ce sujet est tiré d'un procès très-célèbre en Italie, mais dont les actes authentiques viennent seulement d'être publiés à Paris par la société des bibliophiles. Le portrait de la *Cenci*, une des plus belles personnes de son temps, est bien connu des amateurs d'estampes.

y a publié les (res pos-
e ce poète, L— es, 1824,
y trouve le conte de *Julien*
lo, écrit en vers blancs et
ètre des anciens poètes an-
oiqu'il y règne beaucoup de
me grande profusion d'épi-
d'images, c'est une des meil-
ces qu'il ait composées. Des
s et des allusions souvent dif-
isir, et des métaphores in-
es, gâtent d'autres pièces de
l, telles que la *Sorcière de*
le *Songe de Marianne*, et
e *Triomphe de la vie*. Son
Naples, pendant la révolu-
1820, est tracée avec une
e feu, mais sans goût. Le
lanc et *Genève* ont des beau-
ges, avec le même défaut.
re encore, dans ce recueil,
ations de Goethe, de Calde-
Euripide. L'*Edinburgh Re-*
e 1824, n°. 80, contient un
r ce poète. — George SHEL-
lligraphe, a donné : I. *Ma-*
le maître écrivain, en 32
s, Londres, 1705. II. L'*É-*
naturelle, en 26 planches,
714. D—G.

NSTONE (WILLIAM), poè-
ais, né, en 1714, à Hales-
en Shropshire, apprit à lire
ieille dame, qu'il a immorta-
ns un de ses poèmes, *la Mal-*
f'école, et manifesta, dès sa
ndre enfance, le goût le plus
r la lecture. Il demandait sans
e nouveaux livres; et l'on ra-
ne lorsque quelqu'un de la fa-
revenait de la ville sans lui en
ter, sa mère ne pouvait appai-
chagrin de cet enfant qu'en lui
nt, enveloppé dans du papier,
ceau de bois de la forme d'un
. Après avoir quenté succ-
ment diverses co , il entra au collége Pembroke d'Oxford, où régnait particulièrement le goût de la belle littérature et de la poésie. Il y fit partie de cette société de jeunes gens studieux qui se réunissaient chaque soir dans la chambre de l'un d'entre eux, pour se nourrir de solides lectures. C'est aussi là qu'il connut Richard Graves, qui devint son intime ami, et qui, après sa mort, défendit avec zèle sa mémoire. La vie de collége lui plaisait tellement, qu'il y demeura dix ans, quoiqu'il n'y prît aucun grade. Ayant perdu ses proches parents, il avait eu l'avantage de rencontrer, dans un de ses alliés nommé Dolman, un sage administrateur de ses biens; ce qui lui permit de se livrer sans inquiétude à son penchant pour la poésie et pour les plaisirs tranquilles. Il fit imprimer, en 1737, à Oxford, un volume anonyme de ses Poèmes, destiné seulement à ses amis. En 1740, pendant un séjour à Londres, il se mit en rapport avec le libraire Dodsley, et lui confia l'édition de son poème intitulé *the Judgment of Hercules*. (Hercule entre le Vice et la Vertu.) Ce poème était dédié à lord Lyttleton, en faveur duquel l'auteur surmonta assez son indolence naturelle pour aller appuyer son élection de député aux communes. L'année suivante, parut la *Maîtresse d'école*, opuscule plein de raison et de sensibilité. Shenstone perdit, en 1745, l'allié généreux auquel il devait le bonheur de pouvoir cultiver les lettres sans que ses intérêts en souffrissent; et, après avoir vécu quelque temps au milieu de ses fermiers, il leur retira témérairement son bien, se flattant de le faire valoir lui-même avec plus d'avantage. Malheureusement l'exemple de quelques riches amateurs de jardinage lui donna le

goût des embellissements champêtres, il s'y abandonna avec trop peu de discrétion, dans son domaine de Leasowes, qui devint, à force de dépenses, un séjour, pour ainsi dire, enchanté. Les allées romantiques, les pièces d'eau, les temples de verdure, les ruines d'un prieuré, les montagnes et les vallées pittoresques, remplacèrent les utiles distributions de la ferme. Une description fort étendue que Dodsley imprima de ce lieu de délices, valut à l'imprudent possesseur la visite de ces prétendus amants de la nature, qui abondent surtout dans les cités; visite onéreuse, et qui contribua beaucoup à ses embarras pécuniaires. Combattu entre le goût de l'ostentation et la difficulté de le satisfaire, Shenstone fut loin d'être heureux dans une résidence qui offrait aux regards des étrangers le spectacle d'une espèce d'Eden. Sa situation devint chaque jour plus pénible. Il paraît que des sollicitations avaient été faites auprès de lord Bute, pour lui procurer une pension sur la cassette du roi (*privy purse*); et l'on attendait le résultat de cette démarche, lorsque celui qui en était l'objet succomba, le 11 février 1763, à une fièvre putride. Il n'était pas marié; mais il avait éprouvé pour deux femmes une affection qui s'était exhalée tout entière dans d'harmonieuses Élégies, notamment dans sa *Ballade pastorale*, une de ses productions les plus estimées. Shenstone était d'un naturel aimant et expansif, mais il ne pardonnait pas facilement quand il croyait avoir été offensé. On l'a fréquemment entendu dire: « Je ne serai jamais un ennemi vindicatif, mais il n'est pas en mon pouvoir d'aimer à demi ». Son extérieur était peu agréable, et sa mise extrêmement négligée. Sa poésie s par la douceur et l'harmc gance et la pureté; mais tendresse y dégénère en On a de lui des odes, des des poèmes burlesques; e ticulièrement excellé dan élégiaque et pastorale. en prose, tels que ses *l les hommes et les mœu Lettres à ses amis*, offre flexions justes, naturelles fois neuves et piquantes, de plusieurs idées fausses xales. Ses *Œuvres* furent trois volumes in-8°., et pu Dodsley, en 1764. Une 3e que nous avons sous les ye en 1768, avec son por d'autres gravures. Shensto amis parmi les hommes le tingués de son temps. A m la mort les lui enlevait, il geait un monument, dans s de Leasowes. Lui-même en divers pays, le même nommément à Ermenonvil monument a été consacré moire, par le marquis de Gi Vie de ce poète a été écrite son, qui paraît avoir jugé avec trop de rigueur; et c réfuter ce jugement, ainsi de Gray et de Mason, que publié ses *Souvenirs* (*V.*

SHERARD ou SHER (Guillaume), botaniste 1659, étudia à Oxford, et grade de bachelier, en 168 compagna ensuite, comm teur, deux jeunes seigneur dans leur voyage en Holl France et en Italie. Un de fut lord Howland, fils du lord Russel. Ces voyages s tinent, qui furent précédés

rsions dans les provinces
erre, avaient surtout pour
art de Sherard, de contri-
progrès de la botanique,
il cultivait avec beaucoup
Il entretint une corres-
suivie avec les premiers
du continent, tels que
, Hermann, Tournefort,
Micheli, etc. On croit gé-
t qu'il est l'auteur d'un
me in-12, intitulé : *Schola*
, publié à Amsterdam, en
imprimé en 1691 et 1699.
Catalogue systématique des
Jardin du Roi à Paris. La
datée de Londres, novem-
8, est signée : S. W. A.,
écrivains français ont in-
Samuel Wharton, Anglus,
lequel le livre est cité dans
thecæ botanica de Haller,
g. 643. Mais comme on
entendu parler d'un bota-
nom, et que cette préface
connaissances d'un bota-
premier ordre, les lettres
nt été expliquées en faveur
me (William) Sherard,
d'ailleurs, avec ou sans
la préface peut se rappor-
teur y est désigné comme
i trois cours de Tourne-
botanique, en 1686, 87
ayant passé, dans l'été de
que temps en Hollande, re-
s exemplaires des plantes
trouvent dans les riches
ce pays. L'auteur parle de
s avec le professeur Her-
ui permit de faire usage de
rit : *Paradisus Batavus*,
son Herbier, et l'engagea
une Introduction pour cet
out cela ne trouve d'ap-
n'à Sherard, qui devint
livre de Hermann, et qui
oans sa Préface, datée de Genève, en 1697, et signée de son propre nom, parle de lui-même comme ayant longtemps joui de l'amitié et de la bienveillance de cet homme distingué, sur lequel il donne une Notice intéressante. Shérard communiqua, en 1700, à la société royale, la recette pour faire le vernis chinois ou du Japon. Elle est imprimée dans le XXIIme. volume des *Philosophical Transactions*. Cette notice avait été communiquée au grand-duc de Toscane, par les Jésuites; et il paraît que Shérard s'en était procuré une copie à Florence. Vers l'année 1702, il fut nommé consul d'Angleterre à Smyrne. Sans négliger les autres curiosités de la science ou de la littérature, qu'il fut à portée d'observer dans ce pays, il s'occupa principalement de la botanique. Il visita les sept églises de l'Asie Mineure, copia plusieurs inscriptions, et envoya à la société royale un précis sur la nouvelle île volcanique, aux environs de Santorin, qui s'éleva des flots de la mer, le 12 mai 1707. Ce fut à sa maison de campagne de Sedekio, près de Smyrne, qu'il commença son grand *Herbarium*. Il retourna en Angleterre en 1718, et visita de nouveau le continent en 1721. Vaillant se trouva, à cette époque, dans un fort mauvais état de santé, et mourut au mois de mai de l'année suivante. Ce fut par l'entremise de Shérard, que prévoyant sa fin prochaine, il vendit ses manuscrits et dessins des plantes du jardin du roi à Paris, à Boerhaave, qui publia, en 1727, le superbe *Botanicon Parisiense*. Cet ouvrage, qui n'est pas exempt de quelques imperfections dans la distribution des matières, eût été bien moins correct, sans les soins de Shérard, qui passa avec

Boerhaave tout un été, pour faire la révision du manuscrit. Il rendit un grand service à la botanique, en amenant, en août 1721, avec lui, de l'Allemagne, le célèbre Dillenius, qui s'était aussi voué à l'étude difficile des cryptogames. Tous les deux peuvent être regardés comme ceux des botanistes qui ont donné une impulsion plus salutaire à l'étude de cette partie de la botanique en Angleterre et en Allemagne — Jacques Sherard, frère cadet de Guillaume, acquit, dans la pratique de la médecine, à Londres, une fortune considérable. S'étant retiré, dans sa province, à Eltham, il y cultiva la botanique avec le même zèle que son frère. Ce fut à ses secours pécuniaires et aux matériaux qu'il mit à sa disposition, que Catesby dut les moyens de publier son *Histoire naturelle de la Caroline*, de même que Dillenius, la publication du *Hortus Elthamensis*, quoique ces deux ouvrages n'aient paru qu'après sa mort, arrivée le 12 août 1728. Il légua, à l'université d'Oxford, trois mille livres sterling, pour y augmenter le traitement du professeur de botanique. Linné a donné le nom de *sherardia* à un genre de plantes de la famille des *rubiacées*. Z.

SHERIDAN (Thomas), fils de Thomas Sheridan (1), naquit, en 1721, à Quilca, en Irlande. Swi parrain, et le traita, pendan vie, avec la tendresse d'u reçut sa première éducatio maison paternelle, et fut a 1734, à l'école de West mais son père ne pouvant ter la petite somme nécessai admission, il fut obligé de à Dublin, où il continua se prit le grade de maître-è perdit son père, en 1738, lo disposait à entrer dans la c l'enseignement, où il était que l'art oratoire doit tenir pale place. Comme il n'en core qu'une faible idée, il le théâtre lui offrait les m parvenir à un certain degr fection; et ce fut avec cet idée, qu'il débuta, en janv au théâtre de Smock-Alle blin, dans le rôle de Richa y obtint assez de succès, gea, en 1745, au théâtre Garden à Londres. Des ami sés prirent à tâche, à cette é tablir une sorte de rivalité e dan et Garrik; et il en résul sintelligence qui durait enc que Shéridan revint à D tant chargé de l'adminis théâtre de cette ville, il Garrick, qu'il s'estimerai reux de le voir à Dublin, assurerait, par un engage les avantages que méritait lui proposant même de p bénéfices. Garrik partit au Dublin, et consentit à sous la direction d'un riva nion du public mettait bien

(1) Thomas Sheridan, né en 1684, en Irlande, fit ses études à Dublin, et fonda dans cette ville une maison d'éducation qui eut une grande réputation. Ses liaisons avec Swift lui procurèrent un bénéfice qu'il perdit à l'occasion d'un sermon prononcé en présence de George Ier., le jour de l'anniversaire de ce prince, et dans lequel il eut le maladresse de prendre pour texte ces paroles de l'Écriture : « Chaque jour a sa peine qui lui suffit. » Il fut rayé de la liste des chapelains du lord-lieutenant, et l'entrée du château lui fut interdite. « Ce malheureux étourdi, dit lord Corke, privé pour toujours des faveurs de la cour, ne renonça ni à ses épigrammes, ni à ses jeux de mots, ni à son violon, ni à son habil. Il ne se passait pas un jour qu'il n'enfantât un rébus ou un anagramme, ou un madrigal. Son sac chet, sa plume ou sa langue étaient dans une action continuelle..... Il était paresseux, connaissait plus les livres que l ignorait complétement la valeur de des volumes de Swift est entièreme sa correspondance avec Sheridan, q septembre 1738. Il a donné, en 17 tion de *Perse*, avec des Notes judici

mais cet en dura
héridan admir ,] t
, le théâtre royal de
succès incontestable, et une
tion de la part du public, qui
t qu'en 1754, par une scè-
ultueuse. L'exaspération des
politiques était alors extrême.
an ayant eu l'imprudence de
re au théâtre la tragédie de
met, par Miller, où se trou-
t plusieurs passages sur la li-
, la corruption, etc., le parti
é au gouvernement les saisit
avidité, et en fit une applica-
rès-bruyante. On demanda avec
ce qu'ils fussent répétés, et le
eur y consentit. Le lendemain
blic renouvela cette demande:
on ne put pas le satisfaire; et
en vain que les acteurs cher-
nt à faire excuser cette résis-
Le tumulte s'accrut encore par
s que Shéridan fit de paraître.
coup, une foule de furieux
le la scène, brise, renverse
qu'elle rencontre, et finit par
r qu'elle ne souffrira pas que
n continue d'administrer le
. Il se rendit alors en Angle-
où il resta jusqu'à ce que la
le ses ennemis fût appaisée.
d'un an il revint à Dublin et
calmer le public par des ex-
s qui le satisfirent. Mais il
cine rentré dans une admi-
n qui allait devenir lucrati-
deux comédiens arrivèrent
erre avec le projet d'éta-
second théâtre à Dublin,
vèrent des souscripteurs
nstruire une nouvelle salle
âtie en 1756. Des engage-
vec des sujets distingués
nclus; et Shéridan eut mê-
grin de voir plusieurs ac-
a troupe se joindre à ses
rivaux. Enfin tout se réunit contre lui; et il fut obligé de renoncer à son administration et de se procurer d'autres moyens d'existence. Il publia, en 1757, le plan d'une maison d'éducation destinée aux jeunes gens de famille. D'après ses idées favorites, l'art oratoire tenait la première place dans ce plan. Pour joindre la pratique à la théorie, il fit un cours public, dans lequel il exposait des échantillons de son art de déclamation: mais ce projet resta encore sans succès; et, dans l'année 1759, Shéridan était à Londres, donnant des leçons de déclamation. Quatre ans auparavant, il avait publié un volume in-8°., intitulé: *Éducation » britannique, la source des désor- » dres de la Grande-Bretagne, » pour démontrer que le rétablis- » sement de l'art de parler, et l'é- » tude de notre propre langue, » doivent contribuer surtout à dis- » siper ces maux.* » Il y ajouta un traité de la *Prononciation et de la lecture*. Ses succès, dans ce genre, furent assez remarquables en Écosse, et ils donnèrent lieu à l'établissement d'une société destinée au perfectionnement de la lecture et de la prononciation anglaise. Parmi les hommes distingués qui en firent partie, on remarquait Blair, Robertson, Fergusson, etc. En 1760, Shéridan s'engagea de nouveau au théâtre de Drury-Lane, puis à celui de Covent-Garden, et il obtint une pension à l'avénement de George III. Il publia, en 1769, son *Plan d'éducation pour les jeunes gens de la noblesse et des classes élevées de la Grande-Bretagne*, dédié au roi, offrant de vouer le reste de sa vie à l'exécution de ce plan, et déclarant que nul autre ne pouvait l'y suppléer. Il finit par tomber dans le ridicule, en exagé-

rant l'excellence de son système, et surtout en menaçant son ingrate patrie, de porter ses lumières en Amérique, si l'on continuait de le négliger. Il cessa de jouer, en 1776; mais il resta encore chargé de l'entreprise du théâtre de Drury-Lane, lorsque Garrick se retira; et plus tard sa mauvaise fortune lui fit quitter une seconde fois cette administration pour reprendre ses travaux littéraires. Il composa son *Dictionnaire de la langue anglaise*, et la *Vie de Swift*, ses seules productions qui soient dignes d'être citées. En 1786, il visita l'Irlande, et ce fut dans ce voyage qu'il sentit décliner sa santé. Il revint en Angleterre, et il allait se rendre en Portugal pour se rétablir, lorsqu'il mourut à Margate, le 14 août 1788. — Sheridan (Françoise), femme du précédent, née en Irlande, vers 1724, descendait d'une bonne famille anglaise. Elle se fit connaître par une brochure composée pour la défense de Sheridan, dans sa malheureuse affaire de 1754. Celui-ci devint bientôt son admirateur, et il l'épousa. Avec un caractère extrêmement doux et des manières séduisantes, elle le rendit heureux jusqu'à sa mort, arrivée, à Blois, le 17 septembre 1766. Son roman intitulé *Sydney Bidulph*, est un des meilleurs qu'aient les Anglais. Il a été traduit en français, (par Robinet et par Prévost) 4 vol. in-12. Elle est encore auteur d'un autre roman, intitulé *Nourjahad*, 1 vol., plein d'imagination et d'une excellente morale, traduit en français en 1769, in-12, et d'où Mme. de Genlis a tiré son *Règne d'un jour*; enfin de deux comédies: la *Découverte* et la *Dupe*, jouées en 1763. Z.

SHERIDAN (Richard Brinsley), célèbre orateur et auteur dramatique, fils des précédents Dublin, le 4 novembre 17. fut sa première institut assez remarquable qu'en 1 la suite en pension ses d chez un instituteur de D lui mandait : « Ces enfa ront votre patience : je vu deux cerveaux aussi jeune Richard fut placé collége d'Harrow, fame sujets distingués qui en so n'y donna encore qu'un diocre de ses facultés nat profonde indolence sembl rendre inhabile à tout situation peu aisée où il s entrant dans le monde, néanmoins la nécessité des ressources. Il hasar essais dramatiques, qui mal accueillis. Une trad *risténète*, lui fit un peu neur; mais on ne tarda p dre qu'il n'y avait eu qu'un part. Il n'eut jamais, en connaissance fort superf langue grecque. Sherida vainement encore quelle vait lui offrir des chance lorsque la vue d'une jeu dont les talents égalaien ne lui laissa plus d'autre celle de lui plaire. C'était cantatrice, qui faisait alo de la capitale. Sheridan vertement à sa main; 1 des rivaux redoutables. L imprévue lui fournit les triompher. Un jeune f nommé le capitaine Mat mit de faire insérer dan

(1) Charles-François Sheridan, fut secrétaire du ministre brit holm, et publia une *Histoire de lution de Suède*, sous Gustave français, par Bruyset aîné, 1 (*V.* Lescène des Maisons)

ville, un article fort inju-
atre miss Linley. Shéridan se
le chevalier de la jolie can-
Il courut jusqu'à Londres,
apitaine Mathews avait fait
ge, afin d'en tirer vengeance.
tint : le capitaine, désarmé
combat, consentit à donner
lversaire une rétractation for-
le ses assertions calomnieu-
vainqueur revole aussitôt à
t publie ce désaveu dans la
azette. Furieux à son tour,
ine Mathews appelle Shéri-
nouveau duel. On en vit peu
inguliers : le combat, com-
u pistolet, fut continué à
t se termina par une lutte à
poings, où les deux cham-
roulèrent par terre; Shéri-
un bout d'oreille emporté.
rque d'amour décida la belle
e en sa faveur. Mais les pa-
e part et d'autre, refusant
ntir à l'union des amants,
, selon l'expression anglaise,
rsion matrimoniale sur le
. A leur retour, ils parvin-
se réconcilier avec leurs
Quoique sans fortune, Shé-
permit plus que sa femme
sur le théâtre : dans des
même d'une détresse pro-
refusa les offres les plus
es. Cependant il fallait vi-
le nombre de ses enfants
sait rapidement. Il eut en-
ours au théâtre; sa co-
Rivaux, jouée à Covent-
en 1774, traitée avec estime
itiques, n'eut pourtant qu'une
résentation. Retouchée par
elle reçut dans la suite un ac-
ucoup plus favorable. Quel-
tres essais dramatiques de
genres, ne méritent pas
ppelés. Le théâtre était de-
venu cependant l'affaire principale de Shéridan. Un arrangement avec le célèbre Garrick, le rendit un des propriétaires du théâtre de *Drury-Lane*. C'est alors qu'il y fit jouer la seule pièce où il ait réellement déployé un talent original; et encore a-t-on prétendu que le sujet lui en avait été fourni par un pauvre comédien. Cette pièce est *The School for scandal* (l'*École de la médisance*), dont une conformité apparente de mots a fait très-faussement traduire le titre en France par celui d'*Ecole du scandale*. Cette comédie parut en 1777. En rendant justice à l'esprit qui brille dans le dialogue, les critiques judicieux regrettèrent que l'auteur se fût trop peu attaché au véritable but de l'art dramatique : celui de corriger les mœurs. On peut même lui reprocher d'avoir mis trop d'art et de chaleur à pallier les torts d'un jeune libertin dissipateur. Les hommes de lettres observèrent, de leur côté, que les deux caractères de *Joseph* et de *Charles*, qui font opposition dans la comédie de Shéridan, ne sont qu'une imitation du *Tom Jones* et du *Blifil* de Fielding. Malgré le produit de ses ouvrages, et les bénéfices beaucoup plus considérables encore qu'il retirait de la propriété même du théâtre. Shéridan se vit bientôt plongé, par ses prodigalités sans bornes, et surtout par la funeste passion du jeu, dans les embarras les plus cruels. Il eut recours aux conseils d'un ami en proie aux mêmes vices, le célèbre Charles Fox, qui l'exhorta à profiter de l'élection générale de 1780, pour arriver à la chambre des communes. Shéridan, en se servant adroitement d'une action de son théâtre comme moyen d'échange contre un vote d'une haute influence, parvint à se faire nommer député du bourg

de Stafford. Il alla s'asseoir sur les bancs de l'opposition, et déclara la guerre la plus acharnée au gouvernement. Ce ne fut point d'abord par son éloquence qu'il combattit les ministres, car il ne prononçait pas un seul mot dans les plus importantes discussions. Mais personne au-dehors ne montrait plus d'ardeur à exciter les mécontents, soit par des harangues de clubs, soit par des pamphlets remplis d'amertume. Il prit une part très-active à la rédaction de l'*Englishman*, feuille dirigée contre l'administration de lord North. Lorsque le parti de Rockingham parvint au pouvoir, en 1782, Shéridan fut récompensé des services qu'il lui avait rendus, par la place de sous-secrétaire-d'état des affaires étrangères, confiée alors à Charles Fox. Mais le nouveau ministère s'écroula presqu'aussitôt : Shéridan, furieux, reprit son premier langage; il entreprit un journal, intitulé le *Jésuite*, où il assouvissait périodiquement ses passions haineuses. Une nouvelle révolution ministérielle le replaça, en 1783, dans les affaires publiques : il fut nommé, cette fois, secrétaire de la trésorerie. Mais le célèbre Pitt devint tout-à-coup premier lord de ce département, et il fallut que Shéridan rentrât de nouveau dans la vie privée. Cette rechute lui fut excessivement sensible, si l'on en juge par l'aigreur et la virulence qui caractérisèrent tous ses discours au parlement. Pitt ayant tenté de le railler sur son origine théâtrale, il repoussa ses sarcasmes, en donnant au premier ministre, à peine majeur, le nom d'*Angry Boy* (*le Jeune Homme en colère*), qui lui resta longtemps. Ce fut dans le fameux procès de Hastings, gouverneur du Bengale, que Shéridan déploya, pou mière fois, un véritable tal mentaire. Il parla pendan cinq heures, pour appuyer ges produites contre l'accu nommé membre de la co chargée de rédiger l'acte tion par devant la chambre Une affaire d'une nature délicate offrit à Sheridan velle occasion de fixer sur l tion publique. L'affection n George III ayant mis en la nécessité d'une régence, pas sans surprise un ora jusque-là, s'était annonc un *whig* très-ardent, se pl tête du parti qui voulait dé prince de Galles des pouvo tés. La réputation de Shér frit beaucoup d'une versat brusque. Les motifs en dev ciles à expliquer, quand or gurer parmi les familiers de Carlton, et recevoir de la place de receveur-génér ché de Cornouailles, *sin* deux mille livres sterling nus. Les principes démag même républicains de Sh prirent cependant le dessu que où éclata la révolution se. Tandis qu'un homme d sommé, l'illustre Burke, tableau prophétique des dont cette révolution men tes les nations du globe, osa prononcer au parlem discours qui semblaient é la tribune du club des de Paris. Jamais on ne p loin le délire révolutionnai travagance des abstractio perfectibilité humaine. Plus de ce déclamateur insensé forcés de rougir de lui. l temps, Shéridan se montr

toutes les réf demanr la faction ra . Pitt le it comme un n ne trop l trop dangereux pour lui conle place de quelque importanis ce grand ministre étant 1806, Sheridan fut pourvu, t, son successeur, de l'office ratif de trésorier de la mari- nouveau ministère n'ayant utenir que pendant quelques Shéridan, livré pour la troiis à ses propres ressources, ua tout entier à l'administrason théâtre de *Drury-Lane*. lic en parut néanmoins fort isfait. Sa plume restait oipuis très-long-temps, lors-799, parut, sous le nom de m qui avait aspiré au titre de auteur dramatique de l'An-, une assez mauvaise imitane tragédie de Kotzebue, in-*Rolla's Tod* (*la Mort de* . Shéridan donna à la pièce le nom plus connu de *Pi-*e mélodrame eut une vogue ordinaire que, contre l'usage il fallut tenir le théâtre oudant l'été. Le traducteur ou *eur* y avait jeté des déclamavolutionnaires, dont il serait le rendre l'auteur allemand ible. Dans la vie privée, n eût été un homme fort aisans un penchant irrésistible raillerie, qui le rendait re- à ses parents et à ses meilnis. Tous les discours qu'il a au parlement sont fortepreints de cette humeur causeuf, en 1792, de la femme ait tant aimée, Shéridan Miss Ogle, fille du doyen de ster. Cette union, à ce qu'il fut pour lui la source de viogrins domestiques. Il essaya de les rendre plus supportables, en se livrant avec excès à son intempérance naturelle. On le vit souvent préférer la taverne et les compagnons de débauches les plus méprisables à d'illustres sociétés, et même à la table du prince de Galles, qui avait conservé pour lui toutes ses anciennes bontés. Le désordre toujours croissant de ses affaires, et quelquefois même le genre de ressources auxquelles il recourut pour sortir d'embarras, achevèrent d'avilir les dernières années de son existence (2). Atteint d'un décret de prise de corps, il allait être conduit en prison, quand son médecin imagina de déclarer qu'il ne pouvait être transporté sans danger pour sa vie. Shéridan mourut le 7 juillet 1816. Il est inhumé à Westminster : un de ses amis a fait poser sur sa tombe une pierre unie, avec une inscription fort simple. Il a publié les ouvrages suivants : I. *Épîtres d'Aristénète*, traduites du grec. II. Les *Rivaux*, comédie. III. La *Duègne*, opéra. IV. *Un tour à Scarborough*, comédie imitée de Vanbrugh. V. La *Critique* ou la *Répétition d'une tragédie*. VI. L'*École de la médisance*, comédie (3). VII. *Vers à la mémoire de Garrick*. VIII. *État comparatif des deux bills sur l'Inde*. IX. *Épître à Henri Dundas*. X. *Pizarre*, imitée de Kotzebue. XI. *Discours sur le budjet de* 1802. S—v—s.

(2) Les journaux viennent de révéler (mai 1825) que Shéridan s'était approprié un billet de 50 liv. sterl. qui avait été envoyé au comédien Palmer, pour une représentation à son bénéfice.

(3) C'est à Shéridan que L.-C. Chéron doit sa pièce du *Tartuffe des Mœurs* (*V.* CHÉRON. VIII, 340). Bunel, de Lille, a fait imprimer *l'École du Scandale ou les Mœurs du Jour, comédie par M. Sheridan, traduite en français*, 1796, in-8°. Le même Bunel a donné *l'Épreuve des deux neveux*, comédie imitée de Shéridan, Lille, 1791, in-8°. M. Châteauneuf a imité de Shéridan deux comédies : *Londres au XIX*e. *siècle*, 1824, in-8°, et *Les trois Rivaux*, 1824, in-8°. A. B—T.

SHERLOCK (Thomas), célèbre prédicateur, né à Londres, en 1678, était fils de Guill. Sherlock, chanoine de Saint Paul (1). Il acheva ses études d'une manière brillante à l'université de Cambridge, où il prit ses degrés, et fut retenu professeur. Doué d'une raison précoce, il se traça, de bonne heure, le plan de conduite qu'il devait suivre, et ne s'en écarta jamais. Ses adversaires eux-mêmes étaient forcés de rendre justice à sa prudence et à la capacité qu'il montrait pour les affaires; mais Bentley, dans sa dispute contre l'université de Cambridge, qui finit par le priver de ses titres (*V.* Bentley, IV, 216), désignait Sherlock par le surnom de cardinal *Alberoni*. Sur la démission de son père, il lui succéda, quoique jeune, à l'école du Temple, dans une chaire qui, pendant soixante et dix ans, fut comme un héritage de famille. Il prit une part active aux disputes que souleva l'évêque de Bangor, Benj. Hoadly; mais il se fit plus d'honneur encore par la réfutation des principes irreligieux du fameux Collins. Les talents et le zèle de Sherlock furent récompensés par l'évêché de Bangor, qui lui fut conféré, en 1728. Six ans après, il passa sur le siége de Salisbury. La cour lui fit offrir, en 1747, l'archevêché de Canterbury; mais il refusa ce riche bénéfice, à raison du délabrement de sa santé. Cependant l'année suivante, il crut pouvoir accepter l'évêché de Londres vacant par la mort de Gibson. Malgré ses infirmités toujours croissantes, il ne se dispensa d'aucun des devoirs de l'épiscopat; n cours d'une visite qu'il fa diocèse, il fut attaqué d' sie qui le priva de l'usage membres. L'organe mêm role fut embarrassé, au ne pouvait se faire com de ses domestiques et de plus intimes. Il conserv situation déplorable la r d'esprit, et revit ses pri vrages pour en donner éditions. Pendant cette lo ve, dont il ne se diss l'issue, sa fermeté ne pas un seul instant; et Londres, le 18 juillet 17 quatre-vingt-quatre ans. d'esprit, de pénétratio ment, l'évêque de Lond des connaissances très-ét de zèle pour les progrès nisme, il encouragea lointaines, et soutint, p lités, les associations r sa ville épiscopale. Il lé thèque à l'université de avec une somme de se vres sterling, pour être fonder une autre biblio tinée spécialement aux pendamment de divers la dispute bangorienn Sherlock plusieurs ou moins estimés des Cat des Protestants, et qui en français : I. *Traité des fins des prophéti* Le Moine, Amsterdan 1733, in-8°. Il y fait le sentiment de Collin de leur connexion dans et l'appui qu'elles donn tés du christianisme. trouve quatre Dissertat *l'Autorité* de la secon Saint Pierre; 2°. *des*

(1) Guillaume Sherlock, né en 1641, et mort en 1707, fut curé à Londres, et maître du collége du Temple, montra un grand zèle pour Jacques II, et refusa long-temps de prêter serment à Guillaume III. Ses traités *sur la mort*, et *sur la vie éternelle*, ont été traduits en français.

r les circons et les
chute du pre er nomme;
Bénédiction de Juda par
ès., 49); et 4°. *de l'en-*
Jésus-Christ à Jérusalem.
anglaise de 1749 contient
lice à la Dissertation sur la
premier homme, que Mid-
força de réfuter (*V.* Mid-
XIX, 7). II. *Les témoins*
rrection de Jésus-Christ
et jugés selon les règles
u, traduit par Le Moine,
732, in-8°.; le traducteur
céder cet ouvrage d'une
n historique sur les écrits
amnation de Woolston;
ressée à Ruchat (*V.* ce
rlock se propose de prou-
Woolston la vérité des
L'examen contradictoire
s de la Résurrection de
t, dans les formes de la
anglaise, lui fournit les
établir d'une manière so-
ontestable la vérité de ce
plus grand de tous. C'est
euvre de discussion et de
que. III. *Sermons* traduits
loubigant, Lyon, 1768,
s ces sermons, au nombre
e, il se propose de réfuter
ales objections des déistes
divinité de Jésus-Christ.
uments y sont reproduits
avec autant de force que
L'élégance et la simplicité
ncipales qualités du style
k, qui, suivant la mé-
rotestants, cherche moins
es auditeurs qu'à les con-
r une suite de raisonne-
entés dans un ordre mé-
W—s.

'IN (Jean-Keyse), peintre
anglais, né au commence-
-huitième siècle, était fils
d'un charpentier de Sussex, et aidait son père à faire des chevilles de vaisseau, lorsqu'un homme généreux, ayant reconnu ses dispositions pour les beaux-arts, l'amena à Londres, et le mit en apprentissage chez le graveur Bartolozzi. Sous ce maître habile, Sherwin fit des progrès rapides, et signala son début par la gravure de ce qu'on appelle en Angleterre le *Bijou de Marlborough*. Il ne tarda pas à être en vogue, et à gagner beaucoup d'argent. Les distractions qui s'en suivirent ne furent que trop du goût de l'artiste. Au lieu de ne s'appliquer qu'à son art, et de s'y perfectionner encore, il prit un grand train de maison, appela toute sa famille, et vécut d'une manière très-brillante. Les équipages faisaient file devant sa porte; et lorsqu'il commença son tableau de *Moïse sauvé*, les plus grandes dames voulurent y figurer. Une princesse desira servir de modèle pour la princesse égyptienne; et les plus belles femmes de la cour lui firent de pareilles demandes. La fameuse actrice Robinson mit en œuvre toute sa coquetterie pour y avoir place. Son atelier avait l'air d'un salon du palais. D'un autre côté, Sherwin n'oublia pas sa famille; et dans sa belle gravure du *Village abandonné*, il fit le portrait de son père. Cependant, à force de luxe et d'éclat, il finit par déranger sa fortune et gâter son talent; et le vin acheva de le dégrader. Pour fournir à ses dépenses, il ne fit presque plus que des esquisses légères; et, comme notre Lantara, il dessinait pendant la nuit pour avoir de quoi boire le jour. Obligé de travailler pour un marchand d'estampes, à la discrétion duquel il s'était mis, il tomba dans l'obscurité, et mourut pauvre et délaissé, dans une auberge, en 1790. D—g.

SHIRBURN (Édouard), né à Londres, le 18 septembre 1618, d'une ancienne famille originaire du comté de Lancastre, succéda, en 1641, à son père, dans la charge d'intendant de l'artillerie, que ses ancêtres possédaient depuis plus d'un siècle. Il la perdit pendant la guerre civile, et alla remplir celle de commissaire-général de la même arme, dans les troupes royales. Après la funeste journée d'Edgehill, il se réfugia chez Thomas Stanley, son parent, et échappa à toutes les recherches qu'on fit pour s'emparer de sa personne; mais sa maison fut pillée, ses domaines furent ravagés, et tous ses revenus saisis. Le marquis de Hallifax le reçut en qualité d'intendant de sa maison. La mère du marquis lui confia son neveu, Jean Coventry, pour que Shirburn lui servît de mentor dans ses voyages sur le continent. Charles II le nomma chevalier, le rétablit dans sa charge d'intendant de l'artillerie, et l'y maintint malgré toutes les tentatives faites pour l'en déposséder, lors du complot d'Oatès. Il ne la perdit qu'à la révolution de 1688: alors il se retira dans une petite habitation près de Londres, où il trouva sa consolation dans la culture des lettres et des sciences, et dans les hommages que les personnes du premier rang venaient rendre à ses vertus. Il y mourut, dans une extrême vieillesse, le 4 novembre 1702. Shilburn savait le grec, le latin, la plupart des langues mortes. Il s'était appliqué à la poésie, à l'histoire, à l'astronomie, etc. Il a composé des Traductions imprimées de la *Médée* de Sénèque, de la Réponse de ce philosophe à Lucilius, sur la manière dont les hommes de bien doivent supporter les infortunes; du *Rapt d'Hélène*, de l'*Hippolyte*, de *Phèdre*, des seize *Idylles* d crite, et de plusieurs autres p tout avec des notes. Il est en teur d'une traduction angl poème de *la Sphère*, de M suivie d'un Catalogue et d'u tice des principaux astrono ciens et modernes, Londres in-fol.

SHIRLEY (Antoine) geur anglais, né en 1565 barqua à Whiston, dans l d'Essex, en 1596, sur une qui allait dans les Antilles retour, l'année suivante, l d'Essex l'introduisit à la co beth l'envoya en Italie, près tants de Ferrare, qui avaien ficultés avec le pape. Shirl trouvé les différends accom solut d'aller en Perse. Afin nager un bon accueil dans il engagea des fondeurs de l'y accompagner, et parti nise, le 24 mars 1598, frère Robert. Arrivé à Cas fit annoncer au chah comm tilhomme qui avait fait ce lo pour lui offrir ses service présenta diverses choses ses, achetées à Alep; il en retour de plus magnifiq ley ne tarda pas à gagner nes grâces du chah, et l' qu'il voulait profiter de ce pour procurer aux Anglai où ils pussent commercer e verner leurs navires. Cha n'accéda pas à cette demand de s'attirer la haine des P il proposa, de son côté, guerre aux Turcs, de co les princes chrétiens; et inv à se charger des lettres et sents qu'il enverrait aux de l'Europe. Shirley accept lui adjoignit Hosseyn-Aly-

inction, et les deux plénipotentiaires, partis en avril 1599, à Astrakhan, le 15 septembre à Moscou, le 2 octobre. aignant d'être mal reçu en y envoya Hosseyn-Aly, et vers Venise. Le persan fut ccueilli; Shirley, au contraire commis un délit, fut ; il eût peut-être même été rt, si l'ambassadeur d'Es- i eût, par ses bons offices, la liberté. Cet incident rminé à passer en Espagne, maître avantageusement, éleva au grade d'amiral du Levant; il le nomma bre du conseil de Naples. urs excitèrent la jalousie Ier., qui fit ordonner à revenir : celui-ci n'obéit se qu'il mourut vers 1631. nt allé à Naples vers 1614, vice-roi le dessein de ne enir les soies de Perse par , mais de les tirer d'Ormus ne. Ce plan fut communiminique Strope, négociant hah, qui le renvoya à Nachercher les moyens de le écution. On peut supposer sion de Robert Shirley fut de ce projet. Le *Voyage* aux Antilles se trouve ueil de Hakluyt, tom. III, 1600. La relation du se*age* parut à Londres, 4°.; un extrait intitulé : *acis de l'Histoire des sir Antoine Shirley en son départ de là comme ur pour les princes chrétе par lui-même, et re*e *à son frère sir Robert lepuis que celui-ci a été envoyé en ambassade le Perse*, est inséré dans le Recueil de Purchas, tome II. On trouve dans cette relation, beaucoup de particularités sur les mœurs du chah, son équité et sa cruauté. Guillaume Parry qui suivit Antoine dans ce voyage, en a aussi publié une relation : on en a extrait, dans Purchas, ce qui concerne la navigation de la mer Caspienne, et les événements arrivés à Moscou; cette partie est intitulée : *Voyage de sir Antoine Shirley, par la mer Caspienne, et à travers la Russie, extrait du discours de G. Parry sur tout le voyage de sir Antoine, dans lequel il l'accompagna, publié en* 1601. On lit dans cette relation, que Parry se sépara de Shirley à Moscou, et alla, par la Hollande, en Angleterre, où il arriva en septembre 1601. Enfin, on a la *Relation d'un voyage de Perse, fait ès années* 1598 *et* 1599, *par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierley, ambassadeur du roi d'Angleterre*. Elle est dans le Recueil publié par Morisot, Paris, 1651, in-4°., et contient le voyage de Canche avec plusieurs autres. Cette relation semble extraite d'une plus considérable, dont on a omis le commencement et la fin; car elle ne commence qu'au départ d'Alep, et se termine au séjour dans la ville d'Astrakhan. Rien n'indique qu'elle ait été originairement écrite en français, et la manière dont le nom de Shirley y est écrit, ferait croire qu'elle a été traduite de l'italien; elle se rapproche, en beaucoup de points, de l'extrait donné par Purchas, et offre des détails curieux sur plusieurs villes de Perse et sur Astrakhan. Les renseignements relatifs à Robert Shirley sont épars dans les *Voyages* de Figueroa et d'Herbert, l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras; l'*Am-*

bassadeur et ses fonctions, par Wicquefort qui a tiré ses matériaux de *Finetti Philoxenus, Some choice observations of sir John Finet. . . . touching the receptions of Ambassadors*, Londres, 1696, in-8°. — SHIRLEY (Thomas), l'aîné des trois frères, né en 1564, fit ses études à Oxford, avec Antoine. Il vivait tranquillement à Whiston, auprès de son vieux père, lorsqu'ébloui par la célébrité que ses frères avaient acquise en voyageant, il abandonna tout pour des courses lointaines. Comme ses frères il écrivit la relation de ses voyages. Wood, dans son *Athenæ Oxonienses*, dit qu'ils firent rejaillir beaucoup d'honneur sur sa patrie, mais que quant à lui, ils ne lui rapportèrent aucun avantage. Niceron a confondu les trois frères: il attribue à Thomas ce qui appartient à Robert; il semble avoir fini par s'en apercevoir; néanmoins au lieu de corriger son erreur, il dit que Wood a pris les deux frères Robert et Thomas l'un pour l'autre; cependant Wood est d'accord avec Herbert et Finet, qui avaient connu personnellement Robert, et qui ne pouvaient se tromper. Les trois frères s'étaient rendus si fameux par leurs voyages et leurs exploits, qu'en 1607, ils furent le sujet d'une comédie intitulée: les *Voyages des trois frères Shirley*, par Jean Day, in-4°. Cette pièce représente ce qui leur est arrivé, en confondant quelquefois leurs aventures. E—s.

SHIRLEY (ROBERT), frère cadet des précédents, naquit vers 1570. Après avoir servi, pendant cinq ans, chez divers princes de l'Europe, il accompagna en Perse son frère Antoine. Celui-ci ayant quitté ce royaume en 1599, l'y laissa avec un emploi dans l'armée. Comme Robert témoigna, au bout de quelques an desir de revoir sa patrie, C bas le congédia en 1604, en geant d'assurer les princes c de son affection, et de prop Anglais la liberté du comme ses états. Shirley vint d'al Italie, et passa, en 1609, me, où le pape l'accueillit a tinction, ce qui a donné lieu jecturer que ce voyageur ét dans la communion cathol alla ensuite à Prague, près pereur Rodolphe, qui le cré lier d'empire et comte palat ley n'arriva dans sa patr 1612. Il obtint une audienc et y parut vêtu à l'europée retour en Perse, le chah lui ser une Circassienne, pareu de ses femmes. Vers 1616, quitta de nouveau la Perse ambassadeur du chah, et ave sion, à ce que l'on supposa, déclarer la guerre aux Turc Chrétiens. Il gagna par mer fut retenu pendant un an av tenir la permission de s'en pour Lisbonne. A Madrid, il le roi d'Espagne à expéd galions dans la mer rouge fermer le passage aux Tur mettant que la soie de Perse drait par Ormus en Europe l'île de Bahrein et quelqu places seraient cédées aux E Figueroa, qui, à cette époq en Perse, assure que Shi en Espagne pour ses prop rêts, bien plus que par l'in de Chah-Abbas (*Voy.* F XIV, p. 519.) L'Espagne quatre galions; et Shirley dirigea ses pas vers la F son long séjour en Espagne dre aux états généraux moins un ambassadeur qu

t. On lui demanda sa lettre , il refusa de la montrer ; de sortir du territoire de que. Il arriva en Angleterre se présenta devant le roi, persane, ôta son turban, aux pieds de ce monarque ıça son discours à genoux. ıi dit de se relever et de r. La lettre de créance de tait écrite en persan ; il va personne en état de la 5:6, les négociants qui faicommerce des Indes, anla venue de Nogdi-Aly-Beg, eur de Perse : celui-ci sous son audience, que Shirley ıposteur. L'Anglais demande de credit pour la montrer , qui la lui prit de force, , et frappa Shirley. Il y eut violences de commises ; et eut fait sentir au Persan, e de sa conduite, il répon'avait pu retenir sa colère t qu'on eût osé contrefaire ire de son souverain. Fort sé de connaître la vérité, t embarquer, en 1626, y-Beg et Shirley, avec Dorn, qu'il envoyait en amu chah (*V.* Herbert, t. xx, Persan mourut en mer, à stance de Surate, et l'on supl s'était empoisonné, parce nt mal conduit en Angleredoutait le courroux de bas. Cotton, après avoir ne séjour à Casvin, entremet-Aly-Beg, premier mie la difficulté relative à en tâchant de justifier ce e lui procurer une satisfacministre répondit froidel'ennemi de Shirley était inutile de s'occuper de re ; que d'ailleurs le Chah n'aimait pas Shirley, dont l'âge avancé laissait espérer peu de services. Il prétendit de plus, quelques jours après, que ce monarque niait avoir signé les lettres de crédit qui lui avaient été représentées, et les avait jetées au feu. Il était évident que Méhémet Aly n'avait pas entretenu le roi de cette affaire, et qu'il avait été gagné ; mais, observe Herbert, il n'est pas nécessaire de dire par qui, parce que l'on pourrait se tromper sur ce point. Shirley, accablé de douleur et de chagrin, mourut peu de jours après, le 23 juillet 1627. C'était, dit Herbert, le plus grand voyageur de notre temps ; aussi n'y a-t-il personne qui eût pu souffrir plus de fatigue, et qui eût plus éprouvé l'inconstance de la fortune. E—s.

SHIRLEY (Jacques) naquit à Londres, en 1594, fit ses études à Oxford, puis à Cambridge. Après avoir reçu les ordres sacrés, suivant le rit anglican, il embrassa la religion catholique, et se partagea entre l'enseignement de la langue latine et la composition de pièces de théâtre, qui lui méritèrent la faveur de la reine Marie. Elles eurent, dans le temps, beaucoup de succès, et contribuèrent, avec celles de Chapman et d'Oglivy, à distraire la nation de la sombre tristesse que répandaient les funestes événements de la guerre civile. Lorsqu'elle éclata, il quitta la plume pour prendre l'épée, et combattit sous le duc de Newcastle, pour la cause royale. Shirley mourut le 29 octobre 1656, le même jour que sa femme ; et ils furent enterrés dans le même tombeau. Outre ses pièces de théâtre, qui furent imprimées séparément, et ses Poèmes, publiés à Londres, en 1649, in-8°., on a de lui deux ouvrages de grammaire latine : *Via ad*

linguam latinam complanata, Londres, 1649, in-8°.; — *Manuductio*, 1656, in-8°. C'est un traité élémentaire pour apprendre à lire le latin aux enfants. Ces traités sont encore estimés, surtout le premier. — Thomas Shirley, né dans la cité de Westminster, le 15 octobre 1638, quitta l'université d'Oxford, après que cette ville eût été soumise à l'armée parlementaire. Il alla sur le continent étudier la médecine, qu'il revint exercer à Londres, avec beaucoup de succès. Charles II le nomma l'un de ses médecins ordinaires. Devenu héritier de sa famillle, dont le revenu montait à trois mille livres sterling, il succomba, le 5 août 1678, au chagrin que lui causa le procès interminable qu'il eut à soutenir pour s'en mettre en possession. Ses ouvrages sont : I. *Essai philosophique sur la production des pierres dans la terre et dans la vessie*, Londres, 1672, in-8°. II. *Cochlearia curiosa*, ou la Manière de connaître les mauvaises plantes, traduit du latin, de Molinbrochius, Londres, 1676. III. *Conseils et Avis de médecine*, ibid.; 1676, traduit du français, de Mayerne Turquet. IV. *Traité de la goutte*, traduit du même auteur. T—D.

SHORE (Jane), anglaise célèbre par la passion qu'elle inspira longtemps à Édouard IV, naquit à Londres, vers le milieu du quinzième siècle, dans une famille honorable. Elle reçut une éducation brillante pour le temps, et qui paraît avoir influé sur son caractère, si l'on en juge par la conduite qu'elle tint après son élévation. Elle fut mariée à un riche orfèvre de Londres : mais ses parents, en formant cette union, avaient plutôt cédé à des vues d'intérêt que consulté l'inclination de leur fille; et cette âme fière, irritée du joug qu'on lui avait imposé, se trouva sans défe tre la séduction des grâces nelles d'Édouard, réunies du rang suprême. Ce prii gardé comme usurpateur partie de ses sujets, au lieu fermir sur le trône, par grande entreprise, se livrait ment à ses plaisirs; et sans en rer les suites, il enleva Jane son mari. L'histoire ne pe reprocher d'autre faute à ce se adultère; « et si, dit Hu monarque aimable et amour vint à l'écarter de ses devo ne cessa point d'être respect les vertus qu'elle développa trône. N'employant l'ascen ses charmes qu'à des actes faisance et d'humanité, on l toujours ardente à repouss lomnie, à protéger les opp secourir les malheureux; et vices, inspirés par les pens son cœur généreux et sensibl rent jamais pour elle un cal térêt ni d'ambition. » Enfin qu'elle fit de sa puissance éclatante exception à cette r blie par Tacite, qu'il n'y a vertu à attendre d'une fem fait le sacrifice de son hon pendant, après la mort d' IV, arrivée en 1482, il para ne fut pas plus fidèle au so son amant qu'elle ne l'ava ses devoirs envers son épo mas More assure qu'elle s'e chée à lord Hastings; et c celui qui s'accorde le mieu marche des événements, dans une proclamation attri Rymer à Richard III, alo du titre de protecteur, cett soit reprochée au marquis d Les historiens supposent c dernière imputation pourrait

tée par l'hypocrite frère d'É-
rd, ou qu'elle n'est fondée que sur
ne bruit populaire. Quoi qu'il
it, et sans qu'on puisse assigner
ause précise à la cruauté que
ard exerça contre Jane Shore,
ran l'enveloppa dans l'accusa-
oudaine qu'il lança en plein con-
ontre lord Hastings, lorsqu'a-
avoir demandé à ce seigneur
e peine mériteraient les traîtres
uraient conspiré sa mort, il s'é-
brusquement : « Ces traîtres
des sorcières, la femme de mon
, et Jane Shore, sa maîtresse,
d'autres complices, » associant
dans le même complot, par une
absurde, et l'épouse outragée,
rivale, qui ne pouvait que re-
r le retour du pouvoir dans la
de cette épouse. Lord Has-
dut prévoir aussitôt, surtout
tait en effet l'amant de Jane
e, que la vengeance de Richard
enaçait des ennemis plus redou-
s que deux femmes impuissan-
isolées. « S'il est vrai, mylord,
dit-il, qu'elles soient coupables
s crimes, elles méritent les châ-
ts les plus sévères. — Et croyez-
me répondre, reprit le protec-
avec vos *si* et vos *mais?* Vous
le principal fauteur de tout cela
la Shore; vous êtes vous-même
aître; et je jure par saint Paul,
e ne dînerai pas qu'on ne m'ait
rté votre tête. » Quelques ins-
après, Hastings fut décapité;
il ne suffit pas à Richard de
e défait du seul adversaire qui
arrêter ses desseins ultérieurs :
oulut perdre Jane Shore, soit
la punir de n'avoir pas em-
é en sa faveur l'influence qu'elle
t sur Hastings, soit seulement
justifier par quelques formes
iques, l'assassinat d'un person-
nage si considérable. Il fit donc saisir tous les biens qu'elle possédait, et la somma de comparaître devant le conseil, pour y rendre compte de ses sortilèges. Comme on ne put produire, même dans ces temps d'ignorance et de crédulité, aucune preuve contre elle, le protecteur ordonna que son procès lui fût fait à la cour ecclésiastique, sur ses adultères et ses débauches; et on la condamna à faire amende honorable en chemise, devant l'église de Saint-Paul, en présence de tout le peuple. Les traditions populaires, dont les poètes sont toujours prompts à s'emparer, ont trouvé un vaste champ dans les infortunes de Jane Shore, et la font mourir en proie à la lente agonie de la faim. Des autorités plus dignes de foi, prolongent de beaucoup ses jours, sans rien diminuer peut-être de son malheur, et ne marquent le terme de sa déplorable existence que sous le règne de Henri VIII. Mais, dit Hume, que nous avons déjà cité : « Elle ne vécut plus que pour éprouver, dans la vieillesse et dans l'indigence, l'ingratitude des lâches courtisans qui avaient si long-temps rampé à ses pieds et profité de son crédit. Parmi le grand nombre de ceux à qui elle avait rendu des services, pas un ne parut songer ni à la consoler ni à la secourir. » Cette effroyable catastrophe, exagérée encore par les traditions dont nous venons de parler, a fourni au poète anglais Rowe, le sujet d'une tragédie estimée, dont MM. Lemercier et Liadières, ont, en 1824, fait représenter avec succès des imitations sur les deux scènes tragiques de Paris (1). P. D—T.

(1) La pièce de M. Liadières, jouée sur le théâtre de l'Odéon, et intitulée : *Jane Shore*, a été imprimée en 1824, in-8°. La pièce de M. W. L.

SHOVEL (sir CLOUDESLEY), amiral anglais, était né près de Clay, dans le comté de Norfolk, vers 1650, de parents pauvres, qui le placèrent en aprentissage chez un cordonnier. Il y resta peu de temps; et, ne pouvant résister à son goût pour la marine, il s'embarqua, comme mousse, sur un vaisseau de ligne, et s'appliqua assidument à l'étude de la navigation. En 1674, le commerce anglais dans la Méditéranée recevant chaque jour de nouvelles avanies de la part des pirates de Tripoli, une escadre fut envoyée dans ces parages, sous le commandement de sir John Narborough, qui arriva devant Tripoli au printemps, et trouva que ses habitants avaient fait de grands préparatifs pour se défendre. Ses instructions lui prescrivant de n'avoir recours à la force que lorsqu'il aurait perdu tout espoir de réussir par des négociations, il envoya Shovel, à cette époque lieutenant, pour demander satisfaction. Celui-ci s'acquitta de son message avec autant d'esprit que de résolution; mais le dey, méprisant sa jeunesse, le traita avec peu d'égards, et le renvoya sans daigner lui répondre. A son retour, Shovel rendit compte à l'amiral de quelques remarques qu'il avait faites pendant qu'il était à terre, et il fut renvoyé avec un autre message et les instructions nécessaires pour faire de nouvelles observations. Le dey le reçut encore plus mal, et menaça même de le châtier, s'il ne se retirait sur-le-champ; mais le jeune officier trouva quelques pré-

textes pour retarder son dépa
de compléter ses investigations
qu'il fut à bord de l'escadre, il p
de brûler les navires tripolitain
trouvaient à l'ancre, malgré l
qui les défendaient. Il entra
port pendant la nuit, avec t
bateaux de la flotte, chargés d
bustibles; et, après avoir
tous les bâtiments, il regagna
te sans avoir perdu un seul h
Les barbaresques effrayés der
rent immédiatement la paix. Si
Narborough rendit un compte
tageux de la conduite de Shovel
lui donna, l'année suivante, l
mandement du *Saphir*, navire
quième rang, d'où il ne tarda
passer sur le *James*, qu'il co
da jusqu'à la mort de Char
Quoiqu'il fût connu comme
au gouvernement de Jacques
prince continua de l'employer
lui donna le commandement d
ver, qu'il avait encore lors de
volution, à laquelle il concou
tous ses moyens. En 1689, il
va, sur le vaisseau de ligne l'*I*
à la bataille navale de Bantry
C'était la première à laquelle
pris part. Il s'y fit tellement
quer par sa conduite et par s
voure, que lorsque Guillaume
sita Portsmouth, il lui confé
honneurs de la chevalerie. En
Shovel fut employé à transpo
Irlande le roi Guillaume et s
mée; et ce prince lui remit de s
pre main une commission de
amiral de l'escadre bleue. P
jours avant le départ de Gui
pour la Hollande, en 16
fut créé amiral et nommé com
dant de l'escadre qui devait l'
voyer à son retour. Il joignit
ral Russel, avec la grande flot
prit part à la bataille de la

Lemercier, jouée sur le premier Théâtre-Français, a été imprimée sous ce titre: *Jane Shore, drame historique en cinq actes et en vers, imité de Shakspeare et de Rowe*, 1824, in-8°. Un anonyme a donné en même temps *Jane Shore, tragédie en cinq actes, par Nicholas Rowe*, traduite en prose: in-8°. 1824. A. B—T.

:ssel (Édouard) et Tourville).
ée suivante, lorsqu'il fut déci-
e les flottes seraient placées
e commandement de plusieurs
ux à-la-fois, Shovel fit par-
cette espèce de commission;
mme Campbell le dit avec rai-
lans ses *Vies des amiraux :*
eût-il eu que cette commission
raux unis, on pourrait rendre
e de toutes les infortunes que
éprouvâmes sur mer pendant
: 1693. » Les amiraux unis
: de partis différents et divisés
is les points; mais comme ils
tous bons marins et probable-
tous bien disposés pour leur
, quoiqu'ils ne s'accordassent
r la manière de la servir, il
qu'après de mûres réflexions,
vinrent que l'exécution pru-
les instructions qu'ils avaient
était une mesure aussi salu-
our la nation que pour eux-
. Les mauvais succès des en-
es navales des Anglais, ren-
l'abord Shovel et les autres
x l'objet de la haine popu-
Une enquête eut lieu devant le
ent, et comme les Anglais
nour-propre de croire que les
is ne peuvent jamais leur ré-
ur mer, on attribua à la tra-
les revers essuyés en 1693.
bats furent favorables à Sho-
ue nous voyons encore en
n 1694, sous lord Berkley,
édition de la baie de Cama-
ans laquelle il se distingua.
02, il fut envoyé à Vigo, pour
ir les dépouilles des flottes
se et espagnole, après la prise
place par sir George Rooke.
03, il commanda la grande
dans le détroit, où il protégea
merce anglais, et fit tout ce
était possible pour secourir
les Protestants, alors en armes dans les Cévennes, et pour tenir en respect les puissances d'Italie qui penchaient en faveur des alliés. En 1704, il fut envoyé, avec une puissante escadre, pour joindre sir George Rooke, qui commandait une grande flotte dans la Méditerranée; et il prit part à l'action qui eut lieu près de Malaga. L'année suivante, il fut employé comme commandant en chef. En 1705, lorsque le gouvernement anglais jugea nécessaire d'envoyer à-la-fois une armée et une flotte en Espagne, Shovel accepta le commandement de la flotte qui transportait des troupes sous les ordres des comtes de Peterborough et Montmouth. Elle se rendit à Lisbonne, de là en Catalogne, et arriva devant Barcelone le 12 août. Ce fut principalement aux conseils de Shovel et à son activité à fournir des canons pour les batteries et des hommes pour les servir, qu'on dut la prise de cette place. Après la malheureuse tentative sur Toulon (*V.* Tessé), il se dirigea de nouveau sur les détroits; et, laissant sir Thomas Dilke à Gibraltar, avec neuf vaisseaux de ligne, pour la sécurité des côtes d'Italie, il partit pour l'Angleterre, avec le reste de la flotte, consistant en dix vaisseaux de ligne, quatre brûlots, un sloop et un yacht. Déjà les matelots apercevaient les rivages de leur patrie, lorsque, par une méprise funeste, le vaisseau amiral et quelques autres bâtiments de l'escadre donnèrent sur les rochers des îles Sorlingues, et périrent avec presque tous leurs équipages. On n'a jamais pu bien éclaircir comment ce funeste événement était arrivé. Le corps de sir Cloudesley Shovel fut jeté le lendemain sur le rivage de l'île *Scilly*, où quelques pêcheurs le trouvèrent. Après avoir ôté une riche émeraude

qu'il avait au doigt, ils le dépouillèrent, et l'enterrèrent. Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles de M. Paxton, munitionnaire du vaisseau l'*Arundel*, il exigea qu'on lui montrât la bague; et, après avoir déclaré qu'elle appartenait à sir Cloudesley Shovel, il obligea les pêcheurs à indiquer l'endroit où ils avaient déposé le corps, qu'il fit déterrer et placer à bord de son propre vaisseau, jusqu'à Portsmouth. Il fut de là transporté à Londres, et enseveli, avec une grande pompe, dans l'abbaye de Westminster, où la reine fit élever un monument à sa mémoire. Sir Cloudesley Shovel avait épousé la veuve de son protecteur, sir Jean Narborough, dont il eut deux filles. L'aînée épousa lord Romney, et l'autre sir Narborough d'Aeth. D—z—s.

SHUCKBURGH-EVELYN (sir George-Auguste-Guillaume), physicien et riche amateur anglais, acheva ses études classiques au collége Baliol d'Oxford. Pendant trois années, qu'il employa ensuite à parcourir la France et l'Italie, il se livra surtout à des observations scientifiques, notamment sur la hauteur des Alpes et sur la composition et les qualités de l'atmosphère. Plusieurs de ces observations ont été consignées dans des journaux étrangers et dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, dont l'auteur fut élu membre, en 1774. Il reçut le même honneur de l'académie des sciences, belles-lettres et beaux-arts, qui existait alors à Lyon; et, en 1777, à son retour à Londres, il fut admis dans la société des antiquaires. Appelé, en 1780, à représenter au parlement sa province natale, le Warwickshire, il y fut réélu, pour la cinquième fois, en 1802. Il mourut à Shuckburgh-Park, en 1804, âgé de quante-trois ans. Voici les titr ses écrits : I. *Observations fai Savoie, pour déterminer la ha des montagnes, au moyen du mètre,* avec l'examen des règle nées par M. Deluc, dans ses *cherches sur les modificatio l'atmosphère*, 1777, in-4°. répondit à ce Mémoire, dans le nal des savants de 1792. II. *paraison de ses règles et de du colonel Roy, pour mesur hauteurs par le moyen du bar tre,* 1778. La formule du che Shuckburgh et celle du généra ont apporté quelque perfecti ment à celles de Deluc et de blay; mais on ne se sert pl des unes ni des autres, cel M. de Laplace, avec les m cations que MM. Arago et Biot ajoutées, étant seule employ jourd'hui. III. *Sur la variati la température de l'eau bouil* 1778. IV. *Description d'un ér rial*, 1793. Cet instrument, mandé par le chevalier Shuckb était le plus grand qui eût jam exécuté. L'arc avait huit pied tre pouces, les cercles quatre de diamètre. Ramsden avait m années à le construire. V. *Ré sur quelques essais pour la fix d'un étalon de poids et mes* 1798.

SIAGRIUS (Afranus). *V* Syagrius.

SIAUVE (Étienne-Marie à Saint-Étienne en Forez, fut né par ses parents à l'état ecc tique, entra dans les ordres, et ça les fonctions de vicaire. d'une ame ardente, il acc avec enthousiasme la révo de 1789; et persuadé qu'il mettre l'éducation en rapport

...ations politiq...
..., à l'assemb... ...aire,
... sur l'éducati... n, ou ...
...bus de l'éducation des collé-
...is il était loin de demander
...ession subite de tous les éta-
...nts d'instruction publique :
...nt que tout était à refaire par
... à l'enseignement, il disait
... n'était pas à détruire. Ayant
... à son état de prêtre, il prit
...ice dans les armées, et y fut
... en qualité de commissaire
...res. Il était à Lyon, en 1793-
...'y maria. En 1798, il était
...ef dans les bureaux du minis-
... la guerre, et absent depuis
... de son département, lors-
...fut nommé député au conseil
...q-Cents, en germinal an VI;
... nomination fut annulée par
... 22 floréal suivant. Lors de
...ation de la secte religieuse
... le titre de *Théophilantro-*
...uve en fut un des membres
... zélés (*V.* La Réveillère-
... au Supplément). Une lettre
... septembre 1798), dans la-
... promet de ne rien négliger
...*culer aux Helvétiens* (chez
... il devait aller) *la religion*
...*fucius, des Socrate, des*
...*e et des Rousseau*, a été
...ée par M. Grégoire, dans
...*toire des sectes religieuses*,
..., pag. 155. Siauve rédigea
...n journal *Théophilantropi-*
...oy. le n°. III ci-après). En
... 1802, il se trouvait à l'ar-
...Italie. Du département de la
...Vienne, où il servait en 1804,
...ppelé, en 1805, à l'armée
...ande; et il était, en 1811, à
...; mais dans le courant de
... suivante, il fut envoyé à la
... armée en Russie, et il a péri
... déroute de 1812. La vente
de ses livres, après décès, eut lieu à Paris, du 27 au 30 août 1813. Sa vie active ne l'avait pas empêché de se livrer à des études sérieuses et de longue haleine; il se proposait de donner une nouvelle édition de l'*Antiquité expliquée par Montfaucon*. Il s'était beaucoup occupé des antiquités du Frioul, ayant profité de l'ouvrage de Berthol, et des Notes d'Ange-Marie Cortenovis. Il avait promis depuis long-temps des *Observations sur les défrichements et sur les moyens de seconder puissamment la nature dans la formation des couches végétales*. Siauve était membre de l'académie celtique. Il est très-difficile de donner la liste complète de ses écrits, imprimés en diverses langues, dans différents pays, et qui sont la plupart des opuscules. Voici du moins ceux qui sont venus à notre connaissance. I. *Éloge funèbre de Mirabeau*, prononcé dans l'église de Saint-Étienne, le 15 avril 1791, *par le citoyen E. M. Siauve, vicaire de la Ricamarie*, et imprimé, d'après l'invitation des sociétés patriotiques de la ville de Saint-Étienne, in-8°. de 24 pag. II. *Projet d'établissement d'une société ambulante de technographes*, à Paris, fructidor an VII, in-8°. de 32 pag. Cette société *ambulante* devait se transporter successivement dans chaque département pour en donner les monuments et la description géographique, historique, etc. Les objets d'administration, tels que les prisons, l'agriculture, les améliorations à faire, devaient être dans les attributions de cette compagnie, qui eût eu ses archives et son domicile à Paris. Elle devait envoyer des instructions à toutes les autorités, pour les guider dans leurs recherches. C'était après avoir obtenu les renseigne-

ments et les avoir coordonnés, que la société devait se rendre dans le chef-lieu de chaque département, et de là dans chaque chef-lieu de canton, pour se livrer à un travail définitif. Ce projet a quelque rapport avec ceux d'un *Institut nomade*, imaginé par Cadet-Gassicourt, et d'un corps *d'ingénieurs agricoles et manufacturiers*, proposé en 1823, par M. Bigot de Morogues. III. *L'Écho des cercles patriotiques et des réunions des théophilantropes, feuille villageoise.* C'était un journal, qui fut ensuite réuni à l'*Ami des théophilantropes* ou *Recueil de morale universelle*, autre ouvrage périodique, auquel coopérait Guffroy. IV. *E. M. Siauve au corps législatif de la république française*, in-8°. de 8 pag. Il y réclame une loi contre la calomnie, et se plaint beaucoup des trois représentants qui, dans le Mémoire par suite duquel sa nomination au conseil des Cinq-Cents fut annulée, le traitaient d'*homme sans mœurs*, d'*époux divorcé*, de *dilapidateur*, et *d'agent de la faction anarchique*(1). V. *Projet d'établissement d'une société d'agriculture et de commerce à Crémone; Discours prononcé à l'académie des sciences et beaux-arts, dans la salle du collége public, le 10 fructidor an VIII* (28 août 1800), Crémone, an VIII, in-8°. de 65 pag., imprimé en italien et en français. VI. *Jacqueline Foroni rendue à son véritable sexe, ou Rapport, réflexions et jugements présentés à l'académie de Mantoue, par la classe de médecine, sur le sexe d'un individu vivant*, trad. de l'italien, Milan, 1802, in-fol. VII. *Mémoire sur diverses construc-*

(1) Les auteurs du Mémoire étaient mal informés, sous le rapport du divorce; on nous assure qu'il n'est pas vrai que Siauve fût divorcé.

tions en terre ou argile faire jouir les petits mén conomie des combustible. cables à la cuisine du s primé par ordre de la soc culture et de commerce d 1804, in-8°. de 49 pag., VIII. *Mémoires sur les du Poitou, aujourd'hu ment de la Vienne*, 18c ce volume ne contient qu moires, l'un sur les sarc Civaux, l'autre sur le temp Jean à Poitiers. IX. *Préci moire sur l'octogone de rillon*, Utrecht, 1805, in tait que le prélude de l'o vant: X. *Mémoire sur les t Druides et les antiquité tou*, Utrecht, 1805, 2 M. Johanneau a donné l ce travail de Siauve dan *moires de l'académie celt* III, septième cahier. XI *baron Buri*, in-8°. de 6 une Lettre, datée de Vér juillet 1811, imprimée ville. L'auteur y relève qu tes de ses *Mémoires sur quités du Poitou*, et il amour-propre qui nous e convenir de nos erreurs timent puéril et pusillanim craindrait-on de confesser trompé, quand il s'agit qui ne reposent le plus s sur des probabilités? » XI *al signor Giovanni Dan barone del regno*, etc. *di Verona, sopra l'isc console Muciano ultima perta*, Vérone, 1811 de 38 pages avec planch pris une seconde lettre. *signore commendatore ri, barone del regno to del dipartimento di*

ra sugli ultimi scavi di Vérone, 1812, in-8°. de l y explique les inscriptions antiquités trouvées dans des ommencées, sous sa direc- 1808 (Voy. le *Moniteur* de 1189, et 1809, p. 171). *antiquis Norici viis, urbi- ibus ad eruditos Tirolen- rmanos epistola*, Vérone, -8°. de 20 p., daté du 1er. 1. C'est un morceau impor- r la géographie ancienne du

Z.

ALD (Robert), médecin e, né, vers 1643, au comté en Écosse, fit ses études au Saint-André, et cultiva en- édecine et la botanique avec de zèle. Dans le dessein de nuer ses connaissances, il France et l'Italie; et, à son Écosse, il fut nommé mé- éographe du roi Charles II, a chevalier, et le chargea Histoire de ce royaume. Il oup de part à la fondation de médecine d'Édimbourg, evint président, et établit ville un jardin des plantes. eunesse, Sibbald avait em- religion catholique; mais, gne de Jacques II, il rentra ommunion presbytérienne; a s'attira la haine du doc- rne, qui ne cessa dès-lors rsuivre de ses satires. Sib- chit le musée d'histoire na- ondé par Balfour, son col- on ami (V. Balfour, III, fit servir son crédit et sa ranimer en Écosse le goût ces (1). Il mourut à Édin-

ium musei Balfouriani, a museo Sib- e descriptio rerum naturalium et arti- i Rob. Sibbaldus academiæ Edinbur- , 1697, in-8°.

bourg, en 1720, dans un âge très-avancé. On connaît de lui : I *Scotia illustrata, seu prodromus historiæ naturalis*, Édimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., fig. L'ouvrage est divisé en deux parties principales. Dans la première, traitant à l'exemple d'Hippocrate, de *aëre, aquis et locis*, il expose la médecine propre au pays, et là il insiste principalement sur l'avantage qu'il y a d'employer les remèdes indigènes, surtout ceux que fournit le règne végétal; c'est un des auteurs qui a traité cette question importante avec le plus de solidité, et il cite ceux qui l'avaient précédé, comme Champier. La seconde partie est consacrée à l'histoire naturelle proprement dite, et divisée suivant les trois règnes. Le règne végétal, qui commence, est encore divisé en deux, les plantes indigènes et celles des jardins. Les premières forment ce qu'on a nommé depuis la *flore;* elle commence par quelques généralités sur les plantes. Quoique l'auteur reconnaisse la nécessité d'une méthode, et qu'il adopte celle de Morison, il préfère pour le moment l'énumération *alphabétique*. Parmi les plantes les plus communes dont Sibbald se contente de citer les noms, il s'en trouve quelques-unes d'assez rares, qu'il décrit avec plus d'étendue. L'une d'elles, qu'il croyait inconnue jusque-là, et particulière à l'Écosse, avait été cependant indiquée par Gaspar Bauhin, et a été retrouvée sur toutes les hautes montagnes d'Europe, jusqu'en Laponie; Linné, qui l'y rencontra, en forma un genre, qu'il consacra sous le nom de *Sibbaldia*, à la mémoire de celui qui, du moins, en avait certifié l'existence par une figure assez correcte. Il en donne quelques autres, telles que l'Orobe *tubéreux*, qu'il croit être

la même que le *Chara*, mentionné par César comme ayant préservé de la famine la garnison de Dyrrachium pendant un siége, et qui, suivant Dion, sauva l'armée de Sévère d'un pareil danger dans son expédition dans la Grande-Bretagne. Mais il ne se borna pas à faire figurer une élégante variété de rosier qu'il nomma *Ciphiana*, parce qu'il la crut particulière à son domaine de Ciphi. De plus, il la décrivit en vers saphiques, qui prouvent, ainsi que plusieurs autres pièces de vers disséminées dans le corps de l'ouvrage, qu'il cultivait aussi la poésie latine avec quelque succès. C'est donc lui qui a jeté les premiers fondements de la *flore* d'Écosse. Ce n'a été qu'un siècle après qu'elle a été exécutée par Lightfoot, en 1777. Dans la seconde partie, Sibbald donne le catalogue pareillement alphabétique du jardin d'Édimbourg. Il annonçait un second volume, qui devait comprendre la géographie de l'Écosse; et il en avait publié le Prospectus, dès 1683, sous ce titre : *Nuntius Scoto-Britannicus, sive admonitio de Atlante Scotico, seu descriptio Scotiæ, antiquæ et modernæ.* Il y avait déjà vingt ans qu'il travaillait à cet ouvrage; mais il paraît qu'il ne put jamais le terminer, ou que des obstacles en empêchèrent la publication. Pitcarne fit, en 1696, une critique mordante de la *Scotia illustrata*; mais Sibbald y répondit victorieusement, en 1711, par son *Vindiciæ Scotiæ illustratæ*, in-folio de 30 pages, qui fait suite au *Prodromus*. II. *Phalainologia nova sive Observationes de rarioribus quibusdam balænis in Scotiæ littus nuper ejectis*, ibid., 1692, in-4°., avec 3 pl. Londres, 1773, in-8°. III. *History ancient and modern*, etc., c'est-à-dire, Histoire ancien derne des comtés de Fife e ross, avec leur description tice des productions naturell 1710, in-fol. On y trouve logue curieux de plantes ma *Ancient and modern Hist* c'est-à-dire, Histoire ancien derne du comté de Linlithgo la description des produits de la terre et de l'eau, ibid in-fol. de 52 p. Il donna d en 1711, une description de et des îles Shetland, en 42 p figures. V. *De chará, rad fit mentio apud J. Cæsa Bello civil., lib. III*), dans *cellan. crud. antiq. ad bo tanniar. partem spectanti* 1710, in-fol. VI. Des *L* docteur Sloane, secrétaire ciété royale de Londres, e dans les *Transactions ph ques*, contenant : la *Descr* différents coquillages obser côtes de l'Écosse, année 16 *sertation* sur des pierres re un enfant, année 1698; *D* de plantes et de pierres r découvertes en Écosse, ann *Notice* du second volume *tia illustrata*, suivie de la tion du pou de la baleine.

D—P—S. et

SIBILET (THOMAS), vers 1512, à Paris (1), cul sa jeunesse les lettres et la dence. Il se fit recevoir a parlement; mais, dit Loisel pliquait plus à la poésie qu'à la plaidoierie (*V.* le *Di avocats*, p. 523). Il avait blié quelques Opuscules qu sita l'Italie. Ce fut dans c qu'il connut Pasquier, auq

(1) Suivant Duverdier, il était Châ

mières instruc de poé-
ie (*V.* les *Lettres* de Pas-
n, 1). A son retour, il
lusieurs ouvrages de l'ita-
'autres, l'*Écurie* de Fed.
t la *Manière de bien em-*
chevaux par Fiaschi (2).
u-Maine nous apprend qu'il
lusieurs versions du grec
1 (3). Pendant les troubles
:, Sibilet fut mis en prison
toile, son ami, dans la con-
lu palais, pour son atta-
la cause royale. Il mou-
e temps après, au mois de
1689, à l'âge de soixante-
ns. Dix-huit jours avant sa
t L'Estoile, je rencontrai
ans le palais, où il me dit
rciait Dieu de ce qu'il mour-
ôt, les gens de bien étant
ours en danger de mourir
iolente (*Mém.* de L'Étoile,
defroy, II, 8). C'était un
ès-savant, mais il ne met-
son nom à ses ouvrages,
onnant pas grande peine
nnu que par ses amis, et
tat de profiter au public,
as de s'acquérir une gloire
t ou invention » Duverdier
sérieusement de ce que Si-
gné l'avertissement de son
que des initiales T. S.,
res, dit-il, qu'on pourrait
fausserment et par igno-
ssaint Sottin, ou Tristan
que sert-il donc de faire
les gens.' » On a de Sibilet :

I. *L'Art poétique français, pour l'instruction des jeunes étudiants, et encore peu avancés en la poésie française*, Lyon, 1548, petit in-8°, de 79 feuillets; ibid., 1555; Lyon, 1556 et 1576, in-16, avec le *Quintil Horatian* (de Charles Fontaine), et le traité de la *Ponctuation* (de Dolet) : après avoir parlé en peu de mots de l'origine et excellence de la poésie et de la rime, il traite de l'invention et du style, et donne les règles de notre prosodie, ce qui l'oblige à des discussions grammaticales, dont il sentait lui-même l'insuffisance, puisqu'il promettait une grammaire, laquelle, dit-il, s'il plaît à Dieu, je mettrai de bref en lumière. Dans la seconde partie, il passe en revue les différents genres de poésie alors à la mode : l'épigramme, le sonnet, le rondeau, la ballade, le chant royal, le coq-à-l'âne, etc., appuyant ses définitions d'exemples tirés de Marot, en grande partie. Sibilet recommande aux jeunes gens la lecture des anciens, et leur donne des avis assez bons; mais, quoi qu'en dise l'abbé Goujet (*Bibl. franc.*, III, 94), cet ouvrage ne pourrait être utile à l'histoire de notre poésie au seizième siècle, qu'autant que nous n'aurions pas les *Recherches* de Pasquier (*V.* liv. VII, 67). II. *L'Iphigénie d'Euripide, tournée de grec en françois*, Paris, 1549, in-8°, rare. Il a employé, dans cette traduction, des vers de toutes sortes de mesures : même des monosyllabes; et dans son dessein de donner en même temps des exemples de toutes sortes de poésie, il regrettait de n'avoir pu y employer le rondeau. III. *Traité du mépris de ce monde*, par lequel est démontré le grand profit et utilité qu'apporte à l'homme la vie solitaire et contemplative,

---

... une traduction française de l'*Énée*, Paris, 1681 ou 1682, in-4°., et ... rimes dans le septième et le dix-septième livre; mais l'épître dédicatoire est signée ... *Marolais* : celle qu'on a de l'ouvrage est attribuée, par M. Brunet, à ... Voy. le *Man. du libraire*.)

... du Maine cite la traduction de plusieurs de Cicéron, et celle de la *Vie d'Apollonius*, par Philostrate, non impri-

ibid., 1579, in-16. IV. *Paradoxe contre l'amour*, Paris, 1581, in-4°., à la suite de la traduction de l'*Anteros* de Bap. Fulgose, etc. (*Voy.* Fregose, xvi, 5). V. Diverses *Traductions*, dont on trouvera les titres dans la *Bibl.* de Lacroix du Maine. W—s.

SIBOUYAH ou SAIBOUYA (Abou-Baschar-Amrou), ibn Othman, ibn Canbar, Al farsi, le plus illustre grammairien arabe, et le meilleur de ceux qui sortirent de l'académie de Bassora, habita Baghdad; et s'étant retiré en Perse à Chyraz, où il avait vu le jour, il y finit sa carrière, suivant Ibn Schouhnah, l'an 180 de l'hég. (796 de J.-C.). Ben-Kacem prétend qu'il mourut à Beidhâ, près de cette ville. Le géographe persan assure qu'il était natif d'Esthakhar, ville de Perse; qu'il mourut à quarante ans, et qu'on voyait encore son tombeau à Chyraz. Au reste, les auteurs varient beaucoup sur l'année et le lieu de sa mort, et sur son âge. Le judicieux Abou'l-Fedha rapporte leurs diverses opinions. Le surnom de Sibouyah, que portait Amrou, signifie en persan odeur de pomme, et lui fut donné, dit-on, à cause de la fraîcheur et de l'éclat de son teint. Parmi les divers ouvrages qu'il composa sur la grammaire, il en est un en trois parties, qui l'emporte sur tous les autres, et qu'on trouve à la bibliothèque de l'Escurial, n°. 1. Ausari prétend que les savants préfèrent cette grammaire à toutes les autres, et assure qu'elle a plusieurs fois été commentée, notamment par Abou'l-Haçan, qui a fait sur ce livre un Commentaire en vingt volumes. La grammaire de Sibouyah est si célèbre chez les Arabes, qu'ils la désignent par le simple nom de *livre*. Mais on prétend que c'est l'ouvrage d'un auteur cien, auquel il ajouta seul nouvelles observations. propre et la sensibilité de mairien étaient extrêmes, à par les traits suivants. Aya le vézir Yahia-al-Barméki, te avec un autre savant sur grammatical (1), il eut tant et de chagrin de ce que le Haroun-al-Raschid n'avait tagé son opinion, qu'il cour, et mourut peu de tem Il voulut même que sa g fut enterrée avec lui, et été perdue, si Akhfasch, s maître de rhétorique, n'e trente dinars aux héritie la faire retirer du sépulchre est encore auteur d'un livre *poétique*, également comm intitulé : *Distiques de* S Voyez le Ms. de la biblio l'Escurial, coté 308. Mais suivant Abou'l-Fedha, que que des vers de différent cités comme exemples par

SIBTHORP (Jean), fils d'un professeur de bo Oxford, naquit le 28 octo S'étant destiné à la médec ses études à Edimbourg, suite la France et la Suisse munqua, à l'académie de de Montpellier, le précis breuses découvertes en bota avait faites dans les environ ville. De retour dans son pa céda, en 1784, à son père donné sa démission. Aya depuis quelque temps, le

(1) Il s'agissait de cette phrase *La morsure du serpent est plus dangereuse que celle de la guêpe*. Sibouyah prétendait que le verbe *croire* devait être au nominatif; son antagoniste, soutenait avec raison l'accusatif.

Grèce, contrée encore
s le rapport de la botani-
rendit à Göttingue pour y
ce voyage en se mettant en
avec les savants de l'Alle-
l alla ensuite à Vienne, où
Ferd. Bauer, habile dessi-
à l'accompagner. Au prin-
1786, ils firent voile de
our la Crète. Sibthorp passa
n an à Constantinople, où il
de l'étude de la langue grec-
derne ; et dans le mois de
787, il se rendit à l'île de
après avoir touché aux îles
ène, de Scio, de Cos et de
et à une partie du littoral de
ineure. Un séjour de cinq
s le mit en état de composer
ne et une *Flore* de cette île.
ière contient dix-huit mam-
, quatre-vingt-cinq oiseaux,
f amphibies et cent pois-
seconde comprend six cents
èces de plantes. Ces Catalo-
l'autres encore, que l'on doit
de pour la science, furent
és considérablement par ses
ions, de manière que le nom-
espèces recueillies, après un
exact de tous les manuscrits
mens qui se trouvent parmi
riaux du *Prodromus Floræ*
, se monte à plus de trois
ibthorp arrivé à Athènes le
1787, dirigea ses excur-
ns les différentes provin-
Grèce. Il gravit le mont
dans la presqu'île de Négre-
cette expédition difficile et
e l'enrichit de beaucoup de
de même qu'une excursion
t Athos, qu'il fit quelque
près. Six mois plus tard, les
yageurs s'embarquèrent pour
rre, où Sibthorp consacra
moments à classer et à dé-
crire les objets de ses précieuses recherches. Il fut nommé membre de la société Linnéenne, à l'époque de sa fondation, en 1788, et membre de la société royale en 1789. Mais ses collections restaient incomplètes, et elles étaient encore loin d'avoir atteint le degré de perfection qu'il voulait leur donner. Se proposant, depuis longtemps, de publier une *Flore de la Grèce*, il résolut de consacrer à ce grand ouvrage le reste de sa vie. Plein de cette pensée, il quitta Londres, au mois de mars 1794, avec un élève nommé Borone, et faisant partie de la suite de l'ambassadeur anglais à Constantinople, Liston. Arrivé dans cette ville le 19 mai, il en partit à la fin d'août, avec Borone et son ami Hawkins, pour faire une excursion en Bithynie et rapporta à Constantinople une ample récolte de plantes. Au bout de peu de temps, il partit avec les mêmes compagnons pour la Grèce; et après avoir visité quelques points de l'Asie-Mineure et quelques îles, ils arrivèrent le 15 oct. à Athènes, où Borone périt par une chute. Le mois suivant, Sibthorp et Hawkins se rendirent à Zante, où ils arrivèrent vers le milieu de décembre, enrichis d'une nombreuse collection de graines, seul tribut que la contrée leur pût offrir dans cette saison. Sibthorp acheta d'un apothicaire de Zante, un magnifique herbier de toutes les plantes de cette île. Au mois de février 1795, ils visitèrent la Morée et mirent à peu près deux mois à faire le tour de la presqu'île. Vers la fin d'avril, ils furent de retour à Zante. Hawkins se sépara de son ami pour retourner en Grèce, et Sibthorp arriva à Otrante après vingt-quatre jours d'une traversée où il fut contrarié de toutes les manières. Il toucha à l'île de Céphа-

lonie, et retenu par un vent contraire à la côte de Grèce, dans le voisinage de Prévesa, il employa la journée du 7 mai à visiter les ruines de Nicopolis, près de cette ville. Le temps était mauvais, et il fut saisi d'un refroidissement funeste. Il ressentit à Otrante les premiers accès d'une fièvre qui parut se calmer, lorsqu'il fut de retour en Angleterre; mais elle se manifesta de nouveau avec plus de violence; et il mourut à Bath, le 8 février 1796, âgé de trente-huit ans. Sibthorp mérite une des premières places parmi les bienfaiteurs des sciences, non-seulement par les travaux qu'il entreprit pour leurs progrès durant sa vie, mais encore par les moyens qu'il assigna dans son testament pour en assurer l'exécution. Il légua, à l'université d'Oxford, une rente destinée à publier la *Flora Græca*, en 10 vol. in-fol., ornés chacun de cent gravures coloriées, avec un volume d'introduction. Ses exécuteurs testamentaires choisirent pour cette publication le président de la société Linnéenne, auquel ils remirent tous les manuscrits, dessins et autres objets destinés à la *Flore Grecque*. Cet ouvrage est arrivé à son troisième volume. Le plan de l'introduction a été traité par Sibthorp; mais il n'avait laissé que des dessins sans aucune explication écrite, de manière que la description et l'indication des espèces et des caractères distinctifs, ainsi que toutes les remarques critiques appartiennent au savant éditeur. Quand cette publication sera terminée, la rente de deux cents livres sterlings est destinée au traitement d'un professeur d'économie rurale. Sibthorp légua aussi à l'université d'Oxford toutes ses collections, dessins et livres sur l'histoire naturelle, la botanique et l'agriculture. Le [illegible] ait publié lui-même *Oxoniensis*, 1 vol. 1794. Linné avait, le nom de *Sibtorp* qu'il avait formé [illegible] qui se trouve dans l[illegible] Bretagne, seulemen[illegible] thorp, le père, lui [illegible] venir des fleurs des [illegible] du reste, c'était un [illegible] important, c'est a[illegible] faut rapporter l'h[illegible] dédicace.

SIBYLLE DE [illegible]. *Voy.* GUI DE LUSIG[illegible]

SICARD, princ[illegible] était fils de Sicon, [illegible] en 833, et avec leq[illegible] ravant été associé. [illegible] il fit la guerre aux [illegible] lui avaient refusé le[illegible] siégea, et ne se [illegible] leurs murailles, qu[illegible] obtenu du secours [illegible] Sicile. Quelques an[illegible] mit Amalfi, qui [illegible] dépendu du duché [illegible] s'étant rendu odieu[illegible] tins par ses cruau[illegible] sacré, en 839, par [illegible] grand-duché de B[illegible] tagé à cette occasio[illegible] trésorier, fut élu [illegible] lui succéder, tandi[illegible] frère de Sicard, [illegible] prince de Salerne.

SICARD, chro[illegible] zième siècle, était [illegible] sel. Il composa, [illegible] un *Extrait* de Gra[illegible] ter à ses camarades [illegible] canons: le P. Sar[illegible] avait professé le [illegible] Bologne; mais cet[illegible] appuyée sur aucu[illegible] embrassé l'état e[illegible]

sous-diacre, en 1183, Luce III; et deux ans uccéda sur le siége de évêque Offredo. Les pré- ient, à cette époque, presque souveraine dans ; ainsi, l'on ne doit tonné de voir Sicard rand rôle dans toutes du Crémonèse. L'em- éric Ier., mécontent des Crémone, fit raser, en les châteaux qui dépen- tte ville. Sicard parvint r les hostilités, et l'année se rendit en Allemagne, ter de l'empereur la per- relever le château qu'il truire. Toutes ses démar- égard furent inutiles. Il mone, en 1188, sans btenu; mais éludant la l'empereur, il fit jeter fondements du *Castel-* aboschi conjecture d'un la Chronique de Sicard *a della letterat. ital.* IV, l'évêque de Crémone fit 1189, un vaisseau pour urs des Croisés. En 1196, la translation des corps Archelaus, martyr, et confesseur, et acheva la du château de Genivolta *ovis altæ*), dans le Cré- btint, en 1199, du pape I, la canonisation de saint l suivit, en 1203, dans jusqu'en Arménie, le erre, légat apostolique; ivante, il fit, à sa prière, tion solennelle dans l'é- Sophie de Constantino- l revint peu de temps mone, où il mourut, au n 1215. Malgré ses occu- ltipliées, ce prélat avait trouvé le loisir de composer plusieurs ouvrages. Le plus important est une *Chronique universelle*, dont Muratori a publié la seconde partie qui s'étend depuis Jules César jusqu'à l'année 1213, dans les *Scriptores rerum Italicarum*, VII, 625, précédée d'une Dissertation qui contient des détails sur la vie de l'auteur, et les différents manuscrits de sa Chronique. Elle n'est point exempte de fables; mais on en est dédommagé par l'exactitude avec laquelle Sicard rapporte les événements contemporains. Parmi ses autres ouvrages, on distingue le *Mitrale*, traité historique des offices divins, dont on assure que Guill. Durand a profité dans son *Rationale* (*V.* Durand, XII, 340). Le P. Sarti en a publié la préface, ainsi que les titres des livres et des chapitres, dans son *Histoire* des professeurs de l'université de Bologne (*V.* Sarti), II, 111. On trouvera dans la *Cremona litterata* de Fr. Arisi, I, 87, et dans les *Script. ecclesiast.* d'Oudin, III, 88, des détails sur les autres ouvrages de Sicard, que Muratori et Tiraboschi n'ont pas jugé à propos de mentionner. W—s.

SICARD (Claude), missionnaire français, né à Aubagne, en 1677, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, enseigna les humanités et la rhétorique à Lyon, et y acheva ses études de théologie. Au mois de sept. 1706, il quitta la France pour travailler aux missions de Syrie. Arrivé dans les murs d'Alep, il étudia la langue arabe, y fit des progrès rapides, et en même temps observa attentivement le caractère des peuples qu'il aurait à cultiver. Pour se rendre utile aux hommes instruits, il composa, en arabe, deux livres, dans lesquels il défendait la

vérité de la religion chrétienne par des autorités tirées des saintes Écritures et des pères de l'Église. D'un autre côté, il prêchait et catéchisait les ignorants, visitait les malades, et leur distribuait des médicaments. La mission du Caire étant venue à vaquer, Sicard y fut envoyé. Après avoir employé quelque temps à étudier le génie et les mœurs des Coptes, il visita ceux qui habitent le long du Nil : ses efforts furent long-temps infructueux ; enfin, au bout de neuf ans, un mécaber ou receveur des deniers publics étant entré dans la communion catholique, plusieurs de ses compatriotes suivirent son exemple. Sicard poursuivit ses travaux apostoliques, et parcourut toutes les parties de l'Égypte, depuis les cataractes du Nil jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Comme il était versé dans la connaissance des lettres et de l'antiquité, il recueillait tout ce qui lui paraissait digne de remarque dans les monuments du pays. Les premières observations qu'il transmit à ses supérieurs parurent si intéressantes qu'elles furent rendues publiques ; elles obtinrent aussi l'approbation des hommes les plus capables d'en bien juger, qui témoignèrent même le désir de voir Sicard continuer ses travaux. Le duc d'Orléans, régent, lui manda de faire une recherche exacte des anciens monuments qu'il trouverait en Égypte, et d'en faire dresser des plans par le dessinateur qui lui serait envoyé. Ce fut pour obéir à cet ordre que, sans interrompre ses occupations de missionnaire, il prit son temps pour ranger par ordre les découvertes qu'il avait déjà faites, et pour en entreprendre de nouvelles. Dans ce but, il dressa un itinéraire des missions qu'il avait à faire, de manière à se transporter aisém lieux qu'il voulait voir Tels furent ses voyag dans le Delta, aux ri Rouge, au mont Sinaï, tes. Il revenait, en 17 te-Égypte, lorsqu'il peste étendait ses rava re. Enflammé par l' charité, il vola pour cours de la religion atteints du fléau : plu rent entre ses bras. L la Terre-Sainte, relig François, était atteint tel : Sicard courut lui vices ; il revint lui-m Malgré ses souffrance ses assiduités auprès mais la violence du m les cesser, et après cin ladie, il expira le 1 servations du P. Sica te ont été publiées da *édifiantes*, dont elles la partie la moins i les trouve dans les to et VII des Mémoires d premier recueil ; elles tièrement le tome V édition, et sont cont verses lettres. Les deu sont adressées, l'une Toulouse, l'autre au Dans la première, écrit 1er. mai 1716, Sica excursion dans le dé Macaire, faite en 17 dans le Delta, en mai tre dans la Haute-Égy mença en septembre d née. Il remonta le Nil d'Abousir, près de la na un sacrifice au sole le flanc d'une montag ne aussi les dessins numents antiques. La

. relation de son voyage
ésert de la Basse-Thé-
1716, avec Joseph As-
'oy. ce nom, II, 583),
hargé d'acheter des livres
r la bibliothèque du Vati-
visita les monastères de
ne et de Saint-Paul, et
le la mer Rouge. Le zélé
re avait précédemment ac-
Assémani aux monastè-
rt de Saint-Macaire, dans
savant maronite avait
ssez grand nombre de li-
ires. Les autres lettres de
ent l'exposé succinct de
dans diverses parties de
il avait vu Thèbes pour
fois, en 1708. Dans un
ge, en 1721, il était allé
remière cataracte, et avait
beaux monuments d'Élé-
t de Philæ. Sicard levait
ent les plans et les des-
ices qu'il voyait. En par-
Delta, en 1723, il décou-
urs villes anciennes. Une
ient la réponse du mission-
Mémoire de Messieurs de
des sciences, sur le *Na-*
le *Sel ammoniac*, sur les
marbres de l'Égypte;
urs à poulets. Une autre
rme une *Dissertation sur*
e des Israélites à tra-
er Rouge. Plus loin, on
laisir des renseignements
ifférentes pêches qui se
Egypte; et ailleurs, le
n voyage au mont Sinaï.
ragments, car on ne peut
autre nom à ces écrits,
qu'à une instruction pro-
un zèle infatigable, Si-
ait du tact et de la sagaci-
n donc ne doit-on pas re-
e la mort l'ait empêché de
rédiger la description qu'il avait projetée, et dont une de ses Lettres contient le plan. Cette description embrassait l'Égypte ancienne et moderne; elle était divisée en treize chapitres : « J'y joindrai, disait l'auteur, » des cartes géographiques et les fi- » gures des monuments, que je ferai » dessiner. Je vous envoye le plan » de mon ouvrage aussi détaillé qu'il » a été nécessaire, pour donner une » idée juste de toutes les connais- » sances que j'ai tâché d'acquérir » sur les lieux. » Les confrères de Sicard, en annonçant en Europe la mort de ce savant missionnaire, disent qu'ils ont pris un soin particulier de ramasser ses Mémoires, et qu'ils ont même envoyé un de leurs plus anciens pour les mettre en ordre, et pour aller sur les lieux vérifier tout ce qu'il a laissé manuscrit. Ils ajoutent : « Le père Sicard grossis- » sait chaque jour le recueil de ses » découvertes; mais, à sa mort pré- » maturée, ses écrits sont demeurés » sans avoir leur perfection. Ils sont » présentement entre les mains d'un de » nos missionnaires, qui les revoit, » pour les mettre en état de vous être » présentés. » Enfin ils annoncent qu'ils envoient plusieurs petits écrits de sa main : ils étaient en forme de Lettres. Ils sont indiqués plus haut, à l'exception du dernier; c'est un Discours sur l'Égypte. On peut l'appeler une description abrégée et très-exacte de ce pays. Ce Discours a été réimprimé à la fin d'un livre intitulé : *Réflexions historiques et politiques sur l'empire ottoman*, par C. C. L. D***, interprète de la république française pour les langues orientales, Paris, 1802, in-8°. Cet opuscule peut faire juger de ce qu'aurait été le grand ouvrage de Sicard. On ignore ce que cette composition est

devenue. D'Anville, dans son Mémoire sur l'Égypte, dit que la lecture de cet ouvrage fera connaître combien il lui a été avantageux de pouvoir faire usage d'une grande carte dressée au Caire, en 1722, par le P. Sicard. D'Anville conservait la copie très-fidèle qu'il avait faite de cette carte. Il avertit que la carte d'Égypte insérée dans un des volumes de l'Histoire romaine du P. Catrou, est presque en tout une réduction de la Carte du P. Sicard. Il ajoute que son ouvrage fera connaître les raisons pour lesquelles son opinion sur la position de quelques lieux diffère de celle de ce savant jésuite. Tous les écrivains et tous les voyageurs qui se sont occupés de l'Égypte, ont rendu justice à l'exactitude de Sicard. Tout ce que ce missionnaire a écrit sur l'Égypte est traduit en allemand dans le *Recueil des Voyages les plus remarquables en Orient*, publié par Paulus, Iena 1798 et années suivantes, in-8°. E—s.

SICARD (Roch-Ambroise Cucurron), né, le 20 septembre 1742, au Fousseret, près Toulouse, fit ses études en cette ville, et entra d'abord dans la congrégation de la doctrine chrétienne, puis dans les ordres. Sans cesser de remplir les devoirs du saint ministère, il allait bientôt embrasser une carrière vers laquelle il était entraîné par les inspirations d'une ame compatissante, autant que par les heureuses dispositions d'un esprit éminemment observateur. L'archevêque de Bordeaux (*V.* Champion de Cicé, VIII, 26), voulant établir une école de sourds-muets, fit choix, pour le seconder dans ce projet, de l'abbé Sicard, qui se rendit à Paris, afin d'apprendre la méthode de l'abbé de l'Épée (*V.* ce nom, XIII, 196). De retour à Bordeaux, en 1786, le devait bientôt égaler son la direction de l'école muets de cette ville. L blissement ne tarda pas et ses succès valurent à tre de vicaire-général avec celui de Chanoine Trop jaloux des petites qui s'obtiennent sans bl propre de personne, en peu d'années l'assoc de musées, d'académie tés littéraires, entre a deaux, qui en renferm cinq; de Paris, de T Caen, de Baïeux, etc. prendre les titres; et d mie, il ne se doutait donnait un ridicule. Ce téraires ne ralentirent comme instituteur des et sa réputation devint qu'à la mort de l'abbé mois de septembre 17 publique le désigna p der. Toutefois il fallut men devant les com trois académies, désig Trois prétendants s'é les rangs avec Sicard Salvan, instituteur à vergne, aujourd'hui joint des sourds-muet P. Perrenet, religieux l'abbé Masse, à qui la Paris avait confié pro direction de l'établisse ville. Ce dernier ne se au concours; mais, « » men très-détaillé des » des trois autres instit » fut jugé le plus prop » expressions du Jour par les commissaires; fut confirmé par Lo mois d'avril 1790. Il

ces détails avec ce qu'on lit
sieurs biographies, savoir :
l'abbé Salvan se retira mo-
nt devant un concurrent tel
bé Sicard. Au reste celui-ci
la confiance du monarque,
ssa même les espérances,
loppant la méthode de son
r, au moyen de procédés
ue aussi ingénieux que pro-
n a dit à tort, dans toutes
es sur l'abbé Sicard, que
ors la maison des sourds-
Paris n'avait été soutenue
la fortune de l'abbé de l'É-
ur les libéralités particuliè-
sieurs personnes généreuses,
res de Louis XVI. Le gou-
t de ce monarque, qui fut si
tant qu'il fut absolu, n'avait
gé une institution aussi chère
nité. Dès les années 1778 et
arrêt du conseil avait assuré
de six mille livres, sur les
couvent des Célestins sup-
la maison des sourds-muets
qui cessa d'en jouir dès que
lée constituante eut déclaré
s les propriétés des anciens
es. Ce ne fut qu'au mois
91, que cette Assemblée
tort, en décrétant une dota-
ouze mille sept cents francs
ssement, qui fut alors trans-
le couvent des Célestins,
éminaire de Saint-Magloire,
encore. L'abbé Sicard, qui
se donner en spectacle,
oir se présenter à la barre,
noncer un discours de re-
ent. Si l'on veut expliquer,
même, la conduite de Si-
cette occasion, comme dans
autre, il faut dire que
l s'agissait de ses chers
qu'il appelait *ses enfants*,
, trop expansive, le rendait
incapable de réflexion. Ainsi que l'a
fort bien exprimé son successeur à
l'académie : « Par un contraste sin-
» gulier, sans être nouveau, en même
» temps qu'il se montra capable de
» s'élever aux plus hautes spécula-
» tions de la métaphysique, il resta
» dans une espèce d'enfance pour les
» affaires de la vie civile : simple
» jusqu'à la crédulité, il supposait
» toujours dans l'ame d'autrui toute
» la candeur qui était dans la sien-
» ne (1). » En 1791, on n'exigea
pas de lui le serment à la constitu-
tion civile du clergé, qu'il n'avait point
paru disposé à prêter ; mais il se réso-
lut sans difficulté à faire, après le 10
août 1792, celui de liberté et d'éga-
lité, qu'il accompagna même d'un
don patriotique de deux cents livres
(2). Cette concession n'empêcha pas
qu'il fût arrêté le 26 août : conduit
au comité de sa section (celle de
l'Arsenal), il fut ensuite déposé à la
mairie, où il resta détenu jusqu'au 2
septembre. Ses élèves adressèrent
à l'Assemblée nationale une pétition
dont l'éloquence naïve et touchante
prouve les étonnants progrès que cet
habile instituteur avait fait faire à l'in-
telligence de ces infortunés (3). Cette
pétition, présentée à la barre par

(1) Discours de réception de M. l'évêque d'Hermopolis, le 22 novembre 1822.

(2) Lui-même s'exprime ainsi dans sa *Relation sur les dangers qu'il a courus les 2 et 3 septembre 1792*, insérée aux *Annales religieuses*, tom. 1er., p. 13 et 72 : « Le premier (serment) n'était point » dans mes principes religieux ; mais quand j'ap- » pris qu'on en avait décrété un second purement » civil, je crus devoir en offrir la prestation. »

(3) Cette pétition se trouve rapportée dans la *Relation* déjà citée. Dans le même vol. des *Annales religieuses*, on trouve un arrêté de la section de l'Arsenal, daté du 1er. sept. 1792, qui porte entr'autres demandes à adresser au pouvoir exécutif, « 1°. que la loi soit exécutée dans toute » son étendue vis-à-vis du sieur abbé Sicard ; » (ce qui voulait dire, qu'il fût massacré dans sa prison) « 2°. qu'il soit remplacé par le savant et modeste, » abbé Salvan, second instituteur des sourds- » muets, *assermenté*, et *agréé* de l'Assemblée na- » tionale. »

Massieu, le plus habile de ces sourds-muets, fut lue par un des secrétaires, couverte d'applaudissements, et suivie d'un décret qui ordonna au ministre de l'intérieur de rendre compte des motifs de l'arrestation ; mais la Commune de Paris, qui était l'auteur de cette mesure inique, passa à l'ordre du jour sur le décret et sur la lettre de Rolland. Le 2 sept. Sicard fut transféré à l'Abbaye, translation qui, ce jour là, équivalait à un arrêt de mort. Lui-même, dans la relation déjà citée, retrace tous les périls qu'il courut alors, et pendant les deux jours suivants, avec des détails dont l'abondance nuit à l'effet du récit, et même, jusqu'à un certain point, à sa vraisemblance. Le narrateur, comme on l'en a souvent accusé, dupe, sans doute, de ses propres impressions, se donne trop d'importance au milieu d'une si grande catastrophe ; et l'on regrette de voir une vanité presque ridicule, à côté du courage d'un martyr (4). Une circonstance qu'on ne peut omettre, c'est le noble dévoûment de l'horloger Monnot, qui sauva Sicard. Déjà la pique des égorgeurs était levée sur la poitrine de celui-ci, lorsque ce généreux citoyen, se précipitant entre les assassins et leur victime : « C'est » l'abbé Sicard, s'écria-t-il, un des » hommes les plus utiles à son pays. » Il faut passer sur mon corps pour » aller jusqu'à lui. » Sicard prit alors lui-même la parole, et dit au peuple : « J'instruis les sourds-muets ; et comme » le nombre de ces infortunés est plus » grand chez les pauvres que chez les » riches, je suis plus à vous qu'aux » riches. » Cette harangue produisit son effet : les égorgeurs *prennent* Sicard *dans leurs bras*, et lui proposent de le r *triomphe chez lui.* Mai raconte lui-même, *un justice* l'engagea à dire *torité constituée* l'ayan nier, il ne devait cesser *par un jugement légal d constituée.* Il peut être l'honneur même des pri card de révoquer en dout aussi extraordinaire. Au rait pas eu lieu de se fél joué le Socrate dans ce car, pendant deux jours qu'il passa encore à l'A qua plusieurs fois d'êt L'Assemblée nationale, fit connaître sa situatio ment de Monnot, par un au président, rendit u déclara que ce brave h bien mérité de la patrie : mune, bien qu'assez ave l'intérêt général que Sic passa encore à l'ordre ce décret. Enfin, le 4 se fortuné prisonnier, qui s être égorgé le soir, trou d'écrire à trois amis, qu l'Assemblée (MM. Bare de Séchelles et Lafond ainsi qu'à Mme. d'Entr intéressa à son sort M. P dis que M. Lafond-Lad chez l'un des instigateu cre, l'infâme Chabot, c sait à peine, pour dem de son ami, M. Pastoret Romme et Hérault de Séc bres du comité d'instr que, un arrêté qui ordon mune de rendre à la lib teur des sourds-muets. de sang obéit enfin, et même où Chabot harar ple en faveur de Sicar

(4) « Puisant alors dans la religion un courage » qu'il ne trouvait peut-être pas dans sa nature. » (Duc. *Le rév.* de M. l'évêque d'Hermopolis.)

al Guiraut vient le tirer de
on. Après de tels dangers,
rait à voir l'instituteur des
nets retourner modestement
eu de ses élèves ; mais ce fut
là l'assemblée qu'il se rendit,
pagné de Monnot, son sauveur.
i les cœurs m'y attendaient,
dans sa relation, des ap-
issements universels m'y an-
rent. Tous les députés se
itèrent à la barre pour m'em-
r; les larmes coulèrent de
s yeux, quand, inspiré seu-
t par le sentiment le plus
ieux, je prononçai pour re-
r mes libérateurs, un dis-
, etc. » Ce discours, impri-
le *Moniteur*, et dans tous
aux, ne se trouve pas dans
n de Sicard. On appréciera
de cette suppression, quand
i qu'il se terminait ainsi :
elui qui a juré avec profu-
: cœur soumission à *toutes*
s, celui qui a juré de mou-
ir elles, ne devait pas s'at-
à être traité comme un en-
e la liberté. Apprenez à l'Eu-
ne les pères de la patrie sa-
bien réparer les maux du
n régime, que ceux qui en
etimes sont forcés de le ché-
de le défendre. » Les hon-
la séance furent accordés à
et sur la proposition de Cha-
rt rendu sur-le-champ à ses
Uniquement occupé d'eux
la terreur, il n'éprouva plus
ention. Lorsqu'après la chu-
oberspierre, la Convention
occuper de projets utiles,
l'école normale, et désigna
n nombre des instituteurs,
grammaire. L'exposé de son
n avait pour objet l'art de la
se trouve dans le recueil des
Leçons et débats des écoles normales. Son programme (p. 115 du 1er. vol.) offre, sur l'origine de la parole, des vues conformes aux idées de Condillac et de Dumarsais. Dans sa première leçon, qui eut lieu le 22 janvier 1795, Sicard fit l'éloge de la philosophie appliquée à l'éducation, en des termes qui semblaient écarter de la jeunesse toute direction religieuse. Une autre fois il analysa grammaticalement la phrase suivante, qu'il avait citée comme exemple : « Les Fran-» çais doivent se rallier à la Conven-» tion, qui poursuivra tous les fac-» tieux, quel que soit leur parti. » Voilà au reste à quoi se bornèrent les concessions que Sicard ne crut pas pouvoir alors se dispenser de faire à l'esprit du gouvernement et à sa position particulière. Dans mainte autre leçon, il énonça des principes religieux dont la manifestation, dangereuse alors pour tout le monde, l'était surtout pour un ecclésiastique : témoin une belle définition de Dieu et de ses attributs, qu'il fit écrire à Massieu sur le tableau, et qui fut accueillie par des applaudissements universels. On pourrait citer encore l'éloquent morceau sur l'immortalité de l'ame et sur la vie future, par lequel il termina la séance du 22 mars 1795. Plusieurs fois aussi il s'éleva contre la mode du tutoiement révolutionnaire, et contribua, ainsi que Laharpe, à le bannir des débats de l'école normale. Sous le rapport de la science, son cours eut un grand succès, qu'il faut moins attribuer à quelques innovations grammaticales sans importance, qu'il voulut introduire (*V.* Crouzet), qu'à la manière facile et ingénieuse, avec laquelle il soumettait les procédés de la grammaire aux opérations de l'analyse. Ses leçons furent très-fréquentées. Garat,

Volney, Wailly, etc., se mêlaient parmi ses nombreux auditeurs. Le professeur jouissait de ses succès avec une naïveté d'amour-propre qu'on aimait à lui pardonner, aussi bien que les petits moyens de charlatanisme qu'il employait pour donner à ses leçons un caractère dramatique. Sicard était en même temps professeur au lycée national, et coopérait à la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Il avait été nommé membre de l'Institut lors de sa création (1796), pour la troisième classe, section de grammaire. Profitant de la liberté dont la presse jouissait à cette époque, il entreprit, avec Jauffret, depuis évêque de Metz, la rédaction des *Annales religieuses, politiques et littéraires*, écrites selon les vrais principes de la foi catholique, et dans lesquelles les prêtres assermentés étaient vivement censurés. Les huit premiers numéros parurent sans signature; mais le neuvième est signé *Dracis*, anagramme de Sicard, et ainsi jusqu'au numéro 21. Dès-lors il signa tout le journal de son propre nom, même quand les articles n'étaient pas de lui. Ce ne fut qu'au dernier numéro du tome III, que l'abbé de Boulogne (*Voy.* Boulogne, *au Supplément*), à qui était abandonnée la rédaction principale, commença de signer cette feuille. Le 18 fructidor vint arracher Sicard à ses travaux philantropiques. Il fut compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Synamari. De toutes les proscriptions de cette époque, aucune n'excita de plus vives réclamations; mais si l'indignation publique ne put faire rayer Sicard de la fatale liste, au moins contribua-t-elle à ce qu'il ne fût pas inquiété dans l'asile obscur qu'il s'était choisi au fau-

bourg Saint-Marceau. sa retraite, il essaya fléchir les directeurs testations de soumiss chantes réclamations livrés à des mains n et surtout moins p produisirent pas plus recteurs, qui poussaien reur leur haine contre tholique, s'obstinèrent en la personne de Sic son journal, l'avait si c défendue. Le désesp cette longue séparatio fortunés sourds-muets démarche qui fut, po de la religion, un suje Le 21 brumaire an 1797) il fit insérer, d *lois*, feuille révolutio par le député Poultie formel de toute coopér *Annales religieuses.* » écrivait-il que le s » plaisant d'une feuil ajoutant, que d'aille pas royaliste, que c pute purement théol faisait l'objet. Quan ments personnels, il fa sion de foi suivante » toute autorité qui « » sance de fait, est par » time. Ainsi de la » j'étais royaliste en » 92, je suis, depuis l » de la république, re « La monarchie est à m « si elle n'avait jamai Il terminait en expliqu de la république les p Paul, sur la soumis sances (Épître aux R et l'homélie de saint A paroles sont commen recueillit de cet acte d

ntir de l'avoir commis, et
s éloges qui, sous la plume du
postat Poultier, étaient vrai-
ur lui une flétrissure. Le 18
e vint enfin le rendre à ses
s. L'établissement des sourds-
vait été fort négligé en son
On ne fournissait plus les
cessaires. Non content de ra-
maître à ces infortunés,
vait ôté la seule consolation
ssent dans leur infortune.
rices de la religion furent
de leur asile (5). Cet état de
sa sitôt après le retour de
la forma aux sourds muets
merie desservie par eux, et
nployée à la publication de
t des ouvrages de Sicard.
l se livra tout entier au soin
de nouveaux perfectionne-
la méthode que lui avait
son illustre prédécesseur.
l'abbé de L'Épée avait tra-
noses par des signes, et en-
ignes par les mots; mais,
ant son procédé qu'aux ob-
ques, il avait adopté la mé-
rerse pour les objets intel-
c'est-à-dire, que, dans
bilité de les faire connaître
es par des signes, il leur
seigné matériellement les
les expriment, et les leur
uite traduits par des gestes
. Il en résultait que les yeux
noire avaient seuls part à
itions, et que les sourds-
faisaient que traduire des
ne disaient rien à leur es-
des gestes qui n'en disaient
ntage. C'était déjà sans dou-

te un assez beau résultat; mais ce n'était qu'un mécanisme. Sicard est parvenu à étendre aux choses métaphysiques le procédé qui avait réussi à L'Epée pour les choses matérielles; et, à force de patience et de logique, il est venu à bout de donner à l'intelligence de ses élèves le plus grand développement auquel elle pût atteindre. On peut lire, dans son *Cours d'instruction d'un sourd-muet*, la marche qu'il avait suivie pour introduire ces infortunés dans le champ de la métaphysique; et l'on jugera combien il lui a fallu d'adresse et de patience avant de faire arriver à leur intelligence des notions auxquelles elle semblait devoir être à jamais étrangère. Au reste, cette méthode, tout ingénieuse qu'elle est, ne peut avoir sur tous un succès égal, puisqu'elle suppose dans le sourd-muet une intelligence peu ordinaire. Tel est en définitive le mérite réel de Sicard, mérite grand sans doute, mais inférieur à celui de l'abbé de L'Épée. Les exercices publics qu'il donnait tous les mois contribuèrent à étendre sa réputation. Ces sortes de représentations étaient pour lui un triomphe. Il y faisait paraître successivement Massieu, Clerc et Berthier, ses disciples favoris. Là, placé sur une estrade élevée, dans une salle où des inscriptions reproduisaient à l'envi les merveilles de la science et les louanges de l'instituteur, il s'abandonnait volontiers à son enthousiasme pour sa méthode, et parlait de ses découvertes avec une effusion naïve, qui faisait sourire les spectateurs. Toutefois on oubliait l'incohérence de ses discours, le vague de ses dissertations grammaticales, ses interminables digressions à la louange de Napoléon, et quelquefois aussi de toute personne un peu marquante qui se trouvait dans l'audi-

---

Notice sur M. l'abbé Sicard, dans
religion et du Roi, II, 32, p. 19,
rentrée de Sicard à l'Institution des
a fourni la matière d'une Nouvelle
e, in-8°., par M. Bouilly.

toire; on passait même sur l'âpreté de son accent méridional et sur l'extrême difficulté de son improvisation, pour se livrer aux impressions plus douces que produisaient la vue des sourds-muets, leur amabilité, les étonnants progrès de leur intelligence, l'aspect vénérable de leur instituteur, sa simplicité et sa bonhomie, qui étaient tout-à-la-fois la source et l'excuse des petits travers de cet excellent homme. Tous les journaux, dont Sicard recherchait avec soin les suffrages, s'empressaient de rendre le compte le plus flatteur de ces séances. Son nom n'était pas moins célèbre dans les autres états qu'en France; et ses exercices étaient une des premières choses que les étrangers voulaient voir en arrivant à Paris. En 1805, il eut l'honneur de recevoir le pape Pie VII, qui bénit la chapelle de l'établissement. Sicard, après avoir exercé ses élèves en présence du pontife, lui fit hommage d'un livre de prières composé par lui à l'usage des sourds-muets, et imprimé par eux-mêmes. Il avait été rappelé à l'Institut, par élection, le 24 juin 1800(6), à la place du grammairien de Wailly, dont il prononça l'Éloge le 12 oct. 1803. Ce discours, d'un style simple et naturel, offre une sorte d'historique de l'art grammatical en France, et se termine par l'expression touchante de sentiments religieux. Le même caractère s'était fait remarquer dans les paroles qu'il avait prononcées, au mois d'octobre 1800, sur la tombe de Béthune-Charost, l'un des administrateurs de l'institution des sourds-muets. Au mois de janvier de la même année, il fit, comme secrétaire, la notice des travaux de la troisième classe de l'Institut pen premier trimestre de l'an x cette même époque, il fut membre de la commission du naire et lors de la nouvelle o tion de l'Institut, il passa deuxième classe, qui aujour le titre d'Académie française la circonstance la plus mém de sa vie académique, fut sa comme président, au cardin ry, reçu pour la seconde fo cette compagnie, le 6 mai 1 Maury). On sait que ce prélat être appelé *Monseigneur*, e d'*Éminence* dans cette circo solennelle. La seconde classe titut lutta long-temps contr prétention insolite et tout-à-f traire à l'égalité académiqu naparte donna gain de cause ry; et l'Institut crut devoir l'atteinte que recevait son i dance, en désignant un simpl siastique pour répondre à l' leux cardinal. Il suffit d'avoi l'abbé Sicard, pour être p qu'il ne se douta pas qu'il f acte de servilité, en se ch d'une semblable mission. A son discours ne fut pas plus que celui du récipiendaire. l platement écrit et pensé de m n'y trouve que des lieux com des flatteries pour le pouvoir. dont l'activité semblait donn ments à ses années, fut, dans c valle, nommé avec Jenner e ford, de la première société tique d'Espagne (1802); p un décret du 9 novembre membre de l'administration pices. Le 27 février 1808, rapport fait par Chénier léon, sur l'*État et les pro la littérature depuis* 178 teur de l'Institut donna de

(6) Il avait pour concurrent Fontanes, qui eut 108 voix contre Sicard lequel en réunit 118.

la *Théorie*
que Sicard pr
rès à Buonap (*Voy.* le
i-après). Dans le rapport sur
décennaux (18 oct. 1810),
e de Sicard, intitulé : *Cours*
ction d'un sourd-muet de
ce, obtint une mention ho-
parmi les écrits de morale
cation, après le *Catéchisme*
t-Lambert, et sur la même li-
e les *Rapports du physique*
moral de l'homme, par
. La vieillesse de Sicard,
ablait devoir être si paisi-
t troublée par les plus fâ-
mbarras, fruits de son exces-
ilité de caractère et de sa
e ignorance des affaires. Il
uscrit des billets par com-
e, et fut poursuivi pour des
u'il n'avait pas contractées.
n, auquel il s'adressa dans sa
, ne lui donna, dit-on, au lieu
rs, qu'une réponse sèche et
nte. Les arrangements que Si-
obligé de prendre avec ses
rs, le réduisirent à un état
e la misère. Il se dépouilla
nus de ses places, vendit sa
et son mobilier, et ne se ré-
u'une petite pension. Avec
ifices, il parvint à se libérer
de quelques années; mais de
s imprudences le condam-
ncore sur la fin de ses jours
uvelles privations. Sobre,
pour lui-même, il les
avec une grande sérénité
car toujours sa vie privée
celle d'un digne prêtre. Buo-
, qui ne visita jamais l'éta-
nt des sourds muets, avait
Sicard une nouvelle preuve
éloignement en refusant de
a nomination à un canonicat
-Dame. Plus heureux après
la restauration, le successeur de l'abbé de L'Épée fut successivement nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts (1815), administrateur de l'hospice des jeunes aveugles (1816), enfin chevalier de l'ordre de Saint-Michel (1818). Les souverains alliés qui vinrent à Paris, en 1814 et en 1815, s'empressèrent de visiter son établissement, et de rendre hommage au zèle, aux talents de cet illustre instituteur : l'empereur Alexandre lui conféra l'ordre de Sainte-Anne de Russie, et la reine de Suède lui envoya l'ordre de Wasa. En 1817, il fit un voyage en Angleterre, où il reçut l'accueil le plus honorable. La société académique des sciences de Paris, dont il était membre, le choisit plusieurs fois pour son vice-président. C'est lui qui célébrait, depuis 1816, la messe de la Saint-Louis devant l'académie française. Il n'avait pas cessé d'être membre de la commission du dictionnaire; enfin il jouissait de la plus belle vieillesse, fruit d'une vie régulière et active, lorsqu'il mourut le 10 mai 1822, dans sa quatre-vingtième année. Il a eu d'abord pour successeur à l'établissement des sourds-muets, M. l'abbé Gondelin, précédemment instituteur de l'établissement de Bordeaux. Sicard lui-même lui avait *légué ses enfants*, par une lettre qui a été rendue publique. On a de lui : I. *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8°. — *Second mémoire*, Paris, 1790, in-8°. II. *Catéchisme à l'usage des sourds muets de naissance*, Paris, 1796, in-8°. III. *Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12. IV.

Éléments de grammaire générale appliquée à la langue française, 1799, 2 vol. in-8°.; 1808, seconde édition. Voici le jugement que Chénier portait sur cet ouvrage et sur Sicard comme grammairien, dans le rapport déjà cité : « Sans être » en arrière sur aucune partie de la » science, il semble redouter les in- » novations, et le principal mérite » qu'il déploie dans ses éléments de » grammaire, est d'exposer claire- » ment les doctrines qu'ont inventées » ses prédécesseurs. . . . Il est telle- » ment circonspect, que pour l'or- » thographe, il n'approuve pas mê- » me les légers changements faits par » Voltaire. . . . Au reste, le livre de » M. Sicard est une grammaire com- » plète : il va jusqu'à donner les rè- » gles de la versification française, » et celles des petits genres de poésie: » ce qui paraît dépasser la gram- » maire et surtout la grammaire gé- » nérale. Quelques lecteurs lui repro- » chent de pousser trop loin la clarté » d'ailleurs si nécessaire : d'avoir » peur de n'en jamais assez dire.... » En s'occupant de sa grammaire, » il s'est occupé des élèves et des » enfants. C'est pour cela qu'il fait » succéder à ses chapitres autant de » leçons dialoguées, ... et qu'il dé- » veloppe dans chaque leçon ce qu'il » vient de développer dans chaque » chapitre. C'est encore pour cela » qu'il s'adresse quelquefois aux sa- » ges instituteurs et aux mères sen- » sibles, et qu'il se livre à des digres- » sions morales qui lui font beaucoup » d'honneur sous des rapports étran- » gers à la grammaire. Il est accou- » tumé d'ailleurs à parler long-temps, » parce qu'il est obligé de parler seul, » et l'on sait qu'il écrit comme il » parle. » V. *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'éducation des muets*, Paris, 1800, in-8 1803, in-8°.; ouvrage jug d'une mention honorable rapport des prix décennaux. *phabet manuel*, qui en fait p été réimprimé à part. VI. *De me et de ses facultés physi intellectuelles, de ses devoi ses espérances, par D. Hart vrage traduit de l'anglais a notes explicatives*, 1802, in-8°. VII. *Journée chrétien sourd-muet*, 1805, in-12 *Théorie des signes pour l'inst des sourds-muets*, 1808, 2 8°., avec un *Hommage à Na* on a renouvelé les titres de c tion, et supprimé l'*Homma* 1814. IX. *Sermons inédits d daloue*, imprimés sur un m authentique, Paris, 1823, in- Sicard a donné une édition d *pes de Dumarsais*, 1803, On voit à l'article SÉRIZIAT ci l'énoncé de plusieurs ouvrage compilateur, indiqués comm revus par Sicard, qui n'avait prêter son nom. C'est par suit complaisance analogue, q le nom de Sicard sur le t deux ouvrages de grammai bliés par M. Mourier, ins (l'*Alphabet méthodique*, 1 la *Grammaire française ex méthodique*, 1816.) En 17 card annonça lui-même, pa cription, dans les *Annales n ses*, tom. 1er., p. 621, un intitulé : *Pasigraphie ou p éléments de l'art d'écrire e primer dans une langue de n à être entendu en toute aut gue, sans traduction*, inven D. M.... A. M. d'I. A, et rédi

(7) *Voy.* pag. 72, ci-dessus, n°. XX

leur lui-même, et par R. A. , 1 vol. in-8°. Cet ouvrage ne point alors, comme il est é par une lettre de Sicard, en l'édition originale de la *Pa-hie* de Maimieux, 1794, in-nais Sicard n'en a pas moins é beaucoup de zèle à propager nvention, en faisant imprimer ne caractères de cette écriture selle, sur la couverture de di-méros des *Annales catholi-* — On trouve dans le Magasin opédique (première et seconde), dans les *Séances des écoles les*, et dans la collection des *ires de l'institut*, des mor-de Sicard, sur la grammaire le et sur l'art d'instruire les -muets. Son éloge a été pro-à ses funérailles, par M. Bigot-ameneu, au nom de l'académie ise; par M. Laffon-Ladebat, n des administrateurs des -muets; et par M. l'évêque nopolis, le jour de sa récep-l'académie, 28 nov. 1822.

D—R—R.

CHEM (Christophe Van), des-ir et graveur hollandais, né 1580, florissait au commen-t du seizième siècle. Élève ltzius, il s'est distingué entre mbreux disciples de ce mai-ar l'exécution vigoureuse de illes de bois. Ses gravures au , qui sont en grand nombre, se emarquer par la propreté et la du travail. Son ouvrage le considérable en ce genre est qui porte pour titre : *Icones iarcarum*, consistant en une olumineuse de portraits in-4°., entant les principaux hérésiar-t réformateurs, et qu'il publia sterdam, en 1609, d'après ses s. On cite après cet ouvrage une autre *Suite de Portraits in-folio des Comtes de Hollande et de Zélande*, également exécutés d'après ses dessins. Mais c'est surtout par ses tailles de bois qu'il s'est acquis une réputation. La coupe en est pleine de hardiesse et de vigueur; et souvent il produit les plus grands effets avec peu de travail. Les plus estimées de ses planches sont celles qu'il a gravées d'après son maître Goltzius. Selon Heinecken, il y a eu trois graveurs du nom de Sichem : Christophe, Corneille et Charles. On ne connaît que le premier. L'abbé Marolles, Florent le Comte, et surtout Basan et Papillon ont achevé de porter la confusion dans ce qui concerne ce maître. Ces deux derniers ont parlé d'un *Charles-Simon Vichem*, qui aurait vécu plus de cent ans, et qui aurait gravé six mille planches. Mais ni Papillon, ni Basan n'en ont pu citer une seule. Ce qui a pu donner lieu à une aussi forte erreur, c'est que Sichem formait son chiffre des lettres C et S, entrelacées dans les deux jambages d'un grand V; et ils auront pris la plus grande lettre pour l'initiale du nom propre du graveur. Parmi ses pièces au burin, les plus remarquables sont : I. Le *Portrait de Calvin* en buste, vu de profil, et un livre à la main, dans un cadre historié. II. L'*Empereur Charles-Quint*, en pied, dans le costume impérial. III. La *Reine d'Angleterre Élisabeth*, en pied, revêtue de ses habits royaux. Les plus estimées de ses tailles en bois sont : I. Une *Suite de douze sujets historiques*, format in-12. Elle est très-rare. II. *Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que lui tient sa servante.* III. *Sainte Cécile touchant de l'orgue;* toutes deux d'après Goltzius. IV. Une

suite de quatre morceaux représentant les *Quatre évangélistes*, en buste, dans des encadrements d'arabesques, avec un précis de leur vie en hollandais. Ces quatre pièces in-folio, de l'exécution la plus savante, passent pour le chef-d'œuvre de Sichem. P—s.

SICCIUS. *Voy.* SICINIUS DENTATUS.

SICINIUS DENTATUS (1) (LUCIUS), Romain, d'une famille plébéienne, joignait à la valeur et aux autres qualités du soldat, une force de corps extraordinaire. Il s'était trouvé, depuis l'âge de dix-huit ans, à cent vingt batailles, dont il avait presque toujours décidé le succès. Il avait sauvé la vie à quatorze citoyens, en exposant la sienne, et il était sorti huit fois vainqueur de combats singuliers, à la vue des deux armées. Comme on ne pouvait lui décerner les honneurs réservés aux seuls personnages consulaires, il avait suivi neuf fois le char du triomphateur, précédé de ses compagnons, qui portaient des couronnes de toute espèce (2), prix d'autant d'actions d'éclat, et les dépouilles de ses ennemis (*V.* Valère-Maxime, III, 24). Sicinius n'était pas moins recommandable par ses mœurs que par son courage; et il était doué d'une éloquence naturelle. Les débats au sujet de l'inexécution de la loi agraire s'étant renouvelés (l'an de Rome 299, avant J.-C. 454), il prononça, dans l'assemblée du peuple, un discours que Denys d'Halicarnasse a conservé (V. *Antiq. romain.*, X, 8). Après avoir rappelé sommairement, et avec une admirable simplicité, ses exploits, depuis quarante ans qu'il servait comme soldat ou comme officier, à la tête d'une légion ou d'une cohorte: « Voilà ce que j'ai fait, dit-il; et cependant, Romains, Sicinius ne possède pas, non plus que vous, les compagnons de ses travaux, la moindre partie des terres que votre valeur a conquises sur les ennemis de la république. » L'année suivante, il fut élu tribun; et dès qu'il eut pris possession de sa charge, il cita devant le peuple T. Romilius, l'un des consuls sortants, et le fit condamner à dix mille onces de cuivre, pour avoir versé dans le trésor public tout le produit du butin fait sur les Èques (3). Pline l'Ancien (liv. VII, 28) met cette action au-dessus des exploits les plus brillants de Sicinius. Un homme de ce caractère ne pouvait voir qu'avec indignation les décemvirs perpétuer leur autorité, au mépris des lois. Employé dans l'armée contre les Sabins, quoique son âge lui eût permis de rester dans ses foyers, il sondait les dispositions des soldats, et leur parlait de la nécessité de se soustraire à la tyrannie. Les menaces indiscrètes de Sicinius furent rapportées aux farouches décemvirs, qui donnèrent l'ordre de le faire mourir. On l'envoya, sous prétexte de reconnaître une position favorable pour un camp, avec une escorte de cent hommes chargés de l'assassiner. Enveloppé de toutes parts, il se défendit jusqu'au dernier moment, et fit mordre la poussière à plusieurs de ses adversaires; mais il dut succomber sous

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nom de ce héros: Tite-Live, Aulugelle et Pline, le nomment *Siccius*.

(2) Valère-Maxime (*loc. cit.*) fait l'énumération des couronnes et des autres marques d'honneur décernées à Sicinius: huit couronnes d'or, une obsidionale, trois murales, quatorze civiques, quatre-vingt-trois colliers d'or, cent soixante bagues ou bracelets, dix-huit lances, vingt-cinq chevaux, etc. On peut voir le même détail dans *Aulugelle*, II, XI.

(3) Suiv. Tite-Live (II, 31), l'accusateur de Romilius se nommait *Caius Claud. Cicero*.

: (4). Les li s i
avirs débitè que o -
it péri dans u e.
en des lieux fit découvrir la
Dans leur indignation, les sol-
ulaient porter son corps à Ro-
les honneurs rendus à la mé-
le ce grand citoyen ne purent ni
la douleur de ses compagnons,
uer l'horreur qu'inspirait un
jusqu'alors sans exemple
ius, II, 334). Sicinius avait
ommé l'Achille romain (*V.*
:, II, ch. XI). W—s.

IUS BELLUTUS (Caius),
séditieux, était doué de cette
: qui entraîne les masses po-
Lors du soulèvement causé
ome 261 (avant J.-C. 491),
ureté des patriciens envers
iens, leurs débiteurs, ce fut
ngagea le peuple à se retirer
ont Sacré. L'établissement
nat, au commencement de
uivante, résulta de cette
Cinq tribuns furent alors
, si l'on en croit Denys
rnasse, Sicinius fut du nom-
e-Live en rapportant ce
révoque en doute en deux
(liv. 2, c. 53 et 58). Il est
s sûr de suivre le sentiment
n et d'Asconius, qui affir-
e le peuple n'élut d'abord
tribuns. Deux ans après,
e de ces magistrats ayant
à cinq, il est constant que
us fut nommé tribun. Il se
c M. Duillius, son collègue,
isateur d'Appius Claudius,
patricien, qui avait réuni
utes les haines du peuple,
cinius, toutes celles du sénat.
es qu'il imputait à Appius,

ve (III, 43, et Denys d'Halicarnas-
différent sur les détails de l'assassinat

étaient d'ouvrir, dans ce corps, des avis pernicieux au peuple, d'avoir occasionné une sédition dans la ville, et commandant une armée, de l'avoir ramenée couverte d'opprobre. L'accusé mit tant de dignité dans sa défense, que le peuple et même les tribuns furent frappés d'une sorte de stupeur. Sicinius offrit de lui-même un sursis à Appius que la mort empêcha d'en profiter (*Voy.* Appius Claudius, II, 333). — Caius Sicinius, fils du précédent, fut nommé tribun dans une circonstance semblable à celle qui aurait donné lieu à l'élévation prétendue de son père à cette magistrature. Le peuple s'étant retiré sur le mont Aventin, l'an 305 de Rome, pour se soustraire à la tyrannie des décemvirs, promut Sicinius le fils au tribunat. — Titus Sicinius, de la même famille, tribun du peuple, après la prise de Veïes, fut l'auteur d'une loi qui tendait à transporter dans cette ville la moitié du sénat et du peuple romain. L'opposition des patriciens et de Camille empêcha l'exécution de ce projet. — Sicinius, tribun du peuple, l'an de Rome 627, entreprit, après la mort de Sylla, de rétablir les prérogatives d'une charge à laquelle sa famille devait son premier lustre. L'opposition des consuls Curion et Octavius trompa ses espérances, et tous ses efforts n'eurent pour résultat que de réjouir la populace aux dépens de ces deux magistrats; car Sicinius les accabla des railleries les plus mordantes. C'était un homme sans mœurs, sans considération, et dont tout le talent consistait à tourner en ridicule les premiers personnages de l'état. Il n'épargnait que le seul Crassus; et comme on lui en demandait la raison, il répondit: « Je n'ai » garde de m'y jouer; car il a du

» foin à la corne: » proverbe populaire, qui désignait un homme dont la vengeance était redoutable, par allusion aux taureaux furieux, à qui l'on attachait du foin à la corne, pour avertir les passants de ne pas en approcher. Mal en prit à Sicinius de n'avoir pas usé de la même réserve à l'égard de Curion; car ce consul irrité de ce qu'il l'avait comparé à cause de ses gestes outrés, à *Barbaleius*, farceur de théâtre à demi-fou, le fit assassiner peu de temps après ce démêlé. D—R—R.

SICON Ier., prince de Bénévent, était un gentilhomme de Spolète, qui, vers l'an 810, était venu demander la protection de Grimoald Storesaitz, duc de Bénévent, contre Pepin, roi d'Italie. Il fut élevé par Grimoald à la dignité de comte d'Acerenza; et ce prince étant mort sans enfants, en 817, il lui succéda par l'élection du peuple et par les intrigues de Radelgise, comte de Conza, non sans être soupçonné d'avoir hâté la mort de son prédécesseur. Radelgise, qui, dans les premières années de son règne, avait été son unique ministre, ayant excité la défiance de Sicon, se retira tout-à-coup dans un couvent, en 826, pour y faire pénitence d'avoir contribué à la mort de Grimoald. Sicon attaqua ensuite le duché de Naples, qui était demeuré indépendant, sous la protection des Grecs, au milieu des conquêtes des Lombards de Bénévent. Il obligea les Napolitains à lui payer tribut, et à lui remettre les reliques de saint Janvier, qu'il fit transporter à Bénévent. Sicon mourut en 833. Son fils Sicard, qu'il avait auparavant déclaré son collègue, lui succéda. On accuse Sicon de sacrilège, pour avoir fait arrêter et mourir en prison Deusdedit, abbé de Mont-Cassin. S. S—I.

SICON II succéda, vers
née 851, à son père, Sicon
prince de Salerne. Il était, à
époque, encore mineur, et so
tutelle du comte Pierre, son
rain. Ce dernier trouva le moy
se faire associer à la souvera
par le peuple, et ensuite de se
donner pour collègue son fils
mar. Sicon, d'après les consei
son tuteur, se rendit à la co
l'empereur Louis-le-Débonnai
y acheva son éducation, et s'
tingua dans tous les exercices
valeresques. A son retour, il séj
quelque temps à Capoue, où ses
tages extérieurs, joints à la do
de son caractère, lui gagnèren
les cœurs; mais le comte P
qui voulait assurer à son fils Ad
la succession à la principauté d
lerne, le fit empoisonner vers
née 860. S. S-

SICONOLFE, prince de Sa
était fils de Sicon Ier., et frère
card, prince de Bénévent, qui,
conçu contre lui quelque jalousi
arrêter et conduire en prison à
te. Mais lorsque Sicard eut été
839, les habitants de Salern
ne voulurent pas reconnaître s
cesseur Radelgise, envoyèren
cher Siconolfe dans sa prison
reconnurent pour leur prince.
double élection causa la divis
grand duché de Bénévent, et
la principauté de Salerne, fa
par son commerce avec les A
et par la protection qu'y reçu
lettres. Radelgise et Siconolf
battirent dix ans pour se sup
mutuellement, et réunir so
seule domination toute l'Itali
dionale. Tous deux appellèren
aide des Sarrasins de Sicile
frique; tous deux désolèrent
pays qui les avait choisis po

s. Siconolfe, afin de donner
sides à ses anciens alliés, pilla
eurs reprises le riche trésor du
Cassin. Enfin, par l'entremise
nis II, roi d'Italie, les deux
firent la paix en 848; ils
èrent entre eux le duché de Bé-
, lequel comprenait alors pres-
ite l'Italie méridionale, ils pro-
même de réunir leurs armes
n chasser les Sarrasins, qu'ils
ent imprudemment appelés;
iconolfe ne survécut pas long-
à ce partage : il mourut, au
rd, en 851. Son fils, Sicon II,
céda. S. S—I.

I-MOHAMMED, empereur
roc, de la dynastie des ché-
ujourd'hui régnante, succéda,
57, à son père, Muley Abdal-
nt il était le fils unique; ainsi,
énement au trône ne donna
ucune de ces guerres si fré-
s entre les fils d'un souverain
dans les états musulmans où
'a pas adopté la dure mais
outume de renfermer les prin-
sang royal. Sidi-Mohammed,
au gouvernement par son
avait déjà réformé plusieurs
et accoutumé les peuples à res-
son autorité. Le long règne de
ce n'offre que des exemples
res de ces actes de férocité qui
nt si souvent l'histoire de
décesseurs (*Voy.* Muley Ab-
, Muley Ahmed Dehaby,
Archid et Muley Ismael).
faire à l'empire de Maroc,
es pas vers la civilisation, et
itique sembla vouloir se rap-
r de celle des nations euro-
s. Persuadé que, pour rétablir
ances et vivifier le commer-
paix était le moyen le plus
l la conclut successivement
'Angleterre, la Hollande, le Danemark, la Suède, Venise, la France, l'Espagne, le Portugal, l'empereur d'Allemagne, la Toscane et les autres princes d'Italie. Ce fut alors qu'il fonda, au sud de son empire, en 1760, la ville de Mogador, où les négociants étrangers, attirés par ses promesses, bâtirent, ainsi que les Maures et les Juifs, des maisons construites avec plus de régularité que celles des autres villes de son empire. Il fit aussi rétablir et embellir les forteresses de l'Arasch et de Rabat; agrandir et décorer son palais de Maroc, dont les nouveaux pavillons furent bâtis par des maçons européens. Il jeta également, en 1773, les fondements de la ville de Fedali, qui n'a point été achevée. Une autre ville, Guadel, élevée par ses ordres près de Rabat, qu'il n'aimait pas, et à peine terminée, n'était déjà plus qu'un amas de ruines en 1781. Les établissements commerciaux s'étant multipliés dans tous les ports de l'empire de Maroc, Sidi-Mohammed, qui croyait accroître par-là ses revenus, augmenta progressivement les douanes, et acheva de détruire son propre ouvrage, en exerçant le monopole du commerce. Il répara en partie ces fautes, en faisant approuver par les théologiens musulmans l'exportation des blés surabondants et inutiles à la consommation de ses sujets. Il se procura, par ce moyen, de l'artillerie, des bombes et quelques millions d'argent comptant. Le premier usage qu'il fit de ces ressources fut d'assiéger Mazagan, que les Portugais évacuèrent, au mois de mars 1769 (1). Encouragé

(1) Le gouverneur portugais, après avoir fait sauter les fortifications de la place, l'abandonna en emmenant tous les habitants, qui furent transportés en Amérique, à l'embouchure du fleuve des Amazones, où ils formèrent la colonie de Saint-Jean de Macapa. D—g—o.

par ce succès, il mit le siége devant Mélilla, qu'il crut enlever aussi aisément à l'Espagne, à la fin de 1774; mais la belle défense du général Sherlock et la loyauté de Charles III, qui, malgré les hostilités commencées par les Marocains, ne laissa pas de renvoyer un assez grand nombre de captifs musulmans dont, avant la capture, il avait promis la délivrance, déterminèrent Sidi-Mohammed à lever le siége de Mélilla, et à demander la paix. Le roi d'Espagne lui tint long-temps rigueur. Enfin, une suite de procédés généreux, de secours de grains, et de bons offices, de part et d'autre, contribua, plus que les négociations, en 1780, à rétablir la bonne harmonie entre les deux puissances. Sidi-Mohammed, devenu l'admirateur et l'ami de Charles III, lui en donna des preuves signalées, pendant le blocus de Gibraltar. Non-seulement il repoussa les Anglais de tous ses ports; mais il mit, en quelque sorte, celui de Tanger à l'entière disposition des flottes espagnole et française, pour relâcher et s'y ravitailler. Il fut même sur le point de venir assister au bombardement de Gibraltar. Après la paix de 1783, deux de ses fils se rendirent à la cour d'Espagne, et allèrent ensuite s'embarquer à Carthagène pour Constantinople. Sa médiation contribua aussi à la conclusion du traité entre le cabinet de Madrid et la régence d'Alger, en 1786. Ce monarque, au commencement de son règne, avait choisi pour premier ministre Muley Édris, son parent, prince souple, adroit, éclairé, fastueux, mais intempérant, avide et cruel, qui conserva jusqu'à sa mort, en 1772, une autorité presque absolue. Sidi-Mohammed alors gouverna par lui-même, et n'employa que des agents subalternes; ce qui affaires diplomatiques plu plus incertaines. Il donnait trois audiences publiques ne, écoutait tous ses sujets tinction, et leur rendait sut maintenir la tranquilli états, en se montrant de temps aux extrémités op 1772, un marabout fanat d'exciter des troubles pa dications; mais ses par rent sabrés, et lui-même duit devant l'empereur, mettre à mort en plein co puisement des finances, a ge de Mélilla, ayant occa augmentation d'impôts et dans la solde du corps de se révoltèrent à Mekinez, v 1778. Comme ils ne pur à mettre à leur tête Muley A de l'empereur, ils proclan ley Yézid, qui était un a fils. L'hésitation de ce prin sintelligence des noirs en les progrès de cette révolte vée de l'empereur étouffa. tenta d'envoyer son fils à et de licencier une partie de sorte que ce corps de hommes, que Muley Is laissé, et qui s'était rend table à ses successeurs, se duit à quinze mille. Une ritime peu importante av landais fut terminée par en 1778. Pendant un l'empereur avait fait à 1783, pour apaiser les des chérifs qui habitaient son fils aîné, Muley Aly Fez, dont il était gouve tait un prince vertueux sant, dont la perte excita dans tout l'empire. Muley retour de la Mekke, exc

équivoque, les soupçons d'un
il l'âge avait augmenté la dé-
Sidi-Mohammed employa
et tous les moyens pour avoir
en son pouvoir. Celui-ci, re-
s un sanctuaire, près de Fez,
la colère et les menaces de
. L'empereur envoya contre
troupes, et partit lui-même
ce, le 29 mars, pour re-
l'armée. Il tomba malade
ina, et mourut dans sa li-
n arrivant à Rabat, le 11
âgé d'environ quatre-vingts
nées en avoir régné trente-
l laissa plusieurs fils, qui
tirent l'empire les armes à
. Son dessein était d'assurer
à Muley Abd el Salem, et
clure surtout Muley Yezid,
moins fut son successeur im-
(*V.* Yezid Muley). Voici le
de Sidi-Mohammed, d'après
et Lemprière, qui nous ont
s des détails curieux sur ce
ne, sa cour et sa famille. Sa
ait de cinq pieds huit pouces;
ge long, maigre et pâle. Ses
et sa barbe étaient de la plus
blancheur. Un mouvement
if, qui le faisait loucher d'un
donnait un regard dur et sé-
ais son affabilité et la dou-
sa voix détruisaient bientôt
heuse impression. Sa vie ex-
ent frugale et son tempéra-
obuste, l'avaient rendu capa-
upporter la fatigue et les pé-
nibles de la souveraineté;
dans ses dernières années, il
erdu l'usage de ses jambes,
être habitué de trop bonne-
à ne sortir qu'à cheval ou en
Cette coutume, et le parasol
ortait sur sa tête, étaient les
ignes qui le distinguaient de
ts. Son costume était absolu-
ment le même, à la finesse près.
Sidi-Mohammed peut passer pour un
bon prince, si on le compare à la
plupart de ses prédécesseurs. L'ava-
rice était son défaut capital, mais,
pour la satisfaire, il employa rare-
ment la violence et la cruauté. Il ne
laissa même pas de grands trésors,
parce qu'il dépensa beaucoup en bâ-
timents, en fondations pieuses, en
présents au grand-seigneur, au tem-
ple de la Mekke, en rachats de cap-
tifs musulmans, dont la plupart n'é-
taient pas ses sujets. Il se montra
d'ailleurs susceptible de reconnais-
sance et de générosité. Il traita les
captifs chrétiens avec humanité, et
en relâcha plusieurs sans rançon. En
un mot, Sidi-Mohammed aurait pu
être un grand homme, sans les vices
de son éducation et les préjugés de
sa religion. A—T.

SIDNEY (sir Henri), homme d'état, né d'une famille noble de Surrey, fit ses études dans le *New College* à Oxford, en 1513. Produit ensuite à la cour, il devint l'ami intime du jeune souverain Édouard VI. Ce prince le nomma ambassadeur près de la cour de France, et lui confia différents emplois très-honorables auprès de sa personne. A la mort d'Édouard VI, qui expira entre ses bras, sir Henri se retira dans son château de Penshurt. Rappelé à la cour sous le règne de Marie, il fut honoré de la plus haute faveur; cependant ses grandes qualités ne parurent dans tout leur éclat que sous Élisabeth. Il fut cité alors comme brave soldat, capitaine expérimenté, habile conseiller, sage législateur dans sa vie privée, de même qu'il se montrait bon père et tendre ami. Il fut gouverneur du pays de Galles, chevalier de la Jarretière, enfin député d'Irlande, et il remplit cette

dernière charge avec autant de sagesse que d'intégrité et de modération. Il mourut, en 1586. On doit à Henri Sidney les statuts d'Irlande, qu'il fit imprimer ; on a publié quelques-unes de ses lettres à son fils (*V.* l'article suivant). C—Y.

SIDNEY (sir Philippe), fils du précédent et de Marie, fille aînée de John Dudley, duc de Northumberland, naquit, en 1554, à Penshurst, dans le Kent. On prétend que ce fut à l'occasion du mariage de Philippe II, roi d'Espagne et de Marie d'Angleterre, qu'il reçut le nom de Philippe. Quoi qu'il en soit, le jeune Sidney fit ses premières études à Shrewsbury, et passa de là au collége de Christ-Church, à Oxford. Il étudia aussi quelque temps dans le collége de la Trinité, à Cambridge; et partout il donna des preuves d'une grande intelligence. A douze ans, il écrivait à son père en latin et en français; à quatorze, il soutenait des thèses contre les sujets les plus distingués d'Oxford, et à dix-sept, il connaissait les éléments de toutes les sciences, possédait à fond le grec et le latin, et paraissait familiarisé avec la littérature des anciens. Il était tellement avancé dans ses études, qu'à un âge si tendre, il fut en état de faire, avec profit, le tour de l'Europe, selon la coutume des riches Anglais. Il était à Paris lors du massacre de la Saint-Barthélemi, et il trouva, comme plusieurs de ses compatriotes, un asile sûr dans la maison de l'ambassadeur d'Angleterre. Il se rendit ensuite, par Strasbourg, à Heidelberg et à Francfort, où il demeura quelque temps, chez André Wechel. C'est là qu'il se lia avec Languet, dont il fit son ami, et avec lequel il entretint une correspondance suivie, pour s'aider de ses conseils, dans la direction de ses étu son voyage n'avait pour bu perfectionner ses connaiss Vienne, il apprit tous les militaires, l'équitation, les l'art de se battre dans un A Venise, il étudia la géo l'astronomie. Il alla aussi à visiter le Tasse, et à Rome amis craignirent qu'il ne de tholique. Pendant ces voya perdait pas de vue ses auteu ris, lisait assidument les É Cicéron, Plutarque, etc., et tres que Hubert Languet lui et qui furent recueillies plu imprimées à Amsterdam, Sidney se perfectionna e temps dans le français, l'i l'espagnol. Aussi, lors de so en Angleterre, en 1575, à vingt-un ans, était-il le che plus accompli de la cour d'É qui avait coutume de l'app *Philippe*, pour le distinguer d'Espagne, qu'elle haïssait et son ennemi et comme l'époux rie. Sidney, de son côté, ne aucune occasion de plaire à veraine; et il lui consacra les ces de son talent, en compos louange une pièce intitulée : *dy of the May*, qui fut jouée sence d'Élisabeth, à Wanstea avait guère qu'un an que homme était de retour en terre, et il atteignait à peine année, lorsque Élisabeth le son ambassadeur auprès de reur, qui venait de monter su ne. Ce n'était en apparence qu' bassade de compliments; m. sabeth ne pouvait borner sion d'un homme tel que Sid simples représentations : elle gea d'affaires secrètes de la plu importance; ce fut de former

us les princes protestants
ape et l'Espagne. Il réus-
tement ; et l'Angleterre,
devint le plus ferme appui
me. Chargé d'une pareille
près de Casimir, com-
il eut le même succès ; ce
dire de Sidney, qu'il était
enfance à l'âge mûr, sans
ir été enfant. A son retour,
vice-roi des Pays-Bas et
'Orange. Ce dernier le re-
l légèrement, à cause de
; mais bientôt il apprit à
e et lui témoigna tous les
à son rang et à son mé-
tait pas seulement hors de
e ce jeune diplomate don-
arques d'un beau caractè-
9, quoiqu'il ne fût ni ma-
conseiller-d'état, il eut la
de s'opposer au mariage
avec le duc d'Anjou, et
une Lettre où il dévelop-
sons de son opposition, au
erdre sa place d'échanson
e, faible récompense des
vices qu'il avait rendus,
d'avoir le poing cou-
ne l'imprimeur Page. Ce-
ne lui arriva rien de fâ-
Lettre se trouve dans un
temps, intitulé : *Cabala*.
as aussi heureux dans la
'il eut, l'année suivante,
ard Vere, duc d'Oxford.
'opposa à tout duel entre
rs ; et Sidney fut obligé
rer de la cour, dont il
ir été exilé. On croit que
te époque qu'il composa
t roman qui a pour titre :
. Ce fut, dit-on, la traduc-
odore, qu'on publia vers
qui lui donna la première
n ouvrage ; mais il paraît
lle qu'il en est redevable
à l'Arcadie de Sannazar, qui fut imprimée à Milan, en 1504. Ce sont aussi des bergers qui en sont les héros ; et l'on y trouve partout les sentiments et le langage qui conviennent à la vie pastorale. Sidney jugeait fort bien de son ouvrage lorsqu'il disait que c'était une bagatelle sans prétention. Il ne le composa que pour l'amusement de sa sœur, la comtesse de Pembroke, à laquelle il en envoyait les feuilles à mesure qu'il les écrivait. Cet ouvrage, qu'il n'acheva jamais, n'a point été imprimé de son vivant. On prétend qu'il avait le projet de le recommencer sur un nouveau plan, et de célébrer les hauts faits du roi Arthur. Quoi qu'il en soit, sa belle-sœur acheva cette production, après sa mort, et la publia sous son nom. Deux ans après son exil, Sidney fut créé chevalier. Il fut ensuite nommé, par le comté de Kent, à la chambre des communes ; et au milieu des occupations les plus importantes et les plus sérieuses, il composa son Traité de la Défense de la poésie. Cet ouvrage était à peine fini, que l'infatigable auteur projetait déjà de partir avec sir Francis Drake, pour faire de nouvelles découvertes en Amérique. Tout était prêt pour ce voyage, lorsque Elisabeth, qui avait d'autres vues sur Sidney, le retint à son service. Il obéit, et fit, vers cette époque, un sacrifice plus grand encore à sa souveraine. Le trône de Pologne étant venu à vaquer, les Polonais le choisirent pour leur roi ; mais Elisabeth s'y opposa, de peur, disent les historiens contemporains, de perdre le plus beau fleuron de sa couronne ; et Sidney, continuent-ils, aima mieux être le sujet d'Élisabeth que d'aller régner au-delà des mers. D'ailleurs la guerre de Flandre le

rendait nécessaire à l'Angleterre ; la reine le nomma gouverneur de Flessingue, et général de cavalerie. Sidney prit, en partant, cette devise : *vix ea nostra voco.* Il se distingua par sa prudence et sa valeur ; surprit Axel, en 1586, et soutint, à l'affaire de Gravelines, l'honneur de l'armée anglaise, qu'il sauva. Mais sa gloire ne fut pas de longue durée : cette même année, il fit des prodiges de valeur à la bataille de Zutphen ; il délivra lord Willoughby, qui s'était laissé envelopper ; et il poursuivait l'ennemi, lorsqu'une balle l'atteignit à la cuisse et le blessa mortellement. Il avait demandé de l'eau pour étancher la soif ardente qui le dévorait, et qui irritait sa blessure ; au moment où on lui en apportait, il aperçut un soldat mourant à ses côtés : « Cet homme en a encore plus besoin que moi, dit-il, » et il lui fit donner l'eau qu'il avait demandée. Après la bataille, Sidney fut transporté à Arnheim, où il mourut le 16 oct. 1586. Son corps fut transféré en Angleterre, et on l'enterra en grande pompe, dans l'église de Saint-Paul. Quoique l'université d'Oxford, et plusieurs membres de celle de Cambridge eussent publié, en son honneur, des vers et des poèmes écrits en toutes sortes de langues, son tombeau resta sans inscription. Ce fut Jacques d'Écosse, qui y en fit placer une ; et ce qui est plus honorable pour ce prince, c'est qu'il la composa lui-même. Sidney fut marié, mais il ne laissa pas d'enfants. On a de lui plusieurs ouvrages, dont aucun n'a été imprimé de son vivant, excepté la Lettre contre le mariage de la reine Elisabeth avec le duc d'Anjou. Ils se composent : I. de l'*Arcadie*, Londres, 1591. On lit, dans plusieurs biographies que Sidney ordonna, en mourant, que ce livre fût brûlé, et qu'o obéit pas plus qu'on n'obéit gile lorsqu'il condamna au mes son Énéide ; mais rien ne ce fait : ce qu'il y a de certa que ce roman fut accueilli a d'enthousiasme, qu'en 1633 à sa huitième édition, et q eu au moins quatorze. Il fut dans presque toutes les la l'Europe, et il y en eut deux tions françaises peu estimée de Mlle. Geneviève Chapell parut en 1625, l'autre d'H II. *Astrophel et Stella*, qui à la suite de Arcadie, 1591. *Défense de la poésie*, L 1595. IV. Le *Remède de l* V. *The lady of the May*. ouvrages ont été recueillis a cadie. VI. *Valour anatomi fancie*, 1581, réimprimé en la fin de *Cottonii Posthum* Des Sonnets, des Chansons été imprimés dans différents VII. Une traduction du T Philippe Mornay, de la vér religion chrétienne, qui fut l complète par Sidney ; et c prière que Arthur Golding Sidney a laissé manuscrit un qui est conservé dans la bibl de sa famille. Thomas Zou blié des *Mémoires sur la v écrits* de sir Phippe Sidney 1808.—Marie Sidney, com Pembroke, sœur du précéden en 1601, fut une des femmes distinguées de l'Angleterre connaissances littéraires. Ch frère, dont le caractère avait ressemblance avec le sien, son amitié qu'elle dut sa réputation dans les lettres, avons vu qu'elle publia sous le roman intitulé : *l'Arcad* son frère avait écrit pour e

isit de l'hébreu plusieurs psau-
de David. Cette traduction,
dit être conservée dans la bi-
ièque de Wilton, est estimée ;
on croit que Philippe Sidney y
uelque part. On a encore de
femme célèbre, entre autres
, une *Élégie* sur sir Philippe
r ; une *Pastorale* à la louange
ora, nom sous lequel était cé-
la reine Élisabeth. C—y.

DNEY (Algernon), second
: Robert, comte de Leicester,
t à Londres, vers 1617. On a
e renseignements sur les pre-
s années de sa vie. Il paraît que
ère l'emmena avec lui, lors-
1632, il se rendit en Da-
rk, comme ambassadeur, et
le conduisit aussi en France,
s'en 1636, il alla remplir une
on auprès de cette puissance.
nte de Leicester, ayant été nom-
ice-roi d'Irlande, se fit accom-
r d'Algernon Sidney, et lui
une compagnie dans son régi-
. Pendant la rébellion de ce
me, Sidney montra, ainsi que le
e de Lisle, son frère, une bra-
si remarquable, qu'après la trê-
1643, Charles Ier. crut devoir
ppeler tous deux auprès de lui.
rlement d'Angleterre, alors en
te ouverte, les fit arrêter à leur
quement ; et cette circonstance
a la défection du comte de Lei-
et de ses deux fils, qu'on soup-
de s'être concertés d'avance
es mécontents. Sidney fut nommé
el d'un régiment dans l'armée de
ux, et le comte de Lisle obtint
uvernement de l'Irlande et le
andement de l'armée parle-
aire dans ce royaume. Algernon
y l'y accompagna, et l'on as-
ju'il fut bientôt après élevé au
de lieutenant-général. Il exerça
ensuite les fonctions de gouverneur
de Dublin, et quelque temps après
celles de gouverneur du château de
Douvres. Nommé membre de la haute
cour de justice qui devait juger le
roi, il assista aux débats ; mais il
refusa de s'y trouver le jour où la
sentence fut prononcée, et ne signa
pas le *warrant* pour son exécution.
Quelques écrivains assurent qu'il
fut néanmoins bien éloigné de
désapprouver la condamnation de
Charles Ier. Sidney, qui, dans son
fol enthousiasme pour les Romains,
avait pris Brutus pour modèle, était
tellement imbu des idées républicai-
nes, que, lorsque Cromwell se fut dé-
claré protecteur, il devint son plus
violent adversaire, et refusa de ser-
vir sous son gouvernement. Pendant
tout le temps que cet usurpateur hy-
pocrite, et Richard Cromwell, son
fils, tinrent les rênes de l'état, Sid-
ney vécut retiré dans une terre
de sa famille à Penshurst. C'est là
que l'on suppose qu'il employa ses
loisirs à composer ces *Discours sur
le gouvernement*, qui ont été de-
puis le code favori des républicains
exaltés de tous les temps et de tous
les pays. Lorsque Richard Cromwell
eut abdiqué le protectorat, et que le
long parlement fut rétabli, Sidney
devint membre du conseil-d'état, et
fut envoyé en Danemark (1659), avec
Robert Honeywood et Thomas Boon
(1), pour négocier la paix entre
les cours de Stockholm et de Co-
penhague. Des conférences générales,
auxquelles assistèrent les députés des
états-généraux, eurent lieu dans la
capitale du Danemark sous la média-
tion du chevalier Hugues de Terlon,

(1) Pufendorf dit à cette occasion (*De reb. gest. Car. Gust.* c. 540) que les ministres anglais étaient fort ignorants sur tout ce qui s'était passé en Suède depuis Gustave-Adolphe.

ambassadeur de France, et des trois commissaires anglais. Mais ces négociations échouèrent, parce que les médiateurs voulurent traiter sur les bases du congrès de la Haye, et dicter les conditions de la paix, tandis que les plénipotentiaires Suédois demandaient l'abolition du péage du Sund, et la cession de Kronenbourg et de la Norvège (2). Sidney, qui exerçait une sorte de suprématie sur ses collègues, et qui n'aimait pas la Suède, prit, dans les négociations, un ton tranchant, que Charles-Gustave trouva fort inconvenant de la part d'un médiateur. Après la mort de ce prince (12 février 1660), elles ne marchèrent pas plus rapidement, malgré la bonne volonté des régents de Suède. Terlon et Sidney, desirant amener enfin un résultat, dressèrent un projet de traité, qu'ils se proposaient de faire accepter aux parties belligérantes; mais il ne convint ni à l'une ni à l'autre. Ce fut alors que Schested, ancien ministre danois, réunit les plénipotentiaires, et, sans les médiateurs étrangers, les décida, le 27 mai (6 juin) 1660, à signer le traité de Copenhague, qui rétablit la paix entre les puissances scandinaves (3). Ce fut pendant son séjour en Danemark qu'Algernon Sidney écrivit sur l'album de l'université de Copenhague ces deux vers latins, qui prouvent clairement qu'il approuvait le meurtre de Charles Ier :

(2) Bulstrode Whitelocke, qui avait exercé les fonctions d'ambassadeur extraordinaire en Suède, avait été nommé l'un des commissaires; mais il refusa « parce que, dit-il dans ses Mémoires, il craignait que ses collègues ne prétendissent à une » préséance, et qu'il connaissait le caractère in» traitable et hautain du colonel Sidney. »

(3) Au moment de signer le traité, les commissaires anglais eurent une discussion sur la préséance avec le chevalier de Terlon, auquel ils contestaient, malgré l'usage établi, le droit de placer le premier sa signature sur le traité original. Cette discussion se termina à l'avantage de la France.

. . . Manus hæc inimica tyrannis
Ense petit placidam sub libertate quietem

Dans le temps où Sidney sign
traité de Copenhague, une r
tion s'était opérée dans sa pat
Charles II montait sur le trô
ses pères. Le fier négociateu
voulant pas accepter l'acte d
et d'indemnité accordé par ce p
préféra vivre, pendant dix-sep
en fugitif. Il séjourna à Ro
dans d'autres villes d'Italie, vi
Suisse, où la société de Ludlow
autres exilés le raffermit dans s
ne contre le gouvernement mon
que, et il se rendit ensuite en
ce. Là, s'il faut en croire
rymple, il fit un métier peu
rable, et reçut une pension pou
de ses démarches et des ren
ments qu'il fournissait. Il se tr
à Paris lorsqu'en 1677, son
sollicita la permission de l'emb
avant de mourir. Charles II
aux prières du comte de Leice
à la demande de la cour de Fr
qui les fit appuyer auprès de
il accorda en outre à Sidney u
don particulier, sur ses pro
réitérées d'une obéissance con
et paisible pour l'avenir. Sidn
tra en Angleterre à une époqu
parlement pressait le roi de s
ger contre la France dans une
que ce prince paraissait desire
ney s'y opposa vivement, so
craignit que ces démonstratio
tiles ne fussent qu'un jeu pou
une armée et la tenir sur l
tinent jusqu'à ce qu'on l'eût
docile et disposée à une obé
passive, soit qu'il voulût

(4) Lord Molesworth, dans la préface
Account of Denmark, prétend que le che
Terlon fit arracher de l'*Album* de l'uni
page où se trouvaient les deux vers de
parce qu'il les considérait comme un libell
le gouvernement français, et comme une
à ce qui se passait en Danemark à cette é

cour de Versailles de nouvel-
veurs pécuniaires ; car on ne
ier que le républicain Sid-
l'exemple de la plupart des
ans de Charles II et des mem-
e l'opposition, ne se fût vendu
s XIV. La mort du comte de
ter ayant permis à Sidney de
er sans contrainte à ses prin-
avoris, il devint le fléau des
res, par son éloquence au par-
, où il était entré à l'élection
le de 1678, malgré les ma-
es employées pour l'empêcher
ger, et où il se montra fort
pour faire adopter le bill
sion dirigé contre le duc
k. En 1683, il fut accusé,
ussell, Essex et d'autres sei-
anglais, d'avoir pris part à
spiration dans laquelle étaient
és des gens de la plus basse
, et dont le but était d'as-
r le roi et le duc d'York, son
Les détails de ce complot, qui
, dans l'histoire, le nom de
louse, sont encore enveloppés
ges, malgré les actes publics
Mémoires que plusieurs con-
rains ont publiés pour le faire
tre. Il paraît cependant re-
aujourd'hui qu'il y avait deux
rations distinctes, dans l'une
lles Sidney, Russell et Essex
réellement entrés (5), et que
emis de ces seigneurs confon-
à dessein avec celle de *Rye-*
, tramée par des scélérats dé-
s. Algernon Sidney refusa de
re aux premières interroga-
i lui furent adressées ; il assura
'avait rien à dire, mais qu'il
ait de se défendre, si l'on avait
des preuves et des faits à faire valoir contre lui. Il garda la même réserve lorsque le comité du conseil se transporta près de lui, après qu'il eut été envoyé à la Tour. « Ne cherchez point, leur dit-il avec hauteur, à m'extorquer, par l'artifice de vos questions, les preuves que vous n'avez point. Je n'ai rien à vous dire. » Lorsque Russell eût été condamné et exécuté, Sidney fut traduit, pour crime de haute-trahison, devant le jury du comté de Middlesex. Comme Russell, il récusa les jurés ; mais Jefferies, qui présidait les assises, ne permit pas que la question fût examinée, sous prétexte qu'elle avait été déjà décidée lors du procès du premier. La loi exigeait deux témoins ; et Howard était véritablement le seul qui eût déclaré qu'il existait un comité des six, dont il était membre avec Sidney, puisque West et Rumsey, les deux autres témoins, n'affirmaient l'existence de ce comité que par ouï-dire. Jefferies crut pouvoir suppléer à cette lacune en produisant un manuscrit de la main de Sidney, qui avait été saisi dans ses papiers, et dans lequel il s'attachait à réfuter un pamphlet intitulé le *Patriarche*, où Filmer, auteur obscur, cherchait à démontrer le droit divin de l'autorité des rois ; et les jurés déclarèrent Sidney coupable. Pendant son procès, il supporta avec une extrême modération, malgré l'emportement naturel de son caractère, les démentis, les interruptions, les insultes même de Jefferies. Après sa condamnation, il envoya au marquis d'Halifax, son neveu, un mémoire adressé au roi, qui contenait les principaux points de sa défense, et dans lequel il demandait que ce prince revît lui-même toute l'affaire. Cette démarche n'eut d'autre effet que de retarder son exécution de trois se-

rez, pour plus de détails, l'article Rus-
nous pensons néanmoins que le caractère
haute de ce seigneur et de ses complices,
raités sous un aspect trop favorable.

maines. Lorsque les sherifs lui remirent la sentence, il la lut froidement, et leur dit avec douceur, qu'il ne demanderait rien pour son propre compte, car le monde n'était rien pour lui; mais qu'il desirait que l'on pût savoir combien étaient coupables ceux qui avaient choisi un jury sans foi et vendu à ses ennemis. L'un des sherifs répandit quelques larmes; et Sidney écrivit ensuite son apologie, qu'il leur remit sur l'échafaud, où il mourut avec beaucoup de courage, le 7 décembre 1683. Son corps fut embaumé et enseveli à Penhurst, dans le tombeau de ses ancêtres. La sentence qui l'avait condamné fut cassée la première année du règne de Guillaume et Marie. On a blâmé Charles II de ne pas lui avoir fait grâce. Voici ce que Hume dit à ce sujet: « L'exécution de Sidney est regardée comme l'une des plus grandes taches du règne de Charles II. L'évidence contre lui, il faut l'avouer, n'était pas légale; et le jury qui le condamna était, pour cette raison, très-blamable. Mais qu'après la sentence rendue par une cour judiciaire, le roi dût s'interposer et pardonner à un homme, qui, bien que doué de quelque mérite, était évidemment coupable, qui avait toujours été l'ennemi le plus inflexible et le plus invétéré de la famille royale, et qui avait récemment abusé de la clémence du roi, c'eût été un acte de générosité héroïque, mais qui ne peut pas être regardé comme un devoir ou une obligation ». Burnet, qui avait connu personnellement Sidney, le peint comme un homme d'un courage extraordinaire, ferme jusqu'à l'obstination, d'une franchise rude, et incapable de supporter la moindre contradiction, mais sincère dans son amour exalté pour les principes républicains et dans sa hai royauté. Il était, suivant écrivain, opposé à tout c et à tout ce qui ressembl église. On a publié ses *Disc gouvernement*, 1698, 170 et 1773, in-4°.; ils ont é en français, par Samson, 1702, 3 vol. in-8°. Ces d sont que la réfutation des de Filmer. On se trompe dant si l'on publiait, co sieurs biographes, que ce nuscrit de cet ouvrage q duit pour la condamnati ney. L'éditeur a eu soin d truire qu'il résultait des procès, que Sidney avai deux traités sur le même grand qu'il avait confié amis, et qui échappa aux de la justice, et un plus n'était pas terminé; ce fut que l'on produisit contr OEuvres ont été réimprim dans les publications d Hollis en faveur du républ

D

SIDOINE APOLL

(*Caius-Sullius*), né à l'an 430, était d'une fam des Gaules, où son grai son père avaient été préf toire. Il étudia la poésie sophie sous Hænius et Ey bres rhéteurs, et devint l'un des hommes de so plus distingués par la sc mert Claudien l'appelle teur de l'éloquence. Il ép nille, fille d'Avitus, de reur, et fut créé préfet patrice. Son beau-père, composé le panégyrique, éleva une statue parmi l dans la Bibliothèque Tra me. Après la mort d'Avi

III, 126), Sidoine se retira sa patrie. La ville de Lyon, it pas voulu reconnaître le nou- pereur Majorien (*V.* ce nom, I, 311), fut assiégée et prise gidius. En punition de ce qu'on uit sa révolte, elle fut déchue priviléges, et reçut une gar- ; ce qui mit le comble à ses urs. Sidoine, dans l'intérêt de ncitoyens, alla trouver Majo- our l'apaiser. L'empereur étant Lyon, l'an 458, Sidoine pro- son Panégyrique en vers. Sous re de Sévère, il se retira en Au- , où sa femme possédait des Mais lorsqu'Anthémius (*V.* ce II, 247) fut élevé à l'empire, e alla le voir à Rome, et pro- aussi son panégyrique (468). On t rarement aux princes en les it : l'orateur fut nommé gou- ur de Clermont, patricien; et nille, qui n'était que prétorien- vint patricienne. Vers le temps nort d'Anthémius (472), Sidoi- oique il ne fût pas clerc, fut élevé siége épiscopal d'*Arvernum*, rd'hui Clermont. Sa femme it encore; et il ne la perdit que ou trois ans après. Son épisco- t pénible. Clermont eut à sup- les horreurs d'un siége long et eux. Les Goths, devenus mai- la ville, en éloignèrent quelque l'évêque, sous prétexte d'une on. Rendu à ses fonctions, Si- éprouva d'autres désagré- . Deux prêtres de son diocèse rent à le faire dépouiller de iége. Rétabli dans son évêché, l'occupa pas long-temps; et, avoir désigné pour son succes- Aprunculus, déjà évêque de es, il mourut en 489, le 21 ce jour est celui où l'on célè- fête), et fut inhumé dans l'é- glise de Saint-Saturnin, auprès de saint Eparchus, son prédécesseur. Sidoine avait une grande facilité pour composer soit en vers, soit en prose; et ses écrits se ressentent peu de sa précipitation. Non-seulement il improvisait des vers, mais son sermon lui ayant été un jour pris pendant qu'il officiait, il ne le prononça pas moins, au rapport de Grégoire de Tours, avec ordre et clarté. Il a de l'esprit et de la chaleur poétique; mais on peut lui reprocher l'obscurité, les subtilités et l'abus des métaphores. Casaubon toutefois l'a traité trop sévèrement en l'appelant *in re latinitatis improbus intestabilisque*. Quelqu'inférieur qu'il soit aux auteurs du siècle d'Auguste, Sidoine est avec raison compté parmi les meilleurs poëtes chrétiens. Il avait commencé une *Histoire d'Attila*, à laquelle il renonça dans la suite. Léon, ministre d'Euric, roi des Visigoths, le sollicita d'écrire l'Histoire de son temps. Sidoine refusa, en disant qu'il ne convenait pas à un ecclésiastique d'être historien. Ce qui nous reste de ses écrits est un choix fait par lui-même entre tous ses ouvrages. Nous avons de lui neuf livres de Lettres et vingt-quatre pièces de poésie, outre celles qui sont contenues dans ses Lettres. Les sept premiers livres des Lettres ont été recueillis par Sidoine lui-même, et adressés à son ami Constance (*V.* Constance, IX, 458). Ce fut Petronius, jurisconsulte d'Arles, qui, long-temps après, ajouta les huitième et neuvième livres. Aucun ordre n'a été suivi dans l'arrangement de ces Lettres. Ses Poésies sont classées aussi sans aucun égard pour la chronologie ni pour les matières. Les plus importantes sont les trois Panégyriques des empereurs, dont il a été question. Dans le Pané-

gyrique de Majorien, l'auteur décrit la manière de combattre et de s'habiller de ses concitoyens. Les OEuvres de Sidoine ont été imprimées souvent. L'édition *princeps*, en lettres gothiques, sans date, nom d'imprimeur, chiffre, signature ni réclame, a été imprimée à Utrecht, chez N. Ketelaer, vers 1473, in-fol. Il y en eut plusieurs autres dans le quinzième siècle. Élie Vinet en donna une bonne édition, Lyon, 1552, in-8°., mais qu'a fait oublier celle que publia J. Savaron, en 1598, in-8°.; réimprimée avec des Notes, en 1609, in-4°. L'édition de Savaron a été à son tour éclipsée par celle de J. Sirmond, 1614, réimprimée par les soins de Ph. Labbe, 1652, in-4°. Les notes de Sirmond sont instructives et assez amples: elles forment près du tiers du volume. Remy Breyer a donné une traduction des *Lettres* de Sidoine, en 1706 (*V.* Breyer, V, 371). Les Lettres et les Poésies ont été traduites par Sauvigny, 1787, 2 vol. in-4°. et in-8°. Cette traduction, qui fait partie d'une collection en dix volumes sur les mœurs des Français, est médiocre et incomplète. Le traducteur a cru devoir omettre les passages qui lui ont paru être peu intéressants aujourd'hui, et dont quelquefois il donne l'analyse. La plupart des notes qui accompagnent cette traduction sont extraites de celles du P. Sirmond. On ne sait à quoi se rattache la *Notice*, d'ailleurs très inexacte, *sur Besançon ancien*, mise par Sauvigny, à la fin de la première partie des Lettres de Sidoine. La *Vie de Sidoine*, quoique comprise dans la table de cette première partie, n'a jamais paru (*V.* Clovis, IX, 138).

A. B—t.

SIDOROWSKY (Jean Ivanowitsch), traducteur russe, né en 1748, était prêtre, prof langue grecque et latine au de Kostroma, puis memb cadémie impériale de Pé Il eut part à la rédaction Dictionnaire russe, publié démie, où il a fait une p lettre A, et toute la lettre traduit, pour ce travail, du Dictionnaire de l'acad çaise. Sidorowsky s'est dis ses nombreuses Traductio I. La *Chronique de Cédr* cou, 1794, 3, vol. in-fol. Il *mélies non encore traduit Jean Chrysostome*, 178 2 vol. III. Les *Sermons* même, Moscou, 1791. Pachamow, translateur d les *Dialogues de Lucien* parties, Petersbourg, 177 le même) les *OEuvres d* Petersbourg, 1780-85, 3 (avec le même), la *Desc la Grèce*, par Pausanias bon, Petersbourg, 1788 I-III; ce travail n'a pas vé. Sidorowsky a tradui français un essai sur la P et il a publié une expli Évangiles des dimanches est mort en 1795.

SIDRONIUS. *Voy.* H

SIEBENKEES (Jean- célèbre helléniste, fils d'u de Nuremberg, naquit dans le 14 octobre 1759. Après quenté les écoles latines natale, il se rendit, en Altdorf, pour y étudier gie et les langues ancienn tard à Venise, pour y être des enfants des banquie Laminit, emploi qu'il re dant six ans, à la grande des parents. Consacrant à la littérature classique t

ps, il publia en allemand : *Bianca-Capello di Medici, chesse de Toscane, d'a- documents authentiques*, 789, in-8°. L'amitié du aire Morelli lui fut d'un ours. Ce fut dans sa bibliothè- examina les manuscrits de et ceux de l'Iliade, dont il compte détaillé, avant Vil- ans l'ouvrage périodique in- *ibliothèque de la littérature et des arts, cahier 1 et* amina aussi les manuscrits ore. En 1788, il entreprit e à Rome, où il resta quinze us la protection spéciale du Borgia, qui lui permit l'usage iche musée de Velletri. Le teur de la bibliothèque du Reggio, l'accueillit égale- bien, et lui ouvrit les tré- ittérature ancienne confiés à Siebenkees publia à Rome, **m témoignagne de recon- pour son illustre protec- gia**, une Dissertation ar- **ue**, sous ce titre : *Expositio ospitalis ex ære antiquis- museo Borgiano Velitris*, Rome, 1789, in-4°. La *sera hospitalis* a été expli- Heeren et par Schow. Il re- rs la fin de 1790 à Nurem- fut nommé, l'année sui- rofesseur à Altdorf. Il va- travaux de sa place avec outenu, et sa rare activité core le temps nécessaire à ation des ouvrages suivants, onné les résultats de ses re- en Italie : I. *Essai d'une de l'inquisition d'état de* Nuremberg, 1791, in-8°. *isse servant à l'étude de tique de l'ancienne Rome*, 1793, in-8°. III. *Sur le temple et la statue de Jupiter à Olympie, par Phidias, d'après Pausanias*, Nuremberg, 1795, in-8°. (Ces trois ouvrages sont écrits en allemand). IV. *Strabonis rerum geographicarum libri XVII. Græca ad optimos codd. Mss. recensuit, varietate lectionis, adnotationibusque illustravit, Xylandri versionem emendavit J. P. Siebenkees, tom. I*, Leipzig, 1796, grand in-8°. Cette excellente édition, qui est, sans aucun doute, le travail le plus important de Siebenkees, a été continuée par Tschucke. Le deuxième tome parut à Leipzig, en 1798, le troisième, en 1801, le quatrième, en 1806. Il mourut d'apoplexie, le 25 juin 1796. Parmi ses ouvrages posthumes, on remarque : V. *Anecdota græca è præstantissimis Italicarum bibliothecarum codicibus descripsit J. P. S.*, publiés en 1798, à Nuremberg, par J. A. Götz. VI. *Theophrasti characteres cum additamentis anecdotis, quæ in cod. msc. palatino-vaticano descripsit J. P. Siebenkees. Edidit et lectionis varietatem adjecit*, J. A. Goetz, Nuremb. 1798, in-8°. Il a laissé manuscrite l'*Histoire Éthiopique, par Héliodore*, qu'il avait revue d'après les manuscrits de Venise, de Rome et d'autres bibliothèques d'Italie (Voy. le *Nécrologe* de Schlichtegroll, 1796, in-8°.) Z.

SIFFRID, *de Misnie*, chroniqueur, ainsi nommé, parce qu'il était né dans cette province de la Saxe, florissait au commencement du quatorzième siècle. Suivant Possevin (*Apparat. sacer*), il avait embrassé la vie religieuse dans l'ordre de saint Dominique; et cette conjecture est fortifiée par le témoignage du savant Jean-Albert Fabricius (*V.* la *Bibl. med. et infim. latinit.*). Siffrid em-

ploya ses loisirs à composer une *chronique* en latin, qui s'étend depuis la création jusqu'à l'année 1307, où l'on s'accorde assez généralement à placer l'époque de sa mort: on ignore celle de sa naissance; mais différents passages de sa compilation historique prouvent qu'il vivait avant 1262. La biblioth. de Dresde possède une copie de la *Chronique* de Siffrid; et l'on en conserve trois dans la bibliothèque Pauline de Leipzig. Elle n'a jamais été publiée; mais George Fabricius (*V.* ce nom, XIV, 46) en a tiré les faits omis ou racontés avec moins de détails par les autres historiens depuis l'an 458, et a inséré cet extrait à la suite des *Res Misnicæ*, ouvrage reproduit dans les *Origines Saxonicæ* du même auteur. Ces Fragments de Siffrid, qui sont intéressants pour l'histoire d'Allemagne au moyen âge, ont été recueillis par Pistorius (*V.* ce nom), dans le tome premier des *Scriptores rerum germanicarum*. W—s.

SIGAUD DE LAFOND (JEAN-RENÉ), né à Dijon, en 1740, fit ses études au collége des Jésuites de cette ville, se rendit à Paris pour y suivre la carrière de la chirurgie, et entra à l'école de Saint-Côme, où il se distingua par son assiduité aux travaux anatomiques. Il suivait, en même temps, les leçons du physicien Nollet. Le 1er. décembre 1768, il communiqua, à l'académie royale de chirurgie, un Mémoire dans lequel il proposait de substituer la section de la symphise du pubis chez les femmes en couches, dans certains cas où l'on pratiquait l'opération césarienne. Cette proposition ne fut point accueillie par l'académie, qui réfuta le Mémoire et proscrivit l'opération. Une telle défaveur ne découragea point Sigaud, qui résolut de faire

son opération à la pre
où il la jugerait conv
reçu maître, en 1770,
à Paris, s'y adonna
à la pratique des acco
fut le 1er. octobre 177
va dans le cas de faire
était depuis si long-te
ses méditations. Il fu
femme d'un nommé S
de la garde de Paris
de quarante ans, diff
tique, pour l'accouch
quième enfant. Les q
étaient venus morts;
cheurs les plus habil
claré que cette fem
jamais de vivants, q
l'opération césarienn
sisté du docteur Alph
fit celle de la sympl
L'enfant fut extrait
mère fut assez prom
blie. Sigaud lut, sur
un Mémoire à la facul
qui nomma des com
en faire le rapport
séance solennelle, d
1777, la faculté o
Mémoire fût imprim
français, et envoyé
respondants. La fem
çut une gratification
Alph. Le Roy reçu
nombre de jetons
cette inscription: *A
tionem symphiseos
venit, proposuit. A
feliciter M. Sigaud
vit M. Alphonsus Le*
Si l'opération de l
pubis trouva des
eût aussi des contrad
jusqu'à supposer q
tait point l'auteur
verte, et qu'il la d
Camper, médecin h

dans une lettre qu'il publia, que les expériences qu'il ntées sur cette opération lui été suggérées par une lettre Louis, secrétaire perpétuel démie de chirurgie de Paris, avait fait part de la décou- Sigaud. L'accoucheur Piet les Réflexions sur la section mphise du pubis, en 1778. nt accoucheur Baudeloque, second volume de son *Art couchements*, s'est montré d adversaire de cette opéra- il eut même, à cet égard, fortes altercations avec le Alphonse Leroy. Cambon, e plusieurs autres accou- ont fixé les cas où il convient atiquer (1). Sigaud publia iers essais dans la Thèse la- gurale qu'il soutint, en 1768, lté de médecine d'Angers, : *An in partu contra na- sectio Symphiseos ossium ctione Cæsareâ promptior* ? Angers, 1773. Il pratiqua 1 1. decine dans différents donna des leçons de physi- quelles une grande facilité ncer fit obtenir du succès. mmé membre de plusieurs s, et devint associé de l'ins- l'époque de sa création, Il avait reçu, l'année pré- un secours de trois mille par décret de la Convention . Il mourut le 26 janvier Bourges, où il était profes- hysique. Ses ouvrages sont: *s de Physique expérimen-* 67, 2 vol. in-12; traduit en l, Dresde, 1773, in-8°. II. *sur l'Économie animale*, 1767, 2 vol. in-12. III. Une Traduction du *Cours de Physique expérimentale* de Musschenbroeck, 1769, 3 vol. in-4°. Cette traduction est défigurée par des méprises grossières. IV. *Traité de l'Électricité*, 1771, in-12. V. *Lettre sur l'électricité médicale*, 1771, in-12. VI. *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8°.; 1784, 2 vol. VII. *Éléments de Physique théorique et expérimentale*, pour servir de suite à l'ouvrage précédent, 1787, 4 vol. in-8°., traduit en espagnol, par Taddeo Lope, 1782-89, 5 vol. in-4°. VIII. Deux Opuscules *sur la section de la Symphise des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8°. IX. *Dictionnaire de Physique*, 1780, 4 vol. in-8°., avec un supplément publié en 1782. Cet ouvrage, plus exact, mais plus diffus que celui que Paulian avait publié dix-neuf ans auparavant, ne l'a pas entièrement fait oublier, parce que ce dernier, plus varié, se fait lire avec plus d'agrément, et que son auteur possédait mieux les mathématiques. Le Dictionnaire de Sigaud-Lafond fut promptement effacé par celui que Brisson publia l'année suivante; comme ce dernier a lui-même été effacé par celui du professeur Libes, plus au niveau des progrès de la science. X. *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, in-8°., 1781, 1785. XI. *Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, 1781, 2 vol. in-8°., 1782, 3 vol.; traduit en allemand, par C. G. F. Webel, Leipzig, 1782-83, 2 vol. in-8°. XII. *L'École du bonheur*, ou *Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12; 1802, 2 vol. in-12. XIII. *La Religion défendue contre l'incrédulité du siècle, contenant un*

(1) ...ranam a aussi publié une observation ...ération, qu'il pratiqua avec succès. ...e Journal général de Médecine, 1817.)

Précis de l'Histoire sainte, ibid., 1785, 6 vol. in-12. XIV. *L'Économie de la Providence dans l'établissement de la religion*, suite de l'ouvrage précédent, 1787, 2 vol. in-12. XV. *Physique particulière*, 1792, in-12, faisant partie de la Bibliothèque des dames. XVI. *Examen de quelques principes erronés en électricité*, in-8°., 1795. XVII. *De l'électricité médicale*, 1802, in-8°. Z.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire Ier., eut en partage le royaume d'Austrasie, l'an 561, et épousa Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Visigots. Cette reine est célèbre dans l'histoire par l'ascendant qu'elle prit sur son époux, par son courage, ses crimes et ses malheurs. Chilpéric, frère de Sigebert, avait répudié son épouse pour vivre avec Frédégonde, née dans la classe du peuple, mais plus étonnante encore par la force de son caractère, la hardiesse de ses résolutions, les ressources de son esprit, qu'odieuse par les meurtres dont elle s'est souillée. L'alliance royale que Sigebert venait de contracter fit désirer à Chilpéric d'en former une semblable; il éloigna Frédégonde, demanda en mariage Galsuinte, sœur de Brunehaut, et l'obtint par les soins de celle-ci; mais sa passion pour la maîtresse qu'il avait quittée l'emportant de nouveau, il la fit reine légitime, après avoir autorisé l'assassinat de Galsuinte. La haine de Brunehaut pour la rivale de sa sœur, ses projets de vengeance, les fureurs de Frédégonde, les moyens qu'elle employa pour se conserver et triompher de ses ennemis, coûtèrent la vie à dix princes de la famille royale, et furent l'unique cause des événements les plus remarquables de cette époque, si fertile en événements (*V.* BRUNEHAUT).

Ainsi la violence de Clotaire cruauté à l'égard de Chran fils préféré, en brisant tout dans l'ame de ses autres enf disposa à se laisser diriger femmes dans les affaires les portantes de l'état, faiblesse Francais de cette époque ne naient pas, et qui commença nuer en eux la reconnaissan avaient pour la maison de Clo premières années du règne de furent troublées par une irrup les Huns firent dans ses états porta sur eux une grande vic les força de repasser le Rhin. Fortunat remarque que ce je narque se mit à pied au prem et que, la hache à la main, gea les ennemis avec une int héroïque. Pendant cette exp Chilpéric s'était emparé de l de quelques autres places qui tenaient à Sigebert: celui-c une guerre vive, et si heureu dicta les conditions de la pa nouvelle irruption des Hun rappelé Sigebert au delà d et ce prince s'étant encore ab à son courage, se trouva milieu des barbares, et fut c se rendre prisonnier. Son a ses libéralités triomphèrent ceux qu'il n'avait pu vaincr rendirent la liberté. Revenu états, il fut bientôt encore reprendre les armes contre le Chilpéric, qui, vaincu à plus prises, fut resserré dans Tourn pouvait échapper, lorsque de rats, envoyés par l'implacabl gonde poignardèrent Sigebert où il s'était rendu pour rec hommages des Neustriens. Ce le meilleur qui eût encore p le trône de Clovis, périt ains lieu de ses triomphes, en 57

antième année de âge et orzième de son . Génébienfaisant, j ns souverain na avec plus d empire sur le le ses sujets. Intrépide dans le , inébranlable dans le malil sut, jusque dans les fers, se er le respect et l'amour d'un eur barbare ; réglé dans ses s, son règne fut celui de la dé- et de l'honneur. C'est sous ce qu'il est parlé, pour la première ans notre histoire, de la dignitaire du palais, qui fut par la i funeste à la puissance royale.

F—E.

GEBERT II, roi d'Austrasie, la, l'an 633, à son père Dagopti, en lui cédant ce royaume, le us la direction des plus sages res, de Cunibert, évêque de Co- et du duc Adalgise. La guerre uringe, où son armée fut défaite rebelle Radulfe, est le seul évént mémorable de son règne. Les s amères qu'on lui vit répanur le sort de ses sujets tués veux dans ce combat sont rejugé favorable en faveur n humanité et de ses inclinapacifiques. Il laissa les soins uvernement à Grimoald (*Voy.* m), s'occupa de fonder des stères, et mourut en 654. Les s et les ecclésiastiques, qu'il la de ses dons, mirent son nom le calendrier. Le règne de ce e, bon, mais peu actif, est l'é- de l'élévation des maires du et de l'abaissement de la maroyale.

T—D.

GÉBERT DE GEMBLOURS, les écrivains les plus savants et us laborieux du onzième siècle, t vers l'an 1030, dans le Brafançais, et prit, jeune, l'habit nt Benoît, dans l'abbaye de Gembloux, au diocèse de Liége. Les bonnes études y étaient alors cultivées avec soin, et Sigebert, doué d'une grande vivacité d'esprit et d'une heureuse mémoire, se rendit bientôt très-habile dans les lettres sacrées et profanes. Il joignit à la connaissance du latin et du grec, celle de l'hébreu, que la haine contre les juifs empêchait alors d'étudier; et s'appliqua, non sans succès, à la poésie, à la mécanique et à l'astronomie. Ses talents le firent appeler à l'abbaye Saint-Vincent de Metz (1), où il professa long-temps avec le plus grand éclat. Il mérita l'affection non-seulement de ses disciples et de ses confrères, mais encore des principaux habitants de Metz, qui cherchèrent, par tous les moyens, à le retenir dans une ville dont il était l'ornement. Les souvenirs de sa jeunesse et d'anciennes amitiés l'attachaient à Gembloux, où il désirait de retourner. Il partit enfin comblé de présents, qui lui servirent à décorer et embellir l'église de cette abbaye. Témoin de la lutte qui s'était engagée entre le sacerdoce et l'empire, il soutint, en sujet fidèle, que le pape n'avait pas eu le droit de déposer l'empereur Henri IV (*Voy.* GRÉGOIRE VII); mais il n'en resta pas moins attaché sincèrement au chef visible de l'Église. Sigebert atteignit à un âge très-avancé, sans éprouver les infirmités ordinaires de la vieillesse. Il mourut le 5 octobre 1112 (2), et fut inhumé, sans aucune pompe, dans le cimetière commun, comme il l'avait exigé de ses frères. Indépendamment de plusieurs manuscrits que l'on gardait

(1) Dans les Tables de la Bibl. hist. de la France, on distingue par erreur Sigebert, moine de Saint-Vincent de Metz, et Sigebert de Gembloux.

(2) Les PP. Labbe et Pagi reculent la mort de Sigebert à l'année 1113, mais sans aucune preuve.

à l'abbaye de Gembloux, on a de Sigebert : I. *Chronicon ab anno* 381, *quo Eusebius finit usque ad annum Christi* 1112, Paris, H. Estienne, 1513, in-4°. Cette première édition, que l'on doit au docteur Ant. Le Roux, est augmentée d'extraits tirés de la chronique de Galfrid (*Voy.* ce nom, XVI, 295), et de la continuation par Robert (de Torigni), abbé du Mont-Saint-Michel, jusqu'à l'année 1206. La *Chronique* de Sigebert a été insérée par Schard dans les *Germanicar. rerum quatuor vetustiores chronographi*, Bâle, 1556; par Pistorius dans les *Rer. germanicar. scriptores*, tome III; et par La Barre dans l'*Hist. christiana veterum patrum*, 1583; Aubert Lemire en a donné une édition revue sur d'anciens manuscrits, Anvers, 1608, in-4°., avec les continuations : elle est intéressante pour l'histoire de l'Allemagne. On peut consulter, sur les différents continuateurs de Sigebert, au nombre de six, la *Dissertat.* du P. Janning dans les *Acta sanctorum*, mois de juin, tome VI, seconde partie, et la *Bibl. hist. de la France*, n°. 16630. II. *De viris illustribus sive scriptoribus ecclesiasticis;* publ. par Suffrid Petri, Cologne, 1580, in-8°.; avec les autres biographes ecclésiastiques, saint Jérôme, Gennade, etc.; par Aubert Lemire, Anvers, 1639, in-folio, et par J. Alb. Fabricius dans la *Bibl. ecclesiastica*, 1718, in-fol. L'opuscule de Sigebert contient des Notices plus ou moins exactes sur cent soixante-onze écrivains; la sienne est la plus détaillée et la plus intéressante. III. *Vita S. Theodorici episcopi, fundatoris ecclesiæ et abbatiæ S. Vincentii apud Metenses;* publ. par Leibnitz dans les *Scriptores rer. Brunswicensium*, 293-313. On y trouve un éloge de la ville en vers héroïques. IV. *Vita berti Austrasiorum regis; Francor. scriptor.* de Du 1, 591; dans le *Supplément* sander aux *Acta sanctor.* rius; dans le Recueil des Boll. au 1er. février, et dans le cond du *Recueil des histor. ce*, par D. Bouquet. Cette Sigebert a été trad. en fran George Aulbery, Nanci, 16 8°. V. *Vita S. Guiberti, soris et cœnobii Gemblacen datoris;* dans le Recueil de et dans celui des Bollandiste mai, et dans les *Acta sa ordinis S. Benedicti*, VII, *Acta S. Theodardi, episc diensis;* dans Surius, au tembre, et dans les Boll VII. *Vita S. Maclovii sive* (saint Malo), dans Surius novembre, et dans le tome *Acta sanctor. ord. S. B* VIII. *Gesta abbatum Ge sium;* dans le *Spicilége* de d avec la continuation jusqu'à 1136, par un disciple de S IX. *Epistola ad Leodiens* une lettre de consolation geois, ruinés par la guerr pape Pascal II leur faisait le comte de Flandre; dans le des conciles; dans Goldast, *scriptor. contra papam Gr VII;* dans Brown, *Appe Fascic. rerum expetendar* fin dans l'*Amplissima coll* D. Martène, 1, 587. X. *Deu lettres* aux Liégeois, sur la saint Bernard, et sur le je quatre temps; dans le *Thes vus anecdotorum*, par D. 1, 305. On trouve d'ample sur Sigebert, dans l'*Hist. l France*, XI, 535-565. V

ise), savante espa-
e siècle, doit sa cé-
rage dont elle n'est
e à Tolède, elle fut
gal, où son père,
n, était précepteur
se Sigée, elle-même,
utrices de Marie de
Jean III, et depuis
ope II. L'un de ses
ppelle Sigée la *Mi-*
e: une Lettre qu'elle
Paul III, était écrite
atin, grec, hébreu,
), qu'elle possédait
a langue maternelle.
it, en 1556, épouse
Luevas, habitant de
ourut le 13 octobre
l'on eût voulu pré-
portés à sa mémoi-
e dit que sa pudi-
udition: *Cujus pudi-*
itione linguarum...
bat. Ce fut sous le
Sigea, que Nicolas
nom, VIII, 449),
x ouvrage que Bayle
remière classe des
, qui a été traduit
: dont Camille Des-
lit-on, fait une nou-
. Ses ouvrages sont:
es latines, que possé-
onio, et dont ce bio-
l'avoir fait espérer
me II de sa *Biblio-*
nova), promettait
publication à la fin
mais il ne les a pas
logus de differentiâ
t urbanæ. III. Des
e autres un poème
et ainsi nommé d'une
al. Morhof assure
IV. 1er., chap. VIII),
a eu d'imprimé de

Louise Sigée. — Anne Sigée, sa sœur, fut aussi une femme très-distinguée: elle excellait dans la musique, et savait le grec et le latin.

A. B—T.

SIGISMOND (SAINT), roi de Bourgogne, succéda, l'an 516, à son père Gondebaud, qui l'avait associé au trône depuis trois ou quatre ans, selon quelques auteurs. Elevé dans l'hérésie des Ariens, que professait son père (*V.* GONDEBAUD XVIII, 52), il eut le bonheur d'être ramené à la foi catholique par saint Avit, archevêque de Vienne; et ce fut sous la direction de ce prélat et de saint Maxime, évêque de Genève, qu'il commença, en 515, la fondation du célèbre monastère d'Agaune (saint Maurice en Valais), où il n'y avait avant lui que des ermites logés dans des cellules isolées. Il augmenta ce monastère au point de contenir jusqu'à cinq cents religieux. Le premier soin de Sigismond, dès qu'il fut seul maître de la Bourgogne, fut d'y rétablir l'exercice de la religion catholique: il convoqua, en 517, à Épaone (1) un concile provincial, qui donna une règle aux moines d'Agaune, et fit solennellement la dédicace de ce monastère (*Voyez* MAURICE, XXVII, 552). Il s'occupa, l'année suivante, d'une nouvelle promulgation de la loi *Gombette*, corrigée et augmentée, et continua de se livrer aux soins du gouvernement: il avait

(1) Au lieu nommé depuis *Eviona*, près de Saint-Maurice en Valais. *Voy.* De Rivaz, *Eclaircissemens sur le martyre de la légion Thébéenne*, p. 72. Avant les recherches de ce laborieux écrivain, on avait proposé plusieurs opinions différentes sur le lieu où ce concile avait été célébré. Suivant J. J. Chiflet (*V.* ce nom), ce fut à Nyon; suivant Papire Masson, dans l'abbaye d'Agaune; l'abbé de Longuerue et d'autres le mettent à Yenne en Savoie, Baillet, à Ponas ou Pannas, près de Vienne, Adr. Valois et M. Annet de Pérouse, évêque de Gap, le placent à Albon, dont le territoire se nommait autrefois *Ager epaonensis*. Voy. la *Bibl. hist. de la France*, nº. 511-15. W—s.

été, comme son père, nommé patrice de l'empire d'Occident; et l'on voit par ses lettres à l'empereur Anastase (2), qu'il attachait beaucoup de prix à cette faveur. Le reste de son règne n'offre plus qu'un tissu de crimes et d'infortunes. Après la mort de sa première femme Amalberge (3), il choisit une épouse de basse condition, nommée Constance ou Procopia, qui, pour assurer le trône à ses enfants, résolut de faire périr Sigeric, que Sigismond avait eu d'Amalberge, et accusa ce jeune prince d'une conspiration contre la vie de son père. Elle sut colorer cette calomnie d'apparences trompeuses et de faux témoignages si pressants, que le roi, effrayé du danger dont il se croyait menacé, condamna son fils à mort et le fit étrangler en 522. Ce malheureux père ne tarda pas à être désabusé sur l'innocence de Sigeric : déchiré de remords, il se retira dans l'abbaye d'Agaune, et s'y livra, pour expier son crime, aux exercices de la pénitence la plus austère. Cependant ses sujets, indignés de la mort violente du jeune Sigeric, objet de leur affection, et ne voulant plus être gouvernés par un roi revêtu de l'habit de pénitent et incapable de commander les armées dans la guerre dont les menaçaient les enfants de Clovis, pour venger la mort de leur aïeul Chilperic (*V.* Clotilde), se révoltèrent ouvertement et se donnèrent à Clodomir, roi d'Orléans. Sigismond, sorti de sa retraite, se mit à la tête du petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et se sauva, en habit de moine, dans son monastère, dont les passages, taillés dans le roc, auraient été difficiles à
On l'en tira par ruse, en l'i
à venir se mettre à la tête d'u
ti que l'on disait formé en sa f
et pour empêcher les religieu
gaune de marcher au secours
fondateur, on mit en même te
feu à l'abbaye. Sigismond, liv
Français, fut mené à Rosières
l'Orléanais, avec sa femme et s
fils. Clodomir leur fit tranc
tête quelque temps après (en
lorsqu'il sut que Gondemar,
fils de Gondebaud, s'était fait
naître roi de Bourgogne (*V.* G
mar). Le corps de Sigismond
de sa famille furent jetés d
puits au village de Saint-Pér
Colombe, d'où on les porta, q
années plus tard, au monaste
gaune. L'empereur Charles
fit ensuite transférer à Pragu
sieurs miracles rendirent celè
reliques de saint Sigismond,
comme martyr (4), et dont la
fixée au 1er. mai. Sa Vie, p
goire de Tours, est insérée
recueil des Bollandistes. I
une fille, nommée Suavego
avait épousé Thierri, roi d
en 522. C. M

SIGISMOND, empereur
magne, fils puiné de l'er
Charles IV, et d'Anne de
troisième femme de ce prin
quit en 1366. Au moment
rir (1378), son père fit le pa
ses états héréditaires; il l
Bohême à Venceslas, l'aîné,
gismond, qui n'était âgé que
ze ans, le margraviat de
bourg, dont le souverain, O
Bavière, avait été obligé d

(2) Lettres de saint Avit, *Epist.* 83.

(3) Quelques auteurs l'appellent Ostrogothe, parce qu'elle était fille de Théodoric, roi des Ostrogoths.

(4) On lui donne cette qualification, parce que les rebelles qui le livrèrent étaient des ariens qui se portèrent à cet par haine contre la foi catholique.

en sa faveur, a-
. Ce margra t avait été
d'abord à Venceslas; mais ce
consentit à le laisser à son
par un acte solennel signé à
, le 11 juin 1378. Le jeune
and fut occupé, pendant qua-
, à parcourir ses nouveaux
pour recevoir les hommages
les et de la noblesse. Sous son
rement, le Brandebourg eut
up à souffrir des excursions
olonais, des Poméraniens et
Meklembourgeois. Au commen-
t de 1382. Louis-le-Grand,
Hongrie, lui donna sa fille,
, en le désignant pour son suc-
r au trône de Pologne. Sigis-
se rendit dans ce pays, l'an-
ivante; mais la fierté de son
ère, développée déjà dans un
i tendre, indisposa toute la
, qui le déposa dans la diète
ilika, et choisit à sa place Ladis-
veu du grand Casimir, et reli-
au monastère de Saint-Béni-
à Dijon. Sigismond n'eut aucun
t de la perte du trone de
ne; il se préparait à passer en
rie (1385), pour consommer
nariage avec Marie, qui, jus-
ors, étant trop jeune, était res-
us la garde de la reine douai-
Élisabeth, et avait même épou-
ar procuration, un prince fran-
(*V.* Orléans, XXII, 81), lors-
apprit que Jean Hoggard, ban
roatie, avait enlevé de force la
esse auprès de Bude, et la con-
it prisonnière en Croatie. Sigis-
d vole aussitôt au secours de la
de Louis, et la retrouve à Albe
ale, où Hoggard, effrayé de sa
éraire entreprise, l'avait conduite
sa demande. Sigismond épousa
e princesse dans Albe-Royale, et
fit couronner roi de Hongrie, le
10 juin 1386. L'année suivante, Jean Hoggard tomba au pouvoir de Sigismond, qui le fit mutiler. Le Croate expira dans l'opération. La reine Marie avait indiqué elle-même ce genre de supplice, malgré le repentir que son ravisseur avait montré. Le sort funeste du ban de Croatie n'effraya point Étienne, vaïvode de Valaquie, qui se déclara indépendant du royaume de Hongrie, dont ses prédécesseurs étaient vassaux. A cette déclaration, Sigismond entre dans les états d'Étienne, en fait la conquête, et force le prince valaque à demander grâce; mais Étienne, excité par Baïazid, reprend les armes au commencement de 1392, et joint ses troupes à celles du sulthan. Sigismond attaque l'un et l'autre auprès de la petite ville de Miopolis, les taille en pièces, et prend la ville. Tandis qu'il s'en retournait triomphant en Hongrie, il apprit que la reine, sa femme, venait de mourir à Bude. Accouru, pour recueillir son héritage, il trouva un concurrent dans Vladislas V, roi de Pologne, le fameux Jagellon, qui avait entrepris de faire valoir les droits de son épouse Hedwige, 2e. fille de Louis-le-Grand, et sœur de Marie. Jagellon se présenta sur les frontières du royaume, avec une armée formidable; mais la nation hongroise vola toute entière aux armes, à la voix de l'archevêque de Strigonie. Les Polonais furent obligés de se retirer honteusement, avant même l'arrivée de Sigismond : celui-ci, maître absolu de la Hongrie, vit former contre lui des conspirations sans cesse renaissantes; il en devint sombre, soupçonneux, cruel; et il poursuivit impitoyablement tous ceux qu'il crut être ses ennemis. Un grand nombre de nobles, effrayés, abandonnèrent les

villes, et se réfugièrent dans les forêts et les montagnes, sous la conduite d'Étienne Conthus, personnage distingué par sa naissance et ses richesses. Cet Étienne fut pris avec trente-deux gentilshommes; ils eurent tous la tête tranchée sous les yeux de Sigismond, sans qu'aucun d'eux implorât son pardon. Ce spectacle excita la pitié et les larmes des assistants; l'écuyer de Conthus, surtout, éclata par des cris lamentables. Le roi, touché de cet attachement, le pressa de passer à son service: l'écuyer rejetta ces offres en joignant à son refus des paroles offensantes; et il fut condamné à partager sur le champ le supplice de son maître. Les Valaques se soulevant et s'unissant une seconde fois aux Turcs, Sigismond marcha contre eux; mais il n'essuya que des revers: alarmé des progrès des Othomans, il implora l'assistance des princes chrétiens; la France et l'Angleterre lui envoyèrent des troupes, dont il prit le commandement. Cependant, malgré le titre de généralissime, son autorité sur les Croisés n'en fut pas plus grande: douze mille Français, commandés par le comte de Nevers, engagèrent, contre ses avis, la fameuse bataille de Nicopolis, le 28 sept. 1396: ils y périrent presque tous (*Voyez* Boucicaut, V. 281). Les Hongrois, effrayés de la défaite de leurs alliés, se retirèrent précipitamment sans avoir combattu, et allèrent se noyer dans le Danube. Sigismond, entraîné dans la fuite des siens, n'échappa aux vainqueurs qu'en se jetant, avec le grand maître de Rhodes, sur une petite barque, qui les porta dans la mer Noire, où il restèrent plusieurs jours en proie aux horreurs de la faim, et toujours au moment d'être engloutis par les vagues; enfin ils parvinrent à prendre terre auprès de Co tinople, et passèrent à Venis mond erra pendant 18 mois ses états. A son arrivée en Ho fut fait prisonnier, le 28 av. 1 les seigneurs mécontents, n dans la citadelle de Ziklos, comble de maux, on le mit sou de des enfants du palatin de ses ennemis personnels; mais nes seigneurs, touchés de ses nes, ne songèrent plus qu'à et brisèrent ses fers lorsq trouvèrent l'occasion favora gismond libre se hâta de p Bohème, où il leva des tr dispersa la ligue des mécont grois, lesquels avaient élu Ladislas, fils de Charles le de Naples. Rentré dans l' du pouvoir souverain, il une grande rigueur. Ce p trouvait encore en Hongrie, lorsqu'il fut élevé à l'empir septembre, par une partie teurs réunis dans Francfort, de Robert, palatin du Rhin, été élu après la déposition ceslas, frère de Sigismond; jours après cette élection, l'a choisit Josse, marquis de Mo sorte qu'il y eût trois empere de la maison de Luxembour mond, Josse, et Wenceslas encore, et qui ne voulait p donner son titre; et il y ava même moment trois pap XXIII, Benoît XIII et Ale Sigismond, informé de l'é Josse, lui écrivit pour sav ceptait l'empire; Josse répo pars pour Francfort; » et Sigismond, je pars pour la où je porterai la guerre et la d Mais la mort de ce rival, arr ques mois après (*V.* Josse), cement de Wenceslas à l'é

re, terminèrent promptement
me impérial. De grandes amé-
ns signalèrent l'avénement de
ond ; ce prince était fort éclairé
ait très-versé dans le droit pu-
l sut concilier les différends des
s de la diète germanique, et
a dans l'empire le calme dont
privé depuis trente ans. Pos-
au suprême degré l'art de
ses défauts au vulgaire, il
un objet de vénération pour
uples de l'Allemagne, qui lui
èrent le titre de *Lumière du*
e. Après avoir reçu, à Aix-la-
lle, la couronne d'argent (8
ibre 1414), il se rendit au con-
Constance, et fit entourer la
soldats pour la sûreté des por-
l'hérésiarque Jean Huss était
u concile sur la foi d'un sauf-
it de l'empereur. Cette garantie
auva point : ayant refusé de re-
itre ses erreurs, il fut brûlé vif
illet 1415. Mettant tous ses soins
dre le schisme qui divisait l'É-
epuis si long-temps, Sigismond
pour Perpignan, dans l'espoir
ger Benoît XIII à déposer la
, comme Jean XXIII venait
faire. Mais ses instances ne pu-
ent obtenir de l'opiniâtre Pierre
na. Il fut plus heureux dans sa
ence avec le roi d'Aragon et les
ssadeurs des rois de Castille, de
gal et de Navarre : tous ces prin-
sentirent à se détacher du par-
enoît, et à reconnaître le concile
nstance. A l'issue de cette con-
ce, Sigismond se rendit en Fran-
our visiter ce royaume, comme
ère l'avait fait sous le règne de
les V. Toute sa famille avait
urs été attachée aux Valois :
ieul, le vieux roi de Bohê-
avait péri à la bataille de Cré-
u soutenant les droits de Phi-
lippe contre Édouard III. Il arriva à Paris, le 1er. mars 1415, et y fut reçu avec les plus grands honneurs. Huit mille bourgeois habillés de sa couleur, mi-parti jaune et rouge, formèrent la haie sur son passage : on le logea au Louvre, on l'admit au parlement, et on lui donna même le siége royal ; mais il abusa de cette distinction jusqu'alors sans exemple pour un prince étranger. Voyant que dans le procès qui était plaidé devant lui, on argumentait de ce qu'une des parties n'était pas chevalier, l'empereur demanda une épée à un de ses officiers, et la donna au plaideur (1), en l'armant chevalier ; et il dit à son adversaire : « Le motif que vous al-» léguez n'existe plus. » Le conseil de Charles VI blâma fort les magistrats d'avoir souffert un pareil acte de souveraineté. Charles VI, qui se trouvait dans un moment lucide, supplia Sigismond de ménager sa paix avec Henri V. Le prince allemand parut se rendre à ses vœux, et s'embarqua à Calais, pour passer en Angleterre. Lorsqu'il fut au moment de prendre terre sur la jetée de Douvres, il vit avec beaucoup de surprise le duc de Glocester et plusieurs autres seigneurs anglais, se jeter dans l'eau l'épée à la main, et arrêter sa chaloupe. Ayant demandé la cause de cette étrange réception : « Si vous » venez ici, lui dit le duc de Glocester, pour empiéter sur les droits » de notre roi comme vous l'avez » fait en France, nous nous oppo-» serons à votre débarquement. Si » vous venez en ami et en médiateur, » nous vous rendrons les honneurs » dus à votre rang. » Mais l'Angleterre fut loin de perdre à la visite de

(1) Cet homme s'appelait Saguet ; il plaidait pour avoir la sénéchaussée de Carcassonne, qui avait toujours été exercée par un chevalier.

l'empereur : par une insigne perfidie, Sigismond, au lieu de traiter de la paix comme il l'avait promis, forma contre Charles VI une ligue secrète. Les malheurs où il avait trouvé la France plongée, lui faisaient espérer qu'en s'alliant à la maison de Lancastre, il pourrait recouvrer les provinces de l'ancien royaume d'Arles : mais ses vastes projets n'eurent point de suite, et il ne lui resta que la honte d'avoir trahi la confiance d'un roi malheureux. En revenant d'Angleterre, Sigismond traversa la France une seconde fois, et en passant à Chambéri, érigea le comté de Savoie en duché pour Amé VIII. La mort de son frère Wenceslas, arrivée en 1419, le rendit maître de la Bohême. Il partit aussitôt pour ce pays, assembla les états, le 15 décembre 1419, à Béraun, et reçut la soumission des villes et de la noblesse. Les mesures acerbes qu'il prit pour éteindre les dissensions élevées dans ce royaume à l'occasion des querelles de religion, ne firent qu'augmenter les désordres. Depuis cinq ans, les Hussites, partisans fanatiques de l'hérésiarque brûlé à Constance, faisaient aux catholiques une guerre d'extermination ; l'empereur prit le parti des catholiques avec violence, sans essayer de ramener les Hussites par les voies de la persuasion ; il forma le siége de Prague, qui venait de se déclarer en faveur des dissidents ; mais le fameux Zisca l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, et le battit complètement ; le vainqueur fut assez modéré pour accepter une trêve, à la faveur de laquelle l'empereur rentra dans Prague, et s'y fit couronner roi de Bohême, le 28 juillet de la même année. La paix ne fut pas de longue durée ; les Hussites recommencèrent les hostilités, et remportèrent sur les catholiques u dant que tous les efforts d mond ne purent balancer. de Zisca (1424) ne rétablit affaires de ce prince ; deu généraux Hussites, Procope et Procope le Petit, eurent le succès que leur devancier. que Sigismond se faisait c roi d'Italie à Milan, en deux Procope taillaient en p Riesenberg, son armée, con par le duc de Bavière : les étaient cent trente mille contr vingt-dix mille catholiques ; l se termina par la plus épou déroute : tous les bagages fu Le cardinal Julien, qui assi bataille, fut au moment d au pouvoir des vainqueurs : entre leurs mains son cha robe et la bulle d'excomm contre les Hussites, qu'il po due au cou. Après ce rever mond se vit obligé de comp les rebelles, et il conclut dont il retira plus d'avant des douze batailles qu'il l livrées. La division s'étant m les chefs des réformés, il e et prit sur-le-champ l'offens gon, un de ses lieutenants, Hussites, en 1432. L'année un autre général allemand, de Neuhauss, les vainquit, 1434, auprès de Broda, où Procope furent tués avec qu des leurs. Cette victoire a ligue des Hussites : quelqu échappés au carnage, ten réunir les débris de ce on leur offrit une amnistie conditions très-favorables, tira auprès de Pilsen, pour férence : ils y vinrent ; on les dans une vaste grange dési tenir l'assemblée ; et quand

rent réunis, on y mit le feu. Ces malheureux périrent tous dans les flammes! Sigismond étant parvenu à soumettre entièrement la Bohème, termina ses jours le 9 décembre 1437, dans la ville de Znaim, à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir régné vingt-sept comme empereur, dix-huit comme roi de Bohême, et cinquante-un comme roi de Hongrie. Les historiens de l'Allemagne le représentent comme un des plus beaux hommes de son temps, et s'accordent à dire qu'il réunissait les vices les plus monstrueux aux vertus les plus respectables : il avait la bravoure personnelle dont les princes de cette époque étaient rarement dépourvus; mais il n'eut aucun talent militaire, et il fut très-malheureux à la guerre. Sa cruauté envers les Hussites rendit son nom odieux à tous les Bohémiens; Dubravius, évêque d'Olmutz, dans son Histoire de Bohême, peint cet empereur sous des couleurs peu avantageuses. Seize ans après avoir perdu sa première femme, Marie de Hongrie, dont il n'avait pas eu d'enfants, Sigismond épousa Barbe, fille d'Hermann, comte de Cillei, qui mourut le 11 juillet 1451, et dont il eut une seule fille, Élisabeth, qui épousa Albert d'Autriche. Barbe fut aussi méchante qu'Isabeau de Bavière, sa contemporaine et sa parente : elle mérita, par ses débauches et ses vices, l'affreux surnom de *Messaline de l'Allemagne*.

M—z—s.

SIGISMOND Ier., dit le *Grand*, roi de Pologne, était le cinquième fils de Casimir IV et d'Élisabeth, fille de l'empereur Albert : né en 1466, il passa sa jeunesse en Hongrie; et ayant trouvé les moyens de s'appliquer à la culture des lettres, il acquit, en peu de temps, des connaissances qui auraient fait honneur à un savant. Ladislas, son frère (*Voy.* LADISLAS VI), lui donna l'investiture du duché de Glogau, et l'établit gouverneur de la Silésie. Dans cette place, il eut le courage de résister aux volontés de Ladislas pour mieux le servir, et sut se concilier à-la-fois l'estime des grands et l'affection du peuple. La maladie d'Alexandre (*V.* ce nom, I, 531), obligea Sigismond de revenir en Pologne, pour le soulager dans les soins du gouvernement. Il n'arriva qu'après la mort de son frère; et les Polonais s'empressèrent d'appeler au trône le duc de Glogau, dont les talents promettaient à la patrie un digne fils de Jagellon. Il fut couronné dans Cracovie, le 24 janvier 1507 (1). Sigismond se proposait de s'occuper d'abord à réparer le désordre des finances, et à racheter les domaines de la couronne, aliénés par son frère dans des temps malheureux; mais il en fut détourné par l'obligation de défendre ses frontières, exposées aux attaques continuelles des peuples voisins. Les Russes, encore barbares, pénétraient presque chaque année dans la Pologne, dont ils dévastaient les plus belles provinces, et se retiraient chargés de butin. Le gouverneur de la Lithuanie, Glinski, s'était acquis, en repoussant leurs agressions, des droits à la reconnaissance des Polonais. Fier d'une victoire éclatante qu'il venait de remporter sur les Tartares, il se persuada que rien ne pouvait plus l'empêcher de régner sur un pays qu'il avait su défendre, et résolut de se déclarer indépendant. Ses projets furent dévoilés au sénat; et Glinski, qui n'avait pas même su

(1) Alexandre, son frère, était mort le [illegible] août 1506, et non pas le [illegible] août [illegible], comme on le dit, par erreur, à l'art. ALEXANDRE JAGELLON. Sigismond fut élu son successeur, le 20 oct. 1506.

se faire un parti dans la Lithuanie, fut forcé de chercher un asile dans le camp des Russes. Accueilli par le czar Wassili ou Basile (*V.* Wassili), il se chargea de conduire lui-même les hordes moscovites en Pologne. Suivant leur usage, les Russes se retirèrent à l'approche de Sigismond; mais ce prince les poursuivit au-delà du Borysthène, et envoya jusqu'aux environs de Moscou des détachements qui pillèrent tout le pays. Wassili demanda la paix, et ne l'obtint qu'à des conditions onéreuses (2). Sigismond marcha ensuite contre les Valaques, qu'il chassa de la Podolie. Après avoir terminé cette expédition, il reprit les armes pour s'opposer aux prétentions des chevaliers Teutoniques. Ceux-ci recoururent à la protection de l'empereur Maximilien II, qui parvint à déterminer les Russes à reprendre les hostilités. Ils rentrèrent dans la Lithuanie, en 1512; et l'année suivante, tentèrent inutilement de s'emparer de Smolensko; mais, en 1514, Glinski leur fit livrer cette place, dans laquelle il avait conservé des intelligences. Sigismond s'avançait en toute hâte, quand il apprit cette trahison. Trop habile pour s'exposer contre un ennemi plus nombreux et enivré de ses succès, il attendit le moment de leur retraite pour attaquer les Russes : leurs différents corps d'armée furent taillés en pièces. Maximilien, craignant que Sigismond ne vint à porter ses armes victorieuses en Allemagne, se hâta de se réconcilier avec un prince qu'il avait appris à estimer. Le roi de Pologne, sur son invitation, se rendit à Vienne, accompagné des r Hongrie et de Bohême : l'en eut lieu sous un arbre, en campagne (1515). La noble ca de Sigismond hâta la conclusion paix dont la Pologne éprouvait soin. Touché des témoignages tié qu'il avait reçus de l'empe il embrassa franchement les i de la maison d'Autriche; et ap mort de Maximilien, il employ son crédit sur les électeurs po déterminer en faveur de Ch Quint, auquel il resta constar attaché. S'il ne prit aucune pa longues querelles du nouvel em et de François Ier., c'est qu'i trop occupé par les agressio Russes, toujours défaits et vaincus. Redouté de ses voisin tant qu'il était chéri de ses su ne perdit jamais de vue les proje avait formés pour assurer la p rité de la Pologne. Il retar progrès de la réforme religieu ses états, en déclarant incapa remplir des fonctions publiqu qui changeraient de culte, et fendant aux Polonais de fréq les universités d'Allemagne; l'exemple donné par les gra même par les évêques, ne p manquer de trouver des imit Les Polonais donnèrent à Sig un témoignage bien remarqu leur attachement, en désigna lui succéder son fils Auguste, dix ans (1530). Sigismond assez pour former ce jeune dans l'art difficile de régner, e rut le 1er. avril 1548, à l' quatre-vingt-deux ans, laissa mémoire vénérée des peuple Pologne. Il adoucit les mœurs sujets en leur inspirant le go arts et des sciences qu'il culti même avec succès. La nature

(2) Suivant les historiens russes, ce fut le czar Wassili ou Basile, qui força Sigismond de lui demander la paix; mais les historiens polonais auxquels nous devons accorder plus de confiance, disent précisément le contraire.

l'une cinquante- et
; il parlait avec et
la langue latine. La
les de Pologne lui dirent des
sements, et il en fit fortuner
nd nombre pour se mettre à
les invasions des nations voi-
Ennemi du faste, il était do
grande simplicité dans ses
, dans ses repas, comme dans
mères. Son caractère était se-
mais son affabilité lui gagnait
d tous les cœurs. Il joignait à une
mâle, une force de corps ex-
naire. Sigismond avait été ma-
ux fois. Barbe, fille d'Etienne
ni (*V.* Barbe, III, 335), sa
re femme, mourut en 1515
de son second mariage avec
, fille de Jean Sforce, duc de
, un fils qui lui succéda, et
article suit. W—s.

SIGISMOND II, dit *Auguste*, fils précédent et de Bonne Sforce, né le 1er août 1520 (1). Par une cérémonie formelle à leur loi fondamentale, les Polonais le déclarèrent successeur du trône à l'âge de dix ans. Sa naissance, que la nature avait douée de tous les agréments extérieurs, ne contribua, dans sa jeunesse que à lui donner un goût très-vif pour les plaisirs, favorisa sa mère, en l'élevant dans la mollesse. Sigismond Ier, ten-
t d'arracher son fils aux séductions dont l'entourait, et le plaça sous la direction d'Opalinski, castellan de Posnanie; mais les leçons de ce sage précepteur ne firent qu'une légère impression sur Auguste; et il ne tarda pas à se débarrasser d'un censeur importun. Son mariage avec Élisabeth, fille de l'empereur Ferdinand Ier, mit un terme à ses galanteries. Cette princesse profita de l'ascendant qu'elle avait sur son époux pour l'engager à se rendre digne du trône qu'il devait occuper un jour. Ce fut alors que l'on vit Auguste se livrer à la culture des lettres, et acquérir rapidement les connaissances nécessaires à un prince dans tout gouvernement où les intérêts généraux sont l'objet de discussions publiques. Élisabeth mourut en 1545; et Auguste, retombé dans les mains de ses flatteurs, s'abandonna bientôt à son penchant pour les plaisirs. Séduit par les charmes de Barbe Radziwil (*V.* Barbe, III, 335), il l'épousa secrètement. A son arrivée au trône (1548), il fit connaître cette union, que son père même n'avait pas soupçonnée; mais la diète déclara qu'un mariage contracté sans son aveu était nul, attendu que le prince, dans une alliance, doit moins consulter son affection particulière que l'utilité de ses sujets. Auguste répondit qu'il mourrait plutôt que de manquer aux engagements qu'il avait pris avec son épouse; et les historiens disent qu'il aurait abdiqué sur-le-champ, si l'évêque de Cracovie ne l'en eût empêché. Les grands, n'osant pas le déposer, se concertèrent pour limiter son autorité; mais Auguste défendit les prérogatives de la couronne avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, et montra qu'il ne serait pas facile de les diminuer. Cependant les Tartares, profitant des débats des Polonais, firent une invasion dans les provinces qui se trouvaient à leur convenance, et les dévastèrent. Une nouvelle diète fut assemblée pour s'opposer à leurs ravages. Auguste reprit toute son influence, dans cette session, en annonçant son dessein de répartir entre ses sujets, d'après leurs services, les emplois et les dignités que quel-

(1) C'est parce qu'il était né [illegible] qu'on le surnomma d'Auguste

ques familles regardaient comme leur patrimoine. Les grands, craignant d'être dépouillés, se hâtèrent de regagner la faveur du roi, en lui déférant tous les droits qu'ils lui avaient contestés jusqu'alors, et pressèrent même le couronnement de la reine. Cette princesse mourut, six mois après cette cérémonie (1551), regrettée des Polonais, qui ne rendirent justice à ses vertus et à ses qualités que lorsqu'ils l'eurent perdue. Auguste, mûri par l'âge, chercha cette fois, dans les soins du gouvernement, une distraction à sa douleur. Malgré les mesures adoptées par Sigismond-le-Grand, les nouvelles opinions religieuses, nées en Allemagne, avaient fait de grands progrès en Pologne. Le zèle ardent des prélats chargés de poursuivre les hérétiques, n'avait servi qu'à en accroître le nombre. La plupart des magnats, qui désiraient l'abaissement du pouvoir sacerdotal, s'étaient prononcés en faveur des réformés; et le roi lui-même aurait, dit-on, suivi cet exemple, s'il n'eût pas craint d'exciter une lutte sanglante parmi ses sujets. La ville de Dantzig, dont les habitants avaient embrassé la confession d'Augsbourg, était en proie aux rigueurs des évêques. Pour s'y soustraire, les magistrats décidèrent de se mettre sous la protection de l'empereur, qui venait d'accorder la liberté de conscience (1552). Instruit de leur projet, Auguste se rendit à Dantzig, et la sagesse de ses mesures conserva cette ville importante à la Pologne. Ses sujets le pressaient de se remarier pour donner un héritier au trône. Cédant à leurs vœux, il épousa, en 1553, Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue. Quoique naturellement brave, il avait résisté jusqu'alors au désir de se faire un nom par les armes. Cependant il crut devoir profiter des fautes des chevaliers teutoniques pour leur enlever la Livonie (1556). Cette conquête ne lui coûta point de sang; mais les Russes et les Suédois ne purent la voir tranquillement: cependant les défaites successives des Russes les forcèrent de demander une suspension d'armes, et Auguste la leur accorda d'autant plus volontiers qu'il songeait alors à se séparer de Catherine, et que l'affront fait à cette princesse pouvait devenir l'occasion d'une guerre avec l'Autriche. Colorant son inconstance de la raison d'état, il demandait l'autorisation de divorcer, sous le prétexte qu'il n'avait point d'enfants. N'ayant pu l'obtenir ni du sénat ni du Saint-Siége, il prit le parti de s'en passer, et renvoya Catherine à son frère (1565); mais il n'osa pas former de nouveaux liens. Pour se venger du refus de Rome, il favorisa les Protestants, et rétablit dans leurs dignités et leurs emplois tous ceux que son père en avait exclus. Ayant perdu l'espérance d'avoir un héritier, il réunit irrévocablement à la Pologne la Lithuanie, restée jusqu'alors dans sa famille (1569). Tranquille sur les agressions des Russes, avec lesquels il venait de signer une nouvelle trêve, il se retira dans la Podlaquie, à Knyssin, où il mourut le 7 juillet 1572. En lui s'éteignit cette race de Jagellon (*V.* ce nom), qui régnait sur la Pologne depuis près de trois siècles. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, fut élu son successeur (2). Auguste était instruit dans les lettres (3), quoiqu'il eût commencé

(2) Auguste n'eut point d'enfants de ses trois mariages. La princesse Anne était sa sœur, et non pas sa fille, comme on l'a dit par inadvertance à l'art. d'Étienne BATTORI.

(3) Jean Burckhard Menche a publié: *Sigismundi-Augusti, Poloniæ regis, epistolæ, legationes et*

i les cultiver. Il encouragea
les savants, et se fit aimer
ffabilité. Lent à se décider,
i avait valu le surnom de
ndemain, il montrait, dans
n, de l'activité et de la per-
. L'histoire ne reproche à
que son goût trop vif pour
ts de l'amour et son indif-
our la religion. W—s.

MOND III, neveu du pré-
par sa mère, était fils de
, roi de Suède, et naquit le
1566. Ce fut à l'avantage
su du sang des Jagellons
son élévation au trône de
en 1587, après la mort
Battori. L'archiduc d'Au-
aximilien, son compétiteur,
ait pu se faire élire, quoi-
un parti nombreux dans le
ata de s'emparer du trône;
ort des armes le força bien-
noncer à ses prétentions (*V.*
IEN, XXVII, 606). Sigis-
ar la mort de son père, réu-
ouronne de Suède à celle de
L'attachement de ce prince
gion catholique le rendit sus-
Suédois, dont la majorité
it les principes de Luther.
eur imprudente qu'il montra
sieurs occasions acheva d'a-
s nouveaux sujets. Le duc de
nie, son oncle, profita de cette
ion des esprits pour le faire
du trône de Suède, en 1604;
es efforts de Sigismond, pour
tenir, furent inutiles (*Voy.*
s IX, VIII, 181, et Cl.
G, XV, 42). Les Russes
nient de ravager les frontières
Pologne : Sigismond tourna
es contre eux, et se rendit
maître de la Sévérie en 1609. L'année suivante, les Russes lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer d'élever au trône des Czars son fils Wladislas (*Voy.* DEMETRIUS, XI, 47); mais, occupé du siége de Smolensko, qu'il prit en 1611, Sigismond perdit l'occasion d'assurer, pour long-temps, l'influence de la Pologne dans le nord. Il fit ensuite la guerre aux Turcs, et leur enleva Choczim en 1621; mais il abandonna toutes ses conquêtes par le traité qu'il fit avec eux, la même année, pour se mettre en mesure de repousser les agressions de Gustave le Grand. Il était dans sa destinée d'être malheureux dans toutes ses entreprises contre les Suédois. Harcelé sans cesse par Gustave, il mourut le 29 avril 1632, près de Varsovie, avec la réputation d'un roi pieux et ami de la justice, mais privé des autres qualités qui font les grands princes: il avait épousé successivement Anne et Constance, filles de l'archiduc Charles d'Autriche. De son premier mariage, il eut un fils, qui lui succéda sous le nom de Wladislas VII; et du second, Jean Casimir, successeur de Wladislas, et trois autres fils qui parvinrent aux premières dignités ecclésiastiques en Pologne. W—s.

SIGMARINGEN (saint FIDÈLE DE), martyr, était né en 1577, dans la ville de ce nom, dans la principauté de Hohen-Zollern. Dès son enfance il se distingua par sa douceur, par sa modestie, et surtout par une piété vive et sincère. Après avoir achevé ses études à l'académie de Fribourg, il reçut le grade de docteur en droit; et dans le desir de perfectionner ses connaissances, accompagna, de 1604 à 1610, trois jeunes gentilshommes qui se proposaient de visiter les principaux états de l'Europe. Il acquit

necnon Stephani Battorii, regis Poloniæ, s decas, Leipzig, 1703, in-8°. Ce recueil Lenglet-Dufresnoy, renferme beaucoup curieux arrivés en 1562 et 1563.

ensuite une charge de conseiller à Colmar, et en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle. Quelques injustices, qu'il ne pût empêcher, le décidèrent à se défaire de son emploi; et il entra dans l'ordre des capucins à Fribourg, où il prit l'habit en 1612. Il légua sa bibliothèque et son patrimoine au séminaire de cette ville, et fit vendre tous ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres. Dès qu'il eut achevé ses cours de théologie, il se dévoua tout entier à la prédication, et montra, dans cette carrière, des talents qui lui méritèrent l'estime de ses confrères. Nommé gardien du couvent de son ordre à Feldkirchen, il continua de se livrer à ses travaux apostoliques, avec un tel succès, que la congrégation de la propagande le nomma chef de la mission qu'elle avait résolu d'envoyer dans le pays des Grisons. Le P. Fidèle s'y rendit aussitôt, accompagné de huit religieux; et malgré les dangers que présentait la prédication de la foi catholique parmi des peuples aveuglés par leur haine contre la cour de Rome, il ne laissa pas de remplir sa mission avec courage. Son zèle fut récompensé par un grand nombre de conversions; mais un jour qu'il allait rejoindre ses confrères, il tomba dans un parti de soldats qui le jetèrent par terre; et tandis qu'il priait Dieu de les éclairer, un de ces furieux le renversa d'un coup de feu, le 24 avril 1622. Le corps du saint missionnaire est déposé dans l'église de son ordre, à Feldkirchen; mais on conserve une partie de ses reliques dans la cathédrale de Coire. Le pape Benoît XIV prononça sa canonisation, en 1746; et depuis cette époque, l'Église honore sa mémoire d'un culte particulier, le jour anniversaire de son martyre. On peut consulter, pour plus de détail, les *Vies des Pères*, [illegible] descard. W

SIGNORELLI (Lucas), toscan, né vers l'an 1440, ét à la famille des Vasari d'Ar fut élève de Pierre della Fr Plein d'esprit et d'expressio un des premiers qui, en T dessinèrent le corps humain véritable intelligence de l'an quoique d'une manière un pe Les peintures dont il orna d'Orvieto en sont une preu re existante; et Michel-Ang me ne dédaigna pas d'en imi ques parties. Toutefois la pl ses ouvrages laissent à desi de choix dans les formes et nion dans le coloris. Dans q uns, tels que la *Communion tres*, qu'il a peinte à Cortor l'église de Jésus, il a déployé ce, un coloris qui se rappro la manière moderne. Il a pei bin, à Volterre, à Florence plusieurs autres villes de T Appelé à Rome, pour partic travaux de la chapelle Si peignit le *Voyage de Mo Séphora* et la *Promulgation cienne loi.* Ces deux com sont abondantes et mieux c que ne le sont ordinaireme de ce temps, dont l'arrang presque toujours confus. Va Taja lui donnent la palme les artistes qui concoururer vaste entreprise: il les égala et lui-même s'y est surpass mourut en 1521. — Françoi RELLI, son petit-fils, né à C est un des meilleurs artist produits cette ville. — Léo GNORELLI, né à Pérouse, e d'une famille noble, fut des carrière des armes, et joigni de des lettres celle des ma

orsqu'il eut fait plusieurs nes, en qualité de volontaire, ndit à Rome, où Léon X le on service. Il perdit, pendant temps, les bonnes grâces de ntecteur; mais il ne tarda pas ecouvrer par la publication uvrage intitulé : les *Amours lie et d'Érophile*. Le pape , à son avénement, lui accor- même protection, et l'envoya les, qu'assiégeait Soliman, éfendre cette île. Ayant appris e qu'elle était tombée au pou- s Turcs, il revint à Rome. mort d'Adrien, la république ence le prit à son service; et il rgé de diriger les fortifications ville lorsque le prince d'O- nt en faire le siége, au mois re 1529. Il avait obtenu, de- mois, le grade de capitaine- de l'artillerie de la républi- rsqu'il mourut, en 1530.

P—s.

NORELLI (Pierre-Napoli), eur, né à Naples, le 28 sep- 1731, reçut sa première ins- n chez les Jésuites, et assista urs de Genovesi. Destiné au u, il prit le degré de docteur, ça bientôt la profession d'avo- u'il abandonna pour se livrer tier aux belles-lettres, et sur- la poésie dramatique. Une malheureuse et des chagrins tiques le décidèrent à se rendre agne, où il se flattait de trouver e appui dans un parent éloigné. é dans cet espoir, il était près de ner à Naples, lorsqu'il obtint la de garde-du-sceau de la loterie . A l'abri du besoin et sans beau- l'occupation, il eut le temps nposer quelques pièces pour le e, et des vers qu'il regarda de- omme peu dignes d'être con- servés. Après trois ans d'absence, il sentit le desir de revoir l'Italie, où il eut la satisfaction de voir couronner, au concours dramatique de Parme, une de ses comédies, intitulée : *Faustine*, dont le sujet est tiré de la *Laurette* de Marmontel. Il y entendit aussi les critiques dirigées contre sa première ébauche de l'*Histoire des théâtres*, qu'il défendit peut-être avec trop de chaleur. De retour à Madrid, il y augmenta son répertoire, et fit paraître un *Tableau* des sciences et des lettres en Espagne, qui l'engagea dans une querelle littéraire avec Lampillas, auquel il répondit à sa manière, c'est-à-dire, sans ménagement. Ce fut vers ce temps qu'il commença à rassembler des matériaux pour une entreprise tout-à-fait nationale. Les Napolitains, qui se vantent d'avoir une littérature très-ancienne et très-variée, n'avaient jamais eu un historien capable d'en faire apprécier les richesses. Ce que Toppi, Nicodemi, Tafuri et Tiraboschi lui-même en avaient dit, ne suffisait pas pour en relever l'importance. Signorelli forma le projet de remplir cette lacune; et il résolut de fondre dans un seul ouvrage les recherches de tous ses devanciers. Il eut aussi l'idée de réunir à l'histoire littéraire de Naples celle de la Sicile, et de relever les progrès des sciences et des lettres par l'éclat des arts, dont il voulut aussi tracer le tableau. Plus en état de concevoir ce grand plan que de l'exécuter, il se jeta dans tous les écarts auxquels est exposé un esprit étroit et passionné. Ses défauts sont encore plus sensibles dans la dernière édition de son ouvrage, où il n'a su ni modérer son enthousiasme pour ses compatriotes, ni contenir sa colère contre ses ennemis. Il s'est montré trop haineux pour les uns, et pas assez impartial

pour les autres. Il avait quitté définitivement l'Espagne pour venir soigner, dans sa patrie, l'édition de son *Histoire littéraire*. Ce travail lui valut, en 1784, la place de secrétaire de l'académie de Naples. Il entreprit alors l'*Histoire critique des théâtres* anciens et modernes, dont il avait donné un essai en 1777. Il préparait un tableau du règne de Ferdinand IV, lorsque les armées françaises envahirent le royaume de Naples, en 1798. Signorelli fut désigné parmi les chefs de la nouvelle république, et fit partie d'un comité de législation, où il eut pour collègue Pagano, qu'il avait eu le tort d'attaquer dans ses ouvrages. Lorsque Naples fut ensuite menacée par le cardinal Ruffo, Signorelli alla s'enfermer dans le château Saint-Elme, d'où il sortit déguisé en soldat, en vertu de la capitulation qui fut signée pour la garnison française. Débarqué à Marseille, il prit le nouveau chemin de l'Italie, et vint chercher un asile à Milan, où il fut nommé professeur dramatique au lycée de Brera. Appelé, peu après, à la chaire de droit naturel et de philosophie de l'université de Pavie, et presque en même temps à celle de diplomatique et d'histoire, à Bologne, il se rendit à cette dernière destination. Plein de zèle pour ses nouvelles fonctions, il rédigea des Éléments de diplomatique, qui furent imprimés, et le Catalogue raisonné des ouvrages diplomatiques et historiques que possède la bibliothèque de l'université. Ce dernier travail est resté inédit. La santé de Signorelli se ressentit de tous ces travaux. En 1806, il demanda un congé de quelques mois pour aller respirer l'air natal. Le royaume de Naples était retombé sous la domination française, et les obstacles qui s'opposaient au des exilés avaient disparu. O à Signorelli une place de che vision au ministère de la n mais son âge avancé et s d'aptitude pour ce nouveau de travail lui firent préfé pension; et il n'eut plus à s'o que de la correction de ses ou Il eut encore le temps et rage de refondre l'Histoire d tres et celle de la littérature taine, dont il donna de n éditions. Il lut aussi quelq moires à la société Pontanien il avait été nommé secrétair tuel; mais il ne put prend aux travaux de l'académie qui ne l'avait pas compris p nouveaux membres. Signor très-sensible à cet oubli: et d'en plaisanter, comme Piro le tort d'éclater en invective ceux qu'il accusait d'une telle ce. Frappé d'un coup d'apop mourut à Naples, le 1er. avri Ses ouvrages sont: I. *Satire* nes, 1774, in-8°. II. *Storia de' teatri antichi e moder* ples, 1777, in-8°.; 1787, in-8°., et 1813, 10 vol. in ouvrage est écrit sans goût critique. La plupart des ju de l'auteur sont faux; et ses présentent rarement quelque Il a parlé des théâtres étrang les aprofondir; et, ce qui es plus étonnant, il n'a pas su cier les auteurs les plus co théâtre italien. Ce qu'il dit est pitoyable. III. *Faustina*, *dia in cinque atti in versi*, (Naples), 1779, in-8°.; Bodoni, 1783, in-8°. IV. *de l'état actuel des scienc la littérature en Espagne*. 1780, in-8°. V. *Discorso*

i saggi apologetici dell'
illas, Naples, 1782, in-
bre la transformacion del
riolico en nitroso, Madrid,
duction espagnole d'un Mé-
comte de Saluzzo. VII.
della coltura delle due Si-
ples, 1784, 5 vol. in-8°.;
vol. in-8°. VIII. *Orazione*
er Carlo III, re delle Spa-
., 1789, in-4°. IX. *Sup-*
alla prima edizione delle
della coltura nelle due Si-
l., 1791, 2 vol. in-8°. X.
varj, ibid., 1792, 4 vol.
a plupart des morceaux en
n prose qui font partie de
ges, avaient déjà été impri-
ément. XI. *Addizioni alla*
edizione della storia criti-
atri, ibid., 1798, in-8°.
no di Ferdinando IV, ibid.,
-8°., tome I. Cet ouvrage,
t avoir trois vol., était des-
rir de continuation à la pre-
tion des *Vicende della coltu-*
ue Sicilie. XIII. *Prolusione*
edra di poesia rappresen-
uel liceo di Brera, Milan,
-8°.; réimpr. dans le tome
econde édition de l'*Histoire*
res. XIV. *Elementi di poe-*
resentativa, ibid., 1801,
V. *Ragionamento sul gus-*
, 1802, in-8°., et réimpr.
, avec des additions. XVI.
sullo spettacolo musicale
, etc., ibid., 1804, in-8°.
elle migliori tragedie gre-
ncesi, traduzione ed ana-
parative, ibid., 1804, 3
°. XVIII. *Elementi di cri-*
matica, con istoria preli-
ibid., 1805, 4 vol. in-8°.
zioni accademiche, ibid.,
-4°. C'est le recueil de qua-
ires, insérés dans le second volume des Actes de la société Pontanienne. XX. *Sulla satira antica e moderna, e ricerche sul sistema melodrammatico*, dans le III°. vol. des Actes de la même société. Voyez son *Éloge historique*, par M. Avellino, Naples, 1815, in-4°. A-G-S.

SIGONIO (Charles), l'un des plus illustres savants du seizième siècle, était né vers 1520, à Modène, de parents peu favorisés de la fortune. Après avoir appris les éléments des langues anciennes, il fréquenta l'école de François Portus, et fit, sous cet habile maître, de rapides progrès dans la littérature grecque. A dix-sept ans, il se rendit à Bologne, où, pour se conformer à la volonté de son père, il étudia la médecine et la philosophie : incertain sur l'état qu'il embrasserait, et se sentant la même répugnance pour tous ceux qu'on lui proposait, il vint ensuite à Pavie, dans le but d'y perfectionner ses connaissances. Le cardinal Grimani, protecteur des lettres, se déclara celui de Sigonio ; mais sur les instances de ses compatriotes, ce dernier revint, en 1546, à Modène, occuper la chaire que le départ de Portus laissait vacante (*V.* Portus, XXXV, 475). Aux honoraires de cette place, qui furent élevés à trois cents livres, il joignit ceux qu'il reçut de la comtesse Lucrezia Rangone, pour se charger de l'éducation de son fils et de son neveu, et fut logé dans le palais de la comtesse. Les tracasseries que lui suscita Bandinelli, jaloux de tels avantages, le dégoûtèrent du séjour de Modène ; et il accepta l'offre qu'on lui fit, en 1552, de la chaire de belles-lettres à Venise. Ce fut dans cette ville, qu'il connut Panvinio, plus jeune que lui, mais non moins passionné pour l'étude de l'antiquité ; et il s'établit entre les deux

rivaux une amitié que fortifièrent des services réciproques, et qui mérite d'être proposée en exemple aux savants (*V.* Panvinio, XXXII, 510). Les premiers ouvrages de Sigonio avaient étendu rapidement sa réputation dans toute l'Italie : Rome et Padoue se disputèrent l'honneur de le posséder; il se décida pour l'académie de Padoue, et y vint occuper, en 1560, la chaire d'éloquence. Malheureusement, il y retrouva Fr. Robortel, avec lequel il avait eu déjà quelque dispute sur un point d'érudition (1). Cette querelle, appaisée par les soins du cardinal Seripando, ne tarda pas à se rallumer. Sigonio se contenta d'abord de repousser les traits de son adversaire avec une extrême modération ; mais, indigné des calomnies et des manœuvres de Robortel, il ne garda plus aucun ménagement ; et le sénat de Venise fut obligé, pour arrêter le scandale, d'imposer silence aux deux antagonistes (*V.* Robortel, XXXVIII, 276). Le souvenir de ces fâcheux débats et une insulte qu'essuya Sigonio (2), le décidèrent à quitter Padoue, en 1563. Il se rendit à Bologne, où il obtint l'accueil le plus distingué. Les magistrats s'empressèrent de lui accorder une place à l'université, et de lui faire expédier des lettres de bourgeoisie, concues dans les termes les plus honorables ; et son traitement, élevé d'année en année, fut enfin porté jusqu'à six cents écus d'or, sous la condition qu'il ne sortirait plus de Bolo dèle à cet engagement Pologne, en 1538, a Étienne, il refusa. Da qu'il fit à Rome cette il reçut du pape Pie V, cour, les plus grands ho qu'il fût moins éloquent dans ses ouvrages, sa tira dans cette ville un digieux d'élèves de tou de l'Italie. Nul n'avait si loin que Sigonio l'e profondeur dans les re rudition. Non-seulem les antiquités romaines mier, il entreprit d l'histoire du moyen âg science de la diplomat trant les secours que l' rer de pièces regardé comme inutiles, pour jour nouveau sur les obscurs. Son ardeur i persuada de visiter le les bibliothèques de l' de ses amis, il vint à tâche si longue et si difl d'inappréciables servic véritable érudition ; erreurs assez nombre plus tard dans ses ouv conserve pas moins d nels à la reconnaissan de tous les pays. En 1 fut invité, par le pape C de travailler à l'histoi que, que Panvinio, so pu qu'ébaucher ; et a cupations si nombre prit de répondre au tise. Quoique d'un ca il ne laissa pas d'avoi assez fréquentes. Dans suscita Gruchius, sur comices, l'avantage re au savant français (*V*

(1) Sur les noms des Romains : Robortello s'était occupé le premier de ce sujet ; et il ne put pardonner à Sigonio de l'avoir surpassé.

(2) On n'a pas conservé le nom de l'insolent qui se permit de frapper Sigonio au visage. C'était une chose assez inutile. Il n'est designé que par le nom de sa patrie, Rovigo, en latin *Rhodium*. Dans le Moréri de 1759, on a traduit : *Quidam Rhodiginus*, par un certain Rhodiginus. On ne relève ici cette méprise que pour empêcher qu'elle ne passe dans les nouveaux dictionnaires.

155). Mais la discussion qui le moins d'honneur est celle utint, dans les dernières an- sa vie, contre Ant. Riccobo- élève. Ayant découvert quel- gments du Traité de Cicéron *solatione*, il entreprit de re- perte de cet ouvrage, et le fit ous le nom de Cicéron. Ricco- ouvrit la fraude et s'empressa galer; mais Sigonio, loin d'a- e qui s'était passé, ne rougit mployer toute la puissance de nt à repousser les raisons de ersaire. Forcé, par ses infir- de suspendre ses travaux, il ercher quelques délassements e campagne, à deux milles de ; où il faisait bâtir une mai- subsiste encore. Il y tomba et mourut le 12 août 1584. es de Sigonio transportés so- ment à Modène, y furent inhu- s l'église de Sainte-Marie a. On convient généralement onne dans ce siècle n'a rendu services à l'histoire et aux romaines. Peu de ses con- us l'ont égalé comme écri- style, d'une élégance re- e, se distingue encore par la clarté et la précision; int-il, dans un discours in- *latinæ linguæ usu reti-* opinion de ceux qui vou- e revivre en Italie l'usage ngue latine. Il s'était si oprié les formes et la ma- Cicéron, que, malgré les ons de Riccoboni, son trai- *nsolatione* a passé long- r l'ouvrage de l'orateur ro- le judicieux Tiraboschi lui- été convaincu de la super- Sigonio, que par des let- vertes à Modène, de 1784 qui ne lui laissèrent plus de doute à cet égard (3). Les nombreux écrits de Sigonio ont été recueillis par Argellati, Milan 1732-37, in-fol., 6 vol. Cette édition, précédée de la vie de l'auteur, par Muratori, est enrichie de notes et d'observations du P. Jos.-Marie Stampa, religieux somasque, de Sassi, de Laur. Maffei et de plusieurs autres savants italiens. On se contentera d'indiquer les principaux. Outre une traduction latine de la *Rhétorique* d'Aristote, et une édition de *Tite-Live*, accompagnée de scholies et de deux livres de *Corrections*, qui répandent un nouveau jour sur cet historien, si maltraité par l'ignorance des copistes, on citera : I. *Regum, consulum, dictatorum ac censorum Romanorum fasti; unà cum actis triumphorum à Romulo rege usque ad Tiberium Cæsarem; — in fastos et acta triumphorum explicationes*, Modène, 1550, in-fol., première et très-rare édition, inconnue à la plupart des bibliographes. Les Fastes furent réimprimés à Venise, par les Aldes, en 1550 (4) et 1555; mais l'ample et savant Commentaire de Sigonio ne fut reproduit qu'en 1556, Venise, Giov. Ziletti. Cet ouvrage est le premier où l'histoire romaine se trouve exposée avec l'ordre et la méthode convenables. L'édition la plus récente des *Fastes* est celle d'Oxford, 1802, in-12, qui se joint au *Tite-Live* publié dans la même ville en

(3) Tiraboschi, dans la *Bibl. modenese*, imprimée en 1784, soutient encore que le traité de la *Consolation* est l'ouvrage de Cicéron; ce ne fut que quelques années plus tard qu'il reconnut son erreur, en voyant des lettres inédites de Sigonio, dans lesquelles il s'avoue l'auteur de ce morceau.

(4) Tiraboschi, le seul bibliographe, qui parle de la première édition de Modène, 1550, est aussi le seul qui prétende que les Aldes réimprimèrent les *Fastes*, dans la même année, *sulito*. M. Renouard, dans les *Annales des Aldes*, ne cite que l'édition de 1555, et la donne comme la première que ces imprimeurs aient publiée de cet ouvrage.

1800. II. *De nominibus Romanorum*, Venise, P. Manuce, 1553 (5) 1556, in-fol., souvent réimprimé à la suite du précédent. Cet ouvrage fut l'occasion de la première querelle de Sigonio avec Robortello. III. *Fragmenta è libris deperditis Ciceronis collecta et scholiis illustrata*, Venise, 1559, 1560, in-8°., et dans les éditions postérieures des Œuvres de Cicéron. IV. *Orationes septem Venetiis habitæ ab anno* 1552 *ad ann.* 1559, Venise, Alde, 1560, in-8°. V. *De antiquo jure civium Romanorum libri duo; de antiquo jure Italiæ libri tres; de antiquo jure provinciarum libri tres*, Venise, 1560, in-fol. Parmi les nombreuses réimpressions de ces trois ouvrages, pleins de recherches aussi neuves qu'intéressantes, on doit distinguer celle qu'a donnée J. Chr. Franck, Halle, 1728, in-fol., avec des notes de Latino-Latini, J. Grævius, etc. VI. *De dialogo liber*, Venise, 1561, in-8°. VII. *Disputationum Patavinarum libri duo*, Padoue, 1562, in-8°. Le second livre contient une réponse très-vive à Fr. Robortello. Gruter a inséré cet ouvrage dans le *Fax artium liberalium*, II, 121-347. VIII. *De republicâ Atheniensium libri quinque; de Atheniensium et Lacedemoniorum temporibus liber unus*, Bologne, 1564, in-4°. C'est le premier ouvrage dans lequel l'histoire de la Grèce et de ses révolutions ait été discutée et éclaircie d'une manière satisfaisante. IX. *De vitâ et rebus gestis P. Scipionis Æmiliani liber*, ibid., 1569, in-4°. X. *De judiciis Romanorum libri tres*, ibid. 1574, in-4°. XI. *De regno Italiæ libri* XX, Venise 1580, in-fol. Les éditions pré contiennent que quinze li nat de Venise n'ayant pa mettre la publication de niers, à cause de quelqu qu'il regardait comme pr aux droits de la républi Sassi, XL, 444); mais S vint à faire cesser l'opp maintenir les droits de la *De Occidentali imperio anno* 281, *ad ann.* 57 1577, in-fol. Cet ouvra la période importante qui depuis Dioclétien jusqu'à tion de l'empire d'Occid premier sur cet espace d mérite le nom d'histoire *toriarum Bononiensium initio civitatis usque ad* ibid, 1578, in-fol. Qu entrepris cet ouvrage, but de témoigner sa re aux Bolonais, il ne craig taquer les anciennes tr flattaient l'orgueil des l Bologne, et d'en montre XIV. *De republicâ Heb VII*, 1582, in-4°. Il expli ouvrage, avec son exacti re, le système religieux, p litaire des Hébreux. XV *pis Bononiensibus libri*, in-4°.; ce livre a été co P. Ch. Constance Rub augustin, jusqu'à l'année *Historiæ ecclesiasticæ* Cette histoire, qui s'éte mort du Sauveur jusqu sous le pontificat de I trouvée par Argellati, d thèque du Vatican. Elle mée, pour la première tome IV des *Œuvres* avec une préface et des Bianco. On voit, par que Sigonio se proposai

(5) Cette édition de 1553, citée par Tiraboschi, ne l'a point été par M. Renouard.

qu'à l'année 1580. On
, pour plus de détails,
e Sigonio, par Mura-
e, la *Biblioth. Mode-*
119. Tiraboschi ne se
'y donner la liste com-
ages de Sigonio, qui
mprimés; mais il lui en
urs, publiés par ses élè-
que le même biographe
Sigonio, dans la *Sto-*
ratura italiana, VII,
moins circonstanciée,
p d'intérêt. Ginguené
qu'en donner la tra-
on *Histoire littéraire*
275. Il est presqu'inu-
que tous les ouvrages
les antiquités font par-
ur. antiquit. græcar.
de Grævius et Grono-
NICE-SÉVÈRE). W—s.

É (PIERRE), physicien,
9, à Rambercourt-les-
Lorraine. Après avoir
ides, il embrassa l'état
, prit ses degrés en
t ayant choisi la car-
eignement, fut pourvu
de philosophie au col-
is. La philosophie de
poussée si long-temps
té de Paris, dominait
ns ses écoles. Le jeune
l'attaquer dans l'*Exa-*
ns de physique de Pri-
es (*V.* ce nom, XXIX,
t devint le signal d'une
ve entre les défenseurs du
et les partisans du sys-
on: ceux-ci finirent par
es divers ouvrages que
ne publia dans cette
irent connaître d'une
ntageuse, et contribuè-
à décider une réforme
ais que l'esprit de rou-

tine pouvait retarder encore long temps. Il obtint un prix à l'académie de Rouen, en 1748, pour un *Mémoire* sur cette question: Quelle est la cause de l'ascension et de la suspension des liqueurs dans les tuyaux capillaires? Au milieu de ses succès, il fut exilé pour une chanson (1), et se rendit à Mâcon, précédé d'une réputation honorable. Nommé vicaire-général de ce diocèse, il se trouva chargé presque seul de son administration; mais il n'en continua pas moins de cultiver, dans ses loisirs, les lettres et la philosophie. Son goût le portait au genre polémique; et il ne resta point étranger aux débats qu'excitèrent les encyclopédistes par leurs attaques réitérées contre le christianisme. Il prit aussi part dans la querelle de J. J. Rousseau, contre le conseil de Genève, et publia les *Lettres* de la Plaine, en réponse à celles de la Montagne (*V.* ROUSSEAU, XXXIX, 137). L'abbé Sigorgne prononça les *Oraisons funèbres* du dauphin (1766) et de Louis XV (1774); mais avec beaucoup d'esprit, et une élocution claire et facile, il manquait des qualités qui constituent l'orateur; et ces deux discours n'ajoutèrent rien à l'idée qu'il avait donnée de ses talents. Il renonça donc à la carrière de la chaire pour revenir à la culture des sciences, dont il suivit les progrès, employant une partie de ses revenus à faire ou à répéter les expériences qu'il croyait utiles. La révolution le surprit au milieu de ces occupations. Son âge et ses services le préservèrent des rigueurs exercées alors contre les prêtres. En 1803, il fut nommé correspondant de l'institut,

(1) Voy. la *Bibliograph. astronomiq.* de Lalande, p. 482.

comme il l'avait été de l'académie des sciences. Dans ses dernières années, il revint encore au genre polémique ; mais cette fois ce fut pour attaquer la chimie nouvelle, et en contester les progrès. Ainsi, par une inconséquence remarquable, l'homme qui avait contribué par ses écrits aux progrès de la bonne physique, aurait voulu rendre la chimie stationnaire. Sigorgne mourut à Mâcon, le 10 novemb. 1809, âgé de 90 ans. Outre un assez grand nombre de brochures, on a de lui : I. *Examen et réfutation des leçons de physique données au collége royal par Privat de Molières*, Paris, 1740, in-12. II. *Réplique à M. de Molières* ou *Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance et de l'impossibilité des tourbillons*, ibid., 1741, in-12. III. *Institutions Newtoniennes*, ou introduction à la philosophie de Newton, ibid., 1747, 2 vol. in-8°.; réimprimé en 1769. IV. *Astronomiæ physicæ juxta Newtonis principia breviarium*, ibid., 1748, in-12. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent; il eut le plus grand succès en Allemagne, où il a été réimprimé plusieurs fois sous ce titre : *Prælectiones astronomiæ Newtonianæ ad usum studiosæ juventutis*. L'édition de Tubingue, 1769, est augmentée d'une lettre dans laquelle l'auteur répond aux objections d'Euler. Cet ouvrage a été traduit en français, et inséré par le P. Bertier de l'Oratoire, dans ses *Principes de physique* (*Voyez* Bertier, IV, 362. Il avait été traduit en italien par Jules Carbonara, Lucques, 1757, in-8°. V. *Lettres écrites de la Plaine*, Amsterdam, 1765, in-12. VI. Le *Philosophe chrétien* ou Lettres sur la vérité et la nécessité de la religion, Avignon, 1765, in-12. V *tions Leibnitziennes* ou pr Monadologie, Lyon et Par in-4°. et in-8°. C'est par er a quelquefois attribué ce estimable à Dutens, l'é Leibnitz.

SIGOVÈSE, ancien g Gaules, était neveu d'Am des Bituriges, qui avai principale autorité sur les régnait à-peu-près sur le Gaule. Ce roi, distingue courage et par sa fortune, au plus haut degré sa prospe de sa nation. La populati contrée s'accrut tellemen empire, qu'elle ne pouv subsister et qu'il était d comprendre comment u multitude pouvait être gou prince, déjà avancé en âg en délivrer son royaume Bellovèse et Sigovèse, sœur, jeunes et pleins d'a conduire une partie de ses des contrées où, selon les a dieux eux-mêmes avaien séjour. Il les avertit qu'i besoin d'être assez nomb triompher des anciens ha leur permit d'emmener aut mes qu'ils voudraient. Le à Sigovèse la forêt Hercin que Bellovèse eut une rout agréable vers l'Italie (*V* vèse). Cet événement mér ainsi rapporté par Tite-Li fixe l'époque au temps d l'ancien, deux cents an siége de Clusium; et ces s'accordent très-bien en siége de Clusium est plac 388 avant notre ère, sui bleau chronologique qui dernière édition du Tac reau de Lamalle. Ainsi l

doit être portée à l'an 588
époque à laquelle régnait
quin l'ancien. Les Celtes,
s Romains eux-mêmes,
, à cette époque, bien
nts que les Romains, et
rs armes d'un côté dans
Allemagne, et de l'autre
e. Tite-Live n'est pas
historien qui l'atteste.
avait dit, en parlant évi-
cette expédition : « Il
ips où les Gaulois, plus
et plus vaillants que les
, leur faisaient d'autant
utiers la guerre, qu'elle
ait lieu de se débarrasser
ltitude d'hommes que le
pouvait faire subsister,
s formaient des colonies
oyaient au-delà du Rhin.
s Tectosages occupèrent
voisinage de la forêt Her-
lieux les plus fertiles de
nie, et s'y établirent : ils
tiennent encore de nos
ec une très-grande répu-
stice et de valeur. » Ce
us apprend ce que Tite-
gnorer, le nom des peu-
virent Sigovèse : c'étaient
Tectosages, alors soumis
es, et peut-être impatients,
ison, de quitter leur pays.
voisine des Cévennes,
(1), y compris le côté
de ces montagnes jusqu'à
ité, depuis les environs
usque vers Toulouse, est
r les Volces, surnommés
, c'est à-dire couverts de
u de capotes de laine.
partie septentrionale des
e territoire abonde en mi-
population paraît même
en avoir été jadis si puissante et si nombreuse, qu'à l'occasion des troubles qui s'y élevèrent, ils chassèrent de leur pays un grand nombre de leurs compatriotes. Une partie de ces fugitifs, associés avec des habitants d'autres pays, envahit la Phrygie, voisine de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Nous avons la preuve de cette émigration, continue Strabon, dans le nom même de Tectosages que porte encore aujourd'hui l'une des trois nations qui occupent la Phrygie : c'est celle qui habite le territoire d'Ancire (Angora dans l'Anadolie) (2). Quant aux deux autres connues sous le nom de Troemes et de Tolistoboges, ces deux noms exprimaient deux divisions de l'armée gauloise, ainsi appelées du nom de leurs généraux respectifs. » On voit par tous ces détails puisés dans trois auteurs dont le témoignage est irrécusable, et auxquels on pourrait en ajouter plusieurs autres, de quelle importance était l'expédition conduite par Sigovèse. On ne doit donc pas être surpris que ce nom célèbre se trouve inscrit sur trente-six médailles découvertes en 1806, dans le département de Vaucluse, au lieu où les Auvergnats furent battus par les Romains, et qui portent en caractères étrusques ce nom *Ieliko vési*, bien ressemblant à celui de Sigovèse. On peut voir sur ces médailles l'ouvrage que l'auteur de cet article a publié, en 1808, sur les antiquités du département de Vaucluse. Elles offrent tous les caractères d'une époque très-ancienne ; et sont conservées dans son cabinet, à l'exception de trois, cédées à M. Tochon, qui les avait fait graver pour un ouvrage sur les médailles gauloises, que la mort l'a empêché de finir. F-A.

(1) Strabon français, II, 31.

(2) *Ibid.*, II.

SIGRAIS (Bourdon de). *Voy.* Bourdon.

SIGUENZA Y GONGORA (Charles de), poète et mathématicien, naquit en 1645, au Mexique, de parents Espagnols. Les Jésuites furent ses premiers instituteurs, et il n'avait que dix-sept ans quand il fit paraître une description, en vers latins, du printemps sous la zone torride, qui donna de ses talents une idée avantageuse. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il résolut de se consacrer à l'enseignement, et professa, vingt ans, à l'université de Mexico, la philosophie et les sciences exactes. Charles II lui fit expédier le brevet de son géographe, avec une pension. A la culture des lettres et des sciences, Siguenza joignit celle de l'histoire; il aimait les antiquités et s'appliquait sans relâche à la recherche des monuments propres à jeter du jour sur les peuples du nouveau monde. Il composa divers écrits sur les caractères hiéroglyphiques employés par les indigènes de l'Amérique; mais tous les manuscrits de Siguenza périrent dans l'incendie qui détruisit, au mois de juin 1692, avec une partie de la ville de Mexico, presque tous les moyens d'instruction. Une seule bibliothèque échappa, c'était celle de don Juan de Alva, qui s'empressa de la mettre à la disposition de Siguenza, pour lui faciliter de nouvelles études, et la lui légua par son testament, dont il le nommait l'exécuteur. Dans les dernières années de sa vie, Siguenza remplit les fonctions de chapelain de l'hospice *De l'Amor de Dios*. Une maladie cruelle, et dont la cause était inconnue aux médecins, le conduisit rapidement au tombeau; il ordonna que son corps serait ouvert, dans l'espoir qu'on parviendrait à découvrir le principe Il mourut le 22 août 17 cinquante-cinq ans. Ou nombre d'Opuscules n nuscrit, on a de Sigu *indicum, poema sacro* xico, 1668, in-8°., ib. 1 *Triumphus parthenicu* in-4°. C'est un Poème à la sainte Vierge. III. *O neta evangelica, epop negyrica Indiarum ap S. Francisco Xaverio*, in-4°. IV. *Expositio adversùs cometes*, ibi 4°., ouvrage composé rassurer le peuple sur l comètes. V. *Libra as philosophica*, ibid., 1 c'est une défense de l'o dent, que le P. Kino, critiqué vivement. VI *Alph. Ramirez circ bem euntis*, ibid., VII. *Mercurius vola Mexicum restauratu rens*, ibid. VIII. *Des sanctæ Mariæ de Sa* plan topographique de Mexico, réimprimé, e des corrections et au par don José Alzate (1) boldt cite encore de lu très-rare sur la longit capitale (2). Tous les Siguenza sont peu comu où on ne les trouve pa les plus grandes bibl avait laissé en manusc logie des empereurs du Voy. le *Théâtre me* Aug. de Bétancour, 16 *tome* de Léon Pinelo 1737.

(1) Humboldt, *Essai politique pagne*, 1re. édit. in-8°, 1, 122.
(2) Ibid., 1, 34.

SIGURD Ier., l'aîné des trois princes, fils de Magnus III, roi de Norvége (*V.* MAGNUS, XXVI, 146), partagea le royaume avec ses frères, en 1109 : quittant alors les Orcades, où il régnait depuis 1098, il vint résider dans la Norvége méridionale. Il partit, en 1107, sur une flotte avec dix mille croisés, pour se rendre dans la Terre-Sainte. La flotte norvégienne aborda en Angleterre, puis en Portugal, y prit Cintra sur les Sarasins, ravagea les îles Baléares, alla en Sicile; enfin elle arriva au port d'Ascalon, au mois d'avril 1110. Sigurd se réunit aux troupes de Baudouin Ier., roi de Jérusalem, pour faire des incursions dans les terres des infidèles. La plus importante de ces expéditions fut le siége et la prise de Sidon; Sigurd s'y distingua par son habileté et sa valeur. Baudouin lui céda la moitié du butin, et lui donna un morceau du bois de la vraie croix. La flotte norvégienne, revenant en Occident, passa par Constantinople, où Sigurd et ses compagnons furent très-bien accueillis par l'empereur Alexis et par le peuple. Plusieurs guerriers de la Norvége s'enrôlèrent dans la garde impériale, composée de guerriers du Nord. Sigurd revint par terre dans sa patrie, régna sur toute la Norvége, après la mort de ses deux frères, envoya un évêque dans le Groenland, et mourut le 26 mars 1130. Son fils Magnus IV lui succéda. — SIGURD II, fils de Harald IV, lui succéda, en 1136, avec son frère Ingon, regna au milieu des troubles, et fut massacré le 10 juin 1155. — SIGURD III, appelé au trône en 1162, par un parti nombreux, fut pris et décapité en 1168. M-D.

SILANION, sculpteur grec, était natif d'Athènes. Pline le dit contemporain de Lysippe et d'Alexandre. Il exécuta la statue de Satyrus, deux fois vainqueur au pugilat dans les jeux olympiques, et celle de Démarate, vainqueur au même exercice dans la classe des enfants. Les époques où ces athlètes furent couronnés ne sont pas connues; mais un fait remarquable nous apprend qu'il vivait encore la première ou la seconde année de la CVIIIe. olympiade, 346 ans avant J.-C. : c'est la consécration d'une image de Platon, dont nous allons parler. Une statue de Corinne, un Thésée, un Achille dont les anciens louèrent souvent la beauté, contribuèrent à sa réputation. Il représenta aussi un maître de palestre, nommé Epistate, dans l'attitude où il se montrait le plus fréquemment quand il exerçait ses élèves. Silanion paraît avoir excellé dans l'imitation des passions vives, et c'est principalement par cette considération qu'il mérite une place parmi les artistes les plus distingués. Un statuaire de son temps, nommé *Apollodore*, homme d'une grande habileté et d'un goût exquis, *inter cunctos diligentissimus*, était si difficile à se contenter lui-même, qu'il lui arrivait souvent de briser ses ouvrages, ne voulant rien laisser paraître que d'entièrement accompli. Silanion fit sa statue, et il le représenta tenant un marteau dans la main, et regardant avec colère, comme s'il avait eu l'intention de briser un objet placé devant lui. Pline, voulant louer cet ouvrage, dit que Silanion n'avait pas représenté un homme furieux, mais la fureur elle-même. Ce n'est là sans doute qu'une de ces exagérations où cet écrivain est tombé fréquemment; car Silanion ne pouvait pas avoir l'intention d'humilier un maître d'un grand talent et son contemporain. Nous devons lui

supposer au contraire celle d'honorer son savoir, et de rappeler sa sévérité envers ses propres ouvrages. Cette statue devint par conséquent une leçon pour les artistes présomptueux qui ne se seraient point assez défiés d'eux-mêmes; un hommage envers Apollodore, dont elle attestait le mérite; un sujet de gloire pour Silanion, dont elle montrait l'habileté dans l'art d'exprimer les caractères. Cicéron a célébré un autre ouvrage du même maître : c'est une statue de Sapho, qui ornait le Prytanée de Syracuse, lorsqu'elle devint la proie de Verrès. Ce chef-d'œuvre, dit l'orateur, par une fine ironie contre Verrès, était si délicat, si beau, si achevé, qu'il ne méritait pas seulement de faire l'ornement d'une ville, mais bien plutôt d'enrichir la collection du savant et élégant préteur qui s'en est emparé. Cette statue, suivant l'opinion de Tatien, représentait Sapho la courtisane : mais la manière dont en parle Cicéron, ne laisse pas lieu de douter qu'elle ne fût le portrait de la poétesse de Lesbos; et Visconti, dans son *Iconographie*, en paraît persuadé. L'image de Sapho, empreinte sur diverses monnaies autonomes de Mytilène, ne saurait avoir été exécutée d'après ce modèle, qui ne semble pas avoir été fait pour l'île de Lesbos; mais les pierres antiques gravées qui reproduisent la tête de cette femme célèbre, peuvent très-bien être des imitations de l'ouvrage de Silanion. Une autre production de cet habile sculpteur doit nous intéresser encore davantage : je veux parler d'une statue de Platon, qui paraît avoir servi de modèle au seul portrait authentique qui nous reste de ce philosophe. Elle fut exécutée pour un satrape persan, nommé Mithridate, qui la plaça dans Athènes même, a din de l'Académie, et la co aux Muses. Vraisemblablemen offrande eut lieu après la m Platon, arrivée la première de la cvme. olympiade, et l'entrée d'Alexandre dans la c'est ce fait qui donne une ép peu-près certaine pour l'âge nion. Cette statue était en l comme toutes celles dont nous de parler. Il y a lieu de croir fut transportée à Constant lorsqu'on dépouilla la Grèce derniers ornements pour l'e sement de cette capitale; ma en être fait de nombreuses co seul buste de Platon, qui me tre confiance est, suivant la que de Visconti, celui de la ga Florence, qu'on croit avoir é vé près d'Athènes. Ce n'est p présumer que de le regarder une copie de l'ouvrage de S Ce buste représente Platon c la bandelette appelée *stro* réservée aux dieux, aux victorieux et aux personnage sés; ce qui est une preuve que la statue de ce philosoph fut élevée qu'après sa mort, le buste dont il s'agit en est pie. D'après cette conjectur devons à Silanion et à un I ami des lettres, de nous avo servé les traits du fondateur d démie. Le buste de Florence dans l'*Iconographie* de V (tom. I, pl. XVIII, nos. 3 et un témoignage de l'habileté statuaire. Ec—

SILANUS (Marcus-Ju Romain, issu d'une des bran la famille plébéienne Junia, ét blablement le petit-fils de Jun lus, consul durant la premiè re contre Carthage. Il fut,

envoyé en Espagne, en
propréteur, pour seconder
les fonctions du com-
Pendant le siége de
il fut laissé à la garde
eça de l'Èbre; mais il
t être appelé à rendre
plus actifs. L'an 547,
fantassins et cinq cents
marcha contre Hannon
l sut tromper par une
ıte, et, tombant sur eux
e, il tailla en pièces, et
s troupes. L'année sui-
andant, avec Marcius,
des Romains, il contri-
ire de Bœcula, rempor-
bal. A la suite de cet-
il fut laissé, avec un
érable, dans le midi
, et acheva de dissi-
s carthaginoises. Il eut
s conférences secrètes
ssa, pour l'entraîner
de Rome. Après avoir
double mission, il al-
Scipion à Tarragone,
r que la guerre était
Marcus-Junius Sila-
petit-fils du précédent,
e Rome 645, fut vain-
aule Narbonnaise, par
— Decimus-Junius
du précédent, après
teur, édile, fut nommé
, l'an de Rome 679,
réduire en province la
Nicomède avait léguée
par testament. Il épou-
rur utérine de Caton,
son intrigue avec Cé-
AVILIE). Lors de la fa-
pour le consulat, qui
Rome 691, il fut désig-
e suivante. Il avait, en-
urrents, Catilina. Lors
on sur le supplice à in-

fliger aux complices de ce conspira-
teur, Silanus étant appelé, en sa qua-
lité de consul désigné, à donner le
premier son avis, il opina pour qu'on
les mît à mort sur-le-champ sans au-
tre forme de procès. César combattit
cette opinion, dans un discours où
les éloges n'étaient point épargnés à
Silanus, qu'il parvint à ébranler, et
qui se rétracta de la manière la plus
ridicule; ce dont il fut réprimandé
gravement par Caton, son beau-frè-
re, si l'on en croit Plutarque (Vies
de Cicéron et de Caton); mais on ne
trouve, dans Salluste, rien qui indique
cette anecdote. Au sortir de son consu-
lat, Silanus alla commander en Illyrie.
Il désirait vivement les honneurs du
triomphe; mais Cicéron observe que
» s'il aimait la gloire, il aimait en-
» core plus l'argent qu'on peut amas-
» ser dans le poste lucratif de géné-
» ral d'armée. » Il mourut pendant
les guerres civiles, laissant un fils
adoptif, de la maison des Manlius,
et plusieurs fils naturels, dont la pos-
térité subsista avec éclat sous les
premiers empereurs. Il reste un
grand nombre de médailles de Sila-
nus. Cicéron dit de lui qu'il avait peu
d'acquis, mais beaucoup de brillant
et d'éloquence naturelle. — Marcus-
Junius Silanus, consul l'an de Ro-
me 727, épousa Julie, petite-fille
d'Auguste, et ses descendants eu-
rent de fréquentes alliances avec les
premiers Césars. — Decimus-Junius
Silanus fut un des corrupteurs de
cette même Julie, ce qui lui ayant
attiré la disgrâce d'Auguste, il se
condamna à un exil volontaire, et
ne revint à Rome que sous Tibère.
— Marcus-Junius Silanus, frère de
ce dernier, consul l'an de Rome 771,
fut un orateur distingué, et posséda
toute la confiance de Tibère, qui fit
épouser à Caius Caligula, Claudia,

fille de Silanus. Celui-ci n'éprouva que d'indignes procédés de la part de son gendre, devenu empereur, et fut forcé par ce monstre de se couper la gorge, l'an de Rome 778. — Appius-Junius Silanus, consul l'an de Rome 779, était proconsul en Espagne à la fin du règne de Caligula. Claude, devenu empereur, le fit venir à Rome, et lui donna la main de la mère de Messaline. Silanus s'étant refusé de commettre un inceste avec sa belle-fille, celle-ci le rendit suspect à Claude, qui le fit poignarder, l'an de Rome 793. — Lucius-Junius Silanus, fils du précédent, fut fiancé à Octavie, fille de Claude, l'an de Rome 792. La disgrâce de son père ne parut point d'abord influer sur son sort; l'empereur lui accorda tous les honneurs que l'on rendait aux princes du sang impérial; et, en effet, Silanus descendait directement d'Auguste. L'an 794, il accompagna Claude dans son expédition dans la Grande-Bretagne, et, de retour à Rome, il fut revêtu des ornements du triomphe, bien qu'il sortît à peine de l'enfance. Agrippine voyant en lui un obstacle à ses desseins pour l'élévation de Néron, le fit accuser d'inceste avec sa sœur. Le censeur Vitellius, instrument de la haine de cette princesse, exclut du sénat Silanus, alors préteur. Claude lui retira sa parole pour sa fille Octavie. Le jour même du mariage d'Agrippine avec cet empereur, cet infortuné se donna la mort (an de R. 799). — Marcus-Junius Silanus, frère du précédent, fut consul sous Claude, l'an de Rome 797. Agrippine le fit empoisonner en 805, parce que, par sa naissance, il pouvait devenir un compétiteur dangereux pour son fils Néron. — Lucius Silanus, frère des précé-

dents, regardé comm aspirer a l npire, lors d piration de rison. Ce motif Néron à le faire mourir, Rome 816 (63 de J.-C.). T fit ériger une statue dans publique. D—

SILBERSCHLAG (Jea pasteur de l'église de la membre du conseil suprêm timents à Berlin, naquit à leben, le 16 novembre 17 dia à Halle, fut nommé, professeur à l'école de Klo gen, près de Magdebourg; avoir été, pendant quelqu pasteur d'une église à Ma il fut appelé à Berlin, po l'école de *Real-Schule*. cette place pendant quinze réunissant les autres fonc mentionnées. En 1784, il démission, et ne garda q plois ecclésiastiques et cel bre du conseil suprême ments. Frédéric II avai conseil en 1770. Il y app schlag, au grand étonnem blic, qui croyait les fonct siastiques incompatibles a nistration civile. Apparte me théologien, au parti o Silberschlag publia: *Géo Explication sur la cr monde, d'après Moïse principes de la physique thématiques*, Berlin, 17 in-4°. (en allemand) II. *gie rectifiée par les saint res*, Berlin, 1784, in-4° mand). Ses connaissance mathématiques, la physiq tecture civile et hydrauliq très-étendues. Il invent machines utiles, et publi écrits estimables, notam *Traité sur l'hydrotechn*

ture hydraulique, 2 to-
., Leipzig, 1772 - 73 (en
). Il en existe une traduc-
aise, par d'Auxiron, Paris,
4°. de 132 p., avec 12 pl.
on). Silberschlag a encore
ieurs Dissertations dans les
de l'académie de Berlin.
années avant sa mort, ar-
novembre 1791, il fit im-
1788, in-4°., sa *Biogra-*
te par lui-même pour sa
n allemand). Z.

N (Jean), l'un des pre-
mbres de l'Académie fran-
it né, vers la fin du sei-
le, à Sos, petit bourg de
ité d'Auch, et mourut au
vrier 1667 (1). Étant venu
unesse à Paris, il se fit
du cardinal de Richelieu,
oya dans diverses affaires
es. Son zèle et ses talents
nt la place de conseiller-
lors de la création de l'a-
rançaise, il y fut agrégé
dinal. Dans la discussion à
nna lieu le travail du dic-
il fut d'avis de se borner
les anciens lexiques; mais
osition n'eut pas de suite.
e des troubles de la Fron-
fut en butte aux excès de
e, comme partisan de la
dans une émeute sa mai-
lée. Il continua d'être em-
le cardinal Mazarin; mais
âge et ses infirmités le for-
n de demander sa retraite.
on fort mal payée était l'u-
qu'il avait retiré de ses
ces; et il se vit obligé de

présenter un *placet* (2) au roi, pour en solliciter des secours. Colbert fut son successeur à l'académie. Chapelain le regardait comme un de nos meilleurs écrivains en matières politiques. « On en ferait aisément, dit-il, un bon historien, s'il se laissait conseiller; car il est très-informé des intérêts de l'Europe, et a eu participation de mille choses ignorées de tout autre que de lui. Après avoir fait l'éloge de ses mœurs et de ses principes, Chapelain ajoute : « Son style est beau et soutenu, orné même; et s'il était moins étendu et un peu plus pur, il n'y aurait rien à souhaiter. Il a de l'éloquence et du savoir; peu de lettres humaines, assez de théologie : si rien lui défaut, c'est l'ordre et la méthode dans les longues pièces; et s'il a rien de trop, c'est l'opinion très-avantageuse de lui. » (Voyez les *Mélanges de littérature*, p. 243). Chapelain, comme on sait, quoique poète ridicule, était cependant un homme de goût; mais un suffrage tout autrement imposant est celui de Bayle, qui regardait Silhon comme l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle (*Questions d'un provincial*, 1, chap. 67). Indépendamment de la *Préface* du *Parfait capitaine* (*V.* Rohan, XXXVIII, 422), que Fontette trouve belle et bien assortie au livre pour lequel elle a été faite (3), et de quelques opuscules qui n'offrent aucun intérêt (4), on a de Silhon : I. *Les Deux vérités*, l'une de Dieu et de la Providence; l'autre de l'Immortalité de l'ame, Paris, 1626, in-

it l'époque de la mort de Silhon, ange d'une *Lettre* de Gui Patin, du : « Il est ici mort depuis peu un sa ui parlait bien; c'est le bon M. de

(2) Il nous a été conservé par l'abbé d'Olivet, dans l'*Histoire de l'académie française*.

(3) Voy. la *Bibliothèque historique de la France*, nº. 3880.

(4) Les curieux en trouveront les titres dans la *Biblioth. historiq. de la France*, et dans l'*Histoire de l'Académie*.

8°. Cet ouvrage devait avoir une suite dans laquelle l'auteur se proposait de démontrer la vérité du christianisme. Il en avait exposé le plan dans une lettre que Faret a publiée dans son *Recueil* (*V.* Faret, XIV, 153). II. *Panégyrique au cardinal de Richelieu*, sur ce qui s'est passé aux derniers troubles de France, ibid., 1629, in-4°. III. Le *Ministre d'état avec le véritable usage de la politique moderne*, ibid., 1631-43, 2 vol. in-4°. Dans le premier, l'auteur repousse avec force les prétentions de la cour de Rome sur le temporel des princes; et dans le second, il s'attache à démontrer la nécessité de s'opposer au plan d'agrandissement de la maison d'Autriche. Cet ouvrage a été réimprimé deux fois par les Elzevirs : *suivant la copie*, Leyde, Jean Marci, 1641-43, 2 vol. in-12; ou *Amsterd.*, Michiels, 1661, 2 vol. in-12; le troisième volume, qu'on joint à l'une ou à l'autre de ces éditions, contient un ouvrage différent, de Silhon, dont on parlera tout-à-l'heure (Voy. l'*Essai bibliogr. sur les Elzevirs*, par M. Bérard, p. 162). IV. *De l'immortalité de l'ame*, Paris, 1634, in-4°. V. *Éclaircissement de quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, ibid., 1650, in-fol.; trad. en latin, et imprimé avec l'histoire du cardinal de Richelieu, Wurtzbourg, 1662, in-8°. Silhon faisait un grand cas de cet ouvrage, lequel, dit-il, apparemment aura quelque durée, et fit un effet considérable sur l'esprit même des plus mal intentionnés (*Placet au Roi*). VI. *De la certitude des connaissances humaines*, ibid., 1661, in-4°., première partie, et la seule qui ait paru. C'est cet ouvrage qui fut imprimé par les Elzevirs, en 1663, comme la troisième partie du *Ministre d'état*. Il est divisé en cinq livres. Dans les deux premiers, l'auteur, après avoir combattu le sentiment des Pyrrhoniens, et en particulier de Montaigne, établit la certitude de nos connaissances. Dans les deux suivants, il traite de l'obéissance que les sujets doivent à leurs souverains; et dans le cinquième, revenant à son but dont il s'était écarté trop longtemps, il explique ce que c'est qu'une démonstration morale. On voit que Chapelain a eu raison de lui reprocher le défaut d'ordre et de méthode.

W—s.

SILHOUETTE (Étienne de), contrôleur général, naquit à Limoges, le 5 juillet 1709. Son père, receveur des tailles de l'élection, le destina de bonne heure à la carrière des emplois, et le jeune Silhouette s'y prépara par l'étude réfléchie des ouvrages sur l'administration. Des voyages dans le midi de l'Europe lui fournirent les moyens de perfectionner ses connaissances, et de faire des observations utiles. L'Angleterre avait seule alors un véritable système de finances; pour l'étudier, il alla passer un an à Londres et revint persuadé qu'il serait possible d'employer un jour ce système en France. Silhouette, pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Metz, la vendit pour en acheter une de maître des requêtes, et vint habiter Paris, où quelques traductions de l'anglais l'avaient déjà fait connaître. Attaché d'abord au maréchal de Noailles, il devint bientôt secrétaire des commandements du duc d'Orléans, fils du régent, qui le fit ensuite son chancelier. Après le traité d'Aix-la-Chapelle (1748), il fut un des trois commissaires chargés de régler avec l'Angleterre les limites des possessions françaises et

nes en Acadie; il fut ensuite
ıire du roi près de la com-
es Indes, et puisa dans cet
les idées d'administration
ard lui furent fort utiles dans
ion des revenus de l'État.
rre ruineuse avait épuisé les
es du royaume; des ministres
s se succédaient rapidement
des finances; on sentit le be-
n homme capable de réparer
s de ses prédécesseurs. Sil-
, qui joignait, à beaucoup
ction, des vues d'économie,
emplir toutes les conditions
igeait, et il fut présenté pour
de contrôleur général : mais
puissant, qui comptait dans
s le prince de Conti (1), tenta
rter de ce poste important.
jusqu'à lui faire un crime
traduit de l'anglais un ou-
e Warburton (*V.* ce nom),
t question de le déférer au
nt. Soutenu par Mme. de
lour, il triompha de la ca-
fut nommé contrôleur-géné-
mars 1757. Son avénement
istère fut célébré par la joie
e. Il débuta par réformer les
i s'étaient glissés dans l'ad-
tion des finances, et en vingt-
heures, il grossit le trésor
ante et douze millions, sans
ter les impôts. Cette mesure
de sa part, d'autant plus dé-
sée, qu'il tenait à la ferme
liens du sang et de l'amitié.
agé par ce succès, il proposa
elles économies sur les dépen-

ses personnelles du roi et des ministres, et Louis XV s'y soumit sans hésiter: mais ces palliatifs étaient insuffisants; Silhouette, qui n'avait pas oublié les heureux effets du système financier de l'Angleterre, crut que le moment de l'établir en France était arrivé. En fouillant, dit M. Lacretelle, dans les caisses des particuliers pour étayer une banque nouvelle, il effraya le crédit dont il prétendait s'appuyer. Il eut recours alors à un de ces moyens qui divulguent la pénurie du trésor, sans y porter un véritable soulagement. D'après ses conseils, Louis XV fit envoyer une partie considérable de sa vaisselle à la monnaie, et invita ses sujets à faire le même sacrifice (2). Enfin le ministre annonça le projet d'un *Édit de subvention*, qui créait plusieurs impositions, et les présentait comme le gage d'impositions nouvelles. Le parlement éclata contre Silhouette, comme il l'avait fait contre Law (*V.* ce nom). Il fallut employer la contrainte pour faire enregistrer l'édit. L'opinion, qui, jusqu'alors, avait soutenu le ministre, se déclara contre lui. Toutes ses opérations manquèrent. Le ridicule acheva de faire justice de ses vues étroites et mesquines (3). Silhouette perdit la tête (4), et fut forcé de se retirer après un ministère de huit mois, regardé comme une épo-

ns raconte que le prince de Conti dit un
: « M. de Silhouette est un fripon. Le
vrint. Cependant on veut qu'il finisse
votre ministre. — Jamais. — Eh bien,
moi de vous dire, Sire, que s'il devient
-général, mes affaires ne passeront pas
ains. Le roi le promit, et le prince tint
Mémoires d'un voyageur qui se repose,

(2) On peut voir dans les *Anecdotes* recueillies par Chamfort, la piquante réponse que le duc d'Ayen, depuis maréchal de Noailles, fit au roi, qui lui demandait s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie.

(3) On imagina des culottes sans gousset, auxquelles on donna le nom de contrôleur-général. On eut des portraits à la *Silhouette*, mot qui est resté, quoiqu'il ne soit pas dans le *Dictionnaire de l'académie*.

(4) On lui reproche, suivant Grimm, de ne l'avoir pas perdue assez pour négliger son intérêt particulier. Il trouva le secret de se faire une rente viagère de 60,000 liv., avec une somme de 20,000, qu'il employa à racheter sur la place des billets sans valeur, qu'il fit prendre au roi, pour comptant (*Correspond.*, 1re. part., v, 458).

que sinistre et malheureuse (Voyez l'*Histoire du dix-huitième siecle*, par M. Lacretelle, liv. xi). Voltaire, qui n'avait pas été des derniers à se réjouir de son élévation (5), n'osa pas prendre sa défense; il convint qu'avec de l'instruction, de l'esprit et même du génie, Silhouette manquait des qualités nécessaires à un contrôleur. « Il paraît, écrivait-il, qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour. » Le citoyen de Genève, quoi qu'il n'eût jamais eu de rapport avec Silhouette, crut devoir lui faire un compliment sur son renvoi ; mais il se repentit dans la suite de cette démarche (Voyez les *Confessions*, liv. x). Censuré, chansonné et même haï de quelques-uns, Silhouette se réfugia dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il trouva, dit-on, dans la culture des lettres et dans les exercices d'une piété sincère, des consolations à l'injustice dont il se croyait la victime. On assure que le bonheur de ses vassaux l'occupa beaucoup dans ses dernières années, et qu'il ne négligea rien pour adoucir leur position. Il mourut le 20 janvier 1767, à cinquante-sept ans, d'une fluxion de poitrine, ou d'une ambition rentrée, si l'on en croit Grimm, qui partage d'ailleurs toutes les préventions des courtisans contre le malheureux ministre. « Sa réputation, dit-il, sous le rapport moral, était très-mauvaise. Il passait pour fripon et pour hypocrite. Si par hasard il a été honnête homme, il est à plaindre, car il avait l'air faux et coupable. Il avait d'ailleurs, ajoute-t-il, des connaissances étendues, parlait bien, avec netteté et précision, mais sans leur. » (Voy. *Correspond. litte* 458). Les ouvrages de Silh sont : I. *Idée générale du go nement chinois*, Paris, 1729, i ibid., 1731, in-12. Cette é est augmentée d'une réponse de teur à trois critiques qui avaie ru de son livre. L'ouvrage n'est extrait assez superficiel des des missionnaires sur la même tière, et des traductions latines avaient données des livres de C cius et de ses disciples. II. *Réfle politiques sur les plus grands pr* et particulièrement sur Ferdina Catholique, trad. de l'espagn Balth. Gracian, ibid., 1730, et in-12. III. *Lettre sur les sactions publiques du règne sabeth*, contenant plusieurs an tes et quelques réflexions cri sur l'histoire de ce règne, par Thoyras, Amsterdam (Londi 1736, in-12. IV. *Essai sur l'ho* traduit en prose de l'anglais, de Londres, 1736, in-12, réim plusieurs fois dans le format i avec le texte en regard. Cette v est fidèle et précise, mais sans leur et sans élégance. V. *Essai traduction des Dissertations* (lingbroke), *sur les partis qu sent l'Angleterre*, Londres, in-12. VI. *Traité mathém sur le bonheur*, par Iréuée Kr vius (6), trad. de l'anglais, une lettre préliminaire du tradu ibid., 1741, in-12 de 66 pag. *Mélanges de littérature et de sophie*, ibid. 1742, in-12. Le premier contient les tradu de l'Essai sur la critique, de l

(5) Voltaire écrivait à Thiriot : « Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire tout à côté de Colbert (18 juin 1759). » et à M. de Cideville : « Le génie de M. de Silhouette est anglais, calculateur et courageux (29 juin).

(6) Silhouette nous apprend que c'est le d'un professeur d'Oxford, qui n'a de rem ce avec le prétendu *Krantzonius*, qu'on en nous commence par la même lettre.

ne, et des Épîtres mora-
, précédées d'un Discours
tte, sur le goût des tra-
Le second renferme des
ilosophiques et morales,
l'explication du système
ns son Essai sur l'homme,
réponse de Warburton, à
de ce poème par Crousaz
n). VIII. *Dissertation sur
la religion et de la poli-*
d. de l'anglais, de War-
bid., 1742, in-12, 2
ouvrage estimé et qui
n rare, parce que, dit
Silhouette en racheta tous
laires (*Dictionnaire phi-*
, art. Livres). IX. *Mé-
es commissaires du roi
de S. M. britanique*, sur
ion et le droit des deux
en Amérique, Paris, 1755,
4°. M. de la Galissonière
la rédaction de cet ouvra-
à l'Acadie et à l'île Sainte-
*Voyage de France, d'Es-
le Portugal et d'Italie*,
o, 4 vol. in-12. Les ob-
que l'auteur y a répandues,
n homme versé dans la
nce des arts et des matiè-
dministration (Voyez la
voyages de M. de la Ri-
). On lui a, mal-à-propos,
es Lettres *Ne repugnate*
ARGETON, et CHAUVELIN,
). Il parut, en 1773, un
t politique de M. de Sil-
vol. in-12, qui fut prohi-
ur avait eu sous les yeux
s et mémoires de ce minis-
en il l'avait entendu parler.

W—s.

S ITALICUS (CAIUS), né
ou du moins en Italie,
du siècle d'Auguste, d'une
ébienne, mais anciennement illustrée, parut avec éclat au forum, monta souvent à la tribune, et remplit les fonctions honorables d'avocat. Ses succès oratoires lui firent bientôt une réputation; et comme il s'attacha à la manière de Cicéron, de préférence à celle de Sénèque, qui était alors à la mode, on lui accorde l'honneur d'avoir retardé la ruine de la saine éloquence. Mais il ne nous reste aucun de ses discours ni de ses autres ouvrages en prose. Il fut consul sous les empereurs Néron et Vitellius, et dut cette charge moins à la faveur honteuse des tyrans, qu'aux suffrages du sénat. La manière distinguée dont il s'y conduisit, lui mérita le choix de la même compagnie pour le gouvernement de l'Asie mineure. Il administra cette belle province avec le génie d'un homme d'état et le désintéressement d'un philosophe. A son départ, il fut honoré des regrets et de la reconnaissance des peuples. Les intrigues qui agitaient la capitale le portèrent à renoncer aux affaires publiques, pour cultiver les lettres à loisir dans le silence et la retraite. Il partageait son temps entre le travail de la composition et des conférences littéraires. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui aimaient les arts et les lettres. Les infirmités de l'âge l'obligèrent de quitter le séjour de la ville, pour aller respirer l'air de la campagne. Il dit à Rome un éternel adieu, et ne daigna pas même y retourner pour saluer Trajan à son avénement. Le panégyriste de ce prince le loue de ne s'en être pas formalisé; ce qui prouve que Silius, malgré son âge et son inaction, était toujours un personnage dont l'absence ne pouvait manquer d'être remarquée. Parmi ses différentes

maisons de plaisance, il y en avait deux qu'il habitait de préférence, et où il rassemblait des livres, des tableaux et des raretés de toute espèce : l'une avait appartenu à Cicéron, et l'autre à Virgile, pour la mémoire desquels il avait une vénération religieuse, parce qu'il devait à l'étude de leurs ouvrages les plus doux moments de sa vie, parce que la philosophie éloquente du premier avait formé sa raison au sortir de l'enfance, et que les mensonges riants du second amusaient son imagination et consolaient ses vieux ans. En occupant alternativement leurs demeures, il croyait les voir, les entendre et s'entretenir avec eux. C'est dans un de ces asiles champêtres que Silius, âgé de soixante-quinze ans, et attaqué d'un mal incurable, vit tranquillement venir la mort. Il fit même quelques pas au devant d'elle, en se laissant périr d'inanition. C'était un acte de courage fort en usage alors, que la philosophie stoïcienne avait mis à la mode. Pline le jeune, dans une lettre qui annonce de l'humeur et un peu de ce qu'on appelle jalousie de métier, accuse Silius, sur des ouï-dire, d'avoir joué, sous Néron, le rôle infame de délateur, imputation que repoussent le caractère connu et la conduite soutenue de Silius. Peut-être que ces bruits odieux, ces propos vagues répandus contre lui, venaient de ce que, à l'exemple de Cicéron, il avait poursuivi quelque oppresseur puissant, quelque nouveau Verrès. Son poème de la *Seconde guerre punique* fut trouvé par le Pogge, durant la tenue du concile de Constance, dans la bibliothèque du monastère de Saint-Gall. On prétend que Pétrarque avait connu ce poème avant la découverte du Pogge, et qu'il avait supprimé son exemplaire, après l'avo effrontément dans son poème *Africa*. Mais ce fait est loi prouvé : la première éditio Rome, 1471, in-fol., par And leria, pleine de fautes. Celle ponius-Lætus, dont on ne que deux ou trois exemplaire la bibliothèque du roi, un autr du cardinal Mazarin), lui est ble. Parmi les nouveaux édit Silius, on distingue les noms de Cellarius et de Drake Malgré tant de travaux, le t cet auteur était resté très-im Lefèvre de Villebrune en en 1781, une nouvelle éditi vue sur les manuscrits, sur qu'on avait écrit jusqu'alors jet, et enrichie d'un fragme sidérable découvert à la bibli du roi. Elle est accompagné traduction française par l'édi d'une savante préface. Le tex long-temps énigmatique et i gible en mille endroits, y tué avec autant de critique rudition. Cet ouvrage tient toire pour le fond, et offre beau tableau qui nous reste cienne Rome. Mais les faits pas purement historiques : to en action ; les intervalles so plis par des épisodes liés à avec le plus grand art. On lui che quelques images outrée gantesques, comme à Lucain cette différence que c'est le dical du chantre ampoulé guerre *plus que civile*, au li celui de la *seconde guerre p* ne tombe que rarement dans faut. Parmi les anciens, parle de cet ouvrage dans les les plus flatteurs. Pline dit q écrit *majori curâ quàm in* c'est-à-dire, que les vers e

ects et plus soignés qu'étin-
'esprit et de saillies, ce qui
style à la mode et le goût
er de Pline. Parmi les mo-
Silius a été fort maltraité
percritique Scaliger; mais
Le Beau, meilleurs juges,
ent grand cas. Les repro-
Scaliger et d'autres écrivains
ustes ne tombent que sur le
la diction; et c'est précisé-
qu'il y a de mieux dans Si-
point qu'on le blâme d'af-
a tournure et l'expression
ne. C'est pourquoi Rollin et
ines l'appellent le singe in-
de Virgile, avec cette diffé-
u'il ne copie point servile-
et surtout qu'il ne grimace
i reste, il suit plus Homère
gile, pour la pensée. Il n'est
s étonnant que les deux poè-
s, qui ont mis l'un et l'autre
grec à contribution, se ren-
t dans les mêmes idées. Silius
êmement honnête et décent;
permet aucune description
euse. T—D.

LERY (Nicolas Brulart
ancelier de France, fut reçu
er au parlement de Paris,
3, et maître des requêtes
nri III, qui l'envoya, en
porter des paroles de paix et
iliation au roi de Navarre,
Henri IV. En 1589, il fut
en ambassade auprès des
et Grisons, et une seconde
1593, par Henri IV. Dans
rnière occasion, son adresse
ncore moins efficacement que
t qu'il offrit, et qu'il prit sur
ore fortune : mais Henri était
imé à de pareils sacrifices de
de ses serviteurs. Il récom-
celui-ci, en lui donnant une
e président au parlement, et
il l'envoya, en 1599, comme ministre plénipotentiaire à Vervins, où Sillery négocia la paix entre la France, l'Espagne et la Savoie. Le roi le chargea ensuite de faire signer le traité à Bruxelles par l'archiduc, puis d'aller à Rome traiter à-la-fois de son divorce avec Marguerite de Valois, et de son mariage avec Marie de Médicis. Ce fut l'habileté qu'il montra dans toutes ces négociations, et le succès dont elles furent suivies, qui valurent les sceaux à Sillery en 1603, ainsi que la dignité de chancelier de Navarre, à laquelle il joignit, en 1607, celle de chancelier de France, lorsque le vieux Pomponne de Bellièvre se retira. Cependant le chancelier de Sillery n'avait presque pas étudié : ce qui faisait dire à Henri IV, en parlant de lui et du connétable Henri de Montmorenci: « Qu'avec son chancelier qui ne sa-» vait pas le latin, et son connéta-» ble qui ne savait ni lire, ni écrire, » il pouvait venir à bout des af-» faires les plus difficiles. » Ce prince reconnaissait en Sillery un homme d'un naturel patient, complaisant, souple, adroit; mais d'un bon esprit, parlant bien, versé dans les affaires, aimant les biens et les honneurs, s'accommodant à tout pour en avoir. En effet, lorsqu'Henri consulta Villeroi, Sully et Sillery, sur son projet d'épouser Gabrielle d'Étrées, Sillery lui conseilla ce mariage que combattaient les deux autres, et que Henri aurait eu la faiblesse de conclure sans la mort de sa maîtresse. Le roi comptait assez sur la fidélité et l'attachement du chancelier, pour permettre à Sully de l'admettre dans la confidence qu'il lui faisait des complots tramés sans cesse contre sa personne. Il était du conseil secret de la reine. A la nou-

prend qu'il fut employé dans l'Inde pendant cinq ans, qu'il pénétra jusqu'à Canton, en Chine, et qu'il se couvrit de gloire dans un combat sanglant. Sur vingt-deux officiers qui étaient à son bord, il ne resta que lui et le capitaine d'Aché; tous les autres furent tués, et il n'échappa lui-même que couvert de blessures. Ce combat lui valut le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis, d'Aché détacha la sienne de sa boutonnière et la lui remit sur le vaisseau même; honneur inouï à son âge (il avait à peine vingt ans). Fait prisonnier par les Anglais, il fut conduit à Lanceston, ville maritime d'Angleterre, où le trouva le marquis Ducrest de Saint-Aubin, également fait prisonnier, à son retour de Saint-Domingue, où il était allé réparer sa fortune, entièrement perdue. La bonne mine et l'esprit du jeune comte intéressèrent vivement le marquis; il fit connaissance avec lui. Dans leurs conversations, Saint-Aubin avait sans cesse les yeux fixés sur une boîte où était le portrait d'une jeune personne jouant de la harpe : le comte de Genlis fut naturellement curieux de savoir qui représentait cette jolie peinture; il apprit que c'était Mlle. de Saint-Aubin, il brûla d'envie de la connaître. Cette demoiselle était adorée de son père, qui la voyait sans défauts; et c'est ainsi qu'il se plaisait à en parler. On a publié, dans divers écrits, que ce fut sur la réputation littéraire de Mlle de Saint-Aubin que le comte de Genlis en devint amoureux; mais cela ne peut être vrai, puisqu'alors Mme. de Genlis n'avait que dix-sept ans, sa réputation littéraire n'existait pas. Le marquis de Puisieux, qui aimait beaucoup son neveu, obtint facilement sa liberté : il lui fit quitter la marine; lui fit donner le titre honorifique de colonel des grenadiers de France, voulut le marier à une demoiselle Lamothe, riche héritière. Elle parut d'abord accueillir cette proposition, et donna sa parole; mais les graces de Mlle. de Lamothe firent lui faire oublier Mlle. de Saint-Aubin, et il épousa secrètement celle-ci, qui, d'ailleurs, fut autorisée par ses parents. Le comte de Genlis, son maître; ainsi, tout fut rompu dans cette affaire. L'oncle de Genlery eut seul à s'en plaindre : il refusa long-temps de voir le nouveau époux; mais enfin il se laissa fléchir, et l'on voit, dans les Mémoires de Mme de Genlis, que ses grâces et ses talents furent très-utiles à cette conciliation. Mme. de Montesson, qui avait épousé le duc d'Orléans, père du prince actuel, était tante maternelle de Mme. de Genlis; et, quoique cette dernière se taise sur ce point, Mme. de Montesson peut avoir agi en sa faveur, il est permis de croire qu'elle contribua à faire connaître sa nièce au Palais-Royal. Mme. de Genlis, dont la réputation commençait, devint une des dames de la jeune duchesse de Chartres, alors fille unique de l'opulent duc de Penthièvre. Le comte de Genlis, qui n'avait pas voulu à sa femme d'accepter cette place à condition que lui-même en aurait une au Palais-Royal, fut nommé capitaine des gardes du duc de Chartres, avec d'assez grands avantages pécuniaires, et se dévoua entièrement à ce prince, dont il partagea les plaisirs et les principes, sans cependant en pousser aussi loin les déplorables conséquences. Peu de temps avant la révolution, la maréchale d'Estrées, fille du marquis de Puisieux, qui laissa en mourant une fortune

ues II, roi d'Angleterre, re-Saint-Germain-en-Laye, in-4°., réimprimée dans le *s-verbal du clergé*, de cette an-*V. Réflexions sur l'éloquence*, , in-12, et dans le Recueil de d'éloquence de La Martinière. nt deux Lettres à Fr. Lami, ctin, qui avait un peu maltrai-hétorique de collége. V. *Statuts aux*, imprimés par ordre de oseph Languet de Gergy, 1730, Il a laissé, en manuscrit, des *es latines et françaises*, divers *és de morale*, des *Sermons et lies*. Plusieurs personnages de mille ont laissé des écrits plus ou importants. — Noël Brulart LERI, frère du chancelier, che-de Malte, et dit le comman-ambassadeur de la religion en e et à Rome, ambassadeur ex-linaire de France en Espagne, a en manuscrit la *Relation de mbassade à Rome, touchant mprotection, promotion des naux, restitution et déport Valteline, en* 1622. — Un Noël Brulart, grand-oncle du elier, et seigneur de Crosne, ocureur-général au parlement, 41, et mourut en 1557 ou ; il avait composé, en 1548, *Mémoires touchant quelques ntions du pape sur les pays de gne et de Provence, contrai-ux libertés de l'Eglise Galli-, et des moyens d'y remédier.* Mémoires sont imprimés dans le *eil des libertés de l'Eglise icane*. — Nicolas Brulart de ny, son fils, abbé de Joyenval, oine de Notre-Dame de Paris, et iller clerc au parlement de cette , maître de la chapelle du roi, maître-des-requêtes en 1570, ut, le 14 novembre 1597. On a de lui : *Journal des choses les plus remarquables arrivées en France, depuis la mort de Henri II* (juin 1559) *jusqu'à la bataille de Moncontour* (3 octobre 1569), imprimé par les soins de Secousse, à la tête du tome 1er. des *Mémoires de Condé*, édition de 1743, Londres, in-4°. Ce Journal est sec et bien inférieur à celui de L'Étoile; mais il contient des faits importants, et plusieurs pièces qui ne se trouvent pas ailleurs. Il y a une lacune depuis le 25 août 1566 jusqu'au 29 septembre 1567. — Gilles Brulart de Sillery, neveu de Nicolas, seigneur de Genlis, et secrétaire d'état, est auteur d'une Oraison funèbre de Christophe De Thou, en latin, imprimée en 1583, avec quelques autres éloges du même personnage. — Charles Brulart, frère de Gilles, abbé de Joyenval, prieur de Léon, chanoine de Paris, ambassadeur à Venise et à la diète de Ratisbonne, mort doyen des conseillers d'état, le 25 juin 1649, a laissé la *Relation* de ses ambassades, non imprimée. A. B—t.

SILLERY (Alexis Brulart, marquis de), né en 1737, fut orphelin en bas âge, et dut son éducation au marquis de Puisieux, son oncle, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Sillery porta le titre de comte de Genlis, du nom de la belle terre de Genlis, que son frère aîné possédait en Picardie. L'épouse du marquis de Sillery, si connue par ses nombreuses productions littéraires, a conservé le titre de comtesse de Genlis. Sillery entra fort jeune dans un régiment qui partait pour les Grandes-Indes. A l'âge de quatorze ans il passa dans la marine, où il obtint bientôt le grade de lieutenant. Madame de Genlis, dans les Mémoires qu'elle vient de publier, nous ap-

prend qu'il fut employé dans l'Inde pendant cinq ans, qu'il pénétra jusqu'à Canton, en Chine, et qu'il se couvrit de gloire dans un combat sanglant. Sur vingt-deux officiers qui étaient à son bord, il ne resta que lui et le capitaine d'Aché; tous les autres furent tués, et il n'échappa lui-même que couvert de blessures. Ce combat lui valut le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis, d'Aché détacha la sienne de sa boutonnière et la lui remit sur le vaisseau même; honneur inouï à son âge (il avait à peine vingt ans). Fait prisonnier par les Anglais, il fut conduit à Lanceston, ville maritime d'Angleterre, où le trouva le marquis Ducrest de Saint-Aubin, également fait prisonnier, à son retour de Saint-Domingue, où il était allé réparer sa fortune, entièrement perdue. La bonne mine et l'esprit du jeune comte intéressèrent vivement le marquis; il fit connaissance avec lui. Dans leurs conversations, Saint-Aubin avait sans cesse les yeux fixés sur une boîte où était le portrait d'une jeune personne jouant de la harpe : le comte de Genlis fut naturellement curieux de savoir qui représentait cette jolie peinture; il apprit que c'était Mlle. de Saint-Aubin, il brûla d'envie de la connaître. Cette demoiselle était adorée de son père, qui la voyait sans défauts; et c'est ainsi qu'il se plaisait à en parler. On a publié, dans divers écrits, que ce fut sur la réputation littéraire de Mlle de Saint-Aubin que le comte de Genlis en devint amoureux; mais cela ne peut être vrai, puisqu'alors Mme. de Genlis n'avait que dix-sept ans, sa réputation littéraire n'existait pas. Le marquis de Puisieux, qui aimait beaucoup son neveu, obtint facilement sa liberté : il lui fit quitter la marine; lui fit ensuite donner le titre honorifique de colonel des grenadiers de France, et voulut le marier à une demoiselle de Lamothe, riche héritière. Le comte parut d'abord accueillir cette proposition, et donna sa parole; mais les graces de Mlle. de Lamothe ne purent lui faire oublier Mlle. de Saint-Aubin, et il épousa secrètement celle-ci, qui, d'ailleurs, fut autorisée par ses parents. Le comte de Genlis était son maître; ainsi, tout fut régulier dans cette affaire. L'oncle de Sillery eut seul à s'en plaindre; et refusa long-temps de voir les deux époux; mais enfin il se laissa fléchir, et l'on voit, dans les Mémoires de Mme de Genlis, que ses grâces et ses talents furent très-utiles à cette réconciliation. Mme. de Montesson, qui avait épousé le duc d'Orléans, aïeul du prince actuel, était tante maternelle de Mme. de Genlis; et, quoique cette dernière se taise sur ce que Mme. de Montesson peut avoir fait en sa faveur, il est permis de croire qu'elle contribua à faire connaître sa nièce au Palais-Royal. Mme. de Genlis, dont la réputation commençait, devint une des dames de la jeune duchesse de Chartres, alors fille unique de l'opulent duc de Penthièvre. Le comte de Genlis, qui n'avait permis à sa femme d'accepter cette place qu'à condition que lui-même en aurait une au Palais-Royal, fut nommé capitaine des gardes du duc de Chartres, avec d'assez grands avantages pécuniaires, et se dévoua entièrement à ce prince, dont il partagea les plaisirs et les principes, sans cependant en pousser aussi loin les déplorables conséquences. Peu de temps avant la révolution, la maréchale d'Estrées, fille du marquis de Puisieux, lui laissa en mourant une fortune de

ille livres de rente. Il prit alors de marquis de Sillery; et c'est nom qu'il fut député aux états- ux, par la noblesse de Reims. juin 1789, il passa dans l'as- e du tiers-état avec la minorité ordre, et siégea au côté gau- qu'avait adopté le duc d'Or- Sillery ne figura point aux rs rangs dans l'assemblée na- ; mais il n'y fut pas sans in- . Voici à peu près la part qu'il x délibérations principales : il la, contre l'avis de Mirabeau, colonies eussent vingt dépu- assemblée, et fit prévaloir sa . Il vota pour la permanence emblées nationales et contre ssement de deux chambres, uelque système qu'elles fussent ées. Il repoussa le *veto* ab- que vouloit encore Mirabeau. que, pour le faire rejeter, agogues eurent recours à une ction qui se forma au Palais- Sillery vota pour une décla- des droits ; mais il voulait fût modifiée par une déclara- s devoirs. Lors de la délibé- sur la successibilité à la cou- on éleva, assez dubitative- l est vrai, la question de savoir ppartiendrait le trône, dans extinction de la branche des ns régnante en France. Un voulait que l'on décidât si la e des Bourbons régnante en e, et qui descendait directe- Louis XIV, pourrait régner ce, au préjudice des Bour- rançais, dont les droits ne que collatéraux. Le duc de art soutint que les renoncia- ites par le traité d'Utrecht chaient point le souverain ne de régner en France, mais nt de réunir les deux cou- ronnes. Sillery prit vivement le parti du duc d'Orléans, que cette affaire touchait de plus près, et produisit contre l'opinion du duc de Mortemart une renonciation formelle du Roi d'Espagne, et les lettres-patentes de 1713. D'Espréménil dit que si jamais la question se présentait, ce ne serait pas les droits acquis par les traités, qui la résoudraient, mais ceux du canon. L'assemblée ne décida rien, elle déclara seulement qu'*elle n'entendait rien préjuger sur l'effet des renonciations.* Lors de la fameuse discussion sur le droit de paix et de guerre, Sillery prétendit que le roi ne devait avoir le droit de déclarer la guerre que dans le cas d'agression, et que dans le cas contraire, le corps législatif devait intervenir. Le 17 août 1790, il dénonça une lettre pastorale de l'évêque de Toulon, qui se plaignait des violences exercées contre le clergé, et proposa de le mander à la barre. Le 7 septembre, il fit un rapport sur les rassemblements contre-révolutionnaires de Jalès, et conclut à ce qu'il fût informé contre ceux qui les avaient provoqués. Dans ce temps-là on attribuait aux manœuvres de la faction d'Orléans, la sanglante révolte de la garnison et du peuple de Nanci. A la fin de décembre 1790, Sillery présenta un rapport à ce sujet, et faisant tous ses efforts pour excuser les révoltés qui avaient le parti jacobin pour eux, il proposa de supprimer la procédure, et d'ensevelir cette affaire sous un décret d'amnistie. Le 24 août 1791, Thouret ayant demandé qu'il fût constitutionnellement établi que les membres de la famille royale ne pussent exercer aucun droit de citoyen actif, Sillery entra dans de grands développements pour démontrer qu'une

telle privation des droits politiques ferait de la famille royale une famille proscrite et dégradée, qui ne produirait que des imbécilles et des tyrans. L'assemblée ordonna l'impression de son discours. Pendant l'année 1791, il s'occupa beaucoup des lois sur la marine, et fut un des membres de l'assemblée qui eurent le plus de part à la nouvelle organisation. En 1792, il fut député à la Convention par le département de la Somme. D'abord envoyé comme commissaire à l'armée de Champagne, il vanta, dans toute sa correspondance, le bon esprit dont elle était animée, et ensuite les succès de Beurnonville. Dès la fin de décembre 1792, il s'engagea dans une lutte dont il ne devait plus sortir. Buzot avait demandé l'expulsion des Bourbons, sans en excepter le duc d'Orléans, qu'il voulait frapper encore plus directement que les princes de la famille royale. Cette motion fut suivie des plus violents débats. Sillery défendit le duc d'Orléans, et ce prince, effrayé de la motion, et des attaques sans cesse répétées, se trouva jeté dans l'horrible carrière que termina la catastrophe du 21 janvier. Dans le procès de Louis XVI, Sillery vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix, et pour le sursis. Lors de la défection de Dumouriez, on n'entendit plus que des dénonciations contre le duc, sa famille et ceux qui avaient fréquenté sa cour. Le 1er. avril 1793, Lasource demanda que Sillery fût mis en arrestation comme complice de Dumouriez, et agent de la faction d'Orléans. Sillery appuya lui-même la motion, et demanda d'être gardé à vue. Des commissaires avaient été envoyés à l'armée de Dumouriez: ils rapportèrent qu'ils avaient trouvé le général entouré de Mme. de d'Égalité fils (le duc d'Orl tuel), de sa ur, la demois lité, et de la famille du gén lence. Cambacérès fit, au no mité de salut public, un rap le dire de ces commissaires nonça que le comité s'était a personnes qui, par leur nai leurs liaisons, pouvaient êt çonnées de vouloir rétablir l té; et que d'ailleurs les dép lery et Égalité avaient dema men le plus scrupuleux de l duite. Le 4 avril, les Co défense et de sûreté général rent des mandats d'arrêt duc d'Orléans, Sillery et sa Ce dernier fut compris dans cription du 2 juin 1793, en tribunal révolutionnaire, cc à mort le 30 octobre 1793, cuté le lendemain. On a a marquis de Sillery, dans quel graphies, de beaucoup de c ne nous paraissent nullem vés; d'ailleurs, on ne doit pa que sa conduite dans le p Roi fut toute opposée à cell bienfaiteur et de son maîtr Orléans, XXXII, 124).

SILLY (Jacques-Joseph marquis de), né au château près Dozulé, en Normandie cembre 1671, entra au serv me mousquetaire en 1688 pourvu, l'année suivante compagnie dans le régime phin-Étranger. Depuis cette jusqu'en 1713, il fit toutes pagnes, et devint colonel du de cavalerie d'Orléans. Le r de Berwick, sous les ordr il se trouva, le cite, en occasions, dans ses Mémoir me un officier très-disting bataille d'Hochstet, il fut b

onnier. On le créa lieutenant-
en 1718; et il fut employé
qualité sous le duc de Luxem-
en Normandie. Le roi l'ap-
a conseil d'état en 1722, et
temps après il fut nommé
er-d'état d'épée, et chevalier
es. Le marquis de Silly n'ob-
nt ses grades par la faveur,
on l'a vu trop souvent. C'é-
r des talents et des services
ue, sous Louis XIV, les
pouvaient s'acquérir. On ne
oint alors de ces officiers-géné-
habiles, sachant à peine former
oton, et qui plus tard n'ont
leur avancement qu'en volti-
avec plus ou moins de grâce,
rtière d'une voiture. La nais-
qu'on place avant tout quand
rien de plus à montrer, eût
fire au marquis de Silly,
elle a suffi à beaucoup d'au-
lais Louis XIV, sans la dé-
, exigeait d'autres titres pour
lois dans les armées, et mê-
r les entrées à la cour (*V.* Lou-
Silly est moins connu par les
s qu'il a rendus au roi et à la
, que par ses liaisons avec
de Staal, qui l'a cité sou-
ans ses Mémoires. Le Recueil
tres de cette dame en reu-
beaucoup qui ont été adressées
rquis de Silly, et plusieurs
ent écrites par le marquis de
ui-même. On voit, dans cette
ondance, qu'il était doué d'un
distingué. « Ses idées, dit
. de Staal, étaient vives et
s; ses expressions nobles et
les, faites les unes pour les
s, donnaient une espèce d'har-
ie à ses discours. On n'y
it point de tours recherchés,
d'affecté. Un goût dominant
la guerre attachait ses vues
» à tout ce qui s'y rapportait; et il
» n'avait pas moins la capacité que
» l'air du commandement. » Mme. de Staal en parle comme de l'homme qu'elle a le plus aimé. Il était tel qu'il semblait que son ame, dit-elle, régît la mienne; il n'était affecté d'aucun sentiment qu'il ne s'en trouvât un en moi tout pareil; mais elle ne fut pas sans doute la femme qu'il aima le plus, et elle ne se le dissimule point. Il était revenu d'Allemagne avant la mort du roi, dit-elle ailleurs, sans m'en avertir ni me donner aucun signe de vie, et je m'aperçus qu'il me traitait comme une vieille gazette dont on n'a plus que faire. Le marquis de Silly, contrarié, à ce qu'il paraît, dans les sentiments d'une grande passion, où le cœur, cependant, était moins intéressé encore que l'amour propre, éprouva un accès de délire qui le porta à se jeter par les fenêtres, dans les fossés du château de Silly, où il se noya le 19 novembre 1727. Soit qu'on ait ignoré son sort pendant quelques jours, soit qu'on ait été obligé, à cause de ses dignités, d'employer de longues formalités, il ne fut inhumé que le 28. Mme. de Staal ne s'étend point sur le tragique événement de sa mort; elle se contente de dire: Je perdis, pendant ce temps-là, les personnes qui m'étaient le plus chères: le marquis de Silly par une mort affreuse dont je ne veux pas renouveller le souvenir... On trouve dans le second volume des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, trente-sept lettres écrites, depuis 1725 jusqu'en 1727, par le marquis de Silly, au duc de Richelieu, alors ambassadeur à Vienne: quelques-unes de ces lettres contiennent des anecdotes curieuses et peu connues. M—r.

SILVA (Jean-Baptiste), médecin, né à Bordeaux, le 13 janvier 1682, d'une famille juive, embrassa la profession de son père, et fit ses études médicales à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur à l'âge de dix-neuf ans. Chirac, qui avait été son professeur, ayant été appelé à Paris, par le duc d'Orléans, devint son protecteur. Silva y recommença un cours de médecine, et fut reçu docteur en 1712. Helvétius lui confia une partie de sa clientelle; et plusieurs cures le mirent en réputation. Appelé plusieurs fois, en 1721, aux consultations pour la maladie de Louis XV, il obtint, en 1724, la place de médecin consultant du roi. L'électeur de Bavière, qui fut depuis empereur sous le nom de Charles VI, le fit venir à Munich. L'impératrice de Russie lui offrit, en 1738, la place de son premier médecin. Silva la refusa; et la même année, Louis XV lui accorda des lettres de noblesse. Le prince Louis-Henri de Condé l'avait pris pour son premier médecin. Il mourut à Paris, le 19 août 1742. Voltaire, qui lui a donné, dès 1756, place dans la liste des écrivains de son *Siècle de Louis XIV*, dit que *c'était un de ces médecins que Molière n'eût pu ni osé rendre ridicules.* Cet historien n'avait pas attendu la mort de Silva pour faire son éloge. Il le mentionna, dans son *Second discours* sur l'homme, avec Helvétius et Vernage. Dans son *Quatrième discours*, qui est de 1738, Voltaire avait dit :

Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.

Ce ne fut qu'après 1768, que l'auteur, faisant des corrections à sa pièce, se vit, par le fil des idées, amené à remplacer ces vers. On a de Silva : I. *Traité de l'i*
férentes sortes de saig
palement de celle du
2 vol. in-8°.; Amsterd
vol. in-12. « Dans cet o
» que, dit Éloy, celu
» Hecquet a publié, en 1
» tre d'*Observations*
» *du pied*; mais quoi
» gloire d'avoir victori
» battu cet auteur, Ch
» nay ont trouvé mati
» réflexions critiques
» Traité. » (*V.* J. D
VIII, 359, et Ques
398.) II. *Dissertati*
tations médicinales d
et Silva, trois volun
bliés par Bruhier, qui
Mémoire pour servi
Silva, Mémoire auque
d'impression, on a d
1741 (*V.* Bruhier,
deux premiers volume
le troisième est de 17
mentionné par Éloy.
publia aussi ce trois
avertit que la *Théor*
lution dans les infla
sérée au premier volu
de Silva, mais de Ma
31 décembre 1777 (
XXVI, 407).

SILVA (Donat),
en 1690, à Milan, d
et aisés, fut élevé au
tin à Rome. Faisant u
ble de ses talents et d
devint un des collabo
utiles de Muratori,
alors de la publicati
ques du moyen âge.
treprise, pour laquell
diteur avait mis à c
sieurs littérateurs ita
encouragements à Mil
née une association

qui concouraient par leurs
lever ce grand monument
ationale. Silva se chargea
er la comptabilité et les
: l'imprimerie. Il fournit
otes sur la bulle de Pascal
synode de Pavie, et aida
s la rédaction du discours
graphie des siècles barba-
illait en même temps à une
n sur saint Sérène, insé-
recueil des Bollandistes,
elle édition de la chroni-
isconti, par Azario (Mi-
, et des *Statuts de Bian-*
ourut le 2 juin 1779. Fri-
ait aidé à publier son ou-
Figure de la terre (*V.*
1, 78), honora la mémoi-
protecteur, par un Éloge
anonyme, Milan, 1779,

A—G—S.

(Garcia de). *V.* Figue-

SI (Gherardo), archi-
Florence, en 1579, d'u-
noble, mais qui avait per-
me, exécuta, dans sa pa-
and nombre de statues et
Il restaura le *Palais Al-*
struisit l'*Église* et le *Cou-*
Théatins, acheva le *Casin*
Marc, pour le cardinal de
l'*Église de la confrérie*
ates et la *Façade du pa-*
zi, du côté de Santa-Tri-
trois ordres d'architectu-
lais Capponi, dans la Via
urait été plus magnifique
il n'est, si le propriétaire,
r la dépense, n'avait em-
chitecte de donner aux bâ-
ne plus grande élévation.
e San-Gallo, il fit, pour
r Castelli, ce magnifique
n des plus beaux de la Tos-
i s'appelle aujourd'hui le
Palais Marucelli; et, dans la rue Guelfonda, le *Palais Ricardi*, qui est digne d'être habité par un monarque. Le grand-duc Ferdinand le chargea de renforcer les constructions de la cathédrale, pour la façade de laquelle Silvani exécuta un dessin composé de deux ordres, afin de la mettre en harmonie avec le style gothique de l'édifice. Au nombre des artistes qui avaient donné des dessins pour cette façade, on cite le Buontalenti, le Dosio, don Jean de Médicis, le Passignano, Baccio del Bianco, qui a fait des constructions si admirables en Espagne, etc. Les plans de Silvani enlevèrent tous les suffrages. Le *Palais* et le *Casino Pinti*, pour les Salviati; le *Palais Bardi*, dans le comté de Verbellezza; la *Villa delle Falle*, appartenant aux Guadagni, et, à Pistoja, les *Bâtiments de la Sapience*, sont dus également à Silvani. Le détail de tous ses travaux, serait infini; mais on ne peut passer sous silence des monuments tels que la *Façade du palais Gianfigliazzi* et l'*Église de Saint-François-de-Paule*, hors de Florence. Le pont de Pise s'étant rompu, Silvani fit un dessin pour en construire un nouveau. On préféra celui d'un certain Bartoletti, qui avait conçu l'idée d'en construire un d'une seule arche. Cette opération exigea deux années de travail; et il y avait à peine huit jours qu'il était terminé, quand le nouveau pont s'écroula au milieu de la nuit, avec un fracas épouvantable. Silvani cultiva aussi la sculpture, et montra de l'habileté dans cet art. Doué de la plus grande activité, on le voyait, même à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, monter chaque jour, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, les escaliers longs, étroits et tortueux du dôme et de la lanterne

de la cathédrale, accompagné d'un vieux maçon âgé de cent ans. Silvani mourut à Florence, en 1675. — Pierre-François Silvani, son fils et son élève, exécuta des travaux considérables dans la cathédrale de Florence, et on lui doit l'*Église des Pères de l'Oratoire*, pour laquelle le Bernin avait fait un plan qui ne fut point adopté, à cause de la dépense qu'il exigeait. P—s.

SILVÈRE (Saint), fut nommé pape, le 30 juin 536, par la seule faveur de Théodat, roi des Goths, pour succéder à Agapet. Le clergé résista quelque temps à cette élévation irrégulière; mais Silvère fut consacré par quelques évêques, et les autres se soumirent, dans la crainte de plus grands désordres. Le nouveau pontife expia bien douloureusement cette haute fortune. L'impératrice Théodora, épouse de Justinien, protégeait Vigile, qui lui avait promis de rétablir Anthyme sur le siége de Constantinople. Elle fit sonder, à ce sujet, Silvère, qui la refusa absolument; et, voyant qu'il ne lui restait d'autre parti que de protéger Vigile par la force, elle l'envoya en Italie, chargé d'or, pour corrompre, et revêtu d'un crédit sans bornes auprès de Bélisaire, pour faire exécuter les ordres de l'impératrice. Bélisaire, quoique avec répugnance, ne se crut pas dispensé d'obéir. Malgré les efforts de Vitigès, qui avait succédé à Théodat, et qui vint mettre le siége devant Rome, ce général s'occupa de l'expulsion de Silvère, et l'obtint, en faisant entendre des témoins qui déposèrent que ce pape entretenait des intelligences criminelles avec le roi des Goths. Silvère fut dépouillé de ses habits, revêtu d'une robe de moine, et relégué à Patare, en Lycie. L'évêque de ce siége, touché du sort du pontife, alla trouver J stinien, qui se et on a la réintégrat mais Théodora triomp cette nouvelle oppositio tés. Elle chargea Bélis Silvère à son ennemi relégua de nouveau da serte de la mer de Tos fit mourir, de faim. toujours regardé com légitime. Son pontifica deux ans. Il mourut d juin 538. Sa mémoire 20 juin. Vigile lui succ

SILVERSTOLPE briel), historiograph quit en 1772. Après av études à Upsal, il se truction publique. Ay au rectorat de la haute kioeping, il s'efforça ner l'enseignement él publia plusieurs ouvra quaient en Suède, dans de la littérature, ent *Abrégé de l'histoire d Abrégé d'histoire uni Chronologie*, Stockh 8°.; une *Géographie g man Geographie*), Silverstolpe fut adm d'instruction publique dit utile, par des Mémo cation, et obtint, en r ses services, des lettre Depuis lors, ce fut à l signala par son zèle po tion de l'enseignement fait une traduction élég *rinne* de Mme. de Sta un *Journal de littérat* tomes I-V. Il a publié Poésies peu brillantes, partie, des poètes étra Stockholm, 1814. S *principes de la gram rale*, Stockholm, 181

vie invariable de l'é-
langue suédoise, ib., quelle il eut la mal- e charger cette langue res et de nouveaux ac- nposer sa Grammaire is apprend qu'il avait ouvrages français en de cette langue, il les en français. Il vou- en, découvrir les prin- des langues. On a en- Traduction assez sè- *Agricola*, de Tacite. u part à la rédaction on actuelle de la Suè- n sept. 1824. D-G.

, pape. *V.* SYLVES-

(ISRAEL), dessina- r, né à Nanci, en élève d'Israël Hen- s leçons de cet habile se fixer à Paris, où à se faire connaître. lligence qu'il déploya les *Paysages*, frap- IV, au point que ce argea de dessiner et *aisons royales*, ainsi *onnées* et les *Places* son règne. La récom- avaux fut le titre de in du dauphin, une logement au Louvre. ix fois le voyage d'I- ue voyage, il en rap- nombre de dessins n retour. Sa manière ge de celle de Callot La Belle; et il a servi, modèle à Sébastien essins sont ornés de remarquables par le t la finesse avec les- touchées. Peu de gra- it autant que lui, et son œuvre se monte à plus de mille pièces, dont les principales sont : I. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée*. II. *Les Vues des Parcs et Maisons royales*. III. *Les villes conquises par Louis XIV*. IV. *Une grande vue de Rome*, en 4 pièces. V. *La vue du Campo Vaccino*, à Rome. VI. *Les Fêtes du Carrousel*, en 1662, etc. Voyez *le Manuel des Amateurs de l'art* d'Huber et Rost, Silvestre mourut à Paris, en 1691. — Louis SILVESTRE, fils du précédent, né à Paris, en 1675, s'adonna à la peinture sous la direction de Lebrun et des Boullogne, et acquit la réputation d'un excellent dessinateur. Il fit le voyage de Rome pour se perfectionner, et à son retour, il fut reçu membre de l'académie, dont, par la suite, il devint un des professeurs. Il orna de ses ouvrages le réfectoire de Saint-Martin-des-Champs, Saint-Roch, Notre-Dame, etc. Ces différentes productions fixèrent les yeux sur lui, et le roi de Pologne, Auguste II, l'appela à la cour de Dresde, le nomma son premier peintre, et lui donna des lettres de noblesse. Devenu directeur de l'académie de peinture de Dresde, il demeura vingt-quatre ans dans cette ville, et revint à Paris, où Louis XV lui accorda un logement au Louvre, avec une pension de mille écus. Silvestre mourut dans cette capitale, en 1760. P—s.

SIMARD ou SYMARS (1) (PIERRE), inquisiteur de la foi, était né, vers 1620, à Besançon (2). Il prit,

(1) C'est ainsi que son nom est écrit au bas de la dédicace des *Avis favorables*.

(2) Suivant les PP. Echard et Quetif (Bibl. fratr. prædicat.); mais peut-être par ces mots *Petrus Bisuntinus*, faut-il seulement entendre qu'il était né dans le diocèse de Besançon; en effet, Lampinet le dit de Vesoul, et d'autres biographes, de Montbozon, bourg dans l'arrondissement de cette dernière ville.

jeunesse, l'habit de saint Dominique, et fut envoyé, par ses supérieurs, à Paris, où il fit, avec succès, ses cours de philosophie et de théologie. De retour dans sa province, en 1645, il y remplit successivement divers emplois, et fut enfin nommé inquisiteur-général pour le comté de Bourgogne. Dans l'ardeur de son zèle, il poursuivit avec acharnement les personnes soupçonnées de magie, et en fit périr plusieurs sur le fatal bûcher. Les magistrats de Besançon parvinrent à faire remplacer le P. Simard dans des fonctions qu'il remplissait avec tant de rigueur; et il se rendit à Rome pour justifier sa conduite. On peut conjecturer que ses excuses furent admises par le Saint-Office, puisqu'il revint, en 1673, avec le titre de provincial et la commission de surveiller le maintien de la règle dans toutes les maisons de son ordre, en France. Il mourut prieur du couvent de Poligni, vers 1680. Les auteurs de la *Bibl. scriptor. ord. fratr. prædicatorum*, qui représentent Simard comme une victime de l'envie, disent qu'ils joignait à des dehors agréables, des mœurs pures et un grand zèle pour la religion (*V.* tome II, pag. 650). On a du P. Simard : le *Trésor du rosaire*, in-12, réimprimé plusieurs fois à Besançon et à Dole; — *Avis favorables et salutaires aux prêtres et pasteurs*, Besançon, 1677, pet. in-8°.; c'est une Apologie du sacerdoce. Suivant Lampinet (*Biblioth. Sequan.*, mss.), il a laissé, en manuscrit, un *Abrégé* des conciles, des *Observations* sur le droit canonique, et un *Traité* des sorciers. W—s.

SIMÉON, second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1748 avant J.-C. Étant allé en Egypte avec ses frères pour acheter du blé, ce fut lui que Joseph retint en otage. cert avec son frère Lévi, il le massacre des Sichémites VI), et il eut part aux re que Jacob fit à cette occasi descendants n'eurent en parta canton démembré de la t Juda, et sa tribu fut la s Moïse ne bénit pas en mour était composée de cinquan mille combattants en sort gypte, et il n'en entra qu deux mille dans la Terre pro

SIMÉON, vieillard vertueux, ti par le Saint-Esprit, qu'il n rait point sans avoir vu le du Monde. Dans cette attem meurait presque toujours Temple, et il s'y trouvait le Vierge entra portant l'Enfa Ce fut alors qu'il chanta le fam tique : *Nunc dimittis servum Dòmine ;* et qu'il prophéti demption. — SIMÉON, dit *du Seigneur*, était fils de la la Sainte-Vierge. Il fut di J.-C., et devint évêque de Je après la mort de saint Poursuivi par Atticus, qui go la Palestine sous le règne de il fut crucifié à l'âge de ce ans, la cent-septième ann C., et après avoir gouver rante ans l'église de Jérusale

SIMÉON STYLITE (S anachorète, était né vers l'a à Sisan sur les confins de la de la Syrie. Sa seule occupati son enfance, fut de garder l peaux. Un jour qu'il était à ayant entendu lire l'évangile titudes, il en demanda l'ex à un vieillard qui se trouvait lui ; et frappé de l'idée que l pouvait s'obtenir que par tence, il prit la résolution d ser la vie solitaire. Il alla sur-l

ter à l'abbé d'un monastère
u'il pria de le recevoir com-
imple serviteur, déclarant
hargerait avec joie des fonc-
plus viles. Admis dans cette
il fut initié, par quelques
ns la connaissance des sain-
; et comme il était doué
noire heureuse, il apprit,
temps, les psaumes et les
x passages des Écritures.
ès dans la vie pénitente ne
moins rapides; et malgré
jeunesse, il égala bientôt
es les plus fervents. Desi-
er de plus en plus dans la
perfection, il sollicita la
de passer dans une mai-
règle était plus austère.
ux n'y faisaient qu'un seul
les deux jours; mais Si-
éduisit à ne manger qu'une
aine. Il ajouta de même à
rigueurs de l'institut, de
a fut obligé d'arrêter les
s de son zèle. Cependant,
it de se mortifier en se-
exercer sur son corps tou-
de cruautés; et l'abbé,
que son exemple ne préva-
gle, finit par le renvoyer.
retira dans un ermitage
mont Télenisse, où, n'ayant
de, il put se livrer, sans
, à tous les excès de son
nt imiter parfaitement le
sus-Christ, il prit la résolu-
ser tout le carême, sans
ucune nourriture. Basse,
bbite du voisinage, au-
art de son dessein, crai-
n'eût plutôt consulté sa
ses forces, lui laissa dix
e cruche pleine d'eau. Au
arante jours, Basse revint
les provisions intactes;
on était étendu par terre,
ne donnant aucun signe de vie. Il courut à lui, humecta sa bouche avec une éponge, et lui donna l'eucharistie. Aussitôt Siméon se sentit fortifié (1). Si l'on en croit Théodoret, son contemporain, depuis cette époque, il passa tous les carêmes sans manger. Siméon quitta cette solitude pour aller habiter sur le sommet d'une montagne, où il se construisit une espèce de hutte, sans toit, avec des pierres placées grossièrement les unes sur les autres. L'éclat de sa pénitence attira, dans ce désert, une foule de personnes qui venaient lui demander des avis et la guérison de leurs maux corporels. Ce fut pour se soustraire à leur importunité, qu'il imagina de se retirer, vers 423, sur une colonne (2), dont le dessus était environné d'une balustrade. Un genre de vie si singulier fut regardé par les uns, comme une extravagance, par les autres, comme un trait de vanité. Quelques évêques du voisinage lui donnèrent l'ordre de quitter sa colonne; son obéissance lui valut la permission d'y rester. Elle était placée dans une enceinte dont les femmes n'avaient pas la liberté d'approcher. Deux fois par jour Siméon faisait des exhortations courtes, mais éloquentes et dont le résultat était d'augmenter le nombre des solitaires dans les provinces voisines. Il changea trois fois de colonne. Celle sur laquelle il passa les vingt-deux dernières années de sa vie avait quarante coudées de hauteur. Il mourut en 459 ou 460, le 1er. septembre, à l'âge de soixante-neuf ans. Son corps fut transporté dans la ville d'Antioche, d'où l'em-

(1) On cite des exemples d'une abstinence aussi longue parmi les orientaux. Voy. l'*Histoire du jeûne*, par dom De Lisle.

(2) En grec Στύλος, d'où saint Siméon a été surnommé *Stylite*.

pereur Léon voulait le faire transférer à Constantinople; mais il fut obligé de céder aux instances des habitants d'Antioche pour conserver ce précieux dépôt. Les Orientaux célèbrent la fête de saint Siméon, le 1er. septembre; et l'Église catholique, le 5 janvier. Assemani a publié, dans le tome 1er. de la *Biblioth. orientalis*, une *Lettre* que Siméon écrivit à l'empereur Théodose le jeune, pour le détourner de rendre aux Juifs leurs synagogues. Ceillier l'a donnée en français, dans le tome XV de l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, pag. 439. Évagre et Nicéphore citent trois autres *Lettres* de saint Siméon. On a, sous son nom, dans la *Bibl. maxima patrum*, VII, 1227-28, une courte Homélie: *De morte assiduè cogitandâ*. La *Vie* de saint Siméon, par Théodoret, contient des faits qui sembleraient peu croyables, s'ils n'étaient confirmés par le témoignage d'un grand nombre d'auteurs qui en avaient été témoins oculaires(3). Elle a été publiée, avec d'autres Vies du même saint, dans le *Recueil des Bollandistes*, tome 1er. de janvier, et par Muratori, dans les *Acta SS. Martyrum orientalium*, Rome, 1748, in-f. Fred. George Lautensach a donné: *Dissertatio de Simeone Stylitâ*, Wittemberg, 1700, in-4°. A l'exemple de ce solitaire, on a vu, dans l'Orient, des *stylites* jusqu'à l'époque où les Turcs y remplacèrent la croix par le croissant. Dans l'Occident, on n'a vu de stylite qu'un saint Vulfilaïc qui mena quelque temps ce genre de vie, près de Trèves, au rapport de saint Grégoire de Tours. — SIMÉON-STYLITE (saint), dit le Jeune, né en 521, à Antioche, fut élevé dans le monastère de Thaumat devint abbé, et mour l'âge de soixante-onze a lui quelques Homélies Opuscules ascétiques. L norent d'un culte part mai, et les Latins, le On trouve dans les *Acta* au 24 mai, sa Vie av tion en latin, par le P.. glise grecque célèbre la t troisième *Siméon-Styli* let. On en connaît plus *Voy.* la *Bibl. græca* IX, 279. W—s.

SIMÉON DE DURH rien anglais du douzièr seigna les mathématiq et devint *præcentor* da Durham. Il mourut peu de temps après l'a que à laquelle se ter toire. Siméon se donna soins pour réunir les d latifs à l'histoire d'An cialement dans le Nor où les Danois les avai Il s'en servit pour c *Histoire des rois d'A* 616 à 1130, en em quelques autres pièces Elle fut continuée ju 1156, par Jean, prieu Cet ouvrage et celui q consacré à l'église de été imprimés parmi les *tores* de Twisden. Th a donné, en 1732, un dernier. 1 vol. in-8°.

SIMÉON LE MÉTA MÉTAPHRASTE.

SIMEONI (GABRIEL florentin, né en 150 caractère hautain, exi cieux. A l'âge de six a senté à Léon X, com extraordinaire, et ava

(3) *Voy.* Godescard, *Vies des Pères*, etc., au 5 janvier.

ingtième année, il fut em-
r la république de Florence
mission où il eut pour
e célèbre Giannotti. Fêté à
le François Ier., il voulut
à sa faveur en flattant la
sa maîtresse. Ses premiers
nés à la duchesse d'Étam-
prônés par le cardinal de
, lui valurent une pension
cus, dont il ne jouit pas
s. Jean-Baptiste Cybo,
Marseille, aux dépens du-
générosité avait été exer-
a dans les bonnes grâces
i le remit en possession de
Simeoni, qu'on n'avait
à indemniser, fut mécon-
t oubli, et alla chercher
Angleterre : mais trompé
calculs, il revint dans
, où ses flatteries ne lui
qu'un emploi subalterne
dministrations du grand-
mour-propre en fut irrité:
re ans de travail, il donna
on, et vint s'établir à Rome
posa quelques ouvrages,
imprimés à Venise. En
Ravenne, il s'arrêta de-
abeau du Dante, auquel il
aré dans un sonnet, qui se
r le tercet suivant :

Sede al secolo futuro,
Il' ossa, io colla vita altrove,
i virtù poco alla patria è grato.

, parurent les *Commen-*
la Tétrarchie, qu'il avait
ndus en Italie, pour y
protecteurs. Séduit par
de l'Arétin, qui venait de
n riche présent de Pierre
nèse, duc de Plaisance,
à ce prince, pour lui
le publier, sous ses aus-
long poème sur l'astro-
iaire. Le duc eut le bon esprit de ne pas lui répondre; et ce silence épargna au public un mauvais ouvrage. Repoussé de toutes parts, Simeoni prit la résolution de retourner en France, où Henri II venait de monter sur le trône (1547). Il se rapprocha du cardinal de Lorraine, et accabla de louanges la duchesse de Valentinois : mais n'ayant trouvé personne à la cour, « disposé à obliger un homme ver-» tueux, qui pouvait en un moment » rendre immortel le nom de son » bienfaiteur, » il se contenta d'une petite place dans la maison du prince de Melphe, commandant alors pour le roi de France, en Piémont. Moins heureux sous le maréchal de Brissac, qui ne voulut pas respecter les choix de son prédécesseur, Siméoni se donna de nouveaux maîtres, dans l'évêque de Clermont (*Voyez* Duprat, XII, 310), qu'il suivit au concile de Trente, et dans l'évêque de Troyes (*Voyez* Caraccioli, VII, 100), qu'il défendit contre le chapitre de cette ville. Il ne réussit pas à justifier ce prélat, et il tomba lui-même sous les coups des inquisiteurs, qui le retinrent une année dans les fers. Échappé à ces dangers, il se retira, en 1556, à Lyon, où il se mit à la suite de François de Lorraine duc de Guise (*V.* Guise, XIX, 186), destiné au commandement de l'armée, qui devait arracher le royaume de Naples à l'Espagne. La malheureuse issue de cette expédition le ramena encore à Lyon, où il vécut quelque temps de ses travaux littéraires. Sans cesse occupé de la recherche d'un Mécène, il ne publiait pas un ouvrage sans l'adresser à quelque grand personnage; et ce fut probablement à son livre des *Devises*, dédié à Emmanuel-Philibert de Savoie, qu'il

dut la protection de ce prince, auprès duquel il passa tranquillement les dernières années de sa vie. Il mourut à Turin vers 1570. Ses ouvrages sont : I. *Comentarj sopra alla tetrarchia di Vinegia, di Milano, di Mantova e di Ferrara*, Venise, 1546, in-8°. L'auteur en traduisit une partie, qu'il intitula : *Épitome de l'origine et succession du duché de Ferrare*, Paris, 1553, in-8° (1). Le reste parut sous le titre de *Commentaires sur les villes de Venise, Milan et Mantoue*, trad. par Gilles Corrozet, Paris, 1553, in-8°. C'est un abrégé très-superficiel de l'histoire de ces provinces. II. *Le tre parti del campo de' primi studj di G. Simeoni*, Venise, 1546, in-12. C'est un Recueil de poésies, de lettres, de dialogues et d'autres petites pièces. III. *Le Satire alla Berniesca, con un' elegia sopra la morte di Francesco I, ed altre rime*, Turin, 1549, in-4°. Ces satires, écrites en tercets, sont précédées d'un éloge du style bernesque, le seul, selon l'auteur, où l'on puisse montrer que l'on a du génie. « En effet, dit-il, on trouve mille poètes capables de chanter les exploits d'un héros ; mais il en est bien peu qui sachent relever les qualités modestes d'une *Fève*, d'un *Four*, d'une *Anguille* (2). » IV. *Interprétation grecque, latine, toscane et française du monstre*, ou *énigme d'Italie*, Lyon, 1555, in-8° ; ce monstre fantastique, figuré pa représentation allégori états de l'Italie, à la quels l'auteur invite de ces Henri II (3). V. *triomphe des Gaulois* ibid., 1555, in-8°, f plication bizarre d'u que trouvé à Lyon. VI *ration, nature, lieu, et signification des C* 1556, in-8°. VII. *Le servations antiques*, *Voyage en Italie, en Inscriptions du pays* Lyon, 1558, in-4°., fig pose plutôt en faveur de l'auteur que de sa d lant de Marseille, il c que : « les habitant » hommes que femm » aujourd'hui habille » et ont la parole, l » chair et la façon du » donc je penserais v » fut quelque demeur » nommés Phocenses de cet Ouvrage pa sous le titre suivant *di epitaffi e medagli* 1558, in-4°., fig. monuments rapport vre sont évidemmen dernes. VIII. *Disc gione antica de' R* du français de Du 1558 et 1559, in- en 1569, in-4°. IX. *la castrametazion militare de' Roman esercizj antichi de'*

(1) Dans cette traduction, ainsi que dans presque tous ses ouvrages, il écrit son nom SYMEONI.

(2) Dans une de ces satires, il raconte un trait qui mérite d'être rapporté. « Un bouffon, bien » nourri et richement habillé, ayant un jour ren» contré le Dante, se mit à rire, et à le montrer » au doigt ; puis il lui dit : Pourquoi avec ta phi» losophie tu es pauvre et dans l'oubli, tandis que » moi, avec ma folie, je suis riche, et bien placé » à la cour ? C'est, répondit le Dante, parce qu'il » a plu à Dieu que tu aies trouvé un maître com» me toi, tandis que je ne puis pas en trouver un » qui me ressemble. »

(3) Les droits des Franç contestables, dit-il, puisqu ses successeurs étaient de l tivement à Francus, fils d' çais. Aussi le héros de Sim » monstre, lui dit (pag. 3 » cette Italie est mon héritc » Dardan et Iasie, mes prog

luit du même, ibid., 1555, re. édition inconnue à la s bibliographes; réimpri- 56 et 1559, in-fol., et o. X. *Livre 1er. de César, par des observations mi-* aris, 1558-in-8°; (avec le par Fr. de Saint Thomas), 10, in-8°. XI. *La Vita e oseo* (sic) *d'Ovidio, fi- abbreviato in forma d'e-*, ibid., 1559 et 1584, Les Épigrammes sont *in a*, et les vignettes ont été r le petit Bernard. Cela pas qu'elles ne soient bien , et l'on ne conçoit pas ce donner de la célébrité ux de cet artiste. XII. *ra la natura ed effetti : il ritratto della fonta- g* (4); *e l'apologia gene- o a tutti i calunniatori ed ri delle sue opere*, à la ouvrage précédent. XIII. *o sopra l' utile della pace, razione delle nozze del o et del duca di Savoja*, 59, in-4°. XIV. *Devises nes*, ibid., 1559, in-4°.; n sous ce titre: *Le Im- he e morali*, ibid., 1559, imprimé sous le titre de *e imprese*, ibid., 1560, ., et avec le *Dialogo dell'* e Giovio, ibid., 1574, . en français, Lyon, 1561, ers, 1567, in-16: en la- in-16; Leyde, 1600, in- espagnol, Lyon, 1561, . *Dialogo pio e specula-*, 1560, in-4°., fig. XVI. *ie della Limania*, même ie le précédent, traduit en sous le titre suivant: *Dis-cours* ou *Description de la Limagne d'Auvergne, avec plusieurs médailles, statues, oracles, épitaphes et autres choses mémorables de l'antiquité*, par A. Chappuis, ibid., 1561, in-4°. XVII. *Figure della Biblia, illustrate di stanze toscane*, ibid., 1565, 1577, in-8°., fig., réimprimé sous le titre suivant: *Figure del vecchio e nuovo Testamento*, Venise, 1574, in-8°. Dans l'énigme d'Italie, il annonçait deux traités: sur l'institution d'un bon prince et d'un royaume bien ordonné, et sur la population du monde; ils n'ont pas été imprimés. *Voyez*, pour d'autres renseignements, Mencke: *Dissertationes litterariæ*, Leipzig, 1734, in-8°., pag. 215; Manni, *le veglie piacevoli*, Venise, 1760, in-8°., tome II, pag. 80, et Tiraboschi, *Letteratura italiana*. A-G-S.

SIMI (Nicolas), astronome, né à Bologne, vers l'année 1530, fit ses études à l'université de cette ville, et fut reçu docteur en philosophie, en 1548. Il s'appliqua surtout à l'astronomie, qu'il professa aux écoles publiques jusqu'à l'année de sa mort, arrivée le 1er. octobre 1564. Ses ouvrages sont: I. *Theorica planetarum in compendium redacta*, Venise, 1551, et Bâle, 1555. II. *Ephemerides annorum XV, ab anno Christi 1554 ad 1568, ad meridianum Bononiæ. Canones, usum ephemeridum explicantes*, Venise, 1554. III. *Tractatus de electionibus, de mutatione aëris, de revolutionibus annorum et alia*, ibid., 1554, in-4°. IV. *Introductorium ac summarium totius geographiæ*, Bologne, 1563, in-8°. La bibliothèque de l'institut de Bologne conserve quelques ouvrages inédits du même auteur. *V.* Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi*, t. VIII, p. 8. A-G-S.

à une lieue de Clermont.

SIMIANE (Charles-Emanuel-Philibert-Hyacinthe (1) de), marquis de Pianesse, était issu d'une ancienne et illustre maison de Provence, alliée à des souverains (2). Il était l'unique fruit du mariage de la princesse Mathilde, sœur naturelle du duc de Savoie, Charles-Emanuel, et du marquis de Pianesse, gouverneur de Savoie. Sa mère, restée veuve, se consacra tout entière à l'éducation de ce fils, dont les progrès dans les lettres et la pratique de la vertu répondirent à ses soins. Destiné, par sa naissance, à la profession des armes, il signala sa valeur dans les guerres du Montferrat et du pays de Gènes. Le traité de Chérasque (1631) ayant rendu la paix à l'Italie, il embrassa la carrière diplomatique, et fut envoyé, quoique très-jeune, ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne. Quelques mois lui suffirent pour terminer la négociation dont il avait été chargé, et il revint siéger au conseil-d'état. La guerre s'étant rallumée en Italie, le marquis de Pianesse obtint un commandement, et, pour prix de nouveaux exploits, fut créé colonel-général de l'infanterie (3). Après la mort du duc Victor-Amé Ier. (1637), la régente le créa président de son conseil, place dans laquelle il s'acquit la réputation d'un sage administrateur et d'un politique consommé. Dans le tourbillon des affaires comme dans le tumulte des camps, il trouvait le loisir de méditer sur le néant des grandeurs; et souvent il hâtait de ses vœux le moment où, libre de tous so
rait s'occuper uniqueme
nité. Déjà plusieurs fois il
la démission de ses empl
duc de Savoie trouvait to
que prétexte pour reteni
teur dont il appréciait l
talents. Il fallut avoir
pape Alexandre VII, I
demeurer à la cour. E
la mort de ce souverain
quitta subitement, et all
dans un monastère don
fondateur. Il fit un aba
biens au marquis de Li
fils, et renvoya le collier
ciade à son souverain, a
vets de ses différentes c
clarant que sa résolutio
chever ses jours dans la
duc de Savoie parvint
le faire revenir à Turin;
lut lui permettre d'ent
maison des prêtres de
d'où il ne sortait que lo
appelé pour donner son
affaires importantes. (
cinq théologiens, pour
marquis pouvait quitter
leur réponse fut qu'il
d'observer le vœu d'ab
biens et la cour; mai
ne l'empêchait de don
sur les affaires de l'é
dans cet asile qu'il ter
au mois de juillet 16
de soixante-neuf ans. L
Pianesse était très-versé
rature, l'histoire et les s
en excepter la théologie.
la plupart des langues d
et écrivait en français et
avec autant de facilité
On a de lui deux ouvrage
*Piissimi in Deum affe
ex D. Augustini Confe
lecti*, Paris, Vitré, in-

(1) Et non pas *Charles-Jean-Baptiste*, comme on le dit dans le *Moréri* de 1759.

(2) On trouve la généalogie de cette maison dans l'*Hist. généalog.* du P. Anselme, II, 238 et suiv.

(3) Il paraît qu'il s'exposait beaucoup trop pour un général. Partout il se fit jour la lance à la main. A l'affaire de la Route, il força les digues de Casal, et soutint devant Turin, avec une poignée de gens, les efforts d'une armée puissante.

s d'un de ses amis ; —
a vérité de la religion
(en ital.), trad. en fran-
P. Bouhours), Paris,
2 ; réimprimé en 1678 et
une Préface qui contient
ur la vie de l'auteur. Il a
anuscrit, un *Traité gé-*
de la maison de Simia-
cité dans la *Bibliothèque*
le la France, n°. 44151.
W—s.

E (Pauline Adhémar
L DE Grignan, marquise
uivant toute apparence,
en 1674, d'après une
assy, du 16 août de cette
e. Elle eut pour parrain
de Retz, et pour marraine
e d'Harcourt. Ses disposi-
ces furent cultivées par la
le Grignan, sa mère : dès
eize ans, elle écrivit, sous
e celle-ci, une petite his-
été, particularité attestée
valier de Perrin, éditeur
de Mme. de Sévigné. Cette
ous apprend que l'*esprit*
tite-fille *dérobait tout ;*
ait *brûlé le monde*, si le
Grignan, son père, avait
ui *donner que ses yeux et*
ille ; mais qu'elle faisait
t une aimable créature
ffet, l'intéressante Pauline
ver Louis de Simiane,
d'Esparron, gentilhomme
d'Orléans, lieutenant des
s écossais. Ce jeune sei-
ait à elle, en 1695, quoi-
lui apportât qu'une dot de
nille francs, et qu'il en eût
uq mille de rente. Après
e son beau-père, il lui suc-
la place de lieutenant-gé-

du 16 octobre 1689.

néral pour le roi en Provence. On a fort peu de détails sur Mme. de Simiane, depuis son mariage jusqu'à ses dernières années. Le 2 février 1718, elle perdit son mari. Ce fut vers ce temps qu'elle vendit la terre de Bourbilli ; elle habitait alternativement Paris et la Provence. Héritière des biens de la maison de Grignan, elle eut à soutenir, au parlement d'Aix, contre les nombreux créanciers de la succession de son père, un long procès, pendant le cours duquel elle adressa ces jolis vers à l'un de ses juges :

Lorsque j'étois encor cette jeune Pauline,
J'écrivois, dit-on, joliment ;
Et, sans me piquer d'être une beauté divine,
Je ne manquois pas d'agrément.
Mais depuis que les destinées
M'ont transformée en pilier de palais,
Que le cours de plusieurs années
A fait multe à mes attraits,
C'en est fait, à peine je pense ;
Et quand, par un heureux succès,
Je gagnerois tout en Provence ;
J'ai toujours perdu mon procès.

D'autres morceaux plus étendus, imprimés dès 1715 (2), et dont le plus considérable est la plaisanterie intitulée le *Cœur de Loulou*, prouvent que Mme. de Simiane aurait pu ne pas se faire de la poésie un simple délassement. La précipitation avec laquelle ses lettres sont écrites prouve également qu'elle ne les destinait pas à l'impression : presque toujours elle s'y fait entendre à demi-mot. Moins heureusement inspirées que celles de Mme. de Sévigné, moins sérieusement pensées que celles de Mme. de Grignan, elles rappellent quelquefois les mouvements abandonnés des unes, et souvent la concision des autres, sans en avoir le tour étudié. Enfin

(2) Dans un recueil intitulé : *Porte-feuille de Madame ***, contenant diverses odes, idylles et sonnets*, etc., Paris, Christophe Ballard, in-12, 1715. Ce volume paraît renfermer les premiers essais du poète D'Ardene.

on y trouve un air de famille, comme l'a dit Laharpe, en les publiant en 1773, pour la première fois : il ne leur manque que des sujets plus importants. Presque toutes, écrites pendant les six dernières années de sa vie, sont des billets de recommandation pour le malheur, adressés à M. d'Héricourt, intendant-général des galères à Marseille. Dans l'édition des lettres de Mme. de Sévigné, publiée par le libraire Blaise (3), on a joint celles de Mme. de Simiane, imprimées sur les originaux, et l'on y a rétabli les fragments supprimés. L'omission de la plupart de ces fragments donnait lieu à des lacunes, qui suspendaient ou altéraient le sens. Il en est un relatif à Voltaire, qui démontre que l'arrière-petite-fille d'une sainte (4) avait hérité des sentiments religieux de sa famille (5). L'inégalité d'humeur est le seul reproche que l'on fasse à Mme. de Simiane; son commerce n'en fut pas moins cher à ses amis, au nombre desquels on place deux orateurs qui ont illustré la chaire à des époques différentes, Massillon et l'abbé Poulle. Le spirituel et malin Chamfort rapporte à ce sujet, sur le premier de ces prédicateurs, des anecdotes si dénuées de vraisemblance, qu'elles ne peuvent faire impression sur un lecteur réfléchi (6) Mme. de Simiane s'étant rendue à Paris pour rétablir sa santé, y mourut le 2 juillet 1737. Elle eut trois filles : l'une, reçue religieuse, en 1720, à Paris, au couvent des filles du Calvaire, au Marais, fut, pour cause de jansénisme, reléguée

(3) 11 Volumes in-8°., et 13 volumes in-12, Paris, 1818.

(4) Sainte Chantal.

(5) Lettre du 3 decembre 1736.

(6) *Œuvres de Chamfort*, 2e. édition, tom. II, pag. 269.

à Tours, où elle finit ses jc seconde, en 1723, épousa le de Vence; la plus jeune se en 1725, avec le marquis de lane-Esparron. Mme. de Ven seule qui ait laissé des enfan la postérité existe. Ces enfants un fils et trois filles : Mmes de F de Saint-Vincent et de Châte

S. S

SIMLER (Josias), h suisse, naquit le 6 novembre Cappel, bourg près de Zuri père avait quitté le cloître pc brasser la réforme, et s'était Dès son enfance, Josias a d'heureuses dispositions, que rents cultivèrent avec le plu soin. Après avoir fait ses pr études à Cappel, il passa deu à Zurich, sous la direction d Bullinger, son parrain; il al tinuer ensuite ses cours à B Strasbourg, et visita les prin académies d'Allemagne pour tionner ses connaissances d lettres et dans les sciences. D à Zurich, on le jugea capable pléer Conrad Gesner dans l'en ment des mathématiques. Il cependant la théologie, et a admis au saint ministère, il 1552, chargé d'expliquer le n testament. Peu de temps après ler joignit à cette chaire la p diacre de l'église Saint-Pier Bibliander ayant été dispensé tinuer ses leçons, à raison grand âge, Simler fut désigu le remplacer, et devint ainsi le gue de Pierre Martyr, auquel céda dans la place de premi fesseur de théologie, en 156 douleurs de goutte dont il éta menté depuis sa jeunesse s' rent avec le temps, et un accè porta le 5 juillet 1576, à l'

ıte-cinq ans. D'un caractère et obligeant, il avait donné ıple de la patience et de la ré- on, et sa mort prématurée ex- le vifs regrets. On trouvera des ouvrages de Simler, au e de vingt-six, dans les *Mémoi-* Niceron, tom. XXVIII. Outre *otes* sur quelques-uns des an- géographes, des *Notices* sur l Gesner, Pierre Martyr et H. ger, dont il a traduit en latin ırs ouvrages théologiques (*V.* NGER, VI, 256), et enfin des de controverse qui n'offrent ucun intérêt, on a de lui : I. *ne bibliothecæ Conradi Ges- onscripta primùm à Conrado theno*, Zurich, 1555, in-fol. édition est augmentée des arti- plus de deux mille auteurs, es par des astérisques, ibid., in-fol. Ces deux éditions sont amples que celle qu'a donnée *Voy.* ce nom, XVI, 59). II. *incipiis astronomiæ libri duo* 1559, in-8°. III. *De Helve- republicâ, pagis, oppidis; bri duo*, ibid., 1576, in-8°., t réimprimé dans le seizième et trad. en français (par In- Gentillet), Paris, 1578, in- t en allemand. La meilleure latine est celle de Zurich, n-8°., augmentée par Fuessli nom, XVI, 151), IV. *Val- lescriptionis libri duo; et de s commentarium*, ibid. 1574, avec un opuscule de Gasp, : *De thermis et fontibus me- Valesianorum*. La Descrip- ı Valais, par Simler, fait par- ısi que l'ouvrage précédent, de ection des *Républiques*, im- s en Hollande (1), et sur la-

quelle on peut consulter les *Mémoires de littérature*, de Sallengre (*V.* ce nom). Fuessli les a insérés tous les deux dans le *Thesaurus historiæ Helvetiæ*, Zurich, 1735. V. *Vocabularia rei nummariæ, ponderum et mensurarum, gr. lat. hebr. arabic. ex diversis auctoribus collecta et in ordin. alphabeticum digesta*, ibid., 1584, in-8°., avec l'opuscule de Dominiq. Massari : *De ponderibus et mensuris medicinalibus*. Simler a laissé en manuscrit : *Antiquitatum helveticarum libri quinque*, ouvrage conservé en quatre volumes, dans la bibliothèque publique de Zurich, et dont Fontette annonçait la publication prochaine dans la *Bibl. historique de la France*, n°. 39075. Simler passe pour un compilateur exact et soigneux : tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la Suisse, ont beaucoup profité de ses recherches (*Voy.* J.-B. PLANTIN, XXXV, 21). W—s.

SIMMAQUE. *Voy.* SYMMAQUE.

SIMMIAS, de Rhodes, poète grec, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, florissait, suivant Suidas, l'an 406 après la prise de Troie, ce qui répond à l'an 778 avant J.-C. Mais le texte de Suidas, dans cet endroit, a été corrompu par les copistes, et les détails qu'on y lit ne conviennent qu'à Simonides d'Amorgos, poète iambique. Vossius conjecture avec beaucoup de vraisemblance que Simmias vivait sous le règne de Ptolémée-Lagide, vers 324 avant J.-C.; il était donc contemporain de Lycophron. S'écartant de la route tracée par les modèles, il chercha la gloire

(1) ... *De Helveticorum republicâ* fut un- ... par les Elzevirs, en 1627, in 24

La première édit. a 535 pag., et la seconde 508, celle-ci est la meilleure, tant par rapport au papier qu'à la correction. Elles font partie de la collection des *Républiques*.

dans la bizarrerie de ses compositions, et s'assujétit à donner à ses vers la forme des objets qu'il voulait décrire. C'est ce qu'on nomme des *vers figurés*, et Simmias en est assez généralement regardé comme l'inventeur. Ce genre puéril devint à la mode; et après avoir passé de la Grèce à Rome, trouva des partisans nombreux dans le moyen âge et jusques dans les derniers temps (*V.* Lycophron, XXV, 509). Il ne nous reste de Simmias que trois pièces, les *Ailes*, l'*OEuf* et la *Hache*. Ceux qui doutent que Théocrite soit l'auteur de la *Syrinx* ou flute de Pan, qu'on trouve parmi ses OEuvres, l'attribuent à Simmias; enfin, quelques critiques lui font honneur de l'*Autel*, pièce qui porte le nom de Dosiadas. Les *Ailes* sont composées, chacune de six plumes, ou de six vers choriambiques, qui diminuent graduellement de mesure, et par conséquent de longueur, selon leur position dans l'aile, jusqu'au dernier qui n'a que trois syllabes. L'Auteur fait parler dans cette pièce, *le dieu qui porte des ailes*, c'est-à-dire l'amour, non pas le fils de Vénus, mais l'Amour, principe créateur, célèbre dans les vieilles cosmogonies. Il doit y avoir plus de mérite dans l'*OEuf*; car il y a plus de difficulté. Chaque bout est formé de trois petits vers, qui s'alongent progressivement jusqu'au milieu. Ces vers sont de différents mètres; et l'auteur qui n'y épargnait pas sa peine, a choisi les plus embarrassants et les moins ordinaires. Mais ce n'est pas tout : le poème lu de suite est absurde, inintelligible : c'est une énigme sans mot; il faut, pour trouver une espèce de sens, aller du premier au dernier, du second au pénultième, et ainsi de suite jusqu'aux deux vers du milieu. La figu vers en a décidé le sujet. C' œuf de rossignol dorien, que le offre aux lecteurs. Mercure l' dans les ailes de sa mère pour l ner aux hommes. Cette ingéni claire allusion remplit les ving vers de cette pièce. La *Hach* deux côtés. Les vers par leur nution graduelle en exprimen gure : comme ceux de l'*OEuf*, les renverser pour les compr C'est Épéus, le fabricateur d val de Troie, qui parle : il e posé tracer une inscription hache, qu'il consacre à Minerv gré la gêne rigoureuse que l s'était imposée, ses vers ne s trop obscurs, et ne manque d'un certain éclat. Nous avo cette description des trois pi Simmias, de la *Dissertat* M. Boissonade sur les vers fi déjà cités à l'art. Optatien, I imitateurs du poète de Rhod Optatien, XXXII, 40). L de Simmias ont été traduits latins, ainsi que la *Syrinx* d crite, par Claude Aubery, méd Triaucourt, diocèse de Châl qui s'était retiré, pour cause nion, à Lausanne (*V.* Auber 5). Il adressa son travail Crespin, célèbre imprimeur, s qui l'inséra dans le Recueil i *Vetustissimor. auctor. Geo Bucolica et Gnomonica*, G 1569, in-12. On retrouve l de Simmias avec cette trad dans la plupart des éditions d *critc*, et des *Poëtæ græci m* Après Aubery, Saumaise les mentés et expliqués, à l'aic

(1) Aubery se donne le titre de *Trin* Fabricius a lu par mégarde *Trimmvirus gr.*, II, 447.

cholaste, Paris, 1616, in-
ns un Opuscule recueilli par
, dans le tome II du *Museum*
ico - historicum. Fortunio
grand amateur de bagatelles,
t pas contenté d'imiter le
e Rhodes : il a donné l'expli-
a plus détaillée de sa *Hache*,
titre : *Encyclopedia ad se-*
Epei à Simmiâ Rhodio cons-
; in quâ multa vetustatis
ita monumenta, rerum his-
et naturas complectentia,
ntur, Paris, 1635, in-4°.
a conservé (*Chiliad.* VII,
treize vers d'un poème de
s, en l'honneur d'*Apollon.*
cite deux autres Simmias de
, l'un, très-ancien, originaire
os, dont il avait écrit l'*His-*
et un plus jeune que notre
cité comme habile grammai-
r Strabon, *liv. XIV*. W-s.

NEL (LAMBERT), fameux
eur, naquit vers 1472, à Ox-
où son père exerçait la pro-
de boulanger. Il n'avait en-
se quinze ans, lorsqu'un prê-
mmé Richard Simon, qui lui
ait faire quelques études, con-
hardi projet de l'opposer à
VII, sous le nom du duc
, second fils d'Édouard IV,
mort n'avait jamais été bien
tée. Simnel commençait à être
é de son rôle, quand le bruit
andit que le comte de War-
fils du duc de Clarence, et seul
r de la maison d'York, s'était
pé de la tour de Londres. Si-
hangea aussitôt de plan, et fit
son élève en Irlande, sous le
le comte de Warwick (*Voy.*
VII, XX, 140). On pose sur
: du jeune imposteur une cou-
qui ornait l'image de la Vier-
ans l'église de Sainte-Marie de
Dublin, et il prend le nom d'Édouard VI. Un des premiers seigneurs anglais, le comte de Lincoln, se met à la tête de son parti. Au lieu d'attendre Henri VII en Irlande, comme la prudence le conseillait, le comte de Lincoln débarque dans le comté de Lancastre. Henri se porte au-devant de la petite armée irlandaise, et bientôt la bataille de Stoke (6 juin 1487) décide du sort des deux concurrents. Simnel et Simon tombèrent au pouvoir du roi, qui, affectant de dédaigner son humble rival, lui laissa la vie, et l'envoya remplir les plus viles fonctions dans ses cuisines. On prétend même qu'un jour, pour humilier des seigneurs irlandais qui avaient rendu hommage au roi éphémère de Dublin, il les fit servir à table par l'imposteur lui-même. Le faux Édouard VI s'accommoda très-bien de sa nouvelle condition, et borna plus tard tous ses vœux à une place subalterne dans la fauconnerie du monarque à qui il avait voulu ravir la couronne. Le reste de l'existence de Lambert Simnel fut si obscur, que l'on ignore entièrement l'époque où elle finit. S—v— s.

SIMON-MACHABÉE, surnommé *Thasi*, était le second des cinq fils de Mathathias, prince et grand-prêtre des Juifs. Dès sa jeunesse, il se distingua par sa prudence et la sagesse de ses conseils ; aussi Mathathias recommanda-t-il à ses enfants d'écouter toujours Simon, qui leur tiendrait lieu de père. Il s'était déjà signalé en plusieurs rencontres, quand son frère Juda, qui avait succédé à son père dans la principauté, et qui partait pour délivrer Galaad, le chargea de délivrer la Galilée du joug des nations étrangères. Avec un corps de trois mille hommes, Simon purgea cette

province des ennemis qui la désolaient, et les poursuivit jusque sous les murs de Ptolémaïde. Après la mort de Juda, Simon vit, sans peine, le pouvoir passer dans les mains de Jonathas, son jeune frère, et continua de servir avec le même zèle, dans les conseils et dans les camps. Le roi Antiochus, fils d'Alexandre Balas, l'ayant établi gouverneur du pays qui s'étend depuis la côte de Tyr jusqu'aux frontières d'Égypte, il profita de l'autorité que lui donnait cette place, pour aider, dans ses desseins, Jonathas, dont il partagea les fatigues et les dangers. Informé que Jonathas était retenu prisonnier par Tryphon (*V.* Jonathas, XXI, 616), il se rendit à Jérusalem afin de rassurer le peuple sur les suites que pouvait avoir cet événement. « Mes frères, dit-il, ont péri en voulant sauver Israël; et je suis demeuré seul; mais à Dieu ne plaise que tant que nous serons dans l'affliction, je veuille épargner ma vie; car elle n'est pas plus précieuse que celle de mes frères. Je vengerai donc notre peuple et le sanctuaire, nos enfants et nos femmes. — Vous êtes notre chef, lui répondit-on, conduisez-nous aux combats. » Aussitôt Simon se hâta de rassembler les gens de guerre, et vint asseoir son camp près d'Addus : il y reçut les ambassadeurs de Tryphon, qui s'obligeait à renvoyer Jonathas, sous la condition qu'on lui remettrait en otage les deux fils de ce prince, et qu'on lui donnerait cent talents d'argent. Quoiqu'il connût la perfidie de Tryphon, il accepta ses conditions, afin qu'on ne dît pas qu'il eût rien négligé pour sauver son frère. Tryphon, manquant à sa promesse, entra dans la Judée; mais Simon le suivit de si près, qu'il n'osa rien entreprendre. Forcé, par le défaut de vivres, de se retirer, il tourna sa rage contre le malheureux Jonathas, qu'il fit égorger avec ses deux fils. Simon recueillit les restes de son frère et les enseveli dans le lieu de la sépulture de sa famille à Modin, où il fit élever un tombeau surmonté de sept pyramides de pierres polies, et entouré de colonnes décorées de trophées de guerre (*V. Machabées, liv.* 1er., *ch.* 13). Cependant Simon s'occupa de réparer les places de la Judée, et de les approvisionner : il envoya des ambassadeurs à Démétrius, roi de Syrie, pour le prier d'affranchir Israël des tributs qu'il lui payait; et ce prince y consentit généreusement (*V.* Démétrius, XI, 39). Simon, s'étant emparé de Gaza, voulait y fixer sa demeure; mais peu de temps après, ayant eu le bonheur de reconquérir le fort de Jérusalem, il laissa dans Gaza son fils Hyrcan, auquel il donna le commandement de l'armée, et vint habiter Jérusalem, où il fit une entrée solennelle, au son des tymbales, des harpes et des lyres. Sous le pontificat de Simon, tout le pays de Juda demeura paisible; chacun cultivait alors sa terre; les champs étaient couverts de blé, et les arbres de la campagne produisaient leurs fruits. On pouvait se tenir assis sous sa vigne et sous son figuier; et tout Israël fut comblé de joie. Zélé pour l'observation de la loi, Simon rétablit la gloire du sanctuaire, et multiplia les vases saints. Il renouvela l'alliance que les Juifs avaient contractée avec les Grecs et les Romains, agrandit ses états, et fortifia le port de Joppé, qui devint un entrepôt pour le commerce avec les nations étrangères. Cet heureux état ne dura pas long-temps. Antiochus Sidètes, frère de Démétrius, exigea des Juifs le paiement des tributs que leur avaient imposés

s de Syrie. Simon, après avoir d'adoucir ce prince, opposa s, Juda et Hyrcan, au gé- d'Antiochus, qui fut défait ètement. La suite de cette : appartient à l'article d'Hyr- qui ne put la terminer qu'en se naissant tributaire des Syriens YRCAN, XXI, 137). Dans une que Simon faisait des villes de , il vint loger chez Ptolémée, ndre, qu'il avait établi gou- ur de la plaine de Jéricho. L'ac- qu'il en reçut avait l'apparence cordialité. Mais Ptolémée, qui ait à s'emparer de l'autorité icale, fit entrer dans la salle tin des hommes armés, qui crèrent Simon avec deux de , Mathathias et Juda, l'an 135 l'ère vulgaire. Hyrcan voulut r la mort de son père; mais ce odieux resta impuni. W—s.

ION (SAINT), l'un des douze ers apôtres du Sauveur, était Galilée. Quelques auteurs mo- prétendent qu'il habitait la le Cana, et que ce fut à ses que Jésus fit le miracle de er l'eau en vin. Les évangé- se bornent à nous apprendre ssion de Simon au nombre des s. L'attachement qu'il montra son divin maître, lui mérita nom de Cananéen, mot qui, e syro-chaldaïque, a la même cation que celui de zélotès en On ignore les pays dans les- saint Simon a rempli son apos- Suivant les ménologes grecs, ourut les côtes d'Afrique, et rqua pour venir prêcher l'É- r dans la Grande-Bretagne, où t la couronne du martyre. Ce e de saint Simon est entiè- t dénué de preuves; et il est vraisemblable qu'après avoir porté la foi dans l'Égypte et la Mauritanie, il retourna dans l'Orient, puisque saint Jérôme et les anciens martyrologes placent le lieu de sa mort à Suamir, dans la Perse. Les auteurs qui parlent du genre de son supplice, disent qu'il fut mis en croix. L'Église a réuni saint Simon à saint Jude (*V.* ce nom), et célèbre, le 28 octobre, la fête de ces glorieux martyrs. On peut consulter, indépendamment des hagiographes, les *Mémoires* du savant et judicieux Tillemont, 1, 399. W—s.

SIMON le *Magicien* était de Gitton, bourg de Samarie. Disciple du magicien Dosithée, qui prétendait être le Messie, il s'environna lui-même de divers prestiges, et fut considéré comme un être d'une nature supérieure par les Samaritains, qui le nommèrent *la grande vertu de Dieu*. L'éclat des miracles des apôtres étonna Simon; et il résolut de se faire baptiser, dans l'espoir d'apprendre d'eux des secrets qui surpassaient de beaucoup les siens. Il reçut en effet le baptême du diacre Philippe, qui, trompé par les apparences, crut à la sincérité de sa conversion. Peu de temps après, les apôtres vinrent à Samarie pour imposer les mains aux nouveaux chrétiens. Simon, persuadé que c'était par un moyen magique qu'ils faisaient descendre le Saint-Esprit, leur offrit de l'argent pour obtenir le même pouvoir: Puisse, lui dit saint Pierre, avec toi périr ton argent, puisque tu prétends en acheter le don de Dieu. C'est de là qu'est venu le mot *Simonie*, qu'on applique au trafic des choses saintes. Simon s'humilia, parce qu'il craignit; mais son cœur ne fut point touché. Loin de suivre les conseils de saint Pierre, qui l'avait exhorté à la pénitence, après le départ des apôtres, il s'ap-

pliqua plus que jamais à la magie. Jaloux des progrès du christianisme, il quitta Samarie, et parcourut les provinces où l'Évangile n'avait point encore été prêché, dans le dessein d'y susciter des ennemis aux apôtres. Il acheta, dans la ville de Tyr, une courtisane, du même argent, dit Tertullien, dont il avait voulu acheter le Saint-Esprit. Cette femme, nommée Hélène ou Séléné, devint la complice de ses désordres et le principal instrument qu'il employa pour établir sa secte et accroître le nombre de ses partisans. Tantôt c'était ou Minerve ou la fameuse Hélène qui causa la destruction de Troie : d'autres fois il la présentait comme la première intelligence, la mère de toutes choses ou même l'Esprit-Saint. En un mot, cette femme était pour Simon, ce que la *mère Jeanne* fut depuis pour Postel ; mais celui-ci n'était qu'un visionnaire (*V.* Postel, XXXV, 491); au lieu que Simon était un fourbe et un méchant. Après avoir parcouru plusieurs provinces, où, par ses prestiges, il fit quantité de dupes, Simon vint à Rome vers l'an 41. Si l'on en croit, dit Tillemont, les plus illustres et les plus anciens auteurs de l'Église, il y fut adoré comme un Dieu par le sénat même ; et on lui érigea, dans l'île du Tibre, ainsi qu'à son Hélène, des statues sous les noms de Jupiter et de Minerve. D'habiles critiques contestent ce fait, et prétendent que la statue trouvée dans le lieu où l'on dit qu'était celle de Simon, ne portait point son nom, mais celui de Semo-Sancus, divinité romaine. Alarmés des succès de cet imposteur, saint Pierre et saint Paul se rendirent à Rome pour opposer leurs prédications à celles du faux apôtre (*V.* Pierre, XXXIV, 333). Simon, voulant donner une preuve éclatante de sa puissance, prit gement de s'élever en l'air d char de feu ; mais il tomba et des suites de cette chute, vers Suivant Arnobe, Simon se ca lement les jambes ; mais il ne vivre à la honte et à la dou se jeta par la fenêtre de la m ses disciples l'avaient tra Plusieurs auteurs disent qu'il cipité par l'effet des prières tres (1); mais on s'accord ralement à reconnaître que c apocryphe. Quoi qu'il en soit de cet imposteur ne fut point de sa secte : elle a subsisté commencement du quatrièm et même jusqu'au dixième, Moïse Barcepha ; mais, à c que, elle ne se composait très-petit nombre de perso mon avait écrit plusieurs d qu'il intitula *Contradictoire* qu'il s'efforçait d'y contredi rités de l'Évangile. On n'en que des fragments recueillis be dans le *Spicilegium SS. I* 1, 305-12. La doctrine d était un mélange confus d'i toniciennes et d'extravagan trueuses. Dieu, disait-il, n'a duit le monde immédiatem eût créé lui-même l'homme, rait prescrit des lois dont il rait point écarté, et aurait pr chute : l'univers, tel que voyons, est donc l'ouvrage telligence secondaire, bor ses moyens, et qui n'a pu son ouvrage la perfectio n'avait pas. Touché de l'éta

(1) La chute de Simon le Magicien des saints apotres Pierre et Paul est l des plus beaux tableaux de Sébastie conserve à Montpellier, rentoilé et rép mais qui n'a pas été gravé. M. Xavier donné la description et l'analyse dans *rations sur la vie et les ouvrages de S* Paris, 1818, in-8°.), pag. 63.

t d'humiliation où le genre
languissait par suite de son
, Dieu avait enfin résolu
dre libre en l'éclairant; et
mon qu'il avait choisi pour
dessein; ou pour parler son
il était tout ce qui est en
vait accompli sa mission, en
'un lieu de débauche Hélène,
re l'intelligence ou l'ame.
également la loi de Moïse et
le Christ venait d'appor-
hommes, il avait conservé
uns des préceptes de l'Évan-
s que le baptême : mais il
trait avec l'eau et le feu ;
tous ses principes étaient
ition avec ceux du christia-
nt il s'était déclaré l'adver-
plus opiniâtre, et qu'il ne
nais de combattre. Suivant
teur, toutes les actions étaient
ntes. « C'est, disait-il, par
e et non par leurs mérites
hommes sont sauvés. Pour
suffit de croire en moi et en
c'est pourquoi je ne veux
mes disciples répandent leur
r établir ma doctrine. » Si-
tenant ses principes par des
, subjuguait sans peine l'ima-
de ses auditeurs; et si l'on
surpris, c'est qu'un système
, si commode, n'ait pas eu
grand nombre de partisans.
ples de Simon avaient com-
ers écrits, entre autres un, in-
Prédication de saint Paul;
vangile qu'ils appelaient *le*
Quatre Coins du Monde,
'il était divisé en quatre par-
peut consulter, pour plus de
Mich. Siricius, *Pravitates*
magi, seu disquisitio histori-
ius hæresi, Giessen, 1664,
hom. Ittig *de Hæresiarchis*
tolici, Leipzig, 1690, in-8°.
— L'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont II, 37. — Le *Dictionnaire des hérésies* du savant et judicieux abbé Pluquet, où la chute de Simon et sa prétendue statue, deux faits qui, n'étant pas rapportés dans les livres saints, sont du ressort de la critique, ont été discutés avec une grande impartialité; enfin *Storia critica delle vite degli eresiarchi del primo secolo*, par le P. Gaëtan-Maria Travasa, Venise, 1757, in-8°. W-s.

SIMON Ben Jokhai, disciple du fameux rabbin Akiba, florissait au commencement du second siècle. Poursuivi par les ordres de l'empereur Adrien, il se cacha dans une caverne, avec son fils, durant l'espace de treize ans. On le regarde généralement, parmi les Juifs, comme le chef des cabalistes; et on lui attribue le livre si connu sous le titre de *Zoar* (lumière), qui n'est autre chose qu'un obscur commentaire sur le Pentateuque, écrit en chaldéen, et qui traite des mystères les plus cachés de la Loi et de la Cabbale ou Tradition; mais il est maintenant reconnu que le *Zoar* n'est pas son ouvrage, et qu'il a été composé par ses disciples et les disciples de ses disciples, en pièces détachées, et réuni, long-temps après, en un seul corps. Ses obscurités ont commencé à s'éclaircir, disent les rabbins, quoiqu'elles ne puissent être totalement éclaircies avant la fin du monde. Cependant cette opinion n'est pas si universellement adoptée qu'elle ne rencontre des contradicteurs. Quelques juifs prétendent que Moïse de Léon est auteur du *Zoar*, et qu'il ne l'a attribué à un ancien rabbin que pour l'accréditer. Les Chrétiens eux-mêmes sont divisés sur ce point. Knorr de Rosenroth pense que le *Zoar* est de Simon ben Jokhai. Le P. Morin, au contraire, le croit de beaucoup pos-

térieur à ce rabbin. Les raisons sur lesquelles il appuie son opinion paraissent de quelque poids à l'abbé de Rossi, qui s'est donné la peine de les rapporter, et qui a fait en même temps une excellente analyse du *Zoar* (*Dizionario storico degli autori ebrei*). Ce livre a été imprimé plus d'une fois et en différents formats, Mantoue, 1560, in-4°., 3 vol.; Crémone, 1560, in-fol; Lublin, 1623; Sultzbach, 1684; Amsterdam, 1715 et 1728. Cette édition est incontestablement la meilleure et la plus complète. Gui de Viterbe et Postel avaient traduit le *Zoar* en latin; mais leurs traductions n'ont pas été publiées. Rosenroth en a traduit une partie, qu'il a insérée dans la *Kabbala denudata*. Il existait, dans la bibliothèque d'Oppenheimer, une traduction hébraïque de ce livre, qui avait été faite par Barachiel ben Korba. On a aussi attribué à Simon ben Jokhai le *Sifri*, ancien Commentaire sur le livre des Nombres et sur le Deutéronome, sans qu'on puisse en donner des preuves certaines. L-B-E.

SIMON (Richard), savant et laborieux hébraïsant, né à Dieppe, le 13 mai 1638, entra dans l'Oratoire, à l'âge de vingt-un ans. Après avoir professé la philosophie à Juilly, il fut appelé à Paris, pour y remplir le même emploi auprès de ses jeunes confrères. On le chargea en même temps de dresser le Catalogue des livres et des manuscrits orientaux de la bibliothèque de la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, la plus riche de Paris en ce genre de littérature. Le P. Simon dévora avidement tout ce qu'ils contenaient, et forma dès-lors ces immenses recueils qui lui fournirent tant de matériaux pour la composition de ses nombreux ouvrages. Le premier, par lequel il commen se faire connaître du public, f *Factum* pour un juif condam feu, en 1670, par le parleme Metz, comme coupable de l'a nat d'un enfant chrétien. Ce M re contribua beaucoup à faire l'arrêt de condamnation. « Je » écrivait-il à ce sujet, que cet » tion nous hait mortellement; » nous devons lui montrer que » pratiquons envers elle la m » de l'Évangile, qui nous comm » d'aimer nos ennemis. » D cette époque, le P. Simon ne guère passer d'année sans n au jour quelque ouvrage. Il pu l'année suivante : *Fides Ecc orientalis*, Paris, 1671, in 1682, in-4°. C'est une traducti tine des opuscules de Gabriel d ladelphie, avec des Notes. Il le d comme un supplément au pr volume de la Perpétuité de l dont il accusait les auteurs d'y commis beaucoup de fautes, et voir mal répondu au ministre de. A sa passion près contre les vains de Port-Royal, on y ad une érudition peu commune pou auteur de son âge. L'abbé Rena a réfuté l'explication qu'il attri aux Grecs des paroles de la cons tion. Trois ans après, on impri sous le nom de Don Récarède Sim ses *Cérémonies et coutumes des d'aujourd'hui*, traduites de l'it de Léon de Modène, dont la sec édition, de 1681, est augmentée supplément touchant les Caraït les Samaritains, et d'une compa son des cérémonies des Juifs av discipline de l'Église. L'Épître catoire à Bossuet fut composée Frémont d'Ablancourt. Le do Pirot, censeur de l'ouvrage, y fait des additions, qui sont pl

des crochets. Il y en a eu
s éditions, où l'auteur prend
u de Simonville. Cette tra-
a fut suivie de celle du *Voya-*
Jérôme Dandini, au Mont-
, Paris, 1675. Comme dans
cédente, le traducteur, pour
la diffusion de l'original, l'a
up réduit. Les Notes dont il
compagné valent mieux que
. L'abbé Renaudot a réfuté ce
dit de l'orthodoxie des Orien-
Le consistoire de Charenton
roposé, à cette époque, une
de douze mille livres pour
ion du projet d'une nouvelle
de la Bible, afin de la subs-
celle de Genève, dont le sty-
né devenait de jour en jour
ntelligible, le P. Simon, pour
pareille somme n'était pas
nte, traça, à la sollicitation
ami Justel, le plan d'une
qui pût être du goût des ca-
es et des Protestants. Ce pro-
t pas de suite; mais il lui at-
s reproches de la part des
ques, et il eut besoin de se
par deux lettres imprimées
our donné les mains. C'est
alement à son *Histoire criti-*
Vieux-Testament que R. Si-
it sa grande célébrité. Le doc-
ot, censeur de l'ouvrage, fut
de la hardiesse de l'auteur,
rvait à Moïse la composition
ateuque, pour l'attribuer à des
du temps d'Esdras, lesquels,
il, l'avaient rédigé sous la di-
de la grande synagogue. Ce doc-
envoya la préface et la table
pitres à Bossuet. Le savant pré-
t pas de peine à s'apercevoir
ystème de l'auteur tendait à
r la certitude et l'authenticité
antique dépôt de la révé-
Il s'empressa d'obtenir un or-
dre du chancelier pour en empêcher la mise en circulation, jusqu'après un plus ample examen; et par là fut déjouée la ruse de l'auteur, qui, prévoyant le soulèvement général qu'exciterait son système, avait voulu le mettre sous le patronage du roi, par une dédicace que le P. Lachaise s'était chargé de faire agréer au monarque. Il résulta de l'examen approfondi qu'en fit Bossuet, conjointement avec trois docteurs, que l'ouvrage était plein de principes dangereux; que l'auteur n'avait eu aucun égard aux corrections exigées par les censeurs; que celles qu'il proposait étaient insuffisantes; qu'il n'était pas possible de remédier au mal par des cartons. Il fut en conséquence supprimé par un arrêt du conseil, et tous les exemplaires mis au pilon. Le P. Simon avait trouvé le moyen d'en soustraire un, qu'il envoya en Angleterre. C'est sur cet exemplaire qu'Elzevir en donna une édition très-défectueuse, en Hollande. La traduction latine qu'en fit Aubert de Versé l'était encore bien davantage. Enfin Raineer Leers s'étant procuré un exemplaire très-correct de l'édition de Paris, publia l'ouvrage, en 1685, à Rotterdam, tel qu'il était sorti des mains de l'auteur, avec une Préface curieuse, une Apologie générale, des notes marginales, et les pièces qui avaient paru séparément, pour ou contre. Le P. Simon protesta qu'il n'avait eu aucune part à cette édition; mais il ne fut cru de personne. Cette Histoire déplut également aux Protestants et aux Catholiques. Les premiers l'accusèrent de n'affaiblir l'autorité du texte sacré que pour relever celle de la tradition; les derniers, de n'insister sur la nécessité de la tradition que pour se mettre à couvert des ju-

tes reproches que sa critique hardie du texte original devait naturellement lui attirer. Les uns et les autres se réunirent contre son système sur l'auteur du Pentateuque. Attaqué de toutes parts, il fit face à tous ses adversaires. L'énumération des écrits de part et d'autre qu'enfanta cette querelle, est trop étendue pour trouver place ici. On peut en voir la liste dans Niceron. Les ennemis de l'Oratoire ayant cherché à rendre la congrégation responsable de ces paradoxes, le P. de Sainte-Marthe fit d'inutiles tentatives pour engager l'auteur à apporter quelques modifications à ses systèmes. On fut donc obligé de l'exclure du corps : alors il se retira dans son prieuré-cure de Bolleville, dans le pays de Caux, dont il se démit au bout de deux ans pour revenir reprendre, à Paris, le cours de ses travaux littéraires. Il y publia, en 1689, l'*Histoire critique du Nouveau Testament*, qui fut bien accueillie du public ; et l'année suivante, celle des versions du même livre, où il attaquait vivement la version de Mons, par ressentiment contre le docteur Arnauld, qu'il accusait, mal à propos, d'avoir contribué à la condamnation de son Histoire critique du Vieux Testament. Il fut question, à cette époque, de donner à Paris une nouvelle édition de ses Histoires. M. de Harlay, son protecteur, y mettait un grand intérêt. Bossuet, qui ne cherchait qu'à rendre ses talents utiles à l'Église, s'y prêtait volontiers. Ce prélat avait en vue d'occuper ce génie naturellement inquiet et porté vers la nouveauté, en l'appliquant à quelque ouvrage de longue haleine, et de l'y attacher par une pension convenable. On lui proposa de traduire en latin plusieurs traités des Grecs schismatiques, afin de mettre les théc catholiques mieux au fait de troverse entre les deux églises ce projet échoua par son obst à ne vouloir entendre à aucun me de son système sur l'au Pentateuque, qu'il avait d'abo mise, et qu'il refusa ensuite alors des contradictions qu'il vait, il ne garda plus de mesu son *Histoire critique des prin commentateurs du N. T.*, qu en 1693, à Rotterdam. Il y de la manière la plus indéc conciles et les pères, particuli saint Augustin, en même tem relevait le mérite de Grotiu unitaires. Les faux princip avait établis dans ses histoir ques, lui servirent de règle traduction du Nouveau Tes imprimée, en 1702, à Trév réimprimée l'année d'après à sous la rubrique de Trévo était dédiée au duc du Maine rain de Dombes, revêtue d'u lége de ce prince, et appro le docteur Bouvet, professeur bonne ; mais Bossuet ayant qué presque partout, dans l et dans les notes, des vérit blies, des commentaires peri mépris indécent des locutio sacrées par l'usage de l'Égli ordonner la saisie jusqu'à l'ouvrage eût été sérieusem miné. L'auteur parut d'abor à le réformer : mais les co qu'il offrit ne tendaient qu' les difficultés sans remédier reurs, et qu'à gagner du ten se ménager les moyens d'ob privilége par le crédit de se teurs ; et il y réussit. Le car Noailles, voyant que l'ou répandait dans son diocèse fendit la lecture par une or

ctobre 1702. L'auteur y op-
e remontrance, sur le ton d'un
qui se sentait puissamment
. Il l'était effectivement par
celier de Pontchartrain, qui
qué de la flétrissure d'un livre
quel il avait accordé un privi-
par l'abbé Bignon, directeur-
de la librairie : ce dernier con-
un profond ressentiment con-
ardinal, qu'il accusait de l'a-
pêché d'être élevé à l'épisco-
fut principalement sur Bos-
egardé comme le promoteur
lonnance, que Simon et ses
eurs déchargèrent toute leur
n, en faisant naître difficul-
difficultés, pour arrêter la
tion d'une ordonnance sem-
à celle de son métropolitain.
e prélat mit tant de fermeté
tte affaire, qu'il obtint la ré-
n du privilége et la liberté de
son ordonnance ; elle fut sui-
deux instructions pastorales,
nontrait la conformité de la
e du traducteur avec celle des
ns. R. Simon se trouva ré-
répandre divers petits écrits,
incidentait sur des anecdotes
avaient d'autre garant que son
é, sur des explications arbi-
de différents textes, où la théo-
atholique était sacrifiée à celle
itaires. Tout cela est réuni
a Bibliothèque de Saint-Jore et
es Lettres choisies. Ce fut dans
constances, que, pour satisfaire
sentiment, il donna une nou-
dition de l'ouvrage de M. Ca-
évêque de Belley, touchant la
n des protestants, avec des re-
es quelquefois répréhensibles,
e dessein de montrer que Bos-
dans sa célèbre *Exposition*,
t fait que perfectionner le traité
Camus, qu'il ne connaissait même pas à l'époque où il avait composé son livre. On a reproché à l'évêque de Meaux d'avoir oublié sa modération ordinaire dans ses écrits contre R. Simon. Mais la matière était si grave, les torts du critique si artificieusement déguisés, sa souplesse, sa ruse, sa mauvaise foi, ses diatribes contre les Saints-Pères si inconvenantes, son pélagianisme si révoltant, que tant d'excès sont bien propres à justifier la sévérité du prélat. R. Simon s'étant retiré à Dieppe vers la fin de ses jours, y mourut le 11 avril 1712, dans des dispositions très-édifiantes. Bruzen de la Martinière, son neveu, raconte que, les jésuites l'ayant rendu suspect à l'intendant de Rouen, il craignit que ce magistrat ne fît saisir ses manuscrits, pour les livrer à ses dénonciateurs, qui auraient pu, après sa mort, en faire un usage contraire à ses intentions, et que, pour prévenir cet événement, il les fit brûler lui-même ; que le regret qu'il en eut ensuite lui causa une fièvre violente, qui le mit au tombeau en trois jours. On verra que cette anecdote est très-suspecte. C'était un homme d'une mémoire prodigieuse, qui semblait avoir épuisé toutes les bibliothèques. Il se piquait surtout d'un vaste savoir dans la littérature ; mais il n'allait pas au point de lui donner le droit de s'ériger en hypercritique en cette partie, comme il le faisait. Il n'était pas non plus assez profondément versé dans la théologie, pour être en état de se mesurer avec Bossuet et avec les savants de Port-Royal, contre lesquels il fut perpétuellement en guerre. Avide de paradoxes, il recueillait de préférence les opinions ignorées, singulières, hardies, et avait une manière de saisir les objets qui lui était propre.

Sa maxime était que, dans les disputes, il faut toujours prendre l'avantage sur son adversaire, et le mettre sur la défensive. Ses ouvrages offrent souvent des vues neuves et piquantes, des anecdotes curieuses, des observations instructives. Ils sont encore aujourd'hui recherchés par les savants. Attaché opiniâtrement à ses opinions, il se bornait à désavouer les conséquences dangereuses qui en découlaient. Il avait la manie de déguiser son nom sous toutes sortes de formes; mais il semait, dans tous ses ouvrages, des traits auxquels il était aisé de le reconnaître. Il ne lui en coûtait pas beaucoup de désavouer ses propres écrits, lorsqu'il craignait de se compromettre avec les puissances. Ainsi, ayant publié, sous le nom de Sainte-Foy, un libelle contre la famille des Arnauld, il s'empressa de déclarer, dans deux lettres ostensibles, que c'était une imputation calomnieuse des jansénistes, parce qu'on lui fit craindre que M. de Pomponne, ministre d'état et neveu du célèbre docteur Arnauld, ne le fît rechercher. Parmi les ouvrages de ce savant critique dont nous n'avons point parlé, on distingue : I. *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, par le sieur de Moni, Amsterdam, 1684, sous la rubrique de Mons et de Francfort, 1692 et 1711. Il y donne un libre cours à son antipathie contre les auteurs de la Perpétuité de la foi. Il publia un supplément curieux, en 1687, contre Th. Smith, sous ce titre : *De la Créance de l'Église orientale sur la Transsubstantiation*. II. *Histoire de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiques*, sous le nom de Jérôme Acosta, Francfort, (Rotterdam) 1684; Rouen, 1691, et 1706, (Francfort), 2 vol. in-12. Il y en a encore un autre sous la rubrique d'Utrecht. Elles diffèrent toutes entr'elles; la dernière est la plus curieuse. L'ouvrage est superficiel, semé de traits satiriques contre les moines, principalement contre les bénédictins. III. *Lettres choisies*, dont la plus ample édition est celle d'Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12, précédée de la vie de l'auteur, par l'éditeur, Bruzen de la Martinière, son neveu. Elles sont curieuses, et contiennent des anecdotes arrivées quelquefois postérieurement à leur date; ce qui confirme la conjecture qu'elles n'avaient pas été toutes envoyées à leur adresse. IV. *Bibliothèque choisie*, par le sieur de Saint-Jore, 4 volumes in-12; les deux premiers sous la rubrique de Bâle, 1709, et les deux derniers sous celle d'Amsterdam 1708-1710; presque tout le quatrième n'est rempli que de pièces relatives à sa version du Nouveau-Testament. Ce recueil fut supprimé par un arrêt du conseil, du 5 août 1710. M. Barrat en changea le titre, et publia la plupart des pièces qu'elle contenait, sous celui de *Nouvelle Bibliothèque choisie*, etc.; 2 vol. in-12. Amsterdam, Paris, 1714; V. *Remarques sur la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, et sur les Prolégomènes de la Bible* de Dupin, 4 vol. in-8°. C'est le père Souciet qui en a été l'éditeur. VI. *Novorum Biblio-rum Synopsis*. Utrecht, 1684, in-8°. C'était le projet d'une nouvelle polyglotte, ou plutôt d'un abrégé de celles de Paris et de Londres, sur trois colonnes, l'hébreu, le grec et la vulgate, dans le goût de l'ancienne *italique* de Nobilius, avec les variantes des versions arabe, chaldaïque et syriaque, de la grecque de

ne et d'Aquila. L'ouvrage
t avancé lorsque l'auteur
Ce projet avait été suivi, en
el *Ambrosii Origenis episcovis Bibliis polyglottis*, où
le plan d'un Dictionnaire
nouvelle Méthode hébraï-
ur être adaptée à sa poly-
III. *Antiquitates ecclesiæ*
lis. Londres, 1682, in-12,
Vie et des Lettres du père
ouvrage rempli de fautes,
uel il fait une satire indé-
savant P. Morin. Il pré-
voir trouvé dans les papiers
uelotte; mais il ne persuada
. Dans ce qu'il dit des anti-
s Chaldéens et des Égyp-
Simon paraît quelquefois
fait que copier l'abbé de
re, et s'est attiré à ce sujet
accusation de plagiat (*Voy.*
VIII. *Lettres critiques où les sentiments de M. Sim-*
plusieurs ouvrages nou-
ubliées par un gentilhom-
nand, à Bâle (Rouen),
etit in-12, volume très-rare.
lettres qui le composent,
ient paru en 1694, sous le
Critique du livre publié par
es bénédictins de la congré-
le Saint-Maur, sous le nom
othèque divine de saint Jé-
es huit autres lettres con-
le second volume de saint
Ces lettres ne se trouvent
cune collection des autres
Simon. Il y a de bonnes
es, mais dégradées par un
reur qui révolte; l'auteur
ne lui cède point en ce genre
réponses. (*V.* Martianay,
28-). Il avait légué ses livres
s de sa main et ses manus-
cathédrale de Rouen. On
voir la notice dans celle des
livres de cette église, par l'abbé Saas. Ce fait détruit l'anecdote de son biographe, sur la destruction de ses manuscrits. L'usage de R. Simon était de travailler couché sur un tapis ou sur un matelas, appuyé sur des coussins, entouré de livres, de papiers, et de tout ce qui lui était nécessaire pour écrire dans cette attitude. T—D.

SIMON (Richard), lexicographe, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était originaire du Dauphiné. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure de Saint-Uze, diocèse de Vienne; mais des motifs de santé l'obligèrent bientôt à résigner ce bénéfice, et il vint habiter Lyon, où, mettant à profit ses loisirs, il s'occupa de rédiger un *Dictionnaire de la Bible*. L'utilité d'un pareil ouvrage était sentie depuis long-temps; et la première édition, Lyon, 1693, in-fol., eut un débit si rapide, que l'auteur dut préparer sur-le-champ la seconde. Docile aux conseils de la critique, il revit son travail avec tout le soin dont il était capable, et l'ayant augmenté de plus de moitié, le fit reparaître, en 1703, sous ce titre: *Le grand Dictionnaire de la Bible*, ou *Explication littérale et historique de tous les mots propres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 2 vol. in-fol. Le premier est précédé d'un abrégé de l'*Introduction* à l'étude de l'Écriture-Sainte, par le P. Lamy (*V.* ce nom). L'abbé Simon n'avait ni les connaissances nécessaires, ni les ressources de toute espèce qu'il lui aurait fallu pour remplir d'une manière complète la tâche immense qu'il avait embrassée; et son Dictionnaire, dont le succès se soutint tant qu'il n'y en eut pas de meilleur, a été relégué parmi les livres inutiles,

depuis que nous avons celui de Dom Calmet (*V.* ce nom). « Nous reconnaissons, dit le savant bénédictin, que l'ouvrage de Simon nous a servi, au moins en ce qu'il nous a fourni la plupart des noms tout arrangés, et les titres des matières tout distribués; de plus, dans les endroits mêmes où l'auteur se trompe, il ne nous a pas été inutile, puisqu'il nous a averti de nous tenir sur nos gardes, et d'examiner les choses de plus près ». (*V.* la Préface du *Dict. hist. de la Bible*, par D. Calmet). W-s.

SIMON (Denis), jurisconsulte français, né vers 1660, fut conseiller, puis doyen, et président au bailliage de Beauvais, où il mourut en 1731. On a de lui un ouvrage fort utile pour la Biographie des jurisconsultes, sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque historique des principaux auteurs de Droit depuis Irnerius*, Paris, 1692 et 1695, 2 vol in-12. Cette compilation, disposée par ordre alphabétique, a beaucoup servi à Taisand (*V.* Taisand) pour la rédaction de ses *Vies des plus célèbres jurisconsultes de toutes les nations*, Paris, 1721, in-4°. Aujourd'hui elle est peu consultée, et mériterait cependant de l'être. En Allemagne, le travail de Simon est encore cité avec estime, et il faut convenir que, même en France, nous n'avons pas d'ouvrage rédigé sur ce plan qui conduise l'histoire de la science jusqu'à nos derniers temps. Nos voisins, sous ce rapport, sont bien autrement riches que nous; et pour n'en citer qu'un exemple, nous avons encore à envier à l'Allemagne un livre comme celui que M. Hugo a publié sous le titre de : *Histoire des travaux scientifiques sur le droit civil*, dont la deuxième édition a paru à Berlin, 1818, in-8°. Denis Simon donna, en 1709, le prospectus d'une réimpression de tous ses qui n'a pas été exécutée. C de lui un *Supplément à de Beauvais*, 1706, in-12

SIMON de VERVILLE physicien, orientaliste, et r l'académie des sciences de l quit dans cette ville, vers l Comme depuis la mort du fa dir Chah (Tahmas Kouly K ne recevait plus en France l les de la Perse que par le étrangères, le marquis de proposa, au conseil des m d'y envoyer un savant qui en apparence de faire des r sur la physique, la bot l'histoire naturelle, prend naissance de la situation d pire, et des vues que parais le gouvernement russe, e tant la discorde parmi les l La protection du maréchal les fit jeter les yeux sur Si fut chargé par Louis XV de sion secrète. Simon se rend en 1749, s'y applique, pen ans, à l'étude des langues o et s'instruit de la politiq mœurs des peuples du Le la lecture des correspondan matiques et des meilleures de voyages. Muni des docu cessaires, il s'embarque à T vers la fin de 1751, arriv tantinople, y reçoit, du c Ailleurs, ambassadeur de Fr instructions plus important précises, et se remet bientôt Soit qu'il eût eu, dans cette des démêlés avec un des offi chés à l'ambassade, soit qu ladie inflammatoire, dont il à Halep, eût altéré sa raison on en répandit le bruit, peut-ê sein; soit pour d'autres mot a toujours ignorés, il rom

c la France, se fit mu-
rit le nom de Moham-
près avoir mené quelque
e errante, il alla se fixer
ù il ne tarda pas à tirer
onnaissances. Il enseigna
tiques aux jeunes gens
et fut chargé de la sur-
les bâtiments royaux.
cette ville, où la sage
on du régent Kerym
fait renaître, pendant
ées, le bon ordre et la
Voyez KERYM KHAN),
établit un laboratoire
et un sallon d'électri-
a parlé long-temps en
dmiration. Cependant la
ce transfuge causa la
xquiétude au ministère
craignit qu'il n'eût abu-
s qui lui avaient été con-
démie royale des sciences
in 1750, l'avait admis
le ses correspondants,
m de ses registres, en
'elle eut appris son apos-
it de nouvelles révolu-
rent les projets de fortu-
Forcé de marcher sous
d'Açad Khan, l'un des
u trône de Perse, lequel
é d'Ispahan, l'an 1755,
nblable qu'il périt dans
où cet ambitieux afghan
nt défait, au milieu de
, par Mohammed Ha-
on compétiteur, aïeul de
ah, aujourd'hui roi de
n n'a plus eu, dès-lors,
elle de Simon. Ce sa-
erfectionné dans les lan-
es; il avait recueilli un
re de manuscrits pré-
destinait à l'astronome
son ci-devant confrère
des sciences. A sa mort, sa collection fut dispersée, et feu J.-Fr.-Xav. Rousseau, fort jeune alors, et depuis, consul général à Baghdad (*V.* ROUSSEAU, XXXIX, 153), ne put recouvrer qu'un seul de ses manuscrits : c'est le grand *Almageste*, en arabe, du célèbre Nassir eddyn Al-Thoussy (*V* ce nom), grand in-fol., au premier feuillet duquel on lit, sur le *recto*, la note suivante, écrite de la main de Simon : « à Is-
» pahan, le 28 décembre 1755, à la
» latitude de 32° 5′ 5″ — Au Nassir
» Eddin Toussi de ce siècle, mon in-
» time ami M. Lemonnier, profes-
» seur d'astronomie au collége royal,
» de l'académie des sciences, de la
» société royale, etc., de la part
» de son très-humble et très-obéis-
» sant serviteur, *Simon de Veryille*,
» *Mathem.* » Ce volume, et cinq cents autres manuscrits, qui appartenaient à M. J.-B.-L.-J. Rousseau, consul-général à Halep, ont été vendus par lui, en 1818, à M. Ouvaroff, pour l'empereur de Russie, et donnés, la même année, par ce prince, à l'académie impériale de Saint-Pétersbourg. M. Rousseau nous apprend, dans l'éloge historique de son père, que son aïeul était intimement lié avec Simon, à Ispahan; mais cette amitié, si elle a existé, a eu fort peu de durée; car M. Rousseau s'est trompé, en disant que Simon vint en Perse sous le règne de Chah Houçein. Il n'y arriva que trente ans après le détrônement de cet infortuné monarque, et par conséquent peu de temps avant la mort de Jacq. Rousseau. C'est aux archives du ministère des affaires étrangères, et sur les registres de l'académie royale des sciences, que nous avons trouvé le véritable motif, et l'époque précise de la mission de ce savant renégat. Il n'y eut nommé que

Simon ; mais sur l'assertion de M. Rousseau, et d'après la note rapportée ci-dessus, nous avons cru devoir lui conserver le nom de Verville.

A—T.

SIMON DE CALVI (PHILIBERT), né en 1722, à Semur en Auxois, fut, pendant six ans, gouverneur du duc de Cadaval, prince royal de Portugal. A son retour en France, il publia un poème sur l'éducation, qu'il dédia à son auguste élève, Paris, 1757, 1 vol. in-8°., 45 pag. Ce poème, en quatre chants, est remarquable par l'excellence des principes : la poésie en est pâle ; mais on y trouve quelques vers qui méritent d'être cités. Simon de Calvi fit jouer au Théâtre Français, en 1747, la comédie des *Confidences réciproques*. Toutes ces productions ont été publiées sous le voile de l'anonyme. Il mourut à Paris, le 25 décembre 1760, laissant en portefeuille plusieurs tragédies qui n'ont pas été jouées ni imprimées.

Z.

SIMON STOCK. *V.* STOCK.

SIMON (ÉDOUARD-THOMAS), né à Troyes, le 16 octobre 1740, était encore très-jeune lorsqu'il perdit son père. Après avoir fait ses classes, dans sa patrie, au collége de l'Oratoire, il fut placé chez un notaire, mais n'y resta que deux ans. Ayant renoncé ainsi à l'état de son père, il annonça vouloir se livrer à l'art de guérir. Envoyé à Paris, il y passa trois ans, sous le frère Cosme (*V.* COSME, X, 35), et revint à Troyes, où il fut reçu, en 1766, maître en chirurgie. Si c'était par dégoût qu'il avait abandonné le notariat, c'était par raison plus que par inclination, qu'il s'était livré à la médecine. Son goût le portait à la littérature ; et, dès 1762, il était connu dans le monde littéraire. De 1776 à 1787, il rédigea, avec Courtalon Delaistre, l'*Almanach de Troyes* (*V.* COURTALON DELAISTRE, X, 109). Le *Journal* de la ville, de 1782 à 1789, fut aussi son ouvrage. Cependant, en 1783, il prit sa licence en droit et le titre d'avocat au parlement de Paris ; en 1784, le bonnet de docteur en médecine. Ayant perdu sa femme, il vint, en 1786, habiter Paris ; et il s'y trouva à l'époque de la révolution, qu'il appelait de tous ses vœux. Cette révolution porta quelque atteinte à sa fortune, sans qu'il en abjurât les principes. En 1790, il fut nommé secrétaire-général du conseil de salubrité, et successivement de celui de mendicité et de secours publics. Pendant les différentes assemblées nationales. On l'accusa, en 17[illegible], de conspirer pour la royauté ; et il se justifia sa une lettre à la Convention nationale, pour se justifier (Voy. le *Moniteur* du 12 décembre 1792). La sécurité de ses fonctions ne le mettait pas à l'abri des persécutions, et pour s'y dérober, le parti d'aller à la campagner, dans sa mission, le chirurgien Bouret, son ami. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, il fit adopter le plan d'une bibliothèque commune au conseil des anciens et au conseil des Cinq-Cents, et en fut nommé conservateur. La bibliothèque ayant été fondée au Panthéon, créé par la constitution de l'an VIII, Simon eut les fonctions de bibliothécaire. La suppression du tribunat, en 1807, le priva de cette place ; mais il fut, bientôt après, employé dans l'instruction publique, comme recteur des études, académie de Nanci. En 1810, il passa à Besançon, comme professeur de rhétorique latine. A ce titre, il composa en vers latins, le mariage de la [illegible] parte avec une princesse d'Au[illegible]

s des grands événements de haine que, comme tant d'au- nçais, il portait au destructeur rtes publiques, lui inspira s vers en faveur du prince qui le premier avait ap- ns les provinces de l'est. Les ettres, qu'il avait aimées dès ance, l'occupèrent jusqu'à sa vie. Il est mort le 4 avril Simon avait été marié deux st du premier mariage qu'est baron Simon, officier-géné- laissé un grand nombre d'ou- soit manuscrits, soit impri- n ai donné la liste, dans la *raphie de la France*, année pages 207, 222, 279. Cette n comprend trente-trois ar- imprimés et onze de manus- st trop longue pour être ré- . Les plus remarquables sont: *a de Poésies traduites du a latin et de l'italien, con- a Pancharis de Bonnefons, ers de Jean Second, ceux n Vanderdoes, des mor- l'Anthologie et des poètes et modernes, avec des no- la plupart des auteurs qui nt cette collection*, 1786, n-18. Cette traduction en st élégante. Les Notices ne nt être étendues; mais elles nt être plus exactes. Par . il dit que *les Catalectes publiés, pour la première r J. Scaliger, avec un Ap- les Œuvres de Virgile, et es à Lyon*, en 1573. Or, le *Appendix*, donné par J. , 1573, n'est qu'une réim- des *Catalecta*, imprimés s fois, dans le quinzième siè- *Notice sur Grosley*, 1787, t à la tête des *Mémoires his- pour l'histoire de Troyes*, édition achevée en 1812 (*V.* Gros- ley, XVIII, 535). III. Les *Muses provinciales*, ou *Recueil des meil- leures productions du génie des poè- tes des provinces de France*, 1788, petit in-12, qui se joint à la collec- tion de l'*Almanach des muses*. IV. *Contes moraux, à l'usage de la jeu- nesse, traduits de l'italien de Fr. Soave*, 1790, in-12; deuxième édi- tion, augmentée d'une seconde par- tie, sous le titre de *Nouvelles mo- rales*, 1803, 2 vol. in-12. V. *Es- sai politique sur les révolutions iné- vitables des sociétés civiles, par M. A. de Giuliani, trad. de l'italien*, 1791, in-8°. VI. *Coup-d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe, en 1795 et 1796*, Paris, 1796, in-8°. Le *Tableau de l'Eu- rope, en 1795*, par Calonne (*V.* ce nom, VI, 568), avait aussi été re- futé par Montyon (*V.* Montyon, XXX, 49). VII. La *Clémence roya- le*, ou *Précis historique d'un soulè- vement populaire arrivé en Angle- terre, sous le règne de Richard II, au quatorzième siècle* an V (1796), in-8°. L'auteur déclare avoir fait im- primer cet opuscule, parce que des amis de la royauté, qui en avaient en- tendu la lecture, le trouvèrent *nuisible au royalisme*. VIII. *Correspondance de l'armée française en Egypte, in- terceptée par l'escadre de Nelson, publiée à Londres, avec une intro- duction et des notes de la chancel- lerie anglaise, traduites en fran- çais avec des observations*, an VII (1799), in-8°. de 244 pag. avec une carte. Ce volume ne contient que trente-deux lettres, et un supplément de quelques pièces. Les observations de Simon sont absolument dans le style des pamphlets que les gouvernements font publier les uns contre les autres. Simon n'a pas fait réimprimer la sui-

te de cette correspondance. IX. *Mutius* ou *Rome libre*, tragédie, an 10, in-8°. et in-16. Il a fait quelques autres pièces, *V.* ci-après l'article sur V. Simon. X. *Napoléon-le-Grand, empereur des Francais, Ode pindarique, traduite du Portugais du docteur Soyé*, 1808, in-8°. XI. *Le Congrès des Fleuves*, poème latin, qui obtint l'un des prix proposés par MM. Lucet et Eckard, et qu'ils ont imprimés dans les *Hommages poétiques* en l'honneur de Napoléon, 2 vol. in-8°., avec un cahier d'*Appendix*. XII. L'*Orphelin de la Forêt noire* ou *le danger de ne pas se connaître*, 1812, 4 vol. in-12, publiés sous le masque anagrammatique de *sir Edward Tom Yomns D. T. M.* XIII. *Saint-Louis, poème héroïque et chrétien*, 1816, in-8°. C'est un abrégé du poème du P. Lemoyne, qui est en dix-huit livres, et contient 17764 vers. Le *Saint-Louis*, réduit en huit chants, renferme environ 4700 vers; on trouve à la suite une Ode adressée, en 1814, à S. A. R. Monsieur (aujourd'hui Charles X), et une Traduction de la seconde Ode du 4e. livre d'Horace. XIV. *Épigrammes de M. Val. Martial, Traduction nouvelle et complète*, publiée par *M. Simon fils, et M. P. R. Auguis*, 1819, 3 vol. in-8°. Cette Traduction est en prose; c'est, sans contredit, la meilleure que nous possédions: malheureusement le texte latin qui l'accompagne est défiguré par un grand nombre de fautes d'impression. Les imitations en vers, par divers auteurs français, qui y sont recueillies, ne sont pas toujours imprimées sous les noms de ceux à qui elles appartiennent. La Notice sur le traducteur est de son fils. Un morceau assez long, intitulé: *Sur Martial et sur ses Écrits*, n'est qu'un

centon, parfois mal
les manuscrits encor
mon étaient: 1°. Un
rature ancienne, e
leçons; 2°. Une Trad
tes de Morlino, au
(*V.* Morlino, xxx
Une Traduction de
(*V.* Dictys, xi,
Traduction du *Trés*
daigne, ou *le Ver*
d'Antoine Purquer
moniana; 6°. *Gollut*
leyana ou *Farrag*
riana. — J. M. S
de *la Comtesse de C*
tragédie, 1769, in
Simon, né à Metz,
teur et musicien, fi
ans, de 1790 à 179
administrateurs du t
sier-Variétés, et il éta
pour l'entreprise, q
pas une place de vio
tacle dont il était co
qu'il n'eut plus cette
il fut membre du co
et se disait auteur de
quelles il faisait de
C'est ainsi qu'on lui
crisse changé de co
de Dorvigny; l'*Apot*
n'a fait que la musiq
sont de Fabre-d'Égl
pos de la nature o
comédie à ariettes,
est de Foignet, et les
Simon (*V.* ci-dessus
lant, la *Force du s*
Récompense ou *le S*
tile, le *Riche amou*
rusée. Il est toutefoi
laborateur de la
pièces. L'auteur de l
matique, 1821-22
Victor Simon était in
une seule scène en u

r de lui que l'air si connu : *plent Bergère*, chanson roles sont de Fabre-d'É- ictor Simon est mort en a imprimé sous son nom : *l'un établissement pour les l'ouvrages dramatiques*, 8°. II. *Réflexions*, *Remar. 'ensées et Observations*, 18°. A. B—T.

ND (Philibert), né en à Rumilli, en Savoie, était vi- ans le village de Gruffi lorsque lution de France commença. aractère ardent et ambitieux, montra partisan enthousiaste, obligé de quitter son pays par ut. Réfugié à Strasbourg, vers mencement de 1791, il se lia, cette ville, avec Schneider, que otifs semblables y avaient ame- *oy.* Schneider, XLI, 197). Il nommé vicaire-général du nouvel e constitutionnel du Bas-Rhin; député de ce département à la vention nationale. Dès les pre- res séances de cette assemblée, il présenta comme une victime du *Sarde*, fit un grand éloge de onvention nationale allobroge, emait de se créer, et ne manqua e occasion d'amener la réunion patrie à la république française. ue cette réunion fut décrétée, nd demanda un congé pour aller r sa mère octogénaire; et la ntion, en le lui accordant, ignit à ses commissaires près ée de Montesquiou (*V.* ce nom). int à l'assemblée peu de temps , et fut envoyé de nouveau dans nt-Blanc, avec Grégoire, Jagot rault de Sèchelles (*V.* Hérault). it pendant cette mission qu'eut Procès de Louis XVI; Simond ota donc pas; mais il signa tre que ses collègues de mission envoyèrent à l'assemblée, et dans la- quelle, *convaincus des trahisons de ce roi parjure*, les quatre députés demandaient sa condamnation. Revenu à Paris, Simond y prit une gran- de part aux délibérations de la Con- vention nationale; et son exaltation allant toujours croissant, il dénonça le général Custines, le fit décréter d'accusation, et traita de contre-ré- volutionnaire le président Isnard, dans la séance du 28 mai 1793. Trois jours après, il contribua beaucoup à la révolution qui renversa le parti de la Giroude, fit ordonner la fermeture des barrières et l'arrestation des sus- pects. Envoyé de nouveau comme représentant du peuple auprès de l'ar- mée des Alpes, il y dirigea lui-même un corps de troupes, et après avoir destitué un général *imbécille* (Sau- terre), il fit reculer les Piémontais dans une affaire sur laquelle on fit son rapport à la séance du 7 oc- tobre 1793. « Nous tenons quelques » émigrés et quelques révoltés, di- » sait-il dans ce rapport, et tandis » que la commission militaire les » juge, les pionniers creusent leurs » tombes. ». Rappelé bientôt à Pa- ris, Simond y devint suspect au parti dominant; on l'accusa n- trigues, de modérantisme, et R s- pierre l'attaqua aux Jacobins, à sieurs reprises. Interpellé dans s société, de déclarer s'il n'était noble, il répondit que c'était b assez pour lui d'avoir eu le ma d'être prêtre. Voyant alors t danger qui le menaçait, il cru échapper en enchérissant encore sa première exagération. Il fit, à la t bune des Jacobins, de long contre le gouvernement a c tre les royalistes et c e sortes de suspects; m il les sept députés de

comme des *oiseaux marécageux*, venus du pays des hautes montagnes pour *croasser dans le marais*. Toutes ces violences ne purent soustraire Simond à sa destinée : il était désigné comme un complice de Danton ; et le Comité de salut public ordonna son arrestation en même temps que celle de Hérault de Sechelles. Saint-Just fit approuver cette mesure dans la séance du 27 ventôse an II. Simond fut alors dénoncé à plusieurs reprises dans la Convention et aux Jacobins, par Couthon et par Vadier. Ce dernier le désigna comme agent de l'étranger, et voulant rétablir le *Petit Capet*. Enveloppé dans une conspiration des prisons, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et, compris dans la même condamnation que Chaumette et Gobel, il périt sur l'échafaud, le 21 germinal an II (avril 1794). On a de lui : I. Une brochure *sur l'Éducation des filles*. II. *Lettres aux jacobins de Chambéri ;* ils y répondirent dans la séance du 17 janvier 1793, et l'exclurent de leur société. III. *Réponse à la société des jacobins de Chambéri*, imprimée à Anneci, en 1793. IV. *Philibert Simond à ses commettants*, discours du 30 janvier 1793, Chambéri, in-8°. V. *Lettre aux jacobins de Paris*, du 12 avril 1793.

M—D j.

SIMONE (Maître), peintre du quatorzième siècle, né à Naples, aida le Giotto, son maître, dans les travaux qui lui avaient été ordonnés par le roi Robert. Après le départ du Giotto, Robert et la reine Sanche le chargèrent de peindre un grand nombre d'églises, et en particulier celle de Saint-Laurent, où il représenta *le couronnement du roi par son frère Saint-Louis, évêque*, qui, après sa mort, fut canonisé, et auquel on consacra, dans s
ché, une chapelle, que Maître
fut chargé de peindre, mais
mort, arrivée en 1346, ne l
mit pas d'achever. On vante
culièrement la *Déposition de*
qu'il exécuta pour le maître-a
l'*Incoronata*. Son fils et sc
(François) se distingua aussi
peinture : on vante une *Ma*
clair-obscur, qu'il a peinte c
glise de Sainte-Claire, et q
bien conservée. Il termina
bleaux de *la vie de Saint-Lo*
que, que son père avait com
— Simone de' Crocifissi,
bolonais, florissait en 13--.
pour un des élèves de Vital
logne, sorti de l'école du G
tire son surnom de la supério
laquelle il sut peindre les
On en voit encore quelques
Saint-Étienne et dans plusieu
églises de Bologne. Ces pe
d'une dimension fort au-d
nature, sont remarquables
exactitude de dessin rare
temps; par l'expression dou
de la tête, et par la manière
bras soutiennent la figure. E
semblent à celles du Giotto
coloris, et comme dans ces d
les pieds du Christ y sont cl
sur l'autre. Dans les autres
elles tiennent davantage du
tique. On conserve égalem
Saint-Michel *in Bosco*, une
assise, habillée comme dans
tures grecques, et avec des
mais les draperies et les tê
étudiées avec beaucoup de s
est bien peu de peintures
époque que l'on puisse con
ces tableaux de Madones.

SIMONET (Edme ou Ed
né à Langres, en 1662, ent
la société des jésuites, en 1

ça ses vœux en 1697. Char-
d de professer la philoso-
ims, il se rendit ensuite à
ousson, pour y enseigner la
scholastique; il y parvint
le chancelier de l'université,
rut le 18 avril 1733. Ce fut
u'il fit imprimer, d'abord
, puis en 1728, un cours
gie, qu'il intitula: *Institu-*
ologicæ ad usum semina-
11 vol. in-12. L'ouvrage
it une proposition que les
firent retrancher: c'est celle-
us rendons en français: «Le
t approuver, dans les dio-
onfesseur malgré l'évêque.»
obtint une certaine vogue,
nprimé à Venise, 1731, 3
l. D—B—S.

NETTA (Ange), né à Cac-
alabre, vers l'année 1400,
service de François Sforza,
olixène Ruffo avait apporté
ette terre et plusieurs au-
Devenu le secrétaire de ce
re, qui avait déjà pris le
narquis de la Marche (d'An-
alla, en 1446, à Venise,
ter avec cette république,
le son maître, engagé alors
guerre contre Eugène IV
ic de Milan. S'attachant
en plus à la personne de
il le suivit dans toutes ses
ns, et réussit, par ses intri-
omatiques, à paralyser les
s états qui auraient pu con-
es projets ambitieux de ce
Lorsque Sforza s'empara du
Milan, il récompensa le zèle
èle serviteur en le comblant
ts, l'élevant au rang de con-
t en lui faisant accorder le
bourgeoisie dans diverses
la Lombardie. Simonetta
son crédit sous le règne de
Galéaz-Marie, et il mourut à Milan le 20 avril 1472. On voyait son tombeau dans l'église des Carmes de cette ville, avec cette épitaphe:

Angelus hic situs est inter clarissimos omnes
Simonetta viros, meritis et laudibus unus.

— François, ou *Cecco* Simonetta, neveu du précédent, né en 1410, à Caccuri, fut attiré auprès de François Sforza par son oncle, et rendit, comme lui, d'importants services à ce prince, qu'il suivit dans toutes les vicissitudes de sa fortune guerrière. En 1448, il combattit à ses côtés à la bataille de Caravaggio, gagnée contre les Vénitiens: la même année, il reçut de René d'Anjou, roi de Naples, le titre de président de la cour des comptes (de la *Camera della summaria*), et quelque temps après il fut nommé gouverneur de Lodi. Dès que Sforza parvint au duché de Milan, Cecco fut pourvu de plusieurs fiefs, entre autres de la terre de Sartirana, dans la Lomelline. Sa fidélité, ses lumières et la généreuse protection qu'il accordait aux lettres et aux arts, en avaient fait le personnage le plus influent dans l'état; mais cette faveur excita la jalousie des courtisans, qui jurèrent sa perte, et osèrent même demander son renvoi. Le duc, qui ne pouvait se passer de ses services, répondait à ceux qui lui parlaient contre Simonetta, qu'il aurait voulu avoir son portrait en cire, s'il était obligé de se passer de l'original. A la mort de François Sforza, Cecco continua ses fonctions sous Galéaz-Marie; et lorsque celui-ci tomba sous le poignard des conspirateurs (1476). Simonetta fut au nombre de ceux qui, dans un moment aussi difficile, surent conserver la tranquillité publique. Il assista de ses conseils la duchesse Bonne de Savoie, qui administra pendant la

minorité de son fils Jean-Galéaz; et il fit preuve de fermeté et de prévoyance, en profitant de la révolution excitée par les Fieschi, à Gènes, pour bannir de Milan ceux qui se proposaient de les imiter. Mais il ne l'emporta sur des ennemis puissants, que pour être la victime des intrigues d'un ignoble adversaire. Un certain Tassino, de Ferrare, s'était emparé du cœur de la régente. Cecco méprisa d'abord l'amant de la duchesse, et ne s'aperçut du danger que lorsque ce favori eut obtenu le rappel des exilés, entre autres de Louis le Maure, le plus redoutable d'entre eux; ce fut alors qu'il dit à la régente : « Je perdrai la » tête, mais vous ne conserverez pas » l'état. » En effet, peu de temps après le retour de Lodovic Sforza, ce vénérable ministre fut enfermé dans le château de Pavie, et dépouillé de toutes ses propriétés, qui furent partagées entre ses accusateurs. Après avoir subi plusieurs fois la torture, il eut la tête tranchée, le 30 octobre 1480. — Jean Simonetta, historien, frère du précédent, partagea avec lui la faveur de François Sforza, auquel il fut très-dévoué. Ferdinand, roi de Naples, lui donna, en 1460, l'investiture des fiefs de Roccella, et de Motta di Neto, en Calabre. Milan et Gènes lui accordèrent le droit de bourgeoisie, et le duc Galéaz-Marie lui fit présent de la terre de Saint-George, dans la Lomelline. Reconnaissant de ces bienfaits, qu'il tenait en grande partie du premier Sforza, il écrivit la vie et les exploits de ce guerrier, dont il avait été secrétaire intime. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il fut, comme lui, mis à la torture, et exilé à Verceil, en 1480. Louis le Maure respecta sa vie, n'osant pas envoyer à l'échafaud celui qui lustré la mémoire de son ignore la date de la mort historien : on sait seulement dicta son testament en 149 pitaphe qu'on lisait dans l'N. D. des Grâces, à Milan, fai ser qu'il cessa d'être exilé à ses jours. Son ouvrage est *De rebus gestis Francisci Mediolanensis ducis, libr* Milan, Zarot, 1480 et 1486. ratori, qui l'a inséré dans l *tores rerum ital.*, vol. XXI, qué les dates des événement ajoutant quelques renseignem l'auteur : traduit en italien p tophe Landino, ibid., 149 et par Sébastien Fausto, 1543, in-8°. La traduction dino fut aussi réimprimée à en 1544, in-8°. Cette histo mence à la première arriv phonse en Italie, en 142 termine en 1466, à l'époq mort de François Sforza. L est assez correct, et les f racontés avec une précision trouve rarement dans les ou ce temps. La bibliothèque d Paris, possède le seul exem cet ouvrage, en latin, imprin lin : c'est celui que l'auteur à Louis XI, et qui fut ens à Charles VIII. La même l que possède aussi l'exempl vélin, de la traduction ita Landino, présenté à Louis re, avec son portrait en m Voyez, pour d'autres renseig Sassi, *Historia typograph.* et Argelati, *Biblioth. sc Mediol.*, vol. II, part. 2 niface Simonetta, neveu cédent, s'étant embarqué port de la Pouille, pour rej famille à Milan, tomba

les pirates, a il par-
se soustraire. Il ra dans
de Cîteaux, et fut élu abbé
t-Étienne *del Corno*, au dio-
Lodi. En 1480, année si
sa famille, il chercha un
à Rome, et reçut l'hospi-
ez le cardinal Cibo, qui fut
élevé à la Tiare, sous le
Innocent VIII. On doit à
ieux : *De persecutionibus
næ fidei et romanorum pon-*
, Milan, 1492, in-fol., ré-
é à Bâle, en 1509. Cet ou-
été traduit en français par
n de Saint-Gelais, évêque
lême : l'auteur y présente l'é-
l'Église, et les persécutions
les elle a été exposée sous
pontife, depuis Saint-Pierre
Innocent VIII. La narration
rrompue par l'insertion de
nt soixante-dix-neuf Lettres,
rt relatives à des objets étran-
sujet. Simonetta a encore
n Discours : *De pace ser-*
et plusieurs Lettres, insérées
férents Recueils. Voyez Sassi,
typograph. Mediol., pag.
Litta, *Famiglie celebri Ita-*
Milan, 1820, in-folio.

A—G—S.

ONETTA (Jacques), car-
tait fils de Jean Simonetta,
re et historien de François
et naquit à Milan, vers la fin
zième siècle. Élevé parmi les
et les littérateurs que le duc
n attirait à sa cour, il conçut
le desir de leur ressembler.
voir fréquenté les académies
ue et de Pavie, où il reçut
r doctoral, il embrassa l'é-
siastique, et vint à Rome.
ité : *De reservationibus be-*
um, l'ayant fait connaître, le
es II le nomma avocat consis-
torial, et peu de temps après, auditeur de rote. Chargé par Léon X d'apaiser les troubles qui venaient d'éclater à Florence, il s'acquitta de cette commission, de manière à mériter l'estime des deux partis. Il fut fait, en 1529, évêque de Pesaro. Le pape Paul III, en 1535, le décora de la pourpre romaine, et lui donna l'évêché de Pérouse, avec l'administration des diocèses voisins, dont les siéges étaient vacants. Désigné légat, pour assister à l'ouverture du concile qui devait se réunir à Vicence, il continua d'être employé dans les affaires les plus importantes, et mourut à Rome, le 1er. novembre 1539. Ses restes furent déposés dans l'église de la Trinité-du-Mont. Ce prélat était l'ami du cardinal Pole et de Sadolet, dont il partageait le goût pour les lettres. Indépendamment du Traité canonique cité plus haut, et qui fut publié, pour la première fois, Cologne, 1583, in-8°., on a de lui des *Lettres* et quelques Opuscules, sur lesquels on peut consulter les *Scriptor. Mediolan.*, d'Argellati, IIe. part., col. 1399.—Simonetta (Louis), cardinal, neveu du précédent, se fit agréger, dans sa jeunesse, au collége des jurisconsultes de Milan, et, ayant embrassé la vie cléricale, remplaça son oncle, en 1535, sur le siége épiscopal de Pesaro, d'où il fut transféré, en 1560, sur celui de Lodi. Créé cardinal, l'année suivante, il fut envoyé légat au concile de Trente, où il se signala par son éloquence et sa fermeté pour le maintien de l'ancienne discipline. Après la clôture de cette assemblée, il en présenta les décrets à l'approbation du souverain pontife, et fut un des prélats chargés d'en surveiller l'exécution. Il mourut à Rome, le 30 avril 1568, et fut inhumé, sans aucune

pompe, comme il l'avait demandé, dans l'église Sainte-Marie-des-Anges. L'amitié qui l'unit au saint archevêque de Milan, Charles Borromée (*V.* ce nom), suffit pour justifier les éloges dont les écrivains ecclésiastiques ont comblé le cardinal Simonetta. La Bibliothèque Ambrosienne possède une grande partie de sa *Correspondance* avec saint Charles. Aubery rapporte (*Histoire des cardinaux*) qu'un fameux voleur, profitant de sa ressemblance avec le cardinal Simonetta, parcourut une partie de l'Italie, sous le nom de ce prélat, et fit une grande quantité de dupes. La fourberie ayant été découverte, le faux cardinal fut arrêté dans le Bolonais, et pendu avec une corde d'or filé, portant sur la poitrine une bourse vide et un écriteau où on lisait ces mots : *sine monetâ* (sans monnaie). Cette historiette, copiée tout au long dans le *Moréri*, d'où elle a passé dans les *Dictionnaires historiques*, paraît peu vraisemblable. W—s.

SIMONIDE, aussi célèbre dans l'antiquité comme philosophe que comme poète, naquit à Joulis, ville de l'île de Céos, l'une des Cyclades les plus voisines de l'Attique, la troisième année de la cinquante-cinquième olympiade, l'an 558 avant J.-C. Son père se nommait Léopépès. Après avoir passé sa jeunesse au sein de sa famille, qui était pauvre, il se mit à parcourir les villes de l'Asie mineure, cherchant à soulager son indigence par ses talents. Il vint ensuite à Athènes, et y obtint, par la beauté de son génie, la faveur d'Hipparque, fils de Pisistrate et héritier du pouvoir de celui-ci sur les Athéniens. Hipparque, à l'exemple de son père, se distinguait par la douceur de son gouvernement et par son amour pour les lettres. Sa générosité fixa Simonide auprès de lui, et l'y retint jusqu'au m où ce prince tomba sous les d'Harmodius et d'Aristogiton. Simonide se retira auprès d'A roi de Thessalie, qui, depuis temps, cherchait à l'attirer à sa C'est à cette époque de sa vi faut placer l'aventure merve rapportée par plusieurs auteur ves, et dont Phèdre a fait le d'une de ses fables. Soupant u à Cranon en Thessalie, chez S l'un des premiers de la ville, nide récita un poème sur la v que celui-ci venait de rempor pugilat. Il avait mêlé, à l'él Scopas, celui de Castor et d lux. Scopas refusa de lui l'entière récompense qu'il lui promise, disant que c'était à ros à acquitter le reste. A la repas, on vint avertir le poè deux jeunes-gens le demandai porte. Il sortit et ne trouva per mais, au même instant, le pl de la salle fondit sur les conv les écrasa tous. On ne douta que ces demi-dieux n'eussent payer ainsi leur dette envers le et punir la mauvaise foi de S Les anciens regardaient les comme particulièrement fa des dieux : s'il faut ajouter foi écrits, Simonide dut encore un fois la vie à la protection spéc ciel. Ayant trouvé sur le riv la mer un cadavre abandonné rendit les derniers devoirs. I suivante, ce malheureux inco apparut en songe et l'avertit de s'embarquer le lendemain, co en avait formé le dessein. Si obéit et apprit bientôt que l seau qu'il devait monter av englouti. Il consacra cet évé dans un poème, et fit à l'incon épitaphe qui nous a été con

, qui avait succédé à Hippar-
n frère, ayant été dépouillé
oir et chassé d'Athènes, l'an
nt J.-C., et le gouvernement
atique ayant été établi, Si-
revint dans cette ville :
t le peuple occupé à rendre
ds honneurs aux meurtriers
irque, il se joignit à lui et les
dans des vers, dont deux
nt nous restent. La reconnais-
e put balancer dans son cœur
ur pour la liberté dont les Grecs
toujours enivrés. Bientôt la
levint le théâtre des événe-
mémorables qu'amenèrent les
s de Darius et de Xerxès; et
ements furent chantés par Si-
Deux ans après la bataille
thon, il disputa avec Eschyle
proposé pour la plus belle
ur cette victoire; et ses vers
touchants l'emportèrent fa-
t sur la muse noble, mais
de son rival. Un triomphe
ns glorieux fut celui qu'il ob-
ige de quatre-vingts ans. Il en
né le souvenir dans une épi-
: que le temps a épargnée. Sa
ée le fit rechercher des grands
s qui illustrèrent cette époque.
n jour adressé à Thémisto-
s archonte, une demande que
trouva injuste, il en reçut
onse : Tu serais un mauvais
, si, dans tes vers, tu péchais
e les règles de la poésie, et
un mauvais magistrat si j'a-
s contre les lois. » Le même
ocle lui reprochait d'avoir
de sagesse, en outrageant
nthiens, citoyens d'une ville
e, et en laissant modeler ses
algré sa laideur. Pausanias,
Lacédémone, peu de temps
a bataille de Platée, due en
partie à sa valeur, lui de-
manda, dans un repas, une maxime de philosophie. Simonide, pénétrant l'orgueil de ce prince et les suites funestes dans lesquels ce vice pouvait l'entraîner, lui répondit : « Souviens-» toi que tu es homme. » Pausanias la reçut avec dédain; mais elle lui revint à l'esprit, lorsqu'il était sur le point d'expier, par une mort cruelle, sa trahison envers sa patrie, et il s'écria : « Hôte de Céos, combien » était grande la leçon que tu me » donnas, et que ma folie me fit mépri-» ser! » A l'âge de quatre-vingt-sept ans, Simonide cédant enfin aux instances d'Hiéron, roi de Syracuse, se rendit à sa cour. Déjà il avait chanté la victoire éclatante que remporta, sur les Carthaginois, Gelon aidé de ses frères Hiéron, Polyzèle et Thrasybule. Les premières années du règne d'Hiéron avaient été souillées par des crimes. Depuis il avait réformé sa conduite; et Simonide, par ses avis, contribua encore à le rendre meilleur, et à développer les vertus qui honorèrent la fin de sa carrière. Il le réconcilia avec Théron, roi d'Agrigente, et avec Polyzèle, qui, craignant pour sa vie, s'était retiré auprès de Théron. Hiéron, prince généreux, et qui comblait de bienfaits les hommes de lettres qu'il appelait à Syracuse, les prodigua à Simonide, qui conserva, jusqu'à sa mort, la faveur du roi. Xénophon les a choisis tous deux pour interlocuteurs de son dialogue, *sur la tyrannie*. Dans une autre occasion, Hiéron lui demanda ce que c'était que Dieu; le poète dit qu'il lui fallait un jour pour répondre, puis deux jours et d'autres encore, en continuant de doubler. Le prince lui ayant témoigné sa surprise de cette conduite : « C'est, répondit Simonide, que plus je médite sur ce sujet, plus il me paraît difficile et obscur », non

qu'il doutât de l'existence de l'intelligence suprême, dont il parle avec le plus grand respect dans ses poésies, mais voulant lui apprendre que l'esprit de l'homme ne peut se former une idée exacte de l'être infini. Simonide, après un séjour de trois ans à Syracuse, mourut dans cette ville, presque nonagénaire, l'an 468 avant J.-C., et y fut inhumé avec honneur. Quelques années plus tard, son tombeau fut détruit par Phœnix, général des Agrigentins, et cet acte de barbarie inspira à Callimaque de beaux vers rapportés par Suidas. Simonide excella dans la poésie lyrique et dans l'élégie. Son style, suivant Denys d'Halicarnasse, était plein de charme, harmonieux et admirable pour le choix et l'arrangement des mots. Mais le caractère distinctif de sa poésie, celui qui forme son attribut propre chez les anciens, c'est le pathétique. Rien de plus célèbre parmi eux que ses *Threnes* ou complaintes. Quoiqu'il ait employé le dialecte Dorien, le moins gracieux de tous, la douceur de son élocution lui mérita le surnom de *Mélicerte*. Il décrivit, dans un poème, les règnes de Cambyse et de Darius, et célébra, en vers élégiaques, le combat d'Artémisium, et en vers lyriques, la victoire de Salamine. Il consacra plusieurs pièces à la gloire des Spartiates morts aux Thermopyles. Il chanta les athlètes vainqueurs, composa des tragédies, des *Parthénies* ou chants pour des chœurs de jeunes filles, des épigrammes ou inscriptions, des *Péans* et des hymnes. De tant de belles productions, le temps n'a épargné que quelques épigrammes et quelques fragments. Brunck les a recueillis dans le premier volume de ses *Analecta*. L'un des plus remarquables est celui d'une Élégie sur Danaé. On en

trouve une charmante traductio
un article sur notre poète, que M.
sonade inséra dans le journal de
pire du 6 février 1811. La s
de Simonide ne fut pas moins
bre dans l'antiquité, que son
poétique; et saint Cyrille l'a pl
nombre des sept sages. Plat
donne le titre d'*homme divi*
son *Protagoras*. Il rapporte de
où, en opposition à cette maxi
Pittacus, qu'il est difficile à l'h
d'être véritablement vertueux,
nide avançait qu'il lui est imp
de l'être toujours et parfait
Il porta, en effet, dans sa pl
phie, toute la douceur de sa
Frappé des imperfections de
me, il exhortait à l'indulgence p
faiblesses, et préludait en quelqu
à cette morale facile profess
tard par Épicure. Il disait que
tu habite des rochers escarpé
l'homme ne saurait atteindr
être entraîné dans l'abîme; qu
a point de perfection; qu'i
plaindre et non censurer nos f
ses; que nous ne vivons qu'u
ment, mourons pour toujou
que ce moment appartient au
sirs. L'illustre auteur du
d'Anacharsis a tracé un i
sant résumé de la doctrine de
nide, dans le soixante-s
chapitre de cet ouvrage. La
tion de sagesse que ce philoso
tait acquise fut un peu ternie
amour pour les richesses. Il
premier grec qui ait rendu s
vénale. Un athlète, qu'Héracli
apprend être Anaxilas, tyran d
gium, et qui avait remporté, a
olympiques, le prix de la cou
char attelé de mules (Ἅπ
demanda une ode en son h
Simonide, peu satisfait de la
qui lui était offerte, répondit

t louer des den ts. Mais as ayant augn te la somme, e accepta, et nt de tous les ges de son art, il appela ces ux les filles des *Coursiers aux légers*. Remarquons cependant a défense, qu'il était né dans ence, et qu'il put, sans reprohercher, dans ses talents, un ement à sa pauvreté : qu'il at- t peu de prix à ses richesses, e, dans un naufrage qu'il es- n revenant dans sa patrie, il nna sans peine ses trésors, avec autant de courage que u'il avait tout avec lui ; et qu'il ait avec esprit de ce défaut. on lui demandait pourquoi il ait les provisions qu'Hiéron oyait chaque jour : C'est, ré- il, pour montrer la magnifi- le ce prince et ma frugalité. Il encore qu'il aimait mieux en- ses ennemis après sa mort, avoir besoin de ses amis pen- vie. J'ai chez moi, ajoutait- x coffres ; l'un pour les paie- que j'exige, l'autre pour les obli- qu'on peut m'avoir ; le premier jours plein, et le second cons- nt vide. Simonide, poète et n, ajouta une huitième corde re. On s'accorde à lui attri- gloire d'avoir complété l'al- grec, par l'invention des deux s longues Η et Ω, et des deux nes doubles Ξ et Φ. Il tenait de re une mémoire prodigieuse, mien Marcellin regarde comme l'un breuvage pris dans son . Il employa l'art pour la per- ier, et fut l'inventeur de la re artificielle, que les anciens rent avec soin. Il eut pour s son neveu Bacchylide et . Son petit fils, appelé Simo- mme lui, brilla aussi par son talent poétique, peu avant la guerre du Pélopounèse, suivant Suidas. D'autres ont encore porté le même nom parmi les anciens ; et cette ressemblance a jeté de la confusion dans ce qu'ils ont dit de chacun d'eux. Sainte-Croix place, au cinquième siècle avant J.-C., un troisième Simonide, natif de Mélos, qui fut poète et grammairien ; un autre encore, natif d'Amorgos, se fit connaître par ses vers iambiques, ce qui lui valut le titre de *Iambographe*. C'est à celui-ci peut-être qu'il faut attribuer les deux pièces en vers de cette mesure qui nous sont parvenues, et dont la première est une satire mordante contre les femmes. Kohler l'a publiée avec un commentaire, Göttingue, 1781, in-8°. Boissy le fils, dans son Histoire de Simonide et du siècle où il a vécu, Paris, 1755, in-12, s'est plu à mêler aux faits qui concernent ce poète de longues discussions chronologiques. Si—d.

SIMONIN (Étienne), poète latin, était né vers la fin du seizième siècle, à Grai, dans le comté de Bourgogne, d'une famille originaire de Poligni, et qui a produit plusieurs hommes de mérite (*Voy.* les *Mémoires sur Poligni*, par Chevalier, II, 486). En terminant ses études, il reçut le doctorat en théologie et en droit canon, et embrassa l'état ecclésiastique ; il visita ensuite les universités de Flandre, et fit un voyage en Italie, où ses talents lui méritèrent de hautes protections, entre autres celle du cardinal Fr. Barberini. Admis à l'honneur de réciter au pape Urbain VIII quelques vers qu'il avait composés à sa louange, ce pontife l'en récompensa par un canonicat du chapitre de Dole, et quelques autres bénéfices. A son retour dans sa province, Simonin fut

élu premier professeur en théologie à l'université; il remplit cette chaire pendant vingt ans, et mourut à Dole, en 1668. On a de lui : *Sylvæ Urbanianæ seu gesta Urbani VIII P. M.*, Anvers, Plantin, 1637, in-4°., rare. C'est un Recueil de poésies lyriques, divisé en cinq livres, dans lesquels l'auteur célèbre les vertus du pontife, les embellissements qu'il avait faits au Vatican et à la ville de Rome, son zèle pour la religion, et ses efforts pour rendre la paix à l'Europe. Lampinet nous apprend (*Bibl. sequan.* Ms.) que Simonin, pendant son séjour en Flandre, y fit imprimer à Anvers : le *Bouclier des forts renversé par la mort du marquis Ambroise Spinola* (*Voy.* ce nom) ; mais on n'a pu découvrir un seul exemplaire de cet ouvrage dans les bibliothèques de Paris, et on ne le trouve cité dans aucun catalogue. On connaît encore de lui un opuscule ascétique, intitulé : l'*Étendart de bon secours ou l'assistance donnée, chaque mois, aux ames du Purgatoire*, Dole, 1655, in-12 de 234 p. W—s.

SIMONIS (Menno). *V.* Menno.

SIMONNEAU (Charles), dessinateur et graveur, né à Orléans vers 1639, fut élève de Noel Coypel pour le dessin, et de Guillaume Château pour la gravure, mais dut surtout à son propre génie sa perfection dans ce dernier art. Il a gravé avec une égale supériorité dans tous les genres; et l'on ne sait ce que l'on doit estimer le plus de ses *Portraits*, de ses *Pièces historiques*, et même de ses *Vignettes*. Il grava, pour son morceau de réception à l'académie, le *Portrait de Mansart*, et il obtint par la suite le titre de graveur du roi et une pension. Sa manière est pleine d'agrément et d'esprit. Il faisait beaucoup travailler la sur les demi-teintes et sur les reculés, et réservait le burin p parties les plus vigoureuses. extrêmement laborieux ; et l bre des pièces qu'on lui doit à plus de cent trente. Parmi tampes, dont on peut voir ample détail dans le *Manu Amateurs de l'Art*, d'ap Rost, on distingue : I. celle qu sente *J. C. et la Samaritaine* a gravée d'après le Carrach une pièce admirable, toute e au burin pur. II. *La Conqu la Franche-Comté*, d'après l Cette pièce, de format grand en travers, passe, avec la préc pour le chef-d'œuvre de Sim Cet artiste mourut à Paris e — Louis Simonneau, frèr du précédent, s'adonna con à la gravure. Il paraît s'être les Audran pour modèle, et acquis une réputation presqu celle de Charles. Le nombre ouvrages est aussi moins c rable. On cite parmi les mi I. *L'Assomption de la Vie* deux pièces, d'après le plafon par Lebrun au Séminaire de Sa pice. II. L'Aurore d'après le peint par le même artiste dan teau de Sceaux. III. *Lot et se Susanne au bain*, et *Jésus sant Marthe et Marie*, d'ap pel. En combinant la pointe burin, il a su répandre une variété dans ses ouvrages. S était très-correct, et il ren une grande précision les e de ses figures. Il fut re l'académie, et mourut à P 1738, la même année que — Philippe Simonneau, Charles, voulut, comme s son oncle, cultiver la gravu

s ne secondèrent point
eut le bon esprit de
art qui avait fait la
mille. On ne connaît
eux grandes frises sur
uille, représentant,
ment des Sabines,
x entre les Romains
d'après Jules Romain.
Déesses se disposant
ugement de Paris,
del Vaga. III. *Vénus*
après l'Albane, avec
u : *O mon cher Ado-*

P—s.

'S (Saint), élu pape,
468, succéda à saint
date est celle qu'ont
et Dufresnoy et le P.
lit que ce fut le 20
plicius, dont le père
ssin, était né à Tibur
'vénement politique le
ble de son pontificat
ion de l'empire d'Occi-
position d'Augustule,
'êque de Rome sous la
nique de l'empire de
. L'Orient n'était pas
us tranquille. Le trône
r Zenon, que Basi-
le chasser. Zénon fut
vingt mois d'exil, et
courir à lui pour faire
utorité du concile de
pour faire rétablir sur
'xandrie et sur celui
évêques catholiques,
t été chassés par les
tels que Pierre Le
d'Apamée et Paul d'É-
patriarche de Constan-
a d'abord les mains à
'ations ; mais il s'attira
roches de Simplicius,
ju dans sa communion
, l'un des hérétiques
condamnés, sans lui avoir fait recevoir expressément le concile de Calcédoine, et la lettre du pape saint Léon. Les affaires d'Occident occupaient aussi le zèle et l'attention de Simplicius. Il écrivit à Jean de Ravenne pour lui reprocher d'avoir voulu faire évêque par force le prêtre Grégoire, et le menaça, s'il ne lui obéissait, de lui ôter le droit de gouverner sa province. Tous ces démêlés furent interrompus par la mort de Simplicius, arrivée le 2 mars 483. Il avait tenu le Saint-Siége pendant seize ans six jours. La pureté de sa foi, la fermeté de son administration, ont mérité des éloges à sa mémoire, que l'Église honore le 16 août. On a de lui quelques Lettres, qui se trouvent dans les conciles du P. Labbe. Il eut pour successeur saint Félix II. D—s.

SIMPLICIUS, philosophe grec, commentateur d'Aristote et d'Épictète, naquit dans le cours des quinze premières années du sixième siècle Agathias, son contemporain, dit qu'il était de Cilicie : Suidas, qui le fait Phrygien, le confond avec un autre philosophe du même temps. Disciple d'Ammonius, fils d'Hermias (Voy. Ammonius, II, 57). Simplicius reçut aussi quelques leçons de Damascius (*Voyez* ce nom, X, 458-59) : il nous l'apprend lui-même dans l'un de ses commentaires (*in Physicam Arist.*, l. IV, c. 53) ; et c'est par méprise que Jonsius a désigné Simplicius comme le maître, et Damascius comme le disciple. Tous deux étaient pourtant à-peu-près du même âge, ainsi que le dit Suidas, et ils avaient pour ami commun Eulalius ou Eulamius, né en Phrygie, et que l'on compte avec eux au nombre des derniers éclectiques. Comme ils persévéraient tous trois dans les erreurs

du paganisme, ils quittèrent avec quelques autres la ville d'Athènes, où Justinien ne permettait plus aux païens d'enseigner la philosophie. Ils se réfugièrent en Perse, attirés par la réputation du roi Chosroès ou Khosrou; mais ils ne s'y trouvèrent pas aussi bien qu'ils l'avaient espéré : ils s'aperçurent bientôt que les mœurs y étaient encore plus corrompues qu'en Grèce, et les institutions plus barbares, du moins à ce que dit Agathias; et ils rentrèrent, peu d'années après, dans le territoire de l'empire byzantin. Leur retour était l'une des conditions ou des effets d'une trêve de cinq ans, qui fut conclue entre Chrosroès et Justinien, et dont la date paraît fixée à l'an 533 (*Voyez* Khosrou, XXII, 380), quoique Petau préfère 545, d'après un récit de Procope. On garantissait à Simplicius et à ses compagnons la pleine liberté de leurs opinions religieuses et philosophiques. Il ne semble pas cependant qu'ils aient r'ouvert leurs écoles; et nous ne savons rien du reste de la vie de Simplicius, sinon qu'il a composé ou compilé un assez grand nombre de livres. Quelques-uns sont perdus : dans l'un de ceux qui subsistent (*in Arist. de animâ*), il fait mention de son Abrégé de la Physique de Théophraste, et de son commentaire sur la métaphysique d'Aristote, qui ne se retrouvent nulle part. On lui a quelquefois, mais sur de trop faibles indices, attribué d'autres productions qui ont aussi disparu : une Rhétorique, un Traité des syllogismes, des notes sur Jamblique. Simplicius n'est connu aujourd'hui que par cinq Commentaires qui se sont conservés : l'un sur le manuel d'Épictète, les quatre autres sur les livres d'Aristote qui traitent des Catégories, de l'Ame, du Ciel et de la Physique. Quoique ses rela Ammonius, fils d'Hermia Damascius l'aient fait rang secte éclectique, il apparti palement à l'école péripat seulement il mêlait volon doctrines d'Aristote quelq empruntées aux Platonicie tout aux Stoïciens; on même dans ses écrits des christianisme, ainsi que Fa Brucker l'ont observé. Il pelé le ciment de tous le philosophes : *omnium vet losophorum coagulum*; un édifice essentiellement p que, qu'il compose de tous riaux qu'il rassemble. Il a à répandre en Orient la pl d'Aristote, que depuis tro le débordement du néo-p en avait bannie. Sous ce l'influence de Simplicius taire : à la vérité, les doct propageait avaient besoi claircies et rectifiées; et ap contraire, elles sont dev erronées et plus obscure syncrétisme alexandrin, tuait l'enthousiasme et l extatiques à l'observation lyse, aurait bien plus éga gence humaine. Comparés Plotin et de Proclus, le Simplicius marquent un méthodes raisonnables, o quelque tendance à s'en re Ils se recommandent au très-grand nombre d'ext fragments qu'ils contiennet mentateur d'Aristote cite d'écrivains dont nous n'a les ouvrages. On lui doit rement des morceaux d'I Rhodes. D'un autre côté vons avouer que Simplicu entraîner à des discussions

, et dans lesquelles il n'a l'avantage ni pour le ar les formes : il argu- ut avec aigreur contre on (1), qui était pourtant si péripatéticien que lui, admettait point l'éternité Ce philosophe vivait en- 17, peut-être même en conséquent il devait être lus jeune que Simplicius, vait guère avoir moins de q ans, en 533, quand il Perse. En général, Sim- passé pour le plus savant s obscur des commenta- istote. Des manuscrits de ation des huit livres de se conservent à Paris, à lorence, Venise, Vienne, ambridge et Moscou : elle iée pour la première fois, ldes, en 1526, in-fol.; et latine de Lucile Philéthée enise en 1543. Le com- sur les Catégories, impri- 499 à Venise, le fut plus ent à Bâle, en 1541 : il traduit en latin par Guil- Morbeka, au treizième siè- été au seizième siècle, par Dorothée, Venise, 1541, 567. Guillaume de Morbe- ka a laissé aussi une version latine du Commentaire sur le traité du Ciel : elle a été imprimée en 1540. On croit que c'est d'après elle qu'était arrangé le texte grec publié par les Aldes, en 1526 ; car on annonce qu'il existe à Milan un manuscrit qui présente un texte différent et bien meilleur, qui est encore inédit. Les Aldes ont mis au jour, en 1527, l'explication des trois livres sur l'Ame, dont Fascoli a donné, en 1543, à Venise, une traduction latine, d'après un manuscrit plus complet. Toutes les éditions indiquées jusqu'ici sont in-folio : la première du Commentaire sur Épictète est in-4°. : elle parut à Venise, chez les frères Sabio, en 1528. Ange Canini en publia une version latine, en 1546, à Venise, in-fol. : Jérôme Wolf en a fait une autre qui accompagne le texte grec de Simplicius dans l'édition in-4°. donnée à Leyde, en 1640, avec des notes de Cl. Saumaise. M. Schweighæuser après avoir donné, en 1799, sous le titre de : *Epicteti philosophiæ monumenta*, trois vol. in-8°., contenant le Manuel d'Épictète, et les Dissertations d'Arrien sur cet ouvrage, y joignit, en 1800, deux vol. qui renferment le commentaire de Simplicius en grec et en latin, avec des variantes et des notes : c'est, à tous égards, l'édition qu'on doit préférer. Les manuscrits que l'éditeur a collationnés, et particulièrement celui de la Bibliothèque du Roi, lui ont fourni les moyens de rétablir un grand nombre de passages qui restaient altérés ou défectueux dans les éditions précédentes. Il a rempli, vers le milieu de l'ouvrage, une lacune considérable, dont on ne s'était point aperçu, quoiqu'elle laissât beaucoup d'incohérence et d'obscurité dans le texte. Ce morceau est le sujet d'u-

été surnommé *Philopon* (aimant l'ou- te qu'il était fort laborieux. Il n'a ssé, en effet, qu'il n'eût commenté es d'Aristote, sa Métaphysique, sa Traités de l'Ame, des météores, de et de la destruction. Il cultiva aussi , écrivit sur les accents, sur les dia- aint être encore théologien. Il compo- de la Pâque; une explication, en sept remier chapitre de la Genèse; et une dix-huit arguments par lesquels Pro- ait prouver l'éternité du monde. Ces logiques ne réussirent point à Jean ma la résurrection des corps, et pro- sme. L'un de ses ouvrages est de l'an des Dioclétien, 617 de J.-C. On dit Alexandrie, quand les Arabes firent de l'Égypte, en 640. Ses écrits ont s, et traduits plusieurs fois du grec en

ne Notice qui a été lue à l'une des classes de l'institut, en 1797, par M. Schweighæuser, et insérée dans le tome 1er. des Mémoires de *Littérature* de cette compagnie, avec une Traduction française de ce nouveau passage de Simplicius, par Bitaubé. Le commentateur d'Épictète y recommande la modération au sein des troubles publics, sans dissimuler néanmoins les dangers auxquels alors elle expose. Le commentaire entier, sauf cette lacune et quelques autres omissions ou altérations, a été traduit en français avec le Manuel d'Épictète, par André Dacier, en 1715, 2 vol. in-12. Il y en avait une version italienne par Maffei, Venise, 1582, in-8°. C'est, au fond, le plus recommandable des écrits de Simplicius, et l'un des meilleurs livres de morale que les anciens nous aient laissés. La Notice la plus étendue sur les ouvrages de ce philosophe est celle qui se trouve, pag. 529-569 du tome IX de l'édition de la Biblioth. grecque de Fabricius, donnée par Harles. On y peut joindre ce que Brucker a écrit sur le même sujet, dans son Histoire critique de la Philosophie, part. 1, l. 1, c. 2, sect. 5; et Cudworth dans son Système intellectuel. Les articles de Jonsius, de G. J. Vossius, etc., sur Simplicius, sont incomplets et inexacts.--D'autres personnages indiqués dans l'histoire, ont porté le nom de Simplicius. Les plus connus sont: 1°. Saint Simplice, évêque d'Autun, sur lequel Tillemont a rédigé une Notice (*Mémoires sur l'hist. ecclés.*, x, 675-678). Né au sein d'une famille noble et riche, Simplicius épousa une femme dont la naissance n'avait pas moins d'éclat; mais ils ont été plus illustres encore par leur piété. Ce Simplicius gouvernait l'église d'Autun, en 374, dans un temps où le paganisme do encore au sein des Gaules. G de Tours lui attribue divers mi Le nom de l'évêque Simplice : contre dans les actes de pl conciles; mais il faut noter q eu, au quatrième siècle et au c me, d'autres prélats du mêm 2°. Simplicius, disciple de Benoît et abbé du Mont-Cassi de lui des vers latins sur la r son ordre. Leyser (*Hist. poet. ævi*, pag. 172), place sa mo l'an 576. — Cl. Saumaise a nom de *Simplicius* dans ses contre le Commentaire de G sur l'Épître de Saint Paul aux saloniciens. D—N—

SIMPSON (Thomas), mat ticien anglais, et professeur à démie royale militaire de Wool naquit à Bosworth, dans le co Leicester, en 1710. Son père, pauvre fabricant d'étoffes dan ville, et le destinant à son prop tier, prit peu de soin de son tion, et ne lui fit apprendre qu et à écrire. Mais il tenait de la de rares dispositions, un grand pour l'étude, et la curiosité la entendue. Cette passion de li ce qui lui tombait sous la m cette facilité à se laisser absorl tous les sujets de ses jeunes r ches, le détournaient fréque de ses occupations ordinair amenèrent entre son père et l fréquentes et fâcheuses querell aboutirent enfin à une rupture te. Le jeune homme fut obl quitter la maison paternelle, et à se tirer d'affaire comme il po Non loin de là résidait, dans la ville de Nuneaton, la veuve d'u leur, qui, pour se soutenir, ell deux enfants, recevait quelque sionnaires Ce fut chez elle

impson se retira ; et tout en
tant ses connaissances par la
de tous les livres qu'il pou-
procurer, il y soutint son exis-
continuant à travailler de son
métier. Un colporteur, qui
à son industrie habituelle
sorcier et de diseur de bonne
e, logeait chez la veuve,
il passait à Nuneaton. Simp-
tarda pas à se lier intimement
i, et il en tira, par emprunt,
e de Cocker sur l'arithméti-
les éléments de l'algèbre, et
rage d'astrologie sur la nati-
rit par un faiseur d'almanachs,
Patridge. A son retour d'une
à Bristol, le colporteur fut si
illé des progrès que ces lec-
vaient fait faire à Simpson,
oulut tirer son horoscope, et
lit gravement que, dans deux
lève en viendrait à surpasser
ître. Encouragé par cette pré-
, et soutenu par les secours
cevait du bon colporteur dans
ages à Nuneaton, Simpson se
à dire la bonne aventure pour
npte ; et joignant à cette occu-
celle d'une école du soir qu'il se
mir, il dit adieu pour jamais à
ier de tisserand, et parvint bien-
sser pour un oracle dans tout
nage. Tout allait bien, et son
se soutenait à merveille ; car
épousé la veuve chez laquelle
it, malgré la grande différence
âges, quand une malheureuse
re vint le jeter dans un très-
embarras. Une jeune femme
avisée de le consulter sur son
, matelot embarqué, on lui fit
ître, dans un obscur grenier à
ne figure diabolique tellement
le, qu'elle tomba dans d'affreu-
nvulsions, qui firent craindre
emps pour sa vie ou pour sa
raison. C'était un des garçons de la boutique de Mme. Simpson, qui avait joué ce misérable rôle ; et la prudence leur conseilla de se soustraire par la fuite aux poursuites qu'on pourrait intenter. Ce fut à Derby que Simpson se retira avec sa famille, et il y demeura deux ou trois ans, jusqu'en 1736, dans un état voisin de la détresse. Depuis qu'il avait renoncé à la sorcellerie et aux profits qu'il en tirait, toute son industrie et les leçons qu'il trouvait à donner ne suffisaient qu'à peine à l'entretien de son ménage. Mais durant son séjour dans cette ville, il fut mieux placé pour accroître ses connaissances, et son talent commença à se développer. La lecture du Journal des *Dames* (production périodique, qui, sous ce titre, assez bizarrement appliqué, n'est consacré depuis long-temps qu'aux mathématiques), lui ouvrit un vaste champ d'études et de meditations nouvelles ; et bientôt il fut en état d'y faire insérer quelques petites productions. Deux des questions qu'il y proposa étaient même écrites en vers passablement tournés. Il voulut alors connaître le calcul des *Fluxions* (ou différentiel). Mais l'ouvrage de Hayes, le seul qui fût encore écrit en anglais sur cette matière, était un *in-folio*, cher et assez rare, que ses moyens ne lui permettaient pas d'acquérir. Enfin, un ami lui prêta la traduction faite pas Stone de l'Analyse des infiniment petits du marquis de l'Hôpital, et l'étude qu'il en fit le rendit bientôt capable de composer sur l'analyse infinitésimale, directe et inverse, le premier ouvrage un peu complet que l'Angleterre ait eu dans sa langue sur cette nouvelle branche de calcul. Quand il l'eût terminé, il quitta Derby, où il ne pouvait plus se soutenir qu'avec peine, et se rendit

à Londres, seul, inconnu et sans recommandation, pour y tenter la fortune. Il y trouva de l'occupation comme copiste et comme maître de mathématiques, et fit tant d'efforts heureux, qu'après être retourné à Derby pour y chercher sa famille qu'il ramena dans la capitale, il se vit enfin à la tête d'une école assez nombreuse, et suffisamment connu pour publier par souscription son *Nouveau Traité des Fluxions* (1737) 1 vol in-4°. L'ouvrage fut comparé à celui de Newton, qui, sous le même titre, était bien moins étendu, et venait à peine de paraître; et l'on en trouva la méthode aussi rigoureuse que celle de l'illustre inventeur de cette ingénieuse conception. Plus tard, en 1740, Simpson publia d'abord un « Traité sur la nature et les lois de la probabilité, suivi de la solution complète de deux problèmes importants, joints à la seconde édition de la Doctrine des hasards par de Moivre, et de deux méthodes nouvelles pour la sommation des séries, » in-4°.; et ensuite des « Essais sur divers sujets curieux et intéressants dans les mathématiques pures et appliquées, » aussi in-4°. Ce dernier ouvrage le fit admettre au nombre des membres de l'académie royale de Stockholm. En 1742, il donna, in 8°., un « Traité sur les annuités et les tontines, accompagné de tables fort utiles pour ce genre de calcul, » et il y joignit, dans un Appendice, des remarques sur l'ouvrage que Moivre avait publié sur ce sujet, ainsi qu'une réponse à quelques attaques, qu'il qualifiait de personnelles, contenues dans la préface de ce dernier ouvrage, dont l'auteur ne répliqua point. En 1743, il fit paraître et dédia à Martin Folques, président de la société royale, ses *Dissertations mathématiques sur divers sujets de physique et d'analyse*, » in-4°. On eut ensuite de Simpson, en 1745, un *Traité d'algèbre*, in-8°., dont une seconde édition, très-perfectionnée, vit le jour dix ans après; en 1747, une *Géométrie*, in-8°., dont il fit presque un nouvel ouvrage dans l'édition subséquente de 1760; en 1748, une *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, accompagnée d'un petit Traité sur la construction des logarithmes; en 1750, la *Doctrine des Fluxions*, 2 vol. in-8°., ouvrage bien différent de son premier Traité sur le même sujet, et tout-à-fait recommandable par le nombre et le choix des applications qu'il y fait de cette méthode de calcul; en 1752, ses exercices choisis pour les jeunes étudiants en mathématiques; enfin, en 1757, ses *Mélanges* (*Miscellaneous Tracts*), in-4°., la plus importante de ses productions. Dès-lors il ne donna plus rien au public. Sa santé commençait à décliner; le genre de vie très-fatigant qu'il menait, et le grand nombre de ses leçons, joint à d'assez mauvaises habitudes de régime, altérèrent peu à peu ses forces; et quand enfin les médecins lui eurent ordonné de cesser toute occupation et d'aller respirer l'air natal, il était probablement trop tard pour qu'il pût guérir. Parti de Londres pour Bosworth, avec beaucoup de répugnance, en février 1761, Simpson y mourut le 14 mai suivant, dans la cinquante-unième année de son âge. — Dans le grand nombre des écrits d'un auteur aussi fécond, tout n'est certainement pas à admirer; mais on ne peut disconvenir qu'on y trouve de vrais titres à l'estime de la postérité. On ne dira point que Simpson ait été un grand géomètre; mais on peut assurer qu'il a été un mathématicien vraiment in-

, et qui s'est distingué par
p d'idées simples et nouvelles,
certaine facilité à attaquer
tions en apparence très-diffi-
ıcore plus que par la profon-
ses recherches et de ses mé-
s. S'il n'est point au rang des
et des Maclaurin, il peut sou-
parallèle avec Landen et Wa-
ıi furent ses contemporains,
i ont long-temps survécu. Ses
s élémentaires ont été, dans
s, fort utiles, et ils pourront
ıcore par le soin qu'il a mis à
hir de nombreux problèmes,
choisis et très-élégamment
On doit distinguer, dans cette
e ses productions, sa géomé-
ui fut traduite en français
ı par Darquier, Paris, in-
qui n'a point été inutile aux
plus modernes des meilleurs
s. Son algèbre n'a point passé
otre langue, et peut-être ne
-elle mérité que pour les deux
ières qui la terminent; on y
n effet une foule de problèmes
par la méthode de Descartes,
a géométrie pure, dont l'étude
rait être que fort utile aux
ens qui veulent fortifier chez
prit d'invention; tandis que
opres ouvrages élémentaires
n loin d'offrir autant d'exer-
ureusement choisis. Quant à
ıerches originales, on y dis-
a toujours de nombreux pro-
our déterminer la somme de
rs classes de séries, et celles
faites sur les réfractions as-
iques, et sur la détermination
es des courbes par approxi-
. Ces dernières l'ont conduit à
tiques d'un usage fort étendu
s applications des hautes ma-
iques. Simpson florissait dans
s où les plus grandes questions
de physique céleste se débattaient entre Clairaut, Euler et d'Alembert; il était naturel qu'il voulût aussi s'en occuper, et si ses efforts n'ont pas été couronnés d'autant de succès que ceux de ces trois grands rivaux, ils ne sont pas pour cela indignes d'estime. Son plus grand tort était, en pareil cas, d'arriver toujours trop tard. Ainsi, ses recherches sur la figure de la terre et sur la théorie de la lune ne virent le jour qu'après la publication des importants ouvrages des trois illustres géomètres que nous avons nommés; mais ses méthodes lui étaient propres, et s'il ne pouvait prétendre à la gloire de l'invention première, le monde savant ne pouvait lui refuser le titre de concurrent habile. Il donna aussi une solution originale du fameux et difficile problème de la précession des équinoxes, résolu complètement, pour la première fois, par notre célèbre d'Alembert. Cette solution, qui n'était pas, peut-être, entièrement rigoureuse, fut censurée assez amèrement (1) par le redoutable critique que nous venons de nommer. Il était assez irritable, comme on sait, et il pouvait se plaindre sans injustice du peu d'estime que Simpson paraissait faire de son beau travail, en le citant à peine, quoi qu'il eût enlevé les suffrages de tous les géomètres. Lalande, qui n'était point connaisseur, trouvant la méthode de Simpson plus courte et plus facile, l'adopta pour son *Astronomie*, où l'on en voit un extrait assez complet (liv. XXII), ce que d'Alembert ne lui pardonna point. Mais si les ouvrages de Simpson, ou plutôt ses tardives découvertes, ne pouvaient avoir un très-grand succès sur le continent, ses compatriotes

(1) D'Alembert, *Opuscules*, t. V, p. 281-293.

n'étaient point aussi exigeants : on sait que pendant long-temps ils ont, tout au moins, affecté une sorte de mépris pour les recherches des analystes français et allemands, et qu'à leurs yeux tout ce qui n'était point compris dans les OEuvres de Newton était sans mérite et comme sans existence. Simpson ne partageait pas leurs préjugés jusqu'à ce point : on lit, en maint endroit de ses ouvrages, un éloge bien franc des méthodes continentales ; on voit combien une visite qu'il avait reçue de Clairaut l'avait flatté ; et s'il eût vécu davantage, on peut croire qu'il aurait puissamment contribué à ramener plus tôt les géomètres de son pays dans la voie où il les avait précédés et qu'ils suivent enfin aujourd'hui. Il jouissait de beaucoup de considération auprès d'eux : ce fut par le crédit de M. Jones, leur doyen, et père de W. Jones le célèbre orientaliste, qu'il obtint, en 1743, la chaire de mathématiques à l'académie de Woolwich, vacante par la mort de Derham ; et quand, en 1745, il fut nommé membre de la société royale, sa présentation se trouva appuyée par les signatures des quatre géomètres anglais les plus habiles de leur temps. Vu l'exiguité de sa fortune, on le dispensa de la contribution d'entrée et du paiement annuel qui sont à la charge des membres régnicoles de cette illustre société. Dans son enseignement il se fit toujours remarquer par une extrême douceur, et par la facilité avec laquelle il savait modifier sa méthode selon les dispositions et le caractère de ceux qui recevaient ses leçons. Son humeur douce et complaisante le rendit même souvent, dit-on, le jouet et la victime de quelques élèves dont le caractère turbulent tendait à abuser de ces aimables dispositions. Mais rien n'altéra jamais l'estime qu'on lui portait ; et la ressource peu honorable à laquelle sa détresse l'avait fait recourir dans les premiers temps de sa vie, avant que son esprit, d'abord peu cultivé, eût acquis cette dignité qui est la compagne des lumières véritables, ne lui fut jamais reprochée, ou ne fut connue qu'après sa mort. Il fut même consulté, en 1760, par le comité de la cité, lorsqu'il était question de reconstruire le grand pont de Black-Fryars, à Londres, sur la meilleure forme à donner aux arches ; et l'on a trouvé dans ses papiers, avec la réponse qu'il avait faite, en se prononçant pour la forme demi-circulaire, la preuve des termes tout-à-fait honorables dans lesquels on avait invoqué ses lumières. M—E.

SIMSON (Édouard), chronologiste, né dans le comté de Middlesex, en 1578, s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude des langues orientales et de l'histoire. Après avoir achevé ses cours académiques, il entra dans la carrière du ministère évangelique, prit ses degrés en théologie, et se fit agréger à l'université de Cambridge, où il professa long-temps, au collége de la Trinité, l'hébreu et l'Écriture sainte. Il travaillait depuis plus de dix ans à l'ouvrage de chronologie, resté son plus beau titre à l'estime des savants, quand il mourut, en 1651, à l'âge de soixante-treize ans. Cet ouvrage est intitulé : *Chronicon historiam catholicam complectens ab exordio mundi ad nativitatem D. N. Jesu Christi ; et exindè ad annum à Christo nato* LXXI, Oxford, 1652, in-fol., précédé d'une Vie de l'auteur, tirée de ses manuscrits par Th. Jones. Pierre Wesseling en a donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, Leyde, 1729, in-fol., dont on a renou

spice en 1752. Simson
ase de sa Chronologie
l'Usher (*V.* ce nom),
eu beaucoup d'endroits.
s événements d'une ma-
taillée qu'on ne s'y at-
détermine l'époque par
monde, les olympiades
n de Rome. W—s.

(Robert), mathémati-
, naquit, en 1687, à
, dans l'Ayrshire. Des-
ecclésiastique, il fut
université de Glascow,
rands progrès dans la
ecque et dans les scien-
époque, les mathémati-
t point enseignées dans
le jeune Simson se trou-
ais les *Éléments d'Eu-*
ombés entre ses mains,
peu de temps, à les en-
le secours de quelques
âgés que lui. Il s'atta-
aux sciences mathéma-
lesquelles il manifestait
prononcé, sans négliger
autres études; et il y fit
rapides. Sa réputation
tablie, qu'en 1710, quoi-
âgé que de vingt-deux
membres du collége de
proposèrent spontané-
aire de mathématiques.
le changer le rôle d'étu-
i de professeur, il de-
risation de passer un an
our se mettre mieux en
idre à la confiance qu'on
it. Cette permission lui
cordée, il se rendit dans
et se livra tout entier à
s la direction de Dit-
seur de mathématiques
de *Christ's-Hospital*.
cement de 1711, il re-
me de la chaire qu'il avait précédemment réfusée; et il l'occupa pendant près de cinquante ans. Ses cours attiraient un grand concours d'étudiants, dont plusieurs sont devenus dans la suite des maîtres célèbres. En 1761, s'apercevant de l'affaiblissement de sa santé, il fit nommer à sa place le docteur Williamson, l'un de ses élèves, qui depuis plusieurs années lui servait de suppléant. Il mourut le 1er octobre 1768. Le docteur William Trail, qui a publié une Vie de Simson, dont il avait été l'élève, entre dans de minutieux détails sur les habitudes de ce professeur, sur la distribution méthodique de ses occupations, de ses repas, de ses récréations, et même de la quantité de pas qu'il faisait dans ses promenades. Nous nous contenterons de citer les ouvrages qu'on attribue à Robert Simson : I. *Deux propositions générales de Pappus*, où sont renfermés plusieurs des porismes d'Euclide. Ces deux propositions parurent d'abord en 1723, dans le volume xxxii des *Transactions philosophiques*, et furent ensuite réunies à d'autres ouvrages de Simson, publiés par les soins du comte de Stanhope. II. *Sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies*, inséré en 1753 dans le vol. lxxiii des Trans. philosoph. III. Des *Sections coniques*, 1735, in-4°. IV. Les *Loci plani* d'Apollonius, rétablis 1749, in-4°. V. *Éléments d'Euclide*, traduits en anglais, 1756, in-4°. Cette édition ne comprend que les six premiers livres, plus le onzième et le douzième. Une troisième édition, donnée en 1767, in-8°., contient de plus le livre des *Données* d'Euclide. Parmi les ouvrages posthumes de Simson, que le comte de Stanhope fit imprimer à ses pro-

pres frais, en 1776, nous signalerons : 1°. *Section déterminée d'Apollonius ;* 2°. *Traité sur les porismes ;* 3°. *Traité sur les logarithmes ;* 4°. *Sur les limites des quantités et rapports ou proportions*); 5°. *Problèmes géométriques.* Parmi les manuscrits que Simson a légués au collége de Glascow, on remarque une édition des ouvrages de Pappus, qui était presque terminée à l'époque de sa mort, et qui aurait été sans doute publiée s'il eût vécu plus long-temps. D—z—s.

SIMSON (Thomas), professeur de médecine et d'anatomie à l'université de Saint-André en Écosse, a publié : I. *De re medicâ dissertationes quatuor*, Edinbourg, 1726, in-8°. Son principal but, dans la 1re. Dissertation, est de démontrer les erreurs des anciens et des modernes ; des anciens, parce qu'ils ignoraient la circulation du sang, qui a dû faire modifier les principes ; des modernes, parce que, malgré cette découverte, ils ont suivi l'ancienne routine. Il s'élève aussi fortement contre l'abus des compositions et des formules où l'on entasse les remèdes les uns sur les autres. Les trois autres Dissertations ne sont que la suite de la première : la seconde traite de l'art de guérir selon les anciens ; les deux autres, des changements que l'auteur propose en matière médicale. II. Un *Essai sur le mouvement musculaire*, Edinbourg, 1752, in-8°. Cet ouvrage est écrit en anglais ; il est formé de la réunion de cinq essais sur des objets différents, qui se rapportent tous à l'action musculaire, ainsi que le titre l'indique. Dans le premier essai, l'auteur cherche à démontrer jusqu'à quel point l'action des muscles est indépendante du cerveau : suivant lui, c'est de leur irritabilité que l'on doit déduire les principales cau mouvement. Le second e de la circulation du sang sième, de la respiration ; le q de l'analyse du sang hum secrétions en général, co perspiration, des urines, etc nier du cerveau et des organ III. Des *Mémoires* et des *tions*, qui se trouvent dans d'Édinbourg. Les Ouvrag pson sont généralement é clarté ; les faits y sont d'u leuse exactitude. S'il n'a pa des progrès à la science, il du moins la méthode qu'il f ployer pour parvenir à de plus satisfaisants. Il fut de cet esprit exact qui l'an ses recherches, aux conse frère, professeur distingué matiques, qui l'avait guid études ; et il se rappella c avec beaucoup de sensibili dédiant ses Essais sur le ments musculaires.

SINAN-PACHA (1), s dans la suite *Kodjah* (mi

(1) Sinan ou Senan, mot qui sig la pointe d'un instrument de fer, et sert à l'aiguiser, est devenu le nom personnages orientaux. Sinan-al-H ou le mage, surnommé aussi al- parce qu'il était sans doute né à Su le Khoraçan, fut le principal disci Abou-Moslem, auquel la dynastie de bassides dut son élévation sur la r mayades (*Voy.* Abou-Moslem et Mais lorsque le Khalife Abou-Djafa frère et successeur d'Abou'l-Abbas a de la puissance et du faste d'Abou- fait périr par trahison, Sinan, so venger sa mort, s'attribua les i sors qu'il avait laissés, et rassem titude de gens sans aveu, tous sect lui, non du magisme, religion d sans, comme son surnom donn le croire, mais des dogmes de cose, qu'avait professés Abou M une armée de cent mille hommes, quels il battit toutes les forces q rent les lieutenants du Khalife dans et il s'empara de la ville de Herat. la témérité d'attendre en bataille aguerrie que commandait le géné Djamhour-ben-Mourad, il fut total reduit à chercher un asile dans le T

reux et couper le nez, les
s pieds et les mains. Ce
nourut avant d'y arriver.
nazir fut aussi mis à mort
de Sindiah, qui s'empara
pour, capitale des états de
adyr. Moins cruel que ce
vainqueur ne se montra pas
lus généreux. Il réduisit à
upies (125,000 fr.), la
uelle destinée à l'entretien
lle impériale; de sorte que
ant de Timour et sa nom-
ison manquaient souvent
ire. Mais Sindiah se mon-
naissant envers le général
. Il se plaisait à citer les
s qu'il avait à cet estima-
r, et il le récompensa no-
a plus mémorable des ba-
gagna ce général, à la tête
s mahrates et mogholes, fut
atan, où il vainquit, le 20
, Ismaël Beyg, uni aux
ts, et dont les résultats fu-
nses. En 1791, Sindiah re-
ins le Dékhan : vézir de
r moghol, il voulait être
inistre du peischwah Mad-
II, âgé alors de dix-sept
ût réussi, il aurait eu plus
réelle que les empereurs au
ur puissance. Il échoua par
de Nana-Farnawèse, qu'il
pplanter. Un trait carac-
prouve jusqu'à quel point
porter la souplesse et le dé-
t, quand les apparences du
t de la soumission pouvaient
lement son ambition. « Lors-
souverain de fait de l'Hin-
n, depuis le fleuve Satledje
Agrah, le conquérant qui
oumis tous les princes de la
ce de Radjpoutana, le chef
armée qui comptait 16 ba-
s d'infanterie de ligne, 500
» pièces de canon, et 100 mille che-
» vaux, le possesseur des deux tiers
» du Malwah et de quelques-unes
» des plus belles provinces du Dek-
» han, vint offrir son hommage au
» jeune peischwah; il descendit de
» son éléphant aux portes de Pou-
» nah, et se plaça dans la salle d'au-
» dience au-dessous de tous les Man-
» karris, ou nobles héréditaires de
» l'état. Quand le Peischwah entra
» dans la salle, il l'invita à s'asseoir
» avec les autres; il s'en défendit,
» en alléguant qu'il n'était pas digne
» d'un tel honneur; et, dénouant
» un paquet qu'il tenait sous son
» bras, il en tira une paire de pan-
» touffles qu'il plaça devant Madhou-
» Raou, en disant : *ce sont là mes*
» *fonctions; c'étaient celles de mon*
» *père.* Madhadjy, en disant ces
» mots, prit les vieilles pantouffles
» du peischwah, les enveloppa avec
» soin, et continua à les tenir sous
» son bras; après quoi il consentit à
» s'asseoir, non sans beaucoup de
» démonstrations de résistance. —
« Madhadjy », dit ailleurs sir John
Malcolm, qui nous a fourni l'anec-
dote précédente (3), « était de nom
» l'esclave, mais dans la réalité le
» maître rigide du malheureux em-
» pereur de Dehly; l'ami prétendu,
» et pourtant le secret rival de la
» maison de Holkar; toujours prêt,
» en matière de forme, à se recon-
» naître inférieur aux princes Radj-
» pouts de l'Inde centrale; mais dans
» le fait, leur supérieur et leur op-
» presseur; enfin, le soldat avoué,
» et en effet le spoliateur de la fa-
» mille du peischwah ». On ne saurait

(3) *A Memoir of central India, including Malwa and adjoining provinces; with the history*, etc. Londres, 1823, 2 vol. in-8°. Nous avons emprunté les expressions de M. Silvestre de Sacy, qui a rendu compte de cet ouvrage intéressant, dans le *Journal des Savants* de février et avril 1825.

déposa, en 1580, et le fit mazul; mais il ne lui ôta pas la vie. Par une suite de cette vicissitude de fortune plus commune sous Amurath III, que sous les autres règnes, Sinan rentra dans le vézirat en 1585. Il venait alors de sauver et de ramener de la Perse une armée othomane, qui l'avait choisi pour chef, après la mort de son brave général, le grand-vézir Osman-Ozdemir-Oghlou. Les intrigues de la sulthane validé, de la sulthane favorite, jointes à l'inconstance naturelle du prince, dépouillèrent une troisième fois Sinan de sa dignité, vers l'an 1590. Il l'avait recouvrée, lorsqu'en 1593, il contribua à étouffer une révolte de janissaires, en persuadant au sulthan d'user de clémence, et de ne punir que les chefs. Son maître l'envoya commander en Hongrie, à la tête de cent-cinquante mille hommes. Il prit plusieurs places en 1594, entre autres Raab, dont la reddition coûta la tête au comte de Hardek, le gouverneur, que l'archiduc Mathias fit juger et condamner à mort. Fier de ce succès, Sinan mit le siége devant Comorne, qu'il fut obligé de lever. Mahomet III, successeur d'Amurath III, l'année suivante, opposa Sinan à Sigismond Battori, prince de Transsilvanie. Il entra en Valakie, prit Bukharest et Tergovist; mais il fut mis en fuite, dans une rencontre où son armée, frappée de terreur, l'entraîna avec elle. Ce ne fut qu'avec peine qu'on le dégagea d'un marais où il s'était enfoncé avec son cheval, en cherchant à rallier ses soldats, qui résistaient à ses menaces et aux coups de sa masse d'armes dont il les frappait. Sigismond le poursuivit avant qu'il eût eu le temps de passer le Danube, lui tua seize mille hommes, prit six mille chariots, et toute son artillerie. Sinan, qui avait autant de que d'expérience, ne pouv soler de survivre à sa gloir son maître, de l'avis du acheva de l'accabler par liante disgrace, en le faisa veau mazul. Les revers de de Hongrie firent encore jeter les yeux sur lui, et de la fortune des cours et bats, redevint grand-v la dernière fois, en 1 la déposition d'Ibrahim-. avait alors quatre-vingt fierté de son caractère et de son esprit ne l'avaient Son premier acte d'autorit voyer étrangler le pacha pour avoir été vaincu en H le premier essai qu'il fit d dit à peine recouvré, fut Ferhad-Pacha, son rival décesseur dans le comm et de faire prononcer sor mort. Le vindicatif Sinan n long-temps après ce triomp rut (avril 1596), lorsqu'i les préparatifs les plus fo pour venger les affronts les armes othomanes; et s pensée fut pour la gloire c verain: car, avant d'exp écrire plusieurs avis imp politique et de conduite truction de Mahomet III les suivit pas. Sinan-Pacha richesses immenses (1),

(1) Aucun particulier, dans nos nes, n'avait, dans l'Occident, ré digieux amas de richesses, et ce r l'histoire chinoise que l'on peut ra exemples analognes (*Voy.* CRITSON général de la littérature étrangère a quelques feuilles allemandes, un ré ventaire du prodigieux mobilier hai Pacha. Il est trop étendu pour l'ins dirons seulement qu'outre un nomb de caisses pleines d'or et d'argent de prix, une immense quantité d'

dans le sérail. Les Otho-erdirent en lui un grand mi-un bon général, un zélé mu-; les Chrétiens furent délivrés memi irréconciliable.—Un au-AN PACHA, contemporain du lent, mais distingué de lui par nom de *Defterdar*, parce qu'il rempli la charge de grand-tré-r, fut gouverneur de l'Égypte is le 13 chawal 992 (octobre), jusqu'au milieu de djou-dy 2e. 995 (mai 1587). Rem-é par Weis-Pacha, qui était rge d'examiner sa conduite, il t échapper par la fuite au coup le menaçait; mais arrivé dans la tolie, il fut massacré par ses pro-s troupes; événement inouï jus-'alors, les soldats égyptiens n'ayant mais attenté auparavant aux jours s lieutenants du grand-seigneur.

A—T.

SINAN-YOUSOUF Pacha, grand ézir de Sélim Ier., accompagna ce rince dans son expédition de Perse ontre Chah-Ismaël. A la fameuse ataille de Tchaldiran, l'an de l'hé-gire 920 (1514 de J.-C.), il com-mandait les troupes d'Asie; il battit l'aile gauche des Persans, et contri-bua beaucoup au succès de cette san-glante journée. Sinan Pacha condui-sait l'avant-garde de Sélim à la ba-taille de Mardj-Dabek, contre le sulthan d'Égypte, Kansouh al Gauri, qui y laissa la vie, en 1516. Il prit ensuite Alep et Damas. L'année sui-vante, 1517, fameuse par la con-quête de l'Égypte, il mourut sur le champ de bataille de Reïodanièh, ou des Pyramides (1). Le desir de venger sa mort donna enfin la vic-toire aux janissaires, et sa perte fut si vivement sentie par le sulthan son maître, qu'en l'apprenant Selim s'écria : « L'Égypte a perdu un second » Joseph (Yousouf); et sans Joseph » à quoi me sert la conquête de l'É-» gypte ? » La mémoire de Sinan-Yousouf Pacha vit encore dans le souvenir des Othomans. Il avait fait construire un palais à l'entrée du port de Constantinople, vis-à-vis de Péra : cet édifice est soutenu par quarante colonnes de marbre à huit faces, et sert, pendant le printemps, de résidence au bostandji-bachi.

S—Y.

SINCLAIR (CHARLES-GÉDÉON, baron DE), l'un des généraux les plus distingués de la Suède, servit, dans sa jeunesse, en France, en Prusse et en Saxe, et fit presque toutes les guerres du dix-huitième siècle. Il se fit aussi connaître par plusieurs écrits, qui prouvent de grandes connaissan-ces en tactique, entre autres : I. Un *Réglement pour l'infanterie*, qui est encore suivi en Suède. II. *Ins-titutions militaires, ou traité élé-mentaire de tactique*, Deux-Ponts, 1773, 3 vol. in-8°. Le baron Sin-clair mourut, le 1er. septembre 1803, à la campagne près de Westeræs, âgé de soixante-treize ans : avec lui s'éteignit une des plus illustres fa-milles de la Suède. — Le major SINCLAIR, qui périt si malheureu-sement en 1739, était de cette fa-mille. Cet officier avait été envoy comme négociateur à Constantin-ple. Il fut assassiné à son retou près de Naumbourg en Silésie. Le]

gnem, de riches habillements, plusieurs centaines de selles et brides ornées de pierreries et de perles fines, on y remarquait environ quatre mille exem-plaires du Coran de la plus grande somptuosité, pour le luxe des reliures et la perfection de la cal-ligraphie et des miniatures.

(1) Suivant un historien turc, il périt p main du sulthan Toumân-Bai, brave et malhe successeur de Kansouh. Il était aussi bon g qu'habile ministre. A—

évident de ce crime fut de s'emparer de ses dépêches, dont le secret ne pouvait intéresser que la Russie. La cour de Pétersbourg, pour détourner les soupçons, envoya en Sibérie le lieutenant Kutler et cinq autres individus, ses complices; mais ils furent rappelés sous le règne d'Élisabeth. Le roi de Suède fit embaumer le corps de son malheureux agent, qui fut inhumé à Stralsund, avec de grands honneurs. La relation de son assassinat a été donnée par un Français nommé Couturier, qui accompagnait Sinclair, et qui n'échappa au même sort, que par une sorte de miracle. Keralio l'a aussi donnée dans son *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie.*

M—D j.

SINDIAH ou SENDYAH (Madhadjy) Behadour, prince mahrate, était de la paisible tribu de Vaïcya, l'une de celles qui formaient la puissante nation mahrate (1). Sa famille, qui descendait des Radjepouts, était originaire de la province de Sind, d'où elle a pris son nom (2). Son père, Ranodjy Sindiah, officier chargé de la garde des pantoufles du Peïschwah, s'étant distingué à la conquête du Malwah, en 1732, avait obtenu le gouvernement héréditaire de la moitié de cette belle province, à titre de djahghyr ou fief, lorsque l'empereur moghol Mohammed XIV l'eut cédée aux mahrates, en 1743. Trois de ses fils moururent les armes à la main. Le cinquième, Madhadjy Sindiah, né vers l'an 1743, fut grièvement blessé et fait prisonnier, en 1761, à la célèbre bataille de Pannipout, où son
généraux des Mahrate
qui donna aux Afghan
sances musulmanes
prépondérance momen
nations de race Hindo
med-Chah). Abando
ghan qui l'avait pris
sauva dans le Dekha
les mahrates, quelque
ayant réparé leurs
recouvré le Malwah,
possession du doma
nial, dont Oudjein
tale. L'empire fondé
avait été partagé apr
son petit-fils (*Voy*
Sahoudjy), et leur fai
prisonnier dans Satta
le vain titre de *Ram*
jouir d'aucune espè
mais celle des deux
avaient dépouillé leu
tait aussi considérable
et l'un d'eux, le Peis
sidait à Pounah, ca
occidental, n'y co
d'autre prérogative q
mander à des vassaux
que lui. La monarchi
était devenue une so
militaire à peu près
confédération germa
mée par une jalousie r
tôt que par la confian
térêts communs. Madh
dont l'ambition et l'a
la fermeté, le coura
s'appliqua sans relâc
agrandir ses états, et
devenir le plus infl
membres du gouvern
des Mahrates. En 17
l'Indoustan avec T
et Basadjy-Raou, à
mée mahrate, sur
l'émir al-omrah, I

(1) Elle était, suivant sir John Malcolm, de la caste des soudras, et appartenait à la tribu des koumbis ou cultivateurs.

(2) Cette étymologie du nom de Sindiah, qu'on voit aussi écrit *Scindiah* et *Schendiah*, nous paraît la plus probable, si elle n'est pas la plus vraie.

, qui se joignit à eux pour
es Seiks de la province de
Cet émir avait gouverné,
ucoup de talents, les dé-
l'empire moghol, pendant
pereur Chah-Alem résidait
ad, comme pupille et pen-
des Anglais : il mourut la
née dans le camp des Mah-
et événement ayant rendu
naître de Dehly, il y rap-
pereur, qui, satisfait de
r sa capitale, s'y fit couron-
décembre 1771, avec une
autant plus ridicule, qu'elle
it avec sa faiblesse; car il n'a-
que passer de la domination
is sous celle des Mahrates,
il céda, par reconnaissance,
nces du Korah. Au commen-
le 1772, Sindiah et ses deux
envahirent le Rohilkend,
conquirent une partie à la
ne victoire. Les chefs Ro-
armés s'adressèrent au vézir
ed-daulah, qui n'était pas
ré sur les dangers de ce nou-
nage. Ils obtinrent par sa
le secours d'une brigade an-
pendant Madhadjy Sindiah
prisonnier, à la prise de Pat-
famille de Zabitah-Khan,
djyb-ed-daulah, la lui ren-
dition qu'il abandonnerait
des autres chefs Rohillahs,
e joindrait aux Mahrates;
-ci se retirèrent à l'appro-
luies d'automne et de l'ar-
binée du Rohilkend, des
t de Choudja ed-daulah. Ils
, en 1773, exercer les mê-
ges dans le pays des Ro-
s vainquirent et firent pri-
de leurs principaux chefs.
aient déjà le Gange à gué,
rtillerie anglaise et des trou-
nus à la cour de Pounah
les obligèrent encore à la retraite. Ces troubles, occasionnés par l'usurpation de l'assassin Rakoubah, furent l'origine des hostilités directes et sérieuses qui éclatèrent l'année suivante entre les Mahrates et les Anglais (*Voy.* Rakoubah). La guerre interrompue, en 1776, par un traité, recommencée en 1778, et suspendue par un nouveau traité en 1779, se termina par une paix définitive, conclue en 1782, mais qui ne fut ratifiée qu'à la fin de l'année suivante. Madhadjy Sindiah ne s'y distingua pas moins par son courage et sa prudence que par sa générosité : ce fut lui qui sauva l'armée anglaise, forcée de se rendre à discrétion à la bataille de Wargaoun, en janvier 1779; aussi joua-t-il le principal rôle dans les diverses négociations. On a prétendu sans fondement qu'il avait été gagné par les agents du conseil de Calcutta. Toute sa conduite démontre évidemment que sa politique et son ambition suffirent pour lui persuader qu'il était plus facile et plus avantageux de profiter de la décadence de l'empire moghol et de l'anarchie de l'Indoustan, que de persister dans la coalition entreprise pour chasser les Anglais des provinces dont ils s'étaient emparés. Ceux-ci s'étaient flattés vainement que ce prince, par ses ressources, son influence et sa réputation, serait pour eux un instrument plus utile que le perfide Rakoubah. Pendant la guerre, Sindiah avait réparé la honte d'une défaite dans le Goudzarat, par des succès importants sur les alliés des Anglais. Après la paix, qui lui assura toutes ses conquêtes, la restitution des places que les Anglais lui avaient enlevées, entre autres de l'importante forteresse de Gualyor et la cession de Barosch, il poursuivit ses projets d'a-

yal, ces solitaires
r lui la plus grande
u contre lui, l'ar-
is l'avait interdit
s ayant reconnu son
rétablit trois mois
ui-même grossir le
uditeurs. Quoiqu'on
ns plusieurs libelles
aux dépens de ses
t toujours dans une
ique, au point qu'à
trouva pas chez lui
aux frais de ses fu-
l fallut que les reli-
ent quelques-uns de
parents aussi pau-
lin eut beaucoup de
de Port-Royal. En
d'être arrêté, il se
des terres de la
gueville. Il mourut
etraite, le 17 avril
porta son corps à
Champs. On a de
s chrétiennes sur les
S. J.-C., et sur les
es principales fêtes
5 vol. in-8°. La pre-
arut en 1671 ; la se-
ée par Savreux, en
oisième par Pralard,
e nom du sieur Bour-
n théologie. Ces *Ins-*
iennes furent impri-
u en 1736, 12 vol.
en tête de laquelle se
de Singlin écrite par

V—R.

AN-RODOLPHE), philo-
Berne, en 1730, d'une
nne [illegible]. Après avoir
les avec succès, il fit,
e très-commun en Al-
ques voyages, pour

de Belles-gues.

perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Son goût pour les lettres lui valut, à dix-neuf ans, la place de conservateur de la bibliothèque de Berne. Il eût été difficile de trouver quelqu'un de plus digne de succéder à Engel (*V.* ce nom). Le dépôt qu'on venait de confier à Sinner s'accrut bientôt d'un grand nombre d'ouvrages ; et tandis qu'il en préparait le catalogue, il s'occupait aussi de mettre en ordre la collection précieuse des manuscrits de Bongars (*V.* ce nom, V, 103), légués aux Bernois, en 1628, par Jacques Gravinet, et dont jusqu'alors personne ne s'était avisé de donner la description. La tâche qu'il s'était imposée lui coûta douze années de travaux assidus. Il se démit, en 1776, de la place de bibliothécaire, pour entrer au grand conseil, et devint bailli d'Erlach ; mais il n'en continua pas moins de consacrer ses loisirs à l'étude. Une mort prématurée l'enleva le 28 février 1787. Indépendamment d'une édition des *Contes* de Marguerite de Valois, regardée comme la plus belle et la meilleure (*Voyez* MARGUERITE, XXVII, 23), on a de Sinner : I. *Extraits de quelques Poésies des XII, XIII et XIVe siècles*, Lausanne, 1759, in-8°. de 96 pag., rare. Parmi ces fragments, tirés des manuscrits de Berne, on se contentera de citer celui de la *Chronique* de Garin le Loherans (*V.* H. METEL, XXVIII, 452), d'après une copie plus étendue que celle de dom Calmet. II. *Catalogus codicum mss. bibliothecæ Bernensis, annotationibus criticis illustratus*, Berne, 1760, 1770, 72, 3 v. in-8°., avec quatre planches, représentant des *Specimen* ou Modèles d'écriture, du sixième au quatorzième siècle. La préface du premier

volume offre quelques détails sur Bongars, et les règles d'après lesquelles on peut fixer d'une manière approximative l'âge des manuscrits. Sinner a divisé son catalogue en quatre parties : théologie, auteurs classiques (2), histoire, sciences et arts libéraux (3). Les ouvrages y sont disposés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, et décrits avec beaucoup d'exactitude. Des extraits étendus, des analyses et des notes pleines d'érudition et de recherches curieuses rendent ce catalogue très-intéressant pour les amateurs d'histoire littéraire. On regrette qu'il ne soit pas complet. Il y manque, dit Haller, quelques centaines de manuscrits, concernant principalement l'histoire suisse. Sinner donna, en 1769, un catalogue des livres imprimés de cette bibliothèque, concernant l'histoire de la Suisse ; mais ce n'est qu'une nomenclature sèche et même incomplète, in-8°. de 128 pages. III. *Bibliothecæ Bernensis librorum typis editor. Catalogus*, ibid., 1764, 2 vol. in-8°., auxquels on joint un Supplément, refondu dans les éditions postérieures. IV. *Les Satires de Perse, avec des notes*, ibid., 1765, in-8°., fig. Cette traduction, supérieure à celle du P. Tarteron, n'a pas tardé d'être éclipsée à son tour par celles de Lemonnier et de Selis (*V.* Perse). Cependant les exemplaires en papier fort ont encore conservé quelque valeur. V. *Essai sur les dogmes de la métempsycose et du purgatoire, enseignés par les bramines de l'Indostan*, sui récit abrégé des dernières i tions et de l'état présent de c pire (trad. de l'anglais, d'Ale Dow), Berne, 1771, 2 partie in-8°. L'auteur avait découver mi les manuscrits de Bonga fragment en français d'une intitulée : le *Purgatoire de sa trice* (*Voy.* ce nom, xxxiii Frappé des rapports qu'il ap entre les cérémonies pratiqué le voisinage de cette cavern mystères de Cérès ou d'Éle fut conduit à rechercher l'ori dogme de la métempsycose. montant aux sources, il re vaincu que les dogmes salut l'immortalité de l'ame et d cessité des épreuves ou purif ont pris naissance dans l'Ori ceau du genre humain, d'où passé aux Égyptiens (*V.* Py re), aux Grecs, aux druides fin à tous les peuples de la te *Voyage historique et littéra la Suisse occidentale*, Neu 1781, 2 vol. in-8°., estimé recherches, quoiqu'il ne exempt d'erreurs. L'auteur posait d'étendre ce travail à grande partie de la Suisse ; mauvaise santé ne lui per d'exécuter ce projet. Haller encore à Sinner quelques b sur les écoles publiques, et *tice* historique sur les mines d du canton de Berne, ins 1768, dans le Recueil de l économique de cette ville.

SINZENDORF. *V.* Zin

SIONITA. *Voy.* Gabrie 221.

SIRANI (Jean Andri), né à Bologne, en 1610, du Guide, et sut si bien prier la manière de son mait

(2) Sous la dénomination d'*auteurs classiques*, Sinner comprend tous les écrivains grecs et latins antérieurs à Charlemagne.

(3) Dans la classe des arts libéraux, il a placé les littérateurs. Ainsi l'on doit y chercher l'analyse et les extraits des anciens poètes français, III, p. 333 et 421.

rt de ce dernier, on le terminer le grand tableau *Bruno*, à la Chartreuse, autres que le Guide avait . Les premiers ouvrages soit qu'il les ait exécutés s de liberté, soit que son ût retouchés, se rappro- coup de la seconde ma- nide, particulièrement *le* ui se trouve dans l'église n, et dans lequel on croi- celui de saint Laurent *in* u celui de la galerie de Mo- vançant en âge, Sirani tre proposé d'imiter le reux que son maître avait rimitivement. C'est du s ce goût que sont peints *chez le Pharisien*, à la ; le *Mariage de la Vierge*, orge de Bologne; et *les ucifix* du dôme de Plai- eau de la plus rare beau- uelques écrivains ont, du bué à Élisabeth, sa fille. , de la main de ce peintre, eaux fortes d'une exécu- pirituelle. Ses pièces sont ent marquées de ses ini- A. S., savoir : I. *Judith*, *orps, tenant la tête d'Ho-* II. *La Vierge et l'En- assis sur un coussin, et petit saint Jean présente* III. *Saint Michel préci- démon dans les enfers*, de son invention. IV. Une *bylle*, d'après le Guide. *lèvement d'Europe.* VI. *écorchant Marsyas.* VII. *rmé de sa faux, et assis ge.* VIII. *L'Amour de- n dauphin, menaçant la flèches.* IX. *Bacchanale*

Sirani mourut à Bologne, — Élisabeth Sirani, fille et élève du précédent (1), née à Bologne, en 1638, est une des femmes les plus célèbres qui aient cultivé les beaux-arts. Ses deux sœurs, nommées Anne et Barbe, qui peignirent avec succès, son père même, malgré son talent incontestable, ne seraient peut-être pas connus si elle n'eût répandu sur eux l'éclat de son nom. Dès ses premiers ouvrages, elle adopta la seconde manière du Guide qui sait unir un grand relief à un grand effet, et elle ne s'en écarta jamais. Une chose vraiment merveilleuse dans une jeune femme morte à l'âge de vingt-six ans, c'est le grand nombre d'ouvrages qu'elle a terminés, et surtout le soin et la finesse avec lesquels ils sont exécutés. Mais ce qui est plus admirable encore, c'est qu'elle ait entrepris de vastes compositions historiques, sans qu'on voie percer dans aucune d'elles cette timidité dont n'ont jamais pu s'écarter ni la Fontana, ni toutes les autres femmes qui se sont fait un nom dans la peinture. Tels sont les tableaux du *Baptême de Jésus-Christ*, grande composition de trente pieds de hauteur, et d'une touche pleine de fermeté, qu'elle fit pour la Chartreuse, de *Saint-Antoine de Padoue qui baise les pieds de l'Enfant Jésus*, dans l'église de Saint Léonard, et quelques autres tableaux que l'on voit sur les autels de plusieurs églises de Bologne. Dans les objets qu'on lui demandait de préférence, tels que des *Madones*, avec *l'Enfant-Jésus*, des *Madelènes*, elle semble se surpasser elle-même. Elle avait un rare talent pour peindre le portrait. On cite celui où elle s'est représentée couron-

(1) C'est par erreur que Cochin, dans son *Voyage d'Italie*, et, d'après lui, quelques historiens, disent qu'Élisabeth fut élève du Guide, puisqu'il n'avait que quatre ans quand ce peintre mourut.

née par un petit amour. On vante aussi plusieurs de ses petites compositions historiques, telles que celles de *Loth*, à Bologne, et de *Saint Irénée pansant les plaies de Saint-Sébastien*, dans le palais Altieri, à Rome. Non moins renommée par les charmes de son esprit que par la supériorité de ses talents, elle ne put échapper à l'envie, et des rivaux, jaloux de son mérite, l'empoisonnèrent : elle n'avait encore que vingt-six ans. On fit, au sujet de sa mort une enquête solennelle. Les médecins, qui d'abord avaient unanimement déclaré qu'Élisabeth était morte de poison, firent ensuite des rapports contradictoires. On ne put administrer des preuves suffisantes contre les accusés, et l'on se borna à condamner au bannissement une femme de service qui avait donné une potion à Élisabeth. Elle mourut à Bologne, le 29 août 1665, et fut enterrée à Saint-Dominique dans le même tombeau que le Guide. Outre ses deux sœurs, elle forma plusieurs élèves de son sexe parmi lesquelles on cite Véronique Franchi, Vincenzia Fabri, Lucrèce Scarfaglia, et Geneviève Cantofoli. Élisabeth avait aussi cultivé la gravure à l'eau-forte avec beaucoup de succès. Ses pièces, qu'elle marquait des lettres E. S. F. se distinguent par une pointe délicate et une exécution pleine d'esprit et de facilité. Ce sont : I. Une *Vierge à mi-corps avec l'Enfant Jésus, auquel le petit saint Jean présente une banderole ;* très-belle pièce portant cette inscription : *Opus hoc a divino Raphaele pictum, Elisabetha Sirani sic incisum exposuit.* II. Une *Vierge de douleurs.* Cette estampe, belle et rare, et qui est la pièce capitale de l'artiste, a été gravée par elle à l'âge de 19 ans, d'après un tableau de sa composition. III. La *Vierge, à mi-corps, les yeux baissé mains croisées sur la poitri Saint Eustache, magnifiq habillé, et prosterné contr adore le crucifix mystéri lui apparaît entre les bo cerf.* Cette estampe, aussi l rare, est regardée comme chefs-d'œuvre d'Élisabeth. V *colation de Saint Jean-I* Cette estampe paraît avoi touchée au burin par un a tiste ; la sécheresse de l et l'altération du dessin dé que cette pièce, d'un trava cre, ne peut être de sa m La *Mort de Lucrèce*, mc tribué à son père par quel sonnes. Le Musée du Lou séde un tableau d'Élisabet sentant l'*Amour endormi*, rendu en 1815. On y voy reposant sur un lit qu'envi riches draperies relevées c côté, et laissant apercevo lointain un riche paysage. du dieu était naturelle, et aimable.

SIRET (Louis-Pierr Évreux, le 30 juillet 174 cours de droit à l'universit et voyagea aussitôt après terre, en Allemagne et en I des missions dont il ne fit p tre l'objet, mais que l'on a raison de croire du ressor plomatie secrette. Il revint peu de temps avant la r dont il adopta les princi gnant cependant que son tier ne le rendît suspect, cacher à Bordeaux pend gime de la terreur, et apri midor an II (1794), revi où il se fit imprimeur. Il tard son imprimerie, et al rer dans une petite ma

Vitry, sur les bords de
ourut dans cette retraite,
ibre 1798. Siret a publié,
Éléments de la langue
ui ont été réimprimés en
, 1799 et 1805. Cet ou-
tait alors le meilleur dans
lepuis été surpassé. Il en
de sa *Grammaire ita-*
arut en 1797. Il a laissé
nuscrits qui sont restés
Grammaire française et
in-8°., a été publiée, en
le professeur Cournand,
. COURNAND, au supplé-
l'a fait précéder d'un
vie du citoyen Siret.—
reur que M. Ersch lui at-
Epitome historiæ græcæ.
, in-12. Cet ouvrage est
Siret, ancien maître de
ims. M—D j.

ITTORIO), historien, né
n 1608, reçut en nais-
de *François*, qu'il chan-
assant l'institut de Saint-
tudia les belles-lettres et
itiques, dans le couvent
n, de Parme, où il pro-
œux, en 1625. S'étant
é aux sciences, ses pre-
ges furent des thèses de
ui lui acquirent une cer-
tion. Il ne négligeait point
s études ecclésiastiques,
ne l'ambition de devenir
; mais envoyé à Venise
per une chaire de ma-
, il fut admis dans la
'ambassadeur de Fran-
prit du goût pour les
politiques. L'Italie était
llée par les intrigues des
angers, pour la succes-
chés de Mantoue et du
; Siri épousa les intérêts
Nevers (*V.* GONZAGUE,

XVIII, 97), que la France soute-
nait contre l'Autriche et l'Espagne,
et il entreprit l'histoire de cette né-
gociation. Il avait déjà fait paraître,
en 1640, sur l'occupation de Ca-
sal, un écrit qui l'engagea dans
une querelle littéraire avec un de ses
confrères. Cet ouvrage, où il s'é-
tait montré le partisan de la France,
lui valut la protection du cardinal de
Richelieu, qui lui permit de prendre
communication des papiers relatifs
à la dernière guerre. Ces matériaux,
trop considérables pour le but que
Siri s'était proposé, le mirent en
état de suivre un plan plus éten-
du, et d'embrasser dans un même
cadre les événements de l'Europe. Il
adopta pour cette compilation le ti-
tre de *Mercure*, qu'une société de
savants avait déjà rendu célèbre en
France; et il en envoya quelques ca-
hiers au cardinal Mazarin, qui lui
fit accorder une pension, avec les ti-
tres de conseiller, d'aumônier et
d'historiographe du roi. Encouragé
par ces récompenses, et bravant dé-
sormais le courroux d'Urbain VIII,
contre lequel il s'exprimait fort libre-
ment au sujet de l'occupation que
les Barberini venaient de faire du
duché de Castro, Siri publia un
premier volume, qu'il adressa, d'a-
près les insinuations du cardinal,
à Gaston d'Orléans, lequel lui fit
présent d'une chaîne d'or, de la
valeur de cent pistoles. Très-avide
d'honneurs et de richesses, l'auteur
sollicitait, dans le même temps, du
roi de Portugal, une pension; d'In-
nocent X, le titre d'abbé; et de la
France, l'emploi de résident à Ve-
nise. Son esprit remuant, et les liai-
sons qu'il entretenait avec les mem-
bres du corps diplomatique, le ren-
dirent suspect aux chefs de la répu-
blique, dont les menaces le déci-

dèrent à sortir de leur territoire. En s'éloignant de Venise, il reçut les invitations du grand-duc de Toscane et du duc de Modène, qui témoignaient un égal empressement de l'attirer auprès d'eux. Il préféra les offres du dernier, et alla vivre à Modène, où il resta jusqu'à la fin de 1619, époque de son premier voyage en France. A son arrivée à Paris, le cardinal Mazarin et la cour lui firent l'accueil le plus gracieux. Siri se proposait de parcourir la Pologne, la Suède et le Danemark, et il avait déjà pris ses passeports sous un nom supposé, lorsqu'il fut atteint d'une maladie, qui l'empêcha d'entreprendre un si long voyage. Il regagna l'Italie, où il s'occupa de répondre aux critiques de Birago (*V.* ce nom, IV, 507), auquel il reprochait de l'avoir calomnié, après avoir pillé ses ouvrages. Mécontent du séjour de Modène, et feignant de ne pouvoir en supporter le climat, il retourna en France, où Mazarin lui avait ménagé un bénéfice de sept mille francs, une place de chapelain à l'abbaye de Saint-Michel, et une pension sur l'église de Fréjus. Chargé d'une mission auprès des cours de Parme et de Modène, il repassa encore les Alpes, en 1657, et revint peu après à Paris, pour suivre le cardinal en Espagne, où il assista (1659) au fameux traité des Pyrénées (*V.* Haro, XIX, 111) (1).

(1) Un jour qu'il s'entretenait avec un des secrétaires de l'ambassade espagnole, celui-ci l'attaqua brusquement sur son histoire, et dit que le marquis de la Fuente, ministre d'Espagne à Venise, avait eu grand tort de ne pas employer des *raisons de poids* pour l'engager à écrire d'une manière favorable à sa cour. « Et si vous aviez eu à faire à moi, ajouta-t-il, et que vous ne vous fussiez pas mis à la raison, je n'aurais pas hésité à vous renvoyer en Castille en poste. » A quoi Siri répondit sérieusement, que « Comme il avait raconté dans son ouvrage ce que les Espagnols avaient fait lors à Venise, l'Espagnol l'eût obligé (*V.* ce nom), si un pareil mal-

Les faveurs du ministre t
au profit de l'ouvrage, qui
bien avancé. En livrant a
son dixième volume, l'auteu
ça la résolution qu'il avai
confier à différents impri
trois volumes suivants, pou
la publication : il s'enga
à refondre les premières
du *Mercure*, et à retrac
une espèce d'introduction
nements arrivés en Franc
le second mariage de Hen
1600 à 1610). Renonçant
une partie de ces projets
cuta que le dernier. Sa sa
térée par tous ces travau
moment où il se propos
passer l'hiver en Italie, i
Paris, le 6 octobre 1685.
plus laborieux qu'exact, ne
cune réputation comme é
comme historien. Son sty
négligé ; ses écrits manqu
ment et ils offrent rarem
intérêt, n'étant qu'un ass
forme de pièces tirées de
et plus souvent encore d
Il est habituellement verb
une maladresse inexplica
de l'être au moment où l'
des faits lui ferait un dev
cendre dans les plus gra
Ses ouvrages pourraient
convenir à ceux qui ont
rechercher dans les écrit
rains les matériaux d'u
composition. Mais indép
de ce qu'e Siri n'offre p
qui ne se trouve ailleu
craindre d'être induit e
s'abandonnant à un aut
qui se montre aussi pr

heur lui fût arrivé, il se serait trouvé fortement compromis, puisque l'auteur lui-même dit, pour rendre encore plus odieux (Voy. *Lettres choisies*, tom. 1er, page 45).

eurs, qu'inj : envers
iis. Ses ouvra s sont : I.
s et theore : geo-
mechanica ; Bologne,
°. II. *Propositiones ma-*
publice demonstrandæ,
iis Caroli Gonzagæ,
uæ, Parme, 1634, in-
politico Soldato Monfer-
o discorso politico sopra
li Casale, del Capitano
ità, Casal (Venise) 1640,
crit fut attaqué par le P.
qui fit paraître : *Lo Sto-*
o indifferente : Siri y ré-
les deux ouvrages sui-
Lo scudo e l'asta del
nferrino, impugnati alla
suo politico sistema con-
co politico indifferente,
cio Nicocleonte, Cefalù
1641, in-4°., et *Osserva-*
l'Istorico politico indif-
ns date, in-4°. V. *Il Mer-*
ro Historia de' correnti
tomes I et II, Casal (Ve-
4, in-4°. ; le tome III,
2, in-4°. ; les tomes IV à
1655-1668, in-4°. ; les
XIII, Paris, Cramoisy,
, in-4°. ; les tomes XIV et
e, 1682, in-4°. Plusieurs
nes sont divisés en deux
qui a fait croire à quel-
graphes que l'ouvrage se
d'un plus grand nombre
I. *Bollo di Vittorio Siri*
rio veridico del dottor
odène, 1653, in-4°. VII.
lel sergente maggiore
Silva alla lettera infor-
esauro, Milan, 1671,
a emprunté le nom de
r se défendre contre les
l'auteur des campagnes
Thomas de Savoie. Te-
a son tour le nom de

Crema, et publia : *Riflessi del foriere di Corazze*. Siri répondit par les *Contrariflessi*. VIII. *Memorie recondite dell' anno* 1601 *sino al* 1640.; les tomes I et II, Roneo (date supposée), 1676, in-4°.; les tomes III et IV, Paris, 1677, in-4°. Les tomes V à VIII, Lyon, 1679, in-4°. Ces Mémoires sont plus rares que le Mercure. Les deux ouvrages ensemble embrassent un espace de cinquante-quatre ans, depuis 1601 jusqu'à 1655. Requier a traduit en français un extrait du *Mercure* (Paris), 1756 et suiv., 3 vol. in-4°., ou 18 vol. in-12.; et les *Mémoires secrets* (Amsterdam (Paris), 1765-67, en 50 volumes in-12 : Valdory a tiré du même historien les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu*, Amsterdam (Rouen), 1717, 2 vol. in-12; et celles du *ministère du comte d'Olivarez*, Paris, 1722, in-12. Les écrits inédits de Siri, qui étaient déposés chez les bénédictins à Parme, furent transportés à la bibliothèque ducale de la même ville, lors de la suppression de ce couvent, en 1810. M. Pezzana se propose d'en rendre compte dans la *Vie d'Affò*, qui doit paraître incessamment. Les archives ducales de Florence possèdent des manuscrits que Siri avait envoyés à Côme III, peu de temps avant sa mort. A—G—S.

SIRICE (Saint), élu pape le 1er. janvier 385, fils de Tiburce, et romain de naissance, succéda à saint Damase. Son élection fut approuvée par Valentinien Ier., qui résidait alors à Milan. Il avait eu pour compétiteur Ursin ou Ursicin, qui avait déjà annoncé ses prétentions sous le pontificat précédent, mais qui fut écarté tout d'une voix. Saint Sirice ne tarda pas à justifier la préférence qu'on lui avait donnée, en répondant à Hime-

rius, évêque de Tarragone, sur plusieurs points de doctrine qu'il avait soumis à la décision de saint Damase, avec une pureté de foi et une fermeté de principes, qui ne laissaient rien à desirer. Cette lettre est la première des décisions de ce genre émanées de l'autorité du souverain pontife : elle contient des préceptes remarquables sur l'administration des sacrements du baptême, de la pénitence et de la prêtrise. Ils ont servi de base à tout ce qui a été pratiqué depuis. Saint Sirice eut à combattre des hérésies qui, de son temps, affligeaient l'Église catholique, telles que celles des Novatiens, des Donatiens et des Priscillianistes. Il contribua beaucoup, avec l'empereur Théodose, à réprimer les Manichéens. Le schisme de l'église d'Antioche l'affligea vivement ; et sa prudence, autant que sa fermeté, contribuèrent efficacement à l'éteindre. Saint Sirice gouverna dignement l'Église pendant treize ans huit mois dix-neuf jours, et mourut, dans une extrême vieillesse, le 3 novembre 399. On lui reproche néanmoins de n'avoir pas conservé auprès de lui saint Jérôme, ainsi que l'avait fait saint Damase, et de n'avoir pas poursuivi avec assez de rigueur les erreurs d'Origène. Baronius l'accuse aussi très-injustement d'avoir négligé les choses de la foi. Toutes ces accusations ont été pleinement réfutées. Il assembla plusieurs synodes, un à Rome, un à Capoue, et un troisième à Milan. Plusieurs de ses épîtres ont été conservées. L'Église honore sa mémoire le 26 novembre. Il eut pour successeur saint Anastase Ier. D—s.

SIRLET (Guillaume), cardinal, né, en 1514, à Guardavalle, petit village près de Stilo, en Calabre, fit ses études à Naples, et vint chercher fortune à Rome, où il
qu'une mémoire prodigieu
bréviaire sous le bras. Il é
dans la théologie, et pa
facilité les langues savan
ces avantages, il ne lui fut
cile de trouver des prote
cardinal Marcel Cervino l
lui, et en montant sur le
Marcel II, xxvi, 58
choisit pour secrétaire de
le chargea de l'éducation
veux. Paul IV le nomm
taire apostolique, et Pi
l'avait donné pour précep
neveu (*V.* Saint Charl
mée, v, 197), rendit l
ses vertus, en le décorant
pre romaine. A la mort de
plusieurs membres du sa
se réunirent en faveur
qui fut sur le point d'être
Mais la crainte qu'un h
engagé dans ses travaux
n'échouât à la tête des a
qu'ils préférèrent le car
silieri (*Voyez* Pie V, xx
qui destina son ancien con
véché de Saint-Marc, pui
véché de Squillace. Il le
même temps protecteur
des catéchumènes, et le
concourir à la rédaction
chisme romain, à la r
bréviaire, et à la formati
dex. Il l'appela ensuite
tion de la bibliothèque
place plus conforme à se
la seule peut-être à laquel
aspirer. Dégagé de tout
il se livra entièrement à
acheva plusieurs ouvrage
cès de timidité l'empêcha
de son vivant, et qu'on n
assez d'intérêt à recueilli
mort, arrivée le 8 octob
laissa une bibliothèque co

etée par le cardinal As-
ma, au prix de quatorze
s ; et la réputation bien
i esprit droit et éclairé.
e les rêves de Siblet étaient
que les veilles de plusieurs
rères. Ses ouvrages sont :
uctorum in latinum ver-
letaphraste editæ, dans
rniers volumes des *Vitæ*
, publiées par Lippomani,
51-58, 6 vol. in-4°. (*V.*
STE, XXVIII, 445). II.
nes variarum lectionum
, dans l'*Apparatus* de la
glotte d'Anvers, 1569,
Menologium græcorum,
im è MS. in lucem edi-
le tome II du Recueil de
ntitulé : *Antiquæ lectio-*
lstadt, 1601, in-4°. IV.
ali munere ac dignitate;
vandis pauperibus et ege-
'après la version latine de
iscours de saint Grégoire
, qu'Annibal Caro exécuta
tion italienne. Quelques-
rrages de Sirlet sont restés
s la bibliothèque Vaticane,
le de Naples. Voyez, pour
nseignements, Laz. Motta :
ratio in cardinalem Sir-
me 1585, in-4°. ; Doni
Flores histo riæ sacri col-
nalium, tom. III, 486,
Scrittori napoletani, tom.
5. pag. 200, in-12,
, etc. A—G—S.

ND (Jacques), l'un des
ts hommes dont s'honore
naquit à Riom, le 22 oc-
9, d'une famille de robe.
r achevé ses humanités au
Billom, le premier que les
ent eu en France, il em-
ègle de saint Ignace, et se
ar une étude aprofondie
des langues anciennes, à la carrière de l'enseignement. Dès qu'il eut terminé son noviciat, ses supérieurs le firent venir à Paris, pour y professer la rhétorique. Parmi les élèves qui suivirent alors ses leçons, on cite Charles de Valois, duc d'Angoulême, et saint François de Sales. Le P. Sirmond profitait de ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des auteurs grecs et latins, et former son style sur celui des meilleurs modèles. En 1590, il se rendit à Rome, appelé par le P. Aquaviva, général de la Société, qui le choisit pour secrétaire (1). Cet emploi, qu'il remplit pendant 16 ans, lui fournit l'occasion de se faire connaître des savants les plus distingués de l'Italie. Le cardinal Baronius lui ayant procuré l'entrée de la bibliothèque Vaticane, il se livra dès-lors avec beaucoup d'ardeur à l'examen des anciens manuscrits. L'histoire, la numismatique, les inscriptions et les monuments que Rome offre en si grand nombre à l'investigation des curieux l'occupèrent en même temps, et il fit de rapides progrès dans ces différentes branches d'érudition. Il revint à Paris, en 1608, précédé de la réputation d'un savant du premier ordre, quoiqu'il n'eût encore mis au jour aucun ouvrage. Peu de temps après, il entreprit de visiter les bibliothèques et les archives des couvents, dans le but de sauver de la destruction les manuscrits, dont on ne sentait pas alors toute l'impor-

(1) Avant que d'aller à Rome, dit le P. Oudin, Sirmond confia ses remarques sur *Salvien* à Savaron, qui les fit imprimer sous son nom : ce savant jésuite les avant vues à son retour, reconnut le larcin, et ne dit autre chose, sinon : *Eh bien, les Muses sont sœurs, tout est commun entre elles* (*Melang. historiq.* de Michault, II, 62). Cette anecdote est dénuée de preuves, et par conséquent ne peut faire aucun tort à la réputation de Savaron (*V.* ce nom).

tance ; et il en tira une foule de pièces et de documents précieux pour l'histoire du moyen âge. Il avait plus de cinquante ans quand il publia la première édition des *Opuscules* de Geoffroi, abbé de Vendôme (*V.* Geoffroi) ; mais depuis cette époque (1610), il ne laissa passer presqu'aucune année sans ajouter à sa réputation par quelques ouvrages. Les talents du P. Sirmond, et le zèle qu'il avait montré dans différentes circonstances pour les intérêts du Saint-Siége engagèrent le pape Urbain VII à le rappeler à Rome ; mais le roi Louis XIII le retint en France, et, en 1637, le choisit pour son confesseur à la place du P. Caussin (*V.* ce nom, VII, 436). Étranger à l'intrigue, il n'employa son crédit que pour faire rétablir à Riom la *généralité* que Clermont avait enlevé à cette ville. Il quitta la cour avec empressement (2), pour reprendre ses travaux, qu'il avait été forcé d'interrompre. Malgré son grand âge, il se rendit, en 1645, à Rome, à l'occasion de l'élection du général de la Société. C'est Vincent Caraffa qui fut élu. Doué d'une ardeur infatigable, Sirmond signala son retour par la publication de nouveaux ouvrages, et il en préparait d'autres, quand il mourut à Paris, le 7 octobre 1651, à l'âge de quatre-vingt douze ans. Quoiqu'il fût d'un caractère doux et obligeant, ce docte jésuite eut de fré-

quentes disputes avec Jacqu defroy (*V.* ce nom), et ensui Saumaise, sur les églises et l vinces suburbicaires (3) ; avec de saint Cyran, sur le canon mier concile d'Orange, relati ministration du sacrement de mation (4) ; avec Tristan d Amant, sur une médaille balien (*Voy.* Tristan). Le mond joignait beaucoup d'e de discernement à une p érudition ; son style est pur cis ; il dit tout ce qu'il fa rien d'inutile ni de superf *Ouvrages* ont été recueillis e in-fol., Paris, 1696. Les t miers contiennent des opusc Pères ou des auteurs ecclési publiés par Sirmond, avec faces et des notes ; le quatri Dissertations ; et le cinquièm vres de Théodore Studite. C tion, due aux soins du P. La est précédée de la vie de par l'éditeur, de son oraison par Henri Valois, et de la lis ouvrages imprimés ou ma ainsi que de ceux auxquel quelque part. Le P. Niceron dans le tome XVII de ses *M* le détail des pièces que renfe édition. Il suffira d'indiqu plus importantes, telles que vres d'Ennodius, évêque de Sidoine Apollinaire (*V.* doine), d'Eugène, évêqu lède, les Chroniques d'Id

(2) Suivant le P. Niceron et les autres biographes, Sirmond ne quitta la cour qu'après la mort de Louis XIII ; mais Colomiès prétend qu'il fut remercié de ses services, quelque temps auparavant. Le roi, dit-il, étant tombé malade, M. de Noyers et M. de Beauvais, voyant que son mal augmentait, portèrent le P. Sirmond à proposer à S. M. la co-régence pour Monsieur (Gaston d'Orléans) avec la reine ; mais cette proposition déplut si fort au roi, qu'après l'avoir aigrement rebutée, et en avoir même dit quelque chose à la reine, il ne voulut plus entendre son confesseur, et l'ayant fait renvoyer sous un autre prétexte, prit en sa place le P. Dinet. (*Vie du P. Sirmond*, pag. 313, édit. de 1711.)

(3) On entend par provinces subu les qui relevaient directement du vic Les églises suburbicaires, suivant le étaient ainsi appelées, non pas parce pendaient aux provinces, mais p étaient soumises à la juridiction pa l'évêque de Rome par conséquent, il le nom de suburbicaires toutes les e dent.

(4) Le P. Sirmond prétend que ce aux simples prêtres d'administrer par dispense ou délégation de l'évêqu

, les Recueils d'Anastase
hécaire, les Capitulaires
s-le-Chauve et de ses suc-
les OEuvres de Saint Avit,
lphe évêque d'Orléans, etc.
Sirmond des éditions d'an-
urs ecclésiastiques qui ne
: partie du grand Recueil
it d'indiquer : l'Histoire de
r Flodoard, les lettres de
Celles; les OEuvres de
Radbert, de Théodoret,
r, archevêque de Reims, etc.
ifférents noms). Enfin il a
Collection des conciles de
Concilia antiqua Galliæ,
moisy, 1629, in-fol. On y
olume de *Supplément*, que
Pierre de La Lande, neveu
d, 1666, in-fol., et les *Con-*
sima Galliæ, dont l'édi-
Odespun de La Méchinière,
-fol. Cette collection ainsi
est estimée. Outre les au-
cités, on peut consulter la
. *Sirmond*, par Paul Colo-
suite de la *Biblioth. choi-*
n de 1731 (*V.* Colomiés),
ge dans les *Hommes illus-*
rrault, précédé de son por-
é par Lubin. W—s.

)ND (Jean), l'un des pre-
mbres de l'académie fran-
it neveu du précédent. Né,
), à Riom, il vint, dans sa
à Paris, et, sur la recom-
n de son oncle, fut employé
rdinal de Richelieu, qui le
le répondre aux pamphlets
le Saint-Germain, devenu
lus ardents adversaires du
dont il avait été long-temps
e (*V.* Matth. de Morgues,
58). Il obtint, en récom-
son zèle, le titre d'historio-
roi, avec un traitement de
ts écus. Admis, en 1634, à
l'académie, il proposa d'obliger tous les académiciens, par serment, à n'employer dans leurs écrits que les mots approuvés par la pluralité des voix, de manière, ajoute Pellisson, que qui en aurait usé d'autre sorte aurait commis, non pas une faute, mais un péché. Sirmond fut l'un des commissaires chargés de revoir le travail de l'académie sur le *Cid*; mais le cardinal, n'ayant pas été content de son style, renvoya cette besogne à Chapelain. Après la mort de Richelieu, prévoyant qu'il ferait une mauvaise figure à la cour, il revint en Auvergne, où il termina sa vie, en 1649, à l'âge d'environ soixante ans. Suivant Pellisson, la prose de Sirmond marque beaucoup de génie pour l'éloquence. Son style est fort et mâle, et ne manque pas d'ornements. Toutefois aucun de ses ouvrages n'a pu éviter le sort qui attend la plupart des écrits de circonstance : ils sont oubliés avec les événements qui les avaient fait naître. Les curieux en trouveront la liste dans l'histoire de l'académie française; mais pour la compléter, il faut recourir aux tables de la Bibliothèque historique de la France et au Dictionnaire de Moréri. Outre une Réponse à l'*Optatus Gallus* (*V.* Hersent, XX, 302), on se contentera de citer : I. *Discours au roi* (Louis XIII) *sur l'excellence de ses vertus incomparables et de ses actions héroïques*, Paris, 1624, in-8°. Il devait avoir une seconde édition, qui n'a point été donnée. II. *Le Coup d'état de Louis XIII*, ib., 1631, in-8°. Cet ouvrage fut un de ceux qui recommodèrent Pellisson avec la langue française, qu'il avait méprisée jusqu'alors. III. *La Vie du cardinal d'Amboise*, ensuite de laquelle sont traités quelques points sur les affaires du temps, ibid., 1631,

in-8°., sous le nom de Sieur *des Montagnes*. C'est moins la vie de ce ministre que le panégyrique du cardinal de Richelieu. IV. *Relation de la prise de Quérasque*, ibid., 1631, in-8°. V. *Avertissement aux provinces sur les nouveaux mouvements du royaume*, ibid., 1631, in-8°., sous le nom de *Cléonville*. Cet opuscule passait, suivant Pellisson, pour le chef-d'œuvre de l'auteur. VI. *Carminum libri duo, quorum prior heroïcorum est, posterior elegiarum*, ibid., 1654, in-8°. Quelques-unes des pièces qui composent ce recueil avaient déjà paru séparément. Le fils de Sirmond en fut l'éditeur. Il promettait d'autres ouvrages inédits de son père ; mais il n'a pas tenu sa parole. W—s.

SIRMOND (Antoine), jésuite, frère du précédent, né, en 1591, à Riom, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et, après avoir professé, avec succès, les humanités, la rhétorique, la philosophie, se consacra tout entier à la prédication. Il mourut à Paris, le 12 janvier 1643, laissant les ouvrages suivants : I. *De immortalitate animæ demonstratio physica et aristotelica, adversus Pomponatium et asseclas*, Paris, 1625, in-8°. II. *L'Auditeur de la parole de Dieu*, ibid., 1638, in-8°. III. *Le Prédicateur*, ibid., 1638, in-8°. IV. *La Défense de la vertu*, ibid., 1641, in-8°. Dans ce dernier écrit, le seul du P. Sirmond dont on se souvienne encore, il se proposait d'examiner s'il est permis d'agir par crainte ou par espérance, ou par un autre motif que celui du pur amour de Dieu. S'étant embrouillé dans cette question, il finit par déclarer que le commandement d'aimer Dieu n'était pas obligatoire, pourvu qu'on observât d'ailleurs les autres préceptes loi. Cette proposition, désavou puis par les confrères de l'aute été réfutée par Pascal (xme. *provinciale*), et censurée par Arn dans une *Dissertation* spéciale duite en latin, et insérée, par (sous le nom de Guill. Wendr dans les *Notes* sur les *Provinc* et enfin trad. du latin en fr (par Mlle. de Joncoux). W-

SIROES ou KOBAD II, su mé Schirouieh, dont les a grecs ont fait le nom de *Siroës* roi de Perse de la dynastie de sanides, monta sur le trône l'a de J.-C., après la déposition restation de son père, Kh Parwiz (Chosroës II), contre il s'était révolté. Les grands du me lui représentèrent que l'int l'état, la justice et sa sûreté p nelle exigeaient qu'il fît ôter l son père, et le menacèrent, de refus, de le livrer à la ve de ce monarque irrité, auq rendrait la couronne. Schir ayant obtenu un court délai a prendre une détermination, e fita pour tâcher de sauver so en lui donnant le temps et les de se justifier, ou en laissant mer la haine de ses ennemis ce fut en vain. Obsédé par portunités des émirs, et intimi leurs menaces, il permit enfin Hormouz, l'un d'eux, d'aller la mort de son père dans le Khosrou, qui l'avait ordonné que le meurtrier vint lui rendre te de cette exécution, il s'a les cheveux, déchira son poussa des cris lamentables mettre à mort Mihr-Hormo lui répétant les propres paro Khosrou avait prononcés ava pirer : *Maudit soit le fils qui*

l'assassin de son père. it des historiens qui ont uver que Siroës n'était cide que par l'influence puissante; ce qui paraisemblable. Ceux qui oir pris plaisir à repréince comme un monstre us les crimes, l'accusent égorger dix-sept de ses présence, et racontent uls horribles et exagét lente et douloureuse r à son père. Mirkhond mme un fait peu accrét de quinze frères de Sidouçy, qui en réduit le atorze, n'impute ce forfactieux. Quant à l'ae ce prince pour la belle avait été trente ans la l'épouse de son père; ute un épisode tiré du *eh* (*V.* Ferdouçy), et *Nizamy* (*V.* ce nom), ntéressant, que la sévérire doit pourtant rejeter. point un tyran, mais un s faibles dont le nombre lans les annales du mon- lesquels il nous serait iter plus d'un, qui, de e sont trouvés entraînés nstances à-peu-près semës fit part à l'empereur son avènement au trôla paix avec lui, rendit endards pris par son pèreau de la vraie croix que ait enlevé de Jérusalem. onniers furent mis en liet d'autre. Ainsi se termime temps une guerre qui ingt-quatre ans, et cette lle qui, suscitée par l'amprudence de Crassus, t près de sept siècles, coûté tant de sang à l'Europe et à l'Asie. Mais l'empire qui, des Parthes avait passé aux Perses Sassanides, et celui des successeurs de Constantin, épuisés, ébranlés l'un et l'autre par cette lutte inutile et prolongée, se trouvèrent hors d'état de résister à la nouvelle puissance qui allait bientôt les envahir (*Voy.* Mahomet). Siroës, pour consoler ses sujets des malheurs de la guerre, fit fleurir la justice et les lois; mais il n'eut pas le temps d'effacer par la douceur de son gouvernement l'impression de terreur qu'avait laissée dans tous les esprits la révolution qui l'avait porté sur le trône. Après un règne d'environ neuf mois, ses remords et les reproches de ses sœurs le plongèrent dans une noire mélancolie qui le conduisit au tombeau, dans les premiers mois de l'année 629. Suivant d'autres historiens, il mourut de la peste. Son fils Ardéchir III, âgé de sept ans, fut reconnu roi par une faction : mais le général Kiouraz Carahin, surnommé *Schahryar*, *Schahribar* ou *Schahrbarz*, chef de la révolte qui avait entraîné la chute de Khosrou-Parwiz, et la destruction de sa famille, entra dans Madaïn, et sous prétexte de punir ces attentats, il se défit des émirs qui lui étaient opposés, ainsi que du jeune roi, qui n'avait occupé le trône que cinq à six mois. Il y monta lui-même, et n'y fit que paraître. Son orgueil et sa dureté soulevèrent les troupes dont les chefs, excités par la princesse Touran-Dokht, assassinèrent le tyran, et donnèrent la couronne à cette fille aînée de Khosrou-Parwiz (*V.* Touran-Dokht). A-t.

SISEBUT (Flavius), roi des Visigoths d'Espagne, succéda, en février 612, à Gondemar (*Voy.* ce nom, XVIII, 56). Ce prince joi-

gnait aux talents d'un capitaine, l'amour des lettres et une piété sincère. Des qualités si rares à cette époque réunirent sur lui tous les suffrages, et si l'on en croit la *Chronique* d'Isidore de Séville, son élection fut unanime. Sisebut justifia toutes les espérances qu'on avait conçues de son règne. Il choisit pour lieutenant Suintila, fils de Recarède Ier., que sa trop grande jeunesse à la mort de son frère Liuva (*V.* ce nom. XXIV, 576), avait sauvé des fureurs de Witeric, et il le chargea de soumettre les Vascons et les Asturiens révoltés. Dès que cette expédition fut terminée, Sisebut attaqua les Romains, maîtres encore d'une partie de la Bétique et de la Lusitanie, les vainquit dans plusieurs combats, et les força de quitter la Péninsule ou de reconnaître son autorité. L'empereur Héraclius confirma le traité que le gouverneur romain avait fait avec le roi des Visigoths. Suivant le P. Mariana, ce fut à la condition que Sisebut chasserait d'Espagne les Juifs, qu'Héraclius regardait comme la cause de tous les maux qui désolaient l'empire; mais le zèle de Sisebut n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour se manifester. Quatre ans avant la confirmation du traité, il avait, par deux édits (1) prescrit des mesures très-rigoureuses contre les Juifs, dont quatre-vingt-dix mille avaient reçu le baptême pour échapper aux supplices ou à l'exil (2). La conduite de Sisebut fut censurée par un co
Tolède. On ne peut disc
ajoute Mariana, que le roi
une chose très-opposée à l'
l'Évangile; car il n'est jama
de forcer quelqu'un d'embr
religion qu'il ne croit pas
(*Hist. d'Espagne*, 1, 5
clergé vit avec plus de pei
Sisebut prononcer la déposit
sèbe, évêque de Barcelone;
avait permis la représentat
comédie qui retraçait les
les mystères du paganism
tres évêques n'excusaient p
te si grave; mais ils pensèr
n'était point au roi de la
fermi sur le trône d'Espa
but s'occupa de faire fleur
états la religion, le comm
lettres. Il fit tenir, en 619
un concile dans lequel fut
l'hérésie des Acéphales,
différentes mesures de poli
pa une flotte, exerça son
marine, entoura Évora d
tions, dont on voit encore
et embellit Tolède d'une é
à sainte Léocadie. Ce pri
en 621, laissant un fils
céda sous le nom de Ré
Une mort prématurée en
rède au bout de quelque
tous les suffrages se réun
sur Suintila (*V.* ce nom
serve dans les archives de
Tolède et d'Oviédo plus
tres de Sisebut, et quelqu
été publiées par le P. Flor
na sagrada, tome VII).

(1) On les trouve dans le *Codex legum antiquarum*, Francfort, 1613, in-fol., tom. 1er., p. 215, et dans le tome IV des *Historiens de France*, par D. Bouquet.

(2) Cet esprit de violence était général à cette époque. Chosroès, quand Heraclius lui demandait la paix, exigeait que les Romains abjurassent le Christ et adorassent le soleil (*Voy.* HÉRACLIUS, XX, 218); Khaled, après une victoire, sommait Héraclius et tout son peuple, de reconnaître *Dieu et Mahomet son prophète* (Ibid., p. 220). Les Juifs eux-mêmes, quand ils étaient les plus forts, se montraient tout aussi intolérans. Benjamin, de Tibériade, qui, avant des vivres de la cour et de l'armée des richesses immenses, fut cité de pour les mauvais traitements dont Chrétiens: il répondit nettement qu'il haïssait les Chrétiens parce qu'ennemis de sa religion. Théophan. C. Basnage, *Hist. des Juifs*, depuis ch. 21, § 16.)

attribuent, mais sans fon-
la *Vie* de saint Didier, évê-
Vienne, imprimée dans le
les *Bollandistes*, 21 mai.
a inséré dans l'*Antholo-*
ia, II, 322-25, un frag-
oixante-un vers d'un poème :
sibus solis et lunæ, dont il
e Sisebut est l'auteur (3).
naies de ce prince ont été
par Mahudel, à la suite de
rtation sur les médailles es-
, pl. 12 (*Voy.* MAHUDEL,
226), et par Velasquez (*Con-*
sobre las medallas de los
dos, p. 67 et suivantes.) —
manuscrits citent un moine
comme l'auteur du *Te Deum*
ts attribué vulgairement à
broise. En ce cas, ce moine
térieur d'un siècle au roi des
s, puisque le *Te Deum* est
dans la règle de saint Be-
rite au commencement du
siècle (4). W—s.

NNA (LUCIUS-CORNELIUS),
et orateur romain, descen-
a même famille que le dicta-
a. Son père avait été préteur,
70 de la république; et il fut
questeur de Sicile, en 676,
eur et gouverneur d'Achaïe,
lieutenant de Pompée. Son
romaine, en vingt-deux li-
mmençait à la prise de Ro-
les Gaulois et finissait aux
iviles de Sylla. Ce fut dans
sse qu'il la publia. Il donna
plus tard une histoire particulière des guerres de Sylla. Enfin il composa un Commentaire sur les comédies de Plaute, et traduisit du grec les *Contes milésiaques*, ouvrage fort licencieux (Ovid, *Trist.* 2). Ses écrits sont perdus, à l'exception d'un assez grand nombre de fragments de l'*Histoire*, que Cortius a rassemblés dans ses Notes sur Salluste, et de quelques morceaux des Contes cités par Charisius et par Servius. Sisenna fut l'ami de Varron, d'Atticus et de Cicéron. « C'était, dit l'orateur latin, un » homme savant, et qui avait fait un » bon choix d'études. Quoique j'ai- » masse sa personne, et que je lisse » cas de ses écrits, je ne puis m'em- » pêcher de dire que son style a quel- » que chose de puéril et d'affecté... » Cependant il faut convenir qu'il a » mieux écrit l'histoire que personne » n'avait fait avant lui.... » Salluste le taxe de partialité pour Sylla, qui était son parent. M—D. J.

SISINNIUS, élu pape, le 19 janvier 708, était Syrien de naissance, et succéda à Jean VII. Il était tellement incommodé de la goutte, qu'il ne pouvait porter ses mains à sa bouche, et que par conséquent il se trouvait hors d'état de célébrer le saint sacrifice. Il ne vécut que vingt jours depuis son élection. On dit néanmoins qu'il avait une grande fermeté d'âme et une telle affection pour son peuple, qu'il voulait entreprendre les réparations des murs de Rome. Il eut pour successeur Constantin. D-s.

SISMONDI (CHINZICA), était fille d'un gentilhomme de Cologne conduit en Italie par Othon II, et qui, en 980, s'établit à Pise. Pendant qu'une flotte pisane était allé combattre les Sarrasins, en Campanie, Murat, roi Sarrasin de Sardaigne, tenta, en 1005, de surprendre Pise.

---

tit poème, adressé à saint Isidore de
occasion d'un petit Traité d'astrono-
prelat avait composé à la demande de
ait déjà été publié, mais d'une manière
dète, par Pithou, par Scaliger, etc.;
ribuant à un Fulgentius, d'ailleurs in-
à Varro Atacinus.

le chap. XI du *Regula Monacharum*,
les regularum d'Holstenius, part. I.
à concevoir comment un opuscule latin
ondateur de l'ordre monastique en Oc-
ait l'ouvrage d'un moine.

Déja, remontant l'Arno dans ses galères, il avait incendié un quartier de la ville, tandis que les citoyens des autres quartiers, ensevelis dans un profond sommeil, ignoraient leur danger. Tous les fuyards, pour se dérober au fer des Musulmans, se dirigeaient vers la campagne. Chinzica seule, traversant ces bandes de brigands et les troupes des fugitifs, suivit les rives du fleuve, passa le pont de la ville, et vint donner l'alarme au palais des consuls. Aussitôt le tocsin appela les Pisans aux armes: ils fondirent sur les Musulmans, les forcèrent à se rembarquer en hâte; et pour conserver la mémoire de l'héroïne qui avait sauvé leur ville, ils donnèrent son nom au faubourg incendié, qu'ils rebâtirent. S. S—i.

SISMONDI (Ugolin) surnommé *Buzzacherino*, était amiral des Pisans, en 1241. Sa patrie, dévouée à Frédéric II, ne voulait point permettre la tenue du concile convoqué par Grégoire IX, à St.-Jean-de-Latran. Les Génois s'étaient engagés à transporter à Rome les prélats français; ils avaient armé une flotte de vingt-sept galères, sous les ordres de Jacques Malocello, pour assurer leur passage. Ugolin Sismondi, qui avait réuni à la flotte pisane quelques vaisseaux napolitains, attendit les Génois entre la Mélorta et l'île de Giglio. Ils parurent le 3 mai, escortant les pères de l'Église d'Occident, qui se rendaient à Rome, et ne refusèrent pas le combat. La bataille fut longue et acharnée; mais jamais victoire ne fut plus complète que celle de Sismondi. Des vingt-sept galères génoises, il en coula trois à fond, et en prit dix-neuf. Quatre mille Génois furent fait prisonniers et conduits en Sicile. Deux cardinaux, un grand nombre d'évêques et de prélats furent amenés à Pise, où on les enferma dans le chapitre de la cathédrale, et on les chargea de chaînes d'argent, pour leur témoigner une espèce de respect, même dans leur captivité. Enfin, un trésor immense fut transporté dans la même ville; et l'amiral fit partager avec un boisseau, entre les Pisans et leurs auxiliaires napolitains, l'argent acquis par la victoire. Frédéric II accorda le titre de comte à Ugolin Sismondi; mais sa dignité s'éteignit avec lui, et ne passa point aux autres branches de sa famille. — Ginicello Sismondi, amiral pisan, qui dans la guerre de cette république contre les Génois, en 1282, chassa la flotte ennemie des bouches de l'Arno, porta la désolation avec trente galères dans la rivière du Levant, prit et pilla Porto Venere, menaça Gènes; mais au milieu de ces exploits il fut assailli, le 9 sept. 1282, devant les Bouches du Serchio, par une tempête si violente, qu'elle détruisit la moitié de sa flotte. S. S—i.

SISSOUS de VALMIRE, né à Troyes, vers 1740, fut avocat du roi au bailliage de cette ville, et y est mort en février 1819. Sa longue carrière n'a fourni aucun événement remarquable. Il ne tint cependant qu'à peu de chose, en 1770, qu'il n'eût un instant de célébrité. On parla de le mettre à la Bastille, pour un ouvrage qu'il avait soumis à la censure, et qu'en attendant l'approbation, il avait vendu à Lesclapart, qui le faisait imprimer clandestinement à Beauvais, chez Desjardins. Cet Ouvrage est intitulé: *Dieu et l'Homme, par M. de Valmire*, Amsterdam, 1771, in-12 de 330 pag. C'est un livre de métaphysique, dans lequel l'auteur assure que *tout ce qui a rapport à la reli-*

ble fait pour la glorifier soutenir. Ce n'était pas l'opinion de l'abbé Chré- r de l'ouvrage, qui pensait avait le cerveau déran- fit rechercher ce livre, ssemblance de son titre me intitulé : *Dieu et les Œuvre théologique mais , par le docteur Obern, Jacques Aimon*, à Ber- Christian de Vos, 1769, ernier ouvrage, imprimé à ez les frères Cramer, est ; il avait été brûlé par rlement de Paris, du 18 , et fut condamné à Rome, 1770. On a souvent con- deux ouvrages ; Sissous ien à Voltaire, qui l'en re- une lettre du 27 décem- comprise (depuis 1817, dans les *Œuvres de Vol-* is Tallot, prêtre, mort à a 1777, à l'âge de cin- ans, a publié un *Examen lu livre intitulé :* Dieu et

A. B—r.

ÈS, roi de la Thrace , monta sur le trône vers vant J.-C. Aucun écri- rne n'a parlé convena- un prince qui mériterait elé l'Épaminondas de la odore de Sicile, dans ses sur Sitalcès, ne distingue oques les principaux évé- la vie de ce prince. Thu- lonne pas davantage l'épo- son avénement au trône ; ingue si nettement les au- stances de sa vie, qu'il est parler d'après cet his- rs la deuxième année de mpiade, la première de la Péloponnèse, Sitalcès ve- nter sur le trône. Tout ce que l'on sait de Térès, son père, dont la vie et le règne furent longs, c'est qu'il vécut quatre-vingt-douze ans, qu'il se montra belliqueux et qu'il augmenta le premier le territoire des Odryses. Quant au fils, qui régna 8 ans au plus, les historiens se plaisent à le dépeindre sous les traits les plus honorables. Modéré dans l'exercice du pouvoir, vaillant capitaine, administrateur habile et sans cesse occupé du soin d'améliorer ses finances, il avait hérité d'un empire de médiocre étendue ; mais, avec de telles qualités, il en recula bientôt les limites. Ses sujets l'affectionnèrent : ceux des Thraces voisins qui conservèrent leur indépendance, l'admirèrent et se rangèrent librement sous ses lois. En un mot, de tous les empires d'Europe, entre le golfe d'Ionie et le Pont-Euxin, le sien devint le plus riche et le mieux pourvu de tout ce qui procure le bonheur (Thuc. 2, 97, 5). Sitalcès n'était que le roi d'une nation à demi sauvage, et son alliance était recherchée par le peuple le mieux policé, et le plus belliqueux de l'univers. Athènes, redoutant Perdiccas, roi de Macédoine, invoque la médiation de Sitalcès. Elle convoite le littoral de la Thrace ; aussitôt elle se fait un allié du prince qui pouvait mettre obstacle à son ambition, et donne le titre de citoyen à son fils Sadocus. Voulant conquérir Potidée, place importante qui ouvrait les portes de toute la Pallène, elle députe vers le roi des Odryses, lui représente que le sort de Potidée intéresse son fils autant qu'Athènes même, dont il est devenu citoyen. Fort heureusement, Athènes avait devancé les ambassadeurs de Corinthe. Ils allaient demander de l'or au grand roi, et à Sitalcès sa renonciation à l'alliance d'Athènes : ce prince

rejette les propositions; et, fidèle à son allié, au moment même où celui-ci le jouait, et à sa promesse de terminer la guerre de la Chalcidique, il se met à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes. Quoiqu'il n'ait mis en mouvement qu'une partie de cette armée contre les Chalcidiens et les Bottiéens, les Thraces septentrionaux, les Panæens, les Odomantes, les Droens, les Dersæens, craignent de perdre leur indépendance. Les Thessaliens méridionaux, les Magnètes et autres sujets de la Thessalie, prennent les armes. Les Grecs eux-mêmes, voyant en lui bien plus que le grand roi, font des vœux pour que de nouveaux Léonidas défendent les Thermopyles. Athènes tremble à l'aspect d'une puissance qu'elle a invoquée comme amie: elle devait fournir, pour le succès d'une guerre qui l'intéressait, des vaisseaux et une armée considérable; elle se borne à une députation et à des présents (2, 953, 101, 1). Manquant de vivres et souffrant beaucoup des rigueurs de l'hiver, et d'ailleurs subjugué par les représentations de Seuthès, son neveu, le plus puissant des Odryses après lui, Sitalcès regagna précipitamment ses états. Telles furent les résultats d'une si grande expédition, dans laquelle ce monarque fut évidemment joué par les Athéniens, ce qui n'empêcha pas ce prince crédule d'inscrire ces mots sur les colonnes de son palais: *Charmants Athéniens*. On voit dans les *Acharnes* d'Aristophane, que Sadocus, son fils, fait citoyen d'Athènes (*Ach.* 145) fut invité à venir manger des andouilles aux Apaturies ou fêtes de la Supercherie. On ne connaît pas précisément l'époque de la mort de Sitalcès. Son fils Sadocus lui succéda. G—L.

SITIUS (Publius), fut mé *Nucérinus*, c'est-à-dir la ville de Nocera. S'étant Rome, pour se soustraire cusation grave, il passa d en Afrique, et parvint à pied un corps de bannis, a il se signala dans différent entreprises par des prin pays, armés les uns contre Catilina l'avait désigné à plices comme étant infor conjuration, et se prépa seconder. Ayant ensuite e parti de César, Sitius cont efficacement aux succès d en Afrique. Il prit la ville tua Sabura, général de persa les forces de ce pr prisonniers Afranius et F fils du dictateur, avec la soldats de Pompée, l'a J.-C. Il dissipa plus tard Scipion. Après la réducti que, César lui donna la Numidie qu'il avait enl massès, auxiliaire de Jub tribuna des terres à ses régna en véritable souve après la mort de César, trahison par Arabion, Manassès qu'il avait dé prince le massacra vers l' J.-C.

SIVERS (Henri-Jaco beck, en 1709, après a ses études à Rostock, fit Danemark et en Suède, dans ce dernier pays, pasteur à Norkoeping. suite aumônier du roi, mu au grade de docteur Mais ce qui le distingua fut son zèle pour l'histo et pour toutes les conn les. Il rassembla un cab rable, et riche surtout

illes. Une correspondance mettait au courant des s importantes et des tra- raires. En 1731, il fut ore de la société royale des Berlin. Il mourut en 1758, grand nombre d'ouvrages s sujets, entre lesquels rquerons : *Curiosa Nien-*, Lubeck, 1732-1734. *m Lekoifianum*, ibid., *Relation sur le marbre da* orkoeping, 1738, en alle- suédois.—*Description du den*, ou de la grande peste Stockholm, 1751, en sué- *Fragment remarquable de de Gustave Ier*, ibid.,

C—au.

EAN), né à Amsterdam, en une famille originaire du , cultiva les muses et les arts, s loisirs que lui laissaient ns de la magistrature mu- a tragédie de *Médée* est la nguée de ses productions. nsulté comme un oracle de e *purisme* dans sa langue e; Vondel et tous les poètes l'ont célébré à l'envi. Il et le protecteur de Rem- qui, dans une de ses grâ- plus recherchées (le *Por- bourguemestre*), a trans- postérité les traits de son Jean Six mourut en 1700.

e Chandelier (Jean), pa- précédent, et né à Amster- s 1610, s'est distingué dans carrière. Il voyagea beau- ut pour son commerce, que nté. Il paraît avoir eu pour le grandes obligations aux ipa, qu'il se plaît à célébrer vers. Il donna, en 1657, l de ses poésies, où l'on l'*Hiver des Amsterda-* *mois*. De Bosch en loue le naturel et la force, dans son *Hist. de la poés. hollandaise*, tome 1, p. 191. On doit aussi à Six une traduction en vers hollandais des Psaumes de David, publiée en 1674, après sa mort.

M—on.

Sixte ou Xiste Ier. (Saint), pape, fut le successeur de saint Alexandre, en l'année 116 ou 119, le 3 juillet de la 1re., ou le 7 juin de la seconde: il était Romain de naissance. Nous avons déjà eu occasion de le remarquer: la succession des pontifes, dans ces premiers temps de l'Église, est certaine, quoique la date des années le soit peu. Saint Sixte Ier. vécut sous les empereurs Adrien et Antonin le Pieux; il tint le Saint-Siége pendant neuf ou dix ans environ. On ne sait aucun détail sur sa vie. L'Église honore sa mémoire comme martyr; et son nom est un de ceux que l'on invoque dans les prières du canon de la messe. Il eut pour successeur saint Télesphore. On attribue à Sixte deux épîtres, qui ont été publiées avec des remarques dans la Bibliothèque des pères.

D—s.

Sixte II (Saint), pape, Athénien de naissance, succéda à saint Étienne, le 2 ou 24 août 257. Il était d'un âge fort avancé. Lenglet-Dufresnoy donne à son pontificat la durée de deux ans et cinq jours, tandis que le père Pagi, Fleury et l'Art de vérifier les dates ne lui donnent pas un an entier. Lenglet-Dufresnoy le regarde comme une espèce de coadjuteur de saint Étienne, son prédécesseur, dont il avait partagé la prison. Sixte II ne montra pas moins de courage lorsqu'il fut élevé seul au trône pontifical. La persécution continua, et il en fut lui-même la victime. Un édit de Valérien ayant condamné à mort tous les évêques, les prêtres et les diacres,

saint Sixte fut pris et mené au supplice avec quelques-uns de son clergé. Saint Laurent, le premier des diacres, n'était pas encore ce jour-là au nombre des victimes; il suivait Sixte en pleurant, et lui disait: « Où allez-» vous, mon père, sans votre fils? » vous n'avez pas coutume d'offrir le » sacrifice sans ministre. En quoi » vous ai-je déplu? éprouvez si je » suis digne du choix que vous avez » fait de moi pour me confier la dis-» pensation du sang de notre Sei-» gneur. — Ce n'est pas moi, lui ré-» pondit le saint vieillard qui vous » quitte, mon fils; mais un plus grand » combat vous est réservé. Vous me » suivrez dans trois jours. » Le pape eut la tête tranchée; quelques historiens prétendent qu'il fut pendu ou crucifié, à l'exemple du divin maître, pour lequel il donnait sa vie. Il mourut le 6 août 259. Fleury et le P. Pagi indiquent l'an 258. Sixte II avait fait transporter dans les Catacombes les corps de saint Pierre et saint Paul, pour les mettre à l'abri des profanations des hérétiques ou des persécuteurs. On attribue à ce saint pontife des épitres et des ordonnances. Il eut pour successeur saint Denis. D—s.

SIXTE III, pape, successeur de saint Célestin, était Romain de naissance, et fut élu le 20 août 432. C'est à lui que saint Augustin écrivit sa Lettre célèbre touchant la grace, lorsqu'il n'était encore que prêtre de l'église romaine. La nomination de Sixte III se fit d'un consentement unanime, et en présence de deux évêques orientaux. Le pape travaillait à la réunion des églises de l'Orient, dont un grand nombre était divisé d'avec celle de Rome; et ce fut le premier objet auquel il s'appliqua, aidé des lumières et du zèle de saint Cyrille. Les mœurs de Sixte III furent attaquées par un calomniateur, nommé *Bassus*, qui l'accusa d'avoir séduit une vierge consacrée à Dieu. L'empereur Valentinien III fit examiner le fait dans un concile tenu à Rome, en 443, et le pape sortit triomphant de cette accusation, dont l'auteur fut condamné et excommunié. Sixte III tint le Saint-Siége pendant sept ans onze mois et douze jours, étant mort le 22 juillet 440. Les dons qu'il fit à différentes églises pour les orner ou les réparer, se montèrent à cinq mille marcs d'argent, somme prodigieuse pour un temps où les papes ne possédaient d'autres richesses que les secours des fidèles. Sixte III eut pour successeur saint Léon-le-Grand. D-s.

SIXTE IV (François d'Albescola de la Rovère), succéda à Paul II, le 9 août 1471. Les historiens sont divisés sur son origine. Les uns lui donnent pour père un pêcheur de Celles, près de Savone, nommé Leonaro Rovère; d'autres prétendent que l'illustre famille des Rovère l'adopta pour parent, en voyant son élévation (1). Tous conviennent qu'il était né le 22 juillet 1414, qu'élevé dans sa jeunesse par le cardinal Bessarion, il montra des dispositions heureuses, qu'il fut général de l'ordre des Frères Mineurs, où il était entré au sortir de ses études; que Paul II, instruit de son mérite, lui donna la pourpre, et que sa vie était alors si régulière et si édifiante, que son palais ressemblait plutôt à un monastère qu'à l'habitation d'un prince de l'église. Deux objets principaux l'occupèrent dans les premiers moments de son exalta-

(1) Les familles des *Rovère* en Piémont, et Bouvoir du *Roure* dans le Gévaudan, rattachent aussi leur origine à celle de la famille des papes Sixte IV et Jules II.

me ecclésiastique, et la
les Turcs. Ce second
principalement son ac-
partout des décimes;
nais infructueusement,
issances à se joindre à
iens et le roi de Naples
ls quelques secours. Le
ffa eut le commande-
lères de l'état romain
blèrent à l'embouchure
que le pape bénit en
s opérations n'eurent
succès. Tout se borna
ne petite ville dans la
au pillage de Smyrne,
ut assez considérable.
a en triomphe à Rome,
en fut que plus animée,
demande des subsides
chrétienté. Louis XI
difficulté des affaires,
er à la cour de Rome
utiles, telles que des rè-
dans la collation des bé-
uction des taxes, le réta-
la juridiction des juges
is l'instruction des pro-
évêques, l'abolition de
vée des décimes, enfin
n d'un concile général
ape fut sourd à toutes

On se plaignait de sa
ccorder des graces ex-
surtout à ses parents;
e peine élevé au cardi-
s neveux, nommé Ria-
êmement dépravé dans
vivant avec un faste
ixte IV ne savait rien
nt il accordait la même
ersonnes qui l'impor-
urs prières. Il rétablit
hanoines réguliers de
Latran; il institua le
ous les vingt-cinq ans;
êché de Saragoce en

commende perpétuelle à un bâtard de don Juan d'Autriche qui était encore enfant, malgré l'opposition du cardinal de Pavie. Il convertit le tribut que Naples payait à la cour de Rome, comme redevance féodale, en l'hommage d'une haquenée blanche, qui a subsisté jusqu'en 1789 (*V.* l'art. Pie VI, xxxiv, 308) : mais l'événement le plus remarquable de ce pontificat, ce furent les troubles de Florence, lors de l'assassinat de Julien de Médicis et du meurtre tenté contre la personne de son frère Laurent. On sait que, par suite de ces attentats, le peuple se mutina, mit en prison Riario, et pendit l'archevêque de Pise aux fenêtres du palais. (*Voy.* Pazzi.) Sixte IV, irrité de ces vengeances, mit la ville de Florence en interdit, et demanda des indemnités exorbitantes. Les puissances se divisèrent. Le roi de France, le duc de Milan, les Vénitiens, soutenaient le parti de Florence. Les autres princes, surtout ceux d'Italie, embrassaient la défense du pape. Au bout de 2 ans de négociations, la colère du pontife s'apaisa. Les Florentins furent reçus en grace; leurs députés vinrent faire la soumission à Rome, et furent absous, avec les cérémonies usitées en pareil cas. Ce qui est plus difficile à décider, c'est de savoir quelle part le pape prit à l'horrible attentat commis contre la personne des deux Médicis. Il ne paraît pas aisé d'en justifier Riario. Il obtint de son oncle la permission de venir à Florence, sous un prétexte assez frivole, avec le cardinal de Saint-George, autre neveu ou petit-neveu du pontife; mais il avait pu cacher son perfide dessein, en supposant même qu'il en fût coupable. Sixte IV, quoique entêté dans ses volontés, n'était point d'un caractère sombre et porté à de telles

noirceurs. Son neveu avait pu le tromper. Il ne pouvait guères s'empêcher de sévir contre les excès sacriléges des Florentins : enfin il pardonna ; et son indulgence sollicite du moins l'hésitation dans une matière aussi grave. Les historiens modérés ont pesé mûrement toutes les raisons des deux partis. Bayle n'ose rien affirmer, et paraît embrasser l'avis de Platine. L'auteur de l'Histoire des papes, Alletz, dit simplement que Sixte IV avait donné *indirectement* occasion à un si grand crime. Le continuateur de Fleury est resté dans un doute complet. L'abbé Racine, dans son Abrégé de l'Histoire ecclésiastique, dit expressément que le pape *ignorait* le projet de ses neveux. On sait que tous ces écrivains sont bien loin d'être favorables aux papes. C'est une raison pour ne pas dédaigner des opinions contraires, et pour ne pas prononcer un jugement qui ne peut résulter que d'une démonstration évidente (2). Louis XI, qui appuyait l'absolution des Florentins, menaça la cour de Rome de la pragmatique sanction, suivant son usage toutes les fois qu'il voulait en obtenir quelque concession. Le pape fléchit sur ce qui intéressait Florence, et d'ailleurs demeura ferme dans tous les principes appelés ultramontains, que les papes ne cessaient d'opposer aux demandes des diverses puissances. Des malheurs d'une autre espèce troublèrent les dernières années du pontificat de Sixte IV. Les Turcs prirent la ville d'Otrante, et ils y égorgèrent ou firent prisonniers douze mille Chrétiens; mais ils se retirèrent à l'apparition d'une flotte envoyée contre eux. Le pape protégea d'abord les Vénitiens, contre lesquels s'était formée une ligue de souverains alarmés de leur trop grande puissance. Il les abandonna ensuite; et, pour se venger, ils en appelèrent au futur concile. Tous ces flux et reflux d'événements fâcheux et de déterminations contradictoires épuisèrent le trésor public, et forcèrent à multiplier les impôts et les charges. On reprochait au pontife ses prodigalités envers sa famille et ses dépenses en bâtiments magnifiques. Il est resté de lui, à Rome, deux monuments remarquables : un pont sur le Tibre, qui porte son nom, et la chapelle Sixtine, au Vatican. Sixte IV, en l'an 1476, avait établi la fête de la Conception, à laquelle il attacha les mêmes indulgences que les papes Urbain IV et Martin V avaient accordées à la fête du St. Sacrement. Sixte IV mourut, le 13 août 1484, dans la soixante-onzième année de son âge, et dans la quatorzième de son pontificat. Il était oncle de Jules II. On a de lui quelques écrits estimés sur divers sujets. I. *De sanguine Christi*, Rome, 1473, in-fol. fort rare. II. *De futuris contingentibus*. III. *De potentiâ Dei*. IV. *De conceptione beatæ virginis*. V. Plusieurs lettres, décrets, etc., insérés dans divers recueils

(2) Un anglais, M. Égerton, a fait imprimer, en 1814, chez P. Didot, une Lettre de la seigneurie de Florence à Sixte IV, tirée des archives publiques. C'est une reponse au pape, qui exigeait le bannissement de Laurent de Médicis. On le lui refusa en termes très-violents, ce qui atteste le mécontentement des Florentins, dont personne ne doute, mais ne prouve nullement la participation du S. P. au complot des Pazzi, parce qu'une accusation, dans le premier accès de la colère surtout, n'est point une démonstration historique. Fabroni, qui a recueilli avec beaucoup d'affectation tout ce qui était à la charge de Sixte IV, ne parle point de cette Lettre, quoiqu'il en cite quelques autres. Il est peu vraisemblable d'ailleurs que la seigneurie, dans le quinzième siècle, ait écrit au pape : « Vous nous avez envoyé des assassins. » Si une telle offense a été commise, elle a été certainement du nombre de celles dont les Florentins ont demandé pardon, deux ans après, au pape lui-même, qui a pardonné ; et il serait peu généreux de réveiller aujourd'hui un pareil souvenir. Sous aucun rapport, cette pièce ne peut être comptée parmi les témoignages véridiques et irrécusables de l'histoire.

'atalog. bibl. Imperiali).
our successeur Innocent
D—s.

-QUINT (Félix Peret-
ous le nom de), naquit le
ibre 1521. Ceux qui ne
sent que par la Vie, ou
le roman, qu'en a publié
Leti, soit d'après son ima-
soit d'après les libelles
par les ennemis de ce pa-
rvent en avoir qu'une faus-
Encore a-t-on retranché un
tte Vie dans la traduction
L'auteur avertit lui-même
r en garde contre sa fidéli-
'il dit, à l'occasion de son
« Qu'une chose bien ima-
it plus de plaisir que la vé-
tituée d'ornements. » Le P.
, cordelier, a composé une
oire sur des documents au-
, recueillis avec des soins in-
ne, 1754, 2 v. in-4°.) C'est
'on suit principalement dans
. La famille Peretti, forcée
la Dalmatie, où elle tenait
istingué, lorsque Amurat II
tte province vers la fin du
siècle, était venue s'établir
au de Montalte, dans la
l'Ancone. Peretti ayant vu
ines ravagés, en 1518, pen-
uerre de Léon X et du duc
, se réfugia au village des
sur le bord de la mer, et ce
e naquit Félix, qui fait le
et article. Pendant que son
enu à Montalte, s'occupait
ir ses propriétés, il entra
at chez les Cordeliers d'As-
l mérita la faveur de ses su-
par ses talents, et s'attira l'a-
e ses confrères par son carac-
et et pétulant, qui leur fournit
occasions de donner un libre
eur jalousie naturelle. Frère
Félix n'en poursuivit pas moins rapidement sa carrière. Il fut successivement professeur de théologie, prédicateur renommé dans les principales chaires d'Italie, commissaire-général de son Ordre à Bologne, inquisiteur à Venise, etc. Il développa, dans toutes ces places, des talents qui lui frayèrent le chemin à de plus hautes dignités. Des différends qu'il eut dans cette dernière ville avec le sénat et avec ses confrères, l'obligèrent de prendre la fuite; et comme on le raillait sur cette fuite précipitée, il répondit plaisamment, « qu'ayant » fait vœu d'être pape à Rome, il » n'avait pas cru devoir se faire pen- » dre à Venise. » Arrivé dans la capitale du monde chrétien, où il était déjà connu par la réputation que lui avaient acquise ses prédications, il devint consulteur du saint-office, membre de plusieurs autres congrégations, procureur-général de son ordre, et fut choisi par le cardinal Buoncompagno, légat en Espagne, pour l'y suivre en qualité de son théologien. A cette époque un changement très-remarquable s'opéra dans son caractère. Un air doux, honnête et complaisant remplaça cette humeur aigre et sévère qui le rendait incommode dans la société, et releva, aux yeux de tous ceux qui eurent à traiter avec lui, les autres qualités qu'on chérissait dans sa personne. L'exaltation de Pie V, son ancien disciple et son protecteur, appela Péretti à de nouveaux honneurs. Ce pape le fit élire général des Cordeliers, le choisit pour son confesseur, lui donna l'évêché de Sainte Agathe, et le revêtit de la pourpre romaine. Le cardinal de Montalte (c'est le nom qu'il avait pris du lieu où résidait sa famille), ne jouit pas de la même faveur sous Grégoire XIII, qui ne lui accorda

point de part dans le gouvernement. Si l'on en croit le romancier Gregorio Leti, cette disgrâce fut utile à ses vues ambitieuses. On le vit tout-à-coup s'éloigner du tourbillon du monde, et se confiner dans la retraite, en annonçant qu'il ne voulait désormais travailler qu'à son salut. Il paraissait succomber sous le poids des années et des infirmités, ne se montrant, en public, qu'appuyé sur un bâton, la tête penchée sur les épaules, ne parlant que d'une voix entrecoupée avec une toux qui semblait le menacer à chaque instant de sa fin. Tous ces signes de caducité redoublèrent quand il fut question de donner un successeur à Grégoire XIII. Si on lui faisait entrevoir que l'élection pourrait le regarder, il en rejetait la proposition dans des termes propres à confirmer l'idée que son état apparent donnait de sa mort prochaine, et de l'impossibilité où il serait de vaquer par lui-même aux affaires. Il n'en fallut pas davantage pour réunir en sa faveur toutes les factions qui divisaient le conclave, dans l'espoir qu'un pontificat faible et de peu de durée laisserait à chacune d'elles le temps, et leur fournirait les moyens de se mieux concerter pour parvenir plus sûrement à leur but. Il fut donc élu sans contradiction, le 24 avril 1585. A peine les suffrages étaient-ils recueillis que Montalte sortit de sa place, jeta son bâton, releva sa tête, et entonna le *Te Deum* d'une voix forte, qui retentit dans toute la salle de l'assemblée. Les cardinaux stupéfaits ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles. Le peuple, en le voyant donner ses bénédictions avec autant de grâce que d'assurance, avait de la peine à concevoir que ce fût le même homme qui, la veille, avait paru succomber sous le poids de son corps affaissé. Le cardinal de Médicis lui ayant fait son compliment sur cet heureux changement : « N'en soyez pas surpris, lui » répondit-il, je cherchais alors les » clefs du paradis, et pour les mieux » trouver, je me courbais, je bais- » sais la tête; mais depuis que je les » ai trouvées, je ne regarde que le » ciel, n'ayant plus besoin des cho- » ses de la terre. » Paul Jourdain Orsini, le seigneur le plus redouté à Rome, généralement accusé d'avoir fait assassiner François Peretti, neveu du nouveau pape, pour épouser sa veuve, s'étant présenté à l'audience de Sixte, dans les premiers jours de son exaltation : « Je vous pardonne, » lui dit-il, tout ce que vous avez » fait contre François Peretti, et » contre le cardinal de Montalte; » mais ce que vous pourrez faire » contre Sixte ne vous sera ja- » mais pardonné. Congédiez promp- » tement de votre palais et de » vos châteaux les bandits que » vous y avez retirés : allez et obéis- » sez ». Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et sévère, annoncèrent que le règne de la justice était arrivé, que l'oppression allait cesser; que la sûreté, la paix et la tranquillité, bannies depuis long-temps, ne tarderaient pas à reprendre leur cours. Ses premiers soins furent de rétablir, par une police rigoureuse, la sûreté de Rome et des terres de l'Église contre les brigands qui s'étaient prévalus de la faiblesse de son prédécesseur (*Voy.* Sciarra). Les gouverneurs et les juges qui marquaient des dispositions à une clémence hors de saison furent remplacés par d'autres plus sévères; les cardinaux, chargés de faire exécuter ses terribles édits dans les provinces, suivi-

ctuellement ses intentions ri-
s, surtout à Bologne, où il
la vie au comte Pepoli,
ir donné retraite à des ban-
e supprima point les diver-
ts du carnaval, temps où se
aient les plus grands désor-
ais on vit s'élever, dans tous
iers de la ville, des poten-
nées à la prompte punition
qui se seraient livrés à des
régorio Leti en rapporte des
l'une sévérité quelquefois
mais on a déjà fait observer
cet historien doit paraître
dans ses anecdotes : telle est,
tres celle du supplice du jeu-
lli, qu'il prétend avoir été
avant l'âge où les lois per-
it de faire mourir un crimi-
ni, en réalité, ne périt que
s après la mort de Sixte (V.
e de Vittoria Accoramboni
édition, par M. Adry). Les
de ce pape ne l'ont jugé que
ontraste de son extrême sé-
vec la clémence que lui im-
t qualité de pontife; mais l'é-
emande qu'on le regarde
prince temporel. Or, il est
, par l'expérience, que la
des souverains, lorsqu'elle
s injuste, tourne toujours à
ge des peuples. Il est égale-
rtain que jamais Sixte V n'a
usé d'avoir puni personne
ient. A la nouvelle de quel-
ssinat, le bon Grégoire XIII
entait de lever les mains au
émissant; Sixte, bien diffé-
sait : « On pourra m'appeler
et sanguinaire; mais j'ai lu
'Écriture que le meilleur sa-
que l'on puisse faire à Dieu,
punir le crime et de four
les scélérats et les pertur-
rs du repos public ». Ce dis-
cours était toujours suivi d'une justice prompte et éclatante. « Cepen-
» dant, dit Duclos : je maintiens
» qu'il y a eu moins d'exécutions
» sous son règne qu'il n'y avait au-
» paravant de meurtres dans un
» mois ». C'est au moyen de cette sévérité, que la licence en tout genre fut réprimée, que disparut une race d'assassins et de voleurs qui formaient une association organisée, avec laquelle on traitait, suivant certaines conventions, pour faire assassiner, mutiler un ennemi, saccager les campagnes, déshonorer les femmes; et qu'après avoir commis toutes sortes d'horreurs, on trouvait, dans les palais des cardinaux et des princes, un asile qui mettait les coupables à l'abri des poursuites de la justice. C'est par les mêmes mesures que le libertinage fut banni des murs de Rome, et l'adultère proscrit; que l'innocence sans appui n'eut plus rien à redouter de la témérité et de l'impudence; que les faibles furent protégés contre les puissants; que l'on put marcher dans Rome en toute sécurité; que les lois reprirent leur vigueur; que l'agriculture, affranchie des brigands qui infestaient les campagnes, devint florissante; que le commerce, débarrassé de ses entraves, que les arts, les manufactures et tous les genres d'industrie furent encouragés, et que l'Italie goûta les douceurs de la paix et de l'abondance, tandis que toutes les autres contrées de l'Europe étaient agitées par des troubles et souffraient de la détresse. Une seule année de ce gouvernement ferme et vigoureux, auquel les princes voisins furent obligés de se conformer, suffit pour opérer un si grand changement. Quelques opérations d'un genre plus agréable, et vraiment dignes d'immortaliser

leur auteur, firent un peu de diversion à l'inquiétude et à la tristesse que des mesures sévères avaient dû répandre dans Rome. Cette capitale vit sortir du milieu des décombres où il était enfoui, ce fameux obélisque de granit de plus de cent pieds de hauteur, que Caligula avait fait transporter d'Égypte. Jules II et Paul III avaient échoué dans cette entreprise. Sixte V, en quatre mois et dix jours, le fit placer sur son piédestal et dédier à la sainte croix (*Voy.* Fontana, XV, 182). D'autres monuments de la même espèce furent retirés de dessous des débris pour décorer des places et des églises. Le pontife fit construire, à grands frais, dans Sainte-Marie-Majeure, une superbe chapelle de marbre blanc, ornée de deux beaux mausolées, un pour lui et un pour Pie V, son bienfaiteur. Le terrain du village où il avait reçu le jour ne pouvant se prêter à l'établissement d'une ville, il en exécuta le projet à Montalte, dans le voisinage de ce village, et il y érigea un évêché. Il fit aussi beaucoup travailler au desséchement des marais Pontins, dont Léon X avait commencé à s'occuper: un canal encore existant y a conservé le nom de *Fiume Sisto*. Les sciences et les belles-lettres n'eurent pas moins de part à sa munificence. L'université de Bologne lui doit la fondation d'un collége avec cinquante bourses. Mais un des plus beaux monuments de son pontificat, est le magnifique édifice qu'il fit élever dans la partie du Vatican appelée *belvédère*, pour y placer la célèbre bibliothèque de ce nom. Les murs en furent décorés par de très-belles peintures, qui représentaient les principaux événements de son règne, les conciles généraux et les plus fameuses bibliothèques de l'antiquité (*V.* Rocca). On grava, sur des tables de marbre placées à l'entrée de ce vaste dépôt, de sages réglements pour empêcher que les livres et les manuscrits ne fussent dissipés. Près de là fut établie une célèbre imprimerie destinée à faire des éditions correctes et exactes, en toutes sortes de langues, pour rétablir dans leur intégrité les livres de l'Écriture, des pères et de la liturgie, corrompus ou altérés par la succession des temps, la négligence des hommes, ou la mauvaise foi des hérétiques. Sixte appela, dans ce dessein, tout ce qu'il put découvrir d'habiles gens dans l'art de l'imprimerie (*V.* Granjon et J. B. Raimondi), et il n'épargna rien pour la perfection d'une si belle entreprise. C'est de là que sortirent, entre autres monuments curieux, les premiers beaux ouvrages imprimés en arabe; le texte des septante, revu sur le fameux manuscrit d'Alexandrie (*V.* Th. Smith, p. 479 ci-après); une édition de la Vulgate, également revue sur les textes originaux, les anciennes versions et les passages cités par les SS. Pères. Sixte travailla lui-même à cette révision, et se chargea d'en corriger les épreuves (*V.* le 4e. tome des *Amoenitates litter.*, de Schelhorn). Tant de superbes monuments, par lesquels il renouvela Rome, furent l'ouvrage d'un règne de cinq ans; et malgré les dépenses énormes qu'ils durent exiger, Sixte V, à sa mort, laissa dans le château Saint-Ange, plus de vingt millions de notre monnaie, somme immense pour ce temps-là. Son infatigable activité s'étendait sur tous les points du gouvernement. Il établit ou reforma quinze congrégations, soit pour l'administration temporelle de ses états, soit pour la police générale des affaires ecclésiastiques. Il fixa le nom-

cardinaux à soixante-dix, et
sa en trois ordres, six évê-
inquante prêtres et quatorze
, ayant chacun pour titre une
le Rome : on ne s'est point
lepuis de cet arrangement. Il
me infinité de bulles pour la
ne des ordres religieux, qui
grand besoin de réforme,
lle de toute l'église, et pour
e de ses propres domaines.
nit part aux événements des dif-
ta:s de l'Europe qui avaient
rapport à la religion, et n'é-
rien surtout pour empêcher
e de s'établir en France. Il
a hautement la Ligue. — Il
des brefs au duc de Guise
ardinal de Bourbon, qu'il
ait aux Machabées : il ful-
ne bulle d'excommunication
le roi de Navarre et le prince
dé, par laquelle ces princes
déchus de leur droit à la cou-
A la nouvelle de l'assassinat
de Guise et du cardinal de
ne, il cita Henri III à compa-
i Rome ; et sur son refus, il
ontre lui une sentence d'excom-
ition. Lorsqu'il apprit la mort
e de ce monarque, il défendit
e des prières pour lui, et tint
in consistoire le zèle et l'ac-
: son assassin. Il accorda à
ne II une bulle pour favoriser
ès de la grande *Armada*, desti-
étrôner la reine Élisabeth. Ce-
nt, soit que ces entreprises fus-
la part de Sixte un effet des pré-
le son éducation, soit qu'il crût
voir par politique à sa place de
e l'Église, il est certain qu'il
ouva pas toujours les fureurs
igue, qu'il refusa même plus
e prendre parti pour elle contre
IV encore hérétique, lorsqu'il
aperçu que le peuple français

n'était que l'instrument de quelques factieux qui se couvraient du manteau de la religion pour voiler leurs projets ambitieux. Sixte estimait sincèrement Henri IV ; et dès qu'il eut appris que ce prince demandait à être instruit de la doctrine catholique, il chercha toutes les occasions de traverser secrètement ses ennemis. De là les plaintes du duc de Maïenne, des ligueurs et de la Sorbonne ; de là les fureurs du duc d'Olivarès, ambassadeur d'Espagne à Rome. Henri n'ignorait pas ces dispositions. « C'est un » grand pape, disait-il, je veux me » faire catholique, quand ce ne se- » rait que pour être fils d'un tel » père. » Lorsqu'il eut appris la nouvelle de sa mort, il ne put s'empêcher d'exprimer sa douleur en ces termes : « Je perds un pape qui était » tout à moi ; Dieu veuille que son suc- » cesseur lui ressemble. » On l'accuse d'avoir félicité la reine Élisabeth du *plaisir* qu'elle avait dû goûter en faisant *sauter la tête de Marie Stuart*. C'est un conte dépourvu de toute vraisemblance. Quoique Sixte-Quint fût d'une complexion robuste, le travail excessif que demandaient ses fonctions ruina insensiblement sa santé. Il y succomba le 17 août 1590, ayant gouverné l'Église pendant cinq ans quatre mois et seize jours. Comme il faut toujours trouver des causes extraordinaires à la mort des hommes qui ont joué un grand rôle dans le monde, et froissé beaucoup d'intérêts, on répandit qu'il avait été empoisonné par les Espagnols, dont il avait su déjouer les intrigues dans les affaires de France. Les anecdotes débitées à ce sujet ne méritent pas d'être discutées. Les Romains, qui supportaient impatiemment le fardeau des taxes qu'exigeaient les grandes entreprises de ce pontife, et qui

haïssaient son gouvernement ferme et sévère, se livrèrent à une licence effrénée, et brisèrent la statue qu'on lui avait érigée au Capitole. C'est à cette occasion que le sénat rendit un arrêt pour défendre de dresser à l'avenir des statues à aucun pape vivant. Les ruses de Sixte V pour parvenir au souverain pontificat, sa conduite équivoque à l'égard des princes de son temps, une sévérité peut-être extrême, qu'il tenait de son premier état, mais qui fut très-avantageuse à ses sujets, n'empêchent pas qu'on ne doive voir en lui un homme étonnant. Voltaire, malgré les reproches dont il charge sa mémoire, reconnaît qu'il eut de grandes qualités, et même des *vertus royales;* que la grandeur de ses entreprises place son nom parmi les noms illustres, du vivant même de Henri IV et d'Élisabeth. Il fut rusé et ambitieux; mais ce qu'on regarde chez lui comme de la ruse et de l'ambition, n'eût été chez un roi qu'une politique sage et prudente. Ses mesures pour établir une police utile à ses peuples, furent sévères; mais les circonstances en exigeaient d'extraordinaires. S'il eût moins sacrifié aux préjugés de son temps; s'il eût plus consulté ce que devait lui inspirer son titre de père commun des fidèles que les intérêts d'un pouvoir temporel, on n'aurait pas même fait attention à ce qui est devenu contre lui un sujet de reproche. Ce pontife avait l'ame élevée, le génie porté aux grandes choses, une présence d'esprit et une mémoire prodigieuses. Il était capable d'expédier en même temps plusieurs affaires importantes. Il n'oubliait rien, se rappelait les injures, savait les dissimuler, faire même du bien à ses ennemis. On ne le voyait jamais rire, mais il avait de la douceur et de l'aménité dans la conversa aimait même à faire quelq santeries dans l'occasion : parlait en public, c'était touj dignité. Si on le mettait en son regard semblait lancer la mais il revenait facilemen premier mouvement. De so rament tout de feu, naissait u ardent pour la gloire et p mortalité de son nom. So tience naturelle ne supporta lai, ni lenteur dans l'exécuti entreprises. La coupole d Pierre (*V.* Porta, XXXV, quelques autres édifices se r un peu de cette précipitati voulut point reconnaître sa milla sous les habits mag dont quelques cardinaux l'av rée, pour la lui présenter, exaltation; et lorsqu'elle re vant lui avec plus de simp lui dit, en l'embrassant: « » à présent ma sœur, et je » tends pas qu'un autre que » donne la qualité de prin Camilla ayant voulu lui re qu'il était honteux pour un s pontife de porter d'assez ma ge : « Notre élévation, ma » répondit-il, ne doit » faire oublier le lieu d » sommes sortis; les pièc » lambeaux (*lambels*) son » mières armes de notre r On voit, par ce tableau de Sixte V, que si ce pontife défauts (car pour des vices en a point reproché), ils ét chetés par des qualités ém qu'il ne s'attira des enn pour avoir abaissé l'org grands, contenu le peuple d dre, extirpé les brigands, tenu tous ses sujets dans le par la seule force des lois

l'on avait co de son
ferme, juste et orable.
Illustres cont orains lui
justice : on a vu ce qu'en
Henri IV et Élisabeth. Il était
aint Charles Borromée, avec
pe Neri et avec plusieurs
ustres personnages. Après
é pendant le jour aux af-
onnait une partie de la nuit

Il nous reste de lui des
qui commencèrent sa répu-
quelques autres écrits. Il
paré des matériaux pour
lle édition de saint Am-
ette édition, à laquelle il
aillé étant cordelier, et
t après avoir été élevé à la
omaine, commença de pa-
1579, et ne fut complète-
imée qu'en 1585. Elle fut
c applaudissement; on se
anmoins de quelques chan-
ans le texte, dont les sa-
nt mauvais gré à l'éditeur.

T—D.

DE SIENNE, ainsi nom-
de sa naissance, naquit, en
parents juifs, qui l'élevè-
la loi de Moïse. Les qua-
il était doué le rendirent
famille et en firent l'orne-
synagogue; mais dans un
tendre, il embrassa la re-
tienne. On ignore les mo-
a Providence se servit pour
changement; mais on sait
senta de lui-même et mal-
ents, à l'église pour y re-
baptême. Bientôt il entra
re de Saint-François, où
les saintes Lettres sous le
tharin, son compatriote.
vingt ans à celui de trente,
dans les principales villes
ministère de la prédication
coup d'éclat, enseignant, sur la prédestination, les opinions de son maître, qu'il abandonna dans la suite, pour s'attacher aux principes de saint Augustin et de saint Thomas. Enflé par les louanges et les applaudissements des hommes, Sixte de Sienne tomba dans des erreurs qu'il est maintenant difficile de déterminer, mais que les historiens de l'ordre de Saint-Dominique, croient être des erreurs judaïques. Il en fit une abjuration publique, et néanmoins il eut le malheur d'y retomber. Cette fois il fut arrêté comme relaps, enfermé à Rome dans les prisons du Saint Office, convaincu, jugé et condamné au feu. Michel Ghisilieri, depuis pape sous le nom de Pie V, était alors commissaire général de l'inquisition. Il visita le prisonnier, fut touché de sa jeunesse, de son esprit, de ses talents et des rares qualités de son cœur; il s'efforça de le ramener à la vérité, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à vaincre son obstination, et surtout le point d'honneur qui lui faisait préférer la mort à une vie traînée dans l'opprobre. Aussitôt qu'il fut certain du repentir de Sixte, Ghisilieri alla se jeter aux pieds du pape Jules III, pour obtenir, non-seulement la révocation de la sentence de mort et la délivrance du prisonnier, mais encore la permission de le recevoir dans l'ordre de Saint-Dominique. Le souverain pontife se rendit à la prière de Ghisilieri et lui accorda tout ce qu'il demandait. Sixte, devenu libre et frère prêcheur, cultiva la langue grecque, la langue hébraïque, l'histoire, la philosophie et la théologie. Sa conversion parut tellement sincère à ses supérieurs, qu'ils lui ordonnèrent de reprendre les exercices du saint ministère, et d'annoncer la parole de Dieu comme s'il n'avait jamais fait de chute. Sixte

s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde, et répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Possevin, qui avait entendu quelques-uns de ses sermons, lui rendit l'honorable témoignage qu'il prêchait l'évangile sans déguisement, qu'il édifiait et instruisait les peuples tout-à-la fois, qu'il faisait connaître et aimer la vertu, et attaquait toujours avec succès l'erreur et le vice. Ghisilieri, devenu cardinal et inquisiteur général de la foi, employa Sixte avec avantage dans la conversion des juifs. Les partisans des nouvelles opinions avaient rassemblé à Crémone un grand nombre d'ouvrages pernicieux, qu'ils mettaient entre les mains des simples fidèles pour les séduire et les entraîner dans l'erreur. Le zélé Ghisilieri chargea Sixte de Sienne de se transporter dans cette ville, et d'examiner tous les livres qui y circulaient et qu'il avait la faculté de se faire présenter. Le judicieux dominicain obéit et sépara soigneusement les ouvrages qui ne pouvaient être d'aucune utilité réelle pour les sciences, d'avec ceux que les savants pouvaient lire avec fruit, comme le Talmud, et quelques autres qu'il a décrits dans le quatrième livre de sa Bibliothèque sainte. Il nous assure lui-même qu'il en sauva au moins deux mille exemplaires, que les soldats espagnols avaient déjà destinés aux flammes. Le travail assidu de la prédication et de la composition, joint à de grandes austérités, altéra sa santé et avança sa mort : elle arriva vers la fin de 1569, dans le couvent de Sainte-Marie-du-Château, à Gênes. Il était âgé de quarante-neuf ans. Nous avons de lui : *Bibliotheca sancta*, dédiée au pape Pie V, son sauveur et son protecteur, 1586, in-4°., Cologne, 1626, in-4°.; ibid., 1686, in-f 1742, in-fol., 2 vol., ditions, des corrections liorations considérables Milante. Hottinger, Ell Richard Simon regar vrage comme le meilleu fait sur cette matière. « dit le dernier, a été pr de faire connaître les livres sacrés, les ancie et les commentaires ; n'ait pas su parfaiteme de l'Ecriture, on peut peu d'ouvrages sur cett il y ait tant d'érudition sens ; il explique mêm pensée avec beaucoup (*Histoire critique du ment*, pag. 457.) Ou *thèque sainte*, Sixte d apprend qu'il avait c vre sur l'usage des co la Bible ; des questio ques, géographiques, I différents endroits des des Épîtres problémat passages difficiles des niques ; une analyse d de l'Éclésiaste, de la l'Éclésiastique ; un abr de saint Paul aux Rom tions scholastiques sur tre ; quatre Carêmes, nes ; six volumes d'H évangiles ; huit Hom vrage des Six Jours ; s premiers chapitres d le Psaume 1er., et vin me 50. Dans sa der par un excès de mo tous ses manuscrits au ainsi le public. Voy. *B lib. IV*, *art. Sixtus Sen* de Sixte de Sienne, d de l'édition de la *Bi* par le P. Milante.

VESOUL (Jean Pa- is le nom de Père), nit né le 19 août 1736, s-Montboson, de pa- cultivateurs. A dix- brassa la règle de saint nt envoyé par ses su- is, pour y continuer progrès dans les lan- s furent très-rapides. tôt membre de la so- icins hébraïsants, et active à ses travaux. on est redevable par- de la traduction de Paris, 1771, in-12. t l'un de ses confrères, (*V.* ce nom), dès l'an- , il aurait mis au jour littérale de l'*Histoire e Croisade*, par Mat- (*V.* ce nom, XXVII, l est probable qu'elle anuscrit. Après la mort e Poix (*V.* ce nom,), il demeura chargé ondance avec les sa- essitait la continuation e la société. En 1770, ospectus d'un *Diction- ien*, *latin*, *français* u'elle se proposait de incessamment, mais ments empêchèrent la Le P. Sixte ne survécut nps à la suppression de etait de l'académie des Rome. W—s.

(Jean), issu d'une ille de la province de , se distingua, dans l'u- xford, par son talent e, et y fut nommé poè- 'est-à-dire qu'il eut le porter une couronne Devenu curé de Dysse se de Norwich, la gra- vité du ministère pastoral ne lui fit point abandonner la poésie satirique, qu'il exerça surtout contre les moines mendiants, ce qui lui attira d'inutiles réprimandes de son évêque; mais soupçonné d'avoir dirigé ses épigrammes contre le cardinal Wolsey, il fut fort heureux de trouver un asile dans l'abbaye de Westminster, où il resta caché jusqu'à sa mort arrivée le 21 juin 1529. Il fut enterré à Sainte-Marguerite, où l'on plaça cette inscription sur sa tombe :

Skeltonus vates piscinus hic situs est.

Érasme l'appelait *Britannicarum litterarum lumen et decus*. Son penchant pour la satire, dans laquelle il ne craignait personne et ne respectait aucune convenance, lui fit autant d'ennemis que son esprit lui donnait d'admirateurs. Ses poésies, dont plusieurs ont été souvent réimprimées, consistent dans des comédies, des sonnets, de petits poèmes, des satires, des épitaphes. Son style est dur et grossier, ses pensées sont souvent obscènes; mais ces défauts, qui appartiennent à son siècle, n'empêchent pas que ses poésies soient très-estimées. Cooper considère Skelton comme le restaurateur de l'invention dans la poésie anglaise, et Bradshaw le nomme l'inventif Skelton. Il publia le Recueil de ses poésies à Londres, en 1512, in-8°. — Skelton (Philippe), théologien irlandais, montra dans ses prédications beaucoup de zèle pour l'Église anglicane. Il mourut à Dublin, en 1787. Son *Déisme révélé*, 2 vol. in-8°., est estimé. Il a aussi laissé des *Sermons* et d'autres écrits oubliés. T—D.

SKINNER (Étienne), étymologiste, né en 1622, à Londres, d'une famille noble, fut admis, en 1638,

au collége du Christ à Oxford, y fit de rapides progrès dans les lettres et la philosophie, et prit, en terminant ses cours, le degré de maître-ès-arts. Ayant résolu d'embrasser la carrière médicale, il revint à Oxford étudier l'art de guérir, et visita ensuite la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne, pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants et des académies les plus célèbres. Reçu docteur en médecine à Heidelberg, il se fit agréger, en 1654, au collége d'Oxford, et s'établit à Lincoln, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût une nombreuse clientelle, il trouvait dans une sage distribution de son temps, le loisir de se livrer à son goût pour les recherches philologiques, et d'entretenir une correspondance active avec les savants de l'Europe les plus habiles dans les langues. Skinner mourut le 5 sept. 1667. Il y avait peu de sciences qu'il n'eût étudiées, et il passait pour un prodige d'érudition; mais il était surtout versé dans le grec et les langues orientales. Wood l'appelle une bibliothèque vivante. Il laissa en manuscrit différents ouvrages auxquels il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main, et tous relatifs aux origines de la langue anglaise: *Prolegomena etymologica ; — Etymologicon linguæ anglicanæ ; — Etymologicon botanicum ; — Etymologica expositio vocum forensium ; — Etymologicon vocum omnium anglicarum ; — Etymologicon onomasticon.* Ces ouvrages passèrent à Thomas Henshaw, lequel, après les avoir corrigés et complétés, les publia sous ce titre : *Etymologicon linguæ anglicanæ, seu explicatio vocum anglicarum etymologica ex propriis fontibus ; scilicet ex linguis duodecim*, Londres, 1671, volume, peu commun et recherché des curieux.

SKYTTE (Jean), Suède, porta d'abord Schroderus. Il naquit, Nykœping, où son père guemestre ; mais, selo Mémoires secrets, il é Charles, duc de Suderma roi, sous le nom de Cha prince lui prodigua des m ticulières de son affectio riger son éducation par l maîtres, et lui fournit les voyager. Le jeune Schr na, dans les universités des preuves de ses rares pour les sciences. Il alla ris, et ne revint dans sa 1602. Après avoir trava chancellerie, il fut nomm états, précepteur du prin Adolphe, fils de Charles des autres enfants de la fa le. La manière distingu remplit les devoirs de c lui obtint une grande co et prépara son avancem gnités les plus éminentes. la suite la surveillance de de Christine et de Charle qui fut le successeur de cesse. Charles récompens ces de Schroderus par le res considérables en S Comme ce prince connais lent oratoire, il l'employ affaires publiques, not l'assemblée des états de Calmar, en 1603, où il s' faire approuver les mesur 1599, après que le roi se fut retiré en Pologne (J IX, VIII, 181). Schroder à disposer les esprits au c de gouvernement. Ce f

pu'il prit le nom de Skyt-
ué Charles, devenu roi,
ili. En 1610, il alla, com-
sadeur, auprès de Jacques
, charmé de sa facilité à
r en latin, lui fit l'accueil
acieux. Gustave-Adolphe,
r le trône, n'oublia pas son
ir : il le nomma, en 1612,
des finances, et, en 1620,
de la chambre royale des
Skytte géra pendant 18
partie non moins impor-
épineuse de l'administra-
emplit si bien ses fonctions,
put payer une somme con-
qu'il devait au Danemark,
ustave-Adolphe eut les
l'exécuter ses grands des-
ytte fut aussi employé dans
iations avec les puissances
s. Il alla trois fois en Da-
comme ministre plénipo-
deux fois en Angleterre et
de, et une fois en Allema-
t créé chevalier, en 1617,
i d'Angleterre, et acquit en
l'amitié du prince Maurice
e Barneveld, qui étaient à
deux partis opposés. Indé-
ent du but politique de son
il réussit à effectuer un em-
staphe-Adolphe, qui l'avait
rang de sénateur, le gratifia
onie de Dudenhof, en Livo-
le plusieurs autres avanta-
r soutenir sa dignité. Skytte
né, en 1627, sénéchal de la
septentrionale, emploi que
issance profonde des lois et
luité le mettaient en état de
plir. Enfin, nommé gouver-
la Livonie, de l'Ingrie et de
e, il put déployer, dans une
lus étendue et plus brillante,
nce et sa vigilance, qualités
essaires dans ces provinces
frontières, sans cesse convoitées par la Russie et la Pologne. En 1634, Skytte installa, comme premier président, la cour royale de Gothie, qui venait d'être créée. Il seconda ensuite de tout son pouvoir, dans les conseils de son pays, les efforts que faisait Oxenstiern, en Allemagne, pour soutenir l'honneur et les intérêts de la Suède. En 1640, il renouvela l'alliance avec les états-généraux, et fut depuis un des négociateurs de la paix de Bromsebro. Il mourut dans sa terre de Sœderaker, en 1645. Skytte a laissé de grands souvenirs en Suède, comme savant, non moins que comme homme d'état. Consacrant à l'étude tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires, il composa plusieurs ouvrages, entre autres l'*Instruction sur l'éducation d'un prince*, Stockholm, 1604, in-8°. Ce Traité, adressé au prince Gustave-Adolphe, pour lequel il fut écrit, fait apprécier le talent et les principes de l'auteur, dans une matière si importante. Skytte fut, pendant 23 ans, chancelier de l'université d'Upsal, à laquelle il fit donner par le roi tous les biens héréditaires de la famille de Vasa. Il y fonda une chaire d'éloquence et de belles-lettres. Son tombeau est dans la cathédrale de cette ville. Il porta aussi un regard attentif sur tout ce qui tient à l'instruction ; et plusieurs écoles, en Laponie, lui doivent leur existence.—Les fils de Jean Skytte furent élevés à des places éminentes. Son neveu, Laurent Skytte, eut une carrière assez remarquable. Après avoir été résident de la cour de Suède à Lisbonne jusqu'en 1647, il donna sa démission, et se rendit à Rome. Il changea, peu après, de religion, et entra dans l'ordre des frères Mineurs de l'étroite observance. On lui offrit un évêché, et on lui fit

même espérer le chapeau de cardinal; mais il montra peu d'empressement pour ces dignités de l'église, et mourut dans son couvent, à Rome, en 1696. On a de lui : *Oratio de accessu Gustavi Magni Upsaliæ habita*, 1633, édition holland.; — *Confessio veritatis Eccl. Cathol.*, Cologne, 1652; — *Peregrinatio sancti fratris Laurentii*, Rome, 1658; — *Scala pietatis*, ibid., 1668, etc. Il se faisait appeler, à Rome, *Frater Laurentius à Divo Paulo*; mais il ajoutait quelquefois à ce titre : *nobilis Suecus*. C—au. et É—s.

SLAUGTER (Édouard), jésuite anglais, passa sa vie dans le collége de sa nation, à Liége, où il professa la théologie. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : I. *Grammatica hebraïca*, Rome, 1725. Cette Grammaire, qui, malgré sa brièveté, était fort estimée dans le temps où elle parut, avait été composée plus de vingt ans auparavant, et avait été publiée fort incorrectement par les élèves de l'auteur, qui l'avaient répandue dans différents pays. II. *Arithmetica*, Liége, 1725. Ce dernier ouvrage prouverait que l'auteur avait été aussi professeur de mathématiques, dans les dernières années de sa vie, titre que lui donnent plusieurs biographies. C—y.

SLAWINECKIJ (Épiphane), traducteur russe du dix-septième siècle, était moine à Kiev, lorsque le boïar Rtistchev fonda, en 1649, aux environs de Moscou, une espèce de congrégation, sous le nom d'*ermitage de la Transfiguration*, qui devait s'occuper uniquement de la traduction russe des livres utiles aux moines. Épiphane en fut un des membres les plus laborieux, et il traduisit du grec un grand nombre d'ouvrages, entre autres la Vie et les sermons de saint Jean tome, avec une lettre de sa et une autre de Gennadiu che de Constantinople, n-4°., Moscou, 1664. D tre volume, publié par l suivante à Moscou, in-fol. réunis cinquante sermon Grégoire de Naziance, o lies de St. Basile, quatre s St. Athanase d'Alexandrie Ariens, et le livre *Nebe* plication de la foi ortho Jean Damascène. Il trad le Recueil abrégé des c Wlastar, d'après un man temporain, ainsi que l'ab nons et de conciles, par tin Herménopule. Slawin rédigé un Dictionnaire gre latin, qui est resté manu fait la préface et tradu beaucoup d'articles du liv *Skrizal*, qui fut publié, par le patriarche Nicon. il fut chargé d'une nouve tion esclavone de la Bibl peine avait-il commencé à du Nouveau Testament, rut en 1676. Voy. le *D historique des auteurs c ques de Russie*, tome bourg, 1818.

SLEIDAN (Jean Pu célèbre historien, naquit, à Schleide, petite ville torat de Cologne, sur du duché de Juliers. A fait ses premières études a de sa ville natale, il alla mer à Liége, puis à Colo se perfectionna dans les la littérature anciennes. Jean son compatriote et son an trouvé malade à Cologne, da de l'accompagner à L il se rendait pour achever

ocura, peu de temps après, on d'un fils du comte de cheide, seigneur de Schleide. d'acquérir de nouvelles con- es, décida Sleidan à faire le de Paris. Il y vécut quelque ans la société des savants, te alla faire son cours de Orléans. Après avoir pris ses il revint à Paris; mais ne se décider à suivre la car- barreau, il accepta l'offre fit son ami Sturmius, de le hez le cardinal Jean du Bellay nom). Il accompagna son à la diète d'Haguenau, et fut depuis dans diverses affaires ntes. Sleidan professait en s principes des réformateurs magne. La rigueur des édits par François Ier. contre les s de Luther, l'obligea de sor- ance en 1542. Il rejoignit, à urg, son ami Sturmius, dont déjà tant de fois éprouvé ement, et qui vint encore à le dans cette circonstance. d'abord de quelques négocia- nt en France qu'en Angle- ù il se maria, Sleidan obtint avec un traitement honora- itre d'historien de la ligue de lde. La perte de la bataille de rg (*V.* Sayn, XL, 572) ayant cette ligue, Sleidan se se- ore trouvé sans ressources, nius ne lui eût fait accorder sion par les magistrats de urg. Il fut député de cette 1551, au concile de Trente, ée suivante, il régla les arti- la convention que la ville de urg fit avec Henri II, pour la re de son armée. Dans ses Sleidan travaillait à l'His- ontemporaine. Il venait de la dernière main à cet ouvrage important, lorsqu'il eut le chagrin de perdre sa femme qu'il aimait tendrement. Depuis ce temps il ne fit que languir, et mourut à Strasbourg le 31 oct. 1556, à l'âge de 50 ans. Outre un *Abrégé* de la Chronique de Froissart, en latin; des *Traductions* latines des Mémoires de Comines et de la grande monarchie de France de Cl. de Seissel, avec un sommaire de la doctrine de Platon, tirée de ses Traités de la république et des lois; et enfin deux harangues et quelques opuscules dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* du P. Niceron, tom. XXXIX, on a de Sleidan: I. *De statu religionis et reipublicæ, Carolo Quinto Cæsare, commentarii*, Strasbourg, Wendel. Rihel, 1555, in-fol. de 469, feuillets chiffrés, et quatre feuillets préliminaires, première et très-rare édition: elle ne contient que vingt-cinq livres, qui comprennent les événements depuis l'origine de la réforme de Luther, en 1517 jusqu'au mois de février 1555. Le succès de cet ouvrage fut si grand, qu'on le réimprima deux fois dans la même année, in-8°. (*V.* Vogt, *Catal. libror. rarior.*), et in-fol. (*V.* Freytag, *Apparat. litterar.*, II, 243). Les Rihel en donnèrent une nouvelle édit. en 1556, in-8°., tirée sans doute à plus grand nombre que les précédentes ce qui n'empêcha pas les contrefaçons de se multiplier à Bâle, Anvers, etc. Les éditions postérieures à 1556 (1), sont augmentées de l'apologie de Sleidan et d'un vingt-sixième livre qui finit à la mort de l'auteur; mais on en a retranché divers passages que l'on trouvait encore trop

(1) Jean Gottlob Boehm a publié la Notice des éditions et des traductions de l'histoire de Sleidan, dans les *Nova acta eruditor.* Lipsiæ, 1732, p. 828-832.

favorables aux catholiques. La meilleure de toutes est celle qu'on doit à Jean Gottl. Bœhm, avec les notes et les additions de Christian Charl. Am-Ende, Francfort, 1785-86, in-8°., 3 vol. L'éditeur annonçait un quatrième volume, qui devait contenir l'histoire circonstanciée de l'ouvrage, avec la vie de l'auteur, son apologie et un grand nombre de ses lettres. Ce volume n'a point paru. A peine publiée, l'histoire de Sleidan fut traduite en allemand, en français et en italien, etc.; toutes les anciennes traductions ont été surpassées par celle qu'à donnée Le Courayer sous ce titre. *Histoire de la réformation*, trad. du latin de J. Sleidan, avec des notes, la Haye, 1767-69, 3 vol. in-4°. Le travail de Le Courayer a servi de base à la nouvelle traduction allemande de Stroth, publiée par Isaac.-Salom. Semler, Halle, 1771-73, in-8°, 3 vol. L'Histoire de Sleidan a toujours été fort estimée chez les Protestants; c'est, avec celle de Seckendorf (*Voyez* ce nom), les deux sources où puisent le plus souvent les écrivains de cette communion qui veulent tracer l'origine et les progrès de la réformation en Allemagne. Elle est écrite avec élégance, et contient une foule de détails curieux et de faits intéressants, qu'il dit avoir tirés des actes publics conservés dans les archives de la ville de Strasbourg; mais l'esprit de parti qui l'a dictée devrait suffire pour lui ôter toute confiance. « Personne, dit Feller, n'a su mieux que Sleidan, donner un air de vraisemblance aux mensonges les plus révoltants: on voit combien il avait en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions.» L'Allemagne protestante l'appelle son *Tite-Live;* et cette comparaison n'est pas dépourvue de justesse, au quant à la partialité des deu riens pour leur nation. Charle appelait, dit-on, Sleidan, et P ses *menteurs*, parce que le avait dit trop de mal de lui, cond trop de bien. II. *De summis imperiis, Babylonic sico, Græco et Romano, lil* Strasbourg, 1556, in-8°. Ce ge, quoique moins importan premier, n'a pas eu moins de et l'on en compte jusqu'à ci cinq éditions: il a été re avec des notes de Henr. N Helmstadt, 1586, in-8°.; Commentaire de Guill. X Hanau, 1586, in-8°. (2): il depuis, plusieurs fois, par viers, dans la collection de *bliques* (*V.* SALLENGRE). l auteurs l'ont continué su ment. L'édition de Francfor in-8°., réunit les supplén Gilles Strauch, Conrad-Schurtzfleisch et Christ. Jun conduisent l'Histoire de l'em qu'a la fin du dix-septième l'ancienne traduction fran Robert le Prévost (3), Genèv in-8°., est oubliée depuis lon mais on en a deux autres, l Ant. Teissier, sous ce titre: *de l'histoire des quatre mo du monde*, Berlin, 1710, i l'autre par Hornot: *Abrége logique de l'histoire uni* depuis les premiers empires d jusqu'à l'année 1725, Amst Paris, 1757, in-12, 1766 On trouve dans la *Biblioth.*

(2) Cette édition que l'on doit à Lhe renferme quelques autres opuscules d la traduction de Seissel; le sommaire des deux harangues dont on a parlé.

(3) Ce traducteur, sur lequel nos anc thecaires ne donnent aucun renseigne duit aussi le grand ouvrage de Sleidan.

Boissard, II, 130, une No- Sleidan, avec son portrait ar de Bry. W—s.

IGELANDT (Pierre Van), yde, en 1640, fut élève de Dow. Doué d'une patience ne pouvait rebuter, il cher- ppropriер la manière de son et y réussit au point que l'on ait souvent les œuvres du dis- ec celles du professeur. Il nt d'encouragements, qu'il de travailler seul; mais il voulait rendre avec l'exac- la plus scrupuleuse jus- moindres détails, il ne pei- avec une extrême lenteur. ois ans à terminer les por- la famille Meerman, et un faire un rabat de dentelle. qui explique le petit nombre ux connus de ce maître. Par- us piquants, on cite 1°. une *lle tenant par la queue une qu'un chat s'efforce de sai-* pourrait compter tous les chacun de ces deux ani- °. un *Matelot ayant sur la bonnet de tricot*, dont on toutes les mailles. Cette ma- c'en est une quand elle est à cet excès, répand, dans s compositions, de la roi- froid; et s'il peut être com- érard Dow, pour la finesse ieux du pinceau et pour la la couleur, il est bien éloigné aître pour le mouvement et de la composition. Ses figu- ssinées sans grâce: mais au- e nel'a surpassé pour le fini; ule qualité, qui, de son vi- avait donné la vogue, est lle qui, jointe à la rareté bleaux, les fait rechercher mi. Son caractère tran- édentaire était parfaitement en harmonie avec sa manière de peindre; mais sa lenteur dans l'exécution ne lui permit pas de s'enrichir, quoique ses tableaux lui fussent chèrement payés. Le Musée du Louvre en possède trois: I. Une *Dame assise entre ses deux enfants, dont l'un tient un nid d'oiseaux, prête l'oreille à son perroquet, perché sur son bâton, tandis que son mari remet une lettre à un jeune nègre.* Ce tableau est un des plus précieux de ce maître. II. *Portrait d'homme*, dans un cadre ovale. III. De la *Vaisselle*, un *Coffre*, un *Tonneau* et divers autres *Objets de nature morte;* tableau de petite dimension. Le même établissement a possédé un autre tableau de ce maître, représentant une *Femme à la porte d'un cordonnier, faisant à ce dernier des reproches auxquels il paraît attentif.* Ce tableau a été rendu en 1815. Slingelandt mourut le 7 décembre 1691. P—s.

SLINGELANDT (Simon Van), fils d'un magistrat du plus grand mérite, et l'ami intime de Jean de Witt, ajouta encore à l'illustration de son nom par les services qu'il rendit à son pays, et, après s'être acquis les respects des cabinets de Vienne, de Londres et de Versailles, fut successivement secrétaire du conseil-d'état, trésorier-général des Provinces-Unies, grand-pensionnaire de Hollande, et mourut, en 1736, ayant survécu un grand nombre d'années au stathouderat de Guillaume III. Il n'inclina point à rétablir cette haute dignité, et vit néanmoins que, sans un chef puissant, l'union belgique manquait d'un des principaux ressorts; mais il ne put jamais découvrir un équivalent au stathouderat, pour la cimenter, donner de l'énergie à l'exécution, réconcilier les forces et les intérêts divisés. Aucun

grand-pensionnaire de Hollande n'eut de plus grands talents, plus de dignité dans le caractère et dans la conduite, plus de connaissance de la constitution et des intérêts de son pays(1). Il fit de plus grandes choses dans le silence du cabinet, que ceux qui se sont signalés dans le tumulte de la discorde intérieure ou dans les querelles extérieures. On a imprimé en hollandais, à Amsterdam, en 1787, trois volumes de ses écrits politiques, qui contiennent différents Discours sur l'ancien gouvernement de Hollande, sur les finances, sur les défauts de la constitution qui a subsisté jusqu'en 1795, et les moyens d'y remédier; sur les causes de sa décadence et la méthode à employer pour rétablir le gouvernement; enfin sur la nature de l'assemblée des états-généraux, le sujet et la forme de leurs délibérations. Ces trois volumes annoncent une suite; ils sont le résultat des vues, des raisonnements d'un des plus grands hommes d'état qu'aient produits les Provinces-Unies. Ils portent l'empreinte du savoir et de l'expérience la plus consommée. Peut-être ne sont-ils pas tous également intéressants, hors des limites des Provinces-Unies; mais tous sont l'ouvrage du génie. Il eût été à désirer que les éditeurs les eussent fait précéder d'un Précis de la vie et du caractère de cet homme célèbre, d'un tableau des négociations où il fut engagé, et de la correspondance qu'il eut avec les premiers ministres et les principales personnes en place dans les cours de l'Europe, durant l'espace de temps qui s'écoula entr guerre de la Succession et la pa cation de l'Europe, en 1733. Sa mille possède de riches matér pour un pareil ouvrage. Un des savants libraires d'Angleterre à son fils mille guinées pour la respondance entre son père et le de Marlborough. L'offre fut ref

T—

SLOANE (Sir Hans), mé distingué par son zèle pour l'hi naturelle, naquit en 1660, à leagh dans le comté de Dow Irlande, et fit ses études à Lon où il reçut des leçons du dc Strafforth. Ce fut au jardin de sea, qu'il commença à étudier la nique, et ses progrès y furent r qués par Boyle et Ray. Ayant f voyage en France pour se perfe ner, il suivit, à Paris, les cou Tournefort et de Duverney, et ensuite beaucoup de temps dan provinces méridionales, particu ment à Montpellier, où il enten leçons de Magnol. Après avoi ses grades, il retourna en An re, et fut admis à la société r Il fit alors connaissance avec le bre Sydenham, qui lui offrit sa son, et devint son protecteu 1687, lorsque le collége royal d decine s'adjoignit de nouveaux bres, il y fut reçu. Peu de temps son ardeur pour l'étude de l'hi naturelle le détermina à accepter ploi de médecin du duc d'Albe nommé gouverneur de la Jam mais la mort subite de ce se l'obligea de quitter cette île au de 15 mois. Il avait si bien em ce court intervalle, qu'il rapp en 1689, une riche collection jets précieux, entre autres, cents espèces de plantes, n bien supérieur à tout ce qu'on

(1) D'Acunha, ministre de Portugal, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, était encore à la Haye l'oracle du corps diplomatique, disait, à l'occasion du décès de Slingelandt : « La république a perdu sa tête; elle se soutiendra peut-être tant que Fagel vivra; mais lui mort ou hors de crédit, ce ne sera plus que trouble et confusion. »

i jusqu'alors aux Indes-Occi-
s. A son retour à Londres,
fut élu secrétaire de la société
1693), et il recommença, en
alité, la publication des Mé-
de la société, qui avait été
lue. L'année suivante, il fut
médecin de l'hôpital de Christ,
u'il occupa long-temps, mais
consacra toujours les émolu-
à l'entretien de l'établissement.
sa, en 1695, la fille de l'al-
Langley, dont il eut trois
t un fils, qui mourut en bas
n 1696, il publia son *Cata-*
plantarum quæ in insulâ Ja-
sponte proveniunt, vel vulgò
ur, 3 vol. in-8°., qui forme le
mus de la partie botanique de
nd ouvrage sur l'histoire na-
de la Jamaïque. La méthode
dans ce Catalogue est à peu-
lle de Ray, avec lequel Sloane
a d'être fort lié. On remarque
améliorations dans ce catalogue
la fixation des genres; mais
dations en sont assez exactes
mettre des botanistes plus mo-
en état d'assigner aux espèces
ace respective dans les systè-
ouveaux. Sloane donna, en
temps, une liste nombreuse de
rmes. Ses additions à la famille
gères sont assez remarquables.
cupa surtout, à cette époque,
mpléter la collection de Cour-
evenue si célèbre, et dont il put
lus tard lui-même propriété
pour un prix très-modique,
été nommé exécuteur testamen-
de son ami. Le premier volu-
son grand ouvrage parut en
, sous le titre de *Voyage aux*
Madère, la Barbade, Saint-
ophe et la Jamaïque, avec
ire naturelle des plantes et
bres, des quadrupèdes, pois-
sons, oiseaux, insectes, etc., *pré-*
cédés d'une introduction, contenant
des remarques sur les habitants, le
climat, les maladies, le commerce,
etc., *de ces pays et d'une partie du*
continent de l'Amérique, un vo-
lume in-folio, avec cent-cinquante-
six planches. Le second volume de
ce magnifique ouvrage ne parut qu'en
1725. Les causes de ce retard, expli-
quées dans la préface, furent surtout
les soins que l'auteur se vit obligé de
donner à l'augmentation et à la des-
cription de son cabinet, qui déjà en-
richi par la collection de Courten,
le fut encore, en 1718, par celle de
Petiver. Ce second volume contient
la fin des plantes et du règne animal.
Les plantes nouvelles sont presque
toutes gravées. Les planches contin-
nent jusqu'à la 274me. Les qua-
rante dernières représentent des ani-
maux de toutes les classes, à l'ex-
ception des mammifères. Quoique
l'histoire naturelle ait fait de grands
progrès depuis ce temps, et que l'on
ait des descriptions beaucoup plus
complètes sur les contrées que Sloane
a visitées, l'utilité des efforts qu'il
fit pour recueillir un grand nombre
de faits nouveaux, et l'impulsion qu'il
donna aux recherches dans les climats
des tropiques, ne peuvent être con-
testées. La réputation qu'il acquit par
ses publications, le fit nommer, en
1708, membre associé de l'académie
des sciences de Paris. Zélé philan-
trope, il établit, à cette époque,
le dispensaire de Londres, où les
pauvres peuvent acheter tous les re-
mèdes qui leur sont nécessaires pour
la valeur intrinsèque des matières qui
les composent. Sa réputation comme
médecin ne fut pas moins étendue; et
il eut l'honneur d'être consulté sou-
vent par la reine Anne. A l'avène-
ment de George Ier., il fut nommé

médecin en chef de l'armée, et élevé à la dignité de baronet du royaume, honneur qu'avant lui aucun autre médecin n'avait obtenu. En 1719, il fut élu président de l'école de médecine, et en 1727, de la société royale, honneur où il succéda au grand Newton. La même année, il fut nommé médecin du roi George II. L'acquisition qu'il fit, dans ce temps-là, de la seigneurie de Chelsea, lui donna les moyens de déployer sa munificence pour les sciences; et ce fut alors qu'il fit donation d'un jardin botanique à la compagnie des apothicaires de Londres. Long-temps administrateur de tous les hôpitaux de cette capitale, il fit don de cent liv. sterling à chacun de ces établissements, et à quelques-uns de sommes plus considérables. Après avoir employé la plus grande partie de sa vie à l'exercice de son art, à l'encouragement des connaissances utiles, et à des actes de bienfaisance, il se retira, en 1740, dans sa terre de Chelsea, où il passa douze ans, dans le calme et le bonheur que donne une pratique constante de toutes les vertus. Il mourut le 11 janvier 1752, dans sa quatre-vingt-douzième année (1). Comme botaniste, sir Hans Sloane s'est plus distingué par la persévérance et l'assiduité de ses recherches, que par des découvertes et des idées nouvelles. Comme médecin, il se fit remarquer [illegible] sagacité de ses pronostics, et [illegible] par ses efforts pour étendre l[illegible] du quinquina, et celui de [illegible] culation, qu'il pratiqua sur qu[illegible] membres de la famille royale. [illegible] encore l'inventeur de la poud[illegible] tre la rage, connue sous le n[illegible] *pulvis anti-lyssus*. Sloane a [illegible] quelques articles aux *Transa[illegible] philosophiques*, et aux Mémo[illegible] l'académie; mais sa réputation [illegible] tout due à la richesse de son c[illegible] ce fut pour le voir que Linné [illegible] Londres, en 1736. Il avait [illegible] commandé à Sloane par Boe[illegible] mais le système du jeune nat[illegible] ne fut pas goûté comme il [illegible] l'être par le vieillard, qui néa[illegible] lui rendit justice, lorsqu'il r[illegible] *Flora Lapponica*. Sloane légu[illegible] sa belle collection à la natio[illegible] glaise, à la charge de paye[illegible] héritiers une somme de ving[illegible] livres sterling, qui n'était que [illegible] leur intrinsèque des métaux [illegible] pierres précieuses qui s'y trou[illegible] Cette collection contenait en o[illegible] nombre immense d'objets r[illegible] curieux, et une bibliothèque [illegible] de 50 mille volumes imprimés [illegible] nuscrits (2). Le parlement a [illegible] le legs : on y joignit les m[illegible] crits de Harley, avec la bibl[illegible] que de Cotton; et ce trésor [illegible] posé dans le bâtiment connu [illegible] nom de *Montague-House*, [illegible] forme, avec les objets dont [illegible] augmenté, la superbe collecti[illegible] pelée le *Musée Britannique*.

(1) Sloane était alors d'une économie poussée jusqu'à l'avarice, et qui semble peu d'accord avec ses actes de bienfaisance et de grandeur. Sa table était fort mal servie; et l'on raconte que le docteur Mortimer étant allé le voir un jour à Chelsea, il se plaignit d'être abandonné par ses amis: « Cela vient, lui dit le docteur, de ce que l'on trouve à peine chez vous à manger un œuf frais, et que ceux qui viennent vous voir sont obligés de s'en retourner à Londres à jeun. — Je vous entends, répliqua Sloane : he bien! que l'on serve tout de suite un grand dîner, et que tout le monde puisse y avoir part. Si, comme l'assure Hume, la banqueroute nationale est inévitable, elle achèvera ma ruine, et mes amis ne me trouveront plus qu'à l'hôpital.

(2) Le nombre des manuscrits se monte[illegible] Les médailles à 32,000 pièces; les pierre[illegible] et camées à 700, les pierres précieuses à [illegible] 1355 poissons; 1172 oiseaux; 1826 quad[illegible] 5439 insectes, 12562 plantes, etc. Le cat[illegible] cette collection, indiquant chaque objet [illegible] courte description et quelques renvois bi[illegible] forme 38 volumes in-folio. Une grande [illegible] l'histoire naturelle a été détruite par le te[illegible]

Sloane dans l'*Histoire de* mie *des sciences*, année et l'article *Sloane* dans l'His- la botanique, par Pulteney, p. 308. Linné, dans son *cliffortianus*, lui a consa- le nom de *sloanea*, un bel des Indes occidentales de la des *Tiliacées*. Z.

DTZ (Sébastien), sculp- é à Anvers, en 1655, se fit parmi les artistes qui contri- à l'embellissement des palais is XIV. Au nombre des ou- qui l'ont rendu célèbre, on *Buste de Titon du Tillet*, la *le St. Ambroise*, qui décore des Invalides, et surtout la fi- marbre d'*Annibal mesurant eau les anneaux des cheva- mains tués à la bataille de*. qui est placée près du grand octogone dans le jardin des s. Si la noblesse de l'expres- pondait à la beauté de l'exécu- ette figure ne laisserait rien à C'est encore un bon ouvrage bas-relief des Invalides dont est *Saint-Louis envoyant des naires dans les Indes*. Il a à Versailles le *groupe de et d'Aristée*, et à Marly e de Pomone. Slodtz mou- Paris, en 1726. — Sébas- ien Slodtz, fils du précé- l'aîné de cinq frères, cultiva sculpture avec succès. — Ambroise Slodtz, son frère professeur de l'académie, des- de la chambre et du cabi- roi, né en 1702, et mort en travailla conjointement avec e Sébastien René au maître- l'église de Saint Barthélemi, du maître-autel, à l'autel de elle de la Vierge de Saint Sul- afin à l'autel à la romaine de l'église Saint-Germain-des-Prés. Il l'aida également, ainsi que son frère Michel-Ange, dans les catafalques de Notre-Dame, et la décoration des salles de bal et du feu d'artifice qui eut lieu lors des fêtes célébrées à Versailles, en 1751, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, fils de Louis XV. Mais quelque talent qu'aient eu ces deux artistes, ils le cèdent à leur plus jeune frère René-Michel, plus connu sous le nom de Michel-Ange, qui, dans sa jeunesse lui avait été donné par son père, ses frères et ses camarades, et qu'il conserva le reste de sa vie. Né à Paris, en 1705, à l'âge de vingt-un ans, il remporta le second prix de sculpture, et fut envoyé à Rome comme pensionnaire du roi. Il demeura dix-sept ans dans cette ville, où il obtint au concours, pour l'église de Saint Pierre, l'exécution de *la figure de Saint Bruno refusant la couronne qu'un ange lui apporte*. Il y exécuta en outre *le tombeau du marquis Capponi*, placé dans l'église de Saint Jean des Florentins; le *bas-relief du tombeau* et le *buste de Wlenghels*, dans l'église de Saint Louis des Français. Il avait été chargé du *mausolée commun*, élevé dans la cathédrale de Vienne en Dauphiné, en l'honneur de M. de Montmorin, archevêque de cette ville, et du cardinal d'Auvergne, son successeur. C'est à cette époque (1747) que Slodtz revint à Paris, précédé de sa réputation. Ses deux frères n'eurent qu'à se féliciter de son retour. Il partagea tous leurs travaux, et l'on y aperçut une amélioration sensible. Ils présentèrent un projet de place pour la statue équestre de Louis XV, sur une partie du quai des Théatins. L'architecture en était magnifique et du meilleur goût. En 1749, la-

cadémie agréa Slodtz sur plusieurs ouvrages, entre autres sur un *modèle en petit de l'amitié*, qui devait être son morceau de réception. Diverses circonstances l'empêchèrent d'être admis. En 1755, le marquis de Marigny, directeur des bâtiments, lui fit accorder une pension par le roi. Il succéda, en 1758, à son frère Paul-Ambroise, comme dessinateur de la chambre et du cabinet. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on cite *les Modèles des deux Anges adorateurs* et les *Bas-Reliefs* qui décorent le maître-autel de la paroisse de Choisy, ainsi qu'une *copie du Christ*, d'après celui de Michel-Ange qu'on voit à Rome dans l'église de la Minerve. Mais son chef-d'œuvre est le *Tombeau de Languet*, curé de Saint Sulpice. A l'exemple du Bernin, il y a employé le bronze et les marbres de toutes les couleurs. Cet ouvrage qui, à l'époque où il fut exécuté, était l'objet de l'admiration générale, est une nouvelle preuve de la décadence des arts sous Louis XV. La composition en est bizarre et mesquine, quoique visant à l'effet; le dessin en est maigre et sec, et manque même de correction. Le squelette de la mort est hideux. Ce qu'il y a de meilleur est la figure du curé, qui n'est dépourvue ni d'expression, ni d'une certaine noblesse. Ce mausolée fit à son auteur une si grande réputation, que le roi de Prusse, Frédéric II, non content de lui commander deux statues, voulut l'attirer à sa cour. Mais Slodtz, retenu par les nombreux amis que lui avaient acquis ses qualités personnelles, refusa de se rendre à cette invitation. Peu de temps après, il fut atteint d'un épanchement de bile auquel il succomba, en 1764. P—s.

SMALRIDGE (George), prélat anglais, naquit, en Lichfield, dans le Staffordshire, père, pauvre teinturier, n en état de lui donner de l'é Ashmole se chargea du je ridge, à qui il avait reco reuses dispositions, et l'en cole de Westminster, en jeune homme s'y distingu application et ses succès; posa, au bout de deux Élégies, l'une en latin, sur l'astrologue Lilly; l'autre, à son bienfaiteur. En 168 au collége de *Christ-Chu* ford; et bientôt il y fut talent d'Aldrich et d'Atte répondre aux ouvrages verse d'Obadiah Walker lequel se cachait Abrah head. Ces occupations ne rent pas de cultiver les m Aussi ne prit-il ses degrés Peu de temps après, il d'une prébende; et il fut 1708, pour prédicateur Saint-Dunstan, à Londre cet emploi trois ans ap 1714, il fut nommé évêq tol, et, presque en même mônier de la reine. Il gar ce, même sous George n'ayant pas voulu signer tion de l'archevêque de et des évêques des envir dres contre la révolte d fut destitué. Ce prélat m septembre 1718. Outre d de controverse, qu'il publ et qui ont été récemment Oxford, dans un ouvra *Church's government*, 1. Un Poème latin, *Auct na*, 1689, in-4°, réim les Muses anglicanes. Le Poème est la vente des l

ıvid, libraire à Oxford. Il. ermons estimés, 1717, in- euve ouvrit une souscrip- en publier d'autres, et ils en 1726, in-4°.; 2e. édi- 27. C—Y.

T (Pierre), théologien an- dans le comté de Warwick, ıencement du dix-septième ludia à Westminster, et au le Christ à Oxford. Étant ıs les ordres, il obtint un t à Durham, où il se fit re- par ses opinions exaltées. outré, il se montra l'ennemi cérémonies religieuses, et de cette manière de voir it dans son église l'innova- ırre de transporter l'autel du chœur à son extrémité . Il prêcha et fit imprimer mons sur la vanité et la la superstition et des céré- l'Église, dans lesquels il se toute la chaleur de son fa- mais quelque violents qu'ils ce n'est pas pour ces deux comme le prétendent plu- ographes, qu'il fut arrêté ; ur un poème latin qu'il pu- 543, et que l'éditeur de ses en 1791, appelle plaisam- *interesting narrative in a t.* Quoi qu'il en soit, Pierre t dégradé de son ministère, é à une amende considéra- onfiné dans une étroite pri- qui l'a fait considérer com- artyr par ses coréligion- l fut détenu pendant onze e survécut que peu d'années en liberté. C—Y.

T (Christophe), poète né à Shipbourne dans le Kent, en 1722, de la même que le précédent, vint au vant terme, ce qui influa sur sa constitution physique, qui fut toujours extrêmement délicate. Son père, homme instruit, lui donna une bonne éducation. Dès l'âge le plus tendre, le jeune Smart manifesta un rare talent poétique. On cite une pièce de vers très-remarquable qu'il avait composée à onze ans. Ce fut au moment où il laissait concevoir de si belles espérances, qu'il eut le malheur de perdre son père. Sa mère, obligée, pour subsister, de vendre le peu de bien qu'elle possédait, et ne pouvant le soutenir, l'envoya à Durham, autant pour le faire changer d'air, ce qu'exigeait sa faible complexion, que pour lui procurer des protecteurs. Il fut accueilli, à Raby-Castle, par lord Barnard et sa famille, dont faisait partie M. Hope, cet ami éclairé des arts et des lettres. Le jeune Smart composa dès-lors une Ode à la louange de son bienfaiteur ; et il trouva encore une protectrice zélée dans la duchesse de Cleveland, qui le plaça, comme boursier, à l'université de Cambridge, et lui allouа une pension : mais pour son malheur, il se lia, dans cette maison, avec les jeunes gens les plus riches, et ce travers lui inspira un goût de dissipation et de prodigalité qui a fait le malheur de sa vie. Cependant il se faisait remarquer par son zèle dans ses études, et il produisit alors un poème latin, intitulé : *Tripos*, qui est peu lu maintenant ; mais qui était, sans contredit, un chef-d'œuvre pour un jeune homme de dix-sept ans. Sa muse s'exerça ensuite à traduire en vers latins l'Ode de Pope, pour le jour de sainte Cécile : il écrivit même à ce grand poète pour lui soumettre ses travaux, et lui demander ses conseils. Encouragé par sa réponse, il entreprit la traduction de l'*Essai sur l'homme*, et

y réussit complètement. Il donna ensuite *Un tour à Cambridge*, comédie, ou la *Jeune fille reconnaissante*, espèce d'*imbroglio* assez gai, dont on peut lire l'analyse dans la vie de l'auteur, qui est en tête de ses Œuvres. Il publia en même temps son *Soliloque de la princesse de Periwinkle*, que l'on trouve dans *the old woman magazine*. En 1747, il prit ses degrés et concourut pour le prix de poésie qu'on appelle *scatonian prize;* il le remporta cinq fois, par des poèmes sur l'Éternité, l'Immensité, la Bonté, etc., de l'Être suprême. Il vint à Londres, en 1751, et y concourut à la rédaction de différents écrits périodiques tels que: *The Student; the Midwife, or old woman's magazine*. Il composait dans le même temps quelques misérables farces; mais ce qu'il publia de véritablement digne de remarque, ce fut son prologue et son épilogue de la tragédie d'Othello, qu'il avait entrepris, à la prière de lord Deleval; du reste, il se fit quelque tort par le ton de morgue et de présomption qu'il prit dans la préface. Cependant son talent et ses manières aimables lui méritèrent l'amitié de Johnson, de Garrick, de James et de Berney, les premiers littérateurs de ce temps; Garrick alla jusqu'à donner une représentation à son bénéfice, et afin que la recette fût plus forte, il fit représenter, pour la première fois, le *Tuteur*, et y joua le principal rôle. Le besoin d'argent engagea Smart à publier ses poésies, en 1752; et cette publication lui attira de grands désagréments. Les feuilles périodiques en parlèrent avec peu de ménagement, et l'amour-propre de l'auteur en fut très irrité: il devint l'ennemi implacable de tous les rédacteurs des *Revues*, et, croyant que la critique de ses vers, insérée dans *The monthly review* était du docteur Hill, il se vengea en publiant, en 1753, les chants de son *Hilliad*, satire pleine d'esprit, mais des plus amères, faite pour déshonorer l'auteur. Hill n'avait été lui-même le premier des folliculaires. Lorsque le premier moment de la fureur fut passé, Smart eut honte de se mesurer avec un tel adversaire: il n'acheva pas sa satire, et ne répondit pas même à la *Smartiade*, qu'Hill publia contre lui. Il sortait alors d'une maladie grave, et la reconnaissance lui inspira des chants religieux; mais il n'en fut pas plus réglé dans sa manière de vivre, quoiqu'il fût marié depuis plusieurs années, et qu'il eut deux enfants. Les atteintes de la misère, suite de ses dissipations, affectèrent vivement, et son esprit en reçut bientôt à s'aliéner. Dans ce moment, ses amis s'empressèrent de le secourir: Newbery l'aida de sa bourse, Johnson de ses talents, en écrivant pour lui dans le *Visiteur et Journal universel*, pour qu'il ne perdit pas ses droits aux bénéfices de cette entreprise littéraire. Sa dégénération mentale dura peu; et lorsqu'il eut recouvré la raison, ses anciens littéraires, avec une petite pension que lui firent ses amis, le mirent au-dessus de ses affaires. Il publia, en 1757, une traduction d'Horace en prose, qui ne lui valut ni gloire ni profit; et en 1763, une ode, *David*, où l'on retrouve les traces de l'imagination la plus brillante, mais des taches si nombreuses, qu'on n'a pas cru devoir la recueillir dans l'édition de ses Œuvres. Les plus beaux passages ont été insérés dans les Annales anglais. Depuis ce moment les facultés intellectuelles de Smart

t de jour en jour. On trouve en-
quelque étincelle de son talent
es Poésies fugitives qu'il publia
53, dans son *Oratorio d'Han-*
764, dans son Ode au comte de
umberland, même année, et
nt dans sa traduction en vers
bles de Phèdre, 1765; mais
peut que déplorer l'affaiblisse-
de son esprit dans sa Traduc-
les Psaumes, 1767, dans la
ction en vers d'Horace, même
, et principalement dans ses
boles du Seigneur, adaptées à
ligence de l'enfance. Peu de
s après, ce malheureux poète,
'était survécu à lui-même, fut
isonné pour dettes, et mourut
ison, en 1770. Aux qualités de
it, Smart joignait celles du
; il était bon, sensible, et pous-
a générosité jusqu'à donner à
mis ce qui lui était nécessaire.
rillantes qualités firent le bon-
et le malheur de sa vie; mais
ilieu de ses infortunes, sa piété
t sa consolation; on prétend
qu'elle influa sur ses plus
morceaux lyriques. Lorsqu'il
osait ses poésies sacrées, il était
de sentiments tellement pro-
,qu'il en écrivait une grande par-
genoux. Ce fut cette exaltation
à l'excès, qui causa sa folie:
nettait à genoux dans les rues,
t avec ferveur et engageant les
nts à se joindre à ses prières.
ce l'on estime le plus dans ses
res, ce sont ses Odes, ses Chan-
et ses Fables; ces dernières
nt paraissent aux Anglais mé-
es plus grands éloges pour la
é de la versification et la gaîté
ne qu'elles respirent; cepen-
on peut reprocher à Smart d'a-
trop souvent fait parler des
inanimés, comme la théière,
la brosse, la perruque, la pipe, la
robe brodée et le chiffon, etc. Quant
à ses poésies sacrées, elles sont ad-
mirables: on ne leur trouve d'autre
défaut que de traiter un sujet au-
dessus des facultés humaines. Les
Œuvres de Smart ont été recueillies
en deux volumes in-12, Londres,
1791. C—y.

SMEATHMAN (Henri), après
avoir occupé long-temps la place
importante de secrétaire du collége
du commerce de Londres, voyagea
beaucoup dans les contrées les plus
brûlantes de l'Afrique. Observateur
exact et versé dans les sciences de
l'histoire naturelle, ses voyages ne
furent pas inutiles à cette partie des
connaissances humaines. A son re-
tour, en 1781, il écrivit à sir Joseph
Banks une lettre dans laquelle il donne
les détails les plus minutieux et les
plus intéressants sur les termites ou
fourmis blanches, que l'on trouve
dans la Guinée et dans d'autres pays
chauds. Cette Lettre, ou plutôt ce
long mémoire, qui fit beaucoup
d'honneur à son auteur, a été insérée
dans le soixante-onzième volume des
Transactions philosophiques, impri-
mé séparément, Londres, 1781, et
traduit en français, par Cyrille Ri-
gaud, avec des changements consen-
tis par l'auteur, Paris, 1786. Smeath-
man mourut en 1787. C—y.

SMEATON (John), ingénieur
anglais, né, le 28 mai 1724, à Aus-
thorpe, près Leeds, dans le York-
shire, se fit remarquer de très-bonne
heure par des talents distingués en mé-
canique et par la réunion peu com-
mune d'une rare intelligence et d'une
extrême adresse des mains. Dès l'âge
de dix-huit ans, il s'était mis en état,
sans le secours d'aucun maître, de
s'occuper utilement de plusieurs bran-
ches d'industrie; et chaque jour il em-

ployait une partie de son temps à la formation de quelques pièces de mécanisme. Son père, qui était homme de loi (*attorney*), et qui voulait lui faire embrasser cette profession, l'envoya à Londres, en 1742, faire les études nécessaires. De pareilles études se trouvaient absolument incompatibles avec les goûts du jeune Smeaton, qui adressa, sur cette incompatibilité, un Mémoire respectueux, mais bien raisonné, à son père; et celui-ci eut le bon esprit de le laisser s'abandonner en toute liberté à l'impulsion qui l'entraînait vers les sciences industrielles. Smeaton commença, en 1751, une suite d'expériences, pour éprouver une machine de son invention, destinée à mesurer le chemin parcouru, à la mer, par un vaisseau. Ces épreuves, et l'essai d'une boussole aimantée par les procédés du docteur Knight, furent l'objet de deux voyages qu'il fit avec ce même docteur. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres, en 1753; et ce choix, d'une des premières sociétés savantes de l'Europe, a été bien justifié par les excellents Mémoires dont Smeaton a enrichi ses Transactions. Six ans après, en 1759, il lui communiqua ses célèbres *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau et du vent pour faire mouvoir les machines de rotation* (1). On a fait, après la mort de l'auteur, une édition séparée de cet ouvrage, qui renferme aussi ses recherches sur la *transmission du mouvement* et la collision *des c*

Les principales expériences gnées dans cet ouvrage avaie faites en 1752 et 1756; mais dant les six années écoulées 1753 jusqu'en 1759, l'auteur eu l'occasion de mettre ses ré en pratique, de manière à s'a qu'ils pouvaient avoir des ap tions utiles. La société royale ta à l'unanimité pour ce beau une médaille d'or. Nous avons u duction française de l'*Exper tal inquiry*, etc., par M. Gira l'académie des sciences, Paris, suivie de la traduction du M joint à l'édition posthume de et contenant les expériences ses de Smeaton, sur la *Transm du mouvement et la collisio corps*. De pareilles publicatio tribuent singulièrement à la gation et au progrès des lu lorsque les ouvrages originau enrichis des conceptions de teurs, auteurs eux-mêmes d ductions justement célèbres. rard a joint à sa traductio introduction étendue, où on l'histoire des recherches th et expérimentales qui ont pré suivi celles de Smeaton. Ce anglais n'a eu, assez généra que des confirmations à do principes établis avant lui, t la théorie que par le fait : il contestable qu'à cet égard grandes obligations aux ph et aux géomètres français, et aux membres de l'académ sciences de Paris. Les Mém cette académie, et plusieurs particuliers, publiés avant 17 frent les résultats des médita des expériences des Mariott re, Parent, Pitot, d'Alemb parcieux, Borda, Bossut,

(1) « An experimental inquiry concerning the natural powers of water and wind to turn mills, » and other machines depending on a circular motion; and an experimental examination of the » quantity and proportion of mechanic power necessary to be employed in giving different degrees » of velocity to heavy bodies in daig of rest. Also » new fundamental experiments upon the collision » of bodies, London, 1794.

le juste hommage dû au génie
ewton, qui, le premier, s'est
é des lois du choc et de la ré-
ıce des fluides, il faut convenir
ı grande impulsion, donnée aux
ès de l'hydraulique appliquée,
rincipalement due aux savants
'on vient de nommer; une part de
gloire sera aussi justement ré-
ée en faveur des Euler, des
oulli, des Kraff, dont Smeaton
connaître les publications. L'es-
ol Don George Juan, les ingé-
s français Coulomb, Dubuat,
e, etc., lui sont postérieurs.
rrage de Smeaton est divisé en
parties : la première traite des
s à aubes, celles qui sont mues
le *choc* de l'eau; la seconde, des
s à augets, celles dont l'effet
mique dépend principalement de
imple pression ou du *poids* de
. La troisième a pour objet la
truction et les effets des mou-
à vent. Les appareils d'expé-
ce sont extrêmement ingénieux,
: trouvent très-bien dessinés dans
planches jointes à la traduction
M. Girard, d'ailleurs si recom-
dable par l'introduction. L'épo-
le la publication de l'*Experimen-
nquiry* (1759), est aussi celle de
ıèvement du phare d'*Eddysto-*
monument qui doit à jamais illus-
Smeaton. A l'entrée du canal de
lanche, quatorze milles en mer,
ud-ouest de la rade de Plymouth,
n banc de rochers, dont la poin-
ule se montre au-dessus de l'eau,
lont l'arête se prolonge au-des-
, en formant un écueil d'environ
brasses d'étendue, dans la di-
ion du nord au sud. Cet écueil
sur le passage des vaisseaux qui
ent dans le canal et en sortent;
it souvent le premier point de re-
naissance après des voyages loin-

tains, point bien redoutable et pour les navires de la marine anglaise et pour ceux des autres nations à qui le commerce du Nord fait prendre cette route. De pareils dangers ont dû faire vivement desirer aux marins l'établissement d'un phare sur ce rocher; mais de grandes difficultés s'y opposaient. C'est le premier obstacle que rencontrent les lames venant de la haute-mer, du côté de la baie de Biscaye, ou golfe de Gascogne : la très-grande profondeur de l'eau qui l'environne, la roideur et la hauteur de ses parois, donnent une action prodigieuse au choc des vagues, dont le *balancement*, à la suite d'une tempête, au sud-ouest dans le golfe, ne cesse point avec l'orage. Il subsiste, pendant plusieurs jours, autour du rocher, tellement que, lorsqu'ailleurs la mer a sa surface parfaitement unie, ces lames sourdes viennent encore se briser sur la crête de l'écueil, et s'opposent non-seulement à ce qu'on y entreprenne aucun ouvrage, mais même à ce qu'on y aborde en temps calme (2). Il ne faut pas s'étonner, d'après cet exposé sommaire, des mauvais résultats d'une première construction de phare à Eddystone, construction qui laisse des souvenirs bien

(2) Je citerai, à l'occasion des effets de la lame, à l'extrémité septentrionale du golfe de Gascogne, une observation que j'ai faite en m'occupant des moyens de mettre le port de Saint-Jean-de-Luz, situé vers l'extrémité méridionale du même golfe, à l'abri des ravages que la mer y exerce. Si, à partir du fond du golfe, on mène un arc de grand cercle, sur le globe, ou une ligne droite sur la *carte réduite*, aboutissant au détroit d'Hudson, ou même à l'entrée de la baie de Baffin, on ne trouvera, sur toute cette longueur, aucune île ni masse solide quelconque, s'élevant au-dessus de la surface des eaux, et interrompant la propagation du mouvement des ondes. Aussi remarque-t-on aux extrémités de cette ligne fluide de huit à neuf cents lieues de longueur, de vastes érosions du continent. L'une de ces érosions, le golfe de Gascogne, forme, par son enfoncement, une très-sensible solution de continuité dans le périmètre des côtes de France et d'Espagne; et l'action de la mer y est tellement puissante, que toutes les ressources de l'art suffisent à peine pour prévenir ses effets destructeurs.

douloureux; elle fut exécutée aux frais et sous la direction de Henri Winstanley de Littlebury, dans le comté d'Essex. Le fanal fut allumé, le 14 septembre 1698, et, en 1703, quelques amis ayant témoigné à l'auteur des craintes sur la stabilité du monument, en cas de gros temps, sa réponse fut qu'il voulait s'y trouver à l'époque d'une forte tempête. Il s'y trouva, en effet, pendant la mémorable tempête de la nuit du 26 au 27 novembre 1703, avec ses ouvriers et les gardiens du fanal; jamais on n'a revu ni Winstanley ni les victimes de sa fatale imprudence: il ne resta pas même sur le rocher une seule des pierres de la tour. Un ingénieur-architecte, nommé Rudyerd, a eu la hardiesse d'entreprendre un nouveau phare d'Eddystone, qu'il construisit en bois; cette construction, bien conçue et bien exécutée, eut quarante-un ans de durée, et subsisterait peut-être encore, si un incendie, dont on n'a jamais connu la cause, ne l'eût détruite, le 2 décembre 1755. Smeaton, ayant été désigné pour diriger une troisième construction, s'occupa très-sérieusement, même avant d'avoir vu le local, du projet de ce monument, qui, d'après ses vues, dut être exécuté en pierres. Il se rendit à Plymouth, dès les premiers jours du printemps de l'année 1756, pour saisir le moment favorable à une première visite; le granit qu'il trouva dans les environs, fut destiné au parement extérieur de l'édifice, et il se détermina à employer, dans l'intérieur, la pierre de *Portland*, celle qui a servi à la construction du pont de Westminster. On a vu que la fureur des vagues n'était pas seulement un obstacle à l'exécution des travaux sur le rocher, mais qu'elle en rendait souvent le simple accès impossible; ne put y aborder et y passer trois heures que le 5 mai vers préparatifs et ouvrag minaires, qui, dans tout droit, auraient pris peu ne furent achevés que vers de 1757, le premier coup teau, sur le rocher, ayant né, le 27 août 1756. Ce juin 1757, qu'on posa la pierre de l'édifice. Enfin a surmonté bien des obsta fit, le 1er. octobre 1759, du fanal, composé de 24 disposées circulairement, étages; et, à dater du 16 mois, il n'a pas cessé d'é navigateurs; il ne fut com achevé que le 20; il est *Conducteur* ou paratonne le garantir de la foudre. total écoulé entre la pose mière pierre (27 août 17 chèvement définitif (2 1759), est ainsi de troi semaines et trois jours. d'Eddystone se compose d'environ vingt-un mètres teur, depuis la basse mer d jusqu'à la plateforme de qui environne la lanterne, e huit mètres jusqu'à l'aras dessus de la boule qui surm lanterne. Le diamètre inf cette tour est de huit mètre qui, après une diminution pide dans le bas, se réduis tre mètres et demi vers trade de la galerie. La m de la base forme un mass ment plein jusqu'à cinq n dessus de la basse mer; on cette hauteur une porte a l monte extérieurement, pui lier central intérieur, *en Gilles*, ou hélice, qui con

e au-dessus de la-
nt trois chambres pa-
plus élevée est placée
au-dessous de la
ure. Chaque voûte a
entrale pour commu-
ibre qui est au-dessus
re à laquelle on monte
e qui a son pied sur
voûte inférieure (3).
de cet édifice, les dé-
truction, avec de très-
es expérimentales sur
npo:tion des ciments
onstructions hydrauli-
osés dans un ouvrage
à Londres, en 1791,
hes. La lecture de cet
une haute idée de l'ac-
onstance et des talents
partie du livre qui trai-
était ce qu'on avait de
te matière, avant les
endues publiques, en
s quelques années, et
si honorablement le
at, ingénieur des ponts-
Un extrait fort détaillé
ont on vient de don-
digé par Pictet, a été
Bibliothèque Britan-
cription du phare se

trouve dans le premier volume, pages 89 et 611. Les recherches sur les ciments font partie du troisième volume, pages 98 et 211. Ces divers morceaux de la *Bibliothèque Britannique* ont été réunis en un seul, et imprimés sans coupure, avec cinq belles planches, dans le second volume du *Recueil de divers Mémoires à l'usage des ingénieurs*, par M. Lesage, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées (Paris, 1810). Cette réimpression, avec gravures, peut dispenser d'avoir recours à l'ouvrage anglais. Elle offre même; indépendamment de l'exposition technique, quelques digressions intéressantes et curieuses, tirées de l'original. Smeaton n'avait pas encore, en 1759, après avoir terminé le monument d'Eddystone, de fonctions qui lui valussent un traitement annuel. Ce ne fut qu'en 1764 qu'il eut des appointements fixes, comme employé auprès de l'administration de l'hôpital de Greenwich. Le travail que comportait cet emploi fut considérablement allégé par le zèle et l'amitié de son collègue, M. Watton, qui lui procura ainsi les moyens d'appliquer ses talents, tant à des entreprises publiques qu'au perfectionnement des moulins et à l'amélioration des propriétés de l'hôpital de Greenwich; mais ses occupations, comme ingénieur civil, se multiplièrent tellement, qu'il jugea devoir, en 1775, se démettre de sa place. Il la conserva néanmoins encore deux ans, sur les instances de Stuart, intendant de l'hôpital. Délivré de la gêne qu'entraînent des fonctions spéciales, il se donna tout entier aux objets d'une utilité générale. Il dirigea les travaux par lesquels la rivière de Calder a été rendue navigable; entreprise importante et d'une exécution

30..

---

inutile de rappeler au lecteur
s avant la construction du pha-
France avait donné le premier
ment parcil, le plus grand de
t des temps modernes, sans
qui concernent le célèbre pha-
ous voulons parler du phare de la
ruse sur une petite île voisine
le la Garonne, commencé en
1610. (Voyez XV, 89.) Nous
France appartient la gloire d'a-
erfectionné tout ce qui tient à
es, les mécanismes de rotation
et les *éclipses* des feux, la substi-
de dioptriques aux anciens ap-
s, l'emploi du gaz, etc. Les ex-
s, tant Français qu'étrangers,
gations qu'on a, sur ces divers
ptions de M. Fresnel, membre
sciences. Voyez son ouvrage,
sur un nouveau système d'éclai-
aris, 1822.

difficile, et s'occupa, du moins quant aux projets, du grand canal d'Écosse, qui établit la communication entre l'océan Atlantique et la mer du Nord. La nécessité de vaquer à d'autres affaires l'obligea de refuser un traitement considérable qu'on lui offrait pour suivre la construction de ce canal. Des travaux exécutés au pont de Londres, pour réunir deux arches en une, ce qui nécessitait la démolition d'une grosse pile, avaient occasionné des excavations ou *affouillements* tels que l'existence de ce pont paraissait compromise. Smeaton, qui était alors dans le Yorkshire, fut invité à venir en toute hâte. Il arriva le samedi, et trouva les craintes de la chute du pont accrues au point que très-peu de personnes osaient le traverser. Il fit, le même jour, des sondes, proposa un système d'*enrochement*, qui fut adopté; et les travaux réparateurs commencèrent, le lendemain dimanche. Tous les moyens de transport, de main-d'œuvre, etc., ayant été mis à sa disposition, la sécurité fut très-promptement rétablie; et l'opinion, en Angleterre, est que sa présence d'esprit, son activité et ses talents ont sauvé le Pont de Londres. Par le grand nombre de moulins qu'il a construits, Smeaton eut de fréquentes occasions de mettre à profit les expériences qu'il avait faites en 1752 et 1753. Il ne se fiait point à la théorie, tant qu'il pouvait se diriger par l'expérience. Cette distinction entre la théorie et l'expérience est maintenant effacée aux yeux des ingénieurs instruits, depuis que ce qu'ils appellent *théorie* n'est que la détermination des lois *de fait*, qui lient entre eux les *phénomènes observés*, détermination qui offre souvent assez de difficultés pour exercer les physiciens ou les géomètres habiles. L'établissement d'une machine à feu, qu'il fit construire à Austhorpe, lui fournit le moyen de s'occuper de l'évaluation de la puissance de la machine de Newcomen, dont il perfectionna le mécanisme, et augmenta le produit. Les belles découvertes de Watt n'étaient pas encore connues. Smeaton fut souvent consulté par le parlement, qui avait une grande confiance dans son intégrité et ses talents. Il ne discutait pas une affaire sans en avoir pris une connaissance détaillée et complète. Ses avis, ses décisions, étaient respectés, même de ceux dont son opinion contrariait les intérêts. On a imprimé, après sa mort, un Recueil de ses rapports, formant une collection en trois volumes in-4°., dont les ingénieurs peuvent profiter. Il serait à désirer qu'on en fît une traduction française; elle a pour titre : *Reports of the late John Smeaton F. R. S., made on various occasions, in the course of his employement as a civil engineer*, 3 volumes, Londres, 1812. La santé de Smeaton commença à décliner, en 1785 : il aurait désiré ne plus se livrer à d'autre occupation que celle de la rédaction des manuscrits contenant une description raisonnée de ses inventions et de ses travaux. Il mettait à l'exécution de cette tâche beaucoup d'importance, et la regardait comme le plus grand service qu'il pût rendre à son pays; mais lorsqu'il eut terminé son ouvrage sur le phare d'Eddystone, et ébauché le Traité des machines de rotation, il lui fut impossible de résister aux sollicitations des amis qui cherchaient à lui faire reprendre son ancienne activité. M. Aubert, pour qui il avait beaucoup d'affection et d'estime, ayant été nommé président

(*chairman*) du port de Ramsgate, le détermina à accepter la place d'ingénieur de ce port, dont les importantes améliorations sont principalement dues aux efforts réunis de ces deux hommes de mérite. L'astronomie était une des études favorites de Smeaton. Il avait construit plusieurs instruments astronomiques, tant pour lui que pour ses amis, et établi un observatoire dans une maison de campagne qu'il possédait à Austhorpe. Se promenant dans le jardin de cette maison, le 16 septembre 1792, il fut frappé d'une attaque de paralysie. Il ne survécut que cinq ou six semaines à cet accident, et mourut le 28 octobre suivant. Il résulte de tout ce qui a été dit et écrit sur les détails de la vie de ce célèbre ingénieur, qu'il était aussi estimable par ses qualités personnelles que par sa science et ses talents. On trouve, au commencement du premier volume de la collection des *Rapports*, ci-dessus mentionnée, une liste des titres de quatorze ouvrages ou Mémoires de Smeaton, sur la physique, la mécanique appliquée et l'astronomie, composés depuis 1750 jusqu'en 1776, et non compris le grand ouvrage du phare d'Eddystone. Les plus remarquables de ces quatorze Traités, ceux qui ont éminemment contribué à la célébrité de l'auteur, sont les *Recherches expérimentales*, traduites par M. Girard. P—ny.

SMELLIE (Guillaume), médecin-accoucheur, naquit en Écosse, vers le commencement du dix-huitième siècle. Après avoir exercé son art plusieurs années, dans sa patrie, il se fixa, en 1741, à Londres, où il fit un cours d'accouchement, qui lui valut une brillante réputation, et qui fut suivi par un grand nombre d'élèves des deux sexes. Smellie eut alors beaucoup de part à l'introduction des meilleures méthodes à employer dans son art, et on le regarde comme le premier qui ait donné les proportions exactes du bassin de la femme, et comparé ses dimensions avec la tête du fœtus, dont il démontra la véritable position dans l'utérus, ainsi que ses développements progressifs. Il perfectionna aussi les instruments dont on se sert dans des cas graves, entre autres le forceps, et donna, sur leur application, des règles très-utiles. En 1752, il publia, en un volume in-8°., un Abrégé de son *Cours d'accouchement*, qu'il fit suivre, en 1754, d'un second volume d'*Observations sur des cas extraordinaires*. Il publia, à la même époque, une Collection de trente-six planches anatomiques, avec des explications relatives aux doctrines qui formaient la base de son cours public. Ses écrits ont sans doute été surpassés depuis, sous quelques rapports; cependant ils jouissent encore d'un grand crédit en Angleterre, et forment un système complet de l'art des accouchements. Ils ont été traduits en français par Préville. L'auteur rencontra de vives oppositions; et il les combattit avec beaucoup de sens et de calme. On a encore de lui : *Thesaurus medicus, sive disputationum in academiâ Edinensi, ad rem medicam pertinentium*, Édimbourg, 1778, 82, 4 vol. in-8°. Ses manières un peu rudes et dépourvues du vernis que donne l'usage du grand monde, l'empêchèrent d'avoir une clientelle dans les hauts rangs de la société; mais il fut toujours vénéré de ses nombreux élèves et de tous ceux qui réclamèrent son secours. Il se retira, dans les dernières années de sa vie, à Lanerk, où il mourut, en 1763, dans un âge avancé.

— Guillaume Smellie, imprimeur, membre de la société royale d'Édimbourg, secrétaire de la société des antiquaires écossais, mort à Édinbourg, en 1795, a donné : I. Une traduction de l'*Histoire naturelle de Buffon*, 9 vol. 1781-85. II. *The philosophy of natural history*, 1789, in-4°. Z.

SMERDIS, mage de Perse, cachait, sous des apparences modestes, une ambition démesurée. Encouragé par Patizithès, son frère, que Cambyse, à son départ pour l'Égypte, avait chargé de l'administration de sa maison, il osa former le projet de s'emparer du trône. Cambyse, sur la foi d'un songe, avait fait égorger son frère, qui portait aussi le nom de Smerdis ; mais ce crime n'était connu que d'un petit nombre de personnes. Profitant de sa ressemblance avec le frère de Cambyse, le mage se donna pour le véritable Smerdis, et envoya dans tout l'empire des héraults annoncer que, cédant aux vœux des peuples, il venait de monter sur le trône. Cambyse se disposait à se rendre à Suse, pour punir l'usurpateur, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse (*V.* Cambyse, VI, 695). La mort de Cambyse semblait devoir assurer au mage la possession du trône ; mais il ne pouvait en jouir tranquillement. Dans la crainte que sa fourberie ne fût découverte, il se tenait renfermé dans son palais, ne laissant approcher de sa personne que ses confidents les plus intimes. Cet excès de précaution fit naître des soupçons. Le mage avait eu les oreilles coupées par l'ordre de Cyrus, pour une faute grave. Une de ses femmes, instruite de cette particularité, s'assura qu'il était sans oreilles, et révéla ce fatal secret. Aussitôt une conjuration se forme pour renve · l' iposteur. Les chefs, du nombre d quels était Darius (*Voyez* ce t, X, 549), se présentent à la porte du palais, égorgent les gardes et pénètrent dans l'appartement du mage, qui se trouvait dans ce moment avec son frère. Avertis, par le bruit, ils s'étaient mis en défense ; mais, accablés par le nombre, les deux mages furent tués, et leurs têtes sanglantes jetées au peuple. Les Perses avaient en horreur le mensonge et la fausseté. Furieux d'avoir été trompé, le peuple s'en prend à tous les mages : ceux qui sont trouvés dans les rues sont tués impitoyablement ; et si la nuit ne fût survenue, aucun n'aurait échappé. Pour perpétuer le souvenir de cette journée, une fête solennelle fut instituée, dont le nom, dit Hérodote, dans la langue des Perses, répond au mot grec *magophonie* (massacre des mages). Pendant sept mois que le faux Smerdis avait occupé le trône, il ne s'était fait connaître que par ses bienfaits. Aussi les peuples de l'Asie pleurèrent sa mort, excepté les Perses. Cette histoire est racontée avec détail, dans *Hérodote*, III, 61-79. W—s.

SMETIUS (Jean Smith Van der Ketten, plus connu sous le nom de), historien et antiquaire, était né, vers la fin du seizième siècle, dans la province de Gueldre. Après avoir fait ses humanités avec succès, il suivit les leçons du célèbre Pontanus, professeur à Harderwick (*V.* Pontanus, XXXV, 366), et se rendit en France, où il perfectionna ses connaissances sous les plus habiles maîtres. Il entra dans la carrière du ministère évangélique, et fut pourvu, vers le même temps, d'une place de pasteur, et de la chaire de philosophie à Nimègue. Un mariage avantageux qu'il fit, bientôt après,

scheva de le fixer dans cette ville. Malgré les devoirs que lui imposaient les fonctions dont il était revêtu, Smetius trouva le loisir de cultiver son goût pour les lettres et aussi pour la poésie latine; mais il s'attacha surtout à l'étude des antiquités, et parvint à former un cabinet d'antiques, regardé comme l'un des ornements de Nimègue. Son médailler contenait environ dix-mille pièces, dont près de mille étaient encore inédites. Il se faisait un plaisir de montrer ses richesses aux curieux qui s'empressaient de le visiter; et, parlant avec une égale facilité huit ou dix langues, il leur donnait toutes les explications qu'ils pouvaient desirer. Smetius mourut à Nimègue, le 30 mai 1651. Lambert Goris prononça son oraison funèbre. Outre quelques pièces de vers, et des lettres dans différents Recueils, on a de lui : I. *Oppidum Batavorum seu Noviomagum liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4°., traduit en hollandais. Dans cet ouvrage, qui contient des recherches intéressantes sur l'origine des Bataves, Smetius s'efforce de prouver, contre l'opinion de Cluver et d'autres géographes, que Nimègue est la ville citée par Tacite (Hist. v, 19). II. *Thesaurus antiquarius seu Smetianus, sive notitia elegantissimæ supellectilis Romanæ et rarissimæ Pinacothecæ*, etc., Amsterdam, 1658, in-12. C'est la description de son cabinet; elle a été réimprimée avec des additions par son fils, sous ce titre : *Antiquitates Noviomagenses, sive notitia rarissimarum rerum antiquarum quas in veteri Batavorum oppido comparaverunt J. Smetius pater et filius*, Nimègue, 1678, in-4°. avec 5 pl. Le cabinet de Smetius fut acquis quelque temps après par l'électeur palatin, Jean Guillaume, pour vingt mille florins. Il avait entrepris de former un Recueil de *Sentences* et de *Proverbes* hollandais, dans le but de prouver que cette nation ne le cède en sagesse à aucun peuple de l'antiquité. — Smetius (Jean) fils du précédent, né vers 1630, à Nimègue, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et après avoir exercé le pastorat dans Alcmaer, reçut une vocation pour Amsterdam, où il mourut, le 23 mai 1710. Outre une explication de l'*Ecclésiaste* en hollandais, on a de lui plusieurs ouvrages théologiques dans la même langue, cités par Paquot dans ses *Mémoires* III, 53, de l'édition in-fol. W—s.

SMIDS (Ludolphe), poète hollandais, né à Groningue, en 1649, étudia la médecine à Leyde, et la pratiqua long-temps à Amsterdam, où il mourut le 7 mai 1720. Né catholique, il avait embrassé le protestantisme en 1684. Sa tragédie de *Conradin* est la seule de ses pièces de théâtre, qui reçoive encore quelquefois les honneurs de la représentation. Il a écrit en prose hollandaise une *Chronique des guerres de son temps*, et un *Cabinet des Antiquités hollandaises*. Il a copieusement enrichi de notes la traduction hollandaise des Œuvres d'Ovide, par Abraham Valentyn, imprimée à Amsterdam, 3 vol. in-4°, 1720, avec des gravures de Sébastien Leclerc. M—on.

SMITH (sir Thomas), né, le 28 mars 1514, à Saffron-Walden, dans l'Essex, avait quatorze ans lorsqu'il fut admis au collége de la Reine, à Cambridge, où il devint bientôt un sujet distingué. Comme ce collége était un de ceux qui favorisaient les opinions de Luther, et que le père de Smith montrait

un grand penchant pour la réforme, ces circonstances, plus encore que les talents précoces du jeune Thomas, le firent recevoir boursier, à l'âge de dix-sept ans, et nommer, deux ans après, professeur de grec à cette université. Il se signala dans cette carrière, en corrigeant la manière vicieuse dont les Anglais prononçaient le grec. Lié avec Chèke, qui avait été son condisciple, et qui était alors aussi professeur, ils méditèrent long-temps sur cette manière défectueuse de prononcer le grec; et, confirmés dans leur opinion par l'ouvrage d'Érasme sur le mode de prononciation de cette langue, et celui de Terentianus : *De literis et syllabis*, ils conçurent le projet d'une réforme. Après qu'ils se furent exercés eux-mêmes, en particulier, à leur nouvelle méthode, il fut décidé que Smith commencerait à s'en servir le premier en public. Le jeune professeur, pour ne pas froisser tout-à-coup l'opinion générale, ne prononça d'abord que quelques mots d'après la nouvelle manière, et en augmenta chaque jour le nombre. Il continua ce manége jusqu'à ce qu'il vît qu'on s'était aperçu de cette innovation. Alors il s'arrêtait sur certains mots, et se reprenait pour les prononcer selon l'ancien usage, comme s'il s'était trompé. Ses élèves, qui avaient d'abord ri de ses prétendues méprises, commencèrent à soupçonner quelque chose, et le prièrent de leur faire part de ses découvertes. Smith finit par céder, en demandant quelques jours de préparation. A cette nouvelle, une foule d'élèves se réunirent pour l'entendre; et, au jour indiqué, il développa, avec autant de lucidité que de force, les innovations qu'il proposait. Chèke en fit autant dans le collége du Roi; et le triomphe fut le même des
tés. On joua le *Plutus* d'A
ne, en grec, que l'on pron
près la nouvelle méthode; e
d'années elle fut généralem
tée. Cependant, six ans p
un certain Ratecliff, ayant
mener l'ancien usage, fut
les élèves. Il porta plain
du chancelier, l'évêque
qui, ennemi de toute i
(*Voyez* Chèke), lança
contre la nouvelle manièr
noncer le grec. Chèke fi
efforts pour s'y opposer : S
bla céder d'abord ; ma
il écrivit à l'évêque une le
déploya tant d'éloquence
que, donna des exemples si
que si le décret ne fut pas
du moins il cessa d'être
Peu de temps après, Sn
voyage sur le continent,
quérir de nouvelles lumi
suivit les cours des univ
plus célèbres de la France
lie. Il s'était fait recevoir
droit à celle de Padoue, e
à son retour, le même
Cambridge, où il fut nom
seur de droit. Alors il se m
que jamais zélé propagate
forme et des lettres. A l'
d'Édouard VI, il fut app
du duc de Sommerset, qui
son maître des requêtes,
des mines, prevôt d'Eton
Carlisle, sans que ce bénéfic
de Leverington l'engage
faire diacre ni prêtre, cor
prétendu. Deux ans après
il fut créé chevalier, minis
et ambassadeur, auprès d
reur. L'année suivante, le d
merset fut renversé; et Smi
tra fidèle à son protecteur
dernier moment, au risque

aux dépens de sa liberté. t il ne paraît pas que cette ait beaucoup influé sur la nt il jouissait ; car on le e, au bout de deux ans, eur auprès du roi de Fran- nder à ce prince la main aînée, pour son jeune sou- nt la mort prématurée mit cette négociation. Sous le Marie, Smith perdit toutes : on ne lui accorda, par ur ses talents, qu'une pen- nt liv. sterl. Il reparut à la le règne d'Élisabeth ; et a deux fois en ambassade la cour de France. La pre- il conclut la paix de 1564; , il vint demander la pos- Calais. Enfin, en 1570, il s au conseil privé, et, nommé secrétaire-d'état et de l'ordre de la jarretière. de ces affaires importantes, i, malgré son vaste savoir, omme à projets, voulut es- anger le fer en cuivre, et en- William Cecil, secrétaire- nme lui, qui cultivait la l'aider dans ses tentatives. n Medley l'avait entraîné entreprise, en changeant, ence, du fer en cuivre, au me solution de vitriol bleu : me le vitriol coûtait trop u'il n'y avait point de pro- opération, Smith imagina ver le principe en Angle- e compagnie fut formée ; même des lettres-patentes, mais cette spéculation n'a- à ruiner les co-associés, et Medley à la mendicité. isait marcher de front un et non moins impraticable, rmer dans les Ardes, pays rtile, à l'est d'Ulster, en Irlande, une colonie dont il aurait été une espèce de vice-roi, pendant sept ans, et dont il aurait eu ensuite le gouvernement héréditaire dans sa famille. Il avait obtenu des lettres-patentes pour cet établissement; mais ce projet finit plus malheureusement encore que le premier. Son fils naturel, qu'il avait envoyé pour établir la colonie, y fut lâchement assassiné. Smith s'occupa avec plus de succès du sort des deux universités et des colléges d'Eton et de Winchester, en obtenant pour elles, entre autres priviléges, que le tiers de leur rente fût payé en bled. Le prix de cette denrée était alors très-bas : mais Smith en prévoyait l'élévation ; et ce changement a été la base de la prospérité de ces établissements. Ce fut le dernier acte de sa vie. Il mourut, le 12 août 1577, laissant ses livres au collége de la Reine, à Cambridge. Smith avait des connaissances très-étendues. Il savait à fond le latin, le grec et le français. On assure qu'il était versé dans la philosophie de Platon, les mathématiques, l'astronomie, la physique même et la chimie telle qu'on l'enseignait de son temps : s'il s'égara quelquefois, ses erreurs furent celles de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : I. *De republicâ Anglorum*, 1583 et 1584, réimprimé avec des additions, 1594, et plusieurs fois ensuite, en latin et en anglais. II. *De rectâ et emendatâ linguæ græcæ pronunciatione*, Paris, Robert Étienne, 1568, suivi d'un Essai sur l'orthographe et la vraie prononciation anglaise, dans lequel l'auteur propose un nouvel alphabet de vingt-neuf lettres. Ce traité lui a fait moins d'honneur que le premier. III. Quatre *Discours* pour et contre le mariage d'Élisabeth. IV. Plusieurs *Lettres*,

qu'on trouve dans *The complete ambassador* et d'autres recueils. On lui attribue encore l'Histoire de la réforme, par Burnet, et qui a pour titre : *Device for the alteration and reformation of religion.* Enfin il composa quelques vers, pendant qu'il était détenu : ce sont des Traductions de Psaumes et trois Prières. Sa Vie a été écrite par Strype.

C—y.

SMITH (Richard), vicaire apostolique en Angleterre, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, naquit, en 1566, dans le Linconshire, fit ses humanités et sa philosophie au collége de la Trinité d'Oxford, sa théologie à Rome, sous le célèbre Bellarmin; et vint la professer d'abord à l'université de Valladolid, où il fut reçu docteur, puis à Douai. Ayant été rappelé dans sa patrie pour y exercer les fonctions de missionnaire, il fut député, en 1607, à Rome par le clergé séculier, pour solliciter du pape le rétablissement du régime épiscopal, et pour en obtenir un ordre qui défendît aux jésuites de s'immiscer dans les affaires de l'Église anglo-catholique. Sa négociation eut un plein succès, malgré les contradictions que lui suscita secrètement le P. Parsons. Quelques années après, il fut mis à la tête d'un comité de théologiens de sa nation, réunis à Paris, dans le collége d'Arras, où ils s'occupaient d'ouvrages de controverse destinés à combattre ceux des anglicans. Il y eut de fréquentes conférences avec les docteurs de cette religion, une entre autres, qui fit assez de bruit, avec Featly, aumônier de la légation anglaise, et l'un des plus habiles controversistes de sa communion. A la mort du vicaire apostolique Bishop, évêque de Chalcédoine, arrivée en 1624, Smith lui succéda, sous le même titre. Les commen de son épiscopat furent trai mais lorsqu'il entreprit de fi cuter le décret du pape Pie forme en cela à celui du c Trente, pour soumettre les à la juridiction épiscopale, il de leur part, surtout de Bénédictins et des Jésuites, position éclatante et qui eut les plus fâcheuses. Il leur mieux de dépendre du p placé à quatre cents lieues tance, ne pouvait pas les ler, que d'un évêque établi sur qui était plus à portée de tenir lorsqu'ils abusaient immenses priviléges. Le P. Barlow, supérieur des Bén l'attaqua avec tant de violen scandale, que Rome fut ob condamner l'ouvrage de ce r et de faire brûler tous les exe qu'on put s'en procurer; mai avait déjà un grand nombr pandus dans le public. L'a accusait le prélat d'avoir tribunal contentieux pour c des mariages, des testament tres causes qui ne ressortiss des tribunaux séculiers. Se beau représenter que ce trib tait autre chose qu'une officia blable à celles qui existaie tous les états catholiques, n'y traitait de ces différente que sous leur rapport spiritu explication ne fut pas jugée sante. Le clergé se divisa : liers se déclarèrent pour l'év réguliers contre lui. Les fid rent part à la querelle, et le tans s'en mêlèrent aussi. Le nement en conçut des alar évêques anglicans, jalou mission du vicaire aposto regardaient comme rivale d

rent comme étant investi
attentatoires aux droits
me. Toutes ces fausses
adroitement entretenues
mphlets sortis de la plu-
liers. Smith fut proscrit
clamation du 11 décem-
ui l'obligea de se tenir ca-
ar une seconde, du 24
t, qui promettait une ré-
e cent livres sterling à
saisirait de sa personne.
alors d'autre moyen de
au danger, que de se
s l'hôtel de l'ambassa-
ance. Mais ses ennemis
pas de le poursuivre et
peuple contre lui, il
un plus long séjour en
e devint funeste aux ca-
i lui étaient attachés : il
de se retirer en France,
al de Richelieu, qui avait
sa promotion, lui fit
baye de Charroux. Pen-
la vie de ce ministre, il
bienveillance du gouver-
ais Mazarin, prévenu
emis, eut des procédés
ts : il le fit même dé-
on abbaye. Réduit alors
rême détresse, Smith fut
r les bénédictines anglai-
blissement desquelles il
oup contribué : elles le
s un petit appartement
e leur couvent ; et il y
te de ses jours dans la
ns la pratique des bon-
C'est là qu'il termina sa
énible carrière, le 18
à l'âge de quatre-vingt-
e prélat possédait, à un
nt, les vertus de son
les connaissances très-
s les sciences ecclesias-
t qu'il jouit des reve-
nus de l'abbaye de Charroux, il n'en retint que ce qui était absolument nécessaire pour son entretien ; tout le reste fut employé en œuvres de charité. L'Église catholique d'Angleterre aurait recueilli les plus heureux fruits de son gouvernement, si les ennemis de la juridiction épiscopale ne l'eussent pas contraint d'abandonner son projet. Sa fuite ne termina point la guerre qu'on lui avait déclarée : ses grands-vicaires furent en butte aux mêmes persécutions. Il en résulta un grand nombre d'écrits des deux côtés, dont les principaux furent composés par le docteur Kellison en faveur des droits du vicaire apostolique, et par le jésuite Floyd, dans les intérêts des réguliers. Ces derniers, anonymes ou pseudonymes, furent censurés par l'archevêque de Paris, par la faculté de théologie et par l'assemblée du clergé de France, comme contraires aux droits de la hiérarchie. Rome, qui d'abord avait pris le parti de Smith, finit par se déclarer contre lui. Deux décrets de la propagande affranchirent les réguliers de sa juridiction pour le ministère de la confession. Le principal ouvrage de Smith, dans cette querelle, est intitulé : *Brevis et necessaria declaratio juris episcopalis*, etc., Calais, 1631. Il fut traduit, la même année, en anglais, et imprimé à Douai ; il est dirigé contre Floyd. Ceux qu'il a composés contre les anglicans sont assez nombreux ; les uns en anglais, les autres en latin : I. *Réponse à Th. Bell*, auteur de la *Ruine du papisme*, in-8°., 1605. II. *Balance de la religion selon les règles de la Providence*, dans lequel il prouve que tous les rois d'Angleterre, et tous les archevêques de Canterbury, depuis l'apôtre saint Augustin, avaient fait constamment profession de la reli-

gion catholique, 1609. III. *Collatio doctrinæ catholicæ et protestantium*, Paris, 1622, in-4°., traduit en anglais, avec des augmentations, Douai, 1631. IV. *Refutatio apologiæ pseudocatholicæ Th. Mortoni*, Cologne, 1651, in-12. V. *Lettre historique* sur les bons procédés entre les papes et les rois d'Angleterre, 1652. VI. *Aveu évident des Protestants*, que l'Eglise romaine occupe le premier rang dans l'Église de Dieu, et que la foi qu'on y professe suffit au salut, 1645, in-8°. VII. *Examen de l'ouvrage du docteur Bramhall*, intitulé : *Justification de l'Église anglicane*, 1654. VIII. *Flores ecclesiasticæ historiæ gentis Anglorum*, Paris, 1654. IX. *Traité du sacrement de confirmation*. X. *Traité de la distinction entre les articles fondamentaux et non fondamentaux de la foi*, 1645, in-8°. XI. *De auctore et essentiâ protestantium ecclesiæ et religionis*, Paris, 1619, in-8°. On a de R. Smith quelques autres ouvrages de controverse. On lui doit aussi : *Qualités suffisantes dans tous ceux qui sont chargés de proposer la foi*, ainsi qu'une Vie, en latin, de la comtesse de Montagu, Rome, 1664. T—D.

SMITH (Jean), navigateur anglais, peut être regardé, après sir Walter Ralegh, comme le fondateur de la colonie anglaise de la Virginie. Il naquit en 1579. Les preuves de capacité qu'il avait données firent jeter les yeux sur lui, lorsqu'en 1606, les particuliers à qui Jacques Ier. accorda des lettres patentes pour fonder un établissement en Virginie entreprirent leur première expédition. Smith partit de Londres, au mois de décembre, avec trois petits vaisseaux. Arrivé à l'entrée de la baie de Chesapeak, il débarqua sur le cap méridional qu'il nomma *Cap* l'honneur du prince de C cap septentrional fut no *Charles*, d'après le nom fils du roi. Le Pôhattan. rivière que l'on reconnut, *James-River*. Ce fut sur sule, à peu-près à cinquant son embouchure, que les réunis d'une position heur terrain fertile, firent ch placement de James-Tow vint le chef-lieu de la colo pour mieux connaître le montait et descendait les faisait des excursions dans des terres. Dans une de c il tomba entre les mains qui avaient à se plaindre Anglais : il fut mené à la Pôhattan, chef de la tri dant six semaines on l'en attendant le jour où il ser puis dépécé et dévoré pa bales. Mais Nautaxan, fils et Pocahontas, sa fille, ava passion de Smith, sollic père de l'épargner, mal naces de la horde; et poussa la générosité jus sa tête sur le même bloc de Smith. Celui-ci dé manière si miraculense, reconduit à James-Town va dans l'état le plus pi n'y restait plus que trei glais tous malades. Tel détresse de cette colon habitants seraient morts Pocahontas, malgré la g continuait entre les siens péens, n'eût fourni aux be derniers. Elle se hasard venir les voir, contribua faire cesser leurs querel avertit des embûches qu' dait. Pendant trois ans c

si la colonie de son en-
tion. Le trouble y avait
it l'absence de Smith;
nes d'un esprit inquiet
profité pour s'en aller
navire qu'il y eût laissé.
n formait de nouveaux
ts, grace à l'activité de
historiens conviennent
ait capable, parmi ceux
vaient en Virginie, de
pagnons dans le devoir,
r des découvertes avec
1609, il reçut de nou-
ts d'Angleterre; et cette
, James-Town fut en
r deux plantations à une
tance, en remontant le
. Le terrain de la seconde
e Pôhattan, moyennant
convenue d'ustensiles en
ondance commençait à
ii les colons, lorsque
lant qu'il s'occupait de
rtes, fut dangereuse-
dans sa chaloupe par
d'un baril de poudre.
tourner en Angleterre,
e 1609, pour s'y faire
départ ranima en Amé-
roubles mal étouffés :
cinq cents hommes; six
il n'en restait plus que
cependant le pays four-
ivres suffisamment. En
mpagnie renvoya Smith
isseaux à la Virginie du
entre 38 et 45°. de la-
pour y faire des essais
d'or et de cuivre, que
s'imaginaient y avoir
ompés par l'apparence
ait un ruisseau qui char-
rticules de mica. Si les
u'on avait conçues ne se
is, Smith devait trafi-
Indiens et s'occuper de
la pêche. Au mois d'avril, il attérit à l'île Monahigan sous le 43°. 30. Il en prit possession ainsi que de tout le pays voisin, et s'y arrêta pour pêcher la baleine. Cette tentative n'ayant pas réussi, il construisit plusieurs bateaux, et envoya son monde à la pêche de la morue, qui fut très-heureuse; sur ces entrefaites il effectua la reconnaissance de la côte, depuis la baie de Penobscot jusqu'à Tragabizanda (aujourd'hui cap Anne), où il soutint un combat contre les Indiens, puis il poussa au sud jusqu'au cap Cod. Au mois de juillet, Smith partit de Monahigan avec un de ses bâtiments; l'autre devait porter le produit de sa pêche en Espagne. Arrivé en Angleterre le 31 août, il eut l'honneur de présenter à Jacques Ier. une carte de ce pays du nord, qu'il nommait *Nouvelle Angleterre*. La compagnie équipa deux autres vaisseaux. Smith, séparé de sa conserve par le vent contraire, fut obligé de rentrer à Plymouth. Il en sortit seul, le 25 juin 1615, et tomba presqu'aussitôt au milieu d'une escadre française. Après trois mois de captivité, il revint à Londres. Il y était encore lorsqu'il apprit que Pocahontas venait d'arriver à Plymouth, le 12 juin 1616. Attirée par supercherie à bord d'un navire anglais, qui était allé à l'embouchure du Potomak, en 1612, elle avait été amenée prisonnière à James-Town, parce qu'on espérait que son père, empressé de la délivrer, conclurait une paix avantageuse avec les Anglais. Pôhattan, outré de cette perfidie, ne céda qu'au bout de deux ans, lorsqu'on lui eut appris que sa fille épousait un Anglais. Pocahontas reçut le baptême, et suivit son mari en Angleterre. Smith allait partir pour un nouveau voyage. La crainte de manquer l'oc-

casion de marquer sa reconnaissance à Pocahontas, avant qu'elle vînt à Londres, lui fit présenter à la reine Anne, épouse de Jacques Ier., une requête dans laquelle il exposa les services que cette femme avait rendus à la colonie de la Virginie, à lui en particulier, et les événements qui l'avaient conduite en Angleterre; il finissait par supplier la reine de verser ses bienfaits sur la princesse indienne et sur son époux. Sa requête fut accueillie. Pocahontas fut comblée de marques d'honneur. Elle avait cru jusqu'alors que Smith était mort de sa blessure; irritée de n'avoir pas entendu parler de lui, elle refusa d'abord de le voir; enfin lorsqu'elle s'y fut déterminée, elle lui reprocha de l'avoir oubliée si long-temps. Elle était sur le point de s'embarquer pour retourner en Amérique, lorsqu'elle mourut à Gravesend, laissant un fils, Thomas Rolf, dont la postérité existe encore en Virginie. Smith après avoir achevé son voyage à la Nouvelle Angleterre revint dans sa patrie, où il mourut, en 1631. On a de lui en anglais : *Description de la Nouvelle Angleterre*, ou *Observations et Découvertes du capitaine Jean Smith (amiral de ce pays), dans l'Amérique septentrionale, en l'an du Seigneur* 1614, *avec les aventures de six navires qui partirent l'année suivante*, 1615, *et l'accident qui lui arriva de tomber au milieu de vaisseaux de guerre français*, Londres, 1616, in-8°. Ce petit volume est fort rare. Camus paraît en avoir ignoré l'existence; car en décrivant la relation intitulée : *Descriptio novæ Angliæ à Jo. Schmidt*, qui se trouve dans la xe. partie des grands Voyages de Bry, il s'exprime ainsi : « Jean Smith a » adressé son ouvrage à la société » anglaise formée pour fo » établissements dans le » Monde. L'abbé Prévost » publié d'extrait de cette » Il est vraisemblable qu' » écrite en anglais, puisqu » adressée à la société ang » Bry ne rapporte cepe » qu'il l'ait fait traduire, » trouvé aucun vestige d'u » antérieure à la sienne. » Smith, en composant son l d'engager ses compatriote des établissements sur la velle qui leur promettait avantages, surtout par la trèmement abondante le côtes. Il s'y serait fixé, s mis ne l'avaient forcé de l ner. Il leur reproche d'avo Indiens, et de leur avoir Anglais odieux. Le princi de cette relation est d'offri des tribus qui habitaient l Angleterre, et ceux de plus de ce pays, qui depuis en c Les aventures de Smith e hontas se trouvent dans u tion de la Virginie, qui est de la troisième partie d Voyages. On les lit aussi d *toire de la Virginie*, par ley, qui donne en entier la présentée à la reine par Sm ques historiens donnent, su sement des Anglais dans la des détails qui diffèrent ment de ceux que contient mais ces auteurs ne sont pa avec ceux qui se sont sp occupés de la Virginie, n avec M. Thomas Jefferso sident de l'union américain « On peut, après Walter R » garder le capitaine Smi » fondateur de notre Colo » membre du conseil et e

st à lui qu'elle a dû de
contre les attaques des
pays. Il était homme
raisonnable et bien ins-
E—s.

Thomas), né à Londres,
t élevé à Oxford, où il
progrès dans les langues
et devint un des bour-
668, il accompagna,
elain, sir Daniel Hervey
bassade à Constantino-
ir dans sa patrie, après
absence, il fut nommé
secrétaire d'état Wil-
temps où l'Église ro-
phait en Angleterre, le
ffard le priva, en 1688,
qu'il occupait à Oxford;
ra par la suite, et il la
ouveau, en 1692, pour
voulu prêter le serment
nement au trône de Guil-
Les vastes connaissances
vaient fait désigner pour
ir du célèbre manuscrit
e (du Nouveau-Testa-
il se trouvait dans la
de Saint-James; cette
qui n'eut pas alors de
exécutée en 1786, par
omas Smith mourut en
rincipaux ouvrages sont:
de chaldaicis paraphras-
'agma de Druidum mo-
titutis, Londres, 1664.
Lettres sur la religion,
et le gouvernement des
e un coup-d'œil sur les
sie, et une description de
ple, Oxford, 1672 et
listoire de l'Église grec-
qui concerne sa doctrine
d'abord en latin, puis en
80. V. *Vie de Camden*,
'nscriptiones græcæ Pal-
, 1698, in-8°. de 96 p.
(*V.* Ed. Bernard, IV, 290). VII. *Vitæ quorumdam illustrium virorum*, 1707. VIII. Des *Mélanges*, des *Lettres* et des *Sermons*. C—y.

SMITH (Edmond Neale), poète anglais, naquit en 1668. M. Neale, dont il était le fils unique, exerçait le négoce; et sa mère était fille du baron Lechmere. Des malheurs éprouvés par son père, et qui furent bientôt suivis de sa mort, placèrent le jeune Neale sous la tutelle de M. Smith, mari de sa tante paternelle. Ce tuteur prit un tel soin de l'éducation de son pupille, et le traita avec tant de bonté, que celui-ci, à la mort de M. Smith, prit son nom, par reconnaissance. Edmond Smith fut successivement élevé à Westminster, à Cambridge et à Oxford. Il se rendit familiers tous les classiques grecs et latins, et les compara soigneusement avec les chefs-d'œuvres français, espagnols, italiens et anglais. Son mérite reconnu lui fit obtenir une place à l'université d'Oxford; mais le scandale qu'il donna par sa conduite dissolue et ses extravagances le firent suspendre de ses fonctions, au mois d'avril 1700. Ce ne fut cependant qu'à la fin de 1705 qu'il fut définitivement remplacé. Il se rendit alors à Londres, se lia avec le parti whig, dont plusieurs membres le soutinrent par leurs libéralités. Addison fut chargé, dit-on, de lui proposer d'écrire l'Histoire de la révolution de 1688; mais il refusa cette entreprise, pour ne pas tracer le portrait de lord Sunderland, qu'il lui paraissait très-difficile de faire à la satisfaction de ses nouveaux amis, sans s'écarter de la vérité. En 1707, il fit représenter sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*. Addison, qui en composa le Prologue, y critique l'enthousiasme exagéré et presque exclusif du pu-

blic pour le théâtre italien. Cette tragédie, beaucoup trop vantée, fourmille de défauts, et n'est remarquable que par sa versification et quelques scènes pathétiques. Les critiques anglais, qui en portent un jugement si sévère, ajoutent *sérieusement* qu'elle est inférieure à l'*Hippolyte* d'Euripide, et même à la Phèdre de Racine. Lord Halifax en avait accepté la dédicace ; et il se proposait de donner à Smith un témoignage éclatant de sa munificence, lorsqu'il la lui apporterait : mais, malgré les instances des amis de notre poète, celui-ci, soit par orgueil, soit par suite de son indolence, ou par tout autre motif, écrivit cette dédicace, mais ne la remit pas au personnage auquel il l'avait destinée ; et il perdit ainsi la récompense qui l'attendait. Jean Philips, son ami de collége, étant mort (le 15 février 1708), Smith composa une Élégie pour déplorer la perte qu'il venait de faire. Ce petit poème, où la douleur est exprimée en termes pleins de sensibilité et d'élégance, est cité comme une des meilleures productions de ce genre qui existent dans la langue anglaise. Les amis de l'auteur en fixèrent pour eux le prix à une guinée ; et comme ils étaient nombreux, la vente produisit une somme considérable. Il s'occupait d'une tragédie de Jeanne Grey : déjà le plan était tracé, et le canevas des scènes disposé, lorsqu'il en fut détourné par une invitation de George Ducket, qui le retint dans une terre au comté de Wilts. Les excès de table auxquels ils se livrèrent ensemble occasionnèrent à Smith une maladie pour laquelle il composa lui-même un remède dont le résultat fut de le conduire au tombeau, dans le mois de juillet 1710. On a encore de ce poète trois ou quatre Odes et un Discours latin, prononcé à Oxford, en l'hon Thomas Bodley. Ces divers les ont été publiés, en 1719, titre d'*OEuvres de Smith*, disworth, son ami, qui le précéder d'une Notice hist

D—

SMITH (Guillaume), v né vers la fin du dix-septièm fut envoyé, en 1726, par la gnie d'Afrique, à la côte de pour dessiner tous les fort possédait dans cette contre lever le plan, ainsi que cel vières, des ports, et des au où l'on fait le commerce dep bouchure de la Gambie jus dah. Smith partit le 20 août tra dans la Gambie le 25 se le 20 avril 1727, il quitta le de Juidah ; le 16 juillet, on la ber l'ancre dans la baie de C sur la côte de la Barbad avoir couru le risque, dans c gue traversée, de couler à une voie d'eau. En rado navire, on trouva un p phin qui s'étant engagé dan droit où le doublage s'était avait empêché l'eau de en trop grande quantité. S de retour en Angleterre le tembre. La relation de son qui était restée en manus une bibliothèque, fut publie titre : *Nouveau Voyage de contenant une description du pays et des mœurs, et c des habitans*, Londres, 17 Il a été traduit en français 1751, 2 volumes in-12, Ce livre, écrit avec un to rité qui prévient favoral contient des détails curieu habitants et sur l'histoire de la Guinée. Les figures t tent tous les animaux curie

observés ; elles sont exac-
, homme judicieux et ins-
mpare les écrits de ceux
précédé, entre autres ce-
mân, avec les choses qu'il
Un autre Guillaume Smith
Histoire de la Nouvelle
puis la découverte de cet-
ce jusqu'à notre siècle,
1765, 1 vol. in-8°., tra-
nçais par Eidous, Paris,
12. La plus grande partie
est consacrée au récit des
s arrivés en ce pays jus-
2. La description géogra-
très-succincte. E—s.

(Robert), physicien an-
en 1689, mort en 1768,
sa jeunesse à l'étude de la
et des sciences physiques.
progrès rapides dans cette
rière, que parcourait avec
célèbre Cotes, son cou-
leux physiciens distingués
oir atteint l'âge de la matu-
saient de zèle d'activité et de
ur répandre la philosophie
n ; et cette conformité de
ite à une estime réciproque,
nitié jusqu'a la mort. Cotes
it, de la manière la plus
, la chaire de physique à
é de Cambridge, lorsque la
eva dans la fleur de l'âge,
de ses importants travaux
. Le regret qu'il eut en mou-
avoir pas publié un Recueil
ons de physique, rédigées
coup d'ordre et de clarté,
par la promesse que lui fit
le se charger de ce dépôt.
e Cotes fut rempli ; des ta-
bres qui avaient échappé à
n de l'auteur, ne tardèrent
sparaître. Smith fit plus ;
publier l'ouvrage, il l'enri-
grand nombre de notes ex-

plicatives et d'additions intéressantes : enfin il remplaça dignement Cotes dans l'université de Cambridge. Il manquait à la physique un ouvrage qui traitât avec une certaine étendue de tout ce qui a rapport à la vision, soit par des rayons directs, soit par des rayons réfléchis, soit par des rayons réfractés. Smith forma le projet de ce travail, et sut l'exécuter avec succès. Son livre parut en anglais l'an 1728, sous ce titre : *Compleat system of opticks*. Il renferme, outre les différentes branches théoriques et pratiques de l'optique, un grand nombre d'importantes applications de cette science à l'astronomie et à la navigation. On peut dire, sans crainte d'être contredit, qu'il est encore aujourd'hui le plus considérable et le plus complet des traités qui ont été publiés sur la lumière. Cet ouvrage a été traduit de l'anglais par le P. Pézenas, Avignon, 1767, 2 vol. in-4°., et l'on doit au P. Blanchard les principales additions faites à cette Traduction. Le même ouvrage a été traduit par Duval Leroy, Brest, 1767, in-4°., avec des augmentations considérables. On a encore de Smith un Traité philosophique sur les sons (*Harmonics, or the philosophy of the musical sounds*), publié en 1760, un vol. in-8°.

L—n—s.

SMITH (John), dessinateur et graveur en manière noire, naquit à Londres, en 1654. Son premier maître fut un peintre peu connu, nommé Tillet ; il entra ensuite chez Becket, qui lui enseigna la gravure en manière noire, qui commençait à être en vogue à cette époque. Vander Waart, peintre hollandais, également habile en ce genre, lui donna aussi d'excellens conseils. Les gravures qu'il publia attirèrent l'attention de Knellers,

qui l'engagea à venir demeurer chez lui, à condition qu'il travaillerait principalement d'après ses ouvrages. L'habileté du peintre contribua beaucoup à accroître celle du graveur; et Smith acquit bientôt la plus brillante réputation; mais l'union ne put durer entre les deux artistes; quelques différends amenèrent une rupture, peu de temps avant la mort de Smith, arrivée à Londres, en 1719. Ce graveur est, sans contredit, le plus habile en manière noire qui eût paru jusqu'alors. Ce que l'on vante particulièrement dans ses estampes, c'est la douceur de l'exécution et l'intelligence avec laquelle il a su conserver l'esprit des peintres qu'il a traduits. Parmi les *Portraits* qu'il a gravés, au nombre de plus de vingt-cinq on cite le sien propre, tenant en main celui de Kneller; et ceux en pied, de *Pierre-le-Grand*, de la *duchesse d'Ormond*, fille de Cromwell, de *Jean Churchill*, fils du duc de Marlborough; le portrait du duc de Schomberg à cheval; ceux de *Steele*, d'*Addison*, de *Pope*, de *Congrève*, de *Locke*, et surtout de la *comtesse de Salisbury*, et de *mistriss Cross*. Ses pièces historiques, au nombre de vingt-huit, sont d'après Schalken, le Titien et ses propres compositions. La plus remarquable est celle qu'il a gravée d'après Carle Maratte, et qui représente une *Sainte-Famille*. — Gabriel Smith, graveur, naquit à Londres, vers 1724. Après avoir reçu, dans sa patrie, les premiers éléments de son art, il vint à Paris pour se perfectionner. C'est dans cette ville qu'il apprit la gravure en manière de crayon. De retour à Londres, Ryland l'aida de ses conseils, et il grava pour ce peintre, avec le plus grand succès, et cultiva aussi la pointe et le burin. On cite parmi ses ouvrages *veugle conduisant les aveu* près le Tintoret. II. *Tobie* *son*, d'après Salvator Ros pièces font partie de la col Boydell. III. *La Reine de sitant le roi Salomon*, d Sueur. IV. Une *Chasse* Sneyders, représentant un *forcé par les chiens*; très- folio en travers. Gabriel Londres, en 1783. — Smith, peintre, né à C peignit avec beaucoup de *paysage*, le *portrait*, l les *fruits*. Il mourut en Jean Smith, son frère, lui, à Chichester, cultiv talent distingué, la peintu sage et la gravure à l'eau 1760, il remporta le sec paysage fondé par la s couragement des arts, ét dres. Ce tableau, qui a ét Woollett, représente un *d'Angleterre*, ornée de de bergeries. Parmi ses sages, on cite les *Vues* *de Kirstall* et de *Fou châteaux de Kenelwort mouth*, de la *Nouvelle* *draulique de Belton*, *d'Agley*, d'*Exton* et de appartenant à lord Byr différentes vues ont été Vivarès. Jean mourut e George, le plus jeune des f de Chichester, naquit en celui qui montra le pl comme peintre et comme se fit aussi une réputati poésies pastorales, qui l le surnom de *Gessner* fut lui qui, en 1760, m mier prix de paysage la société d'encouragemen dans lequel son frère J

prix. Le tableau de
ente un *Riche paysa-*
riques et de bergeries.
plan, on voit un ruis-
duquel l'auteur s'est
deux frères. Ce bel ou-
é par Woollett, ainsi
res tableaux du même
t pour sujet la *fenai-*
des pommes, le *ha-*
tre, paysage d'hiver
ois, des bestiaux, et un
ux. George a peint plu-
paysages, gravés par
ment la *Récolte du*
ée par Vivarès. Dans
estampes de Boydell,
monce de cinquante-
sages gravés à l'eau-
n et George Smith de
près leurs propres ta-
de divers autres maî-
rès-beau *Portrait* des
r W. Pether, sous le
The three Smith, bro-
ters, natives of Chi-
e mourut en 1776. —
SMITH, dessinateur et
nière noire, naquit à
1740. Cet artiste la-
ute un grand nombre
lans différents genres,
portraits de sa compo-
ept d'après Reynolds,
près différents maîtres.
es historiques qu'il a
les diverses manières
cite le *Barde*, d'après
iré à Thomas Jones,
le de Gray, et ses es-
s J. H. Fuessli. P—s.
(SAMUEL), historien
au New-Jersey, s'est
par une *Histoire* de
depuis sa fondation
, avec un appendix,
ce qui s'est passé de

plus important depuis cette année jusqu'à la publication de son ouvrage (1765), et qui donne un court aperçu de la situation du New-Jersey à cette époque. Cette histoire, composée sur des matériaux inconnus, se recommande aussi par l'impartialité. L'auteur mourut en 1778. C—y.

SMITH (ADAM), économiste célèbre, que ses partisans appèlent le *Fondateur de l'économie politique*, naquit le 5 juin 1723, à Kirkaldy en Écosse, où son père, qu'il perdit quelques mois après sa naissance, exerçait l'emploi d'inspecteur des douanes. A l'âge de trois ans, Adam Smith fut enlevé par des vagabonds; mais on ne tarda pas à le retrouver et à l'arracher de leurs mains. Il commença ses études dans une école de Kirkaldy, d'où il passa, en 1737, à l'université de Glascow, et de là, en 1740, au collége de Baliol à Oxford. La constitution faible et délicate du jeune Smith le mettait dans l'impossibilité de se livrer aux amusements de son âge qui exigeaient de la force et de l'activité; et cette circonstance fortifia de bonne heure ses dispositions naturelles pour les occupations de l'esprit, et surtout pour les études sérieuses. Les mathématiques et la philosophie naturelle furent les premières sciences auxquelles il s'appliqua pendant son séjour à l'université de Glascow, sans négliger les belles-lettres et les recherches spéculatives, qui charmaient davantage son esprit. L'étude de la nature humaine dans toutes ses branches, et plus particulièrement celle de l'histoire politique du monde, auxquelles il s'adonna, après son retour d'Oxford, ouvrirent un champ vaste à sa curiosité et à son ambition, et en développant son

génie ardent, elles satisfirent sa passion dominante de concourir au bonheur et à l'amélioration de la société. Il paraîtrait que les leçons du docteur Hutcheson, professeur de l'université de Glascow, contribuèrent beaucoup à donner à ses talents la direction vers laquelle son goût le poussait déjà naturellement. Ce fut aussi à cette période de sa vie, qu'il cultiva avec le plus grand soin l'étude des langues. Sa mère, qui désirait lui faire embrasser l'état ecclésiastique, l'avait envoyé, à cet effet, à Oxford; mais après sept années de résidence, il retourna en Écosse, parce qu'il ne se reconnut aucune disposition pour cette carrière. Il paraît que Smith commença dès cette époque (1748), à donner des leçons de rhétorique et de belles-lettres à Édinbourg. En 1751, il fut nommé professeur de logique à l'université de Glascow, et l'année suivante, il obtint dans la même université la chaire de philosophie morale. Il est à regretter que les cours qu'il donna, en ces deux qualités, et qui lui valurent une grande réputation, n'aient pas été publiés. Ils ne sont connus que par les parties qu'il en a fait entrer dans ses principaux ouvrages, et par l'esquisse générale que Dugald Steward en a tracée en écrivant la Vie de Smith (1). Si l'on s'en rapporte à cette esquisse, son cours de logique se faisait remarquer par une certaine originalité, et par la profondeur des raisonnements; son cours de philosophie morale était divisé en quatre parties: la première renfermait la théologie naturelle, ou les preuves

(1) Le docteur Blair reconnaît, dans une note de son *Cours de Rhétorique*, qu'il a beaucoup profité d'un traité manuscrit sur le même sujet, composé par Adam Smith, son ami, et que celui-ci lui avait communiqué.

de l'existence et des attri
il développait dans la se
sacrée à la morale, les do
publia depuis dans sa
sentiments moraux; l
partie comprenait plus a
branche de la morale qui
à la justice; il examinait
la quatrième, les réglem
ques fondés non sur les
la justice, mais sur l'u
convenances; c'est sous
vue qu'il envisageait les
politiques relatives au
aux finances, aux établis
clésiastiques et militaires.
sur cette matière, form
tance de l'ouvrage qu'il
plus tard sous le titre de
*sur la nature et les caus
chesse des nations*. Aucu
sociale ne pouvait être plu
pour mettre au grand jou
d'Adam Smith. Dans ses c
bandonnait sans prépara
éloquence, et débitait
d'une manière simple et
exempte d'affectation. Co
raissait prendre le plus vi
sujet qu'il traitait, il man
ment d'exciter le même
dans l'esprit de ses auditeu
sonne ne savait mieux qu
ver leur attention. Bientôt
tion s'étendit, et les étu
rent en foule à Glascow p
dre. Adam Smith ne s'é
fait connaître que comme
et il n'avait rien public
1754 il inséra, dans le
méro de la *Revue d'E*
une lettre adressée aux réd
ce journal: elle contient u
du Dictionnaire de Johns
tableau rapide de l'état d
et des lettres en Europe à
que. Cette lettre a été t

par P. Prévost, qui l'a fait dans son édition des œuvres nes d'Adam Smith. En 1759, raitre sa *Théorie des Sentimoraux*, à laquelle il ajouta une *Dissertation sur l'Ori- Langues, et sur le Génie t des Langues-mères, et qui en sont dérivées.* Cette tion a été traduite par A. M. lard, sous le titre de *Consis sur la première formas langues*, etc., Paris, 1796, et en 1809 par Mauget, sous d'*Essai sur la formation gues.* Vers la fin de 1763, Townsend lui proposa d'acuer le duc de Buccleugh dans ages. Les avantages qu'on lui le desir qu'il avait de visiter tinent, déterminèrent Adam à accepter cette proposition, e démettre de sa place de eur. Après avoir passé peu de Paris avec le duc de Buc-, ils s'arrêtèrent dix-huit mois ouse, et se rendirent ensuite à , en traversant le Midi de la . Ce fut durant cette tournée m Smith recueillit sur l'état r de ce pays les informations fit usage plus tard dans son ouvrage. Pendant l'automne de ils revinrent à Paris, et Adam s'y servit des lettres de recomtion de son ami David Hume, lier avec les hommes les plus s de la secte qui s'intitulait me le parti *philosophique*, et rticulièrement avec les *économ*, tels que Turgot et Quesnay. our en Angleterre, il vécut dix s la retraite à Kirkaldy auprès mère, occupé d'études sérieualgré les instances de ses amis, lume en particulier, qui conit une grande ville comme la seule résidence convenable aux gens de lettres. Adam Smith ne fit, dans l'intervalle, que de courtes excursions à Londres et à Edinbourg ; mais il répondit aux reproches qu'on lui adressait, en publiant, au commencement de 1776, ses *Recherches sur la Nature et les Causes de la richesse des nations*, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage lui fit bientôt une réputation européenne. Deux ans après sa publication, le duc de Buccleugh, son élève, obtint pour lui l'emploi de commissaire des douanes en Écosse, qui le fixa à Edinbourg, où il passa les douze dernières années de sa vie, jouissant d'une fortune fort supérieure à ses besoins. Les infirmités de la vieillesse, dont il commença de bonne heure à sentir les approches, lui rappelèrent, mais trop tard, ce qu'il devait au public et à sa propre réputation. Les principaux matériaux des ouvrages qu'il avait annoncés, étaient réunis depuis long-temps, et il ne lui manquait probablement qu'un petit nombre d'années de santé et de retraite pour les mettre en état d'être livrés à l'impression. La mort de sa mère, qu'il aimait tendrement, arrivée en 1784, et quatre ans après celle de Mlle. Douglas, sa cousine, qui s'occupait de ses affaires domestiques, contribuèrent à faire évanouir ses projets. Quoiqu'il supportât avec fermeté ces deux pertes douloureuses, sa santé et ses facultés intellectuelles déclinèrent graduellement, et le 8 juillet 1790, il mourut d'une obstruction dans les entrailles, qui lui causa de cruelles souffrances. Peu de jours avant sa mort, il donna l'ordre de détruire tous ses manuscrits, à l'exception de quelques essais détachés qu'il confia aux soins des docteurs Hutton et Black, ses exécuteurs testamentaires, et qui ont

été publiés en 1795, 1 vol. in-4°. Ces OEuvres posthumes, qui ont été traduites en français, avec des notes et des réflexions par le professeur Prévost, de Genève, Paris, 2 vol. in-8°., renferment les fragments d'un ouvrage *sur les Principes qui suscitent et qui dirigent les recherches philosophiques;* un Essai *sur la nature de l'imitation à laquelle tendent les arts imitatifs*, un autre *sur les sens externes*, et la lettre aux rédacteurs de la Revue d'Edimbourg dont nous avons déjà parlé (2). Adam Smith, quoique d'une humeur douce, égale et même assez enjouée, ne paraissait point né pour le commerce du monde. L'abstraction continuelle de ses pensées le rendait inattentif aux objets ordinaires de la vie, et lui causait souvent des distractions ou des absences si singulières, que suivant l'un de ses biographes, elles ont été à peine surpassées par l'imagination d'Addison et de La Bruyère. On lui a reproché d'avoir publié, après la mort de David Hume, la Vie de ce célèbre sceptique écrite par lui-même, et d'y avoir joint des remarques qui ne prouvent que trop clairement qu'en matière de religion ses opinions différaient peu de celles de son ami. Cette publication, qui paraissait dirigée contre le christianisme, fut réfutée dans une lettre anonyme adressée à l'auteur par le docteur Horne, qui lui opposa des arguments pressés et vigoureux, et tourna en ridicule avec beaucoup de gaîté le ton solennel qu'Adam Smith avait cru devoir adopter, en prouvant par certaines anecdotes relatives à Hume, que le récit de sa vie

(2) En 1817, Dugald Stewart a donné une édition des œuvres complètes d'Adam Smith, avec son portrait et une notice sur sa vie et sur ses écrits, en 5 gros volumes in-8°.

contient des inexactitudes fi
tes, et qu'à l'époque où l'on
se qu'il jouissait d'une parfai
quillité d'esprit, aucun de s
ne se serait hasardé à faire
en sa présence du docteur
sans le mettre dans un état d'i
très-violent (3). *Sa théorie
timents moraux* a eu un gra
bre d'éditions en Angleterr
été traduite plusieurs fois
çais, d'abord sous le titre d
physique de l'ame, ou *Th
sentiments moraux.* Paris
in-12, par un anonyme. M.
dans son Dictionnaire des a
parle d'une traduction an
même ouvrage, publiée
en 1764; mais en 2 vol.
l'attribue à Eidous. Le cat
la bibliothèque royale e
autre de l'abbé Blavet, Pa
2 vol. in-12, qui aurait
velle édition. Paris, 177
vol. in-12, si l'on s'en ra
qui a été dit dans la Biog
verselle, article Blavet
Condorcet a traduit aussi
des sentiments moraux; P
(1798), 2 vol. in-8°., s
tion à laquelle Adam S
fait, pendant sa dernièr
des changements considér
dame a placé en tête un
ment, et y a ajouté la tra
*Considérations sur l'or
formation des langues*,
me auteur, et huit lett
sympathie, dans lesquell
tique quelques parties d

(3) Chalmers, qui rapporte ce
General Biographical Dictionary
Dugald Stewart de ne pas en avo
dans sa Biographie d'Adam Smith,
scepticisme de ce dernier à ses
avec Hume, à son desir trop vif
tous les sujets d'une manière trop n
surtout aux relations qu'il avait e
les prétendus philosophes de Franc

Adam Smith. C. T. Ko- i donné une version al- ivec un commentaire ; 91, in - 8°. « Vivement nécessité de donner à la base vraiment scientifi- uffit à elle-même, Adam M. Buchon (4), chercha ans la sympathie. Hut- maître, avait entrevu ce la nature humaine; mais issé dans un vague mys- ith l'analysa avec finesse ur, l'éleva à la hauteur pe universel, et soutint a sympathie était le phé- ment de la nature humai- sans elle l'humanité ne t. Ce système se trouve l'une manière indécise et ois même contradictoire éorie des sentiments mo- s avoir commencé, dans :, par poser le fait de la Smith admet en principe ommençons par juger les qu'ensuite nous nous ju- -mêmes. Selon lui, nous us trois points de vue dif- affections et les actions. ugeons sous le rapport de nce, sous le rapport de la de l'obligation morale, et le rapport du mérite; et que ces trois jugements s sur la sympathie..... La une fois établie comme loi morale, Smith a passé quences, et en a fait dé- vertus, qu'il distingue en nables et en vertus austè-

res. Relativement à quelques-unes des premières, telles que l'humanité, la pitié, etc., qui sont plutôt des qualités aimables que des vertus, il a facilement démontré qu'elles avaient la sympathie pour base; mais il a dû échouer dans les autres. La sympathie, en effet, étant involontaire et fatale, si la vertu était placée dans la sympathie, elle serait nécessairement aussi involontaire et fatale, et il ne dépendrait pas de nous d'être vertueux ou vicieux. Il n'y aurait donc point de vertu dans le système de Smith, puisque, suivant lui, la vertu est dans la sympathie, et qu'il est manifeste que la sympathie est involontaire. Le système de Smith est donc incomplet et faux, puisqu'il tend à construire une morale libre sur une base qui est la fatalité même. La *Théorie des sentiments moraux* est loin cependant d'être un ouvrage sans mérite. Lorsque Smith ne se consume point en vains efforts pour tirer de la sensibilité un système scientifique, lorsqu'il se borne à analyser les phénomènes sensibles, à observer le jeu de la sympathie, de l'amour, de la haine et des autres passions, toutes ses vues sont neuves, ingénieuses et fines, toutes ses observations sont d'une vérité frappante et d'une délicatesse exquise. Nul n'a pénétré plus avant que lui dans l'histoire de la sympathie; mais au lieu de vouloir en être le philosophe, il eût dû se borner à en être l'historien ». Malgré la réputation qu'a donnée à Adam Smith sa théorie des sentiments moraux, les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* sont l'ouvrage capital de cet écrivain, celui auquel il doit sa grande célébrité, et nous croyons par ce motif devoir en parler avec quelques détails. Il a eu en Angleterre

---

s préliminaire de la traduction de égée des sciences métaphysiques, mo- tiques, par Dugald Stewart. Nous reparé l'analyse de la *Théorie des orales*; mais l'ayant trouvée toute bien faite par M. Buchon, nous avons er son travail, en le citant.

une multitude d'éditions qu'il serait trop long d'énumérer : Don Jose Alonzo Ortiz l'a traduit enespagnol, Valladolid, 1794, 4 vol. in-4°; la même année Garve le traduisit en allemand, Breslau, 4 vol. in-8°.; il en existe aussi plusieurs traductions en français. Celle de l'abbé Blavet fut d'abord insérée par fragments dans le *Journal de l'agriculture, des arts et du commerce*, d'Ameilhon, et réimprimée à part d'abord à Yverdun, en 6 petits vol. in-12, ensuite en 2 forts vol. in-8°. Londres (Paris), 1788, et enfin en l'an IX (1800), 4 vol. in-8°. Cette dernière édition, la seule que Blavet ait reconnue et qui porte son nom, vaut mieux que les précédentes. Roucher en avait aussi fait paraître une en 1790, 4 vol. in-8°.; mais on ne retrouve pas Smith dans cette traduction, et il paraît que le volume de notes que Condorcet devait y ajouter, n'a pas été imprimé. Enfin Germain Garnier en a donné une autre en l'an IX (1800); il l'a fait précéder d'une préface, qui est à elle seule un ouvrage, dans laquelle il analyse le système d'Adam Smith. Il a placé à la fin une Notice sur cet écrivain; une seconde édition de cette traduction a été publiée en 1822, 6 vol. in-8°., dont un volume de notes: elle est sans contredit infiniment supérieure à toutes celles qui ont paru. Ceux qui ont écrit sur l'*économie politique* peuvent être divisés en trois classes principales. Les anciens économistes, parmi lesquels nous citerons Thomas Mun, Petty, Ustariz, Melon, etc., ne voyant de richesse que dans l'*or et l'argent* ou *la monnaie*, pensent que le seul moyen d'enrichir ou d'appauvrir une nation, consiste dans l'augmentation ou la diminution de la masse d'argent qu'elle possède. Ils donnent la préférence aux impôts indirects, v les avantages de la consomma du luxe, et ne considèrent p emprunts comme nuisibles au Nous rangeons dans la second les encyclopédistes, qu'on a les économistes français, ou ment les économistes, et qu'o rait nommer les *Doctrinai* 18e. siècle : le médecin Que est considéré comme le chef son article, tom. XXVI, p. 3 regardent *la terre* comme l unique de toutes les riche nations, considèrent le tra manufactures comme stéril ment les prohibitions et le qui frappent les produits de trie domestique et étrangère fin tous les impôts indirect permettent aux gouvernemen impôt unique, l'*impôt fon* troisième classe se compose nomistes anglais et de la pl économistes modernes, qui, siastes des maximes d'Adam bien qu'ils aient souvent nions différentes, ne voient lui, la richesse que dans le réprouvent, comme les éco français, les *douanes*, les les *prohibitions*, et veulent mettre uniquement à l'inté du soin de ce qui concerne général (5). Aux trois classe nomistes dont nous venon connaître les principes, il drait peut-être d'en ajouter trième, qui, se rapproch plusieurs points de la prem garde *les besoins* comme de la richesse ou en d'au mes, définit la richesse *le d'agir sur les autres par le n*

(5) Ce principe, théoriquement vrai souffre beaucoup d'exceptions dans t tion pratique.

le fonde son opi-
produits que cha-
avent être pour lui
tant que quelqu'un
achète (6). Après
premier principe,
se le travail en *tra-*
en *travail impro-*
nnaît comme *pro-*
ail matériel, celui
alise sur une chose
au moins quelque
le travail a cessé.
rd sur ce point avec
ites modernes, con-
on comme une er-
en outre, au mé-
ais l'invention de
e le travail est l'é-
hesse des nations.
in, Melon, Forbon-
nt dit avant Adam
Colbert et d'autres
français, avaient
: ils l'avaient prise
ur administration
ommun à tous les
écrie, c'est d'avoir
se un élément uni-
nous semble, avec
usieurs causes con-
r et à l'augmenter;
nt ou la monnaie,
l, peuvent être con-
concourant simulta-

nément à la constituer, en ajoutant à ces éléments, avec M. du Bois-Aymé (8), les produits économisés et appliqués à la reproduction, produits qui forment ce qu'on appèle un capital. Ce qui prouve que la base principale du système d'Adam Smith n'est rien moins qu'inattaquable, c'est que Malthus, écrivain de son école, avoue que, malgré trente années de recherches et cinquante volumes de découvertes, on n'a pu s'entendre jusqu'à présent sur ce qui constitue la richesse. Quoi qu'il en soit, Adam Smith, après avoir défini ce qu'il entend par travail, énonce un fait qu'on ne lui contestera pas, c'est que l'un des moyens qui en augmentent le plus la puissance productive, c'est sa division, qui donne au producteur le moyen de faire *plus*, *mieux*, et *à meilleur marché*; et procure, par conséquent, au consommateur, la facilité d'appliquer à son usage, avec le même revenu, les produits d'un plus grand nombre d'industries : Adam Smith ajoute qu'il ne peut exister de division de travail sans échange. Suivant lui, l'intervention des gouvernements produit un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent; et ils doivent éviter de se mêler des affaires de leurs sujets, se borner à les protéger, en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, qu'il considère comme de l'argent fort mal employé. Parmi les nombreux reproches que M. Ferrier a faits aux théories d'Adam Smith et des écrivains de son école,

ue le défaut d'espace nous
r au système de cette quas-
estes les découragements
une note que M. le vis-
s a bien voulu nous faire
nt qu'un extrait de son in-
ible *Traité sur la ri-*
I. in-8°, Paris, 1815.
d'Henri IV, ce plat Égrig-
les deux mamelles de la
ageait de tout son pouvoir,
port lui en 1715 au conseil
en parlant de l'Espagne,
e de l'or et de l'argent, mi
, si le travail n'y est pas

(8) *Examen de quelques questions d'économie politique, etc.*, par M. du Bois-Aymé. Paris, 1829, 1 vol. in-8°.

celui d'avoir presque toujours raisonné sans égard pour la séparation d'intérêts des différentes nations, et dans la supposition qu'il n'existerait au monde qu'une seule société d'hommes, n'est pas le moins fort. M. le comte Mollien rend au contraire au mérite d'Adam Smith un hommage éclatant, dans des lettres qu'il a eu la bonté de nous écrire à son sujet. Adam Smith, suivant cet habile administrateur, a jeté les semences d'une autre émulation dans les nations civilisées. Son mérite est d'avoir dévoilé le mécanisme intérieur de l'organisation sociale, dans les rapports des divers intérêts entr'eux; d'avoir révélé des rapports qui échappaient à l'observation commune sur la monnaie, sur les banques, sur les lettres de change, sur la composition des revenus particuliers, sur les impôts, etc. C'est par son livre qu'on a surtout appris que la science de la finance n'était rien moins que celle de la société tout entière. Sa théorie repose sur une observation plus profonde et plus exacte *des faits* dans toutes leurs conséquences. Il n'y a rien d'idéal ni d'absolu dans les méthodes de perfectionnement qu'il expose. Ses principes ne sont que les faits bien jugés et bien décrits; et ce qui le distingue des économistes du 18e. siècle, c'est qu'en livrant ses maximes au public, il a su se défendre du dédain doctoral, de la prétention des découvertes, de l'absolutisme, de l'abus de la généralisation des idées. Il explique, il définit et laisse conclure ceux qui peuvent et surtout veulent l'entendre. M. Mollien reconnaît, il est vrai, que dans certains cas, par exemple lorsque l'industrie d'une nation est encore novice, des lois sont nécessaires pour que cette industrie puisse se développer; mais que ce n'est que dans ce cas qu'une protection spéciale devient indispensable; quoique l'on pût opposer, ce nous semble, avec quelque avantage à cette proposition, ce qui s'est passé en France sous le règne de Buonaparte. A cette époque, en effet, l'industrie de la France n'était pas novice; et cependant quels développements le système prohibitif ne lui a-t-il pas donnés! Malgré les progrès immenses que cette industrie a faits depuis vingt ans, tout homme éclairé et impartial sera forcé de convenir que nous serions bientôt inondés de marchandises anglaises, et que le gouvernement français ferait éprouver à nos manufactures une secousse violente et un tort peut-être irréparable, s'il adoptait en entier le système d'Adam Smith et des modernes économistes. «Smith, qui n'a plus que son livre pour défenseur, ajoute M. Mollien, fait aujourd'hui autorité, et il est souvent cité comme tel dans le parlement britannique. On pourrait même reconnaître l'influence de ses maximes dans quelques-unes des dernières résolutions du gouvernement anglais. La routine mercantile ne s'en alarme pas, la prospérité du pays n'en décroît pas. Dans cet état, pour juger le procès entre Adam Smith et ses très peu nombreux adversaires, il peut être prudent d'attendre que ceux-ci puissent faire valoir en leur faveur une recommandation du même poids.» Malgré notre respect pour l'opinion d'un homme aussi éclairé et aussi judicieux que M. le comte Mollien, nous croyons qu'il s'exagère peut-être un peu l'influence des maximes d'Adam Smith sur les dernières résolutions de l'administration anglaise. Cette administration, qui marche avec le temps, en s'appuyant sur les

arait pas avoir jamais at-
rand prix aux théories de
lle n'a pas en effet détruit
douanes, bien autrement
s que celles de France, ni
mpôts indirects, etc., etc.,
dam Smith en ait donné le
ossédant d'énormes capi-
mmense crédit, et une ma-
urpasse celle de tous les
globe réunis, et croyant
lus rien à craindre aujour-
la concurrence étrangère
ins produits, elle ouvre ses
ux produits exotiques ana-
ne peut pas appeler cela
e système; c'est, comme
rit fort spirituellement et
nent M. Ferrier, récolter
ir semé; c'est enlever l'é-
ge après avoir bâti la mai-
autre côté, ne pourrait-on
oser, sans être taxé de ca-
ue le gouvernement anglais,
a si souvent appliqué le
anaos... de Virgile, cher-
hangeant de système, à ex-
utres nations à suivre son
afin de profiter ensuite de
lans laquelle il aura su les
, et que sa position lui ren-
s sensible? Long-temps ce
nent habile a dédaigné de
pratique les théories d'A-
th; s'il paraît s'en rappro-
urd'hui, est-ce un motif
les autres puissances fas-
ne lui, si elles ne se trou-
dans la même position que
-temps aussi il s'est opposé à
n de la traite des noirs: pen-
de dix-huit ans, ce sujet a
ement discuté dans son par-
t comme, à tort ou à raison,
se toujours quelque arrière-
ns tout ce qu'il fait, on a
laissant traîner la discus-
sion, il voulait donner à ses colonies le temps de s'approvisionner. Cependant, en ce moment, les chambres du parlement de la Grande-Bretagne retentissent de discours philantropiques, où les orateurs s'étonnent de ce que l'Espagne et le Portugal ne proclament pas subitement l'abolition de la traite; de ce que la France ne punit pas de mort ceux qui se livrent à ce trafic: et les journalistes anglais, en publiant ces discours, y joignent des réflexions encore plus véhémentes et plus pathétiques. Il est facile de tirer une conclusion de ce fait, et de l'appliquer au sujet qui nous occupe. Pour en revenir à Adam Smith, nous dirons, en terminant cette notice, que quelque opinion qu'on adopte sur ses théories, on ne peut disconvenir que ses adversaires les plus prononcés lui reconnaissent un talent réel d'observation dans ses recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations; et nous ajouterons en même temps que ses partisans ne disconviennent pas que cet ouvrage manque de méthode, et que l'auteur interrompt trop fréquemment le fil de ses leçons par des digressions qui ne s'y rattachent qu'indirectement, et qui en font perdre entièrement la trace. D—z—s.

SMITH (Charlotte), Anglaise, qui cultiva la poésie avec succès, naquit, en 1749, à Stoke, près de Guilford dans le Sussex, et passa les premières années de sa vie à Bignor Park, sur les bords de l'Arun dans les mêmes sites qui inspirèrent le génie des Otway et des Collins. Ces scènes ravissantes où la nature déploie toutes ses richesses firent sur son esprit une impression dont on reconnaît des traces dans ses écrits. Ce furent les seuls moments de bon-

heur qu'elle goûta : mariée extrêmement jeune, avant seize ans, dit-on, sa vie ne fut plus dès-lors qu'un enchaînement de malheurs. Son mari, M. Smith, associé de son père, était un homme d'un esprit borné, insouciant, paresseux, ne sachant diriger ni son commerce, ni ses affaires personnelles. Son imprudence et ses folles spéculations le conduisirent à la misère; poursuivi par ses créanciers, il fut renfermé dans la prison de King's Bench. Sa femme l'y accompagna ; elle demeura avec lui pendant la plus grande partie de sa détention, et parvint enfin à force de démarches à obtenir sa liberté. Ce fut alors qu'elle chercha à tirer parti d'un talent qu'elle n'avait exercé que par délassement; elle rassembla les différentes poésies fugitives qu'elle avait communiquées à quelques amis, et les publia, en 1784, avec tan de succès, que la même année elle en fit une seconde édition. « Lorsque dans les bois du Hampshire, dit-elle, je touchais pour la première fois les cordes de ma lyre mélancolique, ses accords n'étaient point destinés au public; c'était le chagrin qui les formait : j'écrivais tristement parce que j'étais malheureuse. » A son retour de France, où elle avait accompagné son mari, qui fuyait les poursuites de nouveaux créanciers, ce fut encore pour faire face aux besoins de sa famille, qu'elle publia quelques traductions du français et une foule de romans et d'ouvrages pour l'éducation. Enfin comme si tous les malheurs devaient l'accabler, les dernières années de sa vie furent empoisonnés par la perte de plusieurs de ses enfants : elle mourut en 1806, sept mois après son mari. Ses principaux ouvrages sont : I. *Elegiac sonnets and other essays*, auquel elle ajouta par la suite un poème en ver *The emigrant*. II. Un ex Causes célèbres, sous ce tit *romance of real life*. III. huit volumes de romans, do mier, *Emmeline ou l'orp château*, parut en 1788. de ces romans ont été tr français, entre autres, *Cél la victime des préjugés*, Rome, 1795, 4 vol. in-12 *crit*, traduit par Marquand in-12; *Roland* ou *l'hérit tueur*, 5 vol. in-12; le *T de la vieille cousine*, trad 2e. édit., Paris, 1817, 4 v *Corisandre de Beauvillier* de Salaberry, Blois et Par 2 vol. in-12, et par Mme. lieu, Paris, même année. dans ce roman que l'auteu naissait pas les mœurs de l où la scène se passe; et mê en ignorait la géographie. laberry a plutôt fait une qu'une traduction; et il a so rigé les défauts de l'origin *Promenades champêtres*, *des enfants*, *les Conversa* ouvrages d'éducation. V. et d'autres poésies posthu ce titre : *Beachy head poems*, Londres, 1807. I. de Charlotte Smith sont r oubliés ; il n'en est pas d ses poésies : on les lira tou plaisir; car on y trouve de du sentiment et de l'harm

SMITS (Dideric), poë dais, né à Rotterdam, ver dix-septième siècle, uniss de la poésie à celui de la et ses vers en ont acquis un une mélodie, qui ne se fai desirer chez un grand n poètes. Il s'était aussi a une connaissance aprofo

naternelle. M. de Vries, *Histoire de la poésie hol-*, tome II, pag 132-148, on poème heroïque du *Peuraël livré au culte idolatre -Fégor*, à l'épopée tant van-olande, d'*Abraham le pa-*, par Nicolas Hoogvliet. t naturel, riant, aisé, dans es de Smits. Abraham Vers- publié le Recueil, après la ce poète (3 vol. in-4°.), et il hi de sa Biographie. La ri- *Rotte*, qui a donné son nom e de Rotterdam, a fourni à sujet d'un charmant Poème if. Il est descendu quelque- rôle de traducteur; et l'on e, parmi ses Traductions, la *Complainte de Moschus n*, celle de l'*Épître d'Hé- Abailard*, par Pope; celle ne de Pierre Burmann, *sur usiasme*. M—ON.

TS (GASPAR), peintre, na- Allemagne, vers le com- ent du dix-septième siècle. déjà habile dans son art lors- it en Angleterre, d'où il alla uite s'établir en Irlande. Il grand talent pour le portrait en miniature. On estimait ment, dans ses ouvrages, la lance, l'expression, le ton des carnations et la vie qu'il répandre : mais son plus plaisir était de peindre des *nes;* et il y excellait. Ses fi- aient bien dessinées et de la le couleur. Ses airs de tête, ndes étaient remplis de grâ- pression de la pénitence et et était ce qu'il y avait de narquable dans ses composi- e ce genre. La plupart du introduisait dans ses fonds, *don* fini avec le plus grand soin; et c'est à cette marque particulière que l'on reconnaît ses ouvrages. On dit qu'une dame anglaise, fort belle, qui passait pour sa femme, était le modèle dont il s'est servi pour toutes les Madelènes qu'il a peintes. Ce goût particulier avait fait donner à Smits le surnom de *Madelène*. Il ne peignait pas avec moins de perfection les *fruits* et les *fleurs;* et ses moindres tableaux étaient payés fort cher. Il se décida à se rendre en Irlande, sur l'invitation d'une dame de distinction, qui avait été son écolière. A son arrivée, il trouva tous les encouragements et tous les travaux qu'il pouvait désirer. On ne refusait aucun prix de ses ouvrages; et malgré les sommes considérables qu'ils lui procurèrent, il avait si peu de conduite, qu'il mourut à Dublin, en 1689, dans un véritable état de détresse. — Louis SMITS, peintre hollandais, connu aussi sous le nom d'*Hartcamp*, naquit à Dordrecht, en 1635, et se fit connaître par la singularité de sa touche et par sa manière originale de rompre ou de faire saillir ses couleurs, pour produire de fortes oppositions; il avait le talent d'obtenir, par ce procédé, des effets naturels et piquants; et ses ouvrages étaient si recherchés, qu'on se les arrachait au sortir de sa main : mais comme ils étaient peints avec peu de solidité, ils perdaient bientôt de leur beauté primitive; et lorsqu'on se plaignait à lui de ce défaut, il se contentait de répondre gaîment qu'ils duraient bien plus long-temps encore que l'argent qu'ils lui avaient produit. Cet artiste mourut en 1675. — SMITS, peintre, né à Breda, vers l'an 1672, a donné des preuves incontestables de ses grands talents, dans le château d'Hons-Laarsdyck,

où l'on voit de lui plusieurs beaux plafonds et tableaux d'histoire. P-s.

SMOLLETT (Tobie), écrivain anglais, naquit en 1720, à Dalquhurn, dans la belle vallée de Leven, au comté de Dumbarton, en Écosse. Il annonça, dès l'enfance, du goût et du talent pour la poésie, mais en même temps un caractère difficile et un penchant à la satire, qui se satisfit d'abord aux dépens de ses jeunes condisciples. Destiné à pratiquer la médecine, il en reçut les premières leçons à l'université d'Edinbourg; mais la littérature n'en resta pas moins l'objet de sa prédilection. Ce fut même alors qu'il composa, n'ayant encore que dix-huit ans, une tragédie, le *Régicide*, ou la *Mort de Charles Ier*. Il partit pour Londres, l'année suivante, fondant sur le succès de cette pièce l'espoir d'une brillante destinée, et la présenta aux directeurs des grands théâtres. En attendant leur décision, comme il fallait vivre, il accepta l'emploi de chirurgien en second sur un vaisseau qui faisait partie de l'expédition dirigée contre Carthagène. Il a donné de cette campagne malheureuse une relation satirique, dans le premier de ses romans, et, plus tard, dans un médiocre *Abrégé de voyages* (1757, 7 vol. in-12). La connaissance des mœurs et du langage des marins, dont il a souvent fait un heureux usage dans ses romans, fut tout ce qu'il recueillit de ce voyage. Après quelque séjour à la Jamaïque, il revint à Londres, et ne tarda pas à s'y faire connaître dans le monde littéraire. L'indignation patriotique qu'il ressentit des rigueurs exercées en Écosse par les troupes royales, à la suite de la bataille de Culloden, lui inspira un poème intitulé: les *Larmes de l'Écosse*, qui donna une idée très-avantageuse de lent, mais faillit lui coûte tection qu'il attendait du Whigs. Il se livra, dans l de l'Angleterre, à la pr l'art de guérir; mais avec succès, qu'il prit le par noncer à cette carrière. contretemps vinrent aigri meur. Extrêmement préve veur de ses production pouvait comprendre que médiens ne partageassent bonne opinion qu'il avait gédie. Promené, pendant d délai en délai, il perdit p composa deux satires, l'*A proche*, où il ne ménagea ceux qui lui portaient ombr ainsi qu'il commença de se nes la route qui s'ouvrait de commit une autre imprude d'épouser une jeune perso seul espoir d'une fortune qu pa presque entièrement. dant il étala un grand luxe déjà contracté beaucoup lorsque les frais d'un pro absorber la faible porti échut de cette fortune en p Tombé dans la détresse, ressource que sa plume me il s'était accoutumé nière de vivre assez dispe fut obligé, pour y subv livrer à une multitude d En 1748, parurent les *de Roderick Random*, l nu de ses romans, et peut de tous les romans de ce qui eut le plus de vogue s'y était donné lui-même ainsi qu'à plusieurs de ses ses ennemis. En 1749, il jugement des comédiens lecteurs, en publiant par se le *Régicide*, précédé d'u

d'aigreur. L'épreuve lui réus-
: la décision des acteurs fut
. Très prévenu contre la
il fit, en 1750, un voyage à
l publia, l'année suivante, les
res de Peregrine Pickle, où,
u succès le plus honteux, il
dédaigné de flatter le goût
rtaine classe de lecteurs pour
énités. On y lit, sous le titre
toires d'une dame de qua-
istoire de lady Vane. Cette
connue alors pour sa beauté
trigues galantes, non-seule-
urnit au romancier des ma-
pour retracer sa propre tur-
mais lui fit même un présent
able en retour de sa com-
e. Le cri qu'éleva la saine
u public contre cette pro-
monstrueuse, engagea l'au-
a donner une nouvelle édi-
rgée des scènes qui avaient
scandale. Trouvant que le
e sa plume ne suffisait pas à
le luxe dont il s'était fait un
l songea vers ce temps à re-
la pratique de la médecine;
dans cette vue, sans doute,
blia un *Essai sur l'usage*
r de l'eau, 1752, in-4°.,
our objet de prouver que
re, pour les bains chauds
pour les bains froids, est
le aux eaux minérales, dans
ous les cas. Le résultat de
blication ne fut pas tel qu'il
; et ne pouvant obtenir la
du public, il se renferma
s dans ses occupations littér
l transféra sa résidence de
helsea, où il vécut en grand
exerçant l'hospitalité et une
protectorat envers les au-
liocres et indigents, dont il
s'entourer. Le succès qu'a-
nu le *Monthly Review*,
ouvrage périodique qui paraissait sous les auspices du parti des Whigs et du clergé inférieur, fit naître, quelques années après, en 1755, l'idée d'y opposer un ouvrage du même genre, écrit dans les principes des torys et du haut clergé. La rédaction de ce nouveau journal, qui reçut le titre de *Critical Review*, fut confiée à Smollett. Rien ne pouvait être plus conforme à son goût, mais en même temps plus fatal à son repos : on ne devait pas présumer qu'un écrivain qui avait exhalé ses haines dans presque tout ce qui était sorti de sa plume, leur imposerait silence dans un genre d'écrit qui semble, pour ainsi dire, respirer la malignité. Les productions de ses amis furent louées sans restriction; ses ennemis furent peints sous les plus noires couleurs. Il profita d'une position d'où il croyait pouvoir porter impunément des coups dans l'ombre, et aucune classe de la société ne fut à l'abri de ses atteintes. L'amiral Knowles, après la funeste issue de l'expédition secrètement dirigée contre Rochefort, en 1757, publia une apologie de sa conduite dans cette occasion. L'opuscule fut examiné et sévèrement jugé dans un article du *Critical Review*. «Knowles, disait le journaliste, est un amiral sans expérience, un ingénieur ignorant, un officier sans courage, un homme sans véracité.» Cet officier poursuivit en justice l'imprimeur, afin de l'obliger à nommer l'auteur du paragraphe injurieux, dont il, attendait, disait-il, satisfaction, s'il se trouvait que ce fût un homme d'honneur. Le journaliste menacé fit agir les amis de l'amiral, le fameux Wilkes entr'autres, pour désarmer son ressentiment : mais ce fut en vain : la justice suivit son cours; et la sentence allait être prononcée con-

tre le malheureux imprimeur, lorsque Smollett parut, et se déclara l'auteur de l'article objet de la plainte. Il fut condamné à payer une amende de cent francs, et à garder prison pendant trois mois; c'était en 1759. Il continua, jusqu'en 1763, de rédiger le *Critical Review*. Il produisit, en 1757, *Les Représailles*, ou *les marins de la vieille Angleterre*, comédie qui avait pour objet d'animer la nation contre la France à l'approche d'une nouvelle guerre; elle n'eut qu'un succès momentané, mais fut l'occasion du raccommodement de l'auteur avec Garrick, par suite d'un procédé généreux qu'eut envers lui ce directeur du théâtre de Drurylane. Smollett, sensiblement touché, prouva depuis que sa reconnaissance n'était pas moins vive que ses autres passions. En traçant, dans l'*Histoire d'Angleterre*, une esquisse des lettres et des beaux-arts, il s'attacha, en faveur de Garrick et de Lyttelton, à réparer, dans un livre de vérité (ce sont ses propres termes), les torts qu'il avait eus dans un ouvrage de fiction. C'est dans l'espace de quatorze mois, dit-on, que pressé par les demandes des libraires, il composa cette *Histoire complète d'Angleterre, depuis le débarquement de Jules-César jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, en 1748; 1758, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage fut réimprimé presque aussitot, dans le format in-8°., et livré au public par cahiers hebdomadaires, dont plus de dix mille exemplaires furent enlevés dès les premiers jours. Un tel succès encouragea l'auteur à continuer cette histoire jusqu'à l'année 1765. Lorsqu'au commencement du règne de George III, lord Bute fut investi d'un pouvoir sans bornes, Smollett fut un des écrivains qui défendirent ce ministère repoussé par le vœu national: et ce fut alors qu'il rédigea le *Briton*, feuille hebdomadaire, à laquelle Wilkes, secondé de la faveur publique, opposa son trop fameux *North Briton*. Les deux auteurs avaient eu jusqu'alors ensemble des relations de bienveillance; mais elles furent nécessairement rompues par l'animosité que déployèrent, en ce moment, les partis politiques. La chute du ministère de Bute fit tomber le journal qui lui était dévoué; et le rédacteur principal n'ayant pas obtenu la récompense dont l'espoir avait soutenu son zèle, ne put jamais dévorer cet oubli. Navré d'un tel désappointement, privé, par la mort, d'une fille unique à peine âgée de quinze ans, et dépérissant chaque jour lui-même, il entreprit, en 1763, un voyage en France et en Italie, dans l'espérance d'en éprouver quelque soulagement à ses maux. Sa situation le disposait à ne voir les objets que sous un jour défavorable; et la relation qu'il donna de ce voyage, à son retour (1766, 2 volumes in-8°.), se ressentit beaucoup de cette fâcheuse disposition. L'oubli du ministère qu'il avait si vainement encensé lui pesait sur le cœur; mais la vengeance qu'il en tira concourut à le décréditer lui-même encore davantage: il publia une espèce de roman politique intitulé, *les Aventures d'un atome*, où il passe en revue, sous des noms prétendus japonais, les hommes d'état qui, depuis 1754, avaient dirigé ou contrarié la marche du gouvernement anglais; et il rétracte alors le jugement qu'il a porté dans son Histoire sur plusieurs d'entre eux, particulièrement lord Bute et le comte de Chatham. L'état, toujours plus alarmant,

é réclama de nouveau l'in-
un climat moins rigoureux :
résumant trop de la magna-
s grands personnages qu'il
mment aliénés, leur deman-
ur lui le poste de consul à
Naples, ou à Livourne, et
nt un refus. Il partit cepen-
r l'Italie, y composa son
man, *Humphrey Clinker;*
à Livourne, le 21 octobre
caractère moral de Smol-
t assez dans l'histoire de sa
n'on soit dispensé de s'y ar-
-temps ici. Il était irascible,
vindicatif, présomptueux.
comme littérateur, il avait
d'instruction et de sagaci-
magination fertile, une ar-
igable, une facilité extrême ;
ılent supérieur à celui qu'il
ne pourrait lui faire par-
'avoir outragé, dans ses
morale et la décence, ainsi
goût. Il peint, en général,
avec vérité ; il réussit à tra-
aractères enjoués ; mais il
arfois jusqu'à la caricatu-
laisanteries sont quelquefois
et dégoûtantes ; il semble
avec complaisance sur des
l'on ose à peine nommer.
ipales productions sont : I.
nes de l'Écosse, 1746 ; ce
ainsi qu'une *Ode à l'indé-*
, assignent à leur auteur une
ingnée parmi les poètes du
dre. II. Les *Aventures de*
Random, 1748, 2 vol.
duit en français, 1761, 3
(*V.* Hennandez). III. Le
, tragédie, 1749. IV. Les
s de Peregrine Pickle,
vol. in-12, traduit en fran-
Toussaint, Paris, 1753,
12. V. Les *Aventures de*
d, comte Fathom, 1753
2 vol. in-12 ; traduit en français, 1798, 4 vol. in-12. Ce roman eut moins de succès que les précédents : les caractères parurent manquer de vérité, et plusieurs incidents, de vraisemblance. VI. Les *Aventures de sir Lancelot Greaves*, furent insérées par fragments dans le *British magazine*, de 1760 à 1761, et réimprimées ensuite en 1762, 2 v. in-12. Le héros est une espèce de Don Quichote anglais. Le peu d'estime dont ce roman jouit aujourd'hui, même en Angleterre, n'a pas empêché de le traduire récemment en français, Paris, 1824, 4 vol. in-12. L'auteur y a inséré le portrait du malheureux roi de Corse Théodore, dont il avait été le compagnon de captivité dans la prison du Banc-du-Roi. VII. *Histoire complette d'Angleterre*, jusqu'en 1765 ; publiée en 1758 et années suivantes, 4 vol. in-4°. et in-8°. ; traduit en français (*Voy.* Targe), 19 volumes in-12. Cet ouvrage l'emporte incontestablement sur ceux de Carte et de Guthrie ; mais il ne pouvait rester long-temps en possession de l'estime du public à une époque qui vit éclore les histoires philosophiques de Robertson, de Gibbon, de Henry, et surtout de Hume ; malheureusement celui-ci s'est arrêté à la révolution de 1688 ; et ses derniers éditeurs de Londres, ayant voulu donner au public une histoire complète de l'Angleterre, ont adopté une partie du travail de Smollett pour remplir l'espace qui s'est écoulé depuis cette époque célèbre jusqu'à la fin du règne de George II, en 1760. Smollett n'avait, il est vrai, ni l'indépendance, ni la profondeur de vues qu'eût demandées une pareille tâche. Son impartialité est quelquefois en défaut ; son style, facile et animé, manque d'élévation ; mais il serait

injuste de ne pas lui tenir compte de plusieurs qualités estimables : l'ordre, la clarté, la simplicité, l'exactitude dans l'exposé des faits; et ce mérite, soutenu par l'intérêt puissant que présente le sujet, suffit pour rendre attachante la lecture de cette portion d'histoire. Elle a d'ailleurs été traduite de nouveau en français, et l'on doit dire que la traduction est préférable à l'original. Elle forme les t. XI à XV de l'édit. in-8°. de l'*Hist. d'Angleterre*, donnée par les libraires Janet et Cotelle, 1825, 21 vol. in-8°. Les dix premiers volumes contiennent l'ouvrage de Hume (1). Le premier volume est précédé d'un essai sur la vie et les écrits de D. Hume, par M. Campenon. VIII. Les *Aventures d'un atome*, 1769. IX. L'*Expédition d'Humphrey Clinker*, 1771, 3 vol. in-12. Dans ce roman, où règne une sombre misantropie, l'auteur revient avec intérêt sur des temps plus heureux de sa vie, et décrit avec chaleur les pays où il avait passé son enfance. Nous ne parlons point de quelques traductions publiées sous le nom de Smollett, telles que celle de *Don Quichote* (1755, 2 volumes in-4°.), qu'on a continué de lui attribuer exclusivement, jusqu'à ce que lord Woodhouselee, dans son *Essai sur les principes de l'art de traduire*, eut reconnu que c'était la vieille traduction de Jervis retouchée. La Vie de Smollett a été publiée par le docteur Anderson, en 1796; on ne peut pas citer comme autorité celle qu'a donnée le docteur Moore, son médecin, qui était assez aveuglé sur le compte de son ami pour vanter en lui un caractère indépendant et exempt de vanité. Smollett était doué d'une belle figure. Il fut lié avec plusieurs hommes d'un rang et d'un talent distingué, entre autres Armstrong et lord Kames. Le premier a composé l'inscription latine qu'on lit sur son tombeau, à Livourne. Une colonne a aussi été élevée à sa mémoire, sur les lieux où il reçut le jour (2). L.

SNAKENBURG (Henri), littérateur hollandais, né à Fauquemont, au duché de Limbourg, en 1674, mort, en 1750, à Leyde, où il était recteur de l'école latine, a augmenté la Collection hollandaise des *Variorum*, par le *Quinte-Curce*, qu'il a publié à Leyde, 1724, in-4°., et qui l'a fait connaître comme éditeur laborieux, plutôt que comme judicieux critique. François de Haas a publié à Leyde, 1753, in-4°., les *Poésies hollandaises* de Snaken-

(1) Nous saisissons ici l'occasion de donner quelques détails qui ne sont pas entrés dans l'article consacré à David Hume. L'abbé Prévost traduisit l'histoire des Stuarts avec sa facilité ordinaire, mais avec trop peu d'exactitude, et dans un style souvent familier. Madame Belot donna ensuite la traduction de l'histoire des maisons de Plantagenet et de Tudor. Mais cette dame, qui connaissait peu la langue anglaise, a commis des contresens ridicules. L'auteur de cet article, chargé de soigner une édition nouvelle de l'*Histoire d'Angleterre*, a revu phrase par phrase, ayant sous les yeux le texte anglais, la traduction de madame Belot et de Prévost : il en a fait disparaître les inexactitudes et les fausses interprétations; il y a ajouté des passages considérables qui ne se trouvaient point dans les premières éditions du livre original, et il s'est attaché enfin à donner plus de précision, de noblesse et de rapidité au style d'un ouvrage du premier ordre, qui manquait réellement à la littérature française.

(2) Walter Scott, dans ses *Vies des romanciers*, porte un jugement beaucoup plus favorable au caractère et au talent de Smollett que celui que nous venons d'exprimer. Son *Histoire d'Angleterre*, malgré les imperfections qu'on peut y relever, et que Scott n'attribue qu'à la précipitation du travail et à la difficulté d'écrire des annales contemporaines, lui paraît être un des meilleurs livres de ce genre, et tel qu'il ne sera pas de long-temps surpassé. Dans un parallèle qu'il y établit ensuite entre Fielding et Smollett, il n'hésite pas à placer ces deux romanciers sur la même ligne : le second compensant, à son avis, par les dons du génie et de l'invention, ce qui lui manquait du côté de la délicatesse de sentiment et du goût. Cette opinion littéraire, qui respire évidemment une grande indulgence, naturelle peut-être à un esprit supérieur, diffère trop de l'opinion qui prévaut généralement, pour que nous nous croyions obligés de l'adopter.

assez sévèrement jugées par Vries, dans son *Histoire de sie hollandaise*, tome II, pag. uiv. Nous avons vu aussi de nombreuses pièces de vers la- nais qui ne s'élèvent pas non -dessus du médiocre, et qui as été recueillies. — Dans des ations critiques sur l'ouvrage de Vries, que nous venons de n lui reproche d'y avoir passé leuce Théodore Van Snaken- dont on célèbre les produc- oétiques, qui se trouvent dans ueil intitulé : *Proeve van efening door A. L. F. et A.* 1731. On y attribue au même rmants Contes en vers, qu'on le Spectateur hollandais de ſen. M—on.

YERS (Pierre), peintre d'An- en 1593, fut élève d'Henri Van et se perfectionna tellement voyages en Italie, qu'on le eller en même temps comme d'histoire, de paysages, de ts et de batailles. L'archiduc lui accorda, avec le titre de ntre, une pension considéra- le chargea de plusieurs ou- importants. Les églises de les, et les principales maisons ville furent enrichies de ses x. Quelques-unes de ses pro- s ayant été envoyées en Es- elles y obtinrent un si grand qu'on lui en demanda beau- l'autres, et quelque temps le cardinal Infant le nomma mier peintre. Peu de peintres re et de paysages l'ont sur- et un plus petit nombre en- égalé comme peintre de ba- t de portraits. Il dessinait n, et son coloris rappelait Rubens, qui avait pour lui me particulière. Van Dyck n'en faisait pas moins de cas, et il peignit son portrait pour être placé dans la collection des peintres les plus illustres de son temps. Le Musée du Louvre a possédé une suite de douze tableaux de batailles de Snayers, représentant les *Actions les plus mémorables de l'archiduc Léopold-Guillaume, et du feld-maréchal Piccolomini.* Ces tableaux qui provenaient de la galerie impériale de Vienne, ont été rendus à l'Autriche, en 1815. Snayers mourut à Bruxelles, en 1670. — Henri Snayers, graveur, né à Anvers, en 1612, cultiva son art dans cette ville qu'il n'a jamais quittée. Il passe pour un des plus habiles artistes de son temps : ses estampes, d'un travail large et moelleux, sont du nombre de celles qui ont le mieux rendu l'esprit et la manière de Rubens. On cite entre autres : I. Le *Portrait de Van Oost, premier maître de Rubens*, d'après Jordaens. II. Le *Prince Rupert, comte palatin du Rhin*, d'après Van Dyck. III. La *Vierge debout tenant l'Enfant Jésus, et apparaissant à Saint Alanus de Rupe à genoux devant elle*, grand in-fol. fort rare, d'après sa propre composition. IV. La *Vierge assise sur une estrade, environnée de plusieurs Saints et Saintes*, d'après Rubens. Cette estampe, très-grand in-fol., est une des plus considérables qui aient été gravées d'après ce maître, et les premières épreuves en sont très-rares. V. Les *Pères et les Docteurs de l'Église discutant sur le mystère de la Transsubstantiation*; d'après Rubens. VI. La *Communion de saint François d'Assise mourant, soutenu par ses frères*, d'après le même. VII. *Samson livré aux Philistins par Dalila*, d'après Van Dyck. P—s.

SNELGRAVE (Guillaume), navigateur anglais du dix-huitième siècle, fit la traite à la côte de Guinée, pendant plusieurs années, et tomba, en 1718, entre les mains des pirates qui infestaient ces parages. Ils le conduisirent dans un de leurs repaires, à Sierra-Leone, et lui enlevèrent une grande partie de sa cargaison. Cependant la bravoure avec laquelle il se défendit lui valut leur estime : ils épargnèrent sa vie, et lui donnèrent même un navire. Snelgrave continua ses voyages jusque vers 1732. On a de lui, en anglais : *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait*, Londres, 1734, in-12, avec une carte. On trouve dans ce livre une description de la Guinée, depuis Scherebro jusqu'au cap Gonsalvez. L'auteur s'occupe moins de la géographie que des mœurs des habitants et de la manière dont ils trafiquent avec les Européens. Il raconte la conquête du royaume de Dahomé par le roi de Juida, les cruautés inouies que commit ce despote africain, enfin la manière dont les nègres deviennent esclaves. Snelgrave était judicieux, sincère et humain. Il s'efforce de prouver que le commerce des nègres n'a rien d'illicite. Son livre, très-utile, quand ce trafic était en vigueur, est encore intéressant par les détails curieux qu'il renferme. On y voit combien il est difficile aux Européens de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, en traversant des pays barbares, dont les habitants sacrifient sans scrupule et mangent leurs semblables. Il a été traduit en français, Amsterdam, 1735, in-12, avec une carte de d'Anville. E—s.

SNELL (Willebrord de Royen), en latin *Snellius*, géomètre, né, en 1591, à Leyde, fils d' fesseur de mathématiques, é bord les lettres et le droit; goût l'entraînant vers les exactes, il y fit des progrè des, qu'en 1608, il osa ten parer la perte de l'ouvrage lonius : *De sectione dete* Cet essai, qu'il publia sou d'*Apollonius Batavus*, lui coup d'honneur près des g mais il est oublié, depuis pson l'a surpassé (*V.* Rob. ci-dessus, p. 409). En 161 chargea d'expliquer les miers livres de l'Almageste *taxe mathématique* de Pto voulant pas entrer dans l de l'enseignement avant d' fectionné ses connaissanc voyages, il se rendit en A où, pendant trois ans, il les leçons de Keppler et d Brahé, dont ses talents l rent l'estime, et avec lesq tretint depuis une corre active. De retour à Leyd possession de la chaire que de son père laissait vaca consacra tout entier aux cette place ; et les travaux treprit dans l'intérêt de s l'auraient placé, sans dout mier rang des géomètres, firmités précoces ne l'euss ché de les terminer. Après gui plusieurs années, Snel le 31 octobre 1626, à l'âg te-cinq ans. Marie de Laug me, ne lui survécut que cinq fut inhumée dans le même que leurs enfants décorèrent taphe rapportée par Fopp *Belgica*. Il paraît que Sn le premier la véritable loi de tion : Vossius et Huyghens l mais l'ouvrage dans lequel

ple de cette découverte n'a point publié. Une gloire que l'on peut ns encore lui contester, est celle voir, le premier, déterminé la andeur de la terre par la mesure ométrique et astronomique d'un c du méridien. L'inexactitude de résultat tient surtout à l'imperction des instruments dont on se rvait alors : mais il entra le premier dans la bonne route; car la mesure attribuée à Fernel, et que Lalande prouve n'avoir jamais été exécutée, était aussi bizarre dans son invention que grossière dans l'application qu'il prétendit en avoir faite. Outre une édition des *Observationes Hassiacæ* (*V.* Hesse, XX, 327), et des Traductions latines de quelques ouvrages de Stevin et de Ludolphe Van Keulen, on a de Snell : I. *De re nummariâ liber singularis*, Anvers, 1613, in-8°.; inséré par Grævius, dans le tome IX du *Thesaur. antiq. græcarum*. C'est un exposé du système monétaire des anciens. II. *Eratosthenes Batavus de terræ ambitûs verâ quantitate suscitatus*, Leyde, 1617, in-4°. C'est l'ouvrage le plus important de Snell. Il y traite de la vraie méthode à employer pour mesurer un arc du méridien. Elle a servi depuis à tous les astronomes qui se sont occupés de déterminer la grandeur et la figure de la terre. Snell s'était trompé dans l'application qu'il en avait faite pour mesurer la distance terrestre et l'arc céleste entre les villes d'Alcmaer et de Bergopzoom : mais il reconnut lui-même son erreur; et il la rectifia par de nouveaux calculs, qui devaient paraître dans une seconde édition de son ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de publier (*V.* Delambre, *Hist. de l'astronom. moderne*, II, 92-119). III. *Descriptio cometæ qui, ann.* 1618, *mense novembri primùm effulsit*, ibid., 1619, in-4°. IV. *Cyclometricus seu de circuli dimensione*, ibid., 1621, in-4°. Dans cet ouvrage, qui contient des recherches sur la mesure approchée du cercle, il se fraie un chemin plus court que celui de Van Keulen (*V.* ce nom, XXII, 334). On y trouve d'ailleurs bien des choses remarquables (Voy. l'*Hist. des mathémat.*, de Montucla, II, 8.) V. *Typhis Batavus, sive de cursu navium et re navali*, ibid., 1624, in-4°.; traité de navigation, plus savant qu'utile dans la pratique. VI. *Doctrinæ triangulorum canonicæ libri quatuor*, ibid., 1627. Cet ouvrage posthume fut publié par Martin Hortensius, de Delft, qui se chargea d'en remplir les lacunes et d'en refaire les calculs. On trouve le portrait de Snell dans le *Theatrum* de Freher, pl. 79. W—s.

SNEYDERS (François), peintre, né à Anvers, en 1579, fut élève de Henri Van Balen, et ne tarda pas à égaler son maître; mais désirant acquérir une réputation dans laquelle il n'eût pas de rivaux, il se mit à peindre des fruits, puis des animaux, y surpassa tous ceux qui l'avaient précédé, et voulut se perfectionner par le voyage d'Italie. Il se rendit à Rome, où la vue des ouvrages du Castiglione le frappa d'une véritable admiration. Sa manière s'agrandit, et il revint en Flandre dans toute la force et la perfection de son talent. Rubens lui confia l'exécution des fruits et des animaux qu'il introduisait dans ses compositions, et se plut, ainsi que Jordaens, à orner ses tableaux de figures. Il était difficile de s'apercevoir que ces ouvrages étaient de différentes mains, tant la couleur, la correction du dessin, l'ordonnance riche et pleine de feu, la vigueur

du coloris, étaient égales entre eux. Une *Chasse au cerf*, de Sneyders, que vit le roi d'Espagne Philippe III, plut si fort à ce monarque, qu'il chargea le peintre de faire pour lui plusieurs compositions analogues. Sneyders se surpassa dans ces divers ouvrages, qui furent admirés de toute la cour d'Espagne. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son premier peintre. Alors il partagea son séjour entre Anvers et Bruxelles, où l'appelaient souvent les travaux que lui confiait l'archiduc. Ne se bornant pas à peindre des chasses, il a exécuté un grand nombre d'*Intérieurs* de grande dimension, dont les figures étaient ordinairement de Rubens ou de Jordaens, et dans lesquels il représentait des *Ustensiles de cuisine*, des *Légumes*, du *Gibier*, du *Poisson*, avec une vérité parfaite. Dans ses *Grandes chasses*, outre le feu et l'énergie avec lesquels il sait rendre les animaux dans toutes leurs allures et dans toutes leurs expressions, ses fonds de paysage font voir jusqu'à quel point il excellait dans cette partie. Ces différents mérites sont encore rehaussés par une couleur chaude et dorée, par une grande liberté de main et une adresse admirable à représenter le poil, la laine et la plume des différentes espèces d'animaux. On a aussi de lui quelques tableaux de chevalet où les mêmes qualités se manifestent, et parmi lesquels on estime particulièrement ceux dont Rubens et Jordaens ont peint les figures; union véritablement remarquable de trois peintres également habiles, et dont une rivalité trop commune, même aux artistes supérieurs, ne troubla jamais l'amitié. Le Musée du Louvre possède neuf tableaux de ce maître. I. La *Chasse au cerf*. L'animal, en fuyant la meut poursuit, vient de lancer en des chiens. II. La *Chasse glier*. L'animal furieux, fo les chiens, en a mis plusie de combat. III. L'*Entrée maux dans l'arche*. Les de qu'on voit dans ce tableau mêmes que ceux que Rubens duits dans son tableau du Ma Henri IV, exécuté à Lyon. *Cheval et autres quadrupè* Un *Lion, un Cerf, une A et autres animaux*. VI. De *dans un garde-manger se d un gigot*. VII et VIII. Deu rieurs de cuisine avec des de toute espèce. IX. Un *Si Écureuil et un Perroquet, a melons, des citrons et fruits*. On a de Sneyders gravures à l'eau-forte, qui gretter qu'il n'en ait pas do vantage. C'est un *Livre d'an* composé de 16 feuilles tant que petites. Parmi les arti ont gravé d'après lui, on d Worsterman, J. Zaal, G. tanley, etc.

SNORRO-STURLESON, rien islandais, fils de Sturla darson, un des habitants les tingués de l'Islande, naquit en au Dale-Syssel, dans l'ouest île. Des fonctions de m étaient héréditaires dans sa qui se vantait de descendre d me race que les rois de Nor les ducs de Normandie. Aya du son père à l'âge de cinq jeune Snorro fut élevé dans de l'île, par John Loptson l'aïeul avait été Sæmund son, compilateur du fameux de l'Edda. Snorro trouvait maison de Loptson, qui passa très-savant, les livres des sc

as islandais; car la littée peuple isolé dans les Nord, est moins stérile ait tenté de le croire (*V.* e fut là, sans doute, que sa le goût de l'histoire l'âge de vingt-deux ans, fille de Berse le riche, ôt en possession de pluaux et en état de lever cents hommes armés. A ù il s'établit, il construie habitation fortifiée, et es sources thermales qui cet endroit, un bain qui e, et que visitent souvent urs curieux. C'est dans tion qu'il réunit les vieux ndais, et qu'il travailla au *nskringla*. Riche, savant famille considérée, Snorpas à se concilier l'estie. En 1213, il fut élu magistrature qui consisr les assemblées nationarver les lois et coutumes à proposer les statuts et à proclamer ceux que ait approuvés. De plus il chef et protecteur de plucts. A cette époque la réIslande était menacée de indépendance par les s principales familles ou atie de l'île, et par l'inrois de Norvége, qui en né plusieurs, et étaient de soumettre l'Islande à tion. Snorro ne pouvait lations avec la Norvége. fit un voyage dans cette il fut très-bien accueilli ant *iarl* Skule, et par le akon. Il avait envoyé nt une pièce de vers à norvégien, nommé Ha-Il visita aussi la Suède; et l'on présume qu'il employa son séjour dans le nord à recueillir les anciennes traditions et *sagas*, que personne n'avait encore réunies. Pendant ce voyage, les Islandais avaient saisi la cargaison d'un navire norvégien. Le roi de Norvége, irrité contre ce peuple, se fit donner par Snorro la promesse d'employer son autorité à ce que justice fût rendue à la Norvége. Dans la suite, Snorro fut soupçonné d'avoir souscrit aussi à la soumission de sa patrie sous le sceptre des rois : il est du moins certain qu'il revint en Islande, comblé de présents. Des historiens assurent même qu'il avait reçu le titre de vassal du roi. Bientôt des querelles sanglantes éclatèrent parmi les membres puissants de la famille de Snorro. Son fils Urækias, jeune homme turbulent, ayant attaqué un de ses parents, celui-ci s'empara de Reikholt. Snorro s'enfuit à Bessestad, et de là en Norvége, où il prit parti pour le iarl Skule, occupé à détrôner son gendre le roi Hakon, et composa des vers contre un favori du roi. Hakon en eut un vif ressentiment; il proscrivit Snorro, qui s'enfuit en Islande, où il ne trouva point le repos. Une faction dévouée au roi de Norvége, à la tête de laquelle était Gissur, lui fit la guerre, et quoique Snorro donnât, vers 1221, à ce Gissur, sa fille Ingeborg en mariage, Gissur s'unit dans la suite avec deux fils de Snorro, depuis long-temps en guerre contre leur père. Il pénétra dans Reikholt, le 22 septembre 1241, avec soixante-dix hommes; son ennemi, n'étant pas préparé à cette attaque, s'enfuit dans les souterrains, où il fut assassiné. Gissur, réuni plus tard aux autres adversaires de Snorro, se mit en possession de ses grands biens qui furent partagés ou dissipés, et

bientôt après il se fit proclamer iarl d'Islande, au nom du roi de Norvége. Malgré tant d'agitations, Snorro avait trouvé le temps de s'occuper de travaux littéraires fort importants. Ayant sous les yeux les livres de Sæmund, il rédigea le système de la mythologie scandinave, qui fut nommé d'après lui *Snorro-Edda*, ou la jeune Edda, pour la distinguer de celle de Sæmund. Elle n'est pas remarquable seulement sous le rapport de la mythologie; mais aussi sous celui de la poésie scandinave. En effet, Snorro y a inséré beaucoup de passages des poésies des Scaldes. Dans l'édition de Resenius, ces passages ont été pour la plupart omis. M. Rask a donné, en 1818, une nouvelle édition de l'Edda, sous le titre de *Snorra Edda œsamt skaldu og tharmed fylgjandi rit'gjordum* (1). P. E. Muller a inséré une *Dissertation sur l'authenticité de l'Edda de Snorro*, dans le recueil des *Mémoir. de la société de littérat. Scandin.*, année 1812. Snorro réunit ensuite en un corps d'ouvrage les *Sagas*, ou traditions écrites sur les rois de Norvége: Sæmund ou d'autres les avaient recueillies avant lui; mais Snorro en fit un seul ouvrage, effaçant, ajoutant ou modifiant, suivant les connaissances qu'il avait acquises par ses recherches. Tel est du moins le seul mérite que lui accorde M. P. E. Müller; il est en effet certain que les Sagas qu'on trouve dans l'Heimskringla de Snorro, existaient avant lui; il y en a un petit nombre qui se sont conservées sous leur forme primitive, ou du moins sous une forme

(1) M. Rask a donné pareillement l'Edda de Sæmund : *Edda Sæmundar hins fróda, edlilia carminum veterum scaldorum*. Stockholm, 1818. Il a paru de cette Edda, désignée sous le nom d'ancienne, une traduction danoise par Finn Magnusen, Copenhague, 1821-23, 3 vol. in-8°.

autre que celle que Snorro donnée dans son recueil. L rité n'en doit pas moins lui reconnaissante pour avoir vé une quantité de traditi ques qui sont pour nous la p source qui puisse fournir seignements sur l'histoire du Nord, surtout de la Norvé teur de cet article démontr son Histoire des Normands, ment sous presse, que Snor seul auteur qui fasse conna gine des ducs de Normandi vrage de l'historien islandai gé avec toute la simplicite ainsi dire, avec toute la t style qu'il faut attendre d' qui n'avaient jamais connu dèles classiques; leurs récits quemment interrompus par tions de poésies de Scaldes fait des vers sur les mêm ments; vers aussi simples d'art, que l'est la prose des h Le recueil porte le nom d'*He gla*, d'après le premier m quel il commence, et qui sig *be de la terre*. Les diverse qui le composent sont inti nom des héros ou des rois *gestes* et les aventures y so tés. Le public eut la prem naissance de ce recueil par extrait danois du pasteur M qui parut à Copenhague 1594, et par une traduct complète du pasteur P. C 1639, in-4°. Ce fut en 1 parut, par les soins de Peri en 2 vol. in-fol., Stockholm le texte islandais de l'*Heim* de Snorro, avec une traductio et une traduction suédoise d dais Gudmund Olafson; la re vaut mieux que le latin d skiold. Le texte avait été imp

nuscrits fautifs : dans le siè-
ant, on en entreprit à Copen-
me édition plus correcte, aux
i prince héréditaire Frédéric.
dia, in-fol., sous le titre de
a regum Norvegicorum, le
landais, avec une bonne tra-
i latine, et une traduction
de John Olafsen, gêné
bligation qu'on lui avait im-
de prendre pour base la tra-
surannée de Claussen. Les
remiers volumes parurent en
;8, par les soins de Schœning
NOENING); et le troisième en
par les soins de l'islandais
cus. On a fait suivre les trois
s de l'Heimskringla, par deux
s d'autres sagas royales, et
re volume qui contient les
et plusieurs dissertations, en-
tres une de M. P.-E. Müller,
sources où a puisé Snorro,
eur authenticité. Cette Disser-
a été imprimée aussi séparé-
Copenhague, 1823, et traduite
par B. Thorlacius : *Inquisi-
Snorronis fontibus et autori-*
n a commencé, en 1804, à
gaarde en Islande, à réimpri-
texte islandais de Snorro ;
n'en a paru qu'un volume in-
i finit à la Saga d'Olaf Tryg-
. A Stockholm, on a aussi en-
récemment une édition du
riginal ; les deux premiers vo-
in-8°., sous le titre : *Snorro*
yni Konunga-Sægor, ont vu
en 1816 et 1817 ; ils se termi-
r la Saga d'Olaf le saint. Une
ion suédoise a paru séparé-
Le pasteur Grundvig enfin pu-
intenant une nouvelle traduc-
noise de l'Heimskringla : 2 v.
n ont paru en 1818 et 1819.
cendant de Snorro, l'évêque is-
Finn Johnsen, a publié la pre-
mière Notice biographique sur cet his-
torien : elle se trouve à la tête du 1er.
volume de la grande édition de
l'Heimskringla ; Schœning, Grundt-
vig et Stephenson (dans la petite
édition d'Islande) ont donné des ex-
traits de cette Notice ; Finn Magnu-
sen, islandais, a inséré une nouvelle
biographie très-étendue de Snorro,
dans le tom. XIX des *Mémoires de
la société de littérature scandina-
ve*, Copenhague, 1823 ; elle est ter-
minée par un parallèle entre Snorro
et Cicéron : l'un et l'autre, les plus
savants de leur nation, ont vécu au
milieu des factions d'une république,
et en ont été les victimes. D-G.

SNYDERS, en latin *Sartorius*
(JEAN), humaniste hollandais, du
seizième siècle, né à Amsterdam,
savait très-bien le latin, le grec et
l'hébreu, et enseigna, dans sa ville
natale, cette dernière langue, peu con-
nue de son temps. Il se brouilla avec
Crocus, son collègue, pour la diver-
vergence de leurs opinions sur la foi
et les œuvres. La doctrine de la réfor-
mation souriait à Sartorius, témoin le
tableau qu'il trace de l'Église catho-
lique dans la préface remarquable de
sa Paraphrase des grands et petits pro-
phètes. Cet Ouvrage parut sous le nom
de *Tosarrius*, anagramme de *Sarto-
rius*, à Bâle, chez Oporin, en 1558,
in-fol. Snyders finit par embrasser
franchement la réforme, ce qui lui
attira des tracasseries, et le soumit
à une vie errante vers le déclin de
sa carrière. Il instruisit la jeunesse,
et il prêcha à Nordwick, village
peu éloigné de Leyde, où il mourut,
en 1567, selon Brandt, dans son
Histoire de la réformation des Pays-
Bas ; en 1570, selon Wagenaar,
dans son Histoire d'Amsterdam. Il
avait auparavant prêché à Delft, où
on le trouve encore sur la matricule

des pasteurs, en 1558. Ce savant concourut honorablement à la restauration de sa langue maternelle, tâche nouvellement entreprise à cette époque. On a de lui : I. *La Paraphrase des grands et des petits prophètes*, dont il a été question. II. *Grammatica latina.* III. *Centuria syntaxea*, Anvers, 1530. IV. *Adagiorum chiliades III*, en grec, en latin et en hollandais. C'est par sa traduction hollandaise de ces trois mille proverbes ou locutions proverbiales qu'il paraît avoir surtout bien mérité de la langue hollandaise. Corn. Schrevelius en a donné une nouvelle édition à Amsterdam, 1670, in-8°. V. *Silvula vocabulorum*, Anvers, 1563. M—on.

SOANEN (Jean), évêque de Senez, né à Riom, le 6 janvier 1647, était fils d'un procureur au présidial de cette ville, et petit-neveu, par sa mère, du savant P. Sirmond, jésuite. Très-jeune encore, il se destina pour la congrégation de l'Oratoire, et entra, en 1661, dans la maison de l'institution, à Paris. Le P. Quesnel y fut son premier directeur, circonstance qui influa, sans doute, beaucoup sur les sentiments et la conduite du jeune Soanen. Ses études terminées, on l'envoya régenter, suivant l'usage, en différentes maisons, puis on le laissa suivre son goût pour la prédication. Après avoir occupé la chaire avec succès dans plusieurs villes de province, Soanen vint à Paris, et y remplit les stations dans de grandes églises. En 1686 et en 1688, il prêcha le carême à la cour. Nommé député du roi à l'assemblée de sa congrégation, en 1690, il concourut à paralyser l'autorité du P. Sainte-Marthe, que l'on accusait de favoriser le jansénisme. Le 8 septembre 1695, Louis XIV le nomma évêque de Senez, ce qui n'empêcha point Soanen cher encore à la cour l'aven année. Il reçut la consécrati copale, le 1er. juillet de l'a vante, des mains de M. de l archevêque de Paris, et pa mois après pour son diocè teur de sa Vie fait un grand sa régularité, de sa simpl son zèle pour extirper les ab charité pour les malheureux était pauvre, et le diocès que cinquante-six paroisses. profita de son loisir pour cher en différentes villes; i deux fois la station du carê il alla pour le même sujet à et à Montpellier, et se lia, dernière ville, avec M. Co en était évêque, et qui dev jouer un rôle affligeant dans bles de l'Église. Toutefois nonçait encore dans Soanen tion ardente dans laquelle il gurer un jour; on pouvait tout occupé du soin de son quoiqu'il eût fait, malgré ment, trois voyages à P. absences pouvaient s'expl des raisons d'affaires ou de convenance; mais après cation de la bulle *Unigenit* que de Senez parut sortir ractère de réserve et de mo qu'il avait montré jusque-là. de venir à Paris, et écha être par une lettre du P. Q par les suggestions de quelc il se lança imprudemment carrière de controverse. Ce ici le lieu de raconter les tr sions qui déchirèrent l'Égl troublèrent l'état : nous no rons à rappeler les princi constances de cette guerre, prit une part si active. Il c en 1714, par se séparer d

refuser de recevoir la
lans son diocèse, ce
ralentit point son ar-
ort de Louis XIV vint
isser toute liberté de
mesures extrêmes. Le
it à Paris, et s'y dis-
vivacité de son oppo-
ntraîna jusqu'à donner
ppel, en 1717. Renvoyé
dans son diocèse, dont
depuis dix-huit mois,
ième voie, se lia étroi-
les jansénistes de Hol-
la en 1720, et sous-
s écrits pour appuyer
e. La lettre qu'il adres-
, à Innocent XIII, de
ix autres évêques, fut
me et en France ; elle
ée par le docteur Bour-
principaux conseils du
. Une Instruction pas-
août 1726, qui paraît
ande partie l'ouvrage
y, et que l'évêque de
, attira sur lui l'atten-
la tenue du concile de
'Embrun, dont Senez
Soanen eut ordre de
n instruction pastorale
ée, le 20 septembre
ième déclaré suspendu
on. On peut voir l'his-
cile dans les Actes qui
rimés, ou dans les *Mé-*
ervir à l'Histoire ec-
ndant le dix huitième
, pag 34. Soanen fut
la Chaise-Dieu, abbaye
en Auvergne, et il y
a mort. Il était, dans
d'une espèce de culte:
ec empressement, com-
r de la foi, et parmi ses
élerinage à la Chaise-
réputé indispensable.

Lui-même, semblant prendre plaisir à entretenir cette disposition des esprits, écrivait un grand nombre de lettres, et n'oubliait jamais de signer : *Jean, évêque de Senez, prisonnier de J.-C.* On le représentait avec des chaînes ; on distribuait des gravures et des prières en son honneur ; on lui attribuait même des miracles. La réputation du vieillard souffrit pourtant quelques atteintes lors des convulsions, et des appelants même se moquèrent de sa faiblesse, qui lui faisait adopter des visions ridicules, et autoriser un fanatisme révoltant. Depuis le concile d'Embrun, son diocèse fut gouverné par des administrateurs qui travaillèrent à rétablir le calme ; l'évêque prétendait toujours exercer sa juridiction et écrivait pour la soutenir. Il mourut dans ces sentiments, le 25 décembre 1740, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. On publia, en 1750, la *Vie et les Lettres de M. Soanen*, 2 vol. in-4°., réimprimées en 8 vol. in-12. L'auteur est l'abbé Gaultier, et l'ouvrage est un panégyrique continuel, où le pape et les autres évêques sont en général fort maltraités. On y donne une liste des miracles opérés par le prélat, avant et après sa mort. Les lettres contenues dans ce Recueil sont au nombre de seize cents ; celles qui sont écrites depuis 1733, paraissent pour la plupart être de l'abbé Pouguet, dit Bérard, secrétaire du prélat, dont il est parlé dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 26 déc. 1770. On imprima, en 1761, des *Sermons sur différents sujets, prêchés devant le roi, par le P. Soanen*, 2 vol. in-12. Quelques personnes doutent qu'ils soient de lui. Quant aux Mandements, Lettres et Mémoires, publiés sous le nom du prélat, le *Moréri* de 1759 nous apprend que la plupart étaient du

docteur Boursier, et une Lettre du 20 juin, 1736, qui fut imprimée, et qui fit quelque bruit dans le temps, était du P. de Geunes. Dans les dernières éditions de Massillon, on a inséré trois Lettres de ce prélat; deux sont adressées à Soanen, et contiennent des avis fort sages; la troisième à M. de Tourouvre, évêque de Rodez, offre un jugement plein de mesure comme de vérité sur l'évêque de Senez. P—c—t.

SOAVE (François), célèbre instituteur, naquit à Lugano, en 1743. Ses parents, peu favorisés de la fortune, trouvèrent des amis généreux qui offrirent de partager les frais de son éducation. Reçu chez les PP. Somasques, il commença son noviciat à Milan, et alla l'achever à Pavie et à Rome. Appelé à Parme, en qualité de professeur des pages, Du Tillot le fit passer à l'université de la même ville, que le génie éclairé de ce ministre avait rendue l'asile des lettres. Soave, pour seconder les vues de son protecteur, qui encourageait les changements utiles dans le système de l'enseignement, publia une Anthologie latine, une Grammaire italienne et de nombreuses traductions du latin, du grec, de l'anglais et de l'allemand. Il concourut en même-temps pour le prix proposé par l'académie de Berlin sur l'institution des sociétés et des langues; et son Mémoire obtint le premier *accessit* dans cette lice ouverte aux plus grands penseurs de l'Europe. La chute de Du Tillot et des réformes opérées dans l'organisation de l'université de Parme, amenèrent la suppression de la chaire de poésie et d'éloquence. Soave en fut dédommagé par le comte de Firmian, qui lui confia la classe de philosophie aux écoles de Bréra, à Milan. Cette faculté était, à cette épo un état de décadence, en l anciennes méthodes régna dans les écoles où la doc ristote avait été remplac rêves de Gassendi et de Ma Soave se rangea du parti et, marchant au même but vesi, hâta les progrès des en favorisant le dévelopr idées. Il traduisit l'*Essa tendement humain* de Lo *Leçons de Rhétorique* de les adaptant au génie de italienne. Infatigable dans qu'il s'était frayée, il cours de logique, de m et de morale, qui devint livre classique dans les d'Italie; et pour que ri quât à l'instruction de la ne dédaigna pas de comp les écoles normales qu'il pliées en Lombardie, d d'orthographe, de pros ques à des cahiers de ca de lecture. Ne se borna rer l'esprit, il voulut cœur, et enrichit la litt lienne d'un recueil de Co devenu pour lui le premi réputation bien acquise, lité de ses travaux doit h A la formation de l'inst d'Italie, Soave fut au trente premiers membres il se mit à la tête du lycé auquel il voulait donner organisation. Rappelé, p après, à l'université de occupa, pendant ses d nées, la chaire d'idéo mourut le 17 janvier principaux ouvrages son *che intorno all'istituzio di una società e di u* Milan, 1772, in-8°. Il

stituzione d' una lingua , Rome, 1774, in-12. En de l'utilité d'une langue , dont l'exécution ne serait ficile, il démontre que le faire adopter est absolu- rique. III. *Grammatica delle lingue italiana e la-* me), Parme, 1792, in-8°. *ii di retorica e di belle-* d. de l'anglais de Blair, oni, 1801, 3 vol. in-8°. *Morali*, plusieurs édi- . Simon en a donné une française, en 1790 et *27.* pag. 369, ci-dessus). *ioni di logica, metafi- tica*, Pavie, 1804, 4 VII. *Descrizione d' un so sonnambolo; — Pia- f metafisici; — Descri- aurora boreale; — Con- la scossa della torpedine. pascoli scelti* de Milan. raductions en vers blancs de l'Odyssée et de la iomachie d'Homère; des et des Géorgiques de Vir- tires, des Epitres, et de ue d'Horace; des Idylles es Oeuvres complètes ont es à Milan, 1815-17, in- d'autres renseignements: B.), *Elogio di Soave*, , in-8°. — Catenazzi. Come, 1812, in-4°. — *izionario degli uomini canton Ticino*; et trois vmes en latin et en italien lan, 1806, in-8°. A-G-s.

KI (Marc), polonais, ublin, sorti d'une famille féconde en grands hom- it vers l'an 1525. Héri- tus et du courage de ses consacra, comme eux, de sa patrie, et se distin- gua, dans la guerre que firent les Polonais à Michel, hospodar de Moldavie, vers 1550. L'impéritie avait indiqué à l'armée un chemin difficile, où elle pouvait périr, par le manque de vivres ou par le feu des ennemis : Sobieski montra celui de la victoire. En 1577, il défit, auprès de Dirchaw, dans le Palatinat de Culm, les Dantzicois révoltés contre Étienne Battori, dont ils n'avaient pas voulu reconnaître l'élection au trone de Pologne. Dans l'ardeur de la poursuite, il s'élança dans la Vistule, atteignit et tua, au milieu des flots, le général des ennemis, qui fuyait devant lui. Étienne Battori était présent à cet acte d'intrépidité. Ce prince a dit souvent depuis, que, s'il fallait exposer le sort de la Pologne à l'issue d'un combat singulier, il ne balancerait pas à choisir pour champion Marc Sobieski. La victoire de Dirchaw força les Dantzicois à se renfermer dans leurs murs; mais toute la bravoure de Collen ne put empêcher Dantzick de tomber au pouvoir du vainqueur : Collen périt sur la brèche; et Battori, maître de la ville, joignit à la gloire de vaincre le plaisir de pardonner. Marc Sobieski fit une fin digne d'un guerrier tel que lui : il fut tué, en 1581, devant Sokol, forteresse de Moscovie, emportée d'assaut par les Polonais.

L—t—a.

SOBIESKI (Jacques), fils du précédent, naquit vers la fin du seizième siècle. Il marcha sur les traces de son père. Avant de parvenir aux grandes charges de la république, il fut élu quatre fois maréchal de la diète. Les Polonais l'appelaient le bouclier de leur liberté. Il justifiait ce beau surnom par sa valeur dans les combats, et par son zèle à défendre les droits de la nation, dans les

assemblées publiques. Il entra au sénat de bonne heure, et y occupa la seconde place. En 1618, Wladislaw ou Wladislas, fils de Sigismond III, s'étant décidé, après beaucoup d'irrésolutions, à faire valoir les droits que lui donnait au trône de Russie l'élection qui avait eu lieu après la déposition du czar Schuiskot, entra en Russie à la tête d'une armée, et pénétra jusqu'à Moscou. Sa tentative répandit la terreur parmi les Russes, et les engagea à faire les premières ouvertures de paix. Des conférences eurent lieu sur la Presna sous Moscou, vers la fin d'octobre. Jacques Sobieski fut l'un des plénipotentiaires des Polonais. Les conférences, un instant rompues, furent reprises, et se terminèrent par la trêve de dix ans, signée le 11 décembre 1618, à Diwilina. Le grand général Zolkiewski, qui était entré en Moldavie avec 25,000 Polonais, venait d'être défait par les Turcs, lorsque le sulthan Osman II déclara la guerre à la Pologne. Ce prince, âgé de quinze ans, se mit lui-même, en 1621, à la tête d'une armée formidable, et marcha vers Choczim, où le grand général Chodkiewitz occupait un camp retranché. Osman fit, pendant trente-quatre jours, des efforts inutiles pour l'y forcer. Après avoir perdu quatre-vingt mille hommes, il céda aux représentations de Radula, prince de Valakie, et conclut, le 9 octobre 1621, la Paix de Choczim. Jacques Sobieski, qui fut ensuite castellan de Cracovie, signa cette paix de la part des Polonais avec Stanislas Zoravenski. Il a écrit l'histoire de cette guerre sous le titre de *Commentarius belli Chotinensis*, Dantzig, in-4°. Le 16 sept. 1629, il signa la trêve d'Altmark, entre la Suède et la Pologne; il était alors grand écuyer tranchant de la gne, et le 2-12 septembre 16 trève de Stumsdorf, entre les puissances. A la gloire des guer joignait celle de protecteur d et des lettres, qu'il cultivait me avec succès. On conserve vrages littéraires dans les bi ques polonaises. Les richess menses que lui avaient tra son père et son épouse, Th Zolkiewski, lui fournirent les de satisfaire son goût pour les rapporta de ses voyages un nombre d'objets de sculptur peinture dont il orna son p Villanow, près de Varsovie. bieski vécut, honoré et chéri compatriotes. Il mourut, en laissant deux fils, Marc et J bieski. L—r

SOBIESKI (Jean III), fils cédent, roi de Pologne, et l'un d grands capitaines du 17e siè quit au château d'Olesko, pet du palatinat de Russie, sous l de Sigismond III, l'an 162 père et sa mère veillèrent e mes à son éducation. Lorsq atteint l'âge de l'adolescen l'envoyèrent, avec son frèr Marc Sobieski, voyager dans férents états de l'Europe, et leurs sources les connaissance ne pouvaient acquérir dans l trie. Les deux jeunes voy s'arrêtèrent en France, où que Jean servit quelque temps mousquetaire de Louis XIV. quie fut le dernier pays qu'i coururent : ils se préparaient ser en Asie, quand la nouvell défaite des Polonais, à Pilawi les Cosaques, les détermina à ner en Pologne. Ils n'eurent consolation d'embrasser leur cet illustre guerrier venait d

eur laissant de grandes richesses héritage plus précieux encore: m glorieux et l'exemple de ses . Théophile Zolkiewska ac- t ses fils avec les sentiments spartiate : « Venez-vous nous ? leur dit-elle, avant de les sser ; je ne vous reconnais our mes enfants, si vous res- z aux lâches qui ont fui à Pi- . » Ils ne lui répondirent qu'en t aux armes (1648). Les Polo- irent cependant encore battus a Wolhynie, et sur les rives gh. A cette dernière affaire, , après avoir combattu comme ne petit-fils de Zolkiewski, fut t mis à mort par les vain- . Jean, blessé dans un duel, t pu combattre avec son frère. u chef de sa maison, il ne res- lus que pour le venger et ser- n pays. De ce moment, l'his- le sa vie, toute guerrière, n'est long enchaînement de belles s. A la tête d'une troupe choi- rmi ses vassaux, il montra, ingt combats, avec le courage oldat, un coup-d'œil et des ta- qui promettaient à la Pologne nd capitaine; enfin il devint eur et l'idole de l'armée. ldats s'étant révoltés au camp orow, lui seul eut la gloire r faire oublier leurs sujets de s, pour retourner au combat sés par ses discours et par la ce du roi (Casimir V), ils dé- nt leurs retranchements, avec astance héroïque, contre les Co- et les Tartares. Le roi récom- les services de Sobieski par rge de porte-enseigne de la ne. Pendant la campagne de ce général commanda une de la cavalerie polonaise, et na beaucoup au gain de la ba- taille de Bérétesck. Il reçut une blessure à l'attaque du camp des Cosaques. La carrière de la gloire ne tarda pas à s'agrandir devant lui : la guerre que les Polonais eurent à soutenir, en 1653, contre Charles-Gustave, roi de Suède, et contre ses alliés les Cosaques, les Tartares et les Moscovites, lui offrit les moyens de développer son génie. Il apprit à vaincre, au milieu d'une armée presque toujours battue. Secondé par Czarneski, général des Polonais, il parvint à arrêter les progrès du conquérant suédois; mais, au moment où sa patrie était sur le point de reconquérir son indépendance, Gustave, soutenu par Ragotzki, prince de Transsylvanie, et appuyé des secours de l'électeur de Brandebourg, rentre tout-à coup en Pologne. Sobieski l'arrête et l'assiége entre la Vistule et le Sanus. Laissant devant lui un corps de troupes destiné à le tenir en échec, il vole, avec sa cavalerie, au devant du général Douglas, qui s'avançait à la tête de six mille hommes, pour dégager son roi; passe, à la nage, la Pilcza, enflée par la fonte des neiges; surprend Douglas, le bat et le poursuit, l'espace de huit milles, du côté de Varsovie. Gustave, qui s'était échappé, par la faute des Polonais, pénètre, jusques sous les murs de cette capitale, et y gagne une grande bataille (1657). Sobieski y combattit; et, s'il ne put fixer la victoire sous les drapeaux de la république, du moins il la fit acheter cher au vainqueur. La mort prématurée de Gustave vint rassurer la Pologne; et le Traité signé avec la Suède, l'an 1660, au monastère d'Oliva, en Prusse, mit fin à cette guerre désastreuse. Ragotzki, serré de près par Sobieski, demanda la paix. Les cosaques et les Moscovites restèrent

néanmoins les armes à la main. Sobieski battit complètement les premiers en Ukraine, avant qu'ils eussent pu se réunir aux Moscovites, et ceux-ci, épouvantés de la défaite de leurs alliés, rendirent les armes, presque sans combat (1665). Pendant la guerre civile excitée par l'injustice du roi Casimir envers Lubomirski, Sobieski fut revêtu successivement des charges de grand-maréchal et de petit-général de la couronne, dont Lubomirski avait été dépouillé. Il exerçait cette dernière, lorsque Casimir marcha contre son sujet rebelle. Lubomirski n'avait que dix-huit mille hommes, le roi en avait vingt-six mille et Sobieski. Ce général reçut l'ordre d'aller chercher les révoltés, retranchés derrière un marais dans la Cujavie. Après d'inutiles remontrances, il fut contraint d'obéir. Battu, comme il l'avait prévu, il fit une retraite aussi savante qu'elle était difficile, et tout le monde rejeta le blâme de cet échec sur l'obstination du monarque. Vers ce même temps (6 juillet 1665), Sobieski épousa une française, Marie Casimire de La Grange d'Arquien, fille du marquis de ce nom, capitaine des gardes du duc d'Orléans. Elle avait été fille d'honneur de la reine Louise-Marie de Gonzague, épouse du roi Casimir, et était veuve du palatin de Sandomir, Jacob Radziwill, prince de Zamoski. Quoique ce mariage fût fait par la reine, le marquis d'Arquien trouva que, de la part de sa fille, c'était descendre du rang qu'elle avait eu à la cour de Pologne. Louise-Marie, moins pour satisfaire la vanité du marquis, que pour remplir les vues qu'elle avait sur Sobieski, fit donner à ce dernier la place de grand-général de la couronne, vacante par la mort du prince Stanislas P
Le nouveau dignitaire, inv
toute la confiance de son mai
bientôt occasion de justifi
élévation que les envieux reg
au moins comme prématurée
Cent mille Tartares avaient
la Wolhynie, le Palatinat d
et la Podolie; les Cosaques,
trop peu ménagés et toujour
tents, avaient repris les ar
concert avec eux; d'un aut
la Porte menaçait. La Polog
sée d'argent, avait à peir
mille hommes, mal équipé
pourvus du matériel nécessa
entreprendre une campagn
cette détresse, Sobieski, se c
seul de la guerre, sacrifie à
visionnement de l'armée l
de ses terres; fait même des
considérables; parvient à l
mille hommes, et marche
l'ennemi, à la tête de vi
soldats. Arrivé aux fronti
écrivit à son épouse, confi
time de tous ses secrets : « .
» fermerai, dans le camp r
» devant Podahieck, que l
» ques veulent assiéger; le lo
» et les jours suivants, je
» sorties contre les ennemis
» poserai des embuscades
» les passages, et je ruine
» grande armée. » Attaq
qu'il l'avait prévu, il o
calme à l'impétuosité. Dix-
sauts se succèdent avec rap
Tartares sont toujours r
Sobieski, content de vain
rière ses retranchement-.
suit point l'ennemi. Enfin
septième jour, il le prévien
cend en rase campagne. U
furieux s'engage; et tandi
Barbares attaquent avec l
vigueur, ils sont pris en fl

, par divers corps détachés
bieski avait envoyés à Tarno-
Lemberg et à Brzescie, et qui
ent, rappelés par ses ordres
. La victoire n'est plus incer-
les Tartares et les Cosaques
nnent le champ de bataille,
de vingt mille morts. Une
ue les circonstances comman-
, fut le prix de cette victoire
ıte (1668). Tant de services
nt Sobieski digne d'un trône
était le plus ferme appui. Ca-
y ayant abdiqué, les regards
lonais parurent, un instant,
ıer vers lui : mais comme il ne
pour appuyer cette disposition
ble, elle se perdit dans le tu-
le l'assemblée ; et la nation,
le longues incertitudes, alla,
caprice singulier, chercher
Koribut Wiençnowieçki,
sans énergie, qui n'accepta
pleurant, une couronne dont
t seul l'épouvantait (1669).
ɔsaques, pleins de mépris pour
veau roi, rentrèrent en Polo-
Sobieski fut chargé d'aller les
r des frontières. A force de
ttre et de négocier, il conquit
les de Bar, de Nimirow, de
k, de Braklaw, et tout le
ituć entre le Bogh et le Nies-
es principaux seigneurs polo-
t, avec eux, Sobieski, con-
s de l'incapacité de Michel,
ent de faire rentrer dans l'om-
fantôme de roi. Mais il avait
goût pour le trône : il refusa
escendre, et voulut s'y main-
ar les armes. Escorté de cent
ıobles, il alla s'enfermer dans
p de Galembe, sans oser rien
rendre. Sobieski, immobile
camp de Lowicz, avec trente-
ille hommes, attendait le mo-
de terminer cette révolution
sans effusion de sang. Tandis que les Polonais sont armés les uns contre les autres, on reçoit la nouvelle de l'approche des Turcs (1672). Mahomet IV, suivi du grand-vézir Coprogli, et de cent-cinquante mille combattants, avait franchi le Danube, au-dessous de Silistrie; traversé la Transsylvanie; jeté deux ponts sur le Niester, auprès de Choczim, et investi Kaminieck, le boulevard de la Pologne, de ce côté. Cent mille Tartares, sous les ordres de leur kan Selim-Ghéraï, et de ses deux fils Galga et Nouradin, y étaient arrivés en même temps, et les Cosaques avaient étendu, jusqu'à la Vistule, leurs courses et leurs ravages. A l'aspect du danger, le roi et son armée prennent honteusement la fuite ; les braves enfermés dans le camp de Lowicz, jurent, le sabre à la main, de défendre Sobieski, dont Michel avait mis la tête à prix. « Je reçois vos » serments, leur répond Sobieski ; » mais, avant tout, il faut sau- » ver la patrie. » C'était-là le vrai cri de l'honneur : il fut entendu de toute l'armée. Délivré d'inquiétude du côté du roi, Sobieski couvre la Pologne. Il taille en pièces un corps considérable de Tartares, commandé par le sultan Nouradin, qui se sauve presque seul, dans le camp de son frère Galga. Celui-ci, pour éviter le même sort, veut rejoindre Selim-Ghéraï : Sobieski l'arrête, et le bat dans la plaine de Nimirow ; poursuit les deux sultans, les atteint et les défait encore à Grodeck et à Komarne ; les rejète au-delà du Niester, du Stry et de la Schewits. Ils se réunissent enfin à Selim-Gheraï : le kan veut fuir ; Sobieski le suit jusqu'au pied des monts Carpathes ; tombe sur son armée à Kalusse ; lui tue quinze mille hommes ; ressaisit les dépouilles de

la Pologne, et délivre 80 mille prisonniers. Cependant Kaminieck, manquant de vivres et de munitions, se rendit après un siége de peu de durée. Michel, épouvanté de la chute de cette forteresse, conclut à Boudchaz, contre l'avis de toute l'armée, un traité par lequel il cédait Kaminieck, l'Ukraine, la Podolie, et consentait à payer un tribut annuel de 22,000 ducats, sous la condition que Mahomet l'aiderait à se maintenir sur le trône (1). Sobieski ne vit qu'avec douleur l'esclavage auquel le roi venait de soumettre la Pologne. Il parut devant la diète assemblée, versa des larmes d'indignation sur le traité de Boudchaz, et demanda qu'on rompît avec les Turcs. « Ils sont trop » redoutables, s'écria un sénateur. » — « Eh ! n'avons-nous pas des sa» bres et du courage, répondit So» bieski ? Il vaut mieux mourir, » avec gloire, que de vivre dans l'i» gnominie..... » Le traité fut déclaré nul, et la guerre résolue (1673). Avec cinquante mille hommes, Sobieski alla chercher les Turcs retranchés, au nombre de quatre-vingt mille, sous le canon de Choczim. Malgré la tiédeur des Lithuaniens et de Paç, leur général, malgré la rigueur de la saison, il attaqua le camp des Turcs, l'emporta en un seul jour (10 nov. 1673), et leur tua vingt mille hommes. Cette victoire lui en coûta cinq ou six mille. Le jour même de la bataille de Choczim,

(1) L'un des motifs qui déterminèrent Michel à accepter la paix que lui offraient les Othomans, était la crainte que Jean Sobieski n'acquît trop de crédit par ses exploits, et n'en profitât pour fortifier son parti contre lui. Cette paix fut signée, le 18 oct. 1672, à Boudchaz en Galicie. Les Polonais s'obligèrent à payer 80 mille rixdales, à titre de contribution, pour Lemberg, dont le siége fut levé; à abandonner à la Porte Kaminiec et une partie de la Podolie; à renoncer à l'Ukraine, et à payer en outre un tribut annuel de 22,000 ducats (*Voy.* Dumont, VII, 212).

mourut Michel Koribut, et de Pologne redevint l'ol brigues de nombreux comp La nation flotta long-te certaine sur le choix d'un se demandait, dans l'asse qui l'on devait donner la co « A celui qui l'a le mieux d » s'écria le général Jablon Sobieski était là, tout cou lauriers récents de Choczim gards s'arrêtèrent sur lui, e mille fois répétés, de *vive qu'il règne sur nous*, reten toutes parts (2). Au lieu de se ronner, il alla de nouveau c les ennemis de la Pologne (1 rassemblant les forces de la que, il fit de grands efforts prendre Kaminieck; mais al par les Lithuaniens, il éch cette entreprise. Au reste, ne surent pas profiter de le tages, et leur général s'a siége de quelques places de l' « Puisqu'il n'en sait pas da » dit Sobieski, je rendrai bo » de son armée, avant la » campagne. » Les Turcs fi tus, repoussés jusques sous de Kaminieck, et le vainqu à Cracovie, où il fut couro son épouse, le 2 février 16 nom de Jean III. Le diad à peine sur son front, q songer à le défendre. La était attaquée par deux c Turcs et Tartares : Sobi les attendre avec trente m mes, au camp de Zuran Turcs ouvrirent des tranc assiégés firent des contre-tr et l'on vit deux armées s'a

(2) Ceux qui cherchent ailleurs que vices de Sobieski la cause de son elec dent que l'ambassadeur français, d'a tructions de son maître, concourut à lui frayer le chemin du trône.

l'autre par des travaux sou-
. Le blocus du camp durait
trente jours, et l'issue ne pou-
t être funeste aux Polonais,
Sobieski réussit à gagner le
es Tartares, par la médiation
la paix fut signée à Zurawno,
ctobre 1676. Le nouveau roi
ontré, dans cette occasion,
up de sang-froid et de présence
t. On sait que Pierre-le-Grand,
n péril à peu près semblable,
ut tiré que par le courage de
me; Jean III ne dut qu'à lui
n salut, et peut-être celui de
ogne. Ce prince goûta, pen-
ix ans, les douceurs de la
3), protégé par la gloire dont
t environné son trône; mais,
83, il fut arraché au repos par
essantes sollicitations du pape
nt XI, qui lui fit signer un traité
nce (31 mars 1683) avec l'em-
Léopold Ier. Ce monarque était
nenacé d'une funeste invasion.
t, au mois de juillet, trois cent
Turcs et Tartares, commandés
vézir Kara-Mustapha, inondè-
Autriche, et assiégèrent Vienne.
apitale, lâchement abandonnée
n souverain, se défendit long-
, quoique sans espoir de salut
RAHREMBERG). Léopold, si fier
la prospérité, descendit jus-
x prières, et appela humble-
à son secours ce même So-
, auquel il avait naguère refusé
e de majesté. Le roi de Pologne
rut, à marches forcées, à la
le vingt mille hommes. Cette
armée, le dernier espoir de
ire, attirait tous les regards;

ne brillante ambassade avait été envoyée à
pour demander la restitution de Kiew,
lensk et des autres villes conquises précé-
nt en Russie, et des négociations ayant été
s, tous les différends furent terminés par
de Moscou du 17 août 1676.

la cavalerie se faisait admirer par sa belle tenue; mais l'infanterie était moins brillante : quelques régiments même, manquaient d'habits uniformes. On conseillait au roi de les faire défiler pendant la nuit; il ne voulut point y consentir, et, lorsque cette infanterie parut : « Regardez ces » braves, dit-il aux officiers étran- » gers qui l'entouraient, ils sont in- » vincibles; tous ont fait le serment » de ne porter que les habits des en- » nemis vaincus : dans la dernière » campagne, ils étaient tous vêtus à » la turque. » Le 7 septembre, les Polonais furent joints par le duc de Lorraine, avec trente mille hommes, et par l'électeur de Bavière, qui en avait quatorze mille. Avec les dix mille hommes commandés par l'électeur de Saxe, et les troupes des différents cercles, les forces des Chrétiens s'élevaient à soixante-quinze mille hommes. Sobieski, à leur tête, parut le 11 septembre, sur les hauteurs du Calemberg, à la vue des Turcs et des assiégés. Il remarqua les mauvaises dispositions qu'avait prises Kara-Mustapha. « Cet homme » est mal campé, dit-il, nous le bat- » trons; mais il n'y aura point d'hon- » neur à acquérir : nous avons affaire à » un ignorant. » Le canon préluda à la journée du 12 septembre. L'armée combinée des Polonais et des Impériaux, descendit d'abord lentement dans la plaine, chassant devant elle les détachements des Turcs, postés sur le penchant de la montagne. A l'ordre qui régnait parmi les Chrétiens, à la précision de leurs manœuvres, Selim-Ghéraï reconnut Sobieski. « Le roi de Pologne est là, » dit-il au vézir; et ce cri, répandu parmi les infidèles, les frappa d'épouvante. Le désordre se mit dans leur camp, à mesure que les Chrétiens en appro-

chaient. Les Turcs n'opposèrent qu'une faible résistance à la valeur impétueuse de leurs adversaires. Après quelques heures de combat, ils plièrent de toutes parts; et bientôt il ne resta plus que des tentes désertes où, la veille encore, reposaient avec sécurité toutes les forces de l'empire othoman. Le vézir avait fui des premiers, laissant au pouvoir du vainqueur une foule de prisonniers, un butin immense (4), une multitude d'étendards, parmi lesquels on en trouva un que l'on prit pour le grand étendard de Mahomet, et que Sobieski envoya au pape, avec ces mots : *Veni, vidi, vici.* Le lendemain, le roi de Pologne entra dans Vienne par une des brèches que le canon des Turcs avait faites aux murailles. Il fut reçu comme un dieu libérateur, par cette population, qui, deux jours avant, n'avait en perspective que la mort ou l'esclavage. Son cheval perçait avec une peine infinie la foule qui se pressait autour de lui. Chacun voulait voir et toucher le héros auquel il était redevable de la vie ou de la liberté. Arrivé enfin à la cathédrale, Sobieski entonna lui-même le *Te Deum*, et remercia le Dieu des batailles du succès étonnant qu'il venait d'obtenir. Ensuite un prédicateur monta en chaire, et prit pour texte ces mots de l'Évangile de saint Jean : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes* (5). « Léopold, pour n'être pas témoin d'un triomphe qui blessait son orgueil, ne voulut rentrer dans Vienne qu'après la

(4) L'armée polonaise ayant combattu en face du grand vézir, fit les prises les plus considérables, et Sobieski eut en partage les plus richesdépouilles de l'ennemi.

(5) Ces paroles avaient été appliquées à un empereur de Constantinople; plus tard au brave Huniade, et plus récemment encore à D. Juan d'Autriche, après la victoire navale de Lépante.

cérémonie (*Voy.* Leopold I, 184). Le vainqueur des T l'orgueilleux empereur se vire la campagne, à quelque dista la ville. Léopold indécis, av mandé à ceux qui l'enviro comment ils pensaient qu'il cevoir le roi : A bras ouverts, a pondu le duc de Lorraine. L'em ne goûta point un si noble c et, croyant mettre son amour- à couvert, il n'adressa à S que de vagues remercîments délivrance de Vienne. Le mo connaissance ne sortit pas m sa bouche. Sobieski lui fit sent ne manière piquante et spirit ridicule de son procédé. « Mo » lui dit-il, en remontant à c » je suis bien aise de vous av » du ce petit service. » Mé de Léopold, il allait retourn ses états; mais l'armée vainc en pleine retraite sur Bude : S crut que le moment de l'a était arrivé; et ce brillant eut été, il faut le dire, d'une utilité pour la Pologne. Il donc, le 6 octobre, un corps mille Turcs, retranchés à Pa au-delà de Strigonie, perdit coup de monde, et courut lui risque de la vie. Joint, trois après, par le duc de Lorraine, une revanche éclatante, et t Turcs dix-huit mille homme forts de Parkani et Strigonie le prix de cette victoire. Selo d'Avrigny, il défit encore qu mille Turcs, près de Tilgrotit décembre. Il arriva le jour d à Cracovie, où il retrouva sa me bien-aimée. Par sa co brillante devant Vienne, S était devenu le héros de la chré mais les Polonais, peu touch ne gloire qui ne leur procurait

ıge réel, demandaient pourquoi
t allé verser le plus pur sang
Pologne, au service de l'Em-
tandis que Kaminieck, qu'il
promis solennellement de re-
re, était encore au pouvoir des
. Ils allaient même jusqu'à l'ac-
d'être entré dans la ligue chré-
, plutôt pour servir son intérêt
our le bien de l'état. Ces re-
es étaient-ils sans fondement ?
ki, monté sur un trône électif,
s suffrages de la nation, desi-
ivement le conserver dans sa
e. Il avait, dans l'histoire de
ays, l'exemple de Jagellon.
fois, considérant que la faveur
ıple n'est pas de ces héritages
transmet facilement, peut-être
l voulu se faire, pour l'avenir,
pui de Léopold ; et en cela
ét de la Pologne s'était trouvé
t naturellement au sien. La dé-
ce de Kaminieck, par la coo-
on de l'Autriche, avait été sti-
comme un des articles majeurs
ı traité secret d'alliance ; mais
olicité de l'empereur trompa
les espérances de Sobieski, et
:erta ses projets. Pour sortir
ausse position où il se trouvait
:is de ses sujets, il marcha,
84, à la conquête de Kami-
Chemin faisant, il prit Zwa-
mais Soliman-pacha étant ac-
avec une puissante armée, les
ıis se virent contraints à la
e, et le but principal de la
fut manqué. Aigri par la mau-
foi de Léopold, Sobieski vou-
itter la ligue chrétienne : Louis
l'y engageait ; et Mahomet,
a déroute devant Vienne avait
é l'orgueil, offrait, pour ache-
l'y déterminer, Kaminieck et
rte indemnité. D'un autre côté
opold, qui sentait de quel poids
étaient, dans la balance politique, les armes de Sobieski, lui proposa, pour le retenir dans la ligue, de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valaquie, provinces sur lesquelles, au défaut de la Pologne, il pourrait faire régner ses enfants. Pressé par la reine et par un certain jésuite Vota, Sobieski prit ce dernier parti. On l'excuse comme père ; on le blâme comme souverain. Sa santé s'étant gravement affaiblie à cette époque, il envoya Jablonowski pour conquérir la Moldavie et la Valaquie ; et ce général entra le 6 août 1686 à Yassy ; mais il ne put s'y maintenir. Les secours promis par Léopold n'arrivant pas, il fallut qu'il se décidât à la retraite. Ce fut après ces divers échecs que se voyant sans véritables alliés, et menacé par de puissants ennemis, Sobieski signa le traité de Moscou, que tous les diplomates ont considéré, ainsi que celui d'Oliva, comme des plus funestes pour la Pologne. On assure qu'en jurant de l'observer en présence des ambassadeurs du czar, Sobieski ne put s'empêcher de verser des larmes sur l'avenir de sa patrie. Pour se dédommager de ce sacrifice, il voulut au moins faire quelque conquête sur les Turcs. Kaminieck était toujours l'objet des regrets de la république ; Sobieski tenta, pour la quatrième fois, de la reprendre. Le prince Jacques, son fils aîné, fut chargé du commandement de l'armée : c'était lui ménager l'occasion de mériter la couronne. Kaminieck, malgré l'ardeur du jeune prince et de son armée, résista à un bombardement qui dura six jours ; et cette place ne rentra sous la domination de la Pologne qu'en 1699, par le traité de Carlowitz, après la bataille de Zenta (*V.* Eugène de Savoie).

Une nouvelle tentative, faite, en 1689, sur la Moldavie et la Valaquie, eut encore moins de succès que la première. Sobieski, alors âgé de soixante-un ans, dont quarante avaient été passés dans les combats, se vit forcé de résigner le commandement de l'armée au grand-général Jablonowski. Il comptait alors s'occuper beaucoup du gouvernement; mais son état de langueur le rendit bientôt incapable de travail. La république en souffrit. Des diètes, souvent tumultueuses, se succédèrent, sans apporter de remède aux maux existants; et Sobieski eut la douleur de voir éclore le germe des troubles qui agitèrent la Pologne après sa mort. Ses chagrins furent encore accrus par l'idée de l'avenir précaire de ses fils. L'espoir de les couronner s'affaiblissait de plus en plus. Forcé de renoncer à des projets dont l'accomplissement eût été pour lui le prix le plus doux de ses travaux, il voulut du moins laisser à ses enfants des richesses, pour les dédommager, en quelque sorte, d'un sceptre qu'il ne pouvait leur assurer. Ses intentions furent encore dénaturées par ses ennemis : on l'accusa d'avarice. Ces clameurs ne durent point l'arrêter; car ses trésors ne se grossirent jamais des deniers de l'état, mais des épargnes faites sur ses propres revenus, et de l'argent qu'il refusait à l'avidité de ces hommes inutiles et parasites dont le trône est si souvent environné. Cependant une hydropisie le conduisait lentement au tombeau. La reine, qui avait ses vues secrètes, desirait qu'il fît un testament. Elle chargea un évêque de le sonder à ce sujet. « A quoi remédie-» rais-je, répondit Sobieski au pré-» lat? ne voyez-vous pas que tous les » cœurs sont corrompus, et qu'un es-» prit de vertige s'est empa» Polonais? Dois-je me flatter» mener l'ordre par un testam» Malheureux rois! vivants, » ordonnons : on ne nous écou» Nous écoutera-t-on dav» quand nous ne serons pl Le 17 juin 1696, après s'êt mené, avec une dernière lu santé, dans ses jardins de Vill il fut renversé par une attaq poplexie. Au bout d'une heur vint à lui, et, comme s'il eût té l'espèce d'anéantissement sortait, il s'écria : *Stava be* tais bien. . . . Il ne lui rest que quelques instants à vivre. exhorta la reine à n'avoir d'autres intérêts que ceux de fants, et lui démontra que, p la concorde était le plus sû de ressaisir la couronne. Ap exprimé ses derniers vœux bonheur de la Pologne, il ainsi qu'Auguste, le jour an re de son élection, âgé de s six ans, dont il avait régr trois. L'envie et la haine qui poursuivi, pendant sa vie, lentirent point après sa mo justes reproches éclatèrent cendre, et les hommes qu eu le plus de part à ses bie rent les plus acharnés à insu mémoire. La postérité a p et Sobieski, malgré ses faut litique, a reçu d'elle le *Grand.* Un héros, son é gloire, Charles XII, dans s rapide, s'arrêta un instan tombeau du monarque pol donna des larmes à sa mém en s'éloignant, il s'écria : » grand roi n'aurait jamais » rir!.... » Aujourd'hui, l nais, exempts des préven leurs aïeux, ont, pour tou

ki, une vénération telle
derniers temps de leurs
le sabre de ce héros a
ar eux comme la plus
ense qu'ils pussent of-
néreux des défenseurs de
V. Kosciusko). Le nom
st éteint (*Voy.* l'article
bbé Coyer a donné une
Sobieski (*V.* Coyer).
re avec intérêt : le style
uefois animé, spirituel
; mais on y remarque
recherche et même de
. — Thérèse-Charlotte
fille, mariée, en 1694,
, électeur de Bavière,
dernière goute du sang
ieski et des Zolkiewski;
t ce beau sang coule
e celui de la pluspart
ouveraines de l'Europe.
Marie-Casimire, veuve
après avoir payé, par
infortunes, l'honneur de
sur le trône, se retira
ans la ville de Blois, où
sa carrière, le 30 jan-
e comte de Raczynski a
sovie, en 1823, un re-
tres adressées par Jean
reine son épouse, pen-
pagne mémorable où il
Turcs le siége de Vienne.
ondance, ignorée pen-
arante ans, a été retrou-
teur dans des archives
e comte Raczynski en a
s l'année de la publica-
mplaire à la société de
de Paris, dont il est
rapport sur ces lettres
te société dans la séance
1824; et l'authenticité
t mise en doute. Il suffit
lire cette correspondan-
us avons eu le manuscrit

sous les yeux, pour être frappé d'admiration. Le héros de la Pologne s'y montre dans toute la vérité de son caractère. Il y manifeste pour sa femme la plus vive tendresse; et peut-être même un peu de cette faiblesse qu'on lui a reprochée; mais il ne lui fait aucun sacrifice qui puisse nuire à sa gloire et au succès de ses armes. On y trouve des traits et des détails précieux pour l'histoire de ce temps-là. Cet ouvrage a eu le plus grand succès en Pologne; et l'on assure qu'il ne tardera pas d'en paraître une édition française. L-t-a.

SOBIESKI (Jacques-Louis), fils aîné du précédent, naquit le 2 novembre 1667, à Paris, où sa mère se trouvait depuis quelques mois; elle retourna en Pologne bientôt après la naissance de son fils, et lui fit donner une éducation française. Pour tout ce qui concerne l'art militaire, ce jeune prince ne pouvait être à une meilleure école qu'à celle de son père. Il l'accompagna dans ses campagnes contre les Turcs; et commanda le siége de Kaminiec, en 1683. Il fit dans la même année la brillante campagne de Vienne; assista à côté de son père à toutes les batailles, et y montra un grand courage. A l'âge de vingt ans, Jacques-Louis fut sur le point d'épouser une princesse de Radziwill, veuve d'un prince de Brandebourg. Tout étant préparé pour cette union, le jeune Sobieski partit pour Berlin, afin de la conclure; mais la princesse avait épousé en secret un prince de Neuburg. Le roi de Pologne, irrité de cet affront, demanda une réparation éclatante à l'électeur de Brandebourg; mais tout se termina en vaines paroles. On convint même à la fin que Jacques Sobieski épouserait la sœur de son rival, ce qui eut lieu à Varsovie en 1691. Il s'alliait par là

aux premières maisons régnantes catholiques, les sœurs de la princesse Radzivill étant mariées à l'empereur, aux rois de Portugal et d'Espagne, et au duc régnant de Parme. Après la mort de Jean Sobieski, son fils se trouva dans une position fâcheuse. La condescendance que le roi avait montrée dans toutes les occasions pour la cour de Vienne; son humeur guerrière, qui l'avait entraîné sans cesse dans des guerres presque inutiles pour son pays; son amour des richesses qui allait quelquefois jusqu'à l'avarice, avaient fini par éloigner de lui le cœur d'un grand nombre de Polonais; et cette fâcheuse disposition s'était même portée jusque sur son fils, qui se flattait de lui succéder à l'aide des trésors dont il pouvait disposer, et de ses relations avec les maisons les plus puissantes de l'Europe. Mais toutes les causes d'éloignement que fortifiait encore la réputation d'avarice et d'ambition démesurée de la mère du jeune prince, avaient inspiré aux principaux magnats une aversion contre tous les compétiteurs indigènes, et particulièrement contre Jacques Sobieski. Ses efforts furent donc vains. Le prince de Conti avait un puissant parti, qui vraisemblablement aurait eu le dessus, grâce à l'adresse et à l'éloquence de l'abbé de Polignac(*V.* ce nom, xxxv, 184), si, le jour de l'élection, le petit parti de Sobieski ne se fût réuni à celui qui votait pour l'électeur de Saxe, ce qui fit que celui-ci l'emporta sur le prince français. La nomination de l'électeur, qui monta sur le trône de Pologne sous le nom d'Auguste II, eut lieu le 27 juin 1697. Jacques Sobieski ayant reçu de son parent, l'empereur Léopold, la permission de choisir pour résidence une ville quelconque de ses pays héréditaires, se décida pour Ohlau en Silésie, où il se trouvait en 1704, lorsqu'un manifeste de les XII le présenta à la nation naise comme compétiteur d'A II, dont le roi de Suède avait perte. Mais ce dernier, instruit jet qu'avait le prince Jacques rendre en Pologne auprès du que suédois, chargea le colon peth, avec un certain nombre ciers déterminés, de s'empare personne; et Sobieski fut arr les environs de Breslau, et c avec son frère Constantin, forteresse de Pleissenburg. Il rent relâchés qu'en 1706, l par un article du traité de pa clu entre les rois de Suède et logne, la liberté des deux fr stipulée. Le prince Jacques re puis ce temps, avec sa famille à En 1719, il encourut la disg l'Autriche, en donnant la ma fille au prétendant d'Anglete Stuart). La princesse, qui s par le Tyrol auprès de son fut arrêtée à Inspruck par dres de l'empereur. Mais elle à s'évader et à rejoindre le dant à Rome. La cour impéri gea du père qu'il livrât sa fi que lui-même quittât les état chiens. Ne pouvant faire autr Sobieski se rendit au cou Czenstochow en Pologne, où jusqu'à son raccommodeme l'empereur. Il avait perdu s vement ses frères, sa sœur ses enfants, à l'exception fille, la princesse de Turen chesse de Bouillon; et cette famille s'éteignit avec lui, le cembre 1734.

SOBRY (Jean-François Lyon, le 25 novembre 1743, tiné par ses parents à l'état tecte. Dans les études qu'il f

il eut pour camarades Boissieu
.-J. Boissieu, V, 30) et Per-
(*V.* ce nom, XXXIII, 406).
tune, mal administrée par son
, ne lui permit pas de suivre la
re des arts. Il fit son cours
it, fut reçu avocat à Paris,
nt une place dans les finances.
volution l'en priva, et Sobry
na dans sa ville natale où il
rté à quelques places électives,
utres à celle de juge de paix.
t en l'an 3 (fin de 1794) secré-
reffier de la commune de Lyon,
nbre de la *Commission pour*
:herche du salpêtre. Il quitta
lace peu de temps après, et re-
Paris où il fut employé au minis-
: l'intérieur. Le culte théophi-
pique, qui s'établit à la même
:, eut en lui un zélé partisan
VEILLÈRE-LÉPAUX au Supplé-
. Son nom se trouve le onzième
liste par ordre de réception
embres composant le comité
ction morale et religieuse de
été. Cependant, lorsque le co-
oulut établir une juridiction
adeptes, Sobry fut un des
naires et l'un des signataires
protestation où ils déclarent
t'ont pas secoué le joug d'une
our en adopter une autre;
n'admettent d'autres juri-
s et relations, que celles des
és constituées. Sobry était affi-
du moins souscripteur à la
é établie (dès 1794) *dans la*
ique Batave, à dessein d'ac-
r la vraie religion, de porter
ne à la vertu, et d'encoura-
arts et les sciences. En 1797,
imprimeur, ce qui ne l'em-
t pas de conserver sa place
: ministère. Après le 18 bru-
an 7 (1799), Sobry fut des-
nais, quelque temps après, on
le nomma commissaire de police du dixième arrondissement de Paris; et c'est dans cet emploi qu'il est mort, dans la nuit du 2 au 3 février 1820. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires, et n'avait jamais cessé de cultiver les lettres. On a de lui : I. *Valdemar*, tragédie en cinq actes et en vers, Lyon, 1768, in-8°. II. *Le Muphti*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, Lyon, 1769, in-8°. Plusieurs bibliographes inscrivent ces deux pièces au rang des ouvrages de Sobry. Cependant le nom de l'auteur y est écrit SOUBRY. III. *Romance de J.-F. Sobry*, in-8°., de 32 pages, sans date, mais qui doit être de 1774. C'est une histoire de France en soixante strophes, de dix vers, suivies de quelques notes. Il y est question d'Auguste (Louis XVI), *qui vient de monter sur le trône.* IV. *De l'architecture*, 1776, in-8°. V. *Le Mode français*, ou *Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8°. Cet ouvrage, dont l'auteur resta long-temps inconnu, est un de ceux qui font le mieux connaître le mécanisme de l'ancienne administration française. L'édition fut saisie presque tout entière. VI. *Le nouveau Machiavel*, ou *Lettres sur la politique*, 1788; in-8°., suite de l'ouvrage précédent. VII. *Lettre à Rivarol sur la critique*, 1789, in-8°. VIII. *Cantate patriotique, pour l'année 1790, avec des observations préliminaires, musique de Foignet*, in-8°., sans date, de 24 pages. X. *Procès-verbal du conseil général de la commune de Lyon, pour la fête de J.-J. Rousseau*, célébrée le 25 vendémiaire an III (16 octobre 1794), in-8°. de 4 pages. X. *Cantate patriotique*, in-8°., de 16 pages, sans date; mais qui doit être

de 1795. On trouve à la suite un *Hymne chanté à la fête de J.-J. Rousseau*. Dans les *Observations préliminaires*, Sobry déclare que *la religion est la base et le complément de toutes les institutions politiques, et que ceux qui osent avancer qu'elle est inutile, montrent en cela bien plus d'ignorance encore que d'impiété*. Le déisme paraissait à Sobry la religion suffisante. XI. *Observations typographiques sur les caractères de l'imprimerie du Louvre, comparés avec ceux de Didot*, in-8°., de 24 pages. XII. *Rappel du peuple français à la sagesse*, ou *Principes de morale*, 1796, in-8°. XIII. *Thémistocle, tragédie en cinq actes et en vers, dédiée à Buonaparte*, Paris, an v, in-8°. C'est la pièce du Père Folard, retouchée, et précédée d'une Épître à Buonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie et l'idole des républicains. XIV. *Apologie de la messe*, 1797, in-8°. « Ce livre, dit M. Grégoire, est une contre-vérité; car » Sobry regarde l'abolition de la » messe comme *le coup le plus grand, le plus beau, le plus vigoureux de la révolution.* » XV. *Discours sur la bonne volonté, prononcé à Athis, dans le temple*. XVI. *Discours sur la maladie de la peur dans les enfants et sur la parure, chez les peuples républicains*, 1799, in-8°. XVII. *Discours sur les réputations*, 1799, in-8°. XVIII. *Discours sur le cérémonial*. XIX. *Extraits de l'Imitation de J.-C., mise en vers français, par Corneille*, 1802, in-8°. XX. *Mémoire pour les commissaires de police de la ville de Paris*, 1805, in-8°. XXI. *Programme des jeux gymniques ouverts à Paris, rue de Varennes*, an VI-1798, in-4°. de 40 pages. Sobry a signé les préliminaires, où il exhorte ses contemporains à revenir aux exercices gymnastiques. XXII. *Poétique des arts*, ou *Cours de peinture et de littérature comparées*, 1810, de près de 500 pages; c'est à-la-fois le plus étendu, le meilleur et le mieux écrit des ouvrages de cet auteur. A.

SOCAKI, SEKAKI ou S
(Abou-Yacoub Yousouf
eddyn al), fils d'Abou-Be
regardé comme le Quintilien
bes. Tout ce qu'on sait de l
qu'il naquit dans le Kharizm
555 de l'hégire (1160 de J.
qu'il mourut en 623 ou 626
ou 1229). Il acquit sa haute
tion par son *Meftah al olou*
des sciences). C'est un ouvr
sique, concernant les institut
toires, et divisé en trois
grammaire, poésie et rh
L'auteur l'a écrit en arabe,
fût persan de naissance. S'i
croire Soyouthi, dans sa B
que égyptienne, Socaki est
teur du premier mérite; on
nommé *Motabahar fil olou*
biah (très-versé dans la l
arabe). Il existe un exemp
nuscrit de son ouvrage, n
la bibliothèque de l'Esc
n°. 1445 à celle de Leyd
bliothèque royale de Paris
sède que deux exemplaires
et 935, de la troisième pa
contient l'art oratoire, et q
ve aussi à la bibliothèque
ne, n°. 360 et 419. Diffé
teurs arabes ont tenté d'ex
de commenter les divers
forment de cet ouvrage
d'encyclopédie. La bibliothè
le de Paris et celle de l'Es
sèdent plusieurs exemplair
crits de ces commentaires.

Lélius), hérésiarque, comme le fondateur de la ti-trinitaires, qui, de son celui de son neveu, furent iniens. Né a Sienne, en ait fils de Marianus So-, habile jurisconsulte, dans sa famille un grand savants (*Voy.* Taisand). carrière du droit, il en les fondements dans les, dont il fit une étude pro-int appris pour cela le e et l'hébreu. Les princi-ber pénétraient, quoique en Italie; et ce réforma-ait de jour en jour des armi ceux qui se pi-aisonner. En 1546, qua-mes des plus distinguées ng, par leurs emplois et res, établirent une espèce dans les environs de ur discuter entre eux les ligieuses, qui commen-à troubler les esprits. Quoi-ne, Socin y fut admis. Les cadémiciens soumirent les 'Écriture aux règles de 'ils s'étaient faites, et tout ce qui choquait leur voir, ils réduisirent leur n petit nombre d'articles. le la Trinité, celui de la ialité du verbe, la divi-is-Christ, n'étant pas ap-ant eux, de la révélation, nt empruntés aux opi-hilosophes grecs. Ils re-ainsi toutes les erreurs e ses disciples (*V.* Arius, Le secret de ces assem-ntôt découvert. Quelques-qui les fréquentaient fu-et punis de mort. Les au-pue Blandrata, J.-P. Al-t. Gentilis (*V.* ces noms), n'échappèrent au supplice qu'en prenant la fuite. Socin erra, pendant quatre ans, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas et l'Allemagne, et finit par trouver un asile à Zurich. Dans ses voyages, il avait acquis, par son érudition et ses qualités personnelles, l'estime d'un certain nombre de savants des différents pays qu'il avait parcourus, et il continua d'entretenir avec eux une correspondance active. Les nouveaux Ariens n'étaient pas moins odieux aux Protestants qu'aux Catholiques. Socin averti par Calvin, et surtout effrayé du supplice de Servet (*V.* ce nom), se conduisit, avec tant de prudence, qu'il passa plusieurs années, au milieu de ses adversaires, sans être inquiété. Ce n'était qu'à quelques-uns de ses compatriotes, exilés comme lui, qu'il se permettait de confier en secret ses opinions; mais il se dédommageait de cette contrainte dans des écrits qu'il adressait à ses parents, qu'il infecta de ses erreurs, et dont il finit par causer la ruine. En 1557 ou 1558, il se rendit en Pologne où les principes de l'académie Vicentine avaient trouvé de nombreux sectateurs. Ses talents l'y firent accueillir avec distinction par les seigneurs polonais, presque tous ennemis du clergé, dont ils jalousaient l'influence et les richesses. Le roi Sigismond Auguste (*V.* ce nom), qui voyait sans peine cette disposition des esprits, admit Socin à sa cour, et lui donna des lettres de recommandation pour empêcher qu'il ne fût inquiété pendant son séjour en Italie, où il allait recueillir la succession de son père. Socin revint à Zurich dès qu'il eut fini ses affaires, et il mourut en cette ville, le 16 mai 1562, à l'âge de trente-six ans. Doué d'une rare éloquence, savant dans

les langues, et critique habile, il aurait, dit Pluquet (*Dictionn. des Hérésies*), rendu, sans doute, de grands services au nouvel arianisme, s'il eût vécu plus long-temps. On l'a regardé comme l'auteur d'une réfutation des principes de Calvin, sur le droit qu'il attribue aux magistrats de faire mourir les hérétiques; mais cet ouvrage est de Minos Celsus (*V.* Celse, VII, 511). On lui attribue une *Paraphrase* des premiers versets du 1er. chap. de l'Évangile de Saint-Jean; mais aucun bibliographe ne l'a jamais vue. Dans une collection des Traités théologiques, imprimée en 1654, in-16, sous la rubrique : *Eleutheropoli*, mais à Racow ou en Hollande, on trouve sous son nom : *Dissertatio ad Tigurinos et Genevenses de Sacramentis;* mais la *Biblioth. fratrum Polonorum*, recueil de tous les écrits des Anti-trinitaires, n'en contient aucun de Lélius Socin. *Voyez* Vogt, *Catalog. libror. rarior.* W-s.

SOCIN (Fauste), neveu du précédent, naquit à Sienne, le 5 déc. 1539. Sa première éducation fut négligée; et dans le cours de ses études, il ne se distingua point. Les lettres qu'on recevait de son oncle entretenaient dans la famille le goût des réformes religieuses, et donnaient lieu à des discussions auxquelles il prenait part. A l'époque où ses parents furent poursuivis par l'inquisition, ne se sentant pas tout-à-fait innocent, il prit la fuite comme les autres, et vint chercher un asile en France. Il apprit, à Lyon, la mort de son oncle, et se rendit, sur-le-champ, à Zurich pour se mettre en possession de ses écrits. Les motifs qui l'avaient forcé de s'éloigner de l'Italie ne subsistaient plus; il y rentra, et fut accueilli par le grand-duc de Toscane, qui le retint à sa cour par des em norables. Au milieu des p des dissipations, il oubli ans, les questions théolog l'avaient si vivement intér sa première jeunesse. Il se enfin la négligence coupa mettait à s'instruire; et, a instances du grand-duc, pour l'Allemagne, dans l de se livrer désormais t à la recherche de la vérité. la théologie à Bâle, pendant cachant avec soin ses opi ticulières. Une dispute qu Zurich, au commencement contre Fr. Pucci (*Voy.* XXXVI, 281), l'obligea la Suisse. Georg. Blandrat dans la Transsylvanie pour à Fr. Davidi (*V.* ce nom) principes séditieux et l'éloq portée excitaient sans cess veaux troubles. Socin pas née suivante, en Pologne. titrinitaires y possédaient d'églises, mais n'étant pa mes dans leur croyance, ils f en quelque sorte, autant différentes. Il voulut d'abo associer à l'une de ces Égli ayant éprouvé un refus, il n point à entrer dans une au montra l'ami de toutes, e leur défense contre leurs communs. Il acquit bientôt manière, une grande infl l'esprit de ces sectaires, et fita pour obtenir la perm prêcher sa doctrine. En que Luther et Calvin ava de grands services à la r prétendait que ni eux, ni s'étaient bornés à leur syst vaient rien fait pour rebâ temple et rendre à Dieu se qui lui est dû. Le moyen d

isait-il, de débarrasser la
tous les dogmes que la rai-
concevoir, en d'autres ter-
tères. L'éclat des prédica-
in alarma les Protestants.
biles d'entr'eux annoncè-
éfuteraient publiquement
dans des thèses qui se-
nues au collége de Posna.
inqua pas de se rendre à
t réduisit tous ses adver-
ience, en se servant con-
raisonnements qu'ils em-
ontre l'Église romaine.
cette défaite, les Protes-
recours, pour se débar-
ocin, à un moyen qui,
mployé souvent par les
a est pas moins odieux.
publié un écrit pour ré-
rine de Jacq. Paléologue
m, XXXII, 404); cet
ins lequel il défendait les
rinces, fut présenté par
comme un libelle sédi-
ur se mettre à l'abri des
ue la calomnie faisait di-
lui, il fut contraint de se
les terres d'un seigneur
n de ses disciples. Tandis
en proscrit dans les fo-
ologne, Socin se maria;
quelques années d'une
use, il perdit, en 1587,
dont les soins et la ten-
nt adouci la rigueur de
Jusqu'alors il avait tou-
ement les revenus des do-
possédait en Italie; mais
t du grand-duc qui s'était
tamment son protecteur,
is furent confisqués, et il
éduit à la misère la plus
supporta ce revers avec
et trouva d'ailleurs dans
de ses disciples tous les
t il avait besoin. La per-
sécution n'avait point ralenti les progrès de son système religieux. Adopté successivement par un grand nombre de seigneurs polonais, il le fut enfin par les différentes sectes d'unitaires qui formèrent dès-lors une seule Église qui prit le nom de Socinienne. Le triomphe qu'il venait d'obtenir accrut la haine de ses ennemis. Dans le courant de 1598, ils ameutèrent contre lui la populace de Varsovie. Il fut arraché demi-nu de son lit, et traîné dans les rues, au milieu des vociférations et des cris les plus sinistres, qui retentissaient à ses oreilles. Il aurait fini, sans doute, par être la victime de ces furieux, sans la charité d'un professeur qui le tira de leurs mains. En rentrant dans sa chambre, il trouva que ses meubles et sa bibliothèque avaient été pillés; mais il ne regretta que la perte de ses manuscrits, et entre autres d'un Traité contre les *athées*, qu'il regardait comme son meilleur ouvrage. Dans la crainte de voir se renouveler une pareille scène, il se retira chez un de ses amis, dans le village de Luclavie, où il mourut, le 3 mars 1604, laissant une fille, mariée depuis à un gentilhomme polonais. On mit sur son tombeau cette épitaphe :

Tota licet Babylon destruxit tecta Lutherus,
Calvinus muros, sed fundamenta Socinus.

Les ouvrages de Socin ne sont plus recherchés depuis long-temps. Bauer en indique les éditions originales dans la *Biblioth. libror. rariorum;* ils forment les deux premiers volumes de la *Biblioth. fratrum Polonorum*, Irenopoli (Amsterdam), 1656, in-fol., 8 vol.; le tome premier est précédé d'une *Vie* détaillée de Socin, par Samuel Przipcow. Le *Dictionnaire* de Bayle contient un article curieux et très-étendu sur ce réformateur.

Après la mort de son chef, le socinianisme, loin de s'affaiblir, devint encore plus puissant par le grand nombre de nobles et de savants qui en adoptèrent les principes. Ils obtinrent de la diète la liberté de conscience, et établirent leur métropole à Racovie, où ils fondèrent un collége et une imprimerie. En 1638, ces deux établissements furent supprimés; mais les Sociniens conservèrent des églises en Pologne, jusqu'en 1658, que les Catholiques s'unirent aux Protestants pour les chasser du royaume. Il leur fut défendu d'y rentrer sous peine de mort; et quoi qu'on leur eût accordé un délai pour vendre leurs biens, ils éprouvèrent tant d'obstacles, que leurs historiens regardent cette mesure comme équivalente à une confiscation. Plusieurs, pour échapper à des mesures si rigoureuses, se firent catholiques ou protestants; mais le plus grand nombre se retira dans la Transsylvanie, les états de Prusse et d'Autriche, la Hollande et l'Angleterre. Ils rencontrèrent partout des ennemis qui les repoussèrent; et partout, ils furent condamnés par les lois de l'Église et de l'état. Mais, comme l'observe judicieusement Pluquet, les lois qui proscrivaient les Sociniens ne réfutèrent pas leurs principes; et beaucoup de réformés les ont adoptés en Angleterre, et surtout en Hollande. Les erreurs de Socin et de ses disciples, sont nées du principe posé par Luther, que le *Nouveau-Testament* contient toute la doctrine de Jésus-Christ, et que chaque homme a le droit de l'interpréter d'après sa raison et les règles de la critique. Socin ne fit donc qu'user d'un droit, reconnu par le chef de la réforme, en repoussant tout ce que sa raison n'admettait pas, tels que le dogme de la trinité, le péché originel, la divinité de Jésus-Christ, la n de la grâce, la prédestinati Mais en croyant innover, il que ressusciter les erreurs de sectaires, déjà condamnées glise, et victorieusement r toutes ses opinions sont celle bellius, de Pelage, d'Ar Nestorius. On peut consulte égard, le *Dict. des héré* Pluquet, et l'*Histoire du soc* par le P. Guichard (*Voy.* XIX, 69). Outre les aute cités, on trouvera des dé Socin dans la *Biblioth. anti rior.* de Chr. Sand. Voyez, autres sources l'*Onomastico* III, 501 et 605.

SOCRATE, fils de Sophr Athénien, naquit le 6e. Thargelion (à-peu-près à la de l'an 470 avant notre ère piade 77, 4) (1). Objet de des plus illustres de ses co rains, de l'admiration de siècles qui ont suivi le sien blerait que la vie et la doctr homme qui fut intimement les plus grands écrivains d' que plus fertile qu'aucune historiens et en moralistes, être connues en détail et entière certitude. Cette su acquiert un nouveau degré semblance, si l'on considè philosophe, dont le nom e synonyme de modèle de et de vertu, a été, pen longues années, exposé s aux regards de ses concit l'observation de ses nombr

(1) C'est le calcul de Meiners, *Hist. en Grèce*, vol. II, p. 347, qui suit dans sa *Vie de Socrate* (Amsterdam, tres avancent ou reculent de deux ans de la naissance et de la mort de Soc opinion est appuyée sur les marbres de *Marmora Oxon.*, p. 172 et 260, éd. d 1676, in-fol.

et à l'examen d'un public cu
t frondeur; qu'il a, en un mot,
u'aucun homme célèbre, été,
pression est permise, inces-
ent comme percé à jour et
arent sous les yeux d'un peu-
pirituel et malin. Cependant
te et une obscurité peut-être à
s impénétrable couvrent plu-
circonstances de sa vie, quel-
raits de son caractère, et divers
de sa doctrine. Cette incerti-
rovient, sans doute, des juge-
et des récits contradictoires
trouve sur son compte dans les
s les plus estimés. Heureuse-
elle est, en partie, dissipée,
s que les savantes recherches
izac ont jeté un nouveau jour
origine des imputations les plus
euses à la mémoire de Socrate,
les principales causes du dis-
nent grave qui règne entre ses
aphes, relativement à ses mœurs
on caractère (2). Confrontant les
tions avec les témoignages au-
iques et avec les faits avérés, ce
t est remonté jusqu'à l'origine
alomnies accueillies par quelques
ains de l'antiquité, jusqu'à la
qu'Aristoxène, disciple d'Aris-
avait héritée de son père (3),
e le fils de Sophronisque, et
ne fut que trop secondée par
ienne école péripatéticienne,
être par son fondateur (4) lui-
e, mais surtout par la secte des
riens (5), et plus tard, dans des
de piété mal conseillée, par
ues pères de l'Église (6). Mais

Ioannis Izac de Digamia Socratis diss°., , 1809, un vol. in 4°. de 318 pag.

lb., p. 85-118.

lb., p. 244-271.

lb., p. 112 et suiv.

Surtout S. Cyrille d'Alexandrie et Théodo-
es pères antérieurs à Julien, tels que saint

ce qui est réellement embarrassant, c'est la différence absolue de couleurs qu'ont employées pour peindre Socrate les deux témoins les plus illustres de sa conduite. L'opinion générale a constamment placé en première ligne Xénophon pour la fidélité: trop riche de son propre fond et d'un esprit trop indépendant, pour s'identifier avec les pensées d'un autre, et se renfermer dans leur exposition, Platon, au contraire, a toujours été envisagé comme ayant mêlé ses idées à celles de son maître, et altéré la simple ordonnance du temple érigé par Socrate à la vertu et à la Divinité. Mais Xénophon, entièrement pratique et peu capable de suivre le vol de hautes spéculations ou d'apercevoir les premiers principes et les dernières conséquences d'une croyance ou d'une maxime (7), n'a-t-il pas réduit à sa taille un homme qui, pour éprouver le besoin de se frayer, et pour ouvrir avec tant de succès, une route toute nouvelle, a dû joindre à une raison forte une profonde connaissance des chemins parcourus et des tentatives faites avant lui? et le Socrate idéalisé de Platon n'offrirait-il pas quelques traits réels, mal saisis ou négligés par son émule, quoique visibles pour des yeux plus pénétrants? Voilà des questions insolubles aujourd'hui. Lorsqu'on a voulu les éclaircir et prescrire des règles, d'après lesquelles les deux biographes de Socrate seraient inter-

Justin martyr, Athénagore, Théophile d'Antioche, Origène, Clement d'Alexandrie, ont fait une honorable mention de Socrate. Ce n'est que depuis cet empereur que les défenseurs du christianisme se sont crus, par représailles, autorisés à répéter les calomnies de Jérôme de Rhodes, d'Aristoxène, de Satyrus et de Porphyre.

(7) Tennemann, *Hist. de la philos.*, vol. 2, p. 63 (allemand). Fr. A. Carus, *Hist. de la philos.*, dans ses Œuvres posthumes, tom. II, p. 516, suiv., Leipsig, 1809 (en allemand).

rogés et écoutés tour-à-tour (8), on a entrepris de soumettre à des procédés méthodiques ce qui est du domaine du tact et d'aperçus trop délicats pour être soumis à des règles précises. Une ancienne tradition, d'après laquelle, jaloux l'un de l'autre, Platon et Xénophon se seraient combattus réciproquement, quoique d'une manière indirecte, ne peut plus guère entrer comme élément, dans la solution de ce problème, depuis que le plus docte des explorateurs des institutions athéniennes, M. A. Boeckh, a montré sur quels légers fondements cette tradition était appuyée (9). L'ignorance où nous sommes sur les véritables auteurs des Dialogues attribués à quelques disciples de Socrate, à Eschine, Cébès et Simon le cordonnier, n'est d'aucune importance pour l'exposition de sa doctrine. Les lettres publiées sous le nom de Socrate (10), par Léon Allatius, offriraient beaucoup plus d'intérêt; mais leur style ampoulé et sophistique, les anachronismes et les contradictions dont elles fourmillent, le témoignage positif de Cicéron (11), et le silence observé à leur égard jusqu'au rhéteur Libanius (12), ne permettent pas de croire à leur authenticité (13). C'est donc aux deux plus célèbres disciples de Socrate, et principalement au naïf et scrupuleux Xénophon (14), qu'il faut avoir recours pour s'instruire des circonstances de sa vie, apprécier son caractère et se former une juste idée de la philosophie du plus sage des Athéniens. Toutefois, on peut dire que si Xénophon reproduit avec le plus de fidélité le sujet des entretiens de Socrate, Platon, de son côté, fait le mieux connaître sa méthode: l'un nous donne le plus purement la matière qui en constitua le fonds; l'autre nous initie dans tous les secrets de l'art qui la fit valoir, et déploie à nos yeux toutes les grâces de la forme qu'elle prit dans l'ironie et l'induction de leur maître. Beaucoup d'auteurs du premier ordre, tels que Cicéron, Quintilien, Sénèque, Sextus Empiricus, Plutarque, ont fait une mention fréquente de Socrate, et nous ont conservé des traditions précieuses qui ne se trouvent pas dans les écrits de ses disciples et qui méritent attention, lorsqu'elles ne sont pas en opposition avec les faits avérés de l'histoire contemporaine. Quant à Diogène de Laërte et Athénée, les anecdotes qu'ils racontent, doivent être examinées avec d'autant plus de défiance, que ces compilateurs en ont puisé la plupart dans les livres des

(8) L'auteur de cet article a fait un essai de ce genre dans un écrit imprimé en 1786; il est le premier à reconnaître aujourd'hui, soit l'insuffisance, soit la stérilité des principes qu'il y a posés et développés, en adoptant le point de vue de Meiners (Voy. p. 14-32 de cet opuscule, intitulé, *De philosophiâ Socratis.*)

(9) *De simultate quæ Platoni cum Xenophonte intercessisse fertur*, Berlin, 1811, in-4°. Voy. toutefois *Luzac*, l. c. p. 206-107.

(10) *Socratis Epistolæ*, gr. et lat., Paris, 1637, in-4°. Godefroi Olearius publia deux nouvelles lettres dans son *Exercitatio ad L. Allatii de script. Socr. dialogum*, Leipzig, 1696, in-4°., nouvelle édition, c. n. var. de J. C. Orelli, dans le 1er. vol. de *Collect. epist. Græcarum*, Leipzig, 1815, in-8°., Coll. *ejusdem Memnone*, ib., 1816, auquel M. d'Orelli a ajouté une *Epistola crit. in epist. Socrat.*

(11) *Socrates nullam litteram reliquit*, Cic. de Orat., 3-60.

(12) Voy. *Meinersii judicium de quorumdam Socraticorum reliquiis*, dans le Recueil des mem. de l'Acad. de Gœtting., vol. V, 1780, in-4°., p. 42-58. Avant lui le plus grand des critiques, Rich. Bentley, avait porté le même jugement, *Dissert. de Socr. epist.*, p. 61-79, Groningue, 1777, in-4°.

(13) Le passage de Libanius même ne prouve pas qu'il ait vu des lettres de Socrate, et encore moins qu'il les ait crues authentiques, comme Bentley l'a fort bien montré (Ib., p. 63).

(14) L'Apologie de Socrate dans sa forme actuelle et les fragments de lettres qu'on trouve dans ses Œuvres, ne sont probablement pas de lui. Cette opinion de Valkenaer, quoique combattue par Heinze et Weiske, est généralement adoptée de nos jours.

l'école socratique, sur-
eux d'Aristoxène de Ta-
, qui n'a pas eu honte
à l'homme qu'il avouait
voir été un bon citoyen,
mœurs grossières, ré-
x volontés de son père,
rices les plus honteux.
grands hommes qui ont
ne nouvelle direction à
nain n'excite plus vive-
ocrate cette curiosité qui
à rechercher les causes
ué sur leur caractère, et
eur genre d'autorité. Com-
it-il que le fils d'un mé-
pteur, sans fortune et
, se sente appelé à consa-
es moments de son exis-
nible soin de détruire les
sibles à la moralité qui
ans sa patrie, et à cher-
les places publiques, aux
s, dans tous les lieux où
nouer conversation avec
bon ou méchant, igno-
truit, puissant ou obscur,
sur ses vrais intérêts, à
de ses préjugés, et de
nestes, à le conduire à la
a vérité, lui-même négli-
propres affaires, bravant
privations, les inimitiés
s et les insultes auxquelles
spontanée l'exposait, sans
perspective ni gloire, ni
, ni certitude de succès,
persévérance que rien ne
avec un calme qu'il con-
u'à ses derniers moments

r de cet article avait, long-temps
sion des excellents traités de Luzac
ive, et *De Digamiâ*), fait remar-
xène était fils d'un nommé Spintha-
, ennemi personnel de Socrate (l.
il a indiqué quelques-uns des motifs
l'acharnement que ce célèbre dis-
e mit à dénigrer le maître de Platon.

(16)? Certes, s'il y a un problème psychologique dont la solution pique la curiosité et promette une instruction utile, c'est la question de savoir ce qui a décidé Socrate à s'imposer cette laborieuse tâche, et ce qui l'a aidé et soutenu dans sa poursuite; quelle est dans ses projets et leur réussite la part que réclament les sages qui le précédèrent, et les circonstances de son temps; qu'est-ce qui en est dû à sa seule et libre résolution et à ses glorieux efforts! Je ne voudrais pas, avec Barthélemy (17) et le spirituel Haman (18), attribuer trop d'importance aux professions qu'exercèrent les parents de Socrate, et dire que ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection, et le conduisirent à la persuasion qu'il devait régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs: que d'une part les procédés de l'art statuaire, élevant un bloc de marbre à la dignité de la figure humaine, en détachant successivement les parties qui semblent la cacher; d'autre part les travaux du métier de sage-femme, qui était celui de Phénarète, mère de Socrate, transportés dans l'ordre intellectuel par un esprit réfléchi et fécond en rapprochements ingénieux, l'avaient conduit à envisager l'homme, non-

(16) Aucun écrivain n'a mieux, et avec plus de concision, présenté le tableau de l'héroïque persévérance de Socrate dans sa magnanime résolution, que ne l'a fait Plutarque. Voy. son *Traité du génie de Socrate* (ch. 11, p. 344 du tom. III des *Œuvres morales*, édition de Wyttenbach, Oxford, 1797, in-8°.)

(17) *Anacharsis*, t. V, chap. 67, p. 401.

(18) Voy. *Sokratische Denkwürdigkeiten*, dans le 2e. vol. des Œuvres de Haman (Berlin, 1821), p. 21-25.

seulement comme susceptible d'être débarrassé d'entraves et secondé dans les efforts d'accouchement que fait son intelligence, mais comme naturellement condamné à la nullité la plus abjecte, et aux difformités morales les plus déplorables, s'il n'était dégrossi et secouru par une main habile et amie. Mieux vaut se borner, avec Carus (19), à dire que les occupations des parents de Socrate lui donnèrent cet attrait pour la beauté physique, et cette prédilection pour les jeunes gens d'un extérieur gracieux qui le portèrent dans tout le cours de sa vie à leur consacrer de préférence les soins d'une surveillance inquiète, éclairée et paternelle. Ce qui est plus certain encore, c'est l'heureuse influence que dut avoir sur les habitudes de Socrate la vie frugale et laborieuse (20) qu'il mena dans l'atelier de son père. Pausanias et Diogène rapportent qu'on montrait de leur temps à la citadelle d'Athènes, comme ouvrage de Socrate, les statues voilées des Grâces : le premier prétend les avoir vues à la porte de l'Acropolis; le scholiaste d'Aristophane leur assigne une place encore plus honorable derrière la Minerve de Phidias. Quel que soit le degré de créance que mérite cette tradition, peut-être semblable à celles qui passent par la bouche des *Ciceroni* de notre temps, toujours est-il que Socrate ne partagea que par obéissance les travaux de son père (21), et qu'il profita volontiers des conseils et des secours de Criton, riche Athénien, qui le décida à quitter la carrière d'artiste, et à se vouer aux sciences (22). (facultés et quelles dispositio porta-t-il à cette étude? U moral, délicat et vigilant, de tudes de tempérance et d'appl qui le rendaient maître de s sions, et capable d'une at constamment dirigée sur leu vement comme sur tous ceux ame; l'esprit d'observation de se replier sur lui-même, l'autre appliqués de préfére manifestations de la consci aux révélations des mobiles de la volonté, en lui comme autres ; une déférence illimit la voix intérieure qu'il appe Génie, et qui est incontesta l'élément principal de la ré la question élevée sur les rais terminantes de sa sublime e se. On formerait une petite thèque, en réunissant les d tions anciennes et modernes été composées sur ce singuli dien de Socrate (23). Tandis uns y ont vu un démon, un l ge, un agent surhumain, ou tifice qui devait l'aider à e une grande réforme politique le plus grand nombre a pen Socrate s'était plu à donner à un tact naturel, exquis et dans ses aperçus, cultivé p longue expérience. Mais il e dent qu'il l'a pris lui-même p guide réel, distinct de son sen

(19) *Histoire de la psychologie*, p. 232, Leipzig, 1808.

(20) *Xenoph. Memor.*, II, 1, 10.

(21) Timon, cité par Diog., l. II, § 19, l'appelle Λιθόξοος, un tailleur ou polisseur de pierre.

(22) Il n'y a pas de motif pour révoquer te ce fait rapporté par Diogène, sur la foi métrius de Byzance ; mais il y a de grave pour rejeter l'assertion de Duris de Sam par le même compilateur, d'après laquell te serait né dans une condition servil Laert., II, 19.

(23) On peut en voir une longue liste da *toire des anciens philosophes*, par Krug, Leipzig, 1815, in-8°.

(24) M. Plessing, dans un écrit intitulé *und Socrates*, p. 185-198. L'abbé Barr contre son équité ordinaire, va de même soupçonner la droiture de ses intentions !

ne d'une divinité tutélaire.
ssions dont il se servait
u parlait, sa véracité sans
prix qu'il a payé cette
puisqu'elle fut un des prin-
efs d'accusation qui moti-
condamnation à mort, la
1 de ses disciples, ne nous
t pas de supposer le con-
nous comparons les récits
s ont laissés là-dessus avec
e de leur maître; si nous
us qu'il affirma avoir reçu
res inspirations de son gé-
n enfance, et qu'une tradi-
ervée par Plutarque (25),
Sophronisque, comme
un oracle « de ne point
les libres déterminations
me fils, et de l'abandonner
niteur inné, préférable à
epteurs »: nous serons con-
e explication de ce fait psy-
e, aussi naturelle qu'inté-
ar le jour qu'elle jette sur
re et l'ensemble des actions
e. Figurez-vous un jeune
ué d'une imagination vive
de la conviction que les
oncent leur volonté, non-
par des phénomènes exté-
ais aussi par des communi-
médiates et internes; rap-
s combien l'ignorance des
égissent nos opérations in-
es était alors profonde, et
ez la persuasion de l'influen-
d'un être supérieur s'éta-
tablement dans l'esprit de
homme, surtout s'il possè-
ulté de détourner son atten-
choses visibles pour la con-
r ce qui se passe dans son
s'il se trouve fréquemment
e livrer à ce penchant par la

vivacité avec laquelle les sentiments du juste et de l'injuste, du beau moral et du devoir, comme aussi l'indignation contre tout ce qui les blesse, se manifestent en lui. Dans les moments où ces mouvements se font sentir avec le plus d'énergie, et lui apparaissent comme partis d'une cause distincte de sa personne, ne croira-t il pas les observer plutôt que les produire, entendre des voix étrangères plutôt que reconnaître des actes ou éprouver des émotions dont ses facultés sont elles-mêmes la source et l'objet? Une pareille disposition n'est pas sans danger: elle dégénère facilement en illusions malfaisantes, et peut jeter dans tous les écarts du fanatisme. Heureusement que l'imagination de Socrate était contenue par un jugement sain et gouvernée par une raison forte. La belle proportion qui régnait entre ses facultés intellectuelles et le concours harmonique de leurs opérations ne furent jamais troublés par cette croyance qui rapportait à une cause surnaturelle l'intervention énergique de son sens moral personnifié et transformé en moniteur divin. Cette illusion d'optique psychologique, (si l'emploi d'une pareille métaphore n'est pas trop hardi), sans altérer la pureté des intentions du sage, ne fit que donner plus de force à ses résolutions généreuses, et plus d'autorité à la voix qui promulguait les lois morales au-dedans de lui. Quel à-plomb, quelle indépendance, quelle fermeté dans ses déterminations, quelle clarté dans ses idées, et quelle conséquence dans ses raisonnements sur les devoirs de l'homme et sur le culte digne de la divinité, ne dut-il pas porter au milieu du choc des opinions et dans l'anarchie de principes qu'il eut à examiner et à com-

ch. xx, p. 377. Plutarque met cette
s la bouche de Simmias

battre! Les divers points de vue où l'on s'est plu à se placer en tâchant de s'expliquer le Génie de Socrate, ont détourné l'attention de l'influence aussi importante que salutaire, que cette déification de son instinct moral exerça sur sa tournure d'esprit, sur ses opinions et sur toute sa destinée. Au lieu de voir, avec ses contemporains, les traces de la présence des dieux et la révélation de leur volonté dans le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, en général dans les choses hors de l'homme, il s'habitua à regarder le for intérieur comme le sanctuaire de la divinité et l'organe de ses oracles. On lui ferait tort de penser qu'il s'attribuait la faveur de ces inspirations divines, comme une prérogative qui lui appartînt exclusivement. Un semblable orgueil aurait été aussi étranger à son caractère qu'incompatible avec ses principes. Cependant l'auteur de l'Anacharsis a l'air de l'en accuser (T. V. p. 424.), bien qu'il rapporte lui-même le témoignage de Simmias (p. 423), d'après lequel son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejetait tous les récits d'apparitions, mais écoutait et interrogeait avec l'intérêt le plus vif ceux qui s'imaginaient entendre au dedans d'eux-mêmes les accents d'une voix divine (26). C'est donc l'homme en général qu'il croyait doué de ce glorieux privilége et susceptible d'être enseigné d'en haut. Son expérience individuelle rehaussa l'espèce tout entière dans son estime; et c'est un point capital. La nature humaine grandit à ses yeux, et, par une double conséquence, également décisive pour la direction de ses pensées et le choix de ses entretiens, d'une part, son penchant pour les méditations morales dut s'accroître et augmenter de plus en plus son éloignement pour les vaines spéculations de ses devanciers sur la naissance et la structure de l'univers; d'autre part, son mépris pour les maximes funestes des sophistes s'exalta jusqu'au sentiment d'une mission divine qui lui commandait de les décréditer dans l'esprit de ses compatriotes. Plus il voyait l'homme s'élever en dignité par un commerce intime avec des êtres supérieurs, plus il éprouvait de dégoût pour les doctrines futiles et dégradantes de ces corrupteurs de la jeunesse. Comme déjà dans un âge où la simplicité et la pureté du cœur sont encore intactes, il se crut placé sous une influence particulière et immédiate de la divinité, sa sévérité envers lui-même, son attention aux moindres mouvements de son ame en devinrent plus exigeantes et plus soutenues: le sentiment moral se confondit avec le sentiment religieux; et leur action réunie fit naître de bonne heure, et fortifia de plus en plus en lui la résolution de se rendre agréable à la divinité par une conduite irréprochable, et d'associer ses semblables à ses efforts de perfectionnement, ainsi qu'à la félicité qui en est le fruit. Nous voyons maintenant se dissiper bien des obscurités. On conçoit comment il se fit que l'inscription sur le temple de Delphes: *Connais-toi toi-même*, lui présenta un sens si profond et fit tant d'impression sur lui. On est aussi moins étonné de le voir arriver à la conviction, qu'il est destiné par la divinité à opérer la reforme morale de ses concitoyens, et rester fidèle à cette vocation sublime, au prix de tous les agréments

(26) *Plutarchi moralia*, tom. III, p. 579, éd. Wyttenbach

ie et de la vie elle-même. En- s'explique pourquoi l'avidité naître, qui, de son propre le jeta dans l'examen de systèmes de philosophie cons- vant lui, ne le détourna point but, l'étude de l'homme; oi il ne cessa d'envisager cette comme le seul objet digne des tions de l'homme, et pour- n attention, incessamment di- ers l'amélioration morale de mpatriotes, se mesura, pour genre de connaissances, sur le de son aptitude à servir cette fin. — Voilà le Socrate que se plut à mettre en relation s philosophes contemporains les hommes éminents, dans anche quelconque des arts ou oir. Plusieurs d'entre eux n'é- pas restés inconnus jusqu'alors ate (27) : ses disciples lui font ne, très-jeune encore, cher- s'approprier tout ce qui était utile, il avait lu tous les ou- remarquables des poëtes et hilosophes antérieurs à son . Bayle a soutenu qu'il ne pou- voir eu des rapports personnels naxagore. Mais s'il est douteux it connu Anaxagore, au moins il étudié ses écrits. Écoutons-le e l'impression qu'ils firent sur Ayant, dit-il dans le Phé- 28), entendu quelqu'un lire n livre d'Anaxagore, que l'in- nce est la règle et le principe tes choses, j'en fus ravi d'a- bord ; il me parut, en quelque façon, convenable que l'intelligence fût le principe de tout. S'il en est ainsi, dis-je en moi même, l'intelligence ordonnatrice a tout ordonné pour le mieux. Si donc quelqu'un veut trouver la cause de chaque chose, comment elle naît, périt ou existe, il n'a qu'à chercher la meilleure manière dont elle peut être ; et, en conséquence de ce principe, je concluais que l'homme ne doit chercher à connaître, dans ce qui se rapporte à lui comme dans tout le reste, que ce qui est le meilleur et le plus parfait, avec quoi il connaîtra nécessairement aussi ce qui est le plus mauvais.... Je me réjouissais de cette pensée, croyant avoir trouvé dans Anaxagore un maître qui m'expliquerait, selon mes désirs, la cause de toutes choses, et qui, après m'avoir dit d'abord si la terre est plate ou ronde, m'apprendrait la nécessité et la cause de la forme qu'elle peut avoir, s'appuyant sur le principe du mieux, et prouvant que c'est pour le mieux qu'elle doit avoir telle ou telle forme..... Je lus ses livres le plutôt que je pus.... Mais combien me trouvai-je déçu de mes espérances, lorsque je vis un homme qui ne fait aucun usage de l'intelligence, et qui, au lieu de s'en servir pour expliquer l'ordonnance des choses, met à sa place l'air, l'éther, l'eau et d'autres choses aussi absurdes ! Il me parut agir comme quelqu'un qui d'abord dirait : Tout ce que Socrate fait, il le fait avec intelligence, et qui ensuite, voulant rendre raison de chaque chose que je fais, dirait que je suis ici assis sur mon lit, parce que mon corps est composé d'os et de nerfs;..... que les muscles qui peuvent se retirer, font que je puis plier les jambes comme vous voyez,.... sans songer à parler

---

On peut voir la nomenclature de tous ceux tiquité lui a donnés pour maîtres, dans le de la 38e. Dissert. de Maxime de Tyr du t. II de l'édition de Reiske), et Brac- *philos.*, t. I, p. 525 s., et Appendice, n 6e. vol. in-4°.

ous nous servons de l'excellente traduction ousin, *Œuvres de Platon*; t. I, p. 276 s. les ch. 49 et 50 de l'édit. de Wyttenbach, 96 sqq.

de la véritable cause : savoir, que les Athéniens ayant jugé qu'il était mieux de me condamner, j'ai trouvé aussi qu'il était mieux d'être assis sur ce lit, etc. » On voit ici Socrate sur la voie de compléter ce qu'Anaxagore avait commencé. Donner les attributs de la bonté, de la justice, de la sagesse, à cette intelligence souveraine que le philosophe de Clazomène avait eu la gloire de mettre, le premier d'entre les physiciens, à la tête de la cosmogonie, était un pas immense dans la carrière des sciences morales, réservé à Socrate (29). Ce pas le débarrassa des liens d'une métaphysique creuse et stérile, et le porta sur une scène nouvelle où Dieu et l'homme lui apparurent dans des rapports inconnus aux générations précédentes (nous ne parlons pas du peuple éclairé par la lumière de la révélation), dans les rapports de bienfaisance et de gratitude, de protection et de confiance, de justice et de soumission morale. Les changements qui en résultèrent pour les croyances populaires et les raisonnements philosophiques en matière de religion, sont incalculables. Si le nom d'Anaxagore, qui remplaça l'idée vague et dangereuse d'ame du monde, par la notion d'une intelligence infinie absolument séparée de la matière, ne peut être prononcé sans admiration, quelle vénération et quelle reconnaissance ne sont pas dues au sage qui donna à cette grande conception sa valeur réelle, en lui assignant d'autres fonctions que celles de premier moteur ou ordonnateur de forces mécaniques, et en l'introduisant au milieu des affaires humaines, dans le cœur des bons, dans la conscience des méchants, comme flambeau de la vie et lumière de la science ! La divinité, représentée comme s'occupant, avec une bonté prévoyante, du sort des hommes, dans tous les détails de leur organisation et de leur existence, et les conduisant à la vertu par les bienfaits, est une apparition toute nouvelle dans l'histoire des peuples comme de la philosophie. Lorsqu'on se rappelle que les nations de l'antiquité se souvenaient de leurs dieux, plus dans les temps de calamité qu'au sein d'un état calme et prospère; que la pensée de dieux cléments par amour, et bienfaiteurs, parce que sans bienveillance leur félicité serait imparfaite, est entièrement étrangère à la belle ame d'Homère; que Solon peignait la divinité comme étant essentiellement envieuse et malveillante (30); que les Athéniens eux-mêmes repoussèrent les enseignements de Socrate sur une providence paternelle, comme innovation sacrilége (31); nous apprécierons mieux les services rendus à l'humanité par le fils de Sophronisque. — Le voilà sur la route qui le conduira à la réformation des idées religieuses. Nous avons maintenant à le suivre dans les rapports qui feront naître en lui la résolution d'épurer la morale et d'opposer tous ses efforts aux progrès d'une dépravation croissante sous la triple influence de la civilisation, des formes du gouvernement Athénien, et des guerres suscitées par l'ambition et l'avidité. Des rhéteurs étrangers s'arrogeant le nom de sophistes, c'est-à-dire, de précepteurs ou d'artisans de

(29) Voy. Ch. God. Hardili, *Époques du développement des principales notions philosophiques*, p. 41-49 du 1er. tom., Halle, 1788 (en allemand).

(30) Hérod., 1, 32, Τὸ θεῖον πᾶν ἐὸν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες;.... Le dernier mot répond à l'expression familière de *trouble-fête*.

(31) Xen. *Memor. Soc.*, 1, 1, § 19 coll. § 1, et lib. IV, 3, 13 suiv.

ıvaient alors choisi Athè-
e principal théâtre de leur
d'un charlatanisme lucra-
messe, qui aspirait au ma-
les affaires publiques, ac-
ec empressement des hom-
la morale relâchée mettait
ns à l'aise, tandis qu'en
urs leçons et en se formant
nodèle, elle se promettait
r l'art de donner au men-
ouleur de la vérité, et aux
nnelles l'apparence de pro-
rés par l'amour du bien.
rtistes de phrases dans un
choses où cette habileté
incipale source du pouvoir
hesses, les sophistes don-
ttorité de leur talent et l'ap-
éories sceptiques au ma-
ıe des meneurs populaires
es brillants des chefs d'une
ı corrompue. Nous pré-
effet qu'ils produiront sur
ure et forte. Les sophistes
ır Socrate, ce que Philippe
rd pour Démosthène. L'in-
qu'ils allumèrent dans le
Athénien qui avait déjà le
ıent des maux dont la per-
ogressive menaçait sa pa-
dut pas s'affaiblir à l'idée
nt, presque sans exception,
gers indifférents au bien-
ı pays, la plupart Siciliens
ces d'Italie, d'autres venus
u des colonies de Thrace,
riers brillants et spirituels,
dide intérêt ou une vaine
ı promenait de ville en
r vendre à de jeunes gens,
s'élever aux premières pla-
secours de l'éloquence, des
ns sceptiques, ou plutôt
le contre en lieux communs
ases sonores sur le vice et
les sciences et les arts, les
lois et les formes du gouvernement. Toutefois gardons-nous de juger avec trop de sévérité, et de condamner comme principaux artisans de l'immoralité de leurs contemporains, ces dialecticiens subtils, ces hardis penseurs, ces fameux improvisateurs encyclopédiques, Gorgias de Léontium, Protagore d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Élis (32), Polus d'Agrigente, Thrasymaque de Chalcédoine, Euthydème de Chios, et les autres marchands de paroles ou théoriciens aux gages de l'opulence et de l'autorité, que l'antiquité a flétris sous le nom de sophistes. Ils furent les produits de leur temps; et bien qu'à l'égal des sophistes du dix-huitième siècle, ils aient augmenté, par une réaction inévitable, le désordre dans les idées et le déréglement de mœurs qui avaient donné naissance à leurs systèmes et préparé leurs succès; les doctrines perverses des Calliclès et des Diagore n'étaient pas tant leur ouvrage que celui de l'anarchie intellectuelle et sociale où se trouvaient plongés les Grecs par les discordes civiles, l'invasion de l'ochlocratie dans la cité prépondérante, de la tyrannie dans plusieurs états, la perversité éhontée des flatteurs de la multitude, surtout par les progrès rapides de connaissances sans boussole, d'une civilisation sans direction salutaire, et par la mobile succession de théories philosophiques sans base et sans application fructueuse. Socrate vit dans les sophistes les représentans de la corruption générale; et, en les attaquant corps à corps, il s'engagea dans une lutte avec tous les abus et les vices

(32) Je ne sais pourquoi M. Heeren le fait originaire de Colophon. *Histoire de la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, 1 vol., p. 440, vol. 3, Gœtting., 1812, in-8°.

même, que ces hommes venaient exploiter. Attirés dans la métropole des arts par les encouragements qu'une jeunesse avide de connaissances et dénuée d'un guide sûr prodiguait aux rhéteurs, ils contribuèrent, par leurs talents et leurs lumières, à répandre le goût de l'étude, et à former les esprits pour les hautes spéculations en matière de politique et de religion. Leur influence a, sous ce rapport, quelque analogie avec celle que les scholastiques du moyen âge exercèrent sur le progrès des sciences, en accoutumant leurs nombreux élèves, courbés sous le joug des préjugés et de la paresse, aux procédés de discussions et d'analyses subtiles. Longtemps oubliée ou mal appréciée par les historiens de la philosophie, l'importance des sophistes, comme chaînon intermédiaire entre l'école éléatique et celle de Socrate, n'a été bien sentie que vers la fin du dernier siècle. Meiners (33) a tâché de remplir cette lacune de la littérature grecque; et ses recherches, poursuivies par Tiedemann (34), l'auteur d'Anacharsis (35), Buhle, Tennemann (36) et Krug (37) ont reçu dernièrement un utile complément par le précieux travail d'un savant Hollandais (38). Ce qui éclaircit cette partie de l'histoire de la philosophie ancienne, sert à placer sous un nouveau jour les services que Socrate a rendus à ses concitoyens, en leur inspirant de la défiance d'abord, puis du mépris, enfin de l'aversion pour ce Protagore

(33) L. c. vol. 2, p. 1-227.

(34) *Esprit de la philosophie spéculative*, vol. 1, p. 349-371, sect. 15.

(35) *Anacharsis*, vol. 4, chap. 58, p. 420 suiv.

(36) L. c., tom. 1, sect. 10, p. 344-402.

(37) *Histoire de la philosophie des anciens*, 1815, p. 144 et suiv.

(38) *Jacobi Geel, Historia critica Sophistarum qui Socratis ætate Athenis floruerunt*, Utrecht, 1823, in-8°, vol. de 260 p.

qui soutenait l'impossibilité d
venir à une connaissance de la
té suffisante aux besoins de l'ho
pour ce Gorgias, qui employ
ressources d'une éloquence e
nante et d'une dialectique aus
barrassante que neuve pour ses
teurs, à leur démontrer qu'il n'
aucune réalité, et que s'il e
quelque chose de réel, nous ne
rions ni en avoir une notion
ni la communiquer à d'autres;
ce Prodicus, qui accusait la nat
nous avoir fait le plus funest
dons en nous donnant la vie,
pelait le retour au néant com
délivrance la plus desirable; p
Polus et ce Thrasimaque, qui
toute différence intrinsèque e
bien et le mal, le juste et l'i
doctrine, au surplus, qui leu
commune avec Euthydème, Hi
Calliclès et tous les autres sop
—Pour les combattre, Socrate
cours à deux moyens que le
grands écrivains de l'antiquité
lébrés sous le nom d'*ironie* et
duction socratiques (39). Voul
gager ses adversaires à d
eux-mêmes la fausseté de leur
cipes, par l'aveu des cont
tions et des absurdités auxquel
principes conduisaient un r
neur conséquent; desirant s
rendre témoin de leur défait
jeunesse imprudente et légère
égaraient, il avait l'air de se
lui-même parmi leurs disciples
tant de ne rien savoir et d'inte
ces présomptueux docteurs da

(39) Dans la foule de Dissertations pub
ces deux principaux caractères de la met
cratique, on doit distinguer un Mémoi
Fr. Fragnier, parmi ceux de l'acad. des
tom. IV, et les Programmes académiques
Reinhard, *De veterum inductione*, p. 21
Or De ratione dicendi Socratica, cum au
to de methodo Socr., p. 309-390 du 1er. v
Opuscula, Leipzig, 1808, in-8°.

ut de s'instruire, il les ame- question en question, à se con- par leurs propres réponses, truire, dans l'esprit de leurs teurs, les idées dont ils les imbus. On ne saurait donc l'ironie socratique avec plus sse, qu'en disant que c'était itude de dissimuler ses forces, upêcher son adversaire de se r ses gardes, et l'art de les rvir à le confondre et à le dé- plus sûrement, en s'appro- le lui sous les dehors d'un ocile et modeste. Au surplus, out simple, et les écrits de le Socrate qui nous restent foi, que cette dissimulation des formes très-variées, sui- but de réfutation ou d'ensei- t qu'il avait en vue. Plus po- de tendance, souvent amère, presque insultante dans Pla- e prend un caractère moins plus didactique, et bienveil- s les entretiens rapportés par on : dans les *Memorabilia*, l'ironie n'est presque autre u'un des éléments essentiels procédés indispensables de thode, employée par Socrate opper, dans tous ceux avec il se trouvait en contact, ces de vérité et de vertu que la déposés dans tous les hom- qui ne demandent que le se- une main amie, d'un accou- umain et habile, pour se dé- lu fonds de l'ame, s'emparer ace qui leur appartient, et assez pour se soumettre les rces et régner sans partage es nos idées et nos affections. crate comparait-il le rôle ait dans l'ordre moral au le sa mère, sage-femme in- e et heureuse dans l'exercice de sa profession (40). En essayant de déterminer les circonstances qui provoquèrent ou favorisèrent l'entreprise de réforme projetée par le fils de Sophronisque, et d'apprécier les principaux instruments que son siècle lui fournit ou qu'il se créa lui-même, nous nous flattons d'avoir donné la clef de sa doctrine ainsi que du rôle qu'il prit encore jeune (41), et qu'il n'abandonna qu'au moment où le poison l'eut glacé du froid de la mort. On a dit qu'il avait trente ans, lorsqu'il entra dans cette carrière d'un nouveau service public qu'il s'imposa le premier et le seul entre les Grecs; mais cette assertion ne repose sur aucune autorité, et pourrait bien être née d'un rapprochement que Socrate serait le premier à repousser comme une impiété et une arrogance sacrilége. De même que sa méthode lui fut dictée par le genre d'adversaires et d'auditeurs qu'il cherchait à démasquer ou à détromper, le choix du temps et des lieux où il pût le mieux remplir sa mission lui était indiqué par les habitudes de ses compatriotes. On sait que les Athéniens passaient leur vie dans les places publiques, dans les gymnases et les jardins qui environnaient la ville de Minerve. C'est là que les sophistes tendaient les piéges de leur dialectique et de leurs systèmes séducteurs; c'est là aussi que Socrate offrait ses secours à leurs victimes, à tous ceux qui ne dédaignaient pas les leçons d'un ami tendre et prévoyant; c'est là qu'il exerçait sur les flatteurs de la jeunesse une surveillance de tous les instants pour leur arracher leur proie,

(40) Platon, *Théétète*, p. 149 et s., éd. de H. Etienne; p. 61 suiv. du tom. 2 de l'édit. de Deux Ponts; t. 2, p. 54 suiv. de la traduction de M. Cousin.

(41) Meiners a rassemblé les indices qui autorisent cette supposition, vol. 2, p. 353 suiv.

et dénouer leurs filets ; c'est là qu'il fit descendre des nuages cette philosophie qui s'y cachait, pour l'introduire (42) dans la cité, dans les demeures et le cœur des hommes ; c'est là qu'il les somma de rentrer dans le sanctuaire de leur ame, et de reporter une attention, distraite par des objets indignes, de vains hochets et des théories infructueuses, sur la nature humaine elle-même, sur les oracles certains qu'elle rend par l'organe de la conscience, et dont l'irrécusable autorité frappe de réprobation tous les sophismes que le raisonnement, lorsqu'il est subjugué par les sens et faussé par le vice, oppose au devoir et aux croyances qui en accompagnent le sentiment. L'histoire n'offre pas d'autre réformateur d'un peuple qui se soit, comme Socrate, attaqué aux objets de sa sollicitude individuellement, qui les ait, pour ainsi dire, pris à partie un à un, à toute heure du jour, dans toutes dispositions d'esprit, dans toutes les relations de la vie publique et privée. Mais ce qu'il est surtout important de remarquer, et ce qui caractérise Socrate entre tous les hommes qui, avides d'instruction et d'influence, ont recherché l'entretien de personnes distinguées par leur savoir, leurs talents, leurs vertus ou leurs agréments, c'est qu'à toutes les époques de sa vie, il a toujours été à-la-fois maître et disciple. Lorsqu'il entendait Evenus de Paros exposer la poétique, qu'il suivait les leçons de Prodicus sur l'art oratoire; lorsqu'il étudiait les écrits de Parménide, de Zénon d'Élée, d'Anaxagore, d'Héraclite et d'Archélaus (si o
pas admettre la tradition q
s'asseoir sur les bancs de le
teurs) ; lorsqu'Aspasie et
l'initiaient dans les secrets
de diriger les hommes
gner leur affection ou leur
tout ce qu'il voyait, tout
lui communiquait, il le ra
ce type du vrai et du bon,
le calme des sens, il avait
première jeunesse, aperçu
de ses pensées, et sur leq
cessa d'avoir les yeux fixés
des agitations de la vie. S
ainsi à apprendre en ensei
mettre avec indépendance
toutes les opinions ; à accu
tes les impressions sans dé
cune, sans résistance calcu
sans en subir le joug; à fai
de qui il en avait reçu de s
honneur des heureux eff
en apercevait dans ses id
habitudes, il exprimait,
occasion, sa reconnaissan
les personnes dont il avait
tage. Cette disposition,
d'ailleurs par le besoin de
lui-même et de faire plus
jour à la vérité en désarmant
propre de ses adversaires
élèves, cette disposition,
double fruit de la modestie
bienveillance, explique bien
il se fait que les écrivains
quité donnent à Socrate plu
tres qu'à aucun des grands
qui se sont frayé une route
On a fréquemment élevé la
de savoir si l'état où les
étaient parvenues par les tra
philosophes Ioniens et Py
ciens, lui était suffisammen
et si le dédain qu'il témoig
toutes celles qui n'avaient
nature morale de l'homm

(42) Cic. *Tusc.*, V, 10, ch. IV, p. 297, édit. de Davis. Voyez ce que dit, sur les rapports de Socrate avec Diotime de Mantinée, M. Fr. Schlegel, p. 254 suiv. de son ouvrage sur les Grecs et les Romains.

ne venait pa grande
du peu de s qu'il
ussi à y fai ce s
nal fondé. Xénophon, qui a
ortement exprimé ce mépris
naître pour toutes les spécu-
qui n'avaient aucun rapport
perfectionnement moral de
(43), atteste le soin avec
ocrate s'était occupé de ma-
ques, d'astronomie, de phy-
t le représente encourageant
ples à en étudier les parties
tutiles (44). Lui-même il avait
maître de mathématiques
e de Cyrène, le plus célè-
géomètres de cette époque.
aussi donné beaucoup de
l'examen des théories cos-
ues d'Anaxagore et d'Arché-
). Mais plus il s'était enfon-
eurs traces, dans des recher-
La formation de l'univers et
nce des êtres, plus il avait
nèbres s'épaissir autour de
vant reconnaître que la na-
mettant à notre portée les
ances de première nécessité,
nt en caractères lisibles, dans
eur, les lois immuables du
beau, du bon, révélateurs
destinée, nous avait en mê-
s refusé tout accès aux con-
es qui ne satisferaient qu'u-
sité inquiète, il se sentit for-
son penchant à se consacrer
er à l'étude de l'homme; et,

renonçant à celle des pr
ses, il rejeta toute théo
étrangère aux médi ns
devoirs envers nos iables
nos rapports avec les dieux.
principes il conclut que l'imp
de toute doctrine philosoph
vait se mesurer sur le degré d
dence ou d'obscurité dont elle
accompagnée. Voilà donc S
ramené à son point de départ,
de profondes études, et à force
réflexions et d'enquêtes, revenu à sa
première résolution, au parti qu'il
avait pris, jeune encore, d'obéir
au précepte du dieu de Delphes,
qui imposait à l'homme la tâche de
se connaître soi-même, de replier,
de concentrer son attention sur les
phénomènes du sens interne, et de
chercher en soi ce que ses devanciers
avaient constamment cherché hors
d'eux-mêmes. Deux circonstances
paraissent l'avoir vivement affecté et
inébranlablement affermi dans cette
détermination. Elles méritent que
nous nous y arrêtions. Nous avons dé-
jà fait remarquer l'influence que l'ins-
cription sur le temple d'Apollon Py-
thien exerça sur la direction des pen-
sées de Socrate. L'impression qu'elle
produisit sur son esprit, et qu'au-
cun autre visiteur de ce lieu sacré
n'avait reçue avant lui, se trouva, au
dernier point, à-la-fois augmentée et
fécondée par un oracle que la Pythie
rendit, sur la demande de Chéré-
phon. Écoutons Socrate raconter les
circonstances et les effets de cette
singulière démarche de son ami :
« Athéniens, dit-il, dans son Apo-
logie (46), je vous donnerai de ma
sagesse un témoin qui vous dira si
elle est, et quelle elle est; et ce té-
moin est le dieu de Delphes..... Un

orab., l. 1, ch. 1, § 16, ch. 2, § 18;
, § 5 et 6, ch. 6, § 1. *Ol conom.*, ch.
6, 2 et ch. 16, § 9.
nor., l. IV, ch. 7, avec les Notes du
. Fr. Hindenburg, Leipzig, 1769,
les erreurs commises par Montucla,
dans son *Hist. des mathém.*, p. 1, l. 1,

nouvelles recherches d'un des plus pro-
urs de l'Allemagne, sur les systèmes
nienne, ajoutent encore à notre admi-
le bon esprit et la perspicacité de So-
Histoire de la philosophie Ionienne,
er, Berlin, 1821, in-8°., en allemand.

(46) *Œuvres de Platon*, trad. par M. Cousin, tom. I, p. 70 suiv.

jour Chéréphon eut la hardiesse de lui demander s'il y avait au monde un homme plus sage que moi; la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait aucun.... Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : Que veut dire le dieu? quel sens cachent ses paroles? car je sais qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande. Que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes? car enfin il ne ment point: un dieu ne saurait mentir. Je fus longtemps dans une extrême perplexité sur le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des incertitudes, je pris le parti que vous allez entendre, pour connaître les intentions du dieu. » Il entre, après cela, dans de grands détails sur les peines qu'il se donna pour découvrir, par un examen comparé de son caractère avec celui des plus distingués entre les Athéniens, quelle était la qualité qui avait pu lui mériter le titre du plus sage des hommes. Se mettant successivement en devoir d'interroger ceux qui, dans toutes espèces de connaissances, d'arts, de métiers, passaient pour les plus habiles, les politiques, les philosophes, les poètes, les artisans, il vint à reconnaître que tous s'imaginaient savoir ce qu'ils ne savaient pas, et, parce qu'ils excellaient dans une branche spéciale, ou étaient doués d'un talent particulier, se croyaient de même supérieurs dans d'autres genres et capables de juger, ou dispensés de s'occuper de la recherche impartiale, du vrai et du bon, dans les choses les plus importantes et les intérêts les plus graves. Quoique plus ignorant et moins habile que les hommes d'état et les artistes auxquels il s'était adressé, il se trouva plus sage qu'eux, en ce qu'il ne se faisait du moins pas illusion sur ses
« Il est évident, conclut-il
racle s'est servi de mon no
d'un exemple, et comme
à tous les hommes : Le plus
tre vous, c'est celui qui, c
crate, reconnaît que sa sa
rien. » Ces recherches lui
autant d'ennemis qu'il av
d'hommes en crédit et prés
c'est-à-dire, tout ce qu'A
fermait de gens puissants
tables. Aussi sentait-il bi
haines il assemblait sur l
étais affligé, dit-il, effra
Malgré cela, je crus que je
férer à toutes choses la vo
et, pour en trouver le véri
aller, de porte en porte,
ceux qui avaient le plus
tion. » On ne saurait, san
cusable défiance (47), re
doute la sincérité de la co
se disait être Socrate, q
clamant sage, un dieu
dont le commandement,
un frontipice de temple, a
long-temps préoccupé so
imposait la tâche de sond
pre cœur, ainsi que celui
hommes qu'il lui sera
d'examiner, à l'effet de l
reconnaître leur ignora
bien que l'obligation de s
de leur ame, dans ses ra
le devoir et la divinité. L
sement de cette mission
principales causes de sa co
à la peine capitale. Cepend
ment de la subir, il est tell
gné de regretter d'avoi
voix du dieu de Delphes, q
le narré des recherches q

(47) Socrate croyait à une inter
dans les affaires humaines. Il consei
de s'en rapporter à l'oracle d'Apo
résolution de nature problématiqu
III, ch. 1, § 1., p. 90, ed. de We

er de l'état moral de ses
, par ces mots : « Vous
ı, Athéniens, la vérité
je ne vous cache ni ne
rien, quoique je n'igno-
ɔut ce que je dis ne fait
r la plaie; et c'est cela
ɔuve que je dis la vérité. »
la Pythie et l'application
s'en fit, sont incontesta-
faits les plus importants
oire. Ce qui les rend plus
s encore, c'est la manière
ate les coordonne avec
ments de son Génie. Ce-
dressant habituellement
ils négatifs (48), le plan
racé, d'après les ordres
tait la partie positive et
ire de sa mission. Tou-
e son génie ne le détour-
projet, il en considé-
ɔn, non-seulement com-
, mais comme indirec-
ıandée par ce génie. En
constance à se confor-
'ections, durant tout le
vie, il dit à ses juges :
:upe si fort, que je n'ai
ɔs d'être un peu utile à
, ni à ma famille; et
ment au service des
ais dans une gêne ex-
'est sûrement pas besoin
ɔrtir les effets de cette
t des circonstances qui
, sur les pensées et la
Socrate. Nous éton-

nerons-nous encore de la direction qu'elles prirent, de la profonde indifférence dont il se sentit enfin glacé pour toutes les spéculations des philosophes de son temps, sur les éléments primitifs, leur combinaison, l'origine du monde, la certitude des connaissances humaines, etc., et de l'attention exclusive qu'il donna aux intérêts moraux de l'homme et à l'examen de ce qui se passe dans son ame? La force avec laquelle il s'attachait aux aperçus de l'intuition interne, et plongeait pour ainsi dire dans ses profondeurs, se manifesta, dans quelques circonstances de sa vie, d'une manière qui ressemble à l'état extatique. Dans le banquet de Platon (49), un des convives, Agathon, peint Socrate se livrant, dès le lever de l'aurore, à une méditation profonde, et restant ainsi hors de sa tente (c'était au siége de Potidée, et en été), immobile, enseveli dans ses pensées; exposé à l'ardeur brûlante du soleil; objet de l'admiration des soldats, qui se le montraient les uns aux autres, et dont plusieurs passèrent la nuit près de lui pour l'observer; ne quittant enfin sa position qu'au jour suivant, où on le vit se retirer tranquillement dans sa tente après avoir salué le soleil avec un sentiment d'adoration. Son esprit et son ame semblaient, dit Favorinus (50), s'être, pendant tout cet intervalle, séparés du corps, qui n'avait pas un moment changé d'attitude. Si l'extase est, comme des médecins philosophes l'estiment, un état *sui generis*, pour lequel il y a prédisposition dans l'individu, mais dont des circonstances particulières, surtout l'exaltation morale, déter-

nophon ne sont pas entièrement
ture des inspirations de ce ge-
reint à une défense d'agir, lors-
t entraîner des suites fâcheuses
le ne cite pas *Theages*, parce
de ce dialogue est douteuse).
er au génie de Socrate un rôle
ttribue une influence directe sur
son maître. (*Memor.*, I, 1, 4.)
dans son Essai sur la vie et le
ate, p. 43-47) prend, sans mo-
i pour l'exposé de Platon (Neu-
89., allemand.)

(49) P. 867, suiv., t. X, éd. Bipont.
(50) Cité par Aulu-Gelle, l. II, ch. 1.

bien comment tant de force et de solidité dans le caractère, tant de rectitude et de noblesse dans la conduite, tant de justesse et d'élévation dans les idées, tant de lucidité dans l'enseignement unie à une tendance si pure, tant de franchise dans les conseils d'une amitié tendre, mais clairvoyante, tant de grâces et de gaîté dans l'esprit, inspirèrent une vénération profonde aux hommes de bien et un attachement inviolable à ses disciples. Mais on sent aussi facilement combien d'ennemis durent lui susciter sa courageuse intégrité, sa véracité incorruptible, sa persévérance à démasquer, partout où elles se présentaient armées du talent, de la puissance et de la popularité, l'hypocrisie, la présomption, l'ignorance et les vues intéressées. On ne s'étonnera donc pas qu'ils réussirent à exciter des préventions générales, et à soulever les passions du peuple contre le meilleur de ses amis. Les sophistes, qu'il avait discrédités; les auteurs dramatiques, dont il blâmait la licence; les poètes, dont il s'était moqué en toute occasion; les meneurs de la multitude, qu'il avait si souvent convaincus de sottise, et auxquels il avait, en présence de leurs admirateurs, arraché l'aveu de leur mauvaise foi ou de leur incapacité, n'eurent pas de peine à le faire considérer comme un sophiste aussi subtil et aussi habile, mais plus vain et plus dangereux que tous ceux qu'il avait combattus et décriés; comme un corrupteur des jeunes gens, qu'il jetait dans le doute, auxquels il inspirait le goût de la contradiction, et un éloignement raisonné pour les institutions et les usages de leur pays, qu'il habituait enfin à tout détruire, et à tourner, à son exemple, les armes d'une ironie insultante et d'un insolent persiflage contre leurs parents, contre les magistrats. A ces préjugés, depuis long-temps répandus et accrédités (puisque la représentation des *Nuées* est d'environ vingt-quatre ans antérieure au procès de Socrate, et que cette comédie suppose l'existence de ces préventions dans l'esprit des spectateurs), Aristophane, son auteur, avait donné sinon un caractère plus hostile et plus dangereux, au moins une espèce de consistance et de sanction populaire. Dans cette pièce, Socrate est représenté suspendu au-dessus de la terre, et invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards; plaisanterie bonne pour jeter du ridicule sur le prétendu sujet des méditations et des entretiens de Socrate, mais sans effet inquiétant pour sa tranquillité, si elle n'avait été accompagnée d'accusations véritablement perfides, celles, par exemple, d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux et à tromper les hommes. Socrate assista, dit-on, à la représentation de cette comédie, et se montra à des étrangers qui le cherchaient des yeux dans le théâtre. Mais, plus tard, les mêmes calomnies, qu'alors il méprisait impunément, reçurent, des conjonctures politiques, une puissance mortelle. Socrate n'avait jamais dissimulé ses sentiments sur les absurdités et les funestes conséquences des formes démocratiques du gouvernement de son pays : il n'avait pas épargné les sarcasmes à une des institutions les plus chères à la multitude ignare et avide, à la loi qui faisait dépendre du sort l'élection des juges et des magistrats (55): en toute occasion il avait

(55) Xen., *Mem.*, I, 2, 9.

Xanthippe, son épouse, ne lui qu'une occasion, se re- it sans cesse, de s'exercer à ce, et de faire preuve d'une et d'une sérénité inaltéra- *Voyez* XANTHIPPE.) Quoi- très-pauvre, il n'accepta aucun salaire de ses disci- refusa les offres d'hommes s, entre autres d'Archélaüs, acédoine, qui tâcha de l'at- a cour. Pour conserver son ore et tranquille, il prenait a santé, observant le régime igal aux repas somptueux de , et se piquant d'une grande par un goût naturel pour la décence (53). Ses mœurs nstamment irréprochables. en fasse suspecter la pureté dit, soit par Aristophane Nuées, comédie composée dre Socrate à-la-fois ridi- lieux, soit par les ennemis isèrent en justice. Les soup- rieux répandus sur ses rela- e de jeunes Athéniens dont ition n'était pas intacte, tés par toute sa conduite: erches faites à cet égard urs fini par confondre les teurs (54). Dans la vue de ir de l'esclavage de cette besoins qui enchaînent les orales et les frappent d'une e stérilité, il s'était accou- ne vie sobre, dure et labo- 'attachant à remplir tous s du citoyen avec fidélité, il porta les armes, et donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance dans plusieurs campagnes : au siége de Potidée, où il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi, et lui céda le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même; à la bataille malheureuse de Délium en Béotie, où, de l'aveu du général, il contribua à sauver les débris de l'armée, et emporta sur ses épaules le jeune Xénophon épuisé de fatigue et renversé de cheval. Le courage civil qu'il déploya dans des occasions périlleuses, pour être plus rare et plus difficile, ne fut ni moins brillant, ni moins utile à ses compatriotes. Au temps de l'asservissement d'Athènes, lorsque tout tremblait devant les trente tyrans, il osa résister à leurs ordres et consoler les malheureux, comme, à une époque antérieure, il avait bravé les fureurs d'une multitude soulevée contre des amiraux qui, après une victoire navale, n'ayant pu ensevelir les citoyens morts dans le combat, avaient encouru la peine capitale. Les flatteurs du peuple, voyant toutes les passions soulevées contre ces généraux, proposaient, avec une lâcheté perfide, une forme irrégulière de jugement, qui aurait infailliblement entraîné leur condamnation. En qualité de sénateur, dignité qu'il devait au sort, Socrate présidait, avec quelques-uns de ses collègues, à l'assemblée qui, altérée d'un sang innocent, menaçait les opposants du sort des accusés. Les membres du sénat qui partageaient la présidence avec Socrate, effrayés de ces menaces, approuvèrent le projet de décret vicieux que les cris du peuple leur dictaient : Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs, refusa de violer le serment qu'il avait prêté, et persista à voter conformément aux lois. On conçoit

té de la saleté d'Antisthène et de sa , il lui dit un jour, que *sa vanité rs les trous de son manteau.*

s le t. II des Mém. de l'académie des ettingue, 1752, la Dissertation de J. *Socrates sanctus pœderasta*, réimpr. Utrecht, 1769, in-8°.; et celle de euser père : *Mores Socratis* (Stras- in-4°.), p. 19-23.

bien comment tant de force et de solidité dans le caractère, tant de rectitude et de noblesse dans la conduite, tant de justesse et d'élévation dans les idées, tant de lucidité dans l'enseignement unie à une tendance si pure, tant de franchise dans les conseils d'une amitié tendre, mais clairvoyante, tant de grâces et de gaîté dans l'esprit, inspirèrent une vénération profonde aux hommes de bien et un attachement inviolable à ses disciples. Mais on sent aussi facilement combien d'ennemis durent lui susciter sa courageuse intégrité, sa véracité incorruptible, sa persévérance à démasquer, partout où elles se présentaient armées du talent, de la puissance et de la popularité, l'hypocrisie, la présomption, l'ignorance et les vues intéressées. On ne s'étonnera donc pas qu'ils réussirent à exciter des préventions générales, et à soulever les passions du peuple contre le meilleur de ses amis. Les sophistes, qu'il avait discrédités; les auteurs dramatiques, dont il blâmait la licence; les poètes, dont il s'était moqué en toute occasion; les meneurs de la multitude, qu'il avait si souvent convaincus de sottise, et auxquels il avait, en présence de leurs admirateurs, arraché l'aveu de leur mauvaise foi ou de leur incapacité, n'eurent pas de peine à le faire considérer comme un sophiste aussi subtil et aussi habile, mais plus vain et plus dangereux que tous ceux qu'il avait combattus et décriés; comme un corrupteur des jeunes gens, qu'il jetait dans le doute, auxquels il inspirait le goût de la contradiction, et un éloignement raisonné pour les institutions et les usages de leur pays, qu'il habituait enfin à tout détruire, et à tourner, à son exemple, les armes d'une ironie insultante et d'un insolent persiflage contre leurs parents, contre les magistrats. A ces préjugés, depuis long-temps répandus et accrédités (puisque la représentation des *Nuées* est d'environ vingt-quatre ans antérieure au procès de Socrate, et que cette comédie suppose l'existence de ces préventions dans l'esprit des spectateurs), Aristophane, son auteur, avait donné sinon un caractère plus hostile et plus dangereux, au moins une espèce de consistance et de sanction populaire. Dans cette pièce, Socrate est représenté suspendu au-dessus de la terre, et invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards; plaisanterie bonne pour jeter du ridicule sur le prétendu sujet des méditations et des entretiens de Socrate, mais sans effet inquiétant pour sa tranquillité, si elle n'avait été accompagnée d'accusations véritablement perfides, celles, par exemple, d'apprendre aux jeunes gens à *mépriser* les dieux et à tromper les hommes. Socrate assista, dit-on, à la représentation de cette comédie, et se montra à des étrangers qui le cherchaient des yeux dans le théâtre. Mais, plus tard, les mêmes calomnies, qu'alors il méprisait impunément, reçurent, des conjonctures politiques, une puissance mortelle. Socrate n'avait jamais dissimulé ses sentiments sur les absurdités et les funestes conséquences des formes démocratiques du gouvernement de son pays : il n'avait pas épargné les sarcasmes à une des institutions les plus chères à la multitude ignare et avide, à la loi qui faisait dépendre du sort l'élection des juges et des magistrats (55): en toute occasion il avait

(55) Xen. : *Memor.*, 1, 2, 9.

voir une prédilection(56)
r l'aristocratie, comme
us favorable à l'amélio-
le du peuple et au sage
des affaires publiques,
égime repose sur un bon
toral. Etant depuis long-
t de la haine des démago-
it récemment devenu o-
ceux qui avaient été victi-
volution opérée par Ly-
ès donc que les Athéniens
le joug des Spartiates,
opagateurs des principes
nes, et qu'un de ses dis-
ias, ent figuré parmi les
entre les instruments de
établie par les Lacé-
ur les ruines de l'ancienne
d'Athènes, il ne manqua
qui voulaient perdre le
cibiade et de Théramène,
populaire et puissant, en-
nnel de Socrate. Il se
lans Anytus, homme ri-
soutien de la démocratie,
par les trente tyrans, un
paux restaurateurs de la
à ce double titre, extrê-
her au parti victorieux.
s ami de Socrate, qu'il
e prié une fois de donner
structions à son fils, mais,
circonstances, profondé-
é des critiques que le sage
s de sa manière d'élever ce
me, Anytus prêta d'autant
tiers son appui aux enne-
rate, qu'en les secondant,
à la fois sa haine person-
vengeance du parti popu-
décret solennel d'amnistie

ayant imposé un silence absolu sur les événements antérieurs à l'expulsion des trente tyrans, les accusateurs de Socrate ne pouvaient le dénoncer directement comme ami de la tyrannie et fauteur des projets de la faction oligarchique : mais, en mettant en avant d'autres griefs ostensibles, ils comptaient sur les effets d'une irritation toujours existante, et sur les alarmes d'un peuple qui se rappelait avec frayeur avoir été dépouillé de son autorité, et qui ne voyait, dans le voile jeté par l'amnistie sur les délits politiques, que l'impunité accordée à ses ennemis et un moyen de leur ménager la réussite de nouvelles trames contre la liberté. Il fut donc arrangé entre les adversaires de Socrate, que Mélitus, jeune homme assez obscur et poète sans talent, présenterait au second des Archontes une dénonciation contre Socrate, comme ayant introduit des divinités nouvelles sous le nom de Génies, et corrompu la jeunesse d'Athènes. Cette accusation concluait à la peine de mort : elle était soutenue par deux hommes puissants, Anytus, dont nous venons de parler, et Lycon, un des orateurs qui disposaient de l'opinion de la multitude. Les chefs d'accusation étaient fort adroitement choisis. Le peuple, persuadé que les philosophes ne pouvaient s'occuper de la nature sans nier l'existence des dieux, et confondant Socrate avec d'autres philosophes, était préparé à trouver la charge d'impiété plausible. L'autre motif de l'action intentée contre Socrate, le reproche de corrompre la jeunesse, fournissait à ses accusateurs le prétexte de rappeler incidemment des faits couverts par l'amnistie, et capables d'effrayer les amis du gouvernement populaire sur les dangers dont les menaçait incessam-

et Xénophon héritèrent des opinions tiques de leur maître. Il se moquait ce souverain composé de cordon- aux, charpentiers, etc., se mêlant de n'avaient pas appriscs. *Memor.*, III, *ar. Hist.*, l. 2, ch. 1, et l. 3, ch. 17.

ment l'empire de Socrate sur la jeune noblesse. Fallait-il, après avoir vu les disciples de Socrate accabler de maux leur patrie, Alcibiade conspirer contre la liberté, Critias et Théramène se faire les instruments de l'oppression étrangère, laisser Socrate impunément continuer ses leçons de tyrannie et infecter des esprits altiers et ardents par des maximes subversives d'une constitution à peine rétablie et toujours exposée aux sourdes menées de l'oligarchie et de la jalouse Lacédémone! Il est impossible que Socrate se dissimulât le danger. Il savait combien la tyrannie récente des oligarques avait rendu le peuple ombrageux et accessible aux dénonciations; l'exil d'Alcibiade le privait d'un protecteur puissant; sous une infinité de rapports, le moment était singulièrement favorable à ses accusateurs. Cependant, tranquille au milieu de l'effroi de ses disciples, il résolut de n'employer aucun des moyens auxquels les hommes même injustement poursuivis, n'hésitaient pas à recourir, tels que des harangues artistement arrangées pour flatter l'oreille superbe des Athéniens, les sollicitations et les prières de ses amis, les larmes de sa femme et de ses enfants. Refusant de se servir d'un discours touchant que Lysias, le plus éloquent des orateurs de son temps, avait composé pour lui, il répondit à Hermogène, qui le conjurait de travailler à sa défense : « Je m'en suis occupé toute ma vie; » et, comme Hermogène insistait sur le devoir de ne repousser aucun des moyens propres à épargner une injustice à ses juges, Socrate lui dit : « J'ai deux fois entrepris de mettre en ordre mes moyens de défense, deux fois le Génie m'en a détourné » (57). Il ajouta : « J'ai vécu jusqu'ici le plus heureux des hommes.... Les dieux me préparent une mort paisible, la seule que j'eusse pu désirer. La postérité prononcera entre mes juges et moi : elle me rendra cette justice, que loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai travaillé qu'à les rendre meilleurs. » C'est avec ces dispositions qu'il comparut devant le tribunal des Héliastes, composé d'environ cinq cents juges. A la première imputation, « de ne pas admettre les divinités d'Athènes, » il opposa les habitudes de toute sa vie, les sacrifices qu'il offrait devant sa maison et pendant les fêtes sur les autels publics, sacrifices dont Mélitus lui-même avait pu être témoin. Quand, pour se disculper du tort d'introduire des dieux étrangers, il représenta son Génie comme un interprète préférable aux indications tirées du vol des oiseaux, et légitimé par des prédictions dont ses disciples pouvaient attester l'accomplissement, il s'éleva des murmures de mécontentement, qui font l'éloge à-la-fois de Socrate et de ses juges. Ceux-ci devaient mal accueillir une déclaration sacrilége à leurs yeux, et présomptueuse au dernier point. Socrate, sachant d'avance quelle impression dangereuse, pour lui, cette haute défense de son Génie ferait sur eux, se montra fidèle à sa maxime, *qu'il fallait obéir à Dieu plus qu'aux hommes*. Je vais « reprit-il, je vais vous déplaire bien davantage encore, en vous rappelant la réponse de la Pythie, qui m'a proclamé le plus sage des hommes. » En effet, à ces mots, les juges firent éclater une vive indigna-

(57) Xen. *Apol. Socr.*, § 3, 4, 5, p. 100, édit. Bach. *Memorab.*, lib. IV, ch. 8, § 4-10, p. 280 suiv., ed. Schneiderі.

tion (58). Selon l'auteur de l'Apologie attribuée à Xénophon, Socrate compara avec l'oracle rendu en son honneur l'éloge plus magnifique encore qu'Apollon avait fait de Lycurgue (59), rapprochement qui dut mettre le comble à l'irritation des héliastes, gens du peuple, sans lumières et sans principes, dont le patriotisme consistait essentiellement dans une profonde haine pour leurs rivaux de Sparte, et que la mention honorable du législateur d'une cité abhorrée était propre à exaspérer davantage contre l'accusé. Socrate, passant au second délit qui lui était imputé, somma les parents des jeunes gens qu'on lui reprochait d'avoir corrompus, de se lever et de déposer contre lui, s'ils avaient à se plaindre de son influence sur leurs fils ou leurs frères, et rappela tous les efforts par lesquels il avait cherché à les éclairer sur leurs véritables intérêts, et à leur persuader qu'avant le soin du corps et des richesses, avant tout autre soin, est celui de l'ame et de son perfectionnement. On ne trouve, dans cette partie de son Apologie, qu'une mention indirecte de Critias et aucune d'Alcibiade. Socrate ne fait pas même allusion aux préventions qu'il avait inspirées à la jeunesse contre les institutions de la république, et surtout contre la désignation des magistrats par la voie du sort, mode d'élection que Mélitus n'avait pas manqué de présenter comme la plus sûre garantie de l'égalité, comme le principe fondamental de la constitution; animant ainsi contre Socrate et les citoyens qui avaient été revêtus de charges importantes, et les juges mêmes qui avaient sa destinée entre leurs mains, et qui tous avaient été établis dans leurs places par le sort. Est-ce oubli des rédacteurs des deux Apologies? ou Socrate lui-même, repoussant tout moyen de défense incompatible avec une entière franchise, avec cette *libera contumacia* que Cicéron lui attribue (60), aurait-il dédaigné d'entrer dans des éclaircissements qui ne pouvaient qu'augmenter l'irritation du tribunal, s'ils avaient eu le noble caractère qui est empreint dans tout le reste de son discours? Quoi qu'il en soit, il passa sous silence les griefs qui, selon l'orateur Eschine (61), furent la véritable cause de sa condamnation, et se contenta de dire: « Je n'ai jamais été le maître de personne. Je me prête au riche, au pauvre, à quiconque prend plaisir à m'interroger; et si parmi ceux qui me fréquentent, il s'en trouve qui deviennent gens de bien ou de malhonnêtes gens, il ne faut ni m'en louer ni m'en blâmer: ce n'est pas moi qui en suis cause; je n'ai jamais promis un enseignement, et je n'ai jamais rien enseigné (62). » « Si vous me renvoyez absous, dit-il encore à ses juges, à condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai sans balancer: Athéniens, je vous honore et je vous aime; mais j'obéirai plutôt au dieu qu'à vous; et tant que je respirerai, je ne cesserai de tenir à tous ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire: O mon ami! comment... ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des

(58) *Xenoph. Apol.*, § 14. Voy. le précis de ce que dit Socrate, plus haut., p. 539 et suiv.

(59) Ib. § 15.

(60) Tusc., 1, 29, p. 60, édit. Davis.

(61) Eschine plaidant une cinquantaine d'années plus tard devant ces mêmes héliastes qui jugèrent Socrate, disait: « Vous qui avez mis à mort le sophiste Socrate, pour avoir donné des leçons à Critias, l'un des trente qui détruisirent le pouvoir du peuple. » *In Timarch.*, p. 168, éd. de Reiske.)

(62) *Apol. de Plat.*, trad. de M. Cousin, p. 101, ch. 21, éd. de Fisch.

richesses, à acquérir du crédit et des honneurs, sans t'occuper de ton ame et de son perfectionnement (63)? » Les juges, au nombre de cinq cent cinquante-six, ayant été aux voix, deux cent quatre-vingt-un votes contre deux cent soixante-quinze, le déclarèrent coupable (64). Trois suffrages de plus en sa faveur eussent suffi pour l'absoudre, par l'égalité des voix. Il est évident que la plus légère démarche faite pour fléchir ses juges, ou moins de fierté dans sa défense, n'auraient pas manqué d'amener ce résultat. Selon la jurisprudence d'Athènes, quand la loi ne déterminait pas la peine, on laissait au coupable la faculté d'indiquer lui-même celle à laquelle il se condamnait. Sur sa réponse, on opinait une seconde fois; et ensuite il recevait son dernier arrêt. Socrate pouvait faire changer la punition de mort, proposée par Mélitus, en un exil, en une détention ou en une amende pécuniaire. Ne voulant pas, en se taxant lui-même, se reconnaître coupable: « Athéniens, dit-il, pour m'être consacré tout entier au service de ma patrie, en travaillant sans cesse à rendre vertueux mes concitoyens; pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne à être nourri le reste de mes jours, dans le Prytanée, aux dépens de la république.» Cette justice que le sage se rendait à lui-même, parut l'excès de l'arrogance, et révolta des hommes enflés d'une sotte opinion de leur dignité, et déjà blessés des leçons qu'il leur avait prodiguées, autant que des éloges qu'il s'était donnés. Quatre-vingt des juges qui lui avaient été favorables lors du premier jugement, adhérèrent aux conclusions de Mélitus, et la sentence de mort fut prononcée. Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui n'avait, pendant toute sa vie, fait autre chose que d'apprendre à mourir (65). Dans un troisième discours, il exprima les mêmes sentiments magnanimes que respire toute sa défense, et qui lui donnaient l'air plutôt d'un juge que d'un condamné. Il finit par ces paroles: « Il n'y a aucun mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort: les dieux ne l'abandonnent jamais; car ce qui m'arrive n'est point l'effet du hasard. Mourir dès à présent, et être délivré des soucis de la vie, était ce qui me convenait le mieux: aussi la voix céleste s'est tue aujourd'hui; et je n'ai aucun ressentiment contre mes compatriotes, ni contre ceux qui m'ont condamné..... Je ne leur fais qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés; et s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur présomption: c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice. Mais il est temps que nous nous quittions, moi pour mourir et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? Dieu seul le sait.» Apollodore s'écria

(63) Ib., p. 93, ch. 17.

(64) Pour concilier Platon et Diogène Laerce, qui ne sont pas d'accord sur cette évaluation, M. Tychsen, auteur d'un excellent Mémoire (Voyez 1re. et 2e. partie du recueil publié à Gœttingue, en 1786 et suiv., sous le titre de *Bibliothèque pour la littérature et les arts de l'antiquité*), où un nouveau jour a été répandu sur plusieurs circonstances du procès de Socrate, a cru devoir fixer le nombre des héliastes présents à 559, dont 278 auraient voté l'absolution.

(65) *Phédon*, p. 145 et 153 éd. de Deux-Ponts.

pour lui témoigner sa douce qu'il mourait innocent : *is-tu*, lui répliqua - t - il en , *que je mourusse coupable* on visage, ses discours, sa e, en se rendant à la pripiraient le calme; il semt : « Anytus et Mélitus peutuer; mais il ne peuvent me mal (67). L'exécution de la qui le condamnait à mourir n de la ciguë fut différée, ir à une loi qui défendait de mort des criminels pendant e de la galère chargée des des Athéniens pour le temollon à Délos. Le navire ti le lendemain du jugement. passa les trente jours qui s'éjusqu'au retour du vaisseau, le ses disciples et livré aux s qu'il avait constamment ers un but d'amélioration et qu'il tâcha de rendre plus ais profitables à ses amis, derniers moments qui deécéder leur séparation. La jour où l'on attendait de galère dont la rentrée au Pyrée allait être le signal de de Socrate, Criton vint le le grand matin, pour lui anette triste nouvelle, et le consortir de la prison, dont les ii étaient ouvertes, par les son ami, et d'accepter l'of- retraite sûre en Thessalie. lui ayant demandé, en riant, aissait un lieu hors de l'Attin ne mourût point; et voyant ésespéré d'un refus par lerate paraissait se trahir luitrahir ses enfants, qui perur soutien, trahir ses amis, qu'il livrait à la plus cruelle douleur, et aux reproches de tous les siècles à venir, il s'engagea entre eux un entretien que Platon nous a conservé, dans son *Dialogue de Criton*, et dans lequel Socrate s'attache à prouver qu'en se dérobant à une peine légale, par la fuite, il se soustrairait à une obligation morale irrémissible, l'obligation d'obéir, en toute circonstance, aux lois de son pays. M. Cousin, qui voit avec raison dans le *Criton* le complément de l'*Apologie*, pense que l'austérité du principe développé dans cet écrit de Platon a dû servir à dissimuler et à couvrir, en quelque sorte, la désobéissance réelle de Socrate à la partie religieuse de la constitution athénienne, sous l'appareil de ses vertus civiques et de son absolu dévouement aux lois (68)». Nous avons peine à croire qu'un des plus beaux monuments de la philosophie morale antérieure au christianisme, ne cache dans le disciple qu'un pareil dessein, et dans le maître, le dégoût de la vie, présenté sous le masque d'un patriotisme sublime. Cette lassitude qui soupire après la délivrance, ne se manifeste par aucun indice. Socrate déclare qu'il a vécu jusqu'à ce moment le plus heureux des hommes; et en commençant sa discussion avec Criton : « Je serais ravi, lui dit - il, que vous pussiez me persuader de sortir d'ici; mais je ne puis le faire sans être persuadé. » Il nous est encore plus difficile de douter de la bonne foi de Socrate, lorsqu'il proteste de son attachement aux institutions religieuses de son pays (69). Socrate, tout en rejetant ce qui, dans les traditions populaires, était contraire à la saine

ph. *Apol.*, § 28, p. 112, éd. Bach. rque, *De la tranquillité de l'ame*, p. éd. Wyttenbach. Épict. Diss. 1, 29, 18.

(68) *Œuvres de Platon*, t. 1, p. 123 et suiv.

(69) Ib. p. 56; Xén. *Mém.* 1, 3, 1, IV, 3, 16; Tychsen, l. c.

morale, professait des principes et suivait des pratiques qui semblaient d'accord avec les cérémonies du culte public et avec les croyances d'un paganisme épuré. Quant au refus qu'il opposa aux sollicitations de Criton, il ne faut pas oublier qu'il ne tenait qu'à Socrate de conserver sa vie. « Je n'avais, dit-il, après la première sentence, qu'à me condamner au bannissement : j'ai voulu en subir une seconde ; et j'ai dit tout haut que je préférais la mort à l'exil. Irai-je, ajoute-t-il, infidèle à ma parole, montrer aux étrangers Socrate proscrit, humilié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissants et flétris ?..... Laissons donc cette discussion, mon cher Criton, et marchons sans rien craindre par où Dieu nous conduit (70). » Une question bien plus épineuse, et peut-être insoluble, se présente ici, savoir, si, en irritant ses juges par le ton hautain de sa défense, et en s'attirant la peine capitale, par le refus qu'il fit de s'imposer une amende, selon les lois (71), Socrate n'a pas mis en oubli le devoir qui nous prescrit de défendre notre existence, devoir que nous ne pouvons négliger sans abandonner notre station terrestre avant l'ordre du départ? Sans doute, le tort de ne pas les avoir remplis dans toute leur

(70) Plat., *Crit.*, 121, 125, éd. Bip., p. 151 et 153 de la trad. de M. Cousin.

(71) C'est ce qu'assure positivement Xénophon (*Apol.*, § 22). Platon dit que Socrate offrit de payer une amende proportionnée à son indigence, c'est-à-dire, une mine (environ cinquante francs). Mais cette proposition ironique était propre à augmenter la mauvaise disposition des juges. Il est vrai que, forcé par ses amis, qui se rendirent ses cautions, il fit monter son offre jusqu'à trente mines (Plat. *Apol.*, p. 88, éd. Bip.) Mais le moment où elle fut faite, lorsqu'il avait déjà demandé d'être logé au Prytanée, et le ton de plaisanterie qui règne dans cette partie du discours de Socrate, devaient faire considérer cette taxation comme non avenue. Xénophon dit expressément que Socrate préféra la mort à l'absolution, et qu'il ne se souciait point de ménager ses juges (*Apol.*, § 1.

duc, s'il doit être reproché à Sc te, ne peut avoir été qu'involont car il soutient, dans le Phédon, l'homme, ayant été placé p main de Dieu dans le poste qu'i cupe, il ne doit point le quitter sa permission, ni sortir de la vie son commandement. Le funeste seau étant revenu à Athènes, les magistrats qui avaient l'inten des prisons, annoncèrent à Sc qu'il devait mourir ce jour-là, firent ôter ses fers. Plusieur ses disciples entrèrent ensuite trouvèrent auprès de lui Xanti tenant entre ses bras le plus jeu ses enfants. Aucune mention faite de Myrto, que quelques vains donnent pour seconde f à Socrate. Le silence de Platon égard est une des nombreuses r que M. J. Luzac a si bien dév pées dans l'ouvrage destiné à ver la fausseté de la prétendue mie de Socrate (72). Dès que tippe aperçut les amis de son elle s'abandonna aux plus v accès de douleur. Socrate aya Criton de la faire remener ch on l'arracha de ce lieu ; et, peu commença cet entretien, ra dans le Phédon, où Socrate tant, pour la dernière fois, l sir d'instruire ses disciples, s'a à leur prouver que l'ame n'a craindre de la mort ; mais c difficile de distinguer ce qui e ment socratique, des idées q ton y a mêlées. Quand Soc achevé de parler : « N'aurais à nous prescrire à l'égard d fants et de tes affaires ? lui d Criton. — Je vous réitère le que je vous ai toujours do

(72) *De Bigamid Socratis*, p. 1-100.

it Socrate : celui de vous enri-
de vertus. Si vous le suivez, je
as besoin de vos promesses; si
le négligez, elles seraient inuti-
ma famille. » Il passa ensuite
une chambre voisine, pour y
lre un bain. Après qu'il en fut
, on lui amena ses enfants : deux
s âge, Sophroniscus et Mene-
, et un qui était déjà assez
, Lamprocles; et l'on fit entrer
nmes de sa famille (73). Quand
rentré dans la salle et assis sur
t, le serviteur des onze, s'ap-
ant de lui : « Socrate, dit-il,
n'attends pas aux imprécations
ne chargent ceux à qui je viens
cer qu'il est temps de prendre
son; je t'ai toujours trouvé le
courageux, le plus doux et le
ur de ceux qui sont jamais ve-
ns cette prison..... Tu sais ce
e viens t'annoncer : adieu; »
ême temps il se détourna, en
nt en larmes, et se retira. Aus-
Socrate ordonna de broyer le
; et se l'étant fait apporter, il
coupe sans aucune émotion,
gardant d'un œil ferme et assu-
omme qui la lui avait présen-
: Est-il permis, lui dit-il, de
lre un peu de ce breuvage pour
re une libation? — Socrate,
lit cet homme, nous n'en
ns que ce qu'il est nécessaire
oire. — J'entends, dit Socrate;
u moins il est permis et il est
le faire ses prières aux dieux,
ils rendent mon voyage heu-
» Après avoir dit cela, il
la coupe à ses lèvres, et
avec une tranquillité et une
r merveilleuses. Alors, les
personnes présentes s'étant livrées à l'expression de la plus vive douleur, Socrate, qui se promenait, s'écria : « Que faites-vous? ô mes bons amis !..... j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles..... Montrez donc plus de fermeté. » Sentant ses jambes s'apesantir, il se coucha sur le dos. L'homme qui lui avait donné le poison avertit les amis de Socrate que leur maître les quitterait dès que le froid aurait gagné le cœur. Déjà tout le bas-ventre était glacé, lorsque, se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape; n'oublie pas d'acquitter cette dette. » La vie actuelle étant à ses yeux une maladie, son vœu exprimait sa reconnaissance pour la guérison desirée. Cette offrande au dieu de la convalescence, recommandée à son ami par Socrate mourant, a été diversement comprise. Lactance et d'autres pères de l'Église l'ont traitée avec une sévérité outrée, mais excusable dans des Chrétiens qui avaient encore sous leurs yeux les hideuses convulsions du polythéisme agonisant. Nous y verrions plutôt l'intention indiquée par M. Cousin. « Trop éclairé, dit-il, pour accepter sans réserve les allégories populaires qu'il raconte à ses amis, Socrate est trop indulgent aussi pour les repousser avec rigueur; et l'on voit tout au plus errer sur les lèvres du bon et spirituel vieillard ce demi-sourire qui trahit le scepticisme, sans montrer le dédain (74). » L'époque de la mort de Socrate est fixée par les marbres d'Arundel. Toutefois les chronologistes les plus exacts ne sont pas entièrement d'accord : ils la font flotter

expression grecque ne peut s'entendre que
es attachées au service de la maison ou
la famille, comme Wyttenbach l'a prou-
é de ses notes sur Phédon.

(74) P. 179 du t. 1 de la traduction de Platon.

entre la quatrième année de la XCXIV^e. olympiade (400 avant J.-C.), et la première année de la XCXV^e. (399 avant notre ère). Il est fort aisé de réunir dans un tableau général les traits qui brillent avec le plus d'éclat dans le caractère de Socrate. On y remarque un enthousiasme calme, réglé et, si l'expression est permise, inextinguible pour le bien reconnu; une persévérance inébranlable dans la poursuite d'un but indiqué par la conscience, et le mépris de tout péril qu'il y aurait à braver pour l'atteindre; une patience invincible dans les contrariétés et les épreuves les plus décourageantes; une confiance sans bornes dans la Providence divine et un profond sentiment religieux; l'indulgence pour la faiblesse humaine, unie à une indignation sans relâche contre les ennemis de la vérité et de la vertu; le goût du beau moral et le besoin de le faire prédominer en lui et autour de lui: mais ce besoin et ce goût joints au desir de les mettre en accord avec cette beauté qui orne les ouvrages de la nature et de l'art; un parfait empire sur lui-même, avec ses fruits naturels, la modération et la tempérance, l'égalité d'humeur, la sérénité, la gaîté la plus constante et la plus aimable. On serait tenté de désigner la qualité caractéristique de l'ame de ce sage, par une alliance de mots assez étrange, et (en considérant qu'un haut degré de talent dans un genre particulier est indiqué par le terme de génie, génie poétique, dramatique, musical, métaphysique, mécanique, etc.) on dirait que Socrate a été, plus richement que le commun des hommes, doué du *génie moral* ou de la faculté de reconnaître la règle du devoir sous tous les déguisements, et d'être vivement affecté en bien ou en mal, par tout ce qui, dans les sentiments et les actions de l'homme, est conforme ou contraire à cette sainte règle. Pour tenir, à l'être ainsi doté, juste compte de l'usage que sa volonté fit d'un don si magnifique, il est digne d'observation que Socrate fut, autant que nous sommes instruits par les monuments, le premier entre les Grecs qui ne reçut pas son éducation d'autres hommes, mais qui se la donna à lui-même. On ne peut toutefois se dissimuler qu'on remarque dans le plus sage des Athéniens une confiance en lui-même quelquefois poussée à l'excès, dégénérant presque en arrogance et en disposition à s'exagérer son importance et son mérite. Cette faiblesse n'avait point échappé à la verve satirique d'Aristophane (75); et Alcibiade y fait allusion, dans le Banquet de Platon (76), au milieu des éloges qu'il donne à Socrate. On peut considérer comme marques ou effets de cette haute opinion qui le rendait si sûr de lui-même, le danger auquel il expose, sans y songer, ses jeunes amis, en les conduisant chez la courtisane Théodota, au moment où elle pose pour un peintre, et en les faisant assister à une conversation où il donne à cette femme des conseils sur les moyens à employer pour captiver les hommes (77); ses attaques ironiques et ses questions captieuses, qui semblent souvent avoir pour but plutôt d'embarrasser que de convaincre et d'instruire utilement les gens qu'il

(75) *Nuées*, v. 357 suiv.

(76) P. 251-252 du t. X de l'éd. de Deux-Ponts. Deux mots employés par Platon et Xénophon, sont caractéristiques, Socratis ὑπερηφανία (ch. 7. 265) et μεγαλήγορια, Xén. Apol. § 1.

(77) *Memor.*, l. 3, ch. 11.

e (78); l'usage qu'il fait de
louangeur du dieu de Del-
croyance en son génie, par-
sine de la superstition et de
nent, et les insignifiants ser-
'intérêt purement personnel
s il ravale son intervention
us d'un cas, par exemple,
i éviter d'être sali par un
u de cochons (79 ; un trop
népris pour les jugements du
et une propension à se singu-
qui le suivit jusque dans les
de Potidée et d'Amphipolis :
rté de censure politique, exer-
c trop peu de ménagements
s lois fondamentales de l'état,
qui est grave) nécessaire-
uisible à sa grande entreprise
rme morale. Il serait pourtant
d'oublier que le spectacle de
uption sociale que les sophis-
s démagogues empiraient sous
x, et les marques de prédilec-
ont il se croyait honoré par la
é, expliquent assez cette fierté
n ne peut le nier, souvent ac-
gnée de l'expression du dédain,
néanmoins jamais le caractère
gueil ou du mépris des hom-
n ne doit pas non plus perdre
que ce n'est qu'au flambeau
lumière plus pure, d'une lu-
dont Socrate lui-même sentit
oin, puisqu'il l'avait invoquée
sque annoncée (80), que nous avons pu reconnaître ce qui lui a manqué, et que nous sommes devenus des juges si clairvoyants et si sévères. On peut encore, à la clarté de ce flambeau céleste, reconnaître d'autres taches dans le caractère, d'autres faiblesses dans la conduite de Socrate. Pour éloigner l'idée d'avoir influé sur les actions d'Alcibiade et de Critias, il joue sur les mots, et déclare n'avoir jamais rien enseigné à personne (81). Il simule fréquemment une haute admiration pour des discoureurs qu'il méprisait. La crainte des infirmités de la vieillesse lui fait négliger les soins par lesquels il aurait pu diminuer les préventions répandues contre lui, et éviter sa condamnation (82). Il parle avec un éloge sans restriction, de Thémistocle, dont les brillantes qualités étaient ternies par tant d'immoralité (83). Il témoigne pour des métiers utiles et nécessaires, un mépris tout-à-fait indigne d'un appréciateur éclairé et philantrope de la véritable valeur morale (84). Il prédit comme immanquable la dépravation progressive du fils d'Anytus, et annonce, d'un ton presque triomphant, les chagrins qu'il finira par donner à son père (85). Il affirme positivement (86) que ce n'est pas injuste en soi de tromper les autres et de leur porter préjudice ou de leur nuire; que tout dé-

oy. une dissertation de F. G. E. Rost, *So-*
πομνημονευματα pueris non temerè
landa, Leipzig, 1800, in-4°., où on tron-
eurs exemples de raisonnements sophisti-
'on est fâché de voir sortir de la bouche
ate, surtout les inconcevables artifices em-
our dépayser et confondre le jeune Eu
, l. IV, ch. 2.

lut., *Génie d. Socr.*, c. 10, t. III, p. 341,
yttenb.

Voyez l'expression du besoin et de l'attente
évélation qui supplée à l'impuissance de la
umaine, dans le morceau peut-être le plus
able de tous ceux qu'offrent les écrivains de l'antiquité, à la fin du second Alcibiade de Platon, ch. 13 et 14, éd. de Koeppen, t. V, p. 100 et suiv., éd. Bipont.

(81) Plat. *Apol.*, ch. 20.

(82) *Memor.*, l. 4, c. 8, § 8; Xén. *Apol.*, § 8.

(83) *Memor.*, l. 2, ch. 6, § 13. Platon voit dans ce même Thémistocle le premier auteur de la corruption générale et de la décadence de l'état. Gorgias, p. 148, 50, 55, t. IV, éd. Bip., ch. 71 suiv. Findeis.

(84) Xén. *OEcon.*, ch. IV, § 3.

(85) Xénoph. *Apol.*, § 29 suiv. Ce jugement, prononcé au moment de la condamnation de Socrate, a, dans sa bouche, presque l'air de représailles contre son accusateur victorieux.

(86) *Memor.*, IV, ch. 2, § 13-19.

pend des intentions et des personnes. Il présente comme un homme digne de louanges celui qui surpasse ses amis en bienfaisance et ses ennemis en mauvais traitements (87). Il permet positivement des exceptions graves aux principes de la chasteté, se bornant à recommander à ceux qui les violeraient de choisir des instruments de leurs viles jouissances entièrement dépourvus d'attraits (88). Il est enfin impossible de ne pas se demander s'il y avait de la dignité à prendre le masque d'une passion souvent exprimée dans des termes choquants, quoique avec l'intention de gagner l'attachement de jeunes gens vains de leur beauté, et de tourner ces liaisons à leur avantage moral. Mais ne poursuivons pas cette triste énumération de défauts, sans doute inséparables de la nature humaine, puisqu'ils se rencontrent dans l'homme qui, peut-être, lui a fait le plus d'honneur. Les reproches qu'on lui adresse retombent sur elle. L'histoire nous autorise à penser qu'il nous donne l'idée la plus juste du plus haut dégré de développement moral que l'homme puisse atteindre, lorsqu'il est réduit à ses seules ressources natives. Destitué des secours qui ne nous manquent plus, Socrate est parvenu au genre de perfection le plus élevé que l'homme soit capable de réaliser par ses propres forces, en obéissant, avec une loyale constance, à l'autorité suprême du sens moral, dans des circonstances qui secondent ou qui du moins ne contrarient pas trop fortement l'influence de cette autorité. — Il nous reste à apprécier Socrate comme auteur d'une nouvelle doctrine et comme fondateur de l'école qui a été la souche des plus illustres sectes philosophiques de l'antiquité. Il ne saurait être question ici de donner un exposé en règle des enseignements du maître de Platon et de Xénophon (89). Il suffira de faire ressortir celles de ses vues qui ont changé la face de la philosophie, et qui marquent une des principales époques de l'histoire de l'esprit humain. On a, avec quelque justesse, appelé Socrate le philosophe du bon sens, comme Platon a été celui de la raison, et Aristote le philosophe de l'entendement ou de l'intelligence. Il ne faut point chercher dans les instructions de Socrate un système régulier, dérivé de principes fondamentaux, qu'il aurait justifiés par une analyse profonde. Dégoûté de spéculations théoriques, par le peu de fruit que ses devanciers en avaient retiré et par l'usage qu'en

(87) Ib. II, ch. 6, § 35, κακῶς ποιεῖν Meiners cherche vainement à adoucir le sens de cette expression.

(88) *Memor.*, I, ch. 3, § 14. Antisthène, le plus fidèle des disciples de Socrate, semble, dans un récit cynique, rapporté par Xénophon (Voyez son *Banquet*, ch. IV, 8), vouloir montrer comment il s'y prend pour suivre le conseil de son maître. Schneider donne au passage des *Memorabilia*, un sens encore plus révoltant, arraché, comme malgré lui, à sa bonne-foi philologique (Voy. son édit. de 1790, p. 45), mais nullement nécessaire et repoussé par une foule de considérations.

(89) Entre les expositions de la philosophie de Socrate, celle de Meiners (*Histoire des sciences*, etc., t. II, p. 385-465) est la plus complète; celle de Tennemann (*Histoire de la philosophie*, t. 2, p. 42-81), la plus instructive; celle de Carus la plus ingénieuse (*Histoire de la philosophie*, 1809, p. 533-554, et *Histoire de la psychologie*, p. 237-260). Au surplus, les philologues parurent erudits sont de meilleurs guides que les historiens qui ont un point de vue particulier, pris dans le système du jour. Si l'on veut n'avoir que les idées de Socrate, sans mélange d'opinions puisées à une source étrangère, il faut consulter deux Mémoires couronnés, de Wyttenbach (Disp. *quid disquisierint, fuerintne sapientes qui, non esse plures uno deos, sine revelationis subsidio, agnoverint?* Leyde, 1780, in-4°., p. 15 suiv., et *De quæstione: quæ fuit veterum philos. sententia de vitâ animorum post mortem corporis?* sect. IV, p. 3-, in-4°., Harlem, 1784), la Dissertation de M. J. Schweighauser *De Theologiâ Socratis*, 1785, et celle de M. L. Dissen *De philosophiâ moralî in Xenophontis de Socrate commentariis tradita*, in-4°., Gœttingue, 1812.

fait les sophistes pour ébran-
bases de la religion et de la
Socrate n'aspira point à
iner la portée, les bornes, la
de nos connaissances, les rè-
xquelles nos facultés sont as-
s dans l'investigation de la
encore moins les lois qui ré-
l'univers. Il ne se demanda
que nous est-il possible de sa-
mais uniquement : quelle est
âche? Ce qui concerne direc-
la destination de l'homme,
oirs envers lui-même et ses sem-
, ses rapports avec la divinité,
tifs d'espérer l'immortalité de
ie, la providence, la bonté,
sse de l'arbitre suprême, voilà
ts, non-seulement favoris des
ens de Socrate, mais qu'il ju-
xclusivement dignes d'occuper
losophe. La connaissance de
ièmes était, à ses yeux, la
unique de toute sagesse, et la
ophie, la science du bien et du
oral, ou plutôt l'art de se
en possession de l'un et de se
ir de l'autre. Il commençait
chercher les caractères qui les
uent : le vrai bien, disait-il,
manent et inaltérable; il rem-
me sans l'épuiser ; il lui donne
illité pour le présent, sécurité
'avenir. Les avantages qui ex-
le plus nos desirs, les plaisirs
s, ceux même de l'esprit, la
les richesses, le pouvoir et les
rs, ne sont pas des biens en
mes, puisqu'ils peuvent être
urce de tourments, et que la
de les perdre nous ôte notre
Il en est de même des maux
us redoutons : ils nous procu-
elquefois plus d'avantages que
ns qui nous font envie. Pour
iriger dans le choix entre des
dont nous ignorons la nature et
l'influence sur notre bonheur, les dieux nous ont accordé un guide, la sagesse (90), qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. Conduit par cette lumière, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois et de ne faire tort à personne (91); il est frugal et tempérant pour conserver sa santé, sa fortune, sa réputation et les moyens d'être utile aux autres (92); il a la force d'ame qui brave le danger ; il reste invariablement attaché au bien reconnu. Sans cette constance, que lui servirait la connaissance du bien (93)? Pour nous porter à la pratique de ces devoirs, qui constitue le bonheur, Socrate nous présente des motifs de nature diverse: la prééminence de l'homme sur les brutes, qui ne se conserve que par la vertu, la délicieuse paix qu'elle nous procure, les avantages qui en découlent et qui se répandent sur toutes les relations de la vie, l'estime et l'affection des gens de bien, la turpitude du vice et le mal-aise dont il poursuit ses esclaves au milieu de leurs ignobles jouissances (94). Socrate n'ayant jamais inculqué ces préceptes qu'occasionnellement et en appliquant les décisions de son sens moral à des circonstances individuelles, on ne trouve nulle part dans ses enseignements l'expression nette et formulée du principe fondamental de sa morale. Il paraît avoir reculé devant une théorie raisonnée de ce principe, comme si elle l'eût replongé dans les spéculations sceptiques ou oiseuses qui avaient frappé de stérilité les méditations de

(90) Xénoph. *Memor.*, III, 9, 5.
(91) Id., IV, 4, § 11 et 19.
(92) Ib., l. I, ch. 5, 4, 11, 1.
(93) Ib. IV, 6, 10 et 11.
(94) Voy. à l'appui de ce précis, *Memorab.*, IV, 5, 11, 11, 1, 5 et 18-20, III, 9, 15. 1, 10, 18.

ses devanciers. En réunissant et comparant les développements de détail, qui jettent le plus de lumière sur le fond de sa pensée, on ne peut considérer les conseils qu'il sut approprier à tant de positions et de caractères différents, que comme les émanations de cette maxime première : *sois vertueux pour être heureux ;* en d'autres termes : la seule félicité qui soit en notre pouvoir, et qui est en même-temps la seule véritable, est tout entière dans l'accord des sentiments et des actions de l'homme avec les inspirations de sa conscience : il n'existe d'autre bonheur qu'un bonheur moral. Pour que cette loi suprême obtienne son plein effet, il suffit qu'elle soit connue. La sagesse n'est autre chose que la connaissance du bien, inséparable de la réalisation de ce qui a été reconnu pour tel (95). Socrate fait consister la volonté dans le pouvoir de se déterminer pour le mieux, et donne à la raison, dès qu'elle a vu ce mieux, une autorité qui exerce sur la volonté une influence directe et irrésistible. Envisageant ainsi la loi morale comme la loi prescrite à l'esprit humain par sa constitution naturelle, cette loi, bien qu'elle exige le sacrifice de penchants et de desirs contraires à ses commandements, est la volonté de l'homme elle-même, dégagée de ce qui lui est étranger, et dirigée par sa règle primitive et seule obligatoire, c'est-à-dire par la raison. La vertu n'étant, en conséquence de ces vues, que la volonté d'opérer le bien par conviction, et ayant pour condition première de son action, la connaissance de ce bien, connaissance qui produit immédiatement la résolution de se mettre en sa possession, il s'ensuit que la *vertu peut être enseignée ;* et, comme les dispositions, inhérentes à notre nature, sur lesquelles la vertu repose, sont susceptibles d'être développées et fortifiées par l'instruction, il faut en conclure que l'homme peut être conduit par l'enseignement à connaître le vrai bien et à pratiquer les devoirs de justice, de tempérance et de fermeté d'ame, dont l'accomplissement est l'unique moyen de le réaliser (96). Il n'est pas besoin de faire observer combien un pareil système de morale est, malgré la pureté de sa tendance, défectueux et impuissant ; combien il pèche par sa base, en mêlant les mobiles rationels et sensuels de la volonté, et en négligeant de définir l'essence de la moralité et de la distinguer de tout principe matériel, c'est-à-dire de principes tirés des impresssions que les objets extérieurs font sur notre nature sensible. Les deux éléments entièrement distincts du souverain bien, la moralité et le bonheur, s'y trouvent identifiés ; la félicité y est considérée comme conséquence nécessaire de la vertu, et la vertu comme le produit infaillible de la connaissance du vrai bien : trois assertions dénuées de fondement, et sources abondantes, tantôt de mécomptes décourageants, tantôt d'une dangereuse présomption, toujours d'erreurs funestes à la tranquillité de l'ame et à la moralité. Dire qu'il n'y a qu'un seul bien, les lumières ; un mal, l'ignorance (97), et que la connaissance du mal entraîne l'empire sur soi-même (98), c'est transformer la conscience en volonté, et la liberté en nécessité (99). On conçoit

(95) *Memor.*, l. III, ch. 9, 4, 5.

(96) *Memorab.*, l. III, ch. 9, § 2, 3.

(97) Diog.-Laërt., l. II, 31.

(98) *Memor.*, III, 9, § 4, 5, 6.

(99) Ib. surtout le paragraphe 5, un des plus remarquables des *Memorabilia*.

eine comment Socrate a con-
es deux besoins également pri-
et d'exigeance également indé-
, le besoin de perfection mo-
celui d'un bonheur qui satis-
otre nature sensible. Il devait
tourné de toute idée de recon
eur diversité absolue par l'har-
qui régnait entre ses facultés,
le desir qu'il ne cessa d'é-
r de mettre unité dans tout
e, accord entre ses pensées,
timents, ses actions, et de
ordonner les impressions que
ent ses sens et son imagina-
signification équivoque d'un
'il affectionnait (100), et qui
-fois vertu et bonheur, ou le
e par le bien-faire, se prêtait
leusement à servir d'inter-
ce bel ensemble de pouvoirs
œux parfaitement unis dans
, et l'empêchait de démêler ce
a de faux et d'exagéré dans
lentification de deux natures
yent des lois si différentes.
'est plus beau que l'indigna-
ec laquelle Socrate exécra
i, les premiers, avaient dé-
s nœuds qui lient l'honnête à
ct séparé, dans l'opinion des
s, ce que la nature avait si
ient uni (101). Malheureuse-
n ne peut ni donner à la na-
maine le change sur ce qu'elle
it en elle d'indestructible, ni
l'esprit humain dans la car-
: l'investigation métaphysi-
ssi voyons-nous les disciples
rate, établissant le divorce
ait condamné, se faire le par-
principes de leur maître, et

ὑπραξία. *Memor.*, l. III, ch. 9, § 14

cér., *Offic.*, l. III, ch. 33, § 3, et note
nce.

Aristippe (102) prendre dans ses discours ce qui semblait n'avoir pour but que d'enseigner l'art d'être heureux, en s'assurant le plus grand nombre, la plus longue durée et la plus vive intensité de jouissances au moyen de cette sagesse (103) qui consiste dans d'habiles calculs, et d'un empire exercé par la prudence sur les passions destructives (104), tandis qu'Antisthènes s'était attaché à la partie des instructions de Socrate qui montraient le bonheur dans la vertu, la vertu dans la ressemblance avec les dieux, et cette ressemblance dans une parfaite indépendance des besoins qu'Aristippe cherchait à satisfaire (105). Un autre caractère de la morale de Socrate, suite nécessaire de l'absence de principes suffisamment profonds et analytiquement établis, se retrouve dans son éloignement de tout idéal de perfection absolue. L'homme de bien de Socrate (106) n'offre pas l'image de la vertu idéale; son sage est le citoyen, le laboureur, le soldat, exemplaire dans des relations déterminées. Ennemi de toute abstraction par l'abus que les éléates et les sophistes avaient fait des spéculations théoriques, Socrate, heureusement pour les intérêts de l'humanité, avait appliqué la philosophie à la vie active, et s'était tenu en garde contre toutes les habitudes des chefs d'école et contre l'influence de la métaphysique. — Mais ce qui donne à la morale de Socrate une couleur toute particulière, c'est son intime connexité avec le sentiment

(102) Cicér., *de Orat.*, 3, ch. 17.

(103) Σοφία. *Memor.*, III, 9, § 4, 5, IV, 5 § 6, 7.

(104) Σωφροσύνη. *Memor.*, l. I, ch. I, 16, IV, 5, 7.

(105) *Memor.*, I, 6, 10.

(106) Καλὸς κἀγάθος.

religieux. Il ne pouvait se représenter une loi sans législateur; et, comme il se sentait par sa raison soumis impérativement à des règles saintes et invariables, ne voyant pas comment la raison serait elle-même la source de leur autorité, il s'éleva, par la sublime idée de lois non-écrites(107), identiques avec les lois de la conscience, à une croyance nouvelle entre les peuples idolâtres, à une croyance morale en un Être souverain, qui les avait gravées dans la raison de l'homme, qui en procurait l'exécution par les mesures bienfaisantes de sa providence, et qui, en attachant des maux inévitables à leur violation, leur avait imprimé le sceau d'une sanction divine. Que l'homme puisse connaître le bien par le secours de sa raison, et que sa volonté soit portée à l'effectuer, c'est évidemment une conséquence de l'organisation de sa nature et de l'ordonnance générale du monde. L'homme ne pourrait être l'artisan de sa félicité par l'usage de sa raison, s'il n'avait pas été doté de facultés plus nobles que celles des animaux. L'ame offre dans son mode d'action une ressemblance remarquable avec la divinité. Invisible dans son corps, comme la divinité dans l'univers, son existence ne se manifeste que par ses actes, et ces actes n'ayant aucune analogie avec les opérations de causes matérielles, agissant dans la sphère de notre expérience, il est impossible de ne pas assigner à l'ame une origine divine (108). Socrate en conclut, que la vertu est la tendance à ressembler à Dieu, et le seul moyen de lui plaire (109). Pour établir cette conviction dans l'esprit de ses disciples, il portait leur attention sur toutes les preuves d'une intelligence prévoyante, tendre, toute-puissante, que le corps de l'homme et la structure de l'univers étalent aux yeux de l'observateur (110). Les raisonnements de Socrate sur les causes finales n'ont point été surpassés par ses successeurs, et l'on peut, à juste titre, le considérer comme le créateur de cette doctrine à laquelle on a donné les noms de Physico-Théologie, ou de Téléologie religieuse. La sagesse suprême, dit-il, conserve dans une éternelle jeunesse l'univers qu'elle a formé(111); les dieux étendent leur providence sur la nature entière, tout est en leurs mains instruments de leurs desseins (112); présents en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout (113). L'homme est l'objet particulier de leur amour et de leur prédilection; leurs soins descendent jusqu'aux intérêts privés et à la direction paternelle des individus, dans tous les détails de la vie et toutes les vicissitudes de leur destinée (114). Cette providence spéciale se manifeste par des avertissements

(107) Νόμοι ἄγραφοι, expression qu'il employa le premier, et qui a produit dans les notions morales une révolution non moins salutaire qu'immense par ses résultats. *Memor.* IV, 4, § 19-21. (Œcon., ch. 7, 31.

(108) *Memor.*, IV, 3, 14, l. 4, 8 et 9.

(109) Id., ib., II, 1, § 4-5, IV, 5, 11, 1, 6, 10, surtout IV, 4, 17.

(110) *Memor.*, I, 1, 11, IV, 7. I, ch. 4, § 2, 4, 8. IV, 3.

(111) *Memor.*, IV, 3, 13, et le discours de Cyrus mourant. *Cyrop.*, VIII, ch. 7, § 22.

(112) Les vents et la foudre sont cités comme ministres de Dieu. *Memor.*, IV, 3, 14.

(113) *Memor.*, I, ch. 4, 17, et ch. 1, 19.

(114) On a, dans différentes monographies, énuméré les expressions dont Socrate se sert pour désigner la divinité et ses attributs. Je pense qu'on a omis la plus remarquable : il donne souvent aux dieux l'épithète d'ἐπιμελούμενοι, par ex. Phédon, ch. 6 et 7. C'est un des termes les plus forts dans la langue grecque, pour désigner des soins qui entrent dans les plus petits détails à l'effet de conserver une chose ou de la garantir de toute influence nuisible. Socrate s'en sert dans l'entretien avec Lamprocles, où il rappelle à son fils les soins que Xanthippe lui prodiguait quand il était malade *Memor.*, II, ch. 2, § 10.

ires, et par l'annonce de l'ave-
15). Les Dieux parlent surtout
mme de bien qui leur adresse
ières et leur demande des con-
ans des positions difficiles (116);
parlent non-seulement par ces
ouveraines qu'ils ont gravées
on cœur, mais par leurs ora-
ipandus sur la terre, et par une
de prodiges et de présages, les
ces, le vol des oiseaux, et d'au-
dices de leurs volontés (117).
s manifestent encore par des
tions intérieures qui, dans l'o-
de Socrate, ne lui étaient pas
sivement échues en partage,
étaient accordées à ceux qui
nt mérité cette faveur par une
fervente accompagnée de con-
et d'espoir (118). Socrate ne se
t aucune explication sur la na-
de la Divinité. Il reconnut un
unique, distinct du monde
, auteur et conservateur de l'u-
; au-dessous de lui, des Dieux
eurs, revêtus d'une partie de son
ité, et dignes de notre vénéra-
120). Bien que Socrate se soit
ré et ait été, dans un sens, sou-
la religion de son pays, puis-
recommandait d'honorer les
, d'observer le culte établi dans
ie contrée, de leur adresser des
s pour solliciter leur protec-
de ne rien entreprendre d'es-
l sans les consulter, de ne rien
ter contre leur ordre, et de
ffrir des sacrifices avec un cœur
il est évident qu'il tâcha d'enno-

blir cette religion en lui prêtant une signification morale, en subordonnant le polythéisme à sa doctrine de monothéisme, et en écartant de l'idée de toutes les classes d'êtres supérieurs les faiblesses, les superstitions, les fables indignes des perfections divines. Il ne voulut pas être initié aux mystères d'Eleusis.—Croyant que l'ame est d'origine divine, il ne pouvait que lui attribuer une nature immatérielle et indestructible. La conviction que Socrate avait de son immortalité et d'un état de rétribution, ne peut, malgré une espèce d'incertitude qu'il manifeste au moment de prendre congé de ses juges, être révoquée en doute, si l'on considère que ses principes moraux devaient naturellement lui faire embrasser cette croyance. Les preuves par lesquelles Socrate la justifie dans le Phédon sont, pour la plupart, étrangères à ses principes. Pour connaître celles qui lui appartiennent véritablement, il faut avoir recours aux considérations que Xénophon met dans la bouche de Cyrus mourant (121), et qui fondent l'espérance de l'immortalité sur la nature divine de l'ame; sur les remords; sur l'invraisemblance que le principe qui vivifiait le corps périsse quand ce principe de vie est délivré de ses liens; sur les songes prophétiques qui manifestent un plus grand pouvoir de l'ame, par la raison que dans l'état de sommeil, elle jouit de plus de liberté que dans celui de veille; et sur quelques autres analogies plus ou moins faibles, ou mêlées d'idées superstitieuses. Ce qui, dans le Phédon de Platon, paraît empreint du caractère socratique, c'est la réflexion qui amène l'entretien rapporté dans ce dialogue: « Il n'est, dit Socrate, permis à per-

Ib., IV, 7, 10.
Ib., I, 1, 9. I, 4, 18, IV, 3, 12, IV, 8.
Ib., I, ch. 1, 2-6, 19. I, 4, 15. 18.
Les endroits suivants prouvent que Socrate
vait pas jouir du moniteur qu'il appelait
non, par une prérogative appartenante à
. *Memor.*, I. 1, ch. 1, 9, IV, 3, 12 et suiv.,
, IV, 3, 12, et ch. 8, 5 a. 11.
) Ib., IV, ch. 4, § 4, 8, 9, 13.
) *Memor.*, IV, ch. 3, 13.

(121) Xénoph. *Cyrop.*, VIII, ch. 7, § 3 suiv.

sonne d'attenter à ses jours : placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux. Pour moi, résigné à leur volonté, je soupire après le moment qui me mettra en possession du bonheur que j'ai tâché de mériter par ma conduite. . . . Quand même mes espérances d'une vie immortelle ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse. Tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son ame, non d'ornements étrangers, mais des ornements qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein d'une entière confiance, et attendre paisiblement l'heure de sa mort(122).» M. Tennemann, qui a discuté avec le plus de soin et d'étendue(123) la question de savoir quelle idée on doit se former des véritables opinions de Socrate sur un état à venir, a fait voir que l'immortalité de l'ame n'a jamais été un objet spécial de ses entretiens, qu'il n'en a parlé qu'incidemment; que les raisons sur lesquelles il appuyait ses espérances, n'avaient aucun caractère philosophique; qu'elles consistaient dans quelques réflexions tirées d'inductions accessibles à l'intelligence commune, et propres à rendre plausibles plutôt qu'à légitimer les croyances populaires en une vie future où le sort des bons et des méchants serait fixé conformément à leur mérite. Dans l'Axiochus d'Eschine, dialogue qui, entre toutes les compositions attribuées à des disciples de Socrate, a le plus de ressemblance avec les écrits de Xénophon, Socrate s'entretient avec un mourant et le fortifie dans ses espérances par des considérations tirées des magnifiques facultés de l'homme, et du peu de probabilité qu'un être distingué par tant d'éminentes qualités, et auteur de tant d'ouvrages étonnants, soit condamné au néant, et n'ait pas la perspective d'une plus longue durée que celle qui est le partage des êtres destitués de l'excellence et de la dignité qui brillent en lui(124). Excepté ce morceau, dont l'authenticité est suspecte, et quelques phrases de la fin de la Cyropédie, on ne trouve, dans les monuments vraiment socratiques, aucune trace d'enseignements sur l'immortalité. L'Apologie de Socrate par Platon, le seul de ses écrits où il paraisse avoir été fidèle rapporteur des paroles de son maître, offre un passage (125) où le doute se prononce plus fortement encore qu'au moment où il fait ses adieux à ses juges. « Il faut, dit Socrate, que la mort soit de deux choses l'une, ou l'anéantissement absolu et la destruction de toute conscience, ou, comme on le dit, un simple changement, le passage de l'ame d'un lieu dans un autre. Si la mort est la privation de tout sentiment, un sommeil sans aucun songe; . . . je dis qu'elle n'est pas un mal; car la durée tout entière ne pa-

(122) Phedon, ch. 6, éd. Bipont, p. 140, 153-154, 207, 259. Voyez sur le but du Phedon la Traduction de Platon, par Schleiermacher, p. 12 suiv. du 3e. vol. de la 2e partie, 1809. Phédon est une transition du Phædre au Timée. *Voy.*, pour la classification de ces dialogues, l'article PLATON, XXXV, 49.

(123) Dans un ouvrage intitulé : *Doctrines et opinions de l'école de Socrate sur l'immortalité*, Iéna, 1791, allemand., p. 534-560.

(124) Eschine, 3e. dialog., ch. 17, p. 138-138, éd. de Fischer.

(125) Ch. 32, éd. F. A. Wolfii, 1812, p. 82, p. 155 suiv., ed. de Fischer.

s ainsi qu'une seule nuit (126). »
rai que cette alternative n'est
fe à Socrate que par sa posi-
ans laquelle il lui importe de
r à ses ennemis que, dans au-
ypothèse sur le sort futur de
ne, ils ne lui ont fait, en le
nnant, un mal réel. Mais tou-
st-il qu'il y a loin de ce dilem-
oitié ironique, moitié sceptique
la persuasion de saint Étienne
t les cieux ouverts au moment
st mis à mort de la manière la
uelle. Cependant gloire immor-
u fils de Sophronisque pour
sion qu'il a donnée aux héri-
e la tombe, vers la recherche
ncipes rationnels d'une espé-
qui est le seul soutien à l'é-
, dans la courte traversée du
d'autres ténèbres! Il nous est
ible de voir le moindre mo-
able à l'opinion de ceux qui
tenu que le fond de la pensée
rate (127) fut que l'ame ne
ait pas au corps. S'il ne réussit
ustifier d'une manière plus sa-
nte les sentiments qu'il nour-
, et que ses disciples attestent
té conformes à la croyance
elle, au moins mérita-t-il bien
hilosophie religieuse, en met-
esprit humain sur la voie de
notre nature morale pour y
de plus solides appuis à une
e et glorieuse espérance. — Il
s reste plus qu'à jeter un coup-
ur la tendance générale, et les
ts de la réforme philosophique

de Socrate. On doit reconnaître qu'ils ont un caractère plutôt négatif que positif. Socrate mit en fermentation les esprits, bien plus qu'il ne leur offrit des principes certains et des points de ralliement inébranlables. On ne peut que trouver fondé, jusqu'à un certain degré, le reproche que lui adresse Clitophon dans un fort ancien dialogue, compris dans le recueil de ceux de Platon (128), le reproche d'exciter vivement les hommes à s'occuper de leurs intérêts moraux, mais d'être impuissant à les faire entrer réellement dans la carrière qu'il leur indiquait et qu'il suivait lui-même. Ses entretiens sont remplis de discussions sur des questions peu fructueuses, comme de savoir si la vertu peut être enseignée ou si elle est innée dans l'homme : recherches qui laissaient les choses et les personnes dans leur ancien état, et qui rejetaient les interlocuteurs dans les subtilités mêmes dont Socrate s'efforçait de débarrasser la philosophie. Ajoutons à cela le mélange de motifs, tantôt entièrement purs et puisés dans le respect pour la loi rationnelle, tantôt beaucoup moins nobles et tirés d'intérêts étrangers à tout perfectionnement moral; l'absence d'un principe véritablement vivifiant, tel que celui d'une philanthropie universelle; une classification des vertus mal entendue, qui en mutilait l'ensemble, et qui plaçait, par exemple, la piété envers les dieux sous la rubrique de la justice; le défaut d'une règle suprême et précise, qui fût le lien et le flambeau des préceptes de détail; une contradiction manifeste entre les protestations, sûrement très-sincères,

oyez le passage entier dans la trad. de M. . 117 et 118.

professeur J.E. Mayer a soutenu que So- l'immortalité. V. *Socratische Denkwurdig-* ienne, 1784, in-8°. Ses arguments ne indignes d'attention, mais on est étonné es raisons, toutes indirectes, ébranler ophe aussi profondément versé dans les anciens que Platner. Voy. la 3e. édit. *horisme philos.*, § 1034, p. 639.

(128) Schleiermacher pense que c'est une très-ancienne parodie du rôle purement élenchtique que Socrate joue dans la plupart des dialogues de Platon, p. 456 du vol. 3 de la 2e. partie de sa trad.

de Socrate, contre l'inculpation d'attaquer la religion établie, et des doctrines qui en sapaient les fondements : inconséquence également à déplorer, soit qu'on la considère comme la preuve des bornes de sa prévoyance, s'il ébranla, sans le vouloir, ce qu'il prétendait être l'objet de sa vénération, soit qu'elle se présente comme la suite inévitable d'une position fausse et de l'impossibilité où il se croyait d'engager une lutte ouverte de la vérité avec l'erreur(129). Mais cette insuffisance de doctrine et d'efforts pour opérer le bien directement et avec moins de lenteur, est plus que compensée par les services éminents qu'il rendit à la philosophie et à l'humanité. En ramenant les investigations de l'homme sur ses intérêts moraux, il le révéla à lui-même et lui apprit à s'orienter dans sa propre nature et dans son véritable domicile. A l'égard du culte public et des opinions religieuses, nouveau Prométhée, il leur donna la véritable vie, un sens plus relevé et plus digne de leur objet; il les anima d'un souffle plus pur; il transforma Jupiter vengeur de ses injures personnelles et capricieux distributeur de faveurs arbitraires, en législateur juste et paternel, n'ayant dans la sanction et l'exécution de ses lois, d'autre objet que le perfectionnement de ses adorateurs, et leur félicité, résultat de leur obéissance. Ainsi, bien que Socrate n'eût le projet d'être ni le fondateur d'une nouvelle religion, ni le réformateur de l'ancienne, et que toute son ambition se bornât à réveiller le sens moral et à le développer dans les personnes sur lesquelles il lui était possible d'obtenir prise, il changea absolument le point de vue sous lequel ses compatriotes envisageaient leurs rapports avec des êtres supérieurs; et tout l'édifice du système social du peuple le plus civilisé et le plus puissant en influence sur les autres nations, fut ébranlé dans sa base. En donnant à toutes les hautes méditations une tendance pratique; en identifiant la sagesse (*sophia*) avec l'empire sur soi-même (*sophrosyne*), la beauté (*calon*) avec la perfection morale, il fit de la langue grecque, enrichie par lui, et assouplie à l'expression de notions morales précises, pures, fécondes, un véhicule d'idées élevées et d'impressions heureuses, un organe de l'intelligence et de la sociabilité plus favorable à la formation et à l'échange d'utiles pensées et de conseils salutaires. Il y a plus : il débarrassa le langage de la philosophie de ce caractère symbolique, qui en faisait plutôt une branche de la poésie qu'une théorie de l'esprit humain, qui tantôt enchaînait le raisonnement au monde visible, et l'attachait comme au joug de la sensualité, tantôt l'égarait, à la suite de l'imagination, dans des combinaisons fantastiques. Il fut pour le style philosophique ce qu'Hérodote et Phérécide avaient été pour celui de l'histoire. Il forma cette prose didactique qui se prête avec une si merveilleuse facilité aux généralisations les plus abstraites et à la peinture de détails de la nature la plus individuelle, aux nuances les plus fines du doute, comme à tous les degrés d'hésitation, de persuasion naissante, de conviction arrêtée. La multitude de tournures dubitatives et limitatives, qui, dans toutes les langues, font le désespoir du traducteur des ouvrages de ses disciples, offre, ainsi que le nom

(129) Voy. tout l'Eutyphron et le Phèdre, ch. 7 et 8, p. 196 suiv. de l'édit. de Heindorf.

losophe (ami de la sages-
u'il emprunta à Pythagore,
il rendit usuel, l'empreinte
te modestie qui se tient en
ontre l'amour-propre, de ce
pour la vérité, qui porte une
e loyauté dans l'expression de
ée, et qui craint de passer les li-
le la croyance réelle, de cette
té quelquefois moqueuse, tou-
gracieuse, et habituellement
illante, dont il est resté, dans
ux plus grands prosateurs de
nité, le modèle à jamais ini-
e. Socrate fixa, pour des siè-
e chef-lieu de la philosophie
a ville natale, d'où le mouve-
qu'il imprima aux esprits,
na vers toutes les contrées ha-
par des Grecs. Il remua, selon
sias de Thèbes, ami de Sim-
jusqu'à la lourde intelligence
otiens (130). Mais ces éminents
es, rendus à sa nation, sont
surpassés par l'influence qu'il
a sur la culture générale de l'es-
umain. En décréditant les spé-
ons métaphysiques, il mit les
ophes sur la voie d'une méta-
que plus saine et plus solide.
prits qui ne peuvent s'en pas-
t ce sont les plus pénétrants qui
noncent point, cherchèrent à
r leurs théories sur de meilleurs
ments. Ayant pour but de con-
l'homme à tirer de son propre
le trésor de connaissances qui
caché, et de le faire accou-
des vérités que son ame renfer-
la méthode socratique devait
sairement amener des recher-
profondes sur nos facultés et
nalyse plus complète de leurs
tions, ainsi que des lois aux-
quelles elles sont assujéties. On en vit naître l'idée d'une science des premiers principes de toute connaissance et de la possibilité même de connaître. Par ses entretiens, qui avaient pour unique objet l'observation des phénomènes moraux, Socrate ouvrit à la bonne métaphysique sa véritable école, la psychologie, dont il fut le créateur, en faisant de l'homme le centre de toutes les méditations du philosophe, et en lui indiquant les faits révélés par le sens intime, comme les éléments essentiels de toute solution des problèmes qui l'occupent. Ce ne furent pas, à la vérité, les disciples de Socrate qui cultivèrent avec le plus de sagesse et de succès le terrain qu'il avait conquis et déblayé pour la philosophie. Cicéron (131) les présente comme des héritiers qui se seraient partagé une ample succession, et dérive du penchant qui les porta à s'approprier, chacun, l'une ou l'autre portion des entretiens infiniment variés de leur maître, la diversité des systèmes qu'ils embrassèrent, et dont la plupart les jetèrent dans des routes opposées à celle où Socrate s'était efforcé de les faire entrer. Ce résultat s'explique par la nature de la méthode qu'il employait, et qui, loin de produire uniformité d'opinions et de goûts, tendait à conserver, à chaque homme qu'il aidait à s'explorer lui-même, toute son individualité et une entière indépendance dans l'usage de ses moyens. Mais nous ne pouvons méconnaître, dans la nature vague des principes de Socrate et dans l'absence habituelle de cette analyse rigoureusement scientifique, qui seule a le pouvoir de détruire le germe même du doute dans les esprits méditatifs, une

Plutarque, *du Génie de Socrate*, p. 581, t. dit. de Wyttenbach.

(131) *De Orat.*, III, 16, 6.

cause bien autrement puissante de la divergence de vues sur des points fondamentaux, qui frappe dans les élèves du plus lumineux et du plus sensé des philosophes de l'antiquité. Pour opérer sa réforme, il se fit, par les raisons que nous avons indiquées, un devoir de n'en appeler qu'à l'intelligence commune, d'éviter tout emploi de raisonnements abstraits, et d'appliquer les secours de sa dialectique, l'ironie, l'induction et les autres procédés de sa méthode, au développement populaire des arrêts dictés par le simple bon sens. Or ce moyen est excellent pour procurer du repos à l'esprit fatigué de théories infructueuses, et pour rallier momentanément les amis de la vérité, qu'un esprit juste et le tourment de l'incertitude disposent à faire à des intérêts qui ont un puissant avocat au fond du cœur, le sacrifice de leurs doutes et de tout résultat de réflexions purement spéculatives. Mais bientôt le besoin d'investigation plus profonde se réveille. Sans cesse minée et sourdement affaiblie ou entièrement abrogée par les travers de l'esprit ou la dépravation des mœurs, l'autorité du sens commun n'est plus invoquée avec succès, parce que ses inspirations ne sauraient remplacer ce développement théorique de principes sans lequel les discussions et les doctrines n'ont ni point de départ ni limites. Une sanction plus élevée est desirée; la nécessité s'en fait sentir même à ceux qui voudraient s'en tenir aux oracles du sens commun. Pour l'obtenir, on soumet les décisions du bon sens à un examen nouveau et l'on poursuit jusqu'à leur racine les faits et les raisonnements sur lesquels elles s'appuient. Aussi, de l'école du meilleur interprète que la philosophie du bon sens eut jamais, sortirent, dans un fort petit espace de temps, des sectes non moins divergentes que nombreuses. Entre les disciples de Socrate, célèbres par des écrits perdus en partie, on ne compte que Xénophon, Eschine, Criton, Cebès, Simon le cordonnier, Simmias et Phédon, qui ne paraissent pas s'être écartés des sentiments de leur maître : encore ce dernier fonda-t-il une école qui, de sa patrie, fut appelée Éléenne, et qui produisit la secte des Erétriens, par Ménédème. Pour le reste, nous voyons à la suite d'Euclide, chef des Mégariens, les uns donner leur attention de préférence aux principes logiques sur lesquels reposait la méthode de Socrate, ou qui pouvaient en légitimer l'application, et se livrer, à l'occasion des procédés dialectiques, mêlés aux autres artifices de cette méthode, à des disputes qui frisent le scepticisme, et qui y conduisirent plus tard; les autres s'attacher au développement, soit de l'ensemble, soit d'un des points principaux de la doctrine de Socrate. Plusieurs s'appliquèrent exclusivement à la partie morale de ses enseignements, mais dans deux directions opposées, cherchant, tantôt à l'exemple d'Aristippe, chef de l'école de Cyrène, à faire servir les préceptes de la sagesse socratique à s'assurer la félicité par le plus grand nombre possible de jouissances vives et durables; tantôt comme Antisthène, chef des Cyniques, à se procurer le repos et le contentement de l'ame par l'indifférence pour la volupté et par l'indépendance de tout besoin que n'exige pas impérieusement la conservation de la vie physique. Des esprits plus vastes et plus profonds, aspirant à rattacher les résultats des instructions pratiques de Socrate à des principes de haute métaphysique et d'é-

vidence inattaquable, deviennent les créateurs de nouveaux systèmes scientifiques. Platon descend de la région sublime des idées aux détails des enseignements de son maître; Aristote, disciple de Platon, remonte des faits d'observation et de conscience à des principes généraux et à des exposés théoriques. On voit que Socrate, fondateur d'une nouvelle ère de la philosophie, de l'ère historique, ne marque pas seulement la limite de ce qu'on peut appeler l'âge héroïque et les siècles fabuleux de cette science, mais qu'il est encore le père de toutes les écoles de philosophie postérieures à son temps, savoir : des quatre écoles *dogmatiques*, de l'académie; du lycée; de l'école stoïcienne, qui se forma par la combinaison du cynisme avec la dialectique d'Euclide (de Mégare) et de Stilpon; de la secte d'Épicure, qui amalgama les principes d'Aristippe avec ceux de Démocrite; enfin de deux systèmes *sceptiques*, de celui que soutint Arcésilas, sorti des bancs de l'académie, et du pyrrhonisme qu'enfanta la doctrine d'Arcésilas. — Parmi les grands hommes de la Grèce, Socrate est du petit nombre de ceux dont le portrait nous a été transmis par des monuments d'une authenticité incontestable. Personne ne regrettera d'avoir lu ce qu'en dit E. Q. Visconti, dans son *Iconographie grecque* : on sait que ce profond connaisseur de l'antiquité n'a pu toucher à un sujet sans répandre du jour sur tout ce qui s'y rapporte. — Diogène Laërce (132) cite le début de l'hymne à Apollon, que Socrate avait composé, et d'une des fables d'Ésope qu'il avait mises en vers (133) dans sa prison, en attendant le retour du vaisseau de Délos. Ces vers, plus que médiocres, s'ils sont de Socrate, ne démentent pas pour cela Cicéron, qui, en affirmant que Socrate n'a rien laissé par écrit, a entendu parler de traités sur l'un ou l'autre des sujets de ses entretiens philosophiques. — Plusieurs écrivains de l'antiquité, à la vérité tous postérieurs à l'ère chrétienne, Diodore de Sicile, Plutarque, Thémistius, Libanius, Marinus dans la Vie de Proclus, le scholiaste d'Isocrate, Tertullien, Origène et saint Augustin, rapportent que les Athéniens, quelque temps après la mort de Socrate, ouvrirent les yeux sur l'iniquité de ses juges, et témoignèrent leurs vifs regrets en fermant les écoles et interrompant les exercices gymnastiques. Ils prétendent qu'après avoir condamné Mélitus à mort, et banni les autres accusateurs de Socrate, le peuple lui fit élever une statue en bronze de la main de Lysippe (134), et qu'on lui dédia une chapelle, comme à un héros et à un demi-dieu. Plutarque (135) assure que les calomniateurs de Socrate furent en exécration à tous les citoyens, qu'on ne voulait point leur donner de feu, ni répondre à leurs questions, ni se trouver aux bains avec eux, et qu'on jetait, comme souillée, l'eau où ils s'étaient baignés : il ajoute que, ne pouvant supporter la haine publique, ils se pendirent de désespoir. L'auteur du Voyage d'Anacharsis (136) ne croit

(132) L. II, § 5.

(133) Phédon, ch. 3, avec les notes de Wyttenbach, p. 123—129, et son commentaire sur les Œuvres morales de Plutarque, p. 182—184 du t. VI. Oxford 1810.

(134) *Voy.* Th. Adami, *Diss. de statua Socratis, Atheniensium pœnitentiæ monimento publico.* Leipsig 1745.

(135) *De invid. et odio*, ch. 3, p. 170, vol. 3, ed. Wyttenb.

(136) T. V, p. 488.

pas que ces traditions puissent se concilier avec le silence des disciples de Socrate, et surtout avec un passage de l'Apologie attribuée à Xénophon (137), dans lequel il indique les raisons qui firent tomber Anytus en discrédit à Athènes, et parmi lesquelles ne figure point sa conduite envers Socrate. Mais ces considérations ne paraissent pas des motifs suffisants pour révoquer en doute un repentir attesté par tant d'écrivains; elles jettent tout au plus de l'incertitude sur l'époque où il commença à se manifester, et sur les actes ou les circonstances qui le signalèrent. Le récit d'un auteur aussi instruit que Plutarque mérite d'autant plus d'attention, qu'il avait sous les yeux des ouvrages sur la vie de Socrate, publiés par des hommes estimés et dignes de foi, tels que Démétrius de Phalère et Panétius (138).—Parmi les biographes modernes de Socrate, il faut distinguer François Charpentier (*Vie de Socrate*. édit. 3e, Amsterd. 1699); John Gilbert Cooper (*Life of Socrates*, Lond. 1749, in-8°., trad. en fr. 1751); Guill.-Fr. Heller (Francf. 1789, 2 vol.); Ch.-Guill. Brumbey (Lemgo, 1800, in-8°.); G. Wiggers (2e. édit., Neustrelitz 1811); ces trois derniers en allemand. L'ouvrage de J.-A. Eberhard (*Voy.* t. XII, p. 445 et s.), *Nouvelle Apologie de Socrate*, s'occupe du caractère et des vertus de Socrate, mais beaucoup plus encore de la question théologique du salut des païens. L'écrit *sur le but de Socrate* (Dessau, 1785, allem.), dans lequel un spirituel et savant anonyme s'est, au moyen de singuliers rapprochements et de combinaisons ingénieuses, amusé à prouver que Socrate et ses disciples avaient formé le projet de détrôner le roi de Perse et d'opérer une grande révolution en Asie, n'est qu'une défense ironique du fondateur de la religion chrétienne contre la diatribe dans laquelle H.-S. Reimarus s'était efforcé d'établir que Jésus-Christ avait eu un dessein purement politique. On peut encore citer comme des attaques paradoxales contre le caractère et la conduite de Socrate : Sig.-Fr. Dresig, *de Socrate justè damnato*, Leipzig, 1738; Car.-Em. Kettner, *de Socrate mortem minus fortiter obeunte*, ibid., 1735; Fr. Menzii, *Socrates nec officiosus maritus, nec laudandus paterfamilias*, ibid., 1716, in-4°. T. Mitchell (dans un discours placé en tête de sa traduction d'Aristophane, vol. 1, 1820, p. 132 et s.), et son critique (*Revue d'Edimbourg*, nov. 1820), ont essayé de justifier l'auteur des *Nuées*, et de montrer que le portrait qu'il a fait de Socrate est conforme à l'idée qu'on doit s'en former, d'après une lecture attentive de Platon. Le *Socrate en délire*, de C.-M. Wieland, est un roman philosophique dont le héros est Diogène-le-Cynique. *La mort de Socrate* est le titre et le sujet d'une tragédie de Sauvigny (*V.* Sauvigny, XL, 497), et d'un petit drame par B. de Saint-Pierre, publié en 1808. Ducis a fait imprimer en 1781 *la Colère de Xantippe*, composition dramatique dont on cherche en vain la trace dans les correspondances de Laharpe et de Grimm, et même dans les *Essais de Mémoires sur Ducis*, par M. Campenon. L.-S. Mercier a fait une *Maison de Socrate*, drame en cinq

(137) § 31, ed. de Bach., p. 113. Diogène Laerce rapporte (l. II, 43) que les Héracléotes chassèrent Anytus de leur ville. Thémistius dit qu'ils le lapidèrent à cause de Socrate (*Or.* II, p. 38, ed. Petav.), et qu'on montrait son tombeau dans un faubourg d'Héraclée.

(138) Diogène Laerce seul cite une vingtaine d'autorités dans son article sur Socrate.

1809, in-8°. La pièce que Vol-onna, en 1759, sous le titre de e, comme traduite de l'an-e Thompson, est un cadre où acé, sous des noms peu déguis ennemis Nonotte, Chaumeix tier. Le poème de M. Ray-l, intitulé *Socrate dans le d'Aglaure*, a été couronné Institut en 1804. M. Alph. de rtine a publié en 1823 *la Mort crate*, poème. S—R.

CRATE, dit le *Scholastique* un des anciens auteurs de l'his-le l'Église, naquit à Constanti-, vers la fin du quatrième siè-es premiers instituteurs furent lius et Ammonius, deux prê-e Jupiter, qui s'étaient exilés xandrie après l'abolition du néisme. Il reçut ensuite des le-du sophiste Troïle, l'un des s maîtres de cette époque dans de l'éloquence. Son éducation née, il étudia le droit; et peut conjecturer que ce fut quelque succès. Socrate était la maturité de l'âge lorsqu'il rit de continuer l'Histoire ec-stique d'Eusèbe de Césarée; apporta dans l'exécution de sseur tout le soin et l'exacti-dont il était capable. C'est un ain grave, judicieux et digne i; mais son style pèche par un de simplicité. En voulant évi-l'enflure et l'affectation, il est é dans le défaut contraire. L'im-alité qu'il a gardée en parlant ectes qui divisaient l'Orient, l'a oupçonner d'indifférence. On l'a même accusé de novatianisme; mais, dit H. Valois, on aurait pu l'accuser de même d'arianisme; car il ne dissimule pas plus ce qu'il sait de favorable pour les partisans d'Arius, que pour ceux de Novat. Il les regardait les uns et les autres comme des hérétiques; mais il ne pensait pas que ce fût un motif pour les calomnier. Différents passages, cités par Valois, établissent l'orthodoxie de Socrate d'une manière évidente. Sozomène et Nicéphore-Calliste, se sont appropriés en partie son travail. L'*Histoire* de Socrate est divisée en sept livres, qui s'étendent de l'an 306 à 439, depuis l'avénement de Constantin-le-Grand à l'empire jusqu'à la trente-unième année du règne de Théodose le Jeune. Abrégée par Épiphane le scholastique, dans l'*Historia Tripartita* (*Voy.* ÉPIPHANE, XIII, 214), elle a été imprimée pour la première fois, à la suite de celle d'Eusèbe, Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. Wolfg. Musculus, Christophorson, Henri Valois, l'ont traduite en latin; et le président Cousin, en français (*V.* EUSÈBE). L'édition de Valois est enrichie d'une Préface, de Notes et de Dissertations intéressantes. On doit aussi consulter Tillemont, *Hist. des empereurs*, VI, 119 et suiv. W—S.

SODERINI (PIERRE), né vers l'an 1450, fut gonfalonier perpétuel de la république Florentine, au commencement du seizième siècle. Après l'expulsion de Pierre II de Médicis, et le supplice de Savonarola, la république de Florence, revenue à ses anciennes formes démocratiques, changeait tous les deux mois les chefs de l'état. Dans un temps où la politique de l'Europe entière était fort incertaine, ce fréquent renouvellement de toutes les

Sous qu'on donnait alors aux jeunes avocats, qu'ils sortaient des écoles. Les éditeurs de ire ecclésiastique donnent tous ce titre à e, mais il ne l'a pas dans les manuscrits, et t Tillemont, rien ne prouve qu'il ait réelle exercé la profession d'avocat, comme le dit , que nous avons suivi dans cet article.

magistratures rendait confuse et difficile la conduite de l'état. Les Florentins, pour remédier à ce désordre croissant, résolurent, le 16 août 1502, de donner, par un choix volontaire, un chef à leur république, voulant qu'il tînt des lois même ce crédit que les Médicis avaient dû à une usurpation. Ils firent choix de Pierre, fils de Thomas Soderini, citoyen déjà distingué par sa richesse, sa probité, son amour pour les arts, et la part qu'il avait eue à l'expulsion des Médicis. On lui conféra le titre de gonfalonier perpétuel, et le droit de représenter l'état dans toutes ses relations extérieures. Mais Soderini, homme doux et modeste, loin d'abuser du pouvoir et de la prééminence qui lui avaient été confiés, ne maintint pas même ses prérogatives autant qu'il l'aurait dû pour le bien de sa patrie. Il protégea les arts, fut l'ami des grands peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes et des philosophes qui faisaient alors la gloire de l'Italie, tandis que, comme homme d'état, il ne laissa de lui que peu de souvenirs. Pendant son administration, les Florentins poursuivirent avec vigueur la guerre qu'ils avaient commencée contre Pise, et réduisirent enfin, en 1509, cette ville à leur obéissance. Soderini, qui avait dû à la protection de la France le triomphe de son parti, et l'expulsion des Médicis, demeura attaché à cette couronne au milieu de toutes les révolutions que le caractère impétueux de Jules II causait en Italie. Sa partialité pour la France le fit consentir à ce que Louis XII assemblât dans Pise un conciliabule pour déposer Jules II. Ce pontife ne lui pardonna pas cet affront; et lorsque les Français eurent évacué l'Italie, en 1512, il poussa Cardone, vice-roi de Naples, en Toscane, pour y rétablir l'autorité des Médicis. La ville de Prato, surprise le 30 août 1512, fut livrée au pillage et à un horrible massacre. Le lendemain les partisans des Médicis, s'étant portés tumultuairement au palais public, surprirent Soderini dans son appartement, l'entraînèrent dans une maison particulière, et le firent déposer par la seigneurie, après dix ans d'un gouvernement pendant lequel il n'avait pas donné lieu de former contre lui la moindre plainte (1). Le 31 août 1512, Pierre Soderini, escorté par quarante arbalétriers albanais, et suivi de plusieurs de ses parents, fut conduit jusqu'aux frontières de la république du côté de Sienne. De là il reçut ordre de se rendre à Raguse, où il resta relégué jusqu'à l'élection du pape Léon X. Celui-ci, quoiqu'ennemi de la maison Soderini, avait été porté au Saint-Siége par le cardinal Soderini, frère de Pierre, par suite d'une convention secrète faite au conclave. Pierre fut immédiatement appelé à Rome par Léon X; il y arriva au mois de mars 1513, et il y professa toujours hautement son attachement aux droits de sa patrie et à la cause de la liberté; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût traité avec distinction par la cour pontificale et par tous ses compatriotes; mais on ne lui permit jamais de revenir à Florence. (*Voy.* Razzi, *Vita di Piero Soderini*, Padoue 1737, in-4°.) S. S—I.

(1) Machiavel, qui avait été le secrétaire de la république pendant la dictature de Soderini, fut exposé à de violentes persécutions après la chute du gonfalonier perpétuel, dont il a tracé le portrait dans l'épigramme suivante:

La notte che morì Pier Soderini,
L'alma n'andò dell'inferno alla bocca;
E Pluto la gridò: anima sciocca,
Che inferno? va nel limbo de' bambini.

A—G—S.

SODERINI (Jean-Vincent), agronome, né en 1526, à Florence, dans le sein d'une famille qui venait de donner un dictateur à la république, et un cardinal à l'Église (*Voy.* l'article précédent), fut envoyé à l'université de Bologne, où il apprit la philosophie et le droit. De retour en Toscane, il s'exprima, sans réserve, contre les Médicis, et trempa même dans un complot qui avait pour but de leur arracher le pouvoir. Condamné par le conseil des huit à perdre la tête sur l'échafaud, il dut son salut à la générosité de Ferdinand Ier., qui le relégua, pour la vie, dans la terre de Cedri, près de Volterra. Soderini adoucit l'ennui de cet exil, en étudiant l'agriculture, et en composant des ouvrages estimés sur cette science. Son *Traité sur la culture de la vigne*, que les académiciens de la Crusca ont mis au nombre des *Testi di lingua*, contient, sur les vignobles ainsi que sur l'art de fabriquer et de conserver les vins, plusieurs préceptes que l'expérience n'a point démentis. Il est vrai que l'auteur se montre un peu trop partisan de l'influence des astres, comme, par exemple, lorsqu'il recommande (pag. 70 et 73), de faire les vendanges quand la lune est dans tel et tel signe, et en décroissance, par la raison que, « si l'on recueille moins de vin », on est sûr au moins de l'avoir de » meilleure qualité, et d'une plus fa» cile conservation. » Son style n'est pas toujours digne de servir de modèle ; et malgré les arrêts de la Crusca, personne ne s'avisera de dire : « La vigne qu'on appelle vigne » à cause de la vie qu'elle a, et » qu'elle communique à notre vie » humaine (1). » Cependant l'ouvrage mérite d'être lu par les cultivateurs et par les gens de lettres : les uns y trouveront des phrases techniques, en plus grand nombre que partout ailleurs, et les autres quelques bons conseils, dont ils pourront encore profiter. Ce livre est intitulé : *Trattato della coltivazione delle viti e del frutto che se ne può cavare*, Florence, Giunti, 1600, in-4°. Il parut pour la première fois accompagné d'un autre Traité sur le même sujet, de Bernard Davanzati, et de l'apologie du melon (*popone*), par Giachini. Celui de Soderini fut réimprimé séparément, par Manni, *ibid.*, 1734, in-4°., avec quelques renseignements sur la Vie de l'auteur, qui mourut le 3 mars 1596. Ses autres ouvrage sont : I. *Breve descrizione della pompa funerale fatta nell' esequie del gran duca Francesco Medici*, ibid., 1587, in-4°., fig. II. *Trattato d'agricoltura*, ibid., 1811, in-4°. III. *Della coltura degli orti e giardini*, ibid., 1814, in-4°. IV. *Trattato degli alberi*, ibid., 1817, in-4°. Les trois derniers Traités ont été extraits des manuscrits inédits conservés à la bibliothèque *Magliabechiana*, en 4 vol. in-fol. *Voyez*, pour d'autres renseignements, la Notice de Manni, et Poggiali : *Serie de' testi di lingua*, tome 1, pag. 366, et tome II, pag. 72. A—G—S.

SODERINI (Jean-Antoine), voyageur, né à Venise, en 1640, d'une famille noble, s'embarqua, en 1671, avec son compatriote Bembo, qui allait au Levant ; fit un long séjour en Cypre, visita ensuite la Palestine, l'Égypte, la Barbarie, la Syrie, la Natolie, la Turquie d'Europe, et rapporta dans son pays une immense collection de médailles rares. D'autres choses curieuses, qu'il

(1) La *vite* che *vite* per la *vita* ch'ella ha e dà alla nostra umana *vita* è stata addimandata, etc.

avait fait embarquer à Alexandrie, furent prises par un corsaire tripolitain. Nommé gouverneur de Zara, en 1674, Soderini accueillit dans cette ville les célèbres voyageurs Spon et Wheler, qui parlent dans les termes les plus flatteurs de ses vastes connaissances. En 1676, il revint dans sa patrie, où il s'appliqua à l'étude des médailles, dont il avait une collection précieuse. Charles Patin et d'autres numismates en ont fait l'éloge. Cette collection fut dispersée, après la mort de Soderini, arrivée en 1691. On trouve de curieux détails sur cet antiquaire, dans le Voyage de Magni en Turquie et dans la Dissertation de Morelli sur plusieurs voyageurs vénitiens. E-s.

SODOMA (Jean-Antoine Razzi, dit le chevalier). *V.* Razzi.

SOEMIAS (Julia), fille d'Avitus et de Mœsa, était sœur de Julie Mammea (*V.* ce nom, XXVI, 432). Mariée à Varius Marcellus, que sa mort prématurée empêcha d'arriver au consulat, elle ne se fit aucun scrupule de violer la foi conjugale, et entretint publiquement un commerce adultère avec Caracalla, dont elle eut un fils, devenu fameux sous le nom d'Héliogabale. Après la mort de Varius, elle suivit sa mère, qu'un ordre de Macrin exilait dans Émèse. On sait que Mœsa parvint à gagner les légions stationnées en Syrie, et leur persuada de proclamer empereur le fils de Caracalla. Dans le combat qui eut lieu entre les troupes de Macrin et celles d'Héliogabale, Soëmias montra plus de courage qu'on n'en devait attendre d'une femme de ce caractère. Ayant vu plier les soldats d'Heliogabale, elle descendit de son char, et, par ses prières et ses larmes, les arrêta dans leur fuite. Soëmias et Mœsa pressèrent le nouvel empereur de se rendre à Rome, où on les vit avec étonnement l'accompagner dans les assemblées du sénat, et prendre part aux délibérations. Moins ambitieuse que sa mère, Soëmias cessa bientôt de se mêler des affaires de l'état pour ne s'occuper que de ses plaisirs. Sa vie, dit Lampride, était celle d'une courtisane. Héliogabale lui donna la présidence d'un sénat de femmes, qui décida toutes les questions relatives aux ajustements, à la forme des voitures et aux préséances. Livrée entièrement à des soins si graves, elle ne prévit pas que les folies d'Héliogabale tarderaient peu à le précipiter du trône. Les prétoriens, d'accord cette fois avec le vœu de Rome, élurent empereur Alexandre Sévère (*V.* Alexandre, I, 511). Dans cette crise, Soëmias ne voulut point quitter son fils, et, le tenant étroitement embrassé, périt du même coup qui lui ôta la vie, l'an 222 (*Voy.* Héliogabale, XX, 8). On a des médailles de cette princesse, dans tous les métaux; elles sont rares en or et en argent médaillons. W—s.

SOGDIANUS, roi de Perse. *V.* Darius, X, 551.

SOISSONS (Charles de Bourbon, comte de), grand-maître de France, né le 13 novembre 1556, fut le dernier des fils du prince de Condé, Louis Ier. du nom (*V.* Condé, IX, 387), mais d'un autre lit que ses frères : il eut pour mère Françoise d'Orléans-Longueville, qui l'éleva dans la religion catholique. Le roi Henri III le fit chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, en 1587. Le comte de Soissons fut toujours moins attaché à ses devoirs de prince et de sujet qu'à ses intérêts particuliers et à ses prétentions; et bien qu'elles fussent excessives comme ses

l, la médiocrité de son génie permit jamais de figurer à la un parti. Toute sa vie se con- dans des cabales de cour. la formation de la ligue, en le duc de Guise songea un ins- substituer le comte de Sois- u cardinal de Bourbon, pour ser au roi de Navarre (depuis IV), comme héritier présomp- la couronne. Le jeune prince i d'ambition, et dépourvu de était tout disposé à se prêter à jet. Sa présomptueuse inexpé- ne lui laissait pas apercevoir llait, à l'exemple de son vieil le cardinal, devenir l'instru- les ennemis de la maison de on. Cette intrigue fut déjouée politique du roi de Navarre, essentit tous les avantages que emis tireraient du comte de ns, comme prince du sang, ique et d'âge à avoir des héri- Henri était alors sans enfants, pouvait en espérer, étant sé- le la reine Marguerite, son . Voulant conserver dans la a de Bourbon la couronne de re et les biens immenses qui en laient, il offrit au comte de as la main de Catherine, sa et sa présomptive héritière. brillante perspective, jointe ques sommes d'argent, déter- romptement le jeune prince, tigué des promesses sans ef- duc de Guise. Ramené à eur, comme aux véritables in- le sa famille, il s'échappa de de Henri III, se jeta dans la ndie, rassembla trois cents hommes, douze cents arque- , et se mit en chemin pour lre Henri. Le duc de Mercœur, mmandait en Bretagne, essaya ient de s'opposer à cette réu- nion. Malgré la supériorité du nombre, il fut repoussé par un corps de protestants qui avait été envoyé au-devant du comte de Soissons, et qui l'amena comme en triomphe dans le camp de Henri, sur les bords de la Loire. A la bataille de Coutras (1587), ce prince commandait un escadron de vingt chevaux, qui fut d'abord mis en désordre; mais il rétablit le combat par sa valeur personnelle. C'était la première action à laquelle il se trouvait, et il se battit, dit un contemporain, comme s'il n'eût fait d'autre métier de sa vie. Ses armes étaient toutes faussées de coups de feu et de sabre. On a reproché à Henri de n'avoir tiré aucun profit de cette victoire, après laquelle il licencia son armée. Soissons, dont l'attachement pour le roi de Navarre n'était nullement sincère, fut dans le conseil un de ceux qui l'engagèrent le plus fortement à cette mesure imprudente. Il avait su gagner le cœur de Madame Catherine, et croyait ne pouvoir arriver assez tôt en Béarn, pour conclure l'union projetée avec elle. Mais cet empressement cachait une honteuse arrière-pensée. Persuadé qu'Henri IV, ayant pour ennemis le pape, l'Espagne et les catholiques de France, finirait par en être accablé, Soissons prétendait, au moyen de ce mariage, se faire subroger à tous les droits du roi de Navarre, et s'enrichir de ses dépouilles. Avec de telles dispositions on conçoit qu'il n'avait garde d'engager Henri à profiter de la victoire de Coutras. Il l'accompagna donc en Béarn; mais le roi de Navarre, informé à temps des perfides desseins de son futur beau-frère, rompit avec lui, et regretta, mais trop tard, de s'être abandonné à son conseil. Tous deux conçurent, dès ce moment, une forte aversion l'un pour l'autre. La-

mais la nature n'avait formé deux caractères plus opposés. Le roi était un prince franc et ouvert; le comte joignait à un esprit naturellement froid et peu prévenant, un phlegme affecté et une profonde dissimulation. Il croyait imposer par un air de grandeur, en se donnant une fausse gravité, et prenait pour du respect la crainte qu'inspirait son abord; en un mot l'ambition dévorait son cœur, et le cérémonial le plus formaliste réglait toute sa conduite extérieure. A ces traits on l'eût pris moins pour un Bourbon que pour un prince du sang de Philippe II. La journée des barricades, qui obligea Henri III de quitter Paris (1588), parut à Soissons l'occasion la plus belle de rejoindre ce prince, alors en guerre ouverte avec les Guises, et de se rendre tout puissant dans son conseil. Mais comme en s'offrant à ce monarque, il voulait paraître suivi d'un grand nombre de partisans, il ne craignit pas de tenter la fidélité des serviteurs les plus affectionnés de Henri de Navarre. Ces démarches ne tournèrent qu'à la confusion de leur auteur; et Henri, dissimulant son ressentiment, donna ordre au baron de Rosny (depuis duc de Sully), de suivre le comte, tant pour éclairer ses démarches, que pour observer ce qui se passerait à la cour. Soissons fut d'abord très-mal reçu par Henri III; mais il ne tarda pas à gagner sa confiance par des services réels. Aux états de Blois, il montra du zèle pour ce prince (1588). Ce fut alors qu'il se fit absoudre, par le légat Morosini, des censures qu'il avait encourues en s'attachant au parti du roi de Navarre: démarche un peu humiliante, sans doute, mais qui fut alors assez utile à Henri III, en ôtant à la Ligue un de ses prétextes. A la tête d'un corps de troupes royalistes, Soissons contint dans le devoir le Maine, le Perche et la Beauce: il sortit vainqueur de plusieurs petits combats, et fit lever le siége de quelques places. Il vint ensuite trouver le roi, assiégé dans Tours par les Ligueurs (1589), et donna les preuves les plus signalées de sa valeur: pendant presque tout un jour, il soutint dans le faubourg de Saint-Symphorien, l'effort des ennemis: ce qui sauva la ville, et donna au roi le temps de rassembler de plus grandes forces. Le commandement de la Bretagne fut le prix de ses services. Il voulait aller gagner Rennes, où la noblesse royaliste s'était assemblée pour l'attendre; chemin faisant, il s'arrêta à Châteaugiron, laissant ses troupes dispersées, et ne conservant autour de lui qu'une faible garde. Surpris au milieu de la nuit par le duc de Mercœur, selon d'Avila, et en plein midi, selon d'Aubigné, par Lavardin, son lieutenant, qui venait de changer de parti, il défendit longtemps à coups d'épée, et avec douze gentilshommes seulement, l'entrée de la maison où il était. Il ne se rendit que lorsque la plupart de ses vaillants guerriers eurent été tués, et que lui même eut été renversé d'un coup de pique. On le conduisit prisonnier à Nantes; mais il dut, bientôt après, sa délivrance à l'adresse de son sommelier, qui le transporta hors de sa prison dans la corbeille où l'on mettait la desserte de la table. Soissons ne profita de sa liberté que pour joindre Henri IV, au moment où ce prince était dans la situation la plus critique auprès de Dieppe. Au moyen des renforts que lui amenait le comte, le roi se trouva non-seulement en état de faire face aux ennemis, mais d'entreprendre le siè-

is. Soissons eut dans cette
la conduite de quatre mille
t Écossais, qu'Élisabeth
envoyer à Henri IV, et il
avec eux des faubourgs
ques, Saint-Marcel et Saint-
1er. nov. 1589. Le roi fut
satisfait de sa conduite,
onna, quelques jours après,
de grand-maître de Fran-
ise de Vendôme et de Ver-
rès la levée du siége de Pa-
dèrent encore les armes du
u'une maladie grave empê-
prendre part à la journée
'année suivante, il com-
la cavalerie devant Paris,
ingua, en 1591, au siége de
et à celui de Rouen, où, à
e quatre mille hommes, il
le faubourg de Saint-Sever
n corps de troupes Espa-
l avait avec lui le maréchal
, qui eut la noble franchise
que c'était au comte de
que l'on devait le salut de
Ce fut précisément un pareil
que choisit ce prince pour
le nouveaux torts à l'égard
i IV. Sous prétexte d'aller
rincesse de Condé, sa mère,
, il passa secrètement en
pour accomplir son mariage
rincesse Catherine. Mais le
des deux amants fut déjoué
idélité de Pangeas, chef du
de Béarn. Tout le pays se
contre Soissons, qui retour-
rance, avec la honte d'un
tile. Plus tard il tira de Pan-
e vengeance bien peu digne
ang : rencontrant un jour ce
jet chez le roi, à Pontoise,
ouler du haut de l'escalier.
on retour, le comte ne gar-
aucune mesure. Il entra dans
parti qui avait le projet de
mettre la couronne sur la tête de son frère le jeune cardinal de Bourbon. Henri ne négligea rien pour ramener le comte de Soissons ; il le manda pour son sacre à Chartres, où il tint la place du duc de Normandie. Il faut lire, dans les Mémoires de Sully, les moyens qui furent employés pour retirer des mains de ce prince la promesse de mariage que lui avait faite Madame Catherine. Le comte de Soissons jura dès-lors une haine implacable au duc de Sully, et tint parole. Malgré son mécontentement, il ne laissa pas de servir utilement le roi, en 1594, au siége de Lyon, où il montra une rare valeur. L'année suivante, irrité de n'avoir pas obtenu la présidence du conseil, qui fut donnée à son frère aîné, le prince de Conti, il quitta brusquement l'armée du roi, qui était en Bourgogne. Telle fut en tout temps la conduite du comte à l'égard de Henri IV : c'était un mélange de fidélité et de mécontentement, de services et de désobéissance marquée. Il donna toutefois une preuve non suspecte de dévouement, en découvrant un complot affreux contre la vie du roi, qui avait été formé à Saint-Denis, en 1600, alors que Henri n'avait pas encore d'enfants. La guerre, qui éclata cette même année contre le duc de Savoie, fournit à Soissons une nouvelle occasion de se rendre utile, bien qu'il l'eût désapprouvée dans le conseil. Le gouvernement du Dauphiné fut sa récompense. Il fallait que le comte eût alors quelque part à la confiance du monarque, puisqu'il fut chargé de tirer de Biron l'aveu de sa conspiration, et d'en prévenir les suites dans la province qu'il gouvernait. Dans un des entretiens qu'il eut avec ce grand coupable, voyant l'inutilité de ses instances pour le porter à une con-

fession, à un repentir sincère, Soissons le quitta en lui adressant ces paroles de la Bible : *Le courroux du roi est le messager de la mort*. Peu de temps après, il se montra sous un jour moins favorable dans le démêlé qu'il eut avec Sully, au sujet d'un impôt onéreux sur les marchandises exportées, que le roi, obsédé par les sollicitations de Soissons, avait accordé à ce prince. Ce ne fut pas la dernière querelle que le comte eut avec ce ministre, dont la fermeté courageuse savait mettre un frein à l'insatiable avidité des grands. Mécontent de ce qu'à l'occasion du sacre de la reine Marie de Médicis, le roi avait refusé une distinction d'étiquette à la comtesse de Soissons, son épouse, ce prince s'était retiré dans ses terres quelque temps avant la mort d'Henri IV. A la nouvelle de ce funeste événement, il se rendit à Paris, à la tête de trois cents cavaliers. Il portait ses prétentions jusqu'à vouloir se faire déclarer régent ; mais il eut la fâcheuse surprise de trouver tout fait en son absence ; et même le duc d'Épernon n'avait si hautement tiré du parlement une déclaration de régence en faveur de la reine-mère, que pour prévenir les brigues du comte de Soissons (*V.* Épernon, duc d', XIII, 326, et Marie de Médicis, XXVII, 64 et suiv.) On apaisa le mécontentement du prince, en lui donnant le gouvernement de Normandie et une pension de cinquante mille écus. Voyant le grand crédit dont jouissait d'Épernon, le comte rechercha son amitié. Leur liaison fut d'abord si étroite, qu'il fit part à son nouvel ami du dessein qu'il avait de faire poignarder le duc de Sully dans le Louvre ; mais quoique d'Épernon fût ennemi de ce ministre, il rejeta cette proposition avec horreur. Soissons trouva ce refus fort mauvais ; cependant le desir qu'il avait de consolider son crédit lui fit dissimuler son ressentiment. Sully n'eut sans doute aucune connaissance de l'horrible projet du comte, car, dès ce temps-là, il rechercha ses bonnes graces. Il alla le trouver, est-il dit dans le Journal de l'Estoile, lui *fit les plus basses soumissions, le supplia de lui pardonner ce qui s'était passé du temps du feu roi.* Le comte de Soissons parut se contenter de cette satisfaction. Il n'est point parlé de cette démarche de Sully dans ses Mémoires ; et l'on conçoit le motif de cette réticence. On y voit seulement que Sully fut *l'un de ceux dont Monsieur le comte de Soissons voulut bien, pendant quelque temps, se dire l'ami ;* mais que l'avidité insatiable de ce prince, ses demandes éternelles, les ruses même et les artifices qu'il employait pour tirer de l'argent, ne tardèrent pas à le brouiller de nouveau avec le surintendant. Le comte fit tous ses efforts pour empêcher le prince de Condé, son neveu, de revenir en France, craignant en lui un rival d'ambition. Il donna même à la reine le conseil de le faire arrêter, ainsi que le duc de Bouillon, à leur retour à Paris. Ce jour-là, Soissons mit sur pied une foule de gentilshommes prêts à tomber sur les partisans de Condé ; mais la reine prévint toute voie de fait, en faisant prendre les armes aux bourgeois. Bientôt ces deux princes se réconcilièrent par l'entremise du duc de Bouillon. Le résultat de cette réconciliation, et surtout de la liaison étroite qui se forma entre le comte de Soissons et Concini, marquis d'Ancre, fut le renvoi de Sully, au commencement de l'année 1611. Dans l'intervalle, Soissons assista au

de Louis XIII, en qualité de
e Normandie; et eut avec le
de Conti, son frère, à propos
rencontre de leurs voitures
n passage étroit, une querelle
nsa amener un duel. Le comte
ssons montra, dans cette occa-
us de modération que son aîné;
a régente parvint à les récon-
Concini, dont la faveur aug-
it tous les jours, poussa l'inso-
usqu'à songer, pour son fils, à
de la fille du comte. Soissons,
e mettre dans ses intérêts celui
it alors l'arbitre de la cour,
bassesse d'accepter une al-
si honteuse; mais tous les
res remontrèrent à la ré-
l'indignité d'un tel mariage;
e négociation fut rompue. Dès
ment, une guerre sourde se
ua entre le ministère et Sois-
pour qui la régente se sentait
up d'éloignement. Il préten-
heter le duché d'Alençon, en-
au duc de Wurtemberg : la
s'opposait à ce marché; et
le comte de Soissons insistait
d'elle pour en obtenir l'au-
ion : « Vous voulez, lui ré-
lit-elle, acquérir un duché qui
estiné pour l'apanage d'un fils
rance. A ce que je vois, vous
ez pas de petits desseins. » Pour
ir les effets du ressentiment du
, elle se hâta de rappeler à la
Condé et le duc d'Épernon;
tte politique de la reine tour-
tre elle. Soissons, opposant à
emis le crédit que la naissance
en France aux princes du
surtout dans un temps de
té, se lia étroitement avec
son neveu. Tous deux se pro-
réciproquement de ne rece-
ucune grace ni satisfaction de
nte que d'un commun accord;
ils s'engagèrent aussi, dans le cas où l'un d'eux éprouverait quelque mécontentement, à se retirer de la cour, et à n'y revenir que tous deux ensemble. Soissons demeura fidèle à ce traité jusqu'à sa mort. Lorsqu'il fut question, en 1611, de conclure le mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne, les deux princes quittèrent la cour mécontents de ce qu'on avait traité avec cette puissance sans leur participation. Après quelques négociations, ils revinrent au commencement de 1612. Quand on agita cette grande affaire dans le conseil, ils n'osèrent prendre la parole pour s'y opposer, et montrèrent seulement de l'humeur. « Vous voyez, » dit Soissons à son neveu, qu'on » nous traite ici comme des valets. » Tous deux refusèrent d'assister à la déclaration du mariage, et se retirèrent de nouveau dans la détermination de ne point signer le contrat. La promesse d'un gouvernement pour chacun des deux princes vainquit encore cette opposition tardive. Le comte de Soissons roulait de vastes desseins dans sa tête : il se flattait de pouvoir abattre les Guises et d'Épernon, en se mettant à la tête du parti protestant. Déjà il avait lié à cet effet une vaste correspondance avec le prince de Galles Henri, avec Maurice, prince d'Orange, et le duc de Savoie, lorsqu'un accès de fièvre termina ses jours au château de Blandy dans la Brie, le 1er novembre 1612. Un historien contemporain dit en parlant de la mort de ce prince : « Encore que ses haineux pu- » bliassent sourdement qu'il dressait » de dangereuses parties contre l'é- » tat, les bons François ne laissèrent » pas de le regretter grandement,.... » tant à cause des vertus qui relui- » soient en lui,.... que parce que le

» respect de sa personne tenoit en » devoir plusieurs personnes qui » échappèrent en une licence trop » effrénée après son trépas.... » Le comte de Soissons fut, toute sa vie, guidé par des favoris intrigants. D'Aillon, comte du Lude, avait été le confident de sa jeunesse : le marquis de Cœuvres fut celui de son âge mûr. On peut consulter sur ce prince : les *Mémoires de Sully*, le *Journal de l'Estoile*, l'*Histoire de la Mère et du Fils*, la *Décade de Louis XIII*, par Legrain, etc. D'Aubigné a calomnié le comte de Soissons en attaquant sa bravoure. Cette calomnie est répétée dans la *Confession de Sancy*, où, pour exprimer la prétendue fuite de ce prince à la journée de Coutras, on dit *qu'il a tourné le cul à la mangeoire*. Le même libelle attaque fortement ses mœurs, et lui prête des goûts infâmes, que l'exemple de Henri III et de ses mignons n'avait rendus que trop communs. D—R—N.

SOISSONS (Louis de Bourbon, comte de), fils du précédent, naquit à Paris le 11 mai 1604. Après la mort de son père, il lui succéda dans sa charge de grand-maître et dans le gouvernement du Dauphiné ; mais à cause de son jeune âge, le commandement de cette province fut exercé par le maréchal de Lesdiguières. A peine âgé de seize ans, le comte de Soissons fut entraîné par sa mère dans les cabales de cour. En 1619, lors des cérémonies qui suivirent la promotion des chevaliers du Saint-Esprit, dans laquelle il fut compris, il eut avec le prince de Condé, son grand-oncle, une violente querelle à propos de l'honneur de donner au roi la serviette. Condé y prétendait, comme premier prince du sang ; le comte le revendiquait comme grand-maître de France. Louis XIII fit cesser la dispute en ordonnant au duc d'Anjou, son frère, de lui donner la serviette ; mais ce démêlé se prolongea et partagea toute la cour. Guise, et les amis du favori Luynes se déclarèrent pour Condé : les autres courtisans prirent le parti de Soissons. La comtesse, sa mère, habile intrigante, saisit l'occasion de cette querelle pour faire entrer son fils et ses amis dans le parti de la reine-mère, qui se retira bientôt après à Angers (1620). Le comte de Soissons et sa mère allèrent la joindre, ce qui n'eût pas eu lieu si Louis XIII, instruit d'avance de l'heure de leur départ, eût eu la fermeté de les faire arrêter comme il en manifesta le desir. Cette guerre civile ne dura pas long-temps. Toute l'ambition du comte de Soissons était d'épouser Mme. Henriette, troisième fille de Henri IV, qui lui avait été accordée par ce monarque. Pour y parvenir, il voulait se rendre redoutable : ce fut dans cette intention qu'il entra en négociation avec les Protestants prêts à prendre les armes. L'assemblée de la Rochelle reçut avec respect ces ouvertures de la part d'un prince du sang, mais ne les agréa point. « La » négociation que M. le comte veut » entamer avec nous, disait le sage » Duplessis-Mornay, ne servirait » qu'à se tromper les uns les autres. » Son altesse fera sa paix dès que le » roi lui donnera Madame en mariage ; » et notre assemblée sera contente » lorsqu'elle aura de meilleures assu- » rances de l'exacte observation de » l'édit de Nantes. » Mal accueilli par les rebelles, Soissons se jeta dans les bras du roi ; et cette même année, lorsque ce prince partit pour les châtier, le comte fut laissé à Paris avec la charge d'y commander. L'an-

rante (1622), il accompagna lans une nouvelle expédition les Calvinistes. A la fameuse de l'île de Ré (*V.* Soubise s), il commandait l'aile droite mée royale avec le maréchal i, et voulut marcher le pre- l'ennemi; mais le roi en ayant rti, lui ordonna de rester au- e sa personne. Frappé de la re et de l'intelligence que ce rince montra dans cette oc- , il lui confia le commande- le l'armée destinée à faire le de la Rochelle, lui donnant pour lieutenant-général. Le de Soissons, malgré son extrê- nesse, déploya autant d'habi- de courage devant la Rochelle: en pièces les assiégés dans tou- s sorties, arrêta leurs courses nes, et présida à la construc- 1 Fort-Louis, destiné à empê- s vaisseaux d'approcher de cet- e. La paix conclue avec les Pro- s, à la fin de cette même an- appela le comte de Soissons à . Il ne put voir sans indigna- despotisme qu'y exerçait Ri- 1, et se déclara son ennemi. é dans son espoir d'épouser Henriette de France, qu'on de marier au roi d'Angleter- rechercha la main de Mlle. de ensier, la plus riche héritière urope. Mais Richelieu voulait r pour époux à cette princesse 1, duc d'Anjou, frère de Louis

Pour se venger, le comte lans la conjuration de Chalais, e contre la vie de Richelieu . Ce ministre, qui tenait tous du complot, dissimula à l'é- du prince, que sa bonté natu- rendait un conspirateur peu reux. Richelieu persuada même i, que les circonstances for- çaient d'aller en Bretagne, de donner au comte de Soissons le commandement de Paris en son absence: cette marque de confiance avait le double but de l'isoler des autres chefs du complot, et de toucher son cœur, naturellement plein de droiture. Cela ne l'empêcha pas, si l'on en croit Le Vassor, d'offrir au duc d'Anjou, qui se refusait à épouser Mlle. de Montpensier, un secours considérable de troupes, en cas qu'il voulût prendre les armes afin d'obliger le roi d'éloigner Richelieu. Il paraît même prouvé qu'il avait résolu de profiter de l'éloignement de la cour pour enlever la princesse; mais Louis XIII prévint ce dessein en la faisant venir à Nantes, où Gaston fut contraint de l'épouser. Parmi les discours que Chalais tint en prison, on cite ces paroles à l'occasion de ce mariage: *Monsieur le comte de Soissons en pleurera avec sa mère; mais ce n'est qu'un zéro.* Après le supplice de cet infortuné courtisan, Soissons s'estima heureux d'obtenir du roi la permission de voyager hors du royaume, et passa en Italie. Louis XIII, qui l'aimait et l'estimait, le rappela bientôt et le conduisit au siége de la Rochelle. Le comte se signala, dans cette expédition, à la tête d'une brillante élite composée de gentilshommes (1628). Il suivit encore le roi, en 1630, dans son expédition en Italie; l'année suivante il fut laissé dans Paris pour y commander, pendant une seconde campagne de Louis XIII au delà des Alpes. Il obtint, peu de temps après, le gouvernement de Champagne et de Brie; mais les faveurs de cour flattaient moins ce prince que n'aurait pu le faire la conduite d'une guerre; et le cardinal se gardait bien de lui confier un emploi qui eût pu augmenter l'impor-

tance qu'il avait déjà comme second prince du sang. « M. le comte, « dit le cardinal de Retz, dans ses » Mémoires, avait donné beaucoup » de jalousie au ministre par son » courage, par ses manières gra- » cieuses et par sa dépense ; il avait » surtout commis le crime capital de » refuser le mariage de Mme. d'Ai- » guillon (Marie de Vignerod), nièce » chérie du cardinal. » Le marquis de Montglat lui rend le même témoignage : « Ce prince, dit-il, avait » l'ame haute, et il ne pouvait s'a- » baisser à faire sa cour à d'autres » qu'au roi. » En 1636, lorsque Louis XIII mit cinq armées sur pied, comme il y aurait eu trop d'inconvenance à laisser sans commandement le seul prince guerrier qui fût en France, le ministre l'avait relégué, avec un petit corps de troupes, dans le pays au de là de l'Aisne et de l'Oise, qu'il ne croyait pas que l'ennemi dût attaquer. Mais le Cardinal-Infant, gouverneur des Pays-Bas, rassembla une armée puissante, et porta la désolation dans la Picardie et la Champagne. Le comte de Soissons, qui ne put empêcher les Espagnols de passer la Somme, opéra du moins une habile retraite sur Noyon, et fit tout ce qu'il était possible pour arrêter leurs progrès. A Mouzon, il tailla en pièces et dispersa un corps de six mille cavaliers hongrois et polonais, qui ravageaient la frontière. Malgré ces efforts, le roi, prévenu par Richelieu, soupçonna ce prince d'avoir causé, par sa négligence, les désastres qui accablaient le nord de la France. Furieux de cette calomnie, le comte prend la résolution de se venger par un coup de main, associant à son projet le duc d'Orléans. L'armée française, commandée par le roi et ces deux princes, bloquait Corbie. Ce fut là que Montrésor et Saint Ibal, gentilshommes attachés au comte de Soissons, arrachèrent de leur maître et de Gaston, le consentement à ce qu'ils tuassent le cardinal au sortir du conseil. Au moment de l'exécution, Gaston, qui devait donner le signal du meurtre, manqua de résolution et prit la fuite : le comte de Soissons, dont on ne peut révoquer en doute le courage, n'avait pas celui du crime ; et il se félicita de ce que son faible complice avait fait manquer le projet. Mais en abandonnant toute idée d'assassinat, les deux princes persévérèrent dans la résolution de détruire la puissance du cardinal, et convinrent d'unir invariablement leurs intérêts, de n'écouter aucune parole d'accommodement l'un sans l'autre, et de ne jamais se trouver ensemble à la cour, afin que, si l'un était arrêté, l'autre pût prendre sa défense. La réussite de ce nouveau complot contre Richelieu devait dépendre du concours des seigneurs du royaume et des succès des Espagnols ; mais d'Épernon et aucun des grands ne remuèrent ; les ennemis du dehors n'éprouvèrent que des revers, et Soissons lui-même se trouva forcé de reprendre Corbie dont il avait voulu traîner le siége en longueur. Craignant pour sa propre sûreté, il partit pour Sédan, d'où il écrivit au roi pour l'assurer de sa fidélité (1637). Pendant quatre ans, il se montra sourd à toutes les propositions des ennemis de la France, comme aux offres séduisantes du cardinal, qui voulait le rappeler. Enfin, en 1641, les ducs de Bouillon et de Guise, qui étaient venus le joindre, l'entraînèrent à prendre les armes contre sa patrie. Les mécontents, qui le reconnurent pour chef, publièrent un manifeste dans lequel ils

professaient le désir d'établir la paix en France, et de mettre de l'ordre dans les affaires de l'état, c'est-à-dire de chasser le cardinal de Richelieu. Tandis que l'armée des rebelles opérait, sur la frontière, sa jonction avec un corps de troupes allemandes sous les ordres de Lamboy, leurs agents à Paris, ayant à leur tête le coadjuteur, depuis cardinal de Retz, disposaient tout pour s'emparer de la Bastille et assembler le parlement. Richelieu fit marcher contre Soissons une armée commandée par le maréchal de Châtillon. On en vint aux mains, le 6 juillet, dans la plaine de Bazeille, près du bois de la Marfée, en Champagne. La victoire se décida en faveur des rebelles : les soldats de l'armée royale, qui ne marchaient qu'à regret contre un prince du sang généralement estimé, se débandèrent dès le premier choc. Soissons jouissait déjà de son triomphe, lorsque soudain on entend un coup de pistolet qui renverse le prince roide mort. Les uns ont prétendu qu'il se tua lui-même par mégarde, en relevant avec son pistolet la visière de son casque ; d'autres rapportent qu'on vit passer devant lui un cavalier, qui, plus prompt que l'éclair, le tira droit au visage et disparut. Cette dernière opinion a prévalu. On accusa le cardinal d'avoir apposté cet assassin. Les preuves de cette accusation ne sont pas démontrées. M. Jay, dans son *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*, 11-149, n'hésite pas à absoudre ce ministre (1). Le comte de Soissons était dans sa trente-septième année : il ne fut pas marié, et en lui finit la branche de Bourbon-Soissons, cadette de la maison de Condé. Louis XIII voulut qu'on fît le procès à sa mémoire ; mais Puységur (*Voy.* ce nom, XXXVI, 332) l'en empêcha, en disant : « Il était de votre » sang et votre filleul. Voudriez-vous » exposer son corps à être traîné sur » la claie, par jugement solennel ? » Laissez à Dieu, Sire, la vengeance » de vos ennemis. » Mlle. de Montpensier rapporte, dans ses Mémoires, que « la colère du roi était si grande » contre Soissons, qu'il ne voulut pas » qu'on fît honneur à sa mémoire, » et défendit que l'on en portât le » deuil à la cour. » On avait parlé un instant de le marier avec cette princesse, dont il n'avait pu épouser la mère. « Hors la disproportion de » mon âge avec le sien, ajoute Mlle. » de Montpensier, mon mariage avec » lui était très-faisable. C'était un » fort honnête homme, doué de » grandes qualités.. On ne peut dis- » convenir que ce n'ait été une gran- » de perte pour l'état que celle d'un » prince du sang aussi accompli. » Le cardinal de Retz n'en parle pas avec autant d'enthousiasme : il lui accorde le courage guerrier, « au plus haut » point qu'un homme puisse l'avoir ; » mais il n'avait pas même, dans le » degré le plus commun, la hardiesse » de l'esprit, qui est ce qu'on nomme » résolution.... Son jugement était » médiocre et susceptible des injustes » défiances, qui est de tous les ca- » ractères celui qui est le plus opposé » à un bon chef de parti. » Folard, dans ses observations sur Polybe, dit que le comte de Soissons aurait été un grand capitaine s'il eût vécu plus long-temps. D—r—r.

(1) Voltaire, *Essais sur les mœurs*, ministère de Richelieu, se trompe, en disant : « La mort de ce » prince, *tué dans la bataille*, tira encore le cardi- » nal d'un grand danger. »

SOISSONS (Émanuel-Philibert-Amédée de Savoie-Carignan, comte de), fils aîné de Thomas François de Savoie et de Marie de

Bourbon-Soissons (*V.* Carignan, VII, 136), naquit à Chambéri, le 20 août 1630. La nature l'avait privé de la faculté d'entendre; mais il fut dédommagé de cette disgrace par les qualités les plus précieuses. Sa physionomie vive et spirituelle annonçait une intelligence étonnante, dont il ne tarda pas à donner des preuves. Par les soins de son précepteur, le savant jésuite Émanuel Tesauro (*V.* ce nom), il apprit en fort peu de temps à lire et à écrire, et même à parler jusqu'à certain point (1); se rendit familier avec les meilleurs auteurs, et acquit, par son adresse, dans tous les exercices du corps, la réputation du cavalier le plus accompli de la cour de Savoie. Philibert reçut le collier de l'Annonciade en 1648, accompagna son père au siége de Pavie, en 1655, et signala fréquemment sa valeur dans les guerres dont l'Italie fut le théâtre pendant la dernière partie du dix-septième siècle. Resté sourd, malgré tous les efforts des médecins, il ne s'énonçait qu'avec une extrême difficulté; mais on devinait dans ses yeux tout ce qu'il voulait dire. Sa bonté, sa générosité, le rendirent cher à ses sujets. Il mourut, le 13 avril 1705, dans un âge avancé, laissant de son mariage, avec la princesse de Modène, plusieurs enfants, dont l'aîné, Victor-Amédée fut, en 1734, lieutenant-général des armées de France en Savoie, et mourut à Paris, le 4 avril 1741. Louis-Victor-Amédée-Joseph, fils unique de ce dernier, est la tige de la branche actuelle de Savoie-Carignan. W—s.

(1) Suivant le journal de Verdun, il aurait reçu sa première éducation à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne. Ce journal (juillet 1709, p. 79) donne quelques détails sur la manière dont le précepteur du comte de Soissons lui apprit à parler, à lire et à écrire.

SOISSONS (Eugène-Maurice de Savoie, comte de), frère du précédent, naquit, en 1633, à Chambéri. Destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il y renonça pour suivre la carrière des armes, après la mort de son frère cadet, et entra capitaine de cavalerie au service de France. Il épousa, en 1657, Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin, et dut à ce ministre la charge de colonel-général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de Champagne. Il se signala, l'année suivante, à la bataille des Dunes, où il culbuta l'infanterie espagnole à la tête des gardes-suisses. Dans un combat qui eut lieu quelques jours après, il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Il fut envoyé à Londres, en 1660, pour complimenter le roi Charles II, sur son rappel au trône. Ayant entendu un seigneur anglais s'exprimer dans des termes peu convenables sur le compte de Louis XIV, il le força de mettre l'épée à la main. Le comte de Soissons se trouva mêlé, malgré lui, dans les querelles de sa femme avec la duchesse de Navailles (*V.* ce nom), et imagina de les terminer par un duel. Le duc de Navailles, qu'il avait provoqué, refusa de se battre; et cette affaire étant venue aux oreilles du Roi, le comte de Soissons fut exilé; mais il ne tarda pas de rentrer en grace. Lors de la découverte de l'intrigue de la comtesse de Soissons, pour perdre Mlle. de la Vallière, il fut obligé de se retirer, avec sa femme, dans son gouvernement de Champagne, pour laisser passer l'orage. Il fit la campagne de 1667, en Flandre, et suivit Louis XIV à la première conquête de la Franche-Comté. Créé lieutenant-général, en 1672,

sans avoir passé par les grades de brigadier et de maréchal de camp, il fut employé sous les ordres immédiats du roi, à la conquête de la Hollande, et s'empara de plusieurs villes. Il se trouvait au passage du Rhin, immortalisé par Boileau; et il allait rejoindre l'armée commandée par Turenne, quand il mourut dans la Westphalie, le 7 juin 1673. De son mariage il avait eu trois filles et cinq fils, l'un desquels est le prince Eugène (*V.* ce nom). A toutes les qualités d'un capitaine, le comte de Soissons, joignit celles d'un honnête homme. On ne peut lui reprocher que sa trop grande faiblesse pour une épouse peu digne de son attachement (*V.* l'art. suiv.). On a l'*Abrégé de la vie* de ce prince, Paris 1677 ou 1680, in-12, attribué à Montfalcon son secrétaire. Son portrait a été gravé plusieurs fois dans le format in-fol. — Son fils aîné, Louis-Thomas, mort le 15 août 1702, continua la branche de Savoie-Soissons, qui s'éteignit avec son petit-fils Eugène-Jean-François, mort âgé de vingt ans, le 24 nov. 1734. W—s.

SOISSONS (Olympe Mancini, comtesse de), était la seconde des nièces du cardinal Mazarin, et fut amenée à Paris, avec ses sœurs, en 1647. Mme. de Motteville, qui la vit à son arrivée, trace ainsi son portrait : « Elle était brune, avait le visage long et le menton pointu. Ses yeux étaient petits, mais vifs; et on pouvait espérer que l'âge de quinze ans lui donnerait quelques agréments (*Mémoires*, II, 58). » La conjecture de Mme. de Motteville ne tarda pas à se vérifier. Quoiqu'elle ne fût pas jolie, Olympe plut à Louis XIV, qui lui rendit des soins très-assidus. Elle ne se laissa point aveugler par l'affection que lui témoignait ce monarque; et, plus ambitieuse que tendre, elle ne vit dans sa faveur passagère qu'un moyen d'assurer son établissement. Elle voulait un mari grand seigneur : tout le reste lui était indifférent. Elle eut un violent dépit de voir sa cousine Martinozzi épouser le prince de Conti, qu'elle s'était flattée d'avoir elle-même pour mari. Le chagrin qu'elle en eut fut si grand, qu'elle ne put le cacher, malgré son talent pour la dissimulation; et il éclata publiquement la veille et le jour de ce mariage. La demande que le comte de Soissons fit de sa main la consola bientôt. Par cette union, elle devint surintendante de la maison de la reine, charge que Mazarin avait créée pour sa nièce, et qui lui donnait de grandes prérogatives. Elle n'avait point renoncé à conserver de l'influence sur le roi; et une fois mariée, elle reçut chez elle ce monarque, qui n'y était attiré que par son attachement pour Marie, sœur de la comtesse. Olympe, partagée entre l'ambition et le goût de l'intrigue, était en tout l'opposé de la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine. Des contestations très-vives s'élevèrent entre elles sur les attributions de leurs charges. Louis XIV crut devoir interposer son autorité pour régler leurs droits. La comtesse de Soissons se plaignit d'être sacrifiée à sa rivale : elle fut éloignée de la cour; et le comte de Soissons, pour avoir provoqué le duc de Navailles, partagea le sort de sa femme. Avec les ressources qu'elle avait dans l'esprit, cette disgrace ne pouvait être que momentanée : elle reparut bientôt à la cour. De concert avec le marquis de Vardes, son amant en titre, elle tenta de forcer le roi de renvoyer Mlle. de La Vallière. Son but était de donner elle-

même une maîtresse à Louis, dans l'espoir que la nouvelle favorite, par reconnaissance, lui rendrait l'influence qu'elle avait perdue. Le complot fut découvert (1); et la comtesse de Soissons, exilée de nouveau, n'obtint son pardon qu'en offrant la démission de sa charge de surintendante, qui fut donnée à Mme. de Montespan. Cette leçon sévère ne la corrigea point. Tout en blâmant le scandale que donnaient ses sœurs (*Voyez* MANCINI), elle se trouvait mêlée dans toutes les intrigues, et avait des relations fréquentes avec la Voisin. Compromise, ainsi que d'autres personnes d'un rang distingué (*V.* LUXEMBOURG et BRINVILLIERS), par les déclarations de cette malheureuse, elle ne jugea pas à-propos d'attendre le résultat des informations, et partit brusquement pour la Flandre. Sa fuite renouvela les bruits fâcheux auxquels la mort inopinée du comte de Soissons avait donné lieu. Elle fut décrétée d'accusation. La comtesse offrit de revenir se justifier, pourvu qu'on la dispensât de garder la prison pendant la procédure. Cette grâce lui fut refusée. Humiliée de sa situation à Bruxelles, elle se rendit à Madrid, et parvint à gagner la confiance de la jeune reine. Saint-Simon l'accuse formellement d'avoir empoisonné cette princesse dans une tasse de lait; mais le témoignage de cet écrivain suffit-il seul pour qu'on la croie coupable d'un si grand crime? L'influence que l'Autriche acquit dans le cabinet de Madrid, après la mort de la reine (*Voy.* CHARLES II, VIII, 150) a pu faire concevoir l'idée que cette puissance l'avait commandé. En quittant Madrid, la comtesse erra dans quelques villes d'Allemagne, et revint enfin à Bruxelles, où elle mourut, le 9 octobre 1708, délaissée de tout le monde, même de son fils, le célèbre prince Eugène, qui vint cependant la voir une seule fois dans sa retraite. W—s.

(1) Voy. pour des détails sur cette intrigue, GUICHE, XIX, 75; HENRIETTE, XX, 195, et NAVAILLES, XXX, 605.

SOJARO (BERNARDIN GATTI, surnommé LE), peintre, né à Crémone, fut élève du Corrège, et se fit connaître par une *Ascension de Jésus Christ*, qu'il peignit dans l'église de Saint-Sigismond, aux environs de Crémone. Cette grande composition réunit tous les genres de beauté, et, par la couleur, elle se rapproche des ouvrages du Corrège. Dans ses autres productions, le Sojaro se montra comme un des premiers artistes de la troisième école lombarde. Sa manière est d'un grand goût, d'une grande force de relief, quoique extrêmement finie. Il réussit avec une égale perfection dans la peinture à l'huile et à fresque; et ses nombreux ouvrages se répandirent dans toute l'Europe, et particulièrement en Espagne, en France et en Lombardie. Il peignit en concurrence avec le Pordenone, et fut chargé, après la mort de ce dernier, de terminer, dans l'église de Sainte-Marie de *Campagna*, à Plaisance, les peintures que cet habile artiste avait laissées imparfaites. C'est aussi lui qui mit la dernière main aux ouvrages que Michel-Ange de Sienne n'avait pu achever à Parme. Dans ces diverses peintures, le Sojaro a si bien saisi le style et la manière des deux peintres, il règne dans les tableaux achevés par lui un accord si parfait, qu'il est impossible de s'apercevoir qu'ils sont de différentes mains. On lui confia ensuite les peintures de la grande tribune de l'église de Notre-

della Steccata ; et il y pei-
fresque l'*Assomption de la*
. Il fit, en outre, dans la mê-
le, plusieurs tableaux de la
ande beauté. Dans l'église de
rançois de Plaisance, on ad-
Flagellation du Christ. Le
mourut, en 1575, laissant
re une *Assomption de la*
, qui, quoique imparfaite,
t pas moins regardée comme
es plus beaux ouvrages. On
mi ses élèves Spranger et G.
bon peintre de portraits. Le
lu Louvre possède du Sojaro
ist au tombeau. P—s.

MAN Ier. AL-COTHBY, fon-
de la dynastie que les histo-
ientaux désignent par le titre
le *Chah-Armen* roi d'Armé-
tait turkoman de nation, et
te esclave de Cothb-eddyn
, prince Seldjoukide, qui ré-
Marand, dans l'Adzerbaid-
a l'étymologie de son surnom
dy. Sa réputation de justice,
oure et de prudence, lui va-
couronne. Les habitants de
, ville d'Arménie, lasses de la
e des Merwanides, qui avaient
n une partie du Diarbekr et
même, appelèrent Sokman,
5 de l'hég. (1100 de J.-C.),
ent dans leur murs, moyen-
es conditions stipulées de
d'autre, et le reconnurent
ouverain. Il s'empara de
gerd, d'Ardjisch, des pays
oum, de Daron, etc., et prit
de *Chah-Armen*, que portè-
ous ses successeurs. Il se jou-
grande armée, que le sulthan
e envoya contre les Francs
e (V. MAUDOUD, XXVII,
t il mourut au retour de cette
ion, l'an 506 (1112). Son fils,
eddyn Ibrahim, qui occupa
le trône de Khélath après lui, marcha
sur ses traces, et eut pour successeur,
en 521 (1128), son frère Ahmed, qui
ne régna que dix mois.—SOKMAN II,
fils de Dhahir-eddyn Ibrahim, et
petit-fils de Sokman Ier., n'avait que
six ans lorsqu'il monta sur le trône
vacant par la mort de son oncle
Ahmed. Son aïeule paternelle, Ina-
nedj-Khatoun, fut chargée de la ré-
gence ; mais comme cette ambitieuse
princesse manifestait l'intention de
gouverner seule, et donnait lieu de
craindre qu'elle ne fît périr son pupil-
le, les grands l'étranglèrent elle-même,
l'an 528 (1133). Sokman régna
long-temps en paix avec ses voisins,
et aucune révolution ne troubla la
tranquillité intérieure de ses états,
comme on peut en juger par le si-
lence des historiens. La longue durée
de cette paix, du règne et de la vie
de Sokman, est une présomption fa-
vorable de ses vertus pacifiques, et
par conséquent du bonheur de ses
sujets. Cependant les progrès des
Georgiens le forcèrent à courir aux
armes. George III ayant conquis la
ville d'Ani sur un émir musulman,
l'an 1161, le roi de Khélath s'avança
pour la recouvrer, à la tête d'une
armée dont les auteurs chrétiens ont
ridiculement exagéré le nombre en le
portant à quatre-vingt mille hommes.
Il essuya une défaite complète, et fut
obligé de fuir avec quatre cents ca-
valiers. Deux ans après, il unit
ses forces à celles de l'Atabek Yldi-
kouz et du sulthan Arslan-Chah
(*Voy.* MELIK-ARSLAN), prit sa re-
vanche, et vainquit les Georgiens.
L'an 1182, tandis qu'Azzeddyn Ma-
s'oud, roi de Moussoul, menacé d'ê-
tre assiégé dans sa capitale par Sa-
ladin, appelait en vain à sa défense
les princes de l'Orient ; Sokman, déjà
avancé en âge, fit seul ce que les au-

tres n'osaient faire, et marcha au secours de l'Atabek, qui, par reconnaissance ou par nécessité, consentit à se rendre vassal du roi de Khélath. L'exemple de Sokman rappela les alliés et les vassaux de Mas'oud à leur devoir ; mais l'arrivée de Saladin dissipa l'armée des confédérés. Sokman, ayant proposé inutilement la paix au sulthan, se retira sans oser livrer bataille (*Voy.* Mas'oud Ier., XXVII, 386, et Saladin). Il mourut en 1184 ou 85, âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné cinquante-huit. Comme il ne laissait point d'enfants, plusieurs esclaves turks s'emparèrent tour-à-tour du royaume de Khelath, qui enfin tomba au pouvoir des Ayoubides (*Voy.* Mélik-el-Adel). — Un autre Sokman, contemporain du premier, était aussi turkoman, et fils d'Ortok, qui, pour prix de ses services dans les armées du sulthan Mélik-Chah et de son frère Toutousch, roi de Damas, avait reçu en fief la ville de Jérusalem, conquise par ce dernier sur le khalife d'Égypte. Sokman et Ylghazy succédèrent, l'an 484 de l'hég. (1091 de J.-C.), à leur père dans la souveraineté de Jérusalem : ils en furent dépouillés en 491 (1098), par les Égyptiens, à qui les Croisés l'enlevèrent, l'année suivante (*V.* Mostaly et Godefroy de Bouillon). Sokman et son frère se retirèrent avec leurs Turkomans, à l'orient de l'Euphrate, et campèrent dans les environs d'Édesse. Le premier s'étant brouillé avec Korbouga, émir de Moussoul, fut vaincu ; mais son neveu Yakouti, conduit prisonnier au château de Mardin, s'en rendit maître par un perfide stratagème. Aly, frère et successeur de Yakouti, ayant voulu, dans la suite, se soumettre à Djokarmisch, émir de Moussoul, Sokman chassa son neveu de Mardin, et lui donna en échange une place moins importante. L'an 495 (1101), il avait obtenu du Turkoman Mousa, compétiteur de Djokarmisch, la forteresse de Hisn-Keïfah. Ces deux places furent le berceau de la souveraineté fondée par Sokman dans la Mésopotamie, et agrandie par les autres princes Ortokides, ses successeurs. Dans l'année 1104, à la tête de ses troupes et de celles de Moussoul, il secourut la ville de Harran, au moment où les Francs venaient de la prendre par capitulation : il remporta sur eux une victoire signalée, et fit prisonnier Baudouin, comte d'Édesse, l'archevêque de cette ville, et Joscelin de Courtenai. Boëmond, Tancrède et les autres chefs de l'armée chrétienne, se sauvèrent. Sokman, ayant ensuite revêtu ses troupes des habits et des armes des Francs, surprit par ce stratagème plusieurs places que ceux-ci occupaient en Mésopotamie. Au retour de cette expédition, il mourut d'une esquinancie, en 1105, sur la route de Damas, où il conduisait des renforts au roi Thogh-teghin. Il fut enterré à Hisn-Keïfah, que son fils Ibrahim posséda après lui ; mais Ylghazy, frère de Sokman, s'empara de Mardin, qu'il transmit à ses descendants. La première branche des Ortokides fut dépouillée par les Ayoubides ; la seconde, réduite par ceux-ci à la seule place de Mardin, s'y maintint trois siècles, et ne fut détruite qu'après la mort de Tamerlan, par Cara-Ilough-Osman, fondateur de la dynastie turkomane du *Mouton blanc*. (*V.* Ouzoun-Haçan.) Aboul Mahasen, et d'autres historiens, ont confondu Sokman l'Ortokide avec Sokman Chah-Armen Ier. A—r.

FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME.

tres n'osaient faire, et marcha au secours de l'Atabek, qui, par reconnaissance ou par nécessité, consentit à se rendre vassal du roi de Khélath. L'exemple de Sokman rappela les alliés et les vassaux de Mas'oud à leur devoir; mais l'arrivée de Saladin dissipa l'armée des confédérés. Sokman, ayant proposé inutilement la paix au sulthan, se retira sans oser livrer bataille (*Voy.* Mas'oud Ier., XXVII, 386, et Saladin). Il mourut en 1184 ou 85, âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné cinquante-huit. Comme il ne laissait point d'enfants, plusieurs esclaves turks s'emparèrent tour-à-tour du royaume de Khelath, qui enfin tomba au pouvoir des Ayoubides (*Voy.* Mélik-el-Adel). — Un autre Sokman, contemporain du premier, était aussi turkoman, et fils d'Ortok, qui, pour prix de ses services dans les armées du sulthan Mélik-Chah et de son frère Toutousch, roi de Damas, avait reçu en fief la ville de Jérusalem, conquise par ce dernier sur le khalife d'Égypte. Sokman et Ylghazy succédèrent, l'an 484 de l'hég. (1091 de J.-C.), à leur père dans la souveraineté de Jérusalem: ils en furent dépouillés en 491 (1098), par les Égyptiens, à qui les Croisés l'enlevèrent, l'année suivante (*V.* Mostaly et Godefroy de Bouillon). Sokman et son frère se retirèrent avec leurs Turkomans, à l'orient de l'Euphrate, et campèrent dans les environs d'Édesse. Le premier s'étant brouillé avec Korbouga, émir de Moussoul, fut vaincu; mais son neveu Yakouti, conduit prisonnier au château de Mardin, s'en rendit maître par un perfide stratagème. Aly, frère et successeur de Yakouti, ayant voulu, dans la suite, se soumettre à Djokarmisch, émir de Moussoul, Sokman chassa son neveu de Mardin, et lui donna en échange une place moins importante. L'an 495 (1101), il avait obtenu du Turkoman Mousa, compétiteur de Djokarmisch, la forteresse de Hisn-Keïfah. Ces deux places furent le berceau de la souveraineté fondée par Sokman dans la Mésopotamie, et agrandie par les autres princes Ortokides, ses successeurs. Dans l'année 1104, à la tête de ses troupes et de celles de Moussoul, il secourut la ville de Harran, au moment où les Francs venaient de la prendre par capitulation: il remporta sur eux une victoire signalée, et fit prisonnier Baudouin, comte d'Édesse, l'archevêque de cette ville, et Joscelin de Courtenai. Boëmond, Tancrède et les autres chefs de l'armée chrétienne, se sauvèrent. Sokman, ayant ensuite revêtu ses troupes des habits et des armes des Francs, surprit par ce stratagème plusieurs places que ceux-ci occupaient en Mésopotamie. Au retour de cette expédition, il mourut d'une esquinancie, en 1105, sur la route de Damas, où il conduisait des renforts au roi Thogh-teghin. Il fut enterré à Hisn-Keïfah, que son fils Ibrahim posséda après lui; mais Ylghazy, frère de Sokman, s'empara de Mardin, qu'il transmit à ses descendants. La première branche des Ortokides fut dépouillée par les Ayoubides; la seconde, réduite par ceux-ci à la seule place de Mardin, s'y maintint trois siècles, et ne fut détruite qu'après la mort de Tamerlan, par Cara-Ilough-Osman, fondateur de la dynastie turkomane du *Mouton blanc*. (*V.* Ouzoun-Haçan.) Aboul Mahasen, et d'autres historiens, ont confondu Sokman l'Ortokide avec Sokman Chah-Armen Ier. A—r.

FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893

tres n'osaient faire, et marcha au secours de l'Atabek, qui, par reconnaissance ou par nécessité, consentit à se rendre vassal du roi de Khélath. L'exemple de Sokman rappela les alliés et les vassaux de Mas'oud à leur devoir; mais l'arrivée de Saladin dissipa l'armée des confédérés. Sokman, ayant proposé inutilement la paix au sulthan, se retira sans oser livrer bataille (*Voy.* Mas'oud Ier., XXVII, 386, et Saladin). Il mourut en 1184 ou 85, âgé de soixante-quatre ans, après en avoir régné cinquante-huit. Comme il ne laissait point d'enfants, plusieurs esclaves turks s'emparèrent tour-à-tour du royaume de Khelath, qui enfin tomba au pouvoir des Ayoubides (*Voy.* Mélik-el-Adel). — Un autre Sokman, contemporain du premier, était aussi turkoman, et fils d'Ortok, qui, pour prix de ses services dans les armées du sulthan Mélik-Chah et de son frère Toutousch, roi de Damas, avait reçu en fief la ville de Jérusalem, conquise par ce dernier sur le khalife d'Égypte. Sokman et Ylghazy succédèrent, l'an 484 de l'hég. (1091 de J.-C.), à leur père dans la souveraineté de Jérusalem: ils en furent dépouillés en 491 (1098), par les Égyptiens, à qui les Croisés l'enlevèrent, l'année suivante (*V.* Mostaly et Godefroy de Bouillon). Sokman et son frère se retirèrent avec leurs Turkomans, à l'orient de l'Eufrate, et campèrent dans les environs d'Édesse. Le premier s'étant brouillé avec Korbouga, émir de Moussoul, fut vaincu; mais son neveu Yakouti, conduit prisonnier au château de Mardin, s'en rendit maître par un perfide stratagème. Aly, frère et successeur de Yakouti, ayant voulu, dans la suite, se soumettre à Djokarmisch, émir de Moussoul, Sok[illegible] hassa son [illegible]veu de Mardin, et lui donna en éch[illegible]ge une place moins importante. L'[illegible] 495 (1101), il avait obtenu du Tu[illegible]man Mousa, compétiteur de Djo[illegible]misch, la forteresse de Hisn-Ke[illegible] Ces deux places furent le berceau [illegible] la souveraineté fondée par Sok[illegible] dans la Mésopotamie, et agra[illegible] par les autres princes Ortokides, [illegible] successeurs. Dans l'année 1104, à [illegible] tête de ses troupes et de celles [illegible] Moussoul, il secourut la ville de Ha[illegible]ran, au moment où les Francs [illegible]naient de la prendre par capitulation; il remporta sur eux une victoire [illegible]gnalée, et fit prisonnier Baudouin, comte d'Édesse, l'archevêque de [illegible] ville, et Joscelin de Courtenai. Bo[illegible]mond, Tancrède et les autres ch[illegible] de l'armée chrétienne, se sauvèrent. Sokman, ayant ensuite revêtu [illegible] troupes des habits et des armes des Francs, surprit par ce stratagème plusieurs places que ceux-ci occupaient en Mésopotamie. Au retour de cette expédition, il mourut d'une esquinancie, en 1105, sur la route de Damas, où il conduisait des renforts au roi Thogh-teghin. Il fut enterré à Hisn-Keïfah, que son fils Ibrahim posséda après lui; mais Ylghazy, frère de Sokman, s'empara de Mardin, qu'il transmit à ses descendants. La première branche des Ortokides fut dépouillée par les Ayoubides; la seconde, réduite par ceux-ci à la seule place de Mardin, s'y maintint trois siècles, et ne fut détruite qu'après la mort de Tamerlan, par Cara-Ilough-Osman, fondateur de la dynastie turkomane du *Mouton blanc*. (*V.* Ouzoun-Haçan.) Abou'l Mahasen, et d'autres historiens, ont confondu Sokman l'Ortokide avec Sokman Chah-Armen Ier. A—r.

FIN DU QUARANTE-DEUXIÈME VOLUME.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893.